CAL STATE HAYWARD LIBRARY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

Failure to return books on the date due will
result in assessment of overdue fees.

CSU HAYWARD LIBRARY
3 0050 01547 1021

CALIFORNIA STATE COLLEGE
AT HAYWARD

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME X

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN
TOME X

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ERNEST RENAN

TOME X

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR
HENRIETTE PSICHARI

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, PARIS

AC
20
R38
v.10

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

Imprimé en France.

CALIFORNIA STATE COLLEGE
AT HAYWARD
LIBRARY

CORRESPONDANCE

1845-1892

La Correspondance générale de Renan, publiée par Noémi Renan, formait deux volumes de l'ancienne édition ; ils ont paru en 1926 et 1928. On retrouvera toutes ces lettres dans le présent volume. Depuis cette date, d'autres ont été publiées, soit dans des livres tels que ceux d'Abel Lefranc, Émile Renard, Gaston Strauss, Mariette Soman, soit dans des revues par MM. Pontremoli, Bonnerot, Chaix-Ruy, Roland Marcel, Claude Pichois, A. Fauteux. D'autres lettres dont les manuscrits se trouvent dans les bibliothèques ont été microfilmées ou copiées, par exemple celles qui proviennent de la Bibliothèque de Palerme, de la Bibliothèque du Musée Calvet à Avignon, de la Bibliothèque de l'histoire du protestantisme, de la Bibliothèque Jacques Doucet, des bibliothèques de Quimper et de Versailles, de la Bibliothèque de l'Institut, des Archives, de l'Arsenal et de la collection Lovenjoul. Certaines lettres ayant figuré sur les catalogues de ventes publiques ont pu être copiées avant la vente grâce à l'obligeance des experts. Enfin, plusieurs collectionneurs nous ont permis de prendre copie des lettres leur appartenant. Nous remercions particulièrement MM. Élie Lambert, Claude Digeon, Robert Schuman, Chaix-Ruy, Malavié, Yves-Gérard Le Dantec, M^mes^ Vidal-Mégret, Delorme-Jules Simon, Joseph Aymard et Bouchage de nous avoir aidé dans

notre tâche, ainsi que les conservateurs et bibliothécaires qui nous ont signalé les lettres de leur fonds.

Une correspondance n'est jamais complète, et nous ne prétendons certes pas que celle-ci soit exhaustive. Nous avons d'ailleurs éliminé les billets trop courts se rapportant à des invitations mondaines, à des rendez-vous ou à des recommandations sans intérêt, principe qu'avait également adopté Noémi Renan en 1926.

De nombreuses lettres ont été copiées sur des brouillons ou des minutes conservées, c'est pourquoi on trouvera parfois la mention « inachevée » et souvent aussi, entre crochets, la lecture supposée d'un mot ou d'une date, l'écriture de ces minutes étant en général difficile à déchiffrer.

Les lettres à M^me^ Cornu ont été placées toutes ensemble à la fin du volume, parce qu'elles forment une correspondance à part dans laquelle Renan relate dans le détail les trouvailles de sa mission archéologique en Phénicie (1860-1861). Ces lettres ont été communiquées par M^me^ Tardieu, nièce de M^me^ Cornu, à Noémi Renan, mais trop tard pour prendre place dans la Correspondance publiée en 1926.

Si l'on ajoute aux 857 lettres qui forment ce tome X les 319 publiées dans le tome IX, on possédera les éléments indispensables pour connaître l'activité intellectuelle de Renan, son caractère et ses sentiments familiaux.

H. P.

I

A l'abbé Dupanloup (1)

Paris, 10 octobre 1845

Monsieur le Supérieur,

C'est avec une profonde douleur que je viens enfin m'ouvrir à vous sur un pénible secret, qui depuis longtemps pesait douloureusement sur mon cœur. Que Dieu daigne lui-même le faire comprendre à votre âme et y préparer la compassion.

Je suis un de vos anciens enfants ; cet Ernest Renan pour qui vous avez eu tant de bontés. Un attrait invincible m'a toujours attiré vers l'étude et la pensée et aussitôt que j'y fus initié, la philosophie dans le sens le plus complet, devint le but de ma vie. Pénétré dès mon enfance par le christianisme, à qui je devais ma vie intellectuelle et morale, je l'identifiais avec cette philosophie et je m'estimais heureux d'être appelé par des marques qui parurent manifestes à tous mes directeurs à une vocation qui me dévouait à sa glorification.

Cependant, ma raison poursuivait avec une indépendance qui m'étonne moi-même une œuvre de critique, malheureuse au moins si elle ne fut coupable. Le christianisme se posant comme un fait accompli dans l'espace et le temps, et d'ailleurs renfermant, de l'aveu de tous, des régions communes à la raison et à la foi théologique,

(1) Les lettres des 10, 15 et 21 octobre adressées à l'abbé Dupanloup ont été publiées par E. Renard dans *Renan, les étapes de sa pensée*, 1928. L'abbé Dupanloup était, en 1845, supérieur du séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet. Renan avait quitté le séminaire Saint-Sulpice le 10 octobre. Voir O. C. IX, 804.

me parut ressortir à la critique, au moins dans quelques-unes de ses parties. Je le critiquai donc rationnellement, comme j'eusse critiqué un système de physique ou de psychologie. J'espérais le trouver vrai, même en cette mesure, et le premier mouvement, je crois, fut pur. Jugez donc de ma douleur, quand je me vis déçu, quand je vis se briser, malgré moi, l'un après l'autre, tous les liens qui m'attachaient à ce cher christianisme, qui m'avait si doucement bercé. L'orthodoxe, je le sais, doit croire qu'il y eut en cela de ma faute. Ah ! je ne le contredirai pas. Ne verrais-je pas où est le péché, je me frapperais encore la poitrine, car je souffre trop pour n'être pas coupable. Que ceux-là me traitent durement qui ne savent pas combien il est dur d'avoir une raison exigeante ; mais que ceux à qui Dieu a donné un esprit et un cœur assez élevés pour comprendre les angoisses du doute, que ceux-là me plaignent et prient pour moi. Dieu sait combien de larmes m'a coûté cette cruelle fatalité de ma nature ; il voit celles que je verse en écrivant ces lignes. Mais l'homme est-il maître de croire ce qu'il veut et la conviction ne s'impose-t-elle pas à nous avec nécessité ?

Plût à Dieu qu'il me fût possible de vous faire comprendre quels effroyables sacrifices exige de moi ma conscience, en m'ordonnant de quitter la voie que j'ai suivie jusqu'ici. Je compte pour peu de chose l'opinion qui sera bien sévère et qui verra faiblesse et inconstance là où il n'y a que délicatesse et droiture, je méprise le ridicule dont elle stigmatise ceux qui font comme moi ; mais tous mes goûts, toutes mes études, tous mes rêves d'avenir qui s'étaient dirigés vers l'état ecclésiastique, tout un passé contre lequel je me vis condamné à refluer péniblement, qui pourrait y renoncer sans douleur ? Ah ! Monsieur, laissez-moi vous dire toute la faiblesse de mon cœur. Figurez-vous une pauvre mère de soixante ans, qui m'aime comme on aime un dernier-né, qui avait mis l'idéal de son bonheur à voir le plus chéri de ses fils consacré à Dieu. Et moi, dont toute l'affection s'était concentrée sur elle, je me vois obligé de lui déchirer le cœur ! Oh ! mon Dieu, dans quel inextricable filet tu m'as amené durant le sommeil de ma

raison et de ma volonté, alors que tu agissais pour moi !

Je ne parle pas de la désolante position où je vais me trouver dans le monde, sans appui, sans expérience, sans fortune, dénué de cette souplesse qui [*ill.*], commandé pourtant par des besoins intellectuels mille fois plus impérieux que les besoins du corps. Et dans le sacerdoce, tout m'ouvrait les bras. Ne viens-je pas, il y a quelques heures, de refuser aux larmes cette position qui semblait si bien faite pour mes goûts ?

Je n'ose abuser de vos instants en vous présentant un tableau plus complet de ma situation. Ah ! ne l'appréciez pas par ces lignes qui pourraient être mal comprises ; appréciez-la plutôt par le jugement de ces messieurs de Saint-Sulpice qui, je crois, m'estiment encore. Et puis, tout n'est pas sans retour. Qui sait si beaucoup de science ne me ramènera pas quelquefois dans mes rêves, je me figure prêtre et chrétien. Deux choses pour moi inséparables, oh ! qu'alors je suis heureux. Je ne sens rien de haineux ni d'impur ; il y a au contraire dans mon cœur un trésor d'amour et de douceur chaste et humble : tout est chrétien en moi excepté la raison.

Maintenant voici ma prière. C'est que vous daigniez, ô vous, qui fûtes mon Père et mon guide, soulager mon cœur en m'adressant une parole. Dites-moi si je puis encore en cet état être agréable à Dieu et fréquenter les sacrements de l'Église. Et puis, Monsieur, la Providence m'a jeté dans vos bras ; elle a voulu que vous fussiez mon Père. Cesseriez-vous de l'être maintenant que je suis malheureux et peut-être coupable ? Sur vous, si j'ose le dire, retombe une partie de la responsabilité de ma vie, puisque c'est vous qui lui imprimâtes la plus énergique impulsion en m'attirant à Paris. J'ose donc vous prier, si vous pouvez et voulez encore quelque chose pour moi, de vous intéresser à mon avenir et de contribuer à me procurer une situation qui me mette en état de poursuivre ma pensée. Je n'ose vous exposer les vagues plans que j'ai conçus à moins que vous ne me témoigniez que cela vous est agréable. Si vous avez la bonté de m'accorder quelques instants d'entretien, auriez-vous encore celle de me faire

savoir le jour et l'heure. Je n'oserai paraître devant vous que quand vous me l'ordonnerez. Je crains de vous avoir déplu par cette lettre. Je n'ai pas cru, après l'avis de mes directeurs, devoir descendre à Saint-Sulpice, je suis à l'hôtel de Mlle Céleste, rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, nº 1.

Agréez, Monsieur le Supérieur, l'expression du profond respect et de l'attachement filial de celui qui ose encore malgré ses fautes se dire votre enfant.

E. RENAN
Cl. min.

2

A Sophie Ulliac-Trémadeure (1)

Paris, 11 octobre 1845

Mademoiselle,

J'ai été profondément ému, quand ma sœur m'a fait connaître tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma situation. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de profiter à l'heure même des offres précieuses qu'elle m'a communiquées ! Mais on ne saurait en un jour briser avec tout un passé et la même conscience qui m'a commandé des démarches décisives me commande aussi de ne rien faire brusquement, ne fût-ce que pour ménager ce cœur de mère à qui je sacrifierais tout, excepté mon devoir. J'ai donc dû prendre quelques ménagements pour ne heurter aucune susceptibilité, et ce ne sera que dans quelques jours que pourra s'opérer mon entière sécularisation. Oserai-je vous prier, Mademoiselle, d'inviter M. Gosselin, qui a déjà eu tant de bontés pour moi ? J'espère, dans

(1) Mlle Ulliac-Trémadeure était une amie bretonne de Henriette Renan. (Minute conservée B. N.)

quelques jours, pouvoir conférer directement avec vous sur le meilleur parti à prendre (1).

(Inachevée).

3

A l'abbé Dupanloup

Paris, 15 octobre 1845

Monsieur le Supérieur,

Permettez-moi de vous demander encore un conseil. M. Carbon (2), dans son empressement à me rendre service, a bien voulu faire des démarches pour m'obtenir une place au collège Stanislas, et il a réussi. Dois-je accepter? Une place de surveillance est, comme vous pouvez le comprendre, tout ce qu'il y a de plus antipathique à mes goûts, et ce ne serait assurément qu'une expectative. Je n'y vois qu'un avantage : mon dessein serait de prendre mes grades universitaires ; mais mes études toutes écclésiastiques me rendent impossible l'obtention des certificats nécessaires pour passer mes examens; or M. Gratry (3) a promis que, si j'entrais dans sa maison, il me ferait passer sur cette difficulté. Si vous entrevoyez quelque autre moyen de l'éviter, veuillez croire que je le suivrai et n'aurai point recours à celui-ci. Je me fie du reste, Monsieur, aux promesses de votre bonté toute paternelle. Comme je sais combien vos instants sont précieux, je ne vous demande pas une entrevue, mais un simple mot de réponse. *Oui* ou *non*, que j'irai demain matin chercher chez le concierge. On m'a demandé réponse pour demain après-midi, mais en tout cas je n'en donnerai aucune avant d'avoir votre sentiment.

(1) Une lettre de Mlle Ulliac du 12 octobre 1845 (B. N.) annonce à Renan la visite de M. Gosselin pour le 13 octobre dans la matinée.
(2) Un des maîtres de Renan à Saint-Sulpice.
(3) Directeur du collège Stanislas.

Agréez, Monsieur le Supérieur, l'assurance de mon profond respect et de ma reconnaissance toute filiale pour l'intérêt que vous voulez bien me porter, lors même que vous devez croire que je le mérite si peu.

Votre enfant tout affectionné

E. RENAN

4

A l'abbé Dupanloup

Paris, 21 octobre 1845

Monsieur le Supérieur,

Je viens encore vous importuner de mes pauvres affaires. Je suis entré au collège Stanislas et je m'y trouve fort bien, beaucoup mieux que je n'osais l'espérer. Mais voici une difficulté terrible. M. Gratry n'a voulu me recevoir que comme ecclésiastique et en habit ecclésiastique. Que faire ? Puis-je en conscience rester ? Il ne s'agit pas ici d'agréable ou de désagréable. Ces mots ne doivent plus être pour moi des mobiles d'action. Mais je crois voir en une telle conduite quelque chose qui n'est pas droit et pur. J'ai pourtant exposé naïvement mon état à M. Gratry ; il soutient, lui, que ce sont des tentations et que je ne dois rompre ni extérieurement ni intérieurement avec mon passé. Mais moi qui sais ce qui en est, puis-je lui obéir en cela ? Plutôt que d'admettre en ma conduite une ombre de déguisement, il n'est pas de sacrifice que je ne sois encore prêt à faire. Puis-je au moins rester quelques jours ou quelques semaines pour sauver les apparences ? Il me serait doux et utile de rester, ne fût-ce que pour retarder une rupture fatale dont la perspective me désespère. Mais le devoir me le permet-il ? Ma situation est si singulière que je ne sais où chercher des principes de morale pour résoudre les questions qu'elle suscite. Votre autorité sera

pour moi sans appel, parce que vous voyez, je crois, aussi bien que moi-même, le fond de mon âme.

Pardonnez-moi, Monsieur le Supérieur, d'abuser de vos instants qui sont si précieux et de distraire votre pensée des graves objets qui l'occupent pour l'appeler sur des intérêts aussi individuels. Au moins, Monsieur le Supérieur, posséderez-vous en retour la reconnaissance et l'affection la plus sincère de celui qui vous doit tant.

Votre enfant respectueux et plein de tendresse

E. RENAN

5

A X... (1)

Paris, 26 octobre 1845

Monsieur,

Une circonstance inattendue me rend impossible la prolongation de mon séjour au collège Stanislas. Quand je vous l'aurai exposée, vous m'excuserez (*sic*), j'espère, de tout soupçon d'inconstance, et vous jugerez qu'elle est honorable. Je me vois donc libre, Monsieur, d'accepter la place que vous m'avez proposée, supposé que vous n'en ayez pas déjà disposé en faveur d'un autre. Mais je ne pourrai entrer en exercice que dans quelques semaines ou au moins quelques jours, par suite de ménagements que je suis obligé de prendre vis-à-vis de ces messieurs du collège. Aussitôt que mes fonctions me le permettront, j'aurai l'honneur de vous faire une visite, afin d'en conférer avec vous.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle je suis

Votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Le destinataire pourrait être M. Crouzet qui dirigeait la pension où Renan entra comme répétiteur. (B. N.)

6

A Léon Billion

Paris, 4 novembre 1845

Mon cher Monsieur Billion (1),

Il serait trop long de vous raconter toute mon histoire depuis que nous nous sommes vus. Nous en causerons à loisir dans quelques jours. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai pris une chambre d'étudiant libre, dans Paris, et que là je vais à mon aise continuer mes études. S'il vous plaisait de m'y faire passer la partie de ma bibliothèque que vous avez eu la bonté de prendre en dépôt, vous me feriez plaisir. Je vous laisserais volontiers la partie des mathématiques, si moi aussi je n'en avais besoin, car elles feront une partie considérable de mes occupations. Voici mon adresse : chez M. Crouzet, chef d'institution, rue des Deux-Églises (pas besoin de numéro, c'est entre le Luxembourg et Saint-Jacques du Haut-Pas). Du reste, adressez le paquet à Saint-Sulpice et j'irai l'y réclamer. — Quels jours, mon ami, ont été pour moi ceux qui viennent de s'écouler ! S'ils n'ont été les plus décisifs de ma vie, au moins en ont-ils été les plus pénibles. Qu'il me sera doux d'en causer avec un ami ! Heureux ceux qui n'ont pas à traduire par des ruptures extérieures les pacifiques révolutions de l'esprit !

Adieu, mon bon ami. Vous savez la sincérité et la vivacité de mon affection.

Votre ami tout de cœur

E. RENAN

(1) Léon Billion (1814-1882), condisciple de Renan à Issy et à Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre le 20 décembre 1845. Les lettres à Léon Billion ont été publiées par A. Fauteux dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1937.

7

A Léon Billion

Paris, 19 novembre 1845

Mon cher Monsieur Billion,

Je suis fâché de ne pouvoir me rendre sur l'heure à votre invitation. Mais cela ne sera pas beaucoup différé. L'heure que vous m'indiquez ne m'est guère commode, parce que nous dînons à midi et que je donne une leçon de mathématiques à 11 heures. Je préfère donc l'arrangement que vous m'aviez proposé dans une précédente lettre. J'irai vous voir lundi prochain ; vous m'avez dit que ce jour-là, vous étiez visible jusqu'à 3 heures. Nous causerons alors de vos affaires et des miennes à loisir. Croyez bien, mon bon ami, que c'est un grand plaisir pour moi de pouvoir vous rendre quelque service. La nature de celui dont vous me parlez m'est de plus spécialement agréable. Si vous prévoyez quelque empêchement pour lundi, écrivez-le-moi. Supposé même qu'il y eût quelque possibilité de vous voir dimanche, dans la récréation après les vêpres, cela pourrait peut-être s'arranger.

Adieu, mon bien cher ami, croyez à la vraie et sincère affection de votre fidèle ami

E. RENAN

8

A Léon Billion

Jeudi, 27 novembre 1845

Voici, mon bon ami, le compte rendu de mes opérations commerciales. Vous recevrez aujourd'hui ou demain le dictionnaire de Montferrier et trente-quatre volumes

Charpentier. Gauss m'a été partout déclaré introuvable. Bachelier se charge de vous procurer Legendre ; mais il ne rabattrait pas de 33 francs. Je n'ai pas voulu disposer d'une somme si forte sans vos ordres. Thénard est aussi bien rare, mais je n'en désespère pas. — J'irai demain au Panthéon littéraire.

État de compte :

Montferrier	30 francs
32 volumes Charpentier	96 francs
Les volumes de Spinoza se vendent 4 francs et on me les laisse à 3 f. 50.....	7 francs
TOTAL....	133 francs

Votre ami tout dévoué et affectionné

E. RENAN

J'oubliais de vous dire que, si vous ne désirez pas la dernière édition de Legendre, il se charge de vous la procurer à beaucoup meilleur compte.

9

A Adolphe Garnier (1)

[fin 1845]

Monsieur,

Un de vos auditeurs les plus assidus ose prendre la liberté de vous présenter quelques réflexions que lui a suggérées une de vos dernières séances. Vos leçons ont pour lui tant d'intérêt et il attache tant de prix à vos moindres paroles,

(1) Les lettres à Adolphe Garnier : fin 1845, 6 et 14 janvier, 11 février et la lettre à Damiron du 6 janvier ont été publiées par Mariette Soman en 1914 (thèse). Nous avons adopté la lecture de Mariette Soman. (Minutes conservées, B. N.)

qu'il voudrait connaître dans tout leur développement les motifs raisonnés qui ont dicté chacune d'elles et qu'un rapide exposé ne permet pas d'énoncer dans toute leur étendue.

Quoique je sois profondément persuadé qu'une opinion émise par un véritable penseur ne puisse être ordinairement fausse sous tous les aspects, et que, par conséquent, la véritable méthode est celle qui, par un éclectisme éclairé, sait choisir le vrai pur dans ce vrai mélangé, il m'avait semblé néanmoins jusqu'ici que l'opinion de Locke sur l'identité personnelle était fausse de tout point. Je fus ravi d'abord lorsque vous me fîtes espérer au moyen d'une distinction ingénieuse de vérifier même par rapport à ce principe une loi que je crois très générale. Mais, permettez-moi de vous l'avouer, la réflexion m'a suggéré des difficultés et je suis encore tenté de croire que Locke s'est trompé au point de vue moral comme au point de vue psychologique.

La perception du mérite et du démérite me semble en effet absolument indépendante de la conscience que l'agent moral pourra par la suite conserver de lui-même. Elle suit inévitablement et nécessairement l'acte qui l'a provoquée ; or, l'acte une fois posé est immuable ; rien ne saurait faire qu'il n'ait pas été, et quelque modification qu'éprouve par la suite son auteur, il n'en devra pas moins porter la peine ou recevoir la récompense qui, du moment où l'acte fut émis, s'est attachée à sa personne. Ce ne serait qu'au cas où il cesserait d'être lui-même qu'il pourrait être dégagé de cette responsabilité morale. Mais vous nous avez appris, Monsieur, que la perte de la mémoire ne pouvait suffire pour altérer ainsi le fond de la personnalité humaine. Le mérite et le démérite avec leurs corrélatifs nécessaires, la récompense et le châtiment me semblent en un mot des annexes inséparables de l'acte moral, lequel une fois posé ne peut plus être rétracté en tant qu'acte bien qu'il puisse être expié s'il est coupable, par les voies de la justification, le repentir et l'amendement. Et encore cette justification, dans aucun système religieux, politique ni même, je crois, philosophique, n'a-t-elle jamais dispensé de la peine expiatoire.

Quelques hypothèses me semblent mettre ces principes dans tout leur jour. On raconte des faits étranges sur l'altération produite par quelques maladies de la mémoire et, s'il faut en croire certains récits, tel orateur de l'antiquité aurait été jusqu'à oublier son propre nom. Sans discuter la valeur historique de ces faits, il suffit dans une question psychologique qu'ils soient possibles pour autoriser l'emploi de l'axiome scolastique : *Possibili posito in actu.* Je suppose donc qu'un accident pareil arrive à un criminel entre l'exécution du crime et le châtiment : le bon sens public le tiendra-t-il pour absous, et si la justice humaine reculait devant la singularité de la circonstance, peut-on croire que la justice divine n'exigeât point une expiation qui, comme une dette contractée, est devenue inhérente à sa personne ? Ne serait-ce pas faire dépendre la justification de l'homme de circonstances fortuites et extérieures tandis que le seul changement du cœur peut l'opérer d'une manière efficace, et rappelle cette bizarre opinion d'une école théologique où l'homme est justifié quand il croit l'être.

Oublier un crime, serait-ce donc l'expier et l'homme qui, à force de les multiplier, en serait arrivé à les commettre presque sans conscience, serait-il favorisé d'une justification plus facile ? La conscience de tous le peuples a connu les crimes cachés, les fautes ignorées, et *Salomon me paraît avoir été profond psychologue quand il a dit : Nul ne sait s'il en est digne.*

Que si la perte de la mémoire interrompait ainsi une existence morale et en commençait une autre, il y aurait donc dans une seule personne deux individus moraux dont le premier ne recevrait pour ses actes ni récompense ni châtiment. *Or il répugne qu'une existence morale demeure ainsi privée de son appendice nécessaire de sanction rémunératrice ou pénale, et la même raison qui nous fait conclure l'immortalité de l'homme de la nécessité de cette sanction doit nous faire conclure que nul acte vertueux ou coupable ne saurait passer dans le monde sans récompense ni châtiment.*

Peut-être cette hypothèse devient-elle plus frappante dans le cas où l'agent avait droit de rémunération ? Or, il faut toujours, ce me semble, raisonner à la parité de la

récompense et du châtiment. J'ai cru reconnaître, Monsieur, que vous n'admettiez pas cette parité et j'avoue que c'est une pensée noble et élevée que celle qui veut que le coupable ait la pleine conscience de son crime au milieu du supplice et qu'il unisse l'aveu intime de sa culpabilité à l'exécution de la vengeance légale. Mais cette condition est-elle rigoureusement nécessaire pour *absoudre* la justice qui punit et la rassurer sur la peine qu'elle inflige ? Je ne sais ; admettons l'hypothèse de Leibniz d'après laquelle le méchant serait éternellement puni parce qu'il est éternellement dans une disposition coupable, voilà donc un juste châtiment infligé sans espoir d'amélioration, puisque le coupable répugne à sa peine et qu'il ne saurait y consentir sans un acte de vertu dont il est incapable. J'avoue que j'ai quelque difficulté à admettre que toute peine doive être médicinale quoiqu'il soit évident qu'une société bien réglée doive chercher à la rendre telle. Comme M. Cousin en 1818 nous donne sa réduction sans pourtant s'assujettir servilement au caprice d'une perversité incorrigible.

Excusez, Monsieur, la liberté que j'ai osé prendre de vous présenter ces observations sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Il n'y a que l'expérience des bontés et des égards que vous témoignez pour votre auditoire qui ait pu m'y décider. J'ai été ravi en même temps de l'occasion de vous témoigner la haute estime et la considération supérieure que m'ont inspirées pour vous ces ouvrages et ces leçons qui m'ont été si utiles (1).

Agréez, cher Monsieur, la sincère expression de votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Renan a noté sur le verso de cette minute conservée que M. Garnier a répondu à la leçon suivante, le 5 janvier, aux objections présentées.

10

A l'abbé Billion

4 janvier 1846

Cher Monsieur Billion,

Il est temps que nous liquidions nos comptes. Je crains bien que vous n'ayez pensé que j'avais fait banqueroute avec le reste de vos fonds. Voici le fait : depuis plusieurs semaines je consacre mes courses bibliophiles à la recherche de l'*Astronomie* de Herschel, que vous m'aviez demandée sans réussir à la trouver. Paulin m'a renvoyé à Mansut, Mansut à Bachelier, Bachelier à Mathias, lequel enfin m'a promis de me procurer un exemplaire, au prix de 5 francs. (L'ancien prix était de 4 francs.)J'y suis retourné deux ou trois fois et ses recherches avaient encore été infructueuses. Il espère pourtant encore réaliser sa promesse. S'il l'a fait avant mercredi, je vous ferai passer par un de nos amis de Saint-Sulpice la somme de 13 francs qui me reste de vos fonds. Voici en effet, si je ne me trompe, l'état de nos comptes :

Montferrier.....	30 francs
32 volumes Charpentier à 3 francs.....	96 francs
2 volumes Charpentier à 3 francs 50	7 francs
Thénard.....	9 francs
Herschel ?	5 francs
TOTAL...	147 francs

160
147
13

Si ma mémoire me trompe, vous aurez la bonté de me rectifier.

Si les recherches sont encore infructueuses, j'attendrai encore huit ou quinze jours, et si toute espérance est perdue je vous enverrai les 13 francs dont je vous suis redevable.

J'irai vous voir sans trop tarder. J'aurai à vous annoncer pour moi une nouvelle tout à fait singulière et inattendue. Mais je ne veux pas le faire par écrit, il faudrait un trop long préambule. Il suffit de vous dire que mon projet de licence est ajourné pour quelque temps, et que je vais avoir encore à m'occuper d'hébreu et de langues orientales. Je frapperai à tant de portes que l'une s'ouvrira.

J'allais oublier de vous souhaiter la bonne année. Vous savez comme c'est avec sincérité et amitié. Vous êtes prêtre maintenant ; tant mieux, mon cher. C'est si beau qu'autrefois j'en étais ravi. Et puis, mon bon ami, ne vous imaginez pas qu'il y a entre nous une si énorme distance de croyances. Nous ne différons que par la manière d'expliquer certains faits historiques et dans certains points de vue des choses ; quant aux propositions métaphysiques et morales, nous tomberions probablement d'accord sur toutes. On me demande souvent, dans ce monde où je vis maintenant, si je suis religieux et chrétien, et je réponds toujours affirmativement.

Adieu, cher ami, aimez toujours votre ancien condisciple et dites une fois la messe pour lui.

Tout à vous

E. RENAN

II

A Adolphe Garnier

Paris, 6 janvier 1846

Monsieur,

L'auteur des observations auxquelles vous avez eu la bonté de répondre dans votre séance de lundi 4 janvier, croit devoir vous remercier des explications qu'il vous a plu de donner à l'occasion de sa lettre sur l'intéressante question qui en faisait le sujet et vous témoigner combien elles ont pleinement satisfait aux difficultés qui s'étaient

élevées dans son esprit. Il reconnaît surtout que la force de son principal argument se trouve détruite par cette hypothèse si plausible que Dieu ne permettra pas l'oubli d'un crime qui déroberait le coupable à un juste châtiment. Les faits physiologiques et l'expérience vulgaire lui laissent, il est vrai, croire encore que cet oubli est possible dans les limites de l'existence actuelle ; mais il suffit pour répondre à l'objection de supposer qu'au sortir de la vie physique, à ce moment que, pour matérialiser nos idées, nous pourrons appeler le jugement de Dieu, la vérité suprême remette devant les yeux du coupable tous les crimes dont un étourdissement passager avait pour un temps obscurci le souvenir. En reprenant ainsi la conscience pleine et entière de ses actes passés, il en redevient responsable, et rien désormais ne peut empêcher la justice divine d'y attacher la sanction rémunératrice ou pénale. Je ne puis qu'être frappé de la conformité de cette conclusion avec le tour que les écrivains ascétiques, qui furent souvent, selon moi, excellents psychologues, quoique un peu anthropomorphistes, ont donné à leurs méditations sur ces sujets. Ils nous parlent sans cesse d'une soudaine illumination par laquelle Dieu dévoilera à l'homme dans toute leur nudité les crimes dont les distractions de la vie avaient comme effacé la vive image. *Liber scriptus proferetur*... c'est un théorème de psychologie, exprimé en belles images.

Comment se peut-il faire qu'à tel état de son existence l'homme n'ait été passible d'aucun châtiment, et qu'à tel autre moment il le devienne, sans nouvel acte moral bon ou mauvais, mais par un simple changement psychologique ; comment ayant toujours été *coupable*, n'a-t-il pas toujours été *punissable*, ce sont des subtilités qui m'arrêtent peu et qu'après tout il serait, je crois, difficile de réduire en sérieuse argumentation.

Quant au reproche d'admettre sur la grâce les opinions des systèmes théologiques les plus durs, je déclare d'abord que si je les avais vues sortir de mes principes j'aurais renoncé immédiatement à ces principes. Car je réprouve absolument ces opinions comme funestes et désolantes, et loin de dépasser sur ce point les limites des écoles modérées,

je crois même que l'orthodoxie me traiterait de pélagien. Si j'ai pu dire qu'un homme serait puni pour des crimes *dont il n'a plus* et dont à peine il a eu la conscience, à cause de la fatale habitude d'en commettre, je n'ai pas pris le mot conscience dans son sens rigoureux, au moins quant au second membre de la proposition, je n'ai pas prétendu qu'un crime matériel, commis sans nulle connaissance, dans le délire par exemple, fût un crime ; ce serait une sorte de contradiction dans les termes. J'ai voulu dire seulement que, s'il existe un état moral tel que l'agent endurci par l'habitude du crime et ayant le sens moral comme émoussé, commette le mal sans remords et avec cette indifférente inadvertance dont les fastes du crime offrent malheureusement quelques exemples, un tel état ne l'excuse point, et que chacun des crimes lui sera tout aussi imputable que la faute qui remplit d'un amer souvenir l'homme qui ne connaît qu'elle seule. Ou bien, si l'on veut, il sera coupable non pas de ce crime qu'il a commis presque sans réflexion, mais de s'être mis par sa faute dans une situation morale telle qu'il puisse commettre de la sorte des actes qui matériellement sont des crimes. Ne serait-il pas étrange en effet que ce comble de la perversité devînt son excuse ? — C'est dans un sens analogue que j'ai pu dire : nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Cette proposition serait en effet l'expression des systèmes exagérés que je réprouve, si elle signifiait que l'homme peut, par des actes indépendants de sa volonté et qui échappent à sa conscience, se trouver digne d'amour ou de haine : mais elle n'a qu'un sens simple et vrai si on lui fait signifier que nul homme, à tel moment de son existence, ne peut s'assurer de n'avoir pas émis *librement et sciemment dans son passé* quelque acte qui le rende digne de haine. Elle se réduit en un mot à cette proposition si simple qu'elle semble presque du domaine du bon sens : on peut se tromper sur son état moral ; on peut se former comme disent les théologiens, une fausse conscience. Et combien d'esprits superficiels et faibles qui, s'abusant par de vaines apparences de vertu, font sincèrement illusion et se croient dignes d'amour tandis qu'ils sont réellement dignes de haine ? Ils croient bien faire, dira-t-on, et leur

erreur les excuse. Oui, mais ils sont coupables d'être dans cette erreur. *Non tibi imputatur ad culpam quod invitus ignores, sed quod negligis quaerere quod ignoras.* (*De lib. Arbit*, l. 19). — *Ipsa ignorantia in eis qui intelligere noluerunt, sine dubitatione peccatum est.* (*ad Sixtum*, nº 26).

Telles sont, Monsieur, les réflexions que j'ai désiré vous présenter encore et votre bonté seule m'y a encouragé. Il m'est si doux de m'entretenir des objets les plus chers de mes pensées et de mes études avec un homme qui en possède le tact si fin et si délicat ! Ce sera toujours un souvenir précieux pour moi qu'un des maîtres de la philosophie de mon siècle ait bien voulu accorder une part de son attention à un nom obscur et inconnu. Plus heureux encore s'il daignait aider de quelques conseils et de sa direction savante un esprit et une vie qui se décident dans un pénible isolement intellectuel, et privé de ces appuis extérieurs qui sont au moins les causes occasionnelles de l'apparition des hommes et des idées. A l'âge de 23 ans, bien des résolutions ont déjà traversé ma pensée et ont dû se traduire par de cruelles ruptures extérieures. Mais ce qui me console et m'anime, c'est que sous les diverses formes qui m'ont préoccupé tour à tour : littérature, théologie, ascétisme, science, une idée toujours la même a servi de but de ma vie et cette idée, quand je cherche un mot pour me la résumer à moi-même, je n'en trouve point d'autre que le plus élevé et le plus saint de tous, celui de philosophie.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon profond respect et de ma très haute considération.

Votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN
rue des Deux-Églises, 8, Paris

12

A Philibert Damiron

6 janvier 1846

Monsieur,

Un de vos auditeurs les plus assidus n'a pu résister au désir de vous présenter quelques réflexions sur la question capitale qui fait en ce moment l'objet de vos leçons. Des circonstances personnelles et toutes spéciales ont entraîné de ce côté ses pensées les plus sérieuses, et sa joie a été bien vive en voyant un des maîtres de la philosophie de son siècle se placer à un point de vue qui le préoccupe sans cesse et en trouvant ses propres idées si bien d'accord avec celles d'un homme dont l'opinion est pour lui d'une si haute autorité.

Loin de vouloir séparer plus que ne le fait votre théorie la raison et la foi, je serais au contraire porté à les identifier absolument, ou plutôt à supprimer dans sa forme antithétique un problème qui les pose en face l'une de l'autre comme deux puissances distinctes qu'il s'agit de concilier.

En effet, celui qui aborde ce problème dans son énoncé ordinaire doit nécessairement s'être placé à l'un de ces deux points de vue : ou bien il admet la révélation au sens orthodoxe, comme un fait divin, une manifestation réelle et surnaturelle des vérités au-dessus de la portée de la raison, ou bien elle n'est pour lui qu'un fait tout humain, résultat des lois psychologiques qui gouvernent le monde des intelligences, ne supposant aucun miracle, aucune intervention plus spéciale de la divinité que celle qui a lieu dans la marche naturelle des corps et des esprits.

Si l'on se place au premier point de vue, il me semble qu'il faut subir les conséquences et admettre le système orthodoxe dans toute sa dureté. En effet un texte que l'on envisagera comme la parole de Dieu, selon toute la rigueur de l'expression, devra nécessairement être mis sans comparaison au-dessus de la raison humaine ; toutes les lumières de cel-

le-ci devront pâlir devant celle-là, et son rôle dans la recherche de la vérité devra être celui de *serva et juris sequa*, comme parlent les théologiens catholiques. Les esprits modérés reconnaîtront sans doute encore dans cette hypothèse qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les deux autorités bien entendues, mais posant la raison comme faillible et obscure, la révélation comme infaillible et claire, au moins dans son interprétation autorisée, ils soutiendront en même temps que la raison n'est pas compétente dans le domaine de la foi et qu'elle doit imposer silence à ses difficultés devant une décision qu'ils regardent comme sans contrôle. Dès lors aussi, les dépositaires de cette parole révélée de Dieu devront se poser comme supérieurs en droit aux investigations de la science humaine ou plutôt ils devront se regarder comme la seule puissance devant laquelle les autres disparaissent, comme l'humain devant le divin.

Si l'on se place au deuxième point de vue qui, je l'avoue, est actuellement le mien, on se sent par là-même en dehors de l'orthodoxie, et comme celle-ci marche d'une seule pièce, que l'on n'est pas plus ou moins orthodoxe, il ne faut plus désormais chercher à s'y attacher. Poser alors la foi et la raison comme deux mots parallèles, comme deux puissances distinctes et toutes deux légitimes, me semble inexact, au moins dans les termes.

Dans ce système, il n'y a plus en effet qu'une seule faculté pour la vérité, c'est la raison qui se manifestera, si on veut, par deux faces, mais qui au fond demeurera la raison. L'homme, dans cette hypothèse a tout fait par ses facultés; ici spontanément et obscurément, là, scientifiquement et avec réflexion ; mais enfin *l'homme a tout fait*, il ne se retrouve qu'en face de sa propre autorité, de son propre ouvrage. La foi n'a plus de valeur en tant que foi, elle ne vaut qu'en tant que renfermant des parcelles plus ou moins précieuses de raison ; elle est sujette à erreur, sujette au contrôle ; il n'y a plus d'équilibre à établir entre deux pouvoirs subordonnés l'un à l'autre. C'est, permettez-moi de le dire, détruire la foi au moins quant à la chose, et ne conserver le mot que dans un sens différent de celui qu'y attachent les hommes de la foi.

Ainsi, dans la première hypothèse, il y a lieu à poser le problème, mais l'hypothèse et la solution sont inadmissibles. Dans la seconde, la problème ne peut plus, il me semble, se poser sous cette forme de parallélisme, car l'un des termes s'évanouit et il n'y a plus lieu de chercher un accord entre ce qui est réduit à l'unité.

D'ailleurs, puisque, par ce concept de la foi, on sort de l'orthodoxie religieuse pour se placer au point de vue rationaliste, pourquoi poser un problème qui n'a de sens qu'au point de vue de l'orthodoxie, ou qui ne tient qu'au moyen d'une équivoque, car si le mot *foi* a un sens psychologique, il est évident que ce sens est fort différent de celui que lui donne l'orthodoxie.

Je suis loin de croire, Monsieur, que ces observations attaquent le moins du monde les admirables points de vue que vous avez créés sur cet important sujet ; à peine pourraient-elles en effleurer la forme et je sais tout ce que celle-ci peut avoir de flexible pour se prêter aux nécessités des temps. J'avoue que, néanmoins, dans beaucoup de discussions, je crois qu'il faudrait en venir à la recherche fondamentale et poser scientifiquement la question de l'orthodoxie. Partant, en effet, de points de vue tout opposés, on est de part et d'autre très conséquent et la solution définitive ne peut-être amenée qu'en discutant le principe même qui sert de base aux théories opposées. Là gît, à mon sens, le secret de bien des controverses, car souvent l'orthodoxe doit dire ce qu'il dit. La vraie question serait donc s'il a raison ou non d'être orthodoxe.

Excusez, Monsieur, la liberté que j'ai prise de vous adresser ces observations sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Mon intention n'est nullement que vous arrêtiez sur elles l'attention de vos auditeurs que vous avez appelés à de plus graves sujets, encore moins que vous perdiez à y répondre quelques-uns de vos instants si précieux. A peine oserai-je vous demander la faveur d'en conférer avec un homme en qui j'ai trouvé un sens si élevé des grands problèmes qui ont longtemps occupé ma pensée et dont la solution a eu de si graves conséquences sur toute mon existence. Porté par des circonstances extérieures à des

convictions d'enfance vers un état qui eût consacré ma vie entière à la défense du christianisme, j'ai pu étudier de près l'orthodoxie dans ses écoles autorisées. Ce n'est qu'après de longues et pénibles luttes que j'ai vu se briser l'un après l'autre tous les liens qui m'attachaient à ces chères croyances qui avaient si doucement bercé mon enfance. Mais que faire contre la raison et la critique ou du moins contre ce qu'on croit tel ? La philosophie seule m'est restée et je remercie Dieu qu'elle me suffise.

Agréez, Monsieur, l'hommage de mon profond respect et l'assurance de ma sincère admiration.

13

A Adolphe Garnier

Paris, 14 janvier 1846

Monsieur,

J'ose vous présenter encore quelques réflexions sur les matières importantes qui ont fait l'objet de vos dernières leçons. Votre invitation pleine de bonté m'y engage aussi bien que le désir de vous voir revenir encore sur un sujet que vous avez su traiter avec tant de lucidité et d'intérêt.

J'avoue que j'ai quelque peine à donner à l'espace et au temps le titre de substances, et pourtant il me semble que c'est là une conséquence nécessaire de la doctrine que vous nous avez enseignée. Si en effet l'espace et le temps existent de toute éternité, et par eux-mêmes, sans être des qualités d'une autre substance, sans être non plus de pures conceptions d'une intelligence, ils sont donc leur substratum à eux-mêmes et c'est à eux par excellence que s'appliquera la définition de Descartes : Une chose qui existe de telle façon qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour exister. Car non seulement dans cette hypothèse ils subsistent indépendamment de tout autre, mais encore ils ont commencé d'exister sans l'acte créateur d'aucun être ;

ce que Descartes n'exige même pas pour la substantialité. Si donc il y a au monde des substances autres que Dieu, c'est assurément le temps et l'espace, et celui qui prendrait la définition cartésienne au sens de Spinosa devrait encore, en admettant cette opinion, leur conserver le titre de substance qu'il refuserait à tous les êtres finis. Or, c'est contre cette substantialité du temps et de l'espace que j'éprouve quelques difficultés.

Je ne puis en effet concevoir la substance que comme une force douée d'un certain fond d'activité qui pourra bien sans doute ne jamais arriver à un développement positif d'elle-même, mais qui au moins se manifestera par le fait tout négatif de la résistance. La conscience ne me semble pas, il est vrai, nécessaire pour constituer la substance, mais la possibilité de la conscience me paraît essentielle. Il faut qu'on puisse en faire l'hypothèse sans absurdité, il faut que, si cet être que l'on appelle substance parvenait à la connaissance de lui-même, il pût dire Moi avec personnalité et identité. L'unité me semble donc encore une condition indispensable de la substance. Le corps, par exemple, n'est à mes yeux substance que dans ses atomes élémentaires et indivisibles, dans ses monades si l'on veut, et c'est pour cela qu'il me semble inexact de dire qu'il y a deux substances dans l'homme. Je n'y vois en effet qu'une seule substance qui pense et qui dit Moi, et une agrégation d'atomes qui est bien une réunion de substances mais qui n'est pas elle-même une substance au sens métaphysique. Personne ne s'est avisé d'appeler substance une unité-fiction, par exemple une maison ; mais pourquoi donnerait-on ce titre de préférence au corps humain ou à tout autre puisque tous ne sont que des édifices d'atomes liés par des forces et tout aussi séparables que ceux qui composent les édifices artificiels ? Il faut donc descendre à l'élément dernier et simple pour trouver la substance, et je pense même qu'il la faut supposer inétendue, vu qu'une masse pleine et continue se concevrait divisée. Or, comment imaginer la moitié d'une substance, le quart d'une substance ? Cet élément qui est substance, quel est donc le fond de son être, puisque ce n'est ni l'étendue, ni la conscience, ni la pensée ?

C'est la force qui pourrait penser et agir, force qui, douée de certaines propriétés constitue un être *sui generis*, et qui dans le corps crée un centre dynamique résistant, qui est l'atome.

Il me semble au moins incontestable et en dehors de tout système qu'une substance ne se conçoit pas sans unité et sans un certain fond de personnalité, qui puisse constituer un Moi si elle avait la conscience.

Or, comment trouver dans l'espace et le temps ces caractères essentiels de toute substance ? Et d'abord, quant à la force active, il est clair, comme vous nous l'avez souvent répété, qu'on ne doit leur reconnaître aucune puissance efficiente, et qu'il faut rejeter sur ce point l'erreur des anciennes théogonies. La force de résistance ne leur appartient même pas, puisque la pénétrabilité la plus absolue est leur caractère.

La possibilité d'une personnalité quelconque dans le temps et l'espace est aussi inconcevable. Je comprends que l'atome, s'il pensait, pût prononcer un *je* simple et identique ; je comprends qu'un être pensant puisse sans absurdité lui prêter sa conscience ; mais l'espace et le temps se refusent à toutes ces suppositions. Enfin l'absence complète d'unité et leur divisibilité à l'infini répugnent profondément à la simplicité essentielle de toute substance. La preuve qui établit cette divisibilité pour le temps et pour l'espace me semble mathématique ou plutôt cette divisibilité est elle-même identique à une proposition mathématique, à savoir qu'une progression géométrique décroissante ne peut atteindre zéro si ce n'est à la limite de l'infini. Ce raisonnement fautif si on l'applique à la matière est invincible si on l'applique à l'espace et au temps Il sera donc toujours impossible d'atteindre pour eux l'élément inétendu et simple.

Or une *substance étendue* et *divisible* est pour moi un non-sens. Je peux dès lors en effet y reconnaître des parties dont l'une n'a pas plus de droits que l'autre à se dire cette substance. Et d'ailleurs, ou chacune de ces parties est elle-même une substance ou elle ne l'est pas. Si chaque partie est substance, leur somme est donc *une substance composée de substances* ; or, supposer que des substances,

par leur réunion ou combinaison, puissent suspendre d'autres substances, c'est en renverser la notion et la confondre avec celle du phénomène (une pierre, un rocher ou même une construction artificielle, en un mot toute masse continue pourrait donc être appelée substance). Si chaque partie n'est pas substance, il faudra donc dire que leur somme est une substance composée de parties qui ne sont pas substances. Quel tissu de contradictions !

L'unique moyen d'échapper à ces difficultés me semble de réserver le titre de substance à ce qui est un, simple, indivisible et par conséquent inétendu. Or, à ce titre appartiendraient-ils au temps et à l'espace ?

La foi naturelle me semble également réclamer contre cette consubstantialité. En effet, poser ainsi à côté de Dieu deux substances nécessaires me semble au moins une proposition malsonnante à ses oreilles. Les arguments métaphysiques tirés de l'idée d'un être nécessaire que la théodicée fait valoir pour l'existence de Dieu vaudraient donc ou plutôt ne vaudraient que pour le temps et l'espace et ceux pour lesquels on conclut les perfections infinies de Dieu de la nécessité de son être ne pourraient-ils pas également s'y appliquer et ne sembleraient-ils pas les ériger en dieux ! Sans doute tout ce qui est n'est pas Dieu, mais ce qui est, est par Dieu. Une substance nécessaire existant par elle-même, des substances contingentes existant par l'acte de la substance première, mais en dehors de cette substance, tel a toujours été le symbole des philosophies qui ont admis la création. Elles n'ont pas connu d'intermédiaire. Ce n'est pas que je veuille que Dieu ait créé l'espace et le temps ; ce serait les supposer substantiels. Mais si on les pose en substances incréées, je ne puis les imaginer que comme trois dieux, parfaits au moins en un sens comme le Dieu suprême est parfait dans tous les sens, mais réduite à ces termes, cette conception me semble répugner encore aux notions habituelles du théisme.

En refusant à l'espace et au temps le titre de substance, je leur donnerais bien moins encore celui de qualité. Car je suis bien loin d'admettre la majeure disjonction : tout est substance ou qualité. Je dirais plutôt : tout est dans

l'esprit ou hors de l'esprit, et tout ce qui est hors de l'esprit est substance ou qualité. J'avoue que j'ai quelque prétention à envisager avec Kant le temps et l'espace comme des formes de l'entendement, comme de pures idées abstraites, générales, composées, mais comme des formes premières obtenues par l'abstraction immédiate, dont l'esprit entre en possession pour le temps dès le premier phénomène de conscience, pour l'espace dès le premier phénomène sensible, et cela sans comparaison, sans généralisation, mais par ce bond instantané qui nous fait acquérir, dès la première cause occasionnelle, toutes les idées pures.

Mes premières observations ayant été assez heureuses pour me mériter la faveur d'être admis auprès de vous, j'ai été encouragé à vous adresser celles-ci, même avant d'avoir eu cet honneur. Je n'aurais point présumé de le faire si vous ne m'eussiez permis de le faire, si vous ne m'eussiez témoigné que cela vous était agréable. Elles me fournissent d'ailleurs l'occasion de vous témoigner de nouveau le profond respect et la très haute considération avec lesquels je suis...

14

A Adolphe Garnier (1)

Paris, 11 février 1846

Monsieur,

L'intéressante discussion où vous êtes entré dans votre avant-dernière séance sur la mesure de la durée m'a suggéré quelques pensées que j'ai la confiance de vous présenter pour répondre à l'invitation bienveillante que vous avez eu la bonté de m'adresser. Ce ne sont pas des

(1) Renan note sur le dernier feuillet de ce brouillon que la « séance » du 19 janvier fut consacrée tout entière à répondre à cette lettre.

objections puisque la théorie que vous nous avez enseignée a entraîné tout mon assentiment, mais quelques réflexions et quelques faits qui ne sont peut-être pas sans importance pour la confirmer et la compléter.

Il me semble d'abord évident, comme l'a si bien démontré M. Royer-Collard, que la mesure du temps ne peut être prise qu'en nous-mêmes et que notre durée est la seule qui nous soit immédiatement témoignée par nos facultés. Mais cette mesure est-elle la succession même de nos idées (ou mieux peut-être de nos faits psychologiques) ainsi que Locke l'a pensé, ou une mesure propre et indépendante comme vous nous l'avez enseigné ? Je n'hésite pas encore à embrasser ce dernier sentiment, malgré tout ce que le premier peut avoir de spécieux. Il me semble d'ailleurs qu'une réflexion attentive fait trouver ces deux opinions beaucoup moins éloignées l'une de l'autre qu'elles ne le paraissent. En effet, par le mot vague d'*idées*, Locke doit entendre ou une connaissance qui s'applique à des objets différents ou un simple changement psychologique dans l'état de l'âme, tel qu'il s'en opère à tous les moments de l'existence. Le premier sens ne peut être le sien car il serait dès lors impossible que l'homme pense longtemps de suite à une même chose et Locke lui-même l'a fort bien senti car il se pose cette objection et y répond d'une manière satisfaisante (*Essai*, l. II, ch. XIV, § 13 et 14). Il entend donc ces idées successives dans le sens de modifications psychologiques différentes correspondant aux divers instants de l'existence.

Or, que l'on prenne pour mesure de la durée ou ces instants eux-mêmes, ou les modifications qui leur coexistent, la nuance est bien délicate. Néanmoins, il me semble beaucoup plus exact de dire que nous avons une mesure directe, immédiate, primitive du temps, une sorte de *pendule intérieur*, qui marque la mesure, et nous sert d'unité dans l'appréciation de la durée de nos faits psychologiques ; de même que nous avons une certaine mesure de longueur à laquelle nous rapportons la longueur des objets étendus, lorsque nous en jugeons à la simple vue.

Il me semble pourtant que cette mesure intérieure, qui

n'est pas différente du sentiment de l'uniformité de notre existence, doit être mise dans une corrélation étroite avec notre état psychologique, de telle sorte que ce pendule intime dont les oscillations nous servent de base métrique ne soit pas isochrone mais qu'il puisse être accéléré, ralenti, arrêté presque entièrement ou même entièrement par certains états de l'âme. Et d'abord quoi de plus commun que les diverses appréciations que nous faisons de la durée suivant nos différentes dispositions intérieures ? Sans parler de ces expressions qu'on entend répéter sans cesse, et qui ne peuvent manquer de quelque réalité : « le temps me paraît court... le temps me dure », il y a des faits particuliers qui semblent établir d'une manière frappante cette inconstance de la mesure de la durée. On sent que le temps de la chute, surtout de la chute inattendue, paraît énormément long et qu'il fait apprécier la hauteur d'où l'on tombe beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet. A quoi l'attribuer sinon à l'immense série de pensées qui se pressent dans ces moments de surprise et d'inquiétude? L'un des membres d'une commission géologique qui explora il y a quelques années les montagnes de l'Auvergne, racontait devant moi qu'un de ses collaborateurs, étant tombé inopinément d'une hauteur assez considérable, il leur raconta ensuite l'étrange impression qu'il avait éprouvée durant le temps de la chute, et le nombre prodigieux de pensées qui, dans ce court intervalle, se croisant dans son esprit d'une manière fort distincte, avait singulièrement prolongé pour lui le temps de son voyage aérien. — Le Dr Brierre de Boismont rapporte un fait à peu près analogue dans son traité des *Hallucinations*. Un homme au moment de se noyer voit se dérouler sa vie tout entière avec un incroyable détail. Je rapporterai ici naïvement un fait qui m'est personnel. Lorsque j'assiste aux cours de la Faculté des Lettres et que le professeur s'interrompt pour quelques instants, il m'arrive souvent de continuer mes pensées dans la ligne où il les a mises et quelquefois elles se pressent assez nombreuses dans ce court intervalle. Or, il arrive que, quand sa voix vient de nouveau rappeler mon attention, il me semble que

la durée de son silence a été fort considérable, et qu'il commence à parler pour la première fois, tant le son de ses dernières paroles est déjà loin de moi. Dugald Stewart, dans sa *Philosophie de l'esprit humain*, fait une observation absolument analogue relativement aux songes. Parlant de la manière inexacte dont nous y mesurons les temps : « L'erreur, dit-il, va à ce point de donner à un court instant la durée de quelques heures ou même de quelques jours. Un bruit soudain, par exemple, suggère un songe lié à cette perception. Le moment d'après ce bruit nous éveille et pendant ce court intervalle notre imagination nous a présenté une longue suite d'événements » (*Philosophie de l'esprit humain*, ch. V, p. 155).

L'ouvrage que je citais plus haut sur les hallucinations renferme une multitude de faits du même genre. Nul n'est peut-être plus frappant que celui de ce fumeur d'opium qui arrive dans ses visions à exalter outre mesure sa notion du temps et de l'espace et à fournir des rêves de plusieurs années. Il me semble résulter de ces faits que la marche du temps est pour nous en raison directe de celle de ses faits internes et que le pendule fictif qui bat en nous la mesure, et celui dont les mouvements représentaient la série plus ou moins rapide de nos pensées, oscillent toujours en parfaite harmonie.

C'est surtout dans l'état de sommeil que la variabilité de notre mesure du temps me paraît frappante. Il est vrai qu'assez souvent nous pouvons en apprécier la durée avec une exactitude suffisante. Mais il me semble qu'il faut faire à cet égard la distinction du sommeil complet et du sommeil partiel, si bien établie par Dugald Stewart dans son ingénieuse théorie du sommeil et des songes. Dans le sommeil partiel, où la volonté n'est pas entièrement sans action sur les autres facultés, où il y a encore un reste de conscience, où, par conséquent, le pendule intérieur n'est pas dans un parfait repos, nous apprécions la durée avec une exactitude rapprochée. Mais dans le sommeil complet où la volonté est privée de toute efficace où nul songe (dont du moins il reste souvenir) ne témoigne la continuation de la conscience, il nous est absolument

impossible de dire combien il a duré si ce n'est par des indices extrinsèques, comme, par exemple, une certaine pesanteur des yeux et de la tête, s'il a été interrompu brusquement, ou un certain bien-être général s'il s'est longtemps et paisiblement prolongé. Ce sommeil complet est rare sans doute et celui que présente l'expérience ordinaire n'est qu'un sommeil plus ou moins partiel, qui par des degrés insensibles devient l'assoupissement ou la somnolence. Mais toujours semble-t-il que l'appréciation plus ou moins rigoureuse que nous faisons de sa durée est en proportion exacte de la conscience dont il a été accompagné. Ainsi, après un sommeil lourd et profond qu'aucun songe n'a traversé, nous sommes dans l'incapacité totale d'évaluer le temps écoulé, et nous l'assimilerions d'autant plus volontiers à un instant que les premières pensées du réveil se lient alors immédiatement aux dernières qui la veille ont occupé l'esprit. Au contraire, dans le demi-sommeil de la maladie, accompagné de mouvements pénibles, de rêves distincts, témoignages d'un exercice encore actif des facultés volontaires et intellectuelles, on sent s'écouler les instants et, loin d'abréger la durée, on est porté à l'exagérer. Le malade, qui s'est assoupi quelques heures, croit avoir sommeillé jusqu'au matin lorsqu'il apprend avec une pénible surprise que la nuit est à peine commencée. C'est sans doute par une cause analogue qu'on se trompe si fort sur la durée du sommeil auquel on se livre contre son habitude durant la journée.

(*Inachevée*)

15

A l'abbé Billion

Paris, 11 février 1846

Vous avez bien fait de me gronder, cher ami. Je suis le plus négligent des hommes. J'espère pourtant que vous m'excuserez quand je vous aurai tout dit. Il m'est survenu

depuis ma dernière lettre une foule d'embarras et d'occupations qui m'ont laissé libre bien peu d'après-midi, de celles au moins où j'aurais pu commodément vous voir. Mais rien, j'espère, ne m'empêchera d'avoir ce plaisir dimanche prochain ; je veux consacrer un après-midi à un pèlerinage à Issy. J'arriverai vers 2 heures et demie ou 3 heures. Si vous prévoyez quelque obstacle à votre visibilité, veuillez, s'il vous plaît, me le faire connaître. Là, nous causerons science et faits ; j'en aurai bien long à vous conter sur l'un et l'autre chapitre.

Je suis ravi que la réflexion et l'étude vous confirment dans votre système. Il est parvenu dans mon esprit à l'état de démonstration. Mes raisons sont toutes métaphysiques et psychologiques ; je suis enchanté que vous arriviez au même résultat par les sciences physiques et mathématiques ; cet accord est l'indice sûr de la vérité. J'étudie Leibniz ; en vérité, c'est un incomparable génie.

Ma position extérieure est toujours la même. Mais j'ai progressé pour l'avenir. Je suis bachelier depuis un mois, j'espère passer ma licence en octobre prochain ; j'ai fait de précieuses connaissances, entre autres, M. Garnier, professeur de philosophie en Sorbonne, avec qui je suis maintenant en rapport de visites et de correspondance. Je lui écris en ce moment une lettre de cinq pages sur « la manière dont nous mesurons la durée », observations sur sa leçon de lundi dernier. Je lui en ai déjà adressé de fort intéressantes sur l'identité, et le temps et l'espace. Dans celle-ci, j'ai trouvé moyen d'insérer nos idées sur l'espace et le corps. Elles ont ainsi paru en séance publique, et j'ai pu juger de l'impression qu'elles produisaient. Je vous dirai tout cela plus au long. Le moral est très calme. Si tout ce mouvement d'avançage ne m'était insupportable, je serais fort heureux.

16

A l'abbé Billion

Paris, 15 août 1846

Mon cher ami,

Je ne puis vous dire combien j'ai été peiné de ne m'être point trouvé chez moi pour recevoir l'aimable visite que vous avez eu la bonté de me faire avec notre cher M. Delormel.

A peine étiez-vous sorti, m'a-t-on dit, au moment où je suis rentré. J'ai failli courir après vous. J'espère, mon cher ami, aller vous la rendre le plus tôt possible. Mais je ne puis vous fixer l'époque ; je vais être obligé de m'absenter pour quelques jours de Paris, sans que je puisse fixer au juste le jour de mon départ et de mon arrivée. J'irai moi-même vous l'annoncer. Vous m'excuserez, je pense, mon cher ami, du long intervalle qui s'est écoulé depuis ma dernière visite. Si vous saviez le déluge de travail qui a pesé sur moi, et tous les dérangements que l'on éprouve au milieu de la vie la plus simple ! Il n'y a qu'à la Solitude (1) où l'on peut vivre à son aise et faire fi de tous les vivants. Dieu sait pourtant combien j'ai de choses intéressantes à vous dire et à entendre de vous. Je mets en hypothèse que vous passerez vos vacances à Issy ; si cela n'était pas, je vous prierais de m'en faire part.

Veuillez, s'il vous plaît, dire à M. Giraud (de Meaux), qui m'avait promis une visite pour le commencement des vacances, qu'il risquerait bien de ne pas me trouver ces jours-ci, car mon excursion se fera probablement dans les premiers jours de la semaine prochaine. J'irai moi-même vous avertir de mon arrivée. J'attends ce moment avec beaucoup d'impatience.

Adieu, mon bon ami, croyez à mon affection vive et sincère

E. RENAN

(1) Dans le parc du séminaire d'Issy.

17

A l'abbé Billion

9 octobre 1846

Mon cher Monsieur Billion,

Si vous m'excusez cette fois, vous êtes bien la meilleure créature qu'il y ait sous la face du ciel. Depuis plus d'un mois je remets tous les jours à vous écrire ou à aller vous voir. Aussi bien, si vous saviez ce que c'est qu'un examen de licence, vous me pardonneriez plus facilement. Et voilà, bon ami, que je suis presque à la veille de le passer et que, par conséquent, il m'est impossible d'aller vous voir avant la fin de vos vacances. Pourtant, je voudrais savoir si vous restez l'an prochain à Issy, car, supposez que vous dussiez aller en province, oh ! je vous promets que rien ne m'empêcherait de vous consacrer de bon cœur un de mes après-midi. Écrivez-moi ce qu'il en est, mon bon ami. Si vous restez à Issy, alors, après mon examen, nous aurons toute latitude. Si vous veniez à Paris, vous sauriez, bon ami, qu'à moins de m'avertir d'avance, vous ne me trouveriez pas de midi à 5 heures. Pourtant, le mardi et le samedi, vous me trouveriez de midi à 2 heures.

Adieu, cher monsieur Billion, je vous supplie de ne pas juger de mon amitié d'après ma négligence, et de croire qu'elle est sincère et dévouée.

18

Paris, 28 octobre 1846

A l'abbé Billion

Je vous assure, mon cher Monsieur Billion, que j'ai rarement éprouvé une peine plus vive que quand j'ai appris que vous n'étiez plus à Issy lorsque je vous écrivis pour la

dernière fois. Je me reproche bien amèrement une négligence qui m'aura privé pour si longtemps du plaisir de vous revoir. La bonté avec laquelle vous me pardonnez et surtout avec laquelle vous me faites excuse de votre prétendue négligence, achève de me confondre. Moi seul, mon cher ami, suis le coupable, et sans votre excellent cœur, je n'aurais point mérité de pardon. Pour réparer ma faute, autant qu'il est en moi, je m'empresse, aussitôt que je suis débarrassé de mon examen de licence, de répondre à votre aimable lettre qui m'a fait un sensible plaisir.

Et pour en finir de suite avec cette malheureuse licence, qui est la vraie cause de tout le mal, et qui seule m'a empêché de voir mon ami, je vous dirai que j'en suis pleinement vengé, car je vous dirai que je l'ai passée la semaine dernière avec tout le succès que je pouvais désirer. Je suis placé le quatrième sur quatorze. M. Foulon (1) qui prenait part à ce même concours a aussi fort bien réussi. Il est le troisième. Je suis ravi, mon cher, d'en être débarrassé ; car c'était, je vous assure, une terrible corvée pour moi. Imaginez-vous quel supplice quand il fallait me remettre à faire des vers latins.

Les études qui me restent me seront, je l'espère, moins pénibles, parce qu'elles seront plus de mon choix. Il me serait difficile, mon cher, de vous adresser le programme pour l'année qui va suivre, car j'attends pour me décider quelques renseignements fort importants pour moi. Néanmoins, il est certain que je devrai me préparer à mon baccalauréat ès sciences physiques, lequel m'est nécessaire pour l'agrégation en philosophie. Il me demandera, je pense, assez peu de travail, moins que je ne voudrais, car j'aurais scrupule à y employer un temps que je pourrais employer plus utilement à autre chose, et d'autre part, j'aimerais tant à me replonger à mon aise dans ces belles études! Ce n'est pas sans peine que je me vois forcé par les

(1) L'abbé Joseph Alfred Foulon, condisciple de Renan au séminaire Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice fut le premier lauréat de l'École des Carmes à la licence ès lettres.

circonstances à me restreindre, et toute branche scientifique, dont la spécialité m'est interdite, est comme un larcin qui m'est fait et dont je souffre beaucoup.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'emploi qu'on vous a confié (1) et que vous êtes capable de remplir si dignement. J'envie parfois votre bonheur. Qui croirait que de nous deux, c'est vous qui êtes le plus libre intellectuellement ? Continuez à mûrir nos idées sur la substance. Moi, je les poursuis surtout par le côté psychologique et métaphysique, et là je trouve de graves difficultés, lesquelles, pourtant, n'attaquent pas le système, en tant qu'on ne prétend l'appliquer qu'à la constitution des corps. Mais je ne puis plus croire que le principe d'individualité des êtres qui ont une unité personnelle soit une substance à part, résultant d'un arrangement organique. L'histoire naturelle semble offrir des exemples où une individualité générale est la résultante d'individualités subordonnées.

Tel animal de l'échelle inférieure est un composé d'autres animaux dont chacun a son individualité à part et l'animal-somme a aussi la sienne. La plante, comme vous savez, doit aussi être envisagée comme une collection de plantes, et pourtant, elle a une unité réelle. L'unité de l'être, qui se manifeste par la conscience et la force spontanée, semble donc n'être qu'un fait. Direz-vous, en effet, que de tel arrangement des monades, résultera la création d'une autre monade ? Non ; il ne se crée plus de substances. Loin donc de regarder l'arrangement des molécules en unité comme l'effet d'une force intérieure substantielle, je suis porté à regarder cette apparente unité substantielle comme résultant de l'arrangement des molécules. Tel est au moins le résultat scientifique auquel j'arrive par une foule de voies bien que j'y répugne par mes idées morales et toute une autre face de ma raison. Car l'existence individuelle n'est alors qu'une apparence, un fait transitoire, une vraie bulle d'écume sur un océan, laquelle se forme et disparaît. Si les centres d'individualisation ne sont pas des substances, mais des phénomènes, on ne les conçoit plus permanents. Là

(1) Professeur de sciences naturelles au séminaire de Bourges.

est le problème autour duquel s'inquiète le plus ma pensée actuelle.

Continuez, mon cher, à me tenir au courant de vos travaux et de vos réflexions, en attendant que nous puissions nous voir et en causer à notre aise. On m'a beaucoup sollicité ces jours-ci d'accepter une place de professeur de rhétorique dans une institution ecclésiastique du diocèse de Bourges, qui vient d'être érigée en plein exercice. Je ne sais pas le nom. Le directeur s'appelle M. Dubauchet. Je n'ai pas dû accepter.

Tout à vous, mon cher Monsieur Billion ; vous connaissez l'affection sincère et constante de votre ami

E. RENAN

19

A M^me^ de Saligny (1)

[1847]

Madame,

Ma timidité et le sentiment de profond respect que j'éprouve en votre présence m'ont empêché lors de la dernière visite que j'ai eu l'honneur de vous faire de m'ouvrir à vous sur un sujet délicat, dont j'avais résolu de vous entretenir. Comme je prévois qu'il en serait de même à l'avenir, et qu'un plus long retard pourrait m'attirer de votre part le juste reproche d'une dissimulation coupable, je prends la liberté de vous dire par écrit ce dont je n'oserai jamais entamer avec vous le premier mot.

La rareté de mes relations avec M. de Saligny a pu parfois lui sembler difficile à expliquer et Dieu sait combien il m'en a coûté à moi-même de m'interdire toute

(1) Ernest Renan, sorti du séminaire Saint-Sulpice en octobre 1845, donna des répétitions à un jeune homme, Théodore de Saligny, et cette lettre, non datée, est adressée à sa mère. Elle a dû être écrite vers 1847. (Minute conservée, B. N.)

intimité avec l'âme qui m'est peut-être la plus sympathique. Voici, Madame, le mot de cette énigme. Je dois vous le dire, et pour l'explication du passé, et pour l'excuse anticipée de l'avenir quoiqu'il m'en coûte infiniment de vous faire un aveu qui me privera de la chose du monde qui m'est la plus précieuse, votre estime.

La confiance dont vous vouliez bien m'honorer dans votre admirable sollicitude me touchait profondément et eût suffi à m'engager à m'en rendre digne. Mais, hélas ! Madame, jugez combien je souffrais de me trouver placé entre les pieuses recommandations de la tendresse maternelle et l'impossibilité de les remplir. Ma foi au christianisme est depuis des années profondément ébranlée. Ceux qui ont le bonheur de croire doivent me regarder comme coupable. Je ne chercherai point à m'excuser, pourvu qu'en me blâmant, ils veuillent bien aussi consentir à me plaindre. Faute ou malheur, l'un et l'autre peut-être, mes doutes m'ont fait trop souffrir et ont trop profondément ébranlé ma vie pour qu'ils veuillent me refuser une part dans leurs prières, et leur pitié. Veuillez croire, Madame, que ce n'est qu'après de longues luttes, après m'être attaché en désespéré à tous les appuis qui se présentaient à moi, que je me suis avoué à moi-même ma propre incrédulité, et que j'ai renoncé à ces chères croyances, à la défense desquelles j'avais résolu dès les premières années de ma raison de consacrer ma vie. Je les ai vues m'échapper l'une après l'autre, j'ai vu chaque jour chacun de mes progrès dans la science faire tomber une des pierres de ce sanctuaire où habitait le Dieu de mon enfance et de ma première jeunesse. Dieu sait combien j'ai souffert, et s'il compte comme un crime chacun de mes pas dans cette voie fatale, il comptera aussi, j'espère, pour quelque chose mes souffrances. Ma sortie du séminaire Saint-Sulpice n'a point eu d'autre cause que la marche toujours de plus en plus menaçante de mes doutes ; depuis, les années se sont écoulées, et une force irrésistible m'a poussé toujours plus avant ; aujourd'hui, je le dis avec douleur, c'est à peine si je me souviens comment on est chrétien !

Dieu, qui voit le fond de mon âme, sait si je désire autre

chose que la vérité et si le trouble des passions est jamais venu altérer la limpidité de mon cœur. Je mentirais à moi-même si je disais que je vois où est ma faute, je veux bien croire pourtant qu'elle existe, quoique je ne puisse l'apercevoir. Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ? Qui peut bien analyser ce qui se passe au fond de son cœur? Je ne m'excuse pas : il me serait bien cruel pourtant d'être tenu pour méchant ou impie, car tout ce qui est vrai et pur ravit mon âme, tout ce qui est beau parle à mon cœur.

Le silence que j'ai si longtemps gardé sur ce point vous paraîtra-t-il blâmable après cet aveu ? Je ne puis le croire, Madame. En vérité, ce sont là de trop pénibles vérités pour aller les proclamer sur les toits ; j'ai trop souffert pour vouloir engager les autres dans la voie qui m'a mené à de si cruels déchirements. M. de Saligny peut me rendre ce témoignage que notre conversation n'a jamais roulé sur la religion révélée. Si parfois nous y avons touché indirectement, je n'ai pas menti à ma conscience en employant les formules du plus profond respect. Je me suis peu soucié, je l'avoue, qu'on y attachât un sens plus dogmatique que celui qui était dans ma pensée. Était-ce donc un si grand malheur ? Quant aux actes d'acquiescement que j'ai pu être amené à faire en votre présence, vous ne me les reprocherez pas non plus, j'espère. La vertu chrétienne exerce sur moi un tel ascendant qu'il me serait impossible non seulement de la contredire, mais d'oser concevoir en sa présence une pensée contraire aux naïves effusions de la foi.

Vous comprenez dès lors, Madame, combien je devais être réservé dans mes rapports avec M. de Saligny. J'ai dû imposer à mon cœur le plus pénible des sacrifices en arrêtant l'intimité toujours prête à se former entre nous. Car avec des relations plus fréquentes et plus abandonnées, il eût fallu toucher le sujet délicat, la franchise m'eût obligé à dire ma peine. Or, j'aurais regardé comme la plus abominable trahison d'exercer sur M. de Saligny une influence contraire à celle pour laquelle vous favorisiez nos relations.

Je rougis de honte, Madame, de tout ce que je viens de vous dire. Jamais confession ne m'avait été si pénible et si douce aussi, vous le dirai-je... Mais vous comprendrez qu'il était temps ; peut-être même trouverez-vous que j'ai trop tardé. Le jour n'est pas loin où la même fatalité qui m'a entraîné hors de la foi m'entraînera à dire au public, sous une forme ou sous une autre, les fluctuations de mon esprit. Vous m'eussiez accusé de duplicité si vous n'aviez appris que par la presse mon incrédulité.

Vous jugerez, je pense, que tout ceci devra rester inconnu à M. de Saligny. Interrompre tout à fait nos relations serait rendre nécessaire avec lui la même explication qui pourrait avoir une mauvaise influence sur son esprit. Je prends l'engagement, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne jamais lui dire un mot qui puisse scandaliser sa foi. Quant à la politique, je ne saurais, ce me semble, lui être préjudiciable. Car, bien que je partage avec lui quelques généreuses tendances qui ne sont peut-être que des illusions, je repousse comme impraticables toutes les théories proposées sur le problème social, auxquelles son noble cœur de dix-neuf ans attribue peut-être un peu trop de valeur.

Je ne me permettrai plus, Madame, de me présenter devant vous à moins que vous ne m'assuriez que ma présence ne vous sera pas trop désagréable. J'estimerai trop bien compensé le tort que vont me faire ces confidences, si en me faisant perdre votre estime, elles peuvent m'obtenir une place dans ces prières maternelles qui portent toujours bonheur.

ERNEST RENAN

20

A Jules Michelet (1)

Paris, 12 juin 1848

Monsieur,

Excusez la liberté que j'ose prendre de vous présenter ce petit article (2), si peu digne d'occuper votre attention. Bien que je vous sois inconnu, personne n'occupe dans ma pensée autant de place que vous, personne ne me représente d'une manière plus intime les réflexions qui forment ma nourriture habituelle.

Engagé par la fatalité de ma naissance et de ma première éducation dans la carrière ecclésiastique, et déjà presque lié de ces liens terribles qui étouffent une vie dans sa fleur, mais entraîné par l'impérieux besoin du rationalisme et de la critique, j'ai dû, pendant de longues années, soumettre l'une après l'autre toutes les croyances de mon enfance à un contrôle sévère, à celui-là auquel elles ne résistent pas. Depuis longtemps je ne suis plus qu'homme, et du premier système de ma vie il ne m'est resté que la passion de la science et de la recherche philosophique. Une de mes joies les plus vives, Monsieur, est d'écouter vos leçons si justement admirées de tous, mais si vivement senties de ceux qui, comme moi, ont vécu dans la région où vous vous placez. Forcé de vivre dans un milieu qui m'est peu sympathique, oserai-je vous demander la faveur d'entendre de plus près une voix qui parle si profondément à mon cœur ? Le jour où cette faveur me sera accordée marquera dans ma vie. Permettez-moi, en attendant, Monsieur, de vous présenter l'expression du profond respect et de la haute admiration avec lesquels je suis :

Votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN
rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8

(1) (Musée Carnavalet.)
(2) *Le libéralisme clérical, La liberté de penser*, mai 1848. Réimprimé dans *Questions contemporaines*, 1868, O. C. I.

21

A Victor Cousin (1)

Paris, 25 septembre 1848

Monsieur,

Excusez la liberté que je prends de vous écrire sans avoir l'honneur d'être connu de vous. C'est un devoir pour moi au début de ma carrière d'offrir mes hommages à celui à qui je dois ma vocation philosophique, et dont les écrits ont exercé sur ma pensée une si profonde influence. Votre constante sollicitude pour les études que vous avez fondées parmi nous m'encourage d'ailleurs à implorer votre appui pour une démarche que je fais en ce moment au ministère de l'Instruction publique, uniquement dans l'intérêt de mes travaux et par amour de la science.

J'ai été reçu, Monsieur, le premier agrégé au concours de cette année, et je demande en ce moment un congé, afin de pouvoir achever à Paris deux thèses pour lesquelles j'ai déjà rassemblé beaucoup de matériaux et auxquelles il m'est absolument impossible de travailler en province. J'ai choisi pour sujet de thèse latine *Averroès et l'histoire de l'averroïsme, au moyen âge et à la Renaissance.* Pour la thèse française, j'essaierai de faire l'*histoire des études grecques chez les peuples de l'Orient, Syriens, Arabes*, etc. Le premier de ces deux sujets m'a été indiqué par le savant doyen de la Faculté des Lettres, et je dois même ajouter que ce qui m'a porté à entreprendre ce difficile travail, ç'a été l'assurance qu'il m'a donnée qu'un tel essai vous serait agréable. J'y ai déjà consacré plus d'une année de recherches. Jugez, Monsieur, combien il me serait pénible d'y renoncer ou de l'interrompre pour longtemps. Et pourtant je ne pourrais trouver les documents nécessaires dans aucune bibliothèque de province, surtout dans la

(1) Publiée par Barthélemy Saint-Hilaire, *Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, 1895. (Bibl. Victor Cousin, Sorbonne.)

petite ville où je viens d'être nommé (Vendôme). Oserai-je vous prier, Monsieur, d'appuyer une demande d'où dépend en grande partie mon avenir ? Depuis longtemps j'ai cherché à mener de front les travaux philologiques et philosophiques. J'ai surtout fait une étude spéciale des langues orientales, cultivées d'ordinaire avec si peu de critique ou de philosophie. Je vois bien des résultats nouveaux, bien des champs inexplorés. Mais, hélas ! pourrai-je surmonter les difficultés matérielles qui menacent de me rendre impossible la continuation de ces études ? Déjà j'ai présenté à l'Institut deux ouvrages, dont l'un, sur l'*Origine et le système général des langues sémitiques*, a remporté le prix de philologie comparée en 1847, et dont l'autre, sur *l'Histoire de l'étude de la langue grecque en Occident pendant le moyen âge* a été couronné par l'Académie des Inscriptions dans sa séance du 1er septembre de cette année. Puis-je espérer, Monsieur, que ceux qui aiment la science et la philosophie ne refuseront pas de me tendre la main ? Pour le moment, mes vœux seront comblés si je peux obtenir un congé qui me permette d'achever mes thèses à Paris. J'espère montrer par ces deux travaux comment j'entends faire la philologie tributaire de la philosophie. Mais que vous dis-je là, Monsieur, puisque c'est vous qui me l'avez appris ?

Agréez, Monsieur, l'expression du profond respect et de la haute admiration avec lesquels je suis votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

22

A Alexandre de Humboldt (1)

[fin 1848]

Monsieur,

C'est avec bonheur qu'au début de ma carrière scientifique et littéraire j'ai saisi l'occasion de témoigner mon admiration pour le livre éminent que vous donnez à l'Europe, et qui préoccupe si vivement et à si juste titre l'attention de notre pays. Vos ouvrages et ceux de votre noble frère sont de ceux qui ont le plus influé sur la direction de ma pensée, et décidé ma vocation à la science philologique, si peu comprise parmi nous. Votre nom deux fois illustre est un de ceux que je me suis le plus souvent répétés et que j'ai eu présents à la pensée en concevant l'idéal auquel j'ai consacré ma vie. Bien des fois, quand j'ai été tenté de douter de la science, ou de croire qu'il n'y a rien de meilleur et de plus noble qu'elle, c'est en pensant à Guillaume et Alexandre de Humboldt, et en groupant autour d'eux tous ces grands hommes à la fois savants et penseurs, dont s'honore l'Allemagne, que j'ai résisté aux séductions de l'esprit superficiel et à l'entraînement de l'opinion. Je joins à l'article que je me suis permis de faire sur votre *Cosmos* dans notre jeune *Revue philosophique* quelques autres essais que j'ai insérés dans nos journaux littéraires. J'espère, Monsieur, avoir plus tard l'honneur de vous envoyer deux autres travaux plus considérables dont je prépare la publication : un *Essai sur les langues sémitiques* qui a obtenu en 1847 le prix Volney, et des *Recherches sur l'enseignement du grec au moyen âge* auxquelles l'Académie a décerné son prix annuel en 1848.

Puisse-t-il m'être donné de réaliser d'autres projets d'un intérêt plus général, mais que je n'ose encore envisa-

(1) (Minute conservée B. N.)

ger que comme les vagues aperçus de la jeunesse qui se croit sûre de l'avenir.

Quel que soit cet avenir, deux choses resteront toujours au fond de mon cœur, la passion de la science, telle que vous nous la faites aimer, et l'admiration profonde avec laquelle...

ERNEST RENAN

23

A M. Langlacé (1)

Paris, 21 août 1849

Monsieur,

Une cause inattendue m'a forcé à avancer l'époque de mon départ pour les vacances. Je pars aujourd'hui même. J'avais conservé jusqu'au dernier moment l'espoir d'aller vous voir dans les dernières heures qui me resteraient. Divers contre-temps me défendent absolument ce plaisir. Mon séjour à Saint-Malo ne durera guère du reste plus de trois semaines. Si vous me faites le plaisir de m'écrire, il suffirait de mettre : chez M^me^ Veuve Renan, Saint-Malo. J'ai donné ordre au concierge de laisser entrer dans ma chambre toute personne qui porterait un billet signé de vous. Si donc vous voulez faire prendre quelque chose dans ma bibliothèque, elle est à votre disposition. Les deux numéros de la Revue que je comptais vous porter sont sur ma table. Dès mon retour, j'aurai le plaisir d'aller vous voir.

Agréez, Monsieur et cher ami, mes souhaits de prompt rétablissement et l'assurance de ma parfaite sympathie.

E. RENAN

(1) Les lettres des 21 août 1849, 9 et 13 avril 1884 et 21 avril 1885 se trouvent à la Bibliothèque de Versailles.

24

A Thomas Henri Martin (1)

Saint-Malo, 31 août 1849

Monsieur,

Celui qui a l'honneur de vous présenter cette brochure est M. Ernest Renan, auteur d'un article de *La liberté de penser*, qui vous a fourni le sujet d'une critique dans la préface de votre grand ouvrage sur l'histoire de la science dans l'antiquité. A la lecture de ces premières feuilles, dont je dois la communication à mon ami M. Daremberg, je conçus le désir de vous envoyer quelques observations, d'autant plus qu'à cette époque je me promettais de visiter Rennes en venant, selon mon habitude, passer mes vacances à Saint-Malo. Mes plans ayant changé à cet égard, je saisis une occasion qui m'est offerte pour vous offrir ce faible témoignage de mon admiration et vous présenter quelques remarques qui suffiront, j'espère, pour me préserver du souverain déplaisir que j'aurais à voir ma pensée mal comprise par un homme tel que vous.

Quand j'ai dit, Monsieur, que *l'orthodoxe est aussi rebelle à la critique que le fétichiste* (2), je n'ai pas pu vouloir dire que la croyance au surnaturel soit aussi absurde que la croyance au fétichisme. J'ai dit seulement que les deux croyances sont également irréfutables. Or, je ne vois en cela aucune injure. Le fétichisme est inconvertissable ; le moyen de l'amener à une religion supérieure n'est pas de la lui prêcher directement, car s'il l'accepte en cet état, il ne l'acceptera que comme une autre sorte de fétichisme. Le moyen, c'est de le civiliser, de l'élever au point de l'échelle humaine à laquelle correspond cette religion. Je pense

(1) Th. Henri Martin (1813-1866) avait publié une *Introduction à l'histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849). (Minute conservée B. N.)

(2) *La Liberté de penser*, III, 464.

de même que le superstitieux orthodoxe est inabordable, qu'aucun argument logique ou métaphysique ne vaut contre lui, qu'il est impossible de prouver à priori l'impossibilité du surnaturel, mais qu'en s'élevant à un degré supérieur du développement de l'esprit humain, le supernaturalisme apparaît comme une conception dépassée. Voilà tout ce que j'ai dit : si j'avais mis sur le même niveau le fétichisme et le supernaturalisme, les formules de critique que vous employez à mon égard, bien qu'assez vives, seraient encore trop indulgentes. Relisez, je vous en prie, la phrase que vous attaquez, vous reconnaîtrez, ce me semble, Monsieur, qu'elle ne renferme pas autre chose que cette pensée assez innocente.

Je réclamerai à plus forte raison, Monsieur, contre les lignes qui suivent, et où vous appliquez au christianisme en général ce que je disais seulement du supernaturalisme, malentendu qui, en se compliquant du précédent, n'allait à rien moins qu'à me faire dire une énormité comme celle-ci : la religion de Bossuet, de Fénelon, est aussi absurde que celle du dernier sauvage en qui se trouvent à peine les premiers rudiments de l'humanité. Certes, Monsieur, il n'est pas surprenant que prenant ainsi ma pensée, vous ayez tancé si vertement M. Ernest Renan et vous vous soyez honoré de ses dédains. Mais je ne puis admettre, Monsieur, que le paragraphe incriminé soit susceptible d'un tel sens. Car, outre que je n'ai pas établi de parallèle entre la rationalité des deux doctrines, mais entre leur irréfutabilité, ce que j'ai dit du supernaturalisme, je ne l'ai pas dit du christianisme en général. L'Évangile n'est pas à mes yeux plus révélé qu'un autre livre, si ce n'est en tant qu'il renferme plus de morale et de beauté. Mais cette négation est-elle une raison pour me défendre d'admirer ce qu'il y a dans ce livre de moral et de beau ? Parce que je n'admets pas le christianisme comme une révélation surnaturelle, m'est-il défendu de reconnaître en cette grande doctrine la plus belle forme religieuse que l'humanité ait revêtue ? m'est-il défendu même de me dire chrétien, en ce sens que je reconnais devoir au christianisme la plupart des éléments de ma foi, à peu près comme M. Cousin a

pu se dire platonicien ou cartésien sans accepter de tout point [la doctrine] de Platon et de Descartes, et surtout sans s'obliger à les regarder comme des prophètes inspirés ? Rejeter une proposition comme révélée n'est pas rejeter cette proposition elle-même, et lors même que j'aurais été assez malheureux pour traiter d'absurde la croyance à une révélation surnaturelle, je n'aurais point pour cela appliqué cette dure épithète à la doctrine même qui est donnée comme révélée. Du reste il me semble que la lecture de l'ensemble de mon article et surtout de la dernière page suffisait pour écarter une telle interprétation.

Je ne me permettrai pas, Monsieur, d'aller au delà. Il me suffit d'avoir ramené ma pensée à ses justes limites. Je n'ai point à la défendre. J'espère qu'un jour, présentée avec plus de développements, elle pourra, non pas vous satisfaire, puisqu'il semble que nous soyons destinés à être en désaccord sur ce point, mais au moins mériter de vous un jugement moins sévère. Ce sujet a été toute ma vie l'objet le plus grave de mes pensées, et des circonstances particulières en avaient fait pour moi une question vitale. Vous m'excuserez donc d'avoir pris la liberté de vous écrire, et vous me permettrez, j'espère, de saisir la première occasion qui se présentera de m'en entretenir avec vous.

ERNEST RENAN

25

A Adolphe Garnier (1)

Rome, 7 février 1850

Monsieur,

J'ai bien tardé à profiter de la permission que vous m'aviez donnée de vous écrire durant mon voyage d'Italie. Ma vie depuis quelques mois a été si nomade que c'est à

(1) Communiquée par M. Avezou, élève de l'École normale supérieure, mort à la guerre de 1914.

peine si j'ai pu trouver quelques instants pour les correspondances les plus urgentes et les plus agréables. Depuis le jour où j'eus l'honneur de vous dire adieu près de l'embarcadère de Fontenay, j'ai visité successivement, avec mon compagnon de voyage le Dr Daremberg, Rome, Naples, Palerme, le mont Cassin, Sienne, Florence, Pise. Obligé de me séparer de mon collègue, que de graves motifs rappelaient en France, je n'ai trouvé rien de mieux à faire que de revenir à Rome pour la troisième fois. Rome, Monsieur, exerce sur moi une attraction toute particulière. Il n'est pas de ville au monde où la pensée soit plus libre et s'élève plus spontanément vers les hautes et calmes régions de la philosophie. Porté par mes goûts naturels et mes travaux antérieurs à l'étude des manifestations religieuses de l'humanité, cette ville toujours si religieuse, dont la religion a de tout temps fait la force et la prépondérance, a pour moi un bien vif intérêt. J'ai réformé plusieurs de mes idées sur le paganisme ancien et spécialement sur l'ancienne religion latine. Je vous avoue qu'à beaucoup d'égards je suis tenté de relever la thèse de Gibbon, la réhabilitation du paganisme contre la religion qui l'a remplacé. C'est pourtant à Rome mieux qu'ailleurs qu'on peut comprendre les raisons qui assurèrent la victoire à la religion nouvelle. Toutes les origines du christianisme latin sont ici, aux catacombes et dans les basiliques primitives, conservées avec toute leur physionomie originale. J'ai recueilli bien des éléments nouveaux en vue du travail par lequel j'aimerais le mieux marquer mon passage dans la science et la philosophie, l'histoire des origines du christianisme. Quant à l'Italie contemporaine, je tâche autant que possible de ne pas la voir. C'est un triste spectacle pour quiconque est capable de penser et de sentir d'une manière désintéressée, que d'être témoin d'un tel abaissement intellectuel et moral. Naples surtout m'a profondément attristé : je ne croyais pas à la possibilité d'une telle dégradation de la nature humaine. Ni Baïa, ni Misène, ni Sorrente, ni le Vésuve, ni ce beau ciel, ni cette mer incomparable n'ont pu dissiper le nuage de tristesse dont ce déplorable spectacle assiégeait mon esprit. Il

est difficile de se figurer à quel point les instincts moraux sont effacés et le sens religieux perverti chez ce peuple. Rien n'égale le matérialisme, la grossièreté, l'immoralité du culte de Naples. Il n'y a pas de Dieu pour ces misérables ; il n'y a que des saints et la Madone. Et le saint n'est pas pour eux un personnage révéré pour ses vertus et proposé comme modèle ; le saint n'est qu'un thaumaturge, un homme influent, auquel on s'adresse quand on est malade ou dans l'embarras, pour se tirer d'affaire. L'idée religieuse de ce peuple dépasse à peine la recherche superstitieuse du miracle par intérêt personnel. Il suffit d'entrer dans une de ces deux cents églises qui remplissent Naples, et qui sont toutes des chefs-d'œuvre de mauvais goût, pour s'en convaincre. A Rome, l'instinct religieux est plus pur, et s'exprime par des formes plus gracieuses et plus élevées, bien qu'il ait perdu toute inspiration artistique. C'est peut-être au mont Cassin que j'ai éprouvé les émotions les plus agréables de mon voyage. J'ai trouvé dans les bénédictins qui habitent cette antique abbaye de vrais philosophes, et les hommes les plus éclairés peut-être de toute l'Italie. Aussi sont-ils en butte à des vexations de tous les jours. Deux ou trois de leurs Pères sont en prison comme coupables de rationalisme, c'est-à-dire d'adorer Dieu d'une manière un peu moins grossière qu'on ne le fait en ce pays.

J'ai lu avec un vif intérêt dans *La Patrie* des extraits de votre *Philosophie sociale*, dont je regrette bien d'être obligé d'ajourner la lecture à mon retour. Les points qui ont été extraits m'étaient du reste déjà connus par vos leçons et vos entretiens. J'aurais voulu y trouver quelques autres vues plus remarquables encore, dont vous m'avez souvent parlé, sur les améliorations possibles. Quel dommage, Monsieur, que tous n'observent pas votre juste et sage mesure ! J'ai appris avec regret qu'un article définitivement socialiste de *La Liberté de penser* avait amené la destitution de Deschanel. Bien que sur quelques points je me rapproche un peu des tendances socialistes plutôt que des doctrines elles-mêmes, je ne comprends pas comment on peut accepter ainsi un nom de secte, surtout quand

sous ce même nom s'abritent des tentatives coupables et folles. Pour moi, je n'en accepterai jamais d'autre que celui de philosophie. Tous ces noms par lesquels on désigne des sectes philosophiques ou autres prêtent à tant d'équivoques qu'un esprit doué de quelque critique ne peut ni s'en servir ni les accepter.

Je resterai à Rome environ six semaines, puis je rentrerai en France par Gênes, Turin et Genève. J'espère être à Paris vers la fin de mai. J'ai trouvé dans mes investigations diverses pièces assez intéressantes pour l'histoire de la philosophie. J'en causerai plus amplement avec vous, quand il me sera permis de nouveau de jouir de vos sages entretiens. Présentez, je vous prie, mes respects à Mme Garnier, et agréez, Monsieur, l'assurance du profond respect avec lequel je suis

Votre élève tout dévoué

E. RENAN

Hôtel de la Minerve. Rome.

26

A Charles Daremberg (1).

Rome, 14 février 1850

Je n'ai que quelques instants, cher ami, pour vous parler de deux lettres importantes que je viens de recevoir et qui s'adressent à nous deux. De mon voyage, je ne vous dirai donc autre chose, sinon qu'il a été fort heureux et fort agréable. Des deux lettres dont je vous parle, et qui sont toutes deux arrivées à l'ambassade, la première est signée du ministre de l'Instruction publique (2) : je crois devoir vous la transcrire purement et simplement afin de vous donner un échantillon du style ministériel et de vous fournir le modèle de la réponse à faire.

(1) (Collection Charavay.)
(2) M. de Parieu.

Paris, 26 janvier 1850

« Messieurs, lorsque mon prédécesseur vous conféra, par arrêté du 20 octobre dernier, la mission d'explorer les bibliothèques de Rome et des principales villes d'Italie, vous avez été invités de la manière la plus expresse à adresser au ministre de l'Instruction publique le résultat de vos investigations. Cependant, Messieurs, aucun rapport de vous ne m'est encore parvenu, et j'apprends que vous avez cru devoir adresser directement à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des communications de votre voyage.

» Je dois vous rappeler, Messieurs, que la mission dont vous êtes chargés relève immédiatement du ministère qui vous l'a confiée ; non seulement c'est à mon département que vous devez transmettre le résultat de vos recherches, mais lors même qu'il serait dans vos désirs de faire parvenir quelque mémoire à l'Institut, c'est seulement par l'intermédiaire de mon administration que de pareilles relations peuvent régulièrement s'établir.

» Je regrette que vous vous soyez si complètement écartés de ces règles précises, dont je ne pensais pas avoir à vous rappeler l'observation, et je vous invite, Messieurs, à m'envoyer dans le plus bref délai le rapport que j'ai droit d'attendre de vous.

» Recevez, etc. »

La seconde lettre est de M. Le Clerc, très obligeante, et contrastant fort heureusement de tout point avec celle du ministre. Il nous adresse sur les divers articles de nos réponses à l'Académie différentes observations dont quelques-unes assez flatteuses, et ajoute quelques desiderata. Je vous parlerai plus longuement de cela par le prochain courrier : la poste part dans une ou deux heures et je n'ai le temps que de vous communiquer quelques réflexions sur la lettre ministérielle.

Si le temps me l'avait permis, j'y aurais fait une réponse, que je vous aurais envoyée, vous laissant libre d'en faire l'usage convenable. Au premier reproche de n'avoir pas

encore adressé de rapport, j'aurais répondu que toute mission conférée impose, il est vrai, l'obligation implicite et tacite d'un rapport, mais que rien n'oblige les explorateurs à devancer pour cela le terme de leur mission, que la « manière expresse » dont il a parlé dans la première phrase de la lettre ne se trouve nulle part dans nos instructions, que, par conséquent, nous étions abandonnés sur ce point à notre discrétion, et j'aurais répondu que nos communications à l'Académie n'avaient aucun caractère officiel, que nous répondions à des commissions données par des particuliers, que nos réponses ne constituaient pas un mémoire, lequel aurait dû être adressé non à M. Le Clerc, qui n'exerce aucune fonction dans l'Académie, mais au secrétaire perpétuel ; qu'enfin nous n'avions aucune connaissance des « règles précises » qu'on invoque contre nous, et dont il ne nous a jamais été dit un mot. Vous déciderez, mon cher ami, s'il vaut mieux répondre par écrit au ministre, ou bien que vous lui portiez vous même la réponse et les explications nécessaires. Je soupçonne là-dessous quelque changement de personnel et quelque machination peu amie.

Quant au rapport, il est urgent que nous le fassions, mais très sommaire, ne contenant que l'indication de nos découvertes, et les détails strictement nécessaires pour en faire sentir la valeur.

Dans la dernière phrase de sa lettre, M. Le Clerc nous engage très vivement à envoyer au ministre un rapport, fût-il incomplet. Il semble donc qu'il ait eu connaissance de l'incident ministériel. Voyez tout cela. Je vais rédiger immédiatement la partie qui me concerne, et vous l'enverrai par le prochain courrier, ou au plus tard par le suivant. — Vous y joindrez le vôtre. — De la partie commune je rédigerai ce qui est dans mes papiers, vous ce qui est des vôtres. Quel dommage que nous ne soyons pas ensemble pour faire tout cela !

Mais je le répète, je ne veux envoyer qu'une simple indication par numéro, la valeur de cinq ou six pages. La partie déjà envoyée à l'Académie devra y être comprise, c'est-à-dire indiquée. Ces exigences sont vraiment ridicules, et me mettent de très mauvaise humeur. Vous me direz le mystère de tout cela.

M. Le Clerc nous engage à faire, si nous le désirons, quelque tentative pour prolonger notre séjour au delà des Alpes. Vous savez que tel est mon désir, et ce serait d'ailleurs une manière de couvrir l'apparence de négligence dont officiellement on pourrait nous accuser. Sans faire aucune démarche précise, ménagez, s'il vous plaît, le terrain pour cela, et annoncez mon intention de demander cette prolongation. Au prochain courrier de plus longs détails. Que je me trouve seul, triste, ennuyé sans vous ! Nous nous étions fait une si douce habitude de converser ensemble et de tout nous dire ! J'en ai peut-être abusé pour vous dire bien des sottises : mais que voulez-vous ? c'est que j'ai pour vous une bien sincère et bien franche affection.

Présentez à M^me^ Daremberg l'assurance de mon profond respect

E. RENAN

27

A Victor Cousin (1)

Rome, 17 février 1850

Monsieur,

Tout ce qui touche à l'histoire de la philosophie vous appartient d'un droit si naturel que je regarde comme un devoir pour moi de vous communiquer dès à présent la partie des résultats de ma mission qui intéresse cette branche de nos études. Bien que la philosophie ne fût pas l'unique objet proposé à mes recherches, elle a toujours tenu dans mon esprit la place principale, et j'ose écrire que ce voyage, en me révélant tant de faces nouvelles de la vie humaine, aura beaucoup servi à m'initier de plus en plus à cette critique universelle, qui est, à vrai dire, la seule manière de philosopher.

(1) (Bibl. Victor Cousin, Sorbonne.)

Je n'ai point oublié, Monsieur, qu'avant mon départ, vous aviez à diverses reprises attiré mon attention sur Abélard. Dans toutes les bibliothèques que j'ai visitées, j'ai recherché soigneusement les traces de ce vénérable maître, qui vous devra une nouvelle vie. Jugez de ma joie quand j'ai trouvé au mont Cassin quelques pages inédites, pouvant servir à compléter un de ses ouvrages les plus importants. Le numéro 174 des archives de cette abbaye m'était indiqué comme contenant l'*Enchiridion*, les *Retractationes*, trois livres de *Théologie chrétienne* de saint Augustin, et le *Sic et non* d'Abélard. Les auteurs du catalogue avaient bien remarqué qu'une *Théologie chrétienne* attribuée à saint Augustin ne pouvait être qu'apocryphe. A la première inspection, je pensai que ce pouvait être la *Theologia christiana* d'Abélard, et cette conjecture se trouva vérifiée quand je comparai le manuscrit au texte publié par Martène et Durand. De plus, cette théologie ne se composait pas de trois livres, comme le supposait le catalogue, mais bien de cinq livres ; seulement, à la place du titre des quatrième et cinquième livres, il y avait une lacune, destinée à recevoir l'encre rouge. La collation des deux textes m'apprit bientôt que les quatre premiers livres n'offraient pas de différence importante, mais le cinquième présentait beaucoup de variantes, de transpositions, d'additions, et enfin, qu'il ajoute cinq ou six pages au texte des bénédictins, lequel s'arrête au milieu d'une phrase. En effet, après ces mots : *reservatur consilio...*, qui terminent le traité dans l'édition précitée, le manuscrit continue ainsi : *in quo omnium naturarum causas et rationes aeternaliter atque incommutabiliter constituit. Si quis tamen et de hoc rationem exigat*, etc. J'ai copié avec le plus grand soin ce morceau, qui m'a semblé intéressant, et ajoute beaucoup en détermination de la pensée de ce qui précède. J'aurai l'honneur de vous le présenter à mon retour, avec la collation du reste de l'ouvrage.

J'ai fait aussi la collation du texte manuscrit du *Sic et non* avec votre édition. Je savais par votre introduction que les manuscrits de cet ouvrage diffèrent notablement les uns des autres, et pourtant j'ai été surpris des immenses

différences que présente le texte du mont Cassin. L'ordre des chapitres est interverti d'un bout à l'autre, les citations sont transposées, rangées sous d'autres titres, etc. Les parties de l'ouvrage relatives à l'influx de Dieu sur les actes humains, à la Providence, aux anges, à Adam, à l'histoire évangélique, aux apôtres, sont tout à fait omises. Ce manuscrit me semble donc constituer une famille à part, quoique sur bien des points il se rapproche du manuscrit de Tours. J'ai relevé l'ordre des chapitres, les titres qui ne sont pas dans le texte imprimé, et les autres différences principales. Je dois ajouter du reste que les moines du mont Cassin, doublement intéressants par leurs lumières et par les persécutions dont ils sont l'objet, m'ont prié de vous offrir leurs services pour ce qui concernerait leurs archives. Ils professent pour vos travaux une juste admiration, j'ai trouvé vos œuvres dans plus d'une cellule, et nous avons bien longuement causé de vous et de la philosophie française dans cette belle abbaye devenue un des asiles de la culture intellectuelle et des idées libérales en ce pays.

Vous savez sans doute, Monsieur, que le fonds de la Reine au Vatican (1) possède un manuscrit du commentaire d'Abélard sur l'*Épître de saint Paul aux Romains*. Si vous en désirez la collation, je serai à vos ordres, car je suis encore à Rome pour cinq ou six semaines. Le catalogue de la Bibliothèque Laurentienne à Florence avait un moment piqué ma curiosité. J'y lisais : *Petri Baelardi* (*seu potius Abaelardi*) *Pratiqua quam observabat in circulatoriis suis*. Quoique le titre n'annonçât qu'un livre apocryphe, j'étais désireux de savoir les pratiques qu'on attribuait au philosophe transformé en géomancien. Malheureusement Bandini a mal lu : l'auteur est *P. Beclardus*, dont l'identité, même putative, avec l'amant d'Héloïse, me paraît fort douteuse.

Averroès a été, après Abélard, ma préoccupation principale. Déjà à Montpellier j'avais découvert, dans un manus-

(1) Ce nom désigne les manuscrits de la reine Christine de Suède acquis par le pape Alexandre VIII en 1690 et conservés au Vatican. Voir Georges de Manteyer, *Les manuscrits de la reine Christine aux archives du Vatican*, Rome, 1897.

crit contenant divers ouvrages du Commentateur, le texte des Erreurs averroïstiques, condamnées en 1240 à Paris et en Angleterre, texte beaucoup plus étendu et plus caractérisé que celui qui est publié dans la *Bibliotheca Maxima Patrum* (t. XXV) et reproduit par Duboulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris* (t. III). Mais c'est à Florence et à Pise que j'ai le plus récolté encore de ma thèse future. La Bibliothèque Laurentienne est, avec celle de l'Escurial, la seule en Europe qui possède quelque texte *arabe* d'Averroès. Le manuscrit de Florence renferme les grands commentaires sur les cinq parties de l'*Organon*, sur la *Rhétorique* et la *Poétique*, c'est-à-dire sur les œuvres logiques, dont les deux derniers ouvrages font partie dans la classification des Arabes. J'ai extrait ou confronté avec les traductions les passages les plus importants. J'aurais bien désiré copier intégralement le commentaire sur la *Poétique*, l'un des plus intéressants et le plus défiguré dans les traductions hébraïques et latines. Mais cette copie eût absorbé une fraction trop considérable du temps qui m'est accordé, et comme, d'ailleurs, je n'ai pu trouver à Florence ni à Pise un seul copiste pour l'arabe, je ne pourrai rapporter ce texte si important que si le ministère m'accorde une prolongation de séjour au delà des Alpes.

Pise m'a offert pour l'histoire de l'averroïsme deux monuments précieux. La tableau de Traini dans l'église de Sainte-Catherine, représentant la défaite d'Averroès par saint Thomas d'Aquin, a déjà été décrit. Mais ce qui a été moins remarqué, c'est la place d'Averroès dans l'enfer d'Orcagna au Campo Santo. Son nom presque effacé se lit encore. Il y est couché, entouré de serpents, dans une bolge séparée, avec Mahomet et l'Antéchrist, dans la région des hérétiques.

La Bibliothèque du mont Cassin possède un grand nombre d'ouvrages manuscrits de Crémonini, le célèbre averroïste, dont quelques-uns inédits, ce me semble, entre autres une leçon d'ouverture très curieuse sur ce texte : *Mundus nunquam est, nascitur semper et moritur*, et deux lettres, l'une de l'Inquisiteur de Padoue à Crémonini pour lui demander la rétractation de ses erreurs, l'autre de Crémonini à l'Inqui-

siteur, où il refuse nettement et dans des termes d'une hardiesse remarquable la rétractation demandée. J'ai copié ces deux lettres.

Enfin de nombreux manuscrits de logique syriaque que j'ai trouvés au Vatican et à Florence m'ont fourni de riches documents à ajouter à ceux que j'avais déjà recueillis à Paris pour l'histoire de l'*Organon* chez les Syriens, et en général de la philosophie syriaque. Les nouvelles recherches n'ont du reste fait que confirmer les résultats auxquels j'étais arrivé, et qui m'avaient révélé un parallélisme remarquable entre les lois du développement de la scolastique occidentale, et de ce qu'on peut appeler la scolastique de l'Orient.

Tels sont, Monsieur, les humbles résultats auxquels m'ont amené jusqu'ici mes recherches philosophiques au delà des monts. Peut-être est-ce présomption de ma part de les avoir crus capables de vous intéresser.

Vous m'excuserez, je l'espère, en raison de la haute admiration qui m'a seule inspiré cette pensée, et avec laquelle je suis

Votre disciple respectueux

E. RENAN.

Hôtel de la Minerve, Rome.

28

A Charles Daremberg (1).

Rome, 18 février 1850

Mon cher ami,

Je n'ai pas encore tout à fait terminé mon rapport, mais vous l'aurez immanquablement par le prochain départ. Je vous le ferai passer par l'ambassade. Ce travail m'occupe très sérieusement; ce sera assez long. Notre séparation m'a engagé pour la rédaction dans une foule de perplexités.

(1) Les lettres à Daremberg du 18 février au 23 mai 1850 ont été publiées par Abel Lefranc dans : *Ernest Renan en Italie*, 1938.

Vous jugerez et disposerez le tout selon votre bon plaisir. Il est clair que cet ordre, de scinder la matière selon notre travail individuel, n'est pas le meilleur, de faire deux articles, par exemple, sur la Bibliothèque Vallicellane, un dans votre rapport, un dans le mien. Mais qu'y faire ? C'est là un inconvénient nécessaire. Je ne parle pas des commissions de l'Académie, si ce n'est des deux chroniques et du *Memoriale*. Le reste vous regarde. D'ailleurs, ce qui ferait double emploi, vous le retrancherez. Je suis l'ordre des bibliothèques que nous avons explorées, pour la disposition des matières. Voici quelques-uns des articles de la lettre de M. Le Clerc : 1° La collation du *Liber Diurnus* pourrait être déposée à la Bibliothèque nationale (grand merci !) ; 2° l'Académie désirerait une copie complète (!) du Mystère d'Orléans ; c'est particulièrement le vœu de M. Guizot, actuellement vice-président ; 3° M. Génin voudrait qu'il fût possible de rapporter en France des copies complètes et soignées de tous les grands poèmes français qui nous manquent et qui se trouvent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et même en Danemark (!!!) « Si vous n'étiez pas fatigués tous les deux de votre séjour au delà des Alpes, il ne serait peut-être pas hors de propos de faire quelques tentatives pour le prolonger. » 4° M. Guérard demande une concordance entre les numéros de Montfaucon et les numéros actuels de la Reine (1) qui doit se trouver au Vatican (et qui ne s'y trouve pas).

Vous voyez, cher ami, que quelques-unes de ces commissions ne seraient pas une petite affaire si on les prenait au sérieux. Il se peut que je fasse la concordance bien que M. Molza (2) m'ait opposé d'abord de nombreuses difficultés. Quant au siège d'Orléans, faites entendre à ces messieurs que ce n'est pas en quelques semaines qu'on peut copier un poème de 700 feuilles, que pourtant, si l'on peut donner des fonds au ministère, il serait possible de former ici un copiste pour lire et copier le manuscrit.

J'attends avec une extrême impatience le résultat de votre première visite au ministère. Tâchez que nos rapports

(1) Fonds de la reine Christine, à la Bibliothèque Vaticane.
(2) Mgr Molza était bibliothécaire de la Vaticane.

soient insérés au *Journal de l'Instruction publique.* Maintenez bien surtout que tout ce que nous avons trouvé est bien réellement notre propriété, et que le dernier arrêté ne peut avoir à notre égard aucun effet rétroactif. Il faudra être tout à fait fermes sur cet article. J'ai trouvé un copiste syriaque pour Denys de Telmahar. J'hésite toujours à demander une prolongation. Dites-moi ce que vous pensez à cet égard.

Que je suis seul, mon cher ami, depuis que vous m'avez abandonné ! Je ne sais si depuis Livourne j'ai échangé avec personne une parole de quelque sens. La table de la Minerve est tout envahie par des militaires ; je suis un peu loin de Lacauchie, je ne puis échanger avec lui que quelques mots en sortant. A cela près, Rome m'a enchanté plus que jamais et m'est apparue sous des faces toutes nouvelles. Il fait un temps admirable un peu trop chaud même : hier, dimanche, j'ai vu cette population sous une physionomie très originale, et dans laquelle elle ne m'était point encore apparue. Je brûle de retourner à *Patrice,* mais il n'aura pas une seule de mes pensées, un seul au moins de mes moments jusqu'à ce que j'aie terminé mon rapport. Ah ! que ne puis-je, le soir au moins, retrouver votre aimable et cher entretien ! J'attends avec impatience des nouvelles de votre voyage : à l'heure qu'il est, vous êtes sans doute rue d'Enfer.

Vivite felices quibus est fortuna peracta,
Vobis parta quies, nullum maris aequor arandum.

J'ai rencontré la dame de Pise sur la Voie sacrée, près de l'Arc de Titus, sur la pente qui descend au Colisée ! Elle m'a très gracieusement rendu mon salut, mais l'Anglais avait l'air de si mauvaise humeur, que je n'ai osé lui parler. Je crois qu'il est malade. Je vais voir ce soir M. Visconti, à qui je parlerai de vos commissions.

Adieu, mon cher ami ; dans quelques jours vous recevrez le rapport et une nouvelle lettre.

Votre ami tout affectueux E. RENAN

Mes respects à M^me^ Daremberg, et un souvenir à M. Bussemaker.

29

A Charles Daremberg.

Rome, 25 février 1850

Je vous avais écrit une lettre toute de mauvaise humeur, cher ami, quand je reçois votre bien-aimée de Livourne et Marseille, qui a mis, comme vous voyez, bien du temps à me parvenir ; mais qu'elle m'a fait de joie ! Je déchire ma première lettre, pour me donner de nouveau le plaisir de causer avec vous. Vous avez donc eu bien mauvais temps ! Et pourtant pendant mon long voyage, durant lequel je n'ai pas quitté la mer de vue durant une heure de suite, j'observais bien attentivement son tempérament et j'étais rassuré. Il paraît que le Nord était plus agité. Notre voyage à nous a été possible. Il est vrai que nous avons dû passer une nuit dans une *locanda* isolée au milieu des marais et des bois, à trois ou quatre lieues de toute habitation ; ce qui était plus pittoresque que rassurant. La baie de Talamone, d'Orbetello, le cap Argentaro sont des endroits charmants comparables, croyez-moi, à la baie de Naples, si la Maremme n'était là derrière. Je vous assure qu'à part cette baie merveilleuse, à part surtout notre cher mont Cassin, je n'ai pas vu de site en Italie qui m'ait fait plus de plaisir. Je n'ai pu voir les tombeaux étrusques, ils sont trop loin, il est mieux d'y aller de Civita Vecchia. Mais du haut des remparts, on jouit d'une manière incomparable de la physionomie de la campagne romaine. Je ne l'ai bien comprise que de là, et j'en ai rapporté une impression inexprimable abstraitement comme toutes les sensations, mais que j'espère pouvoir traduire. Mes premières heures ici ont été d'une tristesse mortelle ! Maintenant cela va mieux. Je suis au réfectoire auprès de Lacauchie et du colonel Frossard et nous causons agréablement.

Vous recevrez par ce même courrier, cher ami, mon rapport officiel. Je l'envoie par la chancellerie à votre adresse. J'en garde le double, afin de me précautionner contre les

prétentions exprimées dans le dernier arrêté. J'ai trouvé un copiste à très bon marché, et comme l'original était trop chargé de ratures, c'est lui que j'ai gardé de préférence. Il va sans le dire, cher ami, que vous avez tout pouvoir sur ce rapport, changez, retranchez, modifiez, supprimez-le même tout à fait, si vous le jugez préférable. C'est votre bien tout autant que le mien. Si vous préférez, de votre rapport et du mien, n'en faire qu'un seul, signé de nous deux, libre à vous. Si vous préférez défalquer une partie générale et commune à nous deux, suivie d'une partie respectivement propre à chacun, libre encore. Ces pages sont entre vos mains, fondez, arrangez le tout à votre guise. Quel dommage que nous ne soyons pas l'un auprès de l'autre pour faire ce travail! N'auriez-vous pas dans vos papiers la copie de la lettre de Richelieu à Mazarin, que nous avions trouvée à la Vallicellane ? Je n'ai pu la retrouver dans mes papiers ; si vous ne l'avez pas, je la copierai.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. Reinaud, où il m'apprend qu'il va insérer dans le *Journal asiatique* la première lettre que je lui ai écrite, et qui n'était guère faite pour cela. Je vais lui en adresser une seconde, qui sera, je l'espère, plus intéressante Quelques heures après, j'en ai reçu une autre par l'ambassade, à notre adresse commune, de M. Le Clerc, contenant deux commissions, l'une de M. Pardessus, l'autre de M. Mas-Latrie, dont M. Le Clerc vous parlera sans doute, et qui d'ailleurs n'ont pas grand intérêt. M. Le Clerc nous recommande plus que jamais d'envoyer promptement [*ici une lacune d'un quart de page environ, en raison de la coupure d'une partie de la lettre*]... il [?] m'a dit à ce sujet des [choses] curieuses, et qui ont donné quelque raison à mes scrupules hypercritiques. Un fait bien important, et que les apologistes à tout prix ont voulu effacer, c'est qu'on a trouvé des catacombes mithriaques à côté des catacombes chrétiennes. Quant à l'hypothèse de l'excavation par les chrétiens, il n'admet pas qu'elle mérite d'être discutée, puisqu'il est expressément fait mention des catacombes dans l'histoire de Catalina (1), etc. Il ne fait

) Severo Catalina (1832-1871), homme d'État et littérateur espagnol.

aucun cas de l'ouvrage de Marchi, qui, à ce qu'il paraît, n'a fait que compiler, sans y ajouter autre chose que des hypothèses paradoxales, les travaux d'Arrighi et Bottari.

J'ai vu le cardinal Maï, qui a été fort aimable, et qui m'a beaucoup parlé de vous. Demain, j'irai voir le P. Theiner. J'ai vu Petrucci pour notre affaire. J'ai expédié ma procuration à M. Vernes.

Je vais vous demander deux services : 1° entrez en passant à mon ancien domicile, n° 49, pour voir si on n'aurait rien déposé chez le concierge pour moi. Vous serez juge de ce qu'il faudrait m'envoyer [*ici une lacune correspondant à celle qui a été signalée plus haut*].

Adieu, bien cher ami. Que je suis aise d'être délivré de ce rapport ! Encore deux ou trois lettres officielles, et je suis tout à *Patrice!* Je n'ose pas dire tout à Cécile (1). Car qui sait ? cette lettre pourrait tomber en des mains non initiées, et l'on croirait peut-être qu'il s'agit d'une autre dame que de l'idéal. N'a-t-on pas accusé Dante d'avoir aimé autre chose que la théologie dans Béatrix ?

Adieu, croyez à ma bien vive affection

E. RENAN

30

A Charles Daremberg.

Rome, 3 mars 1850

Tous mes moments sont occupés, cher ami, par mes lettres à MM. Reinaud, Le Clerc et Burnouf, que je veux absolument faire partir demain par l'ambassade. Vous ne sauriez croire combien il est difficile de faire en ce pays un travail suivi et qui demande à toute heure des vérifications dans les bibliothèques. Je n'ai jamais compris comme depuis quelques jours combien est impossible ici le grand travail scientifique. Ces gens, qui ne voient en cela

(1) Personnage de *Patrice*, O.C.IX.

qu'un loisir d'amateur ou de curieux, ne sont jamais pressés, et ne comprennent pas que vous le soyez. Vous renvoyer à deux ou trois jours leur paraît la chose du monde la plus simple. Ceci ne s'applique pas à la Propagande, où je trouve toujours une exquise complaisance. J'y ai encore fait d'assez bonnes trouvailles, et constaté, je crois, que le plus important manuscrit pali de Paris a appartenu à ce musée, où on trouve encore quelques fragments qui pourront servir à le compléter. J'écris cela à M. Burnouf. Vous ai-je dit aussi que j'avais découvert Averroès dans l'Enfer d'Orcagna au Campo Santo, en compagnie de Mahomet et de l'Antéchrist, et dans une situation des plus intéressantes? Cela me donne bien envie de retourner à Pise, pour le voir en personne; son nom s'y lit encore. J'y retrouverai nos souvenirs, je monterai encore à la tour penchée, mais hélas! ce ne sera plus en si bonne compagnie ! Je l'ai revu à Saint-Jean de Latran, à la nouvelle chapelle Torlonia, récemment ouverte au public... Ne serait-il bien de montrer nos rapports à M. Le Clerc avant de les porter au ministère? Car si on ne les imprime pas ou si l'on tarde à le faire, il y aura une foule de particularités dont nous ne lui avons jamais parlé, et dont il n'aura pas connaissance. Tâchez aussi de mettre le nom de M. P. T. Visconti dans votre rapport. Nous lui devons cela : il est toujours fort aimable : les gravures que vous demandiez du Vatican sont, m'a-t-il dit, exécutées.

Adieu, mes minutes sont comptées. Je ne pense plus, depuis que je suis tiraillé par cette besogne toute matérielle. Après-demain je serai libre. M. Molza nous tient rancune; je ne lui parle jamais qu'il ne s'efforce de me démontrer par de nouveaux arguments l'erreur de vos doctrines sur la bibliothèque papale.

Croyez bien à ma vive et bien sincère amitié

E. RENAN

31

A Charles Daremberg

Rome, 4 [mars] 1850

Que vos lettres me font de joie, et que vous êtes un bon ami de consoler ainsi ma solitude! Je crois revivre à Paris, rue d'Enfer, à l'Institut, à la Bibliothèque, au Collège de France. Il n'y a pas jusqu'aux cancans dont je ne vous remercie. Vos lettres m'accompagnent partout; je les relis dans mes promenades, au Colisée, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Croix. Les bonnes gens qui me voient éclater de rire ou gesticuler en lisant vos chères pages, doivent avoir de moi une étrange opinion. Je suis donc socialiste, cher ami ; que je suis aise de le savoir ! Vous voyez qu'on apprend tous les jours à se connaître. Ne vous a-t-on pas dit si j'étais Icarien, ou phalanstérien ou de la Banque d'échange ? Ce serait encore intéressant à savoir. Et vous jésuite !... Nous allons apprendre sans doute que c'est grâce aux protections de nos confrères que nous avons si bien réussi à Naples, par exemple. Consolons-nous, mon ami, et donnons-nous fraternellement la main, moi sous la bannière de Greppo, vous sous celle de Loyola.

Vous avez sans doute reçu mon rapport à cette heure. Vous le trouverez un peu long peut-être et peu conforme au plan que vous me proposez. Mais que voulez-vous ? J'ai dû le faire avant d'avoir reçu votre lettre. Je ne vois pas d'ailleurs d'inconvénient à ce que nous prenions les Archives pour organe principal. Quand je vous disais qu'il fallait tenir à tout prix à la propriété personnelle de nos résultats, voici ce que j'entendais : c'est que les textes que nous rapportons, par exemple, ne soient pas déposés à la Bibliothèque sans notre assentiment; c'est que nul autre que nous n'ait le droit de voir dans nos papiers; c'est que nous puissions faire usage de nos résultats partout où nous le jugerons convenable, et dans telle combinaison que nous voudrons. Quant à les publier (à notre guise bien entendu

et dans la mesure que nous voudrons) dans un recueil officiel, je n'y vois réellement pas d'inconvénients, j'y vois même des avantages, à condition toutefois qu'il nous soit permis de faire un tirage à part d'un bon nombre d'exemplaires. Qu'en dites-vous? Notre ouvrage séparé serait une affaire de 1.200 ou 1.500 francs et se répandrait certainement moins que ne fera la collection. Ce premier rapport, du reste, qui ne contient que des indications, sera rendu inutile par le travail ultérieur qui offrira les pièces ; mais il servira toujours comme analyse et comme cadre. Je le répète encore, mon cher ami, cette séparation devient un véritable inconvénient; mais ce qui tranche toute difficulté, c'est que je vous constitue maître absolu de tout ce qu'il faut faire. Si vous me permettez toutefois de vous dire mon avis, à votre place, je ferais un rapport assez détaillé, comprenant : 1° vos recherches de médecine, votre objet spécial; 2° les commissions de l'Académie qui nous appartiennent; 3° les recherches diverses. Cette espèce de prospectus ne peut que faire un bon effet et préparer l'attention pour notre publication définitive.

Je viens de remettre à la chancellerie trois lettres que j'adresse au ministre, pour les remettre à leurs adresses, l'une à M. Burnouf, un très long rapport sur mes recherches indiennes, l'autre à M. Reinaud, sur mes recherches orientales au mont Cassin et à Florence, l'autre à M. Le Clerc, en réponse à ses deux lettres, et où je ne lui dis du reste rien d'important. Pour le siège d'Orléans, je dis qu'il serait possible de trouver ici un copiste. Pour la concordance des numéros de Montfaucon et des numéros actuels, je réponds que c'est impossible, comme vous l'aviez bien remarqué. Je lui parle de ma demande de prolongation. J'ai écrit à M. Cousin dans les premiers jours de mon arrivée ici. J'ai quelquefois pensé que si le ministère ne se prêtait pas à faire copier le Mystère d'Orléans, nous pourrions très bien le faire copier à nos frais. Il est clair que la copie restant notre propriété couvrirait surabondamment par sa valeur intrinsèque nos dépenses. Quant au copiste, je ne doute pas que par M. Visconti ou autrement on n'en puisse trouver. L'écriture est bien régulière et uniforme; le tout serait

d'en avoir la clef. Quant à l'Averroès, je suis décidé à rapporter de manière ou d'autre la copie de la *Poétique*. Je parle au ministre de faire venir le manuscrit en France, j'en ai parlé aussi à M. Reinaud. Ce serait le meilleur parti ; car alors on pourrait le copier intégralement. Si cela ne se peut, je retournerai à Florence. On m'a indiqué un prêtre syrien qui y demeure, et pourra peut-être faire ma copie. Si ce moyen me manque encore, je la ferai moi-même.

J'ai dressé le plan exact de ce qui me reste à faire à Rome. J'en ai encore pour cinq ou six semaines. Je veux revoir Pise et Florence ; il est bien probable que j'irai par Perugia et Assise, afin de voir cette autre route. Je compte huit ou dix jours pour ces deux villes, en supposant que je ne copie pas moi-même l'Averroès. Puis mon désir serait de revenir par Gênes, Turin et Genève, en faisant une diversion (s'il est possible) sur Bobbio et Verceil. Dans ce plan, j'arriverais à Paris, vers la fin de mai. Si je suis obligé de copier l'Averroès, je reviendrai directement par Marseille ou bien je visiterai très sommairement Gênes et Turin, et je serai de retour vers la mi-juin. Vous voyez donc, mon ami, que la prolongation qu'il me faudrait serait à peu près de deux mois. Toutefois, je comprends comme vous qu'il ne faut pas trop demander, et d'ailleurs je suis aussi pressé que vous pouvez l'être, mon cher ami, de me trouver réuni à vous. Si on fait venir l'Averroès, alors un mois ou six semaines me seraient vraiment suffisants. Toutefois, si je fais Turin et Bobbio, cela m'entraînera un tel surcroît de dépenses, voyageur seul, que lors même que je serais de retour à la fin de mai, un surcroît de deux mois de dédommagement ne serait que consciencieusement juste. La forme de ma pétition est assez peu déterminée pour qu'elle vous laisse toute liberté de commentaire. Si, pour prendre un terme moyen, on s'arrêtait à six semaines ? Faites sentir combien il serait essentiel de faire venir l'Averroès en France. Parlez de cela à l'Institut et à M. Burnouf. Il va sans le dire, mon cher ami, que pour toutes les commissions que vous voudrez me donner pour l'une quelconque des villes susdites, je suis tout vôtre. Je faisais réflexion qu'en visitant Gênes et Turin, je n'anticiperais nullement sur notre future mission

dans le Sud de l'Allemagne et le Nord de l'Italie. Car Turin ni Bobbio même ne devront entrer dans cette exploration. De Milan, il faudra, ce me semble, entrer en Suisse pour explorer Saint-Gall, Constance, Einsiedlen, points de première importance, et ainsi nous ne visiterions pas le Piémont. Je tâcherai de faire pour vous à Gênes et à Turin tout ce que je pourrai.

M. Molza est devenu insupportable. Il tourmentait si fort mon copiste syriaque que, pour en avoir raison, je suis allé aujourd'hui trouver le secrétaire d'ambassade, lequel va faire venir du Quirinal une expresse et spéciale autorisation. Il m'a offert fort amicalement ses services pour tous autres services analogues. Du reste tout cela n'est que tracasseries et formalités et ne m'empêchera de rien faire de ce que je voulais faire.

Vos affaires de France me troublent et m'agitent beaucoup, et me dégoûtent profondément de la politique. Je vais, je crois, m'interdire la lecture des journaux ; je ne suis pas venu à Rome pour revenir chez moi avec la fièvre tous les soirs en sortant du cabinet de lecture. Définitivement, il n'y a plus de place pour le bon sens, la critique, la finesse d'esprit. Jupiter livre le monde aux myrmidons et aux butors. Nous n'avons qu'à attendre ; ce serait se perdre que de prendre part à cette folle mêlée. Notre rôle, à nous, hommes rationnels et critiques, ne viendra qu'après la révolution extrême, de quelque part qu'elle vienne. De manière ou d'une autre, nous serons des réactionnaires. Si la révolution se fait dans un sens absolutiste et jésuitique, nous réagirons vers l'intelligence et le libéralisme. Si elle se fait au profit du socialisme, nous réagirons dans le sens de la civilisation et de la culture intellectuelle, qui souffrira évidemment d'abord de ce débordement. Enfin, travaillons toujours et soyons prêts pour les jours propices. Un quart de siècle ne peut se passer sans qu'il s'en présente et il faut toujours travailler dans une éventualité. Je ne voudrais pour ma part ni propager ni combattre le socialisme, l'un me paraît aussi peu digne d'un esprit critique que l'autre ; mais ce serait de grand cœur qu'après son triomphe je réagirais contre ses excès, j'en appellerais à la liberté

individuelle, à la légitime aristocratie du mérite. Toutes ces agitations n'ont d'autre effet que de m'inspirer une grande ardeur pour le travail et une grande tendance à la concentration intérieure. Savez-vous qu'il est très possible que je sois destiné à réhabiliter un jour le christianisme, non pas comme orthodoxe et infaillible, mais comme une grande doctrine spiritualiste et suprasensible, contre le matérialisme et le réalisme, qui font le fond du socialisme ? J'aimerais bien ce rôle-là, bien plus que l'autre : le rôle critique en face du jésuitisme. Celui-ci a été déjà pris, et n'est pas bien dans mes goûts. En tout cas, c'est par la science que je le ferai. Ce que vous me dites de la bienveillance de M. Burnouf me touche profondément ; car il n'est pas d'homme au monde dont je désire plus l'estime et que j'affectionne davantage. Si j'avais deux vies (deux seulement) j'en donnerais une au sanscrit, au bouddhisme. Mais, hélas! je n'en ai qu'une, et je l'ai vouée au christianisme, à Béatrix. Si elle tança si vertement Dante pour avoir eu à Lucques quelques sourires pour Gentucca, que me dirait-elle là-haut si je lui étais infidèle pour ma vie entière ? Si pourtant elle m'apparaissait pour me dire de ne faire que du sanscrit, ah ! il faudrait bien lui obéir. En attendant, croyez que je suis votre bien tendre ami.

E. RENAN

32

A Charles Daremberg

8 mars matin [1850]

Je reçois votre lettre du 26 février, excellent ami. Ma demande au ministre était déjà faite pour six semaines ou deux mois. Je ne crois pas qu'il vaille la peine de la refaire, bien que vous me disiez qu'on ne dépassera pas un mois. Nous prendrons ce qu'on nous donnera ; tâchons d'avoir le plus possible. Je ferai toutes vos commissions, cher ami. Nous serions bien enterrés dans les collections toutes usuelles

de Migne. On n'irait guère chercher là une édition critique et savante; on nous prendrait pour des éditeurs à la tâche, comme tant d'autres. Nous trouverons mieux, je pense. Je vous ai déjà noté beaucoup de choses médicales. Mon Dieu ! mon bon et cher ami, j'ai peur que mon rapport ne vous ait pas plu et cela me tourmente. La forme de cette pièce, où, par suite de mon isolement actuel, j'étais obligé de parler en mon nom, où j'avais l'air de tenir la plume, même quand je disais nous, pourrait faire supposer que vous ne teniez pas la place principale, que tout ne vous appartenait pas éminemment. Un rapport de vous accolé au mien ne me satisfait pas. Je voudrais un rapport de vous où le mien fût encadré. Ah ! pourquoi sommes-nous séparés? Mais je le répète encore, faites le rapport avec les éléments que je vous ai fait passer ; tout ce que vous ferez sera bien fait. Mais surtout, continuez de m'aimer et de me le dire; car je suis ici si isolé ! Le soir surtout. Ah ! que je regrette nos soirées d'autrefois, quand j'allais vous endormir de mes folies.

Adieu, écrivez-moi par tous les courriers, sans faute

E. RENAN

33

A Charles Daremberg

Rome, 13 mars 1850

Ah ! mon ami, que m'apprenez-vous, et quelle insigne perversité ! Que vous aviez bien raison de soutenir contre moi la thèse de la malice humaine et de me dire que je n'étais qu'un enfant en fait d'expérience de la vie ! J'avoue que depuis que j'ai reçu votre lettre, je suis devenu fort pessimiste. Jamais je n'eusse soupçonné une telle trahison (1).

(1) Ch. Daremberg, qui était conservateur de la Bibliothèque de l'Académie de Médecine, avait craint que le budget afférent à ce poste fût supprimé. Voir lettre du 14 avril.

Ce n'est pas, cher ami, que je croie le malheur bien sérieux : vous réussirez, je n'en doute pas, à faire entendre raison à ces barbares. Mais cette façon de profiter de votre absence pour vous jouer des tours infâmes a quelque chose de si odieux à mes yeux que j'en suis attristé plutôt pour la nature humaine que pour vous. Quel bonheur que vous ayez avancé votre retour ! Songez donc si nous n'avions appris la suppression qu'après qu'elle eût été votée! Et quel procédé, mon ami, d'opérer de telles suppressions sans en prévenir celui qui en est atteint. Je ne reviens pas de tout cela, cher ami. Est-ce de l'Académie de Médecine que le coup est parti ? Je le soupçonne bien, d'après ce que vous m'avez dit tant de fois. Quelle caste insupportable, et que vous avez besoin de votre sens pratique si délicat pour vivre au milieu d'un tel monde! M. de La Rosière est sans doute le représentant qui a prononcé le discours dans la discussion des affaires d'Italie. Il doit avoir de l'influence dans la majorité. La première reconnaissance qu'il nous devra pour notre collation sera de soutenir chaudement votre affaire : il faut le lui faire entendre. Je crois que M. Burnouf pourra quelque chose par Barthélemy Saint-Hilaire, allié à sa famille et avec lequel il vit continuellement. Et M. Le Clerc, et M. Génin, et tant d'autres. Non, je ne puis croire que cela soit sérieux ; mais c'est profondément attristant. Que j'admire votre courage et votre force d'âme ! Il en faut pour poursuivre, par le temps qui court, une carrière intellectuelle. Nous allons aux barbares, c'est chose sûre. Ce que la Révolution de Février n'a fait, les ultra-conservateurs auront failli le faire. Cela ne m'étonne pas ; les plus grands ennemis de la culture intellectuelle ont toujours été à mes yeux ces partisans de l'économie à tout prix, ces prétendus revendicateurs des droits de la province contre Paris, qui composent la majorité actuelle. J'aimerais mieux avoir Barbès pour ministre de l'Instruction publique que ces gens-là. Allez donc faire comprendre à ces gens le prix de la science. Nous serons, je le vois bien, toute notre vie, des hommes de l'autre monde; mais n'importe, nous protesterons contre la barbarie et le béotisme envahissant. Il faut succomber, si le veut la destinée, mais il ne faut pas céder.

Et après cela, les Montalembert et C^ie^ vont nous faire des discours sur la décadence intellectuelle, après s'être faits les promoteurs de toutes les mesures propres à la hâter. Que tout cela m'attriste et me met de mauvaise humeur ! Lacauchie est à Viterbe depuis huit jours; je suis allé chercher vos lettres à la poste, après quoi je suis venu, en les lisant le long du Corso, au Capitole et au Forum. Rome, mon ami, avait perdu pour moi toute sa saveur, en face de ce triste monde où m'introduisaient ces fâcheuses nouvelles. Tenez-moi bien au courant, je vous en prie, de toutes les phases de cette affaire. Elle est mienne, je vous l'assure. Je serais au désespoir que ce voyage, qui nous a été si agréable, eût été pour vous l'occasion d'un tel déplaisir, bien que je n'y croie votre avenir scientifique nullement engagé. Vous irez, vous irez toujours et à travers tous les obstacles, parce que vous joignez à la science et au talent ce qui ne les accompagne pas toujours, la persévérance et le sens pratique. Tout ce que je vous écrirai sur cette affaire, je le ferai sur une feuille volante, afin que vous puissiez le détruire et que votre secret ne transpire pas. Excellent ami, quelle situation est la vôtre, et que vous devez souffrir pour renfermer en vous-même de tels soucis! Je ne sais si j'en aurais le courage ! Oh ! croyez au moins à ma bien vive sympathie. Je verse presque des larmes en vous écrivant ces lignes, quand je pense aux souffrances que doit éprouver votre bon cœur. *O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.* Je n'ai jamais tant regretté de ne vous avoir pas suivi qu'aujourd'hui. J'aurais au moins partagé vos peines et vous n'auriez pas été seul à porter le poids de cette malice.

La proposition de M. de La Rosière me paraît une bonne fortune. Il n'y a qu'à accepter avec empressement, cher ami. Je parlerai au Père Theiner de vos volumes ; je l'avais déjà fait ; mais l'affaire en est toujours au même point, m'a-t-il dit. J'ai acheté sainte Catherine de Sienne, qui me console beaucoup dans ma solitude. Soignez bien notre future mission du Nord. Il n'y a que vous qui sachiez faire ces choses. Je reverrai vos épreuves avec tout le soin dont je suis capable, et vous enverrai une analyse du Mystère et peut-être encore quelques fragments. Où imprimez-vous

cela ? Avez-vous adressé à M. Vinet la lettre de M. Quaranta ? Son adresse est rue du faubourg Poissonnière, 29. M. Egger a-t-il reçu ma lettre de Florence ? Il ne me répond pas.

Adieu, excellent ami. Appuyez-vous toujours sur ma tendre et fidèle amitié. Celle-là ne vous manquera jamais.

E. RENAN

J'envoie, par ce courrier, à M. Le Clerc la commission de M. Pardessus, qu'il m'avait demandée. Je l'envoie par le ministère. Assurez-vous si elle lui est parvenue. C'est moi qui ai brisé le cachet de ma lettre et mis de la cire.

34

A Charles Daremberg (1)

18 mars 1850

Voici un courrier qui ne m'apporte rien de vous, cher ami, et pourtant, depuis deux ou trois jours, je vivais de l'attente de ce qu'il m'amènerait ; jugez de ma déception ! je tombe par moment dans une atonie très pénible, faute d'excitation extérieure. Vous saviez si bien entretenir ma verve par votre amicale opposition. Non, rien ne vaudra jamais nos soirées du nº 82, avec M. Bussemaker ; je me rappelle pourtant avec un extrême plaisir celles de Florence, quand vous me lisiez *Corinne*, et que vous me tanciez si vigoureusement de sympathie avec *Spiridion* (2). J'aurais voulu que vous eussiez entendu, il y a quelques jours, le Père Tosti me dire mot pour mot les tirades qui soulevaient vos plus rudes colères : « Ne vois-tu pas, Angel, que nous sommes les derniers moines, etc. », et m'établir doctement

(1) Cette lettre a figuré dans la vente Arthur Meyer du 26 avril 1927 (G. Andrieux, expert).

(2) Roman de George Sand, paru en 1839, pour lequel Renan avait une grande admiration.

sa définition du moine qu'il appelle l'homme de la barbarie. Je ne saurais vous dire quelle originalité et quelle poésie j'ai trouvées dans cet homme ! C'est bien le Lamennais italien. Je n'avais pu le saisir dans sa véritable physionomie, lors de notre première entrevue, où il se développa peu devant nous.

Je travaille beaucoup. Plus j'explore la Propagande, plus j'y découvre de richesses réelles. A la Chigienne, il y a de bien précieux manuscrits grecs de Denys d'Halicarnasse, de Libanius, non encore collationnés, ni même bien attentivement examinés. Mais cela ne rentre pas assez dans mes études pour que j'essaie d'empiéter sur les droits de M. Fer, le bibliothécaire, assez bon helléniste. J'ai noté toute la médecine ; j'ai trouvé deux ou trois Galien, deux ou trois Hippocrate, un beau Gentilis de Foligno, un magnifique Simon de Gênes avec gravures, miniatures admirables dont je vous rapporte la description. Peut-être trouverai-je autre chose, car dans la revue du catalogue, je n'ai pas encore dépassé la lettre H. J'ai encore trouvé un dépôt assez important de manuscrits, qui n'avait jamais été exploré et qui était très vaguement indiqué dans Blum ; c'est à Saint-Grégoire in Clivo Scauri. Les manuscrits y sont mêlés aux imprimés, et il n'y a aucun catalogue encore, si bien que je suis obligé de les chercher un à un, ce qui n'est pas commode. J'en ai déjà examiné 84, dont quelques-uns ont beaucoup d'intérêt. Il y a un homiliaire carlovingien, où il y a, j'en suis sûr, de l'inédit. Mais le déterminer ne peut être l'affaire d'une aussi rapide exploration. Il y a aussi de la médecine, un livre vétérinaire, le *Thesaurus Pauperum* de Petrus Hispanus, et deux feuillets de garde d'un autre manuscrit, renfermant des fragments d'un traité sur les sirops. Tous ces manuscrits proviennent de l'abbaye de Murano à Venise, et ont été recueillis là en grande partie par Grégoire XVI, qui, avant d'être pape, avait été bibliothécaire et abbé de cette abbaye (1). Le bibliothécaire m'a assuré que jamais cette collection n'avait été examinée

(1) Abbaye de Camaldules. Le Père Cappellari, le futur Grégoire XVI, devint ensuite abbé de Saint-Grégoire, à Rome.

par aucun étranger, et, quant aux moines, ils semblent à peine en soupçonner l'existence.

Je viens de recevoir une lettre bien amicale de M. Egger. Remerciez-le et dites-lui que je lui écrirai par le prochain courrier. Savez-vous que Molza a pris au sérieux votre dernière discussion ? Il l'invoque sans cesse pour justifier ses exigences. J'ai été obligé de rompre la lance en face et de me fâcher net. Cela a changé le vent et maintenant il est très souple. Je lui ai fait une peur terrible en lui disant : « *Spero che vostro successore sarà più cortese.* » J'attends deux lettres de vous par le prochain courrier. Comptez toujours sur ma bien vive amitié

E. RENAN

35

A Charles Daremberg

Rome, 23 mars 1850

Je reçois à l'instant votre lettre du 14, cher ami. Toutes vos commissions seront exactement faites, mais peut-être serai-je obligé d'y mettre quelque retard. Car la bibliothèque du Vatican est entrée aujourd'hui en vacances, et va y rester jusqu'au lundi après la Quasimodo. Je tâcherai toutefois d'obtenir de M. Molza, qui est redevenu humain, une séance extraordinaire pour le travail de vos épreuves; afin de ne pas vous faire trop attendre. Je verrai Matranga avant cette époque, afin d'avoir le temps de vous transmettre ses conditions, pour la collation du Περὶ χρείας μορίων (1) et de recevoir votre réponse.

Je suis très inquiet, cher ami, de ce que vous me dites, que M. Le Clerc n'avait pas encore reçu ma lettre; cette lettre était insignifiante : mais sous la même enveloppe j'adressais au ministère deux longs rapports, l'un pour M. Burnouf, l'autre pour M. Reinaud. En outre, j'ai encore,

(1) Ouvrage de Galien.

il y a quelques jours, adressé à M. Le Clerc par la même voie la copie demandée par M. Pardessus, dans la note qu'il m'avait transmise (note identique à celle que vous me faites passer dans votre lettre du 14). Veuillez donc, bien cher ami, avoir la complaisance de demander :

1° A M. Le Clerc, s'il a reçu deux lettres, l'une en réponse à celle qu'il nous avait adressée; l'autre, plus récente, qui n'était qu'un petit mot accompagnant la copie de M. Pardessus, copie que je lui adressais, à lui, M. Le Clerc.

2° A M. Burnouf, s'il a reçu un long rapport de même date que le premier à M. Le Clerc.

3° A M. Reinaud, s'il a reçu également un rapport de même date.

Si ces lettres n'étaient pas parvenues à leur adresse, veuillez en parler à M. Génin, et m'excuser auprès de ces messieurs de ce retard involontaire. Je serais désolé d'être obligé de recommencer ces deux pièces.

Je continue mes travaux à Saint-Grégoire. J'ai examiné 90 manuscrits et je n'ai pas encore fini. A la Propagande, je suis plongé dans le copte et l'éthiopien. Demain, je retourne à Chigi. J'ai trouvé une *Chirurgia* à Saint-Grégoire, assez ancienne, mais tellement lacérée par les manipulations que je n'ai pu en prendre une notice bien étendue.

Voulez-vous avoir encore la complaisance de voir s'ils ont à l'Institut ou à la Bibliothèque nationale : Mittarelli, *Bibliotheca Codicum Manuscriptorum Monasterii Sancti Michaelis Venetiarum, prope Murianum*? Quelques-uns des manuscrits de Saint-Grégoire y sont mentionnés. Si vous voyez M. Le Bas, dites-lui que j'ai fait ses commissions au Vatican, au moins ce qu'il m'a été possible de faire dans les limites qui me sont prescrites.

J'espère que vos affaires marchent à souhait et que votre prochaine m'apprendra que vous êtes content du genre humain. Vous étiez triste, je crois, quand vous m'avez écrit celle d'aujourd'hui : vous y êtes bref et vague. Je comptais que vous alliez me dire des choses charmantes, qui me parfumeraient l'âme jusqu'au prochain courrier, et voilà que vous ne m'envoyez que des variantes, des

scolies, du Περί μορίων. J'ai pourtant avec vous de longues conversations le soir ; je vous argumente, je vous apostrophe, comme si vous étiez en face de moi comme jadis. J'esquisse mon *Patrice* en votre présence, je me demande : Que dirait-il de ceci ? Oh ! il me gronderait ! Il me dirait : Vous êtes fou, mon cher. De ceci, il serait content, il me dirait seulement : Vous êtes une bête brute, un monstre marin. Je vous affirme bien que je n'écris ces pages que pour remplir mes soirées et contenter ma pensée. Je suis bien résolu à débuter par un travail purement scientifique, et à être fondamentalement et pour première assise un savant. Définitivement, voilà mes confrères les socialistes, qui triomphent. Croiriez-vous que je n'ai pas lu un journal depuis trois semaines ; je me suis interdit cette lecture profane qui me dissipait et troublait mon recueillement. J'ai passé, je vous l'assure, un sévère carême ; pas un spectacle, pas un morceau de musique. J'ai pourtant retrouvé avec un charme infini la dame de chez M. Visconti. Je ne sais pourquoi nous en étions venus à la moins apprécier. Elle est belle à faire tomber en extase, d'une beauté tout antique et sans manière. Je regrette aussi beaucoup que vous ne soyez pas venu voir les galeries Sciarra et Doria. Il y a dans la première deux admirables Madeleine de Guido Reni, et dans la seconde, se trouve l'incomparable Jeanne de Naples de Léonard de Vinci. C'est à en rêver pendant des mois. Mais pourquoi vous parlé-je de tout cela, à vous qui pouvez dire : *Non equidem invideo* ? Au nom du ciel, écrivez-moi souvent, et continuez de m'aimer.

E. RENAN

36

A Ernest Bersot (1)

Rome, 29 mars 1850

Mon cher collègue,

Je ne veux pas que mon voyage d'Italie s'achève sans que j'aie eu le plaisir de vous donner au moins une fois de mes nouvelles. La sympathie que je ressens pour vous est trop vive pour que votre souvenir ne m'ait pas souvent accompagné dans mes pérégrinations, et que je n'aie songé avec un vif plaisir à nos entretiens du soir de la rue de Satory (2). J'ai déjà exploré la plupart des points indiqués à mes recherches, Rome, Naples, le mont Cassin, Salerne, Sienne, Florence, Pise, et je suis de retour à Rome pour la troisième fois. Vous voyez, mon cher collègue, que cette ville exerce sur moi une attraction toute particulière, j'y aurai passé plus de cinq mois, et tous les jours, je vous assure, je l'envisage par des faces nouvelles, et je lui trouve de nouveaux charmes. Rome est la ville du monde où l'on est le plus à l'aise pour philosopher. Nulle part la pensée n'est plus libre, la vie plus limpide. Rome est comme les grandes œuvres de l'esprit humain, l'impression qu'elle produit est très complexe; il y a place pour l'admiration, pour le mépris, pour le rire, pour les pleurs. C'est le tableau le plus parfait de la vie humaine, ou plutôt c'est le résumé de la vie de l'humanité concentrée en un point. Si vous visitez jamais ce pays, vous partagerez, j'en suis sûr, ma sympathie, et vous préférerez cette grande ruine à cette Naples trop vantée, qui n'a pour elle que son admirable nature ; Naples ne m'a laissé que de pénibles

(1) Les lettres à Ernest Bersot (Bibliothèque de Versailles) ont été en partie publiées par Hémon, dans *Bersot et ses amis*, 1911, et par Gaston Strauss dans *La Politique de Renan*, 1909.

(2) Renan avait remplacé Bersot comme professeur de philosophie à Versailles ; il avait habité son appartement rue de Satory.

souvenirs; il est impossible, en face d'une telle dégradation de la nature humaine, de s'ouvrir de gaîté de cœur au charme des beaux lieux, lors même que ces lieux s'appellent Sorrente et Portici, Misène et Baïa. La Toscane, au contraire, m'a procuré de bien délicates émotions. Rien ne vaut, pour la physionomie originale, Pise, Florence, Sienne. Le génie artistique de l'Italie, son originalité locale, son esprit municipal ne peuvent bien se comprendre que là. Là aussi on remue autre chose que des ruines et des ossements. La civilisation y est aussi avancée que dans les plus belles parties du reste de l'Europe, et le mouvement intellectuel y est très énergique et assez analogue au nôtre. Il me reste encore à voir Venise. Mais voilà déjà très longtemps que j'ai quitté la France, et mon crédit épuisé va bientôt m'obliger à songer au retour. Je crains donc d'être forcé de renoncer à cette partie de mon voyage. Je repasserais alors par Florence, et en traversant le Piémont, je rentrerais en France par Genève.

Que j'aurai de nouvelles à apprendre à mon retour ! Je vis ici comme un reclus recevant un journal tous les huit ou dix jours. Il y avait cinq mois que je n'avais entendu parler de *La Liberté de penser*, je me demandais même si elle vivait encore, quand j'ai appris par hasard l'incident de Deschanel, qui me paraît très regrettable. Bien que, sur quelques points, je me rapproche des tendances plutôt que des doctrines socialistes, je ne voudrais à aucun prix accepter le nom de socialiste, et je crois que nous ferions une faute capitale en nous enfermant dans une de ces dénominations générales, qui prêtent à tant d'équivoques et demanderaient tant d'explications, avant d'être acceptées. Je m'interdis de penser à votre politique, qui me trouble beaucoup l'esprit, et m'empêche de jouir de Rome en toute quiétude. Définitivement Jupiter livre le monde aux myrmidons et aux butors. Où est la place du philosophe dans ce triste monde ? Vous apprendrez, je crois, un de ces jours, que je me suis fait chartreux ou capucin, et que mon adresse définitive est sur l'Aventin ou le Janicule. Savez-vous que c'est parmi des moines, au mont Cassin, que j'ai trouvé les plus libres penseurs, les meilleurs

patriotes et les esprits les plus éclairés de ce pays ? J'ai eu là sous les yeux un bien curieux spectacle : des moines persécutés pour leur manière élevée de penser et de sentir. Je me promets un vif plaisir le jour où je pourrai causer de tout cela avec vous. En attendant, mon cher collègue, croyez à ma bien sincère affection et à tout mon dévouement.

E. RENAN

Je me fais adresser mes lettres sous le couvert de M. Lacauchie, chirurgien en chef de l'armée expéditionnaire d'Italie, avec une seconde adresse intérieure, portant mon nom. Ainsi les lettres me parviennent plus sûrement que par la poste romaine.

37

A Charles Daremberg

Rome, 31 mars 1850

Que je vous remercie, cher ami, de votre excellente et affectueuse lettre du 19 ! Vos lettres sont ici le grand événement de ma vie ; mon temps se passe à les attendre et à les savourer. Je note toutes vos commissions, dont pas une, soyez-en sûr, ne sera négligée. Je n'ai pas encore reçu vos épreuves ; dès que je les aurai, je me mettrai à l'ouvrage. Il paraît que la note que je vous ai transmise de Matranga dans une précédente lettre est précisément la collation du Περὶ χρείας μορίων, pour laquelle vous me chargiez de négocier avec lui. Dites-moi ce qu'il faut lui donner pour cela ; je lui ai compté les 22 fr. 50, pour les travaux antérieurs. J'ai vu hier le Père Theiner. Il part dans quelques semaines pour Paris ; ainsi là, vous pourrez tout arranger à l'amiable. Il est très disposé à vous donner les volumes en question. Je vous les ferai passer avec les volumes de M. Guignard, et ceux de Florence, du moins si je peux trouver un bon moyen de trans-

port. Sinon ils m'accompagneront. — J'ai trouvé dans le très précieux Musée Kircher beaucoup d'instruments de chirurgie : un forceps ou speculum, comme ceux de Naples, à deux branches ; une syringa dorée, des crochets avec bouts arrondis ou terminés en bourrelets pour écarter (dit-on) les bords de la plaie ; des espèces de pinces en forme de mouchettes, avec une concavité et une échancrure, comme pour embrasser un objet, une dent par exemple, enfin un petit objet qui vous intéressera sans doute, un squelette de bronze de deux pouces et demi environ (les jambes manquent). Les parties sont mobiles ; les bras se meuvent sur le tronc et la tête tourne sur le cou. On pense que c'était un jouet d'enfant. Je vous apporte de ces objets un dessin tel quel, et une description minutieuse, qui suppléera au dessin. — Dites-moi, s'il vous plaît, si les lettres que vous recevez de moi ne vous coûtent pas plus de vingt centimes. Je vais les porter moi-même à la poste militaire et j'ai quelque crainte que l'employé, tout en les acceptant, ne leur accorde pas l'immunité militaire. Si cela est, j'emploierai de nouveau l'intermédiaire personnel de Lacauchie. — Il serait bien désirable que la demande pour le manuscrit d'Averroès fût à Florence quand j'y passerai, c'est-à-dire dans quinze jours ou trois semaines environ, je pourrais expliquer l'affaire et en parler à M. Walewski, qui est lettré et, dit-on, très obligeant. — Le catalogue des monuments orientaux de Maï se trouve dans une de ses collections, celle in-quarto, *Scriptorum veterum collectio Vaticana*, tomes V et VI, répartis dans deux volumes. Le volume du Vatican a été formé artificiellement en réunissant les deux fragments. C'est dans cette collection que je l'ai vu à l'Institut, avant mon départ. Parlons maintenant d'une grande affaire, qui me préoccupe vivement et sur laquelle je requiers de vous un conseil franc et sincère.

Il m'a pris, mon cher ami, un très vif désir de voir Venise et Padoue. L'examen de la bibliothèque San Gregorio, dont le fonds est tout entier vénitien, m'a révélé tant de choses pour l'histoire de l'averroïsme, qui a eu, comme vous savez, son centre à Venise et à Padoue, que je me priverais,

je crois, de très riches matériaux, en négligeant de visiter le pays qui fut le théâtre de l'histoire philosophique que je veux tracer. Or, je devrai avoir terminé mon essai sur l'averroïsme avant l'époque de notre seconde mission ; jugez combien il me serait pénible de savoir que j'aurais laissé à côté de moi des documents de première importance, et de les retrouver ensuite, quand ce serait trop tard. Cette première exploration ne préjudiciera d'ailleurs en rien à celle que nous ferons plus tard ; au contraire, ce sera une première battue pour tâter le terrain. Je me bornerai strictement à mes recherches averroïstiques. Toutes informations prises, ce voyage n'est pas très dispendieux ; il y a beaucoup de chemins de fer en Lombardie ; un entre autres de Venise à Padoue, à Vicence, et même à Ferrare, je crois, un autre de Milan à Brescia. Ce détour d'ailleurs ne changerait que peu de chose à l'itinéraire que je vous ai annoncé ; je passerai toujours par Florence, puis de Florence à Bologne, Ferrare, Venise. De Venise à Padoue, Vérone, Milan ; de Milan à Turin. Gênes seul sera donc sacrifié. Je regrette pourtant Bobbio ; mais cette abbaye est située si loin des grandes lignes de communications entre Milan et Gênes, qu'il sera bien difficile que j'y aille. Il y a là pourtant beaucoup pour le grec au moyen âge. M. Ozanam y a été ; si je croyais qu'il eût pris à peu près tout ce qui se rapporte à ce sujet, je renoncerais à le faire après lui, et attendrais à prendre ces détails dans son volume, quand il sera publié. Sinon, je crois que je me résignerais encore à ce voyage, sauf à abréger mon séjour à Milan et Turin. Je renoncerai aussi à Genève ; la route naturelle de Turin en France, c'est par le mont Cenis et Belley. Croyez-vous qu'il serait trop délicat de demander à Ozanam ce qu'il pense du voyage de Bobbio et s'il croit qu'il vaut la peine que je l'entreprenne pour le seul but que je vous ai dit ? Faites ce que vous voudrez à cet égard. Remarquez bien que Bobbio étant vers le sud-est du côté de Plaisance, nous n'aurons jamais occasion d'y aller, dans nos pérégrinations futures. Que dites-vous, cher ami, de ce nouvel itinéraire ? Ne m'accusez pas de versatilité ; je ne pouvais prévoir que la nécessité du voyage de Vénétie m'apparaî-

trait si forte. Dites-moi bien franchement votre avis ; comme ce voyage est toujours entre nous une affaire commune, votre décision sera pour moi définitive. Si vous pouvez obtenir un appoint aux 500 francs au ministère, je vous en serai, comme vous pensez bien, très reconnaissant ; mais ne vous gênez pas trop cependant. Il me semble que ce long voyage entrepris par pur zèle pour la science mériterait bien quelque dédommagement. Écrivez-moi tout de suite votre avis sur ce point. Si vous approuvez, je pars deux jours après pour Florence, où je resterai peu de temps. J'espère que la démarche pour le manuscrit réussira. Peut-être aussi le prêtre syrien qu'on m'a indiqué pourra-t-il faire mon affaire.

Trouvez-vous bon que je donne à Merle un billet sur Paris de 200 francs, ajoutant ainsi 100 francs, pris sur les 85 francs [*sic*] que j'ai payés pour Guignard et les 22 francs à Matranga ? Les commissions de Maury et quelques autres m'obligent à de telles avances que je craindrais que ma lettre de crédit ne fût pas suffisante, car elle ne va que jusqu'à concurrence de 2 500 francs. Je ne donnerai pas du reste à Merle d'échéance avant le 15 ou 20 mai. Avertissez, s'il vous plaît, M. Vernes qu'il aura un supplément à toucher au trésor. Ma procuration par sa forme vaudra pour ce supplément ; car elle s'applique à toutes sommes quelconques.

J'ai à peu près terminé la traduction du Père Pitra ; je vous l'enverrai dès que j'aurai pu trouver une bibliothèque ouverte pour y confronter le texte de saint Irénée. Ces deux morceaux sont assez curieux. — Le pape rentre *définitivement* le 12 ou le 15 avril. Vous savez quelle foi il faut faire sur ces rentrées définitives, déjà tant de fois définitivement annoncées. Il paraît pourtant que cette fois c'est plus sérieux ; je croirai, quand je le verrai monter la rampe au Vatican. La semaine sainte à Saint-Pierre m'a semblé du dernier insignifiant ; comment peut-on appeler cela des cérémonies religieuses ? Je n'ai aimé qu'une chose ; ce sont les caravanes d'hommes, de femmes, d'enfants, qui viennent par troupe de vingt ou trente personnes de toute la campagne romaine, pour voir la fête de Pâques à Rome,

l'un portant la marmite suspendue par l'anse à son cou, l'autre le pain, l'autre le fromage, etc. Les cuisines en plein vent et les tentes de feuillages sont aussi très intéressantes. Voilà le vrai ; mais à Saint-Pierre, il faut des billets diplomatiques pour avoir place dans les tribunes réservées. — Me reprocherez-vous encore de trop aimer Cécile, moi qui l'abandonne pour ce vilain bonhomme d'Averroès !... Adieu, et continuez de m'aimer. Pour moi, croyez bien que je serai toujours votre bien bon et bien sincère ami

E. RENAN

38

A M. Piassi (1)

Rome, le 6 avril 1850

Monsieur,

Je reçois de mon ami et compagnon de voyage M. Daremberg, maintenant de retour à Paris, l'ordre de vous écrire pour vous prier de lui faire venir l'ouvrage suivant :

Schivardi, *Biografia dei Medici Busciani*, Brescia, chez Venturini, 1839, 8°, dont il a dû vous parler lors de notre premier séjour à Florence. Lorsque je repasserai à Florence dans quelques jours, je prendrai ce volume ainsi que l'ouvrage de Domenico Thieno sur la syphilis que vous possédiez.

Agréez mes sincères salutations

E. RENAN

(1) Libraire à Florence. (Ms Bibliothèque de Modène.)

39

A Charles Daremberg

Rome, 14 avril 1850

Mon excellent ami,

Permettez-moi d'abord de vous féliciter bien cordialement d'être maintenant deux fois père et de maintenir mes droits, quoique absent, sur un cornet de dragées du baptême. Mais laissez-moi surtout vous féliciter du résultat de la discussion de la Chambre, que je connaissais déjà par les journaux, et qui par sa forme surtout [est pour vous] si honorable (1). Il me semble qu'en somme, cher ami, cela vous aura fait plus de bien que de mal. Je comprends bien, comme vous dites, que votre position vis-à-vis de l'Académie ait ses difficultés. Mais tout ceci ne peut que vous poser de mieux en mieux, et accélérer le moment où vous sortirez de cette coterie pour monter plus haut, ce que j'appelle de tous mes vœux. Mille grâces, mon très cher ami, pour toutes les démarches que vous avez bien voulu faire pour mon supplément du ministère. C'est à vous que je dois encore cela. Avertissez-en, s'il vous plaît, M. Vernes. — Que je vous communique maintenant une inquiétude qui me tourmente. Vous me dites en m'envoyant les épreuves de la *Seconde rhétorique* : « Avec cela tout est fini. » Mais mon ami, je n'ai pas reçu les épreuves du Mystère d'Orléans, que pourtant vous m'aviez annoncées. Cette lettre a-t-elle été égarée ? Cela serait d'autant plus déplorable qu'il ne nous resterait plus de temps pour le réparer. Cela m'inquiète beaucoup. Je dirai à Lacauchie d'aller voir si cette lettre n'aurait pas été portée par erreur à la poste romaine.

(1) Le budget de l'Académie de Médecine vint en discussion devant l'Assemblée législative le 2 avril 1850. Le poste fut maintenu mais l'augmentation du traitement fut refusée, et peu de temps après Daremberg donna sa démission.

Parlons maintenant de la grande journée d'hier. Vous ne me suspecterez probablement pas de fanatisme, ni de prendre à dessein sur ce sujet, comme on le fera sans doute, le ton du dithyrambe. Eh bien ! je vous déclare que je n'ai de ma vie rien vu de plus original, de plus indescriptible, et que, de tous les souvenirs de mon voyage d'Italie, celui-ci sera le plus vivace. Jamais je ne vous ai tant regretté qu'en face de cette étrange scène. Je m'attendais à une réception froide, à quelques démonstrations officiellement arrangées et payées, comme cela a lieu pour le carnaval. Jugez de ma surprise quand, debout sur les marches de Saint-Jean de Latran, je me trouve au moment de l'entrée du pape au milieu d'une vraie foule d'énergumènes, poussant des cris, je dis mal, des hurlements de *Viva Pio IX!* se prosternant par terre en criant *Benedizione !* en proie à tout ce que l'enthousiasme sauvage a de plus violent! Mais ce fut bien pire encore dans les pauvres et étroites rues que le cortège dut traverser. Je le suivais de distance en distance, afin d'observer les physionomies diverses. Ici, l'aspect était vraiment effrayant. Des hommes du peuple à l'air égaré se précipitaient sous les chevaux dans les rues en tendant leurs bras nus et criant : « Commandez-nous, Saint Père, commandez-nous ! » Je n'ai connu qu'à ce moment les scènes de Naples et les grands massacres populaires et épidémiques du moyen âge. Un mot, un signe mal interprété, et cette foule se ruait au meurtre, à l'incendie comme à une œuvre sainte. Les femmes surtout faisaient frémir, de vraies bacchantes, en haillons, vociférant : *Viva la Madonna ! Viva Pio IX !* les yeux leur sortaient de la tête, de vraies bêtes féroces. L'étrange décomposition de la figure humaine dans ces moments de fanatisme (car cela s'appelle ainsi en termes techniques) est une chose hideuse. Vous savez, ces caricatures que les anciens et après eux les modernes ont faites du type humain pour certaines ornementations en relief : c'est cela. Les officiers qui suivaient le pape en ont été vivement impressionnés ; l'un d'eux me le racontait avec une grande naïveté. Je ne dis pas un sifflet, mais le signe le plus équivoque d'irrévérence aurait suffi pour faire éventrer un homme. Les ré-

publicains, qui connaissent mieux que nous ce peuple le savaient et se sont complètement éclipsés ce jour-là. A la place Saint-Pierre, les étrangers et les papistes de la classe moyenne s'étaient donné rendez-vous, la démonstration a été honnête et digne et c'est probablement par ce seul côté que cette scène sera décrite. Quel peuple, mon ami ! Jamais je n'ai conçu si vivement la force aveugle des masses et le redoutable entraînement des instincts populaires.

Car enfin, si dans un mois (chose impossible, pensée affreuse !), si dans un mois par impossible Pie IX, renversé par une révolution d'un caractère sanglant, était mené à la mort, cette foule-là le regarderait passer et l'insulterait !

Le soir, la scène n'a pas été moins pittoresque. Je ne vous parle pas des illuminations *a giorno*, des décorations et autres *fantasia* qui constituent la spécialité de ces pays-ci ; je ne vous parle que des scènes morales. L'aspect de cette population à demi-ivre d'animation, de ces orchestres établis à tous les carrefours, de ces chanteurs en plein vent chantant de nouveaux airs en l'honneur de Pie IX, etc., était vraiment unique, mais ausi effrayant. Figurez-vous un instant la raison cessant de régler les actes d'une moitié du genre humain ; il n'y a qu'un pas qui sépare ces grands enthousiasmes populaires d'une frénésie contagieuse très dangereuse. On m'a du reste assuré que les fêtes de Mazzini étaient tout aussi brillantes... Évidemment, ce peuple ne cherche en tout cela qu'une occasion de mettre au vent ses tapisseries, de draper sa maison et ses fenêtres et d'allumer des lampions. C'est surtout dans ce pays que les lampions brûlent pour tout le monde. Ils déploient en tout cela un talent d'ornementation vraiment remarquable ; ils font une étude à qui surpassera son voisin en inventions ingénieuses et ont chez eux tout un magasin d'appareils pour ces occasions. Les beaux uniformes, les déploiements de troupe, etc. Toutes les choses pour lesquelles notre rationalisme bourgeois ne se détournerait pas de quatre pas, les transportent.

Pie IX aurait fait son entrée sans tambour ni trompettes, on serait maintenant très froid pour lui. Mais on l'a vu

au milieu d'un brillant cortège, avec le général à la portière, le dragon devant, derrière, avec le sabre au poing. Comment ne pas adorer un homme qui vous fait voir de si belles choses ? J'avais à côté de moi à Latran des Romains et Romaines qui tombaient en pâmoison à cette vue et s'écriaient : *Non si puo descrivere* !... *I Francesi son troppo buoni*, était un mot qui s'entendait dans toutes les bouches. La couleur sombre de l'uniforme des tirailleurs de Vincennes, leur façon sans appareil, à dessein, contribuèrent aussi à nous faire envisager comme de pauvres sires.

Quoi qu'il en soit, Mazzini n'a rien à voir ici pour le quart d'heure. Mais qu'il rentre un jour avec de beaux uniformes rouges, qu'il leur donne huit jours de fête, et il sera le roi du moment, et on chantera, en guise de passe-temps en son honneur, des hymnes à la Madone au coin des rues et dans les boutiques, comme cela se faisait tout à l'heure. Car la fête se continue aujourd'hui et demain et je vous écris presque à la lueur des lampions. Comme vous pouvez croire, tout cela m'a vivement intéressé, tout en m'attristant et me décourageant à beaucoup d'égards. Car il est évident que l'immense majorité du genre humain est composée de bêtes brutes, absolument irrationnelles et que nous autres, capables d'une réflexion critique, nous sommes perdus dans cette foule. Si un jour ces bêtes venaient à se déchaîner et à se jeter sur nous ? Les absolutistes et les aristocraties nobiliaires savent bien ce qu'elles [*sic*] font, quand elles entretiennent cette ménagerie à leur usage, pour la lâcher. Mais qu'ils y prennent garde ; ces bêtes-là pourraient bien se jeter sur eux comme sur nous ! C'est un mauvais jeu que celui-là. Par tous les côtés, je suis ramené à mon éternelle conclusion, sur laquelle, je crois, je suis bien d'accord avec vous. Faire qu'il n'y ait plus de barbares en introduisant peu à peu dans la civilisation moderne ces masses aveugles. Alors le pape ne sera plus adoré à Rome et le président de la République ne sera plus insulté à Saint-Mandé. Si l'on veut l'un, il faut vouloir l'autre. Si vous voulez des brutes qui se jettent à genoux devant vous et vous crient de leur commander des massacres, il ne faut pas

trouver mauvais que le lendemain, ils vous insultent et vous couvrent de leurs huées.

J'ai pris mes renseignements pour le voyage de Venise. Je vais prendre, je crois, un *vetturino* jusqu'à Ravenne. C'est plus long, mais bien peu cher. On ne me demande que 50 francs pour ce grand voyage de sept jours et demi, y compris la pension et le logement. Vous voyez que ce sera une véritable odyssée. Il y aura place pour des aventures, des Lestrygons, des Lotophages, des Alcinoüs, des peuples hospitaliers et inhospitaliers ; encore pourvu qu'il n'y ait ni Sirènes ni Circés... Mais soyez tranquille, au besoin je me boucherai les oreilles, et je m'attacherai au *legno* (1).

Nous passerons par Terni, Spolète, Foligno, Macerata, Lorette, Ancône, Fano, Pesaro, Rimini, Césène, Forli, Faenza. Il est convenu que nous aurons le temps de voir la superbe cascade de Terni, et de faire nos dévotions à la Santa Casa de Lorette. Ah ! pourquoi êtes-vous parti ? Mais que dis-je ? Vous n'auriez pas eu le plaisir de recevoir sur vos genoux M. Georges Daremberg. Vous aimez mieux cela, n'est-ce pas, que d'avoir reçu le pape à Saint-Jean de Latran ? Adieu, excellent ami. Hélas ! Je ne recevrai plus de lettre de vous à Rome. Adressez votre prochaine poste restante à Venise. Adieu encore, votre tout ami.

E. RENAN

Je compte partir dans huit jours à peu près, mais je vous écrirai encore deux fois.

(1) Mot d'argot italien qui signifie : voiture.

40

A Théodore de Saligny (1)

[15 avril 1850]

Je pars dans quelques jours pour les Légations. Je m'arrêterai quelque peu à Ravenne, Bologne et Ferrare. Puis, après avoir exploré Venise et Padoue, je regagnerai la France par Milan, Turin et le mont Cenis. Vous voyez que je ne suis pas encore au bout de mes pérégrinations ; j'espère toutefois écrire à Paris pour le commencement de juin. Une de mes joies les plus vives à mon retour, mon cher Saligny, sera d'y retrouver votre bonne et précieuse amitié ; car on ne rencontre pas beaucoup d'âmes comme la vôtre, ni beaucoup de sympathies, je vous assure, comme celle que je vous porte.

Votre ami tout dévoué

E. RENAN

(1) (Bibl. de l'Institut) Fragment.

41

A Charles Daremberg

Rome, 19 avril 1850

Mon bon et bien cher ami,

Je reçois à l'instant avec un double bonheur vos deux lettres du 7 et du 9 avril. Un jour de retard dans l'arrivée du courrier ne me laisse que quelques instants pour y répondre. Je réserve pour demain mes réflexions sur votre inqualifiable Académie, et sur les indignes choses que vous me racontez, et qui me font bondir de colère contre l'espèce humaine. Hélas ! moi aussi j'ai expérimenté ces jours-

ci sa perversité : heureusement le tour qu'on voulait me jouer n'était que ridicule : il suffit de vous dire qu'il partait de Molza. Mon imbécile de copiste syriaque a eu la sottise de lui laisser ouvrir son tiroir et mettre la main sur la partie qu'il avait copiée, et maintenant il refuse de la livrer. Mais cette fois c'était un peu trop fort, ma patience a été poussée à bout, je me suis adressé directement au général qui en a référé immédiatement au cardinal Lambruschini, qui me promet pleine justice. Nous verrons, mais je ne partirai pas sans avoir pleinement triomphé ! Quels hommes ! Quels hommes ! Félicitez-moi donc encore d'être loin du triste monde où vous vous débattez. C'est moi qui suis tenté de dire : Oh ! qu'il est heureux d'être là-bas dans ce pays de droiture, de probité, de bons procédés ! Mais je n'ai qu'un quart d'heure pour vous répondre ; je ne vous dis plus que des choses positives.

1° Vous trouverez ci-joint Bauldet Herent. Je suis toujours sans nouvelles de la Pucelle.

2° Toutes vos commissions, à mesure que je les reçois, sont numérotées, étiquetées par 1° et 2°, et à mesure que j'en fais une, je l'efface. Tout sera donc fait.

3° J'ai fait votre commission pour la lettre de Mazarin ; je vous enverrai la note par ma prochaine.

4° Que je suis fâché maintenant de ne pas passer par Florence ; mais vos commissions de livres seront mieux faites à Venise et Brescia. Je vais écrire à Lemonier pour qu'il m'envoie poste restante à Bologne les lettres que vous m'avez adressées poste restante à Florence. Donnez-moi du travail pour Milan, Venise, etc.

5° Je vous ai relevé beaucoup de médical au musée de Latran et du Capitole. Un charmant, ravissant sacrifice à Hygie, dont la reproduction devrait faire l'ornement de tous les salons de médecins.

6° Pour mes finances, je vous serai reconnaissant à l'infini de tout ce que vous ferez, surtout si vous réussissez à me sauver de la prison pour dettes. Mais ne vous gênez

pas, ne vous usez pas ; vous viendrez me rendre visite à Clichy. Je serai là à mon aise pour travailler Cécile.

7° Vous aurez des voiles de la Vierge. Je sors de chez Mme Rose. Je vous garantis leur authenticité !... depuis le moment où je les aurai reçus de ses mains. Quant à la période antérieure, ce n'est pas mon affaire.

8° Remerciez infiniment M. Vernes de sa lettre de crédit. A la rigueur, elle ne me serait pas nécessaire. Car j'ai pris à Rome de fortes sommes sur billets sur Paris, adressées à lui, M. Vernes. Or, ces sommes sont en dehors de la lettre de crédit qu'il nous avait donnée. Il me reste donc encore assez de marge sur celle-ci.

9° Ici, nous sommes toujours en fêtes. Je n'ai jamais vu une telle exhibition de tentures, de guirlandes, de moines, de tapisseries, de mendiants, de lampions et de jolies Romaines. Le Colisée aux feux du Bengale est vraiment beau ; je vous ai regretté là...

10° Que je regrette que votre lettre ait tardé si longtemps à me parvenir. Hier, j'ai signé à Charles un seul billet pour le 15 mai. Je vais le voir en portant cette lettre à la poste, et s'il se peut je le déterminerai à changer le billet contre deux autres aux termes que vous dites. J'insisterai au moins pour qu'il soit présenté par Baillière. Comme pour la plus grande partie de cette somme, vous n'êtes qu'un intermédiaire entre M. Guignard et moi, voici le compte exact de M. Guignard :

Sainte Catherine de Sienne	75 francs
Sainte Catherine de Bologne	6 francs
Sainte Catherine de Gênes	4 francs

11° Je vous dirai le reste la prochaine fois.

Adieu, je pars lundi ou mardi. Comptez sur ma vive et éternelle amitié. Embrassez pour moi le petit Georges. Oui, vous m'avez fait regretter vivement de ne plus savoir mon *Credo*. Mais je suis touché de votre amitié, j'aimerai autant votre petit ange que si j'avais renoncé pour lui à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Adieu, et mille affectueux baisers E. RENAN

42

A Charles Daremberg

Rome, 21 avril 1850

Vous avez dit sans doute que je suis le plus inexcusable, le plus incorrigible de tous les distraits, et vous n'avez dit que la parfaite vérité. Je vous annonçais dans ma dernière lettre Bauldet Herent et j'ai oublié de mettre les épreuves dans l'enveloppe. Me pardonnerez-vous encore celle-ci, excellent ami ? Je vous promets de mieux faire à l'avenir.

Je suis en ce moment dans une horrible presse. Il est minuit ; je pars demain matin à 6 heures, ma malle n'est pas commencée et j'ai cinq ou six lettres à écrire. Je suis allé aujourd'hui à Tivoli, qui m'a enchanté, ravi ; on ne peut se figurer cette situation vraiment unique. J'ai trouvé pour demain une occasion excellente : trois peintres de l'École française, dont deux avec leurs dames respectives, se rendant à Perugia ; je ferai le sixième. Puis je prendrai la diligence jusqu'à Ravenne. Cela m'a décidé à partir bien que l'affaire Molza ne soit pas encore terminée. Mais à l'ambassade on l'a prise très chaudement et on m'assure que ma présence n'est plus nécessaire. Que ne puis-je causer avec vous à loisir ! Mais j'ai là mes préparatifs qui m'appellent. J'ai chargé Matranga de la commission de M. de La Rosière : vous la recevrez un de ces jours. J'ai fait à Corsini votre commission pour Mazarin. Je vous enverrai cette note la prochaine fois. Quant au billet de Merle, je suis désolé : Merle l'avait expédié à l'heure même, et par malheur, ce n'était pas à Baillière, avec qui il est brouillé. Ceci me peine vivement, excellent ami. N'y aurait-il pas moyen de le passer à M. Vernes, ou de prendre chez lui ce qui serait nécessaire pour l'acquitter ? S'il ne s'agit pour cela que d'une autorisation de moi, je vous l'enverrai. Je ferai tout au monde pour réparer cette sottise. Lacauchie n'aurait pu faire passer qu'un volume isolé ; et je n'ai pas voulu abuser de sa complaisance. Merle m'a promis de les faire

passer à un prix très faible ; vous recevrez donc dans quelques jours les volumes de M. Guignard. Je fais passer de la même manière le Marchi à Maury. Le Père Theiner, que je viens de voir, se charge de vous apporter les volumes. J'ai insisté pour qu'il me les donnât ; mais il a paru préférer le premier parti. Quand aurais-je donc un instant pour m'entretenir à mon bon plaisir avec vous de nos communes affaires temporelles et spirituelles ? Ces moments de départ sont insupportables, et jamais pourtant je ne vous ai tant aimé, ni apprécié si vivement votre amitié. Ah ! conservez-la moi, et croyez toujours à la mienne.

E. RENAN

43

A Charles Daremberg

Bologne, 9 mai 1850

J'ai trouvé ici à mon arrivée trois lettres de vous, excellent ami, l'une (celle qui était écrite sur le dos de la lettre de crédit) contenant vos commissions, pour lesquelles je vous promets toute mon attention, les deux autres relatives aux nouvelles de ma sœur, et dont je vous remercie infiniment. Deux lettres de mon frère m'apprenaient à peu près la même chose ; une première était fort inquiétante et parlait d'un retour immédiat ; une seconde plus rassurante, et promettait seulement son retour avant la fin de la saison tempérée. Peut-être les lettres de ma sœur qui m'attendent à Venise me donneront-elles des ordres plus positifs ; en tout cas je lui ai écrit immédiatement, pour me mettre à sa disposition, et lui apprendre que j'attendrai sa réponse à Venise. Vous savez, cher ami, les liens d'affection toute particulière qui m'attachent à ma sœur, vous pouvez comprendre par conséquent ce que ces tristes nouvelles m'ont causé d'angoisses. J'ai pris sur-le-champ la résolution d'arriver à Venise le plus tôt possible. J'y serai dans les premiers jours de la semaine prochaine ; c'est là que désormais, cher

ami, vous m'adresserez vos lettres. Si, comme je l'espère, la santé de ma sœur se rétablit, je n'entreprendrai pas sur-le-champ le voyage à Berlin ; j'achèverai mon voyage d'Italie selon le plan projeté, et puis, s'il y a lieu, je ferai de Paris ce nouveau voyage. Mais si ma sœur était bien rétablie, ceci ne serait même pas nécessaire. De Berlin à Paris, le voyage est si facile ! Tout cela me trouble beaucoup ; trop heureux encore si j'en suis quitte pour l'inquiétude ! Et pourtant, ce n'est pas sans un sentiment de joie réelle que je tiens enfin de ma sœur la promesse, tant de fois sollicitée en vain, de son retour définitif. C'est là un grand point de réglé entre nous, un point qui nous tenait toujours dans l'indécision. Des soins et un climat plus tempéré rétabliront, je l'espère, parfaitement la santé de ma sœur.

Tout cela me trouble tellement, cher ami, que je n'ai pas le cœur de causer avec vous d'autre chose. Bologne vous plairait beaucoup, j'y ai trouvé des hommes d'une haute distinction, comme nous n'en avons trouvé aucun jusqu'ici. Demain, je vois la bibliothèque. Vous trouverez ci-jointe l'inscription d'Assise ; j'ai observé la division des lignes, les points, et moulé exactement les sigles. Pour leur explication, vous pourrez consulter tout simplement, sans parler de sources plus savantes, les appendices de Villemeureux à la grammaire de Lhomond, qui doit se trouver, si je ne me trompe, dans la caisse de livres dont vous avez eu la bonté de vous charger.

Avez-vous remis la lettre à Mlle Ulliac ? Comment se fait-il qu'elle ne m'écrive pas ? Elle doit avoir d'amples nouvelles de ma sœur, plus sincères peut-être que celles qui me sont adressées. Quelquefois ma sœur, pour ne pas nous inquiéter, nous cache certaines choses de sa santé ; mais je les sais par Mlle Ulliac. Si vous la voyez, dites-lui que je la supplie de m'écrire la pure vérité, telle qu'elle la sait.

Adieu ; je suis bien triste cette fois. La pensée de votre affection me soutient et me console. Bien des choses m'ont été refusées, mais Dieu m'a toujours donné des amis, et avec cela on ne saurait être mal partagé. Présentez mes

respects à Mme Daremberg, et croyez, excellent ami, à ma sincère et inaltérable affection.

E. RENAN

Adresse à Venise : poste restante.

Lacauchie m'apprend qu'il a reçu avis officiel que son séjour à Rome était indéfiniment prolongé, et qu'il continuera de nous y rendre tous les services dont nous pourrons avoir besoin.

44

A Charles Daremberg

Venise, 23 mai 1850

Ah ! la ravissante ville que Venise ! Ah ! la belle bibliothèque que celle de Saint-Marc ! Vos chères lettres qui m'arrivent par toutes les voies ont contribué à vivifier mes premiers jours ici et à les rendre vraiment agréables. Par vous, par mon frère et par voie directe, j'ai maintenant des nouvelles positives sur la santé de ma sœur, et, grâce à Dieu, elles sont toutes bonnes et rassurantes. Son retour en France est décidé ; mais on lui conseille d'attendre au mois d'août. La route de Berlin à Paris est d'ailleurs si facile que si à cette époque elle est bien rétablie, comme nous l'espérons, il ne sera pas nécessaire que j'aille la rejoindre. En tout cas, cher ami, je vais, pour le moment, achever mon voyage suivant le plan projeté. Mais que de cruelles inquiétudes m'a laissées la fatale incertitude où j'ai été tenu durant plusieurs jours sur la santé de ma pauvre amie !

J'avais d'abord peu compté sur Ferrare ; je voulais à peine lui donner un coup d'œil dans l'intervalle de deux voitures, et voilà que j'y ai trouvé plus qu'à Bologne et que j'ai dû y passer deux jours. Le désir de recevoir plus tôt des nouvelles de ma sœur m'a fait passer sans m'arrêter à Padoue, afin d'arriver plus tôt à Venise. J'y séjournerai au retour, car je suis forcé d'y repasser par le chemin de fer.

Les bibliothécaires de Saint-Marc sont bien les plus complaisants et les plus aimables que nous ayons rencontrés. On travaille au milieu des manuscrits, les catalogues (parfaitement faits) toujours sous la main, entouré d'indications et d'avis qui épargnent la moitié de la besogne. Tout cela va encore m'attarder, mais je suis résolu, quoi qu'il arrive, à partir aujourd'hui en huit, par le départ du soir pour Padoue, après avoir vu la cérémonie du *Corpus Christi*, si célèbre à Venise. Le cœur saigne d'être obligé de ne voir qu'en passant et le bâton de pèlerin à la main de si belles choses. Il y a ici un fonds français comparable pour les vieilles poésies à celui de Rome ; c'est celui du comte de Nevers, devenu duc de Mantoue, et de là passé à Venise. Je suis résolu de n'en pas ouvrir un volume, car ce serait à n'en pas finir. Je me borne avec un scrupule rigoureux à ma philosophie averroïstique, qui me donne beaucoup. Quant à la médecine, elle suffirait à elle seule à occuper le double ou le triple du temps qui m'est accordé, et encore ne ferais-je que de la détestable besogne. Il est indispensable, mon ami, que vous veniez ici, aussi suis-je à cet endroit très sommaire. Je séjournerai encore à Padoue et à Vérone. Quant à Milan et Turin qui ne rentrent directement dans aucun de mes cadres, je suis résolu à les sacrifier courageusement. Mais, hélas ! je prends cette résolution à chaque station, et chaque fois j'y manque. La vie est ruineuse ici. Mais, bon gré mal gré, je remplirai mon plan. Il n'y a plus rien à Murano, qu'un fort joli cimetière. Tous les manuscrits sont à Saint-Marc, à Saint-Grégoire, à Rome, ou dispersés. Rien ne peut, mon cher ami, donner une idée de l'originalité de cette ville à fleur d'eau, où les rues sont des canaux, où les omnibus et les cabriolets sont des gondoles. Il n'y a dans tout Venise ni un cheval ni une voiture, et de fait ils y seraient parfaitement inutiles. Ce qu'il y a de plus économique, c'est d'avoir une gondole à la journée, qui vous mène partout où vous voulez aller, et vous attend à la porte. Rien de plus charmant du reste que cette vie tout aquatique ; la navigation dans les canaux intérieurs offre un charme inexprimable, le grand canal, espèce de boulevard bordé de palais gothiques qui plongent dans la mer, est d'un caractère tout

à fait unique au monde. Le soir, je fais, au clair de lune, de bien douces promenades dans une barcarole : mais, hélas ! je suis seul !...

Toutes vos commissions sont enregistrées. Je n'ai pu voir encore le docteur Namias. Le bibliothécaire de Bologne, le docteur Veggeti, est très disposé à l'échange des publications des deux Académies. Venise est par excellence la ville des bouquinistes ; la librairie moderne est toute concentrée à Padoue. Les incunables se vendent ici pour rien. Mais il y en a tant, mon cher, et je craindrais si fort de vous faire de mauvaises emplettes, faute de connaître votre spécialité, que je serai très précautionné et n'achèterai qu'à bon escient.

Vous me dites dans votre lettre du 28 avril : « Que je regrette ma Pucelle ! » Vous me l'aviez donc expédiée. Ceci me fait craindre que je n'aie point reçu encore une lettre où vous m'expliquiez son destin. Matranga pourrait peut-être revoir vos épreuves : vous savez son adresse : via Gregoria, 10. Ne craignez pas d'abuser de lui ; j'ai un reste de compte avec lui, à son débit. Vous a-t-il adressé la commission pour M. de La Rosière ? S'il ne l'a pas fait, réclamez-la, il la doit.

Je vous envoie, mon cher ami, une feuille d'une lettre de ma sœur où elle me donne des détails techniques sur son mal et sur le traitement qu'on lui fait suivre. J'ai peu confiance dans les médecins du pays qu'elle habite, et je souhaiterais bien vivement avoir votre avis. J'exige, cher ami, que vous me disiez à moi, en toute franchise et sans aucune réticence, en vrai médecin enfin, ce qu'il faut penser de la gravité de ce mal. Si vous trouvez peu convenable le traitement qu'on lui fait suivre, ou si vous en voyez un autre plus efficace, seriez-vous assez bon ami pour me l'écrire, ou si vous l'aimez mieux, pour le lui écrire directement à Varsovie ? On lui conseille fort d'aller passer l'hiver prochain dans le Midi. Quant à être séparé d'elle, j'aimerais mieux la voir en Italie, et je la conseille dans ce sens.

Suivant mon calcul le plus réduit, je serai dans un mois à Paris, mais j'ose à peine me flatter de tant de célérité. Enfin, je ferai mon possible ; croyez bien que je n'ai pas

moins d'empressement que vous de vous embrasser et de causer avec vous. Que se sera-t-il passé d'ici-là ? Vous trouverai-je républicain ou cosaque ? J'espère en tout cas que je vous trouverai mon ami. Baisez pour moi mon filleul si !... Mais, hélas ! la condition n'est pas remplie encore. J'espérais ce miracle de saint François d'Assise, qui en a tant fait, ou de Notre-Dame de Lorette, qui en a fait plus encore. Je compte encore sur saint Antoine de Padoue, qui prêchait et convertissait les poissons, quand il ne pouvait convertir les hommes. En attendant, fiez-vous toujours à ma tendre et sincère amitié.

E. RENAN

45

A Victor Le Clerc (1)

Milan, 15 juin 1850

Monsieur le doyen,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans les instructions qu'elle a bien voulu donner au Dr Daremberg et à moi pour notre voyage littéraire en Italie, avait appelé notre attention sur deux manuscrits de Milan, l'un, à la Bibliothèque Ambrosienne, enfermant les Coutumes de Milan rédigées en latin au commencement du XIIIe siècle ; l'autre à la Bibliothèque de Brera, *Joh. Mussae Amphitruon*, indiqué fort sommairement dans les Archives de M. Pertz. Je me suis fait un devoir de me conformer à ce double vœu de l'Académie, et je m'empresse de vous transmettre les résultats de mes recherches.

Le manuscrit ambrosien des Coutumes n'est qu'une copie moderne, mais notariée et certifiée conforme à l'original. La rédaction en est rapportée à l'année 1216. Un prologue rappelle les circonstances historiques où cette

(1) (Bibl. de la Sorbonne).

compilation fut exécutée et les noms de ceux qui y prirent part. Je l'ai copié tout entier. J'ai aussi transcrit toutes les rubriques et quelques chapitres qui m'ont paru d'un intérêt spécial, ceux, par exemple, qui sont relatifs à la propriété des cours d'eau et au système des irrigations, objet si important dans le Milanais.

L'*Amphitruon* de Brera n'est autre chose que la fable d'Amphitryon et d'Alcmène, en distiques, publiée par le cardinal Maï, d'après un manuscrit du Vatican (*Classici auctores*, t. V). Le savant éditeur n'a pas eu connaissance du manuscrit de Brera, qui lui eût offert, outre un grand nombre de variantes et d'additions importantes, des renseignements certains sur l'époque de la composition du poème et le nom de l'auteur. En effet, après le dernier vers publié par le cardinal, notre manuscrit ajoute ce distique :

Explicit hic Geta deceptus ab Archade summo;
Vitalis Blesis explicit Amphitruon.

L'auteur est donc *Vitalis Blesis*, et non Jean Mussa, ainsi qu'on pourrait le conclure du titre donné par M. Pertz, d'après le catalogue de Brera. Mussa n'est que le copiste, comme le prouvent les lignes suivantes qui terminent le morceau :

Explicit liber Amphitrionis per me Johannem Martinum de Mussa in Bergolio (Une note du catalogue apprend que Bergolium est un faubourg d'Alexandrie-la-Paille, où fut depuis bâtie une forteresse).

L'édition du cardinal offre des lacunes volontaires motivées par la licence des tableaux du poète ou par des tirades mal sonnantes pour les oreilles pieuses. Quelques distiques pourtant sont si caractéristiques, et donnent si clairement la date de l'ouvrage, qu'on peut regretter leur omission. Tel est celui-ci :

Non dubito superos falsos adducere testes,
Nil audet magnum qui putat esse Deos.

Un Italien du XV^e^ siècle était seul capable, ce me semble, d'écrire de tels vers. Le manuscrit d'ailleurs est du XV^e^ siè-

cle ; il offre des particularités d'orthographe italiennes, et est tout composé de pièces de vers des lettrés italiens de ce temps. Je rapporte la copie de quelques-uns des passages les plus curieux omis par le cardinal Maï.

J'espère, Monsieur le doyen, être à Paris dans quelques semaines ; c'est pourquoi je remets à cette époque de rendre compte à l'Académie des Inscriptions de mes recherches dans les bibliothèques de Pérouse, Rimini, Ravenne, Bologne, Ferrare, Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, etc. A Ravenne, j'ai beaucoup recueilli pour mon *Essai sur l'étude du grec au moyen âge*. A Bologne, Ferrare, Venise, Padoue, Vicence, j'ai eu surtout en vue la philosophie aristotélicienne et averroïstique du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Les philosophes de cette école, presque tous professeurs, imprimaient peu ou d'une manière peu sincère, mais enseignaient beaucoup et avec assez de franchise, ce sont donc les *cahiers* ou rédactions qu'on trouve en très grand nombre dans les bibliothèques de la Romagne et de la Vénétie. Les trésors inappréciables du chapitre de Vérone m'ont inspiré le double regret de ne pouvoir y consacrer plus de temps et de les voir en des mains si peu libérales. Un manuscrit d'Alcuin, du VIII^e^ siècle, m'a offert quelques pièces de vers (une surtout fort intéressante) qui ne se trouvent pas dans l'édition d'André Duchesne. Enfin ce n'est pas sans un sentiment de surprise et de joie que j'ai trouvé dans la patrie d'Arnauld de Brescia, un manuscrit du *Sic et Non*, contemporain d'Abélard et de son disciple. Quand on songe au petit nombre des manuscrits de cet ouvrage, à la manière furtive dont il se répandit parmi les initiés, on ne peut s'empêcher d'être frappé de cette coïncidence.

Agréez, Monsieur le doyen, l'expression du profond respect avec lequel je suis

Votre très obéissant serviteur

E. RENAN

46

A Reinhard Dozy (1)

Paris, 24 juin 1851

Monsieur,

Bien que je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose réclamer de votre obligeance et de votre dévouement à la science un renseignement qui me serait fort utile pour un travail qui m'occupe en ce moment.

J'ai entrepris une monographie sur le philosophe Ibn-Roschd, qui sera bientôt, j'espère, menée à terme. J'ai appris par le *Journal asiatique* et par M. Defrémery que dans vos *Notices sur quelques manuscrits arabes* doit paraître une partie de la chronique d'Ibn el-Abbar, qui doit, je n'en doute pas, contenir des détails intéressants sur ce philosophe. Ibn el-Abbar en effet est fréquemment cité par Léon l'Africain, et bien que ce dernier auteur ne mérite absolument aucune confiance, je ne puis croire qu'il ait forgé de toutes pièces les citations qu'il rapporte.

Je souhaiterais bien vivement connaître votre ouvrage avant l'achèvement de mon travail, c'est-à-dire avant quelques semaines. Le libraire Franck à Paris, bien qu'il ait reçu 3 livraisons du *Bayano'I Mogrib*, n'a pas reçu les 11 demi-feuilles que vous annoncez comme devant accompagner ces livraisons pour les souscripteurs. Il a dû écrire, il y a quelques jours, à Leyde pour les obtenir. Si ces feuilles ne sont pas encore livrées au public, je vous serais infiniment reconnaissant, Monsieur, si, par une exception en ma faveur, vous vouliez bien m'envoyer tout ce qui a paru dans l'état où il se trouve, ou du moins me communiquer les passages où il est question d'Ibn-Roschd. Je souhaiterais vivement

(1) Reinhard Dozy (1820-1883), orientaliste hollandais, professeur à l'Université de Leyde. Les lettres à ReinhardDozy ont été publiées par J. Chaix-Ruy dans les *Annales de l'Institut d'études orientales*, Alger, 1949-50.

avoir cette occasion de rendre hommage dans mon travail à la profonde science de celui qui a renouvelé la face des études relatives à l'Espagne musulmane. Je vous serais mille fois plus reconnaissant encore si vous vouliez me communiquer vos idées et vos propres résultats sur Ibn-Roschd, qui a dû sans doute attirer votre attention. Membre de la Société asiatique qui vous compte pour une de ses gloires à l'étranger, je me suis permis auprès de vous cette démarche qui n'est excusée que par l'admiration avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Employé aux manuscrits
de la Bibliothèque nationale.
rue du Val-de-Grâce, 9.
Pour les envois, prendre l'intermédiaire
du libraire Franck.

P.S. — M. Reinaud, à côté de qui je vous écris, me charge de vous offrir l'expression de son profond respect.

47

A l'abbé Valentinelli (1)

Paris, 18 août 1851

Monsieur,

Je saisis avec empressement l'occasion de M. J. Bonnet, docteur ès lettres de notre Université, pour me rappeler à votre souvenir.

Mes recommandations, je le sais, lui seront superflues ; car j'ai fait l'expérience de la parfaite courtoisie et de l'inépuisable complaisance avec lesquelles vous accueillez tous

(1) Les lettres à l'abbé Valentinelli, bibliothécaire de Saint-Marc, ont été publiées dans les *Annales de l'Institut d'études orientales*, Alger, 1949-50.

ceux qui vont visiter les trésors de Saint-Marc. Mais je tiens à vous prouver quel vif souvenir j'ai conservé des relations que j'ai eues avec vous et qui m'ont rendu si agréable le séjour de Venise. M. Bonnet s'occupe spécialement de l'histoire littéraire de l'Italie au XVI^e^ siècle et prépare une histoire de Renée de France, duchesse de Ferrare. Il a déjà publié un épisode qui se rapporte à ce sujet ; c'est la vie de la docte Olympia Morava. Vous êtes le meilleur des guides pour le diriger au milieu des collections littéraires de Venise et l'adresser à son but. Mais nous vous serons surtout reconnaissants si vous voulez bien lui donner quelque lettre pour Ferrare où l'appelle l'objet principal de ses recherches. Vous reconnaîtrez bientôt quelle est l'élévation d'esprit de M. Bonnet et combien il mérite d'être secondé dans ses recherches.

Je me suis souvent reproché de ne pas vous avoir écrit depuis mon arrivée pour vous remercier de vos bons offices, et surtout des excellentes recommandations que vous m'avez données pour Padoue, Vicence, Vérone, Milan. Toutes m'ont été utiles ; et celle de Padoue m'a procuré la connaissance du professeur Poli à laquelle je tiens infiniment. Vous êtes donc inscrit sur mes souvenirs de voyage entre ceux auxquels je dois la plus vive reconnaissance. J'achève en ce moment un travail sur la philosophie italienne de la Renaissance pour lequel les travaux de Saint-Marc m'ont beaucoup servi et où je ne manquerai pas de témoigner ma reconnaissance à qui je la dois. Je tâcherai de vous faire passer ce travail aussitôt qu'il sera imprimé. Je suis maintenant attaché au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Je serai trop heureux si je puis vous y rendre quelque service. Je n'ai point oublié que vous m'aviez laissé l'espérance de vous voir à Paris et j'y compte encore.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite reconnaissance et de mon profond respect,

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN
rue du Val-de-Grâce, 9

48

A Prosper Enfantin (1)

Paris, 3 septembre 1851

Monsieur,

Que je vous remercie de m'avoir fait étudier à loisir vos deux belles *Correspondances !* Je ne les avais lues jusqu'ici que partiellement et avec aussi peu de suite qu'en permet la publication par la presse quotidienne. Si je vous disais, Monsieur, que j'y ai admiré l'élévation de la pensée, la vivacité de la forme, ce ton si pénétrant, si animé, si naturel qui d'un bout à l'autre tient l'esprit sous le charme; je ne ferais qu'ajouter un suffrage de peu de valeur à celui du public.

J'aime mieux vous dire que ces deux beaux livres m'ont infiniment appris et que depuis plusieurs jours, l'une ou l'autre de ces lettres si pleines de pensée est le thème habituel de mes réflexions. Vous me réconciliez presque avec de Maistre, que j'ai aussi beaucoup pratiqué autrefois, et avec lequel j'avais rompu depuis que je l'ai vu devenir le drapeau de l'école la plus hostile à l'esprit moderne. Que cette pacifique entente avec l'Église serait bien de mon goût, si l'Église voulait s'y prêter ! Mais elle ne le voudra pas. Disons même entre nous qu'elle serait hérétique si elle le voulait. Certes, je crois comme vous qu'il n'y a qu'un pouvoir dans l'humanité et que la distinction des deux puissances spirituelle et temporelle est superficielle et bonne tout au plus pour une époque de transition. J'admire la grande constitution de la société au moyen âge, et j'aime l'Église alors qu'elle représentait l'esprit contre la force, le droit contre la brutalité. Mais les rôles sont intervertis de-

(1) Prosper Enfantin (1796-1864), adepte du saint-simonisme, avait publié, en 1847, une *Correspondance philosophique et religieuse* et, en 1849, une *Correspondance politique*. Cette lettre a paru dans *L'amateur d'autographes* du 15 septembre 1903. (Bibl. de l'Arsenal.)

puis l'apparition de l'esprit moderne. Le monde laïque est, depuis le XV^e^ siècle, le vrai représentant de l'esprit. Dès lors l'existence de l'Église n'est plus motivée, et il y a en face deux compétiteurs nécessairement irréconciliables. Quoi qu'il en soit, il sera beau d'avoir offert la paix et votre livre répondra victorieusement, Monsieur, à ceux qui pourraient un jour reprocher à l'esprit moderne d'avoir traité avec trop de dédain sa vieille maîtresse.

Permettez-moi d'ajouter à mes remerciements l'expression de la plus sincère admiration pour le bel article *Gouvernement, Pouvoir, Autorité*, de la Revue. J'ai beaucoup joui de voir, réduits à leur juste valeur avec tant d'autorité, des paradoxes dont le vague et le faux air de libéralisme m'avaient fort agacé.

Agréez, Monsieur, l'assurance du profond respect et de la haute considération avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

49

A Ernest Bersot

14 janvier 1852

Quels temps, mon cher ami ! Espérez-vous encore quelque chose ? Que de fois j'ai désiré vous voir pour consulter votre opinion et y trouver un point d'appui, que, de quelque côté que je me tourne, je ne trouve pas dans la mienne ! Votre *Montesquieu* (1) est venu bien à propos. Hélas ! que dirait-il, et qu'auriez-vous dit vous-même si vous aviez écrit le 2 décembre ! Néanmoins, votre lecture m'a bien consolé. Je vous y ai trouvé tout entier, il y a des pages charmantes. Votre conclusion surtout est à ravir (2) : je l'ai là dans mon

(1) *Études sur la philosophie du XVIII^e^ s., Montesquieu*, 1852, 81 p.
(2) La conclusion débute ainsi : « J'ai foi à l'avenir de la démocratie dans le monde et de la république en France, et je tâche de l'y aider ; mais le fond de mon âme, dans ces temps de colère, c'est la passion de la douceur : je hais la haine... »

pupitre à la Bibliothèque, et je la relis sans cesse pour me donner quelque courage.

N'était votre page 57, j'aurais, je crois, définitivement et à tout jamais répudié le suffrage universel qui nous a joué cet effroyable tour. « On ne peut vivre avec toi ni sans toi », voilà bien le mot, et c'est toute la vie et toute l'histoire. Que je crains bien pourtant que les espérances que vous donnez aux esprits fins ne doivent être pour bien longtemps ajournées ! Croiriez-vous que, dans la fièvre des premiers jours, j'étais presque devenu légitimiste, et que je suis encore bien tenté de l'être, s'il m'est démontré que la transmission héréditaire du pouvoir est le seul moyen d'échapper au césarisme, conséquence fatale de la démocratie telle qu'on l'entend en France ? Si c'est là la conséquence de 1789, ainsi qu'on nous le dit, je répudie 1789, car je suis convaincu que la civilisation moderne ne tiendrait pas cinquante ans à ce régime. Je suis bien désireux de causer avec vous de tout ceci. Venez donc nous voir ; mes journées sont tellement prises qu'il m'est difficile d'aller à Versailles.

Depuis les événements, je suis devenu tout curiosité : je ne vis que de nouvelles et d'impressions d'autrui. L'optimisme de M. Garnier m'étonne, bien que je ne doute nullement de la profonde moralité qui le lui inspire. Vous savez sans doute ce qui concerne Jules Simon. Vous, vous n'avez rien à craindre, j'espère, et pourtant le millésime de votre écrit est bien compromettant. Mais on sait trop bien votre « passion de la douceur », on n'osera vous toucher. Je ne vous parle pas des mille bruits qui courent sur l'Université ; vous les savez sans doute comme moi. La Constitution va sans doute y faire trêve, et chaque jour de retard en ceci me semble autant de gagné. Je vous avoue que, sur ce point, je ne partage pas les alarmes exagérées de quelques personnes. Il faudra bien qu'on s'arrête devant l'impossible. Enfin venez nous voir pour que nous causions ; croyez-moi surtout votre sincère et bien fidèle ami.

E. RENAN

50

A Reinhard Dozy

Paris, 4 mars 1852

Monsieur,

J'ai été touché et honoré autant qu'on peut l'être de l'approbation si flatteuse pour moi que vous avez bien voulu donner à mon article sur Mahomet, et dont votre dernière lettre m'a porté l'expression. Je le dis sans exagération entre tous les critiques de l'Europe savante, il n'en est aucun dont le jugement ait pour moi autant de prix que le vôtre ; car nul n'a autant que vous le droit d'être sévère, et nul n'est plus compétent sur le sujet que je traitais. Vos excellents travaux et surtout vos *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne* m'avaient révélé la grande portée de votre esprit, indépendamment de votre valeur si élevée et si reconnue comme arabisant. Jugez avec quel sentiment de joie j'ai vu mon travail approuvé par l'homme dont les jugements ont à mes yeux un si grand poids. Certes, Monsieur, je suis loin d'accepter à la lettre les expressions que votre bienveillance vous a dictées ; je sais faire dans vos éloges la part de l'indulgence que vous a inspirée une pensée jeune exprimée avec franchise et vivacité. Cette indulgence n'en est pas moins pour moi un titre infiniment précieux ; elle comptera, je vous l'assure, au nombre des encouragements les plus flatteurs que j'ai reçus au début de ma carrière scientifique.

Ce témoignage de sympathie m'a été d'autant plus sensible que le temps où nous vivons et en particulier le pays où je vis ne permettent à la libre pensée ni popularité ni faveur. Plus que jamais, au moins en France, la première condition pour bien faire sera de n'avoir en vue que l'approbation d'un très petit nombre. Il ne faut pas se le dissimuler, Monsieur, c'est à l'esprit humain qu'on en veut en ce pays : le plan est dressé avec une profonde habileté et conduit avec

une force contre laquelle il n'y a pas de résistance possible. Je n'ai pas d'ailleurs assez bonne opinion du tempérament intellectuel de la France, pour croire qu'elle résiste à une trop forte épreuve. Je ne regarde pas comme impossible qu'elle soit réservée au sort de l'Italie et destinée, comme ce triste pays, à s'endormir dans le sensualisme et la superstition après avoir atteint la limite de son développement. Certes c'est dans le temps où nous sommes qu'il faudrait désespérer de l'esprit humain, s'il était lié aux destinées d'une seule nation ou d'un seul pays.

J'avais appris par M. Kuenen (1) que j'ai eu le plaisir de voir il y a peu de temps à Paris, que vos nouvelles fonctions vous avaient appelé à professer l'histoire, et j'en ai éprouvé une grande joie. Il est plus nécessaire que jamais que les hommes vraiment spéciaux s'occupent eux-mêmes de donner les résultats de leurs travaux pour s'opposer au torrent de plus en plus envahissant de la médiocrité superficielle, et vous êtes du petit nombre des rares esprits qui savent réunir au travail des sources le talent de les mettre en œuvre. Votre histoire des *Arabes en Espagne* va réaliser, j'en suis sûr, l'idéal de l'histoire à la fois savante et littéraire, réunissant la profonde connaissance des documents originaux à la perfection de la forme. Que de fois j'ai dit à mes amis que l'Espagne musulmane était votre province, et qu'il vous appartenait de la révéler tout entière après en avoir publié les historiens originaux ! Vous m'avez réellement confondu quand vous dites que mon essai pourrait enlever quelque chose à la nouveauté de votre premier récit. Que dites-vous, Monsieur, et que peuvent être quelques vues hasardées en passant dans un article éphémère en comparaison de ce que vous saurez développer avec tant de finesse et de science dans un livre qui restera ? Une seule personne, je vous assure, songera à faire le rapprochement, et celle-là sera infiniment flattée de voir ses aperçus confirmés par une si haute et si grave autorité.

Je vous suis extrêmement reconnaissant des proposi-

(1) Professeur à l'Université de Leyde (1828-1891).

tions que vous voulez bien me faire au sujet des manuscrits de votre précieuse collection de Leyde. Pour le moment, je n'aurai pas à recourir à votre obligeance ; je me réserve toutefois d'en user à l'avenir. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans ma première lettre, j'ai choisi pour sujet d'un travail que je dois présenter à la Faculté des Lettres une monographie qui se rapporte à l'ensemble des travaux que vous avez si savamment explorés. Dans le cas où vous auriez sur Ibn-Roschd quelque renseignement spécial, je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez me le communiquer. Voici les sources qui me sont connues et dont j'ai fait usage : les articles d'Ibn Abi Oceibia et de Léon l'Africain, un article tiré d'un تكملة ou dictionnaire biographique d'Ibn el-Abbar, dont l'auteur est Abou Abdallah Mohammed, fils d'Abou Abdallah Mohammed, fils d'Abd el-Mélik el-Ansari, du Maroc, que nous possédons dans notre supp. arabe, nº 682, votre édition d'Abd el-Wahid el-Marrakeschi, et quelques passages de la publication et des appendices de M. de Gayangos. Tout ce que vous me feriez connaître en dehors de ces textes serait nouveau pour moi. Je vous signalerai à ce propos comme un document historique auquel vous n'avez peut-être pas pensé le Commentaire d'Ibn-Roschd sur la *République* de Platon (vous pouviez le lire dans l'une des trois éditions latines des œuvres d'Averroès) ; l'auteur y fait beaucoup d'allusions aux événements de son temps et on y trouve surtout vers la fin des réflexions curieuses sur la société arabo-espagnole à cette époque.

Permettez-moi de vous adresser de mon côté les mêmes offres que vous avez la bonté de me faire et de me mettre à votre entière disposition pour tous les services que je peux vous rendre dans notre Bibliothèque. Je retiens d'avance le plaisir et l'honneur de faire connaître vos *Arabes en Espagne* au public français, soit dans la Revue, soit dans quelqu'une de nos publications sérieuses. J'avais déjà eu l'idée de grouper en un article les publications que vous nous avez déjà données sur l'Espagne musulmane ; mais devant la promesse d'une nouvelle et définitive publication, je dois attendre.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis
Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

51

A Reinhard Dozy

Paris, 14 mai 1852

Monsieur,

Je réponds d'abord à la question que vous m'avez posée sur Isidore de Béja. Je puis vous assurer qu'aucune bibliothèque de Paris ne renferme de manuscrit de cet auteur. J'ai fait moi-même les recherches les plus minutieuses à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque Mazarine, et je ne suis arrivé à aucun résultat. Je ne sais pas bien où vous avez puisé le renseignement relatif à la bibliothèque Mazarine. Au XVIII^e siècle, cette bibliothèque n'avait pas de manuscrits ; elle n'a commencé à en avoir (au moins des manuscrits anciens) qu'à l'époque de la Révolution, lors de la répartition des fonds de collèges et d'abbayes. Il est vrai qu'il semble résulter d'un passage d'Antonio, que vous connaissez sans doute, que le collège de Navarre possédait au siècle dernier un manuscrit d'Isidore. Les manuscrits du collège de Navarre ont été partagés entre la Bibliothèque nationale, qui en a le plus grand nombre, et la Bibliothèque Mazarine. C'était un avertissement pour moi d'examiner très attentivement les fonds de ces deux bibliothèques qui proviennent de cette source ; je l'ai fait et je n'ai rien trouvé. Vous savez combien il faut se défier de ces assertions fréquentes chez les bibliographes : un tel m'a dit avoir vu un manuscrit de cet ouvrage... Ces sortes d'affirmations, qui n'engagent à rien, se donnent bien légèrement. Que de fois dans mon voyage d'Italie, j'ai été trompé par des indications de cette espèce ! Du reste, le grand désordre où ont

été pendant un temps les richesses littéraires de la France, et l'état imparfait où sont encore les catalogues pourraient aussi laisser supposer que le manuscrit dont de Marca parlait à Antonio a disparu ou est caché quelque part sous un faux titre ou sous l'anonymat !

Quant à ce qui concerne le paraphrase d'Averroès sur la *République* de Platon, je vous aurais envoyé avec grand plaisir la copie des passages qui peuvent vous intéresser. Mais il me semble tout à fait improbable que les commentaires d'Averroès ne se trouvent dans aucune bibliothèque des Pays-Bas. On aura sans doute cherché dans les catalogues au mot *Averroès :* or les œuvres d'Averroès étant toujours jointes à celles d'*Aristote*, et ce dernier nom étant en première ligne, c'est au mot *Aristote* qu'il faudrait chercher. De 1480 à 1570, il a paru à Venise dix ou douze éditions d'Aristote avec les commentaires et les œuvres diverses d'Averroès ; ces éditions se répandaient extrêmement ; il est impossible qu'il n'en soit pas pénétré quelque exemplaire dans les Pays-Bas. Vous pouvez voir dans Fabricius ou Hoffmann l'indication des éditions qui sont ainsi accompagnées du commentaire d'Averroès ; que si aucune de ces éditions ne se trouvait dans vos bibliothèques, je m'empresserais de vous transmettre la copie en question.

Ce que vous m'écriviez sur le grave malentendu auquel donne lieu d'ordinaire le caractère politique des Arabes me semble d'une parfaite justesse. On s'est habitué à faire *Arabe* synonyme de *musulman*, et l'on ne voit pas que les deux éléments qui représentent l'islamisme, l'élément persan et l'élément turc, sont la négation la plus complète de l'esprit arabe. Un des points sur lesquels j'insiste le plus dans mon essai sur Averroès, c'est l'équivoque de ce mot : *philosophie arabe*. Cette philosophie est assurément la chose la moins arabe du monde, mais elle est *écrite en arabe*, cela a suffi pour que l'on ait regardé comme un produit naturel de la péninsule arabique un ensemble d'études qui a fleuri surtout dans le Magreb et dans les provinces de l'Oxus, et qui doit son origine à l'influence d'une dynastie toute persane, et radicalement opposée à l'Arabie. Vous dites très bien ; l'histoire politique et intellectuelle de l'Orient en est

où était l'histoire européenne à l'époque de Mezeray. Il semble que tous les hommes soient des machines montées de la même manière sans distinction de race, d'état divers de civilisation, etc. De là l'esprit d'intolérable uniformité que présente d'abord cette histoire, tandis qu'elle pourrait être si pittoresque et si animée. Vous êtes réellement appelé, par ce qu'il y a d'incisif et de pénétrant dans votre esprit, à opérer dans ce sens une révolution. Je me demande souvent si nous n'aurons pas le plaisir de vous voir à Paris. Les distances sont maintenant si effacées ! Certes ce n'est pas l'état de notre pays qui peut être de nature à vous attirer. Mais que d'hommes que vous aimeriez à voir, et qui vont bientôt disparaître, au moins de la scène publique, M. Mignet, M. Michelet, M. Villemain, M. Augustin Thierry, etc. Ce dernier surtout, que je pratique très intimement, serait infiniment désireux de vous connaître. Que ne faites-vous une échappée aux prochaines vacances ? Il est temps de voir la France cultivée de cette première moitié du XIX^e^ siècle, car elle s'en va, et en vérité nul ne sait ce qui vient. La médiocrité et la bêtise envahissent le terrain avec une effrayante rapidité.

Si la partie médicale de votre catalogue est rédigée, je vous serais bien obligé de me transmettre la note des ouvrages médicaux d'Ibn-Roschd que vous possédez en arabe. Les indications de votre catalogue de 1716 sont-elles exactes et complètes ?

Croyez-moi toujours aussi dévoué qu'on peut l'être à vous rendre service, et sincère admirateur de votre science et de votre talent.

Vous me donnez sur vos adresses un titre trop pompeux. Je ne suis pas *conservateur des manuscrits orientaux* ; ce titre est celui de M. Reinaud. Je suis seulement *employé*, chargé spécialement des manuscrits grecs, et par suite de la cécité de M. Munck, d'une partie des manuscrits orientaux. Du reste nos fonctions sont à peu près indivises.

Samuel Luzzato de Padoue, qui travaille en ce moment à notre Bibliothèque me charge de vous porter ses compliments.

52

A Ernest Bersot

17 mai 1852

Je suis vraiment honteux, mon cher collègue et ami, de n'avoir pu aller vous voir depuis le temps que je vous le promets et que je me le promets à moi-même. Mais vous savez que mes fonctions ne me laissent aucune journée libre, excepté le dimanche, et ce jour-là Philis (1) m'a dit qu'on n'est pas sûr de vous trouver ; j'aurais tenu surtout à vous entretenir avant le serment.

Peut-être, à l'heure qu'il est avez-vous dû prendre une détermination irrévocable (2). Quelle qu'elle ait été, permettez-moi de vous dire que, dans ma conviction, vous n'étiez nullement obligé au refus, et qu'au point de vue de l'opportunité, je ne vous l'eusse pas conseillé. Après cela, votre conscience en ceci était souveraine, et ce que vous avez fait en la suivant, vous l'avez bien fait. Mais je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré.

Mon avis est que ceux-là seuls devaient refuser qui avaient participé directement aux anciens gouvernements, ministres, constituants, etc., ou qui actuellement avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable, s'il correspond à une délicatesse de conscience, est, à mon avis, regrettable, car, outre qu'il dégarnit le service public de ceux qui peuvent le mieux le remplir, il implique que tout ce qui se fait et tout ce qui se passe doit être pris au sérieux. J'eusse désiré, pour ma part, qu'à part cinq ou six hommes faciles à désigner, tout le monde en masse et sans distinction l'eût prêté. En ce qui me concerne, on ne m'a encore rien demandé, je vous assure que je ne me trouve pas assez

(1) Ancien élève de Bersot, qui devint plus tard un des familiers du prince Napoléon.

(2) Bersot, après le coup d'État, refusa de prêter serment.

d'importance pour faire une exception au milieu de mes collègues, qui pas plus que moi ne sont partisans du régime actuel. Il est évident que, de fort longtemps, nous devrons nous abstraire de la politique. N'en gardons pas les charges, si nous n'en voulons pas les avantages.

Au cas où il serait temps encore de revenir sur votre résolution, je vous adresse les plus vives supplications dont un ami soit capable pour changer votre courage. Si votre décision est irrévocable, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que vous avez péché par excès de vertu.

Écrivez-moi et dites-moi vos projets. Si ce changement vous ramenait à Paris, je m'en réjouirais presque. Vous sembliez, dans votre dernière lettre, penser à la province, j'ai peine à croire que vous y trouveriez plus de ressources qu'à Paris. Simon et Despois sont, à ce qu'il paraît, assez avantageusement occupés, et Barni m'a dit ne pas désirer davantage. Si cinq heures d'érudition à cinq francs par jour n'étaient pas au-dessous de vous, je vous offrirais de prendre part au catalogue de nos manuscrits latins. Vous seriez reçu à bras ouverts, et non obligé au serment, n'étant pas fonctionnaire. Mais il est clair que ce n'est qu'un pis-aller, et ce n'est même pas bien sérieusement que je vous parle.

Je vous enverrai un de ces jours ma thèse latine, qui est imprimée. Le français va entrer sous presse. Veuillez croire que j'envisage tout cela de la façon la plus désintéressée, mais j'ai commencé, je finirai. Ce temps-ci aura cela de bon qu'il nous aura accoutumés à ne rien faire que par la vue la plus abstraite du devoir.

Je suis à votre disposition pour tous les livres de notre bibliothèque ; je tâcherai d'aller vous voir un jeudi, mais je suis si peu maître de moi que je ne peux vous dire lequel. En attendant, croyez-moi votre ami sincère et dévoué

E. RENAN

Je ne vous dis pas quel plaisir nous aurions à vous voir à Paris, quand vous y venez. Vous le savez, mais vous rendez tous nos souhaits inutiles.

53

A Ernest Havet (1)

Paris, 6 juillet 1852

Monsieur,

Je n'ai tardé si longtemps à vous remercier du beau volume que vous m'avez envoyé que parce que j'espérais aller moi-même vous porter mes remerciements au sortir de votre cours. Mes occupations à la Bibliothèque nationale m'en ont toujours empêché, et les vacances me font désespérer de vous rencontrer de longtemps à Paris. Mon suffrage du reste ajoutera peu aux témoignages si honorables que vous avez déjà recueillis, et en vous félicitant de l'érudition, de la justesse d'esprit, de la finesse littéraire de votre étude (2) et de votre commentaire, je ne ferai que répéter ce que d'autres ont dit si bien et avec tant de vérité. J'aime mieux borner mes compliments, je dirai presque mes remerciements, à un seul point, je veux dire l'indépendance d'esprit, si franche, si digne, et toujours si convenable, qui règne dans votre livre. Les timides appelleront cela de la hardiesse ; laissez-les dire ; c'est du bon sens et de la droiture d'esprit, et dans le temps où nous sommes, c'est vraiment du courage. Votre jugement sur l'état moral et intellectuel où furent composées les *Pensées* me semble de la plus parfaite vérité. On voit partout dans ces fragments un esprit inexpérimenté dans les sciences historiques et critiques, embrassant avec un zèle de nouveau venu un ordre d'idées auquel on l'initie, et donnant aux vues qu'on lui suggère une vivacité, un pittoresque qu'elles n'avaient pas. Je crois pour ma part que le livre de Pascal, s'il l'eût mené à fin, eût été de tout point faux et insupportable ;

(1) Les lettres à Ernest Havet ont été communiquées par son fils, Louis Havet.

(2) La 1re édition des *Pensées* de Pascal, publiées par Ernest Havet, parut en 1852.

car il n'est pas probable que la sagesse de Port-Royal eût laissé passer dans un ouvrage dogmatique les hardiesses que nous admirons. L'essentiel eût été cette vaine argumentation par les prophètes et les miracles, dont les matériaux informes sont avec raison relégués dans les appendices de votre édition. Les *Pensées* proprement dites n'eussent été, je crois, que l'accessoire et comme le préambule. Or vous relevez avec raison tout ce que cette argumentation a de puéril et sur quelle pauvre érudition elle repose ; c'est celle du *Pugio fidei* (1), ni plus ni moins. A ce propos, permettez-moi d'inscrire sur vos belles pages quelques scolies d'hébraïsant :

P. XXVIII et p. 521. *Bereschith Rabba. Rabba* n'est pas le nom de l'auteur. Ces deux mots signifient *la grande Genèse.* Le traité ainsi désigné fait partie des *Midrasch* (et non *Misdrach*), sortes de commentaires allégoriques sur les différents livres de la Bible. La note de Pascal (p. 521) n'est qu'un tissu d'erreurs.

P. 521. Au lieu de (Rabbin) 1. (Rabbi).

P. XVIII, note. Il est bien vrai que Raymond Martini ne réfute pas l'islamisme ; mais il réfute longuement les erreurs de la philosophie arabe, et en particulier d'Averroès. Or, on confondit souvent au moyen âge la doctrine des philosophes arabes avec celle de l'islamisme. Raymond Lulle, en poursuivant la doctrine d'Averroès, croyait réellement poursuivre l'islamisme, tandis que, dans le fait, la philosophie arabe n'a aucun rapport avec le Coran, et est restée presque entièrement ignorée des vrais musulmans.

Vos réflexions (p. XXIX) sont de la plus parfaite justesse. Combien elles sont confirmées, quand on voit la langue de ce prétendu *Livre de Daniel,* empreinte d'une couleur toute moderne, et pleine de *mots grecs,* qui certainement étaient inconnus à Babylone à l'époque de Daniel et de Cyrus ! Il en faut dire autant de la seconde partie d'*Isaïe,* où Cyrus serait nommé 200 ans avant sa naissance, etc.

Encore une fois, Monsieur, permettez-moi de vous remercier d'un livre qui me semble [rendre] un service à

(1) Le *Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos* de Raymond Martini.

la bonne science, à la bonne critique et au bon sens; et croyez aux sentiments très distingués avec lesquels je suis votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

54

A Gustave d'Eichthal (1)

Paris, 30 juillet 1852

Monsieur,

Je ne me pardonnerais pas d'être resté si longtemps sans répondre à votre aimable lettre, si je n'avais pour excuse les embarras causés par l'impression précipitée de mon *Averroès* (2) que je devais absolument avoir terminé avant la fin du mois de juillet. Depuis hier, je suis libre, et mon premier soin est de vous remercier d'avoir bien voulu songer à moi du sein de vos délices de Plombières. De mon côté, croyez bien, Monsieur, que votre souvenir et celui des belles pages que vous m'avez permis de lire me sont revenus bien souvent depuis votre départ, et que plus d'une fois j'ai regretté nos entretiens sur les choses « dont il est beau de parler ».

Je ne doute pas que le calme et le repos que vous avez trouvés à Plombières n'aient fort avancé, au moins dans votre esprit, la belle composition dont vous m'avez fait connaître des parties, et dont la prochaine publication me semble si désirable.

Le public a besoin d'entendre quelques paroles sérieuses et élevées, pour le relever de l'espèce d'abêtissement où l'a plongé la brusque interruption de ses habitudes. Comme vous, je regrette très peu le journalisme dans ses anciennes formes ; il faut convenir toutefois que cet aliment de l'esprit public n'est pas encore remplacé et que jamais

(1) Communiquée par Eugène d'Eichthal.
(2) Renan soutint sa thèse sur Averroès le 11 août 1852.

la France n'a eu la tête aussi vide que dans le moment présent. Un pas encore et la grande question à l'ordre du jour sera, comme à Constantinople, la victoire des Verts ou des Bleus, les aventures du dernier ballon, etc. Oui, la paix est bonne, toutes les grandes choses se préparent dans la paix. Mais il semble que le monde de nos jours veut plus que la paix, il veut le repos, le repos à tout prix, plus de pensée, plus de mouvement d'aucune sorte. Pour vous dire toute ma pensée, il semble que la France suit exactement la même voie que l'Italie aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et qu'elle s'achemine vers le même anéantissement. Jamais pays n'a joui d'une paix comparable à celle de l'Italie durant ces deux siècles ; et pourtant quelle effroyable dépression intellectuelle ! quel silence de mort ! et au sortir de cette léthargie, quelle impuissance de revivre ! Voilà où la France me semble jetée par ce terrible besoin de repos, qui, à mes yeux, ressemble beaucoup, je l'avoue, à cette invincible envie de dormir qui appesantit la tête du vieillard, et prélude à un plus long sommeil. Et la source de tout cela, hélas ! laissez-moi vous dire ce que je pense, c'est la démocratie. Jusqu'ici, le monde a appartenu à la pensée, à l'action, à la classe qui sous une forme ou sous une autre vivait le plus ; la tête gouvernait, maintenant le ventre l'emporte et le ventre aime le repos. Il me semble que le monde sera d'autant plus lourd à remuer qu'il se composera numériquement d'un plus grand nombre.

Vous avez sans doute entendu parler du fait si grave de la radiation des israélites sur les listes de présentation à l'École normale. Je viens de voir à l'instant M. Cahen qui m'a montré l'épreuve d'un article aussi modéré que possible sur ce sujet. Son *imprimeur*, de sa propre autorité, en avait biffé la moitié ! Dans un autre article, s'étant permis de citer une parole de l'Empereur sur la liberté de conscience, il l'a vue pareillement supprimée par ce nouveau tribunal de censure. Une pétition a été adressée à qui de droit pour prévenir un acte qui serait sans contredit l'atteinte la plus grave portée depuis bien longtemps à la liberté de conscience. Mais d'après ce que m'en a dit M. Franck, on n'en espère aucun résultat.

Excusez la tristesse de ma lettre : je ne vois que des tristesses autour de moi. Croyez surtout, Monsieur, aux sentiments de haute estime et de vive sympathie avec lesquels je serai toujours votre dévoué serviteur.

E. RENAN

Combien je suis touché, en relisant votre lettre, de cette proposition si bienveillante, si affectueuse et dont le souvenir, je vous assure, ne me sera pas moins cher que si j'en avais profité ! Mais, je le répète, le présent se suffit, et quant à l'avenir, j'ai le bonheur de m'en soucier peu. Jusqu'ici, j'ai éprouvé la vérité de cette maxime : Cherchez d'abord le royaume des cieux, tout le reste sera donné par surcroît.

55

A Sainte-Beuve (1)

Paris, 23 août 1852

Monsieur,

En vous présentant l'essai historique que je viens d'achever sur *Averroès et l'averroïsme* (2) mon intention est moins de solliciter de vous l'honneur d'une critique que de reconnaître par l'hommage de mon premier titre littéraire la profonde influence que vous avez exercée sur mon éducation intellectuelle. En recherchant les origines de ma pensée, il me semble que je vous suis redevable de ce qu'il y a de plus essentiel dans ma manière générale de concevoir et de sentir. C'est là une paternité, Monsieur, à laquelle sans doute vous tiendrez assez peu, et qu'il vous est tout à fait permis de renier ; ma conscience toutefois ne saurait me

(1) Les lettres à Sainte-Beuve sont à la collection Lovenjoul, à Chantilly. Elles ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1923.
(2) O. C. III.

tromper, quand elle me rappelle l'influence que produisit sur moi la lecture de vos écrits, et combien ils contribuèrent à substituer au but dogmatique et abstrait que j'avais poursuivi jusque-là, la recherche historique et critique, qui est la vraie philosophie de notre temps.

Averroès et l'averroïsme n'offriraient, je le sais, qu'un aliment bien peu convenable à vos charmantes *Causeries du Lundi*. Il me semble, toutefois, que vous avez su féconder des sujets plus arides encore, et qu'il ne serait pas impossible de présenter sur celui-ci quelques aperçus délicats, et d'un intérêt général. Si l'averroïsme, par un côté, est la plus nominale, la plus creuse, la plus insipide des philosophies, il se rattache par un autre à tout ce qu'il y a de plus vivant et de plus profond dans la nature humaine. L'apparition de l'incrédulité au sein de l'époque que l'on s'est habitué à regarder comme le règne de la foi absolue, le caractère si original de Frédéric II, la légende de l'Averroès incrédule, au moyen âge, la physionomie générale de l'école de Padoue, l'opposition de Pétrarque et des beaux esprits à tout ce pédantisme, m'ont semblé des tableaux historiques assez curieux. Peut-être aussi la préface et la conclusion renferment-elles quelques vues sur lesquelles il serait bon d'insister pour montrer comment, en dehors du cercle des considérations logiques et métaphysiques, dont le temps est passé, il y a place encore pour un exercice libre et hardi de l'esprit. Vous avez dit à ce sujet de si excellentes choses à propos de saint Anselme (1), que nous serions bien heureux, Monsieur, si Averroès vous fournissait l'occasion d'y revenir.

Pour épargner vos instants, qui sont si précieux, je me suis permis de marquer les endroits que je regarde comme les plus susceptibles de vous intéresser. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si vous désirez des renseignements plus précis, je serai infiniment honoré d'aller moi-même vous les porter. J'ai joint à mon travail sur Averroès quelques essais antérieurs sur lesquels je réclame votre indulgence ; peut-être achèvent-ils de faire connaître

(1) *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 362.

l'ordre habituel de mes pensées, et le genre de travaux vers lequel je me sens attiré. Une histoire critique des origines du christianisme, faite avec toutes les ressources de l'érudition moderne en dehors et bien au-dessus de toute intention de polémique comme d'apologétique, a toujours été le rêve que j'ai caressé. Mais je n'aborderai ce grand sujet qu'après m'être fait une autorité par des œuvres d'un caractère purement scientifique, et où nulle préoccupation religieuse ne puisse être soupçonnée.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le plus profond respect et la plus haute admiration, votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

56

A Gustave d'Eichthal (1)

30 août 1852

Monsieur,

Rien de plus facile que d'obtenir de la Bibliothèque ce que vous désirez. Le mémoire de M. Lajard sera chez moi rue du Val-de-Grâce, 9. Vous pourrez l'y faire prendre quand il vous plaira. Je vais, il est vrai, entreprendre un voyage qui occupera les 15 premiers jours de mes vacances ; mais ma sœur avec laquelle je demeure sera toujours là pour le faire remettre. J'espère qu'à mon retour je vous trouverai à Paris. Je vais faire un simple voyage de distraction vers le Midi. Vous voyez que je suis vos conseils si bienveillants et que je sais faire à l'hygiène sa part.

MM. Hauréau et Maury que j'ai vus aujourd'hui sont bien et vous font leurs compliments.

Croyez, Monsieur, à mon profond respect et à ma bien vive sympathie

E. RENAN

(1) (Bibl. de l'Arsenal.)

57

A Ernest Bersot

Paris, 29 novembre 1852

Que vous êtes aimable, mon cher ami, et que j'accepte avec joie la proposition que vous me faites de parler d'*Averroès* dans la Revue de Hachette ! Aucun jugement, je vous assure, ne m'est plus précieux que le vôtre, et tout en faisant, dans les aimables choses que vous avez bien voulu me dire, la part de l'amitié, j'en ai été heureux et touché ; c'est pour quelques-uns comme vous que j'écris. Je compte beaucoup sur votre article ; ce sera, j'en suis sûr, le meilleur que j'aurai. A ce propos, vous vous rappelez que j'ai entre les mains quelques pages sur votre *Philosophie de Voltaire*, qui furent arrêtées au *Journal général de l'Instruction publique* par des scrupules puérils. Ces pages sont à votre disposition pour être mises où vous voudrez, si vous ne croyez pas que ce soit trop tard.

Je remettais tous les jours de vous écrire pour vous transmettre les détails d'imprimerie dont nous avions causé. Les renseignements qui m'eussent été le plus utiles me manquant, voici, au moins, un extrait de mon compte pour *Averroès* qui pourra peut-être vous servir de point de comparaison. Je vous rappelle que j'ai fait tirer à 500 exemplaires.

Composition, impression et papier à 41 50 la feuille	996
Surcharge de latin et de grec	11 80
Surcharge de notes	61 35
Corrections	236 40
Couvertures	19 50
Séchage et rassemblage	18
Brochures à 7 francs le cent	35
	1378 05

Voilà mes comptes, mon cher ami. Mais il y a là plusieurs frais accessoires dont vous saurez vous garder. L'habitude d'écrire dans des recueils où l'on peut se permettre toutes les corrections que l'on désire m'avait gâté ; j'avais réservé une foule de changements pour l'épreuve. Je désire que vous fassiez affaire avec Durand (1). Il est honnête et accommodant, mais lent et oublieux. Il faudra le pousser beaucoup. Je désire vivement que vous paraissiez le plus tôt possible. Le moment est favorable et en ce temps d'affaissement moral, votre livre sera d'un bon augure, et un encouragement à ceux qui croient à la morale et à la raison, c'est-à-dire à la Providence. Avouez au moins que cette foi n'est pas sans mérite, et que, pour s'y tenir ferme, il faut par moment faire une rude violence aux spectacles que l'on a sous les yeux.

Tout à vous

E. RENAN

Je n'ai pas besoin de vous rappeler quel plaisir vous feriez à ma sœur et à moi en venant nous voir

(1) La 1re édition d'*Averroès et l'averroïsme* parut chez l'éditeur Durand en 1852.

58

A Ernest Bersot

Paris, 7 décembre 1852

Que je suis désolé de ce contretemps, mon cher ami ! Simon s'était chargé de l'article du *Siècle* (2), puis, s'étant brouillé avec ce journal, il transféra le soin de le faire à Pelletan, et avant-hier ce dernier m'a écrit une lettre si aimable pour m'apprendre qu'il allait s'y mettre, qu'il me serait bien difficile de lui donner contre-ordre. Je le regrette

(2) Sur *Averroès et l'averroïsme*.

plus que je ne saurais vous le dire. Votre article sera infiniment meilleur que le sien ; j'aurais de beaucoup préféré votre recommandation à la sienne, dans un organe de publicité aussi important que *Le Siècle*. Je vous suis aussi reconnaissant que possible d'avoir bien voulu songer à ce nouvel arrangement, encore plus flatteur pour moi que le premier. Trois ou quatre jours plus tôt, la chose allait d'elle-même, car Pelletan vient d'arriver à Paris, et ce n'est qu'à son arrivée qu'il a trouvé la lettre de Simon et qu'il m'a écrit. C'est la première fois que je suis en rapport avec lui, et il m'a pris d'une façon si polie et si délicate que je ne saurais comment le remercier. Quelquefois je songe à le prier de mettre son article dans *La Presse*. Mais je sais qu'il n'écrit plus dans ce journal depuis sa dernière conversion. Demain mercredi pourtant, je verrai Simon pour lui demander s'il croit qu'un arrangement en ce sens serait possible. Si cela était, je vous écrirais sur l'heure en toute hâte. Ah ! que cela me contrarie ! Je vois d'ici votre article, si distingué de tact, d'élégance, de bon goût, plein de vues fines et empreint d'un sentiment moral si élevé, comme tout ce que vous faites. Et l'autre, hélas ! je crains bien qu'avec de la bonne volonté et de la bienveillance, ce ne soit un lambeau de feuilleton. En tout cas, il manquera de la qualité essentielle, le sérieux et la compétence. Votre nouvelle proposition m'allait d'autant mieux que Maury, il y a quelques jours, me proposait de faire un article pour la Revue de Hachette. Je l'ai remercié, en lui disant que j'étais déjà dans d'excellentes mains. Vous ne voudriez pas, je pense, de *La Presse*. *Les Débats* sont pris aussi. Je vous assure, mon cher ami, que votre article sera le meilleur que j'aurai, et que j'aurais voulu le voir dans le principal organe de la presse. Hélas! nous n'avons plus guère de choix ! A peine une ou deux voix sérieuses ! Je vous écrirai demain après avoir vu Simon, écrivez-moi aussi ce que vous voulez que je fasse.

Adieu, tout à vous, avec mille regrets

E. RENAN

59

A Auguste Morel (1)

Paris, 8 décembre 1852

Mon cher ami, je ne veux pas laisser partir Mme Morel sans me rappeler à votre amitié. J'ai vu hier Durand, qui m'a donné de vous de bonnes nouvelles et m'a dit combien vous êtes bien posé à Liége. Je vous en félicite de tout mon cœur ; malgré le désir qu'auraient vos amis de vous revoir, je crois que pas un d'eux n'oserait vous conseiller de quitter ce que vous avez là-bas pour tenter ici la fortune. L'éducation privée n'a rien gagné aux coups portés à l'éducation publique. Les pensions laïques qui avaient espéré profiter de l'apparente *liberté* de l'instruction, et dont quelques-unes offraient déjà un asile honorable aux proscrits ou aux exilés volontaires de l'Université, se voient menacées. Par les nouveaux règlements d'ailleurs, les répétitions des collèges, qui autrefois étaient choses libres et privées, font partie de l'enseignement régulier et se donnent au profit de l'établissement. Je vois une foule de personnes dans l'embarras. Il faut bien se dire d'ailleurs qu'il y a là un principe qu'on est décidé à poursuivre à toute outrance ; si les règlements actuels laissent quelque échappatoire, on en fera d'autres. On ne s'arrêtera que quand la tendance libérale sera tout à fait étouffée dans l'enseignement, et quand on aura découragé les esprits un peu ouverts d'y entrer. Tout est admirablement combiné pour cela : l'École normale surtout, avec ses nouveaux règlements et grâce aux modifications apportées dans les conditions d'admission, va fonctionner efficacement dans ce sens. Je crois qu'on ira très loin, qu'on ne fera que très peu de concessions aux idées contraires, encore moins aux personnes, et qu'aucun changement n'est à attendre dans les dispositions du pouvoir, ou plutôt de l'homme qui fait tout cela. Car tout cela, croyez-

(1) Auguste Morel (1820-1874), journaliste, proscrit en 1851, passa quelques années en Belgique. (*L'amateur d'autographes*, janvier 1906).

le, tient à la volonté et aux dispositions personnelles d'un seul homme. Quelques-uns croient que les mesures prises dans ce sens n'ont été qu'un calcul, une politique transitoire pour arriver à un but, et que, ce but atteint, la politique pourrait changer. Je ne partage pas cette opinion. Je crois que l'antipathie contre l'intelligence, sous quelque forme que ce soit, est l'un des traits essentiels du caractère de cet homme, que cette antipathie persistera à travers toutes ses variations de politique, que cela est son essence même et le fond de sa donnée. En effet, que représente-t-il si ce n'est le triomphe du ventre sur la tête, de la partie aveugle et grossière de la société sur la partie intelligente ? De là son antipathie contre le régime de Juillet, dont on peut dire tout ce qu'on voudra assurément, mais qui n'en a pas moins été la période de l'histoire où l'intelligence a tenu le plus réellement le gouvernement des choses. *Cosi va il mondo.* Si pourtant tous les évêques avaient le bonheur de ressembler à celui de Luçon (1), les choses iraient peut-être un peu mieux.

Vous savez sans doute les changements qui ont eu lieu à la Bibliothèque et la nomination de M. Hase à la Sorbonne. Ce dernier choix a naturellement bien surpris. Nous savons tous quel philologue est M. Hase. Mais il faut manquer bien profondément de tact pour exposer un vieillard, dont le siège est fait depuis longtemps, dans un enseignement nouveau et tout à fonder. M. Hase n'est pas d'ailleurs un philologue comparé. M. Egger s'attendait à être nommé : on le lui avait directement proposé ; il en est fort affecté. Il va sans le dire que M. Hase n'avait rien demandé ; on ne lui a même pas laissé le temps de la réflexion.

Écrivez-moi bientôt et croyez-moi toujours votre ami bien sincère

E. RENAN

Je compte toujours sur votre article sur *Averroès*. Je joins à cette lettre une brochure déjà ancienne, mais que je ne me rappelle pas vous avoir envoyée.

(1) L'évêque de Luçon, Mgr J. Baillès, avait obtenu en 1849 le rappel d'un professeur de philosophie israélite, M. Cahen. Voir lettre du 30 juillet 1852.

60

A Ernest Bersot

Paris, 9 décembre 1852

Mon cher ami,

Vous êtes vraiment le meilleur et le plus aimable des amis. Croyez-moi sur parole quand je vous assure que je regrette infiniment de ne pouvoir paraître au *Siècle* avec votre recommandation. Je les ai vus au *Siècle*, et ils le regrettent aussi très vivement. Il va sans le dire que votre article avait été accepté avec empressement, et trouvé excellent. Ces messieurs, d'ailleurs, ne tiendront votre article pour retiré que quand vous leur aurez écrit que telle est votre intention. Jusque-là, vous êtes le premier occupant, et ni moi ni Pelletan ne pourrions ni ne voudrions parler d'autre chose. Les conventions premières n'ont été qu'entre Pelletan et moi. Mais vraiment il y a mis tant de bonne volonté que j'aurais mauvaise grâce maintenant à le remercier pour un service que je lui ai demandé, ou du moins pour lequel j'avais joint ma requête à celle de Simon. Je vous envoie le petit mot de Pelletan pour que vous jugiez vous-même si après cela je peux reculer. Je sais à quoi je m'expose, à de longs retards sans doute, peut-être à un ajournement. Car il y a dans Pelletan, malgré son incontestable mérite, un élément de fantaisie qui inspire toujours quelque défiance aux esprits sûrs et nets comme les nôtres ; très certainement, au moins, à être beaucoup moins convenablement traité que je ne l'eusse été par vous. Mais vraiment ne croyez-vous pas qu'il y aurait mauvais procédé de ma part à agir autrement ? Si vous n'étiez pas mon ami intime et éprouvé, si je n'avais pas la confiance la plus entière dans votre affection et votre caractère, j'hésiterais peut-être. Mais entre un ami et un inconnu, j'aime mieux m'excuser auprès de l'ami ; là, aucun malentendu n'est possible.

Si vous renoncez au *Siècle*, c'est dans la Revue de Hachette que j'aimerais le mieux à vous lire. Cette Revue a un très bon caractère, et je serais très flatté qu'*Averroès* y trouvât quelque place. Il faut même avouer que, par cet organe, votre article arriverait à un public mieux préparé et moins distrait que celui du *Siècle*. Si vous écrivez au *Siècle*, faites-m'en part. Croyez surtout à mon inaltérable amitié.

E. RENAN

Il y a une revue hebdomadaire qui s'appelle l'*Athenaeum français*, et qui, sans avoir un caractère bien élevé, est d'une tendance libérale et assez sérieuse. J'y mets parfois des articles, s'il vous plaît d'y collaborer on sera heureux de vous avoir ; on paie bien. Si vous voulez voir le directeur, Vivien de Saint-Martin, je vous ferai faire sa connaissance. C'est un homme aimable et véritablement instruit. Maury écrit dans ce journal et avait pensé à vous.

61

A Ernest Bersot

Paris, 28 décembre 1852

Mon cher ami,

J'ai reçu et rendu vos spirituelles et trop aimables épreuves. Votre article est charmant, plein de verve, dégagé de tout pédantisme, et pourtant plein de choses et de vérités. Je ne récuse que le jugement beaucoup trop flatteur que vous a dicté votre amitié. Votre second et troisième paragraphes forment une page achevée, et qu'il faudra enchâsser quelque part pour qu'elle reste. Tout cela enfin est excellent de style, de pensée et, quoi que vous en disiez, d'exactitude et de pénétration historique. On vous a sans doute aussi envoyé des épreuves. Sauf un ou deux endroits, où j'ai corrigé le prote et non pas vous, avec la meilleure

volonté du monde, je n'aurais trouvé rien à changer, si ce n'est les compliments que ma modestie me défendait d'accepter. Acceptez, mon cher ami, mes remercîments bien sincères, pour le service que vous venez de me rendre, et où j'ai si bien reconnu votre bonne amitié.

Ne vous verrons-nous donc pas à Paris ? Faites-nous le plaisir de venir dîner avec nous sans la moindre cérémonie. Nous irons ensuite voir Maury ou Simon. Enfin faites-nous entrer dans quelqu'une de vos combinaisons quand vous venez à Paris. Écrivez-nous le jour où nous aurons le plaisir de vous avoir.

Croyez-moi surtout votre ami bien sincère

E. RENAN.

Ma sœur, qui a lu votre article avec un grand intérêt, désire bien vivement vous en remercier.

62

A Reinhard Dozy

Paris, 24 février 1853

Mon cher ami,

Il y avait en effet bien longtemps que je n'avais rien reçu de vous : le petit mot qui m'a été remis avant-hier par Defrémery ne m'en a fait que plus de plaisir. Defrémery m'avait déjà dit que vous consentiez à laisser insérer votre excellent et trop bienveillant article dans le *Journal asiatique*. Je vous en remercie bien cordialement. Si je n'étais persuadé qu'il sera là au moins en aussi bon lieu que dans l'*Athenaeum*, je serais inconsolable qu'il eût été remplacé par un article aussi plat et aussi insignifiant que celui de ce M. Charmas. Vous l'appréciez à merveille ; il est impossible d'être à la fois plus pédant et plus inexact. J'ai besoin de me redire souvent que je suis innocent de cette balourdise, que je ne me pardonnerais pas d'avoir provoquée. Je ne connaissais en aucune manière ce

M. Charmas : je ne lui avais pas envoyé mon essai ; pour avoir un article de vous, j'avais remercié Alfred Maury et M. Hauréau, qui m'avaient les premiers fait des propositions, et qui étaient beaucoup moins capables que vous, mais aussi bien plus capables que lui, de parler d'Averroès d'une manière intéressante. Pouvais-je m'attendre à ce contretemps ? Du reste, je le répète, en ce qui me concerne, il n'y a que demi-mal. Car si cet imbroglio m'a valu un très mauvais article, d'un autre côté il me vaudra de voir paraître votre excellent travail dans un recueil où il me sera plus agréable de le voir que dans l'*Athenaeum*. Décidément ce journal s'engage de plus en plus dans une voie où il deviendra impossible à toute personne honnête de le suivre. Je suis résolu pour ma part à ne plus collaborer à un recueil qui publie des vers à qui vous savez, et des articles comme ceux que M. Vivien de Saint-Martin a signés dans les derniers numéros. Tout cela du reste m'étonne peu ; je n'ai jamais eu bonne opinion des personnes qui dirigent ce recueil : il y a là beaucoup d'intrigue, de coterie et de fatuité.

J'ai lu et relu vos *Recherches* (1) ; j'ai pris mes notes, arrêté mon plan, composé même quelques parties de l'article pour la *Revue des Deux Mondes*. Malheureusement je suis en ce moment un peu en froid avec la *Revue*. Ils ont aussi à moi deux articles, l'un sur *Les religions de l'antiquité* de Creuzer-Guigniaut ; l'autre sur les races celtiques et les travaux dont elles ont été l'objet dans ces derniers temps (*Mabinogion* de lady Charlotte Guest, etc.), dont ils retardent la publication d'une manière qui commence à m'être fort désagréable. Je ne leur ferai pas de nouvelles avances, jusqu'à ce que nous ayons liquidé le passé. J'espère toutefois que nous ne nous brouillerons pas ensemble, et je pense vous promettre que l'article sur vos travaux sera le premier que je leur donnerai. Ah ! j'aimerais bien mieux sans doute avoir en mains vos *Récits*, et vous me faites un véritable plaisir en me parlant déjà d'un volume près de

(1) *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge.*

s'achever. Mais ce que vous nous avez donné me suffira, je l'espère, pour intéresser le public et lui faire attendre ce que vous lui réservez. Si la *Revue* me faisait défaut, ce que je ne pense pas, j'aurais certainement le *Journal des Débats*, où, ce me semble, il n'a pas encore été parlé de vos travaux.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de M. Kiehl, adressée à M. Bursiau, et qui, à son défaut, devait m'être remise. Je l'ai expédiée à Rome où doit être maintenant M. Bursiau. Je sais qu'on a reçu à l'*Athenaeum* l'exemplaire de la *Mnémosyne* que M. Kiehl devait leur envoyer. M. Bursiau s'était chargé de faire l'article ; mais l'exemplaire n'est arrivé qu'après son départ. C'est, je crois, Alfred Maury qui, à son défaut, se chargera d'en rendre compte. Faites mes compliments à M. Kiehl et à M. Kuenen dont j'ai appris la récente promotion. Écrivez-moi plus souvent et croyez-moi votre ami bien dévoué

E. RENAN

63

A Ernest Bersot

Paris, 25 février 1853

Mon cher ami,

Durand me charge de vous répondre *oui* sur tous les points. Il préfère les exemplaires brochés, il désire faire quelques annonces sur la couverture ; vous pouvez annoncer comme se trouvant chez lui *tous* vos autres ouvrages, en mettant en tête : *Du même auteur*. Il vous paiera à votre convenance. En ce qui me concerne, mon cher ami, ce sera avec un très grand plaisir que je donnerai l'hospitalité à votre excellent livre (1). Vos bonnes doctrines sanctifieront ce nid d'hérésies de toutes sortes, et me réconcilieront avec la Providence. Je suis déjà tout fier de me voir votre cor-

(1) Ernest Bersot, *Essai sur la Providence*, 1re éd., Durand éd., 1853.

respondant et le dépositaire de ces belles pages qui partiront de chez moi pour faire si vite et si bien leur chemin dans le monde. Durand nous enverra ces jours-ci la liste des ouvrages qu'il désire voir annoncés sur votre couverture. Il vous demandera, je crois, une épreuve du titre et du verso. Le *Stahlbaum* sera demain déposé chez Philis.

Effectivement il fallait une étrange fatalité pour que deux fois nous nous soyons manqués. Quand donc aurons-nous le plaisir de vous voir déjeuner ou dîner avec nous ? Nous vous retenons pour le prochain voyage. Croyez en attendant à ma parfaite amitié

E. RENAN

64

A Ernest Bersot

Dimanche soir (début de 1853)

Je viens d'achever votre beau livre (1), mon cher ami, il m'a occupé tout entier hier et aujourd'hui, et je ne veux pas tarder un moment à vous dire combien j'en suis frappé. Pour le style, l'élévation morale, le ton ferme et grave, je ne vois pas que l'École ait jamais produit rien de plus distingué. Je vous décerne d'emblée — et ce jugement, j'en suis sûr, sera ratifié — le prix Montyon ; et à ce propos, s'il en est temps encore, ne manquez pas d'envoyer votre livre au concours de cette année. Vous avez des pages vraiment superbes et d'une perfection de forme qui me les fait lire et relire avec un plaisir infini. Vous savez que, sur les choses divines, je suis un peu hésitant. Toutefois je ne me persuaderai jamais qu'il y ait à cet égard entre nous un dissentiment bien réel ; en effet, j'accepte de tout point votre morale ; j'y trouve la plus parfaite expression de ma manière de sentir sur ce point. Étant d'accord sur la conséquence, il n'est pas possible que nous différions beaucoup

(1) *Essai sur la Providence.*

sur les prémisses. Et en effet, quand je serre de près le problème, j'en viens à croire qu'il n'y a guère entre nos théodicées que l'épaisseur de quelques mots. En général, vous portez dans votre langue philosophique plus de détermination que moi ; j'ai un peu moins de confiance dans la compétence du langage humain pour exprimer l'ineffable. Mais, en vérité, tout cela n'est que du plus ou moins, et je ne doute pas que je n'en vienne un jour à voir exactement comme vous. Le système que vous exposez si bien page 278, et dont je serais tenté de me rapprocher en quelques points, ne m'a, d'ailleurs, jamais entièrement satisfait. En même temps que je désirerais introduire le devenir dans l'être universel, je sens l'absolue nécessité de lui accorder la conscience permanente. Il y a là un mystère dont je n'entrevois pas la solution. Votre Providence me le résoudrait à merveille, et je crois que vous m'y convertirez. Quoi qu'il en soit, cher ami, vous avez fait un très beau livre et un acte de courage.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'applaudis des deux mains aux fines et vives allusions de la préface. Cela sera compris et fera bon effet. Ce ne sera qu'en faisant ligue et résistance sur tous les points qu'on sortira de cette infamie.

Que j'aurais aimé à parler longuement de votre excellent livre dans l'*Athenaeum*. Mais voyez combien vous avez raison de tonner, dans votre préface, contre la faiblesse morale de ce siècle. Ce misérable journal tourne, depuis quelques semaines, de la façon la plus déplorable. Il a inséré des vers à la Montijo, etc. Tout cela prouve qu'il fallait à tout prix, pour vivre, avoir quelques souscriptions des ministères. Certes il valait mieux mourir. Enfin, je suis tout à fait décidé, au moins jusqu'à nouvel amendement, à n'y rien signer.

Toutefois, ces misérables n'ayant pas encore complètement altéré le caractère général de la rédaction, je ne me ferai pas scrupule d'y mettre une notice bibliographique anonyme et d'y dire bien librement ce que je pense. C'est à Saisset qu'il appartient de parler de vous dans la *Revue des Deux Mondes*. Sans cela, je vous aurais offert avec empressement de le faire. Je suis à votre entière disposition

pour tout autre endroit où vous voudriez de moi. Faites remettre à Pelletan un exemplaire par Simon. A son défaut, je m'en chargerai. On m'a apporté 150 exemplaires ; on m'en promet 100 encore. J'ai bien regretté de ne pas m'être trouvé l'autre jour quand Vapereau est venu.

Et quand donc nous verrons-nous ? Je suis en vacances pour quinze jours ; à toute heure maintenant vous me trouverez ; venez donc.

Votre ami très sincère

E. RENAN

65

A Reinhard Dozy

Paris, 15 avril 1853

Mon cher ami,

M. Reinaud a reçu aujourd'hui et m'a remis l'épreuve de votre charmant et beaucoup trop aimable article sur *Averroès*. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je l'ai relu. Pour moi je n'y voudrais pas changer un seul mot. Ce n'est pas que j'accepte les éloges si flatteurs pour moi qui y sont contenus ; je les rejette sur le compte de votre amitié ; mais le témoignage même de cette amitié m'est trop précieux pour que j'y veuille rien changer. Toutefois, afin de vous laisser toute votre liberté, je vous expédie par la poste en même temps que cette lettre un exemplaire de l'épreuve. Ne vous occupez pas des fautes d'impression, qui sont assez nombreuses ; je m'en charge. Si vous voulez changer quelque chose, il suffira, je pense, que vous me l'indiquiez dans votre lettre. Pour moi je trouve tout cela excellent et parfaitement bien dit. La fin du 8e alinéa est le seul qui appellerait peut-être quelques modifications, en vue du nouveau public auquel l'article est destiné. Tout sera fait, je pense, si, au lieu d'*orientaliste* (2e colonne, 20e ligne en bas) nous mettions philologue, et

si, à l'avant-dernière ligne du paragraphe nous supprimions ces mots : *moins heureusement doués*. Nos confrères du *Journal asiatique* ne pourront pas supposer alors que nous prenons pour nous la meilleure part. Au fond, vous comprenez, et à part tout ce que vous dites en cet endroit de flatteur pour moi, je suis parfaitement en tout cela de votre avis. L'idéal est de réunir comme vous les deux aptitudes, et d'être à la fois savant éditeur et pénétrant historien. En ce sens je ne doute pas que vos *Récits* ne fassent époque ; car vraiment jusqu'ici nous n'avons pas eu un seul orientaliste historien.

Je suis toujours en suspens avec la *Revue des Deux Mondes*. Ces messieurs voudraient faire de moi comme de leurs rédacteurs habituels, une espèce de cheval d'omnibus, un scribe bon à tout et parlant de tout selon les idées de M. Buloz. C'est une position que je n'accepterai pas : on prendra ce que je donne, ou je me retirerai. Une heureuse circonstance vient me prêter des armes. Une revue qui cherche à se fonder et s'intitule *Contemporaine* m'a demandé ma collaboration. Je vais leur donner quelque chose et poser hardiment mon ultimatum à Buloz. J'aimerais mieux que mon article sur vos travaux parût dans la *Revue des Deux Mondes*, car elle a autrement de publicité, mais en tout cas je tiendrai ma promesse. Si le *Journal des Débats* permettait plus d'espace, je l'aurais déjà fait ; car j'y peux faire mettre quelque chose par M. de Sacy.

J'ai vu aujourd'hui notre ami Defrémery, qui est tout plongé dans Barkioarok et Ibn-Batouta. Il s'est excusé de revoir les épreuves de votre article, déclarant qu'il l'avait lu avec le plus grand soin et n'y voyait rien à changer. Il m'a indigné en me disant que ces messieurs de l'*Athenaeum* ont entre leurs mains, depuis le mois d'octobre, un article de lui sur vos travaux. Je reconnais bien là cette engeance. Mais vous avez eu le malheur, je crois, de n'être pas du même avis que M. de Rouypérier. Pensez-vous, vous ne serez jamais saint dans ce monde-là. Quelle déplorable chose que tous les organes de la publicité soient entre les mains du charlatanisme et de la bêtise ! Là vraiment est, je crois, le grand mal de ce temps-ci.

M. Reinaud n'est pas bien ; cette affection rhumatismale se portant à la tête et sur les yeux lui revient sans cesse. Je crains bien que la carrière scientifique de cet excellent homme ne soit à peu près terminée. Son amour-propre, poussé à l'excès, lui cause de vrais supplices ; excusons-le, car sa vanité ne l'a jamais empêché d'être bon et bienveillant.

Ici rien de nouveau. On parle de M. de Slane comme prochain orientaliste devant entrer à l'Institut. Vous avez lu sans doute dans le dernier numéro du *Journal asiatique* le très intéressant article d'Amari. Il ne serait pas impossible qu'aux prochaines vacances j'aille faire une promenade en Sicile. Dans un lointain plus vague, j'entrevois un voyage d'Espagne ; pour achever ce beau rêve, je me figure que je le fais avec vous et que je vous écris déjà : *Septimi Gades aditure mecum.* Certes, sous un autre gouvernement, tout cela serait très possible. Je demanderais une mission, et votre qualité d'étranger ne serait nullement un obstacle à ce que, sous une forme ou sous une autre, vous y eussiez part. Mais, en vérité, je m'égare, et vous entretiens de chimères. Écrivez-moi bientôt, parlez-moi de vos *Récits*, et croyez-moi votre bien sincère

E. RENAN

66

Au baron d'Eckstein (1)

Paris, 10 juin 1853

Monsieur le baron,

J'ai eu l'honneur de passer hier à votre hôtel, pour vous dire combien je regrettais de ne pas m'être trouvé chez moi dimanche, quand vous avez pris la peine de passer dans

(1) Ferdinand, baron d'Eckstein, né à Altona en 1790, mort à Paris en 1861. Lettre communiquée par M. de Vries Feyens, professeur à Amsterdam.

mon lointain quartier, et pour vous remercier du beau morceau dont vous avez bien voulu me remettre un exemplaire. J'y ai trouvé cette largeur et cette élévation de vues qui caractérisent tout ce que vous écrivez ; je ne parle pas de cette science si étendue et si sûre, qui suffirait pour vous assurer un des premiers rangs parmi les orientalistes contemporains, lors même que vous ne les surpasseriez pas tous comme philosophe et comme penseur. C'est surtout en lisant ce magnifique morceau que j'ai vivement regretté que vous ne consentiez pas à ouvrir plus souvent au public ces trésors de science et d'aperçus ingénieux que vous possédez et qui suffiraient à raviver la veine un peu tarie de l'orientalisme.

Quoique très peu porté par mes études et mes habitudes d'esprit à me ranger sous la bannière de l'école purement hellénique, j'avoue que j'ai été fort ébranlé et en grande partie convaincu par la lecture de votre lettre à M. Weber, et je crois que j'en viendrai à me ranger purement et simplement à votre formule, si sage et si modérée : la Grèce participant au mouvement général de l'esprit humain en Orient, mais transformant tout selon son génie original. Comme vous je crois que les fausses analogies auxquelles on se reporte d'ordinaire (emprunts faits par les Romains aux Grecs, par les nations romanes à l'antiquité, etc.) ont égaré la question et produit par leur exagération une réaction non moins exagérée. J'avoue que ce qui m'a toujours arrêté dans l'hypothèse des réactions vraiment fécondes entre la Grèce et l'Orient, c'est la forme toute grecque des productions helléniques, l'absence de ces taches qui décèlent toujours un mélange de sang étranger. Si Anaxagore, Démocrite, Pythagore lui-même avaient réellement *étudié* dans les écoles de l'Orient, n'en aurions-nous pas quelques traces bien précises, des indications de lieux, des mots sanscrits, comme cela a lieu pour l'époque beaucoup plus moderne où la Grèce est en rapport en Orient d'une manière certaine et régulière ? Au lieu de cela, nous n'avons que cette vague formule de voyages à la recherche de la sagesse chez les Chaldéens, les Indiens, les Phéniciens, etc., mots qui ne semblent pas avoir eu pour les anciens de sens bien

précis, et que je suis porté à croire qu'ils employaient un peu à tort et à travers, sans savoir ce qu'ils disaient. Du moment que ces voyages furent devenus un des éléments de la légende des anciens sages, on répéta cette formule pour tous ; à peu près comme au moyen âge lorsque la science arabe se fut répandue en Occident au XIIe siècle, on attribua la connaissance de l'arabe à des personnages fort antérieurs à cette époque, dont on voulait relever le savoir. L'identité de l'esprit humain agissant d'une manière analogue sur plusieurs points et surtout le développement similaire de la race indo-européenne dans toutes ses branches me semblaient suffisants pour expliquer des ressemblances générales, qui n'offrent pas un cachet bien spécial d'emprunt. Voilà quelles étaient mes objections. Mais j'avoue qu'après vous avoir lu, je les trouve fort affaiblies, sinon tout à fait effacées.

En effet vous établissez fort bien qu'il ne s'agit pas d'un emprunt comme un autre ; mais d'une sorte d'infusion de doctrine par suite d'un rapprochement général et peut-être momentané de diverses civilisations de l'Orient et de la Grèce. En voyant l'apparition définitive de la conscience grecque coïncider au VIe siècle avec les mouvements qui, à la même époque ou un siècle auparavant, apparaissent en Chine, dans l'Inde, dans la Perse, j'avais été porté déjà à quelque hypothèse analogue. Votre remarquable travail fixe mes idées et me les formule à moi-même avec une précision que je n'avais jamais cherché à leur donner. En ce qui concerne Pythagore en particulier, le rapport de sa rythmique avec celle de l'Inde, ce trait si spécial et si caractéristique m'avait frappé : vous le développez avec une force et une supériorité qui ne laissent rien à désirer.

Je regrette que votre prochain départ ne me permette pas d'aller puiser à votre savoir comme vous avez bien voulu m'y inviter, et je me promets bien de le faire à l'époque de votre retour. Croyez, en attendant, Monsieur le baron, à la haute estime et à l'admiration toute spéciale avec lesquelles je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

67

A François-Marie Luzel (1)

Paris, 1er août 1853

Monsieur,

J'ai été infiniment flatté de recevoir il y a quelques jours le bel article sur la parole que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Vous avez su envisager ce difficile et riche sujet par des côtés tout à fait neufs : votre théorie de la production de la voyelle m'a surtout semblé ingénieuse et vraie. Je crois comme vous que c'est la voyelle qui fait la syllabe — *au point de vue de la physiologie*, et que par conséquent le compte de syllabes doit se régler par celui des voyelles effectives, bien qu'*au point de vue de la grammaire*, le rôle de la voyelle soit secondaire et qu'elle représente l'élément fluide du langage. Cela n'est nullement contradictoire, et vous l'avez très bien montré par l'exemple des langues sémitiques, auxquelles il faut toujours se rapporter quand on veut se faire une idée juste de la phonétique générale des langues ; car il faut avouer qu'elles se sont posé le problème de la constitution de la syllabe avec bien plus de délicatesse que les langues indo-européennes. Vous avez ajouté par ce bel article, Monsieur, un nouveau titre à ceux que vous assuraient vos travaux antérieurs, auxquels vos études spéciales et votre position donnent un prix tout à fait à part. Je me permets de vous adresser un opuscule, qui ne vous apprendra pas autant de choses que vous m'en avez appris, mais qui vous prouvera du moins avec quelle haute considération j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Les lettres manuscrites de Renan à F.-M. Luzel, érudit breton (1821-1895), ont été données à Henriette Psichari en 1954 par Mme A. Bouchage, fille d'Anatole Le Braz, qui était exécuteur testamentaire de F.-M. Luzel. Elles font partie de la collection Scheffer-Renan.

68

A M^me^ Eugène Burnouf (1)

Paris, 14 janvier 1854

Madame,

L'extrême réserve de mon caractère m'empêcherait sans doute longtemps encore de vous dire toute ma pensée sur la démarche si délicate dont M. Egger (2) a bien voulu être l'intermédiaire, et cependant il me serait pénible qu'un doute ou un malentendu pût planer sur mes véritables sentiments. En vous exprimant le désir que j'aurais d'obtenir la main de M^lle^ Laure, M. Egger n'a fait qu'interpréter mon vœu le plus cher ; il n'a pu exagérer la vivacité de mes souhaits ni trop vous dire combien j'attacherais de prix à cette faveur. Mais je crains parfois que, par un excès d'empressement qui est dans son caractère, et qui part du reste d'une excellente qualité, son zèle à servir ses amis, il n'ait présenté sous un faux jour une démarche qui, de ma part, n'était encore que l'expression d'un espoir timide et une permission demandée pour des relations plus suivies.

Je regretterais infiniment que M^lle^ Laure ait pu croire que je demandais sa main avant qu'elle ait pu comprendre que je l'aime et aussi peut-être que je suis digne d'être aimé. Plus que personne, j'ai besoin pour être apprécié d'être longuement connu. Timide dans l'expression de mes sentiments, précisément parce que ces sentiments sont sincères ; mettant une sorte de pudeur à me dévoiler moi-même, à moins d'une longue intimité, j'ai toujours éprouvé que mon premier abord laisse une impression d'embarras et de froideur. Mais je peux ajouter aussi que personne ne m'a connu de près sans reconnaître bientôt les qualités de

(1) (Minute conservée, coll. Scheffer-Renan).
(2) Émile Egger, 1813-1885, helléniste, membre de l'Institut.

cœur et d'esprit que ma réserve ne laissait pas soupçonner. Je suis le premier à reconnaître qu'une femme vaine et frivole, comme on l'est généralement en France, ne saurait pas me comprendre sous cette écorce un peu dure à pénétrer. C'est parce que j'ai cru M^lle^ Laure capable d'une plus bienveillante justice ; c'est parce que j'ai pu juger par moi-même de son tact, de sa finesse d'esprit, de sa haute raison : c'est parce que j'ai senti revivre en elle l'homme du monde que j'ai le plus aimé et dont l'amitié me relevait à mes propres yeux, que j'ai osé espérer que mes défauts trouveraient grâce à ses yeux en vue de qualités solides dont son père daignait faire quelque estime.

Ce que je demande à M^lle^ Laure, c'est donc de ne pas me juger trop vite. Je serais désolé qu'elle crût que la pensée vulgaire d'un mariage, sans souci de la sympathie réciproque, a pu un moment entrer dans mon âme. Ce que je veux, c'est lui plaire. Pour cela, j'attendrai, j'attendrai autant qu'elle voudra. Certes, M^lle^ Laure trouvera facilement des qualités plus extérieures et plus brillantes que les miennes ; mais je crois qu'elle trouvera difficilement une âme plus droite, des affections plus pures. Peut-être reconnaîtra-t-elle que les sentiments les plus profonds ne sont pas à la surface et que la timide réserve qui ose à peine se définir à elle-même part d'une affection d'autant plus vraie qu'elle tend moins à s'exprimer.

Voilà donc, Madame, la prière que j'ose vous adresser. Ce serait de faire revenir M^lle^ Laure sur la fâcheuse impression qu'ont peut-être laissée en elle des instances trop hâtives. Loin de me trouver blessé de ses hésitations, j'en suis ravi, car elles me prouvent, dis-je, que M^lle^ Laure entend la question comme je l'entends moi-même. Je n'ai pas encore le droit d'être aimé de M^lle^ Laure ; qu'elle veuille bien me connaître, qu'elle veuille bien tenir compte de mon caractère trop réservé : c'est là un défaut dont elle aura à me corriger. Mais surtout qu'elle ne prononce pas prématurément en son cœur une parole dure contre moi. Cela me serait trop cruel, et peut-être M^lle^ Laure s'exposerait-elle à dédaigner des qualités qu'elle est mieux faite que personne pour apprécier.

J'ai été bien heureux de voir que la seule objection à laquelle je n'avais aucune réponse à faire, celle qui pouvait être tirée de la modicité de ma position actuelle, ne vous avait pas arrêtée, Madame. Ma santé aussi, je le conçois, pourrait inspirer quelques inquiétudes ; mais à cet égard, j'ai la meilleure des garanties, c'est que je ne suis jamais malade ; tous mes amis peuvent l'attester. Les signes de fatigue qui paraissent sur ma figure viennent de ma mauvaise habitude de travailler fort tard dans la nuit : un simple changement dans mon régime à cet égard suffit pour les faire disparaître.

Excusez, Madame, la liberté que j'ai osé prendre de vous ouvrir ainsi toute ma pensée. Je vous écris ces lignes sans en avoir parlé à personne, pas même à celle en qui se sont jusqu'ici concentrées toutes mes affections, à ma sœur. Cette lettre sera, si vous le voulez, comme non avenue dans les prochaines visites que j'aurai l'honneur de vous faire. Je désire surtout que ma sœur ne la connaisse pas : elle y verrait peut-être un manque de confiance, tandis qu'en réalité le seul motif qui m'y porte est la vivacité d'un sentiment qui désire n'avoir d'autre témoin que lui-même.

Agréez, Madame, l'assurance du profond respect et de la haute estime avec lesquels je suis,

Votre très obéissant serviteur.

E. RENAN

69

A Jules Simon

Paris, 15 janvier 1854

Mon cher ami,

Il faut avouer que nous traversons un véritable feu croisé de malentendus. Je venais de recevoir votre lettre hier matin, quand je rencontre Buloz dans la rue. « Eh bien, me dit-il, vous faites l'article sur Channing ? M. de Rémusat

m'a écrit pour cela. — Oui, dis-je, et sur le livre de Simon. — Non, sur Channing seul. Simon ira avec Saisset ; en attendant, donnez-lui une note dans le bulletin. — Mais Cochut [?] m'a affirmé que M. de Rémusat, en renonçant à Channing, voulait qu'on associât le livre de ce dernier à celui de Simon. — Cochut arrange tout cela en républicain. « Donnez-moi un article sur Channing où il y ait beaucoup de biographie... etc (1). »

Il m'eût été inutile d'insister et à vous dire vrai, je prévoyais tout cela. Je connais assez bien Buloz pour avoir aperçu du premier coup qu'il ne voulait pas d'un article de fond, qui mît votre livre trop en évidence. J'étais assuré que l'article étant fait, il l'eût refusé. Sa manière est de n'opposer tout d'abord aucun refus catégorique, mais de laisser entrevoir son mauvais vouloir, puis de rebuter par d'interminables détails ou par un ajournement définitif. J'ajouterai que, loin que les dispositions de Buloz soient allées en s'améliorant, il m'a parlé cette fois des dimensions que devrait avoir la note ; il est vrai que cela ne peut être pris au sérieux : il m'a dit en propres termes : « *Une note d'une page et demie* » !

Certes, s'il devait en être ainsi, j'approuverais votre résolution de préférer le silence à une mention aussi indigne de vous et de votre livre. Tout cela, mon cher ami, me mécontente très vivement. Mais qu'y faire ? Ma proposition, en tout cas, vous reste acquise ; je tiens à votre disposition une note honorable et significative dans sa forme ; j'ose même promettre que les limites ridicules assignées par Buloz seraient dépassées. J'ajoute que si, par un accident quelconque, M. de Sacy ne faisait par l'article des *Débats*, (peut-être les changements qui résulteraient de la mort de M. Bertin rendraient-ils cette hypothèse possible ?) je reprends mes premières offres et me mets à nouveau à vos ordres pour ce journal.

Ce que vous m'annoncez pour l'Académie me fait grand plaisir ; je m'y attendais du reste. Croyez que le désir de

(1) L'article de Renan : *Channing et le mouvement unitaire aux États-Unis*, parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 décembre 1854.

contribuer au succès de votre livre est chez moi bien sincère. J'espère que je n'en serai pas réduit à cette simple expression de ma bonne volonté. En tout cas, croyez-moi toujours votre ami tout dévoué

E. RENAN

70

A Ernest Bersot

Paris, 18 janvier 1854

Mon cher ami,

La bonne nouvelle que vous m'avez annoncée m'a fait le plus vif plaisir, mais ne m'a pas surpris. Vous savez que, dès l'apparition de votre livre, je vous en portai l'augure, je suis heureux d'avoir été si bon prophète. Simon m'a écrit avant-hier pour m'apprendre qu'on le portait également. Sans doute on vous mettra tous deux sur la même ligne et au premier rang. Ce sera là certes une démonstration significative, s'il en fût. J'y applaudirai de toutes mes forces. En attendant, voici les renseignements que vous m'aviez demandés. La commission pour le prix Montyon se compose, outre MM. Saint-Marc et Villemain, de MM. A. de Vigny, chancelier, Empis, de Salvandy, Saint-Aulaire, de Rémusat. Tout cela, comme vous voyez, est bon, ou du moins indifférent, et je ne doute pas de votre succès. Je vous avertis cependant que M. Guizot fait les plus grands efforts pour donner la première place au livre de l'abbé Gratry. D'après les renseignements que j'ai recueillis, les membres de la commission se seraient déjà partagé les volumes présentés, c'est sans doute à M. de Rémusat que le vôtre est échu. C'est vers le mois d'avril, m'a-t-on dit, que se font les rapports, et au mois de juillet, un mois environ avant la séance, que l'Académie prend sa résolution définitive. Enfin, mon cher ami, votre victoire me semble assurée, et je vous en présente d'avance mes félicitations. Voilà

enfin un succès qui justifie la Providence de toutes les façons, car à voir tant d'autres dont nous sommes témoins, avouez qu'on pourrait être tenté de dire que Jupiter laisse le monde aux myrmidons.

Pour Dieu, soyez donc moins rare. On ne vous voit jamais. Croyez tout de même à ma vive et sincère amitié

E. RENAN.

71

A l'abbé Valentinelli

Paris, 18 janvier 1854

Monsieur,

Le souvenir des complaisances infinies que vous avez eues pour moi durant mon séjour à Venise m'autorise à vous présenter mon ami, le Dr Charles Daremberg, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine à Paris, chargé d'une mission littéraire en Allemagne et dans le Nord de l'Italie. M. Daremberg s'occupe spécialement d'histoire de la médecine et des auteurs médicaux grecs et latins. Il aura sous ce rapport une ample moisson à faire dans votre bibliothèque de Saint-Marc, et je ne doute pas qu'il ne trouve de votre part les facilités et les attentions délicates dont j'ai conservé un si agréable souvenir. J'aurais bien désiré vous faire passer un exemplaire d'un essai sur *Averroès et l'averroïsme* que j'ai imprimé il y a quelque temps, où j'ai fait grand usage des notes que j'avais recueillies à Saint-Marc, en vous en témoignant ma reconnaissance. Mais je ne sais encore si mon ami Daremberg peut s'en charger. En tout cas, je saisirai la prochaine occasion pour vous le faire passer. Croyez bien, Monsieur l'abbé, qu'il est impossible de se rappeler avec plus de plaisir des relations passées que je ne me rappelle celles que j'ai eues avec vous, et agréez

l'assurance du profond respect et de la considération avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN
rue des Saints-Pères, 3, Paris

72

A *M^me^ Eugène Burnouf* (1)

Paris, 14 février 1854

Madame,

Je n'ai pas voulu déranger hier soir la réunion de mesdemoiselles Burnouf en vous faisant part de quelques réflexions qui me sont venues à la suite de l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir dimanche dernier avec vous. Je crains par moment qu'en vous présentant une éventualité éloignée comme une objection actuelle, je n'aie un peu exagéré les charges qu'il était de mon devoir de vous faire connaître. La pensée d'un délai à laquelle vous sembliez amenée, Madame, me fait croire surtout que mes observations ont dépassé leur but et que je vous ai présenté ma situation comme plus défavorable qu'elle n'est en réalité. Je puis dire en toute vérité que je n'ai actuellement aucune charge de famille : le supplément annuel que nous faisons à la rente de notre mère ne nous impose aucun sacrifice ; ce supplément forme une dette capitalisée dans la maison de notre frère, et qui, si nous avions le malheur de perdre notre mère, serait au-dessous de la valeur de la propriété qui nous resterait. Quant aux obligations que je puis avoir envers ma sœur, c'est là une dette de cœur qui n'a pas d'échéance et qui, en tout cas, ne pourrait créer aucun embarras aux premiers temps de notre union.

Il m'est difficile, je l'avoue, de voir dans ces difficultés

(1) (Minute conservée, coll. Scheffer-Renan.)

extérieures un motif de retard à la réalisation de mon vœu le plus cher. Je l'ai dit et je ne me lasserai pas de le répéter, Madame, tandis qu'il s'agira de laisser à M^lle^ Laure le temps de me reconnaître et de m'aimer, je consentirai à tout avec bonheur ; mais un délai fondé sur tout autre motif me ferait de la peine. Notre fortune serait très humble, il est vrai, mais enfin, grâce à la simplicité de nos goûts et aux excellentes habitudes d'économie de M^lle^ Laure, elle serait suffisante. Ne vaut-il pas mieux nous réserver la joie de voir notre position s'améliorer peu à peu ? Il nous sera bien doux, ce me semble, de nous rappeler un jour nos modestes commencements et de penser que quand nous nous sommes donnés l'un à l'autre, ce fut vraiment un acte de confiance réciproque.

J'ajoute que mon union avec la fille d'Eugène Burnouf serait mon titre principal à une amélioration immédiate, et que, par conséquent, il y aurait comme un cercle vicieux à différer cette union jusqu'à un avancement auquel cette union elle-même contribuerait si efficacement.

J'ose croire, Madame, que vous ne verrez pas dans ces réflexions le fait d'un empressement déplacé. Je trouve parfaitement raisonnable le désir que doit avoir M^lle^ Laure d'attendre et de réfléchir ; je combats seulement l'ajournement en vue d'une amélioration future de ma position. Pour moi, j'aimerais à songer que tout m'est venu avec elle et je regretterais presque un avantage qui pourrait me faire croire qu'elle m'a agréé pour autre chose que pour moi-même.

En soumettant ces réflexions à votre sagesse, je suis avec le plus profond respect, Madame,

Votre très humble et obéissant serviteur

E. RENAN

73

A Sainte-Beuve

Paris, 8 mars 1854

Monsieur,

Je croirais manquer à un devoir si je ne vous témoignais ma reconnaissance pour la mention si flatteuse que vous avez bien voulu m'accorder dans votre charmant article de lundi dernier. J'y suis d'autant plus sensible qu'il n'est personne au monde dont j'aie plus vivement désiré l'approbation, et dont le jugement ait pour moi plus de prix. Sans doute, Monsieur, je sais faire, dans les paroles beaucoup trop indulgentes que vous avez employées à mon égard, la part de cette indulgence que j'ai toujours été si heureux de trouver en vous pour moi, mais cette bienveillance même est pour moi d'un prix infini, et je regarde comme un des plus heureux événements de ma vie littéraire l'expression publique qu'il vous a plu d'y donner. La conscience de ce que je dois à la lecture de vos écrits est chez moi si profonde que rien ne pourrait égaler à mes yeux le bonheur de me voir avoué par celui à qui je dois la plus grande partie du peu de bien qui est en moi.

Je me permets de joindre à ces remerciements un essai que j'ai donné récemment à la *Revue* (1), en vous priant de l'agréer, Monsieur, comme un témoignage des sentiments de reconnaissance et d'admiration avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) *De la poésie des races celtiques, Revue des Deux Mondes,* 1er février 1854. O. C. II.

74

A Arthur de Gobineau (1)

Saint-Malo, 19 août 1854

Monsieur,

Un voyage que j'ai dû faire dans ma famille en Bretagne m'a empêché de répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il y a quelques semaines. Je ne veux pas toutefois attendre mon retour à Paris pour vous faire connaître mes intentions relativement à l'article que j'espère bien faire dans la *Revue* sur votre bel ouvrage (2). La raison qui me faisait croire qu'il y aurait peut-être avantage à différer jusqu'à l'achèvement définitif, c'est que M. Buloz se montre en général difficile pour admettre des articles sur un livre donné, quand ce livre ne se rattache pas à une série de travaux qui préoccupe depuis quelque temps l'opinion publique. Il n'est pas probable, il est vrai, que quand vos deux derniers volumes paraîtront, il se trouve quelque autre ouvrage digne d'y être associé, néanmoins ce rappel d'un ouvrage qui, quelque temps auparavant, aura fait impression sur l'opinion publique serait une bonne occasion pour un article de revue. Ce qui doit faire en effet, ce me semble, la différence de ces articles et des notices purement bibliographiques, c'est qu'ils s'appliquent à des faits ou à des opinions déjà entrés dans la circulation et sur lesquels le public est censé avoir réfléchi.

Je dois vous avouer d'ailleurs, Monsieur, que mes engagements antérieurs, soit avec la *Revue*, soit avec le *Journal des Débats*, me forceraient en tout cas à remettre mon travail sur votre livre à une époque relativement assez éloignée.

1) (Bibl. de Strasbourg.) Publiée par M. de Lacretelle, *Revue de la Semaine*, 21 juillet 1922.
(2) *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1853.

J'ai promis à la *Revue* un article sur Channing, un autre sur l'*Histoire du peuple d'Israël* de M. Ewald. Espacés de trois ou quatre mois, comme le sont d'ordinaire mes travaux dans la *Revue*, ces deux engagements me mèneraient déjà assez loin. En outre, on me presse très vivement en ce moment d'interrompre tous mes travaux de journaux et de revues pour ne m'occuper que de l'achèvement et de la publication immédiate de mon *Essai sur l'histoire et le système général des langues sémitiques* (1), auquel je travaille depuis longtemps. Des intérêts fort graves m'engageraient en effet à sacrifier à cela toutes mes autres occupations, et si je ne le fais pas d'une manière absolue, au moins devrai-je réduire encore le temps que je donnais aux publications périodiques. Je n'ose donc espérer de pouvoir parler de votre livre avant la fin de cette année. Or il me semble qu'à cette époque-là vos deux derniers volumes auront paru ou seront bien près de paraître. Malgré mon extrême désir de vous satisfaire, et de rendre à votre livre si remarquable la justice qu'il mérite, tout ce que je peux est de vous proposer de faire *dès à présent* une notice *bibliographique*, sur votre ouvrage, dans le *Bulletin*, à la fin de la *Revue*. Je tâcherai de donner à cette notice une étendue et une importance qui l'empêcheraient de passer inaperçue. Seulement il faudrait prendre garde que M. Buloz ne s'envisageât comme dégagé de sa promesse par cette notice, et ne voulût plus ensuite d'un article plus étendu. A vrai dire, le silence qu'il a gardé à mon égard sur ce sujet me fait craindre un peu qu'il n'élevât quelque difficulté, car d'ordinaire, il me parle d'avance des articles qu'il désire me voir traiter.

Je n'accepte pas du reste, Monsieur, la pensée beaucoup trop bienveillante qui vous fait croire que mon article servirait en quelque chose votre livre. Votre livre fera fort bien tout seul son chemin dans le monde ; il est naturel qu'il soulève quelques dissentiments, et moi-même, je l'avoue, tout en rendant justice à la vivacité d'esprit, aux qualités historiques, aux connaissances variées qu'il suppose, j'aurai bien à faire quelques réserves, non sur la thèse

(1) O. C. VIII.

fondamentale, mais sur quelques applications ; ces légères restrictions n'empêcheront pas plus le public qu'elles ne m'empêchent moi-même de placer le livre et son auteur au rang distingué qu'ils méritent.

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis

Votre serviteur tout dévoué

E. RENAN

75

A Michel Nicolas (1)

Paris, 10 janvier 1855

Monsieur,

J'ai reçu il y a quelques jours votre excellent travail sur Louis Cappel et, bien que l'envoi fût de la main de M. Grimblot, j'ai supposé que je le devais à une pensée bienveillante de votre part. Je vous remercie bien vivement de m'avoir fait lire cette intéressante notice, qui m'avait échappé dans la *Revue de théologie* que je ne vois qu'irrégulièrement. Louis Cappel ne m'était connu que par ce qu'on en dit dans toutes les histoires de la ponctuation massorétique. Vous m'avez tout appris sur son rôle comme théologien et même comme exégète. Je crois avec vous qu'il a tenu à fort peu de chose que le mouvement de saine exégèse qui s'est produit en Allemagne à la fin du dernier siècle ne se soit produit en France au XVII^e^ siècle par les interprètes protestants et même par quelques catholiques tels que Richard Simon. L'étroite et littérale orthodoxie qui a toujours formé le caractère de la théologie française, soit catholique, soit protestante, empêcha seule cet excel-

(1) Professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban. Les lettres à Michel Nicolas ont été publiées dans *L'esprit français* le 10 novembre 1930.

lent résultat. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point j'applaudis aux principes qui m'ont paru avoir dicté votre excellent travail. Autant je crois peu à l'avenir du protestantisme dogmatique et orthodoxe dans notre pays, autant je pense que le protestantisme critique et épuré, dans le genre de celui de l'Allemagne du Nord, peut rendre d'immenses services à la cause de la saine religion et de la raison. J'ai vu avec peine que cette pensée que j'ai récemment développée dans un article de la *Revue des Deux Mondes* a été mal comprise par quelques personnes. Je croyais avoir fait comprendre assez clairement que mes critiques ne tombaient que sur les fractions du protestantisme qui se rapprochent du catholicisme par leur manière carrée et absolue de poser le dogme.

Je suis infiniment heureux, Monsieur, que cette circonstance m'ait mis en rapport avec vous. Ce que je connaissais de vos travaux antérieurs et ce que m'a écrit de votre rare mérite votre ami Grimblot m'avaient inspiré un grand désir de vous connaître. Les travaux à la fois philosophiques et critiques dans le genre des vôtres sont si rares dans notre pays qu'il faut tenir pour une bonne fortune de rencontrer des personnes qui joignent comme vous à d'éminentes facultés une culture puisée aux grandes écoles. Agréez de nouveau, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance du profond respect et de la haute considération avec lesquels je suis

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

3, rue des Saints-Pères

76

A Edmond de Pressensé (1)

Paris, 16 février 1855

Monsieur,

J'ai lu avec un bien vif intérêt ce que vous avez écrit sur mon dernier article de la *Revue*. Si je n'étais en ce moment exclusivement occupé par un travail difficile et pressé, je vous aurais demandé l'insertion de quelques lignes destinées à vous faire comprendre que mes sévérités n'étaient pas contre vous. Une occasion meilleure se présentera sans doute à moi de me mieux expliquer, et à vous de mieux marquer mon intention. Cette intention, vous l'avez par moment très bien saisie, Monsieur, et je ne pensais pas, je l'avoue, qu'on pût s'y méprendre. Seulement il fallait me tenir compte de bien des choses que je ne pouvais dire, mais que j'indiquais, ce me semble, aussi clairement que possible. Quand j'ai cherché à établir que la France est essentiellement catholique, absolue, sans critique, dénuée d'initiative religieuse, je ne prétendais nullement lui faire un compliment. Il y a, si je ne me trompe, à l'endroit que vous citez, un ton de vivacité et d'ironie qui ne laissait aucun doute à cet égard. On ne s'y est pas mépris, en effet, et j'ai eu la satisfaction de voir qu'une bonne partie des personnes qui m'ont fait l'honneur de me lire n'ont vu dans mon article rien moins qu'une défense du catholicisme et des tendances de l'esprit français.

J'ai voulu faire toucher du doigt le mal de notre pays, en laissant à chacun le soin de faire ses réflexions et de tirer les conséquences. Et ces conséquences, je ne les tirais pas, parce que l'expression carrée de mon opinion eût présenté un air de déclamation générale qui l'eût affaiblie. On eût vu dans mon article une sorte de manifeste de circonstance,

(1) (*L'amateur d'autographes*, janvier 1887.) Edmond de Pressensé avait publié dans la *Revue chrétienne* de février 1855 un article violent contre le travail de Renan sur Channing (15 décembre 1854) et sur l'article : *L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* (16 janvier 1855), O. C. VII.

et on s'en fût défié. J'ai toujours pensé, pour ma part, que la critique pure est une manière bien plus efficace pour réveiller les esprits que l'exposition dogmatique. C'est la seule qui convienne à la *Revue*, qui n'est ni une chaire ni une tribune, mais un simple écho de ce que dit et pense le temps présent. Si j'ai eu l'air par moment de faire l'apologie du système de paresse et d'indifférence qui fait le fond du catholicisme, le ton de ces passages n'indiquait-il pas suffisamment qu'en m'efforçant ainsi, par un raffinement d'impartialité, de donner à une mauvaise cause, qui n'est pas la mienne, un ton supportable, je ne laissais pas de la trouver fort mauvaise ? Et au fond, Monsieur, tout cela n'a été chez moi ni feinte ni artifice d'exposition. C'est qu'en effet je crois que toute chose a son bon et son mauvais côté et que la mission du critique est de mettre vivement en lumière l'un et l'autre. D'ailleurs, je le répète, le ton général de la *Revue* ne me permettait pas autre chose ; aurais-je pu y dire le quart de ce que j'ai dit en prenant le ton du parti pris ?

Je regrette donc, Monsieur, que vous n'ayez pas interprété un peu plus largement ma pensée ; notre dissentiment est réel et vous aviez parfaitement le droit de l'exprimer, mais ce dissentiment de ma part n'était pas une hostilité. Le mot dont vous vous servez, deuxième colonne, en haut, m'a fait peine. La pensée que vous citez en note est toute simple, *dans sa forme hypothétique*. Il est clair que si l'humanité était composée de quelques milliers d'individus comme vous et moi le problème du monde serait fort simplifié et que nous n'aurions pas à regretter tant de défaillances et de sottes réactions. Est-ce à Messieurs de la religion réformée que j'ai à rappeler ceci, à eux, minorité intelligente, écrasée par la foule, qui n'a pu s'élever jusqu'à eux ?

Je vous demande instamment, Monsieur, de ne donner aucune publicité à cette lettre écrite à la hâte, et vous prie d'agréer l'assurance des sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

rue des Saints-Pères, 3

77

A Michel Nicolas

Paris, 21 juillet 1855

Monsieur,

L'achèvement de l'impression de mon *Histoire des langues sémitiques* (1) m'a mis fort en retard avec vous. Cette impression est enfin terminée et j'ai donné ordre à mon libraire de vous en faire passer un exemplaire. Vous le recevrez sans doute dans quelques jours. Votre jugement est un de ceux auxquels je tiens le plus et je puis vous dire sans compliment que vous êtes la personne de France la plus compétente pour avoir sur mon livre une opinion motivée. Nos orientalistes se renferment obstinément dans leur spécialité et se refusent à toute critique un peu déliée. Vous savez, d'ailleurs, quels obstacles rencontrent dans ce pays toutes les vues critiques sur la littérature des Hébreux. C'est vous dire assez que je n'espère guère de juges à la fois compétents et bienveillants. S'il vous plaisait de dire votre avis sur mon essai dans la revue de M. Colani, j'en serais fort honoré. Toutefois, faites à cet égard selon vos convenances et ne voyez en ceci que l'expression d'un désir de ma part très naturel.

Avez-vous lu dans le *Journal de l'Instruction publique* une note que j'y ai fait insérer sur votre *Histoire littéraire de Nîmes* (2) ? Cette note a eu de fort étranges destinées. J'étais tellement accablé d'épreuves à l'époque où je reçus votre livre que je me vis dans l'impossibilité d'en parler comme je l'eusse désiré. Je priai ma sœur, avec laquelle je demeure et dont la pensée est en toute chose parfaitement identique à la mienne, de tenir ma place et nous envoyâmes la note susdite à l'*Athenaeum*. Or, l'*Athenaeum*

(1) Parue en juillet 1855.
(2) Michel Nicolas avait fait paraître cette *Histoire littéraire de Nîmes* en 1854 (3 vol.).

venait de recevoir sur le même sujet un article de Grimblot (lequel, pour le dire en passant, n'a pas encore paru, je crois). Nous n'eûmes donc d'autre ressource que le *Journal de l'Instruction publique*, qui inséra notre courte annonce avec empressement, mais en y faisant une correction que je vous signalerai pour vous égayer et comme symptôme du temps présent. Le mot de *proscription*, en parlant de la Révocation de l'édit de Nantes, fut remplacé par le mot de *révocation*. Vous voilà bien averti ; si vous ne voulez encourir la censure, évitez ce mot mal sonnant.

Grimblot vous a sans doute informé de son départ pour l'Allemagne. Sa rentrée dans la diplomatie m'a fait grand plaisir. J'espère d'ailleurs qu'il va nous revenir chargé de dépouilles de l'Allemagne, dont nous avons si fort besoin pour cacher notre pauvreté. J'écris en ce moment un article pour la *Revue des Deux Mondes* sur la *Geschichte des Volkes Israël* de M. Ewald (1), sur lequel je vous demanderai votre jugement. Si vous n'aviez pas vu l'article du *Journal de l'Instruction publique*, écrivez-le-moi pour que je vous le fasse passer ou du moins pour que je vous indique la date à laquelle il a paru. Je me reproche parfois de n'avoir pas plus fait pour votre excellent travail, mais les exigences de l'Imprimerie impériale ne m'ont pas laissé tout l'hiver un instant de relâche.

Écrivez-moi bientôt et croyez, Monsieur et ami, à ma haute estime et à mon parfait attachement

E. RENAN

(1) Cet article parut le 15 novembre 1855.

78

A Georges Leblois

Paris, 24 juillet 1855

Monsieur,

Voilà effectivement de bien grosses impertinences et où ni vous ni moi ne sommes ménagés (1) ; je vois avec satisfaction que vous en prenez comme moi gaiement votre parti. Autant j'ai regretté d'avoir été mal compris dans *Le Lien* (2), parce qu'en me comprenant mal, *Le Lien* n'avait pas tout à fait tort, autant les méprises de *L'Espérance* me touchent peu car je les trouve de tout point injustes et mal fondées. Je vois que la prétention à l'orthodoxie produit partout le même style, et que l'hérésie serait encore bonne à quelque chose, ne servirait-elle qu'à enseigner la modération et le bon goût. Elle met aussi en fort bonne compagnie puisqu'on s'y rencontre avec vous.

Consolons-nous donc d'être réprouvés par des personnes dont la présence rendrait le paradis peu enviable, et croyez, Monsieur, que je suis avec la plus haute considération et la plus vive sympathie,

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

(1) (Bibl. de Strasbourg). Il s'agit du numéro du 5 juillet de *L'Espérance* contenant des attaques de Gustave Masson contre Renan et une protestation des pasteurs de Strasbourg contre le pasteur Leblois.

(2) Il s'agit d'un article d'Athanase Coquerel dans *Le Lien* du 27 janvier 1855.

79

A Ernest Bersot

Paris, 12 août 1855

Agréez mes bien vifs remerciements, mon cher Bersot, pour votre aimable et excellent article, que j'ai envoyé tout de suite chez Hachette. Vous avez compris cela comme si vous n'aviez fait de votre vie que du sémitisme ; je n'aurai pas d'article plus intelligent que le vôtre, ni certes de plus amical. Comme on sait votre amitié, on réduira à leur juste valeur les compliments que vous me faites, et que sans cela, dans l'intérêt de la vérité, je serais obligé de trouver fort exagérés. Votre fin est très spirituelle, très perspicace, et dit pour moi des choses excellentes, que je n'aurais pas si bien dites moi-même. Que me parlez-vous de remanier ? C'est pensé et écrit à merveille. Je n'ai changé qu'un mot et cela dans une citation que vous faites de mon essai, le mot *clair-obscur*, que j'ai eu le tort d'employer dans un sens qu'il n'a qu'en Italie, où on le prend dans le sens de *grisaille*.

Encore une fois, merci, mon cher ami. Reposez-vous, préparez-vous pour de nouveaux travaux et croyez toujours à ma vive et sincère amitié

E. RENAN

80

A X... (1)

Paris, 16 août 1855

Monsieur,

J'ai rêvé toute la nuit à votre Jeanne d'Arc, et quoique de toutes les idées qui me sont venues aucune ne soit, je crois, réalisable, j'ai voulu vous les écrire, afin de vous

(1) La minute de cette lettre se trouve à la B. N., fonds en cours de classement. Il pourrait s'agir d'un tableau projeté par Ary Scheffer.

prouver l'amour anticipé que je ressens déjà pour votre œuvre avant même qu'elle soit née.

Il me semble que, puisque la légende est ici complètement acceptée, il faut s'y plier et qu'il serait difficile d'arriver sans cela à quelque chose de clair et de pleinement intelligible pour le public. Une Jeanne d'Arc solitaire, trouvant son inspiration dans son propre cœur, plairait plus à quelques personnes, à Martin, à moi-même, mais ce ne serait pas la Jeanne d'Arc consacrée. Je crois donc qu'il faut montrer les *saintes* en véritables inspiratrices. Il serait possible, ce me semble, d'indiquer par un trait léger que ces saintes ne sont que sa pensée elle-même, dédoublée et *objectivée* devant ses yeux. Cela s'admettrait d'autant mieux que les saintes qui lui apparaissaient n'étaient autres que celles qu'elle avait coutume de voir à l'église, *ses sœurs du paradis*, comme elle les appelait.

Je me la représente donc au pied du hêtre des fées, demi-assise, demi-agenouillée, et devant elle, dans une atmosphère chaude et lumineuse, trois figures célestes, qui ne seraient qu'elle-même, idéalisée, son type céleste en quelque sorte. Ces trois personnages seraient sainte Catherine, sainte Marguerite et saint Michel, ses trois saints favoris. Je leur donnerais à tous trois une certaine ressemblance entre eux et avec elle-même, quelque chose de simple, de virginal. Je les rangerais sur une même ligne, côte à côte, longuement profilés, sans craindre les invraisemblances, puisqu'il s'agit d'ombres plutôt que d'êtres réels. La candeur, la simplicité, la chasteté rayonneraient de l'un à l'autre dans cet entretien céleste, et formeraient un petit monde à part de bonté et de douceur où ces êtres choisis vivraient comme dans leur milieu naturel. A la vue de ses frères d'en haut, Jeanne n'éprouverait aucun embarras ; au contraire, elle serait là comme en pays de connaissance et doucement ravie. Pour déterminer la signification militaire et patriotique de la scène, sainte Catherine pourrait lui présenter l'épée ; cette épée serait justifiée soit par l'habitude de mettre une arme entre les mains des martyrs, soit par l'épée de sainte Catherine de Fierbois, à laquelle Jeanne tenait tant. Une épée tenue timidement d'une main

de femme serait d'ailleurs le symbole de toute la vie de Jeanne. Saint Michel porterait le fameux étendard (Michelet, p. 28) (1). Le sexe de saint Michel serait à peine indiqué, il y aurait là une nuance analogue à celle que les peintres de l'ancienne école italienne ont si finement rendue dans les Annonciations : un homme-vierge, si bien qu'il entrerait dans ce concert tout virginal sans que rien de l'instinct sexuel se révélât de part ni d'autre.

Pour le [*ill*], les [*ill*] de tête et la suspension de trois personnages célestes, je n'imagine rien de mieux que le mode adopté par un ancien maître florentin dans un tableau reproduit dans la planche de l'ouvrage de Rosini sur la peinture italienne et représentant l'entretien de saint François avec trois vertus. Je vous montrerai cette ancienne gravure, s'il vous plaît de passer à la Bibliothèque avant la fin du mois. Ces trois vertus m'ont toujours semblé le modèle des apparitions idéales.

Je placerais l'église près de là. L'église a joué un si grand rôle dans la mission de Jeanne d'Arc qu'on ne peut l'omettre : c'est là évidemment qu'elle avait tout appris. J'indiquerais même sa passion pour les cloches (voir Michelet, p. 15) par un détail qui pourrait vous sembler puéril mais qui se retrouve souvent dans les maîtres italiens.

(*Inachevée*)

(1) Les paginations indiquées par Renan se rapportent exactement à l'ouvrage de Michelet : *Jeanne d'Arc* (1412-1432), Hachette, 1853.

81

A Victor Cousin (2)

Paris, 7 octobre 1855

Monsieur,

Je suis allé aujourd'hui avec M. Guardia, l'espoir de la philosophie arabe, pour avoir l'honneur de vous voir. Nous comptions, dès notre première visite, vous demander une

(2) (Bibliothèque Victor Cousin, Sorbonne).

faveur. M. Guardia sollicite en ce moment la place de bibliothécaire de l'Académie de médecine (l'ancienne place de M. Daremberg) qui est vacante (1). Cette place semble faite exprès pour lui, comme lui pour la place. Il s'agirait de décider M. Dubois d'Amiens, qui est déjà bien disposé. Qui le peut mieux que vous ? Je vous assure qu'il est difficile de trouver réunis plus de conscience, d'honnêteté, de zèle désintéressé pour l'étude, d'élévation de cœur et d'esprit que n'en a cet excellent M. Guardia. Toute la Faculté des Lettres qui l'a reçu docteur est pleine de bon vouloir pour lui. Il ira demain vous présenter son hommage. S'il vous plaisait d'écrire un mot à M. Dubois, vous le rendriez bien heureux. Au nom de la philosophie arabe, soutenez-le et croyez toujours, Monsieur, aux sentiments d'admiration et de profond respect avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Joseph-Michel Guardia fut bibliothécaire de l'Académie de Médecine de 1861 à 1869. M. Dubois d'Amiens était secrétaire perpétuel de cette Académie depuis 1847.

82

A Max Müller (2)

Paris, 13 novembre 1855

Monsieur,

M. Stanislas Julien vient de me communiquer un passage de la lettre que vous lui avez écrite à la date du 6 courant, passage qui me cause une peine bien vive en me prouvant que vous avez compris dans un sens tout à fait différent de celui que j'y attachai, la réflexion que je

(2) Le célèbre orientaliste était alors professeur à Oxford, et avait commencé la grande édition du Rig-Véda (1849-1875). Les lettres à Max Müller ont été communiquées par M^me^ Max Müller.

faisais dans mon *Histoire générale des langues sémitiques* au sujet de votre dernier écrit. Bien que je ne partage pas les principes de méthode qui font la base de cet écrit, je serais désolé qu'on pût se méprendre sur l'estime que je fais de vos travaux en général, et je proteste énergiquement contre l'interprétation que vous donnez à la phrase qui vous concernait. D'abord, vous ne tenez pas compte de l'hommage que cette phrase renferme. Je ne suis pas prodigue d'éloges ; en vous appelant « le savant éditeur du Rig-Véda », en regrettant que l'écrit que je critiquais ne fût pas « digne de vous », n'exprimais-je pas suffisamment la haute place que je vous accorde dans la science contemporaine ? La note que vous omettez dans votre lettre à M. Julien renferme encore un *hommage rendu à la pénétration de votre esprit* et à la vérité de votre thèse fondamentale. Pouvais-je limiter davantage ma critique et l'entourer de plus de correctifs ? Je puis vous affirmer qu'en composant cet endroit toute mon attention a été d'adoucir par des éloges mérités ce que ma critique pouvait avoir d'amer.

Vous vous montrez surtout blessé de cette expression de « vues qui ne sont pas les siennes » et vous semblez supposer qu'elles impliquent un reproche de mauvaise foi. C'est ici que je proteste de toutes mes forces, Monsieur. Cette expression ne signifie nullement que vous ayez professé *des opinions que vous ne partagiez pas*, mais seulement que vous vous seriez prêté à être l'organe des *vues que vous n'aviez pas inventées*, qui n'étaient pas essentiellement vôtres. On peut sans la moindre mauvaise foi se rendre l'interprète de *vues* dont on n'est pas le père, lorsqu'on le fait du consentement du père et qu'on les accepte soi-même. Or, ma phrase n'implique pas que vous n'acceptiez pas les vues en question. Interrogez toute personne au courant des délicatesses de notre langue, elle vous dira qu'il ne peut y avoir aucune équivoque à cet égard. Les *opinions* sont communes et sont *de* celui qui les professe, les *vues* sont personnelles et *de* celui qui les a créées. Quoique les vues en question ne fussent pas *de vous*, du moins je le pensais ainsi, vous pouviez donc parfaitement les revêtir de votre style sans mauvaise foi. Au livre III, chapitre IV

de mon livre, j'ai pu sans scrupule exprimer sur l'inscription de Sing-an-fou des vues qui n'étaient pas *miennes* puisqu'elles m'étaient communiquées par M. Julien, *vues* que d'ailleurs j'acceptais sur son autorité.

Vous pouvez vous plaindre, il est vrai, que je me sois permis de poser une question que je n'avais pas le droit d'examiner en distinguant dans les idées de votre livre celles qui vous appartenaient et celles que vous pouviez tenir d'autrui. Puisque, au lieu d'atténuer ma critique (ce qui était mon but), je n'ai réussi qu'à l'aggraver à vos yeux, je regrette, en effet, d'être entré dans cet ordre de considérations. Permettez-moi de vous raconter naïvement comment j'ai été amené à poser la question dans ces termes. A l'époque où votre dernier écrit me parvint, je ne vous connaissais que par vos travaux ; la lecture de votre nouvel ouvrage me surprit. Voyant d'autre part dans vos œuvres des travaux excellents et du caractère le plus purement scientifique et de l'autre un ouvrage dont la direction me paraissait fâcheuse pour la science et que je voyais jugé par vos compatriotes comme antiscientifique (voir Steinthal, *Grammatik, Logik und Psychologie*, Vorw., p. 9-12), j'ai dû penser naturellement que vous aviez subi dans ce dernier écrit l'influence de votre entourage. J'étais confirmé dans cette supposition en voyant votre essai réuni dans les appendices des *Outlines* de M. Bunsen à des élucubrations d'un caractère douteux en compagnie desquelles j'étais étonné de trouver des produits de votre plume. J'hésitais à attribuer au « savant éditeur du Rig-Véda », à un homme nourri des meilleures doctrines de la critique allemande, ce que je regardais comme un péché contre la critique et la bonne méthode. *Anglicae quam Germaniae culpam esse malim.* Puisque vous déclarez que ces idées vous appartiennent réellement en propre, je reconnais que mon hypothèse croule par sa base, je retire ma conjecture sur les influences que vous pouviez avoir subies, et puisque vous m'affirmez que l'appendice en question renferme des vues qui sont vôtres dans toute la force du terme, je le relirai avec tout le soin dont je suis capable et je tâcherai d'y trouver toute la vérité qu'un esprit comme le vôtre ne peut

manquer d'y avoir mise. Avouez au moins que ma conjecture partait d'un sentiment très respectueux pour vous, puisque, plutôt que de vous trouver en faute, je m'obstinais à rejeter le péché (si péché il y avait) sur autrui. N'était-ce pas le plus grand hommage que je pusse rendre à l'excellence de vos travaux antérieurs ? Quand, par respect pour Platon, on se refuse à mettre au nombre des dialogues authentiques tel dialogue où l'on ne trouve pas la grande manière du maître, n'est-ce pas là au fond le plus grand éloge que l'on puisse faire du génie de Platon ?

Toutes ces observations, Monsieur, n'ont qu'un but, c'est de vous prouver qu'en écrivant la phrase qui vous a blessé, je n'ai été dirigé que par des intentions honorables et bienveillantes pour vous. Puisque mon but n'a pas été atteint, je n'ai plus qu'à vous offrir l'expression du plus sincère regret. Le plaisir que j'ai trouvé dans les rapports trop courts que nous avons eus ensemble et les excellentes choses que le baron d'Eckstein m'a écrites de votre caractère ne font que redoubler mes regrets. Je saisirai la première occasion qui se présentera à moi pour vous dire ce que je pense en général de votre haute valeur intellectuelle et morale. Je vous assure que personne n'a trouvé que j'y aie porté atteinte. M. Bunsen, qui avait au moins autant de droits que vous de se sentir blessé, m'a écrit une lettre très bienveillante ; avec sa grande largeur d'esprit, il n'a vu dans mes critiques qu'un effet de mon indépendance scientifique et ne m'a nullement pris pour un ennemi.

Permettez-moi d'ajouter que votre lettre renferme une petite malice peu digne d'un homme comme vous. Vous renvoyez aux notes du *Spicilegium syriacum* de M. Cureton pour prouver que je suis fort ignorant en fait des langues sémitiques. M. Cureton, cependant, ne tire pas tout à fait la même conséquence dans sa *Préface*, où il parle de moi avec les plus grands égards. Que M. Cureton, qui a le manuscrit sous les yeux et dont le savoir en syriaque est fort supérieur au mien, ait mieux entendu que moi certains passages, quoi de plus simple ? Sur ces textes difficiles et qui ne sont complètement déchiffrés qu'à la quatrième ou cinquième génération d'existence, le dernier venu est toujours le plus

fort, et c'est bien certain que le prochain éditeur qui publiera en Allemagne les précieux fragments syriaques contenus dans le *Spicilegium* trouvera à améliorer en beaucoup de choses l'excellent travail de M. Cureton. Si donc vous avez voulu m'humilier par ce renvoi, je ne puis vraiment accepter l'humiliation. M. Cureton avait eu la bonté de m'envoyer son *Spicilegium*, et après l'avoir lu, je ne me suis senti qu'honoré d'avoir pu avancer en quelque chose une si importante publication.

Je vous pardonne cette petite vengeance, si vous voulez me pardonner mon erreur ; j'appelle ainsi la malheureuse phrase qui m'est échappée et qui a si complètement manqué son but. La science me paraît dans un état si déplorable, et nous autres savants si déclassés en ce bas monde, que vraiment nous avons grand tort, au lieu de nous consoler les uns les autres, de nous rendre la vie désagréable. Sans doute la critique la plus rigoureuse est nécessaire sur le fond des choses, sans cela, il n'y a pas de recherche sérieuse de la vérité, mais les plus grands égards personnels sont nécessaires. Je vous assure que mon intention était d'observer à votre égard cette distinction importante : je suis inconsolable que ma plume ait failli et n'ait pas su bien rendre ce que je voulais.

M. le baron d'Eckstein a passé quelques jours à Paris et a beaucoup regretté de ne pas vous y trouver. Il est reparti pour la campagne, d'où il nous reviendra définitivement dans quelques jours. Il fait le plus grand cas de vous et de vos travaux. Nous avons ici M. de Voorden, qui travaille activement sur le Rig-Véda. Vous savez que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a proposé un prix pour le meilleur travail sur un certain nombre d'hymnes du Rig-Véda. Je crois qu'il veut concourir ou du moins inviter son ami et collaborateur M. Haug à le faire. Qui le pourrait avec plus d'assurance de succès que vous si ce n'était au-dessous de vous ? Présentez mes respects à M. Cureton (je m'aperçois d'une distraction : je vous chargeais de cette commission sans songer que vous ne résidiez plus à Londres) à qui j'écrirai dans quelques jours pour le remercier de l'envoi de son *Spicilegium*, et usez de moi, je

vous prie, pour tous les services que je peux vous rendre, soit à la Bibliothèque impériale, soit à Paris.

Encore une fois, pardonnez-moi et croyez qu'on ne saurait être avec plus de considération et de sympathie que je ne le suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN
rue des Saints-Pères, 3

Écrivez-moi que vous me pardonnez.

83

A Max Müller

Paris, 17 novembre 1855

Monsieur,

Je regrette beaucoup que M. Julien ne m'ait communiqué qu'au bout de plusieurs jours la lettre que vous lui avez écrite ; car il résulte de la seconde lettre que vous lui avez adressée et de celle que je viens d'avoir l'honneur de recevoir, qu'une prompte réponse était nécessaire.

Je vois avec peine que le sens de ma dernière lettre n'a pas mieux été compris de vous que la phrase qui vous a paru blessante dans mon dernier ouvrage. Vous persistez à vous dire offensé, insulté, et je vous ai démontré en huit pages que l'insulte n'était ni dans mon intention ni dans mes expressions. Il y a là un malentendu qu'il n'est pas en mon pouvoir de lever, car il tient évidemment à une fausse interprétation des mots dont vous ne voulez pas sortir. Je vous le répète, Monsieur, tout ce qui vous blesse n'avait qu'un but dans ma pensée, atténuer la critique que j'étais obligé de faire ; puisque ce but a été manqué, je le regrette profondément, mais je suis quitte envers moi-même ; j'ai fait ce que je croyais devoir faire pour concilier la courtoisie et la critique ; est-ce ma faute si mes lecteurs ne

comprennent pas bien le français et se méprennent sur le sens des tours que j'emploie ?

Vous m'apprenez que vous avez envoyé à M. Brockhaus une critique de mon livre faite *ab irato* et comme vengeance de la phrase où vous avez vu une injure. Quel procédé, Monsieur ! Autant j'aurais été heureux d'une critique sérieuse, bien que dissidente ; autant j'aurai droit d'être blessé d'une critique faite dans des intentions systématiquement malveillantes. Le public vous croira-t-il ? J'en doute. D'autres personnes ont déjà parlé : d'autres parleront après vous. Je reçois d'Allemagne et des personnes les plus compétentes les témoignages les plus flatteurs : MM. Bunsen, Lassen, A. Weber m'ont fait connaître leur satisfaction par écrit. Votre article paraîtra évidemment l'écho d'une animosité personnelle. Vous me dites que vous n'y faites aucune allusion à la cause de votre mécontentement. C'est une injustice de plus, car ce silence tendra à faire envisager comme une critique impartiale ce qui n'est qu'une vengeance. Je ne pourrai pas, moi, le laisser ignorer ; la Société orientale allemande a trop d'impartialité pour qu'elle n'admette pas ma réclamation. Notre conflit reviendra donc ainsi devant le public dans toute sa force et envenimé. Pour me défendre, je suis obligé d'attaquer votre livre et de donner les motifs qui m'avaient porté à m'exprimer sur son compte avec quelque sévérité. Voyez dans quel dédale cela va vous engager !... Vous avez droit de vous défendre, c'est clair, eh bien ! faites-le franchement et non sous forme de revanche ; écrivez au journal de la Société allemande pour vous plaindre de ma phrase, je répondrai dans le même journal (et dans le même numéro autant que possible) ; je répondrai, dis-je, dans le sens de ma dernière lettre, et dans le sens de la vérité, que ni mon intention ni ma phrase ne renfermaient une injure, que, tout en différant de vous, en beaucoup de points, je fais le plus grand cas de votre esprit et de votre caractère en général, et que ma phrase a trompé mes intentions. N'aurez-vous pas là une satisfaction plus réelle que celle que vous vous donnerez à vous-même et qui amènera de vives réclamations de ma part et de la part

d'autres personnes ? Croyez-moi, sortons de cette mauvaise voie où je regrette d'être entré le premier, mais c'est bien certainement sans le savoir et sans le vouloir.

M. Julien et toutes les personnes qui entendent bien notre langue trouvent comme moi que vous vous méprenez complètement sur le sens de ma phrase. Personne, absolument personne ne m'avait parlé de cet endroit, comme le trouvant blessant pour vous. M. Mohl, M. Derenbourg, M. Egger, qui lisaient toutes mes épreuves et me faisaient de fréquentes observations, ne me dirent rien de cet endroit. Je regrette que le baron d'Eckstein ne soit pas à Paris, je lui écris à l'heure même pour le faire juge entre vous et moi.

Agréez de nouveau, Monsieur, l'expression de mes regrets, et quoique votre lettre me prouve que mes sentiments ne sont pas encore bien appréciés de vous, je me dis toujours avec la plus parfaite estime

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

84

A Michel Nicolas

Paris, 23 novembre 1855

Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant pour l'article que vous avez bien voulu envoyer à la Revue de Strasbourg : ce sera certainement l'appréciation la plus sérieuse et la plus compétente que j'obtiendrai en France : j'ai fait mon livre sans me soucier du public, et je reconnais qu'il tombe en France sur un sol bien peu préparé : l'accueil qu'il rencontre en Allemagne me console de le voir si peu compris parmi nous. Votre suffrage me console mieux encore et vos critiques mêmes m'apporteront honneur et profit.

J'ai lu avec le plus vif intérêt votre travail sur la for-

mation des croyances apocalyptiques chez les juifs. J'ai été frappé de la similitude des résultats auxquels nous étions arrivés chacun de notre côté sur cette question importante. Au moment même où j'ai reçu votre brochure, j'achevais mon article sur Ewald pour la *Revue des Deux Mondes* et j'énonçais des vues que j'ai été enchanté de voir confirmées par votre excellente autorité. Je vous ai cité et j'ai renvoyé à votre savant écrit pour les détails que les habitudes de la *Revue des Deux Mondes* m'interdisaient de donner. L'article a paru le 15 novembre ; je n'ai pas fait de tirage à part, sans quoi je me fusse empressé de vous l'envoyer.

Vous me remplissez de joie en m'apprenant que vous préparez un écrit sur les idées religieuses des juifs depuis la captivité. C'est un des sujets qui m'intéressent le plus et que je compte prendre comme point de départ de mon travail sur les origines du christianisme. Je suis ravi que vous m'y devanciez, car avec nos similitudes de méthode et d'esprit, il est impossible que nous n'arrivions pas à voir les choses à peu près de la même manière. Ce que vous faites est donc autant d'épargné pour moi et je partirai de vos travaux comme d'un terrain accordé. La doctrine du *Verbe* est en effet le grand problème de cette histoire. Je n'ai pas encore sur ce point d'opinion arrêtée ; j'étais porté cependant à l'envisager comme une idée grecque en son origine première, mais interprétée d'après les habitudes d'esprit et les catégories des écoles juives, catégories qui sont elles-mêmes en général d'origine babylonienne, c'est-à-dire chaldéo-persanes, mais plus persanes que chaldéennes, du moins en théologie. Les cosmogonies babyloniennes conservées par Damascius (*Peri archôn*, éd. Kopp) et les cosmogonies pseudo-phéniciennes, conservées par le même auteur (qui sont en réalité babyloniennes) offrent des procédés d'abstraction du même genre : ainsi *pothos*, *Apasôn*, etc.. Le faux Sanchoniathon renferme des concepts du même genre. Enfin la Cabale me paraît se rattacher à un mode analogue de personnifier les puissances divines. Or, tout cela vient bien du côté de Babylone, mais tout cela renferme aussi une part incontestable

d'éléments grecs. Je crois qu'avant l'ère chrétienne, les disciplines grecques avaient pénétré en Babylone, et que dès cette époque s'y forma cette doctrine prodigieusement synthétique des Sabéens, Araméens, Chaldéens qui resta jusqu'en plein moyen âge celle de l'école de Harron, et où les données grecques se combinent de la façon la plus étrange aux données chaldéennes.

Je travaille en ce moment à un mémoire sur Sanchoniathon qui ne sera peut-être pas pour vous sans quelque intérêt. Je m'appuie surtout sur un passage de l'Apologie de Méliton, récemment découverte en syriaque et qui offre les plus grandes analogies avec l'ouvrage attribué à Sanchoniathon. Vous ai-je envoyé la traduction que j'ai essayée de ce curieux et difficile fragment ?

M. Athanase Coquerel fils m'a parlé il y a quelque temps du désir que vous aviez de succéder dans la chaire d'hébreu à M. Bonifas. Du moment que vous y voyez quelque avantage pour vous, ce serait une extrême injustice de vous la refuser ; vous êtes sans contredit la personne de France la plus capable de remplir cette chaire ; mais n'êtes-vous pas aussi utile dans celle que vous remplissez ? Si je pouvais quelque chose, avec quel plaisir et quel empressement je dirais ce que je pense de votre exégèse. Mais ma recommandation ne ferait sans doute que vous compromettre ; c'est pourquoi je me tais.

Pardon de n'avoir pas répondu plus tôt aux questions que vous me posiez sur certains ouvrages. Le *Mémoire* de Bargès est relatif aux inscriptions trouvées par l'abbé Bourgade. C'est un travail médiocre. Les inscriptions qui y sont expliquées apprennent peu de chose. Le *Mémoire* de Judas a sans doute été fondu [dans] son *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque* (1847), travail médiocre et parfois tout à fait mauvais, mais renfermant des textes précieux. Les travaux de Botta sont en général consciencieux, mais d'une méthode bien peu féconde. Paravay est un extravagant ; tous ses travaux, sans exception, sont du charlatanisme ou de la folie. L'*Essai* de Schmoelders se compose de deux parties ; d'abord des notices sur les sectes musulmanes, qui ne sont guère que

des traductions des notes de Pococke à son *Specimen historiae Arabum* : tout cela est de seconde main, sans indication de sources et très inexact ; puis une traduction d'un traité très intéressant de Gazzali ; quoique médiocrement exacte, la traduction de Schmoelders fait suffisamment connaître cet ouvrage, l'un des plus curieux de la philosophie arabe et que vous lirez avec un vif plaisir. C'est une sorte de confession philosophique où Gazzali raconte ses voyages à travers les sectes et comment il aboutit au scepticisme, puis au mysticisme. L'ouvrage de Charma sur la philosophie orientale est tout entier de troisième ou quatrième main : M. Cousin est sa principale autorité.

Je vous renouvelle mes remerciements et suis avec le plus sincère attachement

Votre tout dévoué

E. RENAN

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Grimblot depuis son départ. Je sais seulement par une lettre reçue de Berlin qu'il réside en ce moment dans cette ville.

85

A Max Müller

Paris, 27 novembre 1855

Monsieur,

Je vous sais beaucoup de gré d'avoir bien voulu retirer l'article que vous aviez envoyé à M. Brockhaus, bien que votre dernière lettre m'apprenne que cet article n'était pas ce que j'avais supposé d'abord. Votre première lettre m'avait fait croire qu'il s'agissait d'une attaque comme vous aviez sans doute droit de le faire : un article de cette nature, où les côtés faibles de mon livre auraient été *seuls* présentés à votre point de vue, un tel article, dis-je, donné au public comme un compte rendu, c'est-à-dire comme un

jugement impartial et complet dans un recueil destiné à exprimer l'opinion des orientalistes allemands, me paraissait une injustice. Le public savant de l'Allemagne aurait cru que mon livre ne prêtait qu'à des critiques, vu surtout qu'il ignorait le motif qui a pu vous rendre sévère. D'un autre côté, rien n'a été plus éloigné de ma pensée que de vous priver du droit de vous défendre et d'empêcher la libre critique de s'exercer. Je désire donc que vos observations paraissent, mais qu'elles n'affichent pas la forme d'un compte rendu. Laissez quelqu'un parler d'abord de mon ouvrage dans la *Zeitschrift;* puis adressez au même journal vos observations scientifiques ; laissez percer, si vous voulez, une plainte légère contre le passage qui vous a blessé. J'essaierai ensuite de répondre à vos observations ; s'il y a lieu, je protesterai avec toute la courtoisie dont je suis capable que le passage en question n'avait dans ma pensée rien de blessant pour vous et que nos dissentiments n'empêchent pas que je professe la plus haute estime pour votre caractère et vos travaux en général. Cette forme vous convient-elle ? Prenez telle autre qui vous plaise, mais à condition que notre dissentiment ne dégénère pas en tournoi et ne sorte pas un moment de la recherche pure et simple de la vérité.

Après avoir reçu votre première lettre, j'ai écrit à M. Brockhaus, nullement pour réclamer contre l'insertion de votre article, mais pour demander que, indépendamment de votre article, une personne à qui je fusse *nec beneficio nec injuria cognitus* fût chargée de parler de mon livre dans la *Zeitschrift*. J'ignore ce qui sera décidé, je pense toutefois qu'il paraîtra quelque article, à la suite duquel vous pourrez adresser vos observations. Quant à prendre moi-même l'initiative et à présenter des critiques sur votre livre, je ne le ferai pas ; car aux yeux des personnes qui sont informées de notre malentendu, cela ne ferait qu'augmenter la confusion. Il y a plus ; si vous publiez vos critiques sur mon livre, je ne rappellerai probablement votre livre que pour dire combien je suis fâché d'en avoir parlé d'une manière qui a pu vous paraître offensante et légère.

Quant au tort que vous supposez que j'ai pu vous faire

dans l'opinion des savants de Paris, rassurez-vous complètement. Personne, absolument personne, n'avait remarqué l'injure que vous croyez avoir reçue ; du moins personne ne m'en avait parlé et de tous les orientalistes à qui j'ai fait part du regret que j'avais de l'incident survenu entre nous, aucun n'était au courant de la cause qui l'a amené. Le baron d'Eckstein seul m'avait dit quelques mots à ce sujet. Fiez-vous à moi pour réparer le mal s'il y en a.

J'espère, Monsieur, qu'en conservant de cette affaire un souvenir fâcheux, puisqu'elle nous a momentanément divisés, nous en sortirons du moins avec une parfaite assurance de la loyauté de l'un et de l'autre. Je désire vivement qu'il n'en reste aucun nuage dans nos relations futures et je reste avec le profond respect et la considération la plus distinguée...

E. RENAN

(Inachevée)

86

A François Buloz (1)

Paris, 2 décembre 1855

Monsieur,

Vous m'apprenez qu'on m'a trouvé, dans mon article sur l'histoire du *Peuple d'Israël*, un peu sévère pour le caractère de David, que je croyais pourtant avoir présenté avec beaucoup d'impartialité, dans ses bonnes comme dans ses mauvaises parties (2). Je tiens à vous prévenir que chacune de mes assertions repose sur des textes, et que les

(1) Lettre publiée par M.-L. Pailleron, *Les Écrivains du second Empire*, 1924. (Coll. Lovenjoul.)

(2) A la suite de la publication dans la *Revue des Deux Mondes* de l'article de Renan intitulé *De l'histoire du peuple d'Israël*, François Buloz reçut une lettre mécontente du duc de Broglie disant que « l'article de M. Renan blesse par un ton d'insulte et de raillerie. » François Buloz au cours d'une longue controverse défendit Renan.

personnes qui ont pu être scandalisées du portrait que j'ai tracé sont plus orthodoxes que l'auteur du *Livre des Rois*.

*I*er *livre des Rois* (ou *Livre de Samuel*) :

« Chapitre XXVII : David allié à Achis, roi des Philistins, contre sa patrie. Il pille les terres de Juda en ayant soin de tuer tous les prisonniers (v. 10-12).

« Chapitre XXVIII, v. 1-2, *id.*, chapitre XXIX, v. 2, 7, 8 ; expédition de David en compagnie d'Achis contre Saül :

Ibid. :

« Chapitre XXII, 2 ; il se met à la tête d'une troupe de mécontents et de bandits.

« Il mène une vie de pillage, chapitre XXVII, v. 9-12 ; chapitre XXX, v. 20-25.

« Vie d'aventurier, XXI, v. 5, v. 13, 15 ; XXIII, 13. »

*II*e *Livre des Rois* (ou *II*e *Livre de Samuel*).

« Chapitre XI : adultère avec Bethsabée ; assassinat d'Arieu.

« Chapitre XIII : crimes affreux dans sa famille.

« Chapitre XVI : v. 21-22, *idem*.

« Bethsabée reste toujours l'épouse favorite (*III*e *Livre des Rois*, ch. I).

« Adonias et Salomon, ses deux fils, leurs odieuses rivalités (*Ibid.*, chap. I et II).

*I*er *Livre des Rois*, chapitre XXV ; épisode de Nabal, où David paraît singulièrement colère (v. 22). V. 38, 39, assassinat de Nabal, V. 39, 42. David épouse aussitôt Abigaïl, sa femme.

*II*e *Livre des Rois*, chapitres III et IV : abandon et assassinat d'Isbosath auxquels David ne dut pas être étranger.

Ibid., chapitre VIII, v. 2 : affreuses cruautés.

« Chapitre XII, v. 31 ; cruautés plus affreuses encore.

« Chapitre XXI, v. 8 et suiv. : cruautés exercées sur la famille de Saül.

« Son entourage fort peu édifiant, *II*e *Livre des Rois*, chapitre III et chapitre XX. Soldatesque, livre II, chapitre III ; *Paralipomènes*, I, chapitre XI.

« Recommandations cruelles et perfides qu'il fait à son lit de mort, livre III des *Rois*, chapitre II, v. 5, 9.

« L'équivoque de sa conduite envers Saül résulte de

plusieurs des faits qui précèdent. Voir surtout Ier des *Rois*, chapitres XX, v. 30, 31 ; XXII, 7 et suiv. ; XXIII, 19. IIe des *Rois*, chapitre II (il supplante Isbosath). »

D'autres passages, chapitres XXIV et XXVI du premier livre, par exemple, disculperaient David ; aussi ne me suis-je exprimé sur ce point qu'avec doute.

J'ai honte vraiment, Monsieur, d'avoir été amené à ce singulier réquisitoire, contre un caractère dont j'ai cherché moi-même à relever la grandeur et l'originalité. Ainsi que je l'ai dit dans mon article, il est contraire à une bonne critique de discuter avec nos idées modernes ces physionomies d'un temps si éloigné du nôtre. L'apologie est ici aussi déplacée que le dénigrement. Mais prétendre faire des saints avec ces antiques personnages d'un autre monde, c'est fausser l'histoire, dépasser ce qu'exige la saine orthodoxie, et donner pleinement raison aux bouffonneries de Voltaire.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle je suis votre tout dévoué serviteur

ERNEST RENAN

87

A Mme d'Agoult (1)

4 décembre 1855

Je regrette que des visites inattendues m'aient empêché d'aller ce soir vous présenter mes hommages et vous offrir mes remerciements pour la bonne pensée que vous avez eue à l'endroit de mon pauvre livre (2). Je vous en suis infiniment reconnaissant, et je tiens à en causer avec vous. Toutefois, il est probable que je me contenterai de votre bienveillante intention, qui m'est par elle-même assez

(1) Les lettres à Mme d'Agoult ont été communiquées par Mme Émile Ollivier.

(2) *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques.*

précieuse, et que je ne vous demanderai pas d'y donner suite. Ces sortes de livres ne s'adressent pas au public : il y a des inconvénients à lui en parler dans les journaux quotidiens. Les critiques de ces journaux, n'ayant pas de connaissances spéciales, parlent naturellement très mal des choses scientifiques, et s'ils en parlaient bien, le public ne les comprendrait pas. Ces recherches leur paraissent d'un autre monde et troublent la bonne économie de leurs idées. Si quelque lecteur honnête, sur leur recommandation, se hasarde à acheter le livre, c'est bien pis encore : le malheureux est tout dépaysé et expie son achat par beaucoup d'affliction d'esprit. J'ajouterai que les savants, et l'Institut en particulier, regardent comme une note de défaveur et presque d'exclusion qu'il soit parlé d'un travail scientifique dans les journaux quotidiens, par les rédacteurs habituels. C'est un de leurs travers : il n'y aura d'exception que pour *Les Débats* et la *Revue*, parce que MM. Laboulaye et Littré, membres du docte corps, ont voulu en parler en ces deux endroits. Je ne suis pas assez courtisan, même de l'Institut, pour que cette considération m'eût arrêté, si j'avais cru qu'il y eût à tirer de mon gros volume quelque atome convenablement préparé pour le public de *La Presse*. Mais, en conscience, je ne le crois pas ; ces sortes de résultats ne pénètrent dans le monde que de quatrième et cinquième main. J'écris ces choses-là pour les chercheurs de profession et pour le petit nombre d'élus à qui Dieu a départi le don de tout comprendre et par conséquent le droit de tout juger.

Vendredi au plus tard, j'aurai l'honneur de causer de tout cela avec vous, et je suis, en attendant, Madame, avec la plus haute sympathie et la plus sincère admiration,

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

88

A Mme d'Agoult

5 décembre 1855

Madame,

Ni moi, je ne puis rester jusqu'à vendredi sous le coup d'une accusation capitale, et si ma plume m'a trahi au point de vous mettre dans la catégorie de ceux pour lesquels je n'ai pas écrit mon livre, j'avoue qu'après tant d'écarts dont je la savais capable, celui-là m'étonne et me confond. J'ai voulu dire seulement ceci : Il y a pour les travaux spéciaux trois ordres de public : le public spécial, auquel ils s'adressent directement ; le public supérieur des privilégiés de l'esprit, qui les honore en les ouvrant, mais n'a pour cela aucune obligation d'État ; enfin, le grand public, auquel ils reviennent transformés et convenablement préparés, mais qui ne saurait sans inconvénient être introduit dans l'atelier même où s'élaborent les recherches premières. Je tiens beaucoup dans ce que j'écris à observer ces nuances, et je serais presque tenté de mettre en tête de chacun de mes essais la catégorie de lecteurs à laquelle il convient ; car j'ai remarqué qu'un écrit tombant hors de son milieu naturel ne produit que de mauvais effets. Mais de ces catégories sont naturellement exceptées, Madame, les personnes privilégiées pour lesquelles tous travaillent et qui, par les dons supérieurs de l'intelligence générale, sont au-dessus de toutes les spécialités : celles-là sont « l'homme spirituel » de saint Paul, « qui juge tout et n'est jugé par personne ». Je ne puis donc permettre, Madame, que vous vous placiez, même un moment, dans la classe de ces « pauvres d'esprit » dont vous me parlez et qui, je vous assure, peuvent très bien faire leur salut sans entendre parler de mon livre. Vous êtes, au contraire, des riches auxquels il n'a rien apporté qu'ils ne possédassent déjà d'une manière supérieure dans le trésor de leur cœur.

J'ai voulu écarter à l'heure même un blasphème contre les dons de Dieu, et suis, avec les sentiments que vous connaissez, Madame,

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

89

A Michel Nicolas

Paris, 14 janvier 1856

Monsieur et ami,

Je vous remercie bien vivement de votre excellent article inséré dans la *Revue de Théologie*. C'est assurément la meilleure critique que j'aie eue et que j'aurai en France. Vos observations témoignent d'une profonde connaissance du sujet, et j'en reconnais, en général, la parfaite justesse. Ce que vous dites, p. 51-52, sur la division de mon livre s'est souvent présenté à mon esprit. Mais les nécessités de la composition m'obligeaient à sacrifier quelques points de vue pour en mieux faire ressortir quelques autres. Si j'avais fait droit à votre objection, si fondée du reste, la marche et la division même de mon livre eussent roulé sur une hypothèse ; or je désirais au contraire que l'ensemble de mon livre présentât les faits dans leur groupement naturel et dans l'ordre du *connu*. Il fallait en cela prendre un parti ; j'ai cru prendre celui qui avait le plus d'avantages et le moins d'inconvénients. D'ailleurs les langues araméennes, *telles que nous les connaissons*, quoique moins développées que l'hébreu par suite de leur nature peu féconde, nous représentent un état plus moderne des langues et de la pensée sémitiques, en ce sens qu'elles sont plus claires, plus prolixes, plus déterminées, qu'elles poursuivent des nuances de précision que l'ancien hébreu négligeait.

Ce que vous dites, p. 50, sur le monothéisme est fondé

à beaucoup d'égards ; je ne crois pas cependant que cela renverse ma thèse. Cette thèse en effet ne veut pas dire autre chose sinon que, de fait, le monothéisme s'est établi dans le monde par l'apostolat sémitique. Le monothéisme dans la race indo-européenne a toujours été philosophique. Or, la philosophie est un fait supérieur à la race, comme la science à la réflexion. Ce n'est pas par instinct de race que Socrate et Rammohun-Roy sont arrivés au déisme, c'est par culture d'esprit et contrairement à l'institution qui les environnait. Quant au polythéisme sémitique, il m'embarrasse peu, car, 1° il ne détruit pas ce fait que les trois grandes religions sémitiques sont monothéistes ; 2° le polythéisme de l'Arabie n'est qu'apparent comme j'espère le démontrer ; 3° le polythéisme des Phéniciens et celui de Babylone, qu'on peut regarder comme à peu près identiques, ne me paraissent pas d'origine sémitique. Plus je réfléchis à ce difficile sujet, plus je m'habitue à regarder les civilisations et les religions de la Phénicie, de la Babylonie et de l'Yémen comme non sémitiques par leur physionomie essentielle, quoique la langue dominante fût incontestablement sémitique.

En ce qui concerne la tolérance, je me suis exprimé d'une manière trop peu précise. J'ai voulu parler de la tolérance intérieure et non de la tolérance extérieure. Il est vrai que l'islamisme a rarement été persécuteur par prosélytisme, et cependant l'islamisme, comme le judaïsme et le christianisme, est essentiellement intolérant, en ce sens qu'il s'affirme comme la volonté absolue, que le genre humain devrait embrasser. En un mot, les religions sémitiques, à l'encontre des religions aryennes, ne se posent pas comme locales et nationales, mais comme le culte absolu de Dieu. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. M. Lassen, du reste, l'avait dit avant moi avec beaucoup d'autorité et même quelque exagération.

Vos réserves sur la chronologie des livres hébreux sont toutes naturelles. Je n'ai pas la prétention d'avoir été définitif sur ces questions spéciales. En ce qui concerne le *Psaume LXVIII*, par exemple, je ne l'ai cité que comme exemple et sans beaucoup y tenir. En général un certain

genre d'obscurité me paraît un critérium d'antiquité : or, on ne peut nier que le psaume en question ne présente au plus haut degré ce genre d'obscurité.

Encore une fois merci de votre excellent article qui me venge fort bien des âneries de *L'Univers* et de *L'Ami de la religion*, et des âneries encore à venir du *Correspondant*. Je sais qu'un abbé Valroger, sans savoir un mot d'hébreu ni d'exégèse raisonnable, s'apprête à me mettre en pièces dans cette revue et à prouver que je ne suis qu'un copiste des Allemands qui sont eux-mêmes de mauvais farceurs qu'on ne doit pas prendre au sérieux. *L'Ami de la religion*, plus ingénieux, a trouvé que j'étais hégélien et que j'ai puisé toutes ces folles idées dans Hegel ! Tout cela me touche fort peu, car il y a longtemps que j'ai pris mon parti de l'incurable sottise du public non scientifique. Vous venez d'en faire l'expérience à propos de la chaire de Montauban. J'avoue que ce résultat ne me surprend pas ; c'est le contraire qui m'aurait merveilleusement surpris. M. Coquerel me disait cependant, il y a quelques jours, que le projet de permutation de chaire n'était pas encore abandonné.

L'essai de l'abbé Lavigerie sur l'école d'Edesse est déclamatoire et médiocre : cependant les faits essentiels tirés d'Assemani et de Moïse de Korène y sont réunis. Cette thèse se trouve chez Lecoffre, près Saint-Sulpice.

Adieu, Monsieur et ami, croyez à ma parfaite amitié

E. RENAN

M. Reinaud et M. Gustave d'Eichtal m'ont exprimé le désir d'avoir votre tirage à part sur l'origine des idées apocalyptiques chez les juifs. Si vous en avez deux exemplaires disponibles, vous obligerez deux personnes qui font grand cas de vos écrits.

90

A Victor Cousin (1)

[1856]

Illustre maître et confrère,

Il y a quelques semaines je vous parlais de la possibilité que j'aurais de vous procurer une personne comme secrétaire. Depuis, j'ai hésité à vous en reparler car, tout en étant assuré de l'honnêteté, de la capacité et de l'exactitude de la personne que j'avais en vue, il m'était venu quelque crainte que son caractère et son tour d'esprit ne fussent pas ce qu'il fallait. Si nous avions eu l'honneur de vous voir ces jours-ci à la Bibliothèque, j'en aurais causé longuement avec vous. Mais voici que M. Plouvier, dont le nom vous est sans doute connu, veut aller vous voir et vous parler lui-même de la personne en question qui s'appelle M. Derôme, M. Plouvier est son compatriote, et il a plus d'autorité que moi pour vous la recommander.

Agréez, Monsieur et illustre maître, l'assurance de la haute admiration avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Bibliothèque Victor Cousin (Sorbonne).

91

A Reinhard Dozy

Paris, 29 janvier 1856

Mon cher ami,

Je viens de lire avec le plus grand plaisir votre charmant récit de Motamid. M^me^ d'Agoult m'avait prié d'y jeter un coup d'œil au point de vue de la petite correction de détail :

je vous ai lu ainsi la plume à la main, je vous ai sondé, ausculté dans tous les sens, et j'ai été frappé du tissu ferme et serré de votre style. Maintenant vous écrivez tout à fait en français, vous avez toutes les grandes qualités du style ; il ne reste que certaines petites taches qu'un bon prote suffirait à faire disparaître. C'est ce rôle-là que je me suis donné pour satisfaire au désir de M^me^ d'Agoult et, m'a-t-elle dit, au vôtre. J'ai changé quelques particules, effacé de toutes petites longueurs, retranché quelques épithètes, coupé en deux quelques phrases, modifié certaines expressions familières ou plaisantes, peu conformes au goût de Paris. Ce dernier point est le plus délicat : les expressions de ce genre sont la partie d'une langue qu'il est le plus difficile de manier à distance : tout ce qui implique quelque manière ou quelque prétention à l'air dégagé passe vite de mode, et j'ai pour principe de ne me rien permettre en ce sens en dehors de la langue académique. Voyez les plaisanteries de Molière : elles sont aussi fraîches et aussi bien comprises du grand public qu'elles l'étaient au XVII^e^ siècle : au contraire le style léger d'il y a vingt ans est maintenant lourd, inintelligible, un véritable jargon propre à un certain monde et qui participe de la mode des salons. Je vais du reste vous rendre compte de toutes les modifications un peu importantes que je me suis permises, de vous proposer quelques scrupules que vous trancherez à votre gré.

Le *titre* d'abord. Il en faut un; je vous propose: *Motamid l'Abbadide et les poètes de son siècle. Récit de l'histoire des Arabes en Espagne* ; ou bien *Motamid le prince-poète des Abbadides, Récit,* etc... Choisissez, ou trouvez mieux. Il est bien entendu qu'il y aura un en-tête expliquant vos travaux, le plan de votre livre, comment le présent récit n'en est qu'un extrait. Je ferai ce petit préambule, et j'espère que vous en serez content.

— 3^e^ alinéa : Il faisait une nuit... Je retranche quelques épithètes.

— Page 5 : Je change le mot *contribules* ; ce mot n'est pas de langue littéraire : je mets : *gens de ma tribu.*

Autre point plus important : ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux transporter à la fin du morceau le récit d'Ibn-

al-Khâtib ? Cela aurait un double avantage : 1° d'alléger le prologue qui est un peu long et qu'on est d'abord tenté de prendre pour le principal ; 2° d'empêcher la fin de tomber brusquement et d'une manière un peu prétentieuse. Ce récit nous transporte deux ou trois siècles après le récit principal, il fait un bon motif d'arrière-plan ; mais j'avoue qu'il me blesse au premier plan.

— En supposant que vous admettiez cette transposition, j'aimerais un mot qui dise que Motamid est mort détrôné et dans l'exil ; cela n'est pas explicitement dit.

— Le moment de la présentation d'Ibn-Ammar à Motamid est un peu brusqué. Je vous propose : *Le talent poétique d'Ibn-Ammar ne tarda pas à être connu et lui valut l'honneur d'être présenté à Motamid*, etc.

— J'aimerais mieux retrancher : *telle qu'il s'en forme sur les bancs du collège ou dans les ateliers*, et aussi la phrase : *Si Ibn-Ammar n'était pas lu...*

— Retranchons *hâtif*.

— Après le récit du cauchemar d'Ibn-Ammar, vous citez l'historien arabe qui nous montre dans l'avenir l'accomplissement de son rêve. Cela serait très bien, si votre extrait nous montrait aussi cet accomplissement. Mais comme vous n'en parlez plus, il y a là quelque chose qui n'est pas satisfaisant. Cela a d'ailleurs l'inconvénient d'introduire dans ce morceau, où l'on ne voit que des mœurs douces et aimables, un trait imaginaire et triste comme ceux qui rendent presque toujours si dégoûtante l'histoire musulmane. Cependant je comprends que le récit du rêve perd une partie de sa saveur sans cet épiphénomène. Si vous le conservez, mettez une note qui explique la mort d'Ibn-Ammar.

— Au moment de la rencontre de Romaiquia, je retrancherais : *le regard qui décide de toute la vie.* Cela est un tour trop moral pour les viveurs comme le sont vos héros.

— Un peu plus loin, je retrancherais aussi : *et qui ne dégénéra jamais en amitié.*

— Qu'est-ce que Wallâda ? Dites-le en une note.

— Je retrancherais : *la petite moue qui allait à ravir* et *la silhouette.*

— J'hésite pour le rapprochement avec Weinar. Ces souvenirs modernes dans des vieilles histoires troublent un peu ; car on suppose que l'historien est placé au temps qu'il décrit et ne sait que ce que l'on savait alors.

— Au récit du *Faucon gris*, je remplace : *Monsieur* par *Seigneur*, *pincer* par *prendre*, *forain* par *marchand*, *venelle* et *jeunesses* par : *fuis au plus vite avec ses enfants*.

— Permettez-moi de supprimer : *c'est ce que les vins d'Espagne*, etc. jusqu'à la citation. Cela est un peu recherché.

Voilà de vraies remarques de pédant. Écrivez-moi sur tout cela et tout de suite. Faites quelques sacrifices à l'extrême pruderie de notre langue et croyez-moi

Votre ami tout dévoué

E. RENAN

92

A Ary Scheffer (1)

[1856]

Monsieur,

Votre idée de la *tentation solitaire* m'a remis en mémoire deux ou trois traits de Mahomet que j'ai voulu vous communiquer. A tort ou à raison, j'accorde beaucoup à ce prophète, et je crois que dans la première période de sa mission, avant que la lutte et le sentiment des difficultés à vaincre eussent terni la naïveté de son inspiration, un enthousiasme vraiment saint soulevait sa poitrine. On raconte que, lors des premières apparitions de son génie prophétique, on le voyait seul, en prière, dans les vallées désertes et pierreuses des environs de La Mecque. Ali, fils d'Abou-Talib, l'accompagnait quelquefois, à l'insu de son père, et priait avec lui. Un jour Abou-Talib les surprit dans

(1) Cette lettre remonte sans doute au début de l'année 1856. Elle fait allusion aux deux tableaux d'Ary Scheffer, *La Tentation du Christ* et *Saint Augustin et sainte Monique*, actuellement au Louvre.

cette occupation. « Que faites-vous, leur dit-il, et quelle religion suivez-vous donc ? — La religion de Dieu, de ses anges, de ses prophètes, répondit Mahomet, la religion d'Abraham. » A mon gré, c'est dans cette vallée-là que naquit l'islamisme.

Ah ! plût à Dieu qu'il vous agréât un jour de nous montrer cela : « Le désert révélant à Mahomet l'idée du monothéisme et lui inspirant la formule : Il n'y a de Dieu que Dieu. » Les premières épreuves de son apostolat sont aussi empreintes d'un grand caractère de sainteté. Un soir, après avoir passé le jour à prêcher, il rentra chez lui sans avoir rencontré un seul individu, homme ou femme, libre ou esclave, qui ne l'eût accablé d'affronts et n'eût repoussé ses exhortations avec mépris. Découragé, il s'enveloppa de son manteau et se jeta sur une natte. C'est alors que Gabriel lui révéla le beau chapitre du Coran : « O toi qui es enveloppé d'un manteau, lève-toi et prêche... »

Mais plus tard il céda à la tentation et ne resta pas inébranlable comme votre Christ. Il crut que le sentiment moral et la pureté de l'âme ne suffisent pas dans la lutte contre les passions et les intérêts, il crut que la pensée religieuse, du moment qu'elle aspire au prosélytisme, est obligée de prendre les allures des politiques et des mondains. Énorme erreur qui le privera à jamais du triomphe que vous avez décerné au Christ ! Quand je songe à votre première composition, j'y trouve quelque chose d'hiératique et de surnaturel qui serait presque à regretter si le style plus clair et plus dégagé de la nouvelle composition ne compensait amplement ces avantages. Le moyen âge eût fait de la première façon : vous avez bien fait de préférer l'autre, qui est plus philosophique et plus acceptable. Quant aux ailes, je me réjouis fort que vous les ayez conservées. Il est bien que ce soit l'homme sans ailes, l'homme pur qui ait le beau rôle, et que le tentateur ait seul cet appendice extra-humain. Ce triomphe de la forme humaine pure sur la forme hybride de l'être mythologique me paraît une bonne leçon d'art et de religion.

Vous dirai-je que quelquefois je suis tenté de trouver Monique trop mystique, trop fixée au ciel, trop peu *sub-*

jective? Remarquez que la scène racontée par Augustin est empreinte d'un sentiment très personnel. Elle est *mère* avant tout ; sa grande pensée est son fils, son fils devenu tel qu'elle l'a désiré. Quelquefois, je l'aurais voulue plus simplement mère, plus absorbée en Augustin, moins exclusivement préoccupée de l'au-delà, l'œil moins ardent pour le ciel et plus tendre pour son fils. Puis, quand je songe à l'ensemble idéal de votre admirable composition, à la sérénité tout éthérée, à la charmante mysticité qui y respire, et surtout à votre création par excellence, à votre Augustin, je me reproche presque d'imaginer qu'on pût faire autrement.

Quand votre Satan sera livré au public, je tiendrai beaucoup à en parler, car sur ce sujet, je suis plein de discours. Encore une fois merci au nom de ma sœur et au mien, et croyez, Monsieur, à la vive sympathie et à l'admiration profonde avec lesquelles je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Présentez, s'il vous plaît, à M^me^ Scheffer l'expression de mon profond respect.

93

A Charles Douniol (1)

Paris, 16 février 1856

Monsieur le rédacteur,

Un article inséré par M. l'abbé de Valroger dans le dernier numéro du *Correspondant* sur mon *Histoire générale des langues sémitiques* contient le paragraphe suivant :

« L'exactitude et la compétence de M. Renan dans les matières philologiques viennent d'être contestées,

(1) Cette lettre, adressée au rédacteur en chef du *Correspondant*, répond à un très violent article de l'abbé de Valroger, oratorien de l'Immaculée Conception, paru dans cette revue.

de la manière la plus dédaigneuse, par un savant anglais qui a le droit d'être sévère. Mais je laisse l'appréciation de ce débat aux arbitres de la science. Pour apprécier les erreurs que je veux critiquer, il n'est pas nécessaire d'étudier les langues sémitiques. »

Il est surprenant, Monsieur le rédacteur, que M. l'abbé de Valroger n'ait pas cru devoir citer tout d'abord le nom du savant anglais auquel il faisait allusion et le recueil où on aurait pu lire sa critique. J'ai eu l'honneur de m'adresser à vous pour être éclairé à cet égard ; vous m'avez communiqué une lettre de M. de Valroger, qui m'a appris « que le savant en question est M. Cureton, et que le titre de son livre est *Spicilegium syriacum*, in-8°, 1855 ».

Laissez-moi croire, Monsieur, que votre collaborateur, quand il désignait sans le nommer le *Spicilegium syriacum* comme renfermant contre moi l'expression d'un profond dédain, ne connaissait pas l'ouvrage qu'il citait. Il aurait lu à la première page de la préface la phrase que voici : « *In 1852, M. Ernest Renan, a young orientalist, from whose zeal and diligence we may hope for much hereafter, in a letter adressed to M. Reinaud, inserted in the Journal asiatique*, etc ». Le *Spicilegium syriacum*, dont la publication est du reste antérieure à celle de mon *Histoire des langues sémitiques*, ne renferme pas un seul autre passage où il soit question en général de ma compétence ou de mon incompétence philologique. Il est très vrai que M. Cureton, discutant dans ses notes les traductions que j'avais publiées avant lui de quelques-uns des textes syriaques qui font partie de son *Spicilège*, relève les différences d'interprétation avec une rigueur qu'il m'est permis de trouver minutieuse. Mais il faut ignorer la nature des travaux philologiques et les difficultés que présentent les textes syriaques, surtout ceux dont M. Cureton et moi nous sommes occupés, pour croire que l'intelligence complète de ces textes s'obtienne du premier coup avec certitude. J'admets bien volontiers que M. Cureton, grâce à l'avantage qu'il a de pouvoir consulter sans cesse les manuscrits dont je ne possédais que des extraits insuffisants, et grâce à une connaissance du syriaque dont personne en Europe ne

conteste la supériorité, a mieux entendu que moi certains passages. A-t-on le droit de conclure que M. Cureton me refuse avec dédain toute compétence dans les matières philologiques ? On n'aurait pas ce droit, lors même que M. Cureton n'aurait exprimé sur mon compte dans le *Spicilegium* aucune opinion générale, on l'a bien moins encore, lorsque M. Cureton a exprimé dans sa préface un jugement qui peut passer pour flatteur, venant d'un savant auquel votre collaborateur accorde avec raison « le droit d'être sévère ».

Considérant du reste que, dans un débat où il s'agit de l'opinion de M. Cureton, le meilleur juge est M. Cureton lui-même, j'ai fait connaître à ce savant le sentiment qu'on lui prêtait à mon égard ; il m'a répondu ce qui suit :

« Mon intention ne fut jamais, soit dans les notes, soit dans la préface de mon *Spicilegium*, de parler de vous en d'autres termes que ceux du respect et de la considération. Peu de personnes ont agi plus honorablement que vous, et parmi les orientalistes qui s'élèvent, il y en a peu qui aient donné plus de promesses que vous. Dans votre lettre à M. Reinaud, il y avait quelques erreurs que j'ai cru devoir indiquer, parce qu'elles formaient une variante à mon propre texte et à ma traduction, mais c'étaient des erreurs dans lesquelles le peu de temps que vous avez eu pour examiner les manuscrits aurait facilement entraîné tout autre. En effet, sans une connaissance plus ample du contenu des ouvrages que les courts passages que vous avez copiés ne vous fournissaient, il devait être très difficile de donner la pensée précise de l'auteur. Dans la traduction du morceau de Méliton, je ne me rappelle que très peu d'endroits où j'aie cru que vous vous êtes trompé, et encore était-ce dans des passages qu'une connaissance des écrits d'autres auteurs vivants de la même époque pouvait seule rendre clairs et intelligibles. Si quelqu'un veut se donner la peine de comparer votre version à celle de B. H. C., qui, à quelques égards, avait de meilleurs moyens d'information que vous ne pouviez en avoir, il trouvera combien de mérite vous est dû. Je suis fâché que vous ayez éprouvé quelque peine des remarques de M. de Valroger. Pour ma part j'ai

depuis longtemps cessé de donner aucune attention soit aux critiques, soit aux éloges que quelque écrivain que ce soit fait de mes œuvres dans les journaux publics. »

Je laisse aux lecteurs désintéressés à juger si M. l'abbé de Valroger a observé les règles d'une critique loyale en cherchant à faire tomber sur mon ouvrage principal et sur l'ensemble de mes travaux des observations de détail, que M. Cureton lui-même déclare sans conséquence et qui ne s'adressent d'ailleurs qu'à deux opuscules très peu importants dans mon œuvre scientifique : l'un de ces opuscules, en effet, n'est qu'une lettre de quelques pages sur trois manuscrits syriaques du Musée britannique, l'autre n'est qu'un essai de traduction entrepris à la prière de M. l'abbé Pitra pour le *Spicilegium Solesmense.*

Voulant me borner à des rectifications de faits, je renonce à élever d'autres réclamations sur la manière inexacte, selon moi, dont M. de Valroger a parfois exposé mes vues. Je dois cependant faire observer que dans la citation de la page 621, votre collaborateur a remplacé par des points ou supprimé tout à fait les phrases qui renfermaient le fond de la pensée et qui, si elles avaient été citées, n'auraient laissé place à aucun malentendu.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée

ERNEST RENAN

94

A Alphonse Peyrat (1)

Paris, 8 avril 1856

Monsieur,

Je vous remercie bien vivement de vos beaux articles sur Bossuet, que j'ai reçus et lus avec le plus grand intérêt (2). Je vous félicite d'avoir osé attaquer avec tant de franchise et de vigueur une des idoles de l'admiration routinière. Les influences combinées du clergé, de l'Université et de la littérature rhétoricienne avaient élevé autour de Bossuet une sorte d'enceinte sacrée que vous percez avec autant d'audace que de bonheur. Pour ma part, la destruction de cette superstition-là (dans la mesure, bien entendu, où une superstition se détruit), a toujours été une de mes idées fixes. Vous venez de réaliser ce que j'aurais voulu faire, vingt fois mieux que je ne l'aurais fait : vos preuves sont décisives et votre exposition pleine de force et d'habileté. J'attends avec impatience la seconde série d'articles où vous examinerez, comme écrivain, celui dont vous avez détruit le prestige comme homme. Montrez hardiment ce qu'il a fallu de naïveté et de confiance dans les rhéteurs pour accepter comme des chefs-d'œuvre un ouvrage aussi puéril que l'*Histoire universelle*, qui, de nos jours, mériterait à peine de figurer parmi les ouvrages destinés à un pensionnat de religieuses, *La Politique tirée de l'Écriture*, ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV ; l'*Histoire des Variations* fondée tout entière sur un sophisme évident ; les écrits philosophiques, vrais cahiers de collège, sans aucune valeur ; les écrits sur l'Écriture sainte, pleins

(1) Publiée par J. Reinach dans *Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, 1903.

(2) Trois feuilletons de Peyrat parurent dans *La Presse* les 17, 25 et 31 mars 1856 sur le livre de l'abbé de Dieu intitulé : *Mémoires et journal de l'abbé de Dieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet...*

d'une exégèse arriérée, à une époque où une critique meilleure se faisait jour avec Richard Simon. Les persécutions suscitées par Bossuet à ce grand homme, si supérieur à son temps dans le domaine de la science sacrée, m'ont toujours semblé caractéristiques de l'esprit absolu et borné de l'Église gallicane et de la Sorbonne en particulier. Pour tout ce qui est de la méthode et du fond des connaissances, Bossuet n'est en réalité qu'un sorboniste encroûté ; je ne crois pas exagérer en ne lui laissant absolument que le mérite d'orateur. Celui-là, il le possède à un haut degré : s'il se fût contenté du rôle d'un Mascaron ou d'un Fléchier, on eût pu l'accepter comme le premier des maîtres en éloquence classique, mais la prétention de résoudre avec de la rhétorique les plus graves problèmes de la religion, de la politique, de l'histoire, de la philosophie est insoutenable. C'est en flattant les mauvaises tendances de l'esprit français, toujours séduit par la pompe du langage et par une prétendue apparence de sens commun, que Bossuet est arrivé chez nous à cette espèce de dictature intellectuelle que vous lui avez si victorieusement contestée.

Recevez de nouveau, Monsieur, mes félicitations pour votre acte de courage (je ne crois pas trop dire en employant ce mot), et croyez aux sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

95

[*A François Guizot* (1)]

Paris, 2 juin 1856

Monsieur,

Quelques membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aux conseils desquels je dois une grande

(1) (Minute conservée, B. N.) Cette lettre ne porte pas le nom du destinataire, mais la liste des membres de l'Académie à cette date ne permet guère d'autre attribution.

déférence, m'invitent à me présenter pour la place devenue vacante par la mort si triste, et pour moi si douloureuse, d'Augustin Thierry. J'ai beaucoup regretté que votre absence de Paris ne m'ait pas permis avant de faire aucune démarche, de prendre vos conseils et de solliciter votre suffrage. J'oserais vous dire, Monsieur, bien que j'aie à peine l'honneur d'être connu de vous, que j'ai toujours espéré votre appui en cette circonstance. Mon admission au nombre des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est d'une grande importance pour la réalisation du plan de vie que je me suis tracé ; or, des motifs très sérieux me font désirer de voir ma candidature grouper le plus tôt possible les personnes qui veulent bien y prendre quelque intérêt. Peu disposé à subordonner la direction de mes travaux à des vues académiques, et ne sachant rien sacrifier à l'indépendance qui m'est nécessaire pour le développement régulier de ma pensée, je sens que mon entrée à l'Académie des Inscriptions souffrira des difficultés, si je ne trouve quelque bienveillance auprès des esprits élevés, qui savent se mettre au-dessus de certaines susceptibilités. Vous excuserez, Monsieur, la confiance, présomptueuse peut-être, que j'ose vous exprimer : elle tient uniquement à l'admiration que je professe pour votre génie et à l'illusion qui résulte pour moi de ma longue familiarité avec vos écrits ; habitué, depuis ma première initiation à la méthode historique, à vous étudier comme mon maître, j'ai été naturellement amené à m'adresser tout d'abord à vous avec plus de liberté que n'en autorisent les relations personnelles si récentes qu'il m'a été permis d'avoir avec vous.

M. Guillaume Guizot a bien voulu me promettre de m'informer de l'époque de votre prochain voyage à Paris ; j'aurai l'honneur d'aller, si vous me le permettez, vous présenter mes devoirs et vous demander vos conseils,

Agréez, Monsieur, l'assurance du profond respect et de la haute admiration avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

96

A Arthur de Gobineau

Paris, 26 juin 1856

Monsieur et ami,

Je suis fort en retard avec vous. J'avais l'intention de vous envoyer mon essai sur l'*Histoire générale des langues sémitiques* aussitôt son apparition : mais j'ignorais les moyens de vous le faire parvenir. M. d'Avril, que j'ai vu il y a quelques semaines, m'a donné à cet égard toutes les informations nécessaires, et depuis, une foule de préoccupations tristes ou fastidieuses, la mort de ce pauvre Augustin Thierry, l'un de mes meilleurs amis, les ennuis d'une candidature, etc., m'ont empêché de payer ma dette. Comment m'excuserai-je aussi de ne pas vous avoir encore fait l'article que je vous dois ? Vous savez mieux que personne combien on s'appartient peu à Paris quand on y mène une vie quelque peu laborieuse. Encore un peu de temps ; je tiendrai ma promesse, je vous assure. J'ai lu vos tomes III-IV avec le même intérêt que les premiers (1). Vous avez fait là un livre des plus remarquables, plein de vigueur et d'originalité d'esprit, seulement bien peu fait pour être compris en France ou plutôt fait pour y être mal compris. L'esprit français se prête peu aux considérations ethnographiques : la France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé dans son sein. Je rencontre pour ma part la même difficulté en linguistique : la langue française, n'étant qu'un détritus de quatrième ou cinquième formation, est certainement une des causes qui font que l'esprit français n'a pas du tout été amené et se prête très difficilement aux vrais principes de la philologie comparée. Tout cela ne pouvait naître que chez un peuple comme le

(1) Les tomes III et IV de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* parurent en 1855. Les tomes I et II avaient paru en 1853. Les éditions ultérieures de l'ouvrage ne comportèrent que 2 volumes.

peuple allemand, qui tient encore à ses racines primordiales et parle une langue qui a ses causes en elle-même. Je ne m'étonne donc pas que votre livre n'ait pas eu chez nous le succès qu'il mérite. Vous en êtes vengé par votre succès en Amérique, où vous êtes traduit, et en Allemagne, où vous avez eu l'honneur d'inspirer des ouvrages parallèles au vôtre.

L'ouvrage de Pott vous est sans doute déjà parvenu ; je n'ai pu encore que le parcourir ; mais il me semble que, malgré les dissentiments qui y sont exprimés, vous devez vous en tenir pour fort honoré. Je ne puis vous dire que je sois, moi aussi, de votre avis sur tous les points. Le fait de la race est immense à l'origine; mais il va toujours perdant de son importance, et quelquefois, comme en France, il arrive à s'effacer complètement. Est-ce là absolument parlant une décadence ? Oui, certes, au point de vue de la stabilité des institutions, de l'originalité des caractères, d'une certaine noblesse dont je tiens pour ma part le plus grand compte dans l'ensemble des choses humaines. Mais aussi que de compensations ! Sans doute, si les éléments nobles mêlés au sang d'un peuple arrivaient à s'effacer complètement, alors ce serait une avilissante égalité, analogue à celle de certains états de l'Orient et, à quelques égards, de la Chine. Mais c'est qu'en réalité une très petite quantité de sang noble mise dans la circulation d'un peuple suffit pour l'ennoblir, au moins quant aux effets historiques; c'est ainsi que la France, nation si complètement tombée en roture, joue en réalité dans le monde le rôle d'un gentilhomme. En mettant à part les races tout à fait inférieures dont l'immixtion aux grandes races ne ferait qu'empoisonner l'espèce humaine, je conçois pour l'avenir une humanité homogène, où tous les ruisseaux originaires se fondront en un grand fleuve, et où tout souvenir des provenances diverses sera perdu. Le civilisation qui correspondra à un tel état de l'humanité sera inférieure sans doute en noblesse et en distinction à celle des âges aristocratiques ; mais sera-t-elle inférieure d'une manière absolue ? c'est sur quoi j'hésite à me prononcer. Mais quel service vous avez rendu en exprimant votre point de vue avec une force, une hau-

teur, une logique, que je n'hésite pas à qualifier d'admirables! Vos dernières pages sont vraiment étonnantes de vigueur et d'entrain : je les citerai.

Je compte beaucoup sur tout ce que vous nous rapporterez de la Perse (1) en fait d'idées et de renseignements de toute sorte. Devons-nous espérer bientôt votre retour ? Nous aurions grand besoin de vous : car notre état intellectuel est fort abaissé, et il nous faudrait pour le relever des hommes comme vous. Vous êtes certainement destiné à figurer parmi les esprits les plus originaux de notre temps : c'est l'opinion que je ne cesse d'exprimer et que ne troubleront pas quelques dissentiments de détail.

Croyez, Monsieur, à ma haute estime et à mon parfait attachement

E. RENAN
rue des Saints-Pères, 3

(1) A. de Gobineau était ministre à Téhéran.

97

A Gustave d'Eichthal (2)

Paris, 30 juin 1856

Monsieur et ami,

L'intérêt que vous avez bien voulu prendre aux affaires de notre malheureux frère, dont je vous ai fait la confidence, m'engage à vous faire part sur-le-champ d'une bonne nouvelle que nous venons de recevoir. Le procès pendant devant le tribunal de Saint-Malo, et par suite duquel sa liberté fut un moment compromise, vient de recevoir une solution et cette solution lui est toute favorable. La mesure que l'on incriminait a été déclarée, conformément à l'opinion de tous les syndics qui se sont succédé, exempte de tout reproche et le tribunal a fait passer dans la rédaction

(2) (Bibl. de l'Arsenal.)

de son jugement le fond de la plaidoirie de son avocat. Toutes ces tracasseries n'avaient d'autre cause que la haine acharnée de quelques personnes : les animosités soulevées par les coteries politiques et religieuses ont atteint dans ces petites villes de province, surtout dans l'Ouest, un degré de vivacité difficile à croire. Mon frère attache une grande importance à l'issue du procès en question : vous ayant fait part de nos peines, nous n'avons pas voulu tarder à vous faire part aussi de cette tardive consolation.

Présentez mes respects à Mme d'Eichthal et croyez aux sentiments de reconnaissance et de vive amitié avec lesquels je suis

Votre tout dévoué

E. RENAN

98

A l'abbé Valentinelli

Paris, 1er août 1856

Mon cher abbé,

Vous m'écriviez, il y a quelque temps, pour me demander si vos manuscrits de Saint-Marc ne seraient pas consultés pour la grande collection des poèmes français du moyen âge entreprise par le ministère de l'Instruction publique. Votre collection est trop riche en effet pour qu'on puisse songer à la négliger. Ces lignes vous seront remises par M. Guessard, professeur à l'École des Chartes, dont le nom attaché à de savantes publications sur la littérature du moyen âge vous est sans doute connu. M. Guessard, sur qui repose en grande partie le soin de la vaste collection ci-dessus mentionnée, est chargé d'une mission en Italie à l'effet de consulter vos précieux documents français. Venise est naturellement un des points qui doivent le plus l'arrêter. M. Guessard est accompagné de M. Michelant, mon collègue à la Bibliothèque impériale et mon

ami intime, également très versé dans la connaissance de notre ancienne littérature et des littératures étrangères en général.

Je suis certain d'avance, mon cher abbé, que vous serez pour ces messieurs ce que vous avez été pour moi, ce que vous avez été pour tous ceux qui ont visité les trésors littéraires de Saint-Marc. C'est pourquoi j'ai dissuadé ces messieurs de se munir d'aucune recommandation officielle : votre inépuisable complaisance suffira. M. Daremberg a dû vous répondre pour les diverses commissions que vous m'aviez chargé de lui communiquer. La copie des lettres de Pétrarque a été faite par M. Michelant, le même que par la présente lettre j'ai l'honneur de vous recommander.

Agréez, mon cher abbé, l'assurance de ma vive reconnaissance et de mon vif attachement.

E. RENAN

99

A Gustave d'Eichthal (1)

Paris, 11 septembre 1856

Monsieur et ami,

C'est samedi qu'aura lieu pour les deux cultes mon mariage avec Mlle Scheffer. La saison, un deuil récent de la famille Scheffer et la circonstance du mariage mixte font que nous n'adressons point de lettres d'invitation. Si pourtant vous étiez à Paris samedi prochain, vous savez quel plaisir j'aurais à vous serrer la main. Nous serons vers 10 heures et demie à Saint-Germain des Prés et vers midi à l'Oratoire.

Immédiatement après le mariage, je partirai pour Saint-Malo, d'où j'espère revenir parfaitement éclairé sur la situation de mon frère et sur ce qui convient à son avenir. Des renseignements qui me sont venus depuis sont

(1) (Bibl. de l'Arsenal.)

tout à son avantage : le gain de plusieurs procès au bénéfice de la liquidation produit un bon effet.

Présentez mes respects à Mme d'Eichthal et croyez, Monsieur et excellent ami, à ma vive affection

E. RENAN

100

Au baron d'Eckstein (1)

Paris, 7 octobre 1856

Monsieur le baron,

Je serais inexcusable d'avoir tardé si longtemps à vous écrire, si une raison tout à fait exceptionnelle ne devait m'obtenir mon pardon auprès de vous. Une union qui comble tous mes vœux, comme elle formait depuis quelques mois l'objet de mes plus vifs désirs, s'est conclue pour moi il y a trois semaines. Immédiatement après notre mariage, nous sommes allés, ma jeune amie et moi, faire un voyage dont nous ne sommes de retour que depuis quelques jours. Vous me pardonnerez, Monsieur le baron, un silence qui serait sans cela inexplicable. J'espère du reste avoir bientôt l'honneur de vous revoir et me retremper aux sources de votre pure et haute amitié.

La personne à laquelle j'ai uni ma destinée et qui m'a fait déjà passer de si douces journées de bonheur est Mlle Scheffer, fille de M. Henry Scheffer et nièce d'Ary Scheffer, dont nous avons causé plusieurs fois et dont vous m'aviez exprimé le désir de faire la connaissance. C'est chez ce dernier que j'ai connu Mlle Scheffer et que j'ai pu apprécier ses rares qualités. Une culture d'esprit qu'on rencontre rarement chez une femme, une grande sûreté de jugement, un caractère élevé et passionné pour les choses grandes et belles, joints à beaucoup de charme, m'avaient

(1) Le manuscrit de cette lettre a fait partie de la vente Barthou en 1936.

inspiré depuis longtemps un sentiment que j'ai été assez heureux pour voir partagé. J'ai trouvé depuis que je n'avais entrevu qu'une partie de ses précieuses qualités et que la réalité surpassait ce qu'on eût pu chez moi taxer d'illusion. Vous m'avez toujours témoigné une si bonne amitié, Monsieur le baron, que j'ai cru devoir vous faire la confidence de mon bonheur. Ma jeunesse sévère et monastique s'était toute passée en de graves études et d'âpres combats : grâce à la charmante compagne qui a bien voulu répondre à mon amour, j'ai connu d'autres joies que celles de la pensée et j'ai vraiment expérimenté la vie humaine dans ses plus douces et ses plus belles parties. Ma sœur, dont le bonheur est pour moi un devoir si sacré, reste avec nous ou du moins à côté de nous. L'heureux et facile caractère de ma jeune compagne, le dévouement et l'élévation de cœur de ma sœur rendaient possibles et désirables pour nous tous ces arrangements qui sont regardés d'ordinaire dans le monde comme impossibles à réaliser.

Toutes deux ont montré dans cette circonstance un tact charmant et une amitié pour moi qui m'a rempli de joie et de fierté.

Quelques personnes veulent bien faire quelque cas de mon esprit et de mon savoir (dont je sais mieux que qui que ce soit les limites), mais pour moi, ce que j'ai toujours préféré en moi-même, c'est mon cœur : voilà pourquoi la sympathie d'une personne distinguée me paraît une meilleure récompense que toutes les jouissances de la vanité. Revenez vite, Monsieur le baron, pour que je sente redoubler toutes mes joies en en causant avec vous.

Leleux m'a envoyé un tirage à part de votre bel article. Je l'ai relu avec le même [*ill.*] et la même admiration que la première fois. Mes travaux spéciaux ont naturellement subi un certain temps d'arrêt. J'ai lu l'article de Lassen. Il y a beaucoup à dire sur la partie sémitique, la plupart des étymologies sont plus dignes de Movers (dont la mort récente n'en est pas moins un grand malheur) que de Lassen.

J'attends l'ouvrage de Chwolson avec impatience.

J'ai étudié depuis votre départ différents travaux sur le berbère, le touareg, les langues non nègres du Sénégal.

Il y a là une grande famille indigène, qu'on pourrait appeler atlantique. Il est prouvé que des dialectes du berbère se parlent du Sénégal à l'Égypte. Reste à faire une comparaison plus étendue avec le basque? avec le copte? J'ai suspendu mon travail sur Thierry, je ne le publierai probablement qu'après l'élection qui aura lieu fin novembre.

J'espère vous revoir bientôt et suis, en attendant, Monsieur le baron, avec les sentiments de la plus haute estime et de la plus vive sympathie

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

101

A Jules Mohl (1)

[1856]

Monsieur et ami,

Je voulais vous dire que la conversation que nous avons eue aujourd'hui est plutôt un préliminaire à une candidature possible qu'un acte précis de candidat. Comme je désire beaucoup ne pas être tenu pour candidat, avant que je ne le sois en réalité, voudriez-vous bien avoir la bonté de n'en rien dire à personne, et si l'on vous parle de ma candidature, de ne pas la donner pour officiellement annoncée ? Vous êtes la première et la seule personne à qui j'en aie parlé, et en tout cas je veux laisser s'écouler plusieurs jours avant de faire aucune démarche positive. C'est l'importance capitale que j'attache à vous qui m'a fait vous parler dès aujourd'hui et avant que rien ne soit entamé.

Croyez à ma haute estime et à mon parfait dévouement.

E. RENAN

(1) (Bibl. de l'Institut.) Cette lettre et la suivante se rapportent à l'élection de Renan à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (5 décembre 1856).

102

A Jules Mohl

[1856]

Monsieur et ami,

Je viens vous prier instamment de me prêter un peu d'appui à la discussion d'aujourd'hui. M. Reinaud, qui m'avait promis, me paraît maintenant plein d'hésitation, et je crois qu'il cherche des faux-fuyants pour me manquer de parole. M. Caussin de Perceval est si timide qu'il ne prendra pas la parole si on ne la lui défère. En présence des jugements malveillants de M. Quatremère, cela aurait l'effet le plus désastreux, et donnerait raison à mes adversaires, qui soutiennent que je n'ai pas pour moi les orientalistes. Je compte sur vous en cette grave circonstance et vous prie de croire aux sentiments particuliers d'estime et de sympathie avec lesquels je suis

Tout à vous

E. RENAN

Je vous avais écrit hier soir un billet semblable à celui-ci. On l'a mis à la poste par erreur, je pense qu'il ne vous arrivera pas avant la séance ; tenez-le en tout cas pour non avenu.

103

A Ernest Bersot

Paris, 15 mai 1857

Ah ! mon cher ami, quel charmant critique vous êtes ! Votre article est un morceau délicieux, qui me fait un plaisir infini. Je vous assure que je n'aurais pas autant de

raisons pour en être heureux que je vous féliciterais encore. Vous l'avez tourné avec une grâce et une facilité ravissantes. Vous critiquez justement ce que je voulais voir critiqué, ce que j'avais mis pour être critiqué ; vous mettez le doigt sur toute chose avec une finesse admirable ; quant aux éloges, on sait que nous sommes amis, on y fera la part d'une amitié dont je suis très fier ; avant de recevoir l'exemplaire de Hachette, j'avais vu M. Littré et M. Le Clerc qui l'avaient lu et qui en étaient infiniment contents. Le dernier surtout, qui, pour le dire en passant, vous est très attaché, et qui m'a parlé de votre *Philosophie du XVIII*e *siècle* avec une grande estime, vous en était à la lettre reconnaissant. Mme Renan et ma sœur ont éprouvé les mêmes sentiments en vous lisant que moi-même. Merci, mon cher ami, venez plus souvent nous voir et croyez à ma parfaite amitié.

E. RENAN

Au moment d'expédier ma lettre, je reçois l'exemplaire que vous avez bien voulu m'adresser. Merci de nouveau, cher ami.

104

A Max Müller

Paris, 10 juin 1857

Monsieur,

J'ai tardé à vous répondre, parce que je n'avais point encore reçu l'ouvrage *Indigenous Races of the earth* (1) que vous me citez. Maintenant que je l'ai lu, laissez-moi vous dire que je trouve les reproches que ce livre vous inspire à mon sujet peu fondés. Loin que l'auteur ait compris dans

(1) Cet ouvrage de J. C. Nott et G. R. Gliddon a été publié en 1857 à Philadelphie et à Londres. Le chapitre I, sur la classification des langues, est d'Alfred Maury.

un sens injurieux le passage de mon livre qui vous a blessé, il résulte au contraire des notes de la page 410 et de la page 569 qu'il n'a vu dans ce passage que l'expression d'un dissentiment purement scientifique. Dans la note page 410, il déclare être arrivé de son côté au même résultat que moi et cela avant la lecture de mon livre : ce n'est donc pas mon livre qui vous a fait tort dans son opinion. Pas une seule fois l'auteur ne parle du tort que tout ceci ferait à votre caractère. A la page 569, il professe, comme moi, pour vos autres travaux une grande *admiration*. A la page 410, il ne comprend pas (exactement ce que je disais dans le passage que vous incriminez) que le même homme soit l'auteur de tant de beaux travaux et d'une hypothèse si critiquable. Que conclure de tout cela ? Deux choses : 1° que M. Gliddon était arrivé au même résultat scientifique que moi, avant d'avoir lu mon livre ; 2° qu'il n'a vu pour le passage de mon livre rien de blessant pour votre caractère, puisqu'il le cite, le commente et n'en continue pas moins, tout en vous combattant, de professer pour vous la plus haute estime.

Ce que je vous ai promis de faire, je le ferai et bientôt. Je réimprime en ce moment un opuscule intitulé *De l'origine du langage* (1) ; j'y mentionne notre dissentiment sur les questions de philologie générale, j'ajoute les compliments les plus flatteurs sur vos autres travaux, puis une note ainsi conçue :

« Les deux auteurs (MM. Bunsen et Max Müller) paraissent être arrivés chacun de leur côté au système dont je parle en ce moment. J'avais d'abord supposé (*Histoire générale des langues sémitiques*, p. 466) que M. Müller s'était fait l'organe des idées de M. Bunsen, sans que dans ma pensée cela n'impliquât rien que d'honorable. M. Müller m'ayant fait savoir que la responsabilité de l'écrit en question lui appartenait tout entière, je me hâte de retirer la conjecture que j'avais émise. En critiquant la pensée systématique de l'ouvrage de M. Müller, je rendais justice à la pénétration avec laquelle l'auteur, en cela d'accord avec les plus habiles indianistes, a montré les ramifications

(1) O. C. VIII.

étendues de la race tartaro-finnoise dans l'Inde antébrahmanique. »

Dans toute la discussion dont je parle, je traite vos travaux et surtout votre *Comparative Mythology* avec tous les égards et parfois avec l'admiration qu'ils méritent. J'espère que vous serez satisfait. Je fais en ce moment-ci même traduire sous mes yeux votre *Comparative Mythology* et si cela ne vous déplaît pas, je la ferai insérer dans un de nos recueils. Croyez-moi, ne nous brouillons pas pour un dissentiment scientifique et pour une phrase mal tournée. Vous disposez d'une grande publicité en Angleterre, j'en ai une non moins grande en France. Nous servons, malgré nos dissentiments, la même cause, celle de la science désintéressée. Nous pouvons nous rendre de grands services ou nous faire beaucoup de mal.

Gardons nos dissentiments, exposons-les franchement, mais évitons les personnalités. La phrase qui vous a blessé disparaîtra d'une seconde édition ; en attendant, je l'expliquerai. Que pouvez-vous désirer de plus ? Ici où pourtant mon livre a été assez lu, je vous assure que vous n'avez baissé, par mon fait, dans l'estime de personne. A l'Institut, où l'on parle souvent de vous, nous vous plaçons toujours au rang que vous avez su conquérir, c'est-à-dire à l'un des premiers entre les philologues contemporains. A la fin de l'année, nous aurons un correspondant à nommer, en remplacement de M. Bopp, nommé associé ; je sais que plusieurs personnes songent à vous, et, sans pouvoir prendre d'engagement à une si grande distance de l'élection, je vous assure du moins que ce ne seront pas nos dissentiments qui m'empêcheront de voter pour vous.

Croyez à ma parfaite estime

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

105

A Gustave d'Eichthal (1)

Paris, 14 juin 1857

Monsieur et ami,

Mon frère m'annonce que dans quelques semaines les travaux de la liquidation de sa maison seront terminés en ce qui le concerne et que, dès lors, il sera libre de chercher à se créer de nouvelles ressources Le moment est donc venu pour moi de recourir à votre amitié. Comme il y a fort longtemps que je n'ai pu vous entretenir de ces tristes affaires, je crois devoir vous en rappeler sommairement les points principaux.

Le commencement des malheurs de mon frère remonte aux derniers mois de 1854. La maison Renan et Leforestier jouissait à Saint-Malo d'un grand crédit et d'une considération incontestée lorsqu'un arrêt de la cour de Rennes la rendit responsable des actes d'un individu de basse-Bretagne avec lequel mon frère et son associé étaient en relations d'affaires, mais qu'ils n'avaient nullement constitué leur agent. Cet arrêt ébranla violemment leur crédit en leur suscitant des demandes de fonds auxquelles il était impossible de satisfaire sur-le-champ. Une suspension de paiement fut la conséquence de cette panique : cependant, un accord intervint et, depuis quatre mois, MM. Renan et Leforestier liquidaient leurs affaires à l'amiable, lorsque, sur la poursuite d'un seul créancier, la suspension de paiement devint une faillite (juin 1855).

Comme le constatent tous les rapports des syndics, les opérations de la faillite marchèrent régulièrement ; les créances furent vérifiées de conformité avec les livres, et le projet de concordat semblait avoir toutes chances de réussite, lorsqu'une plainte, formée par ce même créancier,

(1) (Bibl. de l'Arsenal.)

qui avait fait partager sa haine acharnée à 6 autres sur 150, motiva l'arrestation provisoire de MM. Renan et Leforestier l'avant-veille du jour de la réunion. Cette manœuvre réussit et le concordat ne fut point obtenu. L'instruction fut dirigée par un juge d'instruction livré entièrement aux influences du parti hostile. L'affaire fut appelée pendant l'absence d'un des juges qui était favorable aux faillis, circonstance par suite de laquelle le juge d'instruction eut voix délibérative. Il s'ensuivit un jugement du tribunal de première instance qui condamnait mon frère à 18 mois de prison et son associé à trois mois. Mais l'appel que les faillis interjetèrent de ce jugement, empreint d'une évidente partialité, en amena l'annulation. La cour de Rennes repoussa les deux chefs d'accusation admis par le tribunal de Saint-Malo (banqueroute simple et abus de confiance), et acquitta purement et simplement les faillis (arrêt du 10 mars 1857).

Les entreprises auxquelles se livraient MM. Renan et Leforestier étaient un genre d'affaires un peu spécial à la ville de Saint-Malo. Leur maison servait d'intermédiaire entre les capitalistes (les petits capitalistes surtout) et les emprunteurs (surtout de la basse-Bretagne). Ce genre d'affaires, après avoir créé de grandes fortunes, a amené dans ces derniers temps, plusieurs catastrophes et semble n'avoir plus de raison d'être. Mais la grande expérience de mon frère et sa capacité de travail pourraient utilement être appliquées à tout autre genre d'affaires. Il connaît à fond, par les entreprises qu'il a dirigées, tout ce qui touche aux questions de crédit et de comptabilité ; par ses relations et surtout par ses fonctions de juge au tribunal de commerce de Saint-Malo, il a acquis une grande expérience de tout ce qui concerne la banque et les armements. Les syndics de la faillite ont été unanimes pour rendre hommage à sa haute capacité commerciale et pour reconnaître que dans les malheurs qui sont survenus, rien ne pouvait lui être imputé. Même depuis sa faillite, la confiance en ses lumières a été assez grande pour qu'on l'ait chargé d'une opération de comptabilité où avaient échoué des générations de syndics, la liquidation de la maison Dufour, de

Nantes, je crois, jadis colossale. M. de La Morvonnais, syndic, M. Rousein, maire de Saint-Malo et M. Robinet, juge au tribunal de commerce, chargés de cette liquidation, s'en remirent entièrement à lui du soin de la terminer.

Les personnes que je viens de nommer, surtout la seconde, me paraissent celles qui pourraient donner sur mon frère les renseignements les plus complets. Il faudrait peut-être se méfier de certaines maisons rivales de la sienne, la maison Boishamon par exemple ; les chefs de cette dernière maison sont parents ou alliés très proches de l'ennemi acharné qui fit déclarer la faillite et intenter les poursuites et du président du tribunal qui n'a point vu sans contrariété réformer à Rennes le jugement qu'il avait contribué à faire rendre.

Excusez-moi de vous entretenir si longuement de ces tristes détails et croyez à ma parfaite amitié

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

106

A François Buloz (1)

29 juillet 1857

Monsieur,

Je vous porterai, je l'espère, mon article dimanche prochain, 4 août (2). Je regrette tous ces retards ; mais en un sujet énormément difficile, et avec le soin extrême que j'y mets, il m'est impossible de prévoir à quelques jours le temps qu'il me faut. Je ne me pardonnerais pas d'avoir si peu donné à la *Revue* si des causes absolument indépendantes de ma volonté ne m'en avaient empêché ! Peu après

(1) Les lettres à Buloz ont été communiquées par Mme M.-L. Pailleron.
(2) *M. de Lamennais et ses œuvres posthumes*, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1857. O. C. II.

l'article sur Lamennais, je pourrai vous remettre un article dont je causerai avec vous, et qui se rapporte à un sujet qui m'est très familier ; il est déjà presque tout entier arrêté dans mon esprit et même en partie fixé sur le papier.

Je le répète, comptez sur mon manuscrit pour dimanche et croyez-moi

Tout à vous

E. RENAN

107

A dom Luigi Tosti (1)

27 août 1857

Mon Révérend Père,

Le souvenir de toutes les bontés que vous avez eues pour moi durant mon séjour au mont Cassin m'engage à vous présenter M. Jules Bonnet, un de mes meilleurs amis, qui s'occupe de l'histoire du XVI^e^ siècle en Italie, et dont vous aurez bientôt apprécié les rares qualités de cœur et d'esprit. Que de fois, mon Révérend Père, je me suis rappelé avec bonheur les jours que j'ai passés dans votre Archivio et j'ai regretté qu'aucune occasion ne soit venue renouer nos liens.

Je ne sais si vous avez déjà reçu la visite d'un autre de mes amis, M. Berthelot, qui doit aussi, cette année, visiter le mont Cassin et à qui j'ai donné une lettre pour vous. Je désire que cette occasion vous rappelle un hôte dont vous avez peut-être à demi perdu le souvenir, mais qui n'a point perdu le vôtre. Souvent, M. Daremberg et moi, nous causons de vous et du charmant séjour que nous avons passé près de vous. Rappelez-moi au souvenir de M. Alessandro de Mandato, s'il est encore au mont Cassin, et des

(1) Les lettres au Père Tosti ont été publiées par Edmond Renard, dans la *Revue hebdomadaire*, 31 mars 1923.

autres personnes de l'abbaye avec lesquelles j'ai eu le plaisir de me trouver en rapport.

Comptez, mon Révérend Père, sur mon entier dévouement et sur la vive gratitude avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre respectueux et affectionné serviteur

E. RENAN

108

A Sainte-Beuve

Paris, 26 septembre 1857

Monsieur et illustre maître,

Je dois à la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée de vous faire part tout d'abord d'une pensée que l'on m'a suggérée et pour la réalisation de laquelle j'aurai à réclamer votre suffrage. Quelques personnes ont bien voulu songer à moi pour la chaire laissée vacante au Collège de France par M. Étienne Quatremère. Quand les présentations seront demandées, j'aurai donc recours à votre amitié. Je sais les délicates susceptibilités qui vous tiennent à l'heure qu'il est éloigné du Collège (1), mais j'espère que la cause qui vous commande cette réserve aura cessé, quand j'aurai besoin de votre appui. Croyez en tout cas, Monsieur et illustre maître, à la vive sympathie et à l'entière admiration avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) L'interruption du cours de Sainte-Beuve ; ce cours ne fut pas repris.

109

A Alfred Maury

[28 octobre 1857]

Mon cher ami,

Je ne veux pas tarder un instant à vous apprendre une bonne nouvelle : Mme Renan aujourd'hui, à 3 heures, a donné le jour à un fils. Les douleurs ont commencé hier soir, deux ou trois heures après que nous vous avons quitté ; elles ont été longues et par moment m'ont causé de vraies angoisses ; mais grâce à la force morale dont la mère a fait preuve, l'état est maintenant très satisfaisant. L'enfant est très bien aussi. En annonçant cette nouvelle à Mme Maury, présentez-lui l'expression de mon profond respect.

Je ne sais pas si je pourrai lire vendredi à l'Académie. Soyez donc prêt à répondre à l'ordre du jour où vous êtes inscrit pour une communication. Si vous jugez cette communication utile à votre candidature, ce serait une raison décisive pour moi, indépendamment des autres, pour renoncer à la parole

Tout à vous, mon cher ami

E. RENAN

Mercredi soir.

110

A Charles Dollfus (1)

Paris, 31 octobre 1857

Monsieur et très honoré confrère,

Votre idée d'une *Revue germanique* réalise un souhait que j'ai toujours formé : je regarde un tel recueil comme répondant à un besoin des plus essentiels du moment présent. Comptez sur moi parmi ceux qui veulent contribuer dans la mesure de leurs forces à la fonder et à l'entretenir. Je n'ose vous promettre un article pour votre premier numéro, d'autant plus que j'ignore encore la nature des travaux que vous désirez faire entrer dans votre recueil. Mais si vous l'agréez, je vous adresserai dans quelques jours une lettre de cinq ou six pages, où je vous indiquerai mes vues sur ce qu'il y aurait à faire dans une Revue germanique relativement à la branche d'études dont je m'occupe. Vous la publierez, si bon vous semble, dans votre premier numéro où elle formerait une sorte de programme pour un ordre de travaux qui doivent trouver place dans votre revue.

Agréez, Monsieur, avec mes sincères félicitations pour votre noble entreprise, l'assurance de ma plus vive sympathie

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

Je réclame l'honneur de présenter à l'Institut votre premier numéro, et d'exprimer devant lui votre plan et le but que vous vous proposez.

(1) Lettre communiquée par Mlle Dollfus. Le 1er numéro de la *Revue germanique* parut le 31 janvier 1858. Il contenait un article de Renan : *Les études savantes en Allemagne.*

III

A Ernest Bersot (1)

[2 novembre 1857]

Mon cher ami,

Un heureux événement m'a privé jeudi dernier de vous voir à la Bibliothèque. Mme Renan m'a donné un fils mercredi dernier ; la mère et l'enfant vont à merveille. Je désirerais pourtant bien vous voir pour causer avec vous de votre futur beau voyage. J'espère n'être pas trop longtemps privé de ce plaisir, soit à la Bibliothèque, soit rue Casimir-Périer, 27 (c'est notre nouvelle adresse). Croyez, cher ami, à ma parfaite amitié

E. RENAN

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

112

A Auguste Nefftzer (2)

Paris, 17 novembre 1857

Monsieur,

Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier cordialement des beaux articles que vous avez bien voulu consacrer dans *La Presse* à mes *Études d'histoire religieuse* (3). Je suis fier d'avoir servi d'occasion à cet excellent travail, un des plus approfondis et des plus judicieux que j'aie lus depuis longtemps dans la presse quotidienne. Vous avez en général parfaitement saisi la nuance que je voulais

(2) Lettre publiée dans la *Revue germanique*, 1906.
(3) O. C. VII.

indiquer ; vos critiques et vos objections, auxquelles souvent vous répondez vous-même, sont pour la plupart très justes ; mais vous reconnaîtrez, je crois, que presque toutes portent ou sur des contradictions nécessaires de l'esprit humain, ou sur des différences de manière que je suis le premier à avouer. Vous auriez peut-être été en droit de me présenter comme plus affirmatif sur le chapitre du surnaturel ; la négation du surnaturel est le fond même de mon livre. Seulement je ne veux pas que l'on confonde avec le surnaturel *l'idéal*, que j'appelle quelquefois, d'une manière un peu métaphorique, *le céleste, le divin*, etc. En somme, Monsieur, vous m'avez admirablement interprété, et vos articles m'ont procuré un très vif plaisir. M. Dollfus m'a écrit il y a quelques jours pour me parler de la *Revue germanique* dont vous devez être le directeur. Peut-être pourrai-je vous donner quelques indications et vous mettre en rapport avec quelques collaborateurs utiles. Nous en causerons quand vous voudrez ; croyez, en attendant, qu'on ne saurait être avec une plus parfaite sympathie

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

113

A Ernest Havet

Paris, 25 novembre 1857

Monsieur et ami,

Vous avez appris sans doute qu'un arrêté du ministre nommant un chargé de cours pour l'hébreu ajourne pour le moment ma candidature au Collège de France. J'écris à la plupart de vos confrères pour les avertir que cet arrêté ne change rien à mes résolutions, et que, le jour où les présentations seront demandées, je serai de nouveau candidat. Je connais trop bien votre amitié pour croire que j'aie besoin de vous prier de me garder vos bonnes dispositions jusque-

là : c'est l'estime d'un petit nombre de personnes comme vous qui me console de déboires auxquels certes je ne m'exposerais pas, si je n'étais conduit en tout ceci que par une vulgaire ambition : mais j'ai cru accomplir un devoir. Croyez, Monsieur et cher ami, à ma parfaite estime et à ma vive sympathie

E. RENAN

114

A Max Müller

Paris, 30 janvier 1858

Monsieur et ami,

J'ai beaucoup tardé à vous remercier du très aimable article que vous m'avez envoyé sur les *Études d'histoire religieuse* (1). Je vous en ai été fort reconnaissant, et je vous l'aurais dit sur-le-champ, si je n'avais voulu attendre le résultat de l'élection pour les correspondants de l'Académie. M. Régnier vous a déjà sans doute fait connaître ce résultat. Il a été bien honorable pour vous, quoiqu'il n'ait pas entièrement répondu à nos désirs. On a organisé une cabale, des plus malencontreuses selon moi, pour M. Herculano de Carvalho : il y a dans l'Académie un parti qui a pour système de choisir surtout les correspondants dans les pays qui n'ont pas d'institutions scientifiques et surtout dans les pays du Midi, qui depuis longtemps recherchent le patronage de l'Académie. C'est un système qui a déjà amené bien des anomalies et certes, à tous ceux qui ne sont pas au courant des habitudes de l'Académie à cet égard, le résultat de vendredi dernier paraîtra bien inexplicable. J'ai voté pour vous aux deux tours de scrutin. J'avais d'abord pensé, regardant votre élection comme certaine, à donner une première voix à M. Ewald, qui avait été pré-

(1) Ce livre avait paru le 23 mars 1857, O. C. VII.

senté en seconde ligne par la commission. Puis, quand j'ai vu grossir la cabale de M. Herculano, j'ai renoncé à ce dessein, quoique la similitude de nos travaux et nos relations fort amicales établissent entre moi et M. Ewald un lien naturel. Espérons que nous serons plus heureux à la prochaine élection.

Je vous ferai adresser dans quelques jours ma deuxième édition de l'*Origine du langage*, où je parle beaucoup de vous. J'ai envoyé à l'imprimerie le texte revu et augmenté de la deuxième édition de mon *Histoire générale des langues sémitiques*. Inutile de vous dire que la phrase qui avait élevé un nuage entre vous et moi a disparu. La traduction de votre *Comparative Mythology* est achevée : c'est M^me^ Renan qui vous a servi de traducteur ; nous avons revu le travail ensemble, et je le trouve d'un excellent effet. Je destinais ce travail à une *Revue germanique* qui se fonde ici, et que je crois digne d'être encouragée. Mais depuis quelques jours, tout ce qui tient à la publicité est tellement mis en question parmi nous, on se trouve en présence d'un tel inconnu et si peu assuré d'un lendemain littéraire, qu'en vérité tout projet doit être ajourné. Je reprendrai celui qui vous concerne à la première éclaircie.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

115

A François-Marie Luzel (1)

Paris, 28 mars 1858

Monsieur et cher compatriote,

Votre lettre m'a fait un vif plaisir. J'avais en effet beaucoup regretté de ne pas vous revoir à la Bibliothèque : ce que vous m'aviez dit de votre collection de tragédies

(1) F.-M. Luzel, celtisant et folkloriste, ne quitta jamais la Bretagne où il professa dans différents collèges avant de devenir archiviste du Finistère.

m'avait fort intéressé, et depuis longtemps je rêve au moyen de remettre en vigueur nos études bretonnes, si malheureusement abandonnées.

La littérature dramatique n'est pas le côté brillant de notre Bretagne. Je ne crois pas ce genre indigène dans le pays ; je suis porté à croire que les représentations scéniques ont été chez nous une imitation des Mystères. Néanmoins il serait très urgent de s'en occuper ; d'abord on trouverait peut-être en ce genre des textes *relativement* anciens : en outre il serait très curieux de voir comment la Bretagne a modifié le genre des Mystères, et surtout comment ce genre s'y est perpétué bien plus longtemps qu'ailleurs : *Le Mystère au* XVIII^e^ *et au* XIX^e^ *siècle*, voilà le côté original de toute cette littérature dramatique bretonne. Je suis prêt à modifier cette opinion, si les faits m'y amènent : mais j'avoue que de fortes inductions me portent à ne voir dans nos drames qu'un reflet de ce qui se faisait ailleurs. Remarquez qu'à partir du XIV^e^ siècle, les peuples bretons, qui jusque-là avaient donné des sujets de poésie au monde entier, en reçoivent à leur tour du monde entier, surtout de la France. C'est ainsi que *Les quatre fils d'Aymon*, *Berthe aux longs pieds*, *Orson et Valentin*, et tout le cycle carlovingien, qui certainement est d'origine française, sont populaires dans notre Bretagne.

En ce qui concerne *Robert le Diable*, il n'est pas douteux que l'original ne soit français ou normand. Ces sortes de sujets couraient le monde au moyen âge avec une rapidité qui étonne. Vous savez que presque tous les poèmes français du XII^e^ et du XIII^e^ siècle ont été traduits en allemand, en anglais, en islandais et scandinave, en italien, en espagnol, quelquefois en grec, en géorgien ! Et cela avant l'invention de l'imprimerie. L'introduction de la légende de Robert le Diable en Bretagne n'a donc rien de surprenant.

En ce qui concerne *Louis Ennius*, le fait est plus compliqué. La légende ici est certainement celtique ; mais elle a couru le monde, et, oublieux de leur passé littéraire, plusieurs fois les peuples celtiques ont reçu d'autrui leur propre bien transformé et remanié. Si les ressemblances sont aussi frappantes que vous le dites entre le drame breton et la

pièce de Calderon, je suis porté à croire que le drame breton est une imitation de Calderon. 1° L'altération *Ennius* pour *Euuen* ou *Ouuen*, ou *Owennius* comme vous l'avez bien vu, ne se comprendrait pas de la part d'un Breton, pour lequel *Ewen* ou *Owen* devait être un nom national. J'en dis autant du nom de *Louis*, quoique je ne puisse dire à quoi il correspond. 2° L'analyse que vous me donnez du drame breton rappelle singulièrement les autres pièces de Calderon, la *Dévotion à la Croix* par exemple. C'est à vous de voir si les ressemblances sont assez fortes pour qu'il faille supposer que l'auteur breton a eu sous les yeux l'ouvrage de Calderon : cela serait bien singulier. Il est plus probable que l'auteur breton et Calderon ont puisé à une même relation des aventures du chevalier Owen. Il faudrait, pour décider la question, avoir en même temps sous les yeux votre texte, celui de Calderon et les anciennes relations du Purgatoire de saint Patrice, recueillies par M. Thomas Wright.

Je ne puis que vous engager vivement à nous donner le plus tôt possible l'analyse et la description exacte de toutes les pièces que vous avez entre les mains. Je vous promets de vous procurer les moyens de publier dans quelque recueil scientifique un pareil travail. Ayez les yeux surtout sur notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont je suis membre et où je représente la Bretagne. Des travaux dans le genre de celui que je viens de vous indiquer seraient en particulier bien accueillis de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, à laquelle je suis également attaché. Les préventions contre notre littérature nationale tomberont, je l'espère, peu à peu : mais pour cela il faut procéder avec mesure et en n'avançant qu'à force de démonstrations.

Sur la langue, j'en aurais bien long à vous dire : notre bas-breton n'est pas la souche des autres langues de l'Europe et il leur a donné peu de chose. Mais il est un dialecte d'une des branches de la grande famille indo-européenne, qui renferme les langues celtiques, germaniques, slaves, le grec, le latin, le persan, le sanscrit, etc. Cela est *démontré* : il n'est donc pas surprenant qu'on trouve en bas-breton des mots qu'on rencontre dans les autres langues de l'Europe :

toutes les langues précitées sont sœurs et non mères l'une de l'autre.

Si je peux servir en quelque chose à vous obtenir une position qui vous donne plus de temps pour travailler, employez-moi. Je suis très mal avec l'administration centrale ; mais je connais beaucoup d'inspecteurs et de recteurs qui pourraient peut-être vous rendre service. Dites-moi les noms du recteur, du proviseur et des principaux professeurs de Nantes. Vous me trouverez en tout vrai Breton, et, comme vous le dites vous-même, *eur Breizad, eur breur*.

Croyez à mon dévouement bien sympathique

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

116

A François Buloz

[1858]

Monsieur et ami,

J'ai oublié de vous dire cette après-midi que je n'ai pas encore reçu le volume de Cousin. A-t-il paru ? Tâchez qu'il me soit envoyé, sitôt qu'il aura paru. Cela n'empêche pas que l'article ne soit fort avancé, car je prends l'homme en général, et puis le principal morceau est déjà dans la *Revue* (1).

Croyez à mon parfait dévouement

E. RENAN

(1) L'article de Renan sur Cousin parut le 1er avril 1858. Il est réimprimé dans *Essais de morale et de critique*, O. C. II.

117

A Frédéric Bergmann (1)

Paris, 14 mai 1858

Monsieur,

La confiance, si honorable pour moi, que vous m'avez témoignée me fait un devoir de vous transmettre tous les renseignements qui peuvent vous être de quelque utilité sur les points que vous touchez dans votre lettre. Je crois que vous devez renoncer à rien espérer du ministère de l'Instruction publique pour la publication de vos savants travaux. Les ridicules objections que vous fit M. Fortoul, vous les retrouveriez, et vous ne retrouveriez pas ce qu'on ne pouvait refuser en quelque mesure à M. Fortoul, le goût et le sentiment des hautes études. Voici les moyens les meilleurs, selon moi, pour faire jouir le public de vos savantes recherches.

Vous avez d'abord les impressions gratuites de l'Imprimerie impériale. Cet établissement, vous le savez, dépend du ministère de la Justice. C'est un grand bonheur : les impressions gratuites sont dispensées d'une manière absolue par une commission, qui depuis fort longtemps n'a pas été modifiée, et où l'esprit libéral et intelligent domine. Les trois personnes importantes pour vous seraient M. Mohl, M. Hase et M. Naudet. J'ai parlé aujourd'hui à M. Mohl et à M. Naudet, qui vous seraient *certainement* favorables. J'ai tout lieu d'espérer que j'enlèverais aussi M. Hase, s'il ne vous est déjà acquis. J'ose donc vous dire avec assurance qu'un grand travail de vous présenté à la commission serait favorablement accueilli. Il faudrait que le travail fût complètement achevé et dans un état définitif : car le devis se fait sur le manuscrit tel qu'il est remis. M. Mohl, qui

(1) (Bibl. de Strasbourg.) Frédéric Bergmann était professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

a une fonction à l'Imprimerie impériale, est pour tout ceci fort important. Il vous est très sympathique : les noms de Burnouf et de Fauriel sont des autorités sacrées pour lui. Écrivez-lui, envoyez-lui vos travaux et parlez-lui des deux grands hommes que je viens de nommer.

Une seconde ressource que je veux vous rappeler pour l'impression de travaux de moindre étendue, c'est le recueil de notre Académie, dit des savants étrangers. Tout travail que vous voudrez nous envoyer, je me charge de le lire [à] l'Académie et de le faire insérer dans ledit recueil. Enfin, pour des mémoires plus courts encore, il y a la *Revue archéologique*, qui admet aussi des travaux de philologie, et pour les travaux plus spécialement relatifs à l'Orient, le *Journal asiatique*. Votre mérite connu suffirait pour vous ouvrir tous ces recueils : mais si vous y désirez un introducteur, je m'offre très volontiers. En général, n'ayez aucune inquiétude sur les modes de publication : un bon travail complètement achevé ne peut jamais, dans l'état actuel de la presse savante, rester sans moyen de publication, et cela sans le secours du ministère de l'Instruction publique. Seulement, si vous songez aux impressions gratuites de l'Imprimerie impériale, n'en parlez à personne : toute cette fondation si utile ne tient qu'à force de discrétion : c'est un miracle qu'on ne l'ait pas encore supprimée ou détournée de sa destination.

Continuons courageusement dans cette voie de la grande recherche, où notre seule récompense sera sans doute d'avoir cherché et trouvé quelque parcelle de vérité. Je vous estime, Monsieur, un des plus utiles travailleurs dans cette grande œuvre : comptez sur la vive sympathie et l'entier dévouement avec lesquels je suis votre serviteur et ami.

J'attends vos *Scythes* (1) avec impatience : je les présenterai, si vous voulez, en votre nom à l'Académie.

Avez-vous rédigé quelque chose du catalogue des manuscrits éthiopiens et amhariques ? J'ignorais que vous en eussiez été chargé : j'aurai à faire le catalogue de ces

(1) *Les Scythes, ancêtres des peuples germaniques...*, Colmar, 1858.

manuscrits dans un avenir prochain : je serai heureux d'apprendre que j'ai été devancé par vous.

E. RENAN

118

Au capitaine Hanoteau (1)

Paris, 2 juin 1858

Monsieur,

Si j'ai tardé quelques jours à vous remercier de votre excellent ouvrage, c'est que j'ai voulu tout d'abord en prendre une connaissance approfondie. Peu de sujets ont pour moi autant d'intérêt que celui que vous traitez : aussi vous ai-je lu avec une vraie passion. Je vous félicite bien vivement, Monsieur, du service que vous avez rendu à la science. Grâce à vous une veine de recherches de la plus haute importance est créée : une nouvelle famille de langues doit être ajoutée à celles qui jusqu'ici ont occupé les linguistes. Sans doute, le service sera bien plus grand encore (et vous en avez très bien vu la raison) quand vous aurez publié vos travaux sur le touareg (2). Mais, dès à présent, grâce aux rapprochements que vous avez faits déjà entre les différents dialectes, un terrain solide est offert aux comparaisons philologiques.

Je persiste à croire que le berbère ne saurait être classé parmi les langues sémitiques : mais l'influence sémitique m'y paraît plus forte et plus profonde que je ne l'avais pensé jusqu'ici. Les pronoms, la conjugaison, les pluriels des noms, qui sont pourtant des parties bien essentielles

(1) Le capitaine Hanoteau, attaché au bureau politique des affaires arabes à Alger, venait de publier son *Essai de grammaire kabyle* (Alger) Lettres communiquées par sa famille.

(2) *Essai de grammaire de la langue tamachek, renfermant les principes du langage parlé par les Imouchar ou Touareg*, par le commandant Hanoteau, Imprimerie impériale, 1859.

de la grammaire, ont une physionomie sémitique difficile à méconnaître, et vous m'apprenez, page 14, que tous ces traits-là se retrouvent dans le touareg. D'un autre côté, la manière dont ces éléments sémitiques sont mis en œuvre est tout à fait remarquable : on dirait des morceaux détachés de l'édifice primitif dont ils faisaient partie et détournés de leur emploi naturel. Ainsi le temps unique du berbère a l'air formé par un grossier amalgame des deux temps sémitiques : j'en dirai autant des formes du verbe et des pluriels des substantifs. Ce ne sont là que des vues prématurées, résultant d'une première lecture. Il faut attendre qu'une comparaison attentive ait été faite avec le copte (il y a entre les deux systèmes quelques rapprochements séduisants) et aussi avec le basque : car l'opinion qui cherche à rattacher les Ibères aux Berbères n'est pas sans vraisemblance. Il faut surtout attendre que nous ayons votre grammaire touareg : c'est par là que vous achèverez d'attacher votre nom à une des branches de recherches les plus intéressantes de notre temps.

Un des points sur lesquels j'oserai, en vue des recherches de philologie comparée, attirer votre attention, c'est la théorie générale des sons dans les langues qui vous occupent. Vous remarquez avec raison, page XIII, que les sons ont en berbère des affinités difficiles à saisir, et cela résulte bien de la lecture de tout votre livre. Il importerait de tracer, par la comparaison des dialectes et surtout par la comparaison du berbère proprement dit et du touareg, les lois de ces affinités. En philologie comparée, le témoignage de l'oreille est très peu de chose : ce qui fait la certitude des rapprochements, ce sont les lois reconnues de la transformation des sons. Le sanscrit *svan* (chien) ne ressemble guère en apparence au grec κιων et pourtant l'identité devient certaine quand on sait que l's sanscrit qui commence ce mot correspond toujours au *K* grec. Il est évident que les lettres ont ainsi, dans l'organe des populations berbères, des relativités que les personnes placées comme vous au cœur de ces dialectes peuvent seules déterminer.

Quant au nom à donner à cette grande famille de langues dont la théorie se dresse par vos soins, le nom de *libyque*

serait, je crois, le meilleur. Si plus tard on est amené à réunir cette famille en un même groupe avec le copte ou tout autre idiome, on arrivera à trouver un nom plus compréhensif : mais jusqu'à nouvel ordre celui-là paraît suffire.

Agréez, Monsieur, mes sincères félicitations pour vos beaux travaux et l'assurance de ma considération la plus distinguée

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

P.-S. — Je donnais les derniers bons à tirer de la seconde édition de mon *Histoire générale des langues sémitiques* quand j'ai reçu votre livre. Je n'ai donc pu en faire usage, mais l'occasion d'en parler se trouvera souvent pour moi.

119

A François-Marie Luzel

Paris, 5 juillet 1858

Monsieur et cher compatriote,

Une triste circonstance, la mort d'une personne qui m'était fort chère (1), m'a mis en retard avec vous. J'ai reçu votre nº de la *Revue de Bretagne*, et vous en remercie. Votre lettre est aussi d'un vrai breton. Votre projet d'une exploration en Bretagne au point de vue que vous m'exposez est excellent. Malheureusement, les missions scientifiques dépendent maintenant directement du cabinet du ministre : l'arbitraire le plus complet préside à la distribution de ces faveurs. Je suis fort mal avec le ministre et son fils, le chef de cabinet : en conséquence, je ne puis vous servir pour cette affaire. Dans l'enseignement, c'est autre chose ; là tout n'est pas aussi complètement livré au

(1) Ary Scheffer.

caprice : les inspecteurs peuvent quelque chose ; j'en connais plusieurs, je pourrais dire ce que je pense de votre mérite. Mais pour une mission, une recommandation serait un titre certain de défaveur.

Croyez en tout le reste à mon parfait dévouement. Les temps sont durs ; travaillons pour notre conscience et sans beaucoup d'espoir de récompense.

Votre très affectionné compatriote

E. RENAN

Si pourtant vous voulez adresser une demande au ministre, envoyez-la-moi ; je la remettrai à des personnes qui pourront vous servir, mais en ayant soin que le ministre ne sache rien de l'intérêt que j'y porte.

Quant à une place à Paris, soyez certain que j'ai l'œil ouvert ; mais à distance c'est bien difficile, surtout pour nous autres Bretons.

120

Au baron d'Eckstein (1)

Paris, 2 octobre 1858

Monsieur le baron,

Que je me reproche d'être si fort en retard avec vous ! Votre belle et bienveillante lèttre m'a fait le plus vif plaisir ; depuis, des soucis de tous les jours et un voyage que j'ai fait dans le Midi avec Mme Renan m'ont empêché d'avoir avec vous par écrit un de ces entretiens qui sont toujours pour moi un encouragement et un profit. Je viens d'achever un article sur l'ouvrage de Ferrari sur les révolutions d'Italie (2). C'est un livre très remarquable, quoique très paradoxal dans la forme et très heurté et inconvenant de style : il est impossible d'avoir un sentiment plus pro-

(1) (*L'amateur d'autographes*, janvier 1912).
(2) *Journal des Débats*, 26 octobre 1858, O. C. II.

fond des choses italiennes ; je regarde comme des bonnes fortunes ces *autographies* d'un pays par des hommes qui en représentent éminemment les qualités et les défauts.

J'espère qu'à mon retour je pourrai vous offrir mon *Sanchoniathon*. Le tirage à part en est presque terminé. J'ai aussi commencé l'impression de ma traduction de *Job*, et je travaille à l'introduction. J'essaie de montrer que nous avons dans ce livre singulier un spécimen de l'antique sagesse de Théman, commune aux Hébreux et aux peuples térachites, voisins de la Palestine, Edomites, Moabites, Beni Kedem et Saracènes, etc. Tout cela se groupe autour du cycle de Salomon, et je pense que le *Livre de Job* est bien de cette époque de la royauté hébraïque, antérieur au piétisme de Josias. J'essaie surtout de montrer le caractère essentiellement sémitique du poème et la conception de la nature, si opposée à celle des peuples aryens. Les derniers chapitres, à partir de la fin du discours d'Elihou inclusivement, sont vraiment un traité de physique et surtout de météorologie sémitique, partant de ce principe que les phénomènes météorologiques sont l'œuvre immédiate de Dieu, tandis que pour l'Aryen des Védas, le phénomène est une divinité, ou du moins est invinciblement destiné à le devenir. J'essaie de montrer là la grande bifurcation des deux esprits, et comment de l'un devait sortir le polythéisme, la mythologie, la métaphysique, la physique ; de l'autre, le monothéisme dans son aride et grandiose simplicité.

Les évangiles syriaques de Cureton viennent de paraître. C'est un texte de la plus grande importance, qui nous fait toucher du doigt l'original syro-chaldaïque de l'Évangile de saint Matthieu et permet presque de le rétablir mot pour mot. Bréal est de retour de Berlin, d'où il m'a rapporté beaucoup de choses nouvelles. Il paraît que l'on y est sévère pour l'ouvrage de Haug sur les Gathas (1), et qu'on y rejette presque de fond en comble ses résultats. J'avoue que la méthode de Haug m'avait parue bonne dans son

(1) Martin Haug, éditeur et traducteur de Zaratoustra, venait de publier à Leipzig : *Die fünf gâthâs...*

ensemble, quoique dans le détail je l'aie trouvée singulièrement hasardée. L'ouvrage de Stickel sur l'interprétation sémitique des antiquités étrusques me paraît détestable. C'est un arbitraire complet et un manque absolu de saine philologie. J'ai reçu un opuscule de Lerch de Saint-Pétersbourg sur les Kurdes envisagés comme les ancêtres des Chaldéens, dont il y a un exemplaire pour vous. Ce sont surtout des spécimens de langue kurde, qui ont besoin d'être étudiés de fort près : il y a là un élément qui ne me paraît pas encore déterminé.

Ma seconde édition des *Langues sémitiques* est parue ; je vous en aurais déjà fait hommage si vous eussiez été à Paris. Je travaille activement au second volume, mais bien des parenthèses, que je ne crois pas devoir m'interdire, m'ont mis fort en retard. J'ai entièrement terminé mon mémoire sur le monothéisme sémitique, qui doit être placé dans l'introduction, mais que je publierai avant cela dans quelque recueil.

M. Egger est très bien : je l'ai trouvé occupé à revoir l'épreuve de votre travail, dont il paraissait émerveillé. Toute ma famille est bien et s'entretient souvent de vous. Nous vous sommes bien reconnaissants de la lettre que vous avez écrite à la *Gazette d'Augsbourg* sur Scheffer ; je n'ai pu la lire encore, mais j'ai demandé à un de mes amis, absent en ce moment de Paris, et qui reçoit la *Gazette*, de me la procurer. Votre sympathie est de celles dont on est fier.

Notre voyage de Provence nous a enchantés. Quel soleil ! quel air ardent et aromatisé ! L'Italie ne m'a rien offert de plus beau. J'attends votre retour avec bien de l'impatience : il me console chaque année de la fuite de l'été. Croyez qu'on ne saurait être avec une plus parfaite amitié Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

121

A P. Achard (1)

Paris, 3 octobre 1858

Monsieur et ami,

J'ai reçu votre précieux envoi, et je l'ai joint aux autres notes et opuscules que, grâce à vous, j'ai rapportés d'Avignon. Vous avez été ma providence, et la commission de l'*Histoire littéraire*, à qui j'ai fait part de votre insigne complaisance, en a été vivement touchée. J'ai noté différents points sur lesquels j'aurai encore recours à vous ; il m'en viendra d'autres sans doute lors de la rédaction définitive ; j'attendrai donc jusque là pour vous soumettre la liste de mes *desiderata*.

M. Gondet nous a été fort secourable à Orange. Je regrette que Monsieur votre cousin, en m'apportant votre commission, ne soit pas entré, j'aurais été heureux de lui faire mes offres de service. Exprimez à M. Deloye le regret que j'éprouve de n'avoir pu faire sa connaissance. Présentez à M^lle^ Achard mes respects et les compliments de M^me^ Renan, qui a vivement apprécié ses rares qualités.

Agréez de nouveau, Monsieur et ami, mes bien sincères remerciements et l'assurance de mon affectueux dévouement

E. RENAN

(1) (Museum Calvet, Avignon.) P. Achard était archiviste du département du Vaucluse.

122

Au comte de Montalembert (1)

Paris, 4 décembre 1858

Monsieur le comte,

J'ai causé aujourd'hui des ouvertures que vous avez bien voulu me faire hier avec un des rédacteurs les plus autorisés du *Journal des Débats*. Nous sommes tombés d'accord sur ce point qu'en présence de la note insérée au *Moniteur* ce matin (2) il n'y avait lieu à rien faire et qu'il serait tout à fait inutile d'en parler à M. de Sacy pour le moment. Dans l'état actuel de la presse, et dans l'ignorance où l'on est de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas, il serait bien difficile d'entamer un sujet de ce genre. Le *Journal* craindrait que des discussions plus libres sur les affaires étrangères que sur celles de l'intérieur n'eussent un air de connivence et ne fissent prendre le change au public sur l'état de la presse. Voici donc uniquement ce qui est possible. Que l'on publie sous forme de livre ou de brochure les documents dont vous m'avez parlé hier. Je m'engage à faire tout ce qui dépendra de moi pour que le *Journal* en parle ; je crois pouvoir promettre qu'il le fera d'une manière digne de l'importance du sujet. L'apparition de la *Revue italienne*, dont vous m'avez parlé, serait aussi une bonne

(1) Le comte de Montalembert, à cette époque, était souvent en conflit avec l'autorité impériale. (Minute conservée.)

(2) Il s'agit de la tension qui eut lieu à cette époque entre la France et l'Autriche. Napoléon III avait promis à Cavour, qui voulait l'unité de l'Italie, son concours militaire contre l'Autriche. *Le Siècle, La Presse, La Patrie* attaquaient violemment l'Autriche tandis que *Le Moniteur* du 4 décembre démentait en ces termes les préparatifs de guerre : « Une polémique soutenue avec une persistance regrettable par différents journaux de Paris semble avoir causé une inquiétude que nos relations avec les puissances étrangères ne justifient à aucun degré. Le gouvernement de l'Empereur croit de son devoir de prémunir l'opinion publique contre les effets d'une discussion qui serait de nature à altérer nos rapports avec une puissance alliée de la France. » La guerre, néanmoins, éclata en mai 1859.

occasion pour attirer sur ce point l'attention du public, mais toujours dans la limite fort restreinte de ce qui est permis.

Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de mon profond respect et de mon parfait dévouement

E. RENAN

123

A Alfred Maury

[1858]

Mon cher Maury,

Je vous envoie le *Supplément* d'Agrellius où j'ai noté quelques passages qui se rapportent à ce que nous disions hier sur le sens du mot حنبعا bien qu'à mon avis on n'en puisse rien tirer de concluant. Je suis convaincu que *le fils de l'homme* ou l'homme par excellence est simplement dans l'Évangile une dénomination consacrée au Messie. Voyez Gesenius au mot chaldéen אֱנָשׁ, bien que le sens qu'il donne au passage de *Daniel* (7 19) soit assez gratuit. Rien n'oblige à voir dans ce כְּבַר אֱנָשׁ, autre chose qu'*un être semblable à un homme*. Il faudrait voir le passage d'*Henoch* cité par Gesenius.

Je vous envoie aussi le *Horae Syriacae* [?] de Wisemann, ouvrage très ridicule et encore plus ridiculement traduit. Mais j'y ai noté (à l'endroit des signes) quelques renseignements bibliographiques sur les hébraïsmes ou syriacismes du Nouveau Testament.

Votre ami

E. RENAN

Il me revient pourtant quelques passages dont il faudrait peut-être tenir compte et rapprocher des idiotismes rapportés par Agrellius. Ainsi [?] 5.36 ? Ce Theodas, *dicens se esse aliquem* (*filium* [?] *id est Messiam* ?) Cet *aliqui*, ne

serait-ce pas le حزبعا mal traduit ? Le passage (II Cor. 12. v. 2. 3.) est aussi remarquable : *Scio hominem*, etc. Cet homme, c'est lui-même, il faudrait voir la traduction de ces passages dans la version Peschito.

Je joins à mon essai sur *L'Origine du langage* (1) un article que j'ai inséré il y a déjà longtemps au *Journal de l'Instruction publique* sur Édouard Biot (2). J'ai mis à la fin de la seconde partie de cet article quelques vues sur les langues classiques et sur l'enseignement de ces langues qui rentrent, ce me semble, d'après ce que vous m'avez dit, dans les études de la personne à qui vous voulez bien présenter ces essais.

(1) Il s'agit de la 2e édition, 1858.
(2) 28 août et 4 septembre 1847, O. C. II.

124

A Joseph Naudet (3)

Paris, 6 mars 1859

Monsieur,

N'ayant pas eu l'honneur de vous trouver aujourd'hui, je crois devoir vous transmettre par écrit les réflexions que m'a inspirées un mot de notre cher et vénéré confrère M. Biot. J'ai cru pouvoir conclure de quelques observations pleines de finesse qu'il m'a faites vendredi dernier, que la conférence voyait quelques inconvénients à l'insertion de mon travail sur les inscriptions cunéiformes (4). Ces sortes d'impressions, venant d'une compagnie où domine un tact aussi exquis, doivent être vivement saisies, et il est fort dangereux de discuter avec elles ; car on se prive ainsi de

(3) Joseph Naudet (1786-1878) était professeur de poésie latine au Collège de France.
(4) Renan avait écrit trois articles destinés au *Journal des savants* concernant le tome II de l'ouvrage de J. Oppert : *Expédition scientifique en Mésopotamie* (interprétation de l'écriture cunéiforme). Ils parurent en mars, avril et juin 1859. (Minute conservée).

ce qu'a de lumineux et de sûr le premier jugement spontané de l'homme de goût. Cependant la nature particulière du sujet et ma position à l'égard de l'auteur m'inspirent quelque embarras. Le travail que la conférence m'a permis de lui présenter n'avait point été entrepris en vue du *Journal des savants*. Je l'avais fait par devoir, obligé que j'étais d'avoir un avis sur une importante question qui se présente sans cesse à moi dans mes travaux spéciaux, et de répondre aux désirs de mes confrères qui m'invitent souvent à dire mon sentiment sur ce point. J'étais d'autant plus obligé d'entrer dans de minutieux détails pour justifier mon opinion que, m'étant déjà exprimé une fois d'une manière générale sur la valeur de ces découvertes, j'ai encouru de la part de M. Oppert le reproche de m'en tenir à des assertions gratuites et sommaires. Je suis convaincu que le même reproche me serait encore adressé cette fois et que j'enlèverais beaucoup d'autorité à mon sentiment, si je retranchais la discussion de détail. Je me trouve donc très partagé ; d'une part, je tremble de résister au conseil d'une compagnie aussi éclairée, surtout quand je songe que la seule expression d'un désir de ma part pourrait m'en priver ; d'un autre côté, je crains de dépouiller ma critique des appuis nécessaires. Je n'hésiterais pas à retirer mon travail pour le donner à un recueil spécialement scientifique, tel que le *Journal asiatique*, si je ne craignais de paraître ainsi ne pas comprendre le grand honneur que la conférence m'a fait. Le travail que j'ai eu l'honneur de lui présenter n'a rien de personnel. Il ne m'en coûte nullement d'en voir la publication ajournée, et je serais au désespoir que, par déférence pour moi, le *Journal* fût exposé à quelque désagrément.

Il est bien entendu que les observations précédentes ne s'appliquent point au cas où les retranchements désirés se borneraient à quelques passages isolés et n'enlèveraient point au travail son caractère de discussion technique.

Quant à la crainte que M. Oppert ne veuille répondre dans le *Journal*, il me semble qu'elle serait encore plus fondée, si je me bornais à des jugements généraux. Cette crainte m'a beaucoup préoccupé ; mais il m'a paru que

l'intérêt de la science et de la saine critique ne permettait pas de s'y arrêter.

J'ai fait mon possible pour que ma polémique n'eût rien de personnel, je modifierai soigneusement tous les passages qui, de près ou de loin, seraient regardés comme entachés de ce défaut.

Agréez, Monsieur et illustre confrère, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

125

A Jules Bonnet (1)

Paris, 24 mars 1859

Monsieur et ami,

Je suis désolé d'apprendre que c'est l'état de votre santé qui nous a privés de vous voir depuis si longtemps. Je pensais que c'étaient les nécessités de vos travaux, peut-être quelque nouveau voyage entrepris pour de nouvelles recherches qui vous retenaient loin de nous. Votre courage et votre élévation morale vous auront soutenu dans l'épreuve que vous venez de traverser ; mais le dommage résultant de l'interruption de vos travaux pèsera sur tous. J'espère que vous me manderez bientôt de meilleures nouvelles, ou plutôt que vous nous reviendrez parfaitement rétabli.

Vous savez avec quels sentiments d'affection et de haute estime je suis

Tout à vous

E. RENAN

(1) (Bibl. de l'histoire du protestantisme.)

126

A Jules Taschereau (1)

Paris, le 4 avril 1859

Monsieur l'administrateur général,

Je regrette vivement que l'empressement avec lequel vous avez cru devoir rompre, lundi dernier, l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous au département des manuscrits, ne vous ait point permis d'entendre les raisonnements que j'avais à vous présenter, et surtout une proposition qui vous eût prouvé du moins mon extrême désir de conciliation et de paix. Je le regrette d'autant plus que la lettre que vous m'avez adressée le 31 mars et que j'ai reçue le 1er avril, renferme de nombreuses erreurs de fait et plusieurs reproches que je ne saurais accepter (2). Entre tant d'assertions inexactes, dont chacune exigerait de longues rectifications, je n'en citerai que deux, Monsieur l'administrateur général, pour vous faire sentir le peu de confiance que méritent les rapports qui vous ont été transmis. — Le chiffre que vous assignez par semaine aux communications orientales faites au département des manuscrits devrait être décuplé pour être exact : M. Reinaud vous l'attestera. — Quant à ce que vous m'apprenez du zèle de mon excellent confrère M. Léopold Delisle, pour continuer à mon défaut le catalogue du fonds latin de Saint-Germain, c'est pour moi une véritable énigme.

(1) Jules Taschereau, homme de lettres et ancien député, ami personnel de Napoléon III, fut nommé administrateur-adjoint de la Bibliothèque nationale en 1851, puis administrateur en 1858. Les lettres de Renan à Jules Taschereau ont été publiées dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1928 par Roland Marcel, alors administrateur de la Bibliothèque nationale.

(2) Le différend qui avait surgi entre J. Taschereau et Renan avait pour cause d'une part les exigences horaires de l'administrateur et de l'autre un travail de contrôle de fiches en hébreu pour le département des imprimés, alors que Renan était attaché depuis 1851 au département des manuscrits.

Comment M. Léopold Delisle peut-il collaborer encore à un travail auquel il n'a jamais pris part, et dont tous les bulletins, du premier jusqu'au dernier, ont été faits par moi et écrits de ma main à l'époque où j'étais attaché au catalogue des manuscrits ?

Cet exemple, facile à vérifier prouve, Monsieur l'administrateur général, la complète fausseté des renseignements que vous avez cru pouvoir accepter et le droit que j'ai d'y opposer une dénégation formelle. Quant à ma conscience à laquelle vous faites appel, elle était avant votre lettre et elle est encore parfaitement tranquille. Loin que la crainte de ne pouvoir acquitter ma dette envers la Bibliothèque me soit jamais venue, je vous avoue, Monsieur l'administrateur général, que souvent j'ai cru faire un acte de sérieux dévouement à la science, en gardant des fonctions qui sont loin de compenser, par leurs avantages pécuniaires, le temps que j'y donne (1). En me trouvant, au bout de huit années d'un service assidu de tous les jours, en possession d'un traitement qui ne s'est élevé que par de très lentes augmentations à 3 000 francs, j'ai éprouvé plus d'une fois un mouvement de satisfaction intérieure, surtout quand j'ai vu l'opinion publique expliquer la modestie de ma situation par l'élévation de mon caractère, mon éloignement pour les sollicitations importunes, mon indépendance et ma fierté.

Je devais cette protestation, Monsieur l'administrateur général, à ma dignité blessée par quelques passages de votre lettre : « Les employés d'un grand établissement, quelle que soit leur affectation à tel service en particulier, peuvent être appelés pendant la durée du travail, à concourir à tel autre service. » J'éprouve le plus vif regret, Monsieur l'administrateur général, de ne point partager une telle opinion. Il n'a pu entrer dans la pensée de personne de diminuer la considération nécessaire à des fonctions, qui, bien que modestes, sous le rapport du titre et des émoluments, touchent aux plus hauts intérêts de la science, mettent celui

(1) Renan avait débuté à la Bibliothèque nationale en 1851 comme bibliothécaire surnuméraire au département des manuscrits. Il touchait alors 375 francs par an.

qui les remplit en rapport avec les savants de l'Europe entière et ont toujours été occupées par des hommes justement estimés. Or cette considération nous manquerait le jour où nous ne serions plus que des salariés sans attributions spéciales, pouvant être indistinctement employés à des besognes utiles sans doute, mais sans portée scientifique. Le principe de l'exacte délimitation des services, nécessaire dans toutes les branches de l'administration, l'est surtout dans les fonctions littéraires, dont la nature est particulièrement délicate, puisque le caractère de l'employé, sa distinction, sa renommée, son talent, sont ici des conditions essentielles. Pour moi, Monsieur l'administrateur général, je le déclare hautement : mon titre d'employé au département des manuscrits me rendait fier, quand je songeais que je le devais au libre choix du conservatoire, qu'il me faisait le collègue de savants illustres, qu'il me mettait en position de rendre des services scientifiques à des hommes éminents de tous les pays. Mais si M. le ministre de l'Instruction publique, seul juge de la qualité des fonctions qui relèvent de lui, m'apprenait que ce titre n'est plus ce que j'avais cru, qu'il m'oblige à des services dont ni l'étendue ni la mesure ne peuvent être connues d'avance, il ne dépendrait pas de moi de garder des obligations incompatibles avec le respect que je me dois à moi-même. Car si la fonction garantie, quelque modeste qu'elle soit, n'humilie personne, il n'en est pas de même de l'emploi non défini. Une retraite motivée par des considérations que l'Europe savante apprécierait serait de mon devoir, le jour où les fonctions que je remplis perdraient à mes yeux le seul attrait qui m'y attache, je veux dire, leur caractère noble, distingué et libéral.

Vous m'assignez, Monsieur l'administrateur général, l'article 25 du règlement. Il m'est impossible d'admettre que cet article offre une base sérieuse à la prétention qui m'attacherait pour des mois au département des imprimés. L'article en question mentionne expressément le *cas d'urgence* et stipule deux garanties dont il ne paraît pas que dans le cas présent on ait tenu compte, je veux dire l'avis du conservatoire et l'assentiment des conservateurs

du département. J'ignore si ces deux garanties ont disparu en droit par suite du décret qui a réglé la nouvelle organisation. Mais si les garanties sont enlevées, il est clair que la partie onéreuse de l'article susdit ne peut subsister, l'intention du législateur n'ayant été de lier les employés que dans les limites tracées par ces deux garanties.

Certes, je ne refuse pas d'admettre, Monsieur l'administrateur général, que les départements se doivent un mutuel échange de complaisances et de bons offices. Ce principe, je l'ai pratiqué plus largement qu'aucune autre personne de la Bibliothèque, M. Reinaud excepté. Cent fois, MM. les conservateurs et employés du département des imprimés, pour suppléer au manque d'un orientaliste, sont venus me demander des renseignements qui souvent ont exigé de moi de longues recherches. Je ne me suis arrêté que le jour où le travail que l'on réclamait de moi a été si considérable, que je me serais trouvé bien plutôt l'employé oriental du département des imprimés que du département des manuscrits. Et même, à ce moment, tel a été mon désir de prouver l'esprit de bonne confraternité qui m'anime, que j'étais prêt à accepter un arrangement qui m'eût imposé en dehors de mes fonctions habituelles, un travail dont une personne moins dévouée que moi aurait certainement hésité à se charger.

L'arrangement dont je parle, Monsieur l'administrateur général, et que je vous aurais proposé lundi dernier, s'il vous avait plu de m'écouter, était celui-ci. Nous avons habituellement parmi les lecteurs du département des manuscrits un vieux rabbin polonais qui, pour une faible somme, se serait chargé de l'inventaire en question. Ses bulletins auraient été dans la forme extrêmement imparfaits ; j'aurais revu soigneusement chacun d'eux, puis on les eût copiés sur des cartes en omettant les caractères hébreux que j'aurais transcrits de ma main. J'estime que cela eût exigé de moi un travail de huit à dix jours. On avouera, je crois, qu'il était difficile de pousser plus loin les limites du bon vouloir.

C'est avec douleur, Monsieur l'administrateur général, que j'ai vu naître ce conflit et je n'y donne suite que pour

obéir à l'impérieux devoir de ne pas laisser abaisser entre mes mains des fonctions que j'ai acceptées comme honorables.

Agréez, Monsieur l'administrateur général, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur

E. RENAN

P.-S. — Il est encore deux malentendus dont je ne puis m'abstenir de donner l'explication. La contradiction entre les deux entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Monsieur l'administrateur général, le samedi 26 mars et le lundi 28 mars, s'explique d'elle-même. C'est dans l'intervalle de ces deux entretiens que j'ai pu prendre une idée exacte de l'étendue du travail qu'on désirait et que Monsieur l'administrateur général m'avait présenté d'abord comme tout à fait sommaire. Quant à la déclaration que M. Reinaud aurait faite de ma part le lundi matin à Monsieur l'administrateur général, M. Reinaud ne se rappelle aucun passage de sa conversation qui ait pu avoir le sens que suppose la lettre de Monsieur l'administrateur général.

127

A M. de Wailly (1)

Paris, 15 avril 1859

Monsieur et savant confrère,

Vous m'avez communiqué hier une lettre de M. le ministre le l'Instruction publique, destinée à mettre fin à un désaccord qui s'est élevé entre l'administrateur général et moi. La lettre de M. le ministre tranche la question administrative, et je reconnais que les explications que

(1) Conservateur du département des manuscrits. Lettre publiée par Roland Marcel dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1928 ainsi que celles des 2 et 29 avril 1860.

M. le ministre a jointes à sa décision préviennent plusieurs des conséquences sur lesquelles j'avais cru devoir insister dans ma lettre du 4 avril. D'un autre côté, Monsieur l'administrateur général m'ayant laissé apprendre par notre confrère M. Franck que s'il avait été mieux informé des difficultés du travail qu'il me demandait, il ne l'aurait pas exigé de moi, la cause immédiate du litige se trouve par là complètement écartée. Voulant témoigner du désir que j'ai de garder des fonctions auxquelles je suis fort attaché, témoigner de ma déférence envers des collègues dont l'amitié m'est chère, je crois devoir écarter les souvenirs pénibles d'un débat que mes explications, si elles avaient été écoutées, auraient peut-être évité.

Agréez, Monsieur et savant confrère, l'assurance de mon respectueux attachement

E. RENAN

128

A Alphonse Peyrat

Paris, 8 juillet 1859

Monsieur et ami,

Je viens de lire aujourd'hui seulement votre admirable article (1). C'est sans contredit, de tous les écrits dont j'ai été l'occasion, celui qui m'a fait le plus de plaisir, bien moins à cause des choses infiniment trop flatteuses que vous y dites de moi, qu'à cause de la parfaite conformité que je trouve entre votre manière de sentir et la mienne. Cette conformité, j'en suis très fier ; car vos écrits et ce que je savais de votre caractère m'avaient déjà inspiré pour vous une grande estime. Votre jugement est pour moi une vraie joie et toute une récompense. Je reconnais la justesse de vos observations sur ce que j'ai dit de la Révolution. Je me suis

(1) Sur les *Essais de morale et de critique.*

exprimé d'une façon trop sommaire ; je reprendrai le sujet ainsi que vous m'y engagez. Oui certes, ils aimaient la liberté, les créateurs de ce mouvement extraordinaire ; mais ils n'avaient pas assez d'expérience pour voir que les moyens qu'ils employaient pour la fonder allaient contre leur but. Je vous avoue que l'Empire me paraît une conséquence de la Révolution ; je ne dis pas la conséquence théorique (au point de vue théorique, il en est la négation), mais la conséquence nécessaire dans l'ordre des faits. En effet, du moment qu'on ne laisse debout que l'État, il n'y a plus de place que pour une administration, or, l'administration, c'est le despotisme. Je réfléchis beaucoup à tout cela, et j'aimerais bien à en causer avec vous. Si je savais quand on vous trouve, je me donnerais certainement ce plaisir.

Croyez, en attendant, à la rare sympathie et à la haute estime avec lesquelles je suis

Tout à vous

E. RENAN

129

Au commandant Hanoteau

Paris, 5 août 1859

Monsieur,

Je reçois votre lettre et je m'empresse d'y répondre. La commission du prix Volney a communiqué aujourd'hui même sa décision à l'Académie. Ayant reçu cette année trois ou quatre ouvrages fort distingués, dont deux (et le vôtre est de ce nombre) doivent repasser sous ses yeux soit par des continuations, soit par d'autres ouvrages qui y font suite, elle a pris le parti de donner le prix de cette année à un savant (M. Buschmann, de Berlin) dont les travaux n'auraient plus l'occasion d'être couronnés. Elle vous décerne ainsi qu'à deux autres savants une mention hono-

rable. La rédaction du rapport qui a été lu à l'Académie par M. Reinaud renfermait une sorte d'engagement à vous couronner quand vous aurez présenté votre grammaire touareg, c'est-à-dire sans doute l'année prochaine. M. Reinaud et M. Mohl m'ont d'ailleurs parlé en particulier et m'ont exprimé la même intention. Tout s'est donc passé pour vous de la manière la plus honorable ; soyez assuré que vous obtiendrez de l'Académie la récompense que vos travaux méritent si bien (1).

Je transmettrai vos renseignements à M. Renier. L'inscription libyque serait pour nous d'un grand intérêt. Publiez-la ou envoyez-nous-en un estampage.

Croyez qu'on ne saurait être avec une plus parfaite considération votre dévoué serviteur

E. RENAN

(1) L'Académie des Inscriptions décerna en 1860 le grand prix Volney au commandant Hanoteau.

130

Au comte de Montalembert

Paris, 14 août 1859

Monsieur le comte, illustre confrère,

L'approbation que vous avez bien voulu donner à quelques-unes des vues politiques exposées dans mon article de la *Revue* (2) m'a vivement touché. La haute admiration que j'ai toujours professée pour votre caractère, votre éloquence, votre chaleur d'âme et pour cette noble faculté de l'indignation que vous avez su conserver en un temps où elle est devenue rare me fait attacher à votre suffrage, même restreint, un prix infini. Bien plus encore que ceux des catholiques qui me conservent quelque sympathie, je regrette le grand chaos qui s'est ouvert entre eux et moi.

(2) *Philosophie de l'histoire contemporaine*, 1er juillet 1859, O. C. I. (Minute conservée.)

Je dois beaucoup à l'Église ; c'est peut-être dans le sein des catholiques, et c'est certainement parmi les chrétiens, que se trouvent les âmes avec lesquelles j'ai le plus de liens moraux. Mais il m'est impossible de reconnaître aux croyances qui font l'objet de leur foi le caractère de vérité absolue qu'ils leur prêtent. De là une irrémédiable dissonance qu'il y aurait de ma part mauvaise foi, timidité ou petitesse à cacher. La phrase qui vous a blessé, Monsieur le comte, avait besoin, je le reconnais, d'être longuement expliquée. Je me permettrai cependant de vous faire remarquer que je ne parle que « d'un danger » et que vous pensez comme moi que les tendances actuelles du clergé français sont de nature à inspirer de graves inquiétudes pour l'avenir de la liberté (1). C'est précisément la tendance à agir d'une façon régimentaire, sur un mot d'ordre et en vertu d'une sorte d'abdication s'appliquant au sacré et au profane, qui donne raison à ces inquiétudes. Mais ce n'est là qu'un accessoire, et ce sera de grand cœur que je rectifierai la phrase qui vous a paru répréhensible, et qui, si on pouvait en faire la moindre application à tant de catholiques qui ont travaillé et travaillent encore pour la liberté, renfermerait en effet une suprême injustice. Je persiste à croire que les catholiques et ceux d'entre les amis de la liberté qui ne se renferment dans aucun symbole dogmatique pourraient très bien s'unir dans une action politique commune, s'il était bien entendu que la liberté de croire et de penser sera toujours sauve, et que toutes les controverses touchant à l'ordre intellectuel et moral resteront en dehors des questions d'État. Je comprendrais un catholique et un libre penseur qui, tout en se combattant par les moyens honnêtes de polémique et de propagande, voteraient ensemble les mêmes lois de liberté civile et religieuse, et soutiendraient la même politique libérale. Je me plais parfois à songer que, si l'avenir amène des jours de violente réaction contre le catholicisme (et il est difficile qu'une action aussi puissante n'en provoque pas), je trouverai l'occasion de réclamer pour

(1) La phrase incriminée se terminait ainsi : « Le catholicisme, d'ailleurs (...) offre de graves dangers pour la liberté. »

l'Église les droits qu'elle n'a pas toujours assez respectés chez les autres, et de lui prouver combien elle s'est trompée en me traitant en ennemi. Ces sentiments sont ceux de beaucoup de libres penseurs. Mais il est impossible que le respect que nous avons pour l'Église et la haute impartialité que nous voulons tenir en politique nous empêchent d'exprimer librement nos opinions philosophiques et scientifiques.

Nous respectons la foi comme le droit ; mais c'est précisément parce que les questions de foi religieuse sont infiniment supérieures aux questions de droit politique que nous nous refusons à pratiquer dans cet ordre le système d'abnégation et de réserve que comporte la politique. Les questions de droit politique n'impliquent ni foi ni amour. Si demain je me réveillais sujet d'un roi légitime et constitutionnel, j'adhérerais à un tel régime, car je suis persuadé que seul il peut sauver la France et l'Europe du despotisme, des aventuriers, du charlatanisme de compétiteurs et de la barbarie. Mais le motif qui suffirait pour me faire légitimiste ne pourrait suffire pour me faire catholique. On n'est point catholique parce que l'on croit qu'il est d'une bonne politique de soutenir le catholicisme, on est catholique le jour où l'on croit que le catholicisme est la vérité absolue et miraculeusement révélée. Dans cet ordre de discussions, roulant sur des objets qui ne s'adressent qu'à la croyance intime, toute convention doit être bannie ; car la croyance n'a de prix que quand elle est le fruit d'une réflexion personnelle sincère.

Ce qui fait la force du mouvement intellectuel d'une époque, c'est la sincérité avec laquelle toute pensée se produit sur ces grands sujets qui enlèvent l'homme aux préoccupations vulgaires et aux soucis où le despotisme serait si heureux de le voir enfermé. La gloire du christianisme est d'avoir toujours été odieux aux despotes qui veulent régner par l'avilissement de leurs semblables ; la philosophie sérieuse partage cette gloire avec lui. C'est à ce titre que je crois, en traitant avec franchise ces questions, qui préoccuperont toujours le plus vivement l'esprit humain, servir la même cause que les hommes les plus religieux.

Nous haïssons les mêmes idoles, et je persiste toujours à croire qu'au fond, malgré les différences de langage, nous adorons le même Dieu.

(Inachevée).

131

A Gustave Vapereau (1)

Paris, 7 octobre 1859

Monsieur,

Je viens de lire le très bel article que vous avez bien voulu consacrer à mes *Essais* dans la *Revue de l'Instruction publique*. Agréez mes remerciements pour tant de choses aimables et mes compliments pour l'élévation et la profondeur de vues que vous y avez mises. Peut-être m'avez-vous montré un peu plus sceptique que je ne le suis. Je ne me crois pas « dégagé de tout devoir envers mes semblables ». De plus, je ne pense pas que les croyances morales et religieuses de l'homme soient de pures illusions. La forme, même quand elle affecte la langage le plus abstrait, est toujours relative, le symbole est toujours un mythe à sa manière, mais le fond est éternel et vrai. Le devoir est une réalité ; j'y crois. Je vous le dis même sans aucun artifice de rhétorique (car j'ai pour vous trop d'estime pour ne pas vous parler avec une entière franchise), je suis religieux en un sens très véritable ; mais je ne crois pas que les formules de la religion naturelle elle-même échappent à la critique. Voilà pourquoi l'art et la poésie, qui ne renferment pas leur objet dans des propositions dogmatiques, me satisfont davantage. Devant l'art, l'objection n'a pas de place ; au contraire, tout ce qui est doctrine et théorie est attaquable. Je ne prétends nullement relever les édifices gothiques du passé : souvent, je m'impatiente contre ceux qui les restaurent et les continuent ; mais je me plais dans leurs ruines, quand elles veulent bien n'être que des ruines ;

(1) *L'amateur d'autographes*, janvier 1912.

car la ruine ne conserve plus que ce qu'il y avait de vrai dans l'idée à laquelle elle correspond ; l'odieux, l'absurde ont disparu.

Je saisis cette occasion pour vous dire avec quelle sympathie je vous suis dans le développement de votre noble et indépendante activité. Croyez qu'on ne peut être avec une plus parfaite estime

Votre tout dévoué

E. RENAN

132

A Edmond Scherer

Paris, 7 novembre 1859

Monsieur,

Je croirais manquer à un devoir, si je ne vous disais avec quel sentiment de gratitude et avec quel sérieux profit j'ai lu l'article que vous avez consacré à mes travaux dans la *Bibliothèque universelle* de Genève (1). Mes amis MM. Laboulaye et Maury, qui avaient lu votre étude avant moi, m'avaient dit d'avance que c'était la meilleure critique dont j'eusse encore été l'objet. Je n'ai peut-être pas le droit d'avoir un avis dans une pareille question ; mais je puis dire à coup sûr qu'aucun article ne m'a inspiré autant de réflexions. La profondeur et la finesse de vos observations, l'étendue de votre savoir et la vive netteté de votre style ne m'ont pas surpris, du reste, car depuis longtemps vos écrits m'avaient frappé et m'avaient appris à vous placer parmi les esprits les plus vraiment avancés de notre temps. Ce que vous dites, p. 166, de la théologie est admirablement vrai ; mais ne craignez pas que je sois ingrat envers Saint-Sulpice : je sais ce que je lui dois et compte au nombre de mes plus fructueuses années celles que j'y ai passées. Ce que vous dites de mes indécisions, p. 169, est vrai aussi, je le

(1) Article intitulé : *M. Ernest Renan. Le rationalisme et l'histoire.*

sens ; mais avouez qu'il y a là place pour d'énormes embarras ; je tiens le critérium de l'école de Gesenius pour tout à fait insuffisant ; l'âge des livres hébreux est de tous les problèmes de philologie et de critique le plus délicat. Le *Koheleth* est le seul pour lequel je céderai, si l'on veut. Mais pour *Job*, pour le *Cantique*, je m'obstine de plus en plus à les placer avant l'époque piétiste des prophètes, de Josias, etc. Je fais mes réserves sur les pages 170, 171 (1). Vous n'avez pas très bien saisi, par ma faute, sans doute, la nuance de mon opinion sur le monothéisme sémitique. Vous recevrez ces jours-ci une brochure où j'ai visé à plus de précision. Je crois que quand on comprendra mieux les principes de mythologie comparée tels qu'ils résultent surtout des travaux de l'école de Kuhn, on verra bien le sens et la portée de ma thèse qui veut dire simplement ceci : que les Sémites n'ont point eu à l'origine ce sentiment vif et frais de la nature qui fait la base de la mythologie aryenne. Le culte de la nature est la religion aryenne par excellence : il s'en faut que la philologie, l'histoire, les mouvements littéraires nous la montrent au même degré chez les Sémites. L'équivoque du mot « analytique », p. 171, 172 est réelle et va disparaître. Quant à la contradiction que vous signalez, p. 172, 173, elle n'est qu'apparente ; les langues sémitiques se sont développées mais non point par l'analyse, si on entend par ce mot le procédé qui du latin a tiré les langues romanes ; du sanscrit, l'hindoui, etc. Cela sera mieux expliqué dans mon second volume.

Les doubles emplois que vous signalez p. 173 sont un fait que je regrette (2). Voici comment il s'est produit. Quand je composai mon *Histoire des langues sémitiques*, je croyais que ce livre n'aurait qu'une centaine de lecteurs spéciaux ; je ne me fis donc aucun scrupule d'en détacher des développements que je présentai sous une forme plus dégagée au public, soit dans *L'Origine du langage*, soit dans quelques-unes des *Études d'histoire religieuse*. Puis, le public s'est montré

(1) « Je n'aime pas, je l'avoue, écrit E. Scherer, rencontrer dans un écrivain sérieux des axiomes tels que : « Le désert est monothéiste. »

(2) E. Scherer remarque que plusieurs passages ont été « littéralement transportés de l'un de ces livres dans l'autre. »

plus indulgent que je ne pensais pour l'*Histoire des langues sémitiques* et a placé tous ces écrits à peu près sur le même plan. Retrancher les développements en question de l'*Histoire des langues sémitiques* serait en démolir l'économie à laquelle je tiens. Les retrancher de *L'Origine* et des *Études* serait détruire d'autres ensembles qui ont aussi à mes yeux leur raison d'être. Il y a donc là un défaut incurable, pour lequel je n'ai qu'à solliciter l'indulgence des personnes qui possèdent à la fois les trois écrits précités. J'ai renoncé désormais à cette distinction d'écrits spéciaux et d'écrits plus particulièrement destinés au public.

Le défaut que vous signalez, p. 182 et suivantes, disparaîtra, je l'espère, de mes écrits (1). La phrase que vous citez, p. 183, 184, a été supprimée dans la préface des *Études* ; elle était exagérée et m'a semblé assez vite prétentieuse. Je comprends moins bien la portée de vos observations, p. 184, 185. Ce n'est pas vous qui pouvez regarder la « cure d'âme » comme un métier dévolu à un certain nombre de spécialistes, ni traiter d'indiscrets par excès de bonne volonté les laïques qui s'en mêlent. Le pédantisme du théologien envisageant sa science comme un arcane réservé ne saurait être votre fait. Je ne comprends donc pas bien pourquoi vous voulez m'interdire la religion et la morale comme étant « en dehors de ma sphère ». Ailleurs, p. 165, vous reconnaissez que je suis toujours resté théologien.

Je n'en finirais point, Monsieur, si je vous disais toutes les réflexions que m'a suggérées votre remarquable article. C'est un des plus beaux morceaux que j'aie lus en ces derniers temps. Le jour où il vous plaira d'écrire dans les recueils de Paris avec lesquels je suis en rapport, je me mets à votre entière disposition.

Agréez, Monsieur, l'assurance de la haute estime et de la rare sympathie avec lesquelles je suis

Votre dévoué serviteur

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

(1) E. Scherer reprochait à Renan un certain « dilettantisme ».

133

A Charles Dollfus

Paris, 26 octobre 1859

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt votre bel essai sur *La liberté et la centralisation* que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y ai reconnu cette vigueur de pensée, ce sérieux profond, cette ardente et forte poursuite de la vérité qui font le caractère de tous vos écrits. Les principes que vous exposez dans votre nouveau livre sont exactement ceux où je me suis trouvé moi-même amené par les réflexions de ces dernières années. Je suis extrêmement frappé de voir comment tous les esprits réfléchis arrivent là. Là est, sans aucun doute, le remède à notre mal. Je ne crois pas que personne l'ait vu et dit avec plus de profondeur que vous.

Croyez, Monsieur, aux sentiments de haute estime et de vive sympathie avec lesquels je suis

Tout à vous

E. RENAN

134

A Adolphe Schaeffer (1)

Paris, 27 octobre 1859

Monsieur,

J'ai reçu avec un vif plaisir votre *Essai sur la tolérance*, qui renferme une si excellente doctrine et si bien exprimée. Les détails historiques dans lesquels vous entrez sont très

(1) Adolphe Schaeffer était pasteur à Colmar. (Bibl. de la ville de Rouen.)

instructifs et donnent au livre beaucoup d'intérêt. En prêchant la tolérance, vous avez fait, et fait de main de maître, l'histoire de l'intolérance; elle en sort si laide que tous ceux qui vous liront la détesteront. Puissiez-vous donc avoir beaucoup de lecteurs ! Je ferai le peu que je puis pour cela. Malheureusement, de fort nombreuses occupations ne me permettent d'écrire que bien rarement dans le *Journal* et la *Revue*. Je serai, soyez-en sûr, à l'affût des occasions qui me permettront de parler de votre excellent travail.

Croyez, Monsieur, à la parfaite estime et aux sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

135

A Frédéric Bergmann

Paris, 26 novembre 1859

Monsieur et ami,

Je suis très heureux de l'annonce de vos *Gètes* (1) que je présenterai avec grand plaisir à l'Académie. Il est très bien que vous en envoyiez à quelques-uns de nos confrères, par exemple à MM. Hase, Reinaud, Guizot, Le Clerc, Guigniaut, Le Bas, Magnin, Littré, Mohl, Laboulaye, Ravaisson, Wallon, Brunet de Presle, de Rougé, Egger, Longpérier, Regnier, Renier, Maury ; il ne serait pas nécessaire, je crois, de l'envoyer aux autres. C'est de ma part que vous a été envoyé l'opuscule de M. Max Müller.

Je vais maintenant vous demander un service. Je fais en ce moment un travail sur le *Cantique des Cantiques*. Je n'ai pu trouver à Paris le commentaire ou plutôt les deux écrits

(1) *Les Gètes ou la filiation généalogique des Scythes aux Gètes...*, Strasbourg, 1859.

de Velthusen sur ce livre, parus en 1786, je crois. Ils doivent être à Strasbourg ; car il en est parlé avec détails dans une fort bonne thèse soutenue devant la faculté protestante par M. Cunitz en 1834. Voudriez-vous consulter pour moi les deux écrits précités et me dire quelle est bien exactement l'opinion de Velthusen sur la scène VIII. 8 et suiv. Velthusen propose-t-il de transporter cette scène et d'en faire un prologue ? Dans la bouche de qui met-il les versets 11 - 12 ? Quel sens leur donne-t-il ? Ce que je lis de l'opinion de Velthusen dans divers autres commentaires m'affriande fort sur tous ces points sans me donner une idée bien nette de cette opinion. Je voudrais aussi le titre exact des deux ouvrages de Velthusen (1).

Agréez d'avance mes remerciements et croyez à la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

(1) J. C. Velthusen, *Der Schwesterhandel, eine morgenländische Idyllen-Kette*, 1786 — *Catena cantilenarum in Salomonem*, 1786.

136

A Victor Cousin (2)

[1859]

Illustre maître et confrère,

J'ai reçu hier matin votre beau cadeau ; hier soir j'ai passé ma soirée à parcourir vos deux magnifiques volumes (3) et à écrire une demi-colonne pour les annoncer aux lecteurs des *Débats*. Je comptais porter aujourd'hui cette note à M. de Sacy, quand en ouvrant mon journal ce matin, j'y trouve une note ayant le même objet et signée de M. de Sacy lui-même. Ma note devient donc sans objet ; cependant comme j'y ai mis sur Abélard et son éditeur

(2) (Bibl. Victor Cousin, Sorbonne.)
(3) *Abailard Opera*, 2 v. 1849-1859.

quelques idées auxquelles je tiens, je la réserve pour servir de noyau à un article *Variétés* que je pourrai faire plus tard aussitôt que l'*Histoire littéraire*, les *Langues sémitiques* et le *Cantique des Cantiques* me laisseront quelque intervalle. Recevez mes félicitations pour l'achèvement de votre grande œuvre et l'assurance de la haute admiration avec laquelle je suis

Votre tout dévoué confrère

E. RENAN

Je possédais déjà vos ouvrages inédits. Mon exemplaire est donc complet ; je vais le faire relier d'ensemble et comme il mérite.

137

A Édouard Reuss (1)

Paris, 10 janvier 1860

Monsieur

Agréez mes plus vifs remerciements et pour l'envoi de votre nouvelle édition, et pour la communication bienveillante des traités de Velthusen. J'ai toujours considéré votre livre comme un service de premier ordre rendu aux études religieuses et critiques (2). Je me suis mille fois reproché de n'en avoir pas parlé dans les *Débats* ; mais lors de la publication de la première édition, j'en fus empêché par des travaux et des engagements sans nombre; depuis, j'ai hésité à revenir sur un livre déjà ancien et qui avait de lui-même si bien pris sa place. Votre seconde édition sera une occasion pour moi de réparer cette omission. Je l'annoncerai dans quelques jours, à moins que vous n'ayez

(1) (Bibliothèque de Strasbourg.)
(2) *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, par Édouard Reuss. La note de Renan parut dans le *Journal des Débats* le 2 février 1860.

déjà chargé quelqu'un de ce soin. Les volumes de Velthusen me sont fort utiles : l'auteur est peut-être celui qui a le plus contribué au progrès de la bonne exégèse en ce qui concerne le *Cantique*. Telle est la négligence que l'on a mise en France à suivre ces études que je n'ai pu trouver ses écrits dans aucune bibliothèque de Paris.

Oserai-je vous prier de transmettre mes compliments et mes remerciements à M. Bergmann, qui a été mon intermédiaire auprès de vous ? Dans quelques semaines, je vous ferai repasser les trois volumes par la voie que je croirai la plus sûre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect

E. RENAN
rue Casimir-Périer, 27

138

A dom Luigi Tosti

2 mars 1860

Mon Révérend Père,

Ces lignes vous seront remises par mon confrère M. Léon Renier, philologue et antiquaire d'une rare habileté, surtout en ce qui concerne les inscriptions latines, qui parcourt notre terre classique et à qui je viens de conseiller de toutes mes forces de passer par le mont Cassin.

Votre lettre et celle du Père Sebastiano Kalefatti, qui m'ont été remises par M. Bonnet, m'ont fait un vif plaisir. Que de fois, depuis les événements de ces deux années étranges et dont il faut réserver le jugement à l'avenir, j'ai pensé à vous et à vos anciennes espérances !

J'aurais voulu vous envoyer quelques essais que j'ai publiés depuis et parmi lesquels j'ai inséré le morceau que j'écrivis sur vous en 1851. Mais je ne sais s'ils vous parviendraient. J'essaierai de vous les faire tenir par M. Renier,

s'il peut s'en charger. J'ai lu vos derniers travaux, qui me sont parvenus par M. Bonnet ; j'y ai trouvé une érudition étendue, votre chaleur d'âme, votre élévation d'esprit et de cœur. Votre *Abélard* a ici un grand succès ; je l'ai communiqué dernièrement à M. Cousin qui, à ma grande surprise, ne le connaissait pas, et allait terminer son édition des *Œuvres complètes d'Abélard* sans y comprendre votre fragment inédit. Votre ouvrage l'a grandement frappé et il l'a trouvé supérieur à ce qu'on a écrit en France sur le même sujet.

Rappelez-moi au souvenir de vos compagnons de solitude, qui m'ont laissé une si douce impression de mon séjour au mont Cassin. Croyez que peu de sentiments ont été aussi forts que ceux que j'ai gardés des rapports que j'ai eus avec vous et vos confrères. Conservez-moi votre sympathie et ne doutez jamais de la vive et profonde amitié avec laquelle je suis

Votre tout dévoué et affectueux serviteur

E. RENAN

139

A Sainte-Beuve

Paris, 17 mars 1860

Cher maître et confrère,

Que je vous remercie de m'avoir permis de lire votre admirable épilogue (1), cette éloquente et profonde apologie de la critique, les trois plus belles pages que j'aie lues depuis longtemps ! Je regrette fort que vous ne les donniez pas dès à présent au public. Elles expriment à merveille une nuance fort délicate qu'on ne pouvait pas rendre d'une manière abstraite. Je suis très reconnaissant à M. de Sacy de m'avoir laissé le soin de parler de *Port-Royal*. Je le ferai

(1) Conclusion de *Port-Royal*.

con amore, non précisément pour cette austère maison, où n'étaient pas mes maîtres, mais pour le livre que je tiens pour l'un des livres de caractéristique historique les plus parfaits de notre temps.

Agréez, illustre confrère, l'assurance de ma haute admiration

E. RENAN

140

A M. de Wailly

Paris, 2 avril 1860

Monsieur le conservateur,

La réflexion ne m'a pas amené à modifier les déclarations que j'ai dû faire à M. l'administrateur général dans la conversation de samedi, déclarations dont la lettre de M. l'administrateur donne au reste une idée inexacte et incomplète (1).

J'ai promis, il y a deux ou trois mois, en votre présence, d'avoir terminé le catalogue des manuscrits syriaques et sabéens pour le mois d'octobre ; en votre présence aussi M. l'administrateur agréa ce terme. Je serai en faute si au mois d'octobre je n'ai pas achevé le susdit catalogue ; mais je ne peux admettre que l'administration m'adresse jusque-là des reproches sur la manière dont je distribue mon travail ; une telle exigence transformerait les fonctions que j'ai acceptées en un travail à la tâche qui ne saurait me convenir.

Agréez, Monsieur le conservateur, l'assurance de mon profond respect.

E. RENAN

(1) « M. Taschereau avait adressé à M. de Wailly une note succincte pour l'inviter à convaincre Renan de ne pas persévérer dans son attitude », écrit Roland Marcel dans son article du 15 décembre 1928.

141

A Ernest Desjardins

Paris, 4 avril 1860

Monsieur et ami,

Je ne me suis pas rappelé à la séance que la première partie du manuscrit de mon mémoire était entre vos mains (1). Voudriez-vous m'envoyer toute la partie dont vous avez fait l'extrait, le plus tôt que vous pourrez ? Car M. Nefftzer me demande ma copie pour son prochain numéro, c'est-à-dire avant très peu de jours. La fin m'est moins nécessaire ; elle formera un second article et ne paraîtra que dans un mois.

Tout à vous

E. RENAN

(1) E. Desjardins (1823-1886), alors professeur au lycée Bonaparte, avait donné lecture à l'Académie des Inscriptions les 20 janvier et 10 février 1860 du mémoire de Renan sur le traité de l'agriculture nabatéenne ; il en avait fait un compte rendu (C. R. de l'Académie, t. IV). Il s'agit ici de la publication du mémoire dans la *Revue germanique* où il parut en avril 1860, p. 136-166 sous le titre : *Sur les débris de l'ancienne littérature babylonienne conservés dans les traductions arabes.*

142

A sir Mountstuart Grant Duff (2)

Paris, 17 avril 1860

Monsieur et ami,

A cette heure, mardi soir, je n'ai pas encore reçu votre brochure ; je crains donc fort qu'elle n'ait rencontré quelque difficulté de la part de la police postale. Je le regrette, car

(2) Les lettres à sir Mountstuart Grant Duff (1829-1906) ont été communiquées par sa famille.

j'ai une entière confiance dans la solidité de votre jugement, et j'aurais été très désireux de voir les réflexions que votre voyage parmi nous vous avait inspirées. Nous sommes en quarantaine ; si le mauvais esprit fait des progrès parmi nous, ce ne sera pas la faute de l'administration.

Je suis très heureux d'apprendre que vous voulez bien vous occuper de mes essais. Le meilleur article relatif à mes travaux que je puisse citer est celui de M. Scherer, dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, numéro du 20 octobre 1859, complété dans la *Nouvelle Revue de théologie* de Strasbourg, novembre et décembre 1859. Je citerai aussi celui de M. Réville dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1859, de M. Athanase Coquerel fils, dans *Le Lien*, janvier et février 1858 (3 articles), août 1859 (2 articles), de M. Laboulaye, réimprimés dans son volume intitulé *La Liberté religieuse*.

Dans quelques jours, j'aurai terminé l'impression de mon essai sur le *Cantique des Cantiques*. Je vous le ferai adresser par mon éditeur. Je songe aussi à un article pour la *Revue des Deux Mondes*, sur les questions littéraires du temps présent. Les *Débats* viennent de faire une grande perte dans la personne de M. Prévost-Paradol, qui a quitté la rédaction par suite de circonstances dont la responsabilité doit peser tout entière sur les propriétaires du journal. On a pu croire un instant que le journal allait passer presque sans réserves au gouvernement, ce qui aurait entraîné bien d'autres retraites, entre autres la mienne. Je peux vous dire cependant qu'il n'en est rien ; le journal continuera à être ce qu'il a été jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire que l'indépendance pourra encore par moment s'y faire jour.

Je comprends trop bien, hélas ! la peine que vous avez éprouvée, en ayant moi-même, il y a quelques semaines, éprouvé une semblable. Ma femme me charge de vous prier de transmettre à Mme Grant Duff ses amitiés et ses condoléances. Je désire toujours vivement aller visiter l'Angleterre ; mais je n'espère plus guère avoir ce plaisir cette année. Conservez-moi votre amitié, et croyez aux vrais

sentiments d'estime et d'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué

E. RENAN

Dans un mois à peu près, je change de domicile. Ma nouvelle adresse sera rue Madame, 55.

143

A M. de Wailly

Paris, 29 avril 1860

Monsieur et savant confrère,

Vous m'avez communiqué le 21 avril dernier une lettre par laquelle M. l'administrateur général vous chargeait de m'inviter à signer chaque matin à 10 heures la feuille de présence et à consacrer exclusivement au service de la Bibliothèque les six heures que durent les séances de chaque jour. Cette lettre, Monsieur et savant confrère, après l'incident qui s'est passé il y a un mois et que j'avais lieu de croire terminé, m'a causé un grand étonnement. Une telle insistance à ramener sans occasions nouvelles des sujets de pénibles explications a quelque chose de blessant pour moi ; comme d'ailleurs je n'ai aucun motif de tenir à mes fonctions, si elles ne restent honorables et compatibles avec la nature délicate de mes travaux, mon désir et mon intention première, après la communication que je reçus de vous, furent d'abandonner un emploi auquel il semble qu'on veut enlever son caractère libéral. Je ne le fais pas cependant, plusieurs de mes amis, pour des raisons que je n'ai pas à exposer ici, m'ayant persuadé que c'est un devoir pour moi de ne pas donner ma démission dans de telles circonstances. Je vais seulement, pour répondre aux reproches impliqués dans la lettre de M. l'administrateur général, vous présenter quelques explications sans les-

quelles ma conduite en tout ceci pourrait prêter à des malentendus.

L'extrême modestie de la fonction que j'occupe à la Bibliothèque impériale, la modicité du traitement qui y est affecté et qui peut à peine passer pour une indemnité, n'ont jamais été à mes yeux des motifs pour la quitter. Pas une fois, même quand une telle prétention eût été justifiée, je n'ai demandé que ma position, pour me servir du langage administratif, fût améliorée. Cette place n'était pas pour moi une place ordinaire (si je l'eusse envisagée comme telle, il ne m'eût peut-être pas convenu de la garder) ; en continuant à la remplir, je faisais preuve d'une indifférence pour les récompenses extérieures, que je croyais d'un bon exemple. Le sens élevé que j'y attachais relevait ce qu'elle avait d'humble ; j'aimais à voir l'étonnement que causait aux savants étrangers son apparence subalterne, et, par moment, j'étais fier d'un oubli qui attestait au moins ma réserve et mon désintéressement. Mes fonctions d'ailleurs me plaisaient : elles me permettaient d'être utile à des savants de toutes les parties de l'Europe ; elles m'offraient des facilités pour la continuation de travaux qui, au jugement de quelques personnes, font honneur à mon pays. Aussi y portais-je mieux que le genre d'assiduité qui se constate par une signature ; j'y portais l'amour de nos belles collections, un zèle soutenu pour en faire jouir le monde savant, un constant effort pour acquérir les connaissances spéciales qui en révèlent le prix. J'ai fait mieux que de les garder oisivement durant six heures ; je les ai fait fructifier. La feuille de présence, Monsieur et cher confrère, est muette sur de tels services ; mais tant de dédicaces, de préfaces savantes, de témoignages de toute sorte attestant la reconnaissance des travailleurs me paraissaient des marques meilleures de la satisfaction du public. Je me refusais à croire qu'on voulût retirer au cabinet des manuscrits le caractère de noblesse et de distinction qu'il a depuis des siècles ; je ne pouvais penser que je manquasse à mes devoirs en continuant l'esprit des époques brillantes et libérales où la Bibliothèque occupait un si haut rang parmi les établissements scientifiques, sans que personne

puisse dire assurément qu'elle fût pour cela moins bien administrée. Admettre un moment que le but de tant de réformes fût de réduire à un cadre purement administratif un établissement dont la gloire résulte en grande partie du mérite des savants qui y sont attachés ; supposer qu'il pût venir à l'idée de personne d'y appliquer ces idées étroites de règlement uniforme qui ne sauraient convenir aux choses de l'esprit, et qui seraient fatales en particulier dans un département exigeant des aptitudes aussi variées que le nôtre ; prêter à qui que ce soit sans preuves évidentes cette opinion erronée que des qualités de simple exactitude matérielle suffisent à elles seules pour faire l'utilité d'un établissement qui touche aux plus grands intérêts de l'ordre intellectuel : c'étaient là des pensées auxquelles je ne devais point m'arrêter. J'avais en outre des précédents qui m'encourageaient à persévérer dans la manière dont je comprenais mes devoirs. MM. les conservateurs-adjoints qui, par leur science et leurs beaux travaux, jettent tant de lustre sur notre département, seraient tenus, soit qu'on les considère comme soumis à l'ancien règlement, soit qu'on les regarde comme régis par la loi nouvelle, d'être présents tous les jours pendant six heures à la Bibliothèque. Qui a jamais songé à rechercher si ces hommes éminents remplissent bien strictement une telle obligation ? On a senti avec justesse que le règlement devrait dans ce cas être observé quant à l'esprit et non à la lettre. On a compris que l'assiduité du bibliothécaire qui fait valoir les trésors confiés à ses soins, et qui découvre les moyens de les augmenter, ne peut s'apprécier par heures et par minutes, qu'en réalité c'est sa vie qu'il donne à ses fonctions, puisque ses travaux hors de la Bibliothèque contribuent au progrès de la science, à la saine intelligence des intérêts de l'établissement, à la pleine satisfaction des savants qui viennent consulter nos dépôts et qui en y entrant veulent trouver des personnes qui connaissent leurs travaux, guident leurs recherches, fassent naître leurs demandes, préviennent leurs désirs.

C'est la dernière fois, Monsieur et savant confrère, que je vous écris pour une cause de cette nature. Je crois que

tous ceux auxquels leur fortune, la faveur du public ou la possibilité qu'ils ont de supporter la pauvreté assurent l'indépendance, doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher l'abaissement des places scientifiques. Mais il y aurait plus d'un inconvénient à prolonger des discussions sans résultat et qui, quelque froideur qu'on y apporte, nuisent toujours un peu au calme de l'esprit (1). Agréez, Monsieur et savant confrère, avec l'expression de mes regrets pour les ennuis dont je suis pour vous la cause involontaire, l'assurance des sentiments de haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) J. Taschereau, avant même d'avoir connaissance de cette lettre, avait envoyé au ministre de l'Instruction publique un rapport très dur dans lequel il demandait la révocation de Renan. Il ne put l'obtenir. Renan resta au département des manuscrits jusqu'à son départ, en octobre 1860, pour la mission de Phénicie.

144

A Max Müller

Paris, 8 mai 1860

Mon cher ami,

Je regrette fort qu'un retard amené par des embarras et des préoccupations de toute espèce vous ait fait un moment prendre le change sur mes sentiments. Je pensais d'ailleurs que vous aviez reçu un petit mot que m'avait demandé une personne attachée à notre Bibliothèque et qui va passer quelque temps à Oxford ; je vous y disais en un mot combien vos beaux articles m'avaient frappé et l'intention où j'étais de vous en écrire plus longuement. Je crois être l'homme du monde le moins sensible à l'expression du dissentiment, quand l'expression est en tout aussi considérable que la vôtre, et quand le dissentiment vient d'un

homme ayant autant de droits que vous d'avoir une opinion sur la matière. Vos deux articles comptent parmi les plus importants morceaux qu'on ait écrits depuis longtemps sur l'histoire religieuse. Ils serviront de base à mes réflexions ultérieures, et m'amèneront certainement à modifier la forme de mon essai. Vous m'avez prouvé, ce que j'avais déjà pu entrevoir, que cette forme dialectique appliquée à la démonstration de vues qui n'ont leur vérité qu'en les prenant dans un sens très général, a de graves inconvénients. Le mot *monothéisme* prête aussi, je le reconnais, à des malentendus. C'est un mot philosophique et réfléchi, très peu propre à exprimer la nature des aperceptions religieuses des hommes primitifs, de quelque race que ce soit. Ce que j'ai voulu dire, c'est que les peuples sémitiques paraissent avoir porté dans leur condition primitive les traits intellectuels qui devaient les mener au monothéisme. J'ai pris le résultat pour désigner la faculté qui l'a créé ; cela n'est pas rigoureusement exact. Mais cela avait l'avantage d'être très clair. La révolution dans le sens le plus général est bien l'attribut essentiel de la race française, on peut dire que la race française est une race révolutionnaire, quoique la révolution soit bien plutôt le résultat de certains défauts et de certaines qualités ultérieures qu'un trait primitif. A vrai dire, ce qu'il y a d'absolument essentiel dans ma pensée, c'est le contraste que j'ai cru voir entre les vues des Sémites et des Aryens sur la nature. J'ai vu avec bonheur que vous approuvez ces vues-là ; c'est là tout. Je ne tiens pas au mot de monothéisme, bien que de profondes analogies s'aperçoivent entre la conception sémitique de la nature et cette façon de concevoir la divinité. Car enfin, naturalisme, mythologie, épopée se tiennent ; absence de mythologie, d'épopée, manque de transparence dans les noms de divinité, monothéisme aussi. Je ne prétends pas que tous les Sémites, même ceux qui n'ont pas subi d'influences étrangères, aient été des monothéistes comme les juifs et les musulmans ; mais nulle part chez ces peuples je ne vois ces grandes constructions partant du naturalisme et aboutissant à ces immenses constructions mythologiques de l'Inde, de la Grèce, de l'Iran, de la Ger-

manie. Il y a une mythologie sémitique, si l'on prend le mot de mythologie comme la contre-partie de tout ce qui n'est pas le monothéisme abstrait, mais cette mythologie des dieux syriens et phéniciens n'a rien de commun avec celle de la race aryenne et n'amène nullement les mêmes effets. Sans doute, il y a des traits généraux de la nature humaine et je ne m'étonne pas que vous nous révéliez des hymnes presque monothéistes dans les Védas. Mais ce n'est pas dans ces traits généraux qu'il faut chercher l'individualité. Tous les hommes ont les mêmes traits au visage, c'est dans la combinaison de ces traits que réside la physionomie de chacun. Voulant faire le portrait des Sémites, c'est sur leurs traits dominants bien plutôt que sur ceux qu'ils ont communs avec les autres peuples que j'ai dû insister. Maintenant je sais que mon portrait convient surtout aux Sémites nomades ; mais je me persuade de plus en plus que ce sont là les vrais Sémites, que les Sémites comme les Aryens n'ont été qu'une minorité aristocratique qui s'est répandue comme par filets dans un plus vieux monde, que le fond de la population de la Babylonie, par exemple, n'était pas sémitique, mais analogue (je ne dis pas congénère) à l'Égypte. La religion de cette vieille race a dû survivre, je la retrouve dans les vieux cultes bizarres et sensuels de la Syrie et de Babylone ; ce n'est donc pas là qu'il faut chercher le sémitisme pur.

Je regrette que vous m'interdisiez l'espérance de causer de tout cela avec vous cet été. Croyez au moins au plaisir que j'éprouve à agiter de tels problèmes avec un esprit comme le vôtre, et ne craignez jamais qu'une pensée étroite vienne jamais troubler l'amitié que je vous ai vouée.

E. RENAN

Je ne connais pas encore le volume *Essays and Reviews*. Vous recevrez mon *Cantique* dans quelques jours. Quant au peintre que je vous ai adressé, soyez bon pour lui, c'est un excellent homme ; mais ne le laissez pas abuser de vos moments, il a le défaut des Parisiens ; il est bavard et indiscret.

145

A Xavier Aubryet (1)

9 mai 1860

Monsieur,

J'ai lu ou relu vos *Jugements nouveaux* avec un vif plaisir. Je ne dis rien des pages qui me concernent, pages beaucoup trop indulgentes et inspirées par une sympathie dont je suis fier. Mais que de délicatesse morale, de finesse, de goût, quelle poésie et quel charme dans quelques-uns de vos essais ! Ce que j'y aime surtout, c'est que ce ne sont pas de vains exercices de rhétorique, mais des élans vrais et sincères d'une nature possédée par l'amour des belles et bonnes choses. Votre apologie de la critique est décisive mais par votre livre vous la défendez mieux encore, en montrant comment elle peut s'élever à tout et remplacer à sa manière l'éloquence et la poésie. Recevez mes sincères compliments et croyez aux sentiments infiniment distingués avec lesquels je suis

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) *Carnet historique et littéraire*, tome V, janvier-juin 1900. Le livre de Xavier Aubryet est un recueil d'articles de critique littéraire dans lequel se trouve un article sur Renan intitulé « Le français du XIX^e^ siècle. »

146

A Michel Amari (2)

Paris, 17 mai 1860

Mon cher ami,

J'ai bien tardé à vous écrire, mais je suis sûr que vous n'aurez pas attribué ce retard à un refroidissement de mon

(2) Les lettres à Michel Amari ont été communiquées par M^lles^ Amari et publiées en partie dans le *Carteggio di Michele Amari*, par A. d'Ancona, Turin, 1896. Michel Amari avait connu Renan pendant son exil à Paris. Son rôle politique fut aussi remarquable que son mérite d'arabisant.

amitié. Vous savez combien elle est vive et profonde, et certes les graves préoccupations du moment ne pourraient que la fortifier. C'est vers vous, mon cher ami, que se porte ma pensée à chaque nouvelle de l'Italie que je lis ou que j'entends. Nous avons bien longuement causé de vous, le prince Frédéric (1) et moi. Vous connaissez mes souhaits et savez combien ils sont d'accord avec les vôtres, quand il s'agit du bien de l'Italie. D'un autre côté, vous avez assez de jugement pour discerner quelles sont les façons d'agir qui sont les plus propres à fonder son avenir. Nous sommes trop loin de vos affaires et trop mal informés pour vous conseiller, mais songez que c'est à la partie la plus sérieuse et la plus solide de l'œuvre italienne que vous êtes réservé. Votre nomination au titre de correspondant nous a fait à tous un vrai plaisir, et la façon dont elle a passé vous est fort honorable. Tout le monde a pensé en vous nommant établir un lien entre nos vieilles études et la noble renaissance qui semble poindre de toutes parts parmi vous.

Je prépare en ce moment une seconde édition d'*Averroès*. Permettez-moi de vous consulter sur deux ou trois points. 1° Avez-vous écrit quelque part, comme vous en aviez l'intention, je crois, votre commentaire italien, traduit de Benvenuto, sur Dante ? Je voudrais vous citer. A quelle page avez-vous trouvé le nom du traducteur, Angioletto de Minoti ? 2° A la marge d'un exemplaire d'*Averroès* annoté (p. 199), je trouve une note venant de vous et ainsi conçue : « Cf. Purgatorio, c. VI, initio. C'est évidemment d'Averroès qu'il est question en cet endroit. Les commentateurs nomment Platon, mais à tort. Benvenuto a bien vu que c'est Averroès et renvoie au chant XXV. » Je ne puis plus vérifier cette note. Au chant VI du *Purgatoire*, il ne peut être question d'Averroès, et Benvenuto, à cet endroit, ne dit rien de semblable. Je pense que le chiffre VI est inexact. J'ai vainement cherché dans la *Divine Comédie* un passage auquel puisse s'appliquer ladite note. Le chant XXV, où il est bien question d'Averroès, est hors de cause. Auriez-vous dans vos notes ou dans vos souvenirs

(1) Voir ci-après page 710.

de Dante un moyen de m'expliquer cela ? 3° Je trouve aussi à la marge de mon exemplaire, page 230, que vous aviez plusieurs additions à me signaler sans parler, bien entendu, de ce que vous avez écrit dans le *Journal asiatique* sur Ibn-Sabîm. Avez-vous à cet égard quelques notes ou quelques souvenirs tout prêts ? Inutile de vous dire que je vous serai reconnaissant pour tout autre addition ou amélioration que vous voudrez bien me signaler pour les autres parties de l'ouvrage. Une dernière question. Le manuscrit d'*Averroès* de la Laurentienne, n° 180, est bien en caractère mogrebin, n'est-ce pas ?

Nous avons perdu hier un de nos confrères, M. Le Bas, dont vous regretterez, je crois, la fin prématurée. Toutes nos connaissances vont bien, du reste. Nous causons souvent de vous avec bonheur, et je ne passe jamais devant votre place vide à la Bibliothèque sans éprouver un vif sentiment de regret.

Adieu, cher ami, croyez à ma parfaite amitié

E. RENAN
rue Madame, 55

147

Au Dr Gaillardot

Paris, 20 juin 1860

Monsieur,

M. de Saulcy et M. Rey, dont vous trouverez les lettres sous ce couvert, vous diront comment, chargé par l'Empereur d'une mission en Phénicie, j'ai été amené à désirer vivement que vous y fussiez associé (1). Pour vous bien

(1) Le Dr Gaillardot, médecin français, était, en 1860, fixé depuis vingt-six ans en Syrie. Les lettres au Dr Gaillardot ont été publiées par André Le Breton dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 juin et 15 juillet 1927. Plusieurs d'entre elles ne paraissent pas achevées ou manquent de signature. Elles ont été publiées ainsi.

mettre au courant de l'état de la question et des vues qui m'ont dirigé dans cette circonstance, je vais vous transcrire un passage de la note que j'ai remise en réponse à la proposition qui m'avait été faite par l'Empereur.

« Dans le plan primitif soumis à Sa Majesté l'Empereur, le savant préposé à l'expédition devait être accompagné d'un architecte, chargé de présider aux travaux des fouilles et de prendre les dessins. Je ne pense pas que cette partie du programme soit indispensable. La Syrie offre déjà pour des travaux de ce genre des facilités que le zèle et le tact du chef de la mission sauraient utiliser. Sans parler des services que pourrait rendre pour la surveillance des travaux l'équipage du navire en station, et des ressources qu'on trouverait sans doute dans le personnel des ateliers de la compagnie française qui exécute la route de Beyrouth à Damas, deux personnes au moins, depuis longtemps fixées en Syrie, ont acquis, à des points de vue divers, une grande habitude de l'exploration du pays ; ces deux personnes sont M. Peretié, chancelier du consulat de France à Beyrouth, qui a déjà fait des découvertes importantes dans le sol de la Phénicie, et le Dr Gaillardot, médecin de la quarantaine à Saïda, au service de la Porte ottomane. Des personnes liées intimement avec M. Gaillardot m'assurent qu'il a depuis longtemps le désir de s'associer à une mission de ce genre, et que la rare connaissance qu'il possède du pays, jointe à son talent de dessinateur, pourrait être d'un grand secours. Il serait nécessaire seulement d'obtenir à Constantinople pour M. Gaillardot un congé des fonctions qu'il remplit à Saïda. Le chef de la mission saurait ainsi, en respectant les droits acquis des personnes qui ont déjà pris une sorte de possession scientifique de la côte de Syrie, et en attribuant à chacune d'elles une large part dans l'honneur des résultats, intéresser aux recherches ceux qui peuvent y prendre part avec le plus de fruit et faire en quelque sorte de l'expédition l'œuvre commune de la colonie française, dans le sein de laquelle un goût très louable des recherches s'est déjà manifesté. »

Voilà, Monsieur, le plan que les excellents conseils de M. de Saulcy et de M. Rey m'ont amené à concevoir. Vous

en êtes, comme vous voyez, la pierre angulaire. M. Peretié, en effet, retenu par ses fonctions, ne pourra guère, je pense, coopérer à la mission au delà des environs immédiats de Beyrouth ; consentiriez-vous à être mon guide et mon compagnon dans toute l'expédition, c'est-à-dire dans l'exploration de la côte depuis Lattakié jusqu'à Jaffa, et dans les fouilles que nous ferons faire sur des points que nous choisirons ? La durée de la mission est fixée à un an environ ; mais vous ne seriez pas durant tout ce temps éloigné de Saïda. Nos fouilles les plus importantes, en effet, auront lieu probablement à Saïda même, ou dans des points peu éloignés de Saïda. Il est possible que j'amène moi-même une partie de ma famille avec moi et que je la fixe à Saïda. J'arriverai à Beyrouth vers le commencement de septembre.

Si vous acceptez, Monsieur, la proposition que je vous fais en ce moment, nous nous chargerions ici de toutes les démarches nécessaires pour le congé. J'en ai déjà parlé à Vefik-Effendi, ambassadeur de la Porte à Paris, qui m'a promis pour cela tout son concours. Je sens l'étendue du service que je vous demande dans l'intérêt de la science ; mais je crois que les résultats auxquels nous arriverions, et dont je tiendrais expressément à ce que l'honneur et les avantages fussent partagés par vous, vous offriraient une belle récompense. Ce qu'on me dit de l'élévation de votre caractère me garantit que vous comprendrez bien tout ceci. Entraîné par d'autres poursuites, j'envisage cette mission comme un devoir à remplir, et ma ferme résolution est de m'effacer pour laisser l'honneur des résultats aux personnes qui voudront bien me prêter leur concours. Inutile d'ajouter que les conditions d'indemnité qu'il vous plaira de poser seront acceptées.

Permettez-moi maintenant de débuter dans nos relations en vous demandant un conseil. Ainsi que je vous l'ai dit, je suis quelquefois tenté d'amener avec moi, pour les fixer à Beyrouth ou à Saïda, quelques personnes de ma famille, à savoir ma femme, mon petit garçon qui a près de trois ans, et ma sœur. Mes anxiétés portent surtout sur mon petit garçon, dont la santé m'a souvent inquiété et

dont le tempérament reçoit très profondément le contre-coup des circonstances extérieures. C'est une petite nature très nerveuse, très irritable, traversant souvent des états fébriles dont la cause nous échappe et, avec cela, pâle, lymphatique et d'une certaine faiblesse musculaire. Que pensez-vous pour une telle nature du climat de Beyrouth ou de Saïda ? Le médecin qui le voit croit que le résultat serait plutôt favorable, car il voit dans l'état général de l'enfant une tendance encore indéterminée à la tuberculisation : la chaleur, d'ailleurs, lui fait toujours du bien. Mais les fortes chaleurs ne seraient-elles pas à craindre pour une nature un peu fiévreuse et agitée ? La tête est grosse et l'intelligence a été de bonne heure très développée. J'ai eu la douleur, il y a quelques mois, de perdre une petite fille plus jeune que lui, d'une méningite, occasionnée par la dentition ; l'enfant toutefois n'a jamais eu d'accident à la tête. Pardonnez-moi ces détails, ils viennent d'une sollicitude que vous comprendrez facilement. Dites-moi aussi si vous croyez le séjour de Saïda possible pour des dames qui, sans habitudes de luxe, ne sauraient cependant sortir complètement des conditions de la vie européenne.

Je vous traite déjà comme une vieille connaissance, Monsieur. C'est que vos amis m'ont dit de vous tant de bien, vous leur avez laissé à tous un souvenir si sympathique que je me laisse aller à leur exemple à vous envisager comme un des nôtres. J'espère que rien ne s'opposera à ce que le plan que nous avons rêvé s'accomplisse. Agréez, en attendant, l'assurance des sentiments de rare estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

P. S. — Le mois de septembre est-il un bon mois pour débuter ? On me fait craindre des fièvres. Quel est votre avis sur ce point ?

148

A [Albert Réville]

Paris, 22 juillet 1860

Monsieur et ami,

J'ai bien tardé à vous remercier de votre beau livre car j'ai traversé en ces derniers temps des préoccupations de toutes sortes. J'ai remis aux *Débats* une note qui dira trop brièvement, mais qui dira cependant, tout le bien que j'en pense (1). Votre dernier article de la *Revue germanique* est aussi excellent. Vos écrits prennent de jour en jour plus d'autorité et votre rare mérite est de plus en plus apprécié.

Je ne sais si vous avez appris que je pars l'automne prochain pour la Phénicie. Cette mission qui m'a été offerte, je dois le dire, d'une manière délicate et de façon à respecter entièrement mon indépendance, est pour moi un vrai sacrifice. Je n'ai pas cru cependant devoir refuser. En effet, j'ai souvent insisté sur l'urgence de fouilles en Phénicie ; de plus, étant à la veille de commencer mes *Origines du christianisme*, j'éprouvais un grand besoin de voir la Palestine. J'espère augmenter un peu le nombre des grandes inscriptions phéniciennes, les seules qui nous apprennent quelque chose. Je voudrais surtout trouver autre chose que des inscriptions de sarcophages, je veux dire des inscriptions publiques ou religieuses. En tout cas le voyage de Palestine aura pour moi un intérêt de premier ordre. Les points sur lesquels je veux faire porter les fouilles sont Sidon et Byblos. Ce dernier point, surtout (aujourd'hui Djebeil) me donne beaucoup d'espérances. L'état du Liban ne me retardera pas beaucoup. Ces événements, tout horribles qu'ils sont, sont, à mes yeux, plutôt favorables au but que je poursuis. J'emporterai votre livre et le médi-

(1) Albert Réville venait de publier *Essais de critique religieuse*. La note de Renan parut dans les *Débats* du 6 octobre 1860.

terai en reprenant moi-même en partie le même sujet dans mes *Origines*.

Vous avez reçu, je pense, mon *Cantique*. J'ai donné à ce sujet des ordres à Lévy. Mais j'étais, quand ce livre a paru, obsédé de tristes préoccupations. Mon petit garçon me donnait de grandes inquiétudes, qui, heureusement, se sont dissipées. Les envois se sont faits très irrégulièrement.

Nous verrons-nous cette année ? Je ne partirai pas avant la mi-septembre. Écrivez-moi ou venez nous voir d'ici là. Croyez surtout à ma parfaite amitié

E. RENAN

149

Au Dr Gaillardot

Paris, 15 août 1860

Monsieur et ami,

Permettez-moi dès à présent de vous appeler ainsi, car votre lettre me garantit ce que j'augurais déjà, que nos relations nous seront fort agréables, de même que j'espère qu'elles seront pour la science de quelque fruit. D'après vos conseils et ceux de M. Peretié, j'ai fixé mon départ aux premiers jours d'octobre ; je passerai par Athènes, désirant jeter un coup d'œil sur les restes de l'art grec, afin d'apporter aux restes complexes que nous découvrirons une vue plus exercée. J'ai aussi résolu d'amener ma famille avec moi et de la fixer à Beyrouth. Ces projets pourraient naturellement être modifiés, et si vous y voyez quelque grave objection, faites-la-moi connaître ; il en est temps encore, je suivrai vos conseils.

J'ai vu il y a quelques jours M. Thouvenel... Il a dû, à l'heure qu'il est, écrire à M. Lavalette pour votre congé qui ne souffrira aucune difficulté.

L'occupation (1) nous offrira, j'espère, de grandes faci-

(1) Le pays était occupé par les troupes françaises.

lités. J'avais pensé un moment à proposer en présence de ce fait nouveau, un plan d'expédition scientifique plus étendu, quelque chose d'analogue à la commission de Morée. Cela eût été beaucoup moins agréable pour vous et pour moi; car il vaut mieux ne relever comme nous le faisons, d'aucun ministère; mais j'aurais sacrifié mes désirs personnels à l'avantage que la science eût tiré d'une expédition plus complète. Je crois que M. de Saulcy veut encore essayer quelques démarches dans ce sens, mais je suis presque assuré qu'il ne réussira pas. On ne veut pas d'un acte qui ressemble à une prise de possession du pays. M. Thouvenel a complètement approuvé mon plan. Peut-être mon initiative est-elle destinée à être plus tard élargie. Mais il vaut mieux commencer comme nous faisons. J'espère que pour vous en particulier cette mission sera le commencement d'une série de travaux qui vous mettront sous tous les rapports à la place que vous devez occuper.

Permettez-moi encore de vous demander conseil pour un ou deux détails de famille. Quel genre d'établissement faut-il prendre à Beyrouth ? Faut-il louer une maison ou demeurer à l'hôtel ? J'incline fort pour le premier parti, mais serait-il possible et commode ? En tout cas, il faut que la mission ait un quartier général, où seront nos livres (j'en emporte beaucoup), nos estampages, les objets que nous croirons devoir faire enlever, etc. La seule objection que vous élevez dans votre lettre contre un séjour à Saïda, c'est que le lieu serait fort solitaire et dénué d'Européens. Cela ne nous arrêterait pas beaucoup ; car ce n'est pas de la société que nous allons chercher en Orient. Mais pourrais-je y établir commodément mes dames et mon enfant ? La sûreté y serait-elle entière et les approvisionnements faciles ? Notre quartier général y serait-il commodément placé ? Dites-moi ce que vous pensez de tout cela. Dites-moi aussi, pour mes dames, si nous trouverons des facilités pour des domestiques, ou s'il vaut mieux amener une servante d'ici. Sans rechercher le sybaritisme, je veux épargner aux personnes qui m'accompagneront tout embarras un peu sérieux et un genre de vie trop différent de celui auquel elles sont habituées.

Je compte sur votre réponse avant de partir. Il y a maintenant des trajets directs et plus fréquents. Je vous écrirai de mon côté tout ce qui surviendra de nouveau, surtout du côté de l'ambassadeur de Turquie.

Croyez à mon parfait dévouement.

150

A Charles de Rémusat (1)

Paris, 21 septembre 1860

Monsieur et illustre confrère,

M. Marty-Laveaux, mon collègue à la Bibliothèque, qui possède une riche collection de monographies relatives à l'histoire de la langue française, tiendrait fort à avoir un exemplaire de votre mémoire sur l'influence de la scolastique sur notre langue (2). Je me permets de vous transmettre ce désir, en vous assurant qu'aucun exemplaire de votre tirage à part ne pourra être mieux placé.

Agréez, Monsieur et illustre confrère, l'assurance de mon attachement profond et de mon parfait dévouement

E. RENAN

(1) (Bibliothèque de l'Institut.)
(2) *Mémoire touchant l'influence de la scolastique sur la langue française*, séance de l'Académie des Inscriptions du 6 mai 1854. Publié en 1860.

151

Au Dr Gaillardot

Paris, 27 septembre 1860

Monsieur et ami,

J'ai reçu hier votre précieuse lettre. Elle lève tous mes doutes. Je partirai de Marseille par le paquebot direct du 21 du mois prochain. Je serai à Beyrouth dans les derniers jours

du mois. J'ai renoncé à passer par Athènes. Conformément à vos conseils, je n'emmènerai pas ma famille (1). Je prendrai seulement avec moi ma sœur, qui est de beaucoup mon aînée et a l'habitude des longs voyages. Nous verrons ensuite s'il est possible de faire venir ma femme et mon petit garçon.

Par le paquebot qui suivra celui qui porte cette lettre, c'est-à-dire par celui du 7 octobre, je vous expédierai selon votre désir les appareils photographiques. Je les adresserai à M. Peretié. Ces appareils ont été faits sur les indications de M. Baldus, notre plus habile photographe, et ils portent plusieurs perfectionnements nouveaux, que vous remarquerez. Je tâcherai qu'une instruction y soit jointe.

Je n'ai qu'un instant pour vous écrire étant très pressé par le courrier. Je vous écrirai plus longuement par le prochain paquebot. Tout ici va selon mes désirs et je crois que nous ferons notre expédition dans de bonnes conditions.

Comptez sur mon amitié et mes sentiments les plus dévoués

(1) Le Dr Gaillardot avait signalé à Renan qu'une épidémie régnait à Saïda où beaucoup d'enfants étaient morts.

152

A X... (2)

[octobre 1860]

Monsieur et cher ami,

J'ai recours à vous pour un service que je ne pourrais demander à une personne pour qui j'aurais moins d'amitié. Je m'aperçois en emballant mes livres que je n'ai pas un seul exemplaire du tirage à part de mon mémoire sur *Sanchoniathon* (3), que je voudrais pourtant emporter, pour servir de cadre à de nouvelles recherches.

(2) (Bibl. de l'Institut.)

(3) *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, 1858. Dans ce mémoire, Renan avait signalé l'intérêt qu'il y aurait à entreprendre des fouilles à Byblos.

Vous êtes la seule personne en France à qui je puisse le demander : les 25 exemplaires qui en ont été tirés ayant été presque tous envoyés à l'étranger. Je serai rue [*ill.*] mardi soir ; envoyez-moi un commissionnaire pour vous éviter tout embarras. Ai-je besoin d'ajouter qu'à mon retour je vous rendrai la brochure, qui aura du moins alors un mérite de curiosité, puisqu'elle aura fait le voyage de Byblos ?

Tout à vous

E. RENAN

153

A Alfred Maury (1)

Amschit, 4 décembre 1860

Mon cher ami,

Hier, nous avons ouvert les fouilles de Byblos (Djebeil). Le mauvais temps nous empêche aujourd'hui de continuer et je profite de ce loisir, le premier que me laissent les innombrables préoccupations de notre difficile entreprise, pour causer un moment avec vous.

Après avoir longtemps hésité sur la priorité à donner à Byblos ou à Sidon, je me suis décidé pour Byblos, non que je croie les résultats de Sidon moins importants et moins assurés, mais parce que Sidon ne manquera jamais d'explorateurs, tandis que Byblos attendrait probablement longtemps encore, si une cause quelconque venait arrêter notre mission. Nos opérations d'hier se sont bornées à des préliminaires et à des essais destinés à nous guider dans la direction des travaux. Mais le simple examen de ce qui existe à la surface du sol m'a déjà fourni beaucoup de monuments. Les courses que j'ai faites sur le sol de la vieille ville et dans la région du Liban qui la domine m'ont démon-

(1) (Bibl. de l'Institut.)

tré, ce que l'on pouvait déjà supposer d'après les textes, que Byblos et ses environs formaient, à l'époque romaine, un monde distinct, une sorte de terre sainte, remplie de temples et de lieux de pèlerinages. Les nombreuses inscriptions grecques que j'ai trouvées attestent que les dévots du pays et ceux qui y venaient écrivaient beaucoup. Il n'en était pas de même à Sidon et dans les pays phéniciens proprement dits ; là les inscriptions grecques sont très rares, dans le Liban elles abondent, mais tel est l'abandon où ce pays a été laissé sous le rapport des recherches savantes que, dans Boeckh, la côte de Syrie n'offre aucun texte épigraphique au-dessus de Beyrouth. Sur les 25 inscriptions environ que j'ai trouvées, un peu plus de la moitié est chrétienne et d'intérêt secondaire ; six ou huit sont d'un grand prix pour l'histoire religieuse de ce pays. Avec ces textes et l'aspect des lieux, je vois très clairement le rôle de Byblos et du Liban dans les premiers siècles de notre ère. Le rôle est sensiblement différent de celui de la Phénicie, comme Movers et Ritter l'avaient bien entrevu ; c'étaient des cultes à part et à quelques égards une race à part. La forte analogie avec l'Égypte qui se remarque dans ces cultes et dans cette race est un fait bien remarquable. On pouvait déjà dire, d'après Philon de Byblos et l'auteur du *De dea Syria*, que Byblos était une ville à demi égyptienne ; j'ose dire maintenant sans exagération qu'elle l'était aux trois quarts. La population de Djebeil, très distincte des maronites, offre les types les plus étranges et les plus mêlés (des cultes comme ceux qui se sont pratiqués durant des siècles à Aphaca n'expliquent que trop bien ce mélange), parmi lesquels on voit apparaître par moment comme des revenants de la vieille Égypte. Tout ce que j'ai trouvé jusqu'ici en fait de sculptures est égyptien et la plupart du temps apporté d'Égypte ; j'en enverrai à Paris des spécimens, parmi lesquels je regretterai de ne pouvoir compter un beau sphinx, dont j'ai vu les débris encore reconnaissables, qui a été mutilé il y a quelques mois. Une ΘΕΑ ΝΕΣΕΠΤΕΙΤΙΣ, dont je rapporterai le cippe, me semble égyptienne. Communiquez ce nom à M. de Rougé. Il est bien surprenant que je n'aie pas trouvé encore de

trace du culte d'Adonis. Un seul Dieu jusqu'ici m'apparaît en première ligne dans la vénération du pays, c'est le *Samemroum* ou Ὑψουράνιος de Philon de Byblos. Toutes les dédicaces que j'ai trouvées, à l'exception de celles à ΝΕΣΕΠΤΕΙΤΙΣ, lui sont adressées.

C'était là évidemment le dieu suprême de Byblos, leur *El*, leur *Baal*. Deux beaux frontons monolithes de temples qui existent à Djebaila dans un village voisin sont le commentaire vivant de ce que dit Philon de symboles phéniciens (cercle ailé, etc.). L'un d'eux a une inscription grecque, ce qui démontre d'une façon péremptoire que toute cette symbolique est d'un âge relativement moderne ; on verra clairement qu'elle est d'origine égyptienne. J'ose dire que ceux qui continuent à attribuer une haute antiquité à l'ouvrage de Sanchoniathon perdront toute confiance quand ils verront ces monuments réunis. L'écrit de Sanchoniathon est le miroir admirablement exact de ce que j'ai sous les yeux ; mais tout cela n'est pas la vieille Phénicie ; c'est le Liban du temps des Séleucides et des Romains. Le fronton à inscription grecque dont je vous parlais tout à l'heure sera un jalon d'une grande importance. Il est certain que, d'après les critériums suivis jusqu'ici, le fronton de Djebeil qui n'a pas d'inscriptions eût été considéré comme un monument ancien-phénicien ; cette malheureuse ligne grecque, figurant sur un monument absolument semblable, et indiquant le nom du fondateur du temple (Διονύσιος), enlève toute illusion. Ce sera l'épigraphie qui lèvera sur ces questions obscures les doutes de l'archéologie. Certes, la vieille Phénicie a laissé sur toute cette côte des traces nombreuses. Je regarde comme monuments certainement phéniciens ces travaux exécutés dans le roc qu'on trouve ici à chaque pas, ces nécropoles, ces piscines semblables à celles de Jérusalem, ces temples monolithes ou souterrains où les cultes anciens se continuent sous une forme légèrement christianisée, jusqu'à nos jours. Mais je suis persuadé aussi qu'à l'époque des Séleucides et des Romains on a continué à bâtir et à sculpter en ce pays dans un style mixte, où l'on appliquait aux besoins du pays les membres du style grec ou romain.

La dimension gigantesque des blocs a cessé d'être pour nous un critérium, depuis que des preuves accablantes, auxquelles nous faisons chaque jour effort pour échapper, nous forcent à croire que cette prodigieuse tour de Djebeil, que tous ceux qui ont parlé de ce pays ont regardée comme un ouvrage chananéen contemporain de Salomon, est l'ouvrage des croisés. Nous ne nous prononçons pas encore ; il faut que nous ayons vu auparavant la tour semblable qui existe à Jérusalem et qu'on regarde comme l'œuvre des maçons giblites employés par Salomon, le mur de Ruad (Aradus) qui paraît certainement chananéen, le château de Merkab et les autres constructions qui sont sûrement l'œuvre des croisés. Mais nous croyons que d'extrêmes précautions sont nécessaires dans un pays où les lois de la construction sont en quelque sorte imposées par la nature. Le temple de Deïr el-Kala, plein d'inscriptions grecques et latines, un grand édifice que nous avons trouvé à Djouni et qui offre des détails de style gréco-romain, sont construits en blocs de dimensions colossales. En somme, je crois que nous serons amenés à classer les monuments en trois catégories :

1° monuments phéniciens primitifs ou chananéens, comprenant en tout les ouvrages taillés dans le roc ;

2° monuments mixtes, postérieurs à Alexandre, ayant encore un grand cachet d'originalité locale ;

3° monuments purement grecs et romains.

Je ne vous dis rien de mes espérances sur ce qui doit résulter des fouilles, puisque dans quelques jours ces espérances seront devenues des réalités ou des déceptions. Mais, j'ai beaucoup joui de mes courses dans le Liban. C'est bien cette *regio plena gratiarum et venustatis* qui charmait si fort les contemporains de Julien. Le Liban, par un rare privilège, réunit à un haut degré le grandiose et le charme ; ce sont des Alpes riantes, fleuries, parfumées. Chacun de ces sommets était couronné de temples ; pas un seul n'est resté debout, le christianisme dans ce pays ayant poursuivi avec une extrême rigueur la destruction des temples anciens, centres de cultes très dangereux et très

difficiles à déraciner ; mais leurs débris se voient encore sur chaque promontoire, et de ces débris s'est formée presque toujours une chapelle, dédiée à un saint et affectée à des spécialités sous lesquelles il est souvent facile de reconnaître le culte antique. L'inscription du vieux temple figure d'ordinaire au-dessus de la porte de la chapelle. Les simples et bons prêtres maronites croient que c'est la pierre de fondation de leur église et cela est heureux ; car s'ils savaient que cette pierre consacre le souvenir d'une divinité païenne, ils la détruiraient, nous sommes obligés à cet égard à beaucoup de précautions. Un caroubier séculaire, dernier descendant de l'ancien bois sacré, abrite toujours ces débris. En général, la chapelle a ici plus d'importance que l'église. Moins surveillée du clergé, elle cache presque toujours dans ses pauvres murs les restes de la vieille religion du pays. Saint Georges et saint Elie, leurs patrons habituels, répondent sans doute à des dieux anciens. Je suis persuadé que l'aspect intérieur de plusieurs de ces chapelles, la nature et la disposition des offrandes, la façon dont on y prie diffèrent peu de ce qui avait lieu il y a 1 600 ans. La saison est trop avancée pour que je puisse explorer maintenant la région d'Aphaca ; ce sera pour le printemps.

Nous avons aujourd'hui dans toute sa splendeur le phénomène du sang d'Adonis. Des pluies très fortes sont tombées la nuit dernière ; tous les torrents versent dans la mer des flots d'eau rougeâtre, qui, par suite de la direction du vent perpendiculaire au rivage, ne se mêlent que très lentement à l'eau bleue de la mer, et forment, surtout vus obliquement, une vraie bande rouge.

...[*Quelques lignes en blanc*]...

[Les] affaires de la mission continuent de marcher très bien, quoique un peu lentement (mal absolument inévitable en ce pays). M. Gaillardot est l'homme du monde le plus honnête et le plus sûr. J'ai trouvé un bon dessinateur dans M. Lockroy (1). Mes rapports avec l'armée sont excellents, et je n'ai qu'à me louer des autorités françaises, maronites,

(1) Édouard Lockroy, alors âgé de 21 ans, avait été attaché à la mission en qualité de dessinateur et photographe.

turques. Les populations de ce pays, qui sont toutes chrétiennes, sont très empressées pour nous. Je m'attends à plus de difficultés à Saïda, où une race ignoble de Levantins a semé son esprit d'intrigue, de chicane et de subtilité. Djebeil étant inhabitable, nous demeurerons à Amschit, beau village, situé à trois quarts de lieue de la ville. On ne peut rien imaginer de plus patriarcal et de plus excellent que ces populations maronites, quand elles ne sont pas gâtées par le contact des musulmans, des Grecs et des Francs.

(Inachevée)

154

Au comte Bentivoglio (1)

[décembre 1860]

Monsieur le comte,

J'apprends par M. Gaillardot que M. D... (2) fait exécuter des fouilles suivies et sur une grande échelle à Saïda, qu'il achète des terrains, qu'il témoigne l'intention de faire commerce des objets provenant de ses fouilles. Il est de mon devoir, Monsieur le comte, de vous dire comment j'envisage cette conduite sur laquelle, dans le rapport que j'adresse en ce moment à l'Empereur, je suis amené à m'exprimer d'une façon sévère. Je ne rappellerai pas les engagements personnels que prit envers moi M. D... à Saïda, comment il vint de lui-même m'offrir un concours sans réserve, comment il me pria de lui donner dans la

(1) Consul de France à Beyrouth. (Minute conservée.)
(2) Agent consulaire de la France. Levantin qui avait pris de fâcheuses initiatives et avait acheté des terrains pour y faire des fouilles sans consulter Renan.

mission un emploi fixe, comment il me promit spontanément de ne rien faire que par mes ordres et après mon arrivée. Ce n'est pas d'après la notion élevée de l'homme d'honneur, c'est d'après les idées les plus simples de l'ordre administratif que je me crois autorisé à formuler une plainte dans la circonstance dont il s'agit. Revêtu, en effet, des fonctions de vice-consul à Saïda, M. D... a été invité, comme tous les agents consulaires, par M. le ministre, à faciliter autant qu'il dépendait de lui l'accomplissement de ma mission. Or M. D... pouvait-il manquer plus gravement à cette invitation qu'en exploitant à son profit l'œuvre à laquelle il avait demandé à être attaché, en faisant à notre dessein une concurrence mercantile, en achetant d'avance les champs qui paraissaient devoir être fructueux, en exagérant les prétentions des propriétaires, en mettant en quelque sorte aux enchères les objets que nous recherchons dans un intérêt purement scientifique ? Le dommage ainsi apporté à la mission est si grand qu'il est devenu douteux pour moi, par suite de ces démarches intempestives, que je puisse remplir à Saïda les intentions de l'Empereur. J'hésiterais à faire venir nos soldats, dont j'apprécie chaque jour le concours intelligent et actif, sur un champ défloré et où nous serions arrêtés à chaque pas par des contrats conclus à notre détriment par l'agent même de la France ! Certes notre mission n'a rien d'exclusif, elle appelle des collaborateurs et des continuateurs, pourvu que ces collaborateurs et ces continuateurs soient animés d'un esprit purement scientifique, mais il est clair qu'elle ne peut que souffrir d'une concurrence entreprise dans des vues pécuniaires, et qu'en tout cas, si quelqu'un est obligé de ne pas susciter de telles difficultés, ce sont les fonctionnaires français qui ont été invités par l'Empereur à la servir.

Représentant ici les droits de la science, fortement intéressée à ce que les grands champs qui recèlent tant de secrets ne soient pas déchirés à l'aveugle par des personnes dénuées des connaissances et du tact nécessaires, comprenant de plus en plus combien les fouilles exécutées sans jugement et par esprit de commerce sont funestes aux progrès des études historiques, obligé de maintenir le caractère de notre

mission au-dessus des petites intrigues et d'écarter tout ce qui jetterait un vernis de ridicule et de niaiserie sur nos grandes recherches, je viens vous prier, Monsieur le comte, de faire comprendre à M. D... combien il a manqué à ses devoirs en se conduisant comme il l'a fait.

Pleinement assuré que votre haute intelligence et votre loyauté comprendront le motif qui me dicte cette démarche, je vous prie, Monsieur le comte, de vouloir bien agréer l'assurance des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

155

Au comte Bentivoglio (1)

Amschit, 18 décembre 1860

Monsieur le comte,

Il suffit que vous me demandiez de ne donner aucune suite à la plainte que j'aurais le droit de former contre M. D... pour que je supprime, dans un rapport à l'Empereur, tout ce qui concerne ce regrettable incident. Je suppose, bien entendu, que M. D... se conformera à vos sages recommandations et interrompra ses fouilles. Il doit aussi être entendu que M. D... ne vendra aucun des objets provenant de fouilles, avant la fin de ma mission en Syrie. La raison qui me porte à réclamer cette dernière condition est celle-ci. D'une part, il serait de la plus haute inconvenance que des objets provenant de fouilles faites par un agent de la France aillent enrichir des collections étrangères ou des cabinets privés, pendant que l'Empereur fait rechercher par une mission spéciale les antiquités phéniciennes. D'une autre part, si M. D... offrait de vendre lesdits objets au gouverne-

(1) (Minute conservée.)

ment français, on s'étonnerait à bon droit de voir, pendant ma mission, de tels objets mis en vente ; on me demanderait des explications, et je ne pourrais répondre qu'en racontant ce qui s'est passé, et en exposant avec force ce que la conduite de M. D... a eu d'irrégulier. Quant au dommage grave que M. D.... nous a causé, je ne vois aucun moyen de le réparer.

Comme vous le pensez bien, Monsieur le comte, le sentiment qui me domine en ce moment, c'est la pitié. J'étais on ne peut mieux disposé pour M. D... J'avais conçu un projet qui eût amélioré sa position, et je voulais, des nombreux objets que nous n'aurions pas jugés susceptibles d'être transportés à Paris, former à Saïda, dans le khan, une sorte de musée dont la conservation eût été confiée au vice-consul de France ; j'espérais obtenir de la direction des Musées une petite somme annuelle qui eût été dans cette position modeste un utile supplément de traitement. Il a fallu un devoir absolu pour me décider à faire quelque chose contre un homme qui répondait d'une façon si étrange aux bonnes intentions que je lui avais témoignées.

M. Lockroy va beaucoup mieux. Mais sa santé est si faible en général que j'hésite beaucoup à lui conseiller de rester en Syrie. Je causerai plus longuement de ceci avec vous, Monsieur le comte, dans quelques jours ; car je dois être à Beyrouth dimanche prochain.

Agréez avec mes bien vifs remerciements pour l'excellente direction que vous avez donnée à cette affaire, l'assurance du profond respect et de la considération la plus distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué

E. RENAN

156

A M. de La Grandière (1)

Amschit, 1er janvier 1861

Monsieur le commandant,

M. Gaillardot m'a appris, il y a quelques jours, que vous désirez connaître d'avance l'ordre des services que je pourrais être amené à vous demander. N'ayant pas eu l'honneur de vous rencontrer lors de mon passage à Beyrouth, le 24 du mois dernier, je me permets de répondre par écrit à la question que vous m'avez posée.

La partie de mon voyage pour laquelle j'aurai à réclamer de ces messieurs de la Marine le concours le plus actif est une campagne de Ruad et de Tortose. Je voudrais faire des fouilles sur ce point avec l'équipage de l'*Éclaireur*, renforcé, s'il le faut, des hommes que me donnera le général de Beaufort. Le mouillage de Ruad, que le commandant Duroc m'a dit être fort bon, offrirait à cet égard de grandes facilités. Du reste, les inconvénients de la saison disparaissent à peu près, car j'ai résolu de différer ma campagne de Ruad jusqu'à la fin du mois d'avril. Elle pourrait durer jusqu'à la fin de juin.

Dans les premiers jours de février, j'aurai à opérer de Djebeil à Saïda un transport considérable d'objets délicats. Au commencement du mois de mars, j'aurai à opérer le même transport de Saïda à Sour. Si, à ces deux époques, de tels trajets rentrent dans le service de l'un des navires de la station, je serai heureux d'en profiter.

J'ai appris avec de grands regrets l'accident du *Colbert*. Je me permettrai de vous faire observer que je n'ai eu aucune part à la demande qui a été faite de ce navire et que je n'ai point réclamé le concours de la Marine pour des transports plus considérables que celui dont il s'agissait ce

(1) Commandant les forces navales en Syrie (Copie de Cornélie Renan).

jour-là. Le motif de la réquisition de M. le comte Bentivoglio était de ramener M. Lockroy, notre collaborateur, alors gravement malade, et qui lui était personnellement recommandé. J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de M. de La Villemarqué, contenant de bonnes nouvelles de lui et de sa famille. En attendant que j'aie l'honneur d'en causer avec vous, agréez, Monsieur le commandant, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

157

Au Dr Gaillardot

Amschit, 6 janvier 1861

Mon cher ami,

Je vous envoie les lettres dont nous étions convenus. J'ai beaucoup réfléchi depuis votre départ à la fermeté dont vous avez besoin à Saïda pour remplir les devoirs que vous impose cette mission. Et d'abord, ne laissez jamais établir aucune distinction entre vous et moi : vous à Saïda, c'est moi-même. Les difficultés ne peuvent venir que de M. D.... Vous savez qu'à la date du 16 décembre, M. le comte Bentivoglio m'a écrit qu'il allait expédier les ordres nécessaires pour arrêter les travaux de M. D... et remettre autant que possible les choses dans l'état où elles se trouvaient à mon passage à Saïda. Si vous avez connaissance que, postérieurement à cette date, M. D... ait fait des fouilles, acheté des terrains, vendu des objets, il est de votre devoir de m'en informer. Il va sans dire que si, pendant votre séjour à Saïda, M. D... achetait ou vendait quoi que ce soit en fait d'antiquités phéniciennes, vous devriez immédiatement y faire opposition. L'Empereur veut, pour la France, tout ce qui peut être découvert en ce genre ; M. D... a forfait à ses fonctions de la manière la plus grave, en faisant, en

cette circonstance, aux volontés de l'Empereur une concurrence mercantile. Si j'ai différé jusqu'ici à en référer à l'Empereur, c'est que M. Bentivoglio a fait appel à ma pitié. Mais il serait de mon devoir de ne tenir aucun compte de ma pitié, le jour où M. D... ne ferait pas tout ce qu'il faut pour réparer la faute qu'il a commise.

La principale difficulté est celle des terrains. Cette difficulté, vous le savez, ne doit jamais nous arrêter. Ne faites violence à aucun droit, pas même à celui que M. D... a acquis en manquant à tous ses devoirs. Si vous avez besoin de fouiller sur le terrrain de M. D... avertissez-le que son terrain lui sera acheté par le ministère des Affaires étrangères, comme l'a été celui de M. Peretié. Si M. D... refuse de laisser fouiller jusqu'à ce que la vente ait été consommée, déclarez-lui que vous prenez acte de son refus, que vous allez m'en informer sur-le-champ et que j'en référerai à Paris, où ce refus sera une circonstance aggravante aux actes déjà commis par M. D... Faites cependant une distinction entre le terrain fouillé par M. D... et celui qu'il prétend avoir acheté pour la mission. Pour ce dernier, M. D... est seulement coupable d'une légèreté inconcevable puisqu'il n'avait aucun mandat de nous à cet égard ; pour l'autre il y a prévarication formelle puisque M. D... n'a acquis ce terrain que pour nous l'enlever et faire une concurrence coupable à la mission qu'il devait seconder en vertu de ses fonctions et des ordres qu'il avait reçus. Ne permettez pas que nous soyons dupes d'une pareille rouerie ; respectez la propriété de M. D... bien qu'indûment acquise ; mais avertissez-le que, s'il nous refuse le droit de fouiller quand nous le jugerons à propos, je ferai connaître à l'Empereur d'où vient l'opposition que nous trouvons pour l'exécution de notre mission, et comment un agent de la France s'est permis de nous contrarier, quand ceux qui semblaient nos adversaires font tout ce qu'ils peuvent pour seconder nos désirs.

Il est probable que M. D... n'agira pas contre vous directement, mais qu'il fera agir des tiers, de prétendus associés ou des personnes qu'il excitera sous main. Ne souffrez pas ces intrigues ; n'admettez pas que vous ayez quitté vos occupations ordinaires et moi les intérêts puissants qui me rete-

naient à Paris pour jouer de ruse avec un Alépin (1). Déjouez tous les subterfuges en faisant comprendre à M. D... que nous ne sommes pas ses dupes et que le seul moyen qu'il a pour faire oublier ses fautes, c'est de faire que notre mission ne rencontre aucune difficulté à Saïda.

Sur ce, mon cher ami, bonne chance et bon courage. Croyez à ma parfaite amitié

(1) Habitant d'Alep.

158

Au Dr Gaillardot

Amschit, 12 janvier 1861

Mon cher ami,

Je reçois une lettre de M. Bentivoglio qui me transmet une pièce de M. D... où celui-ci déclare qu'il n'a jamais cru agir que pour la mission, que tous les objets qu'il a trouvés ont toujours dans sa pensée appartenu à la mission, qu'il espère que la mission tiendra compte de ses sacrifices et de sa position. Vous comprenez, mon cher ami, dans quelle mesure je peux admettre une telle manière de poser la question. Mais M. Bentivoglio paraît désirer que je me prête à cette fiction ; comme j'ai résolu d'agir en tout ceci conformément à ses vues, je lui écris pour lui dire que je suis disposé à me prêter à cette manière de voir, en d'autres termes, qu'en retour des terrains achetés et des objets trouvés par M. D..., j'indemniserai celui-ci de ses déboursés, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles, car l'achat des terrains dépend du ministère des Affaires étrangères et je ne peux trancher la question à moi seul.

J'ajoute cependant à M. Bentivoglio qu'une condition est absolument indispensable pour que je me prête à cette fiction, c'est que les sommes réclamées par M. D... ne soient pas trop disproportionnées avec la valeur des objets et des

terrains. Je vous constitue juge à cet égard. Voyez les terrains, jugez de leur utilité pour la mission, voyez les objets, appréciez leur valeur pour nous. D'un autre côté, demandez à M. D... de déclarer combien il a dépensé pour l'achat des terrains et pour le prix des fouilles. Dites-moi si vous pensez que les sommes qu'il réclame sont ou non disproportionnées. Je réglerai l'affaire d'après ce que vous me direz, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles ; car pour l'achat des terrains, la chose, je le répète, ne dépend pas de moi seul.

Faites comprendre à M. D... qu'il dépend encore de lui que la mission marque dans sa position une véritable amélioration, et que, si je suis satisfait de lui, à mon départ de Saïda, je reprendrai pour lui les bonnes intentions que j'avais conçues. Mais pour cela, il est absolument indispensable que je ne trouve aucune difficulté à Saïda.

Nous avons fait de bonnes trouvailles depuis votre départ, trois inscriptions grecques dans les caveaux du côté des dunes, et des plus curieuses ; au château, un charmant torse de Vénus grecque, un vrai petit chef-d'œuvre ; enfin dans un caveau près de Sayyidet Martine, deux superbes sarcophages, avec des sculptures végétales du style le plus original. J'attends encore beaucoup de ce caveau que nous avons ouvert ou plutôt déblayé aujourd'hui. Lockroy, qui y a été après moi, croit avoir vu des inscriptions...

(Inachevée)

159

Au comte Bentivoglio (1)

Amschit, 12 janvier 1861

Monsieur le comte,

Ayant résolu dans mes rapports avec M. D... de ne rien faire que conformément à votre avis, je veux me prêter à la manière de voir exprimée dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de me transmettre. Je peux bien affirmer que je n'ai pas dit un mot à M. D... qui l'autorisât à acheter des terrains pour moi ni à ouvrir des fouilles avant mon arrivée. En outre, les renseignements très précis qui me furent donnés par M. Gaillardot, à son retour de Saïda, ne me laissèrent même pas concevoir l'idée que M. D... [eût cette intention]. Mais je veux croire à un malentendu. J'admettrai que M. D... n'a péché que par trop d'empressement et que tous les objets qu'il a trouvés ont toujours été dans sa pensée la propriété de la mission. Par contre, j'indemniserai M. D... des déboursés qu'il a faits, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles. Quant à l'achat des terrains, M. le ministre des Affaires étrangères se l'est réservé ; mais le ministre vous consultera sans doute sur cette question, Monsieur le comte, et vous saurez tout régler selon l'équité.

Une condition cependant est absolument indispensable pour que cet accord puisse avoir lieu, c'est que les sommes réclamées par M. D... soit pour le prix des fouilles, soit pour l'achat des terrains, ne soient pas trop considérables, ni trop disproportionnées avec la valeur des terrains ou des objets dont la mission se trouverait par son fait mise en possession. M. Gaillardot, qui est maintenant à Saïda, est à cet égard le meilleur juge. Je lui écris pour le prier, d'une part, de voir les terrains achetés par M. D... et de juger de

(1) (Copie de Henriette Renan.)

leur utilité pour la mission, d'examiner les objets trouvés par le même et de les apprécier ; d'autre part, de demander à M. D... quelle somme il a déboursée en fouilles et en achats. S'il ne trouve pas la somme disproportionnée, l'affaire est conclue, au moins en ce qui concerne le prix des fouilles, car en ce qui concerne les achats de terrains, l'affaire, je le répète, ne dépend pas de moi seul.

J'ajoute que si, à la fin de mes travaux à Saïda, je suis satisfait de M. D... je reprendrai à son égard les intentions bienveillantes que j'avais conçues lors de mon passage. Il dépend de lui encore que, de la mission, date pour son état une véritable amélioration.

Agréez de nouveau, Monsieur le comte, mes remerciements pour l'excellente direction que vous avez donnée à cette affaire, et croyez aux sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

160

Au Dr Gaillardot

Amschit, 24 janvier 1861

Mon cher ami,

Que devenez-vous donc ? Je ne reçois aucune nouvelle de vous ? Il devient urgent de régler nos démarches à partir du 1er février. Pour cela, il m'est essentiel de savoir où vous en êtes et si les fouilles de Saïda peuvent être interrompues sans inconvénient. Ce second point est capital ; car les intérêts de la mission doivent passer avant tout. S'il y avait inconvénient à suspendre vos fouilles, il n'est rien que je ne fisse. Si, au contraire, vous croyez qu'on peut sans dommage d'aucune sorte cesser de fouiller pendant quelques jours, voici, je crois, le plan qui serait le meilleur.

Vous partiriez de Saïda vers le 1er février en interrom-

pant les fouilles ou en en confiant la direction sur un petit pied à l'un des officiers ; vous passeriez par ici où nous conviendrions de diverses choses; j'irais probablement vous conduire jusqu'à Anefé et Calmoun, pour voir ce qu'il y a à y faire. Vous seriez à Tripoli vers le 5 ou le 6, époque qui m'a été fixée par M. Blanche. Vous feriez Calmoun, Anefé et tous les environs de Tripoli, en soignant M^me^ Blanche, et une fois qu'elle n'aurait plus besoin de vos soins, vous reviendriez à Amschit. Il serait alors bien près du 12 février. A cette époque j'aurai fini, non seulement Gébeil, mais toute la montagne environnante. Nous partirions tous ensemble pour Saïda, afin d'attaquer la nécropole avec toutes nos forces réunies...

Ici, nous ralentissons les travaux. Nous avons trouvé cependant un très bon endroit près de la mer, qui nous a donné une belle inscription grecque, des grottes peintes et des petits objets. Encore deux ou trois beaux jours et nous aurons fini. Mais j'ai pu m'apercevoir que la saison n'est pas mauvaise pour faire la basse montagne. J'ai vu Maschnaka et Semar Djebeil. J'en suis dans l'admiration. Voilà l'art phénicien que nous cherchons avec tant de peine sous terre. Maschnaka est un trésor... Je veux épuiser tout ce pays avant de le quitter.

Lord Dufferin nous arrive ce soir. J'achève ces jours-ci mon rapport à l'Empereur.

161

Au D^r^ Gaillardot

Amschit, 27 janvier 1861

Mon cher ami,

... Chargez donc le capitaine ou celui des officiers qui s'intéresse le plus aux fouilles, de diriger les opérations avec cinquante hommes. J'ai renoncé à mes courses dans la montagne pour le moment. Tout est couvert de neige...

Mon rapport à l'Empereur partira par le prochain courrier. Ce travail occupe tous mes instants ; il ne me laisse que le temps de vous dire avec quelle affection je suis
Votre ami dévoué

162

A Victor Le Clerc (1)

Amschit, près Byblos, 29 janvier 1861

Monsieur et cher maître,

Vous connaissez les rares sentiments que je vous ai voués, et vous n'attribuerez sans doute qu'aux préoccupations inséparables de ma difficile entreprise le silence que j'ai jusqu'ici gardé à votre égard. Ma vie est ici fort active ; mes journées se passent à visiter nos ateliers, fort éloignés les uns des autres, et à parcourir le Liban. Les mauvais temps, qui depuis quinze jours, sont plus persistants que je ne le voudrais, m'apportent seuls quelques loisirs. Croyez bien, Monsieur et savant maître, que parmi les souvenirs que j'aime à évoquer sur ces rivages lointains pour abréger bien des moments d'ennui, aucun ne m'est plus cher que le vôtre et celui de nos confrères. L'*Histoire littéraire* me préoccupe souvent. L'obligation de laisser inachevé le discours qui doit suivre le vôtre est une des circonstances qui m'ont, à mon départ, le plus contrarié. Je ne regrette pas moins vivement les précieuses communications que je recevais de vos épreuves et qui étaient pour moi si pleines de fruit. Nos séances enfin me reviennent souvent à la mémoire et il ne se passe pas de vendredi que je ne m'y transporte en esprit. L'histoire de l'art au moyen âge trouverait en ce pays-ci la matière d'un de ses plus curieux chapitres ; Djebeil, en particulier, est encore presque pierre pour pierre une ville des croisés. Mais c'est

(1) (Bibliothèque de la Sorbonne.)

au XII^e^ et au XIII^e^ siècle que nous reportent ces monuments. Au XIV^e^ siècle, la fortune des établissements latins dans ces pays d'outre-mer avait tout à fait baissé. L'activité déployée aux deux siècles précédents par les Francs dans ces contrées est quelque chose de prodigieux. Ce qui frappe partout du premier coup d'œil en Syrie, ce sont les constructions des Latins. Aucune empreinte n'a effacé celle-là. On est loin d'avoir épuisé dans ces contrées l'archéologie du moyen âge. Djebeil contient deux ou trois églises et couvents ou commanderies qui appartiennent aux Latins aussi bien que sa grande collégiale, la seule dont parle M. de Vogüe. Semar Djebeil, à trois lieues d'ici, est un grand établissement croisé, appuyé sur les substructions d'une forteresse phénicienne, énormément ancienne. J'y ai trouvé une belle monnaie française de la ville de Tours du XII^e^ siècle, à côté d'une des plus anciennes monnaies d'Athènes. Tripoli, Saïda, Djebeil possèdent aussi de beaux châteaux de croisés, offrant un curieux mélange de notre architecture militaire du moyen âge et de celle des Sarrasins. A Djebeil comme à Semar Djebeil, l'ouvrage des Francs s'est combiné avec des constructions de la plus haute antiquité. La séparation des ouvrages phéniciens et des ouvrages croisés est ici la principale difficulté ; car en appuyant leurs travaux sur des constructions d'une fabuleuse ancienneté, les croisés imitaient souvent le style de ces vieux ouvrages. Les Francs de Djebeil étaient surtout des Gênois. Ils s'y défendirent même après que le royaume et les principautés des croisés eurent croulé ; j'ai trouvé la date de fondation d'un grand établissement, que je suppose avoir été un couvent, écrite sur les bases mêmes de l'édifice : *Anno M^o^ CC^o^ LXIV^o^, auxilio virginis.*

Je vais faire en février, mars et avril l'exploration de Saïda et Sour. J'espère vous envoyer quelque renseignement épigraphique sur les contemporains de Guillaume de Tyr. En mai, je ferai Tortose et le haut-Liban. En juillet, j'espère reprendre ma place aux séances de la Commission et me remettre à mon discours pour ne plus le quitter jusqu'à la correction de la dernière épreuve.

Je ne reçois guère que par les journaux des nouvelles

de l'Académie. Je regrette un peu que dans les dernières élections on n'ait pas tenu un compte plus équitable du mérite relatif des savants étrangers. Nous donnons place sur nos listes à des hommes de second et troisième ordre, et nous y souffrons des lacunes qui causent à l'étranger un certain étonnement. A l'intérieur, peut-être serait-il bon également de ne pas récompenser uniquement les travaux d'archéologie locale ou d'histoire nationale. Mais j'ai tort à distance d'avoir un avis en des discussions auxquelles je n'ai pas assisté et où peut-être j'aurais été amené au sentiment qui, à huit cents lieues, ne me paraît pas le meilleur.

Permettez-moi de vous prier de transmettre mes meilleurs compliments à nos confrères de la commission et à nos voisins de l'Académie. Ne m'oubliez pas en particulier auprès de MM. Naudet, Guigniaut, Hase, Laboulaye. Croyez surtout, cher maître et confrère, aux sentiments de profond respect et de profond attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

163

Au Dr Gaillardot

Amschit, 31 janvier 1861

Mon cher ami,

... Retournez à Saïda et reprenez activement les fouilles lundi. Certes, nous aurions grand besoin de vous ici ; mais après les entraves que le temps a apportées à nos travaux depuis quinze jours, il ne faut pas perdre les chances d'une belle journée...

Le *Colbert* passera à Gébeil, s'il fait beau, pour vous prendre le 7 ou le 8 février... En tout cas, je serai à Saïda vers dimanche en huit...

Mon rapport est parti hier. Je regrette de n'avoir pu vous le communiquer. Je ne sais si vous avez su qu'on m'a décoré. Vous savez que je ne fais aucun cas de ces sortes de distinctions... Mais pour ne pas avoir l'air de les dédaigner, ce qui est un autre genre de fatuité, envoyez-moi par Pedroni un bout de ruban. Dites surtout à Pedroni que je pars d'ici le 7 ou le 8, et qu'il est absolument essentiel qu'il m'envoie sur-le-champ la caisse d'armes et tout ce que nous lui avons demandé...

164

Au comte Bentivoglio (1)

Amschit, 2 février 1861

Monsieur le comte,

La lettre de M. le ministre des Affaires étrangères est devenue en effet sans objet depuis la communication que vous m'avez fait l'honneur de me faire par votre lettre datée du 6 janvier dernier. Du moment que cette lettre vous cause quelque peine, elle ne m'en cause pas moins, et je regarde comme un devoir d'entrer à cet égard dans quelques explications.

Et d'abord, Monsieur le comte, la lettre de M. le ministre étant datée du 15 janvier, vous pouvez vous assurer, en comparant les départs des paquebots, qu'elle ne peut avoir été provoquée par une lettre postérieure à votre communication du 6 janvier. Les lettres par moi écrites à Paris qui ont pu amener la note de M. le ministre sont antérieures à cette date, c'est-à-dire d'une époque où M. D... n'avait pris aucun engagement ni donné aucune explication. Ces lettres d'ailleurs étaient de telle nature qu'à toute époque je pouvais et devais les écrire. Ainsi que je vous l'avais promis, j'ai supprimé dans mon rapport à l'Empereur le

(1) (Minute conservée.)

paragraphe qui concernait la conduite de M. D... Je n'en ai pas davantage écrit à M. le ministre des Affaires étrangères. Mais de n'en pas parler dans les lettres que j'écris en France, cela ne dépendait pas de moi. Plusieurs correspondances de Syrie, en effet, d'après des communications provenant évidemment de M. D... ont parlé dans les journaux de ses découvertes avec une exagération toute charlatanesque. *L'Ami de la religion* a parlé de *sarcophages couverts* d'inscriptions phéniciennes ; l'*Opinion nationale* a insisté sur cette circonstance que les fouilles de Saïda se faisaient *aux frais* de M. D... et les a opposées aux miennes. Il était impossible que des réclames si souvent répétées n'arrivassent point aux oreilles de personnes qui s'intéressent à ma mission. Il était de mon devoir le plus strict de leur raconter les faits, d'une part, pour prévenir les mystifications que produisent ces fausses nouvelles scientifiques, de l'autre, pour éviter le blâme que j'aurais mérité si j'avais laissé une concurrence à la mission s'établir en Syrie par un agent de la France. C'est sans doute l'une de ces personnes qui aura parlé à M. le ministre des Affaires étrangères de la conduite de M. D..., conduite qui d'ailleurs aurait pu être connue de M. le ministre par les imprudentes communications que M. D... lui-même a faites aux journaux.

Vous voyez, Monsieur le comte, qu'il n'a pas dépendu de moi de tenir cachée cette affaire. J'espère dans peu de jours causer avec vous, à Beyrouth, de sujets moins ennuyeux. Croyez en attendant, Monsieur le comte, aux sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

165

Au Dr Gaillardot

Amschit, 2 février 1861

Mon cher ami,

... Nous partirons d'Amschit jeudi prochain si le temps le permet. Nous ne profiterons du *Colbert* que pour notre matériel ; il faut en effet que je voie diverses personnes à Beyrouth. Jeudi soir, nous serons à Djouni. Vendredi, nous irons voir le patriarche. Samedi, nous serons à Beyrouth. Dimanche, je ferai mes visites. Lockroy, qui n'a pas fini ses dessins, reste encore à Gébeil. Nous ne vous arriverons donc que trois. Comme je pense que vous n'avez pas grand besoin du cheval, envoyez-nous le de suite. S'il pouvait nous joindre ici, ce serait le mieux. Il nous joindra du moins à Djouni. Khadra est toujours avec nous et termine nos affaires ici.

Dès que nous serons réunis, nous causerons de nos plans...

166

Au Dr Gaillardot

Sour, 9 mars 1861

Mon cher ami,

Si vous pouvez nous faire avoir les tentes turques pour lundi à midi, nous vous serons fort obligés, car nous partons à cette heure pour Oum el-Awamid, et sans ces tentes nous serons fort mal.

Définitivement, nous ouvrirons Tortose le 25 mars. J'écris au général et à M. de La Grandière dans ce sens.

Vous viendrez avec nous et probablement ferez toute la campagne...

Ici, rien de nouveau, les sarcophages que nous trouvons sont en plomb ou en terre cuite et insignifiants. Je fais déblayer Môgharet el-Souk, qui est bien le plus beau caveau que j'aie vu en Phénicie...

167

Au Dr Gaillardot

Sour, 10 mars 1861

Cher ami,

Demandez pour moi à Edhem pacha un ordre pour tous les chefs métualis de la région de Tibnin, Bint-Gébeil et Safed d'avoir à me fournir des cavaliers et toutes les facilités nécessaires pour un voyage de ce côté. Envoyez-moi cela le plus tôt possible.

Envoyez-moi aussi le plus vite possible tout ce que vous pouvez avoir en fait de tentes.

Nous en sommes très pressés...

[*Même lettre, à la date du 11 mars*]

Inutile de vous dire que nous ne sommes pas encore sous la tente. Quel temps ! Quand nous reposerons-nous, mon cher ? Nous y aurions quelque droit.

[*Même lettre, de la main de Henriette Renan*]

Peu d'heures après vous avoir écrit, Monsieur, j'ai appris en effet que le pacha de Saïda était à Sour, et qu'il avait pris l'engagement de faire distribuer avant son départ des secours aux réfugiés. J'ai lieu de croire que cette promesse a été tenue. S'il en était autrement, j'aurais l'honneur de vous en informer, puisque vous voulez bien me le permettre.

168

A Hippolyte Taine (1)

Tyr, 12 mars 1861

Mon cher ami,

J'ai bien tardé à vous remercier de votre *La Fontaine*. Je l'ai relu en Syrie avec autant de plaisir que je l'avais lu à Paris. Vous savez mon opinion sur votre esprit exquis et fin ; je ne vous l'ai jamais dite peut-être ; mais vous avez trop de pénétration pour ne l'avoir pas devinée.

Si j'avais connu d'avance les soucis que me cause cette entreprise, je ne l'aurais pas acceptée. La paresse et la sottise des gens de ce pays dépassent ce que vous pouvez imaginer. Celui qui porte ici les habitudes de l'activité européenne est arrêté à chaque pas. Mon dessein marche cependant, et si j'échappe aux dangers divers que ces sortes de voyages ont pour les gens de notre sorte, je le mènerai à fin dans l'espace de temps que je m'étais prescrit. Jusqu'ici je suis sorti de tous les mauvais pas avec un bonheur qui me ferait croire au miracle, si je pouvais penser que celui qui en fait a quelque intérêt à me garder en ce monde. Ce pays, du reste, est admirable. Le Liban a un charme grandiose, un reste du parfum qu'il avait au temps de Jésus. Ici, je suis déjà en terre biblique. Je vois de ma terrasse Sarepta, l'Hermon, le Carmel, les montagnes de la tribu de Dan. Tyr est de toutes les villes antiques la plus disparue. Les prophètes en ont eu raison ; leur haine atroce contre cette belle et noble ville m'est maintenant expliquée. Cette belle organisation profane, ces arsenaux, ce gouvernement sage révoltaient les vrais Israélites, les représentants de l'ancien esprit théocratique dans sa brutale simplicité. Les races ici ont énormément changé ; il y a cependant un esprit syrien, dont je saisis ou crois saisir l'individualité.

(1) (Coll. de M. Paul Dubois.)

Ce qui le caractérise essentiellement, c'est la fausseté. L'idée subtile, absurde, niaise est toujours celle qui se présente au Syrien. Le bon sens est ce qui lui manque par-dessus tout. Cette lutte contre l'absurde devient à la longue très fatigante. Quand j'ai passé ma journée à recueillir les renseignements grotesques des chercheurs de trésors, qui me traitent en confrère, ou à prévenir les folies qui peuvent passer par la tête des indigènes, convaincus que chaque pierre que je touche est un lingot d'or, j'ai besoin de penser à mes amis d'Europe pour reprendre le droit sens de la vie et m'assurer que ce que je fais a son prix.

Je comprends cependant comment des apparitions de premier ordre ont pu se produire dans ce milieu. Si, dans ce chaos étrange, ne se rencontre jamais un homme de bon sens, des types charmants s'y détachent parfois. Je saisis de plus en plus la personnalité éminente de Jésus. Je le vois très bien traverser la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle. Son amour pour les enfants, son goût pour les fleurs, pour les divertissements de noces, le tour idyllique et champêtre de son imagination me sont bien expliqués. Il est peu de scènes évangéliques dont je n'aie déjà vu la vérité. Le tour bizarre des raisonnements de saint Paul, si contraire a toutes les règles de notre syllogisme, me paraît aussi maintenant un fait moins isolé.

Rappelez-moi à nos amis des *Débats*, surtout à Prévost et à M. de Sacy. Pensez quelquefois à moi et croyez-moi

Votre ami bien dévoué

E. RENAN

169

Au Dr Gaillardot

Sour, 15 mars 1861

Mon cher ami,

... Quand vous aurez une occasion, envoyez-moi les fontes qui sont dans la caisse des armes, ou sinon, dans une des deux petites caisses. Khadra les portera. Il faut montrer les dents ici.

Dites à Edhem pacha que je ne suis pas content des métualis. Je serai obligé, dans mon rapport à l'Empereur, de m'exprimer très sévèrement à cet égard, et d'informer l'opinion européenne du fanatisme farouche qui anime ces populations... Elles sont si aveugles et si ignorantes qu'il est difficile de leur en vouloir ; mais faites comprendre au pacha que ce fanatisme insensé retombe sur lui et sur le gouvernement...

170

Au Dr Gaillardot

Sour, 21 mars 1861

Mon cher ami,

L'architecte, M. Thobois, est enfin à Beyrouth. Il passera demain ou après-demain par Saïda.

Réflexion faite, je l'emènerai à Tortose, et vous laisserai dans ces parages du Sud. Peut-être vous prierai-je de venir à Sour où de très bonnes veines se révèlent...

Je n'ai pas encore les réponses de M. de La Grandière et du général. Voilà pourquoi je vous écris avec cette indécision. Une trouvaille bien inattendue à Kabr'Hiram :

une superbe mosaïque grecque à personnages et à dessins d'animaux, et énorme. Nous ne sommes pas encore au bout et nous aurions de quoi paver notre cour (1).

(1) Cette mosaïque est au Musée du Louvre.

171

Au Dr Gaillardot

Sour, dimanche, 6 heures du soir [mars 1861]

Mon cher ami,

Songez à mon embarras. Le *Colbert* peut arriver demain pour nous prendre...

Je crois que ce désolant retard (2) va changer tous mes plans. Ce sera peut-être à vous que je demanderai de venir à Tortose. Hélas ! et notre voyage de Palestine que je voulais faire avec vous devient presque impossible pour un retard de quelques heures !

(2) Il s'agit sans doute du retard de M. Thobois.

172

Au Dr Gaillardot

Beyrouth, 7 avril 1861

Mon cher ami,

... Ruad nous a été fort inhospitalier. Je vous conterai cela... Le fanatisme y est inouï. On a fait des menaces de mort contre quiconque nous donnerait quelque facilité... Ruad est vraiment une cage de fous... N'y allez qu'avec des hommes armés...

173

Au Dr Gaillardot

Sour, 9 avril 1861

Mon cher ami,

... Tout l'effort doit porter sur Amrit. Les superbes monuments de cet endroit m'ont frappé au plus haut degré.

Je partirai vers le 18 pour la Palestine. Écrivez-moi une fois à Jérusalem chez M. de Barrère (1). Je serai à Jérusalem vers le 1er mai. Je serai de retour à Sour vers le 15 mai. Puis j'irai vous rejoindre à Tortose. D'ici là, nous allons être bien séparés. Je vous livre tout. Si vous trouvez que la campagne languit, finissez-la avant mon arrivée ; je vous donne pleins pouvoirs pour cela.

(1) Consul de France à Jérusalem.

174

Au Dr Gaillardot

Sour, 19 avril 1861

Mon cher ami,

... Nous avons ouvert Oum el-Awamid qui nous a donné enfin une inscription phénicienne... Je pars demain pour mes grandes pérégrinations. Je débute par Safed, puis je me rabattrai sur Jérusalem...

On est très content à Paris de notre mission. J'en reçois directement les témoignages les plus flatteurs. Ils sont pour vous comme pour moi.

175

Au Dr Gaillardot

Oum el-Awamid, 25 avril 1861

Mon cher ami,

... Demain, je pars pour Jérusalem. Je reviens d'une course au lac Huleh dont je suis enchanté. J'ai trois synagogues de l'époque romaine d'un grand intérêt...

176

A Alfred Maury

Kisba, près Tripoli, 28 juin 1861

Mon cher ami,

Vous m'excuserez, j'espère, de vous avoir si peu écrit depuis huit mois, je me suis si peu appartenu ! Je viens d'achever ma dernière grosse campagne : l'exploration du haut-Liban. Il ne me reste plus que de petites courses à faire dans la région moyenne, puis à présider à nos embarquements d'objets, puis à tout clore et à revenir auprès de vous. Il s'en faut que j'aie fait tout ce que je désirais faire, je laisse bien des choses derrière moi ; mais ce sont choses que l'on peut faire à distance ou qui exigeraient tout au plus un supplément de voyage l'hiver prochain. Si je fais Chypre, tout cela ira ensemble. Je ne vous parle pas de Tyr et Sidon, dont mon second rapport traite amplement. Mme Cornu vous a probablement fait connaître nos résultats d'Amrit. Je suis content de mes courses d'Aphaca, Kalaat Fakra, Anefé, lac Leimon, Baalbek, Eddé. J'y ai trouvé beaucoup d'inscriptions grecques et latines et une classe de ruines, qui demanderaient une

mission à elles seules ; ce sont les temples romano-syriens dans le goût de Kalaat Fakra ; ce type se retrouve identiquement à Aphaca, à Ianouk, au lac Leimon. Ils sont parfaitement conservés ; je veux dire seulement renversés par terre ; mais pas une pierre n'y manque, vu qu'on n'a guère bâti aux environs. Mais tout cela n'a rien de phénicien. Il y a sur les rochers du passage d'Akoura de vieilles inscriptions qui paraissent dans le système hiéroglyphique assyrien dont le cunéiforme est sorti. Je ne vous cacherai pas cependant qu'en somme je suis plus porté maintenant que je ne l'étais en commençant à rabaisser l'âge des monuments. La haute antiquité a laissé ici peu de chose. La vieille Syrie ne connaissait guère d'autres temples que des *hauts lieux* informes ou des trous dans les rochers. La dimension des pierres ne prouve rien. Le temple de Jupiter à Baalbek, dont l'âge moderne n'est pas contesté, renferme des pierres supérieures en dimension à toutes celles de nos constructions de Gébeil et Jérusalem, le τρίλιθον de Baalbek excepté. Je traiterai de tout cela dans mon 3e rapport.

Une curieuse classe d'inscriptions latines qu'on trouve très fréquemment dans la région du haut-Nahr Ibrahim (fleuve Adonis) du côté d'Aphaca et d'Akoura se compose essentiellement des lettres suivantes, ligaturées, avec quelques variantes ou additions :

Cette inscription se trouve dans la région susdite, toujours écrite sur de grands rochers unis, en lettres de 30 centimètres environ, très profondément incisées dans le roc. J'en ai plus de 20 types. Je sais qu'il en existe d'autres que je prendrai : je lis *Imperator Adrianus Augustus*. Ce sont, je pense, les cartes de visite du César voyageur. Veuillez consulter pour moi les biographies d'Adrien et voir s'il est question d'un voyage au fleuve Adonis et à Aphaca. Je voudrais savoir cela le plus tôt possible, pour mon 3e rapport.

Si mon second rapport n'a pas encore paru, faites-y les deux petits changements que voici :

1° Dans cette phrase, à propos du monument de Donain, « ... Il représente Baal-Soleil et *la lune Astarté* » au lieu de *la lune Astarté*, qui établit mon identification, mettez *la lune ou Astarté*.

2° Dans cette phrase à propos des synagogues de la Galilée, « ... quels pieds ont pu les fouler... », mettez : « quels pieds ont pu en fouler le sol ». Je fais cette correction de mémoire, voyez si elle ne fait pas quelque discordance.

M. Gaillardot a été fort malade et Lockroy aussi. Les chaleurs sont bien fortes ; je vous arriverai dans deux mois environ. Mais je m'aperçois que si je partais avant que tout ne fût embarqué, cela se ferait mal. Ma femme part par ce paquebot, voulant revoir l'enfant et tout préparer de nouveau pour notre retour. Présentez mes respects et les compliments affectueux de ces dames à M^me^ Maury, et croyez-moi votre ami affectueux et dévoué

E. RENAN

Tripoli

Je trouve ici Gaillardot fort malade ou du moins l'ayant été ; car il est mieux. M. Thobois a été aussi malade et veut partir à tout prix. Mon embarras est assez grand. Nous allons tenir conseil. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que les intérêts de la mission ne sont pas sacrifiés. Ma femme causera avec vous de tout cela. Je voulais écrire à M^me^ Cornu ; je n'en ai pas le temps. Donnez-lui de nos nouvelles. Du reste, ma femme ira la voir.

177

A M. de La Grandière (1)

Ghazir, 23 août 1861

Commandant,

Quelques mots d'une lettre que je reçois de M. Khadra, rapprochés de certains passages de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois, me font craindre un malentendu. L'amiral me paraît disposé à ne faire prendre par la *Moselle* que ceux de nos objets qui seront prêts au moment où ce navire aura fini ses opérations à Beyrouth. Je crois qu'en réalité nous causerons à la *Moselle* peu de retard, en tout cas, nous ferions pour cela toute la diligence possible. Si la mosaïque devait traîner beaucoup après que le reste sera fini, je renoncerais à l'emporter tout entière. Mais il m'est impossible de consentir à ce que nos autres opérations restent incomplètes ni de laisser couper en deux notre collection. Cette division pourrait avoir les suites les plus fâcheuses. Les objets arrivant ainsi séparément ne seraient plus surveillés au débarquement, leur embarquement en chemin de fer serait difficile, personne n'en ayant la responsabilité directe. L'expérience à cet égard m'a rendu défiant. Ayant cru pouvoir laisser à bord du *Colbert* des objets que je rapportais de Sour, avec la réserve expresse que je viendrais moi-même les chercher avec des barques indigènes, j'ai eu le regret de voir qu'on les avait débarqués de la manière la plus maladroite, les pierres avaient été jetées comme des moellons, et plusieurs sont fort endommagées, quelques morceaux même sont perdus. Je ne pense pas pouvoir laisser embarquer ainsi nos objets comme des suppléments de chargement. Si je n'avais aucune instruction à cet égard, ma responsabilité serait à couvert devant les mesures prises par l'amiral.

(1) (Minute conservée.)

Mais les ordres que j'ai reçus à diverses reprises de la part de l'Empereur ne coïncident pas, ce semble, avec les instructions apportées par la *Moselle*. Ces ordres me font un devoir d'emporter le plus possible d'objets. En outre, on m'a toujours annoncé qu'un navire serait chargé *exprès* de cela. Je ne dis pas *exclusivement*, et il serait bien naturel qu'on fît servir un même voyage à plusieurs fins. Mais il est essentiellement dans l'esprit des instructions que j'ai reçues, que les opérations d'enlèvement se fassent avec le temps et les soins nécessaires, et non comme un accessoire dont on prend et on laisse. Si telles ne sont pas les instructions de la *Moselle*, il y a malentendu. Il vaut mieux alors surseoir, et ne rien embarquer sur la *Moselle*. J'écrirai à Paris par le prochain courrier, pour qu'on me donne de nouvelles instructions, ou qu'on me fournisse les moyens d'accomplir celles qu'on m'a données.

En conséquence, si la *Moselle* ne peut attendre jusqu'à ce que l'ensemble d'opérations que j'ai eu l'honneur de vous décrire dans ma dernière lettre soit terminé, je renonce à embarquer aucun objet sur la *Moselle*, et si quelques objets sont déjà embarqués, M. Khadra les fera reporter en magasin ; car je tiens essentiellement à ce qu'il n'y ait pas de morcellement. Dans ce cas, en ce qui concerne Gébeil, soyez juge de ce qu'il convient de faire pour les voyages du *Caton*. Les objets qu'il rapporterait pourraient être déposés dans notre magasin de Beyrouth. En ce qui concerne Saïda et Sour, nous attendrons jusqu'à ce que M. Gaillardot soit complètement rétabli et capable de faire ces deux localités. Dans le cas, au contraire, où la *Moselle* peut attendre la fin de nos opérations, nous reprendrons le plan que nous avions combiné ensemble. Seulement, en ce qui concerne Sour, il faudra attendre que M. Gaillardot ou M. Khadra soit libre de s'y transporter, car les opérations de Sour entraîneront des rapports avec les indigènes pour lesquels la connaissance pratique de la langue et du pays sont nécessaires. Ce ne sera pas là un vrai retard, car je doute qu'on puisse rien faire d'utile à Oum el-Awamid et à Burdj el-Hawé avant que le navire chargé de l'embarquement définitif y soit. Le *Colbert* ne pourrait que traîner les grosses

pierres sur le bord de la mer ; or, tel est l'état d'anarchie du pays, telles sont les mauvaises dispositions des métualis, et par-dessus tout telles sont les folles imaginations que leur inspirent nos recherches d'antiquités, que ce serait exposer les objets ainsi abandonnés à une destruction certaine. Tout cela peut ne pas entraîner de très grands retards, surtout si plusieurs des enlèvements d'objets qu'on me prescrit sont, comme je le crains, reconnus impossibles. Mais il faut que j'aie la certitude qu'on nous permettra de remplir notre programme. Il faut aussi que, par suite d'une hâte excessive, le travail ne soit pas au-dessus des forces qui nous restent, à mes collaborateurs et à moi.

J'avais pensé, pour éviter toute erreur et ne pas disperser les responsabilités, à ce que M. Khadra prît passage avec les objets sur le navire qui les emporterait. D'après les instructions que je recevais, cela devait être facile et naturel. Si un tel arrangement était impossible sur la *Moselle*, j'en serais fort contrarié, mais cela ne suffirait pas pour que je renonçasse à profiter de ce navire ; je prendrais toutes mesures pour que M. Khadra arrivât à Toulon en même temps que les objets.

Je vous demande une réponse aussi prompte qu'il vous sera possible, car si nous n'employons pas la *Moselle*, M. Gaillardot, qui devait partir demain matin, remettrait son voyage.

Agréez, commandant, et présentez à l'amiral l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

178

Au Dr Gaillardot

Ghazir, 31 août 1861

Mon cher ami,

Contrairement à ce que je vous avais demandé, n'envoyez pas les estampages à Beyrouth. Emballez-les à Saïda. Faites-leur une petite caisse que vous pourrez mettre dans une plus grande, par exemple avec les verroteries et autres objets fragiles.

Quant à ces petits objets, emballez-les comme vous croirez le mieux ; seulement mettez sur la caisse *fragile*, ou que Khadra se charge de les garder à part.

On m'écrit de Paris qu'on a écrit à l'amiral de mettre un aviso de Beyrouth à ma disposition pour Chypre ; mais M. Gicquel des Touches ne m'ayant pas écrit, j'en conclus que la lettre à l'amiral ne sera pas venue par le dernier courrier. En tout cas, j'attendrai que toutes nos affaires soient débrouillées et que la mosaïque soit finie. Ah ! si vous pouviez être des nôtres ! Je le désirerais extrêmement pour que vous pussiez reprendre plus tard ce que nous n'aurons fait qu'entrevoir.

179

A Alfred Maury

Ghazir, 31 août 1861

Mon cher ami,

Votre bonne et très philosophique lettre m'a fait grand plaisir. Je pensais bien que votre nouvelle position ne changerait rien à vos manières de sentir. Comme vous, mon

cher, plus je vais, plus je trouve qu'il est absurde *propter vitam vivendi perdere causas*, et je me confirme dans cette pensée que ce qu'il y a de mieux pour notre bonheur c'est de faire purement et simplement ce que nous regardons comme un devoir de faire. J'ai eu plus d'une fois à appliquer ce principe-là depuis un an. Cette mission, qui, à ce qu'il paraît, fait envie à plusieurs, aurait été pour moi une faute capitale, si je n'avais pensé qu'à mon intérêt et à ma réputation. Ma réputation ne peut s'accroître que par des œuvres personnelles, et j'ai perdu une année au point de vue de l'augmentation de capital qui résulte de mes écrits. Je ne me repens pas néanmoins ; car je crois avoir fait une chose utile à la science et à mon pays. Peut-être aussi quelques parties de mes écrits en seront-elles améliorées.

Mme Cornu a dû vous communiquer notre correspondance relative au Collège de France. J'ai toujours regardé comme ma vocation propre de relever l'étude de l'hébreu de l'abaissement où il est tombé en France depuis le XVIIe siècle, abaissement qui a fait si longtemps l'infériorité de la science française vis-à-vis de la science allemande. Je ferais une mauvaise action si je n'usais pas ma dernière cartouche pour empêcher la chaire de M. Quatremère de tomber entre des mains indignes. D'autres chaires me plairaient davantage et prêteraient à de plus brillants succès. Mais celle-là est *ma* chaire, je n'en accepterai pas d'autre pendant qu'elle sera vacante.

Pour mes inscriptions d'Adrien, je suis arrivé à un résultat singulier.

Ces inscriptions sont suivies d'ordinaire des lettres A G I V C P. Ces lettres étaient pour moi une énigme. J'en ai trouvé la clef. Dans les endroits, du côté de Semar Djebeil, j'ai trouvé près de MHADAVG (*Imperator Hadrianus Augustus*) la *scriptio plenra* que voici :

ARBORUM GENERA IV CETERA PRIVATA

Les lettres A G I V C P sont évidemment l'abréviation de cette formule. A quoi cela fait-il allusion ? Causez-en avec Renier et Egger. Les endroits où l'on trouve ces

inscriptions sont tous très sauvages et inaccessibles. Dans plusieurs, il ne semble pas qu'il ait jamais pu pousser d'arbres. Il faut remarquer que les inscriptions de limites de propriétés sont très fréquentes ici sur les rochers. J'en ai beaucoup d'exemples.

Si vous réimprimez mon rapport dans la *Revue archéologique*, faites m'en un tirage. Faites-y aussi les petits changements dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre. J'ai pris la citation de Photius dans Movers, à l'endroit où il parle de la topographie de Tyr (je n'ai pas le volume ici). La même citation a été prise par Ritter (XVII^e^ partie, 1^re^ subdivision, p. 365), qui l'applique à Adloun, selon la fausse idée de Bertou. Il m'est venu à l'esprit un doute sur l'inscription de Doueïr dont j'ai dit un mot dans § III de mon rapport ΚΛΕΙΤΟC pourrait bien être un nom propre, *Clitus*. L'inscription est dans notre magasin de Sour. Je ne puis vérifier le contexte. Effacez donc, dans la réimpression, les mots « Cheick arabe devenu fermier » et les mots grecs qui suivent. Laissez seulement subsister après « Selman » le mot Σελαμάνης entre parenthèses.

Nous reprendrons tout cela plus tard à loisir. J'ai emporté toutes les fois que je l'ai pu les inscriptions mêmes. Cela nous fera un musée épigraphique qui nous manquait un peu.

Ce que vous méditez pour les questions d'architecture a certes sa justesse. Remarquez cependant que, si dans ces questions la pratique me manque, j'avais avec moi M. Thobois, dont certes le jugement n'est pas infaillible (c'est un esprit bizarre et faux), mais qui, dans les questions spéciales de son état, est extrêmement fort. Naturellement, dans les questions spéciales, je ne parlerai dans mon 3^e^ rapport, comme je l'ai déjà fait dans le second, que d'après lui. La question de l'architecture en bossage est peut-être la question capitale de notre mission, je ne peux la laisser de côté. A Tortose, d'ailleurs, et à Kalaad el-Hosn, la question se pose avec une telle évidence, que le premier venu peut la résoudre. Certes, si comme tant d'autres, je ne voyais dans la science qu'une politique habile pour arriver à quelque chose, il vaudrait mieux supprimer tous

les problèmes que Saulcy croit avoir résolus. Mais vous savez que cela n'est pas dans mon esprit. J'ai été avec Saulcy jusqu'aux dernières limites de la courtoisie. Je l'ai cité avec une sorte d'affectation pour tout ce que j'ai cru trouver de bon dans son livre (et certes le bon y est rare). Mais de fausser la vérité pour lui plaire, je ne le ferai pas. Loin de chercher les occasions de le contredire, je les évite de toutes mes forces ; je ne m'amuserai pas à relever les légèretés de son voyage, qui, entre nous soit dit, dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Mais je dirai ce que je pense sur le fond des questions, toutes les fois que j'ai des éléments pour cela. Je comprends que l'ouvrage de Saulcy ait jeté le plus mauvais vernis à l'étranger sur nos explorations. Que serait-ce si l'on me voyait, par une camaraderie évidente, fausser ou dissimuler les faits pour ne pas le contredire. Advienne que pourra.

(De la main de Henriette Renan)

Je salue bien affectueusement M. et M^me^ Maury en les remerciant de leur bon souvenir.

H. R.

Mille compliments pour votre rapport, que je n'ai pas reçu encore, mais que je connais déjà par ce qu'en disent les *Débats*.

M^me^ Cornu vous parlera de ce que je voudrais que l'on fît pour Gaillardot. Si vous le pouvez, appuyez encore cela près de l'Empereur. Il s'agit du plus honnête homme de l'Orient. Gaillardot a réalisé ce miracle de conserver ici sa parfaite droiture et son goût pour la science, dans un milieu social où personne ne le comprend. Cela ne l'a pas mené naturellement à la fortune. Sans position, à près de cinquante ans, en des plus tristes et presque humiliantes [conditions], au service de cet ignoble gouvernement turc. Il va sans contredit expier après mon départ les services qu'il nous a rendus ; car ces Turcs sont devenus d'une impertinence que rien n'égale depuis le départ de l'armée. Il faut à tout prix le tirer de là. Adieu, mon bien cher ami. Présentez mes respects à M^me^ Maury. Mes compliments à

Egger et Renier-Michelant. J'apprends la brouille dont vous me parlez avec peine. Croyez-moi le meilleur de vos amis

E. RENAN

180

Au Dr Gaillardot

Ghazir, 1er septembre 1861

Mon cher ami,

Je suis désolé que par trop de hâte on vous ait rendu malade. Si l'on avait voulu procéder avec méthode, l'expérience de Gébeil eût suffi et vous n'eussiez pas fait ce désastreux voyage de Sour. Je suis très fâché aussi que le *Colbert* ait vidé le magasin de Sour. M. Gicquel des Touches m'avait écrit que ce serait la *Moselle* qui irait à Sour. Je comptais là-dessus et j'ai dérangé tout notre plan d'ici pour envoyer Khadra rejoindre la *Moselle* à Beyrouth en vue de Sour, où il y a à faire. Comment va-t-il faire maintenant pour y aller, malade comme il l'est ? Il semble que ce soit un parti pris de la marine pour nous rendre tous les services de travers. Au nom du ciel, au moins, que cela ne porte aucun préjudice à nos objets ni à votre santé ! Vous avez tout pouvoir ; du moment que vous êtes débordé, arrêtez-vous et déclarez que vous renoncez à continuer dans de telles conditions.

J'ai écrit à Khadra, à Beyrouth, pour qu'il trouve un menuisier pour Taddei (1). Je ne sais si ma lettre l'y aura joint. S'il était déjà parti pour Saïda, priez-le d'arranger cela le plus vite possible. On pourrait donner deux menuisiers à Taddei pour qu'il aille plus vite. Il faut s'arranger pour qu'il ne reste pas seul derrière nous ; car il n'a pas

(1) On fit venir un Italien pour prendre soin de la grande mosaïque de Kabr' Hiram.

beaucoup de tête. Tâchez de trouver quelqu'un à mettre près de lui comme interprète ; il faut aussi veiller pour qu'aucune partie de la mosaïque ne se perde.

Je réponds maintenant à vos questions :

1° Les caisses de Sour qui sont chez vous ne sont pas assez bien emballées. C'est un travail que vous aurez à faire.

2° Autant que possible, lancez sur la *Moselle* toutes nos caisses de petits objets. Joignez-y nos estampages. Nous nous chargerons des caisses qui sont à Beyrouth à l'hôtel. Car il est entendu, je pense, que la *Moselle* reviendra à Beyrouth.

3° Mettez les bijoux, tout enfin, sur la *Moselle*. Naturellement, veillez à ce que cela ne fasse pas de caisses trop petites.

4° Emportez tout de même la cuve n° 7.

5° Embarquez la croupe du lion de Sour et la pierre à palmettes. J'ai quelques craintes, d'après ce que vous me dites, qu'on ne se soit trompé pour celle-ci.

Encore une fois, ménagez-vous. Veillez sur Taddei et croyez-moi

Votre bon ami

181

Au Dr Gaillardot

Ghazir, 1er septembre 1861

Mon cher ami,

La marine nous presse outre mesure. A aucun prix ne souffrez que cette hâte soit préjudiciable à nos objets. Vous avez plein pouvoir de tout arrêter et d'interrompre les travaux du moment où vous n'en avez plus la libre direction. Vous seul êtes responsable ici, vous seul par

conséquent dirigez. Si on vous gêne, déclarez qu'on ne vous fournit pas les moyens d'accomplir vos instructions et arrêtez-vous...

182

Au Dr Gaillardot

Ghazir, 2 septembre 1861

Mon cher ami,

J'avais eu tort de blâmer l'opération par laquelle le *Colbert* a pris les objets de Sour. Cette opération, par suite d'un nouveau parti, pris avec raison par Khadra, se trouve être notre salut.

Veillez à ce que nos marbres soient placés dans la *Moselle* de façon à ne pouvoir être ni cassés ni rayés. Faites une catégorie à part pour les objets fragiles, et qu'ils soient placés à part. Avez-vous eu soin de prendre à Sour dans le magasin un morceau qui complétait la croupe du lion? C'est Khadra qui a apporté cela. Qu'il y voie.

Taddei a l'air de croire que sa besogne sera finie quand il aura enlevé tous les morceaux. Ecrivez-lui qu'il doit rester jusqu'à ce que tout soit encaissé et transporté au magasin de Sour.

183

Au Dr Gaillardot

[Début septembre 1861]

Mon cher ami,

Le *Caton* part demain pour Gébeil pour les sarcophages. J'irai avec lui. Voulez-vous venir aussi? Cela vous rapprochera un peu de Ghazir. En tout cas voulez-vous venir causer de tout cela avec nous le plus tôt que vous pourrez?

184

Au Dr Gaillardot

Jeudi matin [septembre 1861]

Mon cher ami,

Ma sœur est reprise très vivement de ses douleurs névralgiques. Envoyez-nous encore du baume opodeldoch, qui lui faisait du bien. Elle souffre horriblement. Le courrier attendra votre réponse

Tout à vous

185

Au Dr Gaillardot

Paris, 23 octobre 1861

Mon cher ami,

Me voici enfin à Paris, assez bien de santé, mais le cœur toujours bien malade. La traversée a été un peu dure, mais j'y ai bien résisté. Ici, je me sens un peu faible et vers le déclin du jour, j'éprouve quelques petits accès fébriles. Mais c'est peu sensible ; j'espère dans quelques jours être réacclimaté.

Ai-je besoin de vous dire, cher ami, quel précieux souvenir j'ai gardé de vous, de votre amitié, de vos soins ? Vous savez, mon cher, que le plaisir de vous avoir connu et d'avoir travaillé avec vous à une œuvre commune est la meilleure des bonnes fortunes de ma mission. Je n'ai encore vu que quelques amis intimes. Mme Cornu n'est pas à Paris. L'Empereur a envoyé un de ses secrétaires particuliers savoir si j'étais arrivé et m'inviter à passer à Compiègne. J'irai demain ou après-demain ; il y sera question de vous. Votre première lettre est entre les mains de l'Empereur. Je dis

votre première lettre car il est arrivé des malentendus déplorables. Évidemment vos exprès sont arrivés à la poste en retard et ont manqué les paquebots. Votre première lettre n'est arrivée qu'il y a quelques jours et quant à votre seconde, nous n'en avons pas encore de nouvelles. Mme Cornu étant en Allemagne, les lettres, pour comble de malheur, ont été l'y chercher. Ma pauvre femme, privée de nouvelles et sachant par un mot d'une lettre de M. Grasset, partie par le premier courrier, que j'étais gravement malade a cru qu'on lui cachait ma mort. Tout cela a fait un affreux gâchis, que ma dépêche de Marseille (le fil de Malte par surcroît d'infortune était rompu) a seul éclairci.

Je m'arrête, car je sens que je ne dois pas me fatiguer. Ma prochaine vous en dira davantage. Croyez, cher ami, à ma bien vive amitié

186

Au Dr Gaillardot

Paris, vendredi, le 8 novembre 1861

Mon cher ami,

J'ai communiqué votre lettre à Mme Cornu, en la priant de vous écrire si elle n'approuvait pas les mesures prises. Je ne pense pas qu'elle l'ait fait ; vous n'avez donc qu'à procéder à l'embarquement. Vous exprimiez des craintes pour la mosaïque ; est-ce que l'emballage n'est pas bien fait? S'il laissait quelque chose à désirer, faites-le compléter et perfectionner, car il faut que cette partie surtout arrive intacte. Prenez le temps nécessaire pour cela ; au besoin nous vous ferons avoir par le télégraphe tous les ordres que vous voudrez.

Je vais mieux. Tout à vous et votre bien affectionné

E. RENAN

Attention aussi aux caisses des sarcophages. Au besoin faites-les envelopper d'une chemise de planches. Dites-nous si vous avez besoin d'argent.

187

A Alfred Maury

Paris, 14 novembre 1861

Mon cher ami,

J'ai vu mardi M. Rouland que j'ai trouvé fort bien disposé. L'Empereur lui avait parlé de l'affaire du Collège de France. Il accepte complètement, et ne m'a pas fait une seule objection. Il se charge de désintéresser Dubourg, en lui donnant l'équivalent de ce qu'il avait ou du moins de ce qu'il aurait eu après l'application du règlement sur le cumul. Sur un seul point, il ne se rappelait pas ou ne voulait pas se rappeler le plan approuvé par l'Empereur. Il paraissait croire que, la chaire changeant de titre, la nomination devait être faite par lui seul, comme cela a eu lieu pour M. Senet. Comme il y mettait beaucoup de condescendance, je n'ai pas voulu, dès cette audience, le trop presser, sur ce point, M^me^ Cornu m'ayant dit, d'ailleurs, qu'elle allait écrire à l'Empereur pour qu'il rappelât ce qui avait été convenu à M. Rouland. En conséquence, je ne lui ai pas parlé de ce qui concernait M. Guigniaut. J'ai craint d'avoir l'air de la presser d'une façon blessante. Comme je vous l'ai dit d'ailleurs, la présence de M. Guigniaut au conseil était à mes yeux désirable, mais non d'importance majeure. Comme vous, je pense qu'il vaudrait beaucoup mieux que cette affaire se terminât promptement. Je crains les esclandres de l'abbé Mullois et Cie. Il ne me paraît pas possible que la réunion du Collège pour les présentations ait lieu dimanche. Dans les premiers jours de la semaine prochaine, j'irai revoir M. Rouland. Insistez de votre côté pour une prompte solution.

J'ai été charmé de mon côté de faire la connaissance de M. Oppermann, qui me paraît un homme d'une rare distinction. Faites bien mes compliments à Bida, qui est un homme excellent et un artiste de premier ordre, s'il est encore à Compiègne.

Votre bien sincère ami

E. RENAN

188

Au Dr Gaillardot

Paris, 21 novembre 1861

Mon cher ami,

J'ai reçu vos précieuses notes qui vont faire le fond de mon troisième rapport. Vos détails sont d'une précision, et vos inductions d'une solidité qui ne laissent rien à désirer. Je commencerai mon rapport demain ou après-demain. Je suis fort arriéré avec les affaires de la mission. D'une part le souvenir de ce que j'ai perdu me cause des découragements que je n'avais pas connus jusqu'ici. De l'autre, mon système nerveux a encore des hauts et des bas. J'ai eu un assez mauvais accès, semblable à celui qui précéda à Amschit l'accès pernicieux. On l'a empêché de se reproduire ; mais il me reste encore des moments d'agitation et de faiblesse qui me prouvent que je ne suis pas tout à fait dans mon état normal. Ce que vous me dites de la santé de Mme Gaillardot m'afflige beaucoup ; j'espère que votre prochaine lettre me portera de meilleures nouvelles.

J'ai déjeuné à Compiègne et longuement causé avec l'Empereur et l'Impératrice. L'Empereur est très satisfait de la mission et de ses résultats. Il est en ce moment possédé du goût le plus vif pour les études historiques et archéologiques. Nous avons naturellement parlé de vous et des services que vous avez rendus à la mission. Mais comme je m'étais interdit dans cette première visite de parler d'affaires, nous n'avons pas traité ce qui concerne votre nouvelle position. Tout cela d'ailleurs peut beaucoup mieux se faire par écrit, l'Empereur ayant l'habitude de remettre les notes qu'on lui fait passer de la sorte aux ministres que cela concerne. Je n'ai pas encore envoyé la note ; car il est une autre affaire qui doit être terminée dans quelques jours sous peine de manquer, et je n'ai pas voulu compliquer l'une par l'autre. Cette autre affaire est ma nomination au

Collège de France. Elle est décidée en principe ; il n'y a plus que de petites difficultés de détail. Malheureusement, le ministre perd du temps, et je crains que tous ces retards ne fassent ébruiter la chose et n'amènent quelque esclandre de la part du clergé, qui, il y a trois ans (1), fit de ma nomination un *casus belli*. Aussitôt que ce sera fait, j'enverrai la note qui vous concerne en insistant sur la place de Jérusalem...

Rien de décidé pour la suite de la mission l'hiver prochain. L'état de ma santé, l'état de fatigue et de santé où se trouve aussi M^me^ Cornu et les lenteurs relatives au Collège de France nous ont bien retardés. Je vais dans quelques jours reprendre tout cela...

(1) A la mort de Quatremère, Renan avait fait des visites de candidature aux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

189

A dom Luigi Tosti

[Novembre 1861]

Mon Révérend Père,

J'ai trouvé votre lettre et votre bel ouvrage à mon retour d'Orient. Depuis le mois d'octobre 1860, je remplissais dans l'ancienne Phénicie et en Palestine une mission de l'Empereur. Ce voyage a été riche pour moi d'impressions et de renseignements de toute sorte ; mais la fin a été très cruelle. J'ai eu la douleur de perdre, huit jours avant de quitter la Syrie, ma chère et courageuse sœur qui ne m'avait pas quitté un moment. Moi-même, frappé de la même maladie presque en même temps qu'elle, je n'ai échappé que par miracle. Ce n'est que depuis quelques semaines que j'ai repris ma vie accoutumée, mais avec une blessure incurable au cœur. Ma sœur était un organe de mon être moral : c'était une personne de l'esprit le plus élevé et d'un incomparable dévouement.

Que de fois les événements qui depuis trois ans agitent l'Europe m'ont fait penser à vous ! Je vois que votre belle montagne est restée inébranlable au milieu de ces tremblements de terre. J'admire votre foi et votre espérance. Je crois comme vous l'Italie fondée, quelles que puissent être les réactions futures. Vous aurez été prophète ; tous ces événements prouvent avec quelle justesse vous aviez mis le doigt sur le nœud vital des questions de notre temps. Je me rappelle souvent la cellule où nous nous rencontrâmes, vous, le Père Passaglia et moi. Vous seul me semblez être resté juste au même point où vous étiez. Restez sur votre montagne d'où vous voyez si loin et si clair.

Vos *Prolégomènes* sont pleins d'éloquence et de vues profondes. Si je n'étais pour longtemps éloigné de la presse périodique, j'en aurais parlé dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais je tiens à ce qu'il en soit question. Si vous voulez dire à l'éditeur de m'en envoyer un autre exemplaire, je le remettrai à quelqu'un des rédacteurs qui pourra, je l'espère, l'apprécier dignement. Certes je serai aussi très heureux d'en offrir un exemplaire à M. Cousin.

Cette année passée tout entière dans un contact intime avec l'antiquité m'a été fort douce. J'ai relu l'Évangile et Josèphe à Jérusalem et sur les bords du lac de Génésareth, et j'ai vu se dresser devant moi, avec une surprenante réalité, le Christ et ses contemporains. Pendant l'été dans le Liban, j'ai écrit ma *Vie de Jésus*. Mais cela a encore besoin d'être mûri. Je suis bien persuadé que l'avenir religieux n'est pas en dehors du christianisme ; mais il faut des réformes ; or, je suis effrayé de voir le catholicisme se raidir de plus en plus. Vous qui êtes prophète, vous savez sans doute voir où est, sous cette enveloppe officielle et glacée, le germe du mouvement et du progrès.

Rappelez-moi au souvenir du Père Kalefatti et de tous ceux qui, au mont Cassin, ont gardé souvenir de mon passage. Conservez-moi votre amitié et croyez aux sentiments de rare sympathie avec lesquels je suis votre bien dévoué

E. RENAN

190

A Max Müller

Paris, 30 novembre 1861

Mon cher ami,

Oui, cette année a été pour moi bien cruelle. Ma sœur qui avait été pour moi presque une mère, était une personne accomplie. Sa vie n'a été qu'une série d'actes de dévouement. C'est la moitié de ma vie que j'ai laissée derrière moi. Les circonstances de cette perte déchirante ont été comme un tissu de fatalités. Le même jour et presque à la même heure que ma pauvre sœur, j'ai été frappé du même mal qu'elle (un accès de fièvre pernicieuse d'un caractère foudroyant). J'ai perdu toute connaissance, nous avons été seize heures seuls, évanouis entre les mains de pauvres paysans du Liban. Quand les secours médicaux sont arrivés, ma pauvre sœur était trop affaiblie. On m'a emporté à Beyrouth avant que j'eusse complètement repris connaissance, et ma courageuse compagne m'a été ainsi enlevée comme dans un rêve. Je vous avoue que depuis ce temps mes vues sur la vie se sont fort modifiées. Ma sœur était une partie essentielle du système de mon bonheur. Je ne trouve plus de solide que l'attachement au devoir et la foi à une destinée supérieure pour l'individu et pour l'humanité, destinée dont aucune formule ne peut nous donner le mot.

A part le cruel événement qui en a empoisonné la fin, mon voyage a du reste été pour moi plein de jouissances et d'enseignements. La vieille Phénicie, sauf à Amrit près de Tortose, et à Oum el-Awamid, près de Sour, est bien oblitérée. Mais le Liban dans la région de Byblos est encore plein d'Adonis.

Le Nord de la Palestine m'a aussi bien vivement parlé. L'Évangile comme livre réel a là son parfait commentaire. La personnalité éminente et le caractère de Jésus me sont

apparus avec beaucoup de vivacité. Nous avons quelques inscriptions phéniciennes intéressantes, beaucoup d'inscriptions grecques, et une série de monuments qui vont être exposés avec le Musée Campana, récemment acquis par l'Empereur. Notre collection de sarcophages de Sidon sera importante par la gradation qu'elle permet d'établir entre ces curieux monuments.

J'accepte naturellement avec bonheur l'offre que vous me faites de parler de mon voyage au public anglais. J'ai déjà donné deux rapports qui ont été publiés dans le *Moniteur*. J'en ai un troisième à faire. Quand il sera imprimé, je vous enverrai les trois, et vous aurez ainsi les éléments nécessaires. Tout cela sera réuni dans un livre ; mais l'exécution des planches nous causera bien des retards.

L'Empereur vient enfin de trancher, conformément à mes vœux et, ce me semble, à mes droits, la question depuis longtemps pendante de la succession de M. Quatremère. Les présentations du Collège de France et de l'Académie vont être demandées selon l'usage (j'ai tenu à cela, on voulait me nommer directement) (1). Je suis à peu près sûr de les obtenir. Puis, il est convenu qu'on me nommera. Il est possible seulement qu'à l'ancien titre de la chaire, qui rappelle un peu la vieille théologie, on substitue un titre conçu au point de vue de la science moderne, par exemple : *Langues et littératures sémitiques anciennes*. La poursuite de cette chaire était un de mes buts principaux, moins pour le traitement qu'elle donne que pour la question de liberté scientifique, impliquée dans une telle nomination.

J'ai été désolé du passe-droit qu'on vous a fait pour la chaire de Wilson. Cela ne vous atteint pas, mais cela incrimine fortement ce côté étroit du patriotisme anglais, que j'ai aussi rencontré bien des fois en Orient.

Je n'ai pas encore reçu votre *Essai* sur le langage ; je l'attends avec une vraie impatience.

La mort du baron d'Eckstein, arrivée il y a quelques

(1) L'Empereur avait offert à Renan de le nommer de sa propre autorité, sans les présentations d'usage. Renan refusa ; il voulait être nommé par ses pairs et non par le chef de l'État.

jours, m'a fort attristé. Quelle âme excellente et quel noble esprit ! Sa mort a été prompte, il s'est éteint presque sans douleur. Croyez, cher ami, à ma vive sympathie et à tout mon dévouement

E. RENAN

191

A Ernest Havet

Paris, 4 décembre 1861

Monsieur et ami,

Merci de votre bonne lettre, qui a été pour moi une vraie consolation. Oui, cette fin de voyage a été pour moi bien cruelle. Ma sœur était un élément essentiel de ma vie morale et de mon bonheur. C'est comme un organe, ou une partie de moi-même que j'ai laissé là-bas derrière moi.

Hier enfin, le ministre s'est décidé à déclarer la vacance de la chaire de M. Quatremère. C'est vous dire assez que je suis candidat, et que je vous serai bien reconnaissant si vous voulez venir m'appuyer de votre suffrage, sur lequel vous m'avez si obligeamment autorisé à compter. C'est moi qui ai tenu obstinément aux présentations. Le ministre, sous prétexte de faire au titre de la chaire une légère modification, voulait me nommer directement. Mais j'ai pensé que le privilège du Collège de France deviendrait une lettre morte s'il était loisible au ministre, en faisant au titre de chaque chaire un léger changement, de se passer de présentations. La modification du titre, si elle a lieu, ne sera faite qu'après ma nomination. Cette modification j'y ai consenti, si elle ne change pas la nature de la chaire, et n'en rétrécit pas le champ, si, par exemple, on veut l'appeler *Langues et littératures sémitiques anciennes*. Si, au contraire, il s'y cachait quelque venin pour l'avenir, si ce changement pouvait un jour servir de prétexte pour diminuer la portée de l'enseignement, j'y ferais la même

opposition qu'à la nomination directe, et j'espère avec le même succès.

Agréez, Monsieur et cher ami, l'assurance de la rare estime et de la vive sympathie avec lesquelles je suis tout à vous

E. RENAN

192

Au Dr Gaillardot

Paris, 6 décembre 1861

Mon cher ami,

Je vous écris encore bien à la hâte, quoique j'eusse longuement à causer avec vous si j'avais une heure de loisir. Mais depuis que je suis sorti du repos absolu que je m'étais donné les premiers jours, je suis tiraillé dans les sens les plus divers. Ce que vous m'apprenez de la santé de Mme Gaillardot m'afflige beaucoup. Quant à la suite de nos travaux, il eût fallu en tout cas vous reposer un peu, et ici nous avons aussi bien des retards, bien qu'on soit aussi bien disposé que possible.

Le Collège de France m'absorbe toujours beaucoup. J'ai voulu la voie la plus longue, mais la plus honorable, la voie des présentations. Une foule d'intrigues sont venues à la traverse, et surtout un clabaudage énorme des journaux catholiques. Mais j'arriverai tout de même. Seulement, quand je vois le temps que cela me fait perdre, je regrette presque de ne pas m'être laissé nommer directement par l'Empereur...

193

Au prince Napoléon (1)

Paris, 14 décembre 1861

Prince,

Les lettres que Votre Altesse avait bien voulu me donner pour la Syrie, m'ont rendu de tels services dans la mission scientifique que S. M. l'Empereur m'avait confiée, que je regarde comme un devoir de demander à Votre Altesse la permission d'aller lui présenter mes devoirs et mes remerciements. M. Dominique Khadra, jeune maronite distingué, qui m'a été fort utile durant toute ma mission, et qui a accompagné jusqu'à Paris les objets provenant de nos fouilles, serait aussi fort honoré s'il plaisait à Votre Altesse de me permettre de le lui présenter.

Agréez, prince, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Les lettres au prince Napoléon ont été publiées par Fr. Masson, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1923.

194

Au Dr Gaillardot

Paris, 18 décembre 1861

Mon cher ami,

Cette lettre vous sera remise par M. de Vogüé qui prend la partie de notre mission relative à Chypre. Ce sera sans doute pour vous un vif plaisir de connaître une personne

aussi distinguée. Remettez-lui les firmans pour Chypre et soyez pour lui ce que vous avez été, ce que vous seriez encore pour moi-même... Mon affaire au Collège de France va bien... Croyez, cher ami, à ma bien vive amitié

E. RENAN

195

A Auguste Nefftzer

[Décembre 1861]

Mon cher ami,

Réflexion faite, je crois qu'il vaut mieux ne mettre dans *La Presse* le résultat du scrutin d'hier que si les journaux catholiques réveillent la question. Peut-être en les devançant, aurions-nous l'air de ranimer la bataille. Peut-être surtout provoquerions-nous un surcroît de démarches hostiles auprès de l'Empereur et du ministre de l'Instruction publique. Or, quoique je ne redoute pas beaucoup ces criailleries et ces démarches, il ne faut rien faire qui ait l'air de les avoir amenées. La presse catholique ne paraît pas au courant de l'affaire ; il vaut mieux attendre pour parler que ce soit fini. En tout cas, je vous rappelle que le titre de la chaire est « Langues hébraïque, chaldaïque et syriaque », laissée vacante par la mort de M. Étienne Quatremère.

Le résultat du scrutin a été 17 pour moi sur 19 votants.

Tout à vous

E. RENAN

196

Au Dr Gaillardot

Paris, 2 janvier 1862

Mon cher ami,

Enfin, je respire un peu. Ma nomination au Collège de France est signée de l'Empereur, les affiches sont apposées, quoique le décret, et le rapport de M. Rouland qui doit l'accompagner, n'aient pas encore paru au *Moniteur*. Le titre de la chaire est conservé tel qu'il était ; c'est donc pour moi une victoire complète sur laquelle j'osais compter à peine. Je persistais dans ma résolution de ne pas accepter d'autre enseignement comme un devoir ; mais je croyais, je vous l'avoue, que cette persistance serait fatale pour moi. L'opposition du clergé n'a pas été cette fois moins vive que l'autre fois. L'Empereur a tenu ferme et a fait tenir le ministre de l'Instruction publique. L'Académie des Inscriptions m'a fort soutenu pour le maintien du titre. Quant au rapport de M. Rouland, c'est moi qui en ai fourni les éléments. Tout a donc été pour le mieux. Cette victoire est sans contredit la circonstance de ma vie qui, vu la difficulté de l'entreprise, m'aurait causé le plus de joie, si désormais j'étais capable d'une joie sans mélange. La pensée du plaisir que tout ceci eût fait à ma pauvre sœur empoisonne toute ma fête. Elle croyait que je ne réussirais pas à maintenir le titre. Ah ! mon ami, quelle perte j'ai faite et que le succès m'a coûté cher !

Demain, j'écrirai pour demander une audience à l'Empereur pour le remercier et terminer ce qui concerne votre place.

J'hésite de la façon la plus cruelle sur ce que je dois faire pour ma pauvre sœur. L'idée de voir transporter ses restes comme un poids vulgaire me révolte. Elle eût voulu et moi je voulais comme elle que nous fussions un jour rapprochés. Mais qui de nous peut dire où il reposera ? Peut-être lui

ferons-nous un tombeau à Amschit. En tout cas, si elle revient en France, ce sera avec moi...

197

A Jules Sandeau (1)

Paris, 20 janvier 1862

Cher confrère,

Un rhume obstiné et le jury dont j'ai le malheur de faire partie pour huit jours encore m'empêchent d'aller vous voir. J'ai parlé de votre proposition si flatteuse pour moi à la personne qui, la première, me parla de l'Académie française (2), à M. de Sacy. M. de Sacy m'a avoué qu'il me verrait avec regret m'engager dans cette campagne. Il pense, et sur ce point je suis de son avis, que, lorsqu'on est déjà membre d'une section de l'Institut, on doit à la compagnie dont on fait partie de ne pas se présenter à l'une des autres sans la presque certitude du succès. La défaite, en de pareilles circonstances, rejaillit toujours un peu sur le corps. Or, dans le cas présent, la défaite est certaine. Ai-je besoin de vous dire, cher confrère, que je suis heureux et fier de l'ouverture si amicale que vous avez bien voulu me faire ? M. de Sacy pense qu'à l'une des places les plus prochainement vacantes je pourrai me présenter avec toutes mes forces. Alors j'irai vous demander un suffrage que vous m'avez offert d'une façon qui me laissera toujours un bien cher souvenir.

Agréez, cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

(1) (Coll. Charavay.)
(2) Renan fut élu à l'Académie française en 1878.

198

A Frédéric Bergmann

Paris, 8 janvier 1862

Cher Monsieur,

J'ai reçu en effet il y a une quinzaine votre *Fascination* (1). Un des vendredis, j'ai été empêché de paraître à l'Académie, parce que je devais être ce jour-là l'objet d'un vote pour le Collège de France. Un autre vendredi, j'ai été retenu par un rhume très fort. Mais vendredi prochain, je pourrai sortir, j'espère, et je présenterai votre savante traduction à l'Académie.

Ne vous préoccupez pas tant de l'article de la *Revue contemporaine*. Cette revue a peu d'autorité ; M. Vivien de Saint-Martin, bien qu'il soit un homme instruit, est un critique très léger, se croyant obligé d'avoir un avis sur toute chose et prenant parti dans des questions qu'il ne connaît que très superficiellement. Je n'ai pas lu son article et je n'en avais pas entendu parler.

Votre nom, en effet, a été présenté l'an dernier à l'Académie par la commission nommée pour le choix des correspondants. J'étais absent, comme vous savez ; mais on me l'a écrit. C'est un acheminement à une nomination. Il est très rare qu'on soit élu dès la première présentation. Cette année, il n'y avait pas de place vacante parmi les correspondants régnicoles. Vous savez sans doute que ces élections n'ont lieu qu'une fois l'an, en décembre.

La fin de mon voyage a été pour moi si cruelle par la perte que j'ai faite de ma sœur, qui m'avait accompagné dans toutes mes courses, que je n'ai pas le courage de vous en parler. Ma sœur était une partie essentielle de ma vie morale, et sa mort laisse dans ma vie intime un vide irréparable. Plaignez-moi, et croyez-moi votre bien dévoué

E. RENAN

(1) *La fascination de Gulfi... Traité de mythologie scandinave*, Strasbourg et Paris, 1861.

Présentez mes compliments à M. Reuss, dont j'avais emporté l'ouvrage en Orient, et que j'ai relu presque en entier *in partibus Tyri et Sidonis*, c'est-à-dire dans un des pays où Jésus a vécu.

199

A Jules Michelet (1)

Paris, 27 janvier 1862

Monsieur et illustre maître,

Votre lettre m'a causé une vive joie. A voir les malentendus bizarres que ma nomination a produits chez certaines personnes qui ne me connaissent pas, j'en étais venu à me demander si j'avais bien fait de faire tant de sacrifices pour cette place. Il est très vrai que les étudiants catholiques avaient réussi à persuader à leurs camarades d'une tout autre opposition de se joindre à eux pour troubler mes premières leçons. Mais j'ai eu la joie d'apprendre que cette *ligue* ridicule n'a pas pu tenir, et que tous ceux qui ont du bon sens ont vu la liberté là où elle est. En tout cas, j'aborderai directement l'orage, je ferai ma première leçon sans aucune réserve et avec une entière publicité.

L'achèvement de votre *Louis XIV* est une bonne et grande nouvelle. Vous avez achevé là une œuvre pleine de révélations et de lumière. Ma première question à mon retour d'Orient a été pour savoir si vous étiez à Paris. Henri Martin m'a fait espérer votre prochain retour.

La fin de mon séjour en Syrie a été navrante. Ma sœur était un organe essentiel de ma vie morale. Par une fatalité qui pèsera sur toute ma vie comme un cauchemar, j'étais frappé du même mal presque à la même heure qu'elle. Elle est morte à quelques pas de moi, sans que je l'aie vue mourir !

(1) (Musée Carnavalet.)

Présentez mes respects à Mme Michelet, et agréez l'assurance des rares sentiments avec lesquels je suis
Votre bien dévoué confrère

E. RENAN

200

A Michel Amari

Paris, 28 janvier 1862

Mon cher ami,

Votre bonne lettre m'a fait un vif plaisir. Je vous remercie de la part que vous voulez bien prendre à ma nomination. Ç'a été une vraie bataille, et je sais beaucoup de gré à l'Empereur d'avoir résisté aux obsessions dont il a été l'objet. Le nonce du pape a été jusqu'à en faire une affaire diplomatique auprès de M. Thouvenel, qui a répondu avec beaucoup de raison qu'il allait s'informer s'il ne se disait rien à la Propagande ou au Collège romain qui fût de nature à déplaire au gouvernement français. Je commencerai mon cours dans un mois. Un moment, j'ai été menacé de tapage à mes premières leçons. Les étudiants catholiques, qui depuis quelques années sont assez nombreux, avaient fait une ligue pour m'empêcher de parler. Mais j'ai appris que la majorité libérale l'avait emporté. En tout cas, j'aborderai l'orage de front ; je ferai ma première leçon sans aucune réserve et avec une entière publicité.

Ce que vous m'apprenez de vos travaux m'a vivement intéressé. Vos affaires italiennes me paraissent aller fort bien. L'Empereur tiendra ferme ; mais il faut lui tenir compte des énormes difficultés contre lesquelles il a à lutter. Le parti catholique lui fait une guerre terrible. Aucun gouvernement, même beaucoup plus libéral, n'aurait osé faire ce qu'il fait.

Mon voyage d'Orient a été empoisonné vers la fin par une peine cruelle. Ma sœur, qui m'avait partout accom-

pagné et qui était comme un organe de ma vie morale, a été frappée à mes côtés d'un coup subit qui me l'a enlevée. Par une fatalité inouïe, presque à la même heure, je tombais sous le coup du même mal qu'elle. C'est merveille que j'y aie échappé. Je suis du reste satisfait de mes résultats. Nos monuments vont être exposés au Palais de l'Industrie. Je commencerai à publier nos résultats dans le courant de l'année.

Quel service vous rendez en fondant en Italie une école d'arabisants sérieux ! Je ne doute pas qu'il ne sorte de cette direction d'études des résultats très féconds. Votre histoire est si riche en contacts avec l'Orient ! Si jamais les collections du Vatican deviennent vôtres, l'Italie sera sans doute un des centres les plus importants d'études orientales. Croyez à ma vive amitié, et conservez-moi la vôtre.

Votre bien dévoué

E. RENAN
rue Madame, 55

201

A Napoléon III

[24 février 1862]

Sire,

Apprenant de source certaine que des démarches sont faites auprès de Votre Majesté pour obtenir la suspension de mon cours, je me permets d'adresser à Votre Majesté quelques mots de loyale explication.

Ma première intention avait été de faire ma leçon d'ouverture comme tous les autres d'une façon technique et dans une petite salle. Mais des renseignements précis me parvenant de tous les côtés m'apprirent que la ligue formée depuis quelque temps entre l'opposition cléricale et la jeunesse libérale ou avancée avait résolu de troubler mon cours. Cette ligue reposait sur un grossier malentendu, il

suffisait pour la dissoudre de mettre les deux partis en présence de quelques phrases un peu nettes. Je résolus donc de faire ma première leçon avec la publicité accoutumée et de la faire avec une absolue sincérité sur les grandes questions que mon cours m'invitait à traiter. J'ai réussi ; j'ai brisé cette mensongère alliance. Si j'avais été terne, si je n'avais pas été moi-même, j'aurais certainement échoué et mon échec aurait engagé le gouvernement dans ces luttes d'école et de théâtre où il est si difficile à l'autorité d'avoir raison. J'ose donc prier Votre Majesté de ne voir que le résultat et de ne pas trop écouter les plaintes qu'on lui fera sur la manière dont je l'ai obtenu. La faute en tout ceci est à ceux qui, par leurs provocations imprudentes, ont amené cet éclat.

Je serais heureux que Votre Majesté, pour s'éclairer sur l'attitude que j'ai gardée devant la jeunesse, voulût bien se faire lire le dernier paragraphe de mon discours et la note que j'ai fait insérer ce matin dans le *Journal des Débats* (1).

Permettez-moi, etc.

(1) Aucune réponse conservée n'indique que cette lettre a été envoyée

202

A Alfred Maury

Paris, 26 février 1862

Mon cher ami,

Ce soir, j'ai reçu une lettre de l'Empereur, m'annonçant la suspension du cours (1). J'ai vu aussi M. Rouland. Il est convenu que dans trois semaines je pourrais ouvrir, et cela sans réserve, ni arrêté nouveau, au moins public.

(1) La première leçon de Renan avait eu lieu le 23 février ; l'arrêté de suspension est du 26 février.

Dans ces conditions-là, je n'ai pas grand-chose à dire, au moins en ce qui me concerne. Mais je persiste à croire qu'au point de vue du gouvernement, c'est une faute. Ce sont les obsessions des cardinaux qui ont fait tout cela. Je suis fort touché, du reste, des sentiments que l'Empereur m'a témoignés à ce sujet, dans sa lettre, et ce matin au conseil, d'après ce que m'a dit M. Rouland.

Tout à vous

E. RENAN

203

A Gustave Rouland (1)

Paris, 27 février 1862 (2)

Monsieur le ministre,

Après l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir hier soir avec Votre Excellence, je n'ai pas à répondre en détail à la lettre qu'elle venait de m'expédier. Il est cependant un point sur lequel je lui demande la permission de lui présenter quelques remarques.

Votre Excellence me parle d'un engagement que j'aurais pris avec elle, avant ma nomination, « d'exclure de mon enseignement toute opinion personnelle contraire aux principes fondamentaux de la religion chrétienne ». Votre Excellence sait que ma nomination a été sans condition. Rien dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle n'impliquait une restriction quelconque de ma liberté scientifique (3). Votre Excellence connaît trop bien mon caractère pour ne point savoir que je ne pouvais accepter de telles entraves. Il est vrai que nous avons souvent

(1) Cette lettre a fait partie de la vente Lucien Graux. Les annotations en marge sont de la main du destinataire. Le brouillon conservé de cette lettre se trouve à la B. N.

(2) En marge : « date fausse, cette lettre n'est arrivée que cinq jours après. »

(3) En marge : « *impudemment faux!* » (souligné).

répété que la chaire en question a un caractère scientifique et non théologique, philologique et historique et non dogmatique (1). Votre Excellence ayant manifesté l'intention de présenter cette considération dans son rapport à l'Empereur, elle me permit même de lui proposer une rédaction où cette pensée était exprimée (2). Je relis cette rédaction et je ne puis croire que je sois sorti en rien de l'esprit qui me l'a dictée. Je n'ai pas pris mon sujet en « théologien », je l'ai pris en « historien ». Si j'ai été amené à traiter des points d'histoire religieuse, c'est que les religions ont été l'œuvre dominante et presque exclusive de la race sémitique. Supprimer cette partie eût été supprimer l'âme même de mon sujet. Mon seul devoir était de ne pas faire *ex professo* de « polémique pour ou contre tel dogme », et je ne l'ai pas fait (3). Le passage que Votre Excellence trouve critiquable peut être attaqué par les théologiens de certaines communions chrétiennes (non de toutes) : mais ce n'est pas la négation directe d'un dogme ni un enseignement théologique formel. En m'engageant à ne faire que de l'histoire et de la philologie, je n'ai pu avoir la prétention de contenter les théologiens de tous les cultes admis par l'État.

Je suis le premier à reconnaître qu'à l'époque de ma nomination, mon intention était de faire mon discours d'ouverture pour un auditoire de 30 ou 40 personnes. Ce n'est pas ma faute si les imprudentes provocations du parti clérical, hautement annoncées même par les journaux, ont amené par réaction une foule animée de sentiments tout contraires. Ce n'est pas ma faute non plus si la nécessité de faire une leçon écrite a naturellement élevé le ton du discours et élargi la portée des problèmes. Je ne voulais et ne veux encore que faire un cours scientifique (je l'ai déclaré deux fois dans ma leçon ; je l'ai répété dans la préface de la réimpression) ; quant au ton de ma première leçon, j'étais libre de l'élever ou de l'abaisser à condition de ne pas cesser d'être « philologue, littérateur, historien ».

Cette lettre, Monsieur le ministre, n'a pas pour objet de

(1) En marge : « voilà l'équivoque ».
(2) En marge : « ce n'est pas ce rapport qui a été accepté par moi ».
(3) En marge : « encore l'équivoque ».

ranimer le débat. Dans deux jours, replongé dans mes travaux, je l'aurai oubliée ; mais d'expliquer à Votre Excellence comment je ne crois pas avoir mérité le reproche qu'elle m'adresse d'avoir oublié ma parole.

Agréez, Monsieur le ministre, l'assurance du profond respect avec lequel je suis de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

204

Au rédacteur en chef du Constitutionnel

Paris, 28 février 1862

Monsieur le rédacteur,

Vous dites dans votre numéro de ce matin qu'« en acceptant la chaire d'hébreu au Collège de France j'avais pris sur l'honneur l'engagement de ne pas sortir du programme tracé par M. le ministre de l'Instruction publique, dans le rapport qui accompagnait ma nomination ». Cette assertion, M. le rédacteur, est tout à fait erronée. M. le ministre de l'Instruction publique connaissait trop bien les devoirs d'une administration libérale pour me poser des conditions ; il connaissait trop bien mon caractère pour croire que je pusse en accepter aucune.

Le rapport de M. le ministre de l'Instruction publique, qui accompagnait ma nomination, ne m'a pas été communiqué avant sa publication au *Moniteur*. Dans un entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec M. le ministre, nous tombâmes d'accord sur ce point que la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, au Collège de France, est *une chaire scientifique, et non une chaire théologique*.

M. le ministre ayant désiré faire de cette pensée la base d'un rapport à l'Empereur, il fut convenu que je lui présenterais la rédaction que je concevais pour un tel rapport. Ma rédaction diffère essentiellement de celle que

M. le ministre a cru devoir préférer. La mienne réserve expressément pour le professeur le droit de traiter librement au point de vue de l'historien, du littérateur, du philosophe, du savant, toutes les questions religieuses amenées par le sujet du cours. Cette rédaction seule, avec laquelle je prétends que ma première leçon est en parfait accord, constitue pour moi un engagement personnel.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée

E. RENAN

205

A Athanase Coquerel fils (1)

Paris, 11 mars 1862

Cher Monsieur et ami, certes, aucun jugement ne m'eût été plus cher que le vôtre ; car je ne vois personne avec qui je sois en plus parfaite communion que vous et ceux qui vous ressemblent. Mais le motif que vous me donnez du silence du *Lien* m'afflige bien plus vivement. Quel temps et quel pays !

Je ne connais d'autre brochure, parue à propos de mon cours, que celle d'un M. Hello, que je vois affichée sur les murs, mais que je n'ai pas lue. Le meilleur article a été celui de Prévost-Paradol. *La Gironde*, de Bordeaux, a donné aussi une très bonne correspondance. Nefftzer a eu quelques bonnes idées, entre autres, pour prouver que j'avais parlé du Christ comme les écrits du Nouveau Testament eux-mêmes ; il y a ajouté quelques réticences personnelles dont j'aurais le droit d'être blessé, si j'avais l'amour-propre susceptible. *Le Constitutionnel* a été menteur et perfide, sous l'inspiration de M. Rouland (j'en ai presque la certitude). *Le Pays* a cherché à établir une

(1) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 30 octobre 1892.

double thèse : que le gouvernement a été *libéral* en me nommant, mais *conservateur* en me suspendant !

La Patrie a soutenu que ma suspension était un grand acte en faveur de la liberté de conscience et que si M. de Montalembert se permettait, dans une chaire de l'État, d'attaquer le judaïsme, il faudrait aussi le suspendre.

Mais je m'arrête dans ce catalogue indéfini de sottises. L'Empereur m'a écrit de m'entendre avec le ministre de l'Instruction publique pour rouvrir prochainement. Je ferai une ou deux leçons avant Pâques sauf nouvel incident.

Croyez, Monsieur et ami, à ma profonde et toute spéciale amitié

E. RENAN

206

Au Dr Gaillardot

Paris, 14 mars 1862

Mon cher ami,

Pardonnez-moi mon long silence. Je ne vous raconterai pas mes préoccupations de ces derniers temps. Vous les devinez sans peine d'après ce que vous avez probablement vu dans les journaux. Tout cela m'a peu atteint mais m'a fortement occupé. Je rouvre mon cours dans quelques jours, cela va être à recommencer et cette perspective ne répond guère au besoin que j'ai de repos...

... Ma femme, qui m'a donné une petite fille il y a quelques jours, est au lit, aussi bien du reste que l'on peut être... (1).

(1) Noémi Renan, 1er mars 1862-6 août 1943.

207

A Napoléon III (1)

Paris, 21 mars 1862

Sire,

Conformément à la lettre si bienveillante dont Votre Majesté a daigné m'honorer, j'ai vu M. le ministre de l'Instruction publique. Nous n'avons pas eu de peine à nous entendre ; car malgré les assertions d'un journal dont l'intervention indiscrète a été en cette affaire le seul incident que j'ai regretté, nous avons toujours envisagé la question de la même manière. Il est évident qu'il ne peut y avoir au Collège de France une chaire consacrée à attaquer et à défendre les dogmes des différents cultes. La chaire d'hébreu, en particulier, est une chaire scientifique et historique, non une chaire théologique. Le professeur sortirait de son programme en se livrant à des discussions habituelles sur les dogmes qu'on a tirés des livres qu'il est chargé d'expliquer. Il est au contraire dans son droit, s'il traite toutes les questions amenées par son sujet en philologue, en historien, en critique, sans s'imposer d'être d'accord avec les théologiens mais sans traduire son dissentiment en polémique directe. Ces règles, Sire, j'avais cru les observer dans ma première leçon. La phrase qui a soulevé des réclamations n'était pas, dans ma pensée, la discussion d'un dogme établi. C'était l'exposé *historique* de faits que le théologien regarde comme divins. Mais j'abandonne toute apologie à ce sujet ; j'oublierais tous mes principes de philosophie de l'histoire si je prétendais que, placé au milieu des exigences les plus opposées, Votre Majesté peut résoudre les grands problèmes que notre siècle lui impose en ne tenant compte que d'un seul intérêt et d'un seul droit.

Mon désir, Sire, serait de reprendre le cours après les

(1) (Brouillon conservé, B. N.)

vacances de Pâques. Il y aurait de grands avantages à rouvrir avec tous les professeurs sans qu'il fût besoin d'annonce ou d'affiche particulière.

Je suis désolé, Sire, d'avoir ajouté une préoccupation à celles qui assiègent Votre Majesté. Je suis obligé de me répéter souvent qu'en poursuivant cette chaire, j'ai rempli un devoir, et que les soucis que je cause bien malgré moi au gouvernement de Votre Majesté se rapportent à un but élevé où il ne sera pas sans gloire de réussir.

Assuré que Votre Majesté n'a pas un moment méconnu les intentions qui m'ont animé, j'ose encore l'importuner d'une autre affaire. M. Rouher est parfaitement disposé pour M. Gaillardot. Mais les effets de sa bonne volonté peuvent tarder beaucoup. Or, la position de mon ami et collaborateur est des plus pressantes. Par suite de la suppression des hôpitaux militaires turcs en Syrie, il a perdu la petite place qu'il tenait du gouvernement ottoman. Un mot de Votre Majesté à M. Rouher assurerait à cet homme si méritant la récompense qui lui est due.

Permettez-moi, Sire, de présenter à Votre Majesté l'expression du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être Sire, de Votre Majesté,

le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

208

A Reinhard Dozy

Paris, 27 mars 1862

Mon cher ami,

Je viens de recevoir votre envoi. Quoique je sois aussi travaillé de soucis qu'on peut l'être, je ne veux pas tarder un instant à vous dire l'impression que m'a faite la partie que j'ai pu lire jusqu'ici. Voilà le livre que depuis bien des

années j'ai lu avec le plus grand plaisir. C'est parfaitement écrit. C'est de l'excellent Augustin Thierry. Les très légères *noevi* que je trouvais autrefois dans votre style ont disparu. Votre épisode d'Euloge est un chef-d'œuvre. Il est 2 heures du matin, je ne puis causer longuement avec vous. Ce sera pour plus tard. Mais recevez mes plus sincères compliments.

Votre ami tout dévoué

E. RENAN

209

A Sainte-Beuve

Paris, 9 avril 1862

Cher maître et confrère,

La dernière fois que j'ai vu M. Rouland son intention paraissait être d'autoriser ma réouverture après Pâques, avec tous les autres professeurs. Mais je dois ajouter que, depuis, Maury l'a vu, qu'il l'a trouvé ébranlé par de nouvelles difficultés et qu'il semblait s'arrêter à un plan légèrement différent de celui qu'il m'avait communiqué. Dans ce nouveau plan, j'ouvrirais bien au second semestre, mais non au commencement. Il pensait (fort à tort, je crois) dérouter ainsi l'attention du public. J'ai adressé un mot à l'Empereur pour lui exprimer le désir que j'ai de rouvrir avec tous les autres. En tout cas, je regarde ma réouverture au second semestre comme très peu probable.

L'annonce que vous me faites de votre étude est pour moi un événement et une vraie fête. Vous savez avec quelle admiration et quelle sympathie je suis

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

210

Au Dr Gaillardot

Paris, 18 avril 1862

Mon cher ami,

... Regardez-vous décidément comme impossible d'élever à ma pauvre sœur un petit monument à Amschit ? Serait-il assez sauvegardé ? Si on le mettait dans l'église avec l'autorisation du patriarche ? Il me répugne de la ramener à Beyrouth, et je ne puis me prêter à l'idée qu'elle fasse la traversée sans moi. Dites-moi votre avis là-dessus dans votre prochaine lettre. Nous pourrions employer à ce triste usage le grand sarcophage sans ornement en le laissant tel qu'il est. Dès que j'aurai reçu votre réponse, je prendrai un parti sur ce douloureux sujet.

211

A Sainte-Beuve

Paris, 5 mai 1862

Cher confrère,

Je ne vous ai pas assez bien dit ce matin en quel sens j'entends qu'il reste quelque chose de l'homme. Certes, il ne reste rien de sa conscience, ni de sa vie individuelle. Mais son œuvre reste, et son œuvre, c'est, à vrai dire, sa personne, son idée, sa vraie existence, puisque, à cette existence idéale, il sacrifie souvent son existence réelle. Cette existence idéale, la mort n'y porte aucune atteinte ; en un sens même, elle y met le sceau en la rendant immuable. Jésus n'existe-t-il pas plus éminemment depuis sa mort que pendant les courtes années de sa vie passagère ? Les

œuvres de chacun, voilà donc sa partie immortelle, *Opera eorum sequuntur illos*. Cette existence idéale, l'homme l'a d'abord dans la conscience de l'humanité ; la gloire n'est pas un vain mot, et nous autres, critiques et historiens, remplissons un vrai jugement de Dieu. Mais, certes, cette vie là n'est pas tout. Les hommes les meilleurs sont restés obscurs ; peut-être y a-t-il des esprits bien plus profonds et plus pénétrants que ceux dont nous admirons les ouvrages. C'est aux yeux de Dieu, dont l'humanité n'est qu'un interprète souvent inexact, que la justice est rétablie. C'est en Dieu que l'homme est immortel. Inutile de dire qu'il y a dans une telle manière de parler une part d'anthropomorphisme et de métaphore. Mais ce qui me paraît résulter du spectacle général du monde, c'est qu'il se bâtit une œuvre infinie, où chacun insère son action comme un atome. Cette action, une fois posée, est un fait éternel. Chacun reste dans l'infini par son idée, par son type idéal, qui n'est pas sa conscience individuelle, inséparable du cerveau, mais par sa vraie personne, absolument indépendante des conditions du temps et de l'espace.

Voilà les idées où je suis arrivé sur ce problème. D'une part, il est évident que tout acte de conscience est une résultante de l'organisme. De l'autre, tout révèle, dans l'homme et dans l'humanité, une destinée transcendante. Vous me connaissez trop bien du reste pour croire que je puisse porter, dans la conciliation de ces antinomies suprêmes, un attachement exclusif à telle ou telle formule. Mais il me semble que le *oui* et le *non* absolus y sont également inapplicables. Croyez, cher maître et confrère, à mon plus haut et plus vif attachement

E. RENAN

212

A Sir Mountstuart Grant Duff

Paris, 10 mai 1862

Monsieur et ami,

J'ai reçu votre très aimable article. Sauf vos appréciations trop bienveillantes pour moi, il est exact, juste et fin. Pour moi, je ne me sens pas blessé. Je vais rouvrir dans quelques semaines ; le cours n'est donc pas menacé. D'un autre côté, l'espèce humaine est si sotte qu'il faut permettre à ceux qui la gouvernent de faire des concessions à sa sottise. Tout ce qu'on peut demander de mieux au gouvernement actuel est d'être inconséquent. La suspension a été prononcée sur les réclamations presque menaçantes des cardinaux et après une démarche des plus pressantes faite près de l'Impératrice par plusieurs évêques. La coïncidence des discussions du Sénat, du discours du prince Napoléon, de l'affaire de Rome et d'une certaine agitation dans la jeunesse a été d'un poids encore plus décisif. C'est à l'Empereur que je pardonne le plus volontiers. Sa position entre les passions ardentes qui déchirent le pays est des plus difficiles. Chaque acte dans la voie libérale lui retombe comme une faute. Il avait fait, en me nommant, malgré les démarches actives du parti catholique, un acte presque courageux. Comme il ne faisait d'ailleurs que confirmer les présentations que le Collège de France et l'Institut avaient faites de moi, c'était aussi certainement un acte libéral. Aucun autre gouvernement en France ne l'aurait fait. Si la concession en sens contraire qu'il vient de faire peut l'aider à amener une solution libérale de l'affaire de Rome, je l'oublierai bien volontiers.

Plus que jamais, du reste, au milieu de ces injustices et de ces inconstances de l'opinion j'y deviens insensible. En poursuivant cette chaire, j'ai cru remplir un devoir.

Depuis la mort de ma sœur, j'ai cessé de rien faire en ce monde par passion ou par plaisir.

Agréez, cher ami, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

213

A Gustave Rouland

Paris, 25 mai 1862

Monsieur le ministre,

Une affaire de famille m'oblige à m'absenter de Paris depuis ce soir jusqu'à vendredi 30 mai. Je crois devoir faire observer à Votre Excellence que ce petit voyage ne peut apporter aucun retard à la réouverture de mon cours, puisque jeudi prochain les leçons n'ont pas lieu à cause de la fête. Si vendredi, à mon arrivée, je trouvais l'ordre de Votre Excellence pour reprendre le cours samedi, je serais en mesure d'y obtempérer.

Je fais cette observation à Votre Excellence, parce que, voyant le semestre avancer vers son terme, je regretterais infiniment [de n'avoir pas] contribué, même de la manière la plus indirecte, à une réouverture qu'il est de mon devoir de désirer.

Agréez, Monsieur le ministre, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

214

A Ernest Desjardins (1)

21 juin 1862

Mon cher Monsieur Desjardins,

J'ai oublié de vous dire hier que M. Munk désire mettre son interprétation à la suite de la mienne. Je lui avais promis de lui passer l'épreuve quand je la recevrais. Ne sachant si vous me l'enverrez, je vous charge de vous entendre avec lui pour le satisfaire.

Vous pouvez mettre une note pour dire que c'est depuis la communication que je suis arrivé à traduire לאדנמלכם par des *seigneurs rois*, c'est-à-dire sans contredit les Séleucides. Lors de ma communication je traduisais du *seigneur des rois* et c'est de là que partait M. Munk pour croire qu'il s'agissait d'Alexandre (2).

Ayez soin qu'il n'y ait pas de point entre ANNO et CCLXXX° ni entre CXLIII° et ANNO. Cela supposerait une lacune qui n'existe plus dès que nous mettons les chiffres.

Tout à vous

E. RENAN

(1) Ernest Desjardins (1823-1886) venait d'être nommé maître de conférences à l'École normale supérieure. (Coll. Scheffer-Renan.)

(2) Communications à l'Académie des I. et B.-L. : *Essai d'interprétation de trois inscriptions phéniciennes*, séances des 30 mai et 11 juillet 1862.

215

Au Dr Gaillardot

Paris, 4 juillet 1862

Mon cher ami,

... Il y a dans le gouvernement tant de négligence et d'apathie que tout est hérissé de difficultés. L'Empereur est supérieur à son gouvernement ; mais sur cent affaires : une se fait par l'Empereur, et 99 par son gouvernement, c'est-à-dire que 99 se font très mal.

Comme à vous, cette mission m'a fait matériellement plus de tort que de bien (hélas ! si ce n'était que cela encore) ! Elle m'a pris deux années de travaux qui eussent été lucratifs, et m'étant imposé de n'accepter que mes déboursés, je me trouve en face d'un vrai arriéré que mon augmentation du Collège de France ne comblera qu'au bout de plusieurs années...

(Inachevée)

216

A Jules Mohl

Paris, 9 août 1862

Mon cher ami,

J'apprends que diverses personnes sont sur le point de publier mon inscription phénicienne. Quoique je ne tienne guère à ces sortes de priorités, comme les autres peuvent y tenir, je vous prie de presser le plus possible la publication du numéro où mon mémoire doit entrer.

M. Derenéménil ne réussit pas à reproduire l'inscription

par la taille-douce. Il vaut mieux recourir au procédé Lemercier pour reporter la photographie.

Je ne sais où cette lettre vous trouvera.

Tout à vous

E. RENAN

217

Au Dr Gaillardot

Paris, 23 octobre 1862

Mon excellent ami,

Voilà un siècle que je ne vous ai écrit. J'ai passé une partie de l'été à la campagne, plongé dans le travail qui m'absorbait l'an dernier à Ghazir auprès de ma pauvre sœur...

Notre grande publication (1) est décidément engagée. Lévy, mon éditeur, publie le tout, avec une souscription du ministère d'État couvrant le devis évalué à 25 000 francs. Mais je crois que ce débit sera fort dépassé : la vente couvrira le surplus pour le libraire. Lévy comptera en outre à Thobois 4 000 francs en trois termes, pour le travail des dessins qu'il a faits depuis son retour ou qui restent à faire, et pour la direction de l'exécution des planches. Je ne prends rien pour moi ayant eu pour principe d'accomplir toute cette mission sur le pied d'une entière gratuité. Tel est aussi, je le dis et le dirai bien haut, le point de vue auquel vous vous êtes placé, et qui vous fait ainsi qu'à moi une place toute distincte des « gagistes » de la mission. M. Thobois sera payé quand il aura touché ses gages ; vous, vous ne le serez pas. Toutefois, comme il eût été injuste de ne pas faire mention dans notre contrat des dessins que vous avez faits, je vous ai fait inscrire pour une somme de 1 500 francs qui sont également à la charge de Lévy. Vous

(1) *Mission de Phénicie*. L'ouvrage parut en 7 livraisons de 1864 à 1874.

recevrez par un des premiers courriers le premier tiers. Notre volume sera in-folio, même format pour les planches et le texte. Il paraîtra par livraisons de 10 planches ou 100 pages. Je suivrai l'ordre géographique... Je rencontrerai à chaque pas de grosses lacunes ; je ne m'y arrêterai pas, renvoyant aux suppléments du volume les additions et rectifications. C'est le seul moyen d'aller vite ; or, quand ces sortes de publications sont trop différées, elles perdent tout leur prix...

Pourvu que nous ayons terminé dans un an, on n'aura pas à se plaindre... Reverrai-je encore ce pays qui m'a laissé de si chers et si douloureux souvenirs ? Je l'ignore. J'aimerais bien cependant aller camper un mois avec vous à Oum el-Awamid et remuer encore cette colline. Je vous enverrai par Suquet (1), en souvenir de ma pauvre sœur, quelques pages où j'ai esquissé son visage, uniquement pour ceux qui l'ont connue. Le désir de donner à ma pauvre amie une sépulture définitive est un de ceux qui m'attireraient le plus en Syrie. L'idée de la transporter à Beyrouth ne me sourit guère. Si nous plaçions le tombeau dans l'église de Gébeil, avec la permission du patriarche, ou dans le baptistère extérieur ? Que dites-vous de cela ? On pourrait alors utiliser le grand sarcophage de marbre sans ornements, en y mettant une simple inscription...

Quel est donc le nom d'une sorte de câprier, très commun en Syrie dans les endroits rocailleux près des eaux, par exemple sur le bord du lac de Tibériade, belle touffe d'un violet clair, pétales très légers ?

Je vous fatigue de mes questions. C'est maintenant que nous aurions besoin d'être ensemble. En fait de voyage, on s'exténue pour être exact, et encore on n'y réussit pas...

(1) Médecin sanitaire de France à Beyrouth.

218

Au prince Napoléon (1)

Paris, 1er novembre 1862

Monseigneur,

Votre Altesse voudrait-elle me permettre de placer sous son patronage une affaire que j'ai fort à cœur ? Un jeune collègue, dont Votre Altesse connaît déjà sans doute le rare talent, M. Taine, sollicite, en ce moment, la place de professeur de littérature vacante à l'École Polytechnique. M. Taine est, à mes yeux, l'un des esprits les plus profonds et les plus pénétrants de ce siècle. Son goût désintéressé des choses de l'esprit, la droiture et la fermeté qu'il porte dans la recherche du vrai, m'ont inspiré pour lui les sentiments de la plus haute estime et de la plus vive affection. Je crois que le mouvement et le charme qu'il a dans l'esprit le désignent admirablement pour la fonction qu'il sollicite, et où il s'agit surtout d'éveiller à la réflexion, sur les choses morales, une jeunesse tout occupée d'études positives. La place de M. Taine eût été marquée depuis longtemps dans l'enseignement supérieur, si une direction plus large présidait à l'administration de l'Instruction publique, et si l'indépendance d'esprit de cet éminent écrivain n'eût été, jusqu'ici, un obstacle à sa carrière. Sa nomination serait un acte de politique éclairée, une vraie victoire de l'esprit libéral que nous serions heureux de devoir à Votre Altesse. Elle dépend surtout du général Coffinières, commandant de l'École, et des membres du Conseil de perfectionnement, parmi lesquels je me permettrai de nommer à Votre Altesse le général Favé, l'amiral Dubruykem, le général Lebaron, le général Picbert, le général Forgeot, MM. Leverrier, Bommart, Poncelet, Michel Chevalier. Ce dernier est déjà tout acquis à la candidature de M. Taine (2).

(1) Les lettres au prince Napoléon ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er et 15 novembre 1922.
(2) Taine ne fut pas nommé.

Excusez, Monseigneur, la liberté que j'ose prendre, et agréez l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

219

A Sainte-Beuve

Paris, 4 novembre 1862

Cher et illustre maître,

Baudry (1) m'apprend que vous avez désiré une note sur ses travaux philologiques. Sans être un spécialiste rigoureusement classé, Baudry est bien au cœur de tous les travaux de philologie et de mythologie comparées. Ses travaux sur les légendes de Grimm et sur les *Mythes du feu* de Kuhn, comptent parmi ce que nous avons de mieux en France, sur l'importante branche d'études qui a démontré en ces dernières années que les peuples indo-européens ont eu à l'origine un système de mythes, comme ils ont eu une même langue. Sur ce terrain-là, Baudry est maître et au courant du dernier mot. Il s'est aussi occupé de droit primitif comparé, science qui amènera probablement au même résultat que la philologie et la mythologie comparées, mais il a jusqu'ici publié peu de chose sur ce sujet. Il paraît savoir beaucoup de sanscrit, et en a rédigé un manuel grammatical. Mais je le répète, sa maîtrise est beaucoup plus dans les investigations analytiques comparées. Là je ne lui trouve point d'égal parmi nous.

Agréez, cher et illustre confrère, l'assurance de mes plus rares sentiments

E. RENAN

(1) Frédéric Baudry, philologue et littérateur (1818-1885).

220

A Alfred Maury

Paris, 9 novembre 1862

Mon cher ami,

Nous venons de vous présenter à l'unanimité, moins un billet blanc (1). Baudry a eu la même unanimité et la même abstention. Le succès était si certain pour vous que c'est à peine si l'on songe à vous en faire compliment.

Quant à la chaire de sanscrit, nous avons présenté en première ligne M. Adolphe Régnier, en seconde ligne M. Foucaux. Nous avons pensé que le Collège n'avait à résoudre que la question scientifique : Qui est le plus digne ? M. Régnier n'était pas candidat ; mais nous étions sûrs en le présentant de lui être agréable. Une lettre de candidature n'est pas nécessaire ; si elle l'était, il faudrait que la notification de la vacance fût faite plus longtemps d'avance, puisque des personnes habitant la province n'auraient pas eu matériellement le temps de faire arriver leur demande à Paris. Théodore Pavie, par exemple, qui habite la campagne près d'Angers, n'aurait pas eu le temps d'écrire. Du moment que nous choisissons le plus digne, il n'y avait plus à hésiter.

Maintenant, il serait bien désirable que l'on nommât M. Adolphe Régnier et qu'on le dispensât du serment. M. Régnier n'est pas un homme politique ; la chaire n'a rien de politique. Comment une simple formalité, qui certes n'est nullement nécessaire pour garantir l'inoffensivité d'un homme comme M. Adolphe Régnier, serait-elle préférée à l'intérêt le plus évident du haut enseignement ? Une mesure si libérale serait tout à l'honneur du gouvernement, on s'arrangerait pour la publicité de manière que l'honneur lui en revînt. Employez à cela tout ce que

(1) Alfred Maury succéda en 1862 à Guigniaut dans la chaire d'histoire et morale au Collège de France.

vous avez de crédit. Il s'agit de l'intérêt de la science et d'un véritable acte de justice. J'ajoute qu'on ne peut mieux servir l'Empereur qu'en lui demandant de ces actes de bonne administration qui mettraient fin dans l'enseignement supérieur à une situation assez tendue.

Vous savez ma vive amitié

E. RENAN

221

A Sir Mountstuart Grant Duff

Paris, 9 novembre 1862

Cher ami,

J'ai reçu et lu avec un vif et profond plaisir votre charmant, quoique trop flatteur article du *Frazer's Magazine*. Je suis heureux et fier d'une sympathie comme la vôtre ; car vous savez la rare estime et la haute amitié que je vous ai vouées. Je suis ravi de la perspective que vous me donnez de vous voir en janvier. Je vous envoie quelques lettres pour la Hollande. Celle de M. Réville vous servira pour toutes les personnes de Rotterdam avec qui vous désirez entrer en relations ou même pour la plupart de celles que vous me nommez, lesquelles sont presque toutes de ses connaissances. A Leyde, j'aurais pu vous donner aussi un mot pour M. Dozy ; mais il est moins dans notre direction ; si pourtant vous le désirez, je vous l'enverrai sur-le-champ. M. Land est un jeune homme très laborieux et intelligent qui vous sera fort utile à Amsterdam.

Agréez l'assurance de mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

222

A Charles Dollfus

Paris, 15 novembre 1862

Cher Monsieur,

La publication de ma *Vie de Jésus* peut beaucoup tarder encore. Il me faudrait trois mois pleins de travail, et si j'ouvre mon cours, je crains de ne pouvoir les trouver cet hiver. Or, mon éditeur, à qui j'avais parlé de telles insertions, m'a expressément demandé de ne les faire que peu de temps avant la publication. Comme nos conventions lui donnent le droit de me faire cette demande, j'y ai accédé. Mais je vous promets que, quand le moment sera venu, je profiterai de votre offre si aimable.

Si, en attendant, vous voulez une partie de mon grand ouvrage sur la Phénicie, que je prépare en ce moment, je puis vous l'offrir (1). Dans quelques jours, j'aurai terminé la description complète des monuments d'Amrit, qui forment le seul ensemble de monuments phéniciens qui nous reste. Je crois que cela sera intéressant pour les étrangers. Si vous le voulez, je vous l'offre de grand cœur. Vous savez combien je m'intéresse à la *Revue germanique* et combien je suis prêt à faire tout ce qui peut la servir.

Agréez l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

(1) *Monuments phéniciens d'Amrit, Revue germanique*, 1er mars 1863.

223

A Max Müller

Paris, 30 novembre 1862

Mon cher ami,

J'allais justement vous écrire pour vous remercier de votre excellent article de la *Saturday Review*, qui a été pour moi une vraie consolation, et de votre préface au quatrième volume du Rig Véda. Vous tenez à une admirable hauteur le niveau de la critique générale dans un des pays qui me paraissent avoir sous ce rapport le plus d'avenir. J'en viens de plus en plus à penser que le XIX^e^ siècle sera celui de l'Angleterre. En politique, cela n'est pas douteux ; voilà que le développement intellectuel s'ouvre à son tour. J'ai lu le livre de Colenso, qui est en effet le signe du temps. J'attends avec impatience le moment où l'esprit anglais abordera la critique évangélique. Ses qualités précises et positives, n'excluant pas l'ingéniosité, seront là encore mieux de mise qu'en ce qui concerne la haute antiquité. Avez-vous lu le livre d'Albert Réville, pasteur à Rotterdam, sur l'Évangile de saint Matthieu ? C'est un chef-d'œuvre de discussion et de méthode précise.

Il y a quelques jours, on me consulta justement de la part d'un jeune homme qui habite la province sur l'opportunité qu'il y aurait à traduire vos *Leçons sur la science du langage*. Cela vous prouve que l'idée d'une telle traduction est naturelle et pleinement justifiée. J'approuvai pleinement l'idée qu'on me proposa ; mais, puisque le travail est déjà fait, je vais dire à la personne qui me consulta qu'elle ait à surseoir, jusqu'à ce que j'aie vu le spécimen de la traduction de M. Talandier, que vous m'annoncez. La grande difficulté en pareille matière est de trouver un éditeur. Un des plus grands travers de l'esprit français, c'est son peu de goût pour les traductions. Nos vieilles habitudes de rhéteurs font qu'on achète un livre non pour la doctrine

qu'il contient, mais pour le talent plus ou moins renommé de l'auteur. Les libraires, qui ne voient que la vente présumée, et qui sont toujours même un peu en retard sur le goût du public, se prêtent très difficilement aux livres qui ne sont pas l'œuvre immédiate d'un écrivain connu. Il est vrai qu'une traduction de vous pourra être une exception, car votre nom a dans tout le public instruit une juste et grande notoriété. C'est Durand qui, je crois, se chargerait le mieux d'une telle publication. On pourrait lui faire obtenir une souscription du ministère d'État, je suis membre de la commission des souscriptions, je m'y emploierai bien volontiers. Encouragez donc M. Talandier à continuer, et employez-moi pour cette affaire quand et comme il vous plaira.

Vous avez, je pense, approuvé ce que nous avons fait au Collège de France et à l'Académie, pour M. Adolphe Régnier. Nous sommes partis de ce principe que la présentation des corps savants est un acte scientifique et non administratif, qu'une demande de candidat n'est pas nécessaire, et que notre devoir était de prendre le plus méritant où nous le trouvions. Vous m'avez fourni dans la discussion un superbe argument. M. Julien, qui soutenait officiellement M. Foucaux, a lu une phrase d'une lettre de vous ainsi conçue : « Si M. R. est impossible, M. F. est le meilleur choix que vous puissiez faire. » Comme notre thèse, à Mohl et à moi, était que nous ne devions pas nous occuper de la possibilité ou de l'impossibilité des candidats, ce passage nous a fourni naturellement le meilleur argument. Si le gouvernement avait tant soit peu d'esprit, quelle belle occasion de faire un acte libéral à bon marché ! Mais je ne crois pas qu'on le fasse. M. Rouland s'est conduit dans cette circonstance avec sa sottise ordinaire. Voilà donc notre chaire de sanscrit annulée pour une génération. Foucaux est un travailleur utile, mais c'est un pitoyable professeur de sanscrit avec le sens élevé qu'une telle chaire devrait prendre au Collège de France.

La réouverture de mon cours est encore ajournée. On m'avait promis de reprendre avec tous les autres ; puis j'ai reçu contre-ordre. Cette tergiversation tient à l'agitation très vive qui s'est encore manifestée dans les écoles à

propos du doyen nommé par coup d'État à la Faculté de Médecine. Toute cette administration de l'Instruction publique n'est qu'un tissu de maladresses. Pour moi, j'attends, en préparant la publication de mes résultats de Phénicie, et le 1er volume de mes *Origines du christianisme* qui contiendra la vie de Jésus.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

224

A Max Müller

Paris, 7 décembre 1862

Mon cher ami,

La traduction de M. Talandier est suffisamment bien écrite. Il y manque un dernier scrupule d'élégance et de netteté ; mais fort peu de personnes auraient été capables de faire mieux. Vous pouvez donc donner suite, en toute sûreté de conscience, au projet d'impression.

Voici en deux mots ce qui s'est passé pour M. Régnier. Le ministre, sollicité par M. Foucaux, a demandé au Collège les présentations. M. Foucaux s'attendait à être présenté, et le ministre, homme léger et dénué de tact, s'était engagé à le nommer. Quand nous avons été réunis, Mohl et moi avons soutenu que Régnier, quoique n'ayant pas fait acte de candidat, devait être présenté, qu'une lettre de candidature n'était pas nécessaire, que le Collège ne doit considérer que le côté scientifique, et présenter celui qui est le plus digne, sans s'inquiéter s'il est *possible*. La majorité du Collège a été de cet avis et présenta M. Régnier. L'Académie des Inscriptions a présenté le même candidat. Il est clair que si le gouvernement avait plus de tact, il dispenserait M. Régnier du serment. Mais je doute qu'il le fasse. L'Empereur est circonvenu par M. Rouland, qui présente la même chose de la façon la plus hostile. Peut-

être mardi ou mercredi, mettrais-je dans *Les Débats* un article à ce sujet où je citerai sans vous nommer la phrase de votre dernière lettre sur l'annulation des deux chaires de Paris et d'Oxford, et où je toucherai incidemment la question de cette dernière chaire.

L'article sur la langue que parlait Jésus est très faible pour le fond. La thèse que Jésus parlait araméen est de plus en plus certaine : Ἡ πάτρων φωνή dans tous les écrivains depuis les Macchabées est la langue sémitique que l'on parlait en Palestine. Le passage de Josèphe, rapproché du Prologue, est décisif. Le livre de Geiger sur la traduction de la Bible, livre exagéré et paradoxal sur une foule de points, met cela hors de doute. Je suis aussi très porté à croire que les premiers λόγια du Christ furent recueillis en araméen. La critique évangélique de Cureton est très médiocre, et l'auteur de l'article a raison de la combattre, mais Cureton a raison de soutenir qu'il y a eu derrière l'Évangile actuel de Matthieu un original araméen. Réville traite aussi fort bien toutes ces questions.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

225

A Hortense Cornu

Paris, 26 décembre 1862

Chère Madame,

Il m'est venu depuis hier un scrupule de délicatesse, que vous n'attribuerez qu'au culte que j'ai voué à ma pauvre amie. J'ai pensé qu'il y aurait présomption de ma part à attirer l'attention de l'Empereur sur une vie si humble, qu'en conséquence, une offrande spontanée de mon petit livre semblerait impliquer une arrière-pensée littéraire, qui, en pareille occasion, serait un sacrilège. Voici donc ce que je préfère. Si vous croyez devoir faire lire à l'Empereur ces

tristes souvenirs, envoyez-lui votre exemplaire (1). Si l'exemplaire s'égare, je vous en donnerai un autre. Dans le cas où l'Empereur témoignerait le moins du monde avoir fait attention à ce petit écrit, je m'empresserais de lui en faire hommage. Ma règle a été de ne l'offrir spontanément qu'aux personnes qui ont connu ma sœur, et à 5 ou 6 personnes qui, sans l'avoir beaucoup connue, sont entrées fort intimement dans ma vie. Quant aux personnes distinguées qui m'expriment le désir de le posséder, je le leur donne avec joie. L'Empereur, lors de la mort de mon amie, m'écrivait une lettre si bien sentie que le seul fait de savoir qu'il y a jeté les yeux me ferait un devoir de le lui offrir

(Inachevée).

(1) Il s'agit de *Ma sœur Henriette, souvenir pour ceux qui l'ont connue*, O. C. IX.

226

A Sainte-Beuve

Paris, 1er janvier 1863

Cher et illustre maître,

Ce petit opuscule n'a été écrit que pour satisfaire mes souvenirs et ceux du nombre imperceptible de personnes qui ont connu ma sœur. Ayant été amené cependant à le donner à quatre ou cinq amis qui ne l'ont connue que par moi, je me ferais scrupule de ne pas vous l'offrir.

Vous verrez tout d'abord qu'il est d'un caractère exclusivement privé, et nullement fait pour un public quelconque.

Croyez à mes plus rares sentiments d'admiration et de sympathie (2).

E. RENAN

(2) Sainte-Beuve remercia Renan le lendemain de l'envoi de *Ma sœur Henriette*. « C'est Henriette Renan, disait-il dans sa lettre, qui m'introduisit la première auprès de vous et j'ai gardé un entier souvenir de sa physionomie et de son accent. »

227

Au Dr Gaillardot

Paris, 7 février 1863

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète vivement. Reposez-vous, ne vous tourmentez pas pour les dessins ; ils viendront assez tôt vers moi ; avant tout, ménagez-vous. Vous y avez bien droit, après avoir tant fait pour la science et votre pays. Quelquefois, je pense qu'un voyage en France vous ferait du bien. Si vous y êtes disposé, je tâcherai de faire en sorte que vous puissiez l'exécuter. Vous viendriez, je suppose, pendant l'été. Vous le passeriez avec nous, à la campagne où je tâcherais de trouver quelque abri pour l'été prochain.

Je crois qu'un changement d'air vous ferait du bien. Si vous agréez ce plan, dites-le-moi ; sans être sûr de le faire réussir (car ma situation est fort délicate), j'espère bien, cependant, le rendre possible. On vous le doit si complètement qu'il n'y aura à le demander et à l'obtenir aucune faveur...

228

A Michel Amari

Paris, 3 mars 1863

Mon cher ami,

Depuis bien longtemps je songeais à vous écrire pour vous dire avec quelle sympathie et quel redoublement d'amitié je vous suis dans la part que vous prenez à l'une des œuvres les plus grandes et les plus méritoires de notre

siècle. Un mot que j'avais remis pour vous à une tierce personne ne vous est pas, je le vois, encore parvenu. En acceptant le ministère, avec le caractère que je vous connais, vous avez fait un acte d'abnégation dont je vous félicite vivement. L'Italie réussira, et c'est à des hommes comme vous qu'elle devra son succès. J'admire, sans m'en étonner, que vous ayez encore du temps pour vos études. Je n'ai pas encore reçu vos chartes arabes ; je les lirai avec le soin qu'elles méritent. J'en parlerai dans le *Journal des Débats*. Avez-vous chargé M. Reinaud d'en présenter un exemplaire à l'Académie ? Si vous ne l'avez fait, je vous le conseille. M. Reinaud a toujours été très bien ; seulement sa judiciaire, qui n'a jamais été très forte, semble déménager de plus en plus.

M. Chavée m'a fait le même effet qu'à vous. Sa personne me blessa d'abord au plus haut degré. Il faut songer qu'il est [*ill.*] et lui passer sa gaucherie et son manque de tact. Il a une instruction fort étendue, on peut même dire que c'est un savant. Mais ses manières sont insupportables. Il manque aussi de mesure et de jugement, il exagère ses résultats et fausse sa méthode. Au point où vous en êtes, je ne crois pas que ce soit une bonne acquisition. J'hésite cependant à vous rien dire qui vous détourne de faire du bien à un homme qui est certainement honnête et sincère. Il bat la caisse, moins à son profit qu'au profit de sa polémique. Ce n'est pas nous qui pouvons lui faire un reproche d'attaquer des croyances que nous ne partageons pas et des coteries qui ne nous veulent pas de bien. Notre science est la science libre, la sienne est une *science agressive*, et, ce qui pis est, souvent hasardée. Je crains qu'il ne vous compromette un peu. Cependant il est honnête, et il sait. Si vous le nommiez professeur extraordinaire, avec le meilleur traitement possible ?

Je n'ai rien de nouveau pour mon cours, je désespère de la réouverture. Dans les grandes comme dans les petites choses, c'est toujours cette politique de tergiversation et d'atermoiements que vous êtes payé pour connaître.

Je prépare en effet ma *Vie de Jésus*, qui paraîtra, je pense, dans deux mois. Je n'ai pas besoin de vous dire dans

quel sens elle est écrite. Les partisans des miracles ne seront pas satisfaits. Je ne sais trop ce qui adviendra. Je vous dirai entre nous que, si j'étais destitué, il est très probable que je serais porté aux élections à Paris. Il est même possible qu'en tout cas je sois porté dans quelque circonscription. Cela me sourit médiocrement, j'aurais mieux aimé mon paisible et libre enseignement. Mais ce n'est pas ma faute si je n'ai pu le fonder. D'ailleurs, mon élection, si elle avait lieu, aurait un sens dont je me féliciterais hautement, et pour amener une telle manifestation, je serais prêt à bien des sacrifices. Ce ne sont là que des possibilités, je joue en ce moment une partie fort serrée, dont je ne vois pas bien l'issue.

Tous nos anciens amis communs sont bien, et ont été sensibles à votre souvenir. Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN
rue Madame, 55

229

A Sainte-Beuve

Paris, 18 mars [1863]

Cher et illustre maître,

Il n'est admissible à aucun degré même au moindre que Marie de Magdala soit venue en Provence. D'abord, Marie de Magdala n'a rien de commun avec Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare. En outre la venue de l'une de ces Marie en Provence ne repose que sur des rapprochements puérils, faits à une fort basse époque (1).

Croyez à mes sentiments les plus élevés

E. RENAN

(1) Dans son article sur *Lacordaire* du 23 mars 1863 (*Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 405), Sainte-Beuve, sans nommer Renan, cite presque textuellement toute cette lettre en ajoutant : « Voilà le dernier mot de la critique impartiale. »

250

A Michel Amari

Paris, 14 mai 1882

Mon cher confrère

Je suppose vivement le désir que vous [illegible] à apporter au projet de commémoration de Napoléon. Thiers est le seul personnage qui le tient à [illegible]. J'ai eu peine à donner personnellement que ne l'ont jamais entendu exprimer le vœu que nous [illegible] de la Justice devant [illegible] à M. Brunetti est un des plus [illegible] de l'Université publique, membre de l'Académie [illegible]. Mais il est très informé des faits et [illegible] [illegible], et je voudrais à ces égards une [illegible]. Je vais [illegible] qu'il vous [illegible] quelques [illegible] pour cette [illegible] de [illegible].

Que de difficultés vous devez avoir dans la direction [illegible] votre [illegible], mais aussi [illegible] entre toutes qui vous a été [illegible]! J'ai reçu votre [illegible], qui prend un [illegible] de plus [illegible] et vous le publiez. Les [illegible] sont d'un [illegible] et votre [illegible] [illegible] d'érudition et de critique. Si je n'en ai pas encore parlé dans le *Journal des Débats*, c'est que je suis en ce moment absorbé par l'achèvement de ma [illegible] de [illegible]. Si j'ai tout recopier une [illegible], pendant [illegible] la première [illegible] de juin. L'espérance que j'avais [illegible] de [illegible] [illegible] ne s'est pas réalisée. Le [illegible] de [illegible] prétendu que les [illegible] devaient [illegible] dans la rue, et on a cédé.

M. Brunetti est très malade; il a un érysipèle à la tête, qui donne beaucoup d'inquiétude. Depuis quelque temps [illegible] [illegible] [illegible]. Il lisait à l'Académie [illegible] [illegible] sur les rapports de l'Europe romane avec l'Orient, à propos duquel la guerre

tête s'échauffait de la plus étrange façon. Ce n'en serait pas moins une perte ; il avait de l'érudition, et il était complaisant.

Croyez, cher ami, à la haute et rare estime avec laquelle je suis

Votre tout dévoué

E. RENAN

231

A Edmond Scherer (1)

Paris, 9 juillet 1863

Mon cher ami,

Les embarras d'un déménagement, compliqués de toutes sortes de hasards, m'ont mis de deux jours en retard avec votre précieux article de lundi (2). Vous êtes dans la critique française la seule personne dont l'opinion ait pour moi une complète autorité. Cent fois, en écrivant mon livre, j'ai pensé à vous. J'ai ajouté et effacé en vue de vous. Jugez avec quelle impatience j'attendais votre opinion. Votre approbation est ma vraie récompense, elle me rassure sur les perplexités qu'on ne peut manquer de ressentir en écrivant avec conscience une œuvre hasardeuse. Je vous remercie du fond de l'âme d'avoir insisté sur le caractère désintéressé du livre. C'est ce qu'on comprend le moins ici. Les uns me traitent de démolisseur du catholicisme qui cache son jeu, les autres me prêtent un tas de vues politiques dont je suis fort innocent. Vous seul avez bien vu que j'ai uniquement voulu être historien, dans les conditions ordinaires que notre siècle a créées pour l'histoire. Votre approbation de la forme biographique m'est aussi d'un prix infini.

(1) (Collection Charavay.)
(2) *Le Temps*, 7 juillet 1863.

Ce point-là est en partie votre œuvre. Dans l'excellent article (1) que vous fîtes sur moi dans la *Bibliothèque* de Genève, vous aviez, sur le rôle personnel de Jésus, des vues qui me frappèrent et que depuis j'ai toujours eues devant les yeux.

Si je savais quand vous trouver, je serais allé vous voir pour vous serrer la main et vous dire mille autres réflexions qui me sont venues ; je partirai pour la côte de Bretagne le 15 de ce mois. Je suis à peu près installé dans mon nouveau domicile, rue Vaneau, 29. Si vous passez par là, que vous seriez bon de monter un instant !

Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

(1) *Bibliothèque universelle*, septembre-décembre 1859.

232

[*M*me *E. de Beauchesne*]

Paris, 22 juillet 1863

Madame,

Je suis infiniment honoré de l'intention que vous voulez bien me témoigner. Le droit de traduction appartient en commun à mon éditeur et à moi. Déjà, différentes propositions pour des traductions anglaises ont été adressées à M. Lévy par des éditeurs anglais. Je pense, Madame, que ce qui serait le plus commode pour vous serait de vous adresser à un éditeur anglais, lequel ferait ensuite ses conditions avec Lévy. Pour moi, je ne puis qu'être très fier, Madame, du projet que vous avez bien voulu former. Agréez mes plus vifs remerciements et l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

233

A Isaac Pereire (1)

Paris, 5 août 1863

... Je suis d'avis que vous fassiez à la science pure une large part. J'insiste encore sur ce point. La science pure, soit dans l'ordre des sciences physiques, soit dans l'ordre des sciences historiques, est l'âme de tous les progrès des sociétés modernes. Le public est, à cet égard, un peu comme le sauvage qui abat l'arbre pour manger les fruits.

De toutes les grandes choses, la moins encouragée, à l'heure qu'il est, est sans contredit la science pure. On se fie à l'État. Mais l'État devient de plus en plus, en fait de science, un promoteur et un rémunérateur insuffisant.

L'État ne peut pas trop se compromettre vis-à-vis des préjugés et de l'opinion bourgeoise. Toutes les fois que la science s'engage dans les questions réellement vitales, la science l'embarrasse. Pour éviter ces embarras, il se rejette sur la médiocrité. L'État ne patronne plus guère que la médiocrité scientifique et ceci est fort simple. La médiocrité n'est pas compromettante. Elle fait proprement son métier : elle ne fait pas parler d'elle. N'est-ce pas l'idéal aux yeux d'un ministre, d'un inspecteur, d'un chef de bureau ?

J'ajoute que les rétributions de l'État sont si mesquines, qu'elles empêchent tout juste le savant de mourir de faim. mais ne suffisent nullement pour lui fournir les moyens de travail. Notre admirable ami Berthelot a 5 000 francs pour sa place de professeur à l'École de Pharmacie, y compris les examens. Il peut à peine maintenir à l'abri de la misère son père infirme, sa mère, sa sœur qui se sont imposé les derniers sacrifices pour lui.

Le public supplée-t-il à ce que l'État fait chétivement ? Évidemment non. Le public ne comprend rien à la haute

(1) Isaac Pereire (1806-1880) fut député au Corps législatif de 1863 à 1869.

science. Il trouve bon de se servir du télégraphe électrique, maintenant qu'il est découvert ; mais il a eu très peu de souci des travaux d'Ampère sur l'électricité dynamique qui ont amené la découverte. Des travaux extrêmement médiocres de vulgarisation arrivent à faire des fortunes à leurs auteurs ou à leurs éditeurs.

Mais un travail de première main, un travail de découverte s'adresse à quarante personnes en Europe. L'auteur est obligé d'en payer les frais d'impression. Abel (1), la plus forte tête mathématique du siècle, ne trouva jamais un sou de ses papiers, et mourut de faim.

La science se continue sans doute ; car il y a toujours dans l'humanité un certain nombre de têtes possédées de la soif désintéressée du vrai. Mais elle se continue pauvrement. Certes, il ne faut pas que la science soit une manière de faire fortune ; mais il faut 1° que le savant vive, 2° qu'il ait les moyens de travailler à loisir ; or, dans tous les ordres, de recherches, l'instrument de travail est fort cher. Il faut surtout que les vocations se forment et que les jeunes gens ne soient pas détournés par des épreuves impossibles à surmonter.

Ce qu'une agence éclairée des travaux de l'esprit doit donc encourager en première ligne, c'est la recherche de première main, la découverte. L'invasion générale de la médiocrité, la mauvaise influence des journaux, qui la moitié du temps prêtent leur appui à des charlatans, la nullité des derniers ministres de l'Instruction publique ont fait, sous ce rapport, un tort énorme au progrès de l'esprit.

L'abaissement des dernières années vient surtout de ce que la source vive de la science première est tarie. On fait de la déclamation, de vaines phrases, un perpétuel radotage de lieux communs : on ne crée plus et le créateur est mal venu.

Nous sommes tombés d'accord sur l'insuffisance de l'Institut pour promouvoir ce grand projet.

L'Académie française et l'Académie des Sciences morales

(1) Mathématicien norvégien 1802-1829).

(sauf exceptions, bien entendu), sont livrées à la routine et aux vieilleries.

L'Académie des Sciences et l'Académie dite des Inscriptions sont de paresseuses gérontocraties, faisant des choses utiles, mais dont il ne faut rien attendre de bien vivant.

Quant à l'Académie des Beaux-Arts, nous sommes tombés d'accord qu'il ne fallait de corps officiels pour rien de ce qui s'appelle poésie et beaux-arts.

Mettez donc au premier rang dans vos projets la création de résultats nouveaux, l'élargissement de ce que l'esprit humain peut connaître. Il y a tant à faire ! La moisson est mûre ; mais il n'y a pas d'ouvriers. Que ne feraient pas Claude Bernard, Berthelot, Littré, s'ils avaient des élèves, une école, des moyens de recherche ?

Dans les sciences historiques en particulier, dont je m'occupe, tout est à faire et à refaire. Des mines d'une richesse inouïe restent inexplorées. Chacun est obligé de se partager entre dix objets, au grand détriment des spécialités. Ces belles études d'analyse et de critique inaugurées par Burnouf restent stériles par l'indifférence du public et le peu de zèle des jeunes gens. On était en train de retrouver un monde, et voilà qu'on s'arrête, fatigué dès les premiers pas.

Je sais que les personnes superficielles, qui veulent du brillant, sont peu portées à encourager de tels travaux, lesquels ne sont compris d'abord que d'un petit nombre. Mais il n'y a que cela qui dure. Et puis, pourquoi encourager ce que le public encourage, je dirai : presque trop généreusement ? Il faut tout faire pour le peuple, ou mieux, pour l'humanité ; mais ceux qui font le plus pour l'humanité sont les obscurs travailleurs qu'elle ne connaît pas, et dont les patientes recherches, souvent récompensées par la misère, deviendront un jour son pain quotidien.

E. RENAN

234

A M^me^ Raffalovitch (1)

Dinard, près de Saint-Malo, 7 août 1863

Madame,

Je reçois fort loin de Paris la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Mais je puis vous indiquer deux photographes à Paris qui m'ont prié de poser quelques jours avant mon départ et qui, certainement, ont maintenant des épreuves. Ces photographes sont Reutlinger, boulevard Montmartre, 21 et Erwin, rue Frochot, en face de la rue Bréda. La photographie de ce dernier doit être la meilleure.

Agréez, Madame, l'expression de mes regrets et croyez aux sentiments les plus respectueux de votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Amie de Cornélie Renan.

235

M^me^ de Loynes (2)

[Août 1863]

Charmante amie,

Chaque fois que vous me dites que ce rêve vous a été au cœur, c'est pour moi une grande joie. J'ai voulu faire revivre en ces pages la religion de l'âme, telle que Jésus l'a révélée, la vraie religion qui dort au fond de nous, et que le grand charmeur évangélique sait adorablement réveiller. Retrouver les accents de cette voix divine est la

(2) Communiquée par M. Jean Detourbey.

plus difficile des tâches. Quand vous me dites que vous êtes touchée, je suis heureux, car je me dis alors : Je n'ai pas trop mal réussi.

Votre bon ami

ERNEST RENAN

236

A George Sand (1)

[Août 1863]

Madame,

Le prince Napoléon a bien voulu me communiquer une lettre où vous exprimez sur ma *Vie de Jésus* un jugement qui est pour moi un prix infini. Je ne saurais vous dire, Madame, combien de fois je m'étais demandé ce que vous pensiez de mon essai, combien de fois j'avais été tenté d'employer quelque intermédiaire pour vous consulter à ce sujet. Vous avez à un haut degré la conscience de l'état religieux de notre siècle. Quelques pages de vous, Madame, que je lisais en achevant ma publication m'avaient paru dans un frappant accord avec ma propre pensée. Votre *Spiridion*, que je lus au séminaire Saint-Sulpice, est devenu une image essentielle de mes rêves religieux. En essayant de composer un Jésus possible, organique et vivant, j'ai mille fois pensé qu'il faudrait pour une telle œuvre l'art profond par lequel vous savez agencer vos créations idéales. Jugez combien j'ai dû être flatté de voir que le but et les lignes principales du livre obtenaient votre approbation.

Je crois, en effet, que les mots de philosophe, de savant, de sage, d'homme de génie sont déplacés quand il s'agit de Jésus. Il n'y eut dans le milieu juif palestinien de ce temps ni science ni philosophie. Ces mots n'avaient de sens que dans les pays conquis par l'esprit grec ; or cet esprit n'avait guère pénétré en Palestine, et en tout cas n'avait pas touché Jésus. Ce qu'il y avait en Judée, c'était un mouvement colossal d'espérance et de passion. Jésus s'empara de ce

(1) (Minute conservée B. N.)

mouvement, non pas en rabbin, en docteur, mais en simple, en homme du peuple, en charmeur. Il se fit immensément aimer, si bien qu'il fut plus fort que la mort et vécut avec mille fois plus d'énergie en ses disciples après avoir été crucifié. Cela le diminue-t-il ? Oui, au point de vue d'une superstition grossière, et contraire à toutes les idées que nous nous faisons du gouvernement de l'univers. Non, au point de vue de l'histoire rationnelle. Son initiative personnelle à été le fait décisif et créateur. Cela paraîtra surtout dans mon histoire des Apôtres, où je les immolerai tous, même saint Paul, aux pieds de Jésus, où je montrerai que tous n'ont été, comparés à lui, que des esprits faibles, timides ou pédants, que le christianisme depuis Jésus n'a fait que déchoir, que tout ce qu'il y a de bon dans cette grande construction des siècles est ce qui est venu de lui.

Vous auriez désiré plus de netteté dans mes formules sur la divinité de Jésus. Comme une telle proposition n'a aucun sens dans le monde de la réalité, que le nom de Dieu appliqué à un homme ne peut avoir qu'un sens poétique et d'image, je ne me croyais pas obligé d'employer à cet égard des formes cassantes qui eussent eu quelque chose de peu courtois pour mon héros. Je croyais ma pensée générale suffisamment évidente. Ayant vingt fois répété que Dieu n'intervenait pas dans la nature et l'histoire par des actes particuliers, que tout ce qui se passe à la surface de notre planète, et même de l'univers expérimentable résulte des lois de la nature et de la liberté de l'homme, je croyais toute équivoque impossible. Dieu est dans tout ce qui est grand et bon, en proportion de la grandeur et de la bonté qui y est. Accordant à la personnalité de Jésus une place à laquelle peu d'autres pouvaient être comparés, je devais naturellement lui conserver une forte [*ill.*] de divinité. Suis-je bien coupable d'avoir fait des concessions à ce vocabulaire qui m'était fourni par le sujet ? Pas plus que le biographe de Mahomet n'est coupable de l'appeler prophète, et le biographe de Çakya Mouni de l'appeler *bouddha*. J'estime que ces vieilles formules créées par l'humanité doivent être complaisamment expliquées. Certes, je pense comme vous que le christianisme dogmatique

fait à l'heure qu'il est plus de mal que de bien, qu'il éteint, en France surtout, beaucoup de forces vives, qu'il nuit immensément au progrès de l'esprit humain ; mais je suis frappé de ce qui sort du groupe [libéral] du protestantisme. Les religions en esprit et en vérité sont supérieures...

(Inachevée)

237

A Sir Mounstuart Grant Duff

Dinard, près Saint-Malo,
12 août 1863

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de vous demander un renseignement ? M. John Bowring, ancien membre du Parlement, membre de la Société royale de Londres, président de l'Association unitaire (ce sont les titres qu'il porte), se propose pour traduire ou faire traduire ma *Vie de Jésus*. Je suis très porté à lui en confier le soin et à faire fléchir en sa faveur les exigences de mes éditeurs. Cependant je voudrais connaître un peu la personne en question. Bien que son nom ne me soit pas inconnu, je n'en ai que des souvenirs vagues, et je crains de le confondre avec d'autres. Est-ce le même que celui qui a été en Chine ? Voudriez-vous m'écrire un mot à ce sujet ? Qu'est-ce que le M. Bowring désigné plus haut ? Quel est son caractère ? Quelles sont ses opinions ? Croyez-vous qu'il ferait bien le travail dont il s'agit ?

Je suis ici au bord de la mer, où je prends un peu de repos. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la lettre que vous m'écrivîtes, après avoir lu une partie de mes épreuves, m'alla au cœur et me fortifia. Votre approbation m'est plus chère que tout autre et me ferait oublier un concert de malédictions.

Présentez mes respects et les souvenirs de ma femme à M^me^ Grant Duff et croyez à mes plus affectueux sentiments

E. RENAN
Hôtel de Dinard

238

A X...

Dinard, près Saint-Malo,
21 août 1863

Cher monsieur,

Vous avez eu bien raison de me compter d'avance parmi ceux qui sont les plus favorables à votre candidature. Vos travaux si considérables, votre rare science spéciale marquent votre place à l'Académie, et je crois que le fauteuil vacant sera pour vous. M. Waddington m'ayant écrit qu'il croyait devoir se présenter dès à présent, je lui ai promis ma première voix. M. Waddington a été mon collaborateur pour une partie de mon voyage. C'est un excellent explorateur plein de courage et de sincérité. Je ne pouvais lui refuser ce témoignage d'estime. Mais je crois qu'il ne s'agit pour lui que de poser sa candidature. Au moment décisif, je reviendrai à vous, si, comme il est très probable, M. Waddington n'a que quelques voix.

Vous vous rappelez ce que nous dîmes un jour de Quicherat. Je ne crois pas que notre savant et modeste ami soit disposé à se mettre cette fois sur les rangs. Votre admission, d'ailleurs, serait, je crois, une bonne préparation à sa candidature, puisque vous m'avez dit qu'une fois que vous seriez des nôtres, vous vous croiseriez avec nous, et pour le décider, et pour le faire réussir.

A la distance où nous sommes de l'élection, il est difficile de prendre des résolutions absolument définitives. Mais voilà mes intentions actuelles et je ne prévois rien qui puisse me les faire changer.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

239

A Ernest Bersot

Jersey, 28 août 1863

Mon cher ami,

Je reçois sur ce rocher, où m'ont jeté mes pérégrinations océaniques, votre bonne lettre du 23. Soyez d'abord bien rassuré sur votre article (1). Il est charmant, un des plus exquis que vous ayez faits. Je ne vois plus que Cousin, Sainte-Beuve, Prévost et notre père Sacy qui écrivent si bien que vous.

M. de Sacy a certes fort bien interprété ce que je pouvais désirer en me joignant à ceux qui vous priaient de faire l'article dans les *Débats*. Voici bien ce qui s'est passé. Je me suis imposé comme règle de ne demander ni directement ni indirectement d'article sur ce livre ni de me mêler en rien de ceux qui seraient choisis pour cela. Je fis une exception pour le premier jour de la publication, vu les grandes craintes que nous avions, Lévy et moi, sur la possibilité d'une saisie ou autre inconvénient. Je priai M. de Sacy, M. Sainte-Beuve et les journaux libéraux de dire qu'à leur avis de telles choses avaient le droit de s'imprimer. Passé cela, je m'isolai absolument. M. de Sacy me parla un jour d'un article que le journal devait faire sur le livre, il m'exprima la crainte qu'une personne en fût chargée, laquelle pourrait dire des choses fort opposées à celles qu'il avait dites lui-même, ce qui rendrait sa position de directeur encore plus délicate. Je répondis que je lui livrais tout cela sans réserve, que je ne voulais entrer pour rien dans le choix de la personne qui ferait l'article. Il prononça votre nom, j'eus alors mille raisons de dire que tout ce qu'il ferait serait bien fait.

Vous me demandez, cher ami, si je suis content. J'aurais

(1) Sur la *Vie de Jésus*.

beaucoup plus d'amour-propre littéraire que je n'en ai que je devrais l'être et je vous assure que j'ai fait ce livre avec un sentiment fort supérieur à toute petite vanité. Votre article est exquis, je le répète ; comment n'en serais-je pas content ? ce n'est pas entre nous et en si grave matière que les articles de molle complaisance peuvent être de mise. J'aurais, si nous avions le loisir de causer ensemble, quelques réflexions à opposer à vos réflexions si judicieuses. Ainsi, je ne crois pas que cette façon de tâcher de reconstituer les physionomies originales du passé soit si arbitraire que vous semblez le croire. Je n'ai pas vu le personnage, je n'ai pas vu sa photographie, mais nous avons une foule de détails de son signalement. Tâcher de grouper cela en quelque chose de vivant n'est pas si arbitraire que le procédé tout idéal de Raphaël ou de Titien. Quant aux motifs pour lesquels je n'ai pas fait de critique détaillée des textes évangéliques, le principal a été que c'est fait. Le livre de Strauss, dégagé de sa préface et de sa conclusion, est cela ; en joignant à Strauss la lecture des livres que j'ai indiqués dans ma préface, on a au complet toute la discussion de détail que suppose mon livre. Remarquez d'ailleurs que j'ai consacré à résumer la critique des Évangiles près de 80 pages de la préface. Quant au charme de Jésus, c'est qu'il a dû se distinguer principalement par là, bien plus que par la raison ou même par la grandeur. Ce fut avant tout un charmeur. Je n'en finirais pas ; mais n'en est-il pas toujours ainsi, et en matière aussi fugace comment prétendre avoir atteint un idéal absolu ?

Soyez donc fier de votre article, comme moi je suis fier de l'avoir inspiré. Quant à rentrer dans la question, certes personne ne le peut si bien que vous, si jamais il y a lieu. Il est certain que la lettre de l'évêque de Laval, il y a quelques jours, me fit un moment désirer que les *Débats* disent quelques mots de ces inqualifiables injures, surtout les autres journaux libéraux l'ayant fait. Je faillis en écrire à M. de Sacy (je n'avais pas encore reçu votre article). Puis ma résolution de ne pas entrer dans tout ce bruit, les embarras du voyage, le bruit du vent et de la mer, etc., m'arrêtèrent. Soyez juge. Il est certain que j'aurais droit de

demander aux tribunaux ou au Conseil d'État si les lois sur les diffamations obligent les évêques. Mais alors il faudrait poursuivre *Le Figaro* qui, lui, a inventé des anecdotes saugrenues, fausses depuis un bout jusqu'à l'autre, et Barbey d'Aurevilly, qui, m'a-t-on dit, a fait sur mon compte un inconcevable article d'injures. On a trouvé moyen de faire partir la calomnie de si bas, que pour la relever je serais obligé de me salir. Par caractère, je suis tout à fait indifférent à cela, je ne crois pas que cela fasse tort au progrès des idées saines. Quant au livre, il ne s'en porte que mieux, et je soupçonnerais presque mon éditeur de se mettre de la partie. Chaque édition de 5 000 s'écoule en huit ou dix jours, et une lettre de Lévy que je reçois aussi m'apprend qu'en ces derniers temps la vente, loin de se ralentir, s'accélère. Je dis cela sans vanité ; car cela ne prouve pas que le livre soit bon ou mauvais. Mais cela prouve que les moyens employés pour l'étouffer ne sont pas très efficaces.

Il y a quelque temps que je n'ai entendu parler de M. Bowring. Trois ou quatre éditeurs anglais ont fait des propositions ; j'ai livré cette affaire à Lévy.

Nous avons beaucoup parlé de vous à Dinard, avec M^lle^ Cazaux, actuellement institutrice de la fille de Ch. Duveyrier, qui m'a dit vous avoir beaucoup connu. Nous roulons sur toutes les côtes de la Manche, cherchant avant tout les conditions qu'on nous recommande pour notre petit Ary. Tout le monde va bien. Je m'aperçois que j'ai été si prolixe que je m'interdis de vous parler cette fois de la petite terre britannique où nous sommes, et qui est vraiment l'une des choses les plus curieuses du monde. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments.

Mille amitiés

E. RENAN

Si vous m'écrivez, adressez à Granville, poste restante (dép^t^ de la Manche). J'y serai dans quelques jours. Je serai à Paris à la fin de septembre.

240

A Sir Mountstuart Grant Duff

Jersey, 30 août 1863

Mon cher ami,

Je vous écris d'une terre britannique, où m'ont porté mes petits voyages de vacances. Mille fois merci de vos précieux renseignements. Connaissez-vous M. Hyginson, qui a déjà traduit un ouvrage de M. Coquerel fils ? C'est, ce me semble, le plus capable de ceux qui se présentent. Connaîtriez-vous aussi un M. Joseph Collet ? Pardonnez-moi de vous importuner ainsi, mais vous m'y avez autorisé. M. Hyginson m'écrit qu'il paraît dans les journaux ou revues des traductions tout à fait altérées de mon livre. En tout cas, je veux que la traduction anglaise ne tarde plus. Oserai-je donc vous demander un mot le plus tôt possible ? car je veux l'avoir reçu avant d'écrire à M. Hyginson. Comme je pars d'ici mardi matin, ayez la bonté de m'adresser votre lettre à Granville (Manche), poste restante.

Parfois, je vous l'avoue, en voyant les colères que mon livre suscite parmi toutes les orthodoxies, je me repens presque de l'avoir publié. Je ne croyais pas à tant de passion et de parti pris. Enfin, je l'ai fait avec une sécurité absolue. Voilà ma vraie récompense, en y joignant la sympathie de quelques personnes comme vous.

Nous sommes enchantés de ce petit spécimen de l'Angleterre. Nous aurions été vous voir, si les enfants, qui voyagent avec nous, ne nous empêchaient de songer à une si longue traversée. Présentez mes meilleurs souvenirs à M^me^ Grant Duff, et croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

241

A Calmann Lévy

Jersey, 30 août 1863

Mon cher Monsieur Lévy,

Le climat de Jersey se trouvant peu nous convenir et notre installation n'y étant pas très commode, nous avons résolu d'en partir plus tôt que nous ne pensions d'abord. Mardi prochain, nous partons pour Granville où nous ferons un nouveau séjour. Dès la réception de cette lettre, cessez donc de [m'envoyer du courrier ici.] Adressez-moi donc : poste restante, à Granville, Manche.

Je reçois une nouvelle lettre d'Angleterre qui me prouve qu'il faut se hâter de conclure pour une traduction autorisée. Il se fait dans les revues et journaux de ce pays des traductions abrégées et, à ce qu'il paraît, tout à fait falsifiées. Concluez bientôt avec un éditeur, même à des conditions inférieures à celles que nous avions demandées. Comme je vous l'ai écrit, j'ai cessé de désirer M. Bowring plutôt qu'un autre pour traducteur.

Croyez à mes compliments affectueux

E. RENAN

Par suite de bizarreries de la poste anglaise, plusieurs brochures que vous m'avez envoyées auraient coûté de 10 à 20 francs de port. Je les ai refusées. Il y avait dans le nombre une brochure verte. Qu'était-ce ? J'ai aussi refusé le numéro du 26 août du *Temps*. Envoyez-le moi à Granville, s'il s'y trouvait quelque chose qui pût me concerner.

Ne concluez pas cependant avec l'Angleterre avant une huitaine car la lettre que je reçois m'annonce que de nouvelles propositions nous seront faites.

242

A Jules Taschereau

Jersey, 3 septembre 1863

Monsieur et cher administrateur général,

Je reçois à l'instant votre lettre du 31 août. Permettez-moi d'abord de vous remercier pour les sentiments dont elle contient l'expression et dont je suis vivement touché. Vous savez combien je suis attaché à la Bibliothèque impériale et en particulier au département des manuscrits. Quand vous me fîtes l'honneur de me parler pour la première fois de cette affaire, je n'eus à faire qu'une objection ; mais je n'en dissimulai pas la gravité (1). En présence du règlement qui interdit le cumul des fonctions de la Bibliothèque avec un professorat, mon acceptation d'une place rétribuée à la Bibliothèque n'équivaudrait-elle pas à une démission de ma chaire du Collège de France ? Or, je ne peux rien faire qui ressemble à une telle démission. Ce n'est pas que, dans ma pensée, l'article du règlement qui interdit l'incompatibilité doive être maintenu dans toute sa vigueur. J'ai toujours cru que cet article, très juste en principe, souffrirait dans la pratique des exceptions, surtout quand il s'agirait des services spéciaux. Mais il existe ; mon entrée au Collège ayant entraîné ma sortie de la Bibliothèque, ma rentrée à la Bibliothèque semblerait le signe de ma sortie du Collège, sortie à laquelle je ne peux aucunement acquiescer.

Je trouve donc, Monsieur et cher administrateur général, de grandes difficultés à tout ceci. Verriez-vous quelque inconvénient à réserver la question jusqu'à la fin du mois de septembre, époque où je serai de retour à Paris ? Croyez

(1) Après la leçon d'ouverture de Renan (février 1862), le ministre (Victor Duruy) voulut destituer Renan de ses fonctions de professeur au Collège de France et le nommer « conservateur sous-directeur-adjoint » au département des manuscrits. Renan refusa.

en tout cas, Monsieur l'administrateur général, à ma vive reconnaissance et aux sentiments infiniment distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

P. S. — N'étant pas encore fixé sur mon itinéraire de vacances, j'ose vous prier de faire demander mon adresse ultérieure à mon éditeur, Michel Lévy, dans le cas où vous auriez quelque nouvelle communication à me faire.

243

A Sainte-Beuve

Saint-Pair, près Granville,
10 septembre 1863

Cher et admirable maître,

Quel profond et délicieux article je viens de lire (1) ! Vous savez, vous comprenez tout, vous voyez tout du premier coup d'œil avec une justesse, une sûreté qui m'émerveillent. La mesure exacte de ce qu'on sait, de ce qu'on ne sait pas, de ce qu'on entrevoit, les plus délicates pesées de la critique sont senties et devinées comme si vous aviez passé votre vie en ces études. En énumérant mes origines, vous n'omettez qu'un terme, c'est ce que je vous dois. Je sens fort bien que je ne fais qu'appliquer votre procédé à de plus vieilles histoires. L'analyse de la marche des grandes âmes, les nuances, les aperçus multiples comme la réalité elle-même, qui nous les a appris, si ce n'est vous ?

J'aurais été naïf si je ne m'étais attendu à de vives contradictions. Cependant, je l'avoue, ces colères passent mon espérance. Que je vous remercie de leur avoir dit

(1) Sur la *Vie de Jésus*, paru dans *Le Constitutionnel* du 7 sept. *Nouveaux Lundis*, t. VI.

qu'un jour peut-être ils seront heureux d'en appeler à ce qu'ils maudissent et que leurs vrais adversaires sont ailleurs !

Comme vous me le conseillez, je ne répondrai rien. Que pourrais-je dire qui vaille ce que vous avez dit ? Toutes ces injures me troublent d'ailleurs fort peu. On y sent bien le parti pris, et puis tout cela est impuissant. Si j'étais polémiste, il faudrait procéder autrement. Mais je vous remercie vivement d'avoir dit que je ne l'étais pas. Non certes, je n'ai pas voulu détacher du vieux tronc une âme qui ne fût pas mûre. Si le livre se trouve avoir les allures dégagées d'un livre de lecture ordinaire, c'est que les termes spéciaux du jargon des écoles allemandes, inutiles presque toujours, eussent été en pareil sujet tout à fait déplacés, et que, pour les discussions de détail, j'eusse été amené à répéter Strauss ou d'autres travaux très bien faits.

Mille fois merci, cher maître. Vous m'avez donné ma vraie récompense. Au premier jour comme aujourd'hui, le salut et le succès du livre ont été votre œuvre. Il me tarde d'être à Paris, pour retrouver ces Lundis où vous nous rajeunissez tous. Je serai de retour vers la fin de septembre.

Croyez, cher maître et ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus élevés

E. RENAN

Corrigez, s'il vous plaît, une odieuse faute d'impression. P. 18, ligne 13, au lieu de « proche », il faut « l'approche ».

244

Au Dr Gaillardot

Saint-Pair, près Granville,
21 septembre 1863

Mon cher ami,

J'ai bien tardé à vous écrire depuis quelques semaines. Mes petits voyages de vacances en sont la cause. Depuis plus de deux mois je rôde autour des côtes de la Manche,

ne pouvant pas faire de grandes courses à cause de ma petite famille qui me suit, et d'un autre côté ne m'écartant pas du bord de la mer qu'on recommande par-dessus tout à mon petit garçon. Le 1er octobre, je serai à Paris. Entre les nombreuses affaires que j'aurai à reprendre, je mets avant tout la vôtre. J'irai au ministère... Enfin, je vous promets que je ne négligerai rien pour faire réussir une affaire que j'ai embrassée comme une dette d'amitié et de justice. J'ai tout espoir de réussir.

Vous n'avez pas douté un instant, je pense, que je ne vous visse avec grand plaisir suivre Saulcy. Saulcy a le tort de porter dans les questions scientifiques un esprit de petites personnalités. Vous savez que ce n'est pas là mon défaut. J'ai donc évité de me brouiller avec lui, quoique je ne lui aie pas cédé d'une semelle dans la nouvelle discussion qu'il a soulevée à propos des murs de Jérusalem. Quand M. de Vogüé est arrivé et nous a donné pleinement raison, à M. Thobois et à moi, j'ai évité d'abuser de notre victoire et c'est à peine si j'en ai fait la remarque. Saulcy a de bonnes qualités ; je n'oublie pas que c'est en partie à lui que je dois de vous avoir pour collaborateur. Par reconnaissance, tâchez de l'empêcher de s'enferrer de plus en plus dans des thèses impossibles et de lui ôter de devant les yeux ces lunettes qui lui font voir partout des traces d'une colossale antiquité.

Dès mon retour, je me remets à notre publication, et je ne la quitte plus qu'entièrement terminée. Cela marche très rondement ; préparez donc tout ce que vous avez à m'envoyer sur Saïda pour le mois de décembre à peu près. Je regrette tous ces retards, mais l'heure pressait pour ma *Vie de Jésus* et elle est bien tombée...

Tant de questions se posent devant moi, pour l'hiver prochain, que je ne pense pas pour la fin de cette année à un nouveau voyage. Mais, plus que jamais, j'en nourris la pensée, et le triste anniversaire qui s'approche me la remet plus vivement au cœur.

245

A Sir Mountstuart Grant Duff

Saint-Pair, près Granville,
25 septembre 1863

Cher ami,

Nous avons définitivement conclu avec M. Hamer. On m'a promis les soins les plus extrêmes pour la traduction. Les épreuves me seront envoyées, mais je suis très mauvais juge. On m'a offert aussi de les envoyer à telle personne que j'indiquerais. Voulez-vous me permettre, cher ami, de vous demander encore ce service ? Lisez seulement les premières feuilles, si vous voulez. Mais je tiens beaucoup à avoir votre avis sur la manière dont le travail s'exécute.

J'abuse de votre amitié ; mais c'est votre amitié même, tant de fois éprouvée, qui m'y encourage. Je serai de retour à Paris jeudi prochain 1er octobre. Je demeure maintenant rue Vaneau, 29. Rappelez-moi au souvenir de Mme Grant Duff, et croyez à ma bien vive amitié.

E. RENAN

J'ai lu votre discours avec un vif plaisir. J'y ai trouvé la rare élévation de vos sentiments, et vos idées si libérales. J'admire de plus en plus la façon dont votre pays inaugure le règne de la discussion raisonnée, calme, en plein jour, le vrai progrès par la liberté.

246

A Ernest Bersot

Paris, 29 septembre 1863

Mon cher ami,

Je me suis rappelé que vous m'aviez dit, il y a bientôt deux ans, de vous avertir quand je rouvrirais mon cours. Vous aviez, me disiez-vous, un élève à m'envoyer, un élève comme j'en voudrais, désirant faire de la philologie sérieuse. Je crois donc devoir vous prévenir d'une résolution que je viens de prendre. Je vais faire chez moi le cours que j'aurais fait au Collège de France. Mon cabinet est bien petit, mais, quand il faudra, j'en prendrai un autre. Je veux qu'aucune personne de celles qui ont vraiment besoin pour leurs travaux de cet enseignement n'en soit privée. Je crois, d'ailleurs, l'expérience bonne à faire au point de vue de la liberté générale de l'enseignement.

J'ai vivement regretté de ne pas m'être trouvé quand vous êtes venu. Agréez mes meilleurs souhaits et croyez-moi votre ami bien dévoué

E. RENAN
rue Vaneau, 29

Voici les jours et les heures : le lundi et le jeudi à 4 h. 1/2. Le lundi, exposition de la grammaire comparée des langues sémitiques ; le jeudi, explication de textes ; je commencerai lundi 4 janvier.

247

A Ernest Havet

Paris, 9 octobre 1863

Cher ami,

Je reçois votre chère et précieuse brochure. La préface complète et encadre admirablement votre beau travail qui marquera si essentiellement dans l'histoire de cette question capitale. Le titre est excellent et met parfaitement en saillie et nos intentions et notre droit.

Je ne sais rien de nouveau de la *Revue*. Certes, « un travail de critique orthodoxe », inséré dans ce recueil, ne nous ferait tort ni à vous ni à moi. Mais ne laissons pas établir ce principe que nos légitimes libertés ne peuvent passer dans la *Revue* sans donner droit à une réclamation orthodoxe. Nous n'avons pas réclamé, nous autres libres penseurs, quand Albert de Broglie fit il y a quelques années un article pour prouver que le livre de M. Auguste Nicolas (1) sur le christianisme était péremptoire et démonstratif. Nous n'avons pas demandé à faire un contre-article pour prouver que la science et les démonstrations de M. Nicolas laissent tout à désirer. La situation doit être la même. Que M. de Broglie ou le Père Gratry fassent des articles pour prouver la divinité du christianisme, nous ne réclamerons pas. Mais qu'ils fassent un article pour contredire le vôtre, voilà ce qui me paraît contraire à l'égalité des droits, base de l'équilibre dans la *Revue*. Je crois que nous ferons bien d'y tenir.

Mon ami M. Berthelot, qui vient de voir votre brochure chez moi, en voudrait bien un exemplaire. Pouvez-vous lui en faire donner un par votre éditeur ? Il demeure rue Monsieur-le-Prince, 25.

Croyez à ma vive et profonde amitié

E. RENAN

(1) Auguste Nicolas (1807-1888) avait publié en 1846 un livre intitulé : *Études philosophiques sur le christianisme*. En 1863, ce livre en était à la 16e édition.

248

A G. Daelli

Paris, 19 octobre 1863

Monsieur,

On me communique quelques feuilles de la traduction de M. de Boni (1). J'ai peu d'autorité pour juger du style de cet habile écrivain ; tout ce qu'il m'est permis de dire, c'est qu'avec le sentiment que je peux avoir de la langue italienne, je trouve le travail excellent. Je me suis relu avec une vraie satisfaction dans cette phrase large et harmonieuse ; j'ai admiré les ressources de votre bel idiome, si merveilleusement mûr pour exprimer les nuances les plus délicates et les plus profondes de la pensée. L'accueil qui m'a été fait dans votre pays m'a touché au cœur. La renaissance politique de l'Italie m'a toujours paru l'événement intellectuel le plus important de notre siècle. Cette grande maîtresse de toute haute pensée ne peut revivre sans reprendre son rang dans les études savantes. Et quelle révolution le jour où l'Italie appliquerait de nouveau son clair et pénétrant génie aux sciences qu'elle a fondées il y a quatre cents ans !

Quelques fautes se sont glissées dans les notes par suite du parti adopté par le traducteur et expliqué dans la note p. 17. *Ch* et *sch*, dans mes transcriptions, ne répondent pas à la même lettre hébraïque. Si l'on écrivait Mischna, il ne fallait pas écrire Menaschot. Il eût mieux valu *ch* dans les transcriptions italiennes, et rendre comme on l'a fait *sch* par *sh*. Mais cela est peu grave, car la faute sera facilement aperçue et corrigée par les hébraïsants, tandis que pour les non-hébraïsants elle sera sans venin.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

E. RENAN

(1) *Vita di Gesù*, trad. Ph. de Boni, Milan, G. Daelli, éd. 1863.

Si vous voulez imprimer cette lettre en tête du volume, vous pouvez retrancher le second alinéa. Alors faites de la remarque qui y est contenue l'objet d'un *erratum*.

249

A Henry Harrisse (1)

27 octobre 1863

Je suis hautement honoré de l'intention que vous voulez bien m'exprimer. Le volume, composé comme vous me l'indiquez, me paraît de nature à bien exprimer l'ensemble de mes vues sur la critique religieuse. Je suis très fier d'être introduit par vous dans le public américain. Je ne savais rien de ce qui se faisait en Amérique pour la traduction de la *Vie de Jésus* : certes si cette tâche vous revenait, j'en serais fort heureux, car je suis certain d'avance que vous vous en acquitterez à merveille.

(1) Henry Harrisse (1829-1910), après avoir été professeur aux États-Unis, revint s'établir en France. Il voulait traduire en anglais non seulement la *Vie de Jésus* mais les *Études d'histoire religieuse*. Les lettres à Henry Harrisse ont été publiées par J. Bonnerot dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 octobre 1953.

250

A Michel Amari

Paris, 18 novembre 1863

Cher ministre et ami,

Permettez-moi de vous présenter M. Challemel-Lacour, agrégé de philosophie (de nos anciennes agrégations), qui se rend à Turin pour se porter candidat à la chaire de littérature française, vacante à votre Faculté des Lettres.

M. Challemel-Lacour est un homme d'un grand mérite littéraire ; esprit élevé, caractère ferme, connaissances rares. Mais ce qu'il a éminemment, c'est le talent de la parole, si indispensable pour faire vivre ces sortes de chaires. Pour l'excellence du débit, la perfection naturelle de la phrase, l'art d'intéresser et d'entraîner, il n'a pas de supérieur. Je suis persuadé que M. Challemel-Lacour aurait un grand succès. On me dit qu'il est question de supprimer la chaire en question. Peut-être feriez-vous bien d'attendre l'expérience de M. Challemel-Lacour, ou du moins de suspendre toute décision, jusqu'à ce que M. Challemel-Lacour ait fait à Turin quelques conférences qui donneraient une idée de son talent et de sa manière. C'est là, je crois, ce qu'il va vous demander, et, à moins de besoins d'économies immédiats, je pense que vous ferez bien de le lui accorder.

J'ai eu il y a quelques jours longuement de vos nouvelles par M. Massarani. Croyez toujours, cher ami, à mon profond attachement

E. RENAN

251

A François-Marie Luzel

Paris, 21 novembre 1863

Monsieur,

Je suis honteux d'être si fort en retard pour vous remercier de vos beaux envois. Votre travail sur le Mystère de sainte Tryphine en particulier m'a vivement intéressé. Votre préface contient les renseignements les plus précieux sur le théâtre breton ; j'espère bien que j'aurai l'occasion d'en parler dans le *Journal des Débats* ou la *Revue des Deux Mondes*. Avez-vous demandé au ministre de l'Instruction publique une souscription pour votre voyage ? Il y a certes bien droit. Je fais partie de la commission qui

s'occupe de ces souscriptions; je vous soutiendrai. Écrivez donc au ministre pour lui demander une souscription à votre volume ; envoyez-lui en même temps un exemplaire, et indiquez le prix. Naturellement, vous ne direz pas que c'est moi qui vous ai donné ce conseil.

Votre idée d'une mission en basse-Bretagne pour recueillir les vieux manuscrits du théâtre breton me paraît très bonne. Adressez une demande au ministre de l'Instruction publique. Exposez l'objet de la mission en deux ou trois pages, et envoyez-moi votre requête. Je l'appuierai vivement, et j'espère que nous réussirons. Dites dans la demande combien durerait la mission, et de quelle somme vous auriez besoin.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués et à mon parfait dévouement

E. RENAN
rue Vaneau, 29

252

A Alfred Maury

Paris, 30 novembre 1863

Mon cher ami,

J'ai toujours oublié, en vous voyant, de vous poser une question. Vous rappelez-vous dans la vie et les écrits de Marc-Aurèle quelque fait ou quelque passage qui indique que cet excellent empereur partageait les croyances superstitieuses de son temps sur les miracles et la théurgie ? Pour moi, je ne m'en rappelle aucun, et je me suis exprimé dans ce sens (*Vie de Jésus*, p. 451). Dans une critique, dénuée de toute valeur il est vrai, on me reproche cela comme une erreur, et l'auteur, sans rien citer, prétend que Marc-Aurèle croyait aux augures, etc. J'ai feuilleté les textes que j'ai sous la main, et n'ai rien trouvé de semblable. Votre mémoire vous suggère-t-elle quelque chose à ce

sujet ? Je ferais au besoin un changement sur les clichés ; car il faut faire son profit des plus pauvres critiques, quand par hasard elles ont raison.

Tout à vous

E. RENAN
rue Vaneau, 29

253

A Henry Harrisse

24 décembre 1863

Je suis fort honoré de tout ce que vous voulez bien faire pour la diffusion de mes écrits. Quant à la demande adressée à M. Christem par M. Trubner, je ne puis être seul à la résoudre. M. Lévy y a des droits et à vrai dire, même en ne faisant aucunement de la publication de mes écrits une affaire commerciale, je lui abandonne toutes ces questions-là. Il a dû en écrire à M. Christem et à M. Trubner.

Je ne verrais, pour ma part, qu'un inconvénient à accorder le privilège exclusif, c'est que cela empêcherait de faire en Angleterre une traduction de mes écrits répondant, volume par volume, aux éditions françaises. Sans blâmer nullement le parti que vous avez pris de composer les volumes d'une autre façon que les miens, je préférerais cependant qu'il y en eût une traduction anglaise où les volumes fussent composés comme ceux que j'ai publiés moi-même. Je suis disposé néanmoins à faire tout ce qui sera possible pour favoriser votre entreprise si honorable pour moi et j'amènerai certainement M. Lévy au même sentiment.

Quant aux morceaux que je n'ai pas encore réunis en volume, je pense qu'il y aurait quelque avantage à attendre pour les traduire que je les aie moi-même réunis. Car, dans ces réimpressions, je fais beaucoup de retouches et il vaut mieux ne traduire les morceaux que quand ils sont arrivés à leur forme définitive. Puisque vous le désirez cependant,

je vous enverrai sans tarder une liste bibliographique de ces différents petits écrits.

J'ai écrit à Trubner pour réclamer contre une annonce qu'il a faite. Il a fait annoncer la traduction anglaise comme *revised by the author*. Cela est tout à fait faux. J'ai refusé de prendre aucune responsabilité dans cette traduction, j'ai même des raisons de craindre qu'elle ne soit pas très bien faite.

Je ne puis vous dire avec quel bonheur je vois des personnes, possédées comme vous de l'amour désintéressé du vrai, approuver mes efforts et m'y encourager. Ce que vous me dites des dispositions du public américain ne m'étonne pas. L'orthodoxie protestante a été partout au moins aussi malveillante pour mon livre que l'orthodoxie catholique. Mais en revanche, c'est dans le protestantisme libéral que j'ai trouvé les plus saines appréciations. L'article de M. Réville qui a paru dans le dernier numéro de la *Revue germanique* est excellent. Je suis ravi de voir ces grandes questions nettement engagées. J'ai encore reçu des jugements de l'Allemagne. Le public y est extrêmement favorable. Les historiens comme Mommsen et les savants de l'Académie de Berlin me sont très favorables aussi. Quant aux théologiens et aux exégètes, cela change un peu leurs habitudes. C'est un tout autre point de vue et plusieurs ne se mettent pas volontiers à sortir de ces interminables discussions sans conclusion historique où se complaît si fort la théologie germanique. J'attends avec impatience le nouvel écrit de Strauss, où il doit, dit-on, reprendre la question par le côté populaire et positif.

254

A X... (1)

Paris, 13 février 1864

Monsieur,

Votre bel article m'a causé un vif sentiment de joie. La profonde intelligence avec laquelle vous traitez les questions religieuses donne pour moi un prix infini à votre jugement. Ma meilleure récompense a été d'avoir provoqué quelques travaux comme le vôtre. J'attends avec impatience le volume que vous nous annoncez. Vous avez une manière à vous de traiter ces questions et certes des plus distinguées.

Dans quelques jours, je vous ferai remettre une petite édition populaire. C'est le même livre, moins les notes, l'introduction et moins quelques passages qui pour être bien compris demanderaient des études spéciales de critique. Je n'ai voulu laisser que ce qui [a] un sens de poésie ou d'édification. Certes je n'ai pas eu la folle pensée de contenter les orthodoxes. Je crois cependant qu'une grande partie de la conscience chrétienne accueillera ce Christ dégagé de tout caractère spécial de temps, de pays et de race. Enfin vous jugerez du but et de la manière dont je l'ai atteint.

Merci encore et croyez aux sentiments les plus élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) (Coll. Arthur Meyer.)

255

A dom Luigi Tosti

13 février 1864

Mon Révérend Père,

Je suis certain de vous procurer une grande joie, ainsi qu'à toute la communauté du mont Cassin, en vous présentant mon ami M. Taine qui fait en ce moment un voyage d'études en Italie. Le nom de M. Taine ne vous est probablement pas inconnu : c'est un des plus illustres de la nouvelle génération littéraire. Après avoir étudié l'Angleterre et le Nord, il se tourne vers l'Italie qu'il comprendra, j'en suis sûr, avec son habituelle profondeur. Pouvais-je ne pas l'engager à gravir votre belle montagne et à aller quelques heures avec vous ? Je connais trop l'élévation de votre foi pour craindre qu'elle souffre scandale d'aucun dissentiment. Pour moi, j'ai gardé un trop bon souvenir du mont Cassin et des trop courts rapports que j'ai eus avec vous pour croire qu'il n'y ait pas entre nous un lien supérieur à toutes les divergences passagères. J'espère, dans un an, faire un nouveau voyage en Italie, et je suis sûr que vous trouverez dans votre belle règle de saint Benoît quelque bon texte qui vous permettra encore de me recevoir.

Rappelez-moi au souvenir du Père Kalefatti, et croyez à mes sentiments les plus élevés

E. RENAN
29, rue Vaneau

256

Au Dr Gaillardot

27 février 1864

... Quel dommage que Saulcy porte dans les questions scientifiques cet esprit personnel et passionné ! Tout ceci est entre nous, bien entendu. Car sans fléchir le moins du monde sur ce que je crois vrai, je suis resté avec lui dans des termes excellents.

Je vous ai dit que j'avais été extrêmement content de lui dans une circonstance récente. C'est à propos d'une frasque incroyable de ce pauvre fou de P. Bourquenoud (1). Cet homme, dont j'avais d'abord accueilli les travaux avec faveur, en faisant seulement mes réserves sur ce qu'ils avaient de tout à fait défectueux au point de vue philologique, a publié contre moi, dans la revue des jésuites, deux articles où la mauvaise foi, la rage et l'extravagance sont poussées au dernier degré (2). Cela en serait resté là, naturellement (je ne réponds jamais à ces sortes de diatribes), si le P. Bourquenoud n'avait demandé à être chargé d'une mission permanente en Syrie. La demande a été renvoyée par le ministre à l'Académie. Là, j'ai dû dévoiler les impostures de ce malheureux. J'ai montré, pièces en mains, les calomnies et les inventions grotesques dont étaient pleins les deux articles de la revue ; j'ai prouvé, de plus, que le P. Bourquenoud n'était pas étranger à une série d'articles ridicules publiés par *Le Figaro* où on racontait comme des faitsavérés des épisodes prétendus historiques qui étaient censés s'être passés au sein de l'Académie et où tout, dans le fond comme dans les détails, était une complète mystification. L'Académie a adopté à l'unanimité un rapport très sévère où ces manœuvres sont caractérisées comme elles

(1) Archéologue qui était allé en Syrie avant Renan et avait travaillé avec Gaillardot.

(2) *Études religieuses, historiques et littéraires*, septembre et octobre 1863.

le méritent, et repoussant la demande du P. Bourquenoud. Quel fou, mon Dieu ! S'il avait voulu rester un homme sérieux, nous eussions tous été pour lui ; moi-même j'aurais été son premier soutien. Mais ce qu'il y a de très bien de la part de Saulcy, c'est que le P. Bourquenoud avait essayé de flatter sa vanité et de l'intéresser à ses mensonges. Saulcy s'était même un peu engagé avec lui à Beyrouth. Or, quand il a eu connaissance des articles susdits, il s'est complètement rallié à l'opinion de tous ses confrères et a pris lui-même la parole pour flétrir avec plus d'énergie que personne de tels procédés...

257

A Sainte-Beuve

Paris, 1er mars 1864

Cher maître,

Ma femme, qui était seule quand M. Troubat (1) est venu, n'ayant pas ouvert votre lettre, ne s'est pas rappelé que l'article où j'ai parlé du *Cid* est celui que j'ai fait sur Dozy. Cet article sur Dozy est dans les *Débats* du 31 août 1853. Le voici du reste.

Votre ami bien dévoué

E. RENAN

(1) Secrétaire de Sainte-Beuve.

258

A Henry Harrisse

7 mars 1864

Pardonnez-moi d'avoir tardé à répondre à votre bonne lettre du 27 janvier : les soucis de la petite édition populaire que j'ai achevée ces jours-ci m'en avaient seuls empêché (1).

Comme je suis convaincu que votre traduction est la meilleure qui sera jamais faite en anglais, je voudrais à tout prix qu'elle fût utilisée en Angleterre. D'un autre côté, accorder à M. Christem ce qu'il demande, c'est nous interdire pour l'avenir une traduction anglaise, faite selon l'ordre et la distribution de mes écrits. J'ai conseillé à M. Lévy deux plans : soit 1° d'accorder à M. Christem le droit qu'il demande pour un laps de temps limité, soit 2° que M. Trubner achète à M. Lévy le droit de traduction anglaise et qu'ensuite M. Trubner s'arrange avec vous pour prendre votre traduction ou avec M. Christem pour prendre ses clichés qu'il disposerait dans l'ordre de mes volumes. De la sorte tout serait concilié. Ce second parti me semble le meilleur. Mais je suis si peu homme d'affaires que je ne sais pas bien s'il est praticable ; Lévy en écrira à M. Christem.

Je ne puis vous dire combien je suis touché des lettres charmantes que vous m'écrivez et des envois si intéressants pour moi que vous me faites. Vous êtes un des hommes pour lesquels je me sens le plus de sympathie. Je conçois très bien ce qui doit manquer à votre pays en fait d'institutions intellectuelles et de haute opinion aristocratique dans les choses de l'esprit, mais la noblesse des individus compense tout cela et pour moi je ne me sens jamais plus honoré que quand il me vient des marques de sympathie de chez vous. Quant aux explications que vous me demandez sur certain

(1) Édition abrégée de la *Vie de Jésus* qui parut en 1864 sous le titre : *Jésus* (in-12, XII, 262 p.).

passage du *Cantique* les voici : votre notice biographique est exacte dans ses traits généraux.

P. S. 8 mars. — Je viens de voir Lévy. Le marchand regimbe un peu. Il va écrire à M. Christem. Pourquoi M. Christem n'acquerrait-il pas le droit d'exploitation exclusive en anglais de celles de mes œuvres que vous avez traduites ? Comme je tiens essentiellement à être lu dans cette traduction, je ferai les plus grands efforts pour que Lévy accorde ce droit à Christem à de très bonnes conditions. De la sorte Christem n'aurait pas à craindre une concurrence. Je préférerais sans doute que les volumes, faits pour l'Angleterre, fussent divisés comme les miens et je crois que cela serait plus avantageux pour Christem. Cependant, après tout, ce serait comme il voudrait. Vous comprenez bien ce nouveau plan. Christem serait propriétaire du droit de traduction anglaise en Angleterre et aux États-Unis pour les morceaux traduits par vous et qui seraient énumérés dans le traité. Décidez-le à faire un sacrifice qui serait amplement compensé et qui rendrait la situation tout à fait simple.

259

A Edmond Scherer (1)

Paris, 7 juin 1864

Mon cher ami,

Votre article est d'une justesse accomplie. C'est cela, cela même qu'il fallait dire. Notre thèse est évidente, mais nous n'aurons pas raison d'un parti pris absolu de ne reculer devant aucun sophisme. Il paraît que Duruy soutient qu'il ne m'a pas destitué, qu'il ne me destituera pas et que, néanmoins, la chaire est vacante, qu'il a le

(1) Les lettres à Scherer sont à la Bibl. municipale de Versailles.

droit d'y pourvoir. Que voulez-vous répondre à cela ? Je protesterai dimanche ; je protesterai lors des présentations si elles ont lieu. J'hésite beaucoup à porter l'affaire au Conseil d'État ; ce serait faire un acte de foi bien naïf dans la justice des juges de Berlin.

Ma femme a très vivement regretté de s'être trouvée absente hier quand Mme Scherer et Mme B.N. ont bien voulu prendre la peine de passer à notre petit cottage. Soyez assez bon pour me dire le jour où l'on trouve ces dames afin que nous puissions aller les voir et commencer avec elles des relations qui nous seront si agréables.

Vos articles sur Taine sont très profonds et très forts ; ils paraîtront sévères vu le ton général de mollesse et de complaisance qu'a toute critique. Je vous félicite de tenir encore et presque seul un si juste et si ferme niveau.

Croyez, cher ami, à ma plus vive sympathie

E. RENAN

260

Aux professeurs du Collège de France (1)

Paris, 11 juin 1864

Messieurs et savants collègues,

N'ayant pas reçu de lettre de convocation pour la séance de demain, et m'étant assuré que cette omission n'était pas fortuite, je n'assisterai pas à ladite séance, bien que je continue toujours de m'envisager comme titulaire de la chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque.

Je ne suis pas démissionnaire, je ne suis pas destitué (2). Un décret m'a appelé à des fonctions incompatibles avec celles du Collège, mais ces fonctions, je ne les ai pas acceptées. Dira-t-on que l'appel à d'autres fonctions constitue

(1) (Brouillon et copie conservés B. N.)

(2) Le décret par lequel Renan a été « relevé de sa fonction » est du 1er juin 1864.

une démission implicite de la fonction qu'on occupait antérieurement ? Cela est inadmissible. L'obligation d'une destitution expresse est une garantie. On peut fort bien ne pas vouloir faire explicitement ce qu'on fait implicitement et d'une façon détournée. Or, 1° par le décret du 9 mars 1952, le pouvoir s'est imposé de ne prononcer de destitution dans l'ordre de l'enseignement supérieur que par décret et sur la proposition motivée du ministre de l'Instruction publique ; 2° par le décret du 11 juillet 1863, des garanties spéciales de procédure et de défense ont été établies pour le cas où il pourrait y avoir lieu à la révocation d'un professeur titulaire de l'enseignement supérieur ou de l'enseignement secondaire. Que deviennent ces garanties si l'on admet le droit des destitutions implicites ?

Toute garantie n'est-elle pas vaine si le pouvoir peut faire par un sous-entendu l'acte qu'il a voulu entourer de précautions et de formalités ?

Tels sont, chers collègues, les motifs pour lesquels je continue encore à m'envisager comme votre collègue. Je proteste contre toute atteinte portée à mes droits, me réservant de les revendiquer en temps opportun.

Agréez, Messieurs et savants collègues, l'expression de mes sentiments les plus élevés (1)

(1) Cette lettre collective a en outre été envoyée à chaque professeur séparément ainsi que le prouvent plusieurs minutes conservées.

261

Au Dr Gaillardot

6 octobre 1864

Eh bien ! mon cher ami, il est probable que nous allons bientôt nous revoir. Ma femme vous a écrit pour vous dire nos projets ; nous y persistons et notre départ reste fixé au 29 de ce mois. Mon itinéraire serait : Alexandrie, Beyrouth, Oum el-Awamid, Damas, Antioche, Tarse, Ephèse

(Smyrne), Constantinople, Thessalonique, Athènes (1). En Syrie, je voudrais d'abord donner une sépulture définitive à ma pauvre sœur, puis fouiller environ un mois à Oum el-Awamid. J'espère bien que vous pourrez être avec nous. Mme Cornu est absente depuis longtemps. Je ne sais encore ce qu'est devenue votre demande de congé. En tout cas j'espère bien ne pas partir sans l'emporter.

Nous n'arrêterons notre place que jusqu'à Alexandrie. Nous causerons alors à loisir de ce que nous aurons à faire ; il est probable en ce cas que nous resterons en Égypte l'intervalle de deux bateaux, intervalle durant lequel nous verrons un peu l'Égypte, je veux dire Le Caire. Je désirerais bien voir M. Mariette. Si vous êtes en rapport avec lui, avertissez-le de mon prochain voyage et tâchez de savoir où il est.

C'est pour moi une joie bien vive de vous revoir et si, comme je l'espère, nous refaisons cette petite campagne de Syrie ensemble, ce sera double fête...

(1) Le voyage en Orient de Renan avait pour but de refaire l'itinéraire que suivit saint Paul lorsqu'il fonda ses Églises. On en trouve la carte dans *Saint Paul*, O. C. IV.

262

A Alfred Maury

Sèvres, 16 octobre 1864

Mon cher ami,

Voici bien exactement ce que je voudrais pour mon voyage et ce dont je vous ai prié de parler à M. Duruy.

Il ne s'agit pas d'une mission ni même d'une continuation de mission. Faisant pour mes travaux particuliers un voyage qui me ramène très près du théâtre de mes premières recherches, j'éprouve le désir bien naturel de compléter celles-ci sur un point où, par des circonstances indépendantes de ma volonté, je ne pus achever mes fouilles. Ces nouvelles

fouilles je les ferai à mes frais. Seulement, il est indispensable, pour que je puisse les entreprendre, que je trouve en Syrie un certain appui moral se résumant en ceci :

1° que je puisse me servir des pièces officielles de la mission, des firmans par exemple et des permissions émanant des autorités turques ;

2° que je puisse me servir des instruments de fouilles déposés au khan de Saïda ;

3° que la marine me prête un certain concours.

Le minimum de ce concours serait qu'un navire vînt prendre les pierres qui seront les résultats des fouilles. Mais il est probable qu'un peu plus sera nécessaire. Oum el-Awamid, en effet, est un endroit désert, peu sûr, entouré de populations d'ordinaire hostiles aux voyageurs français. Je doute que je puisse m'y installer, si je ne suis pas amené par un navire de l'État. Si le navire pouvait mouiller durant la durée des fouilles à Sour ou à Khaïfa, ports voisins d'Oum el-Awamid, et me donner quelques marins (que je paierais bien entendu) pour les fouilles, ce serait ce qu'il y aurait de mieux. Tout cela ne pourrait se régler qu'avec le commandant de la station de Syrie. Mais il faudrait que celui-ci fût invité à me prêter le concours le plus étendu possible, sans préjudice naturellement du service ordinaire.

Mes fouilles ne dureraient pas plus d'un mois. Il va sans le dire que je donnerais au Louvre les objets qui en résulteraient.

Voilà en deux mots, cher ami, le résumé de ce dont je vous ai parlé. Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

263

Au prince Napoléon

Paris, 18 octobre 1864

Monseigneur,

Puisque Votre Altesse me l'a permis, je me permets de lui exposer en peu de mots ce dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir ce matin, relativement à mon désir de faire quelques nouvelles fouilles en Syrie.

Il ne s'agit pas d'une mission, ni d'une continuation de mission. Faisant un voyage tout privé pour mes travaux personnels, et passant très près du théâtre de mes anciennes fouilles, j'éprouve le désir de reprendre, sur un seul point, des recherches que, par des circonstances indépendantes de ma volonté, je dus laisser inachevées. Pour cela, je ne demande aucun secours pécuniaire. Et d'abord, l'enlèvement des objets trouvés serait impossible, si un navire de l'État ne venait les prendre. En outre, le point où je désire faire cette nouvelle fouille (Oum el-Awamid, entre Tyr et Saint-Jean d'Acre) est isolé, peu sûr, entouré de populations hostiles à la France. Je doute que je puisse m'y installer, si je ne suis amené par un navire de l'État. Si la marine pouvait me donner quelques hommes pour servir de noyau au petit groupe des travailleurs, ce serait assurément ce qu'il y aurait de mieux. Tout cela ne pourrait se régler qu'avec le commandant de la station de Syrie, mais si S. M. l'Empereur daignait donner un ordre pour que le commandant de ladite station me prêtât tout l'appui qui serait compatible avec les nécessités du service, ce complément de fouilles, auquel ma conscience scientifique me fait tenir, deviendrait facile et, je crois, fructueux.

La durée de la fouille ne serait pas de plus d'un mois ; pour que ce plan pût se réaliser, il faudrait qu'on pût commencer dès le mois de novembre.

Agréez, Monseigneur, avec l'expression de ma vive recon-

naissance, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse

le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

264

A Henry Harrisse

2 novembre 1864

J'ai trouvé en vous tant d'amitié, de droiture d'âme, d'élévation de cœur que je vous traite en ami intime, c'est-à-dire que je pense fort souvent à vous et vous écris fort peu. Vos lettres ont pourtant pour moi un vif intérêt et grâce à vos envois je suis tenu au courant du mouvement intellectuel d'un pays avec lequel nous avons trop peu de rapports littéraires. Vous m'excuserez d'ailleurs quand je vous dirai que cet été j'ai vécu à la campagne, en véritable ermite, occupé du matin au soir à la rédaction de mon histoire des *Apôtres*. Toute la charpente est faite ; ou pour mieux dire, toute ma pâte est prête, mais elle a encore fort besoin d'être brassée. Or, justement, un des besoins que j'éprouve pour donner à cette histoire toute sa couleur et sa vie est de voir les pays qui en ont été le théâtre. Cette pensée s'est emparée de moi il y a deux ou trois mois et aujourd'hui elle est devenue un projet arrêté. Je pars lundi prochain 7 novembre. Je vais voir Antioche, Tarse, Patmos, Ephèse, Colosses, Thessalonique, Athènes, Corinthe. Le point en effet sur lequel je fais porter l'effort de mes recherches est l'étude du milieu, de l'air ambiant en quelque sorte, au sein duquel le christianisme s'est développé. Il faut que j'aie une Ephèse, une Corinthe, une Thessalonique qui aient leur caractère propre et ne se ressemblent pas. Il faut que mes Églises, sur lesquelles je cherche à porter l'intérêt et la vie du récit, aient chacune

leur existence distincte. Je serai de retour vers avril ou mai. Je donnerai un volume dans l'hiver 1865-66.

Le petit volume dont vous me parlez (1) n'est pas une autobiographie ; c'est une notice sur ma bien-aimée sœur défunte, uniquement destinée à ceux qui l'ont connue. Mais certes vous êtes de ceux pour qui je fais des exceptions. Je vais vous en envoyer un exemplaire par Reinwald.

Quant aux affaires de libraires, ma foi ! mon cher ami, elles m'assomment et je voudrais pour tout au monde que ces sottes lois internationales n'existassent pas. Nous sommes très mécontents, Lévy et moi, des éditeurs anglais. Nous les avons trouvés étroits et chétifs au possible. Quand je lui parle de vous et de M. Christem il me fait sur Trubner et Cie le jugement dont je ne peux contester la justesse. Au nom du ciel, faites donc ceci. Trouvez un éditeur qui se rende acquéreur pour l'Angleterre du droit de traduction de mes ouvrages publiés autres que la *Vie de Jésus*, avec stipulation que vous en êtes le traducteur. Je vous garantis que je lui fais céder ce droit aux conditions les plus avantageuses. De la sorte tout serait concilié : la situation serait claire et l'incurable défiance et mauvaise humeur de Lévy à l'endroit des éditeurs anglais serait conjurée. Pour moi, je ne voudrais en tout ceci qu'une seule chose, vous faire plaisir et être lu dans votre traduction. Pourquoi Christem ne se porte-t-il pas acquéreur ? Je verrai Lévy demain et l'engagerai à traiter aux conditions les plus modérées, s'il lui arrive quelque proposition en ce sens durant mon absence. Vous comprenez bien que ce n'est pas un imperceptible bénéfice (si tant est qu'il y en ait) qui m'arrête, mais je ne puis qu'être de l'avis de Lévy, quand il m'expose la nécessité d'une situation nette qui ne laisse aucune place aux tripotages des Anglais. Pour mon compte, c'est justement parce que je n'aime pas à m'occuper d'affaires que je les veux aussi clairement et une fois pour toutes terminées. Mais laissons cet ennuyeux sujet. Écrivez-moi à Athènes (au soin de la Légation) gardez-moi votre amitié et venez nous voir en France vers mai ou

(1) *Ma sœur Henriette*, O. C. IX.

juin de l'année prochaine. Que j'aimerais à causer avec vous surtout de votre Amérique qui est pour moi le plus étrange des problèmes.

265

A François-Marie Luzel

Paris, 5 novembre 1864

Cher Monsieur,

Je vous écris à la hâte, à la veille d'un départ pour un voyage de plusieurs mois.

On a été très satisfait au ministère de l'Instruction publique des résultats de votre mission. M. Bellaguet m'en a parlé, et m'a dit que votre rapport était plein d'intérêt. Il avait été convenu qu'il me le remettrait. Mon départ pour la campagne, où j'ai passé cet été, a empêché que cette intention n'ait été exécutée. Le rapport n'a pas sans doute été davantage remis à M. de La Villemarqué qui n'est pas à Paris. Je regrette de n'avoir plus que quelques heures à passer à Paris ; sans cela j'aurais éclairci cette affaire. A ce sujet, comme au sujet de la nouvelle mission que vous sollicitez, je vous engage à vous adresser à M. Guillaume Lejean, notre compatriote, qui est maintenant à Paris. Vous le connaissez peut-être. Je vous autorise à lui écrire l'intérêt que je prends à vos travaux, et à le prier de ma part de me remplacer pour tout ce qui vous concerne. M. Lejean est très au courant des choses bretonnes; c'est une tête excellente ; c'est lui que je voudrais voir chargé par le ministère de l'examen de votre rapport ; il pourrait aller à ce sujet voir M. Bellaguet.

Excusez-moi de vous manquer ainsi au moment où j'aurais désiré vous rendre service. J'ai vécu cet été comme un ermite à la campagne, et maintenant mes heures sont

comptées. Je serai de retour vers le mois d'avril. Alors, je serai de nouveau tout à vous.

Croyez à ma sincère amitié

E. RENAN

266

A Jules Mohl

Beyrouth, 3 janvier 1865

Mon cher ami,

Berthelot m'apprend ce que vous avez fait au Collège de France pour que ma destitution ne passât pas comme une chose toute naturelle. Je vous en remercie vivement. Ce que me dit Berthelot ne me laisse pas voir bien clairement quelle a été l'attitude de l'assemblée ; en tout cas, je ne me suis jamais attendu de sa part à beaucoup d'héroïsme. Les actes qu'on fait pour soutenir l'indépendance et la dignité des corps sont, de tous les actes de vertu, les plus désintéressés, les corps étant le plus souvent, en France du moins, composés d'hommes qui tiennent fort peu à être indépendants. J'aime le Collège, je le regarde comme le seul et dernier asile de la science spéciale et libre. J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire pour inculquer cette idée ; ce qui n'empêche pas que MM. Tel et Tel sont sûrement enchantés de ne m'avoir plus pour collègue. Comme dit la chanson turque : « Ainsi va le monde. »

Vous n'avez pas, j'espère, oublié mon article sur les inscriptions hébraïques de Kefr Bereim, ni le bois qui l'accompagne. Ce bois, vous le savez, doit être conservé en vue des livraisons ultérieures de la *Mission de Phénicie*. Dites cela à Derenéménil.

Mon voyage se continue bien. L'Égypte m'a retenu plus longtemps que je ne le pensais. J'ai tout vu, ou à peu près. C'est un phénomène de conservation archéologique sans égal. Le critérium pour la classification des monuments

par époques est très solide. Je partage tout à fait les opinions qui vont à 4 500 ou 5 000 ans d'antiquité avant l'ère chrétienne. J'ai été frappé d'admiration des travaux de M. Mariette. C'est la plus grande entreprise archéologique de ce siècle. Tout cela a été fait dans l'esprit scientifique le plus pur, sans se préoccuper de plaire aux gens du monde, ni de trouver des objets de musée. L'incomparable Musée de Boulaq a été formé sans qu'un seul monument ait été brisé ou atteint par la scie. C'est seulement sous le rapport des publications que Mariette est en retard. A ce sujet, je lui ai suggéré une idée. Une grande difficulté pour lui est d'être obligé de tout imprimer à Paris, à cause des types hiéroglyphiques. Est-ce que, si le gouvernement égyptien demandait pour le Musée de Boulaq une fonte des types de l'Imprimerie nationale, on ne pourrait pas la lui accorder ? Je ne sais si cette affaire s'engagera. Mais si elle s'engageait, je crois qu'il faudrait y être aussi favorable que possible. Il y va d'un intérêt scientifique très considérable.

Présentez mes respects et les compliments de ma femme à M^me^ Mohl, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

267

A François Buloz (1)

Athènes, 2 mars 1865

Cher Monsieur,

Quand je partis de Paris, vous n'y étiez pas ; je priai M. votre fils de vous porter mes adieux. Mon voyage se continue à ma pleine satisfaction. J'ai vu l'Égypte d'une manière tout à fait complète, et étudié quelques points de la Syrie qui m'étaient inconnus. Nous sommes à Athènes

(1 (Coll. Henri de Rothschild.)

depuis quinze jours, tout à fait ravis de cette incomparable antiquité. Je serai de retour vers le 15 mai.

En descendant le Nil, j'ai écrit les principales réflexions qui m'étaient venues sur les antiquités égyptiennes. Cela ferait la valeur d'un fort article. Depuis, je n'avais pu trouver assez de repos pour relire ce travail et y mettre la dernière main. Ces jours-ci, je l'ai repris et achevé. Ma femme va le copier, je vous l'enverrai par le prochain courrier.

Quant à la *Topographie évangélique*, je l'ai épuisée dans ma *Vie de Jésus* ; je n'y reviendrai pas. Je vous parlai de ce sujet avant la publication de la *Vie de Jésus* ; l'article devait se composer des parties topographiques de l'ouvrage, que j'aurais détachées pour la *Revue* ; puis nous renonçâmes à cette idée ; M. de Mars doit se souvenir de cela. Je n'ai pas revu cette fois la Palestine ; il n'y a donc pas lieu de reprendre le sujet.

Il est probable que la Grèce m'inspirera aussi quelque chose ; nous verrons cela plus tard.

Vous avez bien fait de me garder la *Revue*. Vous pourrez du reste l'envoyer à mon domicile, où on me la réservera.

Je serai ici jusqu'au 20 mars à peu près. Si vous avez à m'écrire, votre lettre me trouverait ici jusqu'à cette date. Ma femme envoie ses meilleurs souvenirs à M^me^ Buloz et à M^lle^ votre fille. Elle supporte très bien et très courageusement les fatigues du voyage. Mes amitiés à M. de Mars et à messieurs vos fils.

Votre bien dévoué

E. RENAN

268

Au Dr Gaillardot

Athènes, 5 mars 1865

Mon cher ami,

Nous voici à bon port avec des fortunes bien diverses. Cette lettre vous sera remise par M. Gebhardt, élève de l'École d'Athènes, et jeune homme de vrai mérite que je recommande vivement à vos bons soins.

En vous quittant sur le quai de Beyrouth, j'avais le cœur fort serré et je regrettais vivement que d'impérieuses nécessités ne vous permissent pas de rester plus longtemps avec nous. Je vous avoue, mon ami, que plus tard je me suis réjoui, au contraire, que vous ne vous soyez pas engagé avec nous dans cette rude excursion d'Antioche. Dans cette ville inhospitalière, ce n'est pas sans peine que nous avons réussi à nous caser ; enfin les difficultés de ce pays perdu se sont traduites pour nous en une série de mésaventures qui ont mis à de terribles épreuves le courage de ma femme. J'ai pu, néanmoins, remplir mon programme. J'ai bien vu Antioche, Séleucie, Daphné et j'y ai fait quelques bonnes trouvailles. J'ai reconnu, en particulier, sur les rochers qui dominent la ville, à l'est, le *Charonium caput*, tête colossale d'un fort beau travail, qu'Antiochus Epiphane fit graver à cet endroit pour conjurer la peste. C'est le seul reste qui ait subsisté de la vieille Antioche grecque. Quelle destruction, grand Dieu ! Le mur lui-même disparaît de jour en jour. Mais la nature des environs m'a enchanté. Ces belles plantes qui remplissent les ravins et couvrent les collines autour de la ville, m'ont fait bien souvent penser aux jouissances de botaniste qu'elles vous eussent causées. Je regrettais sans cesse que vous ne fussiez pas là pour me dire leur nom.

D'Alexandrette à Smyrne, nous avons subi aussi plus d'une éclaboussure. Nous avons passé cinq jours à Smyrne

attendant le bateau qui devait nous conduire au Pirée. Le voyage d'Asie Mineure était impossible comme je l'avais toujours pensé. Nous sommes donc venus à Athènes, conformément à notre plan, en attendant la belle saison. Nous sommes enchantés d'Athènes. La ville moderne est très agréable et très gaie. Nous y sommes fort bien installés et entourés d'attentions. Quant à l'antiquité, elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer. C'est la perfection. Le soin, la conscience, la réflexion apportés à ces ouvrages sont une éternelle leçon de goût et d'honnêteté. Le Parthénon dépasse en impression de grandeur tout ce que j'ai vu. L'Erechtéion est un prodige d'élégance et de grâce.

Quel miracle que ces merveilles soient venues jusqu'à nous ! Quand on pense qu'il eût suffi du caprice d'un *aga* pour détruire tout cela.

Nous resterons ici jusqu'au 20 mars à peu près. Puis nous regagnerons Smyrne pour notre voyage d'Asie Mineure. Et notre retour en Syrie ?... Hélas ! mon ami, je l'avais rêvé de bien bon cœur ; mais la froide raison m'oblige vraiment d'y renoncer. Ce qui me reste à faire en Grèce et en Asie Mineure remplira pleinement tout le temps disponible avant les chaleurs. Et puis, il faut se borner; de sérieuses raisons m'obligent à limiter mes sacrifices et à songer au retour. Enfin, des bruits fort graves circulent ici touchant la Syrie. J'y suppose de l'exagération ; cependant, le départ précipité de l'amiral pour Beyrouth prouve qu'il y a quelque chose de sérieux, et après ce que nous avons vu et entendu dans la montagne, je trouve tout croyable. Ceci n'aurait pas suffi pour m'arrêter ; mais vraiment je dois me borner. A moins d'avis contraire, ne comptez donc pas sur moi.

Faites ce que vous voudrez pour Oum el-Awamid. Vous avez le plan et les notes que je vous avais transmis. Fouillez si vous voulez conformément aux idées dont nous avons causé, c'est-à-dire en démolissant les masures et en examinant attentivement chaque pierre. Prenons garde que d'autres ne nous enlèvent ce trésor. En un mot tout ce que vous ferez sera bien fait. Allez-y au moins avec quelques hommes et remuez quelques pierres pour que vous me

disiez aussi votre avis sur l'opportunité de telles fouilles.

Écrivez-moi avant le 20 et, passé cela, à Smyrne. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments ; croyez à ma vive amitié.

269

A la princesse Julie Bonaparte marquise de Roccagiovine (1)

Athènes, 16 mars 1865

Princesse,

Votre lettre si bienveillante, si aimable, m'a été d'une grande consolation. Je l'ai reçue à Beyrouth où me retenaient des soins douloureux. L'objet principal que je m'étais proposé en revoyant le Liban était de faire un pèlerinage au tombeau de ma sœur et de vaquer aux tristes devoirs qu'une fatalité inouïe m'empêcha de remplir il y a quatre ans. Je revenais de ces belles montagnes où j'ai laissé une si chère portion de moi-même, quand je reçus vos précieuses pages remplies d'un sentiment si élevé.

Si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est que depuis ce temps notre voyage nous a laissé à peine quelques intervalles de repos. Je préférais d'abord vous écrire d'Athènes et pouvoir vous dire mon impression sur cette ville extraordinaire, impression que j'attendais moi-même avec une sorte d'anxiété.

Mon attente a été vraiment dépassée et je dois dire que Rome même, quoique si riche d'endroits poétiques, ne m'a pas fait un tel plaisir. L'esprit de gaieté fine, d'éternelle jeunesse, de goût exquis qui fut le privilège de l'ancien peuple d'Athènes, vit encore ici, et, comme un génie du lieu, s'empare tout d'abord de l'étranger.

(1) Les lettres à la princesse Julie ont été publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin et 1er juillet 1924, par le comte Primoli.

Nulle part, pas même à Florence, on ne trouve un si heureux mélange de sérieux et de grâce, de charme et de noblesse. L'honnêteté, la sincérité de cet art grec sont quelque chose qui améliore, calme et repose. Pas une ombre de charlatanisme ; rien pour le décor. Comparé à cela, l'art romain n'est qu'une pose pompeuse, l'art égyptien n'est qu'un grossier tâtonnement. A la vue de ces œuvres achevées, nul sentiment pénible, nul retour mélancolique ou inquiet ; c'est la joie pleine que donne la perfection. La conscience et le soin apportés à l'exécution de ces ouvrages sont vraiment merveilleux. On resterait du temps en contemplation devant une moulure, un chapiteau, un simple mur. Le Parthénon dépasse en vraie grandeur nos églises gothiques les plus gigantesques. L'Erechtéion est un bijou sans égal. Le paysage est à l'avenant de ces chefs-d'œuvre, plein de charme et de légèreté. Enfin la ville moderne est un séjour fort agréable. La population est gaie et douée d'un vif sentiment d'élégance. Peu de coins de terre m'ont autant souri que celui-ci. Nous y aurons passé six semaines et nous commençons avec regret à compter les jours qui nous restent encore.

Mais j'ai à voir les sept églises d'Asie, puis Philippes, puis Thessalonique, puis Corinthe. Sûrement, si je n'étais pas engagé par une sorte de devoir à continuer mes *Origines du christianisme*, je me dévouerais tout entier à l'étude d'Athènes. Quel livre délicieux serait une Histoire d'Athènes, faite année par année, mois par mois, presque jour par jour ! Je ne désespère pas d'amener M. Taine à entreprendre un tel travail ; je l'endoctrinerai obstinément sur ce chapitre à mon retour. Nous avions du reste dignement conquis le droit de nous reposer ici. Notre voyage de la Syrie du Nord et notre navigation d'Alexandrette au Pirée avaient été fort pénibles. J'ai voulu voir Antioche, point très difficilement accessible. Cette course en hiver, dans un pays fanatique et dénué de tout, a mis à de rudes épreuves le courage de mon amie. Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai visité cette ville, second berceau du christianisme après Jérusalem, et que je me suis assis à Séleucie sur le môle du port d'où partit saint Paul, portant avec lui

les destinées religieuses du monde. Que les luttes dont l'écho lointain parvenait jusqu'à moi prenaient de là pour moi un sens simple et clair ! Je me réjouis presque d'avoir été éloigné de France pendant tout cet orage religieux ; pour bien juger du passé, il ne faut pas se laisser trop préoccuper des bruits du présent.

L'Égypte, par laquelle j'avais commencé mon voyage, m'avait aussi grandement intéressé. Ce n'est point la beauté qu'il y faut chercher. L'art, bien que grandiose, y resta toujours médiocre. Mais la valeur scientifique de ces monuments, remontant pour la plupart à une prodigieuse antiquité, est tout à fait hors ligne. M. Mariette a dirigé là une entreprise vraiment unique en ce siècle. Il y a déployé une persévérance, une force de caractère admirables. Je ne puis pas dire que l'Égypte soit mon pays de prédilection. Gâté par la nature, pleine de finesse et de variété, de la côte de Syrie, je n'ai pu m'habituer à ce paysage monotone, à ce sol poudreux et sale, à ces eaux stagnantes ou bourbeuses. Je doute même, avec des médecins bien plus compétents que moi, des vertus attribuées au climat de l'Égypte ; pour moi, je l'ai trouvé irritant et variable à l'excès. Peu de voyages, néanmoins, font une plus profonde impression. La beauté du ciel y est sans égale ; ni l'Italie, ni la Grèce, ni la Syrie ne peuvent donner une idée de cela.

Votre pensée, princesse, relativement à la Bibliothèque du Vatican, était excellente. Mais j'ai appris par des journaux que vous étiez de retour à Paris ; il n'y a donc plus lieu d'y donner suite. Je ne crois pas, du reste, que la Bibliothèque du Vatican, en supposant que des savants libres puissent un jour y travailler à l'aise, réserve de grandes surprises en ce qui concerne l'antiquité. Ce sont les Archives pontificales et celles de l'Inquisition qui offriraient des trésors pour l'histoire du moyen âge et pour celle des temps modernes.

Vivant depuis quatre mois en compagnie des morts, j'ose à peine vous dire les réflexions qui me sont venues sur des événements que vous voyez de si près et sur lesquels j'aimerais tant à avoir votre opinion. J'ai toujours regardé l'union des qualités si grandes et si diverses de l'Empereur

et du prince Napoléon comme la condition de salut pour notre pays. Le césarisme vit et prospère par ces sortes d'associations. La plus belle époque de l'Empire romain a été celle des Antonins, où le principe d'adoption et de partage du pouvoir prévalut. La marque de confiance que l'Empereur a donnée au prince m'a donc causé une grande joie (1). La haute sagesse et la profonde modération de l'Empereur combinées avec l'esprit pénétrant, la facilité, la brillante initiative du prince peuvent faire des merveilles. En ce qui concerne la question religieuse, je pense qu'il faudrait tendre tout doucement à la séparation de l'Église et de l'État. Il vaudrait mieux, ce me semble, moins demander à l'Église et aussi lui accorder moins ; se mêler moins de ses affaires, mais aussi ne pas la laisser se mêler désormais de l'État ; donner à l'évêque toute liberté pour sa correspondance et ses mandements, mais ne pas lui accorder les destitutions et autres mesures d'intolérance qu'il réclame au nom d'une prétendue religion d'État. Mais que vous dirais-je sur ce sujet, princesse, que votre sens droit et votre ferme jugement n'aient déjà su voir ? Après mon retour qui aura lieu vers la fin du mois de mai, je me promets comme une vraie fête de m'entretenir avec vous sur ces graves sujets.

Veuillez me permettre de présenter ici mes devoirs à M. le marquis de Roccagiovine et daignez agréer, Madame, l'expression du profond respect et des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Napoléon III, après une période de demi-brouille avec le prince Napoléon (Jérôme), appela celui-ci à la vice-présidence du Conseil privé, organisme chargé de la préparation des projets de loi et des sénatus-consultes. Les deux cousins se brouillèrent de nouveau après le discours d'Ajaccio, ce qui entraîna la démission du prince Napoléon du Conseil privé.

270

Au Dr Gaillardot

Athènes, 26 mars 1865

... Après-demain nous quittons définitivement Athènes non sans de vifs regrets. Notre séjour ici a été extrêmement agréable. L'incomparable beauté des monuments frappe et attache d'autant plus qu'on les étudie davantage. Nous aurons passé six semaines à Athènes ; nous y reviendrons encore pour quinze jours et je vous assure que ce n'est pas trop. La nature est charmante aussi et presque égale en beauté à celle de Syrie. Le climat est bien plus doux et sûrement, sous le rapport des habitants, il n'y a nulle comparaison possible.

Après-demain, 28, nous partons donc pour Smyrne. Nous ferons notre voyage d'intérieur qui durera environ vingt jours. Puis nous irons à Constantinople, puis à Thessalonique et Philippes, puis nous reviendrons à Athènes d'où nous ferons la course de Corinthe. Tout cela nous ramènera à Paris vers le 15 juin. Vous voyez que nous reculons toujours ; c'est la faute des admirables choses que nous voyons.

J'ai enfin trouvé le loisir d'achever la lettre d'Égypte que je destinais à la *Revue* et je l'ai envoyée à Buloz. Ma lettre, transmise par M. Gebhardt, vous aura dit pourquoi j'ai dû renoncer à voir la Syrie pour cette fois. Je le regrette sans doute ; mais qui ne sut se borner ne sut jamais voyager. J'ignore ce que vous aurez décidé pour votre printemps ; tout ce que vous ferez sera bien fait. Écrivez-moi le plus tôt possible et croyez, cher ami, à mon vif attachement.

271

A Alfred Maury

Athènes, 28 mars 1865

Mon cher ami,

On est si peu libre en voyage que j'ai tardé à vous écrire bien plus que je ne l'aurais voulu ; voilà que je suis à mes dernières heures de séjour à Athènes et je ne veux pourtant point partir sans vous avoir écrit un mot d'une affaire qui peut avoir pour nos études un certain intérêt.

Il y a trois semaines, environ, j'ai écrit à Mme Cornu à propos d'un papyrus grec qu'on m'a communiqué ici et dont l'acquisition serait sûrement désirable. Je n'ai reçu d'elle ni réponse ni dépêche télégraphique. Peut-être malade ou trop occupée, a-t-elle négligé cette affaire ? Je crois pourtant qu'elle serait à suivre. Je ne vous répète pas tous les détails contenus dans la lettre à Mme Cornu. Il suffit de vous dire que le papyrus est intact, entouré de ses bandelettes, scellées de deux sceaux à légendes hiéroglyphiques. Le propriétaire ne veut pas qu'on l'ouvre et on ne peut l'en blâmer, car des parties pourraient tomber ou se détacher. Dans cet état de choses, d'un autre côté, on achète un peu à l'aveugle. Mais vous savez que les papyrus sont extrêmement rares (Mariette n'en a pas trouvé un seul), et qu'ils constituent le meilleur moyen d'augmenter ce que nous savons de l'antiquité. On n'aurait pas le papyrus à moins de 500 fr. Si Mme Cornu n'a pas le temps de s'occuper de cela, parlez-en à M. Longpérier pour le Louvre, ou à M. J. Wailly pour la Bibliothèque. Il serait fâcheux, peut-être, de laisser passer cette occasion de donner de l'occupation à nos hellénistes qui chôment un peu.

Nos amis communs vous auront, je pense, parlé de ma course en Égypte avec Mariette, et de l'admiration que j'en ai rapportée pour les travaux de votre ami. Athènes m'a fait un plaisir sans égal. Cet art grec est vraiment une espèce

d'absolu, une chose qui n'a pu être faite qu'une seule fois, une leçon éternelle de goût, de sincérité littéraire, d'honnêteté. Aujourd'hui, nous repartons pour Smyrne où j'ai déjà touché, mais la saison alors ne permettait pas les voyages dans l'intérieur. Nous repasserons ici vers le 15 mai. Alors je pourrai donc reprendre l'affaire du papyrus, si vous ou Mme Cornu m'avez mandé quelque chose à ce sujet. Écrivez-moi « aux soins de M. le ministre de France, Athènes ».

Le temps me manque pour vous parler du présent qui est ici fort triste. L'anarchie est au comble, le gouvernement existe à peine (1). On croyait à une révolution il y a quelques jours ; elle est, ce semble, ajournée. Ce qu'il y a de pis, c'est que le roi promet peu ; il est incapable de rien apprendre, et plusieurs traits dénotent un caractère égoïste et très dur. Le comte de Sponneck (2) prend sa tâche en homme dénué de tact et d'élévation. La révolution qui a chassé le roi Othon a été un malheur dont ce pays se ressentira plus d'un demi-siècle.

Je serai de retour à Paris dans les premiers jours de juin. Il sera temps ; mais je n'en suis pas moins très content à tous égards de ce voyage qui m'a fourni une foule d'éléments essentiels pour mes travaux ultérieurs. Je crois que mes *Apôtres* et mon *Saint Paul* y auront beaucoup gagné. J'ai envoyé à la *Revue* quelques réflexions sur l'Égypte, écrites en remontant le Nil avec Mariette, d'Assouan au Caire. Tâchez que l'élection en remplacement de M. Beugnot soit ajournée de façon que j'y prenne part. Rappelez-moi au souvenir de Renier, d'Egger, de Beulé, dont j'ai relu ici les écrits avec infiniment de profit, et croyez, cher ami, à ma vive amitié.

E. RENAN

Présentez mes salutations respectueuses et les meilleurs compliments de ma femme à Mme Maury.

(1) Le roi Georges Ier avait prêté serment à la Constitution en novembre 1864.
(2) Archéologue danois, conseiller du roi.

272

A Victor Le Clerc

Smyrne, 5 avril 1865

Monsieur et savant maître,

M. Waddington, candidat à la place vacante par la mort de M. Beugnot, me prie de vous faire connaître mon opinion sur la partie de ses travaux qui se rapporte à mes études. Je le fais d'autant plus volontiers que cette opinion est en effet très favorable. Deux ou trois monographies que M. Waddington a insérées dans ses *Mélanges de numismatique* sont d'un grand prix pour la philologie. Mais c'est surtout comme explorateur de la Syrie que j'ai appris à apprécier M. Waddington. Nous nous sommes rencontrés en ce pays, et j'ai pu voir quelle conscience rigoureuse et quel zèle il porte dans ses travaux. Les explorations de ce genre exigent beaucoup de jugement et un esprit dégagé de toute obstination. M. Waddington possède éminemment ces qualités. Ses appréciations sur l'âge et le caractère des monuments sont des plus saines. Ses copies d'inscriptions sont excellentes, et le nombre des textes qu'il a relevés extrêmement considérable.

Notre voyage se continue fort agréablement. Notre séjour d'Athènes nous a enchantés. Il a duré six semaines, et pendant ce temps nous n'avons pas éprouvé un moment d'ennui. Je ne faisais que soupçonner l'incomparable beauté des monuments grecs ; ce que j'ai vu a dépassé de beaucoup mon attente. Auprès de cette perfection sans égale, tout ce qu'on voit ailleurs n'est qu'imitation grossière ou tâtonnement maladroit. Les jugements que j'ai énoncés dans le *Discours sur l'état des arts* (1) me paraissent maintenant presque injustes, en ce qu'ils ne marquent pas assez cette immense disproportion.

(1) O. C. VIII.

Demain nous partons pour un voyage dans l'intérieur de l'Asie Mineure, qui me conduira successivement à Éphèse, Tralles, Aphrodisias, Laodicée du Lycus, Hiérapolis, Colosses, Philadelphie, Sardes, Magnésie du Sipyle. Puis j'essaierai de voir Samos et Patmos ; puis nous reprendrons la mer pour Constantinople, Salonique, Athènes, Corinthe et le retour. Je serai à Paris dans la première quinzaine de juin. L'hiver, qui a été cette année exceptionnellement long et pluvieux, nous a beaucoup retardés.

Je n'ai pas, du reste, oublié un moment nos travaux. Je rapporte d'Athènes quelques documents curieux par les traductions grecques de Kalila et Dimna et des romans de chevalerie. A chaque courrier je m'attends à voir l'annonce de la publication de l'édition séparée du *Discours*. C'est probablement le travail des tables qui tient tout en suspens. Je suis honteux de laisser peser sur vous cette besogne ingrate ; je voudrais être là pour vous en décharger.

Assurez nos confrères de la Commission et nos amis de l'Académie de mes sentiments les plus dévoués, et croyez, cher maître, à l'affection et au respect sans bornes avec lesquels je suis

Votre confrère et ami

E. RENAN

273

Au Dr Gaillardot

Athènes, 25 mai 1865

Mon cher ami,

Nous quittons aujourd'hui Athènes et pour la dernière fois. Notre voyage, depuis que je ne vous ai écrit, s'est continué heureusement, quoique non sans de grandes fatigues. Du 28 mars au 7 mai, nous avons battu l'Asie Mineure. Les voyages en ce pays sont bien plus difficiles que ceux de la Syrie, au moins de la région du Liban.

Les dangers y sont réels. Des bandes de brigands de vingt et trente hommes parcourent le pays. Les escortes n'y font rien et la plupart du temps, les mudhirs n'ont pas à leur disposition un seul zaptié ; et quels zaptiés, grand Dieu ! Nous n'avons fait aucune mauvaise rencontre ; mais pendant plusieurs jours nous avons eu de graves préoccupations ; ces pays sont dans une anarchie impossible à décrire. Les déserts de Syrie sont des pays d'ordre auprès de cela. Là, une fois qu'on a fait pacte avec un chef, on est en sûreté. Ici, il n'y a de pouvoir d'aucune sorte. L'autorité ottomane finit à quatre jours de la côte ; plus loin, on nous a déclaré que nul *bouyourdi* (1) n'avait de valeur et qu'un firman du sultan lui-même ne serait pas reconnu. Nous avons vu, outre Smyrne, Ephèse, Tralles, Aphrodisias, Colones, Laodicée, Hiérapolis, Philadelphie, Sardes. J'ai voulu aussi voir Patmos, mais là nous avons eu toutes sortes de mésaventures. Nous avons pris à Scala Nova une barque grecque qui, par suite des calmes d'abord, des vents contraires ensuite, nous a tenus cinquante-deux heures en mer, sans que nous ayons pu aborder. Les deux points vraiment curieux de ce pays sont Aphrodisias et Hiérapolis ; tout y est grec ou romain, mais d'une étonnante conservation.

De retour à Smyrne après toutes ces courses, nous avons hésité si nous irions d'abord à Constantinople ou si nous retournerions à Athènes. La saison est si peu avancée cette année à Constantinople que nous avons pris le dernier parti. Nous venons donc de passer une seconde quinzaine en Grèce et nos impressions n'ont pas été moins vives que la première fois. Nous avons battu l'Attique, l'Argolide et la Corinthie. Tyrinthe et Mycènes sont deux points d'un intérêt hors ligne. Après les monuments de l'Égypte, voilà sûrement le groupe archéologique daté avec certitude le plus ancien que nous connaissions. Les voyages ici sont de la plus grande facilité. Les gens sont aimables, hospitaliers dans le sens vrai et complet du mot. Le brigandage est réel mais ne fait courir aucun danger sérieux. Le brigand grec est un homme très bien élevé qui parlemente avec

(1) Passeport que les pachas turcs délivraient aux voyageurs.

vous, entend raison, tandis que le brigand d'Asie Mineure commence par vous tirer des coups de fusil à distance, du haut des rochers.

Aujourd'hui, nous partons pour Salonique par un vapeur grec qui nous mène fort lentement le long de la côte, en faisant escale à tous les ports. Nous serons à Salonique le 28. De là, nous irons à Philippes, je ne sais pas encore comment. Nous serons à Constantinople vers le 6 juin et à Paris vers le 20 (1). Et vous, mon cher ami, quand y serez-vous ? Vous n'oubliez pas sans doute votre promesse, pas plus que nous ne l'oublions. Nous comptons sur vous soit à Sèvres où notre famille est déjà installée, soit à Paris. Arrivez dans les derniers jours de juin ; nous aurons le loisir alors de vous raconter nos aventures et de mettre en commun nos souvenirs.

Gebhardt m'a donné de vos nouvelles. Il est enchanté de vous mais pas très content de Mariette. Mariette a bien tort de porter dans ses études et ses relations cet esprit exclusif et jaloux. Il se fera tort par là et quel bien cela fait-il à la science ? La culture intellectuelle se compose de mille directions diverses qui doivent se croiser sans se contrarier.

(1) Renan et sa femme arrivèrent à Sèvres le 30 juin.

274

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 20 juillet 1865

Que j'ai pensé à vous, cher ami, pendant ces temps d'épreuve (2) ! Je connaissais trop votre caractère pour ne pas savoir où vous entraînerait votre dévouement. Chaque jour, je recherche avec avidité dans les journaux les nouvelles de l'état sanitaire d'Alexandrie, et je vois qu'heureusement il s'améliore. Mais j'ai bien pensé, en effet, que ce fatal événement nous priverait cet été du plaisir de vous

(2) Une épidémie de choléra sévissait à Alexandrie.

voir. Pourquoi, cependant, cher ami, voulez-vous remettre votre voyage à l'an prochain ? L'été n'a pas de charme à Paris ; on n'y trouve personne : je n'ai jamais éprouvé dans aucun voyage un temps plus fatigant que celui que nous avons ici depuis notre retour. A votre place, je n'hésiterais pas à partir à la fin de septembre, si vous êtes libre à ce moment. Vous éviteriez ainsi la plus mauvaise saison d'Alexandrie et vous prendriez un repos dont vous devez avoir tant besoin...

Nous avons longuement parlé de vous avec Mme Cornu. Elle avait parlé de votre affaire à l'Empereur. L'Empereur paraissait décidé à réunir les deux places de médecin sanitaire du Caire et d'Alexandrie en augmentant les appointements de la personne chargée du double service. M. Drouyn de Lhuys avait dû être informé de cette combinaison. Mme Cornu était surprise que vous n'en ayez pas entendu parler. Depuis qu'elle avait vu l'Empereur à ce sujet, elle avait entendu dire que le Dr Burguières avait à peu près réussi à rétablir son crédit près du vice-roi par sir Henry Bulwer, et qu'il annonçait l'intention de retourner au Caire. L'Empereur connaît bien la ligne de conduite suivie par le Dr Burguières. Mme Cornu ne savait au juste que croire. Tenez-moi au courant de ce que vous savez de votre côté et de ce que vous désirez...

275

A la princesse Julie

Sèvres, 26 juillet 1865

Princesse,

Mme Cornu m'a remis, quelques jours après mon retour, votre lettre de Rome du 26 avril. J'avais appris en Orient le malheur qui vous a frappée postérieurement à cette dernière date (1). Il n'y a pas de consolations pour de telles

(1) La princesse Julie avait perdu, le 21 mai 1865, sa fille Lætitia, âgée de quinze ans.

douleurs, et si je ne connaissais, Madame, l'élévation de votre esprit et de vos sentiments, j'oserais à peine toucher à une plaie qui saigne encore. Mais je trouve qu'en ces cruels moments les plus imposteurs sont ceux qui cherchent à distraire l'âme de la triste pensée qui lui sert d'entretien. Certainement les anciennes croyances religieuses, avec leurs assurances précises, avaient pour ces pertes irréparables des adoucissements merveilleux. Si nos idées morales et philosophiques sont muettes devant la mort, c'est notre faute. La vérité pure, si nous savions la voir, serait plus belle et plus consolante que la vérité entourée de nuages et de voiles.

Je crois de plus en plus que le sentiment qui fait le fond de la religion est vrai, que ce sentiment ne disparaîtra pas comme tant d'erreurs dont le progrès de la raison a fait justice. Mais quand arriverons-nous à trouver une expression pour cet infini qui nous écrase et nous éblouit, plutôt qu'il ne nous réchauffe et ne nous éclaire ? Il est pénible d'être obligé de s'en remettre à l'avenir pour la satisfaction des besoins les plus impérieux du cœur.

J'ai porté ces problèmes avec moi dans tout mon voyage et j'espère que ce voyage ne sera pas inutile pour donner la vie et la vérité au tableau que j'essaie de faire de la crise religieuse du premier siècle. D'un bout à l'autre nous avons été extrêmement favorisés. Notre santé est excellente ; le courage de ma chère compagne ne s'est pas un moment démenti. Notre course d'Asie Mineure a été rude et non sans danger, mais très fructueuse. Notre visite à Corinthe et à Salonique n'a été qu'une promenade. La Macédoine m'a enchanté. Je crois que je réussirai à donner à ces villes et à ces pays leur physionomie propre à l'époque dont j'ai à traiter. Nous avons fini par Constantinople, qui est bien la plus merveilleuse fête pour les yeux qu'on puisse rêver. Mais tout s'y borne au pittoresque du paysage. A l'exception de Sainte-Sophie qui est une œuvre de génie, Constantinople n'a pas un monument qu'on puisse appeler beau. L'état social et politique du pays m'a fort intéressé. La Turquie traverse une sorte de crise ; elle est en train de se reconstituer ; sans s'être améliorée, elle s'est remarqua-

blement fortifiée, cela est étrange, mais réel. Si l'état actuel des choses en Turquie dure encore quinze ans sans secousse grave, l'Empire ottoman, qu'on avait pu croire près de se disloquer, est raffermi pour des siècles. L'action de la France dans ces parages est, depuis quelques années, bien affaiblie.

L'éclat qui a eu lieu entre l'Empereur et le prince Napoléon m'a fort attristé (1). La France n'a pas trop de toutes ses ressources pour faire face aux difficultés du présent et de l'avenir. Je crains que le ministère de l'Empereur, satisfait de régner seul et manquant de stimulant, ne s'endorme et ne s'aveugle sur les exigences du temps et du pays.

Je suis tout entier à mon histoire des Apôtres, dont j'espère donner un volume dans six mois. Je suis bien heureux de pouvoir vous annoncer, princesse, que mon petit Ary, à l'état duquel vous avez eu la bonté de vous intéresser, va miraculeusement bien. Le pauvre enfant, que nous avions laissé paralysé des jambes et cloué sur son lit, nous l'avons trouvé alerte et gai, quoique un peu courbé encore. Nous espérons tout à fait le conserver et sans infirmité grave.

La princesse Charlotte, que j'ai vue il y a quelques jours, m'a dit que nous pouvions espérer votre prochain retour. Croyez, Madame, que personne ne l'attend plus impatiemment que moi et n'est avec de plus respectueux sentiments

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Dans un discours prononcé à Ajaccio le 15 mai 1865, le prince Napoléon, ayant parlé avec sévérité du gouvernement, fut blâmé par Napoléon III dans une lettre qui parut le 27 mai au *Moniteur*.

276

A Michel Amari

Sèvres, 15 août 1865

Mon très cher ami,

A mon retour de mon long voyage *in partibus transmarinis*, j'ai trouvé votre bonne lettre, qui m'a été une grande joie. Notre amitié ne doit pas se mesurer à notre correspondance. Je vous savais très occupé, j'hésitais à distraire un seul de vos moments des intérêts d'une cause que nous aimons tous et que vous servez si bien. Connaissant votre caractère, j'ai à peine regretté pour vous les circonstances qui vous ont rendu à vos études ; mais je les ai regrettées pour l'Italie. Il est inévitable qu'à ses débuts le royaume ait à lutter, en fait d'instruction publique, contre des prétentions déplacées, souvent même charlatanesques. Vous étiez admirable pour cela. Un sérieux absolu, l'horreur de la réclame me paraissent les qualités essentielles d'un ministre de l'Instruction publique. Puissent tous vos successeurs être à cet égard aussi purs que vous !

Je suis avec passion vos grandes péripéties italiennes. Je suis frappé d'admiration pour le bon sens pratique de vos populations. C'est la première fois qu'on voit l'esprit politique dans une nation tout entière. C'est la gloire de l'Italie qu'elle seule peut réparer le mal qu'elle a fait à l'Europe au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle en restaurant le catholicisme dans sa forme romaine, jésuitique, inquisitoriale. Elle nous doit de défaire cela, et j'espère qu'elle n'y faillira pas. Vos prochaines élections sont une affaire capitale ; nous les attendons avec anxiété. Si le parti catholique a seulement une forte minorité, le parti réactionnaire en tirera ici une grande force. Quant à la convention du 15 septembre, mon opinion est que l'Empereur n'évacuera pas Rome, s'il n'y a quelque chose d'arrangé pour le pape. L'Empereur n'avouera jamais à la face de l'Europe qu'il aban-

donne le pape à la révolution. Il veut sincèrement sortir de Rome ; il veut la solution la plus italienne et la plus libérale qu'il soit possible. Mais il faut qu'il puisse dire aux catholiques qu'il est sorti de Rome parce qu'il n'avait rien à y faire, parce que la situation du pape était assurée, etc. Si le pape veut organiser sa propre défense, instituer des zouaves pontificaux, des chevaliers de Malte et autres milices saintes, c'est bien ce qui peut arriver de plus heureux. Alors l'Empereur se retirera sans hésitation. Sinon, ma foi ! je ne sais plus que vous conseiller ; il vous faut un ministère Machiavel, ni vous ni moi ne serons de ce cabinet-là. L'Empereur devient de plus en plus timide, réservé, porté aux atermoiements et aux demi-mesures. N'attendez de lui rien de radical.

J'ai lu avec un vif intérêt le livre de M. Perez (1). On n'a jamais pénétré plus profondément dans la philosophie dantesque. Par moment, cependant, quoique je ne sois pas atteint de la « mythophobie », dont parle l'auteur, je crains qu'il n'abuse un peu de l'allégorie. On ne peut en tout cas être plus ingénieux, plus pénétré de l'esprit du moyen âge italien. Remerciez vivement l'auteur pour moi. Je ne sais qui pourrait bien rendre compte de ce livre parmi nous. Nous n'avons plus de critique sérieuse, le genre oratoire des journaux et des revues l'a tuée. J'en parlerai cependant à quelques personnes.

Je suis plongé dans mon histoire des Apôtres ; j'y travaille jour et nuit. J'aurai un volume prêt dans quatre ou cinq mois. Un autre, tout consacré à saint Paul, suivra à un très court intervalle. C'est en pensant à des amis et à des appréciateurs tels que vous que je trouve le courage de continuer de difficiles travaux et d'oublier les injures des sots. Gardez-moi cette amitié et croyez bien à la mienne

E. RENAN

M. Sanguinetti, que j'ai vu hier, vous envoie ses compliments ; tous nos amis communs vont bien.

(1) Francesco Perez, *Beatrice svelata, preparazione all' intelligenza di tutte le opere di Dante Alighieri*, Palerme, 1865.

277

A. M. Brunswik

Sèvres, 18 août 1865

Cher Monsieur,

J'ai été si fort occupé depuis mon retour que j'ai tardé plus que je ne l'aurais dû à vous écrire. Croyez bien cependant que nous n'oublions pas Constantinople, les agréables moments que nous y avons passés et les personnes à qui nous les devons. Merci de vos bonnes lettres ; elles nous ont fait grand plaisir. Nous n'avons pas encore reçu l'envoi que vous nous avez annoncé et où doivent se trouver les livres de M. Véfik, etc. En revanche, Lévy m'a fait part de vos lettres ; je lui ai parlé chaudement de vous; on a dû vous expédier un paquet de livres pour Amyot ; j'ai demandé qu'on y joignît un exemplaire de tous mes écrits, que je vous prie d'accepter comme un souvenir de moi. J'ai dit qu'on vous adresse aussi un exemplaire de mes principaux écrits pour M. de Castro.

J'ai parlé ici à diverses personnes du projet dont nous avons souvent causé, j'ai trouvé le terrain tout à fait préparé. La fondation d'établissements du genre de ceux dont il s'agit est à peu près décidée en principe. Un autre point qui est acquis, c'est que les collèges en question seraient, sous le rapport financier, des établissements privés, recevant seulement du ministère de l'Instruction publique les professeurs et la direction générale des collèges analogues, en un mot, à nos collèges Stanislas et Rollin. C'est bien là, vous voyez, le plan auquel vous songiez aussi. Quant au mode d'exécution, il différerait selon les villes. Je ne pense pas que, pour Constantinople, on ait recours à une souscription. J'ai parlé au ministre (1)

(1) Victor Duruy. Le lycée de Galata Seraï où l'on enseignait le français s'ouvrit le 1er septembre 1868, il eut d'emblée plus de 600 élèves.

de vous, de votre note, de la somme que vous vous faites fort de réaliser. Mais pour Constantinople, il a évidemment un autre plan. Si la souscription était réalisée, sans aucune initiative de sa part, assurément il accepterait et procéderait sur cette base à l'organisation ; mais il ne prendra pas l'initiative de provoquer la souscription. Êtes-vous bien sûr que cette souscription, si elle n'est pas officiellement provoquée, atteindrait le chiffre que vous dites ? M. de Castro en doutait. Il ne faudrait pas se lancer sans être certain du succès, car un essai manqué serait préjudiciable à celui qui l'aurait tenté et à la réussite de l'entreprise définitive. Je crois donc qu'il vaut mieux attendre. La chose se fera, je l'espère. Elle est tellement mûre que, de tous les côtés, les personnes les plus diverses arrivent à y penser.

Je travaille activement à mes *Apôtres*. J'espère qu'un volume sera prêt dans quatre ou cinq mois. Le volume suivant, qui sera uniquement consacré à saint Paul, pourra paraître peu après. La publication de mon premier voyage m'occupe beaucoup aussi (1). Mon absence prolongée m'a bien retardé, mais je ne le regrette pas, puisqu'elle m'a laissé de si bonnes impressions.

Ma femme me charge de la rappeler au souvenir de M^me^ Brunswik et de l'assurer de toute son amitié. Croyez aussi, cher ami, à toute l'estime que j'ai gardée pour votre courage, votre dévouement, vos rares qualités. Présentez mes meilleurs compliments au D^r^ Castro à qui je pense bien souvent et avec une rare sympathie. Ne m'oubliez pas auprès des personnes que nous avons connues ensemble dans nos courses du Bosphore, surtout auprès de votre ministre et de Malkom Khan. Le souvenir de celui-ci m'est resté des plus présents ; rappelez-lui les supplications que je lui avais adressées d'écrire les choses infiniment curieuses qu'il m'avait dites. Recevez enfin, mon cher ami, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

(1) La *Mission de Phénicie*.

278

A François Buloz (1)

Sèvres, 2 septembre 1865

Cher Monsieur,

Il me sera impossible de vous rien donner pour le prochain numéro. Je suis tout à mes *Apôtres*, qu'il faut que je termine le plus tôt possible. Vous savez que je ne me suis pas engagé pour une date déterminée ; tout ce que je peux dire, c'est que mes premiers moments de loisir après mon grand travail seront pour la *Revue*.

Berthelot va pouvoir maintenant travailler pour la *Revue*. Il est pour le moment à l'inauguration de la statue d'Arago. Dès son retour, je suis sûr qu'il se mettra à l'œuvre ; je l'y pousserai, soyez sûr.

Tout à vous E. RENAN

(1) (Coll. Lovenjoul.)

279

A François-Marie Luzel

Sèvres, 8 septembre 1865

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi d'avoir un peu tardé à vous répondre. J'étais plongé jour et nuit dans un travail qu'il m'était bien difficile d'interrompre ; demain je remets à l'imprimerie le manuscrit de mes *Apôtres*, et je profite de ma première soirée libre pour causer avec vous.

Il est tout à fait urgent d'en venir à une publication de vos résultats, qui sans cela s'enterreraient au ministère

sans profit pour le public. Votre idée de joindre vos manuscrits antérieurement acquis à ceux que vous avez recueillis dans vos missions est juste et libérale. Je ne vois pas bien seulement comment le ministère ferait *directement* une telle publication. Le ministère ne publie directement, c'est-à-dire en faisant les frais sur son budget, que dans des cas très rares. Sa manière d'encourager une publication est d'y souscrire après qu'elle est faite. Il est bien certain que si vous pouviez trouver un éditeur pour faire les avances de votre publication, ou si vous pouviez faire vous-même ces avances, vous obtiendriez ensuite une souscription qui couvrirait ces avances, ou à peu près. Il y a encore un autre mode de publication auquel vous pourriez songer. L'Imprimerie impériale a tous les ans à son budget un fonds considérable destiné à des impressions gratuites. L'autorisation pour ces impressions est accordée par le garde des sceaux, sur la proposition d'une commission composée d'hommes très éclairés, à quelques-uns desquels je pourrais faire comprendre l'intérêt de votre publication. Dans ce cas, il faudrait commencer par présenter votre manuscrit entièrement achevé ; car la commission ne juge que des ouvrages finis et prêts à être imprimés. Écrivez encore à M. Bellaguet à ce sujet, si vous n'avez pas reçu de réponse de lui, et demandez-lui comme simple conseil de vous indiquer le mode de publication qu'il croit le meilleur. M. Bellaguet est un homme judicieux et bienveillant, bien que sûrement sa mémoire ait été en défaut quand il a dit à M. Lejean ce que celui-ci vous a redit. C'est bien lui qui m'a *offert* la communication de votre rapport, et je suis sûr de vous avoir rendu exactement son entretien. Mais ceci est tout à fait sans conséquence.

Quant au changement que vous désirez dans votre position, rien de plus juste assurément. Je vous conseille bien de renoncer tout à fait à demander une place de professeur à Paris ou de bibliothécaire en cette même ville. Les places de professeur à Paris sont très absorbantes ; une telle place, d'ailleurs, vous enlèverait à ces études que vous cultivez avec tant de succès. Les places de bibliothécaire à Paris se donnent, sauf un très petit nombre, à ceux qui savent

le mieux attendre, importuner, se faire appuyer. Cela ne vous va pas du tout. Pourquoi ne songez-vous pas à une place de bibliothécaire dans une ville importante de Bretagne ? Je suis si peu au courant de l'administration que je ne sais qui nomme à ces places. Vous pourriez en même temps vous arranger pour que les manuscrits que vous avez recueillis fussent donnés à cette bibliothèque. Quant à un avancement dans l'enseignement secondaire, vous y avez tant de droit que je suis persuadé qu'une demande faite en ce sens réussirait. Rédigez donc une lettre au ministre, ou vous exposerez votre désir et vos titres. Rappelez naturellement vos missions, les lettres que vous avez reçues du ministère, la souscription qui a été accordée à *Sainte Tryphine.* Par-dessus tout, joignez à votre lettre l'article de M. Sainte-Beuve ; notez d'un trait à la marge ce qui vous concerne dans cet article, et rappelez-le encore dans la lettre. Si vous voulez, j'ajouterai à votre lettre quelques mots pour dire tout le bien que je pense de vos recherches. Il est probable, du reste, que je verrai sans tarder le ministre et M. Bellaguet, et que je pourrai leur parler de vos affaires.

Une nouvelle mission pour les chants populaires vous serait sans doute accordée ; mais attendez pour la demander que l'affaire de votre nomination soit réglée.

Croyez à ma parfaite amitié

E. RENAN

280

A Henry Harrisse

Sèvres, 4 novembre 1865

Excusez le retard que j'ai mis à vous répondre. J'avais mis votre lettre parmi les plus pressées : ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu me mettre à réparer l'immense arriéré de ma correspondance. Depuis mon retour d'Orient, je ne me suis pas accordé une heure de répit. J'ai voulu

finir vite, et cependant avec tout le soin possible, mon volume des *Apôtres*. Mon travail personnel touche maintenant à son terme et je ne paraîtrai pas néanmoins avant le mois de janvier. Je revois tout, comme pour la *Vie de Jésus*, avec la plus extrême minutie.

Le volume que je vais donner sera donc intitulé *Les Apôtres*. Ce sera le second volume des mes *Origines du christianisme*. Le 3e volume des dites *Origines* aura pour titre *Saint Paul*. Le volume intitulé *Les Apôtres* contient tout l'intervalle entre la vie de Jésus et les grandes missions de saint Paul. Saint Paul y figurera bien déjà, mais il n'occupera pas le premier rang, comme dans le volume qui lui sera presque exclusivement consacré. Cette coupe des volumes m'a été imposée par les nécessités du sujet. Saint Paul est entré dans une Église toute formée. Il faut expliquer la formation de cette Église. Mon opinion est d'ailleurs qu'on s'exagère l'importance de saint Paul dans la formation du christianisme. Comme nous savons sa biographie mieux que celles des autres apôtres, comme nous avons ses écrits, nous nous figurons qu'il eut au 1er et au second siècle le rang qu'il eut plus tard, à l'époque où, le canon des Écritures étant formé, la théologie devint scriptuaire. Pour moi, le vrai fondateur du christianisme est Jésus ; après lui, la seconde place appartient au groupe galiléen, aux disciples primitifs. Saint Paul ne vient que sur le 3e plan. Le volume intitulé *Saint Paul* paraîtra sûrement dans le courant de 1866. Il est très avancé. Car le 2e et le 3e volume des *Origines* demandaient à être faits en même temps. Le 2e ne pouvait être fixé, sans que le 3e fût tout entier esquissé.

Je suis très content de mon voyage. J'avais besoin de prendre un nouveau bain d'antiquité. Je vois bien maintenant le monde des premiers siècles, et j'espère le faire vivre. Et puis, il n'est vraiment pas permis de parler d'histoire ancienne sans avoir vu la Grèce. Quelle merveille, mon ami ! Athènes dépasse tout ce qui existe au monde d'une distance infinie. C'est l'absolue perfection. Tout ce qu'il y a d'art partout ailleurs n'est, à côté de cela, que tâtonnement maladroit ou imitation grossière. J'ai passé

au pied de l'Acropole deux mois vraiment délicieux.

C'est pour moi joie et honneur de songer que vous vous occupez de moi. Nul ne peut le faire si bien que vous et je compte entre les récompenses de mes travaux d'avoir trouvé un interprète tel que vous. Quant aux affaires de Trubner et de Lévy, je ne m'en occupe pas. Je n'entends rien aux affaires, rien, ce qui s'appelle rien. J'ai pour principe que le savant doit rester étranger à l'exploitation commerciale de ses écrits. Pourquoi les éditeurs anglais ne font-ils pas ce que les autres trouvent tout naturel ? Les autres traitent avec Lévy, pourquoi ne le font-ils pas ? Je travaille mes livres comme des œuvres d'art absolument désintéressées. Que les Anglais me lisent, j'en suis fort aise, mais je n'ai pas plus de sacrifices à faire pour eux que pour toute autre nation du globe. L'Allemagne, c'est autre chose ; là sont mes maîtres, là sont mes émules, là sont les grands connaisseurs pour lesquels j'écris. Je n'ai aucune exception à faire pour l'Angleterre à la règle générale que je me suis tracée.

Votre *Bibliotheca Americana vetustissima* me paraît une fort belle entreprise. Ma chère Henriette, dans un travail sur les découvertes du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, n'avait employé aucune source inédite. Tout ce qu'elle avait consulté, sûrement vous le connaissez.

Comprenez bien, cher ami, ce que je vous ai dit tout à l'heure. Pour vous, je suis prêt à tout faire. Je dirai au genre humain tout entier que vous êtes mon traducteur chéri, choisi par excellence. Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, je le ferai, et Lévy fera sans doute ce que je lui demanderai. Mais je n'ai pas de faveur à lui demander pour Trubner, que je ne connais pas, et qui, autant qu'il me souvient (car j'ai la mémoire fort courte en pareille matière), montra il y a deux ans beaucoup de rouerie, autant du moins que j'ai pu comprendre, car les profondes combinaisons de ces marchands m'échappent. Mais vous, cher ami, je ferai tout au monde pour vous faire plaisir, car je vous assure qu'il y a peu de sympathies aussi vives que celle que j'ai pour vous. Quelle niaiserie, du reste, que tous ces traités internationaux de propriété littéraire et de traduction !

Voyez dans quelles toiles d'araignées cela nous engage. Les marchands seuls en profitent. On a exagéré tout cela. *Farniente* en pareille matière est ma devise. L'artiste jette son œuvre par le monde et puis *abeat quo libuerit*. Ne me punissez pas de mes retards à vous répondre par d'autres retards.

281

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 24 novembre 1865

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, cher ami ! Pardonnez-moi. J'ai travaillé cet été comme un lion ; je commence à peine à respirer. Suquet, qui nous est arrivé ici il y a quelques jours, nous a donné de bien bonnes nouvelles de vous. Nous en avons été bien heureux. Mais savez-vous, cher ami, que, contre vent et marée et malgré vous, vous finirez par faire fortune ? Quand Suquet nous a conté vos récentes faveurs, nous nous sommes tous écriés : « Oh ! l'intrigant ! Nous avions bien dit qu'il ferait son chemin. » Plaisanterie à part, votre conduite dans l'épidémie a été admirable. Recevez-en mes meilleures félicitations. Et quelle joie si vous pouviez nous venir ! Suquet me le laisse espérer. Ne vous laissez pas arrêter par l'hiver. C'est la seule saison pour voir Paris. Pendant l'été, tout le monde est absent. Venez, nous sommes en train de nous réinstaller, nous aurons une chambre à vous donner.

Comme vous m'aviez dit que vous ne songiez venir avec votre fils que vers Pâques, je n'ai pas fait de démarches pour la bourse dans un lycée. Il n'y aurait pas eu d'avantage à s'y prendre si longtemps à l'avance. Quand nous nous y mettrons, je regarde le succès comme très probable.

La mort de Mme Mariette nous a fort affligés. La maison de notre pauvre ami va devenir bien difficile. J'ai reçu ces jours-ci divers envois de lui, en particulier son catalogue qui m'a semblé précieux. Voici enfin un beau commence-

ment dans la carrière des publications, où il est temps qu'il entre.

Je suis bien contrarié pour la *Mission*. Voilà près de trois mois que j'ai remis à l'Imprimerie impériale la copie de près de deux livraisons de texte, et je n'ai pas encore reçu une épreuve. Cet établissement traverse une crise des plus tristes. Un sot directeur qu'on y a mis désorganise tout et encombre cette typographie modèle d'impressions de pacotille, qui ne laissent plus de temps pour les travaux scientifiques. Je suis bien fâché maintenant de m'être adressé là, d'autant plus que je suis très mécontent des bois insérés dans le texte de la livraison qui a paru durant mon absence. Mais c'est trop tard.

Mes *Apôtres* avancent beaucoup. Le volume paraîtra vers la fin de janvier. Je suis plongé en ce moment dans d'innombrables vérifications de détail qui me prennent beaucoup de temps et me coûtent infiniment de peine...

Mille compliments à M. Dutrey et à Mariette. Tâchez de venir, écrivez-moi de suite, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

282

A M. Sgouta (1)

Paris, 4 janvier 1866

Mon cher Monsieur Sgouta,

Bonne année à vous et à votre beau pays de Grèce. Votre lettre nous a fait grand plaisir ; nous ignorions la fin de vos longues pérégrinations, et nous avions hâte de vous savoir arrivé à Athènes. Toutes ces mauvaises nouvelles politiques nous ont fort affligés. Vous savez quelle admiration j'ai pour la vieille Grèce, et quel intérêt je porte à la nouvelle.

(1) Lettre communiquée par M. Jean Pommier.

Tout cela est déplorable, mais je persiste à dire que la principale faute est à la diplomatie, surtout à la diplomatie anglaise, qui a commencé par vous faire des limites trop étroites et par vous donner un gouvernement nullement approprié à un peuple renaissant, qui ensuite vous a encouragés à renvoyer un souverain, médiocre il est vrai, mais non mauvais ; qui ensuite vous a donné l'enfant (1) que vous connaissez. Jamais on ne s'est moqué de ses pupilles à ce degré-là. D'issue, je n'en vois pas. Une occupation collective ne ferait qu'aggraver le mal, ce me semble. Un pays renaissant a besoin d'un lest étranger ; il est certain que les deux expériences qu'ont faites les Bavarois et les Danois n'encourageront pas à recommencer. Enfin, vous avez un grand avantage : vous êtes jeunes, vous remontez la destinée, tandis que d'autres la descendent. Le temps est pour vous.

Je crois que ces circonstances nuiront à la loterie des archéophiles. M. de Luynes a répondu à M. Egger qu'il attendrait que l'affaire fût plus engagée. Vous savez que j'ai toujours pensé que la loterie nuirait à l'entreprise principale, ces sortes d'opérations étant ici fort décriées. Je vous avoue que je n'espère pas placer beaucoup des billets que vous m'avez laissés.

(Inachevée.)

(1) Le roi Georges Ier était alors âgé de 18 ans.

283

A François-Marie Luzel

Paris, 20 février 1866

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi ; je suis accablé de travail depuis plusieurs semaines. Votre idée d'une mission pour les chants populaires est excellente. Faites votre demande ; je l'appuierai

d'une note, si vous voulez me l'envoyer. Joignez-y les articles de Sainte-Beuve. Cela réussira, j'espère.

Quant à votre changement de résidence, il ne faut pas compliquer les deux affaires. Réservez cela pour le mois d'août. Si vous avez la mission, d'ailleurs, peu importe que vous restiez encore ce semestre à Lorient.

Je vous écrirai dans un mois plus longuement. Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

284

Au Dr Gaillardot

Paris, 23 avril 1866

Mon cher ami,

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit. Vous me l'avez pardonné, car vous avez pensé sans doute que l'unique cause de ce retard a été la publication de mes *Apôtres*. Je suis libéré depuis quelques jours de cet énorme travail ; j'ai donné ordre qu'on vous l'envoie ; à l'heure qu'il est, vous l'avez peut-être déjà reçu. Cela a traîné plus longtemps que je ne le croyais. J'espérais toujours paraître vers le 1er janvier de cette année. Les innombrables vérifications de détail qu'exigeait ce volume m'ont pris un temps infini. Vous y trouverez une partie de nos impressions de Syrie. Le reste du voyage se retrouvera dans le volume de *Saint Paul*, auquel je vais maintenant travailler et qui est déjà ébauché.

La *Mission* a souffert par suite de tout ceci des retards dont j'ai de véritables remords. Je vais m'y mettre dans huit jours. La troisième livraison de textes est presque prête. Je vais pousser maintenant ce travail très vigoureusement. Combien de livraisons avez-vous reçues ? Vous savez qu'il y en a deux de texte et quatre de planches parues.

J'ai mille fois songé à vous dans les circonstances difficiles que vous venez de traverser. Vous avez montré beaucoup de tête et de courage, et tous les vrais appréciateurs placent très haut vos services. Espérons que la situation sanitaire de l'Orient se détendra et que nous pourrons enfin réaliser cet été votre projet d'un voyage parmi nous. Nous l'attendons avec impatience. Nous partons pour la campagne dans huit jours. De toutes manières, nous aurons à vous caser. Tâchez donc de venir. Justement, j'aurai grand besoin de vous à ce moment pour rédiger ce qui concerne Saïda. Votre venue serait une bonne fortune pour la *Mission*. L'affaire relative à l'obtention d'une bourse pour vos jeunes gens en serait aussi bien avancée.

Nous allons tous bien. Pour notre pauvre Ary, cette expression est un peu relative. Il est toujours bien courbé, mais il est gai, vif, alerte ; nous nous consolons de son infirmité quand nous songeons aux craintes que nous avons eues pour sa vie.

Je n'ai pas de nouvelles de Mariette depuis la mort de sa femme. Comment va ce bon ami ? Ce matin même je lisais dans les *Débats* une note relative au monument persépolitain de Challouf. Mariette a probablement oublié combien j'insistai près de lui sur l'existence d'une partie du monument caché dans le sable. Cette existence était évidente, les affleurements du monument apparaissant au sommet d'une corne de sable, isolée au milieu d'une plaine. Il était clair que la corne de sable s'était formée par l'accumulation du sable autour du monument, et que le haut seul, qui émergeait, avait été martelé. A-t-on eu soin de recueillir les débris ? Je suis persuadé qu'aucun morceau n'a disparu, vu qu'il n'y a pas d'habitation à l'entour...

285

A Hippolyte Taine

Avril 1866

Je viens de voir M. Bertin qui m'a parlé de l'article à faire dans les *Débats* sur *Les Apôtres*. J'ai pour principe de ne jamais me mêler du choix de mes critiques. Cependant, entre nous et M. Bertin, l'amitié et la sympathie sont telles qu'il n'y a pas de réserve à garder.

M. Bertin voudrait que vous fissiez l'article. Il vous en parlera ; il a voulu d'abord que je vous en parle. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'en serais heureux et fier. Mais vous êtes libre, entièrement libre. Ceci est affaire de convenance personnelle et de spontanéité. Je ne vous demande rien ; tout ce que vous ferez sera bien fait.

Si vous faisiez l'article, M. Bertin voudrait le lire avant son départ pour Ischia, qui aura lieu le 15 mai.

Si vous voulez, je vous donnerai quelques livres sur le même sujet que le mien, tels que Stap, Zeller, Reuss. Vous serez très vite au courant. Vous savez, du reste, qu'en pareille matière la préparation générale, que vous avez éminemment, est bien plus que l'information spéciale, qui s'acquiert en quelques heures.

E. RENAN

286

A la princesse Julie

Paris, 28 avril 1866

Chère princesse,

Je reviens de chez M^me^ d'Agoult, de qui je n'ai pu obtenir communication de *Julien* (1). Votre Altesse trouvera pour cette communication des négociateurs plus habiles que

(1) Œuvre de M^me^ d'Agoult.

moi. Je remets l'album à Votre Altesse. Nous partons mardi prochain pour la campagne, mais je viendrai souvent à Paris et j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à Votre Altesse aux jours où je peux la trouver. Agréez, princesse, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur

E. RENAN

287

A X...

Sèvres, 14 mai 1866

Cher Monsieur,

Dès à présent, laissez-moi vous dire combien je suis frappé de vos articles (1). Vous connaissez admirablement le sujet, tout ce que vous dites, bien que m'inspirant des réserves que je vous expliquerai plus tard, est d'un homme parfaitement au courant et né vraiment pour ces études. Je vous croyais plus mystique ; mais même vos excellents articles sur la *Vie de Jésus* ne m'avaient pas révélé une érudition aussi spéciale. Vous êtes avec Scherer, Reuss et Réville et deux ou trois autres, les vrais juges pour lesquels on travaille. C'est un bonheur pour moi de trouver, au milieu de l'incompétence générale, de tels critiques.

Sur le fond, j'aurais tant à dire que j'hésite à entamer ce sujet par écrit. Et puis, j'aime mieux attendre que vous ayez fini votre série. Si vous passez par Sèvres rive gauche, arrêtez-vous donc quelque jour. J'y suis, sauf de très rares exceptions, le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche. A Paris, vous me trouveriez rue Vaneau 29, le lundi, le mercredi, le vendredi vers midi.

E. RENAN

(1) (Coll. Arthur Meyer.) Il s'agit d'articles sur *Les Apôtres*.

288

A Edmond Scherer

Sèvres, 16 mai 1866

Mon cher ami,

Aujourd'hui seulement, j'ai lu votre bel article ; je vous en remercie vivement ; c'est un savant et éloquent morceau tel que vous avez coutume d'en faire. Vous m'esquissez par avance mon saint Paul d'une façon si sûre que je n'aurai presque qu'à remplir le cadre que vous avez tracé. Je persiste à croire qu'entre Jésus et saint Paul, il fallait un livre, saint Paul n'ayant fait qu'entrer dans une Église déjà formée. Je ne puis non plus accorder à saint Paul une place tout à fait aussi haute que celle que vous lui attribuez, quand je vois combien peu le second siècle se soucie de lui. Mais sur sa forte originalité, nous sommes pleinement d'accord. Je m'attendais que (*sic*) vous feriez une recension des points principaux, par exemple du récit de la résurrection qui est le morceau auquel je tiens le plus. Vous seul en France en étiez capable. Je ne trouve pas précisément de contradiction entre l'opinion critique que j'énonce sur les *Actes* et l'usage que j'en fais. Zeller et les autres ont été beaucoup trop loin. C'est de l'histoire arrangée, *tendancielle* au plus haut degré, mais non de l'histoire tout idéale. Quand je ne m'appuie que sur les *Actes*, je remplis mes phrases de *peut-être, on racontait que*... Quant aux incidents servant de *substratum* aux récits miraculeux, je crois qu'il y en a toujours un. Dans l'état d'exaltation religieuse, les conversations, les inspirations subites, etc., reposent sur deux choses : 1° sur un état d'âme qui prédispose à voir en tout le doigt de Dieu ; 2° sur des petits hasards, qui seraient insignifiants pour tout autre, mais qui pour l'illuminé sont des manifestations de Dieu. La *Vie des saints* est pleine de cela ; songez en particulier à Ignace de Loyola, qui ressemble à saint Paul. Dans les réveils américains,

chez les mormons, les conversions sont aussi amenées presque toutes par des incidents tenus pour providentiels : une indisposition, un accident, souvent des circonstances puériles. Les choses religieuses sont très grandes dans leur esprit, très petites dans leurs détails. Supprimer ces détails quand ils nous sont fournis par des textes fort anciens, quoiqu'en grande partie légendaires, m'eût semblé fausser l'histoire. Une histoire des origines du christianisme faite en s'en tenant à des généralités philosophiques ne montrerait nullement ce qu'il y eut d'enfantin, de bizarre, de choquant à côté du sublime de ses origines. Lisez la publication que font les saint-simoniens sous le titre de *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, on y voit ce mélange à la perfection.

Je n'en finirais pas sur ce sujet infini. Présentez mes respects et nos meilleurs compliments à M^me^ Scherer et croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

289

A. M. Brunswik

Paris, 7 juin 1866

Cher Monsieur,

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit. Mais croyez bien que le bon souvenir des journées que nous avons passées ensemble à Constantinople ne s'est pas affaibli en moi. Aujourd'hui même, nous nous rappelions, ma femme et moi, qu'il y a juste un an nous arrivions à Péra où vous nous fûtes si secourable. Ces grands événements qui se préparent nous ont fait aussi songer à vous. Que va-t-il en sortir ? C'est le cas de dire avec les musulmans : Dieu le sait. Il me paraît difficile en tout cas que le monde où vous vivez n'en soit profondément atteint. La question d'Orient est au fond de toutes les questions européennes. Celles-ci ne

peuvent être soulevées sans que celle-là le soit également.

Nous avons reçu le portrait de Mirza Malkom Khan et le petit buvard persan que nous a porté M. Giampiétri. Ma femme vous envoie ses meilleurs remerciements. Vous avez reçu, je pense, mes *Apôtres*, que j'ai dit à Lévy de vous envoyer. Je me remets ces jours-ci à mon *Saint Paul* qui, j'espère, sera terminé dans un an.

Depuis votre départ, M. Duruy n'a pas donné signe de vie en ce qui concerne les collèges d'Orient. Je ne l'ai pas vu, et quoiqu'il ait reparlé de ce projet à quelques personnes, je suis certain qu'il n'a rien fait d'important. Il est singulier qu'après y avoir mis tant de flamme, il montre maintenant tant de lenteur. Il est vrai que l'état de M^me^ Duruy, qui est désespéré, absorbe une grande partie de son activité. Peut-être aussi est-il permis de regretter qu'en bien des choses, il soit plus porté à former des projets et à promettre des merveilles qu'à les réaliser. Enfin, nous verrons ; cette idée est si féconde que je ne doute pas qu'elle ne soit relevée. Telle est la crise du moment qu'il faudrait en tout cas attendre des temps plus calmes. Je conçois seulement vos justes préoccupations pour l'éducation de vos enfants.

Présentez mes respects à M. le ministre, à Mirza Malkom et en général aux personnes que nous avons visitées ensemble. Annoncez à Malkom qu'il va paraître dans le *Journal asiatique* une histoire du bâbisme, faite par Mirza Kazem bey, professeur à Saint-Pétersbourg. Je crois qu'il en sera content. Mais certes, s'il voulait nous donner ses souvenirs, cela vaudrait bien mieux encore.

Ma femme envoie ses meilleurs compliments à M^me^ Brunswik, à qui je vous prie de présenter aussi mes salutations respectueuses. Rappelez-moi au souvenir de M. de Castro et de M. Giampiétri.

Croyez à mon amitié la plus dévouée

E. RENAN

290

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 27 juin 1866

Mon cher ami,

Quand donc recevrons-nous une lettre qui nous annoncera votre prochaine arrivée ? Nous le souhaitons bien vivement et pour la *Mission*, nous aurions, je vous assure, bien besoin de vous. Nous arrivons à Saïda aussi bien pour les planches que pour le texte. A chaque instant. M. Thobois et moi aurions besoin de vous consulter.

Ces jours-ci, nous avons repris votre précieux carton de dessins et de plans, et nous y avons fait choix de ce qui doit être reproduit. Où est votre plan de la nécropole ? La place naturelle de ce plan dans la série des planches serait après le plan de Saïda. Voulez-vous que nous réservions là une place pour lui ? Ou bien préférez-vous que nous le donnions plus tard hors rang, quand il sera prêt ? Ce plan formera-t-il une planche, simple ou double, ou bien formera-t-il plusieurs planches ? Outre ce plan et les dessins que vous m'avez déjà envoyés avez-vous encore quelque chose à nous donner de Saïda ? Et le plan de Sour, à quoi vous arrêtez-vous ? Ce dernier point est moins pressé. Quant aux questions relatives à Saïda, elles nous tiennent tout à fait en suspens ; écrivez-nous un mot à ce sujet.

Quelle admirable découverte votre Égypte vient de produire encore ! Certes, il est fâcheux que le hasard ait amené ici une sorte de passe-droit. Mais, pour tout homme sensé, l'honneur de la découverte appartient en réalité à notre ami Mariette, puisque c'est lui qui a commencé et dirigé les fouilles où elle a été faite (1). Seulement qu'il prenne donc des collaborateurs. Deux yeux ne suffisent

(1) Il s'agit de la découverte à Abydos d'une grande inscription dite « inscription des rois ». Avant que Mariette pût la publier, l'Allemand Duemichel en prit copie et la fit connaître.

pas pour le monde qu'il remue. Il ressemble à un chasseur qui lèverait des centaines de lièvres et n'aurait qu'un chien. Quelle chose étrange que ce nom de *Keftou* répondant au nom grec de la Phénicie ! C'est là probablement comme *Rotennon* un nom de géographie anté-sémitique.

Voilà d'immenses événements qui se déroulent et un avenir bien incertain (1). Je ne crois pas cependant que la France soit si tôt entraînée. En tout cas, venez et venez le plus tôt possible. Nous allons tous bien ; croyez à ma parfaite amitié.

(1) La guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche.

291

A François-Marie Luzel

Sèvres, 12 août 1866

Cher Monsieur,

Vous avez bien raison de croire que tout ce qui intéresse le passé de notre Bretagne me tient fort à cœur. Il m'est difficile de vous donner un conseil pour le choix du président. Vous connaissez mieux que moi les personnes qui peuvent bien remplir cette fonction. Si M. l'évêque de Saint-Brieuc a l'esprit assez large pour ne pas chercher à absorber l'association au profit des intérêts ecclésiastiques; s'il est capable de comprendre que c'est là une œuvre purement littéraire et scientifique, le choix que vous feriez de lui serait excellent. S'il n'en est pas ainsi, il est clair qu'en le nommant vous feriez d'avance dévier l'association de son but véritable. Quelques communications que M. l'évêque de Saint-Brieuc a faites à notre Académie me font croire que c'est un esprit éclairé, capable de comprendre la recherche désintéressée. Étranger aux questions de personnes, je ne vois pas de quelle utilité je serais à votre réunion préparatoire. Mais dès que vous serez constitués,

et que vous aurez fixé l'époque d'une session de travaux, j'espère pouvoir me rendre au milieu de vous. Peut-être pourrai-je vous apporter quelques idées générales de philologie comparée, utiles pour le sujet qui vous occupe. La langue et les légendes de la basse-Bretagne ont une grande importance dans l'ensemble des études de philologie et de mythologie comparées, telles que l'Allemagne les a constituées. C'est de Bretagne que je voudrais voir sortir une personne capable de remplir une chaire de « Langue et littérature celtiques », qu'il serait si urgent de fonder au Collège de France, et qui serait créée sans doute si un sujet était désigné par ses travaux pour la remplir. Enfin, j'aurais plus d'une pensée que j'aimerais à mettre en commun avec des compatriotes dont les hasards de la vie m'ont tenu depuis longtemps séparé. Mettez-moi donc au courant de ce que vous ferez, et comptez sur mon entier dévouement.

Ce que vous me mandez de votre situation dans l'Université m'afflige. Mais, hélas ! c'est chaque jour que cette administration donne des preuves de son esprit étroit et routinier. Les recherches originales y sont si peu comprises !

Adieu, croyez à ma vive amitié

E. RENAN

292

Au Dr Gaillardot

Paris, 27 août 1866

Mon cher ami,

En venant ce matin à Paris, je trouve votre lettre du 15 août. Je m'étais adressé au ministère de l'Instruction publique pour savoir le sort de la pétition. Je trouve aussi en arrivant la réponse de M. Bellaguet (1) que je vous

(1) Fonctionnaire du ministère de l'Instruction publique à qui Renan avait demandé des bourses pour les deux fils de Gaillardot dans un lycée de France.

transmets. Vous voyez qu'il faut que vos jeunes gens viennent, au moins l'un des deux. A votre place, j'amènerais les deux : on s'arrangera. J'ai écrit à Mme Cornu : elle est, je crois, maintenant en Allemagne ou en Suisse. Hélas ! cette pauvre dame ne pourra plus nous rendre beaucoup de services. Sa santé est atteinte de la façon la plus grave. Je crains beaucoup que nous ne la conservions pas longtemps ; c'est là pour moi un vif chagrin. A son défaut, je ferai agir une personne non moins distinguée qu'elle et tout aussi dévouée au bien, la princesse Julie Bonaparte qui peut beaucoup sur M. Duruy. Venez donc et amenez vos jeunes gens...

J'ai appris il y a quelques jours avec un vrai chagrin le départ de Ferdinand Suquet pour cause de santé. J'ai été désolé qu'il ne nous ait pas informé de sa maladie ; nous serions allés le voir. Je m'étais fort attaché à ce jeune homme. Faites-lui nos amitiés ainsi qu'à notre cher Suquet. Ne m'oubliez pas auprès de nos autres connaissances de Syrie.

293

A la princesse Julie

Sèvres, 15 septembre 1866

Madame,

La lettre de Votre Altesse m'apprenant son départ pour Arcachon m'a fait vivement regretter d'avoir renoncé au même voyage. Mais il était trop tard pour revenir à un projet que nous avions déjà remplacé par d'autres plans. Bien des fois, dans les circonstances assez graves que nous traversons, j'ai songé à vous, à votre jugement si sûr, à vos appréciations si élevées. Comme vous, princesse, je me réjouis que l'Empereur ait nettement préféré la politique de la paix. Une rupture avec la Prusse et une alliance avec l'Autriche eût été un malheur et une faute peut-être irréparables.

En dépit de bien des apparences, je regarde l'alliance de l'Allemagne et de la France comme nécessaire et assurée. Aucune rivalité historique n'a égalé en violence celle de la France et de l'Angleterre ; cependant, nous voyons depuis plus de trente ans l'alliance franco-anglaise persister malgré bien des nuages et porter les meilleurs fruits pour le progrès de la civilisation. Réunies, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie peuvent être maîtresses du monde et assurer définitivement le triomphe des principes vraiment libéraux.

Je suis frappé de plus en plus de ce que l'Empereur a montré depuis quelque temps de haute raison. Comme il s'est montré supérieur à son entourage et au public ! Mais je suis parfois effrayé du peu d'éducation du public, de la faiblesse, de l'ignorance, du peu de sérieux de l'entourage. La France traverse une crise. Il faudrait renouveler bien des choses. L'Empereur pourra-t-il toujours gouverner avec un personnel insuffisant comme intelligence et comme savoir en présence d'une Allemagne si supérieure dans les choses de l'esprit, avec des difficultés comme celles que crée cette malheureuse affaire du Mexique ?

Voilà la question que je me pose souvent. La France a des ressources infinies ; mais on ne saurait nier que par des circonstances qui sont encore plus la faute du pays que du gouvernement, beaucoup de ces ressources demeurent étouffées. On fait la part trop belle à la médiocrité. La médiocrité a été ce qu'il fallait pendant que le principal devoir du gouvernement était de produire l'apaisement ; suffira-t-elle maintenant qu'il s'agit surtout de produire l'éveil ?

Maury est de retour ; mais il compte faire encore un voyage avant la fin de la saison. Il y a bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de l'excellente M^me^ Cornu. Je pense qu'elle est en Allemagne. Son mari, que je rencontrais fréquemment au chemin de fer, n'y paraît plus. Hélas ! je crains beaucoup pour la santé de cette admirable personne. Quelle perte serait celle d'une âme si dévouée au bien, d'un patriotisme si ardent et si pur !

Je n'ai pas vu le prince Napoléon tout cet été. On ne sait où le saisir et je vis comme un reclus tout occupé d'une

révision approfondie de ma *Vie de Jésus* en vue d'une édition entièrement nouvelle. Oserai-je vous prier, princesse, de vouloir bien présenter mes devoirs à M. le marquis de Roccagiovine et d'agréer l'hommage de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse

le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

294

A Édouard Reuss (1)

Paris, 18 octobre 1866

Monsieur et savant maître,

Voulez-vous me permettre de recourir encore une fois à votre bibliothèque, qui m'a déjà été si profitable ? Je fais en ce moment un mémoire sur la dynastie des Lysanias d'Abilène, sur laquelle j'ai quelques données épigraphiques nouvelles (2). Je lis dans de Wette (sur *Luc*, II, 1) que Hug, dans ses *Gutachten*, p. 122, prétend rapporter à Lysanias II les monnaies qu'on possède à l'effigie de Lysanias. J'ai lu autrefois les *Gutachten* de Hug au séminaire Saint-Sulpice. Mais je ne les possède pas ; je ne les trouve dans aucune bibliothèque de Paris. Pourriez-vous me faire copier ou analyser par un de vos élèves le passage en question ? Je crois l'opinion de Hug erronée. Les monnaies d'un Lysianas II, frappées sous Auguste, porteraient d'un côté la tête de l'empereur ; or parmi les pièces de Lysanias que possède le cabinet des médailles, aucune ne porte la tête de l'empereur. Je voudrais cependant savoir au juste de quelle pièce Hug entend parler. A la rigueur, cette indication me suffirait.

Je vous serais extrêmement reconnaissant, cher et savant maître, pour ce service littéraire. Je termine en ce moment

(1) Édouard Reuss (1804-1891), théologien protestant.

(2) Le *Mémoire de la dynastie des Lysanias d'Abilène* fut présenté à l'Académie des Inscriptions les 22 et 29 février, 15 et 29 mars, 17 avril 1867.

une révision de la *Vie de Jésus* pour une nouvelle édition, qui sera fort augmentée. Cela m'a pris presque tout mon été, et m'a un peu mis en retard pour *Saint Paul*.

Agréez l'assurance de mes sentiments les plus élevés

E. RENAN
rue Vaneau, 29

295

Au Dr Suquet (1)

Paris, 16 novembre 1866

Avec quelle douleur, mon cher ami, j'ai appris le coup qui vous a frappé (2) ! Nous avions conçu pour votre pauvre Ferdinand une véritable amitié. Il était si aimable, de si noble nature, si distingué ! Son départ inopiné, que nous apprîmes par Dominique Khadra, nous désole. Nous eûmes un véritable remords. Avait-il été bien soigné en ses derniers jours passés à Paris ? Aurions-nous pu en allant le voir lui adoucir quelques cruels moments ? Mon Dieu ! nous ignorions totalement que son état fût si grave. La dernière fois que nous l'avions vu, nous l'avions trouvé bien et content. Khadra nous assura que c'était de parti pris qu'il n'avait voulu voir personne à son départ ni faire confidence d'un mal dont il voyait toute la gravité. Ah ! quel coup, mon pauvre ami ! Il avait beaucoup de talent, un vrai sentiment poétique, un rythme plein d'harmonie. Ces inconcevables contradictions de la nature, visant évidemment à produire le beau et le bien, et brisant avec une insouciance brutale les vases qu'elle a formés pour cela, sont le plus étrange des problèmes. Je trouve qu'après ces pertes cruelles on a presque honte de vivre et qu'on ne se console qu'en songeant qu'on est soi-même bien fragile.

(1) Le Dr Suquet, médecin sanitaire de France à Beyrouth, avait sauvé la vie à Renan lors de son accès de fièvre pernicieuse en 1861. (Minute conservée, B. N.)

(2) Le Dr Suquet venait de perdre un fils, Ferdinand. Il publia des vers de lui, intitulés *Essais poétiques*, Paris, 1868, pour lesquels Renan écrivit une préface. (Voir lettre du 26 août 1866.)

Gaillardot n'est pas encore arrivé ; nous l'attendons de jour en jour. Nous avons perdu ces jours-ci Charles Duveyrier, qui était notre voisin de campagne. Nous avions l'un pour l'autre une grande affection. Il avait un admirable feu sacré, une ardeur sans égale. Il n'a pas senti venir la mort. Notre petit Ary va fort bien, eu égard du moins à l'état où nous l'avons vu et à ce que nous pouvions craindre. Il se fortifie et grandit, le système des vertèbres paraît consolidé dans son état normal. Nous espérons que son infirmité ne sera pas de nature à entraver ni même à attrister gravement sa vie.

Ma femme vous envoie ses plus affectueuses expressions de douloureuse sympathie. Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus vifs et les plus profonds

E. RENAN

296

A la princesse Julie

Paris, 15 décembre 1866

Madame,

J'ai demandé hier à M. Miller le renseignement dont vous m'avez fait l'honneur de me parler (1). M. Miller m'a dit qu'il n'y avait aucune vacance à la Bibliothèque. Il y a eu récemment une nomination mais d'un membre hors cadre et sans qu'aucune vacance se fût produite. M. Miller, qui a reconnu que je remplissais un message de vous, compte du reste aller en causer avec vous.

Je vous renvoie ce petit chef-d'œuvre de M. Mérimée. Ses lettres sont vraiment des morceaux accomplis dignes de la meilleure époque de notre langue. En les conservant, vous gardez une de ses œuvres les plus accomplies.

Agréez, princesse, l'assurance de mes plus respectueux sentiments

(1) Clément Miller, helléniste, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1810-1886).

297

A François-Marie Luzel

Paris, 13 janvier 1867

Cher ami,

Courage ; c'est très bien. Les spécimens que vous m'avez envoyés sont parfaits. Continuez comme cela ; la méthode est excellente. Pardonnez-moi de ne vous écrire qu'un mot. Je suis accablé de travail et aussi de chagrin. Ma vieille mère, qui était arrivée à l'âge de 85 ans avec la santé la plus robuste, a été frappée tout à coup d'une maladie cruelle, qui la fait horriblement souffrir et hélas ! sans espérance. Plaignez-moi et croyez-moi bien tout à vous

E. RENAN

298

A X... (1)

Paris, 17 janvier 1867

Monsieur,

L'ouvrage dont vous m'avez envoyé un spécimen est un exemplaire du *Gulistan* de Sadi, l'ouvrage le plus célèbre de la littérature persane (2). Vous savez que le persan s'écrit avec le caractère arabe. Le *Gulistan* a été imprimé et traduit ; les manuscrits n'en sont point rares. Comme l'exemplaire que vous possédez ne paraît pas avoir un grand mérite calligraphique, on ne peut pas dire qu'il ait un

(1) Cette lettre se trouve à la Bibliothèque municipale de Quimper. Elle accompagne un lot de 126 feuillets manuscrits.

(2) Le *Gulistan* ou *Jardin des Roses* est un traité de morale écrit en prose mêlée de vers. Il a été traduit en français par Defrémery.

grand prix. Il faudrait cependant pour se prononcer avec assurance à cet égard, en faire une collation suivie, pour voir s'il est correct et s'il offre de bonnes leçons.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments

E. RENAN

299

A Charles Dollfus

Paris, 15 mars 1867

Cher Monsieur,

Je n'ai tardé à vous répondre que parce que j'espérais vous rencontrer chez M^me^ d'Agoult. Certes, j'aimerais bien à vous donner quelque chose. Mais je m'interdis tout travail étranger à mes *Origines du christianisme* jusqu'à ce que j'aie fini *Saint Paul*. D'ici là, je ne donnerai plus une ligne ni à la *Revue des Deux Mondes* ni au *Journal des Débats*. J'ai bien à faire pour l'Académie sur M. Victor Le Clerc une notice, qui est pour moi une dette absolue ; mais j'en ai promis la communication à la *Revue des Deux Mondes*. Je m'interdis d'un autre côté de donner des extraits de mes volumes sur les *Origines du christianisme*. Cela ne va pas en de pareils sujets. Croyez cependant que j'aimerais beaucoup à vous satisfaire, j'y penserai, et s'il me vient quelque idée, j'y donnerai suite et vous écrirai.

J'ai bien une petite note archéologique sur un sujet fort curieux, une caricature des premiers siècles de notre ère, relative peut-être à Jésus, et certainement aux idées juives et chrétiennes, qui est au cabinet des Antiques (1). Mais ce serait bien court, et puis, il faudrait un bois de ce petit monument ; cela sortirait trop des habitudes d'une revue.

Croyez à mon désir de vous servir et à toute mon amitié

E. RENAN

(1) Petite terre cuite de la collection de Luynes, trouvée en Syrie.

300

A Henri Weil (1)

Paris, 6 mai 1867

Mon cher ami,

Par ce même courrier vous recevrez notre projet académique d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*. Depuis deux mois nous en sommes tout occupés ; Waddington et Longpérier ont déployé en cette affaire leur entente des choses scientifiques et leur goût pour les études philologiques. L'Académie s'est montrée aussi animée du meilleur esprit, elle nous a accordé tout ce que nous avons voulu. Enfin voilà l'affaire engagée ; il ne s'agit plus que d'exécuter. Inutile de vous dire, cher ami, que dans tous ces débats préliminaires votre nom s'est présenté vingt fois à nous. Ah ! si nous vous avions pour collaborateur ! Laissez-nous espérer que vous le serez à distance. Nous ne ferons rien sans vous avoir communiqué nos épreuves, et il y a des parties où nous nous constituerons, si vous le voulez bien, votre tributaire. Si le règlement académique ne nous permettait pas d'introduire dans la commission des personnes étrangères à l'Académie, nous aurions des moyens de reconnaître la coopération que les personnes savantes voudront bien nous donner. M. de Vogüé n'est pas non plus membre officiel de la commission, et cependant il sera un des ouvriers les plus actifs au travail.

Nous allons commencer par un vaste dépouillement bibliographique dont le résultat sera de constituer à chaque texte un dossier où tous les renseignements viendront ensuite se centraliser. Nous vous consulterons sur bien des points, en particulier pour le dépouillement de recueils qu'on ne possède pas ici. Nous vous enverrons la

(1) Henri Weil (1818-1909), helléniste français d'origine allemande. Lettre communiquée par M^me^ J. Weil.

liste des recueils que nous aurons dépouillés, vous nous marquerez les lacunes.

Nous nous sommes déjà partagé le travail d'une manière générale. Nous n'avons pas suivi pour cela la division des langues ni des pays, mais bien celle des diverses aptitudes scientifiques. MM. de Longpérier et de Saulcy se sont chargés du côté graphique, c'est-à-dire de la reproduction aussi adéquate que possible des inscriptions. Je suis chargé du côté philologique et de la rédaction des notices. Waddington fera la numismatique. Nous comptons beaucoup sur vous et sur Vogüé pour les pierres gravées. M. de Slane nous servira pour le chapitre arabe. Mohl nous aidera surtout de ses conseils et de sa correspondance. Qui sait, d'ailleurs, si nous ne mettrons pas le zend et le pehlvi ?

Voilà de quoi nous occuper longtemps. « La vie est courte, mais l'art est long. » Ce que nous ne ferons pas, d'autres le feront. Avez-vous reçu mes deux livraisons, récemment parues, de la *Mission de Phénicie* ? J'ai enfin achevé une nouvelle édition, revue à fond, de la *Vie de Jésus*. Je travaille à *Saint Paul*. Vous voyez que je n'ai pas grand loisir pour m'occuper de la paix et de la guerre. Tout ce qu'il y a ici de raisonnable veut la paix à tout prix. L'agitation guerrière est factice et n'atteint qu'une partie imperceptible du pays.

Votre ami dévoué

E. RENAN

301

A François-Marie Luzel

Paris, 22 septembre 1867

Cher Monsieur Luzel,

Comme vous pensez bien, je n'irai pas au Congrès ; je viens de l'écrire à M. Geslin de Bourgogne. J'écris aujourd'hui même à M. Danton pour appuyer votre demande de

prolongation et intercéder pour que vous soyez délivré des retenues.

Quant à votre publication des chants populaires, il n'y a pas deux conseils à vous donner. La science a pour loi suprême la sincérité absolue. Dites tout ce que vous pensez, mais dites-le sans aucune personnalité. Discutez la question, comme s'il s'agissait d'une collection de poésies faite il y a mille ou deux mille ans. Je crois comme vous que M. de La Villemarqué a souvent entendu complaisamment, qu'il a eu des partis pris, et donné la version qui allait à son système et fournissait de prétendues allusions historiques. Sa publication est nulle sous le rapport de la critique et de la philologie. Mais je ne crois pas qu'il ait fabriqué de pièces, ni même qu'il ait fait des altérations ou des interpolations, sciemment voulues. Connaissez-vous mon article sur *La poésie des races celtiques* ? J'y ai parlé de cela, avec beaucoup de ménagements personnels sans doute, mais cependant en indiquant bien l'essentiel. Il a paru aussi dans la *Revue critique*, il y a deux ou trois mois, un article de M. d'Arbois de Jubainville, où les procédés nullement philologiques de M. de La Villemarqué ont été relevés avec sagacité. Je vous recommande en général cette *Revue critique* ; tout n'y est pas également bon. Mais la partie relative aux études celtiques et aux études françaises du moyen âge est très bonne ; cela vous tiendra bien au courant. On s'abonne chez Vieweg (librairie Franck), rue Richelieu. Je vous ferai envoyer par Lévy ma nouvelle édition de la *Vie de Jésus* et mon volume de Mélanges où est l'article sur la poésie des races celtiques. Je ferai mon possible pour vous procurer le recueil de M. de Puymaigre.

Adieu et bon courage

E. RENAN

Avez-vous lu Fauriel, *Chants populaires de la Grèce* ? C'est un livre capital en son genre.

302

A Sainte-Beuve

Paris, 17 octobre 1867

Monsieur et illustre maître,

M. Joseph Derenbourg (1), notre premier hébraïsant, tient à grand honneur de vous présenter un savant volume qu'il vient de publier. M. Derenbourg est un homme du plus rare mérite, un orientaliste consommé, un critique exercé et un homme du plus honorable caractère. En attendant que j'aille vous présenter mes devoirs (mon *Saint Paul*, depuis quelque temps, m'absorbe tout entier ; je touche à la fin), croyez, cher et illustre maître, à mes sentiments les plus uniques et les plus dévoués

E. RENAN

(1) Joseph Derenbourg, né en 1811 à Mayence, se fixa à Paris en 1838. Il doit s'agir de son *Essai sur l'histoire de la Palestine d'après le Talmud et les autres écrits rabbiniques* (1867).

303

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 26 octobre 1867

Mon cher ami,

Notre départ est fixé au 9 novembre de Marseille. Vous trouverons-nous à Alexandrie ? Serez-vous en Syrie ? La première hypothèse nous paraît la plus probable. Nous n'arrêtons en tout cas notre place que jusqu'à Alexandrie (2).

(2) Ce projet de voyage ne se réalisa pas.

Ainsi donc, à bientôt, cher ami. Je ne vous parle pas de mes projets ultérieurs puisque nous allons avoir le loisir d'en causer. Ne parlez de mon voyage à personne ; je désire le faire aussi incognito que possible.

304

Au Dr Suquet

Sèvres, 7 novembre 1867

Mon très cher ami,

Votre lettre m'a causé une bien vive joie. J'ai beaucoup travaillé cet été, et, selon mon habitude, j'avais remis à la fin de la tâche que je m'étais imposée toutes correspondances, même les plus chères. Merci de votre bon souvenir. Comme vous deviez penser, mon très cher, je ferai ce que vous voudrez pour la mémoire de ce pauvre Ferdinand. Donnez-moi la substance en quelques lignes (année et lieu de sa naissance, où il fit ses diverses études, avec les dates, quelques traits de caractère, tout ce que vous désirez voir fixé), et j'ajouterai l'impression très vive et très douce qu'il me fit. Vous avez eu une bien heureuse idée en songeant à réunir ces chères reliques. Je me chargerai de l'impression et de revoir les épreuves. Je prierai Lévy de servir d'intermédiaire avec l'imprimeur, les éditeurs se tirent de ces comptes-là mieux que nous. La notice sur ma pauvre sœur a coûté, je crois, deux cents francs.

J'ai reçu hier une lettre de Gaillardot où il m'apprend de tristes aventures avec le vice-roi. *Mancipiis locuples eget aeris Cappadocum rex.* On m'a appris ces jours-ci du ministère qu'on venait d'accorder une bourse entière à l'un de ses fils au collège de Nancy. Voilà qui est plus solide que les faveurs vice-royales. Mariette, qui repart ces jours-ci, est aussi fort inquiet et même déjà atteint par cette fièvre d'économie. J'ai vu hier Dominique Khadra, qui m'a dit des choses fort originales de Joseph Karam. Il

paraît que Paris le scandalise si terriblement qu'il se tient claquemuré chez lui sans vouloir ouvrir les yeux sur tant d'objets de perdition. Ceux qui lui ont conseillé ce voyage n'ont pas été fort clairvoyants. Quelle fièvre nous avons eue les jours derniers ! Quoique triste et presque ridicule, la fin de cette échauffourée garibaldienne est encore peut-être la moins funeste qu'on pouvait imaginer (1). La dislocation du royaume d'Italie a paru un moment imminente et peut-être n'est-elle pas encore conjurée. Je ne crois pas, du reste, que cette victoire prolonge beaucoup les années réservées au pape-roi. Toutes les péripéties de ce genre ne peuvent qu'aggraver une situation de jour en jour plus insoutenable et montrer la criante absurdité de ce grossier matérialisme religieux. Ici il y a une inquiétude vague. Des rassemblements d'ouvriers, en tout autre temps inoffensifs, causent beaucoup de préoccupations. L'hiver sera très difficile à passer. On vieillit ; on n'a plus toutes ses qualités et les défauts prennent le dessus. La grande guerre, la guerre avec la Prusse, paraît heureusement ajournée. C'eût été le dernier malheur pour la France et pour la civilisation.

J'ai fini le manuscrit de mon *Saint Paul* ; cela paraîtra vers le mois d'avril prochain. Nous avions rêvé pour cet automne un petit voyage en Italie. Le choléra, Garibaldi et une autre cause plus triste nous ont empêchés. Ma mère, arrivée à l'âge de quatre-vingt-cinq ans avec une santé parfaite, a été frappée tout à coup. Un cancer s'est déclaré il y a six mois au sein gauche. Les douleurs ne sont vives que par moment, et cette forte nature a conservé toute son élasticité. Mais par instants, c'est cruel. Ah ! mon pauvre ami, qu'est-ce que la vie ?

Nous espérons toujours quelque jour aller débarquer encore sur votre côte de Syrie, où nous attirent tant de tristes et doux souvenirs. Ma femme vous envoie ses plus affectueux compliments. Croyez, cher ami, à ma plus tendre amitié

E. RENAN

(1) Le 3 novembre 1867, les volontaires de Garibaldi furent vaincus à Mentana par les troupes pontificales. Garibaldi fut fait prisonnier avec ses deux fils, ce qui ne l'empêcha pas de venir au secours de la France le 7 octobre 1870.

305

Au prince Napoléon

Paris, 3 février 1868

Monseigneur,

Votre Altesse a eu pour moi tant de bontés que je ne puis publier ces pages, où j'émets quelques vues générales sur notre temps, sans les lui avoir communiquées (1). J'y joins un second exemplaire pour le cas où Votre Altesse jugerait opportun de remettre ces épreuves à l'Empereur. Je la laisse entièrement juge de ce dernier point, n'osant croire que l'Empereur puisse distraire, pour une telle lecture, quelque part de son attention.

Agréez, Monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse

le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Il s'agit des bonnes feuilles des *Questions contemporaines*, qui parurent le 10 mars 1868.

306

Au Dr Gaillardot

Paris, 6 mars 1868

Mon cher ami,

Votre lettre nous a fait grand plaisir ; il y avait si longtemps que nous n'avions eu de vos nouvelles ! Je vois que, malgré tous vos soucis, vous avez encore le temps de songer à l'achèvement de la mission... Je crois pouvoir affirmer

que le manuscrit sera terminé cette année et que l'impression sera terminée l'an prochain...

La santé de ma mère m'attriste beaucoup. Elle ne souffre pas extrêmement ; elle est pleine de courage et possède un fond de vigueur qui refleurit dès qu'elle a un répit ; mais elle perd beaucoup de sang, elle s'affaiblit. C'est quelque chose de navrant d'être impuissant devant le mal. Sa gaieté seule nous soutient et nous redonne du cœur.

Je viens d'achever l'impression d'un volume de mélanges (1) que je vous ferai envoyer. *Saint Paul* s'imprime ; il paraîtra en mai, j'espère. Sûrement, je voudrais bien revenir vers vous, entreprendre de nouveau avec vous quelque voyage. Si, pour l'hiver prochain, Mariette voulait organiser quelque course aux environs des lacs Nadron, et au couvent de Saint-Antoine pour la recherche des manuscrits, je n'hésiterais pas à partir. Mais il y a loin de là, et bien des choses peuvent se passer dans l'intervalle. M. Berthelot n'est pas bien ; il a passé un mauvais hiver. C'est lui qui aurait besoin de l'Égypte et que j'amènerai si je reviens jamais chez vous. Ne dites pas un mot de tout ceci à personne. Vous allez donc perdre M. Outrey ; je le regrette pour vous. Les hommes honnêtes et sérieux deviennent si rares !

Ici, tout va au plus mal. L'injustice, la sottise, la calomnie règnent en maîtres dans un pays désemparé, qui a perdu la notion du bien et du mal, de l'honneur et de la bassesse. L'Empereur, qui seul corrigeait un peu les défauts de son gouvernement, s'endort de plus en plus.

(1) *Questions contemporaines.*

307

Au Dr Suquet

Paris, 7 avril 1868

Mon cher ami,

J'ai achevé ces jours-ci et demain je porterai chez Lévy la notice sur votre pauvre et cher Ferdinand. J'avais pensé d'abord à vous l'envoyer en manuscrit, puis j'ai pensé qu'il valait mieux vous envoyer une épreuve totale du petit volume entier, vous relirez le tout, y ferez les changements que vous voudrez, et donnerez le bon à tirer. Il y a quelques vers où il manque une syllabe. Sont-ce des *lapsus* de Ferdinand ou de votre plume pendant qu'elle accomplissait ce doux et triste devoir ? Je vous signalerai ces vers, pour que vous voyiez si les manuscrits de Ferdinand permettent de trouver la vraie lecture. Dans le cas où vous ne pourriez découvrir la leçon que Ferdinand avait en vue, nous pourrions au moyen de corrections très légères rétablir la mesure. Je vous assure, cher ami, que ç'a été pour moi chose fort douce d'écrire ces quelques pages sur ce jeune ami. Je regrette beaucoup de ne pas l'avoir connu davantage. Je me reproche souvent de ne pas avoir été plus apte à le consoler. Ce que vous me disiez dans votre dernière lettre qu'il sortait découragé de chez moi m'a beaucoup affligé. Je n'osais l'approcher de trop près. *Maxima debetur puero reverentia.* Une conscience qui se forme a quelque chose de sacré ; je craignais d'attenter en quelque sorte à sa liberté, et de paraître l'entraîner dans une direction. J'ai horreur du prosélytisme et pour en éviter l'apparence, je tombe souvent dans une sorte de froideur. Que ce pauvre Ferdinand soit parti sans que j'aie pu lui être d'un dernier secours est pour moi un véritable remords.

Vous avez, je pense, reçu mes *Questions contemporaines*, que j'ai donné ordre de vous envoyer. Mon *Saint Paul* ne paraîtra pas avant deux ou trois mois. Notre hiver a été bien

attristé par l'état de ma pauvre mère. Je vous ai dit, je pense, dans mes dernières lettres, que nous avions eu la douleur, il y a environ un an, de la voir atteinte, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, d'un cancer. Sa vigueur de tempérament et son courage ont admirablement résisté. Même à l'heure qu'il est, elle a d'étonnantes reprises de force et une gaieté vraiment surprenante. Mais ce n'en est pas moins une cruelle épreuve et une perpétuelle inquiétude. Ary ne va pas trop mal, il se fortifie beaucoup.

Karam n'est plus en France ; il est, dit-on, à Bruxelles. Je crains fort qu'il ne recommence ses agitations, dont ce pauvre pays du Liban serait de nouveau la victime. Le désarroi gouvernemental est complet. Les élections paraissent heureusement ajournées ; à ce moment si elles avaient eu lieu, elles eussent été le signal d'une réaction cléricale très prononcée. La disette d'hommes capables dans le gouvernement devient chaque jour plus sensible ; le pays baisse de jour en jour ; en mettant l'avenir au pire, je crois qu'on a chance d'être dans le vrai.

Adieu, cher ami, croyez à toute mon amitié

E. RENAN

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments.

308

A X... (1)

Paris, 27 avril 1868

Mon cher ami,

En effet, j'ai vu hier deux jeunes gens qui n'ont pas laissé leur nom et qui m'ont parlé d'un plan d'association littéraire auquel ils mêlaient les noms de MM. Dumas et Massé. Je ne les ai nullement autorisés à me présenter comme

(1) (Bibliothèque de l'Institut.)

membre de leur conseil ; au contraire, je leur ai adressé de nombreuses objections et je leur ai déclaré expressément que je voulais attendre pour adhérer d'une façon quelconque à leur idée que certaines personnes, en particulier M. Sainte-Beuve, se fussent prononcées. Le programme qu'ils vous ont envoyé est-il imprimé ? L'indiscrétion serait bien forte alors. En tout cas cet incident n'est pas de nature à me donner grande opinion du projet qu'ils m'ont communiqué et que je n'ai pas pris fort au sérieux.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

309

A la princesse Julie

Sèvres, 18 juin 1868

Chère princesse,

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi le malheur qui m'a frappé. Ma pauvre vieille mère a cessé de souffrir dimanche dernier à 10 h. du soir.

Quoique sa vie fût devenue un martyre, elle avait tant de courage et de force morale, sa conscience était si pleine et si entière que sa perte a été pour nous aussi cruelle que si elle eût été inattendue. Dans l'après-midi encore, se réveillant d'un assoupissement, elle eut pour ma femme et pour moi qui veillions près d'elle des paroles pleines de sourire et de tendresse. Sa gaieté, sa verve, l'originalité de son esprit étaient quelque chose de charmant. Elle était pour moi comme un livre où je lisais tout un monde évanoui. Comme elle était déjà assez âgée quand je naquis, elle ne cessa jamais de m'envisager comme un enfant ; je restai toujours pour elle « le petit Ernest ». C'est une moitié de ma vie qui entre avec elle au tombeau. Plaignez-moi, chère princesse, et daignez agréer les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

310

A la princesse Mathilde (1)

Sèvres, 18 juin 1868

Chère princesse,

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi le malheur qui m'a frappé. J'ai perdu ma pauvre vieille mère âgée de quatre-vingt-cinq ans, et à laquelle m'unissait une bien tendre affection. C'est pour moi un très cruel déchirement. La gaieté, l'esprit, l'imagination vive de ma mère répandaient autour d'elle beaucoup de charme. Son éducation avait été presque nulle ; elle eut dix ans en 1793, et ma grand-mère, royaliste fanatique, plutôt que de l'envoyer aux écoles du district, où l'on prêtait le serment civique, ne lui donna qu'un vieux maître, insermenté il est vrai, qui savait tout juste lire, à peine écrire ; mais son esprit naturel, sa vivacité, le sentiment qu'elle avait des choses populaires faisaient d'elle pour moi comme un précieux miroir d'un monde disparu. Jusqu'à la dernière heure, elle a gardé sa conscience nette et claire. L'heure la plus cruelle de ma vie a sûrement été celle où j'ai vu cette forte et chère existence lutter contre une mort qui pour elle était prématurée.

Plaignez-moi, chère princesse, et daignez agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) (Collection Lovenjoul.)

311

A Jules Mohl

Sèvres, 18 juin 1868

Mon cher ami,

Je ne sais si vous avez appris le malheur qui m'a frappé. Hier, j'ai rendu les derniers devoirs à ma pauvre vieille mère, âgée de quatre-vingt-cinq ans, et à laquelle m'unissaient des liens d'affection toute particulière. En ce qui concerne le rapport (1), voici, mon ami, la situation.

Le tiers à peu près est écrit, mais aurait besoin d'être revu. Je vous laisse le choix entre trois partis.

1° Tenir la séance dans une huitaine de jours, ne pas lire le rapport et présenter à la Société mes excuses fondées sur ce triste événement.

2° Tenir la séance dans une quinzaine, c'est-à-dire dans les derniers jours du mois. Je pourrais alors remettre un certain nombre de pages tout à fait terminées dont Barbier de Meynard pourrait donner lecture.

3° Tenir séance vers le 8 ou 10 juillet. Je pourrais alors y faire la lecture selon l'usage.

Choisissez le parti que vous voudrez. En tout cas, le rapport sera entièrement terminé pour l'impression vers le 15 ou 20 juillet.

Il s'est élevé à la dernière séance un doute sur la date où la commission avait voulu remettre Gozzoli. Réglez cela avec Guigniaut. J'adhère à tout ce que vous ferez.

Plaignez-moi, mon cher ami, et croyez à ma vive amitié.

E. RENAN
à Sèvres, rue Avice

(1) Il s'agit sans doute du Rapport annuel sur les travaux de la Société asiatique pendant l'année 1867-1868 qui fut lu le 9 juillet 1869.

312

A Auguste Nefftzer (1)

Sèvres, 18 juin 1868

Mon bien cher ami,

Vos bonnes paroles m'ont été vivement au cœur. Elles m'ont fait verser des larmes et m'ont un moment consolé. Pauvre vieille mère ! Si elle pouvait vous lire encore, comme elle vous lisait tous les soirs, comme cela l'enchanterait ! C'était bien là le sentiment qu'elle avait de la vie ; elle la prenait avec tant de courage et de gaieté que, bien que voyant la mort s'approcher avec certitude, elle n'en troublait nullement sa pensée. Jusqu'à une heure avant sa fin, la vie eut pour elle un sens, elle en jouit, et nous, nous jouîmes d'elle. Vous ne pouvez croire quelle perte j'ai faite en elle. Elle était pour moi comme un vieux livre où je lisais le passé. Ayant beaucoup d'esprit naturel, et son éducation ayant été presque nulle (elle eut dix ans en 1793), elle avait une conscience singulièrement vive des choses naïves et populaires. L'originalité, l'imprévu de son esprit étaient quelque chose de charmant. Je n'ai invité à ses funérailles que le petit nombre de personnes qui l'ont connue et notre voisinage immédiat de campagne. Ai-je besoin de vous dire que, si j'avais convoqué mes amis, je vous aurais averti, vous et Scherer ? Merci encore pour vos chères lignes si pleines de cœur et croyez, cher ami, à ma plus vive affection

E. RENAN

(1) Les lettres à Nefftzer ont été communiquées par Mme Nefftzer.

313

A Sainte-Beuve

Sèvres, 19 juin 1868

Cher maître et ami,

Je ne veux pas vous annoncer par une simple lettre de faire part le malheur qui m'a frappé. J'ai perdu ma pauvre vieille mère dimanche dernier. C'est une vraie part de moi-même qui s'en va. Ma mère était pour moi comme un miroir où je voyais le passé. Elle était d'un autre âge, d'un autre monde ; sa gaieté, son originalité, sa spirituelle naïveté avaient beaucoup de charme. Elle a gardé jusqu'au dernier moment toute sa conscience, les plus terribles douleurs ne l'ont pas un instant abattue. Plaignez-moi, cher ami, vous savez ce que c'est que de perdre une mère. Vous avez, je crois, la conscience qu'en bien des choses, c'est la vôtre qui vous a doué ; je sais bien aussi que je dois à la mienne une grande partie de ce qui est en moi. Plaignez-moi et croyez-moi

Votre bon ami

E. RENAN

314

Au Dr Suquet

Paris, 16 juillet 1868

Mon cher ami,

J'ai reporté ces corrections sur une épreuve que je remets aujourd'hui chez Claye. Il y aurait trois petits points sur lesquels j'aurais encore à vous consulter ; mais c'est très peu important ; cela ne vaut pas la peine de perdre vingt

jours. Je donnerai donc le bon à tirer sur la prochaine épreuve, c'est-à-dire dans trois ou quatre jours. Conformément à ce que vous me dites, j'en ferai tirer 300, mais je dirai de garder la composition encore quelques jours, de façon que, si vous en voulez plus, vous pourriez en me répondant sur-le-champ faire faire un tirage supplémentaire. Je vous en demanderai une dizaine pour quelques personnes capables d'apprécier le talent et le cœur de ce pauvre Ferdinand.

Quelle couverture voulez-vous ? Voulez-vous une couverture imprimée, semblable au titre principal, ou une simple couverture non imprimée, ou un petit cartonnage, comme celui que j'ai fait faire pour la petite notice consacrée à ma chère Henriette ? Ce petit cartonnage revenait à cinq francs, vous pourriez seulement en faire cartonner quelques exemplaires, et faire un simple brochage pour le reste. Écrivez-nous tout de suite sur ce point, pour éviter les retards. Envoyez à Lévy la liste des personnes à qui vous voulez qu'il adresse des exemplaires ; on vous enverra le reste à Beyrouth, sauf un petit dépôt que vous pourriez laisser chez Lévy pour les distributions en France dont l'idée vous viendrait ultérieurement. Si vous voulez que le nom de Lévy soit sur la couverture, rien de plus simple ; mais j'ai pensé que dans une publication non destinée au commerce, le nom d'un libraire ne fait pas bon effet.

Écrivez-nous sur tous ces petits points, et par le courrier qui suivra la réception de votre lettre, vous recevrez ce cher souvenir.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Croyez à ma vive affection

E. RENAN

315

A François-Marie Luzel

Sèvres, 23 juillet 1868

Cher Monsieur Luzel,

Votre préface est très bien, très modérée. Voilà le vrai, je crois, j'ai fait plus d'une annotation ; mais je ne crois pas que cela vous amenât à des *errata*. Je me rappelle seulement le mot *corfbalann* ; c'est sûrement le mot *corps de baleine*, qui au XVII^e^ siècle désigne un *corset*.

J'espère que le ministre sera assez sensé pour vous accorder la mission que vous désirez. Mais il comprend bien peu les choses de la critique scientifique. Quant à la souscription, vous pouvez en être assuré. Je suis membre de la commission ; je ferai sans doute le rapport. Adressez votre demande au ministre directement, avec un exemplaire complet, broché en un volume. Je vous ferai une note dans les *Débats*, soyez-en sûr.

J'irai peut-être à Tréguier au mois de septembre. Si j'y vais, je vous donnerai mon itinéraire, pour que nous puissions nous voir à quelque point.

Tout à vous

E. RENAN

316

A Charles Daremberg (1)

Sèvres, 26 juillet 1868

Mon cher ami,

Permettez-moi de recourir à votre riche érudition pour un point qui m'intéresse.

Galien croit-il réellement aux songes médicaux envoyés

(1) *Chronique médicale*, 1^er^ décembre 1922.

par Esculape, Sérapis et les autres dieux ! Les ouvrages où il semble adopter cette croyance, universelle de son temps, sont-ils certainement authentiques ? Comment concilier un tel contre-bon sens scientifique avec sa méthode, d'ailleurs si parfaitement scientifique !

Je fais en ce moment un tableau de l'Asie Mineure au Ier et au IIe siècle, et je trouve cela sur mon chemin. Il n'y avait pas de pays où les superstitions médicales fussent plus répandues. Témoin Aelius Aristide. Mais qu'un Galien n'ait pas fait exception, cela me surprend. Qu'en est-il de Soranus, d'Arétée, de Rufus d'Éphèse ? N'y a-t-il pas eu de protestation de la médecine sérieuse contre ces ridicules erreurs ?

Vous feriez là-dessus un livre plein de valeur, c'est seulement quelques lignes que je vous demande, si vous avez le temps de les écrire.

Croyez à ma fidèle amitié

E. RENAN

rue Avice, Sèvres (Seine-et-Oise)

317

A l'abbé Valentinelli

Paris, 28 juillet 1868

Monsieur et ami,

Permettez-moi de vous présenter M. Adolphe Lance, architecte qui va visiter Venise et que je recommande à vos meilleures complaisances. J'ai gardé un si charmant souvenir de votre gracieuse hospitalité que j'en veux faire profiter tous ceux que je sais en être dignes. Conservez-moi votre amitié, et croyez aux sentiments affectueux et dévoués avec lesquels je suis

Votre serviteur et ami

E. RENAN

318

A Victor Cherbuliez (1)

Creuznach, 30 août 1868

Cher Monsieur,

J'ai bien tardé à vous remercier du plaisir extrême que j'ai eu à lire votre admirable article. On ne saurait être plus fin, plus profond, ni mieux écrire. Voilà un travail de grande critique, et selon moi un des meilleurs qu'on ait faits en ces derniers temps. Je suis très heureux et très fier d'y avoir donné occasion. Je fais dans vos éloges la part de la sympathie ; cette part faite, je vous déclare que je ne me reconnais que dans ce que Scherer, Sainte-Beuve et vous avez écrit de moi, et à beaucoup d'égards, je préfère votre article à ceux de ces deux critiques. Vous êtes entré avec une pénétration rare dans ma pensée ; en vous lisant je fais des découvertes sur moi-même. Pardonnez-moi, dis-je, mes retards. J'ai été cette année fort triste, ayant eu le malheur de perdre ma mère et accablé de travail. Je n'ai trouvé un peu de repos qu'ici, où je suis venu pour quelques jours.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de ma plus vive amitié

E. RENAN

(1) Communiquée par M^me^ Lippmann.

319

A François-Marie Luzel

Sèvres, 10 septembre 1868

Cher Monsieur Luzel,

Provisoirement, j'ai fixé mon départ pour la Bretagne à lundi prochain, 14 septembre, au matin. Je vais directement à Guingamp, où je serai vers 9 heures du soir. Le lendemain,

je prendrai une voiture pour Tréguier. De là, j'irai à Lannion, mais je ne puis dire si ce sera au bout de deux ou trois jours. Voyez l'endroit que vous préférez pour l'entrevue. Si vous voulez être lundi soir à Guingamp, à l'heure de l'arrivée du chemin de fer, nous causerons ensemble dans la soirée, et le lendemain vous prendriez place dans notre voiture pour Tréguier. En route, nous aurions le temps de deviser à notre aise. Si vous préférez que nous nous rencontrions à Lannion, je vous écrirai le jour où j'y serai.

Je ne vous parle pas de vos affaires, puisque nous allons avoir le loisir d'en causer longuement. Je me fais une vraie fête de vous voir.

Bien tout à vous

E. RENAN

Si mon départ lundi était dérangé, je vous enverrai une lettre ou une dépêche. Si je ne vous mande rien, c'est que je pars lundi matin.

320

Au chanoine Pierre Mando (1)

Tréguier, le 21 septembre 1868

Monsieur le principal,

Je ne puis quitter Tréguier, où je suis venu raviver de vieux souvenirs (2), sans vous dire pourquoi je me suis abstenu d'aller rendre mes devoirs à un établissement auquel se rattachent les meilleurs de ces souvenirs. Je sais la délicatesse et la profondeur des convictions religieuses ; comme tous les sentiments exquis, cette délicatesse entraîne parfois quelque susceptibilité. J'ai craint que ce qui n'est

(1) Principal du collège ecclésiastique de Tréguier. Lettre publiée par Francis Bazouges, *Ernest Renan d'après des documents inédits*, 1889.

(2) Renan et sa femme passèrent quelques jours à Tréguier en septembre, après la mort de M^me^ Renan mère.

à mes yeux qu'un dissentiment, n'empêchant en aucune manière la sympathie, ne fût pour d'anciens amis un motif de me revoir sans joie. Voilà uniquement ce qui m'a fait me priver d'un des plaisirs les plus vifs que j'aurais eus, le plaisir de visiter une maison à laquelle je dois de précieuses leçons d'honnêteté et de sérieux, où j'eusse trouvé vivante la mémoire de maîtres vénérés, et où j'eusse rencontré d'anciens condisciples auxquels n'a cessé de m'unir la plus vive amitié.

Agréez, Monsieur le principal, l'expression des sentiments infiniment distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

321

Au Dr Gaillardot

Paimpol (Côtes-du-Nord),
24 septembre 1868

Mon cher ami,

Je vous écris du fond de la basse-Bretagne où je fais un voyage pour ranimer de vieux souvenirs. Pardon de mon long silence. La mort de ma mère, des travaux d'impérieuse urgence, quelques voyages que j'ai dû faire pour aller chercher ma femme à Creuznach, où elle a été prendre les eaux avec Ary, m'ont absorbé tout l'été. Puis je suis parti pour ce petit voyage où j'ai trouvé quelques bons moments. Ma femme m'a accompagné, comme toujours. Dans deux ou trois jours, nous serons de retour à Paris où je reprendrai mes travaux. Je suis affreusement arriéré ; que n'ai-je deux ou trois vies à mener de front pour faire face à toutes les obligations que j'ai contractées ?

Le rapport (1) de la Société asiatique dont je suis chargé

(1) Il s'agit ici de l'impression du rapport annuel qui parut en tirage à part.

est à peu près terminé ; je vous en enverrai le tirage à part. Quant à *Saint Paul*, il exigera encore deux mois de travail. Cet ouvrage terminé, je me mettrai une dernière fois à la *Mission* et ne la lâcherai que quand j'aurai fini le manuscrit. Vers mai prochain, j'aurai fini ; croyez-le, je suis honteux d'être si fort en retard ; mais je ne manque jamais à ce que j'ai moralement promis.

Quant au *Corpus* sémitique, je m'y mettrai ensuite, *in sch' Allah* ! Nous avons acquis dans la commission Vogüé, bonne recrue assurément, mais il nous faudrait un secrétaire *factotum*. J'ai proposé un Allemand, très capable. La commission a pensé qu'il fallait attendre, à tort selon moi. Il y a dans ce travail une part énorme de matériel et de compilation pour laquelle un adjoint est nécessaire. Ni Waddington ni Vogüé, ni moi ne pouvons faire cela. Longpérier est très malade ; Saulcy, Mohl, de Slane ne sont guère en ce travail que des volontaires amateurs.

Depuis dix jours, je vis dans le désert au milieu des rochers et de bonnes gens peu au courant des choses du monde. Je suis peu au courant des mouvements de ces derniers jours. Je crois à la guerre, naturellement, tout en la trouvant funeste. On ne calcule pas les conséquences, on ne connaît pas les Allemands, on va à des abîmes. Mon espoir est dans la prudence et dans l'humeur cauteleuse de l'Empereur ; je ne comprends pas comment il prendra sur lui de faire un acte après lequel il ne pourra plus reculer ; j'espère que la main lui tremblera. Plus je vais, plus je trouve que les Orientaux sont les sages, eux qui voient en toute chose une fatalité contre laquelle il est inutile de lutter, et qui se consolent de tout dans le *Kief*...

322

A Jacob Bernays (1)

Sèvres, 28 septembre 1868

Monsieur et ami,

J'ai reçu et les précieuses feuilles de votre *Héraclite* (2) et votre rectification relative à l'article Laboulaye. J'ai envoyé votre mot à ce dernier. Quant à l'*Héraclite*, je vous renverrai les feuilles, mais permettez-moi de les garder encore jusqu'à ce que j'aie achevé mon *Saint Paul*. Vous me rendriez bien heureux en me renvoyant la suite au fur et à mesure, car cela m'intéresse au plus haut degré. Pendant six semaines encore, je peux m'en servir pour mon *Saint Paul*.

P. 28 : *zeigt der in den neutestament — lichen Kanon aufgenommene Brief an iehre Mitglieder*. Cela n'est pas très exact. Il est douteux que l'Épître dite aux Éphésiens soit de Paul, et il est bien douteux encore que cette épître ait été adressée à l'Église d'Éphèse. Qu'il y ait eu une Église à Éphèse dès le temps de Paul et que Paul y ait travaillé, cela est indubitable, mais cela résulte des *Actes des Apôtres* et des autres épîtres de Paul, non de l'épître dite πρὸς Ἐφεσίους Les mots ἐν Ἐφέσῳ (verset 1) sont en blanc dans les meilleurs manuscrits.

Croyez à ma vive amitié

(1) (Copie conservée, coll. Scheffer-Renan.)
(2) *Die heraklitischen Briefe*, Berlin, 1869. Ce livre est plusieurs fois cité dans *Saint Paul*.

323

A François-Marie Luzel

Sèvres, 28 septembre 1868

Cher Monsieur Luzel,

Nous voici de retour de notre petit voyage, pleins encore du souvenir que nous a laissé votre aimable compagnie. Le lendemain du jour où vous nous avez quittés, nous avons été à la Clarté, à Ploumanach et à Perros ; Ploumanach, que je ne connaissais pas encore, a excité ma plus vive admiration. Nous sommes ensuite retournés à Tréguier, où j'ai passé encore un jour. Puis, nous sommes partis pour Lézardrieux et Paimpol. J'ai visité ma chère île de Bréhat, puis nous avons gagné Saint-Brieuc par la côte. Après avoir passé un jour avec M. Glais-Bizoin à la tour de Cesson, nous avons pris le chemin de fer. Jusqu'à la fin, notre voyage a été très heureux ; mais sûrement les journées les plus agréables ont été celles que nous avons passées avec vous.

J'ai trouvé ici votre volume, que je présenterai vendredi à l'Académie, et votre pétition, dont je causerai vendredi avec M. Maury, et que je ferai remettre par lui au ministre. J'espère bon succès.

Croyez à ma plus vive affection

E. RENAN

324

A François-Marie Luzel

Samedi matin
[17 octobre 1868]

Cher Monsieur Luzel,

Voilà l'affaire de votre mission réglée ; chétivement il est vrai, mais enfin d'une manière certaine. On vous accorde 1 200 fr., 600 sur l'exercice de 1868, 600 sur l'exercice

de 1869. C'est peu ; enfin, acceptez tout de même. Ils crient misère, pour excuser leur lésinerie. Votre mission va être signée aujourd'hui ou demain; mais vous pouvez tenir ce que je vous annonce pour certain.

Je vous écris à la hâte ; le chemin de fer me presse ; croyez à ma vive amitié.

E. RENAN

On a reçu votre 2e exemplaire à l'Institut. J'ai présenté le 1er pour la commission, sans compte rendu, selon l'usage des concours.

325

A Prosper Faugère (1)

Paris, 10 novembre 1868

Monsieur,

Je vous remercie vivement de l'honneur que vous m'avez fait en m'adressant votre *Défense de Blaise Pascal* (2). Vos preuves sont péremptoires pour qui ne ferme pas les yeux par système. Il est extrêmement heureux qu'une personne comme vous ait protesté contre une honteuse imposture qui nous eût couverts de ridicule à l'étranger, si prompte et complète justice n'en avait tout d'abord été faite chez nous. L'Académie des Sciences, par faux esprit de confraternité montre en cette circonstance une faiblesse

(1) Le manuscrit de cette lettre est à la Bibliothèque Mazarine. Il s'agit d'une affaire de faux qui bouleversa le monde savant entre 1861 et 1868. Michel Chasles, trompé par le faussaire Vrin-Lucas, avait publié des lettres soi-disant authentiques de Pythagore, Marie-Madeleine, Cléopâtre, Jules César (en français !) et enfin deux lettres de Pascal prouvant que Pascal avait trouvé avant Newton la loi de l'attraction universelle. L'Académie des Sciences prit parti pour Chasles. Mais ce dernier fit surveiller Vrin-Lucas par la police qui découvrit l'officine où se fabriquaient les faux. Le faussaire fit des aveux. Il avait soutiré 150 000 francs à Michel Chasles.

(2) Prosper Faugère avait publié la *Défense de Blaise Pascal, Newton, Galilée, contre les faux documents de M. Chasles*, 1868. (Bibl. Mazarine.)

déplorable. Quant à M. Thiers, son opinion vient sans doute d'un amour-propre national, aussi mal placé que possible, qui lui fait voir dans les puériles inventions d'un faussaire des titres de gloire pour la France ; je crois cependant qu'il finira par se rendre à l'évidence. Il vous a fallu du courage, Monsieur, pour soutenir la vérité, toute claire qu'elle était. Recevez mes félicitations avec mes remerciements et croyez aux sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

326

A François-Marie Luzel

Paris, 7 décembre 1868

Mon cher ami,

Les crêpes sont parfaites ; on les a trouvées excellentes, d'une transparence, d'une légèreté, d'un goût exquis. Ma femme et mes enfants ont admiré l'art breton. Merci de votre cher souvenir.

Le 25 du mois dernier, j'ai fait à la commission des souscriptions au ministère mon rapport sur votre livre. J'ai demandé cinquante exemplaires, qui m'ont été accordés sans discussion. C'est, dans les habitudes actuelles, un chiffre qui s'accorde rarement. Le ministre ne fait d'ordinaire que confirmer les propositions de la commission. Il est donc très probable que vous recevrez bientôt une lettre qui vous informera de la souscription. Votre livre, je vous l'ai dit, aura le sort des livres vraiment scientifiques. Il aura son succès à la longue et loin de son pays natal. La *Revue de bibliographie universelle* est un recueil sans valeur ; je suis surpris que M. d'Arbois de Jubainville y mette son article. Je croyais que c'était pour la *Revue critique* qu'il le faisait. C'est là qu'il importe que vous soyez bien jugé.

Tenez-moi bien au courant de vos découvertes, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

Insistez pour que Vieweg fasse annoncer votre livre en Allemagne.

327

A Victor Considérant (1)

Paris, 11 décembre 1868

Monsieur,

Je me suis souvent reproché d'avoir si longtemps attendu pour répondre à vos longues et belles lettres. L'achèvement de mon *Saint Paul* m'a si complètement absorbé cet été que je me suis mis en retard d'une manière scandaleuse avec tous mes devoirs. Pour répondre à de pareilles lettres, formant un véritable livre sur les matières les plus graves, il faudrait un livre aussi. M. Souvestre m'a dit que nous pouvions espérer de vous voir bientôt ; alors nous causerons à loisir, si vous le voulez bien, de ces problèmes, dont le principal attrait est peut-être d'être insolubles, et néanmoins qui s'imposent si fortement à l'esprit humain. Vous avez consacré votre vie à la discussion des idées sociales, et je comprends l'intérêt que les origines du christianisme vous inspirent. Ce grand mouvement fut, en effet, pour une part, un événement social, mais il fut avant tout un événement religieux, et c'est justement pour cela que l'élément de socialisme qu'il contenait réussit. La solidité d'une fondation est en raison directe de la quantité de dévouement, de sacrifice, d'abnégation qui a été déposée dans ses bases. Certains peuples anciens croyaient que, pour qu'un

(1) Publiée dans *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, par C. Coignet, 1895.

édifice durât, il fallait qu'un homme ait été enterré vivant dans ses fondations ; cela est assez vrai, du moins dans l'ordre moral. L'intérêt temporel ne suffit pas pour tirer de l'homme le degré d'héroïsme nécessaire pour les œuvres communes vraiment durables et grandes. L'idéalisme aura-t-il la force de faire un jour ce que fit autrefois la croyance à un royaume de Dieu matériel et immédiat ? Il est bon, en tout cas, de protester à la façon des stoïciens de l'ancien monde.

Par votre courage et votre vie toute dévouée à la poursuite de ce que vous concevez comme l'idéal, vous vous êtes mis de la noble phalange. Agréez l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués

E. RENAN
rue Vaneau, 29

328

A Sainte-Beuve

Paris, 23 décembre 1868

Cher maître et ami,

Par une exception rare, l'année 1868 n'a pas offert un seul décès de correspondant ; nous n'aurons donc aucune élection à faire avant décembre 1869 ; car nous ne faisons d'élections de correspondant qu'une fois l'an. L'an dernier nous groupâmes pour M. Bergmann jusqu'à huit voix. J'exposai longuement ses titres ; c'est vous dire que je serai, comme j'ai toujours été, pour lui. J'espère réussir, sinon à la prochaine place, du moins à la suivante. M. Bergmann devrait depuis longtemps avoir ce titre. Mais vous savez que les choses de ce monde ne vont pas selon la justice. Quand elles ne vont pas tout à fait au rebours de la justice, cela s'appelle l'âge d'or.

Croyez, cher maître et ami, à mes sentiments les plus rares

E. RENAN

329

A Édouard Pailleron (1)

Paris, 8 janvier 1869

Merci pour les beaux vers que vous m'avez permis d'entendre et pour cet intérêt si vif, si soutenu, toujours produit par les moyens les plus purs. Votre pièce (2) mérite le succès qu'elle a eu ; elle est vraie, sincère, attachante au plus haut degré. Ma femme a vivement partagé le plaisir que j'ai eu à la voir. Vous voilà dans la voie du grand art et des grands succès. Personne ne vous y suivra avec plus de joie que votre ami et voisin bien affectionné

E. RENAN

Présentez mes respects à Mme Pailleron.

(1) Communiquée par Mme M.-L. Pailleron.
(2) *Les Faux Ménages*, représentée le 7 janvier 1869.

330

A Havin, directeur du Siècle (3)

[janvier 1869]

Monsieur,

Vous voulez bien m'associer à la bonne pensée que vous avez eue d'honorer Voltaire. Je vous en remercie. Un jour j'espère étudier ce grand homme comme savant, comme critique, comme philosophe, comme poète, comme écrivain ; je montrerai que malgré les progrès scientifiques qui

(3) *Le Siècle* des 12, 14 et 20 janvier 1869 mentionne une violente polémique avec Louis Veuillot à propos de cette souscription. La lettre de Renan n'a pas été publiée dans *Le Siècle*. (Brouillon conservé.)

se sont accomplis, et les révolutions qui se sont accomplies dans le goût, il reste en tout de premier ordre. Mais là n'est pas la question.

Il y a cent cinquante ans, l'homme sincère qui demandait à ses semblables le droit de leur dire ce qu'il pensait était traité comme un scélérat, exposé à la prison et à la mort ; le protestant ne pouvait s'attendre à aucune justice, le soupçon le plus superficiel suffisait pour l'envoyer à l'échafaud ; les galères (et on frémit en voyant ce qu'étaient les galères alors) renfermaient des héros et des saints, des chrétiens coupables de n'avoir pas voulu être apostats ; d'atroces persécuteurs, un Bâville, un Saint-Florentin, étaient tenus pour des hommes du meilleur monde ; la pensée n'avait pas d'asile ; des étourderies justifiables au plus de peines légères envoyaient un homme à la roue. La torture était tenue par les magistrats les plus estimés pour un moyen de savoir la vérité ; l'Église avait [*ill.*] de premier [*ill.*] ; elle enlevait l'enfant schismatique afin de le convertir.

Aujourd'hui, ces monstruosités, chez toutes les nations européennes, l'Espagne exceptée, sont abolies ou passées à l'état de faits rares, d'abus isolés qui soulèvent l'universelle indignation. L'Espagne elle-même s'est adoucie. Au lieu de brûler les hérétiques en place publique, elle les envoie mourir de la fièvre à Fernando-Po.

Quel est l'homme qui a le plus contribué à cette révolution, la plus importante peut-être qui se soit jamais accomplie ? C'est Voltaire. Apparemment cet homme mérite de tous ceux qui aiment le juste et le vrai. Inscrivez-moi et croyez-moi, etc.

E. RENAN

331

A Georges Moreau-Chaslon (1)

Paris, 4 mars 1869

Cher Monsieur,

Je vous remercie des deux pièces si profondément étudiées que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je partage entièrement l'esprit qui les a inspirées. Quant au détail et à l'application, il faudrait un livre pour tout dire, la matière est immense, délicate ; nous en causerons quand vous voudrez. Il est clair que l'idéal vers lequel il faut tendre est la liberté et la séparation, ou pour mieux dire un état social où, sans trop affaiblir l'État, les citoyens soient libres de s'associer en dehors de l'État sous toutes les formes et pour toutes les fins. La question d'organisation religieuse n'est qu'un cas particulier de la question de l'association en dehors de l'État, question des plus délicates dès que l'association devient propriétaire, et dès qu'on admet, contrairement à l'idée que le moyen âge se faisait de l'Église, que l'association peut se rompre, et dépend du libre suffrage de ses membres.

En tout cas, nous sommes loin de la réalisation d'un tel idéal. Il faut y tendre, sans croire qu'on y touche. Dans l'état actuel des choses, je pense que ce que l'État a de mieux à faire, c'est de se désintéresser de plus en plus des questions religieuses, de laisser l'Église tenir ses conciles, faire de nouveaux dogmes, de nouvelles lois ecclésiastiques sans s'en inquiéter, de ne s'occuper en rien de l'enseignement ecclésiastique, de se débarrasser de toute responsabilité dans le choix des dignitaires ecclésiastiques en consultant le clergé. Je concevrais le ministère des Cultes réduit à une sinécure, et cela sans une seule loi nouvelle,

(1) Lettre à Moreau-Chaslon au sujet d'un rapport de J. Cambon sur la séparation de l'Église et de l'État. (Communiquée par Gustave Geffroy.)

ni un seul arrêté nouveau. Il me faudrait de longs développements pour vous expliquer ceci. J'ai confiance en la liberté ; je suis persuadé qu'introduite dans l'Église, elle y produirait des résultats inattendus, et par-dessus tout de profondes divisions, des schismes. L'Église catholique n'a, selon moi, qu'un seul grand inconvénient, c'est son unité menaçante, son organisation régimentaire. La liberté dissoudrait son unité ; les schismes de personnes d'abord, de dogmes ensuite se produiraient de toutes parts. En réalité ce qui maintient l'ordre et la hiérarchie dans l'Église, c'est l'État, ou plutôt c'est le Concordat.

L'État ne connaît que les évêques et le pape. Mais le jour où l'État déclarerait qu'il ne sait pas bien qui est pape, ni même qui est évêque, que c'est là une question entre schismatiques et fidèles, l'armée serait dissoute ; il y aurait des soldats, mais plus de cadre. Le cadre, je le répète, c'est l'État qui le fait par le Concordat et les articles organiques. Laisser tomber en désuétude les articles organiques, pour l'application du Concordat consulter sans cesse le clergé, déclarer qu'on n'entend rien aux choses ecclésiastiques, que ce qu'on veut, c'est de répondre aux vœux du clergé, voilà quelle serait, je crois, la voie à suivre.

Le Concordat est le grand ennemi. Si j'ai dit qu'il était le « dernier mot de la Révolution dans l'ordre religieux (1) », cela vient de ce que j'englobe toujours dans la Révolution l'époque consulaire et le commencement de l'Empire, époque où la grosse masse française réalisa assez bien ce qu'elle voulait, ce pourquoi elle avait fait ou laissé faire la Révolution, mais cela était bien différent de ce que voulaient les premiers pères de la Révolution.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

(1) *Questions contemporaines, L'avenir religieux des sociétés modernes,* O. C. I.

332

A Auguste Nefftzer

Paris, 19 avril 1869

Mon cher Nefftzer,

Je dois vous expliquer comment, quand je vous ai prié de ne pas insérer ma conférence (1) tout entière, l'insertion intégrale en a été faite aujourd'hui dans les *Débats*. C'est la suite d'un malentendu. Au sortir de chez vous, hier, je passai aux *Débats*, pour ne pas avoir l'air d'abandonner ce vieux journal, où j'écris toujours. Je laissai mon manuscrit au secrétaire de la rédaction en marquant au crayon bleu ce qu'on pourrait insérer, si M. Bertin le voulait. Contrairement à toutes mes recommandations, on a inséré la conférence tout entière, ce qui me contrarie vivement ; car je ne dissimulerai pas que je voulais tirer de cette conférence une seconde mouture à Meaux, dans quelques jours.

Croyez, mon cher Nefftzer, à ma plus vive affection

E. RENAN

(1) *La part de la famille et de l'État dans l'éducation*, O. C. I.

333

A la princesse Julie

Paris, 24 avril 1869

Princesse,

Je n'ai pas oublié la bonté que vous avez eue de me proposer d'obtenir par l'entremise de M. le marquis de Roccagiovine quelques renseignements pour l'article que j'ai

l'intention de faire sur le livre de M. d'Haussonville (1). En réfléchissant aux questions que je me serais permis d'adresser à M. le marquis, j'ai vu que je ne pouvais poser ces questions d'une manière utile que quand le canevas de l'article serait fait ; or les occupations qui m'obsèdent en ce moment m'obligent à ajourner ce travail. Je viens donc vous prier, princesse, de me permettre d'avoir recours dans un mois à peu près à votre bonté et à la bonne grâce de M. le marquis. Rédigées maintenant, mes questions auraient quelque chose de superficiel et d'incomplet.

Veuillez agréer, princesse, avec mes plus sincères remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

(1) L'article sur le livre de M. d'Haussonville : *L'Église romaine et le premier Empire* devint une note qui parut le 8 mars 1869 dans le *Journal des Débats*.

334

A Auguste Nefftzer (2)

Paris, 5 mai 1869

Mon cher ami,

Je viens de consentir, sur de vives sollicitations, à me porter candidat dans la circonscription de Meaux et Lagny, Seine-et-Marne. Le succès est douteux ; il n'est pourtant pas aussi impossible qu'il peut le paraître de Paris. En tout cas je n'ai pas cru qu'il me fût permis de trop écouter en cette circonstance mes goûts et ma paresse. Si je ne réussis pas, je serai vite consolé, ou mieux, pour vous tout dire, je suis d'avance consolé. Mais je trouve qu'on est plus fort à gourmander son temps quand on a fait ce qu'il fallait pour le servir que quand on a systématiquement refusé les occasions qui se présentaient. Je compte sur l'appui du *Temps*.

(2) Les lettres concernant la candidature de Renan ont été publiées par G. Strauss : *La politique de Renan*.

Les autres candidats sont : M. de Jaucourt, officiel ; M. de Moustier, légitimiste et clérical ; M. Paul de Jouvencel, avancé ; MM. Geoffroy, d'Avêne, etc., insignifiants.

Croyez, mon cher ami, à toute mon affection

E. RENAN

Mes compliments à Scherer.

335

Au directeur de L'Empire libéral

12 mai 1869

Monsieur,

Vous avez bien voulu soutenir ma candidature. Comme on devait s'y attendre, la passion est venue se mêler à la lutte. Quoique je ne sois pas votre collaborateur, on s'obstine de tous les côtés à m'attribuer la responsabilité des articles de polémique électorale qui paraissent dans *L'Empire libéral*. Permettez-moi donc [de vous prier] d'adopter pendant quelques jours l'esprit que j'ai coutume de porter dans tous les débats. Ce n'est nullement celui du publiciste de profession ; mais vous avez, vous le savez, à soutenir un philosophe ; vous allez en porter les conséquences ; pendant quelques jours, ce philosophe, devenu votre candidat, va vous obliger à ne combattre qu'avec des armes mouchetées.

Je crois être l'homme de mon temps qui a été le plus injurié et le plus calomnié. J'ai complètement vaincu l'injure et la calomnie par mon silence. Jamais je n'ai rien répondu, jamais je n'ai commis ce qu'on appelle une personnalité. Puisque pendant quelques jours je vais être, malgré moi et contre toute vérité, tenu pour l'inspirateur de la chronique électorale de votre journal, laissez-moi vous demander d'observer dans cette chronique la règle que j'ai

toujours suivie. Ne prononcez pas le nom de mes honorables concurrents ; ne faites pas la moindre allusion à leur personne, à leurs paroles, à leurs actes.

Je n'ai accepté l'idée d'une candidature que par un vrai sentiment du devoir et parce que je ne veux pas qu'il soit dit un jour que j'ai reculé devant les conditions de la vie publique. Mais je ne veux pas sortir de mon caractère. C'est à messieurs les électeurs qu'il appartient de juger quel est celui des candidats qui représente le mieux l'opinion du pays

ERNEST RENAN

336

A Ernest Bersot

La Ferté-sous-Jouarre,
14 mai 1869

Mon cher ami,

Voici comment j'imagine que vous pourriez présenter ma candidature :

« M. R. est un homme d'imprévu... Il est difficile de prévoir d'avance son développement. Pour s'être occupé surtout du passé, M. R. n'est pas resté étranger au XIX^e^ siècle... Il y a réfléchi... Ses *Questions contemporaines*... Ce n'est donc pas avec trop d'étonnement que nous avons appris sa candidature en Seine-et-Marne.

» La circonscription où il se présente est celle qui envoyait à la Chambre La Fayette, Portalis. C'est l'un des pays les plus libéraux de France en politique et en religion. Nous souhaiterions qu'il réussît. Nous croyons qu'en certaines questions, il pourrait être de bon conseil. M. R. n'est pas radical, les divers partis ont contre lui des griefs. Il y a un parti qui n'a pas de grief contre lui, le parti de la liberté. Nous désirons vivement que les électeurs de Seine-et-Marne soient de cet avis. Si nous sommes bien informés, sa réus-

site aurait des chances sérieuses. M. R. a ainsi résumé son programme : pas de révolution, pas de guerre, progrès, liberté. C'est sûrement là le programme du pays où il se présente et peut-être de la province en général. Si M. R. devenait un jour le représentant de l'esprit libéral, tel que l'entend la province, en opposition avec l'esprit radical de Paris, nous n'en serions pas trop surpris. En attendant, M. R. suit consciencieusement toutes les réunions de la circonscription de Meaux et Lagny ; il y prend un singulier plaisir, et il paraît qu'il y obtient des succès dont il se montre très fier. »

Vous m'avez forcé à vous écrire ces choses. Le fait est que rien n'est plus amusant que la vie que je mène, si elle n'était de nature à vous tuer en un mois. Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus étrange. Le résultat est incertain ; je parierais à peu près un contre un.

Votre note sera reproduite ici, et m'appuiera beaucoup.

Sûrement une bonne platitude ferait plus d'effet. Mais je ne veux pas vous demander cela.

Tout à vous

E. RENAN

Je trouve ici un de vos anciens élèves de 1849-1850, M. Simon Ronssel, homme d'une très rare intelligence, et avec lequel nous avons beaucoup parlé de vous.

337

A Auguste Nefftzer

La Ferté-sous-Jouarre,
14 mai 1869

Mon cher ami,

Tout va bien, très bien ; je réussis mieux que je ne devais l'espérer. Je parierais un contre un le succès. Jouvencel ne veut pas se rallier à moi ; mais il y sera amené par la force

des choses et la volonté de son propre parti. Appuyez-moi ; votre opinion reproduite ici aura beaucoup de poids. J'ai déclaré que si Jouvencel a plus de voix que moi, je me retirerai. Jouvencel n'a pas encore fait la même déclaration. L'esprit de ce pays est profondément libéral et indépendant, inexpérimenté, mais plein de bon sens et de droiture, et anticlérical au plus haut degré. J'y suis parfaitement accueilli ; mais je m'y suis pris bien tard.

Tout à vous

E. RENAN

338

A Auguste Nefftzer

Meaux, 19 mai 1869

Mon cher ami,

Presque tout le monde est d'accord sur ce point que si ma candidature n'eût pas été si tardive, elle eût réussi. Telle qu'elle est, elle a de bonnes chances au second tour de scrutin. Nous avons eu quatorze réunions publiques, toutes remarquables et par le talent des orateurs, et par l'intelligence du public. A chaque réunion, j'ai gagné quelque chose. Certainement, notre programme tiers parti, impliquant évacuation de Rome et dans l'avenir séparation de l'Église et de l'État, est l'idée dominante de ce pays. On n'y est ni gouvernemental ni d'opposition radicale ; on y est centre gauche. Jouvencel ne veut toujours pas s'unir à moi. Il a tort ; sa nuance n'est ici le fait que d'une minorité. L'anticléricalisme du paysan et du peuple en ce pays est quelque chose d'étrange. La question capitale pour eux est la question de Rome, puis la séparation de l'Église et de l'État. Je comprends maintenant pourquoi ce pays a été le foyer primitif du protestantisme en France.

Tout à vous

E. RENAN

339

Au directeur du Siècle

27 mai 1869

Monsieur,

Vous dites que si je ne retire pas ma candidature devant celle de M. de Jouvencel « ma conduite sera sévèrement appréciée de l'opinion publique ». Vous ignorez sans doute qu'avant l'ouverture du scrutin, j'ai fait plusieurs appels à la conciliation qui n'ont pas été entendus.

Trois fois, dans des réunions publiques, à Lagny, à Couilly, à Crécy-sur-Ourcq, des électeurs m'ont posé la question suivante : « Que feriez-vous si M. de Jouvencel avait plus de voix que vous au premier tour de scrutin ? » Trois fois, j'ai répondu : « Je me retirerais à condition que M. de Jouvencel prenne l'engagement réciproque. » Trois fois devant des milliers de personnes, M. de Jouvencel a refusé de prendre cet engagement et a déclaré que nous restions entièrement libres.

Vous voyez donc que la liberté dont j'userai en me présentant au deuxième tour de scrutin m'a été octroyée par M. de Jouvencel lui-même.

Agréez, Monsieur, etc.

E. RENAN

340

A Auguste Nefftzer

Meaux, 29 mai 1869

Mon cher ami,

Je persiste dans ma candidature, qui prend les meilleures chances. Lisez, je vous prie, la lettre que j'ai adressée au *Siècle* et qui a dû paraître dans le numéro d'aujourd'hui. Trois fois, devant des milliers de personnes, Jouvencel a refusé de prendre l'engagement parallèle à celui que je proposais. Le succès du candidat officiel est impossible ; je vous le garantis. Je reçois de tous côtés de telles sollicitations de la part de personnes qui n'avaient pu voter pour moi au premier tour que j'aurais manqué à mes devoirs si (étant libre de tout engagement) je ne poussais la campagne jusqu'au bout. Plus tard, je vous conterai en détail cette curieuse campagne et tout ce qu'elle m'a appris.

Votre ami bien dévoué

E. RENAN

341

A la princesse Mathilde

Sèvres, 12 juin 1869

Chère princesse,

Votre billet si aimable nous est arrivé à Sèvres trop tard pour que nous ayons pu nous rendre à l'invitation qu'il contenait. J'irai mercredi vous porter mon *Saint Paul* et causer avec vous de ma campagne de Seine-et-Marne. J'en ai rapporté beaucoup d'instruction, de touchantes sympathies, mais un peu de tristesse sur la conduite du gouver-

nement. Les ministres et les préfets de l'Empereur avaient à choisir entre un ennemi irréconciliable et déclaré tel, M. de Jouvencel, et moi. Ils ont préféré faire arriver M. de Jouvencel. Heureusement je suis depuis longtemps habitué à suivre la voie de l'indépendance et de la loyauté, sans autre récompense que ma propre satisfaction.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus élevés

E. RENAN

342

A François-Marie Luzel,

Sèvres, 31 juillet 1869

Mon cher ami,

Un mot seulement, pour vous dire que, hier, la commissoin des antiquités de la France, dont je fais partie comme vice-président de l'Académie cette année, vous a décerné une de ses trois médailles de 500 francs. C'est peu de chose comme argent ; mais c'est une récompense fort estimée. L'Académie ne décerne par an que trois médailles, toutes égales, et six mentions honorables. Voilà donc, enfin, une récompense pour vos consciencieux travaux. Les autres viendront plus tard ; sachons attendre. Je vous écrirai plus longuement dans quelques jours. Croyez à toute mon amitié.

E. RENAN

343

A Edmond Scherer

Sèvres, 2 août 1869

Mon cher ami,

J'attendais le second article (1) pour vous dire avec quel plaisir et quel fruit je vous ai lu. Vous êtes maître en ces matières : vos louanges ont pour moi un prix infini ; quant aux points sur lesquels vous me critiquez, si c'était ici le lieu je vous montrerais que nous différons à peine et qu'à quelque endroit j'ai exprimé la pensée que vous me reprochez d'avoir omise. Vous êtes bien sévère pour mon pauvre François d'Assise (2). Les *Fioretti* sont après tout le livre qui ressemble le plus à l'Évangile. Si l'on traite comme cela les mendiants et les aliénés, gare à Jésus !

Ma femme part ces jours-ci pour Yport avec mon pauvre Ary, à qui on fait prendre des bains de mer chauds. Pour moi, je reste à Sèvres. J'irai vous voir quelque jour à Versailles. Présentez mes respects à M^me^ Scherer et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

(1) Les deux articles sur *Saint Paul* parurent le 27 juillet et le 3 août dans *Le Temps* (postdaté).

(2) Scherer avait écrit : « M. Renan va jusqu'à préférer à Paul cet insupportable fou dont il s'est entiché, je ne sais trop pourquoi, et qu'il ne se lasse d'offrir à notre admiration : saint François d'Assise, un mendiant et un aliéné. »

344

A Benjamin Aubé (1)

Sèvres, 17 août 1869

Monsieur et ami,

Je viens de lire votre bel article (2). Je suis heureux et fier d'en avoir été l'occasion. Venant d'un connaisseur tel que vous, il a pour moi le plus grand prix. Nous discuterons un jour ensemble tant de questions intéressantes, surtout celles des rapports entre les judéo-chrétiens. Je pense que l'école de Tubingue s'exagère la profondeur de la rupture. Si le Congrès de Jérusalem avait laissé les cœurs si ulcérés, comment s'expliquer la collecte qui occupa saint Paul durant des années et fut conçue évidemment dans une pensée de conciliation ? Et tant de passages des épîtres aux Corinthiens et de celles aux Romains où il présente comme une chose si importante de rester en communion avec les saints de Jérusalem ! Et son dernier voyage lui-même, dénué de sens si le schisme avait été aussi profond qu'on le dit !

Je vois que vous n'êtes pas non plus aussi frappé que je le suis du peu de place qu'occupa saint Paul dans l'opinion du IIe siècle, du silence que gardent à son égard saint Justin, Papias, Hégésippe. Mais ce sont là choses secondaires. Je suis très heureux de voir ces grandes questions de critique traitées dans la *Revue* par un esprit aussi indépendant et aussi éclairé que le vôtre.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

(1) Lettre communiquée par M. Salomon Reinach.

(2) Il s'agit de l'article de B. Aubé : *Saint Paul et la fondation du christianisme, à propos du « Saint Paul » de M. E. Renan*, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1869.

345

A la princesse Julie

Sèvres, 28 août 1869

Chère princesse,

Un petit voyage que j'ai fait à Yport a été cause que je n'ai reçu qu'hier la lettre par laquelle vous m'annonciez votre départ pour la campagne. J'ai bien regretté, princesse, de n'avoir pu aller mercredi vous présenter mes devoirs. Ma femme est à Yport avec mes deux enfants, pour les bains de mer qu'on a conseillés à mon pauvre Ary. A part l'état de mon cher petit, qui est pour nous l'objet d'une perpétuelle et triste préoccupation, j'ai trouvé tout le monde gai et bien portant ; en attendant leur retour, je suis seul à Sèvres, travaillant beaucoup et tâchant de réparer l'arriéré considérable que ma campagne électorale a laissé dans mes travaux. Je prépare pour la *Revue des Deux Mondes* un article où j'essaierai d'exposer mes vues générales sur l'état politique de la France (1). Il n'est nullement dans mon caractère de chercher à attiser le feu qui brûle ; mais j'estime qu'il n'est pas bon non plus de se voiler les yeux pour ne pas voir l'état réel des choses. La situation est fort grave. Chacun des actes du gouvernement pendant les mois qui vont s'écouler décidera de l'avenir de notre pays. Il est impossible de ne pas reconnaître à l'Empereur une qualité rare chez les souverains, si rare qu'on en peut à peine citer un autre exemple, le talent de reculer, de céder à propos devant l'opinion publique. Mais saura-t-il bien reconnaître cette opinion, dont la Chambre n'est qu'une expression imparfaite ? Voilà ce dont on peut douter. Quel malheur que le gouvernement n'ait pas fait l'évolution libérale qu'il accomplit aujourd'hui deux mois avant les

(1) *De la monarchie constitutionnelle en France, Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1869, O. C. I.

élections ! La Chambre eût été alors le produit direct de l'opinion ; pour savoir ce que veut la France, il eût suffi de la consulter et le gouvernement marchant avec elle eût été capable de traverser les crises les plus dangereuses.

J'ai rencontré hier M. Cornu qui m'a donné d'assez bonnes nouvelles de Mme Cornu. Elle est établie dans son nouveau séjour de Longpont, près Montlhéry, sur le chemin de fer d'Orléans. Je crois qu'en lui écrivant à cette adresse, on pourrait être sûr qu'elle recevrait la lettre. Du reste, on peut aussi lui écrire au palais de l'Institut, où elle a un pied-à-terre et où son mari a un atelier.

M. Derenbourg vous est, en effet, très reconnaissant, princesse, et moi je vous remercie vivement d'avoir bien voulu contribuer à faire récompenser un homme si méritant et si modeste (1). Maury part ces jours-ci pour un petit voyage.

Veuillez agréer, princesse, l'expression respectueuse de ma plus profonde amitié

E. RENAN

(1) Joseph Derenbourg, né à Mayence en 1811, était venu se fixer à Paris en 1838.

346

A François-Marie Luzel

Sèvres, 29 août 1869

Monsieur et ami,

Je trouve enfin un moment pour m'entretenir avec vous, et répondre à votre lettre du 15 juillet.

Je pense qu'une nouvelle mission de 1 800 fr. pourra vous être accordée. Votre médaille sera pour cela un argument décisif. Je ne connais pas M. Bourbeau ; mais je crois qu'on pourra lui faire comprendre l'intérêt de ces recherches. Tâchez d'avoir une apostille de d'Arbois de Jubain-

ville, qui acquiert de jour en jour en ces matières une juste autorité ; je tâcherai d'en obtenir une de Léopold Delisle, si profond connaisseur en histoire de France, qui vous a été très favorable, et d'Alfred Maury, qui vous a également appuyé.

Dans votre rapport, soyez ce qu'il faut toujours être, esclave du vrai. Dites tout, et certes les détails que vous me donnez sont trop intéressants pour être omis. Mais ne comparez pas La Villemarqué à Macpherson ni à tel autre fabricateur de pastiches. C'est trop dire, selon moi. Le commentaire de La Villemarqué est presque tout entier chimérique ; cela est bien convenu. Quant aux pièces elles-mêmes, elles ont été très mal reproduites ; l'éditeur a choisi complaisamment la version qui allait à ses imaginations préconçues et à celles de ses amis ; il a manqué à tous ses devoirs de critique et de philologue. Mais il est trop sévère de l'appeler faussaire. La Villemarqué sait mal le breton ; je ne le crois pas capable de fabriquer plusieurs bonnes strophes de suite. Il a choisi, arrangé, élagué, fagoté, fait toutes sortes d'opérations malsaines en vue du succès littéraire ; mais il a peu fabriqué. Même cette pauvre *Quenouille* que vous avez si bien dépecée, on ne peut la comparer comme méfait aux grossières fabrications que vous en rapprochez. Observez cette nuance ; sans cela vous donnerez à vos adversaires un prétexte de triompher et de vous taxer d'exagération.

Ne vous étonnez pas de n'avoir pas encore de nouvelle de la souscription aux *Gwerziou*. Le fonds des souscriptions est très obéré. Les auteurs qui ont, à la même époque que vous, été proposés pour des souscriptions, sont dans le même cas que vous.

Profitez de la *Revue celtique* pour publier ces excellents matériaux que vous avez recueillis sur le passé de notre race. Je n'irai pas en Bretagne cette année ; saluez pour moi les fées, et croyez-moi

Votre bon ami

E. RENAN

347

A Ernest Bersot

Sèvres, 29 août 1869

Quel charmant article (1), mon ami, et que je vous en remercie ! Que vous comprenez bien ces délicates matières religieuses ! Comme tout d'abord vous mettez le doigt sur ce qui est le vif du sujet ! Je n'ai pas voulu attendre le second article pour vous dire quelle heure agréable vous venez de me faire passer.

Je suis seul en ce moment. Ma femme est avec mes enfants à Yport, prenant les bains de mer. Elle sera de retour dans quelques jours, et j'espère qu'avant votre départ pour Arcachon et le départ de Berthelot pour l'Égypte, nous pourrons quelque jour vous réunir à lui, et vous prier de faire une petite halte sur ce chemin de fer où la mauvaise fortune a voulu que pas une fois je ne vous rencontre cette année.

Croyez en attendant à ma vive amitié

E. RENAN

Pour la réimpression, corrigez :

Quatrième colonne, fin du deuxième alinéa, *vaste* au lieu de *verte*.

Troisième colonne, fin du cinquième alinéa : j'avais mis : donne *avec* son cœur ; mais ce que vous ou le prote avez substitué vaut presque autant, peut-être mieux (2).

(1) Sur *Saint Paul*, dans les *Débats*, 29 août 1869.

(2) Renan pensant que Bersot publierait cet article en volume signale deux erreurs : 1° Bersot citant une phrase de Renan avait écrit : « Une fontaine claire, vaste et profonde où se reflète l'infini. » 2° Citant une autre phrase à propos des « diaconesses chrétiennes » il avait écrit : « Car la femme donne son cœur ».

348

A Ernest Bersot

Sèvres, 31 août 1869

Quelle excellente page d'histoire religieuse et de philosophie, mon cher ami, et que je suis heureux de l'avoir inspirée (1) ! A chaque article, vous gagnez encore en perfection de style et en profondeur de pensée. Vous traitez ces sujets comme un maître. Que je suis heureux que vous ayez bien voulu vous charger de mon *Saint Paul !*

Ma femme et mes enfants vont revenir dimanche d'Yport. Dites-moi quel jour de la semaine prochaine il vous sera le plus commode de vous arrêter à Sèvres en revenant de Paris pour dîner avec nous et Berthelot.

Votre bon ami

E. RENAN

(1) Deuxième article sur *Saint Paul*, 31 août.

349

A Charles Ritter (2)

Sèvres, 3 septembre 1869

Monsieur,

Je vous remercie de la communication de ces pages admirables. Votre traduction (3) est parfaite ; et je vois qu'elle sera digne de l'ouvrage original. J'attends beaucoup de ce volume de Strauss ; je crois que l'impression sur le monde savant et philosophique sera profonde. Tâchez de paraître

(2) Lettres communiquées par M. Eugène Ritter, et publiées en partie dans *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, Lausanne, 1911.

(3) Ch. Ritter (1838-1908), professeur à Morges, traduisait les *Essais et Mélanges* de David Strauss.

vers avril ou mai de l'année prochaine au plus tard. Certes, un tel livre n'a pas besoin de recommandation ; si pourtant l'éditeur le désire, je suis prêt à écrire quelques pages pour mettre en tête de la traduction.

M. Strauss demeure-t-il toujours à Darmstadt ? Je lui ai fait un envoi de livres qui, je crois, ne lui est pas parvenu. Croiriez-vous que tel est le fossé qui sépare la France de l'Allemagne, qu'à l'heure qu'il est je n'ai pas encore été en relation personnelle avec lui ! C'est pourtant, je crois, l'homme de ce siècle pour lequel j'ai le plus d'admiration et de sympathie.

Recevez, avec mes félicitations, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués et les plus distingués

E. RENAN

350

A l'abbé Valentinelli

Sèvres, 8 septembre 1869

Monsieur et ami,

Je me permets de vous présenter M. Joseph Bertrand, membre de l'Académie des Sciences, mathématicien célèbre, qui fait un voyage à Venise avec M^lle^ Geneviève Bertrand, sa fille. Je me suis souvenu de la charmante hospitalité que j'ai reçue chez vous à Saint-Marc et j'ai voulu en procurer quelque chose à mon confrère et ami. M. Bertrand désirerait s'arrêter à Padoue et y faire quelques recherches sur Galilée dont il a écrit l'histoire. Vous m'avez donné dans le temps une lettre pour M. Baldassare Poli (1). Mais je ne sais si M. Poli est encore à Padoue ; il y a même si longtemps que je n'ai entendu parler de lui que je me de-

(1) B. Poli (1795-1883), professeur de philosophie à l'Université de Padoue.

mande s'il vit encore. Auriez-vous la bonté de donner à M. Bertrand un mot pour quelque professeur de l'Université de Padoue ? Je vous en remercie d'avance. Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

351

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 17 septembre 1869

Mon cher ami,

Pardonnez-moi mon long silence. Je me suis ces derniers temps bien peu appartenu...

Nabab pacha a bien voulu, en effet, m'inviter de la part du vice-roi pour l'inauguration de l'isthme. J'ai remercié par la raison qu'ayant déjà fait le voyage, je ne voulais pas abuser des bontés du khédive. M. Berthelot ira certainement. Je vous le recommande vivement. Berthelot a une santé très particulière, résistante au fond, mais accessible à toute sorte de petites misères ; et puis, il s'écoute un peu trop et y met un peu de manie. Il a assez de génie pour que ses meilleurs amis lui reconnaissent sans difficulté ce petit défaut. Gouvernez-le bien et remontez-le. M. Robin, le célèbre physiologiste, sera probablement avec lui. Peut-être mon beau-frère Arnold Scheffer ira-t-il aussi. Arnold est atteint de la poitrine d'une façon qui nous cause parfois de l'inquiétude, quoique, pour ma part, je ne croie pas que son mal ait la gravité que certaines personnes lui prêtent. Je le mets entre vos mains ; son départ, du reste, n'est pas encore assuré.

J'ai reçu votre épreuve corrigée du plan de la nécropole, accompagné des coupes d'un certain nombre de caveaux. Depuis deux jours, je suis re-attablé à la *Mission* ; je ne la quitterai plus qu'elle ne soit finie, tout à fait finie. Le

manuscrit sera terminé vers le mois de décembre. Alors, je pousserai l'impression avec vigueur.

Ç'aurait été sûrement un grand plaisir de vous revoir, vous et quelques autres amis d'Orient. Mais après le beau voyage que j'ai fait avec vous et Mariette, je n'ai pas voulu en tenter un autre, qui sûrement se fera dans de beaucoup moins bonnes conditions. Et puis, vraiment, j'ai craint d'abuser d'une générosité qui ne peut être utile et honorable que si les honnêtes gens en usent avec discrétion. Je crains aussi que la compagnie ne soit un peu mêlée de petit journalisme et de presse vénale. Nous nous reverrons, j'espère, plus tard et à un moment plus favorable. Quelle étrange situation politique ! Il est impossible de faire une prédiction avec quelque vraisemblance.

Mille amitiés à Mariette quand vous le verrez.

352

A Edmond et Jules de Goncourt (1)

Sèvres, 4 octobre 1869

Chers amis,

Me pardonnerez-vous ces longs retards ? Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu reprendre la lecture deux fois interrompue, à mon grand regret, de *Madame Gervaisais*. Sans tarder, je donnerai une note aux *Débats*, note peu digne du livre, mais où, sûrement, on verra l'amitié que j'ai pour les auteurs (2).

Votre bien affectueux et dévoué

E. RENAN

(1) (Minute conservée, B. N.)
(2) Cette note ne parut pas.

353

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 5 octobre 1869

Mon cher ami,

Cette lettre vous sera remise par M. Berthelot. Je n'ai pas besoin de vous recommander un tel homme ; soyez pour lui ce que vous avez été pour moi, le meilleur des conseillers, et rendez-nous le, sain et sauf ; vous nous le devez.

Saulcy m'a dit que vous allez l'accompagner en Syrie. Je le regrette pour nos amis voyageurs, mais je m'en réjouis pour vous. Il m'a dit que vous comptiez faire le plan de Tyr. *Bravissimo !* Votre plan de la nécropole et la planche que vous y avez jointe sont chez Erhard. Envoyez-nous le plus tôt que vous pourrez le plan de la ville et du port. *Fervet opus.* Je travaille énormément ; cela va très vite.

354

A Emilio Tera

Sèvres, 10 octobre 1869

Monsieur,

J'ai présenté avant-hier à la Société asiatique l'opuscule que vous m'aviez chargé de lui remettre. Elle m'a prié de vous transmettre ses remerciements ; recevez aussi les miens, Monsieur, pour l'exemplaire que vous avez bien voulu me destiner. Quant aux deux autres publications dont vous m'annoncez l'envoi, je ne les ai pas reçues.

Agréez, Monsieur, mes félicitations pour des travaux qui témoignent d'une si grande curiosité d'esprit appliquée à des sujets pleins d'intérêt et croyez à mes sentiments les plus distingués.

E. RENAN

355

A François-Marie Luzel

Sèvres, 1er novembre 1869

Cher ami,

Votre rapport et votre demande sont au ministère depuis quelques jours. C'est exprès que j'ai tardé à les remettre. On ne se revoit à Paris qu'à la fin d'octobre. Notre commission des souscriptions ne se réunit après vacances que dans les derniers jours de ce mois. J'ai voulu attendre ce moment. C'est à la commission que j'ai remis votre demande à M. Bellaguet ; je l'ai fait appuyer par Maury ; j'augure bon succès. Vous aurez, j'espère, une réponse dans quelques jours.

M. de Lasteyrie, rapporteur cette année du concours des antiquités de la France, nous a lu son rapport en commission vendredi dernier. La partie qui vous concerne est bien, quoique Lasteyrie, étant étranger à cet ordre d'études, ne lui ait pas donné tout le développement dont elle était susceptible. Notre séance publique, où les résultats seront proclamés, aura lieu le 19 de ce mois. Les rapports ne sont pas lus en séance publique ; mais ils sont imprimés, et on vous en enverra un ou plusieurs exemplaires.

Votre rapport est excellent. Le *Corps sans âme* m'a vivement intéressé ; cela ressemble comme deux gouttes d'eau au *mabinogi* de Khilwch et Ollwen. L'Espagne, vous le savez, joue un grand rôle en Bretagne ; vous connaissez cette singulière manière de compter par *réaux*. J'attribue cela à l'occupation espagnole du temps de la Ligue et du

duc de Mercœur. Ne songez pas aux Arabes ; ils ne sont pour rien en cette affaire.

J'ignore l'origine de la singulière expression *gazel-gé*, que vous citez.

Le gibier était parfait. Merci. En le mangeant, nous avons causé des belles landes où ces bonnes bêtes avaient couru et picoré.

Tout à vous

E. RENAN

356

A l'abbé Valentinelli

Paris, 4 novembre 1869

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous présenter M. Arnold Scheffer, mon beau-frère, qui va passer l'hiver à Venise pour se remettre d'une affection de poitrine qui le fait souffrir depuis quelques mois. Mon beau-frère, comme son père et son oncle, est peintre d'histoire et a déjà obtenu des succès. Il sera bien heureux si vous pouvez lui faciliter l'étude de vos précieuses collections et je vous serai infiniment reconnaissant si vous voulez bien avoir pour lui quelques-unes de ces bontés dont vous avez été pour moi si prodigue.

J'ai eu dernièrement de vos nouvelles par M. Bertrand, je vous remercie des complaisances que vous avez bien voulu avoir pour lui.

Croyez, Monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

357

Au prince Napoléon

Paris, 31 janvier 1870

Monseigneur,

Voici la copie de la lettre que j'ai adressée à M. Segris (1). Le dernier paragraphe diffère légèrement du projet que j'avais communiqué à Ollivier.

Dans la première rédaction, je proposais au ministre de consulter le Collège sur la situation. Une telle consultation étant en dehors des usages pratiqués jusqu'ici, je me suis borné, pour la rédaction définitive, à demander qu'on fît faire, conformément aux règlements, les présentations du Collège et de l'Institut.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Ministre de l'Instruction publique dans le ministère Ollivier.

Paris, 29 janvier 1870

« Monsieur le ministre,

Je regarde comme un devoir de vous soumettre quelques réflexions qui me sont suggérées par un attachement sincère à des études auxquelles j'ai déjà fait plus d'un sacrifice.

Nommé professeur de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, sur la présentation des professeurs du Collège et de l'Institut, je fis ma première leçon le 23 février 1862. Le 26 du même mois, un arrêté

de M. le ministre de l'Instruction publique suspendit le cours. Je n'ai pas à discuter ici cet arrêté, ni à rechercher si la phrase qui y servit d'occasion (phrase calquée presque mot à mot sur un passage de Bossuet) (1), devait légitimement amener une telle conséquence. Cet examen serait inutile à mon argumentation présente. Il me suffit, pour le moment, de faire remarquer que la suspension du 26 février 1862 n'avait nullement le caractère d'une destitution. Des assurances écrites de la main de S. M. l'Empereur, et de celle de M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, me faisaient espérer que ladite suspension serait de courte durée.

Cette promesse ne se vérifia pas. Le 2 juin 1864, parut au *Moniteur* un décret ayant en ce qui me concernait deux effets : 1° de transférer à un autre objet les fonds alloués à ma chaire ; 2° de me nommer à une fonction incompatible, d'après les règlements existants avec l'enseignement. Convaincu de la noblesse hors ligne et de la particulière excellence du Collège de France, je répondis le lendemain à M. le ministre que je me résignais à la perte de mon traitement, mais qu'il m'était impossible d'admettre qu'une chaire au Collège de France, obtenue sur la libre désignation de mes confrères et collègues, pût être échangée contre une haute fonction, si honorable qu'elle fût. Le 12 juin parut un décret ainsi conçu : « M. Renan demeure révoqué de ses fonctions au Collège de France. »

Cette révocation était évidemment irrégulière. Il est bien vrai que, par le décret du 6 mars 1852, le ministre de l'Instruction publique nomme et révoque tous les professeurs de l'enseignement supérieur. Mais le décret du 11 juillet 1863 a fixé les formes dans lesquelles une pareille révocation peut être prononcée. Ce dernier stipule des garanties, la comparution devant un tribunal, le droit pour l'inculpé de présenter sa défense de vive voix, ou par écrit. Aucune de ces formes ne fut observée à mon égard. On a dit, je le sais, que le décret du 11 juillet 1863 ne s'applique pas au Collège de France. Cela est insoutenable.

(1) *Histoire universelle* ; 2e partie, ch. IV.

Le décret du 11 juillet 1863 s'applique (ce sont les termes mêmes) à tout l'enseignement supérieur et secondaire. Or le Collège de France fait partie de l'enseignement supérieur. Le Collège de France n'est pas compris dans ce qu'on appelle improprement l'Université ; mais il est évident qu'il est, comme le Muséum, l'École des Chartes, etc., un établissement d'enseignement public. Nierait-on cette proposition, évidente par elle-même, j'alléguerais un texte sans réplique : c'est le décret du 9 mars 1852, qui range expressément le Collège de France dans le *corps enseignant*. A moins de soutenir que le Collège de France fait partie de l'enseignement primaire, il faut donc admettre que le décret du 11 juillet 1863 s'applique à lui.

Je vais plus loin, et je soutiens que, même en l'absence du décret du 11 juillet 1863, ma destitution aurait été irrégulière. Le décret du 9 mars 1852 appelle la révocation « une peine ». Or, une peine suppose « une faute ». Le décret du 12 juin, qui a déclaré que je « demeure destitué », n'a allégué d'autre motif que le décret du 2 juin. Celui-ci ne me reprochait aucune faute. Il affirmait seulement que « depuis deux ans la chaire n'était point remplie par des raisons d'ordre public qui subsistaient dans toute leur force ». Ce n'est pas là une faute de nature à entraîner une pénalité. Dira-t-on que la suspension avait eu pour cause première une faute par moi commise en ma leçon d'ouverture ? Mais comment cette prétendue faute, qui, le 26 février 1862, amenait une suspension momentanée, a-t-elle pu, deux ans et demi après, justifier une destitution ? L'axiome : *Non bis in idem* n'a jamais été plus complètement violé.

Ces motifs, tout graves qu'ils sont, n'auraient pas été suffisants pour me décider à soumettre cette affaire au jugement de Votre Excellence, s'il ne s'y mêlait des considérations d'un ordre supérieur.

Pour remplir la tâche principale à laquelle j'ai consacré ma vie, et qui est de contribuer selon mes forces à relever les études sémitiques anciennes de l'abaissement où, malgré d'honorables exceptions, elles sont restées en France depuis Richard Simon, l'enseignement du Collège

de France m'a toujours paru nécessaire. Les livres ne suffisent pas au progrès de la science ; il y a une partie de l'enseignement qui ne se transmet que de vive voix et par le contact direct de l'élève et du professeur. Laissez-moi dire, M. le ministre, qu'il est injuste que cette forme de l'activité scientifique me soit interdite. Sorti le premier du concours d'agrégation de philosophie en 1848, docteur ès lettres depuis 1852, membre de l'Institut depuis 1856, honoré en 1861 de la présentation du Collège de France et de l'Institut, j'ai bien le droit de croire que ce n'est pas le manque de titres suffisants qu'on peut alléguer contre moi. Ce qu'on peut alléguer, c'est qu'un parti religieux considérable qui me tient pour un ennemi, s'oppose à ma réintégration. Eh bien ! je ne puis croire que cette fausse appréciation dure encore. Voilà six ou huit ans que les faits qui ont provoqué contre moi l'opposition de certains groupes religieux sont des faits accomplis. Les surprises et les malentendus de la première heure sont passés. On a pu mieux juger mon caractère, mon but et ma méthode. Il n'y a que des personnes mal informées qui puissent croire que j'aie voulu détruire quoi que ce soit en un édifice social selon moi trop ébranlé. J'ai usé, au risque de me tromper, comme tout le monde, de la liberté de la raison et de la critique; je n'ai jamais travaillé à l'affaiblissement d'un sentiment noble, ni d'une conviction élevée. La violence de mes adversaires ne m'a pas arraché un mot d'aigreur ; le droit de légitime réponse, je me le suis même interdit. Non, je ne puis croire qu'il soit bon pour cette Église de France, dont j'ai été mieux placé que personne pour apprécier les grandes parties, je ne puis croire qu'il soit bon pour elle que l'enseignement public, auquel j'avais droit, m'ait été obstinément interdit parce que cette Église y opposa son *veto*, et que l'État se soumet à ce *veto*. Quand un jour, mis en présence d'autres adversaires qui n'auront pas ma modération, l'Église m'invoquera comme un apologiste contre des attaques injurieuses et destructives, les catholiques éclairés regretteront peut-être d'avoir entravé la vie d'un respectueux dissident que les plus injustes procédés ne poussèrent jamais au delà du point où il voulut s'arrêter.

Pour m'accorder, et, si j'ose le dire, pour accorder sur ce point à l'opinion libérale une juste satisfaction, il n'est pas nécessaire d'ailleurs de revenir sur la mesure qui m'a frappé. La chaire est vacante depuis trois ans. La bonne administration, sinon le règlement, veut qu'il y soit pourvu. Que Votre Excellence demande, selon le décret organique, les présentations du Collège de France et de l'Institut. Je m'offrirai de nouveau aux suffrages des deux compagnies (1). Si elles me présentent une seconde fois, il ne se trouvera pas un homme sensé pour reprocher au gouvernement de l'Empereur d'avoir suivi l'avis de corps si graves et si hautement autorisés.

Veuillez agréer, Monsieur le ministre, l'expression de mon profond respect.

E. RENAN

P.-S. — Je me permets de transmettre à Votre Excellence : 1° un exemplaire de la leçon d'ouverture ; 2° un volume où j'ai inséré toutes les pièces de cette affaire, et une lettre que j'adresserai à mes collègues pour leur expliquer ma conduite dans tout cela (2). »

(1) Si je n'ai pas figuré aux présentations de décembre 1864, c'est que ces présentations ont été demandées pendant que j'étais en Orient. (Note de Renan.)

(2) Voir ci-dessus, lettre du 11 juin 1864.

358

Au prince Napoléon

Paris, 2 février 1870

Monseigneur,

Puisque Votre Altesse veut bien approuver ma démarche, ce que j'oserai lui demander serait d'en dire un mot à Ollivier. J'ai communiqué ma lettre à Ollivier, quoique

l'affaire ne relève pas de son département, d'abord à cause de l'amitié que j'ai toujours eue pour lui, et puis parce que j'ai voulu éviter tout ce qui ressemblerait à de l'importunité ou de la taquinerie. Je voudrais vraiment qu'Ollivier prît un quart d'heure pour réfléchir à cette affaire. Elle aura son importance comme signe du temps. J'approuve tout à fait que, dans les affaires ecclésiastiques les plus graves, celles du Concile par exemple, le gouvernement adopte le principe de l'abstention et de l'indifférence ; mais la conséquence de cette conduite est qu'il en fasse autant dans les questions d'instruction et de science. Quand l'État se permet de faire quelques observations à l'Église sur les dogmes qu'elle est en train d'élaborer, l'Église répond à l'État : « Ne vous mêlez pas de mes affaires. » Vraiment, quand l'Église vient dire à l'État : « Tel de vos professeurs me déplaît », l'État a bien aussi le droit de lui répondre : « Vous ne voulez pas que je me mêle de vos affaires, ne vous mêlez pas des miennes. » D'ailleurs, dans la rédaction définitive de ma lettre, que j'ai remise à Votre Altesse et à M. Segris, je ne demande en réalité que l'observation des règles établies. A toute interpellation, le ministre a une réponse bien simple à faire : « Ai-je mal fait de demander les présentations ? Le règlement m'y obligeait. Ai-je mal fait de nommer celui qui m'était présenté ? L'usage invariable de toutes les administrations et le simple bon sens m'y obligeaient. »

Il n'est pas possible qu'Ollivier ne comprenne pas cela. Je serai infiniment reconnaissant à Votre Altesse si elle veut bien attirer son attention sur ce point, et je reste, avec le plus profond respect, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur

E. RENAN

359

A Alfred Maury

Paris, 28 février 1870

Mon cher ami,

L'imbroglio dont vous me faites part me peine beaucoup. Voici bien exactement l'ordre des faits.

Depuis la mort de M. Munk, j'ai toujours déclaré à qui voulait l'entendre que si l'on voulait un *chargé de cours* pour la chaire d'hébreu, il y avait une personne que l'on pouvait choisir, c'était M. Derenbourg. J'ai fait plus que le dire : à une époque où M. Derenbourg faisait des démarches actives, je l'ai présenté à la princesse Julie (vous pouvez lui en parler) pour qu'elle s'entremît auprès de M. Duruy et qu'elle essayât de fléchir les scrupules de l'archevêque de Paris contre la religion de M. Derenbourg. Ce dernier, peu de temps après, m'ayant exposé le vif désir qu'il avait d'être décoré, j'en ai de nouveau parlé à la princesse qui a fait auprès de M. Pétetin une démarche dont l'effet a été décisif. Quand M. Derenbourg a publié son livre, je l'ai annoncé ; je n'ai perdu enfin aucune occasion de faire connaître son mérite comme hébraïsant.

Il va sans dire que cela n'impliquait en rien ma renonciation à mes droits sur la chaire du Collège de France. J'aurais réussi à faire nommer M. Derenbourg chargé de cours par M. Duruy que je n'aurais renoncé à rien pour cela. Je mets l'intérêt de la science avant tout ; d'un autre côté, je n'aime pas les coups d'épée dans l'eau. Or, il est clair qu'une tentative pour faire revenir sur ma destitution l'administration même qui m'avait destitué eût été au plus haut degré un coup d'épée dans l'eau. Au contraire, dès qu'un changement profond a été opéré dans l'administration du pays, j'ai réclamé, et la lettre que j'ai reçue de M. Saint-René Taillandier vendredi dernier au matin m'a rempli d'une joie que tous mes amis ont partagée.

Dans l'effusion de cette joie, j'ai commis une naïveté et même une faute. Lors de ma première présentation, en 1861, je ne m'occupai en rien des secondes présentations. Le résultat fut que M. Latouche, sujet d'une médiocrité reconnue même de ses amis, fut présenté par un des corps. Vous savez que, plus tard, cela faillit avoir des conséquences fâcheuses et que c'est en se prévalant de cette présentation que M. Latouche a été sur le point d'être nommé. La présentation de M. Latouche avait eu lieu parce que M. Derenbourg avait été informé trop tard. Je résolus d'éviter cette faute, je voulus prévenir M. Derenbourg le jour même. Dans l'après-midi, je présidais l'Académie ; le soir je devais dîner avec le prince Napoléon ; je pris donc le parti de prier M. Mohl de dire à M. Derenbourg qu'il devait voir à l'Imprimerie impériale,de venir causer avec moi à 6 heures. Quelle fut ma surprise de trouver un homme blessé, irrité, qui me déclare ouvertement qu'il va faire campagne contre moi ! J'avoue qu'après avoir mis dans toute cette affaire tant de loyauté, tant de désintéressement, d'élévation de sentiment, j'avais cru ne pas devoir trouver des auxiliaires du parti clérical chez des personnes aussi engagées que moi dans la cause de la libre pensée et qui m'avaient de grandes obligations.

Ce fut bien pis le lendemain matin. J'allai voir M. Stanislas Julien ; je trouvai chez lui M. Derenbourg. Quand il fut sorti, M. Julien me dit : « M. Derenbourg se regarde comme presque assuré du succès. Il m'a dit que M. Mohl le patronne très chaudement et lui a gagné hier M. Maury. » (Causez à ce sujet avec M. Stanislas Julien). Sur-le-champ, je courus chez M. Mohl qui me déclara une telle assertion tout à fait erronée ; je vous avoue, mon cher ami, qu'en ce qui vous concerne, je ne jugeai pas à propos de vérifier, votre amitié m'était trop connue pour que je pusse croire à la vérité d'une telle allégation.

Ce même jour, samedi, vers midi, M. Derenbourg vint me voir pour achever la conversation que la nécessité de me rendre au dîner avec le prince avait interrompue la veille. J'exprimai certainement à M. Derenbourg la surprise que me causait ce que je venais d'apprendre de M. Stanislas

Julien, je pus lui dire la douleur que j'avais de voir venir de lui l'obstacle à un plan qui, de ma part, avait été un chef-d'œuvre de patience, de fermeté et de sagesse; mais dire que j'aie voulu exercer sur lui une pression est un non-sens; je n'ai parlé de tous ces incidents qu'à M. Mohl et à M. Franck et je me suis strictement borné à leur dire combien il serait injuste que l'hostilité me vînt d'un homme voué comme nous à la libre pensée et que j'ai servi avec le plus complet oubli de mes propres intérêts. J'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Mohl ; il a cherché à m'expliquer la conduite de M. Derenbourg. Je lui ai répondu que l'oubli et l'abnégation avaient été la règle de ma vie, que du reste je ne voulais plus m'occuper en aucune sorte de ce que ferait ou ne ferait pas M. Derenbourg.

Puisque M. Derenbourg vous a encore parlé de tout cela, je voudrais que vous le vissiez et que vous lui déclariez ceci : « Ma démarche de vendredi soir a été une maladresse, le fait d'une amitié trop confiante. Je la regrette. Toute parole de ma part qu'il a pu interpréter dans le sens d'un conseil, je le prie de la tenir pour non avenue. Qu'il fasse ce qu'il voudra. Je reconnais maintenant que la bonne conduite à tenir est celle que j'ai tenue lors des présentations de 1861, c'est-à-dire que chaque candidat ne doit s'occuper que de ses propres affaires. En tout cas, si j'ai péché, c'est pour m'être trop laissé égarer par des préoccupations d'intérêt général de la science ou d'amitié. »

Quelques passages de votre lettre me font croire que vous n'êtes pas très bien renseigné sur ce qui s'est passé dans le gouvernement sur mon affaire. Nous en causerons vendredi ou peut-être avant cela.

Présentez mes respects à M^me^ Maury et croyez à toute mon amitié

E. RENAN

360

A Charles Ritter

Paris, 11 mars 1870

Cher monsieur,

Tout ce qui dépendra de moi pour introduire l'admirable volume que vous allez publier auprès du public philosophe de France, je le ferai de grand cœur. Quoique le livre se présente parfaitement de lui-même, je ne demande pas mieux que d'y mettre un avant-propos (1). La composition m'en paraît excellente ; peut-être ferez-vous bien de suivre vos premières idées, inspirées sans doute par un juste sentiment du public, et de ne pas trop déférer aux vues postérieures de M. Strauss. Je regrette que vous ne nous donniez pas les biographies ; sans doute le volume eût été trop fort ; je crois que ces morceaux eussent été fort appréciés.

Quant au titre, vous aurez le temps d'y penser. Celui que vous proposez, et que M. Strauss accepte, est conçu au point de vue de l'Allemagne. Je crois qu'il faudra le modifier pour le public français, qui ne connaît encore Strauss que comme auteur de la *Vie de Jésus*. J'approuve tout à fait l'idée du portrait en tête, et sûrement Lévy s'y prêtera.

J'ai toujours vivement regretté en effet de n'avoir pas de rapports avec M. Strauss. Je crus un moment, dans l'été de 1868, le saisir à Bonn ; il en était parti depuis quinze jours, quand j'y arrivai. Vous nous aiderez à nous mettre en rapport ; assurez-le en attendant, de ma part, qu'il n'a pas au monde un admirateur plus sympathique que moi.

(1) *Essais d'histoire religieuse et mélanges littéraires*, par D. F. Strauss, auteur de la *Vie de Jésus*, traduit de l'allemand par Charles Ritter, avec une introduction par Ernest Renan, Michel Lévy, éd. Le livre ne parut qu'en 1872, sans portrait de Strauss.

Nous n'aurons garde d'oublier Sainte-Beuve (1). Pressez le plus que vous pourrez la publication, et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

(1) Le livre est dédié « A la mémoire de Sainte-Beuve ».

361

A Alexis Segris

Paris, 30 mars 1870

Monsieur le ministre,

J'apprends que certaines appréhensions se manifestent autour de Votre Excellence. Des personnes peu au courant de mes principes craignent « que je ne me serve de la chaire d'hébreu au Collège de France comme d'une tribune pour attaquer les dogmes chrétiens. » En réponse à de telles appréhensions, permettez-moi, Monsieur le ministre, de vous adresser un exemplaire d'une brochure écrite en juillet 1862 où j'ai expliqué dans le plus grand détail comment j'entends la nature de ladite chaire. La chaire d'hébreu au Collège de France n'est pas une tribune, c'est un lieu d'enseignement technique, philologique, spécial, scientifique, non théologique. « Le titulaire d'une pareille chaire, disais-je en 1862, envisage les textes en historien, en littérateur, en philologue. Pour lui, il ne s'agit pas de défendre ou d'attaquer telle ou telle croyance, il s'agit de travailler au progrès d'une des parties les plus importantes de la science comparée des langues et des littératures. »

Ces déclarations, je les ai faites vingt fois devant le public (2), mille fois dans des conversations avec mes confrères et collègues qui ont cru à ma parole en me pré-

(2) Première leçon, début et fin (p. 8, 9 et 30). Préface de la brochure contenant cette première leçon : *La chaire d'hébreu*, p. 12 et suiv. ; lettre à M. Duruy, 2 juin 1864, publiée dans les journaux ; *Journal des Débats*, 5 juin 1864 ; *Études contemporaines*, 1868, p. IX-X, 241 et suiv. (Note de Renan.)

sentant à Votre Excellence (1). J'y serai fidèle, Monsieur le ministre, et je suis persuadé que quand on m'aura vu à l'œuvre, il n'y aura pas une personne éclairée, quelles que soient ses opinions religieuses, qui ne se réjouira de l'acte par lequel Votre Excellence m'aura rendu à l'enseignement.

Agréez, Monsieur le ministre, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence le très obéissant serviteur

(1) Le Collège de France et l'Institut présentèrent de nouveau Renan qui obtint 30 voix sur 34.

362

A X... (2)

Paris, 7 avril 1870

Monsieur et ami,

J'apprends que les éléments pour l'affiche du second semestre sont déjà transmis du Collège au ministère. Permettez-moi de vous rappeler ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plus d'une fois. Il est tout à fait essentiel, si je dois être nommé, que mon programme paraisse sur l'affiche générale. Cette affiche dit seulement : « M. un tel fera son cours le lundi et le mercredi (je suppose). » Elle ne dit pas : « M. un tel ouvrira son cours le lundi 25 avril ou 2 mai. » Si je figure sur l'affiche générale, je suis assuré que je pourrai faire mes deux premières leçons au moins dans ma petite salle sans que le grand public en sache rien ; le cours une fois engagé dans cette voie purement scientifique ne pourra plus être dérangé ; le malentendu des personnes qui, malgré mes déclarations réitérées, s'obstinent toujours à croire que je vais débuter par un discours, sera de la sorte écarté.

Au contraire, si mon cours doit être annoncé dans le courant du semestre par une affiche spéciale portant la date de la leçon d'ouverture, il est indubitable qu'il y aura

(2) (Minute conservée, B. N.)

beaucoup de monde. Les journaux reproduiront l'affiche ; cela aura l'air d'une convocation pour un dîner d'apparat. Je n'en persisterai pas moins dans mon dessein d'entrer tout d'abord dans la philologie sémitique la plus spéciale ; mais ce grand concours de personnes déçues et qu'on aurait l'air de congédier pourrait entraîner des inconvénients.

Ayez la bonté, mon cher ami, de soumettre ces réflexions à M. le ministre, et, en attendant, retardez autant qu'il se pourra l'affichage du programme.

(*Inachevée*)

363

Au Dr Gaillardot

Paris, 18 avril 1870

Mon cher ami,

... Mon affaire du Collège de France serait maintenant finie sans ce déplorable plébiscite. Ollivier se figure qu'il ne faut rien faire de caractéristique d'ici là (1). Je le regrette, car je tenais beaucoup à ouvrir mon cours avec le second semestre. Je ne ferai pas de discours de réouverture; je ferai une seconde leçon ; on me rend cela difficile par la nécessité d'une affiche particulière ; mais je viendrai à bout de tout cela ; le difficile est fait.

Il est certainement fâcheux qu'on ait compromis une belle et bonne situation politique par cette fâcheuse idée de plébiscite. Tout le monde sortira de l'épreuve affaibli. J'espère cependant que ce ne sera pas une faute mortelle. Le navire, bien qu'ayant quelques boulets dans sa coque, a assez de vapeur pour opérer son sauvetage ; mais il ne faut pas faire de fausse manœuvre.

Nous allons tous assez bien. Croyez à ma vive amitié.

(1) Par décret du 23 avril, un plébiscite fut institué par Napoléon III. Il eut lieu le 8 mai 1870 et donna une forte majorité à l'Empereur.

364

A Sandoz et Fischbacher, éditeurs

Paris, 7 mai 1870

Monsieur,

A la demande de M. Hartwig Derenbourg, l'un des traducteurs de l'ouvrage de Noeldeke (1), je vous avais écrit un mot pour vous recommander ce travail. Un représentant de votre maison vint me voir quelques jours après, et me demanda une préface pour ladite traduction. Après quelques difficultés, j'y consentis, voulant aider autant qu'il était en moi à une publication qui sera, je crois, utile aux études savantes. Aujourd'hui, M. Jules Soury, l'autre traducteur, m'écrit que vous consentez à publier le livre tel qu'il est, sans préface et que, quant à lui, il ne pourrait signer la traduction dont il s'agit si elle devait paraître avec une préface de moi. Naturellement, dans cet état de choses, il ne peut plus être question d'une telle préface, à laquelle je n'avais consenti que pour rendre plus facile une publication scientifique intéressante.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

(1) Il s'agit du livre de Th. Noeldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, qui fut traduit de l'allemand par H. Derenbourg et Jules Soury et parut en 1873 chez Sandoz et Fischbacher.

365

A X... (1)

Sèvres, 22 mai 1870

Cher confrère,

Hier, étant allé visiter les Arènes de la rue Monge, j'ai rencontré plusieurs personnes instruites, qui m'ont dit que la commission du budget tenait entre ses mains le sort du monument, et qui m'ont demandé de vous exprimer mon opinion à cet égard. La main sur la conscience et sans nul engouement de métier, je crois que la destruction des Arènes serait regrettable. Ce n'est pas là, je l'avoue, un monument qui parle beaucoup aux yeux par la beauté de ses formes, par la perfection de son exécution, par l'aspect grandiose de ses restes ; mais l'intérêt scientifique en est très considérable. C'est la plus ancienne construction de Paris ; les rois mérovingiens y ont donné des spectacles ; la plus vieille université de Paris au temps de Philippe-Auguste l'a chantée en assez bons vers. Ce monument présente d'ailleurs des particularités d'un grand prix pour l'histoire de l'art aux temps romains et mérovingiens ; il offre quelques particularités uniques, entre autres ces sépultures dans l'arène, dont le caractère est si grandiose et si frappant. Il y a là un problème curieux à résoudre ; il s'y attache même une sorte de piété. L'Église de Paris, formant sur ses origines des conjectures plus vraisemblables que celles qu'elle avait autrefois adoptées, regardera probablement un jour ce lieu comme sacré ; pour moi, j'aimerais à y voir, à côté du petit musée des objets trouvés dans l'arène, une chapelle dédiée *Martyribus ignotis*. L'archéologie, surtout l'archéologie chrétienne, regretterait éternellement la disparition de ces curieuses traces. Je ne doute pas que si notre confrère M. de Rossi pouvait être consulté, il ne fût

(1) (Minute conservée.)

de cet avis, et que, si un pareil monument eût été découvert à Rome, il ne fût l'objet de la plus sérieuse attention.

On tient souvent les personnes vouées d'un manière spéciale à une étude pour suspectes d'une certaine partialité qui leur fait exagérer la valeur des objets dont elles s'occupent. Je ne suis en cette question qu'un curieux vivement intéressé par ce qu'il a vu ; c'est uniquement à ce point de vue que je me place pour vous prier de défendre dans la commission ces vénérables reliques.

Agréez, cher confrère, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

ERNEST RENAN

366

A Napoléon III (1)

[mai 1870]

Sire,

Quelques-uns de mes confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que j'ai l'honneur de présider cette année, m'ont demandé de faire connaître à Votre Majesté leur opinion sur la situation où se trouvent en ce moment les grandes collections d'antiquités du Musée du Louvre. Tous m'ont semblé animés d'un double désir, assurer pour l'avenir à cet établissement une direction digne des trésors qui y sont gardés, et, dans les délicates questions de personnes qui sont soulevées, faire la part la plus grande à la conciliation. Beaucoup voient dans M. Heuzey, dont je n'ai pas à relever le mérite scientifique, puisqu'il est bien connu de Votre Majesté, le sujet le plus propre à remplir cette double tâche. M. Heuzey est jeune, plein d'activité, d'un jugement solide, rempli d'intentions conciliantes, qualités qui sont peut-être les plus nécessaires pour relever un établissement où la science n'a pas manqué,

(1) (Minute conservée B. N.)

mais où n'a pas toujours dominé un tact administratif assez sûr. Dans le cas où l'on croirait que la position devenue vacante doit être remplie par une personne ayant déjà occupé des positions élevées, ceux de nos confrères dont je me permets de transmettre l'opinion à Votre Majesté penseraient à M. Ravaisson, dont le caractère bienveillant, la rare honnêteté pourraient, s'il consentait à se charger d'un pénible devoir, résoudre les graves difficultés qui sont pendantes. Ajoutons que sans doute M. Heuzey seconderait M. Ravaisson dans sa tâche et se prêterait à une œuvre où nous n'avons tous pour mobile qu'un patriotisme éclairé et l'amour désintéressé de la science.

Cette lettre, Sire, n'a rien d'officiel. L'Académie en corps n'a pas été saisie de la question. Mais l'opinion que je viens d'exprimer à Votre Majesté est celle de personnes éclairées et pleines de sens ; je m'y rallie, pour ma part, prêt du reste à fournir de vive voix à Votre Majesté les explications qu'elle jugerait pouvoir lui être utiles.

Daignez agréer, etc.

E. RENAN

367

A la princesse Julie

Starrey, près Drontheim,
11 juillet 1870

Chère princesse,

Je vous écris du fond des Alpes scandinaves, au bord de la plus pittoresque rivière qui soit au monde. Le prince Napoléon est allé pêcher le saumon et je profite de l'heure durant laquelle il va nous faire quelque pêche miraculeuse pour m'entretenir avec vous. Notre voyage se fait sous les auspices les plus favorables. Nous avons eu jusqu'ici un temps splendide, et rien assurément ne pourrait faire croire que nous sommes ici à quelques heures du cercle polaire.

Il est vrai que ce beau temps dure environ deux mois, et qu'il s'écoule quelquefois des années sans que l'on voie des journées comme celles que nous venons d'avoir. Le prince Napoléon est parfaitement bien. Il est, en voyage, dans son élément ; cet homme toujours si animé, si ouvert à l'intelligence de toutes choses, est en voyage encore vingt fois plus passionné pour la recherche, plus spirituel, plus entraîné par une ardente curiosité. Je n'avais pas encore appris à apprécier comme je le fais maintenant cette nature possédée de la soif de l'inconnu, ces rêves profonds qui le dévorent et où se mêle toujours un vif sentiment du beau et du vrai. Ce sera pour moi une véritable fête d'avoir passé ces cinq semaines avec lui. Le yacht *Jérôme-Napoléon* est le premier marcheur du monde, et avec lui nous faisons des miracles de vitesse. Nous avons fait dans le Nord de l'Écosse une course pleine de charme. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus romantique ni de plus particulièrement triste. La Norvège est en un sens plus riante. Rien n'égale la fraîcheur des herbes et des fleurs. Tout cela vient de naître ; car il paraît que l'hiver n'a fini que les jours derniers. Hier nous avons eu une journée que tout le monde était d'accord pour comparer aux plus belles du golfe de Naples ou de Constantinople. Ce soir nous partons pour Tromsoë et dans quelques jours nous serons au cap Nord. Le prince désire aller ensuite au Spitzberg, c'est-à-dire au pays le plus avancé vers le nord qu'on ait jamais atteint. Mais ces voyages sont si difficiles qu'on n'est jamais sûr d'avance de pouvoir les réaliser.

Les nouvelles d'Europe nous arrivent comme des échos d'un bruit lointain. Le prince est si philosophe que cela ne lui fait pas retrancher une étape de son voyage. Nous espérons que la paix ne sera pas troublée et qu'il ne sera pas donné à des intrigues de diplomatie de troubler le progrès régulier des peuples vers la civilisation et la liberté.

Croyez, chère princesse, que bien souvent dans ces courses aventureuses j'ai pensé à vous et aux entretiens du mercredi, et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus respectueusement affectueux

E. RENAN

368

Au prince Napoléon

Sèvres, 7 août 1870

Monseigneur,

Votre Altesse a bien voulu m'associer à ce brillant voyage au pôle, qui restera un des meilleurs souvenirs de ma vie. Je croirais manquer à un devoir en ne me mettant pas dès aujourd'hui à la disposition de Votre Altesse. Si Votre Altesse pense que je puis lui être bon à quelque chose, elle n'a qu'un mot à dire pour que je sois à ses ordres.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

369

A Sir Mountstuart Grant Duff (1)

Sèvres, 19 août 1870

Monsieur et ami,

J'ai vivement regretté de ne pas m'être trouvé à Paris le jour où vous êtes venu m'apporter le nouvel opuscule de Max Müller. J'aurais tant aimé à causer avec vous des circonstances actuelles ! J'ai présenté hier à l'Institut l'opuscule que vous m'avez remis de la part de votre ami. Vous pouvez lui faire savoir que son hommage a été accueilli

(1) Lettre publiée dans *Ernest Renan, in Memoriam,* par sir Mountstuart Grant Duff, Londres, 1893.

comme il devait l'être ; j'ai été chargé expressément de lui transmettre les remerciements de la compagnie.

Vous avez su peut-être qu'il y a six semaines j'ai fait une petite tournée en Écosse à Aberdeen, à Inverness, Bauff, avec le prince Napoléon. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai beaucoup songé à vous et que nombre de fois je me suis informé si vous n'étiez pas dans ces parages. Le prince aussi désirait beaucoup vous connaître.

Quel orage, cher ami, est survenu depuis, quel accès d'aliénation mentale ! Quel crime ! Le plus grand serrement de cœur que j'aie ressenti de ma vie a été quand nous avons reçu à Tromsoë le télégramme funeste qui nous apprenait que la guerre était certaine et qu'elle allait être immédiate (1). Je vous avoue que je regardais le danger de la guerre comme écarté pour des années, peut-être pour toujours. L'avenir de la France me paraissait triste, médiocre, mais je ne redoutais pas un tel cataclysme. Le prince, en partant, n'avait pas une ombre d'appréhension. Comme à moi, ce qui est arrivé lui a fait l'effet d'un accès de subite folie.

Quand pourrons-nous reprendre nos sérieuses études, nos pacifiques entretiens ? Y aura-t-il encore une société française où l'on causera de tout ce qui fait l'honneur et l'ornement de la vie ? On en doute parfois. Conservez-moi au moins toujours votre amitié. Présentez mes hommages et les meilleurs compliments de ma femme à M^me^ Grant Duff.

E. RENAN

(1) Le 17 juillet au matin, le prince Napoléon, sur le pont du yacht, tendit à Renan une dépêche de l'Empereur : « Guerre déclarée. »

370

A Charles Ritter

Paris, 28 août 1870

Cher Monsieur,

J'ai enfin pu me procurer l'article de M. Strauss, dont vous m'aviez annoncé la publication. Par un singulier hasard, j'étais en train d'écrire, pour la *Revue des Deux Mondes*, un article qui paraîtra Dieu sait quand, où j'exprimais, sur la formation de l'unité allemande, des vues absolument identiques à celles de notre savant maître. L'ensemble de l'article de M. Strauss est très beau, et certes bien propre à placer toutes les âmes élevées des deux nations au vrai point de vue philosophique qui convient dans les cruelles circonstances où nous sommes. Cet article, d'ailleurs, n'étant pas de moi, et n'ayant même pas pu m'être communiqué avant son insertion dans la *Gazette d'Augsbourg*, je n'ai aucun droit à en régler la publication. Cependant, puisque vous m'avez consulté à cet égard, voici, je crois, ce qui serait le meilleur parti.

M. Strauss m'invitant à lui répondre, il est naturel que je fasse cette réponse dans un journal français, sauf à la reproduire, traduite, dans la *Gazette d'Augsbourg*. Le *Journal des Débats* m'est naturellement désigné pour cela. Nous commencerions par y mettre la traduction de la lettre de M. Strauss, faite par vous ; dans le numéro suivant, je mettrais ma réponse. M. Édouard Bertin, à qui j'en ai parlé aujourd'hui, consent à cet arrangement, sans s'engager toutefois ; car, dans les circonstances actuelles, on ne peut prendre d'avance aucun engagement. Faites donc, cher Monsieur, la traduction dont vous me parlez ; et dès que vous l'aurez faite, adressez-la à M. Édouard Bertin, directeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, 17. Il se peut que nous n'insérions pas immédiatement votre traduction, ni ma réponse.

L'heure actuelle est trop critique ; on ne lit que les nouvelles du jour ; il faut attendre une petite accalmie. Le moment où les esprits inclineront à la paix sera le meilleur pour une telle publication. Mais envoyez-nous votre traduction le plus tôt que vous pourrez ; le chemin de fer pourrait être coupé ; en outre, il est bon que nous ayons le morceau, pour l'insérer au moment que nous jugerons favorable.

Il n'est pas nécessaire de m'expédier le numéro de la *Gazette d'Augsbourg*. Il pourrait ne pas m'arriver. Gardez-le pour moi ; nous le retrouverons plus tard.

Écrivez, s'il vous plaît, de ma part, à M. Strauss, combien j'ai été touché de son procédé. Ces paroles de sagesse et de philosophie, passant par-dessus ce déchaînement de l'enfer, m'ont été au cœur. Quand la pauvre humanité arrivera-t-elle à une conscience assez éclairée pour que de si effroyables malentendus deviennent impossibles ?

Si vous voulez être mon traducteur pour la *Gazette d'Augsbourg*, j'en serai enchanté. Vous écrivez sans doute l'allemand comme vous le traduisez, c'est-à-dire à merveille. Croyez en tout cas à ma parfaite amitié

E. RENAN

371

A Charles Ritter

Paris, 15 septembre 1870

Cher Monsieur,

La lettre de M. Strauss a paru ce matin dans le *Journal des Débats ;* ma réponse paraîtra demain. J'ai donné ordre qu'on vous fît parvenir deux exemplaires des deux numéros. Ayez la bonté d'en faire parvenir un à M. Strauss. Je vous charge de vous entendre avec M. Strauss pour que ma réponse soit insérée dans la *Gazette d'Augsbourg ;* peut-être

ne serait-il pas trop contraire aux habitudes de ce journal d'insérer ma lettre en original.

Je ne quitterai point Paris un moment. J'ai envoyé mes enfants en Bretagne ; mais ma femme et moi, nous resterons, quoi qu'il arrive. Je crois que c'est un devoir, en de pareilles circonstances, de payer de sa présence ; et, tout impuissant que l'on est, de maintenir le peu de force dont on dispose, au service de la raison et de la patrie.

La lettre de M. Strauss obtient déjà un légitime succès. Toutes les personnes que j'ai vues aujourd'hui en ont admiré la modération et l'élévation. L'article que je préparais pour la *Revue des Deux Mondes*, quand j'ai reçu la lettre de M. Strauss, a paru aujourd'hui. On fait ce qu'on peut pour faire entendre un peu de raison ; quoiqu'on sache fort bien que, dans ce fracas de passions déchaînées, elle ne peut guère être écoutée. L'ordre, jusqu'ici, est parfait à Paris, et le spectacle de la ville, toute vie de politique générale mise à part, admirable et touchant.

Plaignez-nous et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

372

A Jules Simon (1)

Paris, 22 septembre 1870

Monsieur le ministre,

Aujourd'hui, vers midi, j'ai reçu la lettre par laquelle vous invitiez MM. les délégués de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à faire la visite des bibliothèques, en commençant par celle de l'Arsenal (2). Je suis allé sur-le-champ chercher mes deux confrères, MM. Egger et Delisle. M. Egger était absent pour la journée ; je me suis rendu avec

(1) (Archives nationales.)

(2) Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, avait institué une commission chargée de la protection des livres et objets d'art.

M. Delisle à la Bibliothèque de l'Arsenal et nous avons procédé à la visite à laquelle vous nous aviez invités.

La Bibliothèque de l'Arsenal possède un long couloir souterrain qui paraît devoir être à l'abri de la bombe et de l'incendie. MM. les conservateurs destinaient ce couloir à leurs livres les plus précieux. Quant aux manuscrits, ils les avaient disposés dans deux réduits qui nous ont paru offrir des conditions de sécurité bien moins satisfaisantes que ledit couloir. Après une longue conversation que nous avons eue ensemble, ces messieurs ont paru adopter l'idée de donner place à leurs manuscrits, surtout à la partie la plus précieuse, dans le couloir souterrain. De la sorte, il est inutile de songer à transporter ces manuscrits, soit aux caves de l'École des Beaux-Arts, soit aux Célestins. Le couloir souterrain de l'Arsenal nous paraît offrir des garanties égales à celles des meilleures caves qu'on trouverait à Paris.

Demain, nous procéderons à la visite des autres bibliothèques que vous nous avez invités à aller voir.

Agréez, Monsieur le ministre, l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués

E. RENAN

M. Delisle m'a dit qu'il adhérait aux conclusions que je viens d'exposer.

373

Au prince Frédéric de Prusse

[octobre 1870]

Monseigneur (1),

Plus d'une fois, dans les épreuves que traverse ma patrie, je me suis rappelé l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir avec V. A. R. en 1867. Le souvenir de la haute modération

(1) Lettre adressée au prince héritier Frédéric de Prusse. Il avait visité Paris en 1867, lors de l'Exposition universelle; avec sa femme la princesse Victoria qui avait demandé à connaître Renan. (Brouillon conservé, B. N.)

de V. A. et de son profond et sérieux amour de l'humanité m'a fait souvent désirer que V. A. R. voulût bien me permettre de lui soumettre quelques réflexions sur la situation présente. Si V. A. agrée cette pensée, serait-elle assez bonne pour m'envoyer un sauf-conduit ou tout autre moyen de traverser les lignes prussiennes et de parvenir jusqu'à elle ?

(*Inachevée*)

374

A la princesse Victoria (1)

Paris, 15 octobre 1870

Madame,

Les sentiments que Votre Altesse royale a bien voulu plus d'une fois me témoigner et l'estime qu'elle a daigné faire de quelques-uns de mes essais me font un devoir, dans les cruelles circonstances où se trouve ma patrie, de lui soumettre quelques réflexions.

Comme tous les Français éclairés, j'ai blâmé, j'ai maudit l'acte par lequel le gouvernement de Napoléon III a ouvert la guerre funeste qui couvre en ce moment la France de sang et de deuil. Cette guerre était injuste, et tandis que la victoire de l'armée prussienne n'a eu pour signification que de repousser une agression coupable, de punir un gouvernement aveugle et présomptueux, de rendre à jamais impossibles de folles prétentions à s'ingérer dans les affaires allemandes, de décourager pour toujours des rêves absurdes d'agrandissements territoriaux, j'ai dû, tout en souffrant comme Français des douleurs de ma patrie, reconnaître qu'un tel résultat était conforme à la justice et utile à l'humanité. Mais, depuis que la victoire du droit a été écla-

(1) Fille de la reine Victoria, la princesse était la femme du prince héritier Frédéric. (Minute conservée, B. N.)

tante, depuis que le gouvernement coupable de la guerre n'existe plus, depuis que la France est mise dans une situation ou toute velléité de se mêler des affaires allemandes et de reculer ses frontières serait de sa part une impossible folie, je verrais dans une politique à outrance, dans l'obstination à écraser une nation malheureuse, un véritable danger pour l'avenir de la civilisation. Certainement, l'Allemagne a mille fois le droit d'exiger des garanties pour éviter le retour de pareils malheurs, ces garanties, nous, libéraux, y tenons autant qu'elle. Mais des garanties comme le démantèlement de quelques places, certaines conditions militaires, une judicieuse attention donnée à l'avenir politique du pays, ne seraient-elles pas préférables à un démantèlement territorial ?

Les provinces détachées, loin d'être un rempart de paix, seraient une cause perpétuelle de guerre. Il ne faut pas croire que l'on pourrait se les concilier, ni que la France pût oublier une telle mutilation. La haine serait alors irréconciliable ; au contraire, je crois pouvoir affirmer que si l'on sait aussi habilement traiter la question politique que l'on a brillamment mené la question militaire, on peut sortir de l'état présent sans que la France garde aucune arrière-pensée de revanche. La France, je vous jure, Princesse, n'est pas coupable de la guerre que M. Jules Favre qualifiait il y a quelques jours avec tant de raison d'abominable. Je connais parfaitement ce pays ; presque personne n'y voulait la guerre ; les coupables, à cet égard, sont d'abord le gouvernement qui a déplorablement trahi le mandat de paix que le pays lui avait remis, puis la presse, toujours livrée aux plus niaises déclamations, enfin la populace, très peu nombreuse et d'un caractère fort équivoque, qui fait des manifestations de rues. Certes, un peuple est toujours responsable des fautes d'un gouvernement qu'il a créé et supporté ; mais que Votre Altesse daigne considérer que ce malheureux peuple a été chargé, sans qu'il le demandât, d'un fardeau au-dessus de ses forces, que s'il a fait un mauvais usage du suffrage universel, il n'y a pas de peuple qui en eût fait un meilleur.

Je ne puis croire que Votre Altesse ne soit pas touchée

des malheurs d'un peuple qui a sans doute commis bien des fautes politiques, mais qui a été déplorablement trahi par le sort et par ses gouvernants. Une fierté intraitable n'est pas chose chrétienne, j'ajouterai qu'elle n'est pas philosophique. L'histoire de notre pauvre espèce nous montre toujours l'orgueil amenant vite son châtiment et la fortune d'autant plus instable qu'on abuse davantage de ses faveurs.

Pardonnez-moi, Madame, d'avoir osé m'adresser à Votre Altesse en une matière aussi grave. Mais le peu d'instants qu'il m'a été donné de passer avec Votre Altesse et avec Son Altesse le prince m'ont laissé un si profond souvenir que j'ai cru ne pas outrepasser mon droit en écrivant à Votre Altesse. Je ne puis, maintenant, me rappeler cette demi-heure sans verser des larmes ; la bonté, la piété éclairée de Votre Altesse, le sérieux profond, la haute honnêteté d'esprit du prince sont profondément gravés dans ma mémoire. Je ne puis croire que de si beaux dons aient été départis pour le malheur de mon pauvre pays.

Je prie Votre Altesse de m'excuser et d'agréer...

375

A Alfred Maury

Paris, lundi soir [octobre 1870]

Mon cher ami,

Le *Moniteur* m'apprend que le Collège de France est convoqué pour dimanche à l'effet de présenter pour la chaire de turc. M. Julien, que je viens de voir, m'apprend que ces présentations sont demandées dans une intention bienveillante par M. Pavet de Courteille. Il ne sait rien de ce qui me concerne. Sans m'inquiéter, tout ceci me cause quelque surprise. Il serait très fâcheux de traîner mon

affaire pour les raisons que je vous ai dites. Si vous voyez M. Rouland, tâchez de le presser. M. Julien, du reste, m'apprend que les cours ne commenceront cette année que le 5 janvier pour cause de réparation de bâtiments.

Croyez à ma vive affection

E. RENAN

376

A M. Deflandre

8 février 1871

Monsieur,

J'ai reçu ce matin seulement votre lettre du 5. Il est trop tard pour afficher une profession de foi (1). A peine cet affichage pourrait-il avoir lieu avant le second tour de scrutin. Quant aux affiches ne contenant que mon nom, n'en faites pas non plus apposer davantage. Je n'avais point parlé de telles affiches à Mme Deflandre, car, à vrai dire, je ne voulais pas solliciter un mandat aussi triste que celui dont il s'agit en ce moment. Je voulais seulement que l'on sût que j'étais prêt à l'accepter s'il m'était déféré. D'ailleurs, les élections se faisant maintenant par département, cela change toutes les conditions de la publicité. Tenons-nous-en donc là et envoyez-moi bientôt le compte

(1) On trouve dans la lettre au prince Napoléon du 15 juin 1871 une allusion à une proposition de candidature qui avait été faite à Renan en vue de se présenter aux élections complémentaires pour l'Assemblée nationale de juillet 1871. Les mots de cette lettre : « les élections où quelques personnes persistent à vouloir m'engager » indiquent que le projet datait de plusieurs mois. La lettre ci-dessus précise qu'il y avait eu un embryon de candidature pour les élections à l'Assemblée nationale qui eurent lieu le 8 février 1871. Renan ne se présenta pas aux élections complémentaires de juillet. (La minute de cette lettre se trouve à la B. N.)

des 400 affiches dont vous me parlez. Je vous remercie beaucoup des soins que vous avez bien voulu prendre et je vous prie, cher Monsieur Deflandre, d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments

E. RENAN

377

A la princesse Victoria

Paris, 15 février 1871

Madame,

Votre lettre pleine de bonté m'a profondément touché (1). Votre Altesse a eu l'indulgence de mettre la liberté peut-être indiscrète que j'osai prendre en octobre dernier sur le compte de l'émotion que m'avaient causée les malheurs de ma patrie. Votre Altesse comprend bien que ce qui s'est passé depuis ne m'a pas été moins cruel. J'avais fait le rêve de ma vie de travailler dans la faible mesure de ce que je puis à l'alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France. Je concevais une triple alliance de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France gouvernant le monde et le dirigeant dans la voie de la civilisation libérale. Ma chimère est détruite pour jamais. Je suis trop philosophe pour ne pas mettre au-dessus du patriotisme les intérêts éternels de la vérité, du bien moral et de la justice ; mais la forme particulière sous laquelle j'avais cru pouvoir servir ces saintes causes se trouve devenue un non-sens. Un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne, des siècles ne le combleront pas.

Votre Altesse sait si j'ai blâmé énergiquement la criminelle folie du mois de juillet dernier ; je n'ai pas été moins sévère pour les fautes commises par le gouverne-

(1) La princesse Victoria avait répondu à la lettre de Renan du 15 octobre, une lettre en date du 22 décembre 1870. Voir pour cette correspondance *Renan et la guerre de 70* par Henriette Psichari, 1947.

ment de la Défense nationale. Quant à cette pauvre nation superficielle, dénuée de sens politique, je l'avoue, mais aussi peu méchante que possible, j'ose demander pitié pour elle ; n'ayant pas voulu la guerre, elle n'a pas compris qu'après la chute du gouvernement coupable de l'avoir déclarée, la guerre ait été continuée avec une telle outrance. Je doute que tous les conseils de Sa Majesté l'Empereur et Roi aient été bien inspirés. Il fallait empêcher la France de recommencer, dit-on. Oh ! certes, nous étions bien ici du même avis, et cela était facile. On ne savait pas combien la France est changée depuis vingt ans. Le bien-être acquis sous le second Empire aux ouvriers et aux paysans leur a enlevé toute aptitude militaire. La paix était fondée pour un avenir indéfini, l'Allemagne se donnait le plus beau rôle que jamais nation ait joué dans l'histoire, si, après ses grandes victoires, elle eût fait la paix sans exiger de cessions de territoires contraires au vœu des populations, se contentant d'une indemnité pécuniaire, de garanties militaires (démantèlement des forteresses, limitation des armements futurs), peut-être de la neutralisation d'une zone le long des frontières communes à la France et à l'Allemagne, et surtout de sûretés politiques en vue de l'avenir. Ce dernier point était délicat, mais je crois qu'en y mêlant l'Europe, on y pouvait réussir. Il était plus important de régler par autorité européenne l'avenir de ce pauvre pays que de lui prendre trois ou quatre départements. Cette prétendue garantie de paix sera une garantie de guerres sans fin.

Certes, la France est trop affaiblie pour songer à des revanches prochaines. Mais dans dix ans elle sera un appoint considérable dans les complications européennes. L'Allemagne, d'un autre côté, trouvera dans les provinces annexées malgré elles plus d'embarras que de force ; elle va être obligée d'y donner un démenti à tous ses principes, de traiter comme criminels des hommes qu'elle devra estimer, qui feront ce qu'elle fit elle-même si noblement après Iéna ; toutes les idées morales vont être perverties. En outre, la France ne va plus avoir qu'un objectif : reconquérir les provinces perdues ; attiser la haine toujours

croissante des Slaves contre les Allemands, favoriser le panslavisme, servir sans réserve toutes les ambitions russes, faire miroiter aux yeux du parti catholique, répandre partout, le rétablissement du pape à Rome ; à l'intérieur s'abandonner au parti légitimiste et clérical de l'Ouest qui, seul, possède un fanatisme intense, voilà évidemment la politique future. C'est justement l'inverse de ce que nous avions rêvé, et voilà pourquoi les personnes qui ont pensé comme moi n'ont plus qu'une seule chose à faire, c'est de s'abstraire complètement de la politique, de ne plus s'occuper que des choses qui sont bonnes et utiles en toute hypothèse. Je veux dire, comme Gœthe : « Comment voulez-vous que je prêche la haine quand je ne la sens pas dans mon cœur ? »

D'un autre côté, nous serions coupables si nous cherchions, en conseillant des poursuites généreuses et désintéressées, à empêcher le pays d'écouter la voix de deux millions de Français qui réclament l'aide de leur ancienne patrie.

Daigne Votre Altesse impériale et royale me pardonner de lui soumettre de si tristes pensées et agréer l'expression...

378

A Michel Amari

Paris, 16 février 1871

Cher ami,

Merci de votre bon souvenir. Nous avons traversé sains et saufs cette triste épreuve. Les obus sont tombés en grand nombre sur notre quartier, car nous nous trouvions justement à la jonction des feux de Meudon et de Châtillon. Notre maison n'en a heureusement reçu aucun. Nous avions

dû quitter notre appartement et aller chercher un refuge sur la rive droite.

Vous comprenez facilement ce que nous avons souffert de cœur en voyant autour de nous des maux si cruels. Ma femme a voulu rester avec moi et a été pleine de courage. Quant à nos enfants, nous les avions envoyés en Bretagne.

Je m'interdis toute réflexion politique pour que ma lettre vous arrive plus sûrement. Nous avons perdu M. Caussin de Perceval, qui depuis longtemps du reste était fort affaibli. M. de Cherrier n'était pas à Paris, nous sommes sans nouvelles de lui et craignons beaucoup que les coups terribles qui ont frappé la région des Vosges où il habite pendant l'été ne lui aient été funestes.

Je suis remonté dans ma chaire au Collège de France. Vous savez peut-être que, vers le mois d'avril 1870, les présentations furent demandées pour la chaire redevenue vacante par la mort de M. Munk. Le Collège et l'Institut me présentèrent pour la seconde fois. Dans sa réunion semestrielle du mois de novembre dernier, l'assemblée des professeurs du Collège pria le ministre, Jules Simon, de donner suite aux présentations antérieurement faites. Jules Simon s'y prêta de bonne grâce, et un décret du gouvernement de la Défense nationale me nomma à la chaire.

J'ai fait régulièrement mon cours jusqu'au dixième ou douzième jour du bombardement, devant un auditoire sérieux et attentif. Alors quelques projectiles sont tombés sur nos bâtiments et y ont fait d'assez graves dégâts, non encore complètement réparés.

Nous avons été ravis d'apprendre par vous des nouvelles de M. et de M^me^ Michelet. Veuillez, s'ils sont encore à Florence, nous rappeler à leur souvenir. Nous rêvions pour cet hiver un voyage d'Italie ; hélas ! sur quoi désormais compter dans ce pauvre pays démantelé, sans assise ? Nous sommes fort tristes, et n'augurons rien de bon de l'avenir.

Croyez en tout cas, cher ami, à ma vive et bien sincère amitié

E. RENAN

379

A Henry Harrisse

17 février 1871

J'ai fait aujourd'hui vos deux commissions. J'ai remis votre note à Delisle qui m'a promis d'y faire la plus grande attention et j'ai posé vos questions à Maury. Voici ses réponses. Il n'y a pas aux Archives nationales une section de colonies. On y a bien des pièces sur les colonies, mais réparties aux différents départements que ces pièces concernent. Ces pièces sont même relativement en petit nombre, les archives coloniales de la France étant, pour la plus grande partie, centralisées aux Archives du ministère de la Marine et une grande partie des pièces étant restées d'ailleurs dans les colonies respectives.

Quant au dépouillement de MM. Boutaric et Tardif, on pourra vous communiquer les bonnes feuilles qui sont tirées.

380

A Max Müller

Paris, 23 février 1871

Mon cher ami,

J'ai expédié votre petit mot à M. Taine. Nous avons traversé ce déluge sans trop souffrir en notre personne. Ma femme était restée avec moi à Paris, nos enfants étaient en Bretagne, ils nous sont revenus hier.

Notre quartier a été fort maltraité par les obus, mais notre maison n'a reçu aucun projectile, ni celle de M. Mohl non plus. La maison de Bréal, au contraire, a été éventrée, et je crains que sa bibliothèque ne soit en miettes. Ma femme

vient de recevoir il y a une heure une lettre de Mme Bréal de Liége. Bréal est à Bordeaux, enseignant l'allemand à l'École Polytechnique.

J'ai repris mon cours au mois de décembre. Vous savez peut-être que vers le mois d'avril 1870, les présentations furent demandées pour la chaire redevenue vacante par la mort de M. Munk. Je fus présenté pour la seconde fois par le Collège et par l'Institut. Dans la séance semestrielle de novembre dernier, l'assemblée des professeurs au Collège insista de nouveau auprès du ministre pour qu'il fût donné suite aux présentations. Jules Simon demanda alors au gouvernement de la Défense nationale la signature du décret de ma nomination et l'obtint. J'ai fait mon cours six semaines devant un auditoire sérieux et attentif. Vers le milieu de janvier, il est tombé sur les bâtiments du Collège quelques obus, qui ont fait beaucoup de dégâts et ont forcé d'interrompre les cours.

J'aime mieux ne pas vous en parler cette fois de politique. J'en aurais trop à dire, et puis ma lettre serait peut-être moins sûre de vous arriver. Si, dans un mois, l'état des affaires le permet, nous irons peut-être, ma femme et moi, faire une promenade en Angleterre, car nous avons bien besoin de sortir de cette *bolgia* de Dante et de respirer un peu l'air libre. Si nous réalisons ce projet, nous irons probablement à Oxford.

Adieu ; *vivite felices*... présentez mes respects à Mme Müller. Ma femme vous envoie à tous deux ses meilleurs compliments

E. RENAN

381

A Charles Ritter

Paris, 11 mars 1871

Cher Monsieur,

J'ai appris seulement il y a quelques jours que, le 29 septembre, M. Strauss a fait une réplique à ma réponse, insérée dans les *Débats* le 16 de ce même mois. Je voudrais bien lire cette réplique ; pourriez-vous me la procurer ?

Je regrette un peu que M. Strauss ait continué cet échange de réflexions, quand il savait que je ne pouvais lire ses communications, ni y répondre. Je le regrette d'autant plus qu'il paraît que M. Strauss fausse étrangement mes opinions sur quelques points. On m'a dit qu'il me prêtait cette idée que la France devait réclamer les territoires qu'elle perdit en 1815 ; et cela, parce qu'une ou deux fois, dans la *Revue des Deux Mondes*, j'ai parlé des traités de 1814. Je ne puis croire M. Strauss capable d'une telle subtilité d'inquisiteur. Ma thèse, longuement développée, était de s'en tenir pour les questions territoriales au *statu quo ante bellum ;* je ne pouvais donc avoir la prétention de réclamer Landau et Sarrelouis, qui ne nous appartenaient pas *ante bellum.* Nous avons l'habitude en France de prendre les traités de 1814 comme représentant la réduction de la France à ses frontières, les modifications de 1815 ayant été peu de chose auprès de ce qui se fit en 1814, et se confondant pour nous dans les grands actes diplomatiques de 1814. En tout cas, si j'avais voulu dire l'énormité que me prête M. Strauss, j'aurais dû l'exprimer plus clairement et ne pas m'en tenir à ce petit escamotage de chiffres. Ce n'est pas là ma manière d'écrire habituelle. Je suis fâché d'avoir été chargé devant l'Allemagne d'une telle absurdité, par une autorité comme celle de M. Strauss.

Vous avez, je pense, reçu les numéros des *Débats* de septembre dernier, que je vous fis envoyer ; je vous écrivis en

même temps ; mais c'était le moment de l'investissement ; je ne sais si ces envois ne se seront pas égarés.

J'écris en ce moment quelques réflexions sur la situation présente ; ce sont probablement les dernières pages politiques que j'écrirai. Tout ce que j'avais rêvé, désiré, prêché se trouve chimérique. J'avais fait le but de ma vie de travailler à l'union intellectuelle, morale, politique de l'Allemagne et de la France. Voilà que la criminelle folie du gouvernement déchu, l'exagération patriotique des Allemands, l'orgueil prussien ont tracé entre la France et l'Allemagne un abîme que des siècles ne combleront pas. Je ne peux pas dédire ce que j'ai dit en pleine conscience, conseiller la haine quand j'ai conseillé l'amour. Je dois dire comme Gœthe : « Comment voulez-vous que je prêche la haine, quand je ne la sens pas dans mon cœur ? » Je ne peux cependant pas dire à mes compatriotes, quand deux millions de Français leur redemandent leur patrie, de ne pas les écouter. Je me tairai.

Croyez toujours à ma vive amitié

E. RENAN

382

A François-Marie Luzel

Paris, 11 mars 1871

Cher Monsieur,

Votre lettre du 21 septembre m'est arrivée il y a quelques jours seulement. Quelle épreuve nous avons tous traversée ! Comment l'avez-vous supportée ? N'avez-vous perdu aucun des vôtres ? Pour moi, je n'ai pas voulu quitter Paris ; ma femme est restée avec moi ; nous avons seulement envoyé nos enfants à Dol, avec ma belle-sœur et ma nièce. Notre quartier a été fort visité par les bombes ; nous avons dû même, pendant quelques jours, fuir notre maison ; aucun projectile n'est tombé sur notre appartement.

Envoyez-moi la lettre de M. Cadiou ; je serais bien aise de lire ses appréciations de la situation il y a quelques mois. Je n'ai voulu faire aucun acte de candidat, quoique divers journaux m'aient porté. Il n'entre pas dans mon caractère de solliciter de tels mandats, et si jamais cette manière de voir a été justifiée, c'est dans la cruelle circonstance où nous nous trouvons. Le devoir d'un député à cette Chambre ne pouvait être que navrant ; on doit accepter de pareils devoirs, quand ils vous sont imposés ; on ne doit pas les demander.

La mort de ce pauvre Guillaume Lejean (1) m'a désolé. Il était une des gloires de notre Bretagne, le plus courageux et le plus intelligent voyageur de France, et avec cela l'homme de grand cœur, esprit critique et plein de pénétration. Vous savez qu'il était aussi fort versé dans nos études bretonnes, et qu'il avait formé une collection de chansons. Étiez-vous en rapports avec lui ?

Que pourrions-nous faire pour vous ? Je rêve toujours pour vous quelque emploi où vous pourriez être utile et qui vous permettrait de continuer vos travaux. Voyez-vous quelque chose que l'on pourrait demander ? Notre ministère actuel de l'Instruction publique me paraît dans les meilleures dispositions.

Continuez vos travaux. Le temps n'est guère à nos paisibles études ; mais les bons travaux gardent toujours leur prix. L'essentiel en ces tristes temps est d'ailleurs de faire son devoir obscurément, même quand on ne voit pas bien à quoi sert ce que l'on fait.

Croyez, cher Monsieur Luzel, à toute mon amitié

E. RENAN

(1) Guillaume Lejean (1828-1871) avait visité les Balkans, l'Éthiopie et l'Inde et publié d'intéressants récits.

383

Au Dr Gaillardot

Paris, 12 mars 1871

Quelles épreuves, mon pauvre ami ! Quelle horrible année ! Que de fois j'ai pensé à vous, à vos angoisses patriotiques pour notre pays en général, pour votre pauvre Lorraine en particulier ! On a peine à se rattacher à la vie après de telles secousses ; on le fait par devoir. Nous sommes restés à Paris, ma femme et moi ; nous avions envoyé nos enfants en Bretagne. Nous sommes restés sains et saufs malgré les obus qui sont tombés en grand nombre sur notre quartier ; nous avons seulement été obligés de quitter notre maison pendant quelques jours.

Et quel avenir devant nous ! Il faudrait une réforme profonde, une refonte des mœurs et des caractères et je doute que la République nous la donne. Et une sérieuse restauration monarchique est rendue presque impossible par la division des partis ! Disons comme Septime Sévère : *Laboremus* ; faisons notre devoir de tous les jours ; c'est le meilleur service que nous puissions rendre à la patrie.

Ma femme a vu votre fils aîné (1) en septembre. J'étais sorti malheureusement quand il est venu. C'était quelques jours avant l'investissement. Il venait de s'engager à Épinal et allait rejoindre son corps à Saint-Malo. Depuis, nous n'avons pas eu de ses nouvelles. Nous espérons, mon bon ami, que vous nous rassurerez pleinement à son sujet.

L'impression de la *Mission* a beaucoup avancé pendant le siège. Presque tout le livre consacré à Saïda est tiré. Il ne reste plus que le livre de Tyr, dont le manuscrit est achevé. Plus que jamais nous devons tenir à ce que ce grand travail s'achève dignement. Dans vos dernières lettres vous me parliez de dessins que vous aviez des masques de lions et des clous qui ont été, si je ne me trompe, achevés par Rey et

(1) M. Gaillardot bey.

donnés par lui au Louvre. Vous me proposiez de me les envoyer. Envoyez-les moi ; je trouverai moyen de les placer.

J'ai repris mon cours au Collège de France. Dans sa séance semestrielle du mois de novembre dernier, l'assemblée des professeurs demanda au ministre, Jules Simon, de donner suite aux présentations qui avaient été faites pour moi en avril 1870. Jules Simon s'y est prêté de très bonne grâce, et un décret du gouvernement de la Défense nationale m'a rendu mon titre de professeur. Le cours va bien ; j'ai quelques auditeurs sérieux et attentifs qui, je crois, profitent de mes leçons.

Et vous, comment avez-vous passé ce cruel hiver à Alexandrie ? Rappelez-nous au souvenir de tous les amis que nous y avons, et croyez, cher ami, à notre bien vive affection

E. RENAN

384

Au Dr Suquet

Paris, 12 mars 1871

Mon cher ami,

Où êtes-vous ? Qu'êtes-vous devenu depuis ce jour où nous nous vîmes à Sèvres pour la dernière fois et où nous étions si tristes ? Nous avons traversé le siège sains et saufs. Ma femme et moi sommes restés à Paris ; nous avions envoyé nos enfants en Bretagne. Notre quartier a été fort visité par les bombes ; aucun projectile, cependant, n'est tombé sur notre maison. Ah ! quel cauchemar, cher ami ! Et quel avenir ! Si je croyais la République capable d'opérer une régénération sérieuse de la nation, je serais ardent républicain ; mais je ne le crois pas. Il faut, pour de telles réformes, une somme de raison et de science qui n'émergea jamais du suffrage universel. Une monarchie libérale, dévouée à la nation, serait ce qu'il faudrait ; mais la divi-

sion des partis l'empêchera. Je vois tout au plus noir, et je ne suis pas sûr que nous ayons encore vu nos plus tristes jours.

Ma femme a été très courageuse ; sa santé s'est bien soutenue. Le séjour de Bretagne a fait du bien à nos enfants. Écrivez-nous le plus tôt possible et croyez à notre bien affectueuse amitié.

E. RENAN

385

A Théodore Mommsen (1)

17 mars 1871

Monsieur et savant confrère,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 13 mars. En ce qui me concerne personnellement, la situation est fort simple. Nombre de fois, avant les derniers événements, j'ai proclamé que je mettais au-dessus de la patrie les intérêts de la civilisation, de la science, de l'esprit humain. Toutes les fois qu'on me fera appel au nom de ces intérêts, on obtiendra de moi tout ce qu'on voudra. Usez donc de moi dès à présent pour tous les services scientifiques et littéraires que vous jugerez utiles. Le blâme que je prononce contre certains actes de votre gouvernement et de vos compatriotes dans la guerre qui vient de se terminer n'a rien à faire ici. Je suis comme le prêtre à qui l'envahisseur de sa patrie vient demander la communion, il ne peut la refuser.

Quant à mes confrères, ce n'est pas à moi de répondre pour eux, et chacun se fait des règles selon sa conscience. Beaucoup de nos confrères, absents de Paris, ont cruellement souffert des violences et des avanies indignes d'un

(1) Sur la minute conservée (B. N.), on lit ces mots, barrés : « Lettre à un savant allemand qui m'avait écrit pour me demander si les communications pouvaient se rouvrir entre l'Allemagne et la France. »

peuple civilisé que les armées allemandes ont exercées. Ils font remarquer que l'intérêt de la science que vous réclamez a été tristement violé par les destructions des collections scientifiques, archéologiques et bibliographiques qui ont été accomplies, surtout dans les environs de Paris, destructions qui ont fait un tort considérable aux études savantes et anéanti le fruit de longues recherches. Ils ajoutent (je ne sais pas si le fait est exact), que vous avez été le premier signataire de l'adresse des Berlinois réclamant le bombardement de Paris, mesure fort inefficace au point de vue militaire et dont l'effet pouvait être de détruire les collections et les établissements scientifiques dont vous avez profité et dont vous désirez profiter encore. Enfin, ils croient que les faveurs spéciales et personnelles que vous avez reçues du pays et du souverain vous interdisaient l'outrage et l'injure. Je vous transmets ces observations, cher confrère, uniquement pour vous faire comprendre que vous devez de l'indulgence à ceux qui ne portent pas dans ces questions la même froideur et le même désintéressement que moi.

Quant à l'Académie *en corps*, je ne vois pas qu'il y ait lieu de la mêler à tout ceci. Vous me demandez s'il est probable qu'elle voudra continuer ses rapports avec la vôtre. Sans contredit, mais vous savez que ces rapports se sont bornés jusqu'ici à l'échange de publications. Je ne sais pas bien ce que vous entendez par « remplacer à cet égard l'Empereur » ? Si vous avez à cet égard quelque idée précise, je vous dirai quelle chance elle a de réussir. L'Académie est en effet intervenue pour faire continuer à ses frais la publication des œuvres de Borghesi qui, sans cela, eût été interrompue.

En tout cas, attendre est, comme vous le dites fort bien, un conseil fort sage. La figure de ce monde change vite : *nunquam in eodem statu permanet*, dit cet aimable sceptique, le Cohéleth, selon moi le plus inspiré de tous les auteurs sacrés. Attendre est une profonde philosophie.

J'ai reçu votre brochure italienne. Laissons de côté la politique, dans quelques années nous reprendrons la question et peut-être ne serons-nous pas aussi loin qu'aujour-

d'hui de nous entendre. Mais laissez-moi vous dire en quoi vous êtes injuste envers la France contemporaine. Vous tenez trop compte de la basse presse, de la niaise petite littérature des théâtres bouffons dont le sot esprit, nullement français, est le fait des étrangers et en particulier des juifs allemands. Cela n'existe pas et nous ne connaissons pas cela. Si l'on jugeait de l'Allemagne sur les ragots de vos journaux de bas étage, on la jugerait fort mal. De même, il y a de l'injustice à mettre sur le premier plan des œuvres méprisables et à présenter simplement comme honteux l'état intellectuel d'un pays qui possède George Sand, Taine, Michelet, Claude Bernard, Berthelot, etc., sans parler de Sainte-Beuve, Mérimée, morts d'hier. Vous connaissez mal la France distinguée de nos jours, ce n'est pas le monde que vous avez vu aux Tuileries qui a pu vous en donner une idée.

Que votre Goethe avait raison de dire que le patriotisme exclusif est une cause d'erreurs et d'étroites pensées. Si le temps de la haine est venu, je n'en suis pas, car la haine rend laid, elle fait grimacer. Pour moi, je trouve la vie trop courte et le nombre des gens d'esprit trop peu considérable pour perdre mon temps et user ma force à détester autre chose que les hypocrites et les sots. Tenez donc pour certain, mon cher ennemi, que, quoi que vous disiez ou fassiez, vous aurez toujours en moi un admirateur et un ami

E. RENAN

386

A Charles Ritter

Sèvres, 29 avril 1871

Cher Monsieur,

Je profite du premier moment de paix relative que nous avons, pour vous répondre. Effroyables sont nos angoisses ; il est douteux que ce pauvre pays réussisse à se reconstituer

et à refaire son unité. Je n'ai quitté Paris qu'avant-hier. Je hais l'émigration ; je n'ai pas cru cependant qu'il me fût permis d'exposer ma famille aux scènes qui peuvent terminer cette crise lamentable. Qu'on est heureux dans ces cas d'avoir une philosophie qui permette quelque tranquillité d'âme au milieu de tant d'horreurs !

J'ai reçu en même temps que votre lettre la brochure de M. Strauss. Je regrette un peu qu'après le refus de la *Gazette d'Augsbourg* d'insérer la traduction de ma lettre (lettre que je n'avais écrite que sur une invitation venue de cette *Gazette* elle-même), M. Strauss ait inséré dans ce journal des observations sur un texte dont on refusait l'insertion. M. Strauss n'avait aucun moyen de forcer la *Gazette* à publier ma réponse ; mais à sa place, j'aurais regardé comme un devoir de lui en exprimer mon blâme, et surtout de ne pas continuer un débat où la parole était refusée à mon adversaire, quand le débat avait été provoqué par moi.

Je n'insisterais pas sur ce défaut de forme, s'il n'avait amené d'assez graves malentendus. Un journal est toujours plus lu qu'une brochure. Beaucoup de journaux et de lettres d'Allemagne, qui m'arrivent, me prouvent qu'une foule de personnes qui ont lu la *Gazette*, et non la brochure, me prêtent les opinions les plus singulières, en particulier des prétentions qui n'ont jamais été dans ma pensée, et qui, à l'heure où j'écrivais, eussent été de vraies folies, comme d'avoir demandé qu'on revînt sur les cessions de territoire de 1815, d'avoir conseillé l'annexion du Luxembourg à la France sans consulter les habitants. Or, s'il y a une pensée qui soit constante et évidente dans tout ce que j'ai écrit sur cette question, c'est que toute annexion de province faite contre le vœu des habitants est, dans l'état actuel des mœurs, un crime et une faute ; c'est, de plus, que dans nos régions de l'Europe occidentale, ce qu'il y a de beaucoup meilleur est de s'en tenir aux limites établies par l'histoire. Je suis fâché que l'opinion d'un pays au jugement duquel j'attache beaucoup de prix ait été ainsi faussée en ce qui me concerne, par l'homme du monde de qui je devais le moins attendre cette représentation inexacte

de mes sentiments. C'est une des faiblesses qui nous font le plus de tort, à nous autres Français de la vieille école, de faire passer avant tout les délicatesses du galant homme, avant tout devoir, avant toute passion, avant toute croyance, avant la religion, avant la patrie. Cela nous fait du tort, dis-je, car on ne nous rend pas la pareille, et notre politesse, notre courtoisie, n'étant pas payées de retour par des adversaires moins généreux, deviennent duperie.

Il est vrai que je plaide là pour un esprit qui bientôt ne sera plus. La force, la brutalité envahissent le monde. Notre idéal était trop fin, trop conçu en vue de gentilshommes désabusés de tout préjugé, de tout intérêt et de toute passion. On l'appréciera quand il ne sera plus.

Croyez à ma rare estime et à mon affection la plus dévouée

E. RENAN

387

A la princesse Mathilde

Versailles, 9 mai 1871

Chère princesse,

Mes premières heures de liberté et de paix (d'une paix bien relative !) sont pour vous écrire. Nous n'avions pas quitté Paris, ma femme et moi, depuis le mois de septembre dernier. La Commune nous en a chassés ; non pas que je croie que le danger fût bien réel : toute cette terreur est sur le papier, et ce qui se passe (en dehors du sang versé dans la lutte) est plus grotesque que terrible ; mais l'espèce de devoir qui nous avait fait rester durant le siège n'existait plus. Nous sommes allés nous réfugier à notre petite maison de Sèvres, d'où bientôt les obus nous ont chassés ; nous sommes ici campés plutôt que logés, comme tout le monde, depuis quelques jours.

Que de fois, chère princesse, depuis ces horribles événe-

ments, ma pensée est allée vers vous, vers les bonnes heures que vous nous permettiez de passer près de vous, vers cette vie pleine de charme, de liberté, d'abandon, dont vous étiez le centre ! Quel effondrement ! quelle ruine ! J'ai su par diverses personnes que la philosophie de Votre Altesse n'avait pas été inférieure à ces rudes épreuves, et qu'elle avait su conserver sa hauteur et sa tranquillité d'âme. On ne se console de ces cruelles catastrophes qu'en s'élevant à la pensée d'un ordre moral dont toutes les destinées humaines sont dépendantes et auquel elles servent.

Ce qui fait l'horreur du moment où nous sommes est qu'on n'entrevoit rien à l'horizon : chaque jour est pire que celui qu'on avait déclaré le plus mauvais, et il n'est pas sûr que nous ayons vu encore nos plus tristes moments. Pour que je puisse dire à Votre Altesse ce que je pense de la politique, il me faudrait des pages, et je ne sais si ma lettre lui parviendrait.

Je rencontre ici quelquefois Théophile Gautier, Soulié, Berthelot ; nous causons de Votre Altesse, et, au milieu des doutes sans fin, des obscurités impénétrables d'une situation chargée de nuages, il est un point sur lequel nous sommes tous d'accord : c'est le vif désir, c'est l'espérance de voir bientôt, quelle que soit l'hypothèse politique qui l'emporte, de voir, dis-je, Votre Altesse rendue à ses amis, à cette France dont elle a tant aimé la grandeur.

Ce nous sera une consolation, si de cruels sujets d'appréhension durent encore, d'oublier auprès de vous, princesse, la triste réalité, et de revenir aux nobles préoccupations de l'esprit et de l'art.

J'ignore où est en ce moment le prince Napoléon, sans cela, je lui écrirais également. Quand la crise sera un peu apaisée, j'irai peut-être le voir. Ma femme présente à Votre Altesse ses devoirs les plus respectueux. Je la prie d'agréer également l'expression des sentiments les plus élevés, avec lesquels j'ai l'honneur d'être son affectueux et dévoué serviteur

E. RENAN

388

Au Dr René Marjolin (1)

Versailles, 19 mai 1871

Cher ami,

Permettez-moi de demander un service à votre amitié. En quittant Paris (2), je remis à M. Tardieu, bibliothécaire de l'Institut, une caisse renfermant les estampages d'inscriptions, les dessins et autres papiers de ma mission de Phénicie ainsi que l'original de divers travaux destinés aux collections de l'Institut. Il me répugnait de laisser ces papiers, dont la perte serait irréparable, dans un appartement abandonné. Depuis, en lisant les incroyables excès des agents de la Commune, en voyant surtout la Bibliothèque Mazarine remise entre leurs mains, j'ai conçu quelque inquiétude. La Bibliothèque de l'Institut est, il est vrai, distincte de la Bibliothèque Mazarine, mais la science des membres de la Commune peut ne pas aller jusque-là. Je suis donc un peu inquiet de savoir ma caisse entre les mains de gens dont on peut craindre toutes les inepties.

Auriez-vous l'extrême bonté, si vous n'y trouvez aucun inconvénient, d'aller voir M. Tardieu à la Bibliothèque de l'Institut, de midi à 5 heures, de lui demander s'il est toujours maître de la place, s'il ne craint pas que la Commune lui donne un successeur, s'il ne voit enfin aucun danger à garder la caisse ? Dans le cas où il en verrait, auriez-vous la bonté de prendre ladite caisse et de la déposer dans votre cave ou dans mon domicile rue Vaneau ? Je ne crois nullement que cela soit nécessaire ; mais la perte de ces papiers aurait de si fâcheuses conséquences que je ne veux négliger aucune précaution, même minutieuse.

(1) Le Dr René Marjolin avait épousé la fille d'Ary Scheffer.
(2) Pour Versailles où Renan passa le mois de mai 1871.

Pardonnez-moi de vous demander ce petit dérangement ; mais nous sommes dans un temps où il faut prévoir toutes les folies et se prémunir contre elles. Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

P.-S. — Nous avons été heureux d'apprendre que les tracasseries de la Commune à votre égard n'avaient pas eu de suite. Quels temps, cher Monsieur, et quel effroyable malheur qu'on n'ait pu prévenir ou tempérer cette crise funeste !

389

Au prince Napoléon

Versailles, 19 mai 1871

Monseigneur,

Il y a deux ou trois jours seulement, j'ai appris par madame la princesse Mathilde la résidence actuelle de Votre Altesse. Notre vie, d'ailleurs, a été si troublée en ces derniers temps que ces jours-ci sont, à la lettre, les premiers moments de paix dont nous ayons joui depuis l'heure fatale où nous vîmes, non sans de tristes pressentiments, Votre Altesse s'éloigner de Meudon.

Vous connaissez trop mes sentiments, Monseigneur, pour n'avoir pas été assuré que ma pensée n'a pas cessé un moment d'être tournée vers le sort de Votre Altesse. Que vous aviez été prophète, et que de fois je me suis rappelé le mot (1) que vous me dîtes le matin à Tromsoë, en me montrant la dépêche qui nous fit tourner le cap du Spitzberg vers la France ! Votre Altesse n'a été coupable ni

(1) D'après G. Brandes (*Moderne Geister*, p. 91), le prince Napoléon dit à Renan : « Voilà leur dernière folie, ils n'en feront pas d'autre. »

de cette guerre insensée, ni de ce qui a suivi. Pour un esprit aussi philosophique et une âme aussi élevée que la vôtre, ce doit être une grande consolation.

Ici, l'avenir est plus sombre que jamais, l'incapacité, l'indécision sont à leur comble.

Quelle que soit l'hypothèse politique destinée à prévaloir, il est un point bien essentiel au bien de ce pauvre pays, c'est qu'il ne soit pas privé à jamais des lumières de Votre Altesse. Il faudra qu'en toute hypothèse Votre Altesse rentre parmi nous et apporte à la politique ses conseils, à l'histoire et à la critique ses lumineuses indications. Votre Altesse doit être trop désabusée pour chercher, dans la conduite de sa vie, autre chose que l'accomplissement du devoir : le devoir a lié sa destinée à la France ; plus le sort de ce malheureux pays est sombre et mystérieux, moins nous pouvons l'abandonner.

E. RENAN

390

A la princesse Julie

Sèvres, 13 juin 1871

Chère princesse,

Votre lettre m'a causé une bien vive joie. Il y a environ un mois, ayant su votre adresse par M. Giraud, je vous écrivis de Versailles. Quand vous m'écriviez à la date du 1er juin, vous n'aviez pas encore évidemment reçu ma lettre ; je pense qu'elle vous sera parvenue depuis. Je l'avais adressée place Trajane, Rome, ou à Cantalupo, province de Rome. Je suppose que cette adresse aura été suffisante pour qu'elle vous ait été remise.

Quel cauchemar, chère princesse, et que ceux-là seuls peuvent goûter quelque paix qui n'ont pas contribué à amener ces horreurs et qui n'en ont pas profité ! Le mal est encore plus profond qu'on ne le suppose. L'émeute est

domptée ; l'incendie matériel est arrêté ; mais la haine, l'envie, l'ignorance, le manque de raison sont dans les cœurs et dans les esprits. Il faudrait des années de paix, de bon gouvernement, de solide instruction à tous les degrés pour guérir le mal, s'il est guérissable. Qui nous les donnera? L'avenir est si troublé que je plains sincèrement les hommes consciencieux et honnêtes qui sont chargés de résoudre un tel problème.

Je vis extrêmement solitaire, cherchant dans mes travaux sur le passé une distraction aux tristes spectacles du présent ; pendant mon séjour à Versailles, je n'ai pas vu M. Thiers. M. Thiers écoute peu, il a sur toutes choses des idées tellement arrêtées qu'on hésite à lui soumettre une pensée légèrement différente de la sienne. Maury a montré pendant le règne de la Commune le plus grand courage. Il a sauvé les Archives à force de présence d'esprit et de fermeté, non sans de véritables dangers personnels. Miller est toujours bibliothécaire de l'Assemblée, sa bibliothèque n'a pas trop souffert et il est sain et sauf.

Quant à Mme Cornu, je n'ai eu de ses nouvelles qu'indirectement. M. Cornu est mort vers le mois d'octobre. Mme Cornu est depuis, je crois, restée à Longpont près de Montlhéry. Sa santé, si ébranlée, a, paraît-il, résisté mieux qu'on ne pouvait le croire à tant de secousses. Nous avons été si frappés, si atterrés de cette succession d'horreurs que nous n'avons pas trouvé une heure de repos pour lui écrire et nous informer de ses nouvelles.

J'ai été bien touché d'une visite qu'a bien voulu me faire le Père Hyacinthe à son retour d'Angleterre. La candeur, l'élévation religieuse de cette grande âme me sont apparues plus clairement que jamais. La mort de l'archevêque est pour lui une grande perte ; je crains que dans les cadres étroits et exclusifs du catholicisme français, il n'y ait pas de place pour un si noble cœur, et, d'un autre côté, il rompra difficilement avec le catholicisme. Je ne vois pas bien son avenir.

Mais, à vrai dire, qui a un avenir ?

Il faut pour se rattacher à la vie en de si cruels moments s'appuyer sur l'estime et la sympathie de quelques per-

sonnes d'élite. Croyez, chère princesse, que l'expression de ces sentiments ne m'est jamais plus précieuse que quand elle me vient de vous et veuillez agréer l'assurance de mon profond respect

E. RENAN

391

Au prince Napoléon

Sèvres, 15 juin 1871

Monseigneur,

Ces effroyables énormités m'avaient rempli d'une telle stupeur que j'ai un peu tardé à répondre à la lettre de Votre Altesse. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Altesse combien je serai heureux qu'elle me permette d'aller lui présenter mes devoirs à Prangins. A la fin du mois de juin, les cours du Collège de France seront terminés ; le moment des élections où quelques personnes persistent à vouloir m'engager, quels que soient à cet égard mon scepticisme et mon indifférence, sera passé également. Il est vrai qu'à cette date Votre Altesse sera peut-être entraînée ailleurs par d'autres devoirs.

Je n'ai jamais plus redouté qu'en ce moment une part de responsabilité dans les affaires de mon pays ; je plains sincèrement les hommes honnêtes et consciencieux qui sont chargés de résoudre un tel problème ; je ne refuserais pas cependant, si un tel devoir m'était imposé ; ce serait une lâcheté. Ainsi que vous, Monseigneur, je regarde la Révolution du 4 septembre comme un malheur et un crime, comme l'œuvre de cet étroit parti républicain, toujours assez fort pour empêcher tout établissement durable, mais pas assez pour faire triompher sérieusement son utopie. Comme vous, je crois aussi que la seule issue est l'appel au pays. Jamais Assemblée n'osera trancher la question dynastique : d'abord, parce qu'une Assemblée ne saurait

faire une monarchie durable dans un pays aussi mobile et aussi contradictoire que la France ; et puis, parce que les honnêtes provinciaux qui composent une Assemblée, bons bourgeois, n'ayant rien de l'homme politique des pays aristocratiques, reculeront devant une telle responsabilité. Ainsi, tout en abhorrant le plébiscite, ils y viendront; mais ils y viendront le plus tard possible, et en tâchant, d'ici là, d'engager le pays. Votre Altesse doit bien croire que mes sentiments sont toujours les mêmes, et que ce que j'écrivais sur la monarchie constitutionnelle en France, je le crois encore. Plus que jamais, seulement, je vois l'importance de la capacité personnelle des gouvernants. Ce pauvre pays, bien que possédant d'admirables ressources, ne tirera pas de son sein une réforme sérieuse ; il faut qu'il soit pris, gouverné, remanié ; mais pour qu'une telle œuvre soit durable, il faut qu'elle soit exécutée par de grandes âmes et des esprits supérieurs. Des grandes âmes, où sont-elles ? Autour de qui pourraient-elles se grouper ? Une chose, au moins, bien hors de doute pour moi, ce sont les services que Votre Altesse peut et doit rendre à la France. Il faut que nous la voyions parmi nous, apportant à tant de questions complexes les ressources de son grand et lucide esprit.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, l'affectueux et dévoué serviteur

E. RENAN

392

A M. Amari

Sèvres, 16 juillet 1871

Mon cher ami,

Comme vous pouviez bien le croire, j'ai été de ceux qui ont participé au crime très noir de l'élection de « l'allié de Satan » que vous dites ; mais j'ai trouvé l'Académie si bien

disposée à entrer dans cette voie de perdition, que je n'ai pas eu à la pousser. Sans aucun doute, à côté de l'amitié et de la rare estime que nous avons tous pour vous, il y a eu aussi chez la majorité l'intention de donner une marque de sympathie littéraire à un pays qui nous a donné et continuera de nous donner des confrères excellents.

L'usage n'est pas dans notre Académie que le nouvel élu fasse l'éloge de celui qu'il remplace. Si vous voulez bien écrire la notice de M. l'abbé Peyron, ce sera un morceau exquis comme tout ce que vous faites ; nous serons heureux de le lire et de le recevoir ; ce sera même de haute convenance et de parfaite courtoisie académique, mais aucun devoir ni aucun usage strict ne vous y obligent.

Je vous remercie des nouvelles que vous nous donnez de notre cher Michelet. D'autres nouvelles nous avaient donné beaucoup d'inquiétudes. Je crains qu'il n'ait peine à traverser la terrible crise que nous subissons, et qui doit être pour lui particulièrement cruelle.

L'avenir est tellement trouble que je m'abstiens de former aucune prévision. Tout est possible, excepté Henri V avec son drapeau blanc, et encore cette exception, je ne la fais que pour un avenir prochain ; après une nouvelle crise, cela même pourra être une solution. La République a sûrement beaucoup plus de chances qu'elle n'en a jamais eu ; mais saura-t-elle organiser et régénérer le pays, j'en doute. Il y a trop d'éléments à la fois dans la situation pour qu'on puisse y voir clair. Pour moi, je plains sincèrement les hommes honnêtes et consciencieux qui sont chargés de résoudre un tel problème. Il est vrai que ceux-là sont en petit nombre ; la plupart suivent leurs passions et leur parti pris.

Je travaille à mon quatrième volume des *Origines du christianisme*, qui contiendra les temps de l'Apocalypse. On m'accusera sans doute d'avoir cherché l'actualité. Le volume est aux trois quarts fait depuis un an. J'en viens de plus en plus à la philosophie de Septime Sévère mourant, et résumant son opinion sur la vie par ces mots : *Nil expedit*, ce qui ne l'empêche pas de donner tout de suite après pour mot d'ordre à l'officier : *Laboremus*.

Conservez-moi toute votre amitié. Peut-être ferons-nous en automne un petit voyage à Rome, mais en ce temps, il faut être musulman, et ajouter toujours : s'il plaît à Allah !

Votre bien affectueux

E. RENAN

393

Au Dr Suquet

Sèvres, 17 juillet 1871

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre du 30 avril à Versailles, où nous avions dû nous réfugier. Nous n'aimons pas à fuir. Cependant, vers la fin d'avril, nous crûmes devoir quitter Paris. Je n'y pouvais rendre aucun service, et les dangers que nous y courions, sans être graves, n'étaient pas nuls cependant. Notre plan était d'aller nous établir à Sèvres ; après y être arrivés, non sans de grandes difficultés, nous en avons été chassés par les obus de la Commune et obligés de gagner Versailles. Là nous avons passé un mois triste, mais paisible. Aussitôt que Sèvres a été habitable, nous y sommes revenus.

Qu'il est affreux de se voir ainsi au milieu de l'insanité, sans pouvoir y apporter aucun remède ! Versailles était, je vous assure, aussi triste que Paris. A Paris, la complète démence ; à Versailles, la sottise bornée et satisfaite d'elle-même. Pour bien s'expliquer l'épisode inouï qui vient de s'achever, il faudrait des pages, ou plutôt il faudrait une de ces conversations que nous eûmes autrefois et que nous aurons encore ensemble. C'est un fait extrêmement complexe ; l'Internationale n'explique pas tout ; le jacobinisme, révolutionnaire sans être socialiste, exalté par l'exemple du 4 septembre et des révolutions antérieures, y a eu sa

bonne part ; enfin, le plus grand facteur est l'horrible froissement éprouvé par une population vive, impressionnable, qu'on avait enivrée de chimères, de promesses impossibles, gorgée d'armes et de munitions, nourrie pendant six mois à ne rien faire, quand elle a dû subir, sans qu'on l'y eût préparée, la honte de l'occupation prussienne. A partir de ce moment, la population de Paris devint folle, à la lettre, capable de se livrer aux plus insensés et aux plus scélérats. Joignez-y la manie imitatrice, si forte sur les imaginations populaires ; le pétrole, les incendies, les pillages, les otages des Prussiens obsédaient ce malheureux peuple et l'affolaient. Vous savez combien la manie incendiaire en particulier est contagieuse. Toutes les horreurs qui, pendant cinq mois, avaient été l'aliment de tous les mauvais rêves du peuple, tendaient à devenir des réalités et le sont devenues. Je vous félicite de n'avoir pas été témoin de ces affreux spectacles ; l'âme en garde des meurtrissures qui ne guérissent pas.

Je n'ose formuler aucune prévision sur l'avenir. Sûrement, la République, en apparence, a de meilleures chances et même de meilleures raisons d'être que jamais ; mais je doute que la République puisse sérieusement réorganiser la nation. Il ne faut jurer de rien et je désire me tromper, mais il est bien difficile que d'une opinion aussi peu éclairée que la nôtre viennent des réformes sérieuses. Si la France pouvait prendre son parti du démembrement de l'Alsace et de la Lorraine allemandes, si elle entrait sincèrement dans une ère pacifique, sans idée de revanche, la République serait possible. Mais la France voudra des revanches ; elle ne pourra les avoir avec un gouvernement aussi mou, aussi peu propre à enseigner la discipline et l'abnégation. Hélas ! vous dirai-je toutes mes craintes ? Je redoute qu'une fois encore la présomption de nos militaires ne nous perde, qu'on ne recommence la guerre sans être plus prêt qu'on ne l'était l'an dernier et que le résultat ne soit encore pire.

Que vous êtes un sage d'avoir amarré votre barque au rivage et à un si beau rivage ! Oui ; vous avez là de bons devoirs à remplir. Vous faites du bien, vous soutenez,

pour la part qui vous est confiée, l'édifice de cette pauvre société croulante. Ah ! sûrement, je voudrais être avec vous échoué là. Attendons ; croyez-moi toujours votre bon ami

E. RENAN

Ma femme a bien supporté toutes ces épreuves ; les enfants ne vont pas trop mal.

394

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 17 juillet 1871

Quelles angoisses, mon pauvre ami, nous avons traversées, et qu'il est cruel d'assister ainsi au spectacle de l'insanité humaine sans y pouvoir porter remède ! Nous sommes restés à Paris le plus longtemps que nous avons pu ; nous n'avons quitté que le 25 avril. A peine avions-nous atteint Sèvres, non sans de grandes difficultés, que nous en avons été chassés par les obus de la Commune. Nous nous sommes alors réfugiés à Versailles et nous avons passé tranquillement le reste de ce temps désastreux.

On ne se soutient dans ces moments cruels que par le sentiment du devoir. J'ai donc repris mes travaux, mais comme quelqu'un qui s'acquitte envers sa conscience et n'est pas sûr du lendemain. L'horizon est si troublé que je m'interdis toute conjecture sur l'avenir. En un sens, la République paraît avoir de meilleures chances qu'elle n'en a jamais eu ; mais je doute qu'elle puisse réformer sérieusement la nation. Nous nous enfoncerons de plus en plus dans nos défauts, et dans deux ou trois ans, l'esprit superficiel et présomptueux de l'armée, la coupable légèreté des journalistes, la badauderie du public nous engageront dans une guerre qui aura des conséquences plus désolantes encore. Dieu veuille que je me trompe ! Mais jusqu'ici, j'ai toujours été excessivement pessimiste et toujours la réalité a prouvé que je ne l'avais pas été assez.

395

A Charles Ritter (1)

Prangins, 19 juillet 1871

Cher monsieur Ritter,

Me voici près de vous. Je suis venu présenter mes devoirs au prince qui m'a honoré de son amitié et que je n'ai pas dû oublier dans le malheur.

Je serai enchanté de vous voir. Je vous propose ou de venir ici demain matin : nous causerions à loisir dans le petit chalet à part de celui du prince, où je suis logé; — ou de me dire si vos fonctions vous permettent de disposer d'une journée : dans ce cas, à la fin de mon séjour ici, c'est-à-dire probablement après-demain vendredi, j'irais vous rejoindre à Morges. Vous me mèneriez faire une promenade à Lausanne, et puis je vous quitterais pour regagner Genève et la France, après que nous aurions causé à loisir des choses divines et humaines.

(1) Publiée par Eugène Ritter dans : *Charles Ritter et ses amis.*

396

Au prince Napoléon

Sèvres, 2 septembre 1871

Monseigneur,

J'ai bien tardé à dire à Votre Altesse combien ont été précieux pour moi les jours qu'elle m'a permis de passer auprès d'elle ; mais Votre Altesse ne peut jamais douter de mes sentiments. La sérénité philosophique de Votre Altesse, la froideur et le calme de ses jugements, la haute

vertu chrétienne de Madame la princesse Clotilde me sont apparus, au milieu de tant de spectacles attristants, comme une consolation et une espérance. Nos promenades à Saint-Cergues, à Ferney m'ont laissé un profond souvenir. La nature et les souvenirs d'un passé meilleur font oublier les abaissements qu'on a sous les yeux.

J'ai donné ordre à mon imprimeur de faire passer à Votre Altesse, quand elles seront corrigées, les épreuves d'un essai que j'imprime en ce moment sur la façon dont j'entendrais la réforme intellectuelle et morale de la France (1). J'y ai tout dit avec ma sincérité habituelle ; mais je sais que je prêche dans le désert. Je ne publie ces pages que par acquit de conscience, et pour obéir à une sorte de devoir. La réforme de notre pauvre pays devrait être une œuvre de science et de raison ; or la science et la raison sont plus éloignées que jamais du gouvernement des choses humaines. On va de plus en plus à la médiocrité ; on ne fera rien, on ne réformera rien ; le pays s'enfoncera dans ses routines, jusqu'à ce que de nouvelles catastrophes viennent le réveiller, et celles-là même, peut-être, ne le corrigeront pas.

J'ai à peu près renoncé au projet dont j'avais touché un mot à Votre Altesse, d'un voyage de Rome vers les mois d'octobre et novembre. La situation me paraît trop tendue ; je déteste les esclandres ; je craindrais qu'entre le parti clérical, qui veut paraître insulté, et le parti libre penseur, qui se croit obligé de répondre aux provocations des cléricaux, ma présence ne devînt un prétexte à des manifestations ou plutôt à des cancans. Il est probable que nous ferons seulement, ma femme et moi, une promenade à Milan, à Venise, à Florence.

Que Votre Altesse me permette de nouveau de la remercier des bonnes heures qui se sont écoulées pour moi à Prangins, et de lui présenter l'expression du profond respect avec lequel je suis son bien dévoué serviteur

E. RENAN

(1) *La Réforme intellectuelle et morale*, 1871, O. C. I.

397

A la princesse Julie

Sèvres, 3 septembre 1871

Chère princesse,

Il y a si longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles, que je me prends parfois à douter si vous avez reçu les deux lettres que je vous ai écrites. Heureusement le prince Napoléon, que j'ai vu à Prangins il y a quelques semaines, m'a rassuré sur votre santé et m'a dit avec quel courage vous supportiez les épreuves du triste temps que nous traversons. J'ai trouvé le prince dans les sentiments d'une philosophie fort sage et j'ai admiré cette rectitude de jugement qui le met, dans les situations les plus difficiles, à l'abri des agitations stériles et des illusions. Quant à la princesse Clotilde, c'est toujours ce haut stoïcisme chrétien qui la rend dans l'adversité si grande et si forte. On dirait que pour elle rien n'est changé. C'est une sainte du XIII^e^ siècle, de la famille de saint Louis et de Marguerite de Provence.

Nous avions formé le projet, ma femme et moi, d'aller passer à Rome les mois d'octobre et novembre. J'avais besoin pour mes travaux de revoir les catacombes et les dernières fouilles de M. de Rossi. Nous y avons renoncé. J'ai craint que dans un moment où les esprits sont si fort excités, il ne se fît autour de mon voyage beaucoup de faux bruits et de malentendus. Beaucoup de catholiques s'obstinent fort à tort à voir en moi un ennemi et cette appréciation erronée provoque non moins de malentendus en sens contraire. Je suis un simple chercheur de vérité ; mais on ne veut pas se prêter à admettre une chose si simple.

J'ai donc ajourné mon dessein de voyage à Rome. Une des raisons qui font que je n'y ai pas renoncé sans regret, c'est que ce voyage m'eût procuré la joie de causer avec vous. Le prince Napoléon m'a dit qu'il devait aussi se

trouver à Rome vers le même temps, et nous nous faisions une fête d'aller ensemble à Cantalupo. Nous nous bornerons, ma femme et moi, à faire une petite promenade à Milan, Venise et Florence, pour nous distraire des tristes préoccupations de ces derniers temps.

Nous avons une accalmie : Dieu veuille qu'elle dure ! Le pays ne peut guère supporter qu'un provisoire, et malheureusement le provisoire ne permet pas les grandes réformes dont le pays aurait besoin. Il est vrai que la nécessité et surtout la nature de ces réformes ne sont aperçues que d'un petit nombre de personnes. Ces réformes devraient surtout être intellectuelles et morales ; c'est par là que nous avons été tout à fait inférieurs aux Allemands ; mais, loin de se corriger, on s'enfoncera de plus en plus dans l'aveuglement d'une vanité présomptueuse et satisfaite d'elle-même. J'imprime en ce moment les réflexions qui me sont venues à ce sujet dans les derniers temps du siège ; mais je ne me fais pas d'illusions ; je sais que je prêche dans le désert. Je ne publie ces pages que pour être en règle avec ma conscience et pouvoir me dire que j'ai fait ce qui dépendait de moi pour le bien de mon pauvre pays.

Permettez-moi de me rappeler au souvenir de M. le marquis et veuillez agréer, chère princesse, l'expression des sentiments respectueux et profondément sympathiques de

Votre tout dévoué

E. RENAN

398

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 3 septembre 1871

Mon cher ami,

Nous sommes bien sensibles à la perte que vous avez faite. Je connais ces douleurs ; il n'en est pas de plus vives. Vous avez dans vos fils d'amples consolations ; mais je sais

combien, en ces tristes situations, ce qu'on garde console peu de ce que l'on perd...

Voici donc une petite accalmie dans nos affaires ; Dieu soit loué ! M. Thiers peut, sinon faire beaucoup de bien, du moins empêcher beaucoup de mal. Malheureusement, les grandes réformes dont la France aurait besoin voudraient autre chose qu'un état provisoire. Ces réformes devraient être, avant tout, intellectuelles et morales. C'est par là que nous avons été tout à fait inférieurs. La réforme de l'éducation à tous les degrés serait surtout nécessaire ; or, on en est à souhaiter que de telles questions ne viennent pas à l'ordre du jour ; car l'Assemblée n'a sur ce sujet que les idées les plus étroites et les plus arriérées.

J'imprime en ce moment quelques réflexions que j'ai mises par écrit vers la fin du siège ; mais je sais que je prêche dans le désert...

399

A l'abbé Gorresio (1)

Paris, 21 septembre 1871

Monsieur et illustre confrère,

Permettez-moi de vous présenter et de recommander à votre bienveillance M. Eugène Revillout, jeune philologue voué à l'étude du copte qui voudrait étudier les précieux documents coptes de votre bibliothèque de Turin. Je connais depuis trop longtemps votre courtoise indulgence pour douter un moment de l'accueil qu'il trouvera auprès de vous.

Quelles épreuves, cher Monsieur, nous avons traversées depuis les années plus heureuses où nous vous possédions parmi nous ! Nous en causerons si, comme cela est possible,

(1) Secrétaire perpétuel de l'Académie de Turin. Directeur de la Bibliothèque, auteur d'une traduction du *Ramayana*.

je passe dans quelques semaines à Turin. N'y dussé-je rester que quelques heures, j'irai certainement vous serrer la main et vous demander si vous m'avez gardé votre vieille amitié.

Recevez, en attendant, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

400

A Charles Ritter (1)

Baveno, 28 septembre 1871

Vous recevrez probablement un de ces jours de Prangins un petit paquet que j'ai prié de vous adresser. C'est un chapeau gibus que, avec ma distraction ordinaire, j'ai oublié au chalet. J'ai demandé qu'on vous l'adressât, moins pour la valeur de l'objet, qui est presque nulle, que pour ne pas laisser traîner indéfiniment cet objet ἀδεσπότος. Gardez-le jusqu'à ce que vous veniez à Paris, en avril prochain.

Notre voyage se continue sous des auspices favorables. Votre beau lac, il est vrai, s'est montré assez rude pour nous et nous a forcés à débarquer à Clarens ; le temps était gros et les bateaux n'ont pu aller jusqu'à Villeneuve. Mais nous avons été enchantés du Valais et du Simplon que nous avons traversé par un temps magnifique. Ici, nous sommes au milieu de tout le charme d'un Midi tiède et plein de gaieté.

Pardon du petit embarras que je vous donne et croyez-moi votre bien affectueux

E. RENAN

(1) Cette lettre n'est pas publiée dans le livre d'Eugène Ritter. (Coll. Scheffer-Renan.)

401

Au prince Napoléon

Sèvres, 4 octobre 1871

Monseigneur,

Aujourd'hui mon éditeur, sur mon ordre, a dû vous expédier les épreuves du travail dont je m'étais permis de parler à Votre Altesse. Je ne réclame pour ce travail d'autre mérite que celui de la sincérité, et d'une grande absence de parti pris. L'élévation d'esprit de Votre Altesse, qui la met si fort au-dessus des illusions du vulgaire, saura me rendre cette justice, qu'aucun parti probablement ne me rendra. Le train de ce monde n'est conduit que par la foi et les convictions absolues ; mais après tant de déceptions, comment l'homme réfléchi ne céderait-il pas par moment au doute et à l'hésitation ?

Je ne voudrais jamais contribuer, ni peu ni beaucoup, à faire manquer l'expérience de la République ; je reconnais même qu'à quelques égards l'état d'extrême affaiblissement où est la France est une des conditions les meilleures pour l'établissement de ce gouvernement ; mais qu'un tel régime ne puisse aboutir qu'à une décadence de plus en plus prononcée, à l'inverse en un mot de ce que doit faire un peuple qui veut se réformer et prendre sa revanche, c'est ce que je vois bien clairement. Que fera le pays ? Je crains qu'il ne s'enfonce de plus en plus dans son indécision ; qu'il n'ose plus rien faire de caractérisé. C'est un enfant à qui on demande de résoudre les questions qui tiennent en suspens les meilleurs esprits. Les parties naïves de la nation, guidées par un instinct dynastique qui a sa légitimité, sont peut-être les mieux inspirées ; mais là même, l'effroyable désastre de Sedan a imprimé de profondes traces. Il est donc probable que les élections des conseils généraux, qui auraient pu avoir tant d'importance, seront insignifiantes et contradictoires comme résultat. Comment un

pays qui n'a que des aspirations obscures et opposées entre elles exprimerait-il une volonté claire ?

Votre Altesse, qui n'a pas commis les fautes qui ont amené cette situation, saura remplir les devoirs de la position grande, mais difficile, que le sort lui a faite. *La vérité à mes calomniateurs* est une page décisive. Je suis bien fier de l'avoir reçue de Votre Altesse. Dans ces tristes jours, Votre Altesse a su, à chaque heure, faire son devoir, quelque pénible qu'il fût ; en se bornant à publier les pièces officielles, Votre Altesse a su donner à son apologie une force toute particulière. Cette grande et loyale fidélité à l'Empereur, dont Votre Altesse ne s'est pas départie un moment, est, en notre triste siècle, comme un souvenir d'un autre âge, d'un âge meilleur.

Nous partirons le 14 de ce mois, ma femme et moi, pour notre petite promenade d'un mois à Venise. Nous aurions répondu à la permission que nous a donnée Votre Altesse d'aller lui présenter nos devoirs, ainsi qu'à Madame la princesse Clotilde, si nous n'avions avec nous, en allant, mon beau-frère, Arnold Scheffer, que sa santé affaiblie oblige d'aller passer l'hiver à Venise.

Nous irons par la route la plus directe. Nous n'avons pas encore de plan arrêté pour le retour ; si cela m'est possible, Votre Altesse peut croire que je ne perdrai pas l'occasion de passer par Prangins.

Agréez, Monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur

E. RENAN

402

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 10 octobre 1871

Mon cher ami,

Dans trois ou quatre jours, nous allons quitter Paris, ma femme et moi, pour un petit voyage ou plutôt pour une promenade dans le Nord de l'Italie, à Venise. Cela ne nous prendra pas plus d'un mois ; c'est une simple distraction que nous prenons après une année remplie de cruelles émotions...

Broca ne m'a plus parlé de vos crânes ; je les lui rappellerai quand je le verrai. Je ne vous cacherai pas que j'ai une confiance limitée dans la craniologie et que je ne crois pas que la lumière qui éclairera nos sarcophages vienne de là. Enfin, il ne faut rien négliger...

403

A Michel Amari

Sèvres, 13 octobre 1871

Mon cher ami,

Nous allons faire notre petit voyage d'Italie ; mais nous n'irons pas à Florence. Il faut se borner ; nous n'avons qu'un mois ; nous ne verrons que le Nord : Milan, Venise, Bologne, Parme. Nous nous réservons pour l'année prochaine Florence, la Toscane et l'Ombrie. Alors nous aurons le plaisir de vous voir et de causer avec vous. Ma femme se promet un grand plaisir de faire la connaissance de Mme Amari.

Je n'ai pas reçu le *Vocabulista* de M. Schiaparelli, que vous

m'annonciez. Je le trouverai probablement à mon retour.

L'explication de Matteo Sciahuan sur قدوسات me paraît bonne. Cette manière d'agglutiner le pronom à la suite de l'adjectif ou du verbe est bien araméenne. Cependant قدوس pour « saint » est une forme singulière.

La forme araméenne est ܩܕܝܫ (*kedisch*).

قدوس paraîtrait un hébraïsme קָדוֹשׁ.

Je n'ai jamais rencontré cette formule ; mais Sciahuan a pu la voir.

Il nous en coûte de renoncer à l'espérance que nous avions eue un moment de vous voir à Florence. Nous ne faisons qu'une promenade, pour nous tirer un moment de ces sombres préoccupations. Quelle année ! On a besoin de sortir un peu de cette *bolgia* d'Enfer.

Croyez à ma bien vive affection

E. RENAN

404

A Sir Mountstuart Grant Duff

Venise, 1er novembre 1871

Mon cher ami,

Quel regret j'ai éprouvé il y a deux ou trois jours en recevant votre lettre datée de Gênes ! Nous faisons en ce moment un petit voyage d'Italie, ma femme et moi, pour nous détacher un peu des tristes préoccupations dont il est si difficile de se distraire à Paris, et figurez-vous que nous étions justement à Gênes le jour où vous nous écriviez. Quel malheur que le sort ne nous ait pas fait rencontrer ! Comme j'aurais aimé à recevoir vos impressions d'Athènes ! Hélas ! nos impressions de Paris, vous pouvez les deviner, puisque vous avez passé par cet *albergo di dolor*. Le mal de mon pauvre pays me paraît de plus en plus profond, et les médecins qui se chargent de sa cure avec tant d'assurance me semblent faire comme les empiriques qui croient

guérir un malade gangrené en appliquant un remède aux symptômes de chaque jour ; je ne crois pas que des réformes sérieuses soient possibles sans la monarchie ; mais la monarchie ne pourra se rétablir que par quelqu'un qui relèverait l'honneur national, et cet honneur national ne peut être relevé que si l'on entre dans la voie des sérieuses réformes ; si bien qu'il y a là un cercle vicieux évident. Tout est possible, mais de toutes les hypothèses que j'entrevois, il n'y a aucune de bonne. L'hypothèse d'une république médiocre, incolore, fondue avec un orléanisme inoffensif et peu exigeant, serait peut-être celle qui aurait le plus de chances ; mais un tel état de choses serait bien faible contre les ferments bonapartistes cachés au fond de la conscience du paysan et contre les *pronunciamientos* militaires. Je m'arrête ; car voilà plus de quinze jours que j'ai quitté la France, et quinze jours par le temps qui court équivalent à des années.

Que vous êtes heureux de pouvoir vaquer à la solution des grands problèmes du temps, sans craindre à chaque instant de voir le sol manquer sous vos pas ! Nous éprouvons une grande consolation à oublier par moment les angoisses du présent en face des admirables traces du passé qu'on rencontre ici à chaque pas. Vers le 17 de ce mois, nous serons rentrés dans notre *bolgia* d'Enfer. Plaignez-nous et croyez à nos sentiments les plus affectueux

E. RENAN

405

A l'abbé Valentinelli

Venise, 6 novembre 1871

Monsieur et ami,

Je reçois de M. Tecchio une aimable invitation pour l'inauguration de la Cour d'appel, qui doit avoir lieu demain à midi. Voulez-vous que nous remettions à après-demain,

mercredi, la visite que nous devons faire à Saint-Marc avec M. l'abbé Pasini ?

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

406

A Charles Ritter

Paris, 29 novembre 1871

Monsieur et ami,

Un petit voyage d'Italie que nous venons de faire, ma femme et moi, m'a un peu mis en retard avec la préface que je dois au volume que vous avez traduit. Mon premier moment de loisir, à mon retour, a été pour écrire ces quelques pages où j'insiste uniquement sur ce précepte essentiel que les déchirements de la politique ne doivent pas nuire aux relations scientifiques et philosophiques. Il est naturel qu'à la suite de ce développement, qui sera très court, il y ait quelques explications sur le plan du volume, sur les principes qui vous ont guidé dans le choix des morceaux, sur les écrits que vous avez écartés et qui pourraient faire l'objet d'une publication ultérieure. Vous seul pouvez bien exposer tout cela. Ayez donc la bonté de m'envoyer quelques pages où tout cela soit expliqué, quelques pages qui soient votre préface, et que j'insérerai sous votre nom. Vous savez que je n'ai accepté de mettre quelques mots en tête de ce volume que pour condescendre au désir de Lévy, qui paraissait enfaire une condition de la publication (1).

Dans huit jours paraîtra un volume de mélanges politiques, en tête duquel j'ai mis les réflexions que m'ont suggérées les tristes temps que nous avons traversés (2). J'y ai reproduit ma lettre à M. Strauss, et à la suite j'ai

(1) Voir lettre du 11 mars 1870.
(2) *La réforme intellectuelle et morale*, O. C. I.

ajouté une nouvelle lettre où je réponds à la deuxième lettre de M. Strauss. Je vous ferai envoyer deux exemplaires du volume, l'un pour vous, l'autre pour M. Strauss.

Notre promenade à Venise nous a bien reposés. Il y avait vingt-deux ans que j'avais vu l'Italie ; je l'ai trouvée plus belle que jamais ; plusieurs très belles choses ont été découvertes depuis mon premier voyage, en fait de peintures primitives ; j'ai vu quelques points du plus haut intérêt, comme Torcello, qui m'avaient échappé ; enfin j'ai pu réformer quelques jugements de ma première époque, époque où je n'avais pas vu la règle du beau, l'Acropole d'Athènes.

L'horizon est ici plus triste que jamais. L'homme sensé arrive à trouver que tout est impossible, hors le provisoire ; or, d'un autre côté, le provisoire nous tue, et rend impossible toute réforme sérieuse. Il faut un grand sentiment du devoir pour continuer à remplir par un aussi triste temps les devoirs de la vie.

Présentez mes respects à Mademoiselle votre sœur, et croyez à toute mon amitié

E. RENAN

407

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 1er décembre 1871

Mon cher ami,

Nous voilà de retour de notre petit voyage qui nous a fait grand plaisir et nous a distraits un moment de tant d'autres tristes préoccupations. Je me suis tout de suite remis au travail pour l'achèvement de la *Mission*...

Dans quelques jours, Lévy publie le volume où j'ai réuni quelques réflexions sur le temps présent. Elles sont tristes comme le temps lui-même. Puissé-je me tromper. En tout cas : *Laboremus.*

Croyez à ma plus vive affection.

408

Au prince Napoléon (1)

Paris, 7 décembre 1871

Monseigneur,

A moins d'une erreur que je regarde comme peu probable, les feuilles que Votre Altesse a reçues sont toute la partie neuve du volume que je publie en ce moment. Le reste est composé à peu près de réimpressions, et je n'ai pas cru devoir le faire envoyer à Votre Altesse. Le volume a paru hier, et depuis quelques jours j'ai donné ordre à Lévy de vous en adresser un exemplaire à Prangins.

Indécis, hésitant sur les solutions pratiques, oui, sans doute, je le suis, Monseigneur, et il est difficile de ne point l'être. Les bases pour toute construction, quelle qu'elle soit, sont ébranlées dans ce malheureux pays. Le pays ne sait pas ce qu'il veut, et des hommes politiques aussi chétifs que ceux qui composent la plus grande partie de la Chambre ne sont pas capables de vouloir pour lui. Certainement la majorité du pays, par des motifs très divers, veut la monarchie ; mais gauche, maladroite, inintelligente, cette majorité saura difficilement réaliser sa volonté. Des trois monarchies, celle de la maison Bonaparte obtiendrait certainement la majorité relative. Obtiendrait-elle la majorité absolue du pays ? Cela est probable ; il ne faut pas se dissimuler cependant que les fautes énormes des mois de juillet-août 1870 ont ébranlé jusqu'aux plus profondes racines que la dynastie avait dans le pays. Il n'y a pas de si belle partie qu'on ne puisse perdre à force de folies. Il n'y a pas de pyramide si bien assise qu'on ne puisse la faire sauter en la sapant de gaieté de cœur. Je crois que, dans un plébiscite, la maison Bonaparte aurait, à l'heure

(1) La minute de cette lettre étant assez différente de la lettre suivante, qui fut publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1922, il a paru intéressant de les publier toutes les deux.

qu'il est, 4 ou 5 millions ; mais il y aurait l'opposition des villes, l'opposition des classes politiques. Un élément capital est l'armée ; j'avoue n'avoir à cet égard aucune conjecture ; je crois qu'il est difficile d'en former. Certes, si l'armée avait une opinion, cette opinion triompherait, car l'armée est, à l'heure présente, la seule force ; mais je suis porté à croire qu'elle est comme le pays, indécise, sceptique, dégoûtée, portée à s'abstenir. Par quelques côtés on devait se croire à une époque de *pronunciamientos ;* mais je doute que le simple soldat s'y prêtât. Il n'aspire qu'au repos, n'a nulle confiance en ses chefs, chercherait à rester neutre.

J'ai toujours cru que ce serait manquer de respect envers Votre Altesse que de ne pas lui dire ma pensée avec une sincérité absolue, naturellement sans aucune prétention à l'infaillibilité. Les idées que je lui exprime d'ailleurs sont tristes, et je désire me tromper. Ce que j'ai toujours le plus admiré chez Votre Altesse, c'est sa fidélité, sa haute loyauté envers l'Empereur. Cette fidélité a été et devait aller jusqu'à se perdre avec lui, et la noble correspondance que Votre Altesse a livrée au public pour sa justification a été une vraie satisfaction pour tout homme de cœur. Mais on est bien obligé, cependant, avant de travailler à un troisième empire, de se demander ce qu'il serait. Hélas ! Monseigneur, je crois qu'il serait beaucoup plus triste que le second. Et par triste, je n'entends pas dire plus restrictif en fait de liberté, plus rigoureux, plus dur. Tout gouvernement qui voudra restaurer la France devra être dur. J'entends dire que le troisième empire remplirait encore moins bien que le second la tâche de moraliser, d'instruire, d'organiser ce pauvre pays. Les hommes du troisième empire seraient en moyenne inférieurs à ceux du second ; l'administration du troisième empire serait plus mauvaise que celle du second ; si le troisième empire faisait la guerre, le résultat ne serait pas meilleur. Ah ! sans doute, si ce troisième empire devait être le triomphe des idées si justes, si sages que Votre Altesse représentait sous le second, rien de mieux. Mais en serait-il ainsi ? Je crains que non. La situation de Votre

Altesse serait ce qu'elle a été sous le second empire, grande assurément, honorable puisqu'elle ne servirait que pour le bien, mais impuissante à empêcher le mal, que Votre Altesse aurait combattu, blâmé, et dont elle serait ensuite responsable. C'est de toutes les positions la plus inique, surtout pour une personne aussi délicate que Votre Altesse, et qui est incapable de sacrifier les autres à sa propre justification. En tout ceci, je n'ai nullement en vue l'Empereur. Votre Altesse sait quel respect, quelle sympathie profonde j'ai pour certaines parties du caractère personnel de l'Empereur. Mais j'ose dire que la position de l'Empereur sera, à quelques égards, analogue à celle de Votre Altesse. Moins que jamais, il sera libre de suivre son goût pour le bien, son sentiment si juste et si élevé. Un détestable personnel gouvernemental l'accaparera de nouveau, le perdra de nouveau.

Ce que nous voulons, c'est sauver, régénérer, réformer ce malheureux pays. Le troisième empire a-t-il chance d'accomplir cette tâche, selon les vues excellentes dont Votre Altesse a toujours été la haute personnification ? Qu'il soit alors le bienvenu. Mais si le troisième empire doit être la copie affaiblie du second, si Votre Altesse doit le traverser à l'état d'opposition, battue dix-neuf fois sur vingt, remportant de temps en temps une victoire, dont l'effet se perdra dans un milieu général de mollesse, d'ignorance et d'égoïsme, ma foi ! Monseigneur, je ne vois pas trop ce que Votre Altesse y gagnerait, ce que l'Empereur y gagnerait. Voilà pourquoi j'hésite, n'ayant pas d'ailleurs le devoir pressant de se décider qui incombe à ceux que leur naissance ou un mandat de leurs concitoyens a directement chargés de prendre les partis décisifs. Ce que je demande à Votre Altesse, c'est de croire que, dans tout ce que je viens de prendre la liberté de lui dire, j'obéis à deux sentiments également profonds en moi, le goût du bien public, et les sentiments élevés de respect et de haut attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur

E. RENAN

409

Au prince Napoléon

Paris, 8 décembre 1871

Monseigneur,

A moins d'une erreur que je regarde comme peu probable, les feuilles que Votre Altesse a reçues sont toute la partie neuve du volume que je publie en ce moment. Le reste, à part la nouvelle lettre à M. Strauss, n'est guère composé que de réimpressions, que je n'ai pas cru devoir faire envoyer à Votre Altesse. Le volume a paru avant-hier ; depuis plusieurs jours, j'ai donné ordre à Lévy de vous en adresser un exemplaire à Prangins.

Indécis, hésitant sur les solutions pratiques, oui, sans doute, je le suis, Monseigneur, et quand on n'est mené que par le sentiment abstrait du bien public, quand on n'a pas le devoir pressant qui incombe à ceux que leur naissance ou un mandat de leurs concitoyens a chargés de prendre les partis décisifs, il est difficile de ne pas hésiter. Les bases pour toute reconstruction, quelle qu'elle soit, sont ébranlées dans notre malheureux pays. Le pays ne sait pas ce qu'il veut, et des hommes politiques aussi chétifs que ceux qui composent la plus grande partie de la Chambre ne sont pas capables de vouloir pour lui. Certainement, la majorité du pays, pour des motifs très divers, veut la monarchie ; mais inintelligente et maladroite, cette majorité saura difficilement réaliser sa volonté. Si l'armée avait une opinion, cette opinion triompherait ; car l'armée est, à l'heure présente, la seule force. Mais je suis porté à croire qu'elle est, comme le pays, indécise, sceptique, dégoûtée, uniquement soucieuse de s'abstenir. Par quelques côtés, on devrait se croire à une époque de *pronunciamientos ;* mais je doute que le soldat s'y prêtât. Il n'aspire qu'au repos, n'a nulle confiance en ses chefs, chercherait à rester neutre.

Comme Votre Altesse, je crois que la seule issue est

l'appel au pays, et je l'ai dit, page 77, mais il est difficile de faire un plébiscite autrement que par *oui* et par *non* sur un fait accompli. Le plébiscite confirme un pouvoir établi ; il ne peut guère servir à susciter un pouvoir non encore existant ; une lamentable guerre civile est peut-être au bout de tout cela.

Il est clair que si le pays doit se relever, il reprendra la monarchie ; mais il est possible qu'il ne se relève pas. Le malade est peut-être trop affaibli pour le remède qui sauverait ; le patriotisme est plus éteint qu'il n'a jamais été ; les divisions des partis n'ont jamais été plus égoïstes ; la majorité du pays, qui ne pense ni ne sent, qui ne veut que s'enrichir, est arrivée au dernier degré du matérialisme et de la nullité politique. Pour les personnes qui, comme moi, ont besoin d'un sol légal, d'un état stable et accepté pour déployer utilement leur activité, ces moments sont cruels. On ne se soutient qu'en faisant sa tâche de tous les jours, par pur sentiment du devoir.

Un petit voyage que nous avons fait à Venise et dans le Nord de l'Italie nous a fait un vif plaisir. Quelle joie de voir un pays sensé d'accord sur tous les points essentiels, attaché à son gouvernement légitime ! Les progrès accomplis dans ce beau pays, que je n'avais pas vu depuis vingt-deux ans, m'ont rempli de consolation.

Que Votre Altesse me pardonne mes tristes pensées, et veuille bien agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués

E. RENAN

410

Au directeur-gérant du Journal des Débats (1)

Paris, 29 décembre 1871

Permettez-moi d'user du *Journal des Débats* pour protester contre un récit qui fait en ce moment le tour de la presse et où on mêle mon nom. Selon ce récit, M. Mommsen, de l'Académie de Berlin, m'aurait écrit pour obtenir qu'une subvention qui, prétend-on, lui était accordée par l'empereur Napoléon III, lui fût continuée. M. Mommsen ne m'a rien demandé de semblable, pour une raison bien simple, c'est qu'il n'a jamais reçu aucune subvention de l'empereur Napoléon III.

E. RENAN

(1) Cette note parut le 30 décembre dans les *Débats*. Un journaliste du *Journal de Lyon*, E. Yung, voisin de campagne de Renan, était à l'origine de cette histoire de subvention.

411

A Saint-Marc Girardin (2)

Paris, ce 29 décembre 1871

Monsieur et cher confrère,

M. le comte de Gobineau, ministre de France à Rio-de-Janeiro, détaché en ce moment près de l'empereur du Brésil, me charge de vous porter l'expression du vif désir qu'aurait l'empereur de vous voir. Si vous acceptez ce désir, vous trouveriez l'empereur tous les jours entre 5 h. et 6 h. au Grand Hôtel, rue Auber. En arrivant, vous pourriez demander M. de Gobineau, qui vous intro-

(2) Lettre communiquée par M. Malavié, agrégé de l'Université.

duirait. Peut-être ce que je vous écris est-il inutile, le même souhait ayant pu vous être porté par d'autres ; je tiens néanmoins à remplir la commission dont je m'étais chargé.

Votre bien dévoué confrère

E. RENAN

412

Au « Moniteur universel » (1)

Paris, 30 décembre 1871

Monsieur,

Dans votre numéro d'avant-hier, vous avez répété l'allégation de divers journaux relative à une lettre que m'aurait écrite M. Mommsen et d'où il résulterait que ce savant recevait une « subvention » de l'empereur Napoléon III. Permettez-moi d'user de votre journal pour rectifier ce bruit. Depuis les derniers événements, je n'ai reçu qu'une seule lettre de M. Mommsen, datée du 13 mars. Cette lettre ne renferme rien de ce que l'on prétend. Je dois d'ailleurs à la vérité de déclarer qu'il est à ma parfaite connaissance que M. Mommsen n'a jamais touché, sous une forme quelconque, aucune pension, indemnité ou subvention de l'empereur Napoléon III.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

(1) Lettre parue au *Moniteur universel*, le 1er janvier 1872.

413

A Jules Mohl (1)

[s. d.]

Mon cher ami,

Comme il faut tâcher qu'il se commette le moins possible de sottises en ce monde, où en tout cas il s'en commettra tant, je suis allé ce matin au ministère pour Bréal. Figurez-vous jusqu'où peut aller la sottise humaine. Sur l'avis de votre vieux fou de Nancy, il avait été presque décidé que Bréal devait aller pour un an à Nancy *pour se former*, Nancy étant à l'heure qu'il est la seule école de philologie comparée. En attendant, on devait nommer Émile Burnouf. J'ai protesté, j'ai adjuré, et en désespoir de cause j'ai dit de vous consulter. Si donc on vous demande de passer au ministère, allez-y, je vous en prie, ou, ce qui serait mieux encore, allez-y, tout de suite, car le temps presse.

Tout à vous

E. RENAN

(1) (Bibliothèque de l'Institut.)

414

A Jules Mohl

Dimanche soir [1871]

Mon cher ami,

Vous seul pouviez amener la petite réunion dont j'avais conçu l'idée. Car bien qu'une telle réunion ne dût avoir rien d'officiel, votre qualité de vice-président (le président étant engagé plus chaleureusement que personne dans la

lutte) vous désignait pour prendre l'initiative d'une entente de ce genre qui épargnerait à l'Académie de graves inconvénients. Je crains, en effet, qu'un jour l'administration ne s'empare de ces divisions comme d'un prétexte pour s'arroger l'élection des secrétaires perpétuels. Si tout autre prenait l'initiative d'une telle entente, il aurait l'air ou de trahir son candidat ou de travailler pour lui. A vrai dire, d'après quelques visites que j'ai reçues aujourd'hui, je crois que je m'étais fait illusion en supposant qu'il y avait dans l'Académie six ou huit personnes disposées à se faire des concessions, pour mieux dire, à en faire au bien commun de la compagnie. Laissons donc les choses aller leur train ; mais vous verrez qu'un jour ces divisions seront exploitées contre nous.

Tout à vous

E. RENAN

415

Au directeur du Journal de Lyon (1)

Paris, 11 janvier 1872

Monsieur,

Je lis avec une pénible surprise la lettre que M. Yung vient de vous adresser, et où il explique avec tant d'assurance l'histoire de mes rapports avec M. Mommsen. M. Yung affirme qu'il vous écrit « ayant le texte de la lettre de M. Mommsen sous les yeux ».

Je tiens à déclarer bien haut que ce « texte » n'est ni l'original ni une copie prise avec mon consentement. Il y a dix mois, quand je reçus la lettre de M. Mommsen, je la montrai à un très petit nombre d'amis (les questions que m'adressait M. Mommsen me faisaient presque un devoir de cette communication) ; je suis obligé de suppo-

(1) (Minute conservée.)

ser qu'il en aura été pris copie à mon insu. Je regrette profondément cette indiscrétion, qui n'atteint pas M. Mommsen, puisque sa lettre du 13 mars ne contient rien que d'honorable pour lui, mais qui constitue un procédé blâmable.

Le destinataire d'une lettre privée, en effet, n'a aucun droit d'en faire usage pour la publicité sans le consentement de l'auteur ; à plus forte raison, celui qui possède une copie de lettre, par l'abus d'une communication amicale, est-il tenu de n'en faire aucun usage sans le consentement du destinataire.

Je proteste également contre les inductions que M. Yung croit pouvoir tirer de divers passages de la lettre de M. Mommsen. Cette lettre, surtout si l'on tient compte d'une certaine gaucherie dans le maniement de la langue française, n'implique rien qui ne parte d'un grand zèle pour le progrès des études et, toute opinion politique à part, ne soit digne du savant illustre qui s'est voué à l'exploration critique de l'antiquité avec tant de largeur et de désintéressement.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

ERNEST RENAN

416

A Henry Harrisse

22 janvier 1872

Quels beaux volumes, mon cher ami ! quel superbe cadeau vous venez de me faire (1) ! Nous y sommes tous les deux bien sensibles. Voilà deux grands services que vous venez de rendre à ces études sur les origines américaines où vous avez déjà si dignement marqué votre place.

L'exécution typographique est digne de l'œuvre. Elle

(1) *Bibliotheca Americana Vetustissima*, par Henry Harrisse (livres publiés sur l'Amérique entre 1492 et 1551).

fait envie : voilà des œuvres qui iront à l'éternité. Merci de nous avoir permis de donner une place dans notre bibliothèque à vos deux chefs-d'œuvre de solidité et de goût. Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu. Seriez-vous libre de venir jeudi dîner avec nous ? Vous nous feriez le plus grand plaisir.

417

Au prince Napoléon

Paris, 12 février 1872

Monseigneur,

Effectivement, causant il y a quelques jours avec une personne qui est en relations avec Votre Altesse, je lui exprimai quelques doutes sur l'opportunité du séjour que Votre Altesse voudrait faire à Rome. Ce sont moins des objections formelles que des appréhensions tirées de la situation singulièrement tendue de cette ville. Votre Altesse a eu une part de premier ordre dans la fin du pouvoir temporel de la papauté. C'est là à mes yeux un véritable titre de gloire, le pouvoir temporel des papes étant devenu quelque chose de tout à fait funeste à l'Europe, à la France, à la civilisation et à la religion entendue dans un sens élevé. Mais, justement à cause de cela, la présence de Votre Altesse à Rome ne sera pas un événement ordinaire. On y attachera une foule de significations ; on ne croira pas que Votre Altesse y sera allée seulement pour se reposer et chercher un climat meilleur pour sa santé. Si la présence de Votre Altesse est l'objet de manifestations favorables de la part des libéraux italiens, on glosera; si elle provoque les récriminations des cléricaux, on glosera encore. Les relations du gouvernement italien avec le gouvernement actuel de la France, relations rendues très difficiles par les exigences du parti clérical, seront mêlées à tout cela. On y attribuera une part à Votre Altesse. Les

pétitions des évêques, à l'effet d'obtenir que le gouvernement français n'envoie pas de ministre près du roi d'Italie à Rome, viendront, dit-on, à la Chambre, ces jours-ci. Il peut en résulter des situations délicates. Tout acte de fermeté du gouvernement italien sera présenté comme l'effet d'une instigation de Votre Altesse.

J'ai presque honte de me faire l'interprète de si basses pensées ; mais les personnes de votre rang, Monseigneur, sont obligées de compter avec l'opinion, et l'opinion est toujours sotte et cancanière. Maintenant, je ne voudrais pas que Votre Altesse attachât à ces appréhensions plus d'importance qu'elles n'en avaient dans mon esprit, c'est-à-dire de simples nuances fugitives, quand je les avais signalées à la personne qui me fit part des intentions de Votre Altesse.

Bien plus encore qu'au moment où j'écrivais mon dernier essai, je crois qu'un appel au pays peut seul servir de clef à la situation inextricable où nous sommes. Cet appel donnerait seul, au gouvernement qui en sortirait, la force qui lui serait nécessaire. Mais je doute que l'Assemblée vienne à ce parti. De toutes parts, l'ami de l'ordre et de la légalité se heurte à des impossibilités.

M. Berthelot a été, en effet, bien malade ; il est à peu près rétabli ; il va partir pour Naples ces jours-ci.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués

E. RENAN

418

A la princesse Julie

Paris, 20 février 1872

Madame,

Je crains parfois que vous n'ayez point reçu mon dernier volume (1). J'ai donné ordre à mon libraire de vous l'adresser. Mais ces envois parviennent souvent assez irrégulièrement. Ce sont de tristes réflexions, mais le temps présent n'en peut guère suggérer d'autres. Je n'ai pas prétendu dans ce volume indiquer des solutions à une situation qui semble déjouer toute sagacité ; j'ai voulu seulement dire sincèrement ce que je regarde comme le mal suprême de notre pauvre pays.

Notre voyage à Venise nous a été d'une grande consolation. Je l'avais vue il y a vingt-deux ans, triste et asservie ; je la retrouvais libre et relativement heureuse, quand c'est le tour de notre pauvre France d'expier sa gloire et sa prospérité passées. Ma femme a beaucoup joui de ce premier voyage d'Italie, elle en a tant joui que nous méditons, à nos heures de projets, un nouveau voyage pour l'automne prochain. Celui-ci nous conduirait à Rome et à Naples.

Quel bonheur, chère princesse, si vous étiez alors à Mandela ! J'ai gardé un vif souvenir de cette campagne des environs de Tivoli ; j'aimerais tant à revoir avec vous ces lieux si pleins du sentiment et des souvenirs de l'antiquité ! Les paysages de la campagne de Rome sont les plus beaux du monde après ceux de la Grèce ; et ils ont sur ces derniers un grand avantage, c'est d'avoir été depuis Poussin admirablement interprétés.

Chaque lettre que je reçois du prince Napoléon me fait apprécier mieux les lumières de ce ferme et lucide esprit. Il paraît qu'il se rend à Rome et je m'en réjouis pour vous.

(1) *La Réforme intellectuelle et morale.*

Je lui avais cependant fait sur ce voyage quelques objections. Je craignais que dans la situation si tendue des relations de la France, de l'Italie et de la papauté, sa position à Rome ne fût difficile. Il a joué un rôle si capital et selon moi si honorable dans les événements qui ont amené cette situation, que son séjour à Rome ne peut guère être sans conséquence ; mais je n'ai eu garde d'insister ; il sait mieux que personne l'état des choses et mieux que personne aussi il peut l'apprécier.

Je ne vous donne point de nouvelles ; car nous vivons fort retirés ; je ne vais pas à Versailles et je ne sais les choses que de seconde main. Que nous sommes loin, chère princesse, des pacifiques entretiens de la rue de Grenelle ! Que le monde s'aigrit ! qu'il devient méchant ! Que les solutions élevées, conciliantes, des questions politiques, sociales, religieuses, s'éloignent et se confondent avec des rêves ! Je crains un recul déplorable dans l'ordre intellectuel et moral ; je vois le jour où une pensée indépendante et sereine sera dans le ton général du monde une note déplacée. Que nous avions raison, il y a dix-huit mois, d'annoncer qu'on mettait le pied sur le seuil de l'enfer ! Et qu'il est triste de penser que quelque pessimistes que nous ayons été, nous ne l'avons jamais été assez ! Maury est plein de force et de courage.

Il est un de ceux qui ont le mieux traversé ces temps de deuil. Le goût désintéressé du travail nous a seul soutenus.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement et les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

419

A la princesse Julie

Paris, 8 mars 1872

Chère princesse,

Je réponds sur-le-champ (1) à l'honneur que vous m'avez fait en me demandant mon opinion sur cette question : Saint Pierre a-t-il été à Rome ?

Je regarde comme probable que saint Pierre a été à Rome ; mais je crois qu'il n'y a été que peu de temps, qu'il a souffert le martyre peu de temps après son arrivée.

Ce qui me porte à regarder comme probable que saint Pierre a été à Rome, c'est surtout ce raisonnement : saint Pierre est mort martyr (les témoignages du IVe Évangile, de Clément Romain, du fragment qu'on appelle *Canon de Muratori*, de Denys de Corinthe, de Caïus, de Tertullien, ne laissent aucun doute à cet égard) ; — or, on ne conçoit guère que saint Pierre soit mort martyr ailleurs qu'à Rome. Ce n'est qu'à Rome en effet que la persécution de Néron eut beaucoup d'éclat. A Jérusalem, à Antioche, le martyre de saint Pierre ne se conçoit pas aussi bien.

A ce raisonnement vient s'ajouter cette considération que l'auteur de la première épître attribuée à saint Pierre veut que ladite épître ait été écrite de Rome (v. 13), argument qui garde toute sa force même si l'épître est supposée ; car cette épître est en tout cas fort ancienne et témoigne que l'opinion reçue au temps où elle fut écrite était que saint Pierre avait résidé à Rome.

Les témoignages des Pères du IIe et du IIIe siècle ont aussi de la force. Enfin le système qui sert de base aux Actes ébionites de saint Pierre dont la principale rédaction se trouve dans les *Recognitions* ou *Homélies* pseudo-clémentines, est digne de considération.

(1) Lettre publiée en 1872 sous une forme légèrement différente dans *L'Espérance de Rome*, revue inspirée par le Père Hyacinthe.

Le système qui nous montre saint Pierre suivant partout Simon le magicien pour combattre ses fausses doctrines, renferme, selon l'opinion maintenant la plus reçue en Allemagne, une allusion à la rivalité de saint Pierre et de saint Paul (qui serait désigné sous le pseudonyme de Simon le magicien). Un tel système paraît être vrai au fond malgré les fables qui s'y mêlent.

Je regarde pour ma part comme très admissible que saint Pierre vint à Rome à la suite de saint Paul et en partie pour combattre son influence.

Une chose qui me paraît certaine en tout cas, c'est que saint Pierre n'est pas venu à Rome avant saint Paul. En effet, l'*Épître de saint Paul aux Romains*, écrite vers l'an 50, ou du moins pas plus de deux ans et demi avant l'arrivée de saint Paul à Rome, suppose que saint Pierre n'était pas à Rome quand saint Paul l'écrivait ; on ne concevrait pas saint Paul écrivant aux fidèles dont saint Pierre était le chef et ne faisant pas la moindre mention de ce dernier. Ce qui est décisif surtout, c'est le dernier chapitre des *Actes des Apôtres*. Ce chapitre ne se comprend pas si Pierre était à Rome quand Paul y arriva.

Le système des vingt-trois et vingt-quatre années du pontificat de Pierre à Rome est donc insoutenable ; ce qui est probable, c'est que Pierre vint à Rome vers l'an 61 ou 62, et qu'il trouva la mort dans la grande persécution de Néron de l'an 64.

Excusez ces arides détails ; il faudrait une longue dissertation pour expliquer tout cela avec clarté.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués

E. RENAN

420

Au Père Hyacinthe

Paris, 15 mars 1872

Mon Révérend Père,

La princesse Julie m'apprend que vous avez eu la pensée de reproduire dans *L'Espérance de Rome* la lettre que je lui ai écrite il y a quelques jours, sur la venue de saint Pierre à Rome. Quoique cette lettre, nullement composée en vue du public, soit bien sommaire pour un pareil sujet, où chaque point de détail devrait être appuyé de citations et de renseignements, je ne puis qu'autoriser de grand cœur la reproduction dont il s'agit, si vous y voyez quelque fruit.

Permettez-moi en même temps, mon Révérend Père, de vous dire avec quelle attention émue je suis vos efforts pour tâcher de ramener la vie dans quelques parties au moins du cadavre de cette vieille et respectable mère que le déplorable aveuglement du parti ultramontain a tuée. Certes l'issue la plus désirable à la crise religieuse de notre temps eût été un élargissement du catholicisme, sacrifiant sur bien des points la lettre et le dogme matériel pour sauver l'esprit, renonçant à la lutte contre les résultats éventuels de la science, et proclamant sans crainte qu'aucun de ces résultats ne l'atteindrait dans son vrai sanctuaire, qui est l'affirmation du cœur. Vous avez raison d'espérer contre l'espérance et de regarder cette solution comme possible encore. L'avenir nous réserve tant de situations inconnues, et la papauté, par ses dernières exagérations, s'est préparé des destinées si impossibles à prévoir !

Aucun cœur élevé, en tout cas, ne pourra dans l'histoire avoir pour votre noble tentative d'autre sentiment que celui que nous avons nous-mêmes, je veux dire un profond respect, une sympathique admiration.

Agréez, mon Révérend Père, l'expression de mon attachement le plus affectueux et le plus dévoué

E. RENAN

421

A l'abbé Valentinelli

Paris, 22 mars 1872

Cher abbé,

Votre inépuisable complaisance m'autorise à avoir recours à vous pour deux services qui me tiennent fort à cœur.

Il s'agit d'abord de l'inscription hébraïque qui est devant le fauteuil du trésor de Saint-Marc. Pourriez-vous m'en avoir un estampage au papier humide ? Notre Académie vous en serait très reconnaissante ; car nous avons besoin de cette empreinte pour le recueil que nous comptons faire, intitulé *Corpus inscriptionum semiticarum.*

L'autre demande que j'aurais à vous faire, si je n'abusais trop de votre bonté, est relative à la carte de Palestine que vous m'avez communiquée à la Marciana, cl. X, cod 116. Un jeune savant, M. Guillaume Rey, qui s'occupe chez nous de l'histoire de la Palestine au temps des croisades, voudrait publier un travail sur la géographie de la Palestine à cette époque. Il souhaiterait vivement avoir une copie ou une bonne photographie du document en question. Une copie serait, je crois, un bien long travail ; pourrait-on obtenir une bonne photographie ? Je laisse cela à votre jugement. Auriez-vous l'extrême bonté de me faire savoir à combien à peu près reviendrait soit la copie, soit la photographie, pour que je puisse le communiquer à M. Rey ?

Mon beau-frère Arnold qui ira vous porter cette lettre pourra en rentrant en France dans quelques semaines se charger de l'estampage et, s'il y a lieu, de la photographie.

J'espère que votre santé aura bien supporté l'hiver. La nôtre a été assez bonne, en grande partie grâce à la provision de force et de bonne humeur que nous avons faite à Venise.

Nous n'avons qu'un désir : c'est de revoir encore Saint-Marc et de vous serrer la main. Croyez, cher abbé, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN
rue Vaneau, 29

Pourriez-vous savoir de M. le préfet Torelli s'il a été fait depuis mon départ quelque photographie ou quelque dessin de la mosaïque du bas de l'église de Torcello ? C'est un monument des plus curieux que je voudrais communiquer à l'Académie dès qu'il y aura une représentation.

422

A Gustave Flaubert (1)

Paris, 15 avril 1872

Mon cher ami,

Laissez-moi vous serrer bien sympathiquement la main. Je sais comprendre votre douleur ; comme vous j'aimais vivement ma mère ; voilà près de quatre ans que je l'ai perdue, je ne vous dirai pas que ces regrets s'amoindrissent avec le temps, au contraire ; tel est notre sort et il n'y a pas de philosophie qui nous donne de bonnes raisons pour en prendre notre parti.

Recevez l'assurance de mes plus affectueux sentiments

E. RENAN

(1) Lettre communiquée par Mme Franklin Grout. La mère de Flaubert était morte le 6 avril 1872.

423

Au Dr Gaillardot

Paris, 23 avril 1872

Mon cher ami,

... Ici rien de nouveau. Le pays a pris le parti du provisoire jusqu'à l'évacuation. Au début de l'Assemblée, à Bordeaux, ou même pendant la guerre, il y aurait eu peut-être mieux à faire. En tout cas, maintenant, il faut se prêter à la politique du pays et y servir. Je doute qu'avec cette République, adoptée comme un pis-aller, on fonde grand-chose de sérieux ; mais on peut vivre quelques mois et c'est beaucoup. M. Thiers a hérité de la confiance que le pays a l'habitude de départir si largement à ses gouvernants. Le lourd stock des plébiscitaires, des votants officiels est maintenant pour lui. C'est quelque chose d'avoir réussi à agglutiner quelque chose au milieu de cette complète désorganisation.

Nous sommes allés voir il y a quelques jours, cette pauvre Mme Cornu à Longpont près Montlhéry. Vous savez qu'elle a perdu son mari. Nous l'avons trouvée bien triste, bien pauvre, si pauvre (ceci répond à bien des calomnies) qu'elle ne peut plus quitter Paris et va probablement quitter la France. Écrivez-lui ; cela lui fera plaisir.

424

A Charles Ritter

Sèvres, 19 juin 1872

Cher Monsieur,

Si vous voulez bien m'adresser une copie du travail de M. le professeur Auguste Béranger, je la remettrai à la *Revue des Deux Mondes*, avec toutes les recommandations

dont je suis capable ; mais je ne puis vous garantir l'insertion (1). Je n'ai plus presque aucun rapport avec la *Revue* non plus qu'avec les *Débats* ; les conseils que j'avais parfois donnés à ces deux recueils n'ont nullement été suivis ; je me renferme de plus en plus dans mes travaux d'histoire et de philologie. Le volume dont vous êtes le traducteur a été fort goûté de quelques connaisseurs, il ne faut pas aspirer à davantage.

Je vous remercie bien vivement de la photographie que vous avez bien voulu m'envoyer de Christian Baur. Elle va devenir le principal ornement de mon cabinet d'étude, et me rappellera votre souvenir, indissolublement lié à celui d'un des plus fins et des plus forts instigateurs de la vérité que notre siècle ait connus.

Peut-être l'automne prochain passerons-nous près des bords de votre lac. Je vous écrirai un mot, pour que nous puissions ne fût-ce qu'échanger une poignée de main à la gare de Morges.

Mon 4e volume des *Origines du christianisme* avance rapidement. Il contiendra la mort des apôtres, Néron, l'Apocalypse, la révolution de Judée. Le plaisir que j'ai à raconter cette époque étrange et unique me console de tout le reste.

Présentez mes respects à Mlle votre sœur et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

(1) L'article d'Auguste Béranger parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1872 dans les « Essais et notices ». C'est un compte rendu du livre de Strauss, traduit par Ch. Ritter.

425

Au prince Napoléon

Sèvres, 14 juillet 1872

Monseigneur,

J'ai appris, seulement il y a quelques jours, que Votre Altesse était revenue à Prangins, et je me suis réjoui de la savoir dans ce beau séjour où elle m'a permis l'an dernier de passer quelques jours auprès d'elle. Ce lac délicieux, ces splendides sommets de neige, ces fraîches côtes boisées de Saint-Cergues, m'ont laissé le plus vif souvenir, et je ne doute pas que Votre Altesse, qui sait si bien sentir tout ce qui est beau, ne trouve là, encore cette année, le calme et l'oubli du présent.

Notre pauvre pays, malgré sa pesanteur politique, a plus de bon sens que ceux qui le gouvernent. Il commence à s'habituer à l'instable, il vit avec son mal de mer. Il est évident qu'un grand changement s'est opéré depuis 1848. L'immense majorité du pays, à cette époque, avait la foi monarchique ; cette foi s'est affaiblie. Le pays n'aura plus la force de faire par lui-même une restauration monarchique. Certes, si cette restauration se fait, il y applaudira ; mais il fournira peu de vapeur pour la faire. La France est à prendre, mais elle ne se donnera plus. Comme pour le moment, on ne lui demande qu'une chose qui n'exige pas grand effort moral : payer — (chose qui est pour lui la plus facile, vu ses immenses économies), il paiera, créera même la quantité d'ordre matériel sans laquelle la vie n'est pas possible, mais, quant aux vraies réformes, à celles qui referaient une nation, une hiérarchie sociale, une armée, une instruction publique, un enseignement moral et religieux, nous en sommes plus loin que jamais. Est-ce que Votre Altesse ne songerait pas à publier, sur la situation, les vues lumineuses qu'elle possède, et qui viennent d'une

connaissance si profonde de son siècle ? Ou, mieux encore, que ne travaille-t-elle à ces Mémoires qu'elle doit à l'histoire de son temps, et où tant d'énigmes seront éclaircies ?

La question de la succession de Pie IX posera le problème de la papauté dans toute sa gravité. Il est clair que les conclaves à l'ancienne manière, avec leurs petites intrigues, leurs allées et venues de courriers d'ambassade et de cardinaux protecteurs, sont impossibles. La papauté est devenue une sorte de lamaïsme ; la succession tend à se faire par une sorte de cooptation ou de désignation du prédécesseur. Dans l'état actuel de la conscience catholique, le pape qui aura cette désignation de l'infaillible décédé sera le vrai pape pour la grande majorité ; mais les schismes auront là une porte tout ouverte. Je crois bien, en effet, comme Votre Altesse me le disait dans sa dernière lettre, qu'à la prochaine vacance, l'anti-pape italo-allemand, en supposant qu'on réussît à le créer, n'aurait pas grand succès dans la catholicité, dominée qu'elle sera par l'ascendant extraordinaire de Pie IX mort ; mais qu'au bout de quelque temps, l'unité catholique soit tout à fait compromise à ce jeu-là, c'est ce sur quoi je n'ai aucun doute. L'unité catholique supposait le pouvoir temporel ; le pouvoir temporel disparu, l'unité catholique disparaîtra. Les Italiens sont naïfs de croire qu'ils garderont la papauté universelle dans la ville de Rome devenue la capitale d'un État particulier : la conséquence de la constitution du royaume d'Italie, c'est le départ de la papauté. Pour Dieu ! qu'ils la laissent partir, et ne se mettent pas, comme ils firent lors du grand schisme, à courir après elle !

J'ai beaucoup travaillé en ces derniers temps, et fort avancé mon quatrième volume des *Origines du christianisme*, consacré à Néron, à l'Apocalypse, à la prise de Jérusalem. Quoique mes souvenirs de Rome soient très précis, j'ai éprouvé cependant, plus fortement que jamais, en écrivant ce volume, le désir de revoir cette ville extraordinaire. Nous y ferons probablement un petit voyage vers le mois d'octobre. Si Votre Altesse était à cette époque à Prangins, je lui demanderais la permission d'aller lui présenter mes devoirs. Il y a tant de choses que les lettres

ne comportent pas et qui n'appartiennent qu'aux libres entretiens !

Veuillez, Monseigneur, agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse, le très dévoué serviteur

E. RENAN

Si Votre Altesse n'a pas encore le volume de *Mélanges* de M. Strauss, en tête duquel j'ai mis une préface, je le lui ferai expédier par mon éditeur, ou par le traducteur, M. Charles Ritter, qui demeure à Morges.

426

A la princesse Julie

Sèvres, 20 juillet 1872

Chère princesse,

Mes sentiments vous sont trop bien connus pour que j'aie besoin de vous prier de ne pas attribuer mon silence à l'oubli. Depuis quelques mois, j'ai vécu dans une sorte de solitude, aussi loin du monde que si j'étais à cent lieues de Paris, plongé tout entier dans le quatrième volume des *Origines du christianisme*. Ce volume est maintenant presque achevé, et je commence à revivre. Ce volume contiendra la persécution de Néron, la mort des apôtres, l'Apocalypse, la ruine de Jérusalem. La grandeur des scènes qu'il a fait passer sous mes yeux, l'éloquente poésie de la protestation chrétienne m'ont fait oublier le présent; et, par le triste temps où nous sommes, tout ce qui nous dépayse est un bienfait. Notre pauvre pays s'abandonne de plus en plus à ses idées superficielles en politique. Ses blessures matérielles sont plus qu'à demi cicatrisées ; sa prodigieuse richesse recommence à déborder et il ne voit pas ses blessures morales, la faiblesse de ses institutions, sa nullité militaire et politique. Si l'état actuel continue,

il finira même par ne plus tenir beaucoup à tout cela, par dormir tranquille dans la honte et sur le bord du précipice. Voilà où arrive une nation qui rompt avec sa vieille aristocratie et ses institutions séculaires. J'espère à peine voir renaître la France d'autrefois ; car très peu voient le mal présent, et l'opinion, sur laquelle seule on pourrait prendre un point d'appui, est trop peu intelligente. Comment guérir un malade qui ne reconnaît pas même qu'il est malade?

Mon quatrième volume a éveillé plus vivement que jamais en moi le désir de revoir Rome. Il est très probable que, vers la fin de septembre prochain, nous partirons, ma femme et moi, pour Naples, où nous ferons un séjour d'une dizaine de jours, après lequel nous partirons pour Rome où nous resterons environ un mois. Je me fais une fête de revoir cette ville extraordinaire qui m'a laissé de si forts souvenirs. Ai-je besoin de vous dire, princesse, que le bonheur de vous y retrouver, de causer avec vous de tant de choses auxquelles la correspondance ne se prête guère, décuple ma joie et n'est pas le moindre attrait qui m'attire ? Que de fois je pense à ce salon hospitalier et aimable de la rue de Grenelle où toutes les nuances se confondaient, où toute pensée honnête était accueillie ! La pensée de reprendre ces chers entretiens sous les ombrages de Cantalupo me ravit de joie, et ma femme n'y est pas moins sensible. Notre petite famille va bien, très bien même. Mon pauvre Ary est gentil, plein d'esprit ; j'espère que son infirmité ne troublera pas trop sa vie ; Noémi est très bonne. Nous vivons d'eux et avec eux.

Soyez assez aimable, chère princesse, pour me rappeler au souvenir de M. le marquis, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

427

A Hippolyte Taine

Sèvres, 8 septembre 1872

Mon cher ami,

Vous ravivez un de mes plus vifs remords. Oui, je vous avais promis et je m'étais promis à moi-même de rendre compte dans les *Débats* de votre excellent livre (1). Pourquoi ai-je tant tardé ? Sans doute à cause des événements, à cause de la direction du journal, qui, à certains moments, a été tellement injurieuse pour la famille déchue, que moi pour qui ce régime a été plus *injuria quam beneficio cognitum*, j'ai hésité à écrire dans un journal qui suivait une ligne si absolue, mais la principale raison a été que depuis si longtemps je me suis éloigné du point de vue psychologique, qui est celui de votre livre, que j'y suis devenu comme étranger. Ceci n'empêche pas, remarquez bien, que je prise fort les recherches faites dans cette direction et que je n'aie hautement apprécié ce que vous avez mis dans votre livre de force d'analyse et d'observation. Loin d'avoir des objections à vous faire, je dirai presque que j'en ai trop peu, votre livre ne me suggérant aucun biais pour ces vues personnelles sans lesquelles un grand article des *Débats* n'a pas de subsistance. En dire tout le bien que j'en pense ; lui rendre une justice qui, selon moi, ne lui a pas été assez rendue, j'y suis prêt, j'en suis même désireux ; mais c'est l'affaire d'une colonne, et je crois qu'il faudrait attendre pour cela une nouvelle édition, cette édition augmentée que justement vous comptez faire. S'il fallait attendre trop longtemps pour cela, pourquoi n'imprimez-vous pas vos additions en un fascicule à part ; cette forme aurait l'avantage que ceux qui ont les premières éditions pourraient l'y joindre. La publication de ce fascicule me servirait d'occasion pour rappeler l'ouvrage entier.

(1) *De l'Intelligence*, 1870.

Ce serait là une dérogation que je serais heureux de faire pour vous à une règle que je me suis depuis deux ans imposée, c'est de ne plus faire de comptes rendus dans les journaux. Notre pauvre *Journal des Débats* est descendu si bas qu'on hésite encore à y écrire. Quant à l'efficacité que vous prêtez aux lignes que j'y pourrais mettre, oh ! n'en croyez rien. Je me ferais scrupule d'être la cause indirecte qui empêcherait de paraître cette 3e édition qui sera un si grand service rendu à la science philosophique ; mais soyez sûr que pour la vente, cela représenterait à peine quelques exemplaires. Les temps sont durs et les articles de journaux sont une chose usée, qui a perdu tout crédit.

Pardonnez-moi, et croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

428

A Michel Amari

Sèvres, 9 septembre 1872

Cher confrère et ami,

Nous allons enfin à Florence ; nous y arriverons dans quelques jours. Depuis longtemps, ma femme avait un vif désir de voir votre ville charmante ; nous avions d'abord cru que nous ne pourrions nous y arrêter cette année ; car nous voulons aussi aller à Rome et à Naples. Puis nous avons pensé que ce serait un vrai sacrilège de passer à la gare de Florence sans s'y arrêter. Notre itinéraire sera celui-ci. Nous partons le 22 de ce mois ; vers le 29, nous serons à Gênes ; vers le 2 octobre, à Pise, vers le 3 à Lucques, vers le 4 octobre, nous serons à Florence, où nous resterons huit ou dix jours. Y serez-vous vers cette date ? Voilà ce que je me demande avec anxiété ; car je n'ai pas besoin de vous dire que le plaisir de vous voir, de causer quelques

jours avec vous est pour moi un des principaux attraits de ce voyage.

Si, comme je l'espère, vous êtes à Florence, ayez la bonté de nous donner un conseil. Nous n'aimons pas les hôtels bruyants, pleins d'étrangers. Peut-on trouver à Florence un tout petit appartement meublé à louer pour huit ou dix jours ? Il nous suffirait de deux pièces ; même une seule à la rigueur nous suffirait, si elle était bien agréable. Il faudrait seulement que les personnes de la maison nous rendissent de petits services et fissent la chambre. Nous mangerions alors au restaurant. Un tel arrangement est-il possible ? Dites-nous votre avis à ce sujet. Si vous ne croyez pas qu'une telle combinaison soit bonne, indiquez-nous un hôtel où nous soyons en plein élément florentin, et pas avec des Anglais et des Allemands.

Ma femme se fait, comme moi, une vraie fête de ces belles journées que nous avons en perspective et où nous traiterons, sans nous obliger à les résoudre, toutes les questions divines et humaines. Écrivez-moi tout de suite si nous aurons le plaisir de vous trouver ; je tiens absolument à savoir cela.

Croyez à ma vive et profonde amitié

E. RENAN
rue Vaneau, 29

429

A l'empereur du Brésil (1)

Paris, 17 septembre 1872

Sire,

J'ai tardé à écrire à Votre Majesté pour lui présenter mes devoirs et la remercier des bontés qu'elle a eues pour nous dans ce séjour, qui nous laisse à tous un si profond

(1) Les lettres à l'empereur du Brésil sont conservées au château d'Eu. (Minutes à la B. N.)

souvenir (1). Je voulais pouvoir présenter à Votre Majesté quelques travaux de notre Académie que je crois l'intéresser et dont l'impression a été fort retardée. Ci-joint j'offre à Votre Majesté, outre le plan de notre *Corpus*, une épreuve que nous avons faite pour nous bien fixer sur la forme que nous donnerons aux notices sur chaque inscription. Ce n'est qu'une épreuve, qui, bien entendu, n'a rien de définitif. Nous travaillons toujours, mais les œuvres collectives vont toujours lentement ; deux de nos membres les plus actifs de notre Comité nous sont d'ailleurs enlevés en ce moment, le premier par ses devoirs, le second par ses fonctions d'ambassadeur à Constantinople.

J'espère dans quelques mois adresser à Votre Majesté un exemplaire complet de ma *Mission de Phénicie*, dont l'impression est enfin presque achevée. Ces jours-ci j'ai remis à l'Académie mon livre, consacré à l'Apocalypse et à Néron. Aujourd'hui même, je pars pour Rome, où j'ai diverses recherches à faire pour ce volume. Il y a 22 ans que je n'ai vu la ville éternelle ; beaucoup de découvertes importantes ont été faites depuis par les fouilles de M. de Rossi et de Pietro Rosa.

Tous, nous travaillons beaucoup et nous cherchons à oublier dans les distractions de l'étude les tristes soucis du présent. Nous voyons l'abîme creusé sous notre malheureux pays ; chaque jour, nous voyons la couche qui nous en sépare s'amincir et se déchirer. Qu'y faire ? Nous avons dit et fait ce que nous avons pu. Nous voyons trop juste et trop loin, pour que la superficielle démocratie puisse nous comprendre. Elle ne voit pas ce que nous voyons, et nous prend pour des rêveurs. Le rétablissement légal de la monarchie n'aura pas lieu ; le pays ballottera d'aventure en aventure, de dictature en dictature, et les vraies réformes ne se feront pas, et le niveau moral et intellectuel ira toujours s'abaissant. Qu'il est cruel de voir ainsi finir une patrie qu'on avait aimée ! La visite de Votre Majesté

(1) Pedro II, empereur du Brésil, monté sur le trône en 1831, gouverna à sa majorité en 1841. Il avait des goûts intellectuels et s'intéressait spécialement aux langues anciennes. Il visita Paris en 1871 et assista aux séances de l'Académie des Inscriptions.

aura été la visite au chevet d'un agonisant ; elle me rappelle toujours ce beau passage de l'épître de saint Jacques : *Visitez les pauvres dans leur infirmité.*

Je ne saurais dire à Votre Majesté quelle profonde impression ont laissée chez tous ceux qui ont été admis auprès d'elle cette chaleur et cette lucidité d'âme, cette élévation d'esprit et de cœur que respirent tous ses entretiens. Cette impression n'a été chez personne plus vive que chez celui qui demande à Votre Majesté de déposer à ses pieds l'hommage du profond respect avec lequel il est, de Votre Majesté, le très dévoué serviteur

E. RENAN

430

A Charles Ritter

Sèvres, 19 septembre 1872

Cher Monsieur Ritter,

J'allais justement vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Il n'est pas exact que nous allions passer l'hiver en Italie, nous allons y faire un voyage de deux mois. Nous partons dimanche prochain, 22, ma femme et moi. Lundi dans l'après-midi, nous serons à Prangins, où je vais présenter mes devoirs au prince Napoléon.

Comment faire pour nous voir ? Je crois que le mieux serait que vous veniez à Prangins mardi matin de très bonne heure.

431

A la princesse Julie

Rome, 19 octobre 1872

Chère princesse,

Nous voici dans cette incomparable ville de Rome dont l'impression est toujours si forte, si profonde. Notre première visite, ai-je besoin de vous le dire ? eût été pour la place Trajane, si nous eussions eu l'espoir de vous y trouver. Puisque vous avez été assez bonne pour nous permettre d'espérer que nous serions assez heureux pour vous voir à Cantalupo, oserai-je vous demander quel jour nous ne vous dérangerions pas ? Ce sera une vraie fête pour nous de causer avec vous, comme nous faisions en ce salon de la rue de Grenelle que nous n'oublions pas, des questions, tristes parfois, que notre temps soulève. J'ai vu le prince Napoléon à Prangins ; je l'ai trouvé parfaitement calme et voyant les choses comme elles sont. A la date où je l'ai vu, il ne paraissait pas songer à ce voyage que je regrette un peu, quoique assurément il fût dans son droit. Nous reparlerons de tout cela. Permettez-moi de vous prier de présenter mes respects au marquis de Roccagiovine et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus élevés

E. RENAN

432

Au prince Napoléon

Mandela, octobre 1872

Monseigneur,

J'ai beaucoup tardé à écrire à Votre Altesse. J'attendais à le faire que j'eusse vu la princesse Julie. Avec sa bonté ordinaire, la princesse nous a gardés trois jours et c'est de

Mandela que j'écris ces lignes à Votre Altesse. Nous avons trouvé ici M. Hébert (1) qui doit à ces harmonieuses montagnes de la Sabine tant de belles inspirations. Les traits sûrs et rapides qui sont en tête de cette lettre donneront à Votre Altesse l'idée la plus juste du pittoresque séjour où nous venons de passer quelques-unes des meilleures heures dont nous ayons le souvenir. La princesse Julie s'est fait ici une vie qui, pour une personne de sentiments aussi élevés, réalise les plus essentielles conditions du bonheur. Le bien qu'elle répand autour d'elle, et auquel s'associe si dignement le marquis, contente son noble cœur et lui suffit. Mandela est dans une position charmante ; il y a là une vue admirable des montagnes, de délicieuses échappées sur l'Anio et la Digence, une fontaine adorable, que je soupçonne d'avoir été autrefois quelque déesse, comme celles auxquelles Horace offrait des sacrifices, dépossédée aujourd'hui de ses honneurs divins, mais non de son pittoresque.

Avec Hébert, j'ai fait de ravissantes promenades, et, quoique le temps nous ait empêchés d'aller à Roccagiovine et à Subiaco, j'ai pu prendre le sentiment complet de ce classique pays. Combien on est heureux de s'abstraire ainsi des tristesses d'un monde en décadence qui semble prendre à tâche d'exclure de son sein tout idéal, toute poésie !

J'ai vivement regretté l'acte illégal dont Votre Altesse a été l'objet en France. Votre Altesse était sûrement dans son droit, et le gouvernement a commis une grande faute (2), mais la France est à l'état d'un malade, que tout bruit agace. Je crois que Votre Altesse servira mieux le pays et le principe qu'elle représente en restant dans sa solitude de Prangins, qu'elle peut rendre si fructueuse, en écrivant ses Mémoires, ses commentaires sur les choses du temps.

(1) Ernest Hébert (1817-1908) était alors directeur de l'École française de Rome.

(2) Le prince Napoléon, conseiller général de la Corse, muni d'un passeport régulier du consul général de France à Genève, se rendit le 8 octobre 1872, accompagné de sa femme, la princesse Clotilde, au château de Millemont, appartenant à M. Maurice Richard. Il y fut arrêté le 11 octobre sur les ordres de Thiers.

Le jour où Votre Altesse peut être utile au pays n'est pas venu. Les Orléans ont, suivant moi, fait une faute capitale en rentrant en France, puisque cette rentrée les oblige, ou à se déclarer républicains — ce qui, pour des princes, est une abdication — ou à faire une opposition au gouvernement, ce qui semblerait, de leur part, un acte antipatriotique et intéressé. Je désire vivement que Votre Altesse ne commette jamais une faute qui la mette dans cette fâcheuse alternative.

Mon voyage d'Italie m'enchante tellement, par les merveilles que je vois, que je n'ai pas le temps de m'arrêter à ce que je trouve d'un peu superficiel et étourdi dans les tendances maintenant dominantes. Quelques mots que j'ai dits au cercle Cavour ont été inexactement rapportés par les journaux. Je n'ai pas dit une puérilité comme celle-ci : « La question de la papauté est résolue. » — Je crois l'unité de l'Italie fondée, si elle reste fidèle à la maison de Savoie ; je ne crois nullement au rétablissement du pouvoir temporel ; mais, plus que jamais, je pense que la papauté quittera l'Italie, et ne se réconciliera pas avec le royaume. L'unité de la catholicité me semble de plus en plus menacée, et la faute en sera attribuée dans l'histoire à l'immense orgueil du pape Pie IX.

Comment remercierai-je Votre Altesse des bontés qu'elle a eues pour nous à Prangins ? Ma femme a été particulièrement heureuse qu'il lui ait été donné d'admirer de près les hautes vertus, la force d'âme, la sérénité chrétienne de Madame la princesse Clotilde. Permettez-moi, Monseigneur, de présenter à la princesse et à Votre Altesse l'expression des sentiments du plus profond respect

E. RENAN

M. Hébert me charge de vous offrir l'assurance de ses sentiments les plus dévoués. L'affection de la princesse Julie vous est si connue que je craindrais de ne vous rien apprendre, en vous disant quel a été le fond de tous nos entretiens.

433

A Angelo de Gubernatis (1)

Florence, 26 novembre 1872

Merci, cher Monsieur, merci, pour le beau cadeau que vous me faites. Je serai fier de présenter à l'Académie votre bel ouvrage (2). Vous êtes là dans une voie bien féconde.

Je pense comme vous que, depuis les temps les plus antiques, l'humanité n'a pas inventé un conte, une fable, un épisode épique ou romanesque. Connaissez-vous les travaux de Luzel sur les contes de basse-Bretagne ? Si vous le voulez, vous pouvez vous adresser à ce laborieux travailleur de ma part. Son adresse est à Plouaret, près Lannion, Côtes-du-Nord. Il vous indiquera tout ce qui est publié sur ce sujet. Avez-vous lu les *Mabinogion* de Lady Charlotte Guest ? C'est là surtout qu'on voit les idées étranges de la race celtique sur l'animal, et combien sur ce point elle était restée jusqu'au moyen âge fidèle à l'esprit primitif.

Ma femme envoie ses meilleurs compliments à Mme de Gubernatis, et vous adressera de Paris la carte à laquelle vous avez la bonté d'attacher quelque prix.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

(1) Les lettres à Gubernatis, savant indianiste italien, ont été publiées dans *Étincelles*, Rome, 1900.
(2) *Zoological Mythology*.

434

Au prince Napoléon

Paris, 6 décembre 1872

Monseigneur,

Nous ne sommes rentrés à Paris que lundi dernier 2 décembre (1). Nous avons tiré la corde le plus possible : rentré à Paris à 7 heures du matin, j'ai fait mon cours à 2 heures de l'après-midi. Je tenais essentiellement à ne pas être en retard pour éviter l'inconvénient d'une affiche et d'une annonce particulières.

Que je suis fier que Votre Altesse ait bien vu que le *speech* que m'ont prêté les journaux italiens était faux pour une grande part ! Effectivement, ces Italiens ont un art admirable pour vous faire dire ce qu'ils désirent que vous ayez dit. Mais ils y mettent tant de bonne grâce et de courtoisie qu'on est désarmé. Ce que j'ai bien réellement dit, c'est que je crois le royaume d'Italie fondé, et à l'abri de tout danger grave, au moins jusqu'à la mort du roi Victor-Emmanuel. Le parti républicain ne sera un inconvénient sérieux qu'alors, et quant aux troubles qui pourraient éclater dans les parties anarchiques telles que Naples, je crois que l'armée du Nord suffira tout à fait à les réprimer. Ce que j'ai dit encore, c'est que la restauration du pouvoir temporel est très peu probable, que même la France rangée au trône légitime de Henri V (hypothèse qui a peu de chances) ne referait pas l'expédition de 1849. Le parti légitimiste met, à l'heure qu'il est, cette restauration dans son programme, mais s'il était au pouvoir, il se verrait obligé d'y renoncer. Mais ce que je n'ai pas dit, c'est que la question papale était résolue. Je pense, au contraire, que cette question est à ses débuts, et qu'elle traversera les phases les plus étranges. Sur ce point les Italiens sont

(1) Confusion de dates avec la lettre du 7 décembre.

presque tous superficiels. Ils s'imaginent naïvement que la situation actuelle peut durer presque indéfiniment, que la papauté s'accointera dans la situation secondaire qui lui est faite au Vatican. Je ne le crois pas ; le fanatisme catholique réagira, même sur la tiédeur du Sacré Collège, et engagera la lutte. Il y aura une papauté exaltée qui finira par quitter Rome, ou qui, si elle y reste, portera ses protestations aux derniers excès. Mais cette papauté ne sera pas assez forte pour briser le royaume, à moins qu'un jour, elle ne se réconcilie publiquement avec l'Empire allemand, lequel, avec ses embarras avec les démocrates, pourra fort bien être tenté d'accepter le marché du parti catholique.

La crise où nous sommes engagés est sans issue. La droite ne veut à aucun prix du renouvellement partiel, qui est pourtant la seule solution légale. Elle n'attend qu'une occasion pour amener M. Thiers à une démission qu'elle acceptera sur-le-champ. Alors, elle constituera un gouvernement militaire qui fera des coups d'État, des proscriptions. Elle croit ainsi écraser le parti démocratique, et elle y réussira peut-être. Mais ce qu'elle ne voit pas, c'est que la victoire ne sera pas pour elle. La France est monarchique, elle n'est pas *droitière*. Aucun militaire n'est en mesure d'exercer la dictature pour son compte, en son nom ; aucun ne se souciera de l'exercer pour l'Assemblée ; donc le militaire, maître de la situation, choisira un Monk ; or ce ne sera ni pour Henri V, ni pour les Orléans. Tout cela est dans l'hypothèse où la droite réussirait à forcer M. Thiers à la retraite, ce qui est probable, mais pas sûr.

Je prie Votre Altesse de croire à mes sentiments les plus affectueux et les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

435

A Charles Ritter

Paris, 7 décembre 1872

Cher monsieur Ritter,

Mille fois merci pour l'envoi du gibus. J'ai été fort heureux de le trouver ; car, arrivé hier matin, j'ai fait l'ouverture de mon cours à 2 heures. Sans vous, j'aurais dû aller au Collège en un costume peu séant à un professeur d'hébreu.

Nous voici de retour depuis lundi seulement, enchantés de notre voyage et bien reposés. Il y avait vingt-trois ans que je n'avais vu l'Italie ; elle m'a paru plus belle que jamais dans son passé. Sa modeste et honorable renaissance comme nation est aussi un fait très heureux pour notre pauvre humanité, si travaillée d'autre part. Cette résurrection de l'Italie suffit pour tuer la papauté temporelle, et la chute de la temporalité papale amènera le déchirement de l'unité catholique, le catholicisme ayant commis la faute de faire reposer son unité sur la possession matérielle d'un petit territoire. Je m'en réjouis ; car justement parce que je voudrais espérer encore, pour le vieux catholicisme, un avenir bienfaisant et respectable, je souhaite la fin la plus prochaine à cette déplorable institution papale, telle qu'elle existe depuis le concile de Trente. Les plus grands maux du catholicisme viennent sûrement de là.

Merci pour le beau volume de M. Strauss. Je l'ai déjà lu en partie et parcouru tout entier. C'est très beau. Naturellement, pour nous, pour moi, qui avons suivi les écrits de M. Strauss, le volume a peu de nouveauté. Nous aurions en quelque sorte pu le conclure de ce que nous savions de la marche de la pensée de l'auteur. Peut-être eût-il mieux valu garder pour un autre volume certains chapitres qui sont trop étrangers à la religion. Sans doute, pour nous, la religion n'est pas une catégorie à part de la

vie, distincte de l'art, de la science, de la bonne ordonnance de la conduite pratique ; cependant, tous les côtés de l'art, de la science, même de la morale, ne sont pas religieux. Mais cette critique a peu de conséquences. Le livre est grand, noble, élevé, tel qu'on devait l'attendre de M. Strauss. Ces sortes de résumés dogmatiques sont de hardies tentatives ; le bilan en pareille matière est toujours une faillite. Pour moi, je trouve qu'il vaut mieux vivre de confiance, ne pas ébranler notre maison en montrant les livres de compte, en sauver la réputation de solidité par notre attitude calme et tranquille. Et au fond, je crois plus que jamais que la religion n'est pas une pure duperie subjective de notre nature, qu'elle répond à une réalité extérieure, et que celui qui en aura suivi les inspirations aura été le bien inspiré.

En effet, j'ai pu lire à Rome en placards tout mon 4e volume. On me l'a composé d'un bout à l'autre en quelques jours ; mais il me faut environ quatre mois pour corriger et retoucher tout cela ; je ne paraîtrai pas avant le mois d'avril.

Les temps sont si tristes qu'il vaut mieux n'en pas parler. Tout est noir, plus triste que jamais. Conservez-moi votre amitié, et croyez bien à la mienne

E. RENAN

436

Au Dr Gaillardot

Paris, 7 décembre 1872

Mon cher ami,

Nous voici de retour de notre voyage d'Italie, qui nous a été à tous points de vue fort agréable. Ma femme a vivement joui de ce voyage que je lui promettais depuis longtemps et pour moi ç'a été une vraie fête de retrouver mes souvenirs d'il y a vingt-trois ans. Maintenant, je me remets à mes travaux, et quoique les temps soient pleins

de tristes préoccupations, je veux y mettre une grande activité.

L'état politique est si triste qu'on hésite à en parler. Tout est noir. Vous savez que je ne suis pas républicain de principe ; cependant, dans l'état actuel, j'estime qu'il valait mieux continuer l'essai. La droite elle-même reconnaît qu'elle ne peut pas faire elle-même la monarchie, à l'heure qu'il est. Cela étant, je ne lui trouve aucun titre à gouverner la France ; car son gouvernement serait un triste gouvernement, et tout à fait antipathique à la France. La France est monarchique, mais elle n'est pas *droitière*. Ces messieurs se font une étrange illusion. S'ils réussissaient dans leur projet qui est d'amener M. Thiers à une démission et de le remplacer par un gouvernement militaire, qui ferait des coups d'État et des proscriptions, ce gouvernement ne ferait pas la dictature pour les beaux yeux de l'Assemblée ; il ferait une restauration bonapartiste. Ce soir, on parle, du reste, d'une sorte de réconciliation. Dieu le veuille ; le temps est un grand pacificateur ; le fanatisme de la droite ne peut que perdre à attendre...

437

A la princesse Julie

Paris, 9 décembre 1872

Chère princesse,

Nous voici de retour, joyeux d'avoir retrouvé notre petit monde en joie, mais tristes de tant de souvenirs d'heures charmantes qui ne reviendront plus. Les meilleures. nous vous l'assurons, princesse, ont été celles que nous avons passées avec vous soit à Cantalupo, soit à Rome, Nous n'y pensons jamais sans un véritable attendrissement. Votre bonté, votre calme et bienveillante philoso-

phie, dans les circonstances aussi fiévreuses que celles que nous traversons, sont un rare et précieux enseignement. Notre pauvre pays, depuis que nous nous sommes vus, a traversé une crise grave ; elle paraît suspendue ; mais quelle situation précaire et pleine de périls !

J'ai trouvé ici à mon arrivée une lettre du prince Napoléon écrite de Prangins et pleine de sagesse. Le prince voit parfaitement l'état des choses. Que je voudrais lui voir entreprendre quelqu'un de ces grands travaux sur l'histoire contemporaine que lui seul peut faire et où je suis sûr qu'il trouverait le repos de sa pensée !

Je me suis remis à mes études et j'y trouve l'oubli d'un présent triste et d'un avenir pire encore.

C'est avec un vif regret que j'ai appris que l'on regardait une dérogation au règlement en ce qui concerne le directeur de l'Académie comme chose impossible (1). Le règlement est mauvais ; mais on ne peut nier que ce ne soit le règlement et, dans les temps où nous sommes, il est difficile de procéder par ces délicats tempéraments qui sont le propre des époques mieux assises. Hébert était si bien l'homme de la chose ! La connaissance que j'ai faite de lui et de M. Fournier (2) compte parmi les plus précieux souvenirs de mon voyage.

Nous avons vu M^me^ Cornu. Elle part dans quelques jours pour l'Italie où elle va passer l'hiver et peut-être se fixer. Elle hésite encore sur son itinéraire. Je lui ai naturellement conseillé Rome, et je lui ai répété ce que nous avions dit d'elle à Cantalupo. Comme elle serait heureuse là avec vous ! Comme elle jouirait de cette nature et de la vie charmante que vous vous y êtes créée ! Sa santé m'a paru un peu moins mauvaise qu'il y a quelques mois.

Maury à qui j'ai transmis toutes les choses aimables dont vous m'avez chargé pour lui, y a été sensible. Il est

(1) Le règlement de la villa Médicis, à Rome, limitant à six ans la durée d'une direction, le peintre Ernest Hébert, nommé directeur le 1^er^ janvier 1867, dut se retirer le 31 décembre 1872. Par la suite, il fut désigné de nouveau pour ce poste le 1^er^ janvier 1885.

(2) Hugues-Henri Fournier, ministre de France à Rome de février 1872 à décembre 1873, eut des démêlés retentissants avec M. de Bourgoing, notre ambassadeur près le Saint-Siège.

triste et préoccupé ; à vrai dire, nous le sommes tous. Ayez la bonté, chère princesse, de présenter mes devoirs à M. le marquis del Gallo et d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

438

A Emilio Tera (1)

Paris, 11 décembre 1872

Monsieur,

J'ai reçu votre double envoi ; j'ai fait à la Société asiatique la présentation dont vous m'avez chargé. Mille fois merci pour ces beaux cadeaux, surtout pour la sutra bouddhique. Comme vous j'aime beaucoup Çakyamouni, et me complais en sa prédication.

Je regrette fort, dans le petit voyage que je viens de faire en Italie, de n'avoir pas eu la fortune de serrer la main d'un Çravaka comme vous.

Croyez à mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN
rue Vaneau, 29

(1) (Bibliothèque Saint-Marc à Venise).

439

A Michel Amari

Paris, 23 décembre 1872

Mon cher ami,

M. Neubauer, savant israélite, très versé dans la littérature juive du moyen âge, est en ce moment chargé d'une mission littéraire de notre ministère en Italie pour des

recherches relatives à notre *Histoire littéraire*. Je vous le recommande instamment. M. Neubauer est lauréat de notre Académie, et mérite tout ce que vous ferez pour lui.

Présentez nos meilleurs compliments à M^me^ Amari, à qui nous espérons que le climat de Rome est favorable, et croyez à ma plus vive amitié.

E. RENAN

440

A la princesse Mathilde

Paris, 31 décembre 1872

Chère princesse,

Je ne veux pas que cette année finisse sans que je vous aie dit tous mes souhaits, toute ma respectueuse sympathie. A mon retour d'Italie, je suis allé pour vous présenter mes devoirs ; on m'a dit rue de Berry qu'on ne pouvait espérer vous y voir de sitôt. J'aurais eu tant à vous dire de ce voyage qui nous a si vivement intéressés !

Que Votre Altesse ne doute jamais de nos sentiments pour elle. Dans notre temps troublé, au milieu d'une société qui se dissout, elle a su maintenir le prix des belles choses, la valeur de l'esprit. La mort de ce pauvre Théophile Gautier nous a bien affligés. L'amitié de Votre Altesse aura été la récompense et l'ornement de cette vie, par ailleurs si peu récompensée.

On devient par le temps où nous sommes si hésitant sur ce qui est bien pour notre pauvre pays, qu'on serait fort embarrassé s'il fallait, comme autrefois, au début de l'année, prier les dieux. S'ils sont justes, ils donneront à Votre Altesse le bonheur qu'elle aime, celui qui résulte d'une ferme et vaillante philosophie unie à la bonté du cœur.

Ma femme joint ses hommages respectueux aux miens. Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de notre affection la plus dévouée

E. RENAN

441

Au prince Napoléon

Paris, 1er janvier 1873

Monseigneur,

Que Votre Altesse me permette par ces lignes, les premières que je trace au début de cette mystérieuse année, de lui présenter, ainsi qu'à Madame la princesse Clotilde, des souhaits dont elle connaît la sincérité. La philosophie de Votre Altesse est trop ferme et trop élevée pour qu'elle pût accepter d'autres vœux que ceux que comportent ces temps étranges où nous vivons, et le bien du pays. Naïve à sa manière, mais très vraie assurément, est cette théorie de l'Évangile sur la prière, interdisant de demander au Père céleste ceci ou cela, et voulant que l'on dise seulement : que ta volonté soit faite. La crise que traverse notre pauvre pays ne fait que s'aggraver. La trêve n'est qu'une apparence ; les diverses fractions de l'Assemblée, opposées à M. Thiers pour des motifs très divers, sont plus décidées que jamais à réduire sa présidence à un vain titre, ou à provoquer de sa part une démission qui serait sur-le-champ acceptée. Peu de personnes dans la droite comprennent que c'est là une politique un peu superficielle, puisque l'armée dont on se servirait pour faire des réactions blanches, ne ferait pas ces réactions pour les beaux yeux de l'Assemblée, et irait au delà, à une restauration monarchique dont la grande majorité de l'Assemblée ne veut pas. Il se peut que M. Thiers remporte la victoire, c'est-à-dire obtienne une majorité d'une vingtaine de voix qui lui permette d'enlever, dans un moment d'embarras, un renouvellement partiel qui lui donnerait ensuite une majorité suffisante ; mais cela n'est nullement sûr. On ne vit jamais mieux comment le gouvernement d'une Assemblée est étroit, égoïste, inintelligent. La popularité de M. Thiers, qui est réelle, vient en grande partie de ce que le pays voit

en lui une garantie contre les excès d'une Assemblée qui ne représente en rien le pays. Si M. Thiers était un prince ou un militaire, il ferait un coup d'État, réussirait infailliblement, puis obtiendrait, pour ses plébiscites, les mêmes majorités que l'empereur Napoléon III ; je vais plus loin, je pousse le paradoxe jusqu'à soutenir que ceux qui voteraient pour lui seraient à peu près le même personnel qui votait pour l'empereur Napoléon III.

Pendant ce temps, le pays s'énerve, se démoralise de plus en plus. Rien ne se réforme, tout s'abaisse ; la funeste politique cléricale, fondée sur l'affaiblissement de la raison politique, s'affirme de plus en plus. Que Votre Altesse doit souffrir et que je souffre avec elle !

Je la prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués

E. RENAN

442

A Michel Amari

Paris, 11 janvier 1873

Mon cher ami,

J'ai reçu votre beau et savant volume. Comme vous êtes heureux de pouvoir dire : *Exegi monumentum !* Je vous ai lu avec le plus vif intérêt. Voilà de la grande histoire, aussi solide par le fond des recherches que par l'esprit philosophique qui les a inspirées et qui les anime. Je ne vous ai pas présenté hier à l'Académie ; voici pourquoi. Vous m'aviez dit que je recevrais trois exemplaires, un pour l'Académie, un pour la Société asiatique, un autre pour moi. Or, je n'en ai reçu qu'un. En vrai égoïste, je m'en suis emparé, je l'ai coupé, je l'ai déjà annoté. Je ferai les deux autres présentations quand j'aurai reçu les exemplaires. Écrivez à votre éditeur de me les envoyer le plus tôt qu'il pourra.

Quant à l'architecture gothique, remarquez bien que ce n'est nullement dans l'ogive que nous en faisons consister le trait principal. L'ogive est bien antérieure au XII^e^ siècle, et même aux Arabes, puisqu'on la trouve chez les Sassanides, à la mosquée d'Omar, etc. Là n'est point le trait important qui fait la différence d'une église romane et d'une église gothique. Nous avons en France des églises gothiques dont les principales parties sont en plein cintre. La différence consiste en une émaciation générale et dans un changement complet dans le système des points d'appui, amenant la substitution des lignes verticales aux lignes horizontales. Voilà la révolution qui a été opérée dans le Nord de la France dans la deuxième moitié du XII^e^ siècle, et d'où est sortie ce que nous appelons l'*église gothique*. Quant à l'ogive, les auteurs de la révolution en question y attachèrent si peu d'importance que, dans certaines églises gothiques, à Noyon par exemple, le bas est à ogive et le haut en plein cintre. Dans les plus beaux modèles de l'époque de transition, à Saint-Leu d'Esserens, par exemple, l'ogive est à peine sensible à l'œil. Si vous reprenez jamais cette question, je vous indiquerai des sources qui formeront votre conviction à cet égard.

Présentez nos meilleurs souhaits à M^me^ Amari et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

Ma femme écrira un de ces jours à M^me^ Amari et elle est bien heureuse des nouvelles que vous lui avez données de sa santé. Nous espérons tous les deux que le climat de Rome continuera de lui être favorable.

443

Au prince Napoléon

Paris, 15 janvier 1873

Monseigneur,

Votre Altesse ne peut douter que ma pensée ne l'ait accompagnée dans les graves et tristes événements de ces derniers jours. La mort de l'Empereur (1) est un événement pour le monde entier et, pour moi, une véritable peine. La nature de l'Empereur m'était sympathique, et le souvenir des bontés qu'il eut pour moi a complètement effacé le souvenir de quelques actes qu'il fit, comme tant d'autres, à contre-cœur. J'avais presque pris date pour aller à Chislehurst lui présenter ma *Mission de Phénicie*, dont l'impression est enfin presque achevée. Je serais certainement allé aux funérailles si je n'avais pensé que des relations qui n'allèrent jamais jusqu'à la politique ne m'assignaient point une place au jour des regrets officiels. Mais quant aux vrais regrets, ceux du cœur, l'Empereur n'en aura pas de plus sincères que les miens. Il aimait le vrai et le bien ; sa politique était au fond plus élevée que celle des esprits superficiels qui, comme s'ils n'avaient jamais péché, osent lui jeter la première pierre.

Son nom restera attaché à quelques-unes des plus grandes choses de l'histoire du monde, et même en France, son règne fera époque, et devra servir, à quelques égards, de leçon aux politiques de l'avenir. En somme, il pécha surtout par faiblesse, et pour avoir subordonné son instinct, qui était presque toujours juste et profond, à d'étroites et funestes suggestions.

Qui pourra mieux que Votre Altesse dire ce qu'il y eut de grand dans son attitude, si indignement calomniée, aux jours néfastes qui précédèrent Sedan ? Il y a là des

(1) 9 janvier 1873.

vérités que Votre Altesse doit à l'histoire, et que seule, elle peut révéler, car elle fut étrangère aux fautes qui amenèrent ces cruels malheurs.

Puisse l'élévation d'esprit et de cœur, qui est en Votre Altesse, l'inspirer en ces jours difficiles, et lui dicter la conduite la meilleure pour les intérêts de notre malheureux pays ! Ses conseils vont avoir une importance majeure, et elle est trop au-dessus des ambitions vulgaires pour ne pas demander uniquement ses inspirations au patriotisme le plus pur et au désir le plus désintéressé du bien général.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son affectueux et dévoué

E. RENAN

444

A la princesse Julie

Paris, 10 février 1873

Chère princesse,

Il a fallu le travail opiniâtre auquel je suis livré depuis quelques semaines pour que j'aie tardé si longtemps à vous dire combien j'ai pris part à la douleur qu'a dû vous inspirer la mort de l'Empereur. Je sais quels sentiments vous éprouviez pour cet homme extraordinaire, et j'ai vivement compati à votre peine. Sous l'Empire, j'ai toujours dit ma pensée sur l'Empereur avec une entière franchise, et telle était l'élévation d'âme à laquelle il était arrivé, que plus d'une fois il voulut bien me témoigner être satisfait d'écrits où je jugeais son gouvernement avec une grande liberté. Je dirai du mort ce que je disais du vivant : l'Empereur aimait le bien et le vrai ; il les cherchait avec bonne foi ; sa politique, sur une foule de points, fut plus conforme aux aspirations des temps modernes que celle des adversaires qui prétendirent faire mieux que lui.

Le temps, je le crois, sera sa justification et se chargera de le faire regretter. Il fit de grandes fautes, presque toutes par défaut d'éducation première, et par suite d'un entourage trop peu éclairé ; mais parmi ces fautes, après tout, il n'y en avait qu'une de mortelle. Ah ! pourquoi l'a-t-il commise ? Ce fatal mois de juillet 1870, qui le maudira suffisamment ?

Les grands coupables sont ceux qui, à ce moment-là, égarèrent une volonté trop souvent hésitante et un esprit qui n'avait pas assez la notion précise des détails.

J'ai reçu une bien bonne lettre du prince Napoléon. Il m'annonce son projet d'aller passer la fin de l'hiver à Rome. Que je lui envie ce séjour ou plutôt que je suis heureux qu'il l'ait choisi ! Rome est la grande pacificatrice de l'âme, le refuge de tous les blessés de la lutte de ce monde. Près de vous, d'ailleurs, le prince trouvera la sympathie morale et intellectuelle dont il a besoin. Moins que jamais je désire qu'il rentre en France, malgré le plaisir que j'aurais à le voir plus souvent. Quelle ligne de conduite choisirait-il ? Sa forte nature, son talent d'orateur, ses convictions arrêtées le porteraient à un rôle d'opposition où il s'userait vite. La France est fatiguée en ce moment ; elle veut dormir ; elle sera contre celui qui troublera son repos. Si le prince reste loin des affaires, la malveillance dira que c'est par impuissance. S'il s'y mêle, il se compromettra et déchaînera des haines terribles. C'est à Rome que je me plais à me le figurer, écrivant ses souvenirs, créant pour l'histoire future une source inappréciable de renseignements, fixant pour l'avenir cette physionomie de l'Empereur que seul il a bien connue et que seul il peut rendre. Menez-le à Mandela ; ces belles montagnes, cette nature pleine de suavité et d'harmonie lui plairont et le reposeront.

Présentez, etc...

E. RENAN

445

A Charles Ritter

Paris, 13 mars 1873

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi d'avoir tardé si longtemps à vous écrire. La correction des épreuves de mon *Antéchrist* m'occupe jour et nuit. J'en ai encore pour six semaines ou deux mois. Je n'oublie pas cependant que vous nous avez laissé espérer que nous vous verrions vers Pâques. A peine ai-je besoin de vous dire que je désire que ce soit le plus tôt possible. Vers cette époque de l'année, vous verriez réellement Paris, tandis qu'au moment des vacances, vous ne verriez qu'une ville à moitié déserte. Si vous disposez d'une huitaine, ce sera suffisant pour que nous puissions passer ensemble quelques bons moments.

Mon volume m'a bien vivement passionné. Après la *Vie de Jésus*, aucun ne m'a tant amusé à faire. Ce premier siècle est vraiment écrasant de grandeur et d'originalité. Le crime y est gigantesque, et la protestation de la conscience humaine y est proportionnée à la monstruosité du spectacle qui se déroulait. Comme tout cela console de ce qu'a de mesquin notre siècle de petite vertu ! Je suis bien désireux de savoir votre avis sur la crise religieuse qui se développe en votre pays. Comment imaginez-vous que cela puisse se résoudre, sans la séparation de l'Église et de l'État ? Je vois bien les difficultés de cette solution ; mais la papauté la rendra nécessaire, ou plutôt prendra les devants dans la rupture de tous les vieux concordats et à cette rupture, l'État, s'il ne veut pas être persécuteur, ne peut répondre qu'en en donnant acte à la puissance religieuse, et en lui disant : Je ne vous connais plus. Venez le plus tôt que vous pourrez ; nous causerons de tout cela.

Votre très affectionné

E. RENAN

446

A Michel Amari

Paris, 25 avril 1873

Mon cher ami,

Merci pour votre très aimable envoi. Le premier fascicule est très intéressant, et promet pour l'avenir. Je n'en ai reçu qu'un exemplaire. Je le présenterai vendredi prochain à l'Académie. Faites-moi expédier les deux autres. Je ferai donner ordre au correspondant de mon éditeur Lévy, à Florence, de payer ma cotisation. J'espère vous amener ces jours-ci quelques souscripteurs.

Vous savez que je n'ai reçu qu'un exemplaire de votre dernier volume des *Musulmans de Sicile*, si bien que je ne l'ai pas encore présenté à l'Académie. Je m'en fais scrupule, et ai été plusieurs fois tenté de présenter à la compagnie le seul volume que j'ai. Dites-moi ce que je dois faire à cet égard.

Nous sommes ravis tous les deux d'apprendre l'amélioration qui s'est produite dans la santé de M^me^ Amari. Ma femme en particulier me charge de vous prier d'exprimer à M^me^ Amari la joie qu'elle a éprouvée à cette bonne nouvelle, et toute l'affection qu'elle a conçue pour elle. Je suis en ce moment accablé de travail. J'achève mon *Antéchrist*. Dans un mois, je paraîtrai. Les épreuves me pleuvent trois ou quatre fois par jour.

Remerciez Lasinio et de Gubernatis des aimables envois qu'ils ont bien voulu me faire. Je leur écrirai dans une quinzaine, quand j'aurai une heure à moi.

Je pense comme vous qu'un Benoît XIV serait ce qu'il y a de pis. Une réconciliation qui lierait de nouveau les destinées de l'Italie à ce pouvoir funeste à l'esprit humain, seait le dernier malheur. Cela ne sera pas. Je tiens pouri plus probable que jamais un schisme analogue à celui de 1378. Il y aura des chicanes sur la validité de l'élection,

et si votre gouvernement est un peu habile, la duplicité papale sera produite, et sera désormais incurable, car on ne reverrait plus un concile de Constance. Un des papes serait le pôle d'un fanatisme cosmopolite (une internationale noire) ; l'autre polariserait le catholicisme libéral et anti-infaillibiliste. Ce serait un grand point de gagné, car privé de son unité et de son administration centrale, le catholicisme cesserait d'être redoutable.

Croyez, en toute hypothèse et à quelque obédience que nous appartenions, à ma vive et profonde amitié

E. RENAN

447

A la princesse Julie

Sèvres, 22 mai 1873

Chère princesse,

Voilà un siècle que nous n'avons reçu de vos nouvelles ; mais, par une raison que j'ignore, la poste met tant de négligence à porter mes lettres à la place Trajane, et sans doute à me porter les lettres de la place Trajane, que nous n'avons pas un moment douté de votre amitié, pas plus que vous n'avez douté des sentiments que nous avons pour vous. Pour être assuré que cette lettre vous parviendra, je prie M. Fournier d'avoir la bonté de vous la faire remettre.

Que de fois, chère princesse, nous avons pensé à vous et parlé de vous, dans les temps troublés que nous venons de traverser ! L'élévation de votre cœur a dû être pour vous une consolation ; c'est la seule qu'on retrouve toujours. Pour moi, j'ai eu le bonheur, durant tout l'hiver, d'être excessivement occupé. L'achèvement de mon volume intitulé *L'Antéchrist*, qui va paraître dans quelques jours, m'a empêché de me trop laisser aller au deuil de ma pauvre patrie. Je me suis souvent reproché que ce pauvre pays va

dépérissant de jour en jour. Je ne me rassurais qu'en songeant que j'avais fait ce que j'ai pu. Je me suis offert aux suffrages de mes concitoyens ; je les ai avertis ; j'ai la conscience en repos. Mais quel avenir sombre ! Qu'il est difficile d'entrevoir quelque chose, j'ai presque envie de dire, de désirer quelque chose pour une nation qui sait si peu ce qu'elle veut !

J'ai vu hier M^me^ Cornu. Je l'ai trouvée pour la santé beaucoup mieux que je ne l'ai jamais vue depuis ces dernières années. Son séjour à la *Villa reale* lui a fait beaucoup de bien ; elle a été infiniment touchée des bontés du prince et de la princesse et m'a donné d'eux des nouvelles qui m'ont vivement intéressé. La mort de son mari et celle de son frère ont mis cette respectable personne dans un état d'abandon touchant à la gêne, qui attriste ses amis. Elle désirait qu'il fût fait une pension à la veuve de son frère, et ce n'était que justice. Elle m'a prié de m'employer à ce sujet, et avant-hier je suis allé porter cette juste réclamation à M. Thiers. M. Thiers a été parfait et à peine lui ai-je prononcé le nom de M^me^ Cornu qu'il a protesté de l'estime et du respect qu'il a pour elle. Permettez-moi d'ajouter, princesse, qu'au nom de M^me^ Cornu il a immédiatement associé le vôtre et m'a parlé avec effusion, de votre esprit, de votre cœur et du souvenir qu'il gardait de ses relations avec vous. Je dois dire, du reste, que sa façon de parler de l'Empereur est on ne peut plus convenable et digne en tout d'un homme de tact.

Nous pensons que sans tarder vous devez aller à Cantalupo et nous vous y suivons en esprit. Que ces belles montagnes de la Sabine doivent maintenant être délicieuses ! Heureux Hébert, qui va revoir tout cela !

Mon premier exemplaire de *L'Antéchrist* sera pour vous. Croyez, en attendant, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

448

A Jules Simon (1)

Sèvres, 22 mai 1873

Cher confrère et ami,

Permettez-moi de vous serrer bien affectueusement la main et de vous dire avec quel regret j'ai vu votre sortie du ministère (2). Vous pouvez avoir la [conscience] d'y avoir fait beaucoup de bien et de laisser derrière vous une trace qui ne s'effacera pas. En ce qui me concerne, je ne puis oublier qu'au mois d'octobre 1870, sans que je vous eusse rien demandé et sans que vous eussiez avec moi la moindre obligation de parti, vous avez terminé d'une main légère cette interminable affaire de mon cours au Collège de France. Sans vous, je ne crois pas que je fusse jamais remonté dans une chaire à laquelle, pour des raisons de principe, je me suis fortement attaché.

Croyez, cher ami, que je vous en aurai toujours la plus vive reconnaissance et comptez-moi toujours parmi les personnes qui apprécient votre caractère et votre rare talent.

(1) (Minute conservée, B. N.)
(2) Jules Simon avait démissionné le 18 mai 1873 à la suite d'un discours à la Sorbonne où il avait attribué exclusivement à Thiers la libération du territoire.

449

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 10-11 juin 1873

Mon cher ami,

Enfin je jouis de quelques instants de liberté. Mon quatrième volume des *Origines du christianisme*, intitulé *L'Antéchrist*, est fini ; vous en recevrez un exemplaire

probablement par le même courrier qui vous portera cette lettre. Ce volume est chargé de tant de détails que l'achèvement en a été pour moi très laborieux et m'a mis en retard avec tous mes amis...

Vous avez raison ; le coup de scrutin du 24 mai a été une faute ; le nouveau gouvernement ne fera pas autre chose que ce qu'a fait M. Thiers et sa maladresse ne fera qu'exaspérer le moral du pays (1). Faire de la politique monarchique sans établir la monarchie est une puérilité ; or l'établissement régulier d'une monarchie est chose impossible. La coalition a pu se former pour renverser M. Thiers, mais elle se déferait au moment d'établir l'une ou l'autre de ces monarchies. Pauvre pays !

(1) Thiers, mis en minorité par le vote du 24 mai, donna sa démission de président de la République. Mac-Mahon le remplaça.

450

A M^me^ Raffalovitch (2)

Sèvres, 30 juin 1873

Chère Madame,

J'ai été ces jours-ci si douloureusement préoccupé que j'ai bien tardé à vous annoncer le malheur qui nous a frappés. Ce pauvre Arnold n'est plus (3). Lundi dernier, en arrivant à Paris, nous avons trouvé une dépêche extrêmement alarmante. A force de diligence, ma femme et M^me^ Scheffer purent partir le soir même. Il était temps; notre cher ami est mort vendredi vers midi. Quelle position pour ces deux pauvres femmes ! Je serais déjà parti depuis longtemps si Cornélie ne m'avait télégraphié de rester. Nous les reverrons, j'espère, vers la fin de la semaine.

Arnold avait des qualités fort sympathiques et je m'étais grandement attaché à lui depuis quelques années. Le bien

(2) (Bibl. de l'Institut.)
(3) Arnold Scheffer, frère de Cornélie Renan.

prenait chez lui de plus en plus le dessus et son talent arrivait à sa maturité. Cette perte est pour nous vraiment cruelle.

Croyez, chère Madame, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

451

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 25 août 1873

Mon cher ami,

... Voilà donc les questions les plus graves engagées d'une façon qui ne permet plus de reculer. Le complot de restauration légitimiste, qui semblait si près de réussir il y a huit jours, paraît maintenant manqué. Les Orléans n'y vont pas de franc jeu ; ils gardent mille arrière-pensées. En outre le comte de Chambord ne fera aucune concession. Quoique je préfère la monarchie constitutionnelle à la République, je ne peux regretter une combinaison qui eût livré la France à une bande de fanatiques et d'insensés. La première condition d'un gouvernement est d'être possible et d'avoir chance de durer. Mais ce que nous aurons vaudra-t-il beaucoup mieux que le comte de Chambord ? On se prend par moment à en douter, tant il y a dans le pays peu de lumière, peu d'esprit politique.

A part le chagrin que nous avons eu de la perte de ce pauvre Arnold, nous allons assez bien. Courage ; croyez toujours à notre bonne amitié.

452

A Pedro II, empereur du Brésil

Sèvres, 6 septembre 1873

Sire,

Je m'empresse de répondre aux questions que Votre Majesté me fait l'honneur de m'adresser. J'ai reçu en effet de M. Neto une lettre où il me fait part de la découverte de l'inscription phénicienne de Parahiba. Quoiqu'il soit délicat de se prononcer sur un monument qu'on n'a pas vu, j'ose dire cependant que l'apocryphisme de cette inscription me paraît certain. L'invraisemblance de l'existence d'un tel monument est extrême ; on y sent de plus l'imitation de ce que les anciens nous ont appris du Périple d'Hannon ; enfin, il y a des endroits qui trahissent un décalque maladroit de l'inscription d'Eschmunazar. Ainsi l'expression מלכאדר « roi puissant » est prise de la ligne 9 de cette dernière inscription. Seulement le faussaire a supposé qu'on était sûr de cette 9e ligne, ce qui n'est pas ; en outre, il a introduit la forme emphatique araméenne, qui est une impossibilité en phénicien. J'ai écrit tout cela à M. Neto ; je suis assuré que si l'on fait une enquête sur l'origine du monument, on trouvera qu'il est faux.

En ce qui touche les comptes rendus des séances de notre Académie, Votre Majesté pourra se les procurer chez Durand, rue Cujas, 9. Cette publication, sans être officielle, est suffisamment exacte. Quant aux comptes rendus donnés par les journaux, ce sont des tissus d'erreurs et souvent de pures fantaisies. Il n'en faut tenir aucun compte.

C'est en effet une curieuse découverte que celle de fragments cunéiformes confirmant les récits de Bérose sur les traditions babyloniennes du Déluge. Notre illustre Eugène Burnouf avait parfaitement deviné cela, quand il

établissait, il y a plus de trente ans, dans la préface d'un de ses volumes du *Bhagavata Pourana*, que toutes les traditions sur le déluge, hébraïques, babyloniennes, hindoues, chinoises, n'avaient qu'une seule source, la source babylonienne. Votre Majesté pourra trouver la question soulevée par la nouvelle découverte assez bien résumée par M. François Lenormant, dans une brochure intitulée *Le Déluge à l'époque babylonienne* (Paris, Douniol). M. Lenormant n'a pas toujours beaucoup de critique, mais pris avec les réserves nécessaires, son article est instructif.

La politique continue à nuire beaucoup au prompt achèvement de notre *Corpus*, en nous privant des services de MM. Waddington et de Vogüé. Nous travaillons néanmoins ; M. Derenbourg, surtout, nous rend d'importants services. Quant à moi, je vais être bientôt beaucoup plus libre. J'ai terminé ces jours-ci mon quatrième volume des *Origines du christianisme* intitulé *L'Antéchrist*. Votre Majesté le recevra dans quelques jours. Ma *Mission de Phénicie* sera aussi certainement terminée cet été. Mes vieilles dettes seront ainsi payées et j'espère qu'alors, avec une pleine année de travail, je mènerai à peu près à fin notre *Corpus*. Telle est en effet la nature de ce travail, que la préparation en doit être longue et l'exécution définitive très rapide, pour maintenir l'unité du livre et éviter les interminables *addenda* et *corrigenda*.

Votre Majesté a eu raison d'être étonnée des puérilités d'Halévy (1) sur אלמות. Halévy a la grande facilité et la subtilité des juifs orientaux. Mais il manque tout à fait de jugement et de tact.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Joseph Halévy, orientaliste (1827-1917).

453

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 26 septembre 1873

Mon cher ami,

... Vous avez raison d'être mécontent de ce qui se passe ici. Nous sommes livrés à une bande d'Épiménides, réveillés subitement de leur caverne. Vous savez que je préfère la royauté constitutionnelle éclairée à la République ; mais ce qu'on nous prépare serait le dernier coup porté à l'intelligence déjà si affaiblie de ce pauvre pays. Et pour comble de malheur, cela ne donnerait même pas la stabilité. Une guerre désastreuse serait inévitable ; c'est alors qu'on pourrait dire : « *finis Franciae* ». L'intrigue est très avancée ; il ne faut pas se le dissimuler ; cependant, ce n'est pas fait encore ; on ira se heurter à des difficultés terribles, et peut-être l'on échouera. Mais en toute hypothèse, l'avenir est bien sombre. C'est une raison pour travailler de plus en plus ; il n'y a que cela qui vaille quelque chose et qui console.

454

A Michel Amari

Sèvres, 19 octobre 1873

Mon cher ami,

Pardonnez-moi d'avoir tardé à répondre à votre aimable invitation. J'ai été tout cet été accablé de travaux arriérés et des tristes préoccupations qui ont été la conséquence de la mort de mon beau-frère Arnold Scheffer. Il faut assurément des raisons impérieuses pour que je ne

me sois pas rendu au congrès de Rome. C'est bien, comme vous le dites, un événement dans l'histoire de l'esprit humain, que ce fait d'une discussion scientifique libre se tenant dans la vieille capitale de la science orthodoxe, c'est-à-dire de la science faussée. Le royaume d'Italie, n'aurait-il pas rendu d'autre service à la libre pensée, aurait par cela seul bien mérité de ceux qui aiment la vérité. Présentez mes respects à M. Mamiani, à tous nos amis et dites-leur que je suis avec eux d'esprit et de cœur.

Je ne vous parle pas de nos affaires publiques. Personne ne sait ce qui va arriver, les destinées de ce malheureux pays vont être au hasard de quelques voix. Vous savez que j'ai toujours préféré la monarchie constitutionnelle à la République, mais je préfère la République à une monarchie sans garanties sérieuses, que dis-je ? à une monarchie dont le futur caractère n'est que trop indiqué par tous les actes et toutes les paroles du prétendant. Nous pouvons voir les plus tristes jours. Vous qui connaissez la France, et qui êtes capable de faire la distinction entre cette pauvre nation et ses tristes gouvernants, plaignez-nous.

Je me suis mis à mon cinquième et dernier volume des *Origines du christianisme*. Le travail seul est une consolation dans des temps comme ceux où nous sommes.

Ma femme va aussi bien qu'il est possible après le cruel chagrin qu'elle a éprouvé. Présentez mes respects à M^me^ Amari, et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

455

A Michel Amari

Paris, 13 décembre 1873

Mon cher ami,

Je vous remercie beaucoup de la photographie que vous m'avez envoyée. Ce curieux fragment punique nous était déjà connu par des estampages que nous avait envoyés

M. de Sainte-Marie, attaché au consulat de France à Tunis, mais votre photographie, qui est excellente, aide, sur plusieurs points, à la lecture des estampages. C'est bien, comme l'avait vu Ugdulena, un fragment de rituel, probablement pour les offrandes des prémices. Il est très heureux que le monument soit acquis par la bibliothèque de Trapani. Derenbourg a lu à l'Académie et va publier dans le *Journal asiatique* un article sur l'inscription. Il va trop loin dans ses conjectures ; quand il s'agit d'un lambeau aussi mutilé, on ne peut saisir que la pensée générale. Encouragez M. Polizzi à acquérir le monument ; en mains libérales comme les vôtres, il sera toujours à la disposition de la science, ce qui est l'essentiel.

Et l'inscription d'Eryx ? Tâchez donc que l'on retrouve ce trésor de l'antiquité siculo-punique, Gesenius vous donnera tous les renseignements. Il n'est pas probable que l'original soit perdu.

Nous sommes heureux des bonnes nouvelles que vous nous donnez de M^me^ Amari ; nous espérons que l'hiver, qui est ici rude et froid, lui sera doux sur la belle colline que vous habitez.

Je n'ai pas encore reçu l'extrait de la *Storia Patria*. Nous l'avons reçu à la Société asiatique. Merci d'avance pour tout ce que vous nous apprendrez.

Gori a eu tort de faire la sortie dont vous me parlez. C'est aussi inopportun que possible. Il importe que, dans le grand déchirement qui se prépare entre l'Italie et la papauté, le royaume d'Italie puisse dire qu'il a poussé la modération et les concessions aussi loin que possible. Il n'est pas vrai que la commission des catacombes m'ait refusé l'autorisation de les visiter. Je n'ai pas demandé une telle autorisation. Le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai pour voir de Rossi (1) ; j'y suis retourné plusieurs fois ; j'ai pris toutes les précautions pour qu'il n'ignorât pas le désir que j'avais de le voir. Il n'a pas voulu avoir de rapports avec moi. En cela, il a pu manquer à ses devoirs de confrère. Quand nous l'avons nommé comme

(1) J.-B. de Rossi, archéologue italien, (1822-1894).

vous associé étranger de l'Institut, nous n'avons pas tenu compte de ses opinions religieuses, qui étaient antipathiques aux trois quarts de ceux qui ont voté pour lui. Mais le fonctionnaire est inattaquable. Aucun conservateur d'antiquités n'est obligé de recevoir les personnes qui viennent s'adresser à lui. Quant à une demande d'autorisation pour visiter les catacombes, je le répète, je n'en ai pas fait. On m'avait donné de l'École française un permis que je n'ai pas eu même à exhiber. Grâce à Gori, qui a été pour moi d'une grande complaisance, j'ai tout vu à mon aise. Je veux tout le bien possible à Gori, mais je regrette qu'il se lance dans cette voie de récriminations, où il ne peut que se faire du tort.

Rappelez-moi au souvenir du duc de Sermoneta et de tous nos amis. Ma femme vous envoie ainsi qu'à Mme Amari ses meilleurs compliments. Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

456

A la princesse Julie

Paris, 14 décembre 1873

Chère princesse,

Vos lettres nous ont causé une bien vive joie. L'élévation de votre cœur, le calme et la fermeté de votre âme en ces années troublées sont une leçon pour tous. M. Fournier, que j'ai eu le plaisir de voir il y a quelques jours, m'ayant appris qu'il partait pour Rome, m'a permis de le charger de ce mot. Que je lui porte envie ! L'hiver est ici froid, sombre et triste. Nous pensons souvent à la place Trajane. Une heure passée avec vous nous consolerait.

Le spectacle de notre pauvre pays est celui de l'impuissance absolue. Impuissance de revenir à la monarchie, impuissance de fonder la République. On est heureux de

n'avoir, en ces alternatives cruelles, aucune responsabilité. Le centre droit, personnifié en M. Albert de Broglie, s'imagine pouvoir faire ce qu'a fait l'Empire et, sans monarchie, donner à la France les avantages de la monarchie. C'est une complète erreur. Quelque sentiment qu'on ait sur l'acte du 2 décembre, une chose hors de doute, c'est que l'Empire avait le pays avec lui ; il avait la légende du premier Empire, l'immense popularité du nom de Bonaparte ; il prenait, d'ailleurs, le vent de l'opinion publique et répondait aux principales aspirations de la masse du peuple. Prétendre, comme l'Empire, faire les élections, nommer et destituer les maires, mater la presse, gouverner tout par les préfets, et, cela, sans légende, sans l'assentiment du pays, contrairement à l'opinion publique, avec une armée vraiment indifférente à la politique, est une vraie chimère. Une belle tâche se présentait au maréchal Mac-Mahon : faire peu de lois, maintenir l'ordre, gouverner avec les deux centres, jusqu'à ce que le pays pût sans danger être consulté ; malheureusement, le centre droit n'a pas voulu un rapprochement avec le centre gauche ; il ne voit pas combien il est faible. Tout le monde, en notre pays, se perd par la présomption.

Je vois souvent le prince Napoléon. Un moment, ses amis ont craint qu'il n'allât trop loin dans la voie des alliances compromettantes. Mais le prince sait s'arrêter ; cette campagne avec *L'Avenir* n'aura pas de conséquence. Tout ce que le prince a dit est ce qu'il a dit, sous l'Empire même, en maintes circonstances et en plein Sénat. Seulement, on regrettait de le lui voir dire en mauvais lieu. Le bon sens du prince lui fait maintenant voir qu'il n'y a rien de suivi à tenter avec les éléments mauvais de la démocratie. Je suis persuadé du moins qu'il ne dépassera pas la limite où commenceraient les inconvénients durables.

La princesse Mathilde est courageuse, virile, pleine de vie et de lucidité. Elle voit très bien, et ne fera jamais de faute. Nous avons eu, il y a quelques jours, le plaisir de voir M^me^ Cornu. Sa maladie de cœur, sans cesser d'être inquiétante, paraît enrayée. Toujours la même, ne vivant que pour ses convictions, ne pensant jamais à elle-même,

elle revenait de Chislehurst, très contente du prince impérial.

Le petit *quadruccio* de Belli nous a fait un vif plaisir. Ah ! les bonnes journées que nous avons passées sur cette belle colline en la plus charmante compagnie ! Ma femme me charge de vous dire le profond souvenir qu'elle en a et tous ses sentiments d'affectueux respect.

Croyez, chère princesse, à ma plus constante, à ma plus sincère amitié

E. RENAN

457

A Michel Amari

Paris, 24 janvier 1874

Mon cher ami,

Mille fois merci pour votre précieuse communication relative à l'inscription d'Eryx. C'est déjà très important. Le calque que vous m'avez envoyé rectifie considérablement les copies issues de Torremuzza, et permet d'y voir un peu clair. Aidé de ce calque, je crois être arrivé à lire la moitié de la 1re ligne et à voir l'agencement du reste. Si je ne me trompe, l'inscription ne renferme nullement une nénie funèbre d'un style amphigourique, comme l'avaient cru Gesenius, Hebrard, Blau, Meier. Ce serait une simple inscription votive à Astarté. L'écriture et l'orthographe me paraissent des plus bas temps, du genre qu'on appelle néo-punique (époque de l'Empire romain).

Certainement, si on peut avoir une photographie de la page du manuscrit de Cordici, ce serait mieux encore. M. Salinas nous rendrait par là un véritable service. Il serait encore bien plus important d'avoir le calque de la photographie de la page de l'autre manuscrit de Cordici, car avec les différences et les ressemblances des deux copies on pourrait mieux conclure l'original égaré.

Avez-vous sous la main les deux éditions de l'ouvrage de Torremuzza ? Si vous les avez, ayez la bonté de voir si les deux gravures de la copie sont semblables. M. Blau (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1849) montre combien la gravure de Gesenius diffère de celle de Torremuzza, et ne peut s'expliquer cette différence qu'en supposant que les gravures des deux éditions ne se ressemblent pas.

Lundi, je fais ma leçon au Collège de France sur votre précieux petit calque.

Vous voyez que j'avais raison de vous dire que, quelque absurde que fût la majorité de l'Assemblée, elle ne dépasserait jamais dans la question italienne la limite qui sépare les paroles des actes. C'est pour nous seuls que la situation est cruelle. Ce pauvre pays dépérit entre des mains incapables, qui ont la prétention de le transformer et n'arrivent qu'à l'irriter. Plaignez-nous.

Présentez nos meilleures amitiés à M^me^ Amari et croyez à ma plus vive affection

E. RENAN

458

Au D^r^ Gaillardot

Paris, 25 janvier 1874

Mon cher ami,

Nous touchons à la fin de la *Mission*. L'index même est fini ; je l'ai fait très étendu. Il sera, je crois, commode. Tâchons de paraître le plus tôt possible. Il y a de graves et tristes choses dans l'air. Le parti étroit et obstiné qui tient en mains les destinées de ce pauvre pays fait tout ce qu'il faut pour le perdre. Je suis navré. Avec un aveuglement sans égal, on a renversé le 24 mai le seul gouvernement qui pût maintenir la situation de la France en Europe ; les présomptueux étourdis qui ont fait le coup

ne trouvent maintenant autour d'eux en Europe qu'abandon et mauvais vouloir. Espérons que la paix ne sera pas troublée ; mais la situation à l'intérieur reste pitoyable.

459

Au Dr Gaillardot

Paris, 16 février 1874

Mon cher ami,

... La situation est un peu détendue. Il y a moins d'appréhensions du côté de l'Allemagne et le gouvernement affirme le septennat avec plus de sérieux. Il est singulier qu'on en soit à faire un mérite aux gens de ne pas conspirer contre eux-mêmes ; mais nous en sommes là. La chance d'une restauration bourbonienne est plus faible que jamais; au contraire, le bonapartisme gagne beaucoup. La droite ne réussira pas à faire la monarchie de son choix ; mais elle sera peut-être assez forte pour détruire la République et pour préparer les voies à la monarchie qui n'est pas de son choix. C'est le cas de dire : *Allah a'lam.*

460

A Eugène Yung (1)

Paris, 7 avril 1874

Cher directeur,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la traduction de ces belles pages de Mazzini, que je connaissais déjà par la *Fortnightly Review*. Le haut sentiment qui les remplit

(1) Lettre publiée dans la *Revue politique et littéraire*, du 11 avril 1874. Eugène Yung (1827-1887) dirigeait alors le *Journal de Lyon*.

m'avait frappé ; l'illustre penseur italien a eu tort de croire que dans cet ordre d'aspirations élevées, il avait en nous un adversaire. En ce qui concerne les citations de mon livre, je regrette que M. Mazzini n'ait pas observé une nuance. Les phrases qu'il reproduit sont presque toutes empruntées à une partie de mon essai où, pour mieux montrer les côtés divers de la question, j'avais introduit deux interlocuteurs exposant, chacun à leur point de vue, les manières opposées dont on peut concevoir la réforme de la France. J'avais soigneusement guillemeté ces deux développements (p. 65 et suiv., 82 et suiv.), pour bien montrer que ni l'un ni l'autre ne représentent ma pensée.

Un dissentiment plus réel entre nous et le grand agitateur de l'Italie est la façon dont il entend la religion ou plutôt la métaphysique. M. Mazzini (1) pense que, la vraie idée religieuse du temps une fois trouvée, cette idée pourrait être imposée aux foules comme un devoir, et arriverait légitimement à dominer dans l'ordre des faits par la politique. Nous ne le croyons pas. Le royaume de l'idéal est celui de la liberté absolue. La société n'a pas plus le droit d'imposer aux individus des opinions métaphysiques que des goûts en fait d'art et de littérature. Les religions futures (s'il doit y en avoir) devront se contenter de ce que nous accordons aux religions du passé, je veux dire le respect et l'entière indépendance de leurs développements intérieurs.

Croyez à toute mon amitié

ERNEST RENAN

(1) Joseph Mazzini avait été affilié au carbonarisme, puis exilé d'Italie jusqu'en 1848.

461

A X... (1)

Paris, 9 avril 1874

Cher ami,

Voici un volume de Gobineau (2). Je ne l'ai pas lu encore ; mais je suis sûr qu'il doit y avoir mis du talent. Vous êtes meilleur juge. Je vous le recommande pour *Le Temps*. Faites pour le mieux.

Vous verrons-nous mardi ? Il y a un siècle que nous n'avons causé. Recevez nos meilleurs compliments

E. RENAN

(1) (Bibl. Jacques Doucet.)
(2) *Les Pleïades*, avril 1874.

462

A Angelo de Gubernatis

Paris, 13 avril 1874

Que je suis fier que cette charmante lettre si pleine de cœur, si lumineuse, me soit adressée ! Je viens de la lire avec un plaisir infini. Vous y avez mis tant d'idées, tant de verve, tant d'images, qu'après l'avoir lue, on vous a touché, on vous connaît tout entier. Les morceaux qui suivent compteront entre les matériaux les plus artistement taillés qui contribueront à élever ce bel édifice de la mythologie comparée. Vous m'avez fait un insigne honneur en inscrivant mon nom en tête de ce volume excellent (3). Vous avez le sentiment profond de ce qui est populaire, la pénétration intime des œuvres spontanées de l'huma-

(3) *Mitologia vedica*, dédié à Renan.

nité. J'admire vraiment votre activité, vous menez à vous seul dix vies d'hommes à la fois. Bravo, et croyez-moi
Votre très affectueux et très dévoué

E. RENAN

Présentez à M^me^ de Gubernatis nos meilleurs souvenirs.

463

A la princesse Julie

Paris, 22 avril 1874

Chère princesse,

Votre dernière lettre m'a fait une grande joie et m'a montré avec quelle philosophie et quelle élévation vous savez accepter le devoir de la vie. Ici, nous allons bien, Ary parfois un peu faible, ma femme assez vaillante. L'hiver a été triste et c'est sans regret que nous partirons dans quelques jours pour notre petite retraite d'été à Sèvres. Quel temps que celui où l'on sait que l'attente même est vaine et où tout se résume en une impuissance absolue !

Nous avons beaucoup vu Hébert et vous pouvez croire si nous avons parlé de Cantalupo. Il se réacclimate à Paris ; son élection à l'Académie va tout à fait le rasseoir. Maury a eu quelques petites misères, mais pas bien graves. Il travaille beaucoup et s'enfonce de plus en plus dans ses créations avec sa rare activité.

Nous avons aussi vu quelquefois M^me^ Cornu, toujours courageuse, ferme, désintéressée, supérieure à son temps, ne soutenant sa frêle santé que par sa volonté de vivre pour le bien et le vrai. Quel admirable caractère ! quelle puissante et haute nature !

Comme vous, j'aurais préféré qu'on attendît pour les *Lettres* de Mérimée (1). La publication a eu du succès, mais

(1) *Lettres à une inconnue*, précédées d'une étude sur Mérimée par H. Taine, 2 vol., 1874.

pas précisément celui qu'il eût fallu désirer pour un tel écrivain. Il y a trop d'insignifiant et plusieurs des jugements ne sont pas pris d'assez haut. Mais quelques pages charmantes feront vivre ces deux volumes, dont assurément la gloire de Mérimée n'avait pas besoin.

J'apprends par une dépêche des journaux du soir que le prince Napoléon est à Rome. J'en suis enchanté ; j'étais peiné de le voir dans ces luttes où l'on s'use sans profit pour personne. Quelles bonnes heures il passera avec vous ! Vous êtes une des personnes du monde qu'il aime le plus et dont la parole peut lui faire le plus d'impression. Qui plus que nous désirerait voir ce grand esprit à la place qui lui convient et employant au profit de son temps et de son pays ses rares facultés ? Mais je ne crois pas que la voie qu'il cherche à se frayer soit la bonne. Elle est sans issue, et si elle menait à quelque chose, je ne sais si les vrais amis du prince devraient s'en réjouir. On ne peut rien fonder avec le parti démocratique révolutionnaire. Ce parti n'est pas disciplinable et, en dehors de sa chimère républicaine, on ne lui fera rien accepter.

Je suis comme vous avec anxiété le Père Hyacinthe. Il est si difficile, dans l'état actuel du catholicisme, de jouer en dehors de l'Église le rôle de réformateur. Son âme si belle et si pure lui fera trouver sa voie, mais je ne sais si ce milieu genevois sec et mesquin est bien ce qui lui va.

Gori a du savoir ; il a été pour moi extrêmement complaisant. J'ai appris que depuis mon voyage il s'est lancé dans des polémiques personnelles très regrettables. Comme je ne lui veux que du bien, j'en ai éprouvé un véritable chagrin.

Ci-joint quelques lignes pour Mgr Vecchiotti (1). Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux.

(1) Mgr Vecchiotti était un prélat romain d'idées libérales.

464

A Michel Amari

Sèvres, 27 mai 1874

Mon cher ami,

Ce que vous m'écrivez du bas-relief de Potenza m'intrigue beaucoup. D'après votre description, je croirais à un monument mithriaque. Malheureusement, je n'ai pas ici sous la main l'ouvrage de Lajard. M. Henzen (1) est, du reste, le meilleur juge à cet égard.

Quant à l'inscription, elle paraît, en effet, hébraïque carrée ou syriaque. On peut lire ברך (*brk*), ou כרד (*krd*), ou כרך (*krk*), ou ברד (*brd*). A la rigueur même, on pourrait prendre la lettre du milieu pour un *daletti*, le *resch* et le *daletti* se confondant tout à fait. La combinaison *brk*, rappelant la racine ברך, bénir, est celle vers laquelle on est porté.

Mais qu'est-ce que cela signifie dans le monument dont il s'agit ? C'est ce qui est pour moi tout à fait énigmatique. Je ne connais pas de monument mithriaque avec inscription hébraïque. J'inclinerais à croire l'inscription araméenne. Le vieil estranghelo et le vieil hébreu carré se ressemblent tellement pour certains caractères que, si l'inscription est très courte, on ne peut les distinguer. L'espèce de jonction qui se voit à droite du caractère du milieu est tout à fait dans l'analogie du syriaque. Mais que faire du syriaque à Potenza ? Le monument a-t-il été trouvé près de cette ville ? Aurait-il été apporté de Syrie ?

Merci d'avance pour l'inscription de Pantellaria. C'est probablement du néo-punique. Vous avez pu voir dans le *Journal asiatique* ce que je dis de l'inscription d'Éryx. Je l'ai laissée dormir depuis ; on voit mieux ces monuments en laissant l'œil se reposer un peu. J'ai cependant depuis

(1) Épigraphiste allemand (1816-1887).

découvert le ה de l'inscription, fait comme un R retourné (ꟈ), ainsi que cela a lieu en néo-punique.

Présentez nos meilleurs souvenirs à Mme Amari, et croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

465

A François-Marie Luzel

Sèvres, 24 juin 1874

Cher monsieur Luzel,

Merci pour votre beau et intéressant volume. Votre bonne lettre aussi m'a bien fait plaisir. J'ai parlé aujourd'hui au ministère de votre demande de souscription. On m'a déclaré ne l'avoir pas reçue. Écrivez donc de nouveau ; du reste, n'ayez aucun doute ; on vous prendra le même nombre que pour le premier volume. Cela va de soi.

Quant à l'Institut, envoyez de même votre second volume au concours des antiquités nationales, à moins que vous ne préfériez envoyer les deux volumes au concours du prix Gobert. Il ne serait pas impossible que vous eussiez le second prix Gobert, qui est, je crois, de 1 000 francs. Le premier volume est, il est vrai, par sa date, hors des limites du concours ; mais il serait rappelé par le deuxième. Tout ce qui tient au prix Gobert est bien aléatoire, le succès dépendant du hasard des concurrents et aussi un peu du hasard de la commission. Pour moi, je n'hésiterais pas à vous couronner ; mais je ne suis guère indiqué pour faire partie de cette commission. Consultez aussi M. d'Arbois de Jubainville, dont le jugement est si autorisé.

En ce qui concerne les pièces que vous avez omises, si la forme est inconvenante, vous avez eu raison. Vous pouvez faire un petit supplément à petit nombre, ainsi que cela s'est pratiqué pour beaucoup de publications de textes historiques.

Je vous félicite de votre noble conduite pour l'affaire de la justice de paix. Quel triste temps nous traversons ! Je ne doute pas qu'à *L'Écho de Morlaix* vous ne rendiez de grands services. En tout cas, nous autres Bretons, la satisfaction du devoir accompli nous suffit. Voilà pourquoi nous réussissons si mal en ce monde.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

466

Au vicomte de Cumont (1)

Sèvres, 18 juillet 1874

Monsieur le ministre,

Il n'est pas douteux que les outils déposés au khan français de Saïda sont la propriété du ministère de l'Instruction publique, qui seul peut en disposer. Ces outils ont tous été achetés sur l'argent de la mission qui m'était confiée. A mon départ de Syrie, je pensai qu'au lieu de faire revendre pour le compte de la mission lesdits objets, très difficiles à réunir en Syrie, et que pour la plupart nous avions dû faire venir de Marseille, il valait mieux les garder pour les explorations futures. Je les fis consigner dans le khan français de Saïda, comme dans le plus vaste édifice que la France eût en Syrie, et je les confiai à la garde de M. le consul général de Beyrouth, le priant de donner des ordres à son agent à Saïda, M. D..., pour que la conservation des outils fût assurée. M. D... est gardien du khan ; mais en réalité, c'est le consul général de Beyrouth qui est le vrai conservateur desdits objets pour le ministère de l'Instruction publique, qui seul peut les mettre à la disposition de qui il juge à propos. Il y a à cet égard un précédent. En 1864, étant parti pour l'Orient sans mission, et

(1) (Minute conservée.)

pensant qu'il me serait possible de faire quelques fouilles privées en Syrie, je priai M. Duruy de m'accorder l'autorisation d'user des outils déposés au khan de Saïda, ce qu'il voulut bien faire. Diverses circonstances m'empêchèrent ensuite d'user de cette autorisation.

Les outils déposés au khan consistent en pelles, pioches, brouettes, couffes, pinces, grosse pince, cric, et peut-être une tente. Je n'affirme rien pour ce dernier objet, car il provenait, je crois, de l'armée turque, et il a pu être repris.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, M. le ministre, que moi et mon excellent collaborateur, M. Gaillardot, qui fit les fouilles de Saïda, nous serons heureux de voir le matériel que nous avons préparé avec beaucoup de peine servir aux recherches d'une personne aussi dévouée à la science, aussi amie de la France que M. Carlo Landberg, et nous applaudissons d'avance aux découvertes intéressantes auxquelles, nous n'en doutons pas, il les fera servir

E. RENAN

467

Au Dr Gaillardot

Sèvres, 26 juillet 1874

Mon cher ami,

Enfin, tout est fini. La dernière livraison est mise en vente (1) ; l'ouvrage est complet. La voilà donc achevée cette entreprise où nous avons mis tant de prudence et de conscience. Laissez-moi vous serrer la main et vous dire combien il m'a été doux, dans cette longue collaboration, d'être associé à un homme tel que vous.

Thobois n'a pas disparu comme nous avions pu le craindre ; il est à Paris, la tête fort affaiblie, et rêvant de chimères, de ballons dirigeables, etc. Le pauvre homme !

(1) *Mission de Phénicie.*

Mme Cornu nous fit (bien malgré elle, du reste) un triste cadeau. Il y a pourtant des parties du travail que nul n'aurait faites mieux que lui.

Cette pauvre Mme Cornu a une maladie de cœur bien grave ; du reste, toujours la même, pleine d'ardeur pour le bien public, pour la grandeur de la patrie...

Je suis heureux que notre affaire soit liquidée avant les tristes temps qui se préparent. Tout va au plus mal. Il est probable que nous allons traverser une dictature Mac-Mahon-de Broglie, une dictature de généraux vaincus, sotte, bornée, cléricale, exposant la France aux plus grands dangers de guerre, destinée peut-être à finir comme le second Empire. La semaine qui s'ouvre va décider de tout cela ; mais le parti républicain est si maladroit que je crains qu'il ne perde les dernières cartes qui lui restent. Puissé-je être trop pessimiste !

468

Au Dr Suquet

Sèvres, 26 juillet 1874

Mon cher ami,

Voilà un temps énorme que nous ne nous sommes écrit ; mais nous nous devinons sans nous parler, et sûrement jamais ma tendresse ne sera douteuse pour vous.

La *Mission de Phénicie* est enfin terminée. Vous allez en recevoir les dernières livraisons. Jusqu'où avez-vous reçu ? Écrivez-le-moi pour que j'active l'envoi du ministère. Voulez-vous que je vous fasse envoyer par Lévy un exemplaire cartonné ? Vous me renverriez alors les livraisons que vous avez, pour ne pas dépareiller un exemplaire. *El-hamda lillah* (1) ! Que de fois j'ai cru que je ne finirais pas cette grande entreprise, qui me rappelle de si chers et si cruels souvenirs !

(1) Formule liturgique arabe : « Selon le bon plaisir de Dieu ».

Je suis heureux d'avoir liquidé cette affaire avant les tristes temps où nous entrons. Nous allons subir la plus honteuse des dictatures, une dictature de généraux vaincus, le despotisme d'une coterie et de la plus mesquine des coteries. Le maréchal ne gouvernera jamais avec le centre gauche ; borné et entêté, il ira aux coups de tête, plutôt que de modifier ses idées ou de se retirer. Albert de Broglie, avec son esprit subtil et sa réelle habileté politique, lui fournit les moyens d'aller « jusqu'au bout de la légalité », sans croire la dépasser. Tout est possible ; je désire me tromper. Mais, hélas ! jusqu'ici, dans mes prévisions les plus pessimistes, l'événement a prouvé que je ne l'étais pas assez.

Le cléricalisme est le fond de tout cela. Le parti clérical a renoncé à peu près au comte de Chambord, dont il voit l'impossibilité. Il met tout son espoir en un gouvernement Broglie-Mac-Mahon qui lui serait tout dévoué. Le parti matériellement conservateur, toujours superficiel, battra des mains, sans voir où on le mène. Pour moi, je suis persuadé que ce triste gouvernement, s'il se réalise, finira comme l'Empire. Il ne saura pas éviter la guerre, il s'y laissera engager sottement. Le parti républicain a encore assez de bonnes cartes entre les mains pour nous éviter ces malheurs, mais je doute qu'il sache les jouer. La semaine qui va s'ouvrir décidera de notre sort.

A part la tristesse du temps, nous allons assez bien. Noémi se porte bien et promet d'être belle. La santé de ma femme, dont nous nous sommes quelquefois entretenus avec inquiétude, s'établit et se consolide de jour en jour. Nous ferons dans quelques semaines une promenade en Suisse et dans le Nord de l'Italie, pour nous éventer un peu la tête. Écrivez-nous, pensez à nous, et croyez à notre meilleure amitié

E. RENAN

469

A Michel Amari

Sèvres, 7 août 1874

Mon cher ami,

J'ai reçu votre nouvel et très intéressant envoi. Mille fois merci ; voici ci-jointe une lettre pour M. Polizzi ; je n'ai pas trouvé grand-chose d'imprimé que je pusse lui envoyer. J'espère que ma lettre le satisfera.

Je ne savais pas que Derenbourg vous avait écrit. Ce qu'il vous a demandé est un peu prématuré. Néanmoins ce qui sera fait sera fait ; tout ce que Spano et Salinas nous enverront sera bien accueilli.

Quand vous aurez une bonne représentation du monument de Potenza où il y a trois caractères hébreux, envoyez-la-moi ; j'en suis fort intrigué.

Quant à l'inscription carthaginoise sur deux colonnes, je ne pousserai sûrement pas à ce qu'on enchérisse. Ce qui est important, c'est la découverte de ces monuments, et qu'on en ait une reproduction exacte ; la possession matérielle de l'objet importe médiocrement.

Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

Nous ferons dans quelques jours un petit voyage en Italie mais seulement dans le Nord et en guise de promenade.

Présentez nos meilleurs souvenirs à M^me^ Amari.

Avez-vous le commencement de ma *Mission de Phénicie* ? Si vous ne l'avez pas, je tâcherai qu'on vous l'envoie.

470

Au prince impérial (1)

Paris, 17 août 1874

Monseigneur,

En travaillant, durant les tristes années qui viennent de s'écouler, à l'achèvement de cet ouvrage (2), une des pensées qui me soutenaient était l'espoir d'aller moi-même le présenter à l'Empereur, votre père, en souvenir de la constante bienveillance dont il voulut bien favoriser l'entreprise scientifique à laquelle le livre est consacré. Puisque la mort m'a interdit de remplir ce devoir, permettez-moi, Monseigneur, de vous présenter ce volume pour que, déposé dans la bibliothèque de Votre Altesse, il vous rappelle un jour ce qu'il y avait dans l'Empereur votre père de goût pour les choses élevées, d'intérêt pour la science et d'amour de la vérité.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon plus profond respect

ERNEST RENAN

(1) (Collection Scheffer-Renan.)
(2) *Mission de Phénicie.*

471

A Max Müller

Sèvres, 26 septembre 1874

Cher ami,

Hier, en revenant d'un voyage de six semaines en Italie, j'ai trouvé votre aimable lettre du 19 août. Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous répondre. Déjà mon ami

M. Grant Duff m'avait fait parvenir une invitation pour le congrès. Malheureusement, à cette époque, le plan de notre petit voyage d'Italie était déjà tellement arrêté, nous avions donné sur différents points tant de rendez-vous, qu'il me fut impossible d'accepter cette aimable invitation. Je l'ai regretté, moins pour le congrès (je vous dirai tout à l'heure mes objections), que pour vous, pour Grant Duff, pour tant d'autres hommes éminents, pour Oxford, que je désire tant voir, pour l'Angleterre que je n'ai fait que toucher. Votre très bienveillante lettre a renouvelé nos regrets. Voir Oxford avec vous est pour nous une si belle perspective de joie que nous nous promettons bien, que, sauf l'imprévu, ce sera notre part de vacances l'année prochaine. Nous avons dit la même chose à Grant Duff. Je veux voir Oxford, le pays de Galles, le Cardigan, d'où sont partis nos Bretons des Côtes-du-Nord, dont je suis, les îles d'Iona, les culdées, où il y eut des vieux-catholiques si authentiques. Cette année, nous avions des obligations antérieures, provenant surtout de la mort de mon beau-frère à Venise, qui nous ont entraînés encore vers le Sud, mais l'an prochain il faudra un sort bien contraire pour que je ne passe pas le canal.

Comme je vous le disais tout à l'heure, si nous avions été libres, nous serions sûrement allés vous voir ; quant au congrès, vous avez pu remarquer que la plupart des orientalistes français sérieux se sont abstenus d'y aller. Ceci tient à plusieurs raisons. L'initiative de ce congrès a été prise l'an dernier à Paris dans un esprit de charlatanisme et de réclame que, sauf quelques exceptions, les membres les plus honorables de l'Institut et de la Société asiatique n'ont pu approuver. Vous avez pu remarquer que Mohl, Renier, Bréal, de Slane, Defrémery, Derenbourg, etc., se sont abstenus. Notre grand mal scientifique en France, c'est l'envahissement du charlatanisme, contre lequel nous avons peu de digues. Dans un congrès, nous n'en avons pas du tout. Comment empêcher tel intrigant de venir se poser en représentant de la science française, quand il ne faut pour cela ni vote, ni mission, ni mandat ? En pareil cas, l'audace, l'outrecuidance ont un trop beau

jeu. Et puis, cette façon de tambouriner dans les journaux, que les fondateurs du congrès de Paris ont mise à la mode, nous déplaît. Remarquez bien que ce que je dis ne porte pas contre les congrès en général, ni contre les excellents éléments qui sont venus du monde entier à celui de Londres, cette année, encore moins contre la manière parfaite dont ce dernier a été conduit ; mais cet instrument de progrès scientifique, dont je ne nie pas l'efficacité, n'est pas ce qui nous convient, à nous autres Français. C'est avec des mécanismes comme l'Institut, la Société asiatique, les missions et les publications du gouvernement, et surtout par les travaux individuels que nous pouvons rendre quelques services.

Présentez nos meilleurs compliments à M^me^ Müller, et croyez à toute mon amitié

E. RENAN

472

Au D^r^ Gaillardot

Sèvres, 30 octobre 1874

Mon cher ami,

J'ai été bien sensible à la douleur que vous avez éprouvée. Hélas ! je sais ce que c'est que de perdre sa mère ; voilà plus de six ans que j'ai perdu la mienne, elle me manque plus que le lendemain de sa mort. Je savais quelle affection, quel respect vous aviez pour la vôtre. Pauvre ami ! quelle triste école que la vie ! Vous voir, du moins, sera pour moi une grande joie. La perspective que vous nous en donnez, nous a été d'une grande consolation.

Demain, nous quittons Sèvres pour Paris. Je ne sais si nous recommencerons ce système de villégiature, qui a pour moi de gros inconvénients. Ces jours-ci, en particulier, j'ai été pris d'un rhumatisme très tenace au pied, qui ne m'a pas beaucoup fait souffrir, mais m'a considé-

rablement gêné. Du reste, la maison va bien et le travail aussi. Mon cinquième volume avance à ma pleine satisfaction.

L'avenir est plus triste que jamais. Si le septennat centre droit se continue, nous traverserons une pitoyable réaction cléricale. Vous croiriez à peine la sottise, la nullité qui dirige tout au ministère de l'Instruction publique. Et cela dans un moment où il faudrait tout renouveler ! Tout cela m'attriste extrêmement ; je n'ai de goût qu'à mes travaux. Notre pauvre pays est voué à de funestes erreurs qui le mèneront à une ruine près de laquelle ce que nous avons vu se trouvera avoir été peu de chose.

473

A la princesse Julie

Paris, 3 novembre 1874

Chère princesse,

Excusez mon silence plus long que d'habitude. Notre petit voyage de Suisse et d'Italie a été suivi de quelques soucis, de quelques petites misères. A ce moment même en vous écrivant, je suis encore un peu gêné d'un rhumatisme tenace, qui m'a pris au pied, me fait peu souffrir, mais m'empêche de faire un pas. Notre voyage de vacances, qui s'est borné à l'Italie du Nord, nous avait heureusement donné quelques bien bons jours. Mantoue et Parme sont les deux seuls points que j'aie vus cette année pour la première fois ; j'en ai été ravi. Je crois que maintenant ma conscience est en règle ; je ne vois plus dans cette admirable Italie qu'un seul point, Orvieto, que je n'aie pas visité.

Je travaille beaucoup ; j'achève mon histoire des *Origines du christianisme* ; il n'y a que cela qui console des tristesses du présent. Le désarroi est plus complet que jamais. C'est une agonie. Pauvre pays ! L'esprit

arriéré de ses classes dirigeantes et sa démocratie superficielle le tueront. La nullité de l'administration actuelle dépasse tout ce qu'il est permis d'imaginer ; il est certain, d'un autre côté, qu'on a rendu tout changement difficile et dangereux. Cela fait un cercle vicieux sans issue.

Nous sommes allés voir le prince et la princesse à Prangins ; depuis, j'ai revu le prince ici. Je suis sûr d'être d'accord avec votre cœur, chère princesse, en mettant l'amitié au-dessus de tous les déchirements de partis. Le prince a l'esprit grand et large, parfois aventureux. Sous l'Empire, l'Empereur, avec son tact parfait, lui laissait sa liberté ; pourquoi ne l'aurait-il plus ? Il y a du vrai dans ce qu'il dit maintenant comme dans ce qu'il disait alors. Le bonapartisme n'est rien, s'il n'est qu'une doublure de la légitimité. Napoléon Ier et Napoléon III ne sont pas arrivés en jouant uniquement la partie conservatrice ; ils sont arrivés en étant à la fois libéraux et conservateurs et en prenant dans les aspirations de leur temps ce qu'elles avaient de réalisable. M. Rouher est un grand avocat politique, mais ce n'est pas avec une politique toute négative et des finesses parlementaires qu'on fondera quelque chose. On se consolerait de cette impuissance dans un temps où la France ne serait pas menacée du dehors ; mais dans un temps où il faudrait tout renouveler pour n'être pas trop inférieurs à notre ennemi, cela fait frémir.

Ma femme a été bien sensible à votre bon souvenir. Elle vous envoie la photographie que vous avez eu la bonté de désirer. Nos enfants vont bien ; notre pauvre Ary grandit enfin ; nous espérons que son infirmité ne contristera pas trop sa vie. Noémi est grande et forte ; tous deux sont bons et aimants. Maury va bien maintenant ; il fait comme moi, il travaille.

Nous pensons que vous êtes encore à Mandela par ce beau soleil d'automne. Que Rome doit être belle ! Vivez en cette belle lumière, chère princesse, et croyez à nos sentiments les plus affectueusement respectueux

E. RENAN

474

A Michel Amari

Paris, 13 novembre 1874

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant le volume de Peruzzi, dont je vous remercie bien vivement. Vous nous tirez d'un grand embarras. Je vous remercie aussi d'avoir transmis ma lettre à M. Ubaldino Peruzzi. Le volume que vous m'envoyez portant une dédicace, je vous le renverrai soigneusement par M. Dumont. Si M. Peruzzi veut bien me procurer un volume, et qu'il vous l'adresse, vous me l'enverrez par le même intermédiaire. L'Institut a entamé l'affaire par les libraires ; laissons aller ; il est bon que la Bibliothèque de l'Institut possède aussi ce précieux ouvrage. Toutefois, je ne voudrais pas que M. Ubaldino Peruzzi donnât deux exemplaires. L'ouvrage doit être devenu rare, le libraire se le procurera comme il pourra.

Merci pour le petit calque que vous m'avez envoyé. Je n'y lis rien du tout, et je doute que ce soit phénicien. Bientôt nous vous ferons connaître au fur et à mesure nos *desiderata*. Dès à présent, ayez la bonté de tenir compte des déboursés que vous faites pour le *Corpus inscriptionum semiticarum*. Nous faisons tout le travail scientifique *gratis pro Deo ;* il n'est pas juste néanmoins que nous y mettions du nôtre ; nous avons des fonds pour cela.

Nous sommes enchantés de savoir que M^me^ Amari va très bien. Vos élections paraissent bonnes, et nous nous en réjouissons fort.

Votre bien affectionné

E. RENAN

475

A Charles Ritter

Paris, 21 novembre 1874

Cher Monsieur Ritter,

Pardonnez-moi d'avoir tardé à répondre à votre aimable lettre du 2 octobre. Ce n'est qu'hier que j'ai pu avoir un renseignement positif sur le projet de traduction de Zeller, par un de nos jeunes professeurs de philosophie. Ce renseignement est le suivant : le professeur en question, M. Boutroux, a repris son projet et a trouvé un éditeur ; il y a commencement d'exécution. Je le regrette en un sens car je suis sûr que personne ne fera ce travail aussi bien que vous l'eussiez fait. Votre science et votre activité sauront certainement trouver un emploi non moins utile. Que diriez-vous d'une traduction de Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom ?* C'est un bel ouvrage dont nous n'avons pas l'analogue. Je ne sais trop comment aborder Gregorovius. Alfred de Neumont a aussi un ouvrage en allemand sous le même titre, moins bien écrit, moins libre d'esprit, très savant néanmoins. Je connais Neumont et pourrais vous mettre en rapport avec lui. Mais le livre de Gregorovius est supérieur.

Notre voyage, commencé par le lac de Genève (et croyez que le plaisir de vous avoir vu compte parmi nos meilleurs souvenirs) s'est continué par Lucerne et le Saint-Gothard, et achevé par Mantoue, Venise et Parme. Mantoue et Parme m'étaient inconnus et j'y ai admiré quelques côtés nouveaux pour moi de l'art italien. Depuis mon retour, j'ai été un peu éprouvé. Une douleur rhumatismale, peut-être un peu goutteuse, au pied, m'a fort gêné durant près d'un mois, sans qu'il y ait eu souffrance bien sérieuse ni interruption de travail. Mon cinquième volume avance rapidement, je vois le jour où ce que j'ai regardé comme la

tâche de ma vie sera terminé. Je dirai alors bien volontiers : *Nunc dimittis*, surtout si quelques questions actuelles, en particulier le sort de la papauté après la mort de Pie IX, sont résolues. Je ne voudrais pas quitter ce monde sans avoir vu se dénouer cette grande partie-là.

Peut-être donnerai-je cet hiver un volume de fragments philosophiques, en partie déjà publiés, en partie inédits. Je n'ai encore à cet égard aucune résolution prise, et notre triste situation, si instable, ne permet guère d'en prendre.

Croyez, cher Monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueux. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments

E. RENAN

476

A X... (1)

Paris, 9 janvier 1875

Monsieur et savant confrère,

Hier, nous avons été si occupés tous les deux à l'Institut que j'ai manqué à (*sic*) vous parler d'une affaire qui me tient fort à cœur. Dominique Khadra, de Sarba, près Djouni, dont la famille a toujours été si hospitalière aux Français voyageant en Syrie, et qui m'a rendu de grands services dans ma mission, est en ce moment à Paris. Il voudrait recouvrer la protection française qu'il avait autrefois et qu'il a perdue à la suite des affaires de Karam. Il vous expliquera les détails. Je porte beaucoup d'intérêt à M. Khadra et j'ai gardé un excellent souvenir de l'activité et du zèle qu'il montra en 1860-1861 pour la mission. Cette

(1) Lettre communiquée par la famille Khadra.

pleine satisfaction, je l'ai constatée à plusieurs endroits de mon volume. Vous me ferez donc un vif plaisir si vous accomplissez un acte de justice en faisant pour M. Khadra tout ce qui est possible dans les circonstances où nous sommes.

Agréez, Monsieur et savant confrère, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

477

A Ernest Havet

Paris, 14 janvier 1875

Mon cher ami,

Je suis désolé d'avoir manqué à ce que vous croyez que je vous devais. Considérez ce qu'est un article rapide où tout n'est traité que par masses. J'ai omis de parler de livres entiers traitant le sujet *ex professo*. Excusez-moi donc de n'avoir pas mentionné quelques notes, importantes assurément puisqu'elles viennent de vous, mais où le sujet n'est traité que de profil. Je crois vous avoir assez prouvé l'estime que je fais de votre érudition, en soutenant de toutes mes forces votre candidature à l'Académie, pour que vous ne puissiez avoir aucun doute à cet égard.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

478

A François-Marie Luzel

Paris, 11 mars 1875

Cher Monsieur Luzel,

Votre lettre m'a fait un vif plaisir. J'y ai trouvé cette joie du devoir, ce goût de notre œuvre, qui nous soutient nous autres Bretons et nous fait rester toujours jeunes, tandis qu'il y a quelque chose de bon à faire. Continuez votre travail excellent de sauvetage sur ce monde près de périr. Vous avez éminemment ce qu'il faut pour cela, la bonne foi, le tact, le sentiment du peuple, l'amour du vrai. Vous avez là une vocation. Recueillez, recueillez toujours. Le temps de la publication viendra ensuite, et les moyens ne vous manqueront pas. Je parlerai à mes amis de la commission des antiquités nationales, qui, j'en suis sûr, vous seront favorables.

Quant à l'Imprimerie nationale, je m'étonne de ce qu'on vous a dit au ministère. Je ne croyais pas que les fonds fussent si fort engagés. Préparez toujours votre travail. Quand il sera prêt, j'en parlerai à M. Hauréau, directeur de l'imprimerie. Je crois qu'on pourra vous accorder au moins une partie des frais.

Permettez-moi maintenant de vous demander un renseignement. Nous avons renoncé cette année à aller passer l'été à Sèvres, comme nous en avions l'habitude. Ce système de villégiature était cette année trop gênant pour les études d'Ary et pour mes travaux. Nous aimons mieux aller passer deux ou trois mois au bord de la mer. Verriez-vous dans vos parages quelque chose qui pourrait nous convenir ? Il me semble qu'à Roscoff il y a de fort jolis endroits. Nous serions cinq personnes, ma femme, moi, nos deux enfants et ma belle-mère, M^me^ Scheffer. Nous amènerions au moins une domestique, et les deux, si nous devions tenir maison. Il est probable que nous ne viendrions pas seuls. Mon

confrère et ami, M. Berthelot, le chimiste célèbre, de l'Académie des Sciences, veut comme nous essayer cette année des côtes de Bretagne. La famille de M. Berthelot serait plus nombreuse que la nôtre. Nous pourrions demeurer ou ensemble ou séparément, selon l'occurrence. Enfin, ayez la bonté, cher ami, de me dire ce que vous regardez comme possible et comme pouvant être agréable. Croyez bien que l'une des raisons qui me font désirer que vous nous trouviez quelque chose de vos côtés serait la perspective de vous voir du même coup et de continuer de près les trop courtes relations que nous eûmes il y a quelques années.

Ce petit voyage de Hollande nous a été, en effet, d'une grande consolation. La sympathie pour notre pauvre pays nous a été depuis quelques années parcimonieusement mesurée. A Leyde, à La Haye, nous l'avons trouvée vive, profonde. Le monde reviendra à nous, si nous sommes sages et patients.

Croyez, mon cher Luzel, aux sentiments de ma plus sincère amitié

E. RENAN
rue Vaneau, 29

479

A la princesse Julie

Paris, 15 mars 1875

Chère princesse,

Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. Que de fois durant cet hiver, en passant rue de Grenelle, nous avons pensé à ces temps, déjà si éloignés, où vous y réunissiez une société choisie ! Une phrase de votre lettre nous a causé une vive joie, c'est celle où vous nous parlez de la possibilité d'un voyage à Paris. Puisse cette éventualité se réaliser bientôt ! Quelle fête ce serait pour tous vos amis !

Je suis bien aise que vous voyiez M. Dumont (1). C'est un jeune homme d'une grande distinction d'esprit et de cœur. Nous l'aimons beaucoup, surtout depuis que sa sœur a épousé un de mes meilleurs amis, M. Clément Chaplain, graveur en médailles, qui a la bonté de faire l'éducation artistique de notre petit Ary. Le pauvre enfant a beaucoup de dispositions, il dessine très bien. Je ne sais si M. Chaplain fera son avenir ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait à l'heure présente son bonheur. Sa gaieté nous console et nous enchante. Ah ! que les chances et les disgrâces de cette vie sont choses relatives !

Il faudrait être bien superficiel pour voir dans ce qui s'est passé un progrès véritable vers une solution des difficultés où est plongé notre pauvre pays. En un sens les complications sont aggravées, et il est plus délicat que jamais de vouloir rien prédire. On vous a dit vrai en ce qui concerne M. Thiers. Il y a quelque temps, sa politique était une politique de retour ; les derniers événements ont peut-être un peu modifié ses idées. Il semble méditer un voyage en Égypte et en Grèce, peu conciliable avec les visées d'une ambition immédiate ; son activité est toujours très grande ; son esprit curieux et ouvert a quelque chose de très attachant, même quand on y trouve des lacunes et des partis pris.

Notre cher prince va bien. Il me semble moins circonvenu par ces démocrates peu sincères qui, sans faire illusion à un esprit aussi éclairé que le sien, pouvaient lui faire commettre bien des fautes. Je nourris toujours l'espérance que le prince impérial, arrivé à l'âge d'homme, réparera tout cela. On n'a pas été à une certaine époque pour le prince ce qu'on aurait dû être. Le prince Napoléon n'a jamais prétendu nier les droits du prince impérial ; le prince impérial aurait besoin du prince Napoléon comme l'Empereur avait besoin de lui. La paix se fera par-dessus la tête de ceux qui ont cherché à les séparer. La force des choses fera tomber ces petites querelles où je regrette que le prince se soit laissé emporter, mais où l'on a tort de le pousser.

(1) Albert Dumont, organisateur et premier directeur de l'École française de Rome.

Flaubert et Maury vont bien. Flaubert un peu attristé du peu de succès de sa *Tentation de saint Antoine*. Il avait rêvé le succès de *Madame Bovary* pour cette œuvre bizarre qu'il aurait dû réserver à un petit nombre d'érudits capables de l'apprécier. L'avez-vous lue, chère princesse ? C'est malsain, souvent mauvais, mais souvent aussi plein d'un étonnant sentiment historique et d'une haute poésie. Mais le lecteur bourgeois est bien excusable de ne pas s'y intéresser.

Vous suivez sûrement avec intérêt la fortune de M. Buffet (1). Je ne la crois pas de longue haleine ni de haute portée. Le souffle manque. Cette politique purement négative n'ayant qu'un seul but, c'est que le pays reste tranquille, est tout à fait insuffisante. Sûrement la base conservatrice est nécessaire, mais il faut sur cette base bâtir quelque chose ; il faut répondre à tant d'aspirations justes en partie, opérer tant de réformes nécessaires. Et puis quelle ignorance, dans ce parti, de l'Europe et de l'ensemble du siècle ! Vous êtes admirablement placée à Rome, chère princesse, pour jouir de ce grand spectacle. N'est-il pas étrange que Rome soit encore le centre des plus grandes affaires de notre temps ? Vous verrez des événements extraordinaires et que je vous envie de pouvoir étudier de près. Les rapports de l'Italie et de la papauté avec les autres États, surtout avec l'Allemagne, amèneront les crises les plus neuves et les plus inattendues.

Cette pauvre M^me^ Cornu ne va pas bien ; je suis inquiet. J'ai eu il y a quelques jours une vraie joie, c'est d'aller voir la Hollande, pays qui nous est si sympathique, et d'y revoir la reine dont vous connaissez sans doute l'esprit et le cœur si élevé, si français (2).

Recevez, chère princesse, notre hommage à tous ; croyez à mes plus rares sentiments et présentez mes respects à M. le marquis de Roccagiovine

E. RENAN

(1) André Buffet (1857-1909), royaliste, fut banni à la suite d'un complot. Il devint en 1898 directeur du bureau politique du duc d'Orléans.

(2) Au cours du voyage à La Haye dont Renan parle dans sa lettre du 11 mars 1875, il vit souvent la reine Sophie des Pays-Bas.

480

A François-Marie Luzel

Paris, 21 mars 1875

Cher Monsieur Luzel,

J'ai tardé à vous répondre ; car nous avions formé le projet M. Berthelot et moi d'aller passer nos vacances en vos parages. Or voilà que tous deux nous sommes forcés de surseoir. Nous sommes bien peu libres, et je ne sais si ce sera cette année que nous échapperons au laminoir de cette vie de Paris. Attendons. Merci pour vos excellents renseignements. Je vous écrirai s'il y a lieu de continuer l'affaire, et peut-être quelque jour vous tomberons-nous à l'improviste à Morlaix.

Croyez en tout cas à ma vive amitié

E. RENAN

481

A X... (1)

Paris, 27 mars 1875

Cher confrère,

Vous avez raison de suivre la règle de l'orthographe reçue pour les noms célèbres, tout à fait francisés, entrés dans notre langue. C'est la règle que je suis aussi. Il en est des noms d'hommes comme des noms de lieux. Or personne n'a osé s'imposer d'écrire dans un récit historique *London, Kœln*, pour Londres, Cologne, etc.

(1) Lettre communiquée par le président Robert Schuman en 1957.

Si les noms d'*Annibal, Asdrubal, Amilcar* étaient des noms obscurs, non déjà francisés par les historiens, il faudrait écrire *Hannibal, Azroubaal, Ahmilcar* ou *Abmilcar* (car la forme latine *Amilcar* répond à deux noms puniques, l'un signifiant « frère (*ah*) de Melkorth », l'autre « serviteur (*abd*) de Melkorth », tous deux constatés par les inscriptions carthaginoises). Mais voyez dans quelles discussions philologiques on s'engage par un tel procédé. Conservons les formes que nous ont données les Grecs et les Latins, sauf à donner en note les étymologies puniques. L'aspiration initiale de *Hannibal* est très forte ; au contraire l'aspiration initiale de Asdrubal est faible, et on ne doit jamais la rendre par un *h*. C'est *l'ayin*, propre aux langues sémitiques et qu'on omet, sauf certains cas, dans les transcriptions. *Hasdrubal, Hamilcar* sont de vraies fautes.

Votre bien dévoué confrère

E. RENAN

482

Au Dr Gaillardot

Paris, 15 mai 1875

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; vous me pardonnerez ; l'hiver à Paris, on est si peu libre ! Vos bonnes lettres nous ont fait une grande joie, quoique nous ayons vu avec peine s'éloigner la date où nous pouvions espérer de vous voir. Puissiez-vous nous apprendre bientôt que vous nous arrivez et que nous reprendrons à loisir nos longs entretiens d'autrefois !

A l'heure où je vous écris ces lignes, cette pauvre Mme Cornu a probablement cessé d'exister (1). Hier déjà, on l'avait crue morte et sa vie n'est plus que la dernière

(1) Mme Cornu est morte le 16 mai.

étincelle d'un flambeau qui s'éteint. C'est un noble cœur de moins. Quelle élévation de cœur et d'esprit ! Quel patriotisme épuré ! Quel désintéressement ! Sans ses amis, elle eût été exposée à une véritable pauvreté, elle qui a manié des millions ! Ses derniers jours ont été très douloureux : l'organisme était décomposé et la vie résistait toujours dans cette tête puissante et lucide. Son courage et sa philosophie ne se sont pas démentis un moment. Elle a empêché beaucoup de mal ; elle a fait du bien et voulu en faire plus encore. Peu de personnes avaient le droit de quitter la vie avec plus de calme et de sérénité (1) !

La situation s'est sérieusement améliorée à l'intérieur ; mais un gros orage a failli éclater au dehors. Le danger paraît conjuré pour le moment. Toutefois, il ne faut pas oublier que notre grand ennemi M. de Bismarck, appuyé du parti militaire allemand, veut la guerre immédiate pour écraser la France qui se relève trop vite à leur gré. Je crains que le malheur ne soit que différé. Il faudrait une prudence et une habileté consommées pour contremine ces intrigues; malheureusement, ces qualités n'ont pas précisément élu domicile à l'hôtel de la présidence, à Versailles. Attendons et travaillons toujours.

(1) Dix jours plus tard, Renan fit un article sur Mme Cornu (*Feuilles détachées*, O. C. II, 1113) où on retrouve plusieurs phrases de cette lettre.

483

A Mme Raffalovitch

Mercredi matin
[18 ou 19 mai 1875]

Chère Madame,

Cornélie n'ira pas ce matin déjeuner avec vous. Nous avons un bien triste devoir à remplir, celui d'assister aux funérailles de cette pauvre Mme Cornu. Surprise à l'impro-

viste, elle me charge de l'excuser près de vous et de vous dire toute son amitié. La mienne, je vous assure, égale la sienne.

E. RENAN

Cornélie vous demande un petit mot pour savoir quand elle pourra retrouver la bonne fortune qu'elle perd ce matin.

484

A Charles Ritter (1)

Paris, 9 juin 1875

Cher ami,

J'ai reçu il y a quelques jours cet excellent essai sur les noms de famille (2) et je l'ai lu avec le vif intérêt que m'inspire le sujet ; mais je ne savais pas que l'auteur fût votre frère. Ayez la bonté de lui transmettre mes remerciements et mes félicitations. La méthode est la bonne, la seule bonne et monsieur votre frère a profité de l'excellent terrain sur lequel il travaillait pour introduire beaucoup de faits nouveaux dans la science. Voilà une contribution excellente à ces belles études romanes qui sont une gloire de notre temps.

Mon dernier volume allant jusque vers 140 avance. Peut-être formera-t-il deux tomes ; car il s'y trouvera un copieux index de tout l'ouvrage et je crains que ce ne soit un peu gros. La matière, à cette date, est difficile, souvent ingrate. Il y a cependant des problèmes de premier intérêt, la rédaction des Évangiles, la constitution d'une orthodoxie et de l'épiscopat ; tout cela est long, compliqué ; néanmoins, j'espère bien que 1876 verra le complet achèvement de mon travail.

(1) Les deux premiers alinéas de cette lettre ne sont pas publiés dans le livre de Ch. Ritter. (Coll. Scheffer-Renan.)

(2) *Les noms de famille*, 5e fascicule de la « Collection philologique ».

Je pense souvent à votre beau lac, si frais, si limpide, par les jours brûlants que nous avons ici. Nous n'allons pas à Sèvres cette année ; mais vers le 1er juillet, nous irons au bord de la mer en Normandie. Peut-être pour y occuper le temps, achèverai-je quelques essais philosophiques que je réunirais en volume l'hiver prochain (1). Sans tarder aussi, je donnerai une traduction de l'*Ecclésiaste* avec une étude (2). J'en ai fait l'objet de mon cours cette année et j'y ai pris beaucoup de goût. L'auteur était un vrai sage et sur une foule de points, nous ne pouvons dire mieux que lui.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

(1) *Dialogues et fragments philosophiques*, O. C. I.
(2) Elle ne parut qu'en 1882. O. C. VIII.

485

A l'impératrice Eugénie (3)

[juin 1875]

Madame,

Votre Majesté a probablement appris la mort d'une personne qui portait à l'empereur Napoléon III l'amitié la plus vive et qui avait pour Votre Majesté et pour S. A. le prince impérial les sentiments du plus profond et du plus respectueux attachement. Mme Hortense Cornu est morte dans sa maison de Longpont le 16 du mois dernier. Je crois devoir faire connaître à Votre Majesté un des codicilles de son testament par lequel cette digne et fidèle amie exprime ses dernières volontés relativement aux nombreuses lettres que S. M. l'Empereur lui avait adressées surtout dans les années 1840.

Quand le délai fixé pour la publication sera venu, je

(3) (Brouillon conservé. Coll. Scheffer-Renan.)

demanderai à Votre Majesté et à S. A. le prince impérial les autorisations qu'a stipulées Mme Cornu, trop heureux de contribuer à un travail qui, dans le secret d'une correspondance intime, montrera Napoléon III tel qu'il était, bon, noble, affectueux, toujours préoccupé des intérêts les plus élevés de la France et de l'humanité.

Je dépose aux pieds de Votre Majesté...

486

A Michel Amari

Paris, 16 juillet 1875

Mon cher ami,

Voir la Sicile avec vous, et du même coup porter un hommage sympathique aux institutions italiennes, voilà deux bonnes fortunes auxquelles je serais bien fou de renoncer. J'accepte donc, et de grand cœur. Mais c'est le cas d'ajouter *Inch' Allah!* Figurez-vous, en effet, que votre chère lettre m'a trouvé malade, cloué depuis trois semaines sur mon lit, ou sur mon fauteuil par un maudit rhumatisme goutteux, qui déjà l'automne dernier m'avait tourmenté. Les douleurs sont presque passées, et il n'y a plus que la gêne. Je suis tout à fait porté à croire que dans un mois je serai tout à fait rétabli. Il y a plus, je suis persuadé que le meilleure remède à ces misères est de respirer votre air si vivifiant, si tonique. Cependant, saisi comme je le suis par la griffe de ce *Scheitan*, je suis obligé de ne former des projets que sous condition. Croyez, mon cher ami, qu'il faudra que je sois bien empêché par la fatalité pour que je ne me rende pas à votre invitation si pleine de cœur.

Maintenant avez-vous un peu sondé le terrain politique ? Ne croyez-vous pas que les manifestations pour ou contre puissent avoir de l'inconvénient ? Ne craignez-vous pas que les haines cléricales et anticléricales n'en soient envenimées ? Je livre l'appréciation de tout cela à votre tact.

Si vous me dites : venez, j'irai ; mais tâtez bien le pouls à la situation ; dites-en, si vous voulez, un mot à Bonghi (1) ou à toute autre personne ayant la main à la barre du gouvernail. Pour rien au monde, je ne voudrais être une cause d'embarras et nous sommes trop philosophes pour ne pas nous parler avec une entière franchise.

La pensée que, dans un mois, je serai peut-être près de vous voir m'a tout rajeuni, et il me semble que, depuis ce matin, ma guérison a fait des pas de géant. Ma femme résiste encore à venir ; mais je l'entraînerai. Quel dommage que M^me^ Amari ne puisse pas venir ! Présentez-lui nos compliments les plus affectueux et croyez, cher ami, à notre plus vive amitié

E. RENAN

(1) Ruggiero Bonghi (1826-1895), philosophe et professeur, un des chefs du parti modéré, était alors ministre de l'Instruction publique.

487

A Michel Amari

Houlgate (Calvados), 4 août 1875

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre et la lettre du *Sindaco* (2). C'est pour moi une vraie fête de me rendre à votre belle réunion. Je réponds aujourd'hui même au *Sindaco*.

Un de mes meilleurs amis, qui est en même temps le fleuron de notre jeune école, Gaston Paris, désire vivement aller à votre congrès. Il en rendrait compte dans les *Débats*. C'est un esprit excellent, libéral, éclairé. Il est très lié avec M. Pitré, et est en train de faire un article sur la collection des contes siciliens de ce dernier, pour le *Journal des Savants*. Il a écrit à M. Pitré pour recevoir une invitation. En lui étant favorable, vous serez sûr d'avoir à votre congrès un de nos esprits les plus distingués.

(2) Mot italien qui veut dire commissaire (du Congrès).

Quand serez-vous à Palerme ? Nous voudrions le savoir. Voici pourquoi. Le départ direct de Marseille pour Palerme, que nous préférerions à quelques égards, part le 20, ce qui nous mettrait à Palerme, je pense [*Inachevé*]. C'est bien tôt. Si dès le 23 ou le 24, vous deviez être à Palerme, nous n'y verrions nul inconvénient, au contraire. Si vous n'y devez être que le 27 ou le 28, l'attente sera un peu longue. Écrivez-moi un mot dès que vous serez fixé à cet égard.

Je suis toujours bien perclus. Ce diable de rhumatisme est d'une ténacité incroyable. Mais il faudrait qu'il fût bien obstiné pour m'empêcher de réaliser mon projet. On me conseille, après Palerme et la Sicile, les eaux d'Ischia, qu'on dit très efficaces. Puis nous irions passer une quinzaine à Rome. Croyez que notre plus vif plaisir sera d'être où vous êtes et de passer quelques bons jours avec vous et M^me^ Amari. Croyez-moi bien votre très affectueux

E. RENAN

Nous sommes ici au bord de la mer, mais vous pouvez toujours continuer à m'adresser vos lettres à Paris.

E. RENAN

488

Au D^r^ Gaillardot

Houlgate, 10 août 1875

Mon cher ami,

Quelle surprise charmante vous nous avez faite, et quels regrets de ma part que je n'aie pas su plus tôt votre arrivée ! Oui, il est probable que le 16 août j'arriverai à Paris. Mais cela n'est que probable. Je suis pris depuis six semaines d'un rhumatisme goutteux, qui fait qu'à tous mes projets, je suis obligé d'ajouter : *Inch'Allah*. Ce qui serait bien

mieux, c'est que vous vinssiez ici. Partant, je suppose, jeudi matin à 9 heures, vous passeriez avec nous la soirée et la nuit (nous avons une petite cabine de chalet à vous offrir). Le lendemain matin, vous repartiriez et seriez à Paris vers 5 heures et demie. Il va sans dire que si vous pouviez nous donner davantage, ce serait bien mieux encore. Je serais justement enchanté de causer avec vous de mes misères et d'avoir vos conseils.

Si vous ne pouvez venir, je ne perds sûrement pas l'espérance de vous voir à Paris le 16 ou les jours suivants ; mais je ne puis être certain de rien. Mon plan était de partir vers le 20 pour Palerme où je dois assister à un congrès, après quoi j'aurais fait avec mon ami Amari un voyage en Sicile, puis une cure d'eaux à Ischia. Mais mon indisposition se prolonge tellement que tout devient douteux pour moi. Quoique je ne souffre presque plus, je ne puis marcher, et certainement je ne pourrais pas partir dans l'état où je suis. Serai-je rétabli d'ici à cinq ou six jours ? C'est possible, mais le contraire est possible aussi. Il se peut que je sois cloué ici pour des semaines encore. Alors, je renoncerais nécessairement à Palerme (le congrès a lieu le 29 août), et je tâcherais plus tard de gagner Ischia ou tout autre point d'eaux méridionales.

Tâchez donc de nous venir voir ici ; sans cela il n'est pas sûr que nous nous voyions et j'en serais désolé. Pour venir ici, on prend à la gare Saint-Lazare un billet pour Trouville (départ à 9 heures du matin). De Trouville, il y a des voitures qui vous mèneront à Houlgate en une heure un quart. Avertissez-nous d'avance et nous nous arrangerons pour qu'à Trouville toutes les difficultés vous soient aplanies.

Ma femme est au moins aussi désireuse que moi de vous revoir. Venez, restez-nous deux ou trois jours. Houlgate est charmant ; on ne saurait voir quelque chose de plus frais, de plus agréable.

489

A Jules Mohl

Houlgate, 11 août 1875

Mon cher ami,

Effectivement, je ne puis terminer la correction des épreuves de mon rapport qu'à Paris, ayant diverses recherches à faire à la Bibliothèque de l'Institut et aussi peut-être dans la vôtre. Vous avez bien fait néanmoins, de me faire envoyer les épreuves. Je vais les relire ici, si bien que ce que j'aurai à faire à Paris sera très peu de chose.

J'arriverai à Paris demain en huit, jeudi 19 août au soir. Vendredi 20, je ferai toutes mes recherches et vous livrerai les épreuves bonnes à mettre en pages. Berger pourra se charger ensuite de revoir les secondes épreuves et de donner le bon à tirer.

Dimanche 22, je partirai pour Palerme. Je vous ai dit, je crois, que je m'étais laissé entraîner par Amari à aller au congrès de Palerme quoique je sois aussi peu que possible amateur de congrès, mais le voyage qu'on nous promet à Ségeste, à Sélinonte et à Agrigente m'a tenté. De là, j'irai aux eaux d'Ischia voir si ce volcan éteint veut donner à mes mauvaises pattes un peu de cette chaleur dont elles n'ont plus assez. Je serai de retour à Paris le 1er novembre.

J'espère bien vous trouver à Paris le vendredi 20. Si le prix Fould n'est pas encore réglé, tâchez que la commission se réunisse ce jour-là.

Je ne peux pas dire que les bords de la Manche aient fort avancé mon rétablissement. Je ne souffre plus, mais je marche fort mal. Un âpre vent de mer contre lequel notre frêle chalet me défendait mal m'a causé, il y a une

huitaine, une rechute qui m'a fait perdre ce que j'avais gagné. Enfin, je puis maintenant travailler à ma guise, et c'est là un point capital.

Croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

490

A Gaston Paris

Houlgate, 11 août 1875

Mon cher ami,

J'ai enfin tous les éléments nécessaires pour combiner notre itinéraire et mes misères rhumatismales paraissant aussi toucher à leur terme, voici le plan auquel nous nous arrêtons.

Partir de Paris le dimanche 22. Passer la nuit de lundi à mardi à Turin. Mardi soir 24, prendre à Gênes le bateau de la C^ie^ Florio [?], qui nous mettra à Palerme le vendredi 27.

Cela vous va-t-il ? Nous l'espérons. Vous comprenez que la meilleure partie de notre plaisir sera de voyager avec vous. En partant le 20 de Marseille, nous aurions eu trop d'attente à Palerme et nous eussions été bien pressés avant le départ.

Aujourd'hui même j'ai reçu une lettre d'Amari. Il est enchanté que vous veniez. Le *Sindaco* vous enverra votre lettre d'invitation à Paris, poste restante. Tenez-la pour reçue.

Ma femme et moi sommes ravis de la perspective de ces deux beaux mois que vous voulez bien nous rendre plus charmants encore en venant avec nous. Nous serons à Paris le jeudi 19 au soir, au plus tard.

Au revoir, et puis *oultrée, oultrée !* (1)

E. RENAN

(1) En vieux français : en avant

491

A la princesse Julie

Houlgate, 17 août 1875

Chère princesse,

Votre bonté pardonne à ceux de vos amis qui ne vous écrivent pas aussi souvent qu'ils le voudraient. Elle ne mesure pas l'amitié au nombre des lettres. Le mauvais état de ma santé me servira d'ailleurs d'excuse. Voilà deux mois que je suis pris d'un rhumatisme goutteux, qui m'a fait beaucoup souffrir. Maintenant les douleurs ont cessé, mais je marche encore assez mal. On m'a conseillé un voyage dans les pays méridionaux et une cure d'eaux dans les mêmes parages. Cela m'a décidé à accepter une invitation qui m'a été adressée pour assister à un congrès qui doit avoir lieu à Palerme. J'y dois rencontrer mon ami le sénateur Michel Amari et faire avec lui un voyage à ces monuments de Sicile que j'ai toujours tant désiré voir. Puis j'irai probablement faire une cure d'eaux à Ischia. Mais peut-on passer si près de Rome sans s'y arrêter ? Nous sommes incapables d'une si mauvaise action. Nous irons y passer une semaine au mois d'octobre, et j'espère qu'il nous sera donné, chère princesse, de vous y présenter nos devoirs. Ce beau rêve nous fait oublier plus d'une triste journée. Nous partirons dimanche soir de Paris et, le mardi 24, de Gênes pour Palerme.

J'ai bien pensé au chagrin que vous avez éprouvé comme nous tous de la mort de cette pauvre M^me^ Cornu. Quel trésor de dévouement et de patriotisme il y avait dans le cœur de cette femme admirable ! Elle m'a donné une marque de confiance dont j'ai été bien touché. Elle m'a légué le soin de publier, au bout de dix ans, les lettres à elle adressées par l'Empereur (1). Il y a dans ces lettres,

(1) L'ex-impératrice Eugénie ayant refusé l'autorisation, ces lettres ne furent publiées qu'en 1937 par Marcel Emerit.

surtout dans celles datées de Ham, des pages fort belles qui feront envisager le caractère de l'Empereur sous un jour tout nouveau. On verra dans l'abandon de ces lettres toutes privées ce qu'il y avait au fond de l'âme de l'Empereur de sentiments libéraux, de goût pour le bien, d'ardeur pour le progrès des lumières et de la civilisation. Ah ! quel deuil éternel, Madame, qu'une semaine de vertige ait détruit tant de bien accompli ! Quand je pense que tout cela est venu d'un entourage présomptueux, médiocre, ignorant, je ne peux désirer voir revenir cet entourage, voir recommencer l'empire sans celui qui en corrigeait les défauts, sans l'Empereur.

L'avenir de ce pauvre pays est plus triste que jamais. Un retour au passé est impossible, au moins pour le moment, et il est bien difficile de croire au succès de la tentative républicaine, après tant d'expériences qui en ont montré la caducité. Je crois cependant qu'il ne faut rien faire pour la contrarier. Les menaces du dehors ne sont pas moins inquiétantes. Il faudrait pour sortir du mauvais pas où nous sommes une prudence consommée. Comment attendre tant de sagesse d'un pays tout entier ?

Veuillez présenter mes respects à M. le marquis de Roccagiovine et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus dévoués, les plus affectueux, les plus élevés

E. RENAN

492

A Hippolyte Taine

Houlgate, 17 août 1875

Mon cher ami,

Il faut que je vous explique comment nous n'irons pas vous voir cette année sur le bord de votre lac, ainsi que nous nous l'étions promis. Mes douleurs rhumatismales et goutteuses ont été singulièrement persistantes. A l'heure

qu'il est, j'en suis à peine débarrassé et la possibilité d'une cure d'eaux à Aix m'est à peu près enlevée. Un voyage dans le Midi et une cure d'eaux napolitaines ou siciliennes a paru à quelques-uns de mes amis de la Faculté de Médecine un meilleur parti. J'ai donc accepté une invitation qui m'a été adressée pour un congrès à Palerme. J'ai les congrès en horreur, mais il y aura là mon ami Amari, l'homme qui connaît le mieux la Sicile, et puis on nous promet un voyage à Ségeste, à Sélinonte, à Agrigente, c'est-à-dire à toutes les belles antiquités de la Sicile, dans des conditions excellentes. J'espère que le Midi me fera ce qu'il me fait toujours, qu'il me tonifiera et me rendra toute ma force. Après le voyage de Sicile, je ferai probablement une cure d'eaux à Termini, ou à Ischia ; puis quelques bonnes *ottobrate* à Rome, et j'espère revenir réparé, recrépi pour l'hiver prochain. Hélas ! nous arrivons à un âge où nous avons besoin de restauration. Berthelot veut qu'on reste tranquille et qu'on ne livre rien au hasard thérapeutique. Pour moi, je trouve qu'il vaut mieux tenter des expériences que d'accepter trop tôt une diminution de son activité.

On me dit que vous travaillez vigoureusement, ce qui ne m'étonne pas. J'attends votre livre avec d'autant plus d'impatience que, pendant les jours où j'ai pu lire, mais non écrire, j'ai relu d'un bout à l'autre l'histoire de M. Thiers. Je vous dirai plus tard les idées qui me sont venues. J'ai utilisé ces jours où je ne pouvais travailler à mes *Origines du christianisme*, à revoir des *Dialogues philosophiques* que j'écrivis à Versailles pendant la Commune. J'hésite un peu à les publier. Cela n'est bon qu'à faire penser, et c'est là un exercice devenu dangereux. Ah ! quel vilain temps que celui où nous sommes !

Je me promets grande joie de revoir ces belles côtes lumineuses et ces mers bleues. Présentez à M^me^ Taine l'expression de nos sentiments les plus élevés d'attachement. Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

Assurez M. Denuelle de ma respectueuse affection.

493

A la princesse Julie

Casamicciola (Ischia),
27 septembre 1875

Chère princesse,

Notre voyage s'avance et nous le voyons s'avancer sans regret, puisqu'il ne se terminera pas, j'espère, sans que nous ayons eu le plaisir de vous voir et de causer avec vous. Notre excursion en Sicile a été pleine de fatigues, mais ces fatigues ont été amplement récompensées par l'immense intérêt du pays. Les antiquités grecques valent presque celles d'Athènes et la sympathie qui nous a été témoignée nous a profondément touchés. Bonghi a été pour nous d'une courtoisie charmante. Le caractère sicilien a ses défauts, mais il a de si belles parties, tant d'ardeur, tant de chaleur pour les belles choses, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Nous sommes venus directement de Messine à Ischia, sans nous arrêter à Naples. Je désirais vivement faire ici une cure de bains pour me débarrasser de ce rhumatisme goutteux qui me tourmente depuis dix-huit mois. J'ai commencé et je suis très satisfait du résultat. J'espère quitter Ischia non seulement débarrassé de mes misères (ce premier point est déjà acquis), mais fortifié pour l'hiver prochain, et délivré pour quelque temps de ces douleurs qui me sont surtout pénibles par la perte de temps qu'elles entraînent.

Nous avons reçu votre chère lettre du 5 septembre dans le port de Naples, déjà embarqués pour Ischia et engagés pour un hôtel, si bien que nous n'avons pu accepter l'aimable proposition de Hébert. Mais nous avons été bien heureux de trouver ici cet excellent ami. Nous sommes assez voisins, quoique n'étant pas dans le même hôtel, et nous passons ensemble des heures bien agréables. Nous faisons surtout des promenades délicieuses dans notre petite île, qui est vraiment un paradis terrestre. Ai-je

besoin de vous dire, chère princesse, que c'est de vous et de Mandela que nous parlons toujours avec le plus de plaisir et d'affection ?

Nous resterons ici jusque vers le 7 octobre. Nous passerons ensuite un jour à Naples et vers le 9 nous serons à Rome. Puisque vous êtes assez bonne pour me permettre d'aller vous voir à Mandela, nous irons certainement et nous nous en faisons une fête. Dès que nous irons à Rome, nous vous écrirons.

E. RENAN

494

Au Dr Gaillardot

Casamicciola (Ischia),
Maison Zavota,
27 septembre 1875

Mon cher ami,

Conformément à votre indication, je vous écris par notre consul général. Nous sommes à Ischia jusque vers le 7 octobre. Si donc vous partez de Marseille le 30 septembre, la chose est toute simple. Si vous faites séjour à Naples, avertissez-moi et nous vous joindrions ici ou à Naples. Si vous ne faites que passer, télégraphiez-moi et j'arriverai à Naples le plus vite possible.

Si vous ne partez que le 7 octobre, le cas est plus difficile. Le 9 ou le 10, nous devrions être à Rome. Mais certes, si nous étions sûrs que vous dussiez arriver, nous vous attendrions.

Le voyage de Sicile s'est heureusement effectué et les eaux me font beaucoup de bien. Nous désirons vivement, ma femme et moi, que cet agréable voyage ne se termine pas sans que nous vous ayons serré la main.

495

Au Dr Gaillardot

Naples, octobre 1875

Mon cher ami,

Samedi dernier, nous sommes revenus d'Ischia à 9 heures du matin, pensant vous trouver à Naples. Grande a été la déception. Que voulez-vous ? il était écrit que nous ne nous verrions pas cette année. Nous serons à Rome jusqu'au 23. Passé ce moment, écrivez-nous à Paris, où nous serons vers le 1er novembre. Croyez-nous avec mille regrets, vos bien bons amis.

496

A la princesse Julie

Rome, 14 octobre 1875

Chère princesse,

Hier, nous sommes arrivés au palais Roccagiovine, quand vous étiez déjà partie. Puisque vous êtes assez bonne pour nous permettre d'aller vous voir à Mandela, nous venons nous mettre à votre disposition. Nous resterons à Rome jusqu'au 22 à peu près. Le jour que vous nous indiquerez sera le nôtre. Nous avons quitté Hébert à Ischia, non sans regrets. Il n'a pas encore fixé l'époque de son départ. Il se plaît infiniment à Ischia et y travaille beaucoup. Sa compagnie nous a été bien agréable pendant les trois semaines de séjour que nous avons fait dans cette île charmante. Nous vous conterons tout cela à Mandela ; croyez, en attendant, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueusement dévoués.

497

A la princesse Julie

Rome, 18 octobre 1875

Chère princesse,

Je reçois votre très aimable lettre. Après-demain mercredi, nous partirons pour Mandela. Nous serons, je pense, à Tivoli vers midi. M. Rosa (1) nous a dit ce matin que probablement il viendrait avec nous mercredi. Ce sera double joie.

Nous avons fait avec votre jeune Napoléon (2) deux promenades au Palatin et au Colisée en compagnie de Rosa ; il nous a enchantés par son tact, son esprit, son goût pour les belles choses et le charme de ses manières. Veuillez présenter à M. le marquis de Roccagiovine l'expression de nos plus respectueux sentiments. Je ne savais pas qu'il fût à Mandela et, au moment où j'ai reçu votre lettre, je m'apprêtais justement à aller lui présenter mes devoirs au palais de la place Trajane.

A bientôt, chère princesse, veuillez agréer, etc.

(1) Pietro Rosa, archéologue italien.
(2) Napoléon de Roccagiovine, fils aîné de la princesse Julie.

498

A Ruggiero Bonghi

Rome, 26 octobre 1875

Cher ministre,

Toute la journée, on m'a dit que vous étiez à Assise, et ce soir on m'apprend que vous êtes de retour à Rome. Si notre départ n'était irrévocablement fixé à demain

matin, croyez bien que je serais allé encore une fois vous serrer la main et vous remercier de ce beau voyage de Sicile, qui nous laisse un si profond souvenir. Vous m'avez procuré quelques-unes des meilleures sensations de ma vie, et l'image de tant de belles choses restera pour moi inséparable de l'exquise compagnie en laquelle je les ai visitées. Merci pour ce double plaisir. Rome m'a paru encore cette fois plus belle que jamais. Votre Italie est une magicienne, une Circé qui attire toujours plus fortement ceux qui la connaissent. Au revoir donc, et non adieu. Croyez, cher ministre, à l'expression de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

499

A la princesse Julie

Paris, 9 novembre 1875

Chère princesse.

Nous voici de retour, pleins des plus beaux et des meilleurs souvenirs du monde, fort heureux néanmoins car nous avons trouvé nos enfants bien portants, gentils et contents de nous revoir. Après vous avoir quittée, nous avons encore passé quelques jours à Rome. Puis, nous avons vu Orvieto ; cette petite merveille m'a ravi ; elle forme à elle seule un chapitre de l'histoire de l'art italien. Nous avons passé trois jours à Venise, où tant de liens nous attachent, et nous sommes revenus à Paris sans nous arrêter. Aucun de nos voyages d'Italie ne nous a fait autant de plaisir. Au milieu des tristesses que nous causent les dissensions intérieures de notre malheureux pays, le spectacle d'un pays politiquement prospère, marchant sagement dans la noble voie du gouvernement constitutionnel, nous a fait une grande joie. Ai-je besoin de vous dire, chère princesse, que Mandela tient la plus grande

place dans notre souvenir ? J'ai vu le prince Napoléon ; je lui ai dit comment vous y vivez, le bien que vous y faites, les amis qui vont vous y voir et comment vous savez y être heureuse. Tout cela l'a vivement intéressé. Son cœur est toujours le même ; il a pour vous la plus vive affection. Je lui ai dit que de votre part rien n'était changé non plus. Combien j'ai été frappé de voir que ses appréciations coïncidaient tout à fait avec les vôtres ! Il a au cœur des froissements ; mais ses ressentiments ne portent pas contre des personnes dont on a voulu faire ses ennemis, quoiqu'elles ne le fussent pas. Je l'ai trouvé sage, modéré, découragé ; le découragement est souvent le commencement de la sagesse. En tout cas, c'est le sentiment qui convient le mieux au temps où nous vivons. On ne vit jamais un plus triste horizon. De quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des périls, de l'imprudence, de la médiocrité.

Le travail console de bien des choses, et dans deux ou trois jours, quand je m'y serai remis, je ne songerai plus à ce présent si sombre, si borné. Ce à quoi je songerai, c'est à Mandela, à ce nid d'aigle de Roccagiovine, à ces belles montagnes de la Sabine où l'on peut si bien vivre et mourir solitaire ! Soyez notre interprète, chère princesse, auprès du marquis, pour lui dire avec quelle joie nous nous souvenons du séjour que nous avons fait à Mandela. Rosa et Hébert sont sans doute allés vous voir ; peut-être sont-ils en ce moment près de vous. Qu'ils sont heureux !...

10 novembre

Je reçois ce matin une lettre de M. Belli, où il nous donne de vos nouvelles et de bonnes nouvelles, ce qui nous cause grande joie. Il m'envoie en même temps une réponse qu'il a faite à un article contre moi. Ayez la bonté, chère princesse, de le remercier pour moi. Dans l'article hostile je ne vois qu'un seul trait qui me fasse quelque peine, c'est le reproche de n'avoir rien écrit pour l'Italie quand elle était opprimée par l'Autriche. Mes premiers écrits au

contraire, en 1850 et 1851, furent en faveur de l'Italie, témoin l'article sur le Père Tosti. J'ai toujours aimé l'Italie, et quand elle n'avait que quelques partisans d'élite, je l'ai soutenue.

Je vais ce soir à Saint-Gratien. Un mot que j'ai reçu de la princesse me prouve qu'elle est en bonne santé. Elle ne reviendra à Paris que le 20 de ce mois.

Voici la photographie destinée à l'album des personnes qui ont été assez heureuses pour aller à Mandela. Elle a été faite

Quand'era in parte altr'uomo di quel ch'io sono.

Je n'en ai que d'anciennes de ce format.

E. RENAN

500

A Michel Amari

Paris, 13 novembre 1875

Mon cher ami,

Nous voici de retour, en très bonne santé, riches de bons et beaux souvenirs, et heureux de ce voyage qui nous a fait voir de si belles choses et tant de bons amis. Nous nous sommes remis à nos devoirs et à nos travaux, et j'ai tout lieu de croire que l'hiver me sera clément cette année. Comme on me l'avait bien dit, je sens de plus en plus le bon effet des eaux, et chaque jour m'apporte un nouveau degré de force et de résistance au mal. Je n'ai jamais été mieux. Ma femme a quelques petites misères, suite d'un refroidissement qu'elle a pris en chemin de fer ; mais nous sommes assurés que ce sera peu de chose.

J'ai été pour vous au secrétariat de l'Institut. Comme membre de l'Institut, vous avez droit à toutes les publications de l'Institut. Votre nom figure au grand registre dressé à ce sujet et, à côté, une liste déjà très longue de publications qui vous appartiennent. Pour retirer cette masse considérable de livres, ce qu'il y a de plus simple,

c'est que vous donniez commission à un libraire, par exemple à Pedone-Lauriel, le frère de celui de Palerme. Ce libraire retirera pour vous tout ce qui vous appartient, et vous l'expédiera. Pour plus de sûreté encore, dites à Pedone de venir me trouver un vendredi à l'Institut ; j'irai avec lui au secrétariat.

Nous espérons que Mme Amari va bien et supporte sans en souffrir ces commencements d'hiver. Dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* qui paraîtra lundi se trouveront les quelques pages que j'ai écrites sur ce beau voyage de Sicile. J'ai voulu à la fois être vrai et répondre à une courtoisie dont j'ai été profondément touché. Puissé-je avoir réussi ! Croyez, cher ami, à mes sentiments de vive amitié

E. RENAN

Il est entendu que les publications qui sont à l'Institut sont celles qui ont paru depuis votre élection au titre d'associé étranger. Si vous désiriez quelque volume antérieur, vous pourriez l'avoir par voie d'échange avec Pedone. Pedone vous enverrait la liste de ce qu'il a pour vous, et vous lui indiqueriez les échanges que vous désirez faire. Du reste, pour ces volumes antérieurs, vous pourriez faire une demande à la commission des travaux littéraires, qui sans doute vous accorderait ce que vous désirez.

501

A la princesse Julie

Paris, 6 décembre 1875

Chère princesse,

J'ai vu hier soir le prince Napoléon, et l'ai trouvé si ému que je lui ai promis de vous écrire. Le prince est désolé qu'on lui oppose à Ajaccio le prince Charles (1).

(1) Napoléon-Charles Bonaparte, frère cadet de la princesse Julie, était officier dans l'armée française.

Il a pour le prince Charles la plus grande estime, il se sert à cet égard des mêmes termes que je vous ai entendue employer, princesse, pour rendre le caractère si droit, si loyal, si honorable du prince Charles. Il croit qu'on fait faire au prince une grande faute en le poussant contre son cousin et en faisant de lui le représentant d'une scission dans la famille. Cette scission finira ; vous savez, princesse, tout ce que nous avons dit à ce sujet ; mais il en resterait d'amers souvenirs, si le prince pouvait croire qu'un membre de sa famille a pu écouter des suggestions contre lui.

Sans avoir le droit d'entrer dans une question aussi délicate, j'avoue, princesse, que je suis un peu de l'avis du prince. Cette division de famille est déplorable. Le prince a pu avoir des torts ; mais il représente un des côtés, et des plus essentiels, de la tradition de la famille Bonaparte. Quel mal fera-t-il à la Chambre ? Il y portera sa parole vive, spirituelle, éloquente. Jamais, naturellement, il n'attaquera ceux qui entendent le bonapartisme autrement que lui. Il aura d'autant plus le droit de parler qu'il peut se laver les mains de plusieurs des grandes fautes qui ont été commises. Le prince Charles, d'après ce que vous m'avez dit, princesse, n'a pas le goût des débats parlementaires ; sa vocation est ailleurs. Je crois que vous lui donneriez un excellent conseil de sœur en l'engageant à ne pas prêter son nom à une manœuvre où il n'est obligé par aucun devoir. Le prince, qui a pour vous les sentiments d'estime et d'affection toute particulière que vous connaissez, désirerait que vous lui écriviez. Le prince Charles est indécis en ce moment ; un mot de vous aurait sur lui la plus grande influence.

Pardonnez-moi, princesse, je ne vous écris cette lettre que pour répondre au désir de cœur d'un homme dont vous savez les précieuses qualités. Veuillez croire à mon profond respect et à mon vif attachement

E. RENAN

502

A Dubois-Conquet (1)

Paris, 8 janvier 1876

Monsieur,

Votre lettre m'a prouvé, ce que du reste je savais déjà, l'extrême scrupule avec lequel Mme Tardieu (2) entend exécuter les dernières volontés de Mme Cornu. Vendredi, dernier, j'ai communiqué à M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale [le testament de Mme Cornu ainsi que ses intentions qu'il a pleinement approuvées] (3). Il m'a révélé un fait grave qui montre combien nos précautions sont justifiées. Dans le second volume de la *Vie de Napoléon III* (en anglais) de Jerrold (4) qui est arrivé il y a huit jours à la Bibliothèque nationale, il y a en appendice des extraits considérables de la correspondance de l'Empereur avec Mme Cornu durant la prison de Ham. Il est évident que cette communication a été faite par Mme Cornu. Une supposition qui vient naturellement à l'esprit, c'est que la copie de Mme Balze (5) a été faite pour servir à cette communication. On sent que Jerrold a publié tout ce dont Mme Cornu lui avait donné la copie, par conséquent en comparant la copie que vous possédez et le texte de Jerrold, on saurait à quoi s'en tenir. J'ai pris dans Jerrold des notes suffisantes pour cette comparaison

(1) Exécuteur testamentaire de Mme Cornu. Mme Cornu avait légué les lettres de Napoléon III à la Bibliothèque nationale en demandant par testament qu'elles fussent publiées dix ans après sa mort par les soins d'Ernest Renan si l'ex-impératrice Eugénie y consentait. Comme on le voit, un premier obstacle se dressa à cause de la publication par Jerrold de certaines de ces lettres.

(2) Nièce de Mme Cornu et sa légataire universelle.

(3) En publiant cette lettre dans *Lettres de Mme Cornu à Napoléon III*, Marcel Emerit dit qu'il n'est pas certain de l'exactitude de la phrase mise par lui entre crochets (1937).

(4) Blanchard Jerrold, *The life of Napoleon III*, 4 vol., 1874.

(5) Parente de Mme Cornu.

et si un jour vous voulez que nous fassions la comparaison ce sera l'affaire de quelques minutes. Si je savais quand j'aurais la chance de rencontrer M^me^ Tardieu, j'irais m'entendre avec vous à ce sujet.

Croyez à mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

503

A François-Marie Luzel

Paris, 3 mars 1876

Mon cher ami,

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit ; mais vous ne mesurez pas, j'espère, mon amitié à mon exactitude épistolaire. Voici un petit renseignement que j'ai à vous demander.

Vous savez que, pour broyer la tige de lin, enlever les parties roides et ne garder que la fibre textile, on emploie une sorte de machine à broyer. Cette opération s'appelle, je crois, *bréan lin*, et celui qui la pratique, *bréer lin*. Comment appelleriez-vous cela en français ? *Broyer le lin ? Broyeur de lin ?* N'y a-t-il pas une expression plus technique ?

J'ai besoin de ce petit renseignement pour une fantaisie bretonne que je mets dans la *Revue des Deux Mondes* (1). Répondez-moi le plus tôt possible.

Donnez-moi de vos nouvelles ; dites-moi votre position, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN
rue Vaneau, 29

(1) *Le Broyeur de lin* parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 mars 1876.

504

A Michel Amari

Paris, 24 mars 1876

Mon cher ami,

Je n'ai pas personnellement étudié la publication de Miniscalchi ; mais les objections de Naeldeke et de Land me paraissent fondées. Ewald était un critique presque toujours injuste et passionné. Naeldeke est bien plus objectif, et quant à Land, c'est l'impartialité même. Il est donc bien probable qu'ils ont raison de n'être pas satisfaits de la méthode critique suivie par Miniscalchi. Il est probable que ce dernier aura suivi la copie de Matteo Sciahwan, qui n'aura pas compris le degré de rigueur et de minutie qu'on demande maintenant dans l'édition d'un texte de cette importance.

J'ai connu ce Sciahwan en 1850 ; c'était un simple *amanuensis*, tout à fait incapable d'un travail critique, bon seulement pour dégrossir un travail. La meilleure preuve pourtant que le travail de Miniscalchi n'est pas sans valeur, c'est que Naeldeke a trouvé moyen avec ce travail, tout critiquable qu'il est, d'écrire son mémoire sur le dialecte syro-palestinien.

Merci pour ce que vous appelez votre *tartine*, qui est un excellent morceau. Le comte de Noer quitte Paris ces jours-ci ; nous le regrettons fort ; je lui ai montré le passage de votre lettre, qui l'a beaucoup fait rire.

Le général Favé va bien. Il est, me dit-on, à la veille d'être élu membre libre de l'Académie des Sciences.

Faites mes meilleurs compliments à Bonghi, qui, j'espère, va mieux comme santé, et dont je regrette la sortie du ministère. Je doute fort que l'on fasse mieux que lui.

Qu'est-ce qu'un M. Turrini, de Bologne, qui m'écrit souvent ? Est-ce un homme de quelque mérite ?

Faites mes compliments à nos amis communs ; recevez, ainsi que M^me^ Amari, l'assurance de nos meilleures amitiés.

E. RENAN

505

A Edmond Scherer (1)

Paris, le 5 mai 1876

Mon cher ami,

Voici les *Dialogues* qui paraîtront dans une dizaine de jours. Je serais heureux que vous les lussiez avant le public. La préface paraîtra dans les *Débats;* je prierai le *Temps* de mettre la lettre à Berthelot. Aucun autre journal n'aura de communication. Il y a treize ans, un mot de vous lança merveilleusement la *Vie de Jésus* au milieu des écueils et des malentendus auxquels il fallait s'attendre. Cette fois, je serais heureux que vous voulussiez bien encore dire un mot au public pour qu'il ne fasse pas trop fausse route. Jugez-en. Quand il sera temps de faire l'insertion, Calmann vous enverra un volume complet et les bonnes feuilles de la lettre à Berthelot.

Votre bien affectionné

E. RENAN

(1) Les lettres à Scherer ont été communiquées par Mlle de la Rive, sa petite-fille. Elles sont actuellement à la Bibl. municipale de Versailles.

506

A Edmond Scherer

Paris, 7 mai 1876

Mon cher ami,

Pardonnez ma maladresse, à cause de l'intention. J'en aurais long, très long à dire, je vous désobéirais même résolument, si vous ne me fermiez la bouche en me parlant « du souci de votre dignité ». Après cela il ne me reste plus

qu'à faire ce que vous me demandez, tout en le regrettant beaucoup. Pour moi, le fait accompli en fait de succès littéraire couvre tout, et je n'avais pas cru vous blesser en vous nommant à côté d'écrivains qui, à certains moments, ont touché juste, bien que leur manière soit aussi différente que possible de la manière que je préfère. Je regrette fort que vous ne me permettiez pas de dire à quel rang je vous place ; ne voyez dans mon indiscrétion qu'une marque de ma sincérité.

Votre bien affectionné

E. RENAN

507

A la princesse Julie

Paris, 19 juin 1876,
rue Saint-Guillaume, 16

Chère princesse,

Il a fallu un dédale de soucis de la plus ennuyeuse espèce, pour que j'aie mis tant de temps à vous écrire. Aujourd'hui, je sors pour la première fois du chaos d'un déménagement, d'où j'ai cru que je ne réussirais pas à émerger. Mon énorme bibliothèque surtout m'a causé des embarras sans fin. Nous nous trouvons bien du reste dans notre nouvel appartement et je crois que nous y sommes installés pour longtemps.

J'ai eu grand plaisir à voir M. Péters et à causer longuement de vous. Il connaît et comprend l'amitié que vous ont gardée tous ceux qui vous ont approchée et dont le plus cher souhait serait que vous vinssiez encore passer quelques semaines auprès d'eux à Paris. J'avais donné ordre à mon libraire de vous adresser mon dernier volume (1) ; mais comme j'apprends qu'un autre exemplaire que je l'avais chargé d'envoyer à Rome (à la princesse Wittgenstein) n'est pas arrivé à son adresse, je vais ce soir même lui

(1) *Dialogues et fragments philosophiques*, Paris, 1876.

réitérer mon ordre. C'est un volume d'un genre à part, destiné à un petit nombre de lecteurs, et qui n'a qu'un but, c'est de faire réfléchir à des problèmes qu'on ne peut ni négliger ni résoudre. Ce que vous m'apprenez de la princesse de Venosa me touche profondément. Je ferai tout mon possible pour lui offrir un exemplaire. Je n'en ai plus de broché ; mais peut-être en réunissant des feuilles qui me restent, pourrai-je former encore un exemplaire complet. En ce cas, je me permettrais de vous l'adresser pour l'aimable princesse qui veut bien y trouver du plaisir.

La mort de M^me^ Sand est pour nous tous un deuil au cœur (1). Le prince Napoléon, Flaubert et moi sommes allés ensemble à Nohant lui porter nos derniers hommages. Le prince a été parfait de tact et de délicatesse. La sympathie était profonde entre lui et cette grande âme, qui a pu souvent s'égarer, mais dont l'inspiration fut toujours si élevée. Le siècle s'égrène ainsi et perd ses plus belles fleurs. Et par quoi sont-elles remplacées ? C'est ce qu'on ne voit guère encore. Notre pauvre société démantelée, inquiète de son avenir, s'attriste de jour en jour. Nous causons souvent de vous avec Maury, avec Giraud, avec le prince. M. Thiers me demande souvent de vos nouvelles. Quelle fête si vous nous veniez !

Nous ne savons encore ce que nous ferons cette année. On m'invite à Saint-Pétersbourg pour un congrès ; mais j'ai peu d'attrait pour le Nord. On me conseille d'un autre côté de prendre encore cette année les bains d'Ischia qui m'ont fait tant de bien l'année dernière. Alors il serait possible que nous allassions encore vous présenter nos devoirs à Cantalupo. Nous aimons tant l'Italie ! Je pense quelquefois à amener mon petit Ary. Il est bien jeune encore pour ces grandes impressions ; mais je voudrais essayer pour lui des bains d'Ischia. Je crois qu'à l'âge qu'il a, un coup de fouet comme celui que donnent ces eaux énergiques serait bon pour l'aider un peu à grandir. Ce pauvre enfant gentil, gai, bien intelligent, est à la fois notre plus chère, notre plus douce et notre plus triste pensée.

(1) George Sand était morte à Nohant le 7 juin 1876.

Le marquis [*ill.*] est le plus vivant souvenir que j'aie gardé de la Sicile. Nous causons sans cesse, ma femme et moi, de Cefalù, où nous le rencontrâmes au palais de l'évêque, de son intelligence si ouverte, de son savoir et de son rare esprit. Je conclus de votre lettre que Bonghi est à Rome, je le croyais à Naples ou en villégiature. Ayez la bonté, princesse, de lui dire toute mon amitié ; je vais donner ordre à Lévy de lui envoyer également mon volume.

Et voilà que l'espace me manque pour vous dire ce que je pense de la crise qui s'est ouverte par l'élection de M. Buffet (car c'est bien une crise), de mes appréhensions sur l'avenir. Je vous dirai tout cela une autre fois, si les événements ne se pressent pas. Croyez, etc.

E. RENAN

508

A Charles Ritter

Paris, 7 juillet 1876,
rue Saint-Guillaume, 16

Cher Monsieur Ritter,

Je désirerais bien vivement que le volume dont vous m'esquissez le cadre pût paraître ; je le lirais avec infiniment de plaisir ; mais je crains que l'exécution ne rencontre de graves difficultés. Publier une traduction avant le texte original est chose délicate, peu naturelle. Il est sûrement préférable que la famille fasse le choix de ce qu'elle veut publier, et puis on verrait. Ce que le public français cherche dans un volume de Strauss, c'est de la science et de la philosophie ; le côté personnel touchera bien moins nos lecteurs, vu surtout que le volume déjà publié présente ce qu'il y a de plus exquis dans ce côté du sujet. Je ne sais pas où en est la vente du volume publié ; je consulterai Calmann-Lévy si vous voulez ; mais je crois en tout cas qu'il préférerait un second volume du même

genre à un volume dont l'intérêt, ce me semble, serait avant tout allemand.

Un désir que j'entends souvent émettre par des personnes éclairées est un choix en un volume des parties les plus belles ou du moins les plus frappantes des œuvres de Schopenhauer. Personne ne ferait cela comme vous. Un tel livre, à l'heure qu'il est, trouverait sûrement un éditeur, soit Lévy, soit Baillière ; car la curiosité est fortement attirée de ce côté. Cela vous irait-il ?

Il a paru, vous savez, une traduction de *Vieille et nouvelle foi* (1). Je ne l'ai pas vue et je ne sais quel succès elle a. Mais des livres de ce genre réussissent à l'heure qu'il est, mieux que des livres de biographie et d'histoire littéraire, quel qu'en soit l'intérêt. Il y a plus de public pour la philosophie et la critique scientifique que pour la littérature, en ce moment.

En tout cas, regardez-moi comme à votre entière disposition pour proposer à Calmann, ou aussi à Baillière, tout ce que vous voudrez.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

(1) Cette traduction du livre de Strauss faite par Louis Nerval (pseud. de E. Lesigne) s'intitule : *L'ancienne et la nouvelle foi*. Elle parut en 1876 avec une préface de Littré.

509

A M^me^ Raffalovitch

Fontainebleau, 7 août 1876

Chère Madame,

Je viens de lire, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, cet article de Zacharie, si bienveillant, si aimable, que j'y ai reconnu quelqu'un qui reçoit toutes vos confidences. Que je suis fier d'inspirer à vos amis les plus intimes une pareille sympathie !

Vous avez parfaitement compris le livre, et vu que ce passage de la préface est bien sincère où je dis que mon but n'a pas été d'inculquer telle ou telle opinion, mais de montrer des suites d'idées plus ou moins propres à faire réfléchir le lecteur. Votre esprit si juste entre tout d'abord dans le vrai de chaque sujet et l'exprime avec infiniment de justesse et de netteté.

Nous sommes ici assez bien, passant le jour entier dans la forêt et nous reposant fort doucement. Il nous manque de vous y voir ; j'espère un jour, puisque vous me trouvez bon *cicerone*, vous expliquer le parc et le château.

Ma femme va bien et me charge de vous dire toute son amitié. Nos meilleurs souvenirs à M. Raffalovitch et croyez, chère Madame, à ma vieille déjà et bien sincère affection

E. RENAN

510

Au prince impérial (1)

Fontainebleau, 18 août 1876

Monseigneur,

Il y a un an environ, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Altesse que, conformément à un codicille du testament de Mme Cornu, deux volumes reliés contenant la correspondance de S. M. l'Empereur, votre père, avec cette amie dévouée, m'avaient été remis pour que j'en prisse copie et que j'en fisse ensuite dépôt à la Bibliothèque nationale. Votre Altesse sait que la volonté exprimée par Mme Cornu est que, dix ans après sa mort, j'aie à demander l'autorisation de Votre Altesse pour que ladite correspondance soit livrée à la publicité.

La copie ordonnée par Mme Cornu est maintenant achevée. Elle a été exécutée tout entière sans que le manuscrit

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

original soit sorti de mes mains. Cette première partie des volontés de ma défunte amie une fois exécutée, j'ai procédé au dépôt à la Bibliothèque, également ordonné par elle. L'autographe est maintenant sous les scellés, au département de la Bibliothèque nationale. Les scellés ne seront rompus qu'en 1884, quand il deviendra nécessaire de le collationner une dernière fois pour la correction des épreuves. Quant à la copie elle-même, j'ai l'intention, dès mon retour à Paris, dans quelques jours, de la déposer chez un notaire avec une autre copie défectueuse que joindra la famille de M^me^ Cornu, afin que toute indiscrétion, même involontaire, soit impossible.

Nous ne sommes pour rien dans quelques notes très inexactes qui ont été publiées par certains journaux. Ces notes viennent de personnes qui ont voulu paraître informées mais qui n'avaient pas vu une ligne du manuscrit, ni reçu le moindre renseignement.

Dans le cas où je viendrais à mourir, j'ai désigné M. Duruy pour remplir à ma place le pieux devoir que m'a imposé M^me^ Cornu.

J'espère que Votre Altesse approuvera les précautions que j'ai prises pour qu'une publication qui fera tant d'honneur à la mémoire de l'Empereur, votre père, soit exécutée dans les meilleures conditions possibles. Je la prie d'agréer l'hommage de mon profond respect.

511

A la princesse Julie

Fontainebleau,
10 septembre 1876

Chère princesse,

Maury, à qui je porte envie, puisqu'il va voir l'Italie et vous voir, vous portera l'autographe de M^me^ Sand destiné à la comtesse Rasponi (1). C'est le manuscrit d'un

(1) Louise Rasponi, fille du roi Murat.

de ses beaux articles ; je le tiens du journal même *Le Temps*. Quant au mien, la comtesse est bien bonne de le désirer. Dès mon arrivée à Paris, je chercherai quelque vieille page que je puisse joindre, toute comparaison à part, à celles de Mme Sand.

Combien il nous eût été doux cette année d'aller vous voir à Mandela ! Mais il faut se borner. Notre villégiature cette fois aura été des plus modestes. Après bien des projets, nous nous sommes bornés à venir passer six semaines à Fontainebleau, pour trouver un peu de repos, et d'air pur. Nous avons rencontré ce que nous cherchions. Nous sommes enchantés de notre petit séjour ici, nous partons vendredi pour Paris, tous rafraîchis et rajeunis de ce bon repos dans un des airs les plus purs et les plus salubres qui soient.

Je n'ai pas reçu la photographie de la princesse de Venosa, et ce que vous me dites me le fait regretter. J'aurais vivement désiré pouvoir adresser à la princesse l'opuscule que vous savez (1) ; mais il m'a été impossible d'en retrouver un exemplaire. Il n'y en avait que cent ; je n'en ai plus un seul. J'espérais pouvoir en composer un exemplaire en réunissant des feuilles séparées que j'ai, mais je n'ai pu le compléter. — Nous sommes fort contents de notre appartement de Paris; nous croyons que nous y passerons un agréable hiver. Ary vous enverra une esquisse de la vue dès qu'il pourra faire quelque chose de propre. Ce sera son premier tableau. Le pauvre enfant travaille bien ; il a du goût pour la peinture, et, vu son état d'infirmité, qui lui interdit tant de professions, je suis très heureux de ce choix. Les essais qu'il a faits cet été dans la forêt de Fontainebleau indiquent des dispositions.

Il y a longtemps que je n'ai vu le prince et je ne sais ce qu'il pense de la situation générale de l'Europe. Il voit, comme le prince Gortchakof, la faiblesse intérieure de la Russie et la dernière fois que je l'ai vu, il ne croyait pas à la guerre. D'un autre côté, l'Empire ottoman n'est plus

(1) *Ma sœur Henriette* avait été tiré à cent exemplaires seulement (O. C. IX).

seulement un malade ; c'est un agonisant qu'il est impossible de soutenir. Les dernières marques d'énergie qu'il donne sont les convulsions d'un mourant. Il est clair que nous ne pouvons nous mêler de ces querelles, la neutralité absolue est notre premier devoir. Néanmoins, je regrette de voir quelques organes de l'opinion française déserter sur cette question notre vieux drapeau de la liberté des peuples. Nous ne sommes plus en mesure de faire des générosités aux autres ; mais il ne faut pas déprécier la générosité ni se rattacher aux causes illibérales et odieuses. Si peu de personnes ont le sentiment des nuances et de la mesure ! Nos malheurs ont faussé les esprits et bien peu de personnes restent justes et impartiales. Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN

512

A Charles Ritter

Fontainebleau,
12 septembre 1876

Cher Monsieur Ritter,

Que je vous remercie de m'avoir transmis les notes de M. Biedermann (1). Je suis on ne peut plus fier d'avoir été lu avec tant de soin par un homme aussi éminent. Ces pages sont l'étude de beaucoup la plus approfondie que mon essai ait provoquée. Je les garde précieusement, et quand je reprendrai ces questions (dans quelques années, si je vis) j'en ferai la base et le point de départ d'une nouvelle discussion. Ayez la bonté de faire savoir à M. Biedermann combien je suis touché de l'honneur qu'il m'a fait. Je savais sa haute valeur comme théologien ; les notes que vous m'avez permis de lire témoignent d'une profondeur de vues philosophiques que personne ne surpasse de

(1) Emmanuel Biedermann (1819-1885), théologien protestant suisse, était alors professeur à l'Université de Zurich.

notre temps. Le souvenir que j'avais gardé de notre rencontre chez M. Scholten à Leyde m'est rendu maintenant infiniment plus précieux encore.

Plus que jamais je crois qu'un volume choisi dans les œuvres de Schopenhauer serait une publication opportune. Je vous envoie à ce sujet une page que j'ai reçue il y a quelques semaines d'un homme fort éclairé, le comte de Noër (prince Frédéric de Danemark) (2). Il est excellent que vous vous entendiez à ce sujet avec M. Ribot. Je connais ce dernier qui est un esprit très sincère et un très ardent chercheur de vérité. Si vous voulez lui écrire, envoyez-moi votre lettre, je la lui transmettrai.

Nous sommes venus ici passer six semaines, qui nous ont fait beaucoup de bien. Vendredi nous repartons pour Paris. J'y trouverai entièrement composé en placards mon 5e volume des *Origines du christianisme*. Tout l'hiver se passera à les lire et à les corriger, je crois que le volume pourra paraître vers mai 1877. Le 6e est à peu près fait ; j'estime paraître dans deux ans. Le 5e me conduit jusqu'à la fin du règne de Trajan ; le 6e est consacré aux évolutions capitales du christianisme qui ont eu lieu sous Adrien et Antonin. J'arrête ainsi l'ouvrage vers l'an 160. Comme parenthèse, je donnerai peut-être une traduction de *L'Ecclésiaste*, avec une étude qui est le résultat du cours que j'ai fait au Collège de France l'an dernier et l'année précédente. J'aime beaucoup ce petit livre, le dernier-né du génie hébreu, et sur lequel les travaux de Grœtz, malgré leur exagération paradoxale, ont jeté des lumières inattendues.

Continuez de m'aimer et de me croire bien tout à vous.

E. RENAN

(2) Le prince Frédéric a publié des ouvrages sous le nom de comte de Noër. L'un d'eux a été traduit par G. Bonet-Maury.

513

Au Dr Suquet

Fontainebleau,
13 septembre 1876

Mon cher ami,

Vous êtes un sage, et savez ce que c'est que la vie, et ne mesurez pas l'amitié à la fréquence des lettres. J'ai commencé trop de choses ; il faut en finir au moins quelques-unes, et voilà la vieillesse qui approche ; il faut se hâter. Cela me rend négligent pour mes meilleurs amis, ceux qui me connaissent me le pardonnent.

Cette année, nous n'avons pas voyagé ; nous sommes venus seulement passer quelques semaines ici pour nous éventer un peu la tête. Nous nous en sommes bien trouvés ; la forêt de Fontainebleau est sûrement une chose délicieuse. Après-demain nous revenons à Paris, en assez bon état. Ma femme va très bien ; sa santé, à part quelques petites misères sans conséquence, se soutient ; son courage et sa bonne humeur sont ce que vous les avez toujours vus. Mon pauvre Ary, maintenant bachelier, vraiment a beaucoup de dispositions pour la peinture. Je l'encourage en ce sens ; tant de carrières lui seraient d'ailleurs fermées par son infirmité ! Il est resté bien petit ; mais il est gentil et gracieux au possible. Noémi est une bonne et forte petite fille. Quant à moi, mon cher, j'ai été un peu éprouvé l'année dernière. Les pieds, les jambes allaient mal, étaient d'une susceptibilité exagérée aux changements de température. On appelait cela rhumatisme goutteux. Le voyage de Sicile que j'ai fait il y a un an et les eaux d'Ischia que je pris par la même occasion m'ont fait le plus grand bien ; depuis, je n'ai éprouvé que de fort légères attaques de la même indisposition. Je ne crois pas que ce soit grave encore ; toutes les autres fonctions sont plus vigoureuses que jamais, et la capacité de travail est presque augmentée.

Que de fois nous pensons [à vous], nous parlons de vous,

depuis que la question d'Orient est passée à l'état de crise aiguë ! Que de fois n'avons-nous pas dit que l'islamisme finirait par des massacres ! La situation de la Syrie doit être des plus graves. Nous nous disons que vous ne pouvez courir personnellement aucun danger. Mais nous ne pouvons rester indifférents au sort d'un pays où nous avons tant vécu, où nous attachent de si chers et si douloureux souvenirs. Quelle pauvre chose que la politique et la diplomatie, puisqu'elles ne savent pas empêcher de pareilles horreurs ! Je ne vois pas sans indignation quelques-uns de nos journaux sérieux s'engager dans des apologies turcophiles vraiment révoltantes. Sûrement, nous devons rester neutres, si la guerre s'engage ; nous n'avons plus le droit de faire des générosités ni d'avoir des protégés, quand nous n'avons pas pu protéger l'Alsace et la Lorraine, mais il faut maintenir nos principes, tout en déclarant que, dans la situation qu'on nous a faite, nous ne pouvons plus les défendre efficacement. Malgré les apparences superficielles, je suis persuadé que l'Empire ottoman est plus perdu que jamais ; mais les chrétiens d'Asie vont courir les plus grands dangers. Vous devez à votre pays, mon cher ami, de montrer la plus grande prudence, et de quitter une terre où vous avez fait tant de bien, mais qui n'est pas la vôtre, dès que le danger commencera.

Vous avez, je pense, reçu le volume de mes *Dialogues*, que je vous ai fait adresser par Lévy. C'est un volume purement suggestif, destiné à faire réfléchir. A ce titre, vous n'en avez pas besoin. Le dogmatisme en pareille matière est plus loin de moi que jamais. Mon histoire des *Origines du christianisme* est à peu près terminée. Il y aura encore deux volumes, mais ils sont faits, ou peu s'en faut. Le 5e est imprimé en placards et paraîtra vers le mois de mai 1877. Le 6e et dernier paraîtra dans deux ans à peu près.

Nous escomptons l'avenir, c'est là une loi, ou, si l'on veut, une inconséquence de notre nature. Rien ne nous en corrige. Notre pauvre pays ne va pas relativement trop mal. La République devient une nécessité. Peut-être ce petit régime de médiocrité, de terre à terre, est-il pour

des années ce qui lui convient le mieux. Je crains la présomption superficielle du parti démocratique, et l'exaspération du parti clérical. Vous ne sauriez croire combien la France va de plus en plus se divisant en deux camps. La balance maintenant est assez bien tenue ; mais quelque crise peut la faire brusquement pencher. Le parti clérical est si décidé à jouer le tout pour le tout que j'ai peine à croire que ces pistolets bourrés jusqu'à la gueule ne partent pas un jour.

Ne viendrez-vous pas bientôt passer quelques mois avec nous ? Vous êtes, je pense, à Bhamdoun ; saluez pour moi ces beaux sommets, auxquels je rêve si souvent. Ma femme vous envoie toutes ses tendresses, croyez à mon inaltérable amitié

E. RENAN

Nous avons déménagé à Paris.

Nous avons enfin trouvé un appartement qui nous va très bien, rue Saint-Guillaume, 16.

514

Au Dr Gaillardot

Fontainebleau,
13 septembre 1876

Mon cher ami,

Comme cette année, nous n'avons fait aucun voyage, nous sommes venus ici passer quelques semaines pour nous éventer un peu la tête. Nous sommes fort contents de ce petit séjour ; la forêt de Fontainebleau est sûrement une des plus charmantes choses qui se puissent voir.

Votre nomination à la direction de l'École de médecine du Caire m'a fait le plus grand plaisir. Vous voilà enfin arrivé, mon cher ami, à la position que vous méritez si bien. Vous y rendrez les plus grands services, et je connais assez la manière dont le moral chez vous commande au

physique pour être sûr que vos forces ne vous trahiront pas.

J'ai naturellement bien pensé à vous, depuis que la question d'Orient est passée à l'état de crise aiguë. A aucun point de vue vous ne courez de danger en Égypte, l'Égypte ayant pris le bon parti de faire à temps à la civilisation européenne les concessions convenables. Quant au reste de la Turquie, je crois que l'on verra des scènes atroces. Au lieu de régenter la Turquie par un conseil européen, en retour du soutien qu'on lui donne, on a laissé le fanatisme augmenter sans cesse, on a laissé l'islamisme faire d'immenses conquêtes au nom du sultan ; on a souffert que ce dernier devienne de plus en plus le pape de l'Islam. J'ai toujours pensé que l'islamisme finirait par des massacres ; mais je ne croyais pas que la politique européenne en viendrait à ce degré d'imprévoyance et de faiblesse. L'Allemagne est, à l'heure qu'il est, la plus coupable de tout cela. C'est la tête de Méduse de M. de Bismarck qui pétrifie tout le monde par la terreur qu'inspirent ses coups fourrés. Quant à nous, il est clair que nous devons observer la neutralité la plus absolue. Nous n'avons plus de générosités à faire, ni le droit d'avoir des protégés. Nous ne devons avoir qu'un seul objectif : l'Alsace et la Lorraine ; mais cela ne nous oblige pas à nous faire les soutiens des causes illibérales ou odieuses, et c'est avec un vif regret que je vois quelques-uns de nos journaux les plus sérieux, *le Temps*, les *Débats* s'engager dans une politique tout à fait déplorable.

Je pense comme vous que la Syrie verra de terribles événements. Il n'y a qu'un moyen de prévenir d'affreux malheurs, c'est de s'emparer du sultan à Constantinople et de gouverner en son nom. On aurait bien dû le faire dans les derniers temps d'Abdul-Aziz. Je pense sûrement à Suquet, bien que sûrement il soit le moins exposé ; quant à nos amis de la montagne, je tremble pour eux. Pauvre pays : on l'aime toujours, quels que soient les défauts de ses habitants.

A mon départ de Paris, il y a six semaines, le départ de Clermont-Ganneau pour Alexandrie était décidé : mais il

paraît que depuis il est retombé dans de nouvelles hésitations. C'est un esprit admirablement doué pour les études philologiques et archéologiques, mais c'est un singulier caractère. S'il va réellement en Égypte, soutenez-le, conseillez-le : car à quelques égards, il est vraiment éminent.

515

A X... (1)

Paris, 17 octobre 1876

Mon cher ami,

La prochaine fois que vous viendrez à Paris, vous seriez bien aimable de venir nous voir. Nous voudrions causer avec vous de l'éducation religieuse de notre petite Noémi (2). Je veux naturellement que cette enfant appartienne à l'Église réformée. Mais depuis la mort d'Athanase Coquerel, je ne sais plus bien me retrouver dans cette pauvre Église de Paris. Je voudrais vos conseils.

Pardonnez-moi d'abuser ainsi de vous. Vous m'y avez encouragé par votre amitié. Croyez bien à la nôtre et la plus dévouée

E. RENAN

Nous demeurons maintenant rue Saint-Guillaume, 16.

(1) Lettre communiquée par Claude Digeon qui ajoute la remarque suivante : « Renan avait d'abord écrit *me* à la place de *nous* (de venir nous voir) et avait commencé : *Je* pour : *Nous* (voudrions causer). »

(2) Noémi Renan avait alors quatorze ans. Le destinataire pourrait être un membre de la famille Réville.

516

A Michel Amari

Paris, 26 octobre 1876

Très cher ami,

Nous voici depuis huit jours arrivés à bon port, et pleins du souvenir de ce voyage charmant, à la joie duquel vous avez tant contribué. Je me suis remis au travail; j'ai remis à l'Institut votre note, et il y sera fait droit.

Aujourd'hui j'ai remis à mon libraire pour qu'il vous les expédie deux exemplaires de l'*Essai sur les sarcophages d'Arles* de M. Edmond Le Blant (1). Voici ce dont il s'agit. M. Le Blant m'avait remis ces exemplaires au moment de mon départ pour que je les remisse à M. de Rossi et au Père Garrucci. Ce sont deux forts volumes ; ils chargeaient tellement notre malle que nous dûmes renoncer à les emporter. Aujourd'hui je vous les fais passer par librairie. Aurez-vous la bonté de les faire remettre aux deux personnes susdites ? Si elles viennent les réclamer chez vous, dites-leur que les volumes sont en route et arriveront sans tarder.

J'ai communiqué à l'Académie votre lecture *inter nos*, qui a paru tout à fait satisfaisante. J'ai dit à nos confrères que c'est votre œil sagace qui a, le premier, vu le mot de cette petite énigme. N'oubliez pas la photographie. Je crois que ce sera très intéressant pour les *Lincei* (2).

Présentez nos souvenirs les plus affectueux à M^me^ Amari et croyez, cher ami, à mon tendre attachement

E. RENAN

(1) Edmond Le Blant (1818-1897) fut en 1883 directeur de l'École française de Rome.

(2) Académie royale des Lincei, aujourd'hui Académie des Sciences.

517

A Giuseppe Garibaldi

1876

Général,

J'ai été infiniment sensible au précieux souvenir (1) que Castellani m'a remis de votre part. Comme ce cher ami a dû vous le dire, j'avais quitté Rome en octobre dernier avec le vif regret de ne pouvoir vous baiser la main. Je le désirais, comme ami de l'Italie et de l'esprit humain, à qui vous avez rendu des services de premier ordre. Je le désirais surtout comme Français. Pouvons-nous oublier, général, que quand notre pauvre nation était abandonnée de tous, vous seul, malgré vos infirmités et vos justes griefs, vous vous êtes levé pour défendre une cause que vous saviez perdue, mais qui vous semblait bonne ? Seul, vous vous êtes souvenu de ce que la France a fait pour le monde, et quand elle a été malheureuse, vous avez oublié ses fautes, pour ne songer qu'aux services qu'elle peut rendre encore. Seul, vous avez été l'ami des mauvais jours (2).

Merci pour cette noble image qui sera toujours sous mes yeux avec les mots flatteurs qui l'accompagnent, et veuillez croire à mes sentiments les plus sympathiques et les plus respectueux

E. RENAN

(1) Une photographie de Garibaldi qui porte la date de 1875 et la dédicace suivante : « A Ernest Renan, apôtre de la vérité. Garibaldi ». (Coll. Scheffer-Renan.)

(2) Garibaldi vint, en 1870, combattre les Allemands avec ses « chemises rouges » lorsque la France fut envahie. Il arrêta quelque temps les Allemands à Châtillon-sur-Seine.

518

A Charles Ritter

Paris, 30 octobre 1876,
rue Saint-Guillaume, 16

Cher Monsieur Ritter,

Merci pour votre lettre et votre envoi si aimable des *Denkvurdigkeiten*, que je vous renverrai dans deux ou trois jours. C'est plein de vie et d'intérêt. Je regrette autant que vous que votre premier volume de *Mélanges* (1) ne puisse être suivi d'un second. Peut-être Calmann-Lévy y viendra-t-il. Attendons que l'impression de la malchance qui a pesé sur le premier soit effacée.

J'espère que je me trompe en ne voyant pas figurer dans la série des volumes des œuvres de M. Strauss la première Vie de Jésus, la grande Vie de Jésus, la Vie de Jésus par excellence, que la *Leben Jesu für das deutsche Volk* ne remplace nullement. Est-il possible qu'on omette un tel livre, qui reste selon moi le chef-d'œuvre de M. Strauss ? Ce serait une grande erreur de croire que la *Leben Jesu für das deutsche Volk* est comme une édition définitive qui annule la précédente. La première Vie de Jésus reste un chef-d'œuvre d'analyse critique, dont la seconde ne peut tenir lieu (2).

Ce que vous me dites de vos occupations m'effraie. Je me réjouis de ce que vous m'annoncez d'un avenir moins surchargé d'enseignement. Vous savez faire un si bon usage de vos loisirs ! En ce qui concerne Schopenhauer, il paraît qu'un jeune israélite nommé Reinach, qui a eu dans ses études universitaires des succès extraordinaires, va le traduire. Si je vous voyais sur le point d'entreprendre le

(1) Voir lettre du 11 mars 1870.
(2) *Das Leben Jesu* parut en 1837 en 2 vol. et fut traduit en 1859 par Littré. *Leben Jesu für das deutsche Volk* parut en 1864 et fut traduit la même année par Nefftzer et Dollfus.

travail, je prendrais des renseignements précis et je vous les transmettrais. Mais vous me dites que si vous faites le travail, vous ne le ferez sûrement pas de sitôt. Attendons.

Croyez, cher Monsieur Ritter, à mes sentiments les plus particuliers d'estime et d'affection

E. RENAN

519

A François-Marie Luzel

Paris, 30 octobre 1876

Cher Monsieur Luzel,

Votre lettre m'a vivement intéressé. Vos *Sept saints* sont bien, comme je le supposais, les Sept dormants d'Éphèse. Ce sont exactement les mêmes noms, les mêmes circonstances, la même date (sous Dèce), etc. Cela est curieux ; car la légende des Sept dormants ne fut introduite dans les Gaules que par Grégoire de Tours. Ce n'est donc pas là un culte de la primitive hagiographie de l'époque de l'émigration. C'est un culte postérieurement introduit (au VII^e^ siècle, par exemple) et qui pourtant s'est intimement marié aux vieux monuments du pays. Ce qui a conduit à loger là les Sept dormants, c'est évidemment la *caverne* formée par le *dol-men*. Les Sept dormants, en effet, s'endorment dans une caverne, près d'Éphèse, et ne s'éveillent que 117 ans (on varie sur le chiffre) plus tard.

N'avez-vous pas trouvé le gwerz sur les Sept saints ; ce serait curieux.

N'avez-vous pas trouvé trace de leur chien ? Vous savez que c'est une partie essentielle de la légende. Leur chien (appelé en arabe *Kithmir*) entre avec eux dans la caverne, s'endort. Selon les musulmans, il doit entrer dans le paradis. Voyez si vous ne trouverez pas ce bon toutou quelque part.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je donnerai votre lettre à la *Revue celtique*, en y joignant quelques notes.

Poussez à vos publications. Le moment est bon. Que deviennent vos chants populaires et vos légendes ? Je crois que j'amènerais Hauréau, à l'Imprimerie nationale, à vous être favorable.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

520

A Michel Nicolas

Paris, 17 novembre 1876

Monsieur et ami,

Permettez-moi de vous consulter sur un point d'histoire littéraire qui intéresse Montauban. Dans le long travail que contiendra notre prochain volume sur les rabbins français, nous aurons à parler d'Isaac has-Seniri dans l'épithète duquel on est amené par d'ingénieuses combinaisons à voir le nom de Montauban. En même temps qu'Isaac nous apprend sur le mont Senir, il nous apprend qu'il habitait un château qui s'appelait מלוצנה. On a voulu corriger en טלנצנה qu'on lirait *Malancène* ce qui transporterait notre rabbin dans le comtat Venaissin (1). Cela est peu probable. Le dernier coup serait porté à cette hypothèse si l'on pouvait trouver à Montauban ou aux environs un château, une forteresse, une localité qui répondît au nom de Minsna. Apercevez-vous quelque chose ? S'il vous vient quelque idée, nous vous serions reconnaissants de nous le communiquer, et cela le plus tôt possible ; car c'est au dernier moment et quand la feuille est presque sous presse qu'on vient nous faire cette objection de Malancène qui nous obligerait à un gros déménagement.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN
16, rue Saint-Guillaume

(1) Dans *Les rabbins français du commencement du XIV^e siècle* (*Hist. litt. de la France*, t. XXVII), Renan indique dans une note qu'il ne peut s'agir de la région de Montauban. Ce rabbin était provençal.

521

A François-Marie Luzel

Paris, 12 février 1877

Cher ami,

Oh ! les charmants vers, et que je suis heureux d'y voir mon nom mêlé ! Pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit depuis longtemps. J'ai été fort éprouvé par un très gênant rhumatisme au genou, et c'est à peine si je peux tracer quelques lignes. Dès que je pourrai me mettre à table, je vous en dirai plus long.

Votre très affectionné

E. RENAN

522

Au prince Napoléon

Paris, 3 mars 1877

Monseigneur,

Je ne renonce jamais qu'à la dernière extrémité au plaisir de voir Votre Altesse. Hélas ! cette fois encore, le mal est plus fort que moi. Je ne pourrai me rendre demain à l'aimable invitation de Votre Altesse pour le dîner. Ce retour de Hollande a été pour moi une vraie retraite de Russie. Je crains d'être cloué pour longtemps.

J'ai trouvé la reine beaucoup mieux que quand je l'ai vue à Paris (1). Le mal me paraît enrayé. Sa Majesté m'a chargé de transmettre à Votre Altesse l'expression de ses sentiments les plus affectueux. Le prince Alexandre, qui

(1) La reine Sophie de Hollande était une amie de jeunesse du prince Napoléon.

jouit de la popularité la plus méritée, m'a chargé également de le rappeler au souvenir de Votre Altesse.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

523

A Michel Amari

Paris, 20 mars 1877

Mon cher ami,

Voici un petit scrupule de philologue dont je viens vous demander la solution.

Vous m'avez souvent parlé des *cantistori*, rhapsodes des épopées du moyen âge, qui ont vécu à Naples et en Sicile plus longtemps peut-être qu'ailleurs. Comment faut-il mettre un pareil nom au singulier ? *Cantistore*, cantistori ? La question n'a pas grande importance, mais j'aime à être correct dans le détail.

Ce printemps ne m'est pas favorable. Mon diable de rhumatisme au genou, que la Sicile et Ischia avaient si bien fait taire, a recommencé à faire des siennes. Depuis six semaines, je suis tout impotent, ne souffrant que par rares moments, mais gêné autant qu'on peut l'être. Je m'étais engagé à aller en Hollande pour l'anniversaire de ce grand Spinoza. J'y suis allé peu ingambe ; j'en suis revenu dans le plus triste état. Enfin, dans quatre ou six mois, je serai à Ischia. Sûrement, nous nous verrons quelque part, et nous causerons du congrès, que tous les orientalistes sérieux prennent ici fort à cœur.

Faites mes meilleurs compliments à nos amis, et surtout à nos confrères des *Lincei* dont je suis les travaux avec le plus vif intérêt. Ma femme va bien, et envoie les compliments les plus affectueux à M^me^ Amari.

Croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

524

A Charles Ritter (1)

Paris, 28 mars 1877

Cher Monsieur Ritter,

J'ai causé de votre projet relatif à Schopenhauer avec M. Ribot qui, comme directeur de la *Revue philosophique*, est très lié avec la maison Baillière qui a la spécialité de ces sortes de publications.

La traduction de Schopenhauer est à l'heure présente entièrement libre. Personne ne s'en occupe ni ne promet de s'en occuper. Un jeune homme nommé Reinach (2) a publié, il y a quelques mois chez Baillière, le *Traité du libre arbitre* (un petit volume in-18) ; M. Ribot est assuré qu'il n'a pas l'intention de continuer.

M. Ribot croit que la maison Baillière serait la mieux désignée pour une telle publication, cette maison tenant déjà un grand nombre de philosophes contemporains. Il croit que M. Baillière agréerait l'idée de plusieurs volumes et de traduire les grands ouvrages intégralement.

Si donc vous êtes décidé à entreprendre ce grand travail, vous feriez bien, dès à présent, de vous mettre en rapport avec M. Baillière par l'intermédiaire de M. Ribot qui est tout à votre service. Écrivez à ce dernier vos intentions, votre plan. Envoyez-moi, si vous voulez, votre lettre ; je la remettrai à M. Ribot.

Je persiste à croire qu'une telle publication serait utile et opportune. Schopenhauer n'a pas seulement une valeur scientifique ; c'est un remarquable écrivain ; il aura de nombreux lecteurs : il frappera beaucoup et fera réfléchir (3).

Ce que je regrette beaucoup pour vos travaux relatifs

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)
(2) Il s'agit de Salomon Reinach : *Essai sur le libre arbitre*, traduit de Schopenhauer, 1877.
(3) Charles Ritter ne donna pas suite à ce projet.

à Strauss, c'est que votre second volume de mélanges ne puisse encore être publié. J'espère que des circonstances meilleures viendront et rendront possible ce charmant volume que tous les délicats liront avec tant de plaisir.

Le nom du Viennois qui traduit mes *Dialogues* est Zdekauer. C'est un amateur. Certaines questions qu'il m'adresse me font craindre qu'il ne soit un peu inexpérimenté.

Cette fin d'hiver m'a été assez mauvaise. Ce satané rhumatisme au genou qui m'a été donné comme σκόλοψ ἐν σαρκὶ ἵνα με κολαφίζῃ me fait souffrir ou plutôt me gêne depuis deux mois. Le voyage de Hollande fait au travers (je ne pouvais me résoudre à manquer de parole à ces messieurs) a fort aggravé le mal. Je vois bien que je ne serai délivré qu'avec le retour de la belle saison. Je n'oublie pas *L'Ecclésiaste*. J'espère que l'année ne finira pas sans que j'aie donné ma traduction. Mais pour le moment, je suis tout entier à mon cinquième volume des *Origines du christianisme* qui est presque achevé et paraîtra dans quelques semaines.

Je suis ravi de ce que vous m'apprenez relativement à vos futurs loisirs, dont nous bénéficierons tous. Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

525

A Angelo de Gubernatis

Paris, 2 avril 1877
rue Saint-Guillaume, 16

Mon cher ami,

Que je suis en retard avec vous ! Mais, j'ai des excuses, et vous êtes indulgent. Je ne vous ai pas encore écrit pour le congrès, justement parce que je le vois en si bonnes mains. Il est bien heureux que cette institution, dont les

origines ont été critiquables, soit enfin devenue quelque chose de sérieux et d'utile, grâce aux patrons qui l'ont accueillie et améliorée peu à peu. Je ne doute pas que, par vous et par Amari, elle n'atteigne la perfection. Croyez que nous nous y emploierons tous avec le zèle et la sympathie que nous inspirent et le comité central et votre noble pays. Je suis très fier de l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant pour un de vos délégués et en m'associant à trois personnes si honorables.

Le mois de septembre 1878 m'apparaît comme une fête, dont je me promets toutes sortes de fruits de mutuel confort et de rajeunissement.

Quelle admirable facilité, quel feu, quel don d'intuition primesautière et juste à la fois vous avez ! Voilà l'histoire de l'orientalisme italien et un livre plein de science et de solidité, et sûrement, ce qu'il y aurait de mieux, c'est que nous puissions apporter au congrès quelque chose d'analogue pour la France. J'en ai causé avec Schefer (1). Le temps est court, nos jeunes gens sont engagés presque tous en des recherches qu'ils ne peuvent guère interrompre. Nous doutons que ce soit possible. Cependant l'idée est excellente ; nous ne l'abandonnons pas. J'en causerai encore avec Bréal.

Votre *Bollettino* est un service de premier ordre rendu aux études orientalistes. En tout ce que vous me contez de la *Rivista Europea*, c'est cette pauvre Revue que je plains. Quant à vous, vous trouverez facilement un organe meilleur. J'attends impatiemment votre *Mythologie végétale* qui complétera ce beau cycle que vous avez si magistralement créé.

Ce printemps m'a été assez traître. Un satané rhumatisme au genou qui est bien mon ἵνα με κολαφίζῃ σκόλοψ ἐν σαρκί, comme dit saint Paul, m'a saisi il y a près de deux mois et ne m'a guère quitté qu'hier, avec les premiers souffles chauds du printemps. J'ai peu souffert, mais j'ai été singulièrement gêné. Dans quelques mois, j'irai proba-

(1) Charles Schefer (1820-1898), orientaliste, de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales.

blement demander aux bains d'Ischia ce qu'ils me donnèrent en 1875, un gage contre le retour de ces misères.

Mon cinquième volume des *Origines du christianisme* paraîtra dans un mois à peu près. Le sixième est fait en manuscrit. Ce m'est une grande joie de songer qu'il m'a été donné d'achever cet ouvrage qui a été le devoir et la pensée de toute ma vie.

Je redoute presque le moment où je ne l'aurai plus comme compagnon.

Présentez mes hommages à Mme de Gubernatis, et croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

526

A la princesse Julie

Paris, 20 avril 1877

Chère princesse,

Vos lettres nous ont ravis et je crois que c'est à elles que je dois d'être enfin sur pied et à peu près guéri. En somme je ne dois pas trop me plaindre, j'ai peu souffert ; mon travail a été à peine interrompu ; j'ai seulement pendant deux mois été forcé de vivre étendu sur mon lit ou mon canapé. La perspective de revoir Mandela et Ischia est pour moi pleine de charme. Et si vous veniez à Ischia !... c'est alors que notre joie serait complète. L'endroit est charmant, la vie y est facile, et je tiens vraiment les bains pour les plus efficaces qu'il y ait contre les douleurs rhumatismales. Ah ! puissent vos docteurs de Rome être bien inspirés !

Ce que vous me dites de l'inscription phrygienne, que m'a envoyée le prince Albert, a vivement piqué ma curiosité (1). Je n'ai rien reçu. Je serai enchanté de transmettre

(1) Le prince Albert était le fils cadet de la princesse Julie.

au prince Albert les renseignements que je peux avoir, quoique le phrygien ne soit pas de mon domaine spécial. Ce que vous me dites des dispositions studieuses de ce jeune homme m'a fait grand plaisir. La science est grande, vaste, éternelle ; tout le monde y a sa place et elle console de tout.

Il y aurait long à dire sur ce pauvre Brachet. Nous vous conterons cela à Mandela. Quoique ses amis, dont nous étions, aient eu à un certain moment quelques motifs de se refroidir envers lui, il y a dans son fait plus de motifs de pitié qu'autre chose. Il avait débuté avec beaucoup d'éclat dans les études relatives à l'histoire de la langue française ; il sait beaucoup, il est pénétrant, ingénieux. C'est le jugement pratique qui manque et cette lacune amène chez lui les singularités dont on ne se rend pas compte.

Le Père Hyacinthe a eu un grand succès l'autre jour, mais un succès de conférencier, bien dû à son talent. Le public qui l'a applaudi n'ira pas à sa messe quand il la dira. Il faudra bien du temps encore pour que les tentatives d'un catholicisme réformé aient en France quelque chance de succès. Nous avons dîné avant-hier avec le prince Napoléon chez la princesse Mathilde. Tous deux pleins de vie et de gaieté. La vie et la gaieté sont deux trésors qu'on porte en soi, et bien indépendants des circonstances. — Si vous voyez Bonghi, dites-lui, s'il vous plaît, qu'il est un de ceux dont je me souviens avec le plus d'affection et le plus de plaisir.

Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN

527

A Edmond de Goncourt

Paris, 3 mai 1877

Mon cher ami,

Quelques amis viendront mardi 8 mai prendre le thé avec nous le soir, pour compenser tant de jours de cet hiver où j'ai été séquestré par mes rhumatismes de l'humaine société. Vous seriez bien aimable de venir avec eux. Tout cela, bien entendu, intime et sans nulle cérémonie.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

528

A la comtesse de Loynes (1)

Lundi soir, 9 mai 1877

Chère Madame,

Merci pour ce bel ouvrage que j'ai reçu par vous ce matin. Je viens de passer ma soirée à le lire, j'en suis ravi. C'est plein de philosophie et de poésie, d'une inspiration élevée, par moment d'un grand charme. L'opposition des enfants de Dieu et des enfants des hommes, les deux tribus éternellement rivales, est admirablement marquée. Et ce qu'il y a de très bien, c'est que l'une des deux tribus n'est

(1) Lettre communiquée par M. Parodi, inspecteur général de l'Instruction publique. Il s'agit de *Séphora*, mystère d'Alexandre Parodi.

jamais sacrifiée à l'autre. Toutes deux sont grandes ; toutes deux ont leur beauté et leur raison d'être. Faites toutes mes félicitations à M. Parodi. Il a donné dans cette œuvre nouvelle une preuve de talent dont les connaisseurs n'avaient pas besoin, du reste, pour le classer déjà parmi les meilleurs. Je suis enchanté ; maintenant, ces hautes pensées philosophiques, exprimées sous le couvert d'une fable austère, seront-elles du goût d'un public qui va surtout au spectacle pour s'amuser ? Je n'ose le dire. M. Parodi a déjà fait un miracle ; il pourra bien faire celui-là encore. Ces vieux récits bibliques sont si grandioses qu'on a peine à les plier à nos petites exigences. Des personnes bien plus versées que moi dans les choses du théâtre conseilleront M. Parodi là-dessus. Pour moi, je ne peux dire qu'une seule chose, c'est que peu de lectures m'ont fait plus de plaisir. L'ange amoureux, page 55, est charmant. J'ai respiré pourtant, quand j'ai vu, page 57, la bonne Séphora rester fidèle à son amant de chair et d'os :

Tu m'offres la couronne, et j'aspire à la cendre...

Vous me demandez si je veux dîner avec vous la semaine prochaine. Eh ! sûrement oui, et de grand cœur. Croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

529

A X... (1)

Paris, 13 juin 1877

Cher Monsieur,

La reine Sophie était avant tout une Allemande de la grande école, aimant la France comme Gœthe, et n'aimant pas M. de Bismarck. Il m'est impossible, en parlant de la reine, de ne pas dire cela, puisque c'était sa nature même.

(1) (Minute conservée.)

Quant à donner plus de détails, dans un cadre aussi étroit, ce serait difficile, vu surtout que la politique interdit de parler de quelques parties de la vie de la reine qui seraient, à mon sens, les plus intéressantes. Ce que j'ai dit est ce que l'on peut livrer au public à l'heure qu'il est sans imprudence ni indiscrétion.

Si vous croyez que, réellement, ma note irait contre son but, et qu'elle ne ferait pas aimer en France cette sympathique figure, supprimez-la ; rien de plus simple. Vous savez que je ne l'ai faite que pour répondre à votre invitation et pour dire ce que je pense de cette personne si attachante...

(*Inachevée*)

530

A Henry Harrisse

Casamicciola, 5 août 1877

Eh bien ! cher ami, nous voici adorablement installés. Petite maison peinte en jaune et en bleu, au milieu des vignes, des orangers et des figuiers. Calme absolu, chant continuel des cigales qu'Ary essaie vainement de faire taire, vue exquise sur l'antique cité de Cumes, les champs phlégréens, les montagnes de Gaète et de Terracine : rien qui ressemble à une maison bourgeoise ou à un hôtel. La fraîcheur de ce vieux volcan est quelque chose d'inconcevable. Tout y est vert, comme chez nous au mois d'avril. Ma femme est enchantée, Ary et Noémi très heureux. Enfin j'espère que ces deux mois nous armeront contre ce que deux mois de Paris ont de fatigant et de délétère. Le voyage a été un peu rude. J'avais pour opinion que la Méditerranée est toujours belle en été. Encore un principe auquel il faut que je renonce ! La mer a été grosse. Ma femme a souffert. Noémi seule a été inébranlable. Elle pleure le *Saïd* à chaudes larmes, elle est née pour la mer. Quant à la chaleur, nous ne l'avons sentie qu'en chemin de

fer, à Orange, Tarascon. La brise est délicieuse ici et les bains, dans cette belle mer transparente, promettent d'être excellents.

Nous sommes donc très contents. J'espère que vous l'êtes également. Ce matin j'ai vu *Le Temps* d'il y a cinq ou six jours. La déplorable campagne ouverte le 16 mai me paraît de plus en plus perdue. Je me trompe peut-être à distance. J'ai toujours douté que cette coalition, contraire à toutes les règles de la politique, pût aller jusqu'au bout. Mais quelle funeste réaction cela nous promet dans l'avenir ! Moi qui pense que le vieux lest conservateur de la société française était nécessaire pour donner quelque assise à un ordre social quelconque, je suis navré. Les restes, qui auraient pu être si précieux, de cette vieille société ont fait une faute capitale en se perdant dans cette tentative de mauvaise foi et sans issue. Jamais je n'ai dit plus amèrement : *Finis Franciae !* car la démocratie, qui présomptueusement croit tout remplacer, ne sera pas la *Francia*, ce que nous avons aimé sous ce nom et qui a fait dans l'histoire du monde de grandes choses. Qu'y faire ? Impossible d'empêcher les gens qui le veulent absolument de se suicider. Écrivez-nous, nous avons besoin de votre vue si claire, si juste, si impartiale pour ne pas nous tromper à cette distance. Écrivez-nous tout de suite, pensez à nous et croyez à notre bien vive et bien sincère amitié.

531

A la princesse Mathilde

Casamicciola, 11 août 1877

Chère princesse,

Nous voici installés de nouveau, et fort agréablement, sur ce vieux volcan, que j'ai trouvé cette fois plus frais, plus vert que jamais. Il fait chaud dans la journée ; mais les nuits, les matinées et les soirées sont exquises. Les pro-

menades sont charmantes, et je crois que les bains me seront cette année aussi bienfaisants qu'ils l'ont été il y a deux ans. Mon pauvre Ary les prend aussi, et j'en espère beaucoup de bien pour lui. En tout cas, il est gai et heureux à ravir.

Nous parlons souvent de Votre Altesse, et nous nous demandons si elle a toujours cette bonne pensée d'un voyage de Venise qu'elle fit briller un moment à nos yeux comme un mirage qui nous éblouit. Nous serons dans cette ville, pour nous très chère par beaucoup de souvenirs, vers le 20 septembre. Quelle fête ce serait pour nous d'y trouver Votre Altesse et de jouir avec elle de tant de beautés !

Nous arrivons à aimer de plus en plus les voyages, et nos enfants, loin de nous gêner, nous y sont un charme de plus. On ne peut se reposer que dans ces climats, à la fois toniques et invitant à la détente, où l'on arrive à la fin de la journée sans avoir rien fait et sans s'être ennuyé. J'essaierai peut-être d'écrire quelque rêverie ; mais ce sera sûrement sans nulle conséquence.

Nous partirons d'ici vers le 1er septembre. Nous irons faire un petit séjour à Amalfi ; nous tâcherons d'éviter Rome et pourtant d'aller voir la princesse Julie dans la Sabine ; puis nous tournerons le cap vers le Nord. Vers le 1er octobre, nous serons à Paris, et nous irons à Saint-Gratien rendre compte à Votre Altesse de nos pérégrinations, à moins qu'elle n'obéisse à sa bonne inspiration de venir elle-même en Italie.

J'espère que le prince se repose aussi à Prangins et prend des forces pour les luttes qu'il aime. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de nos sentiments les plus respectueusement affectueux

E. RENAN

532

A la princesse Julie

Casamicciola, 12 août 1877

Chère princesse,

Nous voici de nouveau très agréablement installés sur notre vieux volcan d'Ischia, que nous avons trouvé plus frais et plus vert encore qu'il y a deux ans. Ary et Noémi nous accompagnent et jouissent beaucoup de cette charmante nature si nouvelle pour eux. Mon pauvre Ary prendra les bains comme moi, et j'en espère pour lui de bons effets. Au moins est-il heureux et gai autant qu'on peut l'être. Enfin, je crois que cette fois encore Ischia nous laissera le meilleur souvenir. Nous le quitterons vers le 1er septembre. Nous donnerons une huitaine à Naples, à Amalfi, à Pæstum, puis nous prendrons la route de Rome.

Certainement, chère princesse, si vous êtes à Mandela, j'irai vous y voir. Mais je crains que ma *smala* d'enfants ne soit un embarras. Ils pourraient aller à Rome et j'irais seul passer avec vous quelques bonnes heures ; j'attendrai ici votre réponse, chère princesse. Car si vous n'étiez pas à Mandela, je quitterais Rome et gagnerais Ancône par Foggia. Ici nous nous reposons bien profondément. Ces climats doux et toniques sont les seuls où l'on puisse bien complètement ne rien faire et où l'on atteint la fin du jour sans ressentir l'ennui de l'oisiveté. Je travaille fort peu, et si je mets quelque chose par écrit, ce sera quelque rêverie. Nos pauvres affaires de France sont si tristes qu'il vaut mieux n'y pas penser. La tentative du 16 mai me paraît une grande faute. Elle ne réussira pas, et cette fausse manœuvre sera un coup bien grave pour le parti conservateur. Toujours la fable du corbeau qui veut imiter l'aigle. On s'imagine pouvoir faire avec une coalition d'intérêts ce que l'empereur Napoléon III fit au moment où sa puissance et son prestige étaient au comble. C'est là une grande chimère.

Le gouvernement central est pour longtemps affaibli en France. Il ne réussira plus à faire les élections, la scission entre les classes conservatrices et le pays deviendra plus marquée que jamais, au grand détriment du pays, qui ne peut vivre sans classes conservatrices. Tout cela me désole. Nous sommes à deux pas de la guerre civile, et de nul côté je n'aperçois d'avenir satisfaisant. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

533

A Henry Harrisse

30 août 1877

Que vous êtes un bon ami, un excellent correspondant, mon cher Harrisse, et que je vous remercie de m'avoir, par ces lettres lumineuses, tenu au courant dans ce désert des choses du monde ! Ces choses sont tristes et rarement, même en nos plus sombres années, j'avais porté à l'étranger le poids d'une plus grande humiliation pour mon pays. La plus forte erreur de MM. de Broglie et Fourtou est de ne pas voir que l'Europe ne collabore en rien avec eux, à l'inverse du 2 décembre, qui fut fait avec la connivence de l'Europe entière. L'Europe en ce moment est libérale. Les agissements de nos préfets et de nos magistrats paraissent à l'étranger des choses d'un autre monde, une vraie politique de Peaux-Rouges. L'opinion publique est ici assurée du triomphe des 363 (1) ; cependant le gouvernement n'en paraît pas aussi sûr, il prend des mesures de précaution qui montrent qu'il ne se fait pas d'illusions sur le cléricalisme dissimulé qui est au fond de la tentative du 16 mai. Je ne doute pas que, si cette malheureuse tentative, par

(1) Le ministère dit du « Seize Mai » était présidé par le duc de Broglie, Fourtou étant à l'Intérieur, etc. Gambetta, le 19 juin, obtint un vote hostile par 363 voix contre 158. La Chambre fut dissoute.

impossible, réussissait, elle n'amenât une conflagration. L'Europe ne veut pas du rétablissement de la vieille France conservatrice, celle-ci ayant dans son programme des revanches bourboniennes, des revendications catholiques qui sont tellement dans son essence que ses dénégations ne rencontreront partout que l'incrédulité.

Lundi prochain, 3 septembre, nous quittons Ischia, pour entrer dans une période de notre voyage moins tranquille et plus mouvementée. Nous passerons une huitaine de jours dans les environs de Naples, à la Cava, à Amalfi, puis nous irons voir la princesse Julie à Mandela dans la Sabine, puis nous gagnerons Venise, puis Paris, après avoir serré la main de notre ami Taine en Savoie. Écrivez-nous votre prochaine lettre, poste restante, à Amalfi. Nous quitterons cette ville le dimanche 9. Puis nous vous dirons où vos chères épîtres pourront nous joindre. Notre voyage continue à nous enchanter. Ary va extrêmement bien. Il est monté la nuit dernière au sommet de l'Epomeo (le volcan d'Ischia) et est aujourd'hui aussi alerte que jamais. Le cheval lui va très bien et les bains les plus énergiques que je lui fais prendre le fortifient sans l'exciter. Il a fait à Rome et à Naples des chaleurs accablantes... Ici, c'était supportable quoique dépassant beaucoup les années moyennes. Maintenant c'est vivable. Pour moi je me suis radoubé pour un ou deux hivers.

534

A la princesse Julie

Casamicciola,
1er septembre 1877

Chère princesse,

Que nous sommes heureux de la prochaine perspective de vous revoir et que vous êtes bonne de vouloir bien donner à toute notre petite *smala* la joie de voir Mandela dont nous parlons si souvent, ma femme et moi ! Lundi 3, nous

quitterons Ischia et nous irons chercher un peu de fraîcheur à la Cava. Nous consacrerons ensuite quelques jours à Amalfi, à Pompéi, à Naples. Nous pourrons être à Mandela le 13 ou le 14 surtout si nous pouvions éviter de passer par Rome. On nous dit que le séjour de Rome en ce moment est chaud et malsain. D'ailleurs, ne passer à Rome que quelques heures est presque un sacrilège. Je me demande si, en abandonnant le chemin de fer à Valmontone, on ne pourrait pas gagner en voiture soit Tivoli, soit directement Vicovaro. Si cela était, votre *fattore* à Tivoli, que nous avons trouvé si actif et si intelligent, pourrait peut-être s'arranger pour que nous trouvions une voiture à Valmontone. Nous pourrions être à Valmontone soit à 4 heures, ce qui me paraît tard, soit à 2 heures, ce qui serait une très bonne heure, ce me semble. Je me fais une fête de voir chez vous M. Rosa et M. Bonghi, pour qui j'ai tant d'estime et d'amitié.

Hébert ne viendra pas cette année en Italie. Il a été bien tenté, mais ses devoirs de famille le retiennent en Dauphiné. Quel bonheur ce sera de causer avec vous du prince Napoléon et de ce grand esprit, de ce grand cœur, de la reine Sophie des Pays-Bas ! L'adresse du prince Napoléon à Paris est boulevard Malesherbes, 86. J'ai vu le prince la veille de mon départ, il y a un mois. Je pense qu'il est encore à Paris. Il paraissait hésiter à aller en Corse, regardant sa candidature comme compromise par les circonstances nouvelles. Je regretterais tout ce qui pourrait le contrarier ; mais plus que jamais je pense que sa position à la Chambre des députés deviendra des plus difficiles.

Agréez, chère princesse, l'assurance de tous nos plus tendres sentiments

E. RENAN

535

A Barthélemy Saint-Hilaire (1)

La Cava, près Naples,
7 septembre 1877

Cher confrère et ami, c'est ici, dans l'Apennin, où je suis venu chercher quelque fraîcheur après une cure d'Ischia, que j'ai appris la déplorable nouvelle qui plonge en ce moment dans le deuil tous ceux qui aiment la France. Le respect que j'avais pour M. Thiers, la bonté qu'il me témoignait dans ses dernières années, ont redoublé ma tristesse. Voulez-vous avoir la complaisance, cher confrère et ami, de porter à Mme Thiers et à Mlle Dosne l'assurance de la part profonde que je prends à votre douleur ? C'est pour moi un véritable regret de ne pouvoir assister aux funérailles de l'homme illustre que nous pleurons. Et quand je pense aux circonstances intérieures et extérieures où ce malheur nous arrive, j'en suis à la lettre atterré.

En attendant mon retour dans trois semaines, je vous prie, cher confrère et ami, de croire à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

Nommez-moi aussi à M. Mignet, parmi ceux qui prennent la plus grande part au cruel déchirement qu'il doit éprouver.

(1) *L'amateur d'autographes*, janvier 1912.

536

A la princesse Mathilde

Naples, 11 septembre 1877

Chère princesse,

Voilà notre petit voyage qui s'avance, et toujours nous sommes fort contents. Les chaleurs ont été très fortes cette année ; mais nous les avons en partie évitées en restant le

plus longtemps possible à Ischia, et en passant quelques jours à la Cava, point élevé où on jouit d'un air excellent. Nous aimons peu Naples ; en conscience, cependant, nous avons dû y faire un petit séjour, ne fût-ce que pour montrer à notre pauvre Ary cet incomparable musée d'antiquités. Mais nous y resterons très peu de temps. Selon nos calculs, nous serons à Venise le 23. Nous descendons d'ordinaire à l'hôtel Victoria.

Ah ! certes, je comprends bien que Votre Altesse ne quitte pas vite le délicieux séjour où elle s'est fait tant d'amis dont elle est la vie, et tant de belles œuvres commencées !

Je comprends que Venise même soit sacrifiée. C'est nous qui le regrettons ; car voir ce lieu unique avec Votre Altesse eût été pour nous une joie sans égale. D'autres garderont Votre Altesse et seront heureux, je les en félicite ; dès notre arrivée, nous irons lui conter tout cela. Les voyages sont une charmante chose ; mais pour voyager, il faut être libre, et on n'est pas libre, chère princesse, quand on est tant aimée que vous.

Et comme vous le méritez ! Comme votre courage, votre bonne, forte et vaillante nature sont pour nous une joie et une leçon ! Comme, dans les tristes temps que nous traversons, Votre Altesse montre son jugement, son tact parfait ! A la Cava, à Amalfi, nous avions presque oublié le monde. Ici, nous retrouvons les journaux, et avec eux la haine, la guerre civile latente. Je suis désolé de voir le prince Napoléon dans cette bagarre. Ceux qui y compromettraient le prince impérial seraient de bien mauvais conseillers (1). Rien de bon ne peut sortir de ce qui se passe. Voilà les réflexions de gens qui sont à cinq cents lieues et n'ont causé sérieusement depuis des semaines avec âme qui vive. Mais je doute que de près ce soit mieux.

Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueusement, les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

(1) Sur le conseil du prince impérial, les bonapartistes soutenaient le ministère du « Seize Mai ».

537

A Michel Amari

Naples, 11 septembre 1877

Mon cher ami,

Me voici pour la dixième fois à peu près dans votre belle Italie. J'ai été reprendre ces bains d'Ischia, qui me firent tant de bien il y a deux ans. Maintenant, nous allons, dans deux ou trois jours, gagner le Nord. Où êtes-vous ? A Rome? A Florence ? Il va sans le dire que si je passe, ne fût-ce qu'une heure, où vous êtes, j'irai vous serrer la main. Je ne sais encore si nous passerons par Rome. Nous irons voir à Mandela, près Vicovaro, la princesse Julie Bonaparte. Mais pour cela, nous quitterons le chemin de fer à Valmontone, et couperons directement de là à Tivoli. Après un petit séjour à Mandela, il est probable que nous gagnerons Terni par Rieti. Quant à Florence, nous y serons vers le 20 ; nous y resterons deux jours au plus. Bienheureux si vous y êtes ! Ma femme a le plus vif désir de retrouver, ne fût-ce qu'un instant, M^me^ Amari.

Qu'est-ce donc qu'un bruit qui a été répandu à Paris, et selon lequel le congrès des orientalistes n'aurait pas lieu l'année prochaine ? Cela paraissait venir de Cusa. Je n'en ai rien cru ; car je pense que le Comité nous eût prévenus. Il faudrait démentir cela ; car Barbier de Meynard, par exemple, en était persuadé.

Écrivez-moi un mot, à Mandela, par Vicovaro, province de Rome, aux soins de M. le marquis de Roccagiovine del Gallo. De cette façon je verrai quelle espérance j'ai de vous serrer la main.

Nos meilleurs compliments à M^me^ Amari. Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

538

A Hippolyte Taine

Venise, 1er octobre 1877

Jusqu'au dernier moment, cher ami, j'avais espéré profiter de votre aimable invitation et aller passer quelques bonnes heures avec vous dans votre charmante retraite d'été. Hélas ! j'avais accepté sans les innombrables causes de retard qu'on a dans un pays où l'on compte beaucoup d'amis. Nous avions fixé notre retour à Paris au 1er octobre. C'est aujourd'hui le 1er octobre, et nous sommes à Venise ! Impossible de retarder notre arrivée à Paris au delà de vendredi prochain, nous avons pour cela des raisons impérieuses. Impossible donc, mon cher ami, d'avoir cette année le plaisir que nous nous étions promis, d'aller avec vous causer des choses divines et humaines sur le bord de votre beau lac. Nous le regrettons vivement. Croyez bien, cher ami, que rien n'aurait valu pour nous cette fête-là. Mais nous nous sommes deux ou trois fois laissé imprudemment engager au delà de ce que nous voulions.

Le voyage, du reste, nous a été bon à tous, et sans les tristes préoccupations du moment, il nous eût été fort agréable. Mais à l'étranger, le spectacle de notre pauvre patrie marchant à grands pas vers sa ruine est plus triste encore qu'à l'intérieur. Dans les deux hypothèses du vote du 14 octobre, je vois les nuages les plus sombres s'accumuler contre nous (1). La Prusse, maîtresse de la Russie depuis les échecs de cette dernière, nous attaquera soit comme cléricaux, soit comme radicaux. Les hommes politiques italiens, qui croient au triomphe du maréchal, préparent la guerre et resserrent leurs liens avec l'Allemagne (2). La pente où nous sommes depuis longtemps était fatale ;

(1) La Chambre ayant été dissoute le 25 juin, les élections eurent lieu le 14 octobre. Elles donnèrent une forte majorité aux républicains.

(2) Allusion au rôle de Crispi qui, par ses visites à Berlin, à Vienne et à Londres, jeta les bases de la Triple alliance.

mais le 16 mai en a doublé l'inclinaison. L'Europe ne collabore pas à ce coup-là ; il ne réussira pas.

Heureusement nous portons en nous nos causes de jouissance supérieure, indépendantes des incidents du dehors. Vous serez, j'espère, à Paris dans une quinzaine ; au revoir.

Présentez à M^me^ Taine et à M. Denuelle nos plus affectieux compliments

Votre bon ami

E. RENAN

539

A la princesse Julie

Venise, 1^er^ octobre 1877

Chère princesse,

Nous voici à la veille de quitter Venise et l'Italie regrettant toujours Mandela et les bonnes journées que nous y avons passées. Votre bonté, votre sérénité d'âme, votre élévation au-dessus des questions passagères qui divisent nous ont laissé le plus cher souvenir. Vous avez fait de Mandela un vrai séjour de paix, et, grâce aux soins intelligents et pleins de goût du marquis, votre charmante colline est en train de devenir un vrai paradis. Mon pauvre Ary n'a pas été moins heureux que nous. La bienveillance dont il s'est vu entouré, la joie de se trouver au milieu de cette belle nature, toute nouvelle pour lui, lui ont laissé une profonde impression. Il nous parle sans cesse de Mandela comme de la partie du voyage qui l'a le plus enchanté.

Demain matin, nous quittons Venise. Vendredi matin, nous serons à Paris. Quelle triste perspective ! Notre pauvre patrie, déchirée par une guerre civile, latente encore, mais qui paraît inévitable ! Sur notre frontière un ennemi attentif, qui épie toutes nos fautes pour en profiter ! Quelque résolu qu'on soit à se tenir en dehors de ces tristes luttes,

comment n'en pas souffrir ? Le travail et l'amitié comptent seuls dans ces désolantes circonstances.

Nous avons vu à Rome le commandant Rosa avec qui nous avons passé une bien agréable matinée sur le Palatin et au Forum. Fiorelli m'a montré les trouvailles de Palestrine, qui sont la chose la plus curieuse que je connaisse. Rosa est fort triste, et il me semble qu'on a bien tort de le troubler dans son domaine du Palatin, du Forum, du Colisée. Il a tort, d'un autre côté, de contester les découvertes de Palestrine qui sont les plus importantes qu'on ait faites depuis longtemps et d'une indéniable authenticité. La paix n'est pas plus facile à faire en archéologie que dans le reste du monde. Il faut néanmoins que votre aimable et si intelligent Albert s'y emploie.

Grâce à un temps admirable, notre séjour à Venise a été délicieux. Ma femme, qui a ici beaucoup de souvenirs et beaucoup d'amitiés, a joui bien vivement de ces belles journées. Aujourd'hui nous faisons notre dernière visite à Saint-Marc, demain soir nous serons à Turin. Croyez, etc.

E. RENAN

540

A Max Müller

Paris, 9 octobre 1877

Mon cher ami,

J'ai su le malheur qui vous a frappé, et j'y ai bien vivement compati. J'ai une fille de quinze ans ... je comprends quel déchirement vous avez dû éprouver.

Ce que j'ai écrit sur ma sœur n'a aucune prétention philosophique (1). Ce sont quelques traits destinés à fixer son image qui m'était chère. J'éprouvais une grande consolation à écrire, en tenant pour ainsi dire la main de ma chère

(1) *Ma sœur Henriette*, O. C. IX.

morte, et sûrement je ne compris jamais mieux combien notre destinée, si elle est finie, nous donne droit à formuler une juste plainte contre le ciel. Je n'ai plus que quatre exemplaires de cet opuscule, dont deux sont réservés à mes enfants. Je vous en enverrai un tout de même, par la prochaine bonne occasion que j'aurai. La vie de ma sœur fut toute d'humilité et de dévouement et j'ai dû réserver son image pour ceux qui sont capables de comprendre ce qu'a de noble une vie dont l'unique principe fut la bonté.

Votre grande entreprise des *Livres sacrés* est une bien belle idée, digne de vous et que seul vous pouvez exécuter. En avez-vous un plan, un programme imprimé ? Cela m'intéresserait vivement. Nos jeunes gens travaillent, en effet, et nous donnent beaucoup d'espérance. Je suis bien aise que vous soyez content d'eux. J'achève mes *Origines du christianisme*, et je n'attends qu'un budget régulièrement voté pour commencer l'impression de notre *Corpus inscriptionum semiticarum*. Mais quand l'aurons-nous ? Nous travaillons sur le pont d'un navire en perdition ! Cet effort suprême de la vieille France, fondée sur Dieu et sur le roi, était à prévoir. Il ne réussira pas ; mais il entraînera des crises effroyables. Pauvre pays ! Enfin, nous travaillerons toujours. Dans les douleurs privées, comme dans les malheurs publics, c'est là l'*interna consolatio*.

Ma femme se joint à moi pour présenter à M^me^ Müller l'assurance de notre vive sympathie. Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

E. RENAN

541

A la princesse Julie

Paris, 22 octobre 1877

Chère princesse,

Notre voyage s'est achevé fort doucement, et nous en sommes enchantés. Croyez bien que Mandela compte entre nos meilleurs souvenirs. La paix que nous y avons goûtée, ce calme d'esprit, cette élévation de cœur qui fait que les dissentiments particuliers s'accusent à peine, contrastent à toute heure avec le triste milieu de haine et de récriminations passionnées où nous sommes tombés ici. Pauvre pays, tous les partis travaillent à le déchirer ! Je désespère plus que jamais de son salut.

Le résultat des élections a été ce qu'il devait être. Il était absolument impossible que le gouvernement gagnât la majorité, et c'est pour cela que la tentative du 16 mai a été une folie. Il était à supposer, d'un autre côté, que la pression exercée vaudrait au gouvernement quelques voix. Que va faire maintenant le maréchal ? Reculer ? aller en avant, jusqu'au coup d'État ? donner sa démission ? Personne ne le sait. Il est probable que le maréchal ne le sait pas lui-même. Les renseignements que l'on a sont des plus contradictoires. Le coup d'État est bien difficile. D'un autre côté, on ne conçoit guère comment le maréchal, après ses imprudentes déclarations, pourra accepter les programmes des gauches et sacrifier tous les fonctionnaires qui se sont compromis pour lui. La situation paraît sans issue ; il n'y a rien de bon à en tirer, et pour moi j'ai trop de respect pour la mémoire de l'Empereur, trop d'amitiés illustres et chères dans la maison Bonaparte pour ne pas éprouver une vraie douleur à la voir comprise dans ces intrigues dont tout le monde sortira amoindri.

Notre cher prince Napoléon n'est pas encore de retour à Paris. Il est probable que l'élection d'Ajaccio sera cassée,

ce qui le rejettera dans la lutte (1). Je regrette de le voir s'user à ce labeur sans fruit, car sa place n'est pas à la Chambre des députés. La République est, à l'heure présente, le seul gouvernement possible ; or ce n'est pas au prince qu'il appartient de la combattre ni de l'affirmer. Votre supposition relative à la lettre de M^me^ Thiers était exacte (2). L'usage s'établit que le nom de la veuve ne figure pas sur les lettres de faire-part. Je n'ai plus de relations avec ces dames. C'étaient les précieux entretiens de M. Thiers qui seuls m'attiraient dans cette maison. Croyez, etc.

E. RENAN

(1) Le prince Napoléon avait été battu aux élections du 14 octobre par le baron Haussmann dont la candidature avait été suscitée par l'ex-Impératrice.
(2) Thiers était mort le 3 septembre. Voir lettre n° 535.

542

A Charles Ritter

Paris, 20 novembre 1877

Très cher Monsieur,

L'article de M. de Pressensé m'a échappé ; je ne peux remettre la main dessus. Votre pensée est des plus légitimes. Seulement, j'ai depuis des années si peu de relations avec les *Débats*, que je ne puis guère demander à M. Bapst de faire passer votre lettre par-dessus la tête de M. de Pressensé. Pressensé est un homme honnête et loyal. Il sera le premier à demander l'insertion de votre lettre, sauf à y répondre comme il l'entend. Choisissez donc entre ces deux voies, ou de m'envoyer votre lettre, et je la remettrais à M. de Pressensé, qui la remettrait à M. Bapst ; ou d'écrire vous-même à Pressensé qui vous connaît certainement et qui sera enchanté de se trouver en rapports avec vous. Toute autre manière de procéder serait blessante pour

Pressensé, et assurément M. Bapst n'insérerait la lettre qu'après la lui avoir communiquée.

J'ai reçu votre dernière lettre qui m'apprenait tout ce qui vous empêche de vous livrer tout entier à ce travail de traduction que vous faites si bien. Je le regrette et appelle de tous mes vœux le jour où vous pourrez vous livrer à vos occupations favorites où vous excellez. Tâchez que ce soit le plus tôt possible.

Je travaille activement à l'achèvement de mes *Origines*, et en travaillant je réussis à me distraire du désolant spectacle auquel nous assistons. Nous n'avons à choisir qu'entre deux précipices. Nous faisons des travaux de précision sur le pont d'un navire en perdition. Pauvre pays !

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

543

A Isaïa Ascoli (1)

Paris, 14 janvier 1878

Cher Monsieur,

J'ai été infiniment sensible à l'envoi du beau volume que vous avez bien voulu m'adresser. Aucun témoignage d'estime ne peut m'être aussi précieux que celui qui me vient d'un maître comme vous, embrassant la science philologique tout entière avec autant d'étendue que de profondeur. Vous avez su certainement le titre que notre Académie vous a conféré ; je vous en aurais écrit, si M. Bréal et M. Paris ne m'avaient dit qu'ils devaient vous expédier un télégramme. Nous sommes heureux et fiers de ce lien qui vous attache à nous. C'est pour moi une véritable fête de songer que, dans quelques mois, j'aurai le plaisir de vous rencon-

(1) Philologue et orientaliste italien (1829-1907).

trer au congrès de Florence. Nous causerons alors à loisir de tant de problèmes qui nous tiennent également à cœur et auxquels nous avons consacré notre vie.

Croyez, cher Monsieur, aux sentiments de particulière estime et d'entier dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très affectionné

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

544

A la princesse Julie

Paris, 20 février 1878

Chère princesse,

Que je suis heureux d'apprendre que vous êtes à peu près rétablie de la maladie qui vous a éprouvée ! Je ne puis vous dire combien nous avons été inquiets quand nous avons appris que votre santé avait été atteinte depuis cette charmante visite à Mandela qui nous a laissé un si cher souvenir. Ma femme et mes enfants étaient aussi émus que moi, et ce n'est que quand nous avons reçu votre bonne lettre, ainsi que le mot si affectueux d'Albert, que nous avons été rassurés.

Nous sommes ici fort émus de ce qui se passe à Rome (1). Je porte envie à ceux qui voient de près ce grand drame, le plus important de l'histoire moderne. Que va faire Léon XIII ? Les premiers jours vont être décisifs. Pour moi, j'ai peine à croire à un pas en arrière de la papauté. Il est vrai, d'un autre côté, que toutes les issues sont fermées.

Le prince Napoléon m'a vivement intéressé en me contant toutes les circonstances qui ont suivi la mort du roi Victor-Emmanuel. La sagesse et la force du nouveau royaume

(1) L'élection de Léon XIII.

ont fait le plus vif plaisir aux esprits libéraux. Ici tout se calme et s'endort. Les causes de crises intérieures sont fort éloignées, mais l'orage peut venir du dehors et une guerre serait la ruine de l'état de choses actuel. Enfin, il ne faut pas trop demander ; le long espoir et les vastes pensées nous sont pour longtemps interdits.

J'ai donné ordre à mon libraire de vous expédier un volume que je publie ces jours-ci et qui renferme des morceaux publiés depuis longtemps, et en particulier mes premiers essais de 1847 et 1848. Le plaisir que j'ai eu à les relire m'a peut-être fait illusion sur l'accueil qu'on leur fera.

M. Giraud, M. Maury vont très bien. Nous espérons bien que vous n'avez pas renoncé au projet de venir nous voir vers l'époque de l'Exposition. Tous nous nous en faisons une fête et nous ne renoncerons à cet espoir qu'avec un amer regret. Pauvre Exposition ! Je ne sais pas bien quel sera son sort, mais promettez-nous que vous viendrez tout de même. Un changement d'air serait probablement le moyen d'arrêter définitivement cet état fiévreux dont vous ressentez encore des suites. Quelle serait notre joie à tous ! Recevez, princesse, etc.

E. RENAN

545

A Michel Amari

Paris, 28 février 1878

Mon cher ami,

Ce que vous me dites de la lettre de Bréal m'étonne beaucoup. Bréal, en effet, me parla du désir qu'il avait de voir la date du congrès reculée ; mais non seulement je ne fus pas de son avis ; je lui expliquai de plus que pour moi la date de septembre était préférable, ayant déjà pris des arrangements en conséquence. Ainsi, ce n'est pas du tout

d'accord avec moi qu'il a fait cette démarche. Pour moi personnellement, je préfère beaucoup septembre, et ce que vous me dites de la désignation faite par le roi est décisif. Ne changez rien, croyez-moi, à ce que vous avez fixé. La coïncidence avec la fin de l'Exposition n'a rien de grave ; tout sera fini en septembre. Cette coïncidence ne vous privera d'aucun assistant sérieux. Au point de vue de la saison, septembre me paraît très bien choisi. Bréal est la perle des hommes, mais je ne puis concevoir comment il a pu se tromper sur ce que je lui avais dit à ce sujet.

Ce que vous me dites des excellentes dispositions du roi me remplit de joie. Les conversations que j'avais eu l'honneur d'avoir avec le prince Humbert, à Palerme surtout, m'avaient déjà inspiré la plus grande estime pour son jugement et l'élévation de ses sentiments. Je ne doute pas qu'il ne continue dignement l'œuvre entreprise par le roi son père pour l'unité de l'Italie et le bien de la civilisation.

Quant au pape, je ne sais que croire. Avancer, reculer, rester en place lui sont également impossibles.

Les folies du catholicisme moderne ont fait de la papauté une impossibilité, une *utopie* qui ne peut avoir de lieu nulle part. J'ai peine à croire qu'ils reculent, et d'autre part une conduite identiquement semblable à celle de Pie IX ne saurait plus, ce me semble, être acceptée par le royaume d'Italie. Pour moi, j'ai toujours cru que la papauté et le royaume d'Italie sont choses inconciliables, que l'une de ces forces tuera l'autre. Or, à mes yeux, le résultat de la lutte n'est pas douteux. Le royaume tuera la papauté, et comme la papauté est selon moi une très mauvaise chose, c'est là une des raisons entre beaucoup d'autres pour lesquelles j'aime le royaume. A une date impossible à fixer, la papauté quittera Rome et l'Italie. Au nom du ciel, ne courez pas après elle. Ce jour-là sera celui qui mettra le sceau définitif à votre liberté. Chez vous, la papauté sera toujours un trouble. Hostile, elle est dans votre sein comme un corps étranger. Réconciliée !... Dieu nous en préserve. Ce serait à nos dépens et pour la plus grande joie du Père Curci, que se ferait la réconciliation. Songez au danger que courrait le parti libéral, le jour où le

pape se mettrait à la tête d'un parti catholique, qui pèserait sur les élections.

Détachée de Rome, sans asile fixe nulle part, forcée d'essayer tour à tour Malte, l'Espagne, l'Angleterre, Monaco, la papauté deviendrait un simple ferment de fanatisme nomade. Votre gouvernement, en gagnant quelques cardinaux, pourrait faire un antipape. Ainsi divisée, la papauté serait perdue, et le danger qui résulte de l'unité du catholicisme serait écarté. C'est le cas de dire : *Inch Allah !* — Nos meilleurs compliments à M^me^ Amari.

Bien tout à vous

E. RENAN

546

Au prince Napoléon

Paris, 14 mars 1878

Monseigneur,

Je sors de chez Charles Buloz (je dirai à Votre Altesse pourquoi je n'ai pas suivi la voie de Mazade).

M. Buloz est très heureux ; il a lu et accepte avec empressement (1), ne regrettant qu'une chose, c'est qu'il n'y en ait pas davantage. Il voudrait surtout, intégralement, la lettre du général Türr (2). Il va faire composer le morceau et viendra en causer avec Votre Altesse.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) *Les alliances de l'Empire de 1869 à 1870*, par le prince Napoléon Bonaparte (Jérôme), *Revue des Deux Mondes*, 1^er^ avril 1878.

(2) Cette lettre n'a pas été complétée dans la *Revue*, le prince Napoléon l'ayant reproduite d'après des journaux anglais, où elle était fragmentaire.

547

A Ruggiero Bonghi

Paris, 11 avril 1878

Monsieur et ami,

Votre lettre m'a fait le plus vif plaisir ; vous savez les sentiments d'estime et d'amitié que je vous porte. Je réponds sur-le-champ à vos deux questions.

Il y a eu quatre éditions des *Langues sémitiques*. La troisième et la quatrième ne diffèrent pas l'une de l'autre. Les trois premières diffèrent l'une de l'autre, par des additions successives. Ces jours-ci, nous allons faire une cinquième édition, qui ne différera ni de la troisième ni de la quatrième. Sitôt qu'elle sera tirée, je vous en ferai envoyer un exemplaire. Je ne veux pas que vous teniez jamais mes ouvrages d'autre que de moi.

Quant à la *Mission de Phénicie*, elle est complète depuis 1874. On a dû vous l'envoyer complète. Elle comprend huit cent quatre-vingt-six pages de texte et soixante-dix planches. La page huit cent quatre-vingt-cinq du texte vous expliquera du reste la distribution de l'ouvrage.

Que je serais désolé, quand vous viendrez à Paris, d'être moi-même en Italie ! J'ai promis à Amari d'aller au congrès des orientalistes, qui doit se tenir à Florence vers le 12 septembre. J'espère cependant que j'aurai la bonne fortune de vous rencontrer quelque part. J'aimerais tant à causer avec vous de Léon XIII et de la façon dont vous interprétez l'énigme de ce sphinx. N'avez-vous pas quelques appréhensions d'un pape se mêlant de politique et cessant de se tenir à l'écart de la société italienne ? Ne craignez-vous pas que le parti libéral ne paie les frais de cette demi-réconciliation ? Le plan du Père Curci m'a toujours paru le plus redoutable pour la libre pensée. Mais vous connaissez mieux que nous les détours de ce sérail. Je vous félicite de

voir de près le développement de cette crise de la papauté. qui sera peut-être un jour jugée le fait le plus curieux de l'histoire du XIX^e siècle.

Croyez à mon amitié la plus dévouée

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

548

A Michel Amari

Paris, 5 mai 1878

Mon cher ami,

Il a paru dans le numéro d'octobre-décembre dernier du *Bollettino d'archeologia comunale*, une inscription qui m'intéresse beaucoup. J'ai écrit mes *desiderata* sur la feuille ci-jointe.

Je voudrais bien avoir une photographie ou un estampage des parties douteuses de l'inscription, ou, ce qui serait le mieux, c'est que M. de Rossi voulût bien examiner de nouveau la pierre et voir si les lectures que nous proposons sont possibles.

Vous êtes, je crois, bien avec lui ; voudriez-vous lui transmettre ma note, et lui dire combien nous tiendrions à avoir son sentiment ?

Si vous pouvez m'obtenir les éléments nécessaires, peut-être pourrais-je vous envoyer une petite note à ce sujet pour mes confrères des *Lincei*, à qui je tiens à prouver combien je suis honoré du titre qu'ils m'ont conféré.

Nos compliments à M^me Amari et à M. Sabathier, s'il est près de vous. Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

Inscription nº 8 de la table.

M. de Rossi lit ALIENOS (fin de la 2e et commencement de la 3e ligne). Mais la lettre qui commence la 3e ligne ne me paraît pas un E. D'après la gravure, j'y verrais plutôt un M, et je lirais ALVMNOS. Les traces qui restent sur le monument permettent-elles cette lecture ?

Si telle était la bonne lecture, je supposerais que la femme en question faisait partie d'un alumnat soit public, soit privé.

Tandis qu'elle était avec ses camarades, elle faisait comme tout le monde, et on l'eût prise pour une païenne ; mais le père tient à ce que l'on sache qu'elle était en réalité chrétienne, sans doute, comme le suppose M. de Rossi, pour éviter qu'on ne fasse des cérémonies païennes sur son tombeau.

A la 1re ligne, M. Le Blant, à qui j'ai communiqué l'inscription, propose de lire INSE [*pultus jaceat*], formule bien connue. Les traces qui restent se prêtent-elles à cette lecture ?

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

549

Au Dr Suquet

Paris, 13 mai 1878

Louange à Dieu ! Nous allons donc vous voir. Qu'il y a longtemps que nous le désirions ! Vous savez, cher ami, quels sentiments, ma femme et moi, nous avons pour vous. C'est vous dire que nous attendons votre arrivée comme une vraie fête. Comme nous causerons ! comme nous rirons de bon cœur de ce que vous appelez votre timidité, dont j'ai bien ri par provision ! M'avez-vous apporté le manuscrit dont vous me parliez dans votre dernière lettre ? Si vous ne l'avez pas, je me fâcherai, par exemple. N'avez-vous pas

senti, cher ami, ce que vous êtes pour moi et la place que vous avez parmi ceux que j'aime et estime le plus !

Jouissez de cette belle Italie, que vous allez voir, et que vous saurez comprendre. Votre itinéraire sera sans doute Naples, Rome, Florence, Bologne, Venise, Padoue, Milan. Vous trouverez ci-joint mon petit *memento*, quelques cartes et quelques lettres qui pourront vous être utiles. Nous irons nous-mêmes en Italie vers le 1er septembre, pour un congrès d'orientalistes qui doit avoir lieu à Florence. Nous ne quitterons pas Paris avant le 15 ou le 20 août. A bientôt donc ; venez vite, voyez bien et jouissez ; venez vite cependant.

Votre très affectueux

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

550

A Camille Doucet

Paris, 21 mai 1878

Monsieur le secrétaire perpétuel, cher confrère,

Encouragé par plusieurs membres de votre compagnie, je viens vous prier de dire à l'Académie combien je serais heureux et fier de lui appartenir. Il ne faut pas moins que l'amitié de tant d'illustres confrères, qui ont été mes maîtres dès le début de ma carrière, pour me décider à briguer cet honneur, qui serait certainement la plus grande récompense de ma vie. C'est l'Académie elle-même, toujours si indulgente pour moi, qui m'a enhardi.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

Je laisse à M. le secrétaire perpétuel le soin de déterminer, s'il le juge à propos, le fauteuil auquel je dois me présenter. Si j'avais un choix à faire, ce serait celui de M. Claude Bernard.

551

A Edmond Scherer

Paris, 7 juin 1878

Mon cher ami,

Wallon me fait une guerre des plus vives et me rend fort douteux le résultat de jeudi prochain. Il a Dufaure ; Favre me paraît hésitant ; Mézières, qui toujours avait été mon plus chaud partisan, est singulièrement ébranlé. Voyez si vous pouvez quelque chose sur ces deux derniers ; le premier me paraît trop entêté pour pouvoir être modifié.

J'ai mis dans toute cette affaire une extrême réserve ; j'en suis mal récompensé.

Votre très affectionné

E. RENAN

M. Dupanloup viendra peut-être voter contre moi. Le duc d'Aumale ne se prononcera pas.

552

A François-Marie Luzel

Paris, 29 juin 1878

Mon cher ami,

Votre bonne lettre m'a causé la plus vive joie. Tout ce qui vient de la Bretagne me va au cœur, et vous êtes pour moi le meilleur représentant de cette Bretagne qui sait à la fois comprendre et sentir. Oui, représenter l'arrondissement de Lannion serait l'honneur qui me serait le plus cher. Vous savez que je vous en ouvris un mot il y a quelques années. En réalité je suis plus de Lannion que de Tré-

guier, où je n'ai fait que naître (mon père était de Lézardrieux). Presque toute la bourgeoisie de Lannion m'est apparentée par ma mère, et j'y ai conservé d'excellentes relations avec les Toussaint, les Morand, les Polard, Briant, Orégan, etc. L'esprit de ce côté est naturellement plus libéral qu'à Tréguier, où la cathédrale antique pèse d'un trop grand poids.

C'est vous dire que je serais prêt à livrer la bataille, si les hommes libéraux et conciliants me désirent. Ma plateforme politique est très nette: Adhésion formelle à la République légale, égards extrêmes pour le passé, accueil empressé fait à tous les éléments qui veulent servir loyalement le pays, sans arrière-pensée dynastique. Les républicains, les légitimistes et les bonapartistes qui acceptent la République peuvent tout à fait m'adopter. Quant aux légitimistes et aux bonapartistes militants, qui rêvent des levées de boucliers ou des 16 mai, ils doivent être mes adversaires comme je suis le leur.

En ce qui concerne le clergé, vous connaissez mieux que personne mes sentiments. Je dois trop au catholicisme pour être jamais son ennemi. Si le clergé était vraiment politique, il me désirerait ; un dissident comme moi leur vaudrait mieux que bien des amis. Mais sûrement ils n'auront jamais cette sagesse. Donc ils me feront opposition ; mais dans quelle mesure ? Sera-ce une vraie croisade ? En ce cas, j'aimerais mieux m'abstenir. Il me serait pénible de soutenir une lutte bruyante contre des personnes parmi lesquelles je peux compter d'anciens amis.

Suivez tout cela, cher ami, jetez quelques coups de sonde, et dites-moi le résultat. Il est entendu que si j'étais nommé député ou sénateur, j'irais passer les mois d'été dans le pays. L'année prochaine, en tout cas, nous passerons au moins la moitié de l'été dans les environs de Lannion. Nous en avons pris la résolution.

J'ai présenté les *Lavarou koz* à l'Académie ; j'écrirai un de ces jours à M. Sauvé pour lui transmettre les remerciements de l'Académie. C'est un travail très bien fait (1).

(1) L. F. Sauvé avait recueilli et traduit les proverbes et dictons de basse-Bretagne.

J'ai reçu l'exemplaire de Le Huérou ; je connaissais déjà l'ouvrage ; vous aviez eu la bonté de me le donner. Quel malheur que ce rare talent ait été si déplorablement arrêté dans son développement !

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

553

Au prince Napoléon

Paris, 8 juillet 1878

Monseigneur,

A demain mardi. Heureux et flatté autant qu'on peut l'être de vos félicitations

E. RENAN

554

Au Dr Gaillardot

Paris, 22 juillet 1878

Mon cher ami,

... C'est pour nous une grande joie, comme vous pouvez croire, d'avoir ici Suquet. Il vient à peu près tous les jours et paraît s'amuser beaucoup. Nous l'avons trouvé très peu changé ; il ne vieillit pas ; je crois que nous nous en chargeons pour lui, n'est-ce pas, cher ami ? Ce n'est pas que nous ne soyons contents de notre sort, moi, ma femme et mes enfants. Nous allons assez bien, nonobstant quelques petites misères. Nous partirons dans trois semaines pour un petit voyage de Suisse et d'Italie, qui, j'espère, nous redonnera de la sève pour aller encore. J'ai promis d'aller au congrès des orientalistes qui doit s'ouvrir à Florence

le 12 septembre. Je n'aime pas beaucoup les congrès ; mais j'aime Florence et plusieurs des personnes que j'y rencontrerai. Nous serons, je pense, de retour à Paris vers le 20 octobre.

Je vois que vous luttez avec courage contre les obstacles sans nombre qu'on trouve à faire le bien dans un pays comme celui que vous habitez. Quelles crises étranges va traverser l'Orient ? Pour moi, je ne regrette nullement que nous n'ayons eu aucune part dans ce démembrement. Nos devoirs sont ailleurs et tant qu'il y aura des Alsaciens et des Lorrains sans patrie, nous ne pouvons avoir de clients au bout du monde. Attendons ; je ne sais si dans dix ans, les mieux lotis ne seront pas ceux qui n'auront rien pris. Ce qui importe, c'est que la France soit toujours représentée en Orient par des hommes tels que vous et Suquet.

Il fait très chaud et je vais peu à l'Exposition où les visites sont très fatigantes. Il y a des parties instructives, d'autres qui sentent un peu le bazar. Enfin, cela calme et endort bien des choses. Dans l'état actuel de notre pauvre espèce humaine, on ne peut demander davantage. On est effrayé quand on songe par quelle mince cloison on est séparé de la barbarie et de la férocité.

555

A la princesse Mathilde

Paris, 8 août 1878

Chère princesse,

Nous voulions aller vous voir ; mais nous sommes amenés à avancer notre départ. Ma femme a été indisposée ; elle a eu un commencement d'érysipèle, qui, un moment, nous a inquiétés ; Noémi est toute pâle ; enfin nous sommes tous un peu fatigués de ce lourd été. Le remède à tous ces maux me paraît être de partir le plus tôt possible vers les montagnes. Nous allons d'abord à Gérard-

mer, dans les Vosges, qu'on dit un très agréable séjour. Puis nous irons à Bâle, remonterons le Rhin, gagnerons le Tyrol par l'Engadine ou par Munich, et entrerons en Italie par le lac de Garde. Nous serons vers le 1er septembre à Venise, vers le 10 à Florence. Vers le 15 octobre, nous irons présenter nos devoirs à Votre Altesse à Saint-Gratien. Nous ne savons pas bien encore ce que nous ferons entre Florence et notre retour. Bien des raisons nous attirent vers Rome ; mais on nous menace de la fièvre ; nous hésitons. Il nous viendra, j'espère, quelque inspiration pour tout arranger. Ah ! si Votre Altesse voulait venir à Venise!... Quelle joie ce serait pour nous ! Nous y serons du 1er au 9 septembre à peu près.

Nous prions Votre Altesse d'agréer l'assurance de nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

556

A Henry Harrisse

Constance, 18 août 1878

Tout va bien ; tout le monde se porte bien et est content. Me voici donc heureux, cher ami, et je crois que ce petit voyage nous sera bon à tous. Le lac de Constance est délicieux. Qu'on a tort de préférer à cette nature calme, reposante, accomplie dans tous ses détails, des chaos, des crises comme la Suisse ! Nous avons trouvé ici un petit nid adorable, une vieille tour du couvent des dominicains, la prison de Jean Huss, figurez-vous, transformée en séjour fort agréable, tapissée de lierre, donnant sur le lac. C'est le couvent où vécut le grand mystique Suso. Tout ce monde-là m'eût brûlé autrefois, mais il y a plaisir à voir la vie moderne se trouver à l'aise dans ces églises, dans ces cloîtres. Nous faisons des promenades délicieuses sur le lac. Enfin voici trois jours que nous restons dans un endroit où nous

ne voulions d'abord que passer. Après-demain nous partons pour Bregenz et de là nous chercherons les meilleurs moyens pour gagner Inspruck. Ce n'est pas chose facile. Les lignes du Vorarlberg et du Tyrol sont très incomplètes, si bien qu'il serait possible que nous rabattions à passer le Splugen et à entrer en Italie par Chiavenna et le lac de Côme. Dans cette incertitude, nous n'osons vous demander de nous écrire ni à Inspruck ni a aucun autre point d'un itinéraire douteux. Écrivez-nous à Venise, poste restante. Nous y serons le 1er septembre sans faute. Faites que nous y trouvions une bonne et longue lettre de vous où vous nous expliquerez bien ce qui se passe. Voilà huit jours que nous n'avons lu de journaux et que nul bruit du monde n'a pénétré jusqu'à nous. C'est par vous seul que nous saurons l'histoire de ces trois semaines qui, à moins d'imprévu, ne me paraissent pas du reste devoir marquer beaucoup dans l'histoire de l'humanité. Ah ! si vous voulez venir vous-même, ce serait bien mieux encore. Nous vous ferions voir Venise et Torcello ; allons, courage ! Croyez en tout cas à notre vive et bien sincère amitié à tous.

557

A Henry Harrisse

Florence, 10 septembre 1878

Merci de vos deux précieux envois et des lettres lumineuses par lesquelles seules nous avons su ce qui se passe dans le monde depuis un mois. Notre voyage du Tyrol nous a enchantés. C'est l'idéal de la verdure et de la fraîcheur. Partout des eaux d'une clarté délicieuse, des herbes et des fleurs adorables, même en automne. Les petites vallées sont de vrais paradis, supérieures selon nous à celles de la Suisse, surtout pour l'agrément des voyageurs. Les fortes chaleurs nous ont pris à Trente. Mais vous savez que nous aimons assez cela. Le lac de Garde nous a émerveillés. C'est le plus beau des lacs italo-alpins. Figurez-vous un

trou d'une profondeur presque insondable, au milieu des montagnes colossales. C'est une mer, non un lac. La beauté de l'eau est incomparable. Pour moi, qui considère l'eau comme le premier des éléments, j'ai eu là d'amples satisfactions. Je n'en ai pas eu de moindres à Venise. On nous a menés à Torcello, Chioggia, par de belles journées torrides ; l'effet de la lagune absolument plane, par ces lumineuses journées, était vraiment unique. Quel sourire ! quelle sérénité absolue !

Le congrès ouvre demain : il y a beaucoup d'Allemands et je crois que l'on travaillera bien. Que ferons-nous ensuite ? Nous n'en savons rien. Des raisons opposées nous tirent en sens divers. Nous aimons assez, en voyage, à vivre un peu au jour le jour. Ce qu'il y a de sûr c'est que nous serons à Paris dans un mois à peu près, repus tour à tour de fraîcheur et de soleil et prêts à recommencer la campagne d'hiver, qui a bien aussi son charme, surtout les jours où nous avons le plaisir de vous voir au coin de notre feu.

558

A Michel Amari

Florence, 22 septembre 1878

Mon cher ami,

Nous comptions aller ce matin à la Concezione, et mardi nous espérions voyager avec vous et M^me^ Amari. Un léger accident de santé de Noémi nous a privés du plaisir d'aller à la Concezione et, je le crains, nous privera mardi d'être avec vous. Hier, Noémi a été prise d'un assez fort mal de gorge, accompagné de fièvre.

Un moment, nous avons été inquiets ; le médecin que nous avons appelé nous rassure tout à fait, et en effet le mal semble céder. Néanmoins il est douteux pour nous que nous puissions partir mardi. Nous regrettons vivement de

renoncer à l'espérance de passer encore quelques heures avec vous.

Votre très affectionné

E. RENAN

Présentez à M. Sabathier l'expression du regret que nous éprouvons de n'avoir pu aller encore une fois causer avec lui. Nos meilleurs souvenirs à M^me^ Amari.

559

Au D^r^ Suquet

Florence, 23 septembre 1878

Mon cher ami,

Enfin, j'ai un moment pour vous écrire. Ce congrès m'a extrêmement occupé, fatigué même. L'amabilité que j'ai partout trouvée m'a obligé à me dépenser d'une manière qui a été fatale à mon repos, et ce n'est pas sans joie que je vois venir le jour de notre départ pour les solitudes les plus désertes de l'Apennin. Ce jour, d'après nos plans primitifs, devait être demain ; mais voilà qu'avant-hier, notre chère petite Noémi a été prise d'un mal de gorge assez intense accompagné d'une fièvre violente. Nous avons eu un moment de terreur quand nous avons entendu ce mot terrible de diphtérie. Heureusement, la progression du mal s'est assez vite arrêtée. Depuis vingt-quatre heures, le mal de gorge diminue, et la fièvre n'est pas revenue. Nous espérons partir après-demain. Cet incident, comme vous pouvez croire, nous a fort émus ; enfin, toute inquiétude a maintenant disparu.

Vous retrouver à Lyon est une de nos plus délicieuses perspectives. Il est bien convenu que, quand notre voyage inclinera vers son terme, nous vous écrirons le moment précis de notre arrivée à Lyon. Ce sera vers le 10 ou le 11 octobre, mais nous vous écrirons encore pour vous fixer

le jour et l'heure. Donc, cher ami, au revoir. Quelle bonne fortune nous avons eue de pouvoir arranger cette rencontre ! En ce moment, il nous est difficile de vous indiquer une ville où vous pourriez nous écrire ; notre prochaine lettre vous dira où votre correspondance pourra nous joindre. Nous éprouvons quelque indécision, l'état fiévreux de Noémi nous faisant hésiter à faire le voyage de Rome et de la campagne de Rome, comme nous l'avions voulu d'abord.

Au revoir, dans une quinzaine. Croyez, cher ami, à mes plus affectueux sentiments.

Bien tout à vous

E. RENAN

560

A Michel Amari

Florence, samedi soir.

Mon cher ami,

Nous voici dans votre charmante ville de Florence. Nous n'avons pas voulu vous déranger en vous disant d'avance notre arrivée. Nous sommes à l'hôtel de New York, près de l'Arno.

Demain, dimanche, nous avons des masses de lettres à écrire ; nous sortirons à peine. Lundi, nous serons à vous, et ce nous sera une fête d'aller dîner avec vous et M^me^ Amari sur votre belle colline.

A bientôt donc, mon très cher ; croyez à ma vive amitié

E. RENAN

561

A la princesse Julie

Sienne, 29 septembre 1878

Chère princesse,

Dieu soit loué ! Noémi va mieux, presque tout à fait bien. Nous avons encore cinq ou six jours dont nous pouvons disposer. Nous irons à Rome et à Mandela. Vous savez, chère princesse, qu'il n'y a pas pour nous de joie qui vaille celle de vous voir. Mardi prochain, 1er octobre, nous serons à Rome vers 4 heures et demie. Notre projet serait de partir vendredi matin pour Mandela. Comme je voudrais revoir la villa Adriana, nous arriverons peut-être à Tivoli un peu plus tard que les autres fois. En tout cas, chère princesse, je vous récrirai de Rome mardi soir. Si vous avez quelque chose à me mander, ayez la bonté de me l'écrire à Rome, hôtel d'Allemagne, où nous descendons d'ordinaire.

Quelle fête pour nous, chère princesse ! Nos enfants ne se possèdent pas de joie. Nous vous conterons nos voyages de Toscane qui ont été charmants et nous parlerons de tant d'amis qui nous sont chers.

Agréez, chère princesse, etc.

562

A Hippolyte Taine

Sienne, 30 septembre 1878

Mon cher ami,

Nous commençons à voir clair dans la suite de notre voyage, qui jusqu'ici a été fort agréable. Demain, nous partons pour Rome, d'où nous repartirons le mercredi

9 octobre. Le 13 au soir, nous espérons être à Annecy, et, si vous êtes encore à votre résidence d'été, nous réaliserons ce projet auquel nous avons dû, à notre grand regret, renoncer l'an dernier. Nous irions passer une journée avec vous à Menthon. Écrivez-moi à Rome, hôtel d'Allemagne, si vous êtes encore en Savoie, si notre caravane de quatre personnes ne vous dérange pas ; dites-nous aussi quel train est le meilleur à prendre et ce qu'il faut faire à Aix et Annecy pour arriver jusqu'à vous. La perspective de causer un jour avec vous et M^me^ Taine nous remplit de joie et nous console de la fuite rapide de nos jours de vacances. Ma femme envoie ses plus affectueux compliments à M^me^ Taine. Si M. Denuelle est à Menthon, priez-le d'agréer nos meilleures amitiés, et vous, cher ami, croyez toujours à ma vive tendresse

E. RENAN

563

A Hippolyte Taine

Gênes, 12 octobre 1878

Mon cher ami,

C'est à croire au mauvais sort. Hier, à Pise, au moment de prendre nos billets de chemin de fer, nous apprenons que la ligne est interrompue près d'Alexandrie, qu'on ne délivre pas de billets pour Turin. A Gênes, la situation s'est montrée plus grave encore ; on nous a annoncé que le trajet dès aujourd'hui serait possible, au moyen d'un transbordement de voitures, mais seulement pour les voyageurs qui n'auraient pas de bagages, or, nous en avons d'assez considérables. Cet état de choses menace d'être long. Force nous a été de nous arrêter à Gênes et d'y aller chercher un hôtel à 4 heures du matin. Après mûre délibération, nous avons décidé d'aller par Marseille et Lyon.

Nous n'aurions pas adopté ce parti, s'il avait dû nous enlever définitivement la perspective de vous voir. Mais il nous a semblé que de Lyon nous atteindrions Aix et Annecy sans difficultés. Là n'est point l'obstacle à notre entrevue. Il est dans la maladie de ma pauvre belle-sœur, qui est à l'extrémité (1). Il avait fallu le désir passionné que nous avions de passer par Menthon pour enlever vingt-quatre heures aux instantes prières que nous recevons chaque jour de presser notre retour. Quel télégramme trouverons-nous à Lyon ? Hélas ! ce télégramme sera peut-être de nature à exiger notre départ immédiat pour Paris. Vous voyez, cher ami, qu'il a fallu des causes majeures, absolument indépendantes de notre volonté, pour rendre douteuse notre volonté d'aller vous voir. Si, à Lyon, les nouvelles de ma belle-sœur ne sont pas trop mauvaises, nous irons sûrement à Annecy. Nous vous annoncerions, dans ce cas, le train par lequel nous arriverions. Nous ne renoncerions à ce voyage que si les lettres de ma nièce nous obligent à partir sur-le-champ vers le Nord.

Nous sommes désolés de tous ces contretemps. Ma femme est au moins aussi affligée que moi. Croyez à la vive affection de votre ami très fidèle et, en ce moment, très contrarié

E. RENAN

(1) La femme d'Alain Renan.

564

A Hippolyte Taine

Marseille, 14 octobre [1878]

Mon cher ami,

Hier soir, à 10 heures, en arrivant à Marseille, j'ai trouvé la triste nouvelle que j'appréhendais ; ma pauvre belle-sœur a succombé à la maladie grave qui la minait

depuis longtemps. L'état de santé de mon frère est également fort triste ; mon neveu et ma nièce me conjurent de revenir au plus vite. Impossible donc, mon cher ami, de donner suite au projet que nous avions caressé et contre lequel tout semble conjuré. Croyez à notre vif regret. Je vous assure qu'il a fallu des motifs aussi impérieux que ceux que vous savez pour nous faire changer de résolution. Sans ces maudites inondations du Piémont, nous aurions au moins passé avec vous quelques heures. Ma femme envoie ses plus tendres amitiés à M^me^ Taine. Présentez mes compliments à M. Denuelle, et croyez à ma vive affection

E. RENAN

565

A Michel Amari

Paris, 14 novembre 1878

Mon cher ami,

J'ai parlé des inscriptions araméennes de Pouzzoles dans le *Journal asiatique*, avril et octobre 1873. Voyez aussi l'article de Goldemeister auquel je renvoie. Les auteurs de ces inscriptions sont bien des Arabes, comme vous verrez. Pouzzoles était le port de tous les Orientaux, et sûrement les fouilles y donneront de nouvelles contributions à l'épigraphie sémitique.

Ce que vous me dites pour les inscriptions arabes ne m'étonne pas. Un endroit de Pouzzoles qui m'a toujours frappé est *San Raffaele de'viaggiatori*, sur un point assez élevé, où je suppose qu'il y avait un temple à quelque Neptune phénicien.

On trouve des petits ports de Saint-Raphaël, dans d'autres endroits où il y avait des escales phéniciennes.

Calmez le Père Garrucci ; ces deux malencontreux volumes vous arriveront sûrement ces jours-ci par Bocca.

L'inscription de la porta Flaminia est en tout cas singulière. La lecture INTER NOS n'aggrave pas la singularité, et je la crois certaine. Nos confrères la trouvent également très plausible. Attendons la photographie.

Ayez la bonté de passer le billet ci-joint à M. Ferri. Présentez nos meilleures amitiés à Mme Amari, et croyez-moi bien

Tout à vous

E. RENAN

566

Au Dr Suquet

Paris, 5 décembre 1878

Mon cher ami,

Votre lettre nous a fait une grande joie, en nous apprenant votre heureux voyage et votre réinstallation dans votre charmant séjour de Beyrouth. Pour nous, cher ami, ces deux trop courtes apparitions que vous avez faites près de nous, à Paris et à Lyon, nous ont laissé un délicieux souvenir. Vous êtes si bien un des nôtres ! Nous avons en commun tant de sentiments, tant d'intimes pensées ! Oui, oui ; Ary ira vous voir, nous irons aussi ; nous respirerons encore avec vous cet air enchanteur où il est si doux de vivre et qui fait penser à la mort sans tristesse. Attendez-nous ; nous arriverons.

Et nous aussi, nous fûmes bien tristes, en vous quittant, et en reprenant, par une très froide nuit, le chemin du Nord, où, depuis lors, nous avons eu à peine quelques heures de bon soleil. Berthelot, que ce vilain temps avait fort ébranlé, a pris, peu de jours après notre arrivée, le chemin du Midi. Il est maintenant à Nice, et il va mieux. Quant à moi, je me suis plongé dans Claude Bernard avec délices (1). Mon discours est à peu près fini ; mais Dieu sait

(1) Renan succédait à l'Académie à Claude Bernard.

quand je le prononcerai. Il faudra qu'auparavant Henri Martin ait fini son éloge de Thiers, et se soit mis d'accord avec Ollivier. Ce second point m'apparaît comme mythique. Ou je me trompe, ou cette séance-là n'aura pas lieu, ou au moins ne sera pas présidée par Ollivier (1).

Lortet m'a laissé un bien cher souvenir. J'ai vu avec plaisir, dans ces tristes histoires amenées par la sottise de Dareste, qu'il jouit de la popularité et de l'autorité qu'il mérite. On m'a mis, pour les renseignements sur la jeunesse de Bernard, en rapport avec Lassègue, qui ne m'a pas laissé une bonne impression. Quelques mots de vous et de M. Chauveau, sur cette première époque, m'en ont plus appris que tout son verbiage malveillant et jaloux.

Nous allons tous très bien, travaillant pas mal chacun pour notre compte. Je suis content d'Ary ; il se passionne pour son art ; il cherche, et est plein de courage.

Merci d'avance pour la photographie que vous me promettez de la statuette de Peretié. Écrivez-nous souvent, et croyez à notre vive amitié

E. RENAN

(1) Élu membre de l'Académie française en 1870 en remplacement de Lamartine, Ollivier ne put jamais lire son discours de réception. Il le publia en 1874 en relatant les incidents qui en empêchèrent la lecture en séance publique.

567

A Michel Amari

Paris, 5 décembre 1878

Mon cher ami,

J'ai reçu la photographie. Ayez la bonté d'adresser mes meilleurs remerciements à M. Lanciani. Je crois qu'il est tout à fait désirable que le public savant voie de ses

yeux ce curieux monument. C'est dans les *Lincei* que cette publication serait, je crois, le mieux à sa place. Un *mémoire*, il me serait difficile de le faire, n'étant pas épigraphiste latin de profession. Le seul point sur lequel j'aurais à m'exprimer est la lecture *inter nos*, sur laquelle j'ai moins de doute que jamais, et dont le mérite vous appartient. Les *Lincei* admettent-ils de simples *notes* d'une page ou deux ? Cela me suffirait ; le mémoire qui a paru dans le *Bollettino d'archeologia comunale* me dispensant d'entrer dans une foule de détails. Je communiquerai à l'Académie la belle photographie de M. Lanciani ; mais cela ne dispensera pas d'une publication qui, je crois, devrait se faire à Rome. Je pourrais vous adresser ma communication sous forme de lettre, ou l'adresser aux *Lincei*, comme vous voudrez.

Comme j'aime beaucoup l'Italie, et pour elle-même et pour les services de premier ordre qu'elle rend à l'esprit humain, je suis désolé de ce qui se passe en ce moment. La République, qui est maintenant le salut de la France, serait la perte de l'Italie et la fin de cette unité qu'elle a si justement voulue. L'armée et la maison de Savoie, voilà la condition de votre unité. Votre armée est excellente et tiendra. Je suis persuadé, d'un autre côté, que vous aurez assez de sens politique et de modération pour ne pas tomber en réaction. L'Allemagne, à mon avis, commet en ce moment une faute des plus graves. Les attentats contre les souverains sont des maladies épidémiques qui sont dans l'air à certains moments ; cela est insaisissable ; on ne tue pas les mouches à coups de canon. Quant au socialisme, c'est le fait d'une minorité imperceptible, dont il faut réprimer les attentats quand ils se produisent, mais dont le véritable remède est la liberté. Combien nous en avons été malades en 1848 ! Eh bien ! ce mal a chez nous à peu près disparu. Nous avons d'autres misères, mais pas celle-là ; grâce à des lois équitables sur les associations et à un véritable revirement dans les idées des ouvriers, qui ne veulent plus procéder que par la liberté et l'association individuelle. Attendre et durer, voilà l'essentiel. Je suis persuadé que vous y réussirez et que vous donnerez une

leçon à l'Allemagne, à l'Espagne qui s'affolent parce qu'il s'est trouvé chez elles un ou deux misérables insensés.

Nos meilleures amitiés à M^me^ Amari. Croyez à notre vive affection

E. RENAN

568

A X... (1)

Paris, 13 décembre 1878

Monsieur et savant confrère,

L'excellente note publiée par M. de Rossi dans le *Bollettino d'archeologia comunale* (oct.- déc. 1877) a fait connaître un monument découvert près de la *Porta Flaminia* et qui présente un extrême intérêt pour l'époque si peu connue de la transition du paganisme au christianisme.

La phototypie ci-jointe mettra tous les épigraphistes à même de juger par eux-mêmes des difficultés que présente ce texte singulier.

Loin de moi la pensée de tenter, après le savant M. de Rossi, la restitution d'une inscription aussi obscure. Un seul point importait au point de vue des recherches auxquelles je me livre. Comment compléter ce membre de phrase : *FILIA MEA INTER FEDELES FIDELIS FUIT INTER... NOS PAQANA FUIT ?* Ce membre de phrase paraît renfermer une lacune. En examinant la pierre ou la photographie, en effet, on reconnaît deux choses. La première, c'est que rien ne manque au commencement de la troisième ligne. S'il y avait eu une lettre disparue avant *N*, on en verrait des traces, l'espace lisse à gauche de *N* étant assez large. La seconde remarque, c'est que le mot *INTER*, à la seconde ligne, s'arrête bien

(1) (Minute conservée. Coll. Scheffer-Renan).

avant la fin de la ligne, laissant après lui un espace fruste de la largeur de deux lettres. M. Mommsen, conduit par le parallélisme de la phrase, proposa de lire : *INTER [PAQA] NOS PAQANA FUIT*. Loin du monument, cela devait paraître tout à fait vraisemblable. En présence du monument une telle restitution est difficile à défendre. Qu'on prenne la longueur de *PAQA* à la troisième ligne, qu'on le porte après *INTER*, à la seconde ligne, on verra que l'espace n'est pas suffisant pour la contenir. M. de Rossi proposa [*ALIE*] *NOS* ; je songeai à [*ALUM*] *NOS* ; mais ces hypothèses sont repoussées par le monument ; car, je le répète, à la troisième ligne il n'y avait aucune lettre avant *NOS* et, à la deuxième ligne, après *INTER*, l'espace est trop court pour renfermer soit *PAQA*, soit *ALIE*, soit *ALUM*.

En présence du monument, ces impossibilités me frappèrent, mais je ne renonçai pas à chercher des traces de lettres dans l'espace qui suit *INTER*. Ce fut M. Amari qui, examinant la pierre sans aucune idée préconçue, me dit : « Il n'y a rien après *INTER* ; la véritable lecture est *INTER NOS*. » Reprenant l'étude du monument d'après cette idée, je me convainquis bientôt que notre savant confrère avait probablement vu la vérité.

Il importe avant tout de bien étudier le bloc de travertin sur lequel l'inscription est tracée. C'est un fragment de corniche qui, dans sa destination primitive, n'était nullement destiné à recevoir une inscription. Quand l'inscription fut tracée, la pierre offrait déjà presque toutes les irrégularités, presque toutes les cassures qu'elle présente aujourd'hui. Ainsi le mot *VOLVERIT*, à la troisième ligne, est écrit d'une façon qui prouve que le trou qui dépare la pierre en cet endroit existait avant que l'inscription fût tracée. Même observation sur *VEXARE*, à la quatrième ligne. Il semble donc que la pierre était, quand on grava l'inscription, dans l'état d'ébrèchement où nous la voyons aujourd'hui (1). Quand le lapicide arrivait à quelque partie détériorée, ou présentant ces trous qui

(1) Seul le Q initial a un peu souffert. (Note de Renan).

sont naturels au travertin, il sautait en quelque sorte jusqu'à ce qu'il trouvât un espace lisse, propre à recevoir l'écriture. C'est ce qui lui est arrivé à la deuxième ligne, après *INTER*. Tout le bord de droite de la pierre est fortement avarié, les plans primitifs ont disparu. Plutôt que d'écrire sur une surface déclive et rugueuse, le lapicide s'est arrêté avant que la pierre lui manquât tout à fait ; il est revenu à la ligne et a tracé en tête de la troisième ligne, avec toute la netteté dont il était capable, le mot *NOS*, qui suivait *INTER*.

Il semble donc qu'il faut lire : *Quod filia mea inter fedeles fidelis fuit, inter nos pagana fuit.* Je laisse aux épigraphistes le soin de traiter les nombreuses questions qui se rapportent à ce texte bizarre. Les singularités qu'on y peut relever sont les mêmes dans les trois lectures, dans celle de M. Mommsen, dans celle de M. de Rossi et dans la mienne. Le doute ne porte que sur un mot. Tous les épigraphistes me paraissent d'accord pour rapporter le monument au IVe siècle, et même plutôt à la première moitié de ce siècle qu'à la seconde. L'opposition de *fidelis* et de *paganus* est un fait indéniable. Je regarde comme certain, avec M. de Rossi, que ces deux mots ont ici le sens de « chrétien » et de « païen ». L'épitaphe de *Nila Florentina... pagana nata... fidelis facta* (1) est de la fin du IIIe siècle ou de la première moitié du IVe. Qu'on lise *inter paganos* ou *inter alienos* ou *inter nos*, la relation générale des mots principaux reste la même et parfaitement déterminée.

Dans les hypothèses de M. Mommsen et de M. de Rossi, le père est chrétien. Comment, dira-t-on, un païen du temps de Constantin ou de Constance peut-il appeler ses coreligionnaires *pagani* et les chrétiens *fideles* ? Cela n'est pas, après tout, plus singulier que de voir un père chrétien écrire en grosses lettres que sa fille était fidèle parmi les fidèles, païenne parmi les païens. Les noms de sectes une fois créés s'imposent indépendamment de la circonstance qui y a donné origine. Les *protestants* acceptèrent

(1) De Rossi, *Bollett. di arch. christ.*, 1868, p. 75, 76. (Note de Renan).

très vite le nom de protestants. Nous appelons chrétiens les grecs *orthodoxes* sans que nous entendions par là prononcer sur leur orthodoxie réelle, et les chrétiens latins *catholiques* sans affirmer tout ce que ce mot semble supposer.

La phototypie exécutée par la commission archéologique communale et que nous publions (1), fera sans doute faire des progrès rapides à l'interprétation de cette inscription qui, jusqu'ici, a bien plus excité la curiosité qu'elle ne l'a satisfaite.

ERNEST RENAN

(1) Cette inscription a été publiée par Renan dans *Atti della R. Academia dei Lincei*, t. III, 122-124. Séance du 16 mars 1879.

569

A Michel Amari

Paris, 15 décembre 1878

Mon cher ami,

Voici ma petite note pour les *Lincei*. Ayez la bonté de la remettre à M. Lanciani, et de lui dire combien je serai honoré qu'il veuille bien la lire. Il n'y a qu'un point qui m'inspire des doutes : c'est la cassure du *Q* au commencement de la seconde ligne, laquelle contrarie mon hypothèse et ferait croire qu'il a pu disparaître des lettres à la troisième ligne, avant *NOS*. Néanmoins, je crois que votre lecture est la bonne, quelque idée que l'on ait sur l'ensemble de l'inscription. Quant à *fidelis* opposé à *paganus*, de Rossi prouve très bien qu'on en trouve des exemples du commencement du IV^e^ siècle, peut-être de la fin du III^e^.

Si, comme vous me le dites, et comme je l'espère tout à fait, vous réussissez à maintenir la royauté constitutionnelle sans réaction, ce sera un bon et bel exemple pour l'Europe. Il serait vraiment honteux pour l'esprit humain qu'il dépendît de quatre crétins de faire suspendre les libertés les plus légitimes. Nos hommages à M^me^ Amari ; croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

570

A D. Rebité (1)

Paris, 21 décembre 1878

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a causé une vive joie, car, depuis des années, j'avais nombre de fois pensé à vous et regretté d'avoir perdu votre trace. La « discrétion absolue » que vous vous êtes imposée quand vous m'avez aperçu à Paris a été vraiment de trop. Vous m'eussiez fait tant de plaisir en me mettant à même de raviver les vieux souvenirs de mon premier voyage à Marseille, souvenirs qui me sont restés bien chers !

En ce qui concerne les mandats politiques, ma règle a toujours été de ne pas les rechercher et de ne pas les refuser. En 1869, un nombre assez considérable d'électeurs de Seine-et-Marne m'ayant fait des ouvertures, je fis consciencieusement ma candidature qui n'échoua que parce que M. Rouher eut la sottise de maintenir contre moi un candidat officiel impossible, qui fit passer le candidat radical. Je vous étonnerais en vous disant que plus d'une fois j'ai pensé que Marseille était le collège où j'avais le plus de chances d'être présenté et de réussir, car il y a là moins de routine, plus d'initiative et de soudaineté que dans nos lourdes régions du Centre et du Nord. C'est vous dire que je serais très heureux et très honoré que votre pensée, si amicale pour moi, fût partagée par les électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône. Mais la lutte politique est si ardente que je ne sais si une candidature de modération et de conciliation, comme serait la mienne, aurait quelque probabilité de succès.

J'ai toujours aimé avant tout trois choses, selon moi

(1) Les lettres à Rebité ont été communiquées par M. Pelizza, de Marseille.

inséparables, la France, l'esprit humain, la liberté. Je les ai aimées au point de leur subordonner les questions dynastiques et gouvernementales, en général bien plus rémunératrices pour ceux qui s'y attachent. Comme la monarchie constitutionnelle offre de sérieux avantages pour le développement d'une nation et pour le progrès de l'esprit humain, je m'y étais attaché, malgré bien des répugnances et sans beaucoup d'espoir. La République est venue, sans que j'aie contribué à la fonder. La République est, à l'heure qu'il est, le seul gouvernement possible ; je mettrai à son service la même loyauté que j'avais mise au service de la monarchie constitutionnelle. Je lui serai probablement plus fidèle que plusieurs de ceux qui prétendent maintenant avec fracas avoir toujours été républicains.

Modération (synonyme d'ordre) et liberté me paraissent les conditions fondamentales de l'existence et de la prospérité de la République. J'ai beaucoup réfléchi à la liberté, et je crois être un libéral bien sincère. Je veux la liberté pour tous, même pour ceux qui ne la donneraient pas aux autres, s'ils étaient les maîtres. Mais la liberté n'est pas le privilège. Ce que le parti clérical demande sous le nom de liberté, c'est en réalité le privilège. Sur ce point ma ligne de conduite est tout indiquée. Retirer les déplorables concessions qui ont été faites aux cléricaux relativement à la collation des grades, donner à l'enseignement de l'État un caractère tel que les fils de catholiques, de protestants, d'israélites, de libres penseurs puissent s'asseoir sur les mêmes bancs, voilà quel serait, selon moi, l'objectif le plus prochain à atteindre. Le fonctionnaire de l'État ne peut relever que de l'État, c'est dire assez qu'il ne peut relever d'aucune obédience, ni appartenir à aucune congrégation en dehors de l'État.

La séparation de l'Église et de l'État est, d'après cela, le but indiqué pour l'avenir. Il y faut tendre, comme à toutes choses, doucement et sans secousses. On n'en est pas si loin que l'on pense. Au moyen de transitions habilement ménagées, on amènerait les Églises à se suffire et à se gouverner. Le catholicisme perdrait presque tous ses

dangers, le jour où il cesserait d'être une armée organisée et dont l'État conserve, sans qu'il s'en doute, toute la hiérarchie et l'unité. Je ne suis nullement un ennemi du catholicisme. Je ne crois nullement travailler contre lui en tâchant d'amener un état de choses qui serait sa délivrance d'une coterie étroite et fanatique. Bien des choses pourraient sortir de cette grande institution, le jour où elle cesserait d'être enchaînée à un pharisaïsme officiel qui la pervertit.

J'en aurais long à dire ; mais à quoi bon ? Vous me connaissez ; vous savez très bien jusqu'où je vais et où je m'arrête. Croyez-vous qu'un tel esprit réponde bien aux désirs des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône ? Voilà le point sur lequel je vous demande de réfléchir encore et de consulter discrètement quelques personnalités éclairées. S'il se forme un groupe qui vraiment me trouve un bon interprète de ses idées, je me mettrai à sa disposition, je ferai une circulaire, au besoin j'irai à Marseille. Je suis au mieux avec Pelletan et avec Lockroy ; je ne crois même pas être très mal avec Challemel-Lacour. Je n'irai les voir, cependant, que quand vous m'aurez dit que quelques éléments de l'opinion du département se prononcent en ma faveur.

Un suffrage dont je suis très fier, en tout cas, c'est le vôtre. Je suis très heureux que cette circonstance m'ait remis en rapports avec vous ; car ces rapports, je regrettais vivement que les hasards de la vie les eussent interrompus. Croyez, cher Monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

571

A D. Rebité

Paris, 24 décembre 1878

Cher ami,

Votre intérêt, votre estime me vont au cœur. Croyez que j'en garderai un vif souvenir.

Je prends les choses par ordre chronologique.

Ce matin, je suis allé voir Pelletan, à qui me lie une très ancienne amitié. Pelletan a été ce qu'il me devait d'être, très franc. Il ne croit pas au succès ; il pense que Jourde passera. Il écrira tout de même pour sonder le terrain. Quant à un patronage, il croit que ni lui ni aucun de ses collègues ne peuvent l'exercer, sous peine de se compromettre et de compromettre le candidat à qui ils l'accorderaient.

J'ai reçu ensuite vos deux chères lettres. Eh bien ! tout pesé, je n'irai pas pour la réunion de dimanche. La démocratie n'en est pas encore au temps où elle saura préférer ses vrais, sérieux et solides amis à ceux qui font des enchères de popularité. Je le répète : moi, républicain du lendemain, je serai probablement plus fidèle à la République que ses bruyants amis. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je rends à la République un plus réel service par ma modération que d'autres par leur violence. Mais je ne sais si le jour où cela sera compris est déjà venu. On me demanderait plus d'engagements que je n'en peux prendre ; on me ferait des reproches d'actes que, dans ma conscience, j'estime honorables et méritoires.

Est-ce à dire que je crois devoir me soustraire à vos sympathiques efforts, dont je suis si touché ? Non ; mais je crois qu'il vaut mieux attendre. Il faut voir se développer l'esprit du collège sénatorial. S'il va aux extrêmes, je ne peux être son homme. S'il sent le besoin d'une candidature libérale, modérée, d'une candidature de conciliation sans faiblesse, je peux lui convenir. Alors, j'accours à Mar-

seille ; il y aura probablement une réunion le 3 ou le 4 janvier ; je serai aux ordres des électeurs ; en même temps, une profession de foi détaillée mettrait les électeurs à même d'agir en pleine connaissance de cause.

Telle est, je crois, cher ami, la voie à suivre. Vous l'avez vu avec une parfaite justesse : une longue candidature me serait préjudiciable. Il faut qu'il se produise au dernier moment un courant d'opinion qui entraîne et fasse passer par-dessus les scrupules et les chicanes de quelques pointus. Si cela ne doit pas se produire, je n'en garderai pas moins un cher et précieux souvenir de votre zèle désintéressé pour le bien et de votre amitié.

Comptez bien aussi sur la mienne, et croyez à mon très affectueux dévouement

E. RENAN

J'ai reçu de M. Pollio une très aimable lettre, à laquelle je réponds par ce même courrier dans le sens même que je viens de vous indiquer.

572

A Pollio (1)

Paris, 24 décembre 1878

Cher Monsieur,

Votre lettre me touche profondément. Elle est, avec celle de M. Rebité, le principal motif qui me porterait à me présenter aux suffrages des électeurs sénatoriaux des Bouches-du-Rhône. Mais je ne suis pas un trouble-fête ; je ne veux pas déranger des combinaisons déjà plus ou moins arrêtées. Je n'irai donc pas à la réunion de dimanche 29, ce ne serait que dans le cas où MM. les électeurs désireraient une candidature d'une autre nuance, une

(1) Rédacteur au *Peuple* de Marseille. (Coll. Charavay.)

candidature nettement libérale, sans attache avec les anciens partis, dévouée au progrès sous toutes ses formes, sans menaces pour personne, que je pourrais être l'homme qui leur convient. Je crois sincèrement que le développement régulier des institutions républicaines est le seul parti possible pour notre pays. Mais je crois que la vraie manière de servir la République est de procéder avec beaucoup de modération et avec un ardent désir de conciliation. La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à notre pays. Devant toutes les tentatives inconstitutionnelles, je serais d'une fermeté inflexible. Dans les questions d'instruction publique et des cultes, je serais ce que tout mon passé indique, l'homme de la liberté et du respect des consciences. L'effort vers une conception plus épurée de la religion est l'âme de mes écrits ; j'essaierais par mes actes de la réaliser. Mon programme en un mot, différerait peu de celui de tant d'esprits sages qui, en ce moment, travaillent à nous préserver des deux fléaux les plus funestes, les révolutions et les coups d'État. Quand cette noble et intelligente population marseillaise me croira bon pour représenter ses idées, j'en serai fier ; car il n'est pas de collège au monde dont je me réjouirais plus d'être le mandataire. Croyez, en attendant, cher Monsieur, que je suis vivement ému des sentiments que vous voulez bien m'exprimer et recevez l'assurance de mon plus affectueux dévouement

E. RENAN
rue Saint-Guillaume, 16

573

A D. Rebité

Paris, 25 décembre 1878

Cher ami,

Votre zèle affectueux me touche profondément. Si je mets beaucoup de réserve dans ma conduite, vous en comprenez bien la raison. J'accepterais un mandat poli-

tique qui viendrait me trouver comme on accepte un devoir. Je suis trop philosophe et les temps où nous sommes sont trop difficiles pour que la politique puisse être pour moi un hochet de vanité ou un leurre ambitieux. Ce que je crains, d'ailleurs, par-dessus tout, c'est de céder à la tendance la plus dangereuse de notre temps, je veux dire à la complaisance pour les opinions qui font réussir, à cette espèce de surenchère de démocratie qui peut entraîner le pays dans les plus grandes fautes.

Lockroy est malade et n'ira probablement pas à Marseille. Il fera pour moi ce qu'il pourra, mais ce sera peu. L'analyse que vous me donnez de votre lettre à M. Gambetta m'a fort amusé. Je dois dîner lundi avec lui chez M. Hugo ; nous causerons. Certes, la démocratie ferait un acte d'esprit et de bonne politique en me nommant, moi qui n'ai jamais été son flatteur, justement parce qu'au fond, je l'aime. Mais je ne peux ni fausser ma pensée, ni la dissimuler, ni prendre des engagements contre ma conscience. Il faut me prendre de confiance ; ma discrétion cache peut-être plus de fidélité à la République que le fracas des autres. Marseille peut avoir assez d'esprit pour voir cela.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

574

A D. Rebité

Paris, 25 décembre 1878

Cher ami,

Merci de vos lettres journalières, par lesquelles vous me faites si bien voir l'état de l'opinion. Je pensais bien que les empressés devaient déjà avoir pris les devants. Je ne peux lutter sur ce terrain de manœuvres et de promesses. *Propter vitam vivendi perdere causas* m'a toujours paru peu philo-

sophique. Ce n'est que dans le cas où le collège, se mettant au-dessus de ces petits manèges, prendrait la chose de haut et par les principes, que je peux avoir des chances. La séance de dimanche tranchera la question. On verra bien, dans cette séance, si M. Jourde et M. Barne qui évidemment sont les deux principaux candidats, répondent aux besoins des diverses fractions du collège. Il me paraît probable que MM. les électeurs auront des réunions dans le courant de la semaine prochaine. Alors je viendrai, si vraiment un courant sérieux se prononce dans le collège en ma faveur. Comme vous le dites très bien, on ne doit pas, en pareil cas, se laisser arrêter par la crainte d'un échec qui n'a rien de déshonorant ; mais il est d'un mauvais exemple de capter les mandats qui impliquent une si grande responsabilité. Merci de vos observations si fines, de votre amitié si dévouée. Dites aux personnes éclairées qui veulent bien s'intéresser à mon succès combien je suis touché de leur zèle et fier de représenter leurs idées. En tout cas, ceci m'amènera à nouer avec Marseille des liens plus étroits ; je les ai toujours désirés ; la Provence est, à l'égal de la Grèce et de l'Italie, notre terre de prédilection.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

575

A la princesse Julie

Paris, 26 décembre 1878

Chère princesse,

Je ne veux pas que cette année finisse sans que je vous aie dit combien votre souvenir nous est vivant et cher, combien sont vifs et sincères les vœux que nous faisons pour votre bonheur. La journée a été bonne pour moi aujourd'hui. De deux côtés j'ai eu de vos nouvelles. Maury et

Giraud m'ont appris que vous étiez de retour à Rome et que votre santé continuait à être bonne. Nous allons bien aussi, ce rude hiver ne nous atteint pas trop. J'ai fini ces jours-ci mon discours de réception à l'Académie. Ce m'a été une grande joie de passer jusqu'ici mes soirées d'hiver avec ce grand esprit de Claude Bernard, si purement dévoué à la science. Par les temps tristes et douteux où nous sommes, il n'y a que cela qui soutienne et console. Quand serai-je reçu, c'est ce qui est encore fort douteux. Selon l'ordre ordinaire, je ne devrais passer qu'après Henri Martin, puisque M. Thiers est mort avant Claude Bernard. Mais alors mon entrée serait fort ajournée. M. Henri Martin, en effet, devra probablement se mettre d'accord avec M. Émile Ollivier qui doit le recevoir. Or, cet accord sera fort difficile à établir ; je doute même qu'il s'établisse. Je ne crois pas que cette séance ait lieu, ou du moins qu'elle ait lieu dans les conditions ordinaires. Je ne peux médire de l'Académie, qui a été pour moi si aimable ; cependant j'ose dire qu'elle a été un peu imprudente en ne prévoyant pas cette difficulté. Vous voyez donc, chère princesse, que je peux rester encore longtemps académicien *in partibus*. Il n'y a nul péril en la demeure ; je suis prêt, on me prendra quand on voudra.

Les affaires d'Italie nous préoccupent vivement, quoique nous ne soyons nullement en droit de nous désintéresser des nôtres. J'aime trop l'Italie pour ne pas la voir nation ; or l'Italie ne peut être nation qu'avec la maison de Savoie et la royauté constitutionnelle. Elle ne peut avoir son unité qu'à ce prix. J'espère que le tact politique dont l'Italie a donné tant de preuves se montrera encore cette fois. Le prince Napoléon va bien ; il est, je crois, en ce moment, à Moncalieri, la princesse Mathilde plus vivante, plus entraînée que jamais. On va gaiement vers l'inconnu. Qu'y faire ? On change si peu l'avenir, même quand on le connaît!

E. RENAN

576

A Charles Ritter

Paris, 26 décembre 1878

Cher Monsieur Ritter,

J'ai reçu et lu avec bonheur ces belles pages de George Eliot, que vous avez traduites d'une façon si exquise. Vous excellez à rendre en une langue à la fois poétique et claire cette haute philosophie de l'âme qui n'a ni race ni nationalité. Que je voudrais vous voir appliquer votre excellent style français à quelque œuvre étendue, à un sujet étudié à fond, comme vous sauriez le faire ! La traduction a malheureusement été dépréciée par des faiseurs, qui traduisent mal et sans choix. Mais il y a des sujets que vous traiteriez parfaitement d'original. Une histoire, par exemple, des idées philosophiques et théologiques en Allemagne, depuis 1830 environ jusqu'en 1870. Qui ferait cela mieux que vous? Et y a-t-il un plus beau sujet ?

Quand sera ma réception à l'Académie ? Je n'en sais rien encore. J'ai fini mon discours, je l'ai remis. Mais l'ordre accoutumé voudrait que M. Henri Martin passât avant moi ; or Dieu sait quand M. Martin pourra être reçu. Il faut que M. Ollivier, qui doit lui répondre, soit de retour à Paris, qu'il se mette d'accord avec le récipiendaire et l'Académie... A vous dire vrai, je crois que cet accord est impossible. Cette séance n'aura pas lieu, ou n'aura pas lieu dans les conditions ordinaires. Vous voyez donc que si l'ordre est suivi, mon discours sera fort retardé, ce qui du reste n'a pas grande conséquence. Il est possible que l'Académie, usant de son droit, intervertisse l'ordre. Je prendrais rang alors vers la fin de janvier ou au commencement de février. Comme vous, je ne fais pas un cas énorme de ces vieux cadres, bons cependant à conserver par le temps qui court ; car ils contrebutent plus d'un danger. Certes, si vous veniez pour cette inoffensive solennité,

ce serait charmant. Ai-je besoin de vous dire que la difficulté des billets dont vous me parlez n'existerait pas pour vous ? Venez ; nous aurons le plaisir de vous voir. Quant à la séance, oh ! sûrement, le motif est mince. Le genre des discours de réception est nécessairement un peu faux, et quoique Claude Bernard présente un fort beau sujet, il y a en pareil cas bien des convenus qui s'imposent. Venez tout de même, je crois que ce ne sera pas ennuyeux.

Mon sixième volume paraîtra en avril. Le manuscrit de *Marc Aurèle* est très avancé. Oui, je me suis laissé aller à la tentation de traiter le règne de Marc Aurèle. Selon mon idée première je m'arrêtais au seuil de ce beau règne. Mais j'ai trouvé qu'il y aurait une sorte d'injustice à ne pas montrer en face du christianisme cette grande tentative d'une *école laïque* de vertu. Mon *Ecclésiaste* tarde plus que je ne voudrais ; la traduction est faite ; mais l'étude reste à écrire. Ce sera pour l'été prochain.

Conservez-moi votre amitié, et croyez bien à la mienne

E. RENAN

577

A D. Rebité

Paris, 27 décembre 1878

Cher ami,

Votre ardeur, votre zèle désintéressé du bien me touchent profondément. Je mets tout entre vos mains ; tout ce que vous ferez sera bien fait. N'est-ce pas qu'il vaut mieux ne pas arriver trop tôt, ne pas avoir l'air de marcher sur les brisées de ceux qui ont pris l'avance ? Votre conseiller général me paraît la sagesse même. Il va sans dire que ce que je vous écris est pour vous et que pour le public, vous pouvez retrancher tout ce qui ne vous paraît pas utile à dire. Et vous poussez la bonté jusqu'à vous faire mon

biographe !... Si, au moins, j'avais eu le temps de vous envoyer quelques éléments, que peut-être vous n'avez pas! Avez-vous mes *Questions contemporaines*, où est exposée toute l'affaire du Collège de France ? Un article des *Lundis* de Sainte-Beuve, vers 1860, est ce qu'on a écrit de plus exact sur mes commencements. A la grâce de Dieu ! A chaque lettre que je reçois de vous, je suis pris de courage, comme si un effluve de votre belle Provence, qui cette année n'est maussade que par caprice, arrivait jusqu'à moi. Comme nous aimerons à parler de tout ceci un jour ! Et quels souvenirs tout cela me rappelle ! Ma femme me redisait ce soir le télégramme qu'elle vous adressa par M. Egger, en 1861, quand elle croyait bien qu'elle ne me reverrait plus !... Donc, mon cher ami, merci pour votre espérance, qui m'en donne, et pour votre foi qui est capable de miracles.

Je dois dire que mes amis ici sont enchantés et me reprochent de trop douter. Vos races du Midi ont une intelligence, une initiative, que nos races du Nord, trop acoquinées dans leurs habitudes, ne connaissent guère. Ce qui ailleurs serait impossible peut chez vous se réaliser.

Je vous serre affectueusement la main

E. RENAN

578

A D. Rebité

Paris, 28 décembre 1878

Cher monsieur,

La profession de foi publiée par *Le Petit Marseillais* dit en fort bons termes quelques idées que je partage entièrement. Une seule phrase, relative au passé, renferme une nuance inexacte, c'est celle où vous dites que « ma pensée a toujours été de travailler à l'établissement de la République (1) ». Non; je suis bien un républicain du lendemain,

(1) *Le Petit Marseillais* avait publié le 26 décembre une profession de foi de Renan fabriquée par D. Rebité. Voir lettre aux journaux du 30 décembre.

ce qui n'empêche pas que je crois être un ami sincère de la République. C'est pour la France et la vérité que j'ai toujours travaillé ; comme la bonne direction de la République est maintenant le plus grand intérêt de la France et en un sens de l'esprit humain, je suis pour la République. Je croyais que vous vous borneriez à extraire des passages de mes lettres. Je crains que mes adversaires n'aient beau jeu à trouver dans les livres des passages moins républicains que la phrase que vous me prêtez. Je ne ferai cependant de rectifications qu'en cas d'absolue nécessité.

Quant à la proposition que vous me faites relativement aux journaux, je m'y refuse tout à fait. Cela est absolument contraire à mes principes. Je serai fier d'être nommé par le suffrage spontané du pays, mais je ne peux commettre des actes que je blâmerais chez d'autres. Je suis prêt à mettre au service du pays tout ce que j'ai d'application d'esprit ; mais je n'ai personnellement nul désir d'obtenir un mandat plein de difficultés par des moyens contraires à ma conscience. Merci pour votre amitié si dévouée. Croyez bien à toute la mienne

E. RENAN

579

A D. Rebité

Paris, 29 décembre 1878

Cher Monsieur,

Votre ardeur et votre gaieté m'enchantent ; car j'aime beaucoup la gaieté et je la tiens pour le meilleur signe de la droiture de l'âme et le plus précieux soutien dans la vie. Vos lettres sont charmantes et m'amusent extrêmement. Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre ma réserve. Ma famille et mes travaux me rendent très heureux ; comme je ne suis pas cependant un égoïste et que j'aime très vivement ma patrie, je suis prêt à sacrifier mon bonheur et mon

repos à la politique ; mais naturellement, je ne dois pas sortir pour cela de mon caractère. Ce que je vous dis là, ce ne sont pas des phrases en l'air. Je crois que la politique sera dure, très dure à ceux qui l'auront embrassée. Ceux qui recherchent si avidement, à l'heure qu'il est, des mandats redoutables (je le dis très sérieusement) seront étonnés un jour du mauvais pas où, de gaieté de cœur, ils se seront mis. Pour l'homme de cœur et de conscience, ce n'est pas là une raison pour reculer devant les mandats difficiles ; mais c'est là une raison pour ne pas porter dans la compétition une ardeur personnelle qui serait de l'étourderie. Je sais que ce n'est pas de cette façon qu'on réussit. C'est de cette manière-là que j'ai échoué en 1869 en Seine-et-Marne ; c'est probablement ainsi que j'échouerai dans les Bouches-du-Rhône en 1878.

Vous me demandez si j'arriverai le 3 ou le 4. Cela dépend. Si, dans la séance qui a dû avoir lieu aujourd'hui, s'est produit parmi les électeurs un mouvement en ma faveur, se traduisant par une invitation sérieuse, j'irai certainement. Sinon, ma présence serait un fait d'ingérence déplacée. Très réellement, je suis à la disposition des électeurs. Rien de plus, rien de moins.

Je vous serre affectueusement la main

E. RENAN

580

A D. Rebité

Paris, 30 décembre 1878

Cher Monsieur,

Ce qui devait arriver arrive. Vous avez vu la *Gazette du Midi* (1). Même chose dans les journaux de Paris. Autant je suis indifférent aux injures sans fondement, autant une

(1) Ce journal, organe du parti légitimiste, avait publié dans son numéro du 29 décembre un article d'Émile Sumien, injurieux pour Renan.

critique fondée, même venant d'un ennemi, m'atteint et me touche. Une pièce signée de moi, où je disais toujours que j'avais travaillé à établir la République, devait attirer de pareils malentendus. Je manquerais à mes devoirs en les laissant durer, et je mets dans trois ou quatre journaux de Paris un mot de rectification. Pour les journaux de Marseille et du Midi, je vous laisse libre de faire ce que vous voudrez. Vous trouverez ci-joint la petite note rectificative. Il va sans le dire que je n'en suis pas moins touché de votre sympathie, du zèle que vous avez mis à une affaire qui, si elle avait été possible, eût pu être bonne pour la chose publique. Il y a certaines questions où j'aurais pu être utile, et mon scepticisme discret eût peut-être été, à l'heure qu'il est, la plus nécessaire des qualités. Mais je ne peux pas me faire autre que je ne suis ; je donnerais le plus mauvais des exemples en laissant croire que j'ai fait pour le Sénat ce que je n'ai fait pour rien au monde, un acte peu sincère. Croyez toujours, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

581

Aux directeurs du Temps *et des* Débats

Paris, le 30 décembre 1878

Monsieur,

Les journaux de Marseille ont publié ces jours-ci deux lettres sous mon nom :

L'une contenant ces mots : « La concorde, dans la mesure du possible, est la chose la plus nécessaire à la France », est bien de moi. L'autre, commençant par ces mots : « En attaquant la superstition, etc. », n'a pas été écrite par moi.

Elle renferme l'expression de sentiments qui, pour la

plupart, sont bien les miens, mais avec des nuances dont je ne peux accepter les responsabilités (1).

Si je dois rendre quelque service dans une de nos assemblées, c'est à la condition d'y porter un esprit d'entière indépendance et de conciliation : « un tel mandat ne peut être ni recherché, ni refusé », disais-je en 1869 et 1871. En tout cas, s'il peut être accepté, c'est à condition de n'y faire aucun sacrifice.

Figurons-nous les contemporains de Romulus Augustule s'arrachant les titres de sénateur et de *Vir illuster !*

Veuillez agréer, etc.

E. RENAN

(1) Voici la phrase apocryphe : « En attaquant la superstition afin d'en dégager la religion, en luttant avec persévérance pour l'affranchissement de l'esprit humain, ma pensée a toujours été que je travaillais autant que je le pouvais à l'établissement de la République... »

582

A D. Rebité

11 heures et demie du soir
Paris, 30 décembre

Je reçois votre dépêche ainsi conçue :

« Demande plus départ soudain. » Cela veut dire, je pense, que vous ne demandez plus un départ soudain. Je l'entends ainsi. Le récit télégraphique que j'ai vu de la séance d'hier me fait considérer en effet l'affaire comme finie. Si vous avez voulu me dire autre chose, envoyez-moi un nouveau télégramme ; expliquez-moi surtout un peu la situation. Je n'y comprends plus grand-chose. Ce dont je garderai toujours un cher souvenir, c'est votre amitié, votre bonne humeur, votre esprit, votre ardeur désintéressée. Conservez-moi votre estime et votre sympathie ; croyez bien à la mienne

E. RENAN

583

A Michel Amari

Paris, le 28 janvier 1879

Cher ami,

Nous venons encore vous importuner pour le *Corpus*. Nous attaquons la Sardaigne, chapitre épigraphique des plus difficiles. Nous voulons vous demander conseil sur la personne que nous pourrions prendre pour correspondant à Cagliari. La feuille ci-jointe vous montrera la statistique des monuments et les endroits où ils se trouvent. C'est le musée de Cagliari qui en renferme le plus grand nombre. Il y en a cependant deux à Aristani, un à Tharros, un à Bosa. Quant à celui qui est à Milan, Ascoli nous le procurera.

Il nous faut donc à Cagliari un correspondant sûr et zélé, autant que possible le conservateur du musée. Le vieux chanoine Spano est mort, je crois. Je vois toute une dynastie de Spano et une autre de Cara dans lesquelles je m'embrouille. Ayez la bonté avec votre tact si sûr de nous dire à qui nous devons nous adresser ; ayez aussi la bonté de nous recommander à Cagliari pour que nous y trouvions les facilités dont nous avons besoin.

J'ai reçu hier votre aimable lettre. Il va sans dire que la note épigraphique ne presse pas du tout. Présentez nos amitiés les plus sincères à M^me^ Amari, à M. Sabathier.

Croyez à mon très affectueux dévouement

E. RENAN

584

A Michel Amari

Paris, [s. d.]

Mon cher ami,

Merci de votre bonne lettre du 18. Ce monument de Potenza est la chose la plus ébouriffante du monde. Le roi ressemble comme deux gouttes d'eau aux rois de Naples qui se pavanent au carrefour de la via Maqueda et de la via Toledo, à Palerme. La reine, qui a un air si prodigieusement crétin, me paraît tenir un sistre d'une main. Chose incroyable cependant, les caractères tracés sur le cabas qu'elle tient de l'autre main sont en assez bon araméen ; nous rangeons naturellement le monument aux *dubia*, qui viendront à la fin de tout l'ouvrage.

Merci pour l'explication de l'inscription de Pantellaria. Vous tranchez tout à fait la question.

Sur votre indication, nous allons écrire à M. Philippe Vivanet ; ayez la bonté d'en avertir M. Fiorelli et d'écrire à M. Vivanet, chez qui nous sommes assurés du reste de trouver toute la complaisance possible.

Je ne vais guère bien dans ce moment ; mes rhumatismes au genou me tourmentent comme de plus belle et nous amèneront, je crois, l'été prochain à revoir Rome et Naples. Je me sers pour vous écrire de la main de notre excellent secrétaire, M. Philippe Berger, dont je vous prie en général d'agréer les lettres comme si elles venaient de moi.

Votre très affectionné

E. RENAN

585

A Michel Amari

Paris, le 31 janvier 1879

Mon cher ami,

Dans une lettre de vous, datée de Rome, 13 mai 1874, vous nous parlez de deux monuments : 1° un bas-relief de Potenza, qui paraît présenter une inscription sémitique כנן, qui nous laisse tout à fait en suspens. Avez-vous une photographie de ce bas-relief ? Ce que vous nous dites pique vivement notre curiosité. 2° Dans la même lettre, vous nous parlez d'une inscription de Pantellaria, qui n'est ni arabe ni phénicienne.

Ne serait-elle pas néo-punique ? La seule inscription de Pantellaria connue jusqu'à ce jour est néo-punique. Vous me disiez que vous nous enverriez une photographie de ladite inscription. Nous ne l'avons pas reçue. Cette inscription vous avait été rapportée par Ugdulena, le frère de l'orientaliste.

Mille amitiés

E. RENAN

586

A Camille Doucet (1)

Paris, 4 février 1879

Cher confrère et ami,

Le rhumatisme qui m'a pris hier n'a fait dans la nuit que croître et embellir. Indépendamment de la triste circonstance qui, hier, nous paraissait de nature à faire remettre la séance, je vous avoue que je suis un peu

(1) Les lettres à Camille Doucet ont été communiquées par Mme Paul Deschanel.

perplexe sur l'état où je serai jeudi. Il est tout à fait possible que je sois très bien, mais il est possible aussi que je ne sois guère présentable. Si donc l'Académie juge à propos d'ajourner la séance à cause de l'état de notre pauvre M. de Sacy, je serais, en ce qui me concerne, délivré d'un vrai souci. Il n'est pas nécessaire de donner officiellement pour motif à cet ajournement l'indisposition qui vient de m'atteindre si malencontreusement. S'il n'y avait d'autre motif à cet ajournement que cette indisposition, je ferais des efforts surhumains pour être sur pied jeudi, mais si un autre motif forçait d'ajourner, je serais délivré d'une certaine inquiétude, quoique désolé, comme vous pouvez l'imaginer, de la douloureuse circonstance qui impose à l'Académie ce retard.

Agréez, cher confrère et ami, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

587

A Camille Doucet

Paris, 12 mars 1879

Cher confrère et ami,

Je m'étais fait une belle illusion, c'était de monter aujourd'hui votre escalier d'un pied léger et d'aller vous dire que j'étais de nouveau aux ordres de l'Académie. Hélas ! le pied est plus lourd que jamais et le genou fonctionne bien mal. Je viens donc vous prier de présenter à l'Académie toutes mes excuses et de lui demander pour moi un nouveau délai. C'est surtout M. Mézières que je crains de déranger, on me dit qu'il ne part qu'après le jeudi 3 avril. Je me regarderais comme le plus abandonné des hommes si je ne suis pas sur pied avant ce temps-là Si mardi 18, j'étais suffisamment rétabli, vous pourriez

même peut-être fixer la séance au 27, mais ce mal bizarre m'a tant de fois déçu que je n'ose m'arrêter à une si belle espérance.

Et vous, cher confrère, comment allez-vous ? M^me^ Sandeau m'a dit aujourd'hui que vous étiez souffrant. Reposez-vous et soignez cette santé qui nous est si chère à tous.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

588

A Camille Doucet

Paris, 27 mars 1879

Cher confrère et ami,

Je vais vraiment bien et je me félicite de plus en plus que la compagnie ait fixé la séance au 3 avril. La marche n'est pas brillante encore, mais si le progrès continue à être ce qu'il a été depuis huit jours, je serai présentable.

Mais c'est pour les demandes de billets que je suis accablé, épuisé, démoralisé et ma femme de son côté ne sait plus où donner de la tête. Je vous en prie, venez à mon secours. Bardoux avait eu la bonté de me remettre les cinq billets de la petite tribune Fénelon réservés au ministère. Si son successeur ne me fait pas la même générosité, je suis perdu. Aujourd'hui, M^me^ Herold demande à ma femme un billet qui ne peut être que de centre. Tous nos centres sont promis et au delà : décidez, s'il faut refuser la préfecture de la Seine. De même, les deux billets demandés par M^me^ de Galbois, représentant la princesse Mathilde, ne sauraient être protestés, et pourtant je n'imagine pas un seul moyen d'y faire honneur. Telle est ma détresse. Aidez-moi.

Présentez mes devoirs à M^me^ Doucet et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

589

A Edmond Scherer (1)

Paris, 3 avril 1879

Mon cher ami,

Que je suis désolé que la sottise du secrétariat m'ait privé d'un auditeur comme vous ! C'est à M. Doucet qu'il fallait vous adresser, il vous aurait fait placer.

Je suis arrivé vers 1 heure et demie, et sûrement si j'avais su votre cas, j'aurais tout fait pour ne pas perdre une appréciation comme la vôtre. Je ne me console pas de ce contretemps, mais croyez bien que je n'y suis pour rien. Croyez surtout à ma vive et sincère amitié

E. RENAN

(1) Lettre écrite le soir même de la réception.

590

A Edmond Scherer

Paris, 4 avril 1879

Mon cher ami,

Si vous parlez des discours d'hier, comme *Le Temps* d'aujourd'hui me le fait espérer, ne me prêtez pas l'ineptie que m'attribue Mézières à propos du portrait de saint Paul, mettant à mon compte ce qui n'est qu'une citation d'un texte du second siècle. De la part d'un connaisseur en origines chrétiennes comme vous, cela me pèserait plus que de la part d'un profane (voir *Les Apôtres*, p. 170).

Pardonnez à Pingard ; vous pouvez être sûr qu'il ne le fera plus.

Bien tout à vous

E. RENAN

591

A Michel Amari

Paris, 17 avril 1879

Mon cher ami,

Je profite de mes premiers moments de repos et de santé pour vous écrire. Cette fin d'hiver a été pour moi fort éprouvée. Deux mois, les rhumatismes m'ont tenu cloué sur mon lit ou sur mon fauteuil. Puis l'Académie est venue à la rescousse ; enfin, j'ai été beaucoup ennuyé, et j'ai perdu beaucoup de temps.

J'ai une idée que depuis longtemps je voulais vous communiquer. Que penseriez-vous d'une exploration archéologique de Pantellaria ? Deux faits qui sont à ma connaissance prouvent que les antiquités, en particulier les inscriptions néo-puniques, y sont à fleur du sol. Quoi de plus frappant que ces deux passages des *Fastes triomphaux* (première guerre punique) *De Cossurensibus et Poenis navalem egit !* Et ces superbes médailles à légendes phéniciennes ! Tout prouve qu'il y eut là, à un certain moment, un grand centre comparable à Carthage. Or, il me semble que Cossura eut peu d'importance au moyen âge. Il est donc probable que les restes de l'antiquité phénicienne n'auront pas été trop effacés.

Je ne connais pas d'exploration archéologique de Pantellaria. En connaissez-vous ? Quelquefois l'envie me prend d'aller dans ces parages. Je voudrais, avant la vieillesse, faire encore quelque bonne chasse d'antiquités. Voilà, direz-vous, un singulier rêve, pour un rhumatisant ! C'est que ces voyages un peu rudes sont justement mon meilleur remède. Cela me vaut mieux que toutes les eaux du monde. Donc, en ce qui me concerne, je serais prêt à aller ; le ministère de l'Instruction publique me donnerait une indemnité suffisante pour que je n'en fusse pas tout à fait ruiné. Mais que pensez-vous de la chose en elle-même ? La croyez-vous bonne et opportune ?

Je serais tout à fait décidé, si quelqu'un de vos jeunes archéologues, comme Salinas, voulait venir avec moi. Nous nous entendrions parfaitement. Vous savez que, dans ces explorations, je ne cherche que l'intérêt de la science. Je ne sais s'il y aurait des fouilles à faire. En tout cas, une telle exploration ne saurait être faite que d'accord avec les archéologues et le gouvernement italiens.

Si cela s'arrangeait, j'irais du même coup à Cagliari, où le musée m'attire beaucoup, et peut-être à Tunis et à Malte. Mais c'est Pantellaria qui est ma principale préoccupation. Dites-moi ce que vous en pensez.

Le *Corpus* marche bien, mais la mise en train est pleine de difficultés. J'espère en venir à bout. Présentez mes meilleurs souvenirs à M^me^ Amari et croyez à toute mon amitié

E. RENAN

Boissier vous a-t-il remis mon discours de réception ? Faites-lui bien mes compliments si vous le voyez.

592

A Charles Ritter

Paris, 7 mai 1879

Cher Monsieur Ritter,

Que je suis en retard avec vous ! N'en accusez, je vous prie, que les misères qui m'ont assailli ce printemps et les préoccupations d'un genre de littérature qu'il est bon de n'avoir à cultiver qu'une fois dans sa vie. J'aurais tant désiré répondre plus tôt à votre chère lettre du 22 mars, où vous m'exposez le plan de l'ouvrage auquel vous allez enfin consacrer vos précieux loisirs ! Je suis enchanté que vous vous arrêtiez définitivement à l'idée de nous retracer le tableau de ce mouvement extraordinaire où l'Allemagne a déployé tant de hardiesse et de génie, et où l'on a vu les

théologiens d'une religion devenir, avec la meilleure foi du monde, les destructeurs de cette religion. Cela est neuf et unique, et vous saurez l'exposer dans la perfection. J'aurais cru d'abord que vous vouliez procéder par ensembles, en subordonnant les hommes aux faits ou plutôt aux nécessités de la situation. Le public, même instruit, est obligé d'être avare de son attention. Deux ou trois volumes sur tout le développement dont il s'agit seraient à peu près la mesure que comporterait la curiosité des personnes non spéciales. Mais je reconnais, d'un autre côté, l'intérêt et les immenses avantages des monographies. Celle que vous ferez de Strauss sera un livre charmant et excellent ; faites-le, faites-le vite. Nul n'est si bien placé que vous pour cela. M. Strauss est le dernier aboutissant du grand mouvement dont nous parlons ; il le résume et l'exprime dans la perfection. Vous voudrez sans doute l'expliquer par ses maîtres ; Baur est chez nous trop peu connu ; les antécédents de la *Vie de Jésus* n'ont jamais encore été bien exposés. Vous avez donc un admirable sujet. Il est très vrai que parmi les théologiens allemands, Strauss est le plus connu. Un livre sur lui attirera moins le public superficiel en ces matières qu'un exposé d'ensemble sur ces grandes luttes dont il n'a entendu parler que vaguement. Mais vous écrivez pour votre goût, pour votre joie intérieure. Vous avez parfaitement choisi ; mettez-vous à l'œuvre ; nous applaudirons.

Je vais assez bien. Il est probable que j'irai au mois d'août prendre les eaux d'Aix en Savoie. Si, vers cette époque, vous êtes sur le bord de votre beau lac, qui sait si nous ne pourrions pas nous rejoindre et causer ensemble, ne fût-ce que quelques heures ? Je suis bien arriéré pour mes travaux. Cependant mon volume intitulé *L'Église chrétienne* paraîtra dans six semaines. Ce sera l'avant-dernier de mes *Origines*. J'espère donc finir ce travail dont j'ai fait le but de ma vie. Je tiendrai le reste pour une grâce, une surérogation du sort. Gardez-moi votre amitié, et croyez la mienne bien vive et bien sincère

E. RENAN

593

A François-Marie Luzel

Paris, 8 mai 1879

Mon cher ami,

Merci pour cette charmante petite perle que vous venez de m'envoyer (1). J'ai parcouru ce délicieux volume ; je le lirai à loisir, à mes bonnes heures ; vous n'avez rien fait qui respire mieux le parfum de notre Bretagne ; je vous en fais tous mes compliments.

Ces derniers mois ont été pour moi pleins de labeurs et de fatigues. Mes satanés rhumatismes m'ont tenu cloué plus de deux mois, au moment où j'aurais eu le plus besoin d'être libre. L'Académie aussi m'a fort occupé. Je ne respire que depuis deux ou trois jours. Hélas ! l'espérance de voir cette année la Bretagne s'évanouit chaque jour pour moi. Jusqu'au mois de juillet, je me dois à mon cours, que j'ai été obligé d'interrompre pendant mon premier semestre. Au mois de juillet, nous avons la plus triste des perspectives, un déménagement. Nous sommes obligés de quitter notre appartement, le propriétaire de l'hôtel le reprenant tout entier. Au mois d'août, j'irai prendre les eaux, probablement à Aix en Savoie. Vous voyez que cette année nous sommes bien peu libres. Que de fois je rêve aux tranquilles vallées et aux jolies petites rivières du pays de Lannion ! Mais, hélas ! mes rhumatismes m'obligent de me tourner vers des climats plus chauds, moins charmants pour moi, mais moins humides. Si un mouvement libéral caractérisé s'était produit dans nos parages, j'aurais tenu pour un devoir d'aller m'y joindre. Mais nos pauvres Côtes-du-Nord ne paraissent pas pouvoir se débarrasser de certaines idées étroites. Notre vieille race bretonne a toutes les qualités, moins la hardiesse. Elle est timide, empêtrée dans l'action,

(1) Il s'agit de *Veillées bretonnes* de F.-M. Luzel publiées à Morlaix en 1879. La dédicace à Renan est composée de huit vers alexandrins et datée du 4 mai 1879.

et se prive par là des trois quarts de ses avantages. Ah ! si elle savait se faire valoir !...

Vous combattez vaillamment et cherchez à remuer cette torpeur. Courage ; dites-moi ce que je puis faire pour vous, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

594

A Angelo de Gubernatis

Paris, 6 juin 1879

Mon cher ami,

Comment avez-vous pu croire un moment que mes sentiments pour vous eussent pu subir quelque refroidissement quand vous savez que le lien qui nous unit est un de ces liens d'estime et de sympathie profondes qui ne connaissent pas le caprice ni les sottes piqûres de la vanité ?

De vanité, vous n'en avez pas, ni moi non plus. Je ne vois donc pas ce qui nous séparerait jamais. J'écris peu, car ma santé est médiocre, et je suis accablé de travail, ayant commencé trop de choses peut-être. Mais vous me connaissez ; vous ne mesurerez pas mon amitié à mes lettres. Votre *Manzoni* est excellent. Vous le représentez parfaitement tel que je me le représentais d'après ce que m'ont dit de lui les personnes de l'intimité de M. Fauriel. Vous savez que la vieille M^me^ Mohl a une correspondance très étendue de lui avec Fauriel. Si je n'ai pas encore présenté votre volume à l'Académie française, c'est que cette compagnie a été, en ces derniers temps, fort troublée, un peu par sa faute, et puis les nouveaux élus doivent toujours attendre un peu avant de parler. Mardi prochain, je recommanderai votre excellent volume à la compagnie, et je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement reçu.

Je n'ai fait à la seconde section du congrès qu'une très courte communication sur un *graffito* phénicien du colosse d'Ipsamboul, en Nubie. Je vous l'enverrai dans deux ou

trois jours ; car je veux vous envoyer un calque exact du *graffito*, que nous avons à l'Institut.

Votre précieux *Dictionnaire biographique* est tout à fait un service rendu à l'histoire littéraire. Quelle activité vous avez ! Quel amour du vrai et du beau ! Continuez ; vous vaincrez l'envie ; vous aurez au moins la meilleure récompense, celle d'avoir servi le vrai.

Merci pour votre *Rassegna* si aimable. Tout ce qui me vient de vous m'est particulièrement cher.

Ma femme, un peu indisposée en ce moment, se joint à moi pour vous prier de nous rappeler au souvenir de Mme de Gubernatis. Croyez bien, cher ami, à mon affection la plus vive et la plus dévouée

E. RENAN

J'irai probablement au mois d'août prendre les eaux à Ischia. Peut-être reviendrons-nous par Corfou et l'Adriatique. Florence, que nous aimerions tant à revoir, ne sera pas, probablement, sur notre parcours de cette année. Il faut se partager.

595

A Michel Amari

Paris, 6 juin 1879

Mon cher ami,

Sur vos indications, je renonce à Pantellaria, je vois qu'il n'y a pas grandes chances d'y faire des trouvailles, à moins de grandes fouilles qui, naturellement, n'étaient pas dans mes intentions. Il est probable que nous retournerons à Ischia. Déjà deux fois, je m'en suis bien trouvé et, en fait d'eaux, il ne faut pas faire trop d'expériences nouvelles. De Naples, nous irons peut-être à Corfou ; puis, nous reviendrons par la côte de Dalmatie, qu'on dit si belle, par Trieste et Venise.

J'ai reçu une lettre de M. Vivanet qui nous embarrasse

un peu. Je vous l'envoie pour que vous la lisiez et nous disiez ce que vous en pensez. Est-ce une fin de non recevoir ? Il est clair, en tout cas, que si nous attendons que toutes les difficultés dont parle M. Vivanet soient levées, nous attendrions longtemps. Or, le chapitre de la Sardaigne viendra vers la page 80 du premier volume du recueil ; il fera partie de la première livraison, et devrait être mis sous presse dans trois mois au plus tard. Que conseillez-vous ? Au besoin, nous enverrions quelqu'un à Cagliari, Clermont-Ganneau, par exemple. Mais il serait à craindre qu'il ne rencontrât les mêmes difficultés et peut-être un certain mauvais vouloir. Vous savez ce que c'est que des susceptibilités locales et surtout insulaires. Il va sans dire que si, de Rome, vous pouviez faire cela, nous indemniserions l'administration de tous les frais que cela entraînerait. Vous savez bien précisément de quoi il s'agit. Il s'agit d'estamper ou de photographier une trentaine d'inscriptions qui presque toutes se trouvent au musée de Cagliari. Nous vous en enverrions la liste la plus exacte. Certes, si on pouvait faire des découvertes nouvelles, rien de mieux. Mais nous ne sommes pas tenus à cela. Ce à quoi nous sommes tenus, c'est de reproduire d'une manière aussi parfaite que possible les textes connus. Conseillez-nous, et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

596

A la princesse Mathilde

Paris, 20 juin 1879

Chère princesse,

Que je prends part à la douleur de Votre Altesse ! Quelle navrante destinée que celle de ce jeune prince, enlevé par la mort dans des circonstances si fatales (1) !

(1) Le fils de Napoléon III était mort à Ulundi (Zoulouland), le 1er juin 1879.

Le cœur de Votre Altesse déjà si cruellement atteint par la mort du prince d'Orange, est mis à de bien désolantes épreuves. C'est chez Votre Altesse, que je vis pour la dernière fois le prince et l'Empereur, il y a juste neuf ans. Depuis, que de larmes ! que de souvenirs ! Votre Altesse et le prince Napoléon restent pour nous debout au milieu de ces désastres, personnifiant le bien que nous avions rêvé. Pauvre Empereur ! Quelle étrange destinée !

Nous prions Votre Altesse, ma femme et moi, d'agréer nos condoléances, l'expression de nos sentiments les plus respectueusement affectueux

E. RENAN

597

A la princesse Julie

Paris, 1er juillet 1879

Chère princesse,

La tendresse que nous avons pour vous nous fait ressentir bien vivement la douleur que vous avez dû éprouver à la suite de la mort du prince impérial. La triste destinée de ce courageux jeune homme a quelque chose de si étrange et de si fatal qu'on reste des heures à en rêver ; peut-être, en obéissant aux entraînements irréfléchis de son courage, a-t-il pris au fond la meilleure part. La vie est chose si triste, si pleine de combats, où l'on est si peu sûr d'avoir raison ! La belle légende qui entourera le prince impérial et qui lui donne déjà une si belle place dans l'épopée napoléonienne, commence déjà, et ne fera que grandir. Sans acception de parti, l'émotion a été très vive dans toutes les classes de la société, surtout dans les classes populaires. Il y a quelque chose qui efface tous les dissentiments, c'est le courage et le malheur. La conduite pleine de dignité du prince Napoléon a été fort appréciée ; je ne suis pas effrayé des grands devoirs qui vont maintenant peser sur lui ; sa

haute raison ne se montrera inférieure à aucune des tâches que le sort lui imposera.

J'ai été dans ces derniers mois fort éprouvé ; mon tempérament rhumatismal ne m'avait jamais causé tant de misères, et dans ce moment même, je suis très souffrant, si bien que c'est par la plume de ma chère Noémi que je vous écris ces lignes, chère princesse. Je vais aller dans quelques semaines prendre les bains d'Aix en Savoie et j'en espère quelque amélioration. Cette année, si nous touchons l'Italie, ce ne sera que l'Italie du Nord, et à notre grand regret nous ne reverrons pas Mandela ; mais vous savez, chère princesse, combien notre affection vous suit toujours.

Maury, Giraud, tous vos amis sont bien et vous désirent; à mes misères rhumatismales se joint un vrai fléau : la nécessité d'un déménagement que nous ferons dans quinze jours. Avec la masse énorme de mes livres, c'est là un vrai désastre ; enfin, nous avons trouvé quelque chose qui nous va assez bien, rue de Tournon, 4. Ce sera là notre adresse à partir du 20 de ce mois.

Je vous remercie vivement pour la brochure du marquis Ferrajoli ; c'est une œuvre très sérieusement pensée et qui fera époque dans l'histoire des partis en Italie ; il est bon en tout cas que tous sans exception donnent à la chose publique leurs conseils et leur participation.

Veuillez agréer, etc.

E. RENAN

598

A Angelo de Gubernatis

Paris, 4 juillet 1879

Mon cher ami,

J'ai un peu tardé à vous répondre pour la correspondance de Manzoni avec Fauriel que possède M^me^ Mohl ; c'est que, avec cette excellente personne, âgée d'environ quatre-

vingt-dix ans, qui a plus d'esprit et de gaieté que jamais, qui parle de 1815 et de 1820 comme si c'était hier, les négociations sont assez difficiles ; car la mémoire des faits récents est chez elle tout à fait oblitérée, et pour l'amener à donner suite à une idée, il faut lui en parler souvent. Or, nous avons, je crois, réussi ; ce matin, je vois notre vieille amie monter, leste comme une jeune personne, notre raide escalier et me parler, tout d'abord, de notre affaire.

Eh bien ! oui, elle a la correspondance de Manzoni, très jeune, avec Fauriel, sensiblement plus âgé que lui. D'après ce qu'elle m'a dit, il y a là un Manzoni jeune et peu orthodoxe, assez différent du respectable patriarche orthodoxe de Milan. Enfin, nous verrons, car elle va m'apporter tout cela, et si elle ne le fait pas, j'irai la relancer. Quand nous aurons bien vu ce que c'est, et surtout l'étendue de la publication, il vous sera facile de vous arranger avec elle, car elle n'a qu'un culte, la mémoire de Fauriel (sans exclure assurément celle de cet excellent Mohl), et comme la publication sera sûrement honorable pour son ami, elle s'y prêtera de grand cœur. Il est d'autant plus urgent de ne pas perdre de temps, que si M^me^ Mohl venait à nous manquer ou si sa mémoire s'affaiblissait encore, il serait assez difficile de repêcher tout cela dans un chaos d'héritiers étrangers. J'y veille, et je vous tiendrai au courant, mais tenez pour à peu près assuré que la tâche de publier ces beaux documents vous reviendra.

Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

Je suis encore repris de mes douleurs, et c'est par la main de Noémi que je vous écris ; vers le 1^er^ août, je partirai pour les eaux d'Aix en Savoie ; puis nous ferons probablement quelque course dans le Nord de l'Italie. A partir du 15 de ce mois, notre adresse sera rue de Tournon, 4.

599

A Max Müller

Paris, 5 juillet 1879

Mon cher ami,

Que je suis en retard avec vous ! mais ma santé en ce moment m'éprouve beaucoup, et c'est encore par la plume de ma petite Noémi que je vous écris aujourd'hui. Soit excès de travail, soit par suite de la température irrégulière de cette année, je suis vraiment épuisé, criblé de douleurs rhumatismales, réduit à une faible partie de mon activité ordinaire. Enfin je viens de terminer, non sans peine, mon sixième volume des *Origines du christianisme*, renfermant les règnes d'Adrien et d'Antonin ; après avoir fini une atroce besogne que nous avons maintenant en perspective, un déménagement, j'irai, vers le 1er août, prendre les bains d'Aix en Savoie qui, j'espère, me feront du bien.

Vos *Hibbert Lectures* sont un des ensembles les plus complets que vous ayez donnés ; je ne crois pas que dans aucun de vos volumes vos idées apparaissent avec autant de force et de clarté. Cette institution Hibbert (1) me paraît vraiment quelque chose de libéral et de grand et je suis prêt à faire tout ce qui dépendra de moi pour y servir. J'ai reçu, il y a quelques jours, la visite de M. Darbyshire, délégué de cet Institut, qui m'a fait la même proposition que vous-même ; seulement il m'a semblé qu'il ne parlait que d'une conférence ou de deux dont il m'a indiqué le sujet : L'influence de Rome sur la fondation du christianisme. J'ai accepté, pour le mois de mai, à peu près ; seulement s'il s'agissait d'un livre entier à faire dans le genre

(1) Institut anglais de conférences où Renan fit des conférences en 1880. O. C. VII.

du vôtre, je serais bien obligé d'hésiter un peu, car à mon âge et dans mon état de santé, je me dois avant tout à l'achèvement des travaux que j'ai posés comme but à ma vie. M. Darbyshire doit du reste m'écrire et tout malentendu sera levé à cet égard. Naturellement, si je vais à Londres, j'irai à Oxford, et ce serait une véritable joie pour moi de saluer enfin votre vieille *Alma mater*, ce que j'ai toujours tant désiré.

J'ai, en effet, reçu diverses ouvertures aimables de la *Contemporary Review*, mais la raison que je vous donnais tout à l'heure, c'est-à-dire la nécessité de me réserver tout entier à mes grands travaux, ne me permet de leur donner que des extraits de mes volumes. Ayant à peu près renoncé en France au travail des revues et des journaux, il serait difficile que je donne aux revues étrangères une collaboration que je refuse à celles d'ici. Avez-vous fait présenter vos *Hibbert Lectures* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ? Si vous ne l'avez point encore fait, je serais heureux d'être votre intermédiaire ; cela me donnerait l'occasion de causer avec nos confrères de cet excellent écrit.

Castelar m'a écrit pour m'expliquer toutes les difficultés qu'il trouve à pouvoir fixer une date où il soit libre ; je pense que vous aurez réussi à vous mettre d'accord, car son désir d'aller parler parmi vous est on ne peut plus vif. Combien j'aurais aimé moi-même à passer le détroit dès cette année, et à faire connaissance avec tant d'amis que je n'ai jamais vus, que renferme votre île, où certainement l'amour du vrai compte pour une proportion plus forte que dans le reste du monde. Malheureusement, il me faut du soleil ; né sur les côtes de la Manche, j'ai hérité un système musculaire débilité que je dois de temps en temps tremper au soleil de la Méditerranée. Je rêve d'un hiver à Alger, mais certainement avant cet hiver-là, j'aurai été vous serrer la main, ainsi qu'à nos amis. Présentez mes meilleurs compliments à M^me^ Max Müller et croyez à ma vive affection. A partir du 15 de ce mois, notre adresse sera rue de Tournon, 4

E. RENAN

Mon cher ami,

Je venais de mettre à la poste la lettre que vous avez dû recevoir hier, quand j'ai reçu votre mot du 4. Je vous renvoie la petite pancarte signée ; quant aux *Hibbert Lectures*, j'ai reçu une nouvelle lettre de M. Darbyshire ; il s'agit bien de six ou huit leçons à faire ; c'est plus que je ne peux promettre. Six ou huit leçons, c'est un livre, c'est un mois à passer à Londres, or je ne peux guère concilier cela avec mes obligations comme professeur au Collège de France, et avec le devoir que j'ai de ne pas interrompre mes autres travaux. Voici ce que je propose à M. Darbyshire : c'est de faire les cours qu'il me propose en cinq ou six leçons, c'est, je crois, suffisant pour le sujet, et à cela, je peux m'engager ; mais reste à savoir si cela s'arrangera avec les plans de ces messieurs et les règles de l'Institut.

Adieu, cher ami, j'espère que votre muscle froissé est rentré dans l'ordre, quant aux miens, ils remplissent médiocrement leurs fonctions. Croyez à ma plus vive amitié

E. RENAN

600

A Camille Doucet

Paris, ce 27 juillet 1879

Cher confrère et ami,

Définitivement je ne suis plus bon à grand-chose ; me voilà repris encore de mes douleurs, cloué dans mon fauteuil, incapable de marcher. Je regrette vivement de ne pouvoir assister à la commission d'aujourd'hui. J'aurais soutenu qu'il faut donner le prix à la poésie. Entre les poètes, Déroulède aurait l'avantage qu'en le couronnant, nous ne blessons point ses rivaux, qui lui sont notoirement supérieurs sous le rapport de la forme, mais que nous fai-

sons une simple démonstration patriotique pour des sentiments qu'il est bon d'encourager.

Venant de l'Académie française, la manifestation, soyons-en sûrs, serait vivement sentie à l'étranger. Certes Sully Prudhomme est un bien plus grand poète, et c'est bien volontiers que je me rallierais à lui ; mais nous entrons avec lui dans des comparaisons de mérite littéraire que nous évitons avec les *Chants du Soldat*.

Mme Ackermann me plairait plus que personne peut-être ; mais je ne sais si tous nos confrères admettraient aussi facilement que moi qu'en poésie, toutes les doctrines sont bonnes pourvu qu'elles soient harmonieusement exprimées.

Je ne désespère pas de pouvoir aller demain à l'Académie, pour répondre à l'honneur que la compagnie m'a fait en me nommant chancelier. Si je ne puis y aller, vous m'excuserez. Puisque Legouvé n'a quitté la commission que parce qu'il était candidat au prix, ne pourrait-on pas, maintenant qu'il s'est désisté, le réintégrer dans la commission ? Si pour cela ma démission pouvait être utile, je la mets dès à présent entre vos mains.

Croyez toujours, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

601

A Narcisse Quellien

Paris, 30 juillet 1879

Mon cher compatriote,

Ainsi, grâce à vous, notre pauvre ville de Tréguier aura son poète et les chants que vous avez au cœur, c'est dans notre vieille langue bretonne que vous voulez les dire

d'abord (1). Vous avez bien raison. La poésie est chose du passé ; il est des temps où mieux valent les morts que les vivants et ceux qui ont un pied dans la tombe que ceux qui naissent. Un idiome a toujours assez vécu quand il a été aimé et que de bonnes études philologiques ont fixé son image pour la science, comme un fait désormais indestructible dans l'histoire de l'humanité. Les poètes et les philologues m'apparaissent comme les embaumeurs des langues. Leur approche paraît de funèbre augure, mais ils conservent pour l'éternité. Chantez donc, cher Monsieur Quellien, chantez harmonieusement dans notre antique dialecte celtique pour qu'un jour on dise de lui : « Il disparut selon la loi de toute chose ; mais comme il eut de doux accents avant de mourir ! »

Votre très affectionné

E. RENAN

(1) Lettre-préface d'un volume de Quellien intitulé *Anaïk, poésies bretonnes* qui parut en 1880. Les poèmes sont en breton avec la traduction française.

602

A la princesse Julie

Casamicciola, île d'Ischia,
15 août 1879

Chère princesse,

Nous voici en Italie attirés de nouveau par l'amour que nous avons pour ce beau pays et par les effets bienfaisants des eaux d'Ischia. J'en avais grand besoin ; le printemps dernier, j'ai été fort éprouvé de rhumatismes. J'espère que ces eaux si efficaces et surtout cet air si excellent me feront le même bien que par le passé. Nous n'avons passé à Rome que quelques heures, le temps nécessaire pour ne pas faire d'une seule traite le voyage de Gênes à Naples. Avons-nous besoin de vous dire, chère princesse, que, si nous fussions restés plus longtemps, nous n'eussions

pas manqué d'aller saluer Mandela et les personnes si chères et si respectées qui l'habitent ? Hélas ! pour le retour, nous n'espérons pas non plus revoir la Sabine. Notre plan, après ma cure de bains achevée, est de nous rendre à Corfou que je ne connais pas encore et de là regagner Trieste, en suivant la côte de Dalmatie. C'est justement le prince Napoléon qui m'a présenté les côtes de Dalmatie comme une des plus belles choses du monde et m'a inspiré le désir de les voir.

La veille de mon départ, j'ai vu le prince, et je l'ai trouvé dans cette disposition d'esprit élevée et calme qui convient à la situation nouvelle que lui a faite le sort. Jamais situation ne fut plus difficile, mais le prince a le tact et le jugement nécessaires pour y faire face. Ce n'est pas lui qui troublera le pays par des entreprises inconsidérées ; ce n'est pas lui non plus qui renoncera à des devoirs historiques et en quelque sorte providentiels. J'ai entière confiance en lui. La princesse Mathilde est aussi pleine d'entrain et de lucide appréciation des choses.

Ma femme et mes deux enfants vont assez bien. J'espère qu'Ischia leur sera comme à moi favorable. Ils gardent tous de Mandela le plus cher souvenir. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de notre plus vive affection

E. RENAN

603

A Philippe Berger (1)

[Casamicciola],
9 septembre 1879

Je vous remercie de la très intéressante brochure que vous avez eu la bonté de m'adresser. Vous y développez habilement et savamment une thèse qui est assurément très plausible. Cette explication par *Maleak* du *Malak*, si

(1) Publiée par Ph. Berger dans *La Revue* du 15 novembre 1903.

embarrassant de l'épigraphie phénicienne sera peut-être un jour une vérité certaine. Vous aurez contribué alors à établir un des points les plus curieux de la théologie sémitique. En attendant votre Mémoire est plein de faits bien observés et de raisonnements ingénieux.

Quoique je n'aie passé qu'un jour à Rome, j'ai vu M. Fiorelli et j'ai causé avec lui des inscriptions de Sardaigne. Il m'a promis que toute diligence serait faite. Depuis mon séjour ici, M. Fiorelli m'a envoyé une note importante du directeur du musée de Sassari. Je la garde, n'ayant qu'une médiocre confiance dans la poste italienne.

Aujourd'hui même, j'ai reçu un envoi très important de M. Grant Duff sur les inscriptions de Malte. Je le garde également. Dès mon arrivée, nous apurerons cette question qui, évidemment, ne nous causera pas les mêmes difficultés que celle de Sardaigne.

Vous avez fait un travail très utile à la Bibliothèque. Prenez un peu de repos, vous en avez besoin. A mon arrivée, nous aurons un vif coup de collier à donner...

... Je me trouve comme d'ordinaire extrêmement bien du séjour d'Ischia. La chaleur est très forte cette année ; les premières pluies ne sont pas encore venues. Mais l'air est excellent et les bains, n'en déplaise aux sceptiques, sont vraiment, je crois, efficaces.

604

A Henry Harrisse

Casamicciola,
11 septembre 1879

Vous êtes sûrement, cher ami, le meilleur des amis et des correspondants. Grâce à vous, le bruit du monde arrive jusqu'à nous ici, dans cette profonde solitude où il semble qu'on ne devra entendre que le chant des cigales et la tarentelle des paysans. Nous avons passé ici un mois de parfait bonheur. Temps splendide, repos absolu, pas un nuage au ciel jusqu'à avant-hier, où l'Epomeo s'est cou-

vert tout à coup de nuages sombres. L'orage n'a du reste fait que passer sur nos têtes, il est allé tomber sur Gaète. C'est avec un vrai chagrin que nous voyons approcher le moment du départ, qui fatalement doit avoir lieu dimanche prochain. Dimanche soir, nous serons à Naples où nous resterons quelques jours ; puis nous ferons un petit séjour de plaisance à Sorrente ou à Castellamare. Puis nous nous acheminerons vers le Nord. Ce n'est pas sans regret que nous avons renoncé à Corfou et à la Dalmatie. Mais c'était bien difficile. L'Adriatique est très mauvaise en toute saison et spécialement en cette saison de l'année. Et puis nous avons trop peu de temps. C'est là un voyage trop important pour être fait comme appendice d'un autre. Nous reviendrons donc tout simplement par Venise et le Nord, probablement en voyant Ravenne, que ma femme ne connaît pas encore. Le 14 octobre, au matin, nous serons à Paris. Les bains de Gurgidello me font beaucoup de bien. Est-ce la chaleur, est-ce l'air, est-ce l'eau qui guérit ici ? Je l'ignore. Le fait est que je me trouve parfaitement bien. Je fais les plus rudes exercices sans fatigue. Je me lève avec le jour, je travaille. Enfin Ischia serait mon séjour de prédilection, si nous avions quelques amis tels que vous pour remplir ces longues et délicieuses heures du soir que nous passons sur notre terrasse, à la clarté des étoiles. Ma femme, Ary, Noémi, vont très bien et voient, comme moi, avec regret approcher la fin du séjour d'Ischia. Ma femme vous est très reconnaissante de vos envois. Je travaille à une suite de *Caliban*, qui ne peut être analysée. Je vous conterai cela plus tard. Plus tard, c'est-à-dire dans un mois à peu près. Le plaisir de vous revoir compense, je vous l'avoue, bien des regrets.

Nous allons désormais être tellement nomades que vos envois auraient de la peine à nous joindre. Nous serons à Venise vers le 30, Hôtel Victoria. Envoyez-nous là un bon paquet. Merci d'avance. Joignez-y de vos nouvelles surtout.

605

A la princesse Julie

Naples, 28 septembre 1879

Chère princesse,

Voilà notre voyage qui avance vers son terme. Hélas ! plus que jamais il nous est interdit de songer cette fois-ci à la Sabine. Demain nous partons pour le Nord à toute vapeur. Nous avons des engagements à Venise pour le 1er octobre. A peine nous arrêterons-nous une nuit à Bologne. Comment vous dire, chère princesse, combien je le regrette ! Mais l'Italie est trop belle ! On n'y fait pas ce qu'on veut. — La cure d'Ischia m'a très bien réussi. Je l'ai faite longue et consciencieuse. Maintenant je marche bien et je me figure que ce bien-être durera l'hiver prochain. Mon pauvre Ary s'est aussi trouvé très bien de ce séjour. La chaleur était un peu forte pour ma femme ; depuis que tout s'est rafraîchi, elle est beaucoup mieux. Ma chère petite Noémi est toujours très bonne et très douce et je l'aime tendrement.

Sorrente nous a beaucoup plu, un peu moins cependant qu'Ischia, qui reste toujours notre point de prédilection. Je suis allé à l'anniversaire de Pompéi, qui, en somme, a été organisé avec tact. Le public s'attendait à une fête et est resté froid. Mais faire une fête, bon Dieu ! pour célébrer le centenaire d'un horrible événement, c'eût été de la dernière inconvenance. La journée a eu un intérêt scientifique réel par le nombre d'hommes de mérite qu'elle avait rassemblés.

Nous avons vécu deux mois absolument séquestrés du monde. Pas un bruit, pas une nouvelle, pas un journal n'arrivait jusqu'à nous dans notre solitude d'Ischia. Nous éprouvons presque un regret à quitter cette douce retraite et à retrouver le bruit des passions et des batailles de ce monde. Pour le vrai philosophe, il y a dans tout cela si peu

d'attrait ! On va au combat de la vie comme souvent le soldat va à la bataille, sans avoir grand feu au cœur. Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux

E. RENAN

606

A Michel Amari

Paris, 2 novembre 1879

Mon cher ami,

Oui, cette année, nous avons manqué à nos devoirs envers Florence et la côte tyrrhénienne. Ischia, Sorrente, Naples nous ont trop longtemps retenus. Croyez bien qu'il nous en a coûté de renoncer au plaisir de vous voir, ainsi que Mme Amari. Nous comptions d'abord aller à Corfou, et revenir par la Dalmatie. Puis le temps s'est trouvé court; ce beau golfe de Naples nous a inspiré une paresse invincible ; tous nos plans ont été à vau-l'eau.

J'ai trouvé ici vos inscriptions sépulcrales, que j'ai trouvées dignes de vos belles publications antérieures. J'espère que vous recevrez sans tarder la première livraison de nos inscriptions sémitiques. Elles sont enfin sous presse, et j'espère que désormais l'exécution marchera rapidement.

L'étude de M. Guidi sur le *Psaume CXXII* m'a paru fort intéressante. J'ai encore quelque peine à admettre l'explication proposée par M. Guidi pour le passage traduit ainsi en latin : *cujus participatio ejus in idipsum.* J'adoptais l'interprétation de Gesenius et des modernes, qui veulent que cela signifie une ville dont les maisons se touchent. Cela fait une si grande différence en Orient ! Je pensais souvent à ce verset dans mes pérégrinations en Syrie. Ghazir, dans le Liban, a huit ou dix mille habitants, et ce n'est pas une ville. Les maisons ne se touchent pas ; elles

ne font pas des îlots ; elles sont dispersées entre les arbres et les vergers. Au contraire, Gébeil, qui a quatre-vingt-dix habitants, est une ville ; car il y a des murs, une porte, une sorte de bazar, tout cela se tient, fait un ensemble. Néanmoins, le sens moral que propose M. Guidi a peut-être quelque chose qui s'accorde mieux que ce sens purement matériel avec l'esprit du Psaume.

Présentez mes meilleurs compliments à M^me^ Amari et croyez, cher ami, à ma plus vive amitié

E. RENAN
rue de Tournon, 4

607

A Max Müller

Paris, 19 décembre 1879

Mon cher ami,

Eh bien, oui, j'irai faire les *Hibbert Lectures* ; j'ai accepté. Ce sera donc vers Pâques. Les dernières combinaisons de jours ne sont pas encore prises, mais certainement, nous irons à Oxford. L'hospitalité que vous nous offrez nous enchante, ma femme et moi, nous envisageons ces deux jours comme une vraie fête. Le sujet de mes conférences est la part de Rome dans l'organisation du christianisme. Je n'ai pas pu tirer de ces messieurs d'indications plus claires. Je suppose que cela veut dire l'importance qu'a eue tout d'abord l'Église romaine et la part qu'elle a eue dans la constitution de l'Église primitive. J'essaierai aussi de montrer comment le christianisme devait devenir la religion de l'Empire. J'espère qu'en quatre leçons, je pourrai présenter sur tous ces sujets des vues suffisamment développées.

L'histoire de notre chaire des religions comparées au

Collège de France est déjà toute une épopée. Que sera-ce de la suite ? Toute cette histoire est peu connue et sera certainement mal comprise un jour. La voici par ordre.

Nous possédons, dans notre littérature, l'hircocerf le plus étrange que jamais la nature ait produit ; c'est Jules Soury. Dons de nature surprenants ; le grand style inné ; prodigieuse facilité d'assimilation des idées d'autrui ; esprit éminemment philosophique ; puis tout cela gâté par une déplorable étourderie, un amour-propre insupportable, un manque de sérieux désolant. Enfin, *corruptio optimi*, c'est le seul être créé qui ait réussi quelquefois à me faire sortir de mes gonds. Soury écrit dans *La République française* sans appartenir au parti démocratique. Gambetta remarqua ses articles, attacha plus d'importance qu'il ne fallait à leur valeur de fond, mais il ne se trompa pas sur le talent. Il fit venir Soury dont la situation à la Bibliothèque nationale est fort inférieure, et lui dit : « Il vous faut une situation, une chaire, que pourrait-on faire? » Soury eut l'idée du monde la plus saugrenue, du moins quant à la forme. Il proposa une chaire d'éthologie ou mœurs comparées des peuples. Gambetta répondit que jamais commission du budget ne comprendrait cela. Soury dit alors : « Et une chaire de religions comparées ? » Le mot fut saisi avec empressement. Une telle idée flattait l'anticléricalisme de Gambetta et d'ailleurs était mise en avant par Paul Bert (esprit ardent et puissant mais très hasardé dans la pratique) presque dans les mêmes termes, comme un moyen de remplacer toutes les facultés de théologie. Appuyée par Gambetta et Paul Bert, la demande de crédit réussit à la commission du budget et à la Chambre des députés. Jusqu'ici le gouvernement ne pensait qu'à Soury. Mais au ministère de l'Instruction publique, les objections contre une telle nomination furent bien vite aperçues. On se flatta d'apaiser Gambetta et Paul Bert et on imagina la candidature de Réville sur lequel je pense exactement tout le bien que vous dites, mais qui cependant avait l'inconvénient de n'être pas tout à fait un homme du Collège de France, un homme ayant consacré à la science toute sa vie et dégagé de tout lien théologique ou confes-

sionnel. Le Collège de France, dans les cas de création de chaires nouvelles, n'est pas nécessairement consulté. L'opinion du Collège, au moins officieusement, se montra décidément contraire à la création nouvelle, non que nous ne mettions en première ligne ces belles études mais justement parce que nous pensons qu'elles doivent pénétrer toutes les chaires de littératures anciennes, l'histoire religieuse de l'Inde devant être faite par le professeur de sanscrit, celle de Judée, par le professeur d'hébreu, et ainsi de suite. En un mot, nos chaires nous paraissent devoir répondre à des spécialités scientifiques dans le sein desquelles nous devons nous mouvoir avec une liberté absolue et non par des points de vue s'appliquant aux domaines les plus divers. Ce que nous aurions voulu, ç'aurait été une chaire de littérature iranienne pour Darmesteter ou surtout une chaire de littérature celtique dont l'absence est une lacune vraiment honteuse pour notre Collège. Tout a été inutile. Le Sénat a voté la nouvelle chaire, croyant voter pour Réville ou quelqu'un du même genre ; mais alors M.M. Gambetta et Paul Bert qui avaient cru que tout se faisait pour Soury sont revenus à la charge, ont déclaré qu'ils ne voulaient pas de *ministres*, que la chaire avait été conçue pour Soury et proposée pour lui.

Voilà l'imbroglio où on s'est mis faute de maturité suffisante et d'entente. Nous ignorons absolument quelle sera la solution. Il est fort possible que Soury fasse très bien et très paisiblement un cours utile et original, mais avec Soury on n'est jamais bien sûr de rien. Réville fait des conférences excellentes, mais ferait-il vraiment avancer la science, n'étant philologue dans aucune langue ? Quelques personnes, entre autres Bréal, songeraient à Darmesteter, mais autant il est facile de faire ce qu'on veut avec une vieille chaire dont la destination est oubliée, autant il est difficile de jouer avec une chaire nouvelle sur laquelle le public se fait une certaine idée. Vous voyez que vous avez parfaitement raison et que les *Hibbert Lectures* sont une bien meilleure forme pour l'enseignement des religions qu'une chaire au Collège de France. Dans vos lectures, vous pouvez faire défiler des douzaines de savants parlant

chacun dans son domaine et cela ne peut avoir lieu dans une chaire.

Tout ce bavardage m'a empêché de vous parler de vos *Hibbert Lectures* où vous avez développé des vues si justes, si claires, si élevées. J'y reviendrai quelque jour avec vous. Vous avez en ces matières une hauteur et une autorité sans pareilles. Et quelle vie vous savez y mettre !

Le froid rigoureux ne nous a pas trop éprouvés, bien qu'en ce moment j'aie un commencement de névralgie dont les suites ne me sont pas bien claires. Je garde le lit par précaution et me sers pour vous écrire de la plume de mon fils Ary. Ma femme présente ses meilleurs compliments à M^me^ Max Müller.

Croyez, mon cher ami, à ma meilleure amitié

E. RENAN

608

A Salomon Reinach

Paris, 20 décembre 1879

Cher monsieur,

Quelle touchante attention de votre part ! Comme elle m'a été au cœur ! J'ai mis ces chères feuilles d'élanthe parmi mes plus intimes reliques. Votre souvenir y est désormais indissolublement attaché. Pauvre village d'Amschit ! C'est ma terre sainte ! Comme je vous questionnerai à votre retour ! J'espère encore la revoir.

Je vous ai envoyé hier un télégramme de la part de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*. L'inscription que vous avez trouvée à Gébeil nous intrigue beaucoup. Le chapitre relatif à Byblos, qui est le premier de tous, est justement sous presse. Nous attendrons vos communications. Car il est tout à fait désirable que ce monument, s'il est phénicien, prenne place dans notre

texte. Ayez donc la bonté, si vous ne l'avez déjà fait, de nous envoyer une photographie, ou un estampage au papier mouillé, ou un calque. Nous avons de fortes raisons de désirer paraître le plus tôt possible. Nous serons très heureux que votre nom soit écrit à la troisième ou quatrième page de notre recueil, en tête de la notice d'un monument qui, quelque court et mutilé qu'il soit, ne peut être que fort intéressant.

Saluez pour moi Jérusalem ; allez à Hébron, jouissez de ces rares et grands spectacles, et agréez, avec mes meilleurs souhaits pour l'heureuse continuation de votre voyage, l'assurance de ma plus vive affection

E. RENAN
rue de Tournon, 4

609

A la princesse Julie

Paris, 31 décembre 1879

Les dernières heures de cette année qui va finir, je veux les passer avec vous, et avec tant de chers souvenirs que nous avons en commun et qu'il m'est si doux de rappeler. Quel rêve que celui de la vie, et comme arrivé à un certain âge, on voit que le temps n'est rien ! Je me souviens du jour pareil à celui-ci de l'année dernière ; il me semble à la lettre que c'était hier. Une année me paraît moins que ne me paraissait un mois autrefois, et Dieu sait en quel nombre restreint les années nous sont réservées. Enfin nous avons pris la meilleure part. Vous faites le bien, ce qui est la plus sûre de toutes les solutions aux doutes qui nous assiègent. J'avance les travaux que j'ai toujours regardés pour moi comme un devoir. J'espère les laisser en quittant ce monde à peu près achevés.

Nous allons bien cet hiver, très bien même. Notre nouvel appartement se chauffe très bien, et j'espère n'y pas

retrouver les misères rhumatismales qui m'ont hanté si cruellement dans notre glacière de la rue Saint-Guillaume. Ary travaille avec ardeur ; nous venons de lui louer un atelier : j'espère qu'il réussira. Noémi est toujours la candeur et la bonté même. Elle nous rend fort heureux.

La politique nous occupe très peu. Le pays a pris des partis entièrement différents de ceux que nous lui avions conseillés. A lui la responsabilité, mais jamais je ne bouderai contre mon pays ; jamais je ne souhaiterai qu'il lui arrive des mésaventures, pour prouver que j'avais raison contre lui. Le prince Napoléon me paraît justement dans cette disposition philosophique. Il observe, se tait et se voue tout entier à une œuvre en tout cas excellente, à l'éducation de ses enfants. Il réussit à merveille. Les deux jeunes princes sont charmants. La princesse Mathilde en est aussi tout occupée ; ses deux neveux tiennent dans sa vie une place de plus en plus considérable.

Nous avons eu un affreux mois de décembre. C'était à mourir de tristesse et de froid. Quand vous verrez un beau rayon de soleil, pensez à vos amis qui se morfondent dans la neige et l'humidité. Sans cesse, je vous assure, ils pensent à vous, à Mandela, à la Sabine qu'ils espèrent revoir...

E. RENAN

610

A Sir Mountstuart Grant Duff

Paris, 23 janvier 1880

Mon cher ami,

Eh bien ! oui. J'ai accepté, en grande partie à l'exemple et à l'incitation de Max Müller, de faire quatre conférences aux *Hibbert Lectures*, sur *la part de Rome dans la formation du christianisme*. Le jour de ces conférences est fixé aux 6, 9, 13, 16 avril. En outre, j'ai promis à

l'Institution royale une conférence sur Marc-Aurèle, le 16 avril à 9 heures du soir. Je compte partir de Paris vers le 29 mars. Il faudra que je sois de retour à Paris le lundi 19 avril, à midi, au plus tard.

Ma femme m'accompagnera, et c'est pour nous une grande fête de réaliser, quoique plus rapidement que nous ne voudrions, un voyage que nous souhaitons faire depuis longtemps. Je crois bien que Twickenham sera notre première visite. J'aurai tant de choses à vous demander, tant de conseils à prendre de vous ! Je serai à Londres sur une terre peu connue, et c'est par vos lumières que j'espère n'y pas faire trop de faux pas.

Présentez mes hommages à M^me^ Grant Duff, et croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

611

A Salvatore de Benedetti (1)

Paris, 26 janvier 1880

Cher monsieur,

J'ai reçu et votre aimable lettre et votre très intéressant ouvrage (2). Ces récits ont une véritable importance pour montrer les lois de la formation de l'*agada*, ce genre de littérature si particulier à l'Orient et qui a causé tant d'erreurs aux non-israélites qui ne l'ont pas compris. Vos notes sont des trésors de savoir, et je suis fier d'y être nommé. Certes, dans les questions juives, j'essaie d'être sans partialité ; mais je ne suis pas sans admiration. Après la Grèce, ou plutôt à côté de la Grèce, l'histoire juive est

(1) Né à Novare en 1818, mort en 1891 à Pise, où il était professeur d'hébreu.

(2) Cette lettre a été publiée par A. d'Ancona dans l'opuscule : *Lettere di illustri scrittori francesi ad amici italiani*, Florence, 1880.

la merveille du monde. Si j'écrivais l'histoire grecque, je ne supprimerais pas certains côtés répulsifs ; je fais de même pour la vieille histoire hébraïque, et je crois ainsi rendre le meilleur hommage à ce que cette histoire a de grand et d'extraordinaire. Continuez de nous donner ces beaux travaux, si pleins de lumière et d'instruction, et croyez à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

612

A Salomon Reinach

Paris, 6 février 1880

Cher monsieur,

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sera très heureuse, vendredi prochain vers 3 heures, de profiter de la bonne pensée que vous avez eue de lui présenter vos deux très curieuses sculptures palmyréennes. Votre personnage debout s'appelle מתבעל. *Mattabol.* Le nom de son père me laisse encore des doutes. Ce nom de *Mattabol* se retrouve dans les monuments publiés par M. de Vogüé, p. 50-51 ; c'est celui d'une tribu de Palmyre ou des environs, Μαθθαβωλίων φυλή.

A vendredi, à l'Institut, croyez à ma vive amitié

E. RENAN

613

A Michel Amari

Paris, 8 février 1880

Mon cher ami,

Permettez-moi de vous demander conseil pour une personne à laquelle je porte intérêt. Il s'agit d'un ancien ecclésiastique, italien, habitant Paris depuis dix ou quinze ans, et qui a abandonné son état par des raisons de loyauté qui lui font honneur. C'est un homme très honnête, assez instruit. Il s'est marié à une personne très distinguée, qui tient à Neuilly un pensionnat pour des demoiselles anglaises. Ce pensionnat ne va guère, et Zefirino Falcioni (c'est le nom de mon protégé) voudrait revenir en Italie. Croyez-vous qu'il pourrait entrer dans l'instruction publique et y trouver une fonction qui lui permît de vivre, lui, sa femme, et deux petites filles qu'il a ? Écrivez-moi un mot à cet égard ; ce mot décidera du sort d'un brave homme qui mérite qu'on s'intéresse à lui.

Présentez mes devoirs à M^me^ Amari et croyez à ma vive amitié

E. RENAN
rue de Tournon, 4

614

A Charles Ritter

Paris, 16 février 1880

Je suis honteux d'être aussi en retard avec vous. Ces mois d'hiver où j'ai mon cours et où presque toutes mes occupations se donnent rendez-vous, me laissent si peu de loisirs !

La question que vous me faites l'honneur de me poser ne peut du reste faire l'objet d'aucun doute : les deux articles de Zeller sont excellents et l'idée de les traduire est on ne peut plus opportune. Baur est chez nous bien moins connu que Strauss, et votre petit volume comblera une vraie lacune dans notre littérature d'hommes instruits.

Je crois du reste que votre affaire avec Baillière (1) est en bonne voie : car l'autre jour, quelqu'un m'a demandé, évidemment de sa part, si je pensais que la traduction des opuscules de Zeller sur Baur, faite par M. Charles Ritter, serait utile. Je vous laisse deviner ma réponse. Vous avez là un bien bel emploi de ces heures de loisir qu'enfin le sort vous a faites.

Continuez-moi votre amitié et croyez à mes sentiments les plus affectueux.

(1) L'éditeur.

615

A Michel Amari

Paris, 12 mars 1880

Mon cher ami,

Vous avez eu la bonté de me répondre pour Falcioni et je vous en remercie. J'ai laissé votre lettre à ce digne homme pour qu'il s'en nourrisse, et voilà que cela m'a fait oublier de répondre à une question que vous m'y posiez. Vous me demandiez, autant que je me rappelle, jusqu'à quelle époque vous trouveriez l'Académie réunie ; je réponds, jusqu'à la fin de juin. La désertion de Paris ne commence guère avant le mois de juillet. Quant à moi (et vous comprenez combien je tiens à être à Paris quand vous y serez), j'ai un voyage de trois semaines à faire en Angleterre pour des conférences que j'ai promis de faire aux *Hibbert Lectures*. Ce voyage était fixé du 29 mars au

19 avril. Mais voilà que lord Beaconsfield avec sa manœuvre électorale vient de rendre tout cela douteux, car mes conférences tomberaient justement dans les jours où les Anglais n'ont d'idées que pour les *huntings* et le *poll*. Peut-être ces messieurs voudront-ils remettre les conférences et alors ce serait à partir du 20 mai à peu près que nous serions absents. Cela sera fixé dans trois ou quatre jours et je vous en avertirai. C'est une bien grande joie pour nous que la pensée de vous voir bientôt, nous espérons bien que Mme Amari viendra avec vous. Nous nous promettons là de bien bons jours. Ma femme, je vous assure, en est aussi heureuse que moi.

Croyez bien, cher ami, à ma vive affection

E. RENAN

Mes rhumatismes ont été cette année assez bénins ; je suis pris cependant du poignet et c'est pour cela que je vous écris ces lignes par la plume capricieuse d'Ary.

616

A Michel Amari

Paris, 21 avril 1880

Cher ami,

Les journaux ont été en ce qui me concerne beaucoup trop pessimistes. J'ai ressenti à Londres une légère attaque de rhumatisme ; mais ç'a été très peu de chose. A tous les points de vue, j'ai été pleinement satisfait de mon voyage. Et vous, quand nous venez-vous ? Vous nous trouverez à poste fixe à Paris, jusqu'en juillet.

Nous avons été bien touchés de l'amicale sollicitude de Mme Amari ; présentez-lui l'assurance de nos sentiments les plus affectueux.

Après-demain, je présenterai à l'Académie la *Biblioteca*

arabo-sicula. Merci pour l'exemplaire que vous m'avez envoyé de cette belle publication, qui vous fait tant d'honneur.

Je vous serre bien amicalement la main

E. RENAN

617

A Max Müller

Paris, 16 mai 1880

Mon cher ami,

Ce jourd'hui, jour de la Pentecôte, est le premier jour de repos que j'ai eu depuis mon retour, et j'emploie mon heure de soir à reprendre nos causeries d'Oxford avec vous. Oui, depuis que j'ai repassé le détroit, j'ai été accablé de travail ; une foule de devoirs arriérés sont tombés sur moi en avalanche et ce n'est que grâce à nos petites vacances de la Pentecôte que je commence à y voir un peu clair. Quel délicieux souvenir, cher ami, nous avons gardé de nos deux jours d'Oxford si doucement passés avec vous ! Que vous êtes un vrai sage ! Que vous avez bien su choisir le juste point du monde où la vie devait être pour vous digne, utile, heureuse ! Que vous avez admirablement su y faire votre place ! C'est la confiance absolue que j'avais en votre jugement et en votre connaissance de la société anglaise qui m'a décidé à faire cette petite campagne en Angleterre, et j'en suis enchanté. Je compte la sympathie que j'ai trouvée dans ce noble pays pour une des vraies récompenses de ma vie. Cette manière hautement sérieuse de prendre les questions religieuses, ce respect de la liberté d'autrui m'ont été au cœur. Je vous dois certainement, cher ami, une de mes plus grandes jouissances. Certes, la puissance de vie qu'il y a en France fait qu'on ne s'y ennuie jamais. Que de pages cependant j'ai écrites en portant les yeux au delà du public qui m'entourait ! Jugez de ma joie

en trouvant que ces pages répondaient à des consciences honnêtes et sincères.

J'ai bien causé ici de vous avec Renier, Bréal, Darmesteter et hier soir, avec la princesse impériale Victoria (1), qui est à Paris dans le plus strict incognito, et qui vous estime à votre valeur. — Notre *Corpus inscriptionu semiticarum* avance ; j'espère que vous recevrez la première livraison dans deux mois. C'est un travail difficile et qui me prend une grande partie de mon temps. — A mon grand regret, j'ai dû renoncer à l'idée que je vous avais communiquée de faire donner le prix Reynaud à Darmesteter. Une autre idée est venue à la traverse ; c'est de le donner à Jules Quicherat, maître en tout ce qui concerne le moyen âge, et qui n'est en dehors de l'Académie que par suite de malentendus. J'ai dû m'incliner devant des titres aussi anciens et aussi éminents.

Au dernier jour, où je vis ces messieurs les *trustees* à Richmond, ils me parlèrent de leur embarras pour l'an prochain. Ils paraissent fixés sur Kuenen pour 1882 ; pour 1881, ils voudraient quelqu'un qui traitât la question des origines grecques du christianisme. Je pense quelquefois que Havet pourrait convenir. Havet est un des plus honnêtes esprits, un des plus nobles caractères que l'on puisse connaître. Connaissez-vous ses deux volumes sur les antécédents grecs du christianisme ? Voulez-vous que je vous les fasse envoyer ?

Nous serons à Paris jusque vers la fin de juillet. En août, j'irai prendre les eaux à Plombières, puis ferai quelque voyage, peut-être du côté de la Grèce, que je désire voir encore une fois. Ma femme, qui a gardé le plus précieux souvenir de M^me^ Müller, se joint à moi pour lui présenter l'expression de ses plus affectueux sentiments. Mille amitiés à Wilhelm et à mesdemoiselles vos filles.

Bien tout à vous

E. RENAN

(1) Victoria de Prusse.

618

A la princesse Julie

Paris, 21 mai 1880

Chère princesse,

Mes semaines et mes mois se suivent, si remplis, si occupés que j'arrive à ne plus vivre pour ce que j'aime, pour ce dont j'aimerais le mieux à remplir ma vie. Que vous êtes heureuse dans votre grand repos de la Sabine, au milieu de cette nature charmante et de ces braves gens qui vous aiment et qui ont bien raison ! Ici, beaucoup de divisions, de trouble et d'incertitude. Heureusement, la vie est si intense que Paris reste toujours animé, spirituel. Le prince suit son instinct et la tradition de la politique du Concordat. Quoi de plus naturel ? Il est incontestable que Napoléon n'aurait jamais laissé s'établir les congrégations contre lesquelles le gouvernement cherche en ce moment à réagir. Le parti clérical veut les avantages du Concordat sans en accepter les charges. Le prince a donc été parfaitement dans les traditions gouvernementales de la France en appuyant le ministère dans la lutte qu'il soutient. Quant à nous autres libéraux, qui sommes pour une séparation doucement accomplie entre l'Église et l'État, nos sentiments sont un peu différents. Tout en admirant historiquement le Concordat, nous croyons qu'il faut plutôt s'en éloigner que s'en rapprocher. Dans l'état actuel des croyances du peuple, une religion tant soit peu officielle est une impossibilité. La religion doit devenir l'affaire de la conscience de chacun. L'État ne peut plus garantir aucun dogme, ni protéger aucun culte ; mais il ne doit pas non plus s'introduire dans les Églises ni leur dire : « Vous n'avez pas besoin de telle ou telle institution ; je la supprime. » Laisser faire est, en cet ordre comme en tant d'autres, la meilleure règle à suivre pour le gouvernement. Ce que fait le ministère est légal, conforme aux lois établies et à la pratique de tous

les anciens gouvernements ; mais c'est inopportun et maladroit au plus haut degré. Pour fonder la liberté chez nous, ce n'est pas au passé qu'il faut demander des modèles. Pauvre liberté ! A vrai dire, je caresse là une chimère. Personne ne veut d'elle ; et, pourtant, il n'y a qu'elle qui puisse résoudre les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons.

Mon voyage d'Angleterre m'a fait un très grand plaisir. La sympathie que j'ai trouvée m'a été au cœur. Ce spectacle d'une société bâtie à chaux et à sable et qui est assez forte pour donner aux individus qui la composent une somme de liberté comme l'humanité n'en a jamais connu jusqu'ici, ce spectacle, dis-je, fait du bien à l'âme. Dans les choses religieuses en particulier, quelle liberté à la fois et quel respect ! L'approbation que j'ai trouvée chez ce public si sérieux en ses croyances a été vraiment une des récompenses de ma vie. Nous ne savons pas bien encore ce que nous ferons cet été, je n'ose jamais faire de plans longtemps d'avance. Ary va bien ; il a au Salon un petit portrait de sa sœur assez réussi. Croyez, chère princesse, etc.

E. RENAN

619

A Charles Ritter

Paris, 16 juin 1880

Nos plans de voyage ne sont pas encore bien arrêtés. Il est probable que j'irai prendre les bains à Plombières, d'où je me rabattrai sur la Suisse, puis sur l'Italie, puis sur Trieste, puis sur Corfou, puis sur Athènes. En cette hypothèse, nous passerions probablement très près de vous. Vous nous choisiriez un joli endroit, et nous irions passer avec vous un ou deux jours en ces parages que je connais peu et qui doivent être fort agréables.

620

A Angelo de Gubernatis

Paris, 10 juillet 1880

Ah ! mon pauvre ami, quelles imaginations vous vous faites !

Au nom du ciel, quel motif voulez-vous que j'aie d'avoir pour vous autre chose que la plus vive amitié ? Ary est un étourdi ; je lui avais dit de vous remercier de votre charmant volume ; et il ne l'a pas fait. Je vous en prie, ne vous faites jamais de ces idées-là. Ah ! je suis mauvais correspondant, cela est vrai. J'aime à penser à mes amis ; je leur écris peu, car écrire me fatigue beaucoup. Je maudis parfois l'invention de Cadmus ; qu'on devait être heureux avant cela ! Je n'écris à personne ; on me passe cela.

J'ai appris par Amari ce que des misérables ont tenté contre vous. Versez-leur très peu d'encre et beaucoup de dédain concentré. Ne laissez pas les sots avoir le droit de vous prendre votre temps.

Continuez votre œuvre, si grande, si élevée, et toujours croyez-moi bien

Votre bon ami

E. RENAN

Ma femme vous envoie toutes ses amitiés. Nos affectueux souvenirs à M^me^ de Gubernatis.

621

Au Dr Gaillardot

Paris, 16 juillet 1880

Mon cher ami,

Quel mauvais correspondant je suis, n'est-ce pas ? Mais je suis bon ami ; j'écris peu à mes amis absents mais je pense à eux. Croyez bien que vous êtes du nombre de ceux vers qui se tourne le plus souvent ma pensée.

Je prends cette année mes vacances en août et septembre. En août, j'irai à Plombières qu'on m'a recommandé et où m'attire le Dr Liétard, médecin des eaux en qui j'ai grande confiance. L'année n'a pas été mauvaise. J'ai été hanté, obsédé, serré de près par mes misères rhumatismales plutôt que sérieusement pris. Après Plombières, nous irons faire un tour en Suisse et dans le Nord de l'Italie.

Et l'année prochaine ? Eh bien, l'année prochaine, cher ami, il est bien probable que nous nous verrons. J'aurai fini mes *Origines du christianisme*. Je serai près d'entamer, si j'ai vie et force, mon *Histoire du peuple juif*. Je veux voir encore une fois la Syrie, le Liban, Jérusalem. Je veux voir le Sinaï (nous ferons cette course-là ensemble, n'est-ce pas?). Notre plan serait de donner trois mois à ce voyage (septembre, octobre et novembre). C'est un rêve, peut-être, mais il nous amuse et nous réjouit fort.

Je suis accablé de travail. Le *Corpus*, mes *Origines*, mes devoirs académiques de toute sorte pèsent lourdement sur moi. Mais je me vois tout de même maître de la situation ; je ne laisserai pas une œuvre trop inachevée. Temps bien incertain que le nôtre, attachant néanmoins. Tout en voyant de gros points noirs, j'espère.

622

A Auguste Nefftzer

Plombières, 24 août 1880

Mon cher ami,

Puisque *le Temps* insère *L'Eau de Jouvence*, je crois devoir vous faire remarquer une chose, facile à découvrir, qu'il faut cependant que vous sachiez. C'est que le rêve de Siffroi, au quatrième acte, est composé de phrases tirées textuellement du livre de Busch sur M. de Bismarck. Voir, en particulier, Seinguerlet, p. 143, 144, 147, 155, etc. S'il y a charge, ce n'est pas mon fait. Ces paroles sont d'une authenticité incontestable.

Je suis content de Plombières, et je le quitte samedi prochain, 28. Nous irons pour quelques jours à Lausanne (hôtel Beau Rivage, Ouchy), puis, nous irons finir nos vacances dans le Nord de l'Italie. Jusqu'au 31, les lettres m'atteindraient à Ouchy. Puis, on pourrait m'atteindre poste restante à Milan. Le 1er octobre, je serai sûrement à Paris, heureux de retrouver tant d'amis, et de pouvoir leur serrer la main.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN
Plombières (Vosges), maison Nosbaume.

623

A la princesse Julie

Cadenabbia,
12 septembre 1880

Chère princesse,

Nous voici encore en cette chère Italie qui nous attire toujours. Après avoir passé le mois d'août à Plombières, où j'ai fait tout un traitement de bains et d'étuves pour me

délivrer de mes misères rhumatismales, nous sommes venus ici à petites journées ; nous sommes enchantés du voyage. Le passage du Simplon (1) est une des choses les plus grandioses du monde et les lacs d'Italie sont vraiment le paradis terrestre. Voici huit jours que nous nous reposons ici sur le lac de Côme, et notre vie est un perpétuel enchantement. Après-demain, nous partons pour Milan où nous ne ferons qu'un court séjour. Puis, nous irons à Vérone, à Venise ; puis nous reviendrons à Paris, où nous voulons être pour le 1er octobre. A notre grand regret, cette année, Rome est exclue de notre itinéraire. Vous savez, chère princesse, tout ce qui nous y attire. Nous ne nous consolons qu'en songeant à l'année prochaine. Oui, l'année prochaine, nous comptons aller passer un mois à Rome. Ai-je besoin de vous dire que la Sabine, si vous y êtes, aura sa part ? C'est une fête pour notre imagination d'y songer. On est heureux de perdre, au milieu de cette belle nature, le souvenir de ce qui se passe dans le monde et de perdre de vue tant de mesquines querelles où presque tous les partis ont également tort. Nous ne lisons en fait de journaux que ceux qui viennent à la lettre se placer sous nos yeux. La partie mal engagée par le gouvernement amènera, je le crains, les conséquences les plus graves. On va se diviser de plus en plus ; le parti clérical va compenser ses défaites par son fanatisme. L'idée de liberté que nous avions conçue s'éloigne de jour en jour. Ah ! que le monde est mené par peu de sagesse !...

E. RENAN

(1) Il s'agit de la route, le tunnel a été percé en 1906.

624

A la princesse Julie

Paris, 30 ou [31] décembre 1880

Je finis mon année avec vous, chère princesse. Hier soir, chez la princesse Mathilde, j'ai passé une bonne heure à causer de Mandela avec l'excellente Mme de Galbois (1). Elle a très bien vu votre Sabine, et elle s'y est plu infiniment. Elle a été enchantée de voir combien vous y êtes aimée, et ç'a été pour moi, je vous assure, une grande joie de quitter en esprit notre triste et grêle atmosphère pour me transposer sur vos beaux sommets. Je vais bien cet hiver ; si cela continue, je croirai vraiment à l'efficacité des eaux de Plombières ; mais attendons. Je travaille beaucoup et cela me soutient. Les temps sont si incertains que celui qui ne donne pour base à sa vie que des poursuites égoïstes doit être fort malheureux. Ma famille me donne aussi beaucoup de satisfaction. Le pauvre Ary, à part son infirmité, se porte parfaitement bien. Il est plein de force, d'énergie, et, j'espère, de talent. Il y a dans cette jeunesse beaucoup d'ardeur et de désir de bien faire. Ah ! si notre pauvre pays était sûr de quelque avenir stable ! Que de ressources il y a dans ce peuple si souvent mal conseillé ! Notre chère petite Noémi se développe aussi d'une manière qui nous remplit de joie. Elle a gardé toute sa simplicité, toute sa bonté d'enfant. Je crois que ce sera une personne très attachante, très dévouée. Elle me rappelle ma sœur ; je vois ressuscité en elle cet être excellent qui a tenu dans ma vie morale une si grande place. Que serait la vie, chère princesse, s'il n'y avait pour la remplir l'amour du bien et l'aspiration vers le vrai ? Que va nous apporter ce mystérieux millésime qui commence demain ? Nous espérons bien du moins qu'il amènera pour nous une visite à Rome, à Mandela. Acceptez, chère princesse, nos souhaits les plus affectueux, etc.

E. RENAN

(1) Dame d'honneur de la princesse Mathilde.

625

Au Dr Suquet

Paris, 17 janvier 1881

Oh ! la bonne institution que le premier jour de l'an ! Si elle n'existait pas depuis que la terre existe, il faudrait l'établir. Qu'il est bon de s'arrêter un moment dans la vie, pour la mesurer, pour la goûter, pour se souvenir de ses amis, pour songer aux morts ! Votre petit mot, cher ami, nous a fait une vive joie. Lortet nous a fait cadeau il y a quelques jours de son bel album de photographies, parmi lesquelles celle que nous regardons le plus souvent est votre charmante maison. Quel joli petit palais des *Mille et une nuits* vous vous êtes fait là ! Quel soleil vous devez avoir ! Comme le Sannin doit être beau le soir ! Jouissez, ami, des récompenses de la vie que vous avez si bien méritées. Hélas ! l'année 1881 s'écoulera encore sans que je revoie notre chère Syrie. Je suis accablé, encombré de travail, j'ai commencé trop de choses ; maintenant, il faut songer à finir. Mais en 1882, je ferai de force une parenthèse. J'aurai fini mes *Origines du christianisme*. Je préparerai mon *Histoire du peuple d'Israël*. Avant de l'écrire, je veux revoir Jérusalem, le Carmel, le Liban et mon cher tombeau de Gébeil. J'irai passer de bonnes heures sous votre galerie ; nous causerons du passé, de l'avenir de notre chère patrie. Je vous parle de 1882. Mais qui sait si avant ce terme, nous ne nous verrons pas en France ? Quelle joie ce serait pour nous !

Ne vous effrayez pas trop des terreurs qui hantent ce pauvre Barthélemy Saint-Hilaire et dont sa circulaire contient l'expression effarée (1). Ce n'est pas aux affaires d'Orient qu'il sera donné de troubler la paix, qui est la

(1) A propos de l'annexion de l'Épire et de la Thessalie par la Grèce, un conflit avait éclaté entre la Grèce et la Turquie. Barthélemy Saint-Hilaire proposa un arbitrage qui fut refusé de part et d'autre. Le 2 juillet 1881 seulement, la Turquie cédait à la Grèce l'Épire et la Thessalie.

condition essentielle de notre relèvement. Les élections de dimanche ont produit un très bon effet. Puisse la République être bonne, sensée et durable ! Ferry mêle de la plus étrange manière l'excellent et le critiquable. Je suis juste même pour les jésuites. Je n'aime pas qu'on emploie contre mes adversaires les sophismes et les abus de mots. Mais l'école laïque, l'expulsion de l'ingérence cléricale dans l'éducation, voilà qui est parfait, voilà de la liberté. Pour les choses scientifiques, nous sommes aussi très contents de l'administration ; jamais elle n'a été plus disposée à s'éclairer et à bien faire.

Nous vous avons sûrement expédié *Caliban* et *L'Eau de Jouvence*. Puisque vous ne les avez pas reçus, nous allons vous les renvoyer. Bientôt aussi, vous recevrez ma traduction, avec étude, de *L'Ecclésiaste*. C'est un bien curieux livre, très aimable et qui convient à notre âge où il faut savoir faire de la joie avec de la tristesse et tirer de la consolation de la pensée de l'éternelle vanité. Vous jugerez si j'en ai tiré bon parti. Nous allons bien. Malgré le temps affreux qu'il fait, je n'ai jamais été plus vaillant. Ary est plein de courage. Le pauvre enfant ! Il aime la vie ; il y trouve un goût vif ; jamais une pensée pour son infirmité ; il travaille ; ses maîtres et ses camarades l'aiment beaucoup. Noémi est bonne et gentille. Nous sommes donc fort heureux.

Pensez souvent à nous, et écrivez-nous. Saluez pour moi cette rive qui m'est si chère et m'a été si cruelle. Mon élève Clermont-Ganneau part aujourd'hui pour Jaffa. Je vous le recommande à l'occasion ; c'est un archéologue des plus distingués. Nous avons été bien attristés il y a quelques mois de ce pauvre Gaillardot. Et Mariette que l'on dit au plus mal ! Voilà la vie. Serrons-nous et travaillons. Continuez de nous aimer, et croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

626

A Gaston Maspero (1)

Paris, 14 février 1881

Mon cher ami,

Nous avons appris votre nomination à la succession de Mariette avec une bien vive joie. Si quelque chose pouvait nous consoler de la mort, hélas ! depuis longtemps prévue, de notre illustre ami, c'est de voir la continuation de son œuvre en de si bonnes mains. Ce que vous me dites de la situation de M^lle^ Mariette m'a vivement ému ; j'en ai parlé tout de suite au ministère, mais déjà notre désir si légitime avait été en partie prévenu. On m'a dit qu'une somme de quelques milliers de francs, destinée à parer aux premiers besoins, avait été envoyée. J'ai ouvert la pensée d'une dotation ou pension nationale constituée par une loi, et votée par les Chambres. On m'a répondu que telle était en effet l'intention du ministre. Certes, si l'appui de l'Institut était utile à la réalisation de ce projet, il ne ferait point défaut. Je me suis mis à la disposition du ministre pour faire la proposition à l'Académie et pour l'appuyer dans *les Débats*. Je crois que cela se fera et se fera bientôt. Et quoi de plus juste ? Le dévouement scientifique de notre ami et les résultats auxquels son nom restera attaché seront pour la France un éternel honneur. Nous ne doutons pas qu'entre vos mains l'œuvre ne fructifie tout aussi glorieusement.

(Inachevée)

E. RENAN

(1) Les lettres à Maspero ont été communiquées par M^me^ Maspero ; elles ont été publiées par Henri Cordier : *Bulletin de la Société Renan*, janvier-avril 1921.

627

A John Rhys (1)

Paris, 12 mars 1881

Cher Monsieur Rhys,

Je vous remercie bien vivement des deux exemplaires que vous m'avez envoyés de vos *Hibbert Lectures*. Votre livre pénètre bien plus profondément qu'on ne l'avait fait jusqu'ici dans le passé celtique. Vous avez des aperçus d'une nouveauté et d'une vérité qui m'ont frappé. Je remettrai à l'Académie aussitôt que je pourrai y aller le volume qui lui est destiné. Je dis « aussitôt que je pourrai y aller » car, pour le moment, je suis retenu chez moi par une attaque rhumatismale assez forte. Par ce nouveau volume, cher Monsieur Rhys, vous avez ajouté un titre considérable à beaucoup d'autres qui vous assurent le premier rang parmi les investigateurs de nos antiquités.

Veuillez croire, cher Monsieur Rhys, à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

(1) John Rhys était professeur de langues celtiques à l'Université d'Oxford.

628

A Michel Amari

Paris, 11 avril 1881

Très cher ami,

Cette affaire de Tunis m'a rempli de douleur (2). Elle est pour nous bien plus grave que pour vous. Notre état actuel exigeait le repos, le recueillement; cette grave crise va

(2) La France, voulant établir son protectorat sur la Tunisie, prit le prétexte d'une incursion des Kroumirs tunisiens en territoire algérien pour intervenir par les armes. Le gouvernement avait obtenu le 7 avril 1881 le vote des crédits. En faveur du protectorat, signé le 12 mai 1881, il n'y eut que 13 voix de majorité.

mettre notre pauvre organisme chancelant, débile, à une rude épreuve. Nous étions comme un blessé dont les blessures étaient à peu près fermées ; on nous oblige à un rude exercice qui peut les rouvrir. Nous sommes peinés que l'occasion de cela soient des Italiens (je ne dis pas l'Italie). Les excitations du *Mostakel*, les armes fournies aux Kroumirs sont des faits fâcheux mais après tout, des faits individuels. Pour être justes, nous ne devons pas oublier que nos cléricaux français ont commis contre l'Italie des actes tout aussi hostiles, actes avec lesquels nous repoussons toute solidarité. Peut-être votre gouvernement aurait-il pu couvrir moins M. Maccio et veiller un peu sur le *Mostakel*. Mais, après tout, la lutte jusqu'ici n'existe qu'entre des *individus* italiens et des *individus* français. Les deux *gouvernements* et les deux *nations*, j'en suis sûr, resteront en paix. Vous ne pouvez croire à quel degré la démocratie française désire la paix. Il n'y a pas de parti militaire ; l'armée n'a jamais eu moins voix au chapitre. Restent les journalistes ; oh ! voilà les aboyeurs, voilà les hommes dangereux. Ici, cependant, je suis sûr qu'ils ne prévaudront pas contre la volonté du pays, qui ne veut à aucun prix d'une grosse aventure militaire.

L'affaire des Kroumirs sera très difficile. Vous savez ce que valent ces populations fanatiques et braves quand elles sont bien armées et qu'elles ont pour se défendre un paquet de montagnes de vingt lieues en carré. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que, cette affaire terminée, rien ne sera fait. La question de Tunis restera tout entière. Bien avant que l'Italie n'existât comme royaume, la France avait considéré Tunis comme devant lui appartenir. On ne peut assez regretter que le gouvernement de Napoléon III, à propos de la guerre de Crimée, par exemple, n'ait pas tranché la question. La pomme de discorde entre l'Italie et la France eût été ainsi supprimée. La continuation du *statu quo* ne fera que rouvrir la lutte plus ardente que jamais entre les agents français et les agents italiens. Le pire effet de ces pétaudières orientales est de faire des agents consulaires et diplomatiques qui y résident de vrais Orientaux, intrigants, vaniteux, occupés uniquement à se jouer les plus

mauvais tours. Tant qu'il y aura un bey et une régence, ce sera comme cela. L'état de l'Europe est si plein d'appréhensions et de soupçons, qu'aucune action franche n'est possible. Certes, je comprendrais que, dans un état mieux assis de l'Europe, un gouvernement fort, loyal et sûr, dît au monde : « Je prends Tunis, selon un programme depuis longtemps indiqué, et comme la seule part qui puisse me revenir de la dislocation du monde musulman. Les droits de l'Italie dans cette grande succession restent intacts. Toute la côte, depuis Tripoli jusqu'à l'Égypte, doit être occupée par une nation européenne ; que l'Italie la prenne. Si une action civilisatrice peut réellement s'exercer sur l'Afrique centrale, la position de l'Italie sera ainsi au moins aussi avantageuse que celle de la France. Qu'on se rappelle ce que fut la Cyrénaïque dans l'antiquité ! » Mais ce sont là des rêves. Le monde est de plus en plus gouverné par des idées étroites, par l'envie, par le soupçon, par la haine; je crains pour ma vieillesse de tristes jours.

Ce qu'il faudrait, c'est qu'on s'habituât à ces rivalités d'intérêt. Elles sont inévitables dans le sein d'une même nation, de ville à ville, de province à province ; bien plus, dans le sein d'une même ville, d'une même famille. On ne se brouille pas pour cela. Bon gré, malgré tout, nous irons à Rome en octobre ; ces voyages d'Italie sont devenus pour nous un besoin, une partie de notre vie.

Je ferai votre commission auprès de M. de Longpérier. Votre *Biblioteca* sera la bienvenue. Présentez nos meilleurs souvenirs à M^me^ Amari, et croyez, cher ami, à ma plus vive affection

E. RENAN
rue de Tournon, 4

629

A Michel Amari

Paris, 17 juillet 1881

Mon cher ami,

J'ai présenté vendredi à l'Académie votre excellent mémoire sur les inscriptions arabes du palais de Messine ; l'Académie m'a chargé de vous transmettre tous ses remerciements. Recevez également les miens, cher ami ; quel beau monument vous aurez élevé à votre patrie et à la science ! Quelle docte unité dans votre œuvre, et comme vous avez le droit de dire : *Exegi monumentum !*

Que le monde est mené par peu de sagesse ! Je suis souvent tenté de retourner la maxime, assez mauvaise du reste, de ce prétendu sage de la Grèce, qui disait : « *Ama tanquam osurus.* » Oui, il y a des gens à qui l'on serait tenté de dire : « Haïssez, puisque cela vous fait tant de plaisir ; mais que ce soit *tanquam amaturus.* » Tout cela me rappelle aussi ces querelles de ménage où l'on se dit des gros mots, après lesquels on croirait qu'il n'y a pas de réconciliation possible. Eh bien ! voilà qu'après s'être juré qu'on ne s'était jamais aimé, on se retrouve mari et femme, ou frère, ou sœur, ou cousin. Tâchons de faire oublier cette sotte histoire. Nous comptons toujours aller passer le mois d'octobre à Rome ; nous nous arrêterons deux jours à Florence. Soit à Rome, soit à Florence nous espérons bien avoir le plaisir de vous serrer la main.

Quant au congrès de Berlin, je vous avoue que je commence à retrouver toute la fermeté de mes principes contre les congrès. Le fait est que Mohl et moi nous fîmes la plus forte opposition à cette idée quand elle naquit ici dans la tête de Rosny et compagnie. Nous n'allâmes ni à Londres ni à Saint-Pétersbourg. Puis vint le tour de Florence ! Et aussi la circonstance que vous deviez y être et présider ! Dame, cela m'a fait manquer à tous mes principes. Je suis

allé au congrès de Florence à cause de vous et de Florence. Quant à Berlin, je reprends toute la vigueur de mes principes ; je crois bien que je n'irai pas.

En tout cas, croyez à ma bien vive amitié, et rappelez-nous au bon souvenir de M^me^ Amari.

Votre très affectionné

E. RENAN

Je pense que Fiorelli a reçu une note que je lui ai envoyée pour les *Lincei* sur une inscription bilingue de Sulci. On tire en ce moment le premier fascicule du *Corpus ;* vous le recevrez dans un mois à peu près.

630

A Charles Ritter

Talloires, 15 août 1881

Cher monsieur Ritter,

Voici que les vacances nous rapprochent encore. Nous sommes ici, sur le lac d'Annecy, installés dans une vieille abbaye en ruines, d'une façon très rustique, mais très conforme à notre goût. M. Taine et quelques autres amis sont tout à fait dans notre voisinage. Vous compléteriez bien notre plaisir en venant nous voir. Nous trouverions moyen de vous caser en ces vieux cloîtres, et ce serait une vive joie pour nous de reprendre avec vous nos causeries de Lausanne. Vous aimeriez peut-être aussi à connaître M. Taine. Venez, vous trouverez peu de confortable, mais beaucoup d'amitié.

A Annecy, vous trouvez un bateau à vapeur qui part trois fois par jour et vous met à Talloires à notre porte.

A bientôt, j'espère, croyez à toute notre affection

E. RENAN

631

A Adrien Barbier de Meynard (1)

Talloires, 15 août 1881

Cher confrère et ami,

Je relis ici les épreuves de mon *Ecclésiaste*, et je me retrouve en présence de cette question de l'habitude des moralistes orientaux d'insérer dans leur prose des citations en vers, dont je vous ai déjà touché un mot et dont j'aurais aimé à causer de nouveau avec vous. Y a-t-il des exemples de cet usage avant Sadi ? Ne croyez-vous pas qu'il y a là une imitation de l'Inde, où cette façon de répéter en vers ce qu'on a déjà dit en prose me paraît fort ancienne ? Vous savez qu'on croit trouver quelque chose d'analogue dans *L'Ecclésiaste*. Mais de ce livre (fût-il contemporain d'Hérode, comme le croit M. Graetz) à Sadi, l'intervalle est grand, et voilà pourquoi je tiendrais tant à savoir si on peut diminuer cet intervalle. Si cette lettre vous atteint sans trop de retards, répondez-moi un mot ici. Depuis Yport, d'où Ary m'a apporté de vos nouvelles, j'ignore votre itinéraire de vacances. Nous autres, nous serons ici jusque vers le 20 septembre.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

Talloires, par Annecy, Haute-Savoie.

(1) Adrien Barbier de Meynard (1827-1908), orientaliste, de l'Institut. Les lettres à Barbier de Meynard ont été communiquées par le Dr Flurin.

632

Au Dr Suquet

Talloires en Savoie,
27 septembre 1881

Cher et excellent ami,

Nous venons de passer ici six semaines de vie fort paisible, au sein d'une nature verte et fraîche, qui nous a fort reposés. Talloires est une vieille abbaye bénédictine, datant des temps carlovingiens, totalement démantelée, mais dans un site délicieux sur le bord du lac d'Annecy, le plus charmant des lacs du monde. Il y a des fenêtres, mais pas de portes, si bien qu'on y vit dans un état voisin de celui de nature. La nourriture y est telle que, sans le moindre secours des eaux de Brides ou autres du même genre, j'ai maigri de plus de vingt kilos. Mais vous ne sauriez imaginer une campagne plus ravissante, plus verte, plus arrosée, plus boisée. Enfin nous sommes enchantés ; comme le soleil, cependant, menace de nous quitter, nous allons passer un mois en Italie, pour y chercher un prolongement d'été et de soleil. Demain, nous partons ; nous passerons cinq jours à Venise, deux jours à Florence, le reste à Rome, à Albano, dans la Sabine. Nous serons de retour à Paris, vers le 1er novembre, prêts, j'espère, à recommencer notre vie de travail.

Et la Syrie !... Nous y pensons toujours. Que de fois, sur le bord de notre tranquille petit lac, nous avons fait des projets sans fin, se résumant toujours en Beyrouth et Jérusalem. Oui, s'il plaît à Dieu, nous irons vous voir au printemps de l'an prochain. C'est là la fête, la joie de notre imagination. Nous avons trop de philosophie pour tenir pour certain autre chose que ce qui est arrivé. Nous mettons donc à notre rêve un point d'interrogation, un signe de doute. Mais croyez bien que nous y tenons, et que de gros obstacles seuls feraient échouer un projet qui nous tient si fort au cœur.

J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de ce pauvre Gaillardot, datée de la rue Oudinot, ce qui me paraît de mauvais augure pour l'état de sa santé. Je crains que son mal ne s'aggrave. Pauvre ami !

Ary va très bien ; il grimpe les montagnes comme un chamois. Cet air vif et cet exercice violent lui ont fait le plus grand bien. Je suis très content de son état, et je suis sûr que la Syrie achèvera l'œuvre réparatrice de la nature. Noémi est une bien bonne et gentille enfant. Ma femme vous envoie ses meilleures tendresses ; vous savez combien elle vous aime, croyez aussi toujours à ma bien vive amitié

E. RENAN

633

Au Dr Gaillardot

Talloires (Savoie),
27 septembre 1881

Mon cher ami,

Je reçois votre bonne lettre, ici, en Savoie, à la veille de partir pour l'Italie. Nous serons de retour à Paris le 1er novembre. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma première visite sera pour la rue Oudinot. Si vous avez à m'écrire d'ici là, écrivez-moi à Rome, poste restante. Si vous avez besoin de quelqu'un pour vous rendre un service, écrivez à mon neveu Henri Renan, astronome-adjoint à l'Observatoire de Paris, rue Sainte-Catherine-d'Enfer. Il sera tout à votre disposition.

Nous allons assez bien. Le séjour de la Savoie nous a bien convenu. Un mois de soleil d'Italie achèvera, j'espère, de nous réconforter. Au revoir, très cher ami, croyez à ma bien vive amitié.

634

A la princesse Julie

Florence, 6 octobre 1881

Chère princesse,

Nous approchons de Rome à petites journées. Dimanche soir 9, nous serons dans la Ville éternelle. Vous plaît-il, chère princesse, que le mercredi 12 nous soyons vos hôtes à Mandela ? Si le jour que nous nous permettons de vous proposer ne vous était point agréable, auriez-vous la bonté de m'en avertir par un mot adressé à l'hôtel d'Allemagne ?

Quelle joie pour nous de revoir ces belles montagnes de la Sabine ! Ary et Noémi ne se possèdent pas.

Veuillez, etc.

635

Au Dr Suquet

Paris, 3 novembre 1881

Mon cher ami,

Dominique Khadra m'écrit qu'il est engagé dans une affaire très désagréable pour lui avec le gouvernement turc. Comme je ne peux oublier les services très réels qu'il m'a rendus en Syrie, je voudrais lui être utile. Sa lettre me laisse douter s'il est à Constantinople ou s'il est de retour à Beyrouth. Je vous envoie donc un mot pour lui. S'il est à Beyrouth ou à Sarba, faites-la lui remettre. S'il n'est pas encore de retour, tâchez de savoir des membres de sa famille ce qu'il vaut mieux faire dans son intérêt.

Nous sommes de retour depuis hier seulement. La Savoie et Rome nous ont fait beaucoup de bien. Nous sommes tous très bien en ce moment.

Nous gardons notre beau rêve pour le printemps prochain. Oui, nous espérons toujours aller vous voir. Les difficultés à un tel projet disparaissent plutôt qu'elles ne s'aggravent. Dans quelques semaines peut-être nous vous écrirons : « C'est chose certaine ; nous vous arriverons bientôt. »

Ma femme vous envoie ses plus tendres compliments ; croyez, très cher ami, à nos sentiments les plus affectueux

E. RENAN

636

Aux cercles anticléricaux de Rome (1)

Messieurs,

J'ai été infiniment touché des témoignages de sympathie que j'ai reçus de vous dans cette ville de Rome, où le problème religieux de l'humanité se pose depuis dix-huit cents ans avec une sorte de netteté souveraine. Rome a toujours su admirablement deux choses ; la première, c'est le grand art d'attendre ; la seconde, c'est l'inflexibilité à maintenir les principes destinés à triompher un jour. Or quel est, dans l'ordre religieux, le principe auquel appartient l'avenir ? C'est assurément la liberté. Rome, j'en suis persuadé, travaillera aussi efficacement désormais à établir ce principe salutaire qu'elle a contribué dans le passé à inculquer la doctrine opposée. Vous avez souffert plus que personne des abus de la croyance imposée ; vous saurez mieux que personne chasser du monde les derniers vestiges d'un régime en contradiction avec les principes les plus arrêtés de la civilisation moderne.

A l'origine des sociétés humaines, la cité n'était qu'une

(1) Lettre parue dans la *Lega* du 1er novembre et dans *le Temps* du 4 novembre 1881.

extension de la famille; la famille avait des rites sacrés qui la constituaient, il était donc naturel que la cité aussi eût ses rites et que celui qui refusait de s'y conformer cessât de faire partie de la cité. Quand l'État se constitua sur des bases plus larges, embrassant des masses plus ou moins pénétrées d'une même croyance, il était aussi assez naturel qu'il y eût une religion d'État. Mais tout est changé de nos jours. Il n'y a plus de masses croyantes ; il y a des individus croyants. Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, le peuple des grandes villes ne va plus à l'église ni au temple ; on ne l'y ramènera point. Les villes secondaires et les campagnes obéissent à la même tendance. Les progrès de l'instruction publique diminueront de plus en plus la somme de virus superstitieux qui est répandu dans l'humanité, et on peut prévoir le jour où la croyance aux faits surnaturels (je ne dis pas à l'idéal) sera dans le monde quelque chose d'aussi peu considérable que l'est aujourd'hui la foi aux sorciers et aux revenants.

Dans une telle situation, quelle doit être la règle de la société civile ? Évidemment la neutralité. L'État renferme des personnes appartenant à des cultes différents, des catholiques, des protestants, des israélites. Il renferme, en outre, une classe de personnes que, pour ma part, je trouve la plus intéressante, ce que Sainte-Beuve appelait « le grand diocèse », je veux dire ceux qui, par respect pour la vérité, ne la renferment pas dans une formule déterminée, et se contentent de faire modestement le bien, sans oser croire qu'ils possèdent le vrai à eux seuls. Au milieu de cette diversité, l'État ne peut avoir qu'une seule règle, c'est de s'abstenir, c'est de se déclarer incompétent, c'est de ne pas plus s'occuper des opinions religieuses de ses membres qu'il ne s'occupe de leurs opinions en fait d'art et de littérature ; c'est surtout de n'accorder de privilèges à personne. Des garanties... oui certes, je veux qu'il y en ait ; mais je les veux pour tous. Je les veux pour la cause sainte par excellence, qui est la conscience humaine, je les veux pour la foi, je les veux pour la science, je les veux pour l'esprit humain, pour tant de choses excellentes qui

furent longtemps persécutées. La meilleure des garanties, c'est le droit commun, quand il est libéral. Qu'arrive-t-il, en effet, de ces concordats, de ces garanties limitées à telle ou telle Église ? L'Église privilégiée accepte les avantages qu'on lui fait comme quelque chose qui lui est dû ; mais, quand on lui parle des clauses onéreuses, elle oublie l'axiome : *qui sentit commodum debet sentire et incommodum*, et, si on insiste, elle se dit persécutée. Il n'y a qu'une seule issue à toutes ces difficultés, c'est un ensemble de garanties libérales, le même pour tous. Qui pourra se plaindre si nous donnons pour base à ces garanties une large loi sur les associations, calquée sur ce qui existe en Amérique, et si nous laissons aux associations libres, dans les matières d'instruction publique, d'assistance publique, le droit d'agir à côté de l'État ? Quand nos adversaires ont été la majorité, ils nous ont écrasés au nom de cette majorité. Nous serons plus généreux ; nous réclamerons la liberté pour ceux qui nous l'ont refusée quand ils étaient forts.

Le passé, unique au monde, de votre ville incomparable pose pour vous cette question d'une façon qui a quelque chose de tragique et de grandiose. Vous avez dans les mains le grand problème du XIX^e^ siècle. Patience et persévérance sont des vertus romaines. Les amis de la liberté ont confiance en vous.

Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

637

A Ruggiero Bonghi

Paris, 12 novembre 1881

Cher Monsieur,

J'ai bien vivement regretté de quitter Rome sans avoir eu le plaisir de vous serrer la main et de causer avec vous. Merci pour ces deux charmants petits volumes de *Dialogues* (1), si finement traduits et si doctement commentés. Je serai très fier de les présenter à l'Institut ; seulement c'est de l'Académie des Sciences morales et politiques que l'ouvrage semble relever ; or je ne suis pas membre de cette Académie ; j'appartiens à l'Académie française et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Certes, ces deux compagnies seraient heureuses de recevoir un tel hommage et je suis à votre entière disposition. Si vous préférez que l'ouvrage soit présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques, je me chargerai, si vous voulez, d'en parler à un de nos confrères de cette Académie.

Vous allez recevoir ou peut-être vous avez déjà reçu mon *Marc Aurèle* qui clôt mes études sur les origines du christianisme. J'ai donné ordre à mon éditeur qu'on vous l'envoie tout d'abord.

L'idée de la *Cultura* me paraît [excellente]. Les noms des collaborateurs et celui du directeur sont les meilleures des garanties. Comptez-moi parmi vos abonnés. Je dirai à M. Calmann-Lévy de vous faire acquitter la somme par son correspondant à Rome.

Ma femme a été très sensible à votre souvenir. La Sicile est celui de nos voyages dont nous parlons le plus souvent, et vous y êtes mêlé d'une façon inséparable. Croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN
4, rue de Tournon

(1) Bonghi avait traduit en italien les *Dialogues* de Platon.

638

A M^me^ Michelet

Paris, 19 décembre 1881

Chère Madame,

Combien votre petit mot m'a été au cœur ! Une ressemblance avec mon cher et grand maître est ce qui peut me flatter le plus et je suis tout à fait fier que la lecture de ces quelques pages de la *Revue* vous aient fait songer à lui (1). Il fut de tous mes maîtres profanes celui que j'ai le plus anciennement et le mieux aimé, et quand je dis profanes, je veux dire les vrais. Sur le christianisme, nous n'avons pu différer que sur des nuances d'opportunité, puisque tous deux nous reconnaissions sa grandeur dans l'histoire et son insuffisance dans le présent. Parmi les hommes de la génération qui m'a précédé, il est celui dont le souvenir me revient le plus souvent et me cause le plus de joie.

Jugez donc combien ces bonnes paroles, venant de celle en qui il continue de vivre, m'ont été précieuses ! Ma femme a été bien sensible à votre souvenir. Recevez l'assurance de mes sentiments les plus élevés d'affection et de respect

E. RENAN

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1881 : *Le séminaire d'Issy*.

639

A Michel Amari

Paris, 20 décembre 1881

Mon cher ami,

Conformément à l'idée dont vous m'aviez parlé *Piazza dell' Esquilino*, et dont j'avais écrit à M. Dumont, le ministère vient d'envoyer MM. Basset et Houdas, tous deux

professeurs à Alger, pour examiner les manuscrits de Kairouan. Je ne connais pas le second ; le premier est un homme de mérite et bon arabisant. Si vous avez quelque *desideratum* ou quelque conseil particulier à donner à ces messieurs, vous pouvez m'en écrire ou en écrire à M. Dumont. L'occasion est bonne ; il faut en profiter. Que les choses humaines sont conduites avec peu de sagesse ! Heureusement, il y a loin des mots aux actes ; plus d'une fois encore, nous verrons nos bonnes et pacifiques idées libérales menacées de gros nuages, qui crèveront comme tant d'autres, sans donner autre chose qu'un peu de pluie. Pensez à nous sur vos Esquilies, et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

Ma femme envoie ses plus affectueux souvenirs à M^me^ Amari. Présentez-lui, je vous prie, tous mes respects.

640

Au D^r^ Suquet

Paris, 2 janvier 1882

Que cette année 1882 vous soit heureuse, cher ami ! Elle le sera sûrement pour nous si elle réalise notre vœu le plus cher qui est de vous voir. Nous l'espérons toujours. Hélas ! au printemps prochain, nous ne le pourrons pas encore. Nous sommes trop peu libres ; mes travaux, le Collège de France, mes deux Académies, ne me laissent d'ici à quelques mois aucun intervalle de repos. Mais à partir du mois de septembre prochain, nous nous appartiendrons davantage. Notre plan actuel, le voici :

Nous irons, comme l'été dernier, passer sur le lac d'Annecy les mois de grandes chaleurs. Puis, vers le 20 septembre, nous nous acheminerions vers Marseille. Vers le 1^er^ octobre, nous serions à Beyrouth. La saison est bonne encore, et nous aurions là quelques belles semaines à passer

ensemble. Il suffit que nous soyons de retour à Paris vers le 15 ou le 20 janvier. Or le Liban est mon but presque unique. Quelques jours à Jérusalem, une petite pointe en Égypte, avec une visite, s'il se peut, au Sinaï, voilà tout ce à quoi je tiens en dehors de Beyrouth et de ses environs. Je veux surtout vivre et me reposer près de vous. Je veux esquisser sous votre beau ciel les parties les plus anciennes de mon *Histoire du peuple d'Israël*. Voilà la récompense que je me décerne pour avoir bien travaillé ces dernières années. Il va sans dire que, si vous veniez cette année passer l'été en France, nous attendrions votre retour ; qui sait ? peut-être nous ferions le voyage avec vous. Enfin, cher ami, nous gardons notre cher rêve ; nous avons l'assurance qu'il se réalisera.

Tissot m'a envoyé une lettre de M. Patrimonio, qui me montre que, grâce à vous et à M. Patrimonio, l'affaire qui nous tient tant à cœur est près d'être terminée.

Merci, cher ami, remerciez bien aussi pour moi M. Patrimonio. Je veux que mon voyage serve à terminer définitivement ce qui concerne ce pauvre cher tombeau. J'ai tout à fait renoncé à ramener en France les restes de mon amie. Elle est bien mieux sur votre chaud rivage, au milieu de ces braves gens qu'elle aimait.

Nous allons bien, tout à fait bien. Jusqu'ici je n'ai pas éprouvé la moindre douleur. Nous sommes attristés de l'état de ce malheureux Gaillardot ; il fait pitié, je ne crois pas qu'il puisse retourner à Alexandrie.

J'ai donné ordre qu'on vous envoie mon *Caliban* et mon *Eau de Jouvence*, qu'on avait commis la faute de ne pas vous adresser. Vous les avez maintenant reçus, je pense. Toute la maison vous embrasse. Croyez, cher ami, à ma meilleure amitié

E. RENAN

641

A Georges Saint-René Taillandier (1)

Paris, 13 février 1882

Cher Monsieur,

Votre article dans *Le Parlement* m'a fait un vif plaisir (2). Vous avez parfaitement compris la grandeur du sujet et vous l'avez traité avec un sentiment profond de l'histoire et des questions religieuses. Le nom du signataire a beaucoup ajouté à ma joie, car M. votre père était une des personnes pour lesquelles j'avais le plus de sympathie. C'est à sa tolérance et à son esprit de justice que je dois en grande partie ma réintégration au Collège de France à laquelle il voulut bien s'intéresser dès les premiers mois de 1870.

J'ai gardé de lui un souvenir très affectueux et reconnaissant.

Continuez, cher Monsieur, cette excellente tradition et agréez, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et dévoués

E. RENAN

(1) Lettre communiquée par Mme J. Aynard, fille de G. Saint-René Taillandier.

(2) Georges Saint-René Taillandier avait écrit le 6 février un article sur *Marc Aurèle et la fin du monde antique* qu'il avait intitulé : *Marc Aurèle et M. Renan.*

642

A la princesse Julie

Paris, 3 mars 1882

Chère princesse,

Que j'ai pris une vive part à la douleur qui vient de vous frapper ! Cette mort si imprévue, enlevant à la fleur de l'âge un jeune homme si riche d'espoir a dû être bien cruelle

pour votre excellent cœur (1). Cette disparition des jeunes a quelque chose de contre nature, et, plus on avance dans la vie, moins on se résigne à ce que ces morts iniques ont de révoltant pour la raison. Votre haute résignation philosophique, chère princesse, vous aura aidée à traverser cette cruelle épreuve. Rien ne console, en de telles circonstances, que le sentiment du devoir, et la certitude que la destinée humaine, malgré sa fragilité, ne saurait être vaine. Il y a toujours du bien à faire et du vrai à trouver.

Nous allons tous assez bien. L'hiver nous a été clément. Ary travaille bien et Noémi continue d'être une fort bonne enfant. Que nous faut-il de plus ? Notre ambition bornée nous permet d'être heureux d'une vie modeste, où aucun de nos désirs ne reste tout à fait sans satisfaction. Je rêve pour l'automne prochain un petit voyage d'Orient, une promenade de trois mois, non pour voir du nouveau, mais pour revoir les pays où j'ai laissé de si chères parties de moi-même. Je veux vivre encore quelques semaines dans le Liban, à Jérusalem ; je veux voir le mont Sinaï ; je veux élever un tombeau à ma chère sœur qui repose jusqu'ici dans une tombe provisoire à Byblos ; je veux commencer en terre d'Orient cette histoire du peuple d'Israël que je regarde désormais comme ma tâche, en supposant que j'aie assez de vie et de force pour l'accomplir. Avant-hier, j'ai eu cinquante-neuf ans ; il est bien tard pour former de nouveaux plans à cet âge ; mais j'aime mon œuvre et j'espère que je garderai jusqu'à la fin mon goût de la vérité. Veuillez, etc.

Votre bien profondément affectionné

E. RENAN

(1) Napoléon Primoli, fils de la princesse Charlotte et neveu de la princesse Julie, venait de mourir.

643

A Paul Lacroix (1)

Paris, 6 avril 1882

Cher Monsieur,

C'est pour moi une joie et un honneur de collaborer avec vous à la publication des œuvres posthumes de cet ami (2), dont, chaque jour, je regrette la perte. Je serai bien heureux d'en conférer avec vous. Nous n'avions pas séance aujourd'hui et mardi dernier je n'ai pu aller à l'Institut, mais on m'a adressé la liste des ouvrages réservés au prix Montyon, je n'y vois pas *Les aventures d'un petit orphelin* (3). Ce n'est point là un arrêt irrévocable ; je vois dans les jugements de la commission plusieurs choses qui m'étonnent ; peut-être l'Académie y apportera-t-elle des modifications.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN
4, rue de Tournon

(1) Paul Lacroix était conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.
(2) Paul de Saint-Victor.
(3) Paul Lacroix, *Aventures d'un petit orphelin racontées aux petits-enfants du bibliophile Jacob*, 1882.

644

A Michel Amari

Paris, 22 avril 1882

Mon cher ami,

Certainement, je serai très heureux et très honoré de vous représenter, vous et M. Mancini, à l'inauguration du monument de M. Michelet. Vous savez quelle admiration

j'avais pour ce grand maître. Si l'inauguration a lieu vers la fin du mois de juillet, il me sera difficile d'y être présent. M^me^ Michelet ne nous a fait encore aucune communication. Attendons, mais vous pouvez dès à présent lui écrire qu'en principe, je ferai tout ce que vous désirerez et qui lui conviendra.

A Palerme, comme partout, vous avez été le sage accompli. Jetons autant qu'il dépend de nous un drap mouillé sur ces matières inflammables ; surtout gagnons du temps.

Gorresio m'écrit pour me demander de souscrire et de faire souscrire ici à la publication des *Études étymologiques* de Marc-Antoine Canini. C'est, je crois, bien mauvais. Ne croyez-vous pas que c'est gravement compromettre notre estampille scientifique que de l'apposer à ce livre ? Canini paraît un homme de cœur. Ne pourrait-on pas faire quelque chose pour lui sans approuver le livre ?

Qu'est-ce que Eugenio Falcucci, de Livourne, qui a fait un volume sur la mer Morte ? Le livre contient des recherches sérieuses, mais aussi des naïvetés qui me font douter de la valeur scientifique de l'auteur.

Deux discours à l'Académie française en un mois ! C'est beaucoup (1). Je suis accablé. Enfin, j'espère jeudi rendre hommage à notre cher et grand Littré, si injustement confisqué par les *noirs* (2).

Toutes nos amitiés à M^me^ Amari. Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) Réponse à Pasteur, 27 avril 1882 ; Réponse à Cherbuliez, 25 mai 1882.

(2) Terme italien qui désigne les cléricaux.

645

Au Dr Suquet

Paris, 23 avril 1882

Mon cher ami,

Je vous remercie bien vivement de m'avoir communiqué votre très intéressant rapport. Grâce à vous, je vois Aïn-Zarka comme si j'y avais été. Vous avez bien raison, cette région a eu une importance historique de premier ordre. Elle fut le premier séjour d'Israël, et c'est par là que l'islam fit sa trouée au VIIe siècle. Je ne doute pas que le Conseil supérieur n'ait été vivement intéressé par le morceau plein de vues élevées que vous lui avez envoyé. Il ne m'a pas semblé que Pasteur en eût eu connaissance. Il est, en ce moment, uniquement préoccupé de son discours, qu'il doit prononcer jeudi, et auquel je dois répondre. Vous verrez notre petit tournoi. Je crois qu'on sentira bien ma haute admiration pour Pasteur, quoique j'aie dû rectifier un peu ses jugements trop peu sympathiques sur la philosophie de Littré et d'Auguste Comte. C'est un savant de premier ordre, un peu novice en philosophie.

En ce qui concerne votre étude historique, je n'ai qu'un regret, c'est qu'elle doive s'enterrer dans les cartons de la commission d'hygiène, où elle ne sera point à sa place. Je crois qu'à l'avenir vous ferez bien d'envoyer l'hygiène à l'hygiène et de nous réserver vos idées philosophiques et historiques. Chaque chose à sa place. Mais nous causerons de tout cela. Voilà, en effet, le soleil déjà haut, et dès qu'il commencera à descendre, nous irons vous voir dans votre montagne...

Il va sans dire que si vous deviez venir cet été en France, tous nos plans seraient modifiés. La fête serait double, puisque nous nous verrions ici et que sûrement nous nous arrangerions pour nous revoir *in partibus transmarinis*. Tenons-nous au courant et ne naviguons plus que de conserve, puisque nous devons nous joindre.

Tout le monde va très bien. Cet hiver si doux m'a été bien clément. Mes rhumatismes ont dormi comme s'ils n'existaient pas. J'espère que le soleil de Syrie et d'Égypte achèvera de les calmer.

Donc, cher ami, à bientôt. Je vais travailler comme un enragé pour que j'aie tout fini à temps et que rien ne retarde notre plaisir.

Votre très affectueux

E. RENAN

646

A Edmond Scherer

Paris, 28 avril 1882

Mon cher ami,

Votre charmant article m'a été au cœur. Mon Dieu ! que vous me connaissez *intus et in cute !* Je vais avoir peur de vous. Mais quand donc viendra votre tour ? Vous savez combien je suis à vous. Il faudra que nous causions de cela. Malheureusement la compagnie n'a en moi qu'une confiance limitée. Ces vieux corps se perdront si on ne les aide un peu à se sauver.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

647

A Gaston Maspero

Paris, 17 mai 1882

Cher Monsieur Maspero,

Votre lettre du 19 avril me confirme ce que je savais déjà de votre courage et des difficultés contre lesquelles vous avez à lutter. Ces difficultés ont dû redoubler encore pendant la crise que l'Égypte vient de traverser. Souvent j'ai pensé à vous et aux dangers que vous avez courus. Nous ne pouvons que vous supplier de garder encore quelque temps, dans l'intérêt de la science, une place que votre démission compromettrait si gravement. Je regrette que votre arrivée en France soit si fort retardée. J'aurais désiré causer le plus tôt possible avec vous d'un projet que je mûris pour l'automne prochain. Je voudrais voir encore une fois l'Orient, par plaisir personnel d'abord, puis en vue de mon *Histoire du peuple d'Israël*, dont je compte désormais faire la tâche principale de ce qui peut me rester de vie. Au nombre des lieux que je voudrais voir est le Sinaï, qui a eu dans la légende et l'imagination mythologique des juifs une si grande importance. Cette course m'amènerait naturellement en Égypte, et j'ai toujours voulu m'en entretenir avec vous. Assurément, ce qui serait l'idéal, c'est que vous eussiez pour vos travaux à faire le même voyage, qui a un si grand intérêt égyptologique. Faire le voyage ensemble serait mon rêve ; mais je n'ose espérer que cela coïncide avec vos plans et vos devoirs. Ces messieurs de l'isthme de Suez me disent ici que l'on me donnera de grandes facilités pour aller par mer de Suez à Tor ou à Hammam Féraoum. Dès à présent, pourriez-vous me donner quelques renseignements ? Peut-on organiser une petite caravane d'ascension à Tor ? Les courses doivent être fréquentes et un peu organisées. C'est moins au couvent qu'au Serbal, au Wadi Ferran, au Wadi Mokatteb que

je voudrais aller. Je voudrais savoir surtout ce qu'on dit de la meilleure saison pour faire ce voyage. Je songeais d'abord à le faire vers le 1er janvier. On me dit qu'en cette saison les pluies et les orages créent de grandes difficultés. Ce point étant celui sur lequel pivote tout mon voyage, je voudrais bien avoir votre avis à cet égard. Sur le reste, nous causerons. Je renonce, en effet, difficilement au plaisir de vous voir. A partir des premiers jours de juillet, nous serons en Savoie, sur le lac d'Annecy. Si vous vous arrêtez à Lyon, j'irai vous y voir. Ce qui serait mieux encore, ce serait de venir nous voir sur notre lac, où vous trouveriez une fraîcheur et une verdure dont vous devez avoir grand besoin. Nous trouverions toutes sortes de bons moyens de vous installer.

Je songe fréquemment à vous pour l'Institut, et la vacance qui s'est produite il y a quelques jours m'a fait me demander s'il n'était pas opportun que dès à présent vous vous présentiez. Je serais pour vous avant personne et tout autre engagement cessant. Paul Meyer et Senart ont une grande avance, et je crois que les deux prochaines places seront pour eux ; mais je voudrais que la troisième place fût pour vous ; or, je crains de voir des candidats beaucoup moins justifiés venir prendre rang dans la file. Réfléchissez et prenez conseil de quelques-uns de vos amis.

Je regrette que vous n'ayez pas pu nous servir pour Abydos. Sayce nous envoie un dessin d'un *graffito* trouvé à Tell el-Amara. Avez-vous quelque donnée à cet égard, et voyez-vous quelque motif qui aurait pu attirer là des pèlerins ou voyageurs phéniciens ? N'auriez-vous pas quelque photographie des jambes du second colosse d'Ipsamboul à nous envoyer ? Notre seconde livraison avance ; elle sera finie avant mon départ pour l'Orient.

Soignez-vous, ménagez-vous, et croyez à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN
rue de Tournon, 4

648

Au Dr Suquet

Paris, 28 mai 1882

Mon cher ami,

Louange à Dieu, qui permet que les devoirs académiques aient une fin comme tout le reste ! J'en ai été vraiment accablé cette année. Deux discours, c'est trop ; enfin, c'est fini et je respire. Dans un mois nous partirons pour la Savoie, où nous espérons trouver fraîcheur et repos.

La Syrie reste toujours l'objectif de nos projets ultérieurs. Ce que vous m'avez fait dire par Ganem sur les inconvénients d'arriver dès le 10 octobre nous frappe beaucoup. Vous savez que mon plan était de passer le mois d'octobre dans la montagne, dans une maison que Khadra nous aurait trouvée, et non à Beyrouth. Mais puisque vous pensez que cela peut avoir des inconvénients, votre jugement est pour nous décisif. Seulement, si nous n'arrivons que le 15 novembre, nous devrons renoncer à ce séjour dans la montagne dont je me promettais grande jouissance. Et puis, alors, notre retour à Paris serait reculé jusque vers fin février, et ma course au mont Sinaï tomberait en une saison bien peu favorable.

En pesant tout cela, nous arrivons à nous demander s'il ne vaudrait pas mieux remettre notre départ de Paris au 15 février à peu près. Nous passerions avec vous le mois de mars et une partie d'avril. Puis nous nous rabattrions sur Jérusalem et le Sinaï. Que dites-vous de cela ? Cela vous va-t-il ? Voulez-vous de nous en mars ? Ce que nous regretterions dans ce plan, c'est le retard qu'il mettrait au plaisir que nous nous promettons de vous voir.

Un élément considérable dans la question, c'est la situation de l'Égypte. La crise qui éclate en ce moment peut être longue. Or, pour mon voyage au Sinaï, j'ai besoin d'une Égypte calme, vu surtout que je voudrais faire le

voyage avec Maspero. Voilà donc encore un motif d'attendre. Rien ne nous presse encore de prendre une décision. Nous avions d'abord songé à partir directement de Savoie pour Marseille. Mais nous avons renoncé à cette idée. Nous reviendrons de Savoie à Paris, où nous passerons probablement le mois d'octobre. Enfin, cher ami, de toute manière, nous nous verrons dans quelques mois. C'est une bien grande joie pour nous. Nous en parlons tous les jours. Écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez. Donnez-nous vos conseils ; croyez surtout et toujours à ma bien vive amitié

E. RENAN

649

A Gaston Maspero

Paris, 17 juin 1882

Monsieur et ami,

Croyez bien que vos amis vous suivent par la pensée dans la situation si difficile, si dangereuse même, où votre dévouement vous a placé. Nous savons votre fermeté d'âme ; ce que nous vous demandons, c'est, une fois votre devoir accompli, de ne pas oublier non plus ce que vous devez à votre situation parmi nous. En vous exposant inutilement, vous manqueriez aux obligations que vous avez envers ceux qui ont besoin de vous et comptent sur vous.

Voici ce qui s'est passé à l'Académie en ce qui vous concerne. Révillout s'est présenté ; cinq ou six personnes sont pour lui ; ses titres ont été exposés hier par M. Oppert. Dès que j'ai reçu votre lettre, j'ai tenu conseil avec ceux de nos confrères qui vous sont le plus dévoués. Tous, étant fort engagés pour Senart et pour Paul Meyer, ont pensé qu'il n'y avait pas lieu de poser votre candidature cette fois. La candidature de M. Révillout ne leur a point paru

dangereuse pour vous ; d'ailleurs M. Adolphe Regnier nous a dit qu'une fois Senart passé, il était à vous, et il nous a promis aussi la voix de Senart. En un mot, une sorte de pacte a été conclu pour faire passer aux trois élections prochaines, dans l'ordre suivant : Senart, Paul Meyer et vous. Seulement, la prochaine fois, il y aura peut-être opportunité que vous vous présentiez, non pour faire échec à Paul Meyer, mais pour empêcher les voix opposées à Paul Meyer d'aller à Révillout. Ce sera à voir.

Hier, à la discussion des titres, j'ai pris la parole après Oppert, pour rappeler que nous n'étions pas moins soucieux que lui de l'intérêt de l'égyptologie. J'ai dit que nous avions reçu de vous une lettre de candidature éventuelle ; j'ai dit aussi les motifs pour lesquels nous ne l'avions pas déposée sur le bureau. Mais j'ai formellement réservé vos droits, et j'ai pu voir, aux signes d'approbation qui se sont produits, combien ce que j'ai dit répondait aux sentiments de la majorité de l'Académie. Oppert s'est empressé de dire qu'il n'avait point entendu parler contre vous. Puis il m'a répété en particulier la même chose.

L'affaire est donc en bonne voie. Je suis assuré que la troisième place, peut-être la seconde, sera pour vous, je veux dire que l'ordre que je vous disais tout à l'heure sera observé. Il ne serait même pas impossible, si les nombreuses antipathies que suscite la candidature de Meyer arrivent à l'empêcher de passer, que la seconde place, je veux dire la place après Senart, soit pour vous.

Je partirai le 5 juillet pour Menthon Saint-Bernard par Annecy, Haute-Savoie. Tâchez de nous revenir le plus tôt possible. Que vous devez avoir besoin de repos ! Venez, si vous pouvez, nous voir sur notre lac. Nous trouverions moyen de vous installer. Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

650

A Michel Amari

Paris, 11 juillet 1882

Cher ami,

Vous aviez raison, Mme Michelet, avec son manque de tact et sa subtilité d'esprit, a réussi à faire de l'hommage que nous étions si prêts à rendre à la mémoire de son mari, une question presque aussi embrouillée que la conférence de Constantinople. Après avoir reçu votre mandat et celui de M. Mancini, dont j'étais si fier, j'ai reçu la visite de M. Monod, qui est l'*alter ego* de Mme Michelet en tout ceci, et qui m'a expliqué que Mme Michelet voulait que le représentant de M. Mancini et le vôtre fût un Italien. Je me suis naturellement incliné, il y avait dans cette pensée quelque chose de vrai ; et d'ailleurs j'ai cru voir que Mme Michelet qui, je crois, me regarde comme un affreux clérical, et un odieux réactionnaire, ne souhaitait pas me voir figurer en cette circonstance. Monod, du reste, m'avertit que Mme Michelet vous avait écrit. Hier j'ai eu la visite du marquis Gualtieri, premier secrétaire de la légation d'Italie, qui m'a dit l'embarras où on était pour satisfaire au désir de Mme Michelet. Je le comprends certes fort bien ; on ne sait sur quel pied danser avec ces personnes susceptibles et amies de l'apparat. Dites en tout cas à M. Mancini combien j'ai été honoré du mandat qu'il m'avait confié. Notre départ pour la Savoie a été retardé par un inepte rhumatisme qui m'a pris au poignet et qui m'empêche d'écrire. Nous partirons probablement dimanche prochain. Présentez nos meilleurs compliments à Mme Amari et croyez, cher ami, à ma bien vive amitié

E. RENAN

Notre adresse en Savoie sera : à Menthon Saint-Bernard, par Annecy, Haute-Savoie.

651

Au Dr Suquet

Paris, 17 juillet 1882

Mon cher ami,

Que d'événements viennent à la traverse de nos pacifiques projets (1) ! Quelles horreurs ! Quelle honte pour la civilisation ! Que nous avons toujours eu raison de croire que la déplorable faiblesse de l'Europe entraînerait d'affreux massacres ! Arriver trop tard et quand le fait sera accompli, voilà quel sera toujours le dernier mot de ces protections lointaines sans efficacité, aboutissant à *montrer le pavillon*, comme disent les marins, et qui nous coûtent si cher. Je l'ai toujours dit, au régime insuffisant des influences vagues et des protections platoniques, doit succéder le régime des occupations fermes. Sans cela, les jalousies et les complications européennes amèneront le triomphe de la barbarie musulmane. Il faut en prendre son parti ; nous n'aurons jamais l'Égypte ; ne pouvant l'avoir, nous devons désirer que l'Angleterre l'ait. L'Angleterre vaut mieux pour nous que la Turquie ou l'Italie. L'Angleterre coupera en deux le fanatisme musulman ; elle couvrira l'Algérie. Sûrement, il vaudra mieux que nous puissions aspirer à un rôle plus actif. Mais nous sommes des vaincus, sous l'œil d'un victorieux plus armé que jamais, qui compte nos fautes et ne désire qu'une chose, c'est l'éparpillement de nos forces et la trop grande étendue de notre ligne de défense. Ah ! si nous voulions, demain, occuper Tombouctou, comme M. de Bismarck serait heureux de nous l'octroyer avec ses bons souhaits !

Naturellement, nous pensons beaucoup à la Syrie. Soyez prudent, cher ami, et, dès que l'ordre sera donné, revenez parmi nous. Je redoute les événements les plus graves.

(1) Arabi-pacha (1839-1911) avait fomenté une révolte en Égypte pour protester contre l'intervention des puissances.

L'ébranlement du monde musulman va être terrible. L'islam finira par des massacres ; le musulman ne sait que massacrer ; sur ce terrain-là, il est malheureusement très fort.

Ces événements, cher ami, joints à une cause que je vous dirai tout à l'heure, retarderont notre voyage. Le Sinaï était un des principaux objectifs de mon voyage. Un tel voyage ne peut se préparer que dans une Égypte tranquille. On m'a dit, d'ailleurs, que le Sinaï est inabordable pendant l'hiver, si bien que je ne pourrais songer à y monter avant le mois d'avril.

. . . . . .

Vous voyez, cher ami, qu'Arabi n'est pas la cause unique qui ajournera notre départ. Je dis ajourner, car je tiens plus que jamais à mon voyage. Comment faire des projets fixes quand le sol tremble à ce point ? Je pense, cependant, que, vers la fin de janvier, nous pourrions bien nous acheminer vers Beyrouth. Nous passerions en Syrie février et mars. En avril, nous nous acheminerions vers l'Égypte. Vivons dans cet espoir ; mais surtout, cher ami, veillez à votre sûreté, vos amis vous le demandent, l'exigent de vous.

Tous vous envoient d'affectueux embrassements. Votre meilleur ami

E. RENAN

652

A la princesse Julie

Paris, 17 juillet 1882

Chère princesse,

Vos bonnes lettres me vont toujours au cœur. Votre sentiment si élevé plane au-dessus des tristesses de ce pauvre monde, auquel il est si bon de ne pas trop penser. Nous partirons après-demain pour la Savoie, où nous

espérons trouver un bon repos. Mme Taine a eu la complaisance de nous louer une maison à côté d'elle. Je compte beaucoup travailler. La vie s'envole ; il faut saisir les bonnes heures et les bien employer.

Nous comptions cette année faire un petit voyage d'Orient. Hélas ! les circonstances ne le permettent guère (1). Quelle honte pour l'humanité que ce qui se passe ! Il n'y a plus d'Europe ; la barbarie musulmane, doublée d'une ignorance sans égale, ira jusqu'au bout. L'islamisme, je l'ai toujours pensé, finira par d'affreux massacres. Comme je voulais surtout aller au mont Sinaï et qu'un tel voyage doit s'organiser en Égypte, je suis absolument forcé d'attendre.

Cela pourra être long ; les jalousies, les divisions de l'Europe entraîneront des pertes de temps, peut-être des désastres. Les esprits réfléchis désirent ici que l'Angleterre occupe définitivement l'Égypte. Aucune autre puissance ne peut occuper ce pays ; l'Angleterre couperait en deux le fanatisme musulman et maintiendrait les droits de l'Europe sur l'isthme de Suez. Mais nos affaires publiques sont guidées par si peu de sagesse que l'on n'est sûr de rien. Un moment de surprise suffirait pour nous lancer dans de bien graves complications.

Nous avons vu Napoléon (2) chez la princesse Mathilde il y a quelques jours. Nous l'avons trouvé plein de verve et de gaieté. Croyez, chère princesse, à nos meilleurs sentiments de cœur

E. RENAN

(1) La Turquie voyait d'un mauvais œil l'intervention de la France et de l'Angleterre dans la question d'Égypte, même sous forme d'une conférence. Elle donna le signal des massacres d'Européens qui eurent lieu à Alexandrie à partir du 11 juin.

(2) Fils aîné de la princesse Julie.

653

A Charles Ritter

Menthon Saint-Bernard,
4 août 1882

Nous voici dans notre verte Savoie, qui nous paraît cette année plus fraîche et plus aimable encore que l'an passé. Nous ne sommes pas cette fois-ci à Talloires ; Mme Taine nous a loué une maison à côté d'elle, à Menthon. C'est rustique mais vous seriez bien aimable tout de même de venir nous y voir. Vous savez quel plaisir vous nous faites ; nous avons manière de vous caser. Nous espérons tout à fait que vous nous ferez le même plaisir que l'an passé. M. et Mme Taine désirent aussi vivement vous voir. Mme Berthelot doit arriver dans quelques jours. Berthelot, retenu par la politique (1), la suivra probablement de près.

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. A bientôt, j'espère, croyez à ma bien vive amitié.

(1) Il avait été élu sénateur en 1881.

654

Au Dr Gaillardot

Menthon Saint-Bernard,
4 août 1882

Mon cher ami,

Chaque jour, depuis des semaines, j'attends un mot de vous, de n'importe qui, qui m'apprenne où vous êtes et comment vous avez traversé cette affreuse crise (2). Je vous en prie, cher ami, dès que vous aurez reçu ce mot, écrivez-moi car nous sommes très inquiets. Nous nous

(2) Malgré la conférence de Constantinople (23 juillet), l'Angleterre décida d'agir seule dans l'affaire d'Égypte. De terribles bombardements eurent lieu pendant tout le mois de juillet.

reprochons presque le repos que nous prenons ici, pendant qu'un de nos meilleurs amis est dans ce péril. Nous lisons avidement les journaux pour y chercher quelque mention de vous. Aujourd'hui, nous avons appris l'arrivée de Maspero. Nous vous prions, cher ami, n'importe où vous recevrez ce mot, répondez-moi ou faites-moi répondre un mot. Quelles horreurs ! Nous en sommes navrés. Croyez à toute notre amitié.

655

A Gaston Maspero

Menthon Saint-Bernard,
par Annecy (Haute-Savoie)
8 août 1882

Cher ami,

Je reçois votre bonne lettre de Bari. Les journaux m'avaient, du reste, déjà rassuré sur votre sort. Notre angoisse a été extrême, Monsieur et ami, tandis que nous vous avons su au milieu de cet effroyable débordement de barbarie. Nous sommes extrêmement heureux que votre premier repos en terre verte et fraîche soit près de nous. Les installations ici sont rustiques ; mais le pays est reposant au plus haut degré, et vous trouverez ici des amis qui savent apprécier votre courage et votre œuvre. Si M^me^ Maspero vous accompagne, nous vous installerions à l'ancienne abbaye de Talloires devenue un hôtel, à trois quarts de lieue d'ici. Cette distance ne serait pas une difficulté ; un petit bateau à vapeur fait trois fois par jour le tour du lac, et met tous les villages en relation les uns avec les autres. Les voitures abondent d'ailleurs. Votre séjour à Talloires ne nous empêcherait donc pas de passer la journée et la soirée ensemble. Si vous étiez seul, vous pourriez choisir entre Talloires et l'auberge, simple mais très propre, de Menthon. M. Taine est installé ici. M. Berthelot arrivera dans quelques jours, si, comme tout porte

à le croire, il ne fait pas partie du prochain cabinet. Venez donc, cher Monsieur et ami ; c'est toute une colonie d'amis qui sera heureuse de vous entendre et de vous serrer la main.

De Turin, arrêtez votre place pour Aix-les-Bains, ou, si vous le préférez, pour Annecy. Informez-nous de l'heure de votre arrivée à Annecy. Vous trouverez à la gare, soit moi, soit Ary, et nous vous amènerons, soit par le bateau, soit en voiture, à nos villages pleins d'ombre et de repos.

Comptez-nous, cher ami, entre les personnes qui vous sont attachées par le sentiment le plus vif et le plus élevé

E. RENAN

656

A Michel Amari

Menthon Saint-Bernard (Savoie)
23 septembre 1882

Cher ami,

Nos vacances de Savoie touchent à leur terme. Elles ont été bonnes quoique le temps abominable qu'il a fait pendant le mois de septembre m'ait rendu mes douleurs rhumatismales. C'est à peu près fini maintenant.

Vera est venu nous voir ici, mais il a eu toutes sortes de malchances, un temps affreux, une chute qu'il a faite en descendant du bateau, un hôte rhumatisé. Nous avons néanmoins passé quelques bonnes heures ensemble.

Je ne doute pas que vous n'ayez vu, avec votre rare bon sens, combien notre Chambre, d'ailleurs si médiocre, a bien fait de s'abstraire des affaires d'Égypte. Le temps des influences et des interventions mixtes, dans ces tristes affaires d'Orient, est passé. Le temps des occupations fermes est venu. L'Égypte est dévolue à l'Angleterre par une sorte de force des choses. Le canal de Suez est la condition de

l'Inde, et l'Égypte n'est plus qu'une annexe du canal. Ces questions de prestige aux yeux de populations dont l'estime a si peu de valeur sont vraiment puériles. Les plus tristes choses ont leur bon côté. La médiocrité même de notre Chambre lui fait éviter une faute qu'aucun gouvernement plus relevé, plus éclairé, n'aurait évitée. Elle évitera de même, je l'espère, la faute de la mairie centrale de Paris. Voilà deux très bons points qui pour moi atténuent bien des erreurs. Que le dieu qui veille sur les ivrognes nous conserve !

Nos respects et nos meilleurs compliments à ces dames ; croyez à ma vive amitié

E. RENAN

657

A Henri Weil

Paris, 13 octobre 1882

Cher et savant confrère,

Une page sur laquelle n'aurait point passé votre œil si sagace me paraîtrait faire une tache dans notre recueil (1). Je ne sais quel monstre pourrait s'y cacher. Je vous signale donc les pages 163-164 qui ne portent pas vos précieuses retouches. Lisez-les comme le reste et mettez-y ce cachet de fine latinité qui n'appartient qu'à vous.

Croyez, cher et savant confrère, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués

E. RENAN

(1) Il s'agit du *Corpus inscriptionum semiticarum* dont le texte est en latin. Voir lettre du 6 mai 1867.

658

A X... (1)

Paris, 19 octobre 1882

Quelle triste nouvelle, cher commandant ! Quelle douleur nous a causée cette mort si inattendue ! Une lettre que nous écrivait ce cher Manin (2) pour nous féliciter du prochain mariage de notre petite Noémi n'a que quelques jours de date. Rien ne faisait pressentir un si cruel événement. C'est pour nous tous un chagrin bien profond. Manin était le meilleur de nos amis. Le souvenir commun du grand homme qui était en même temps un homme attachant, cette jeunesse passée ensemble dans la maison hospitalière d'Ary Scheffer avaient établi entre ma femme et Georges un lien de très vive affection. Dès que je le connus, je fus frappé, de mon côté, de ce grand et noble caractère qui semblait vraiment en dehors et au-dessus de notre temps. Georges sut admirablement résoudre le problème d'être dignement le fils d'un grand homme quand les circonstances qui firent sa grandeur sont passées. Quel fardeau il portait et comme il sut bien le porter ! Une nature moins élevée que la sienne eût commis la faute de vouloir se mêler activement à l'œuvre créée par son père. Il fût entré dans la mêlée des partis ; il se fût amoindri et quelque tache en eût rejailli sur le nom immaculé du père. En restant dans la retraite et le silence, en pratiquant l'absolu désintéressement, il a donné une excellente leçon aux ambitions mesquines et bruyantes de notre temps. Il a assez fait pour son nom et sa patrie. Ce sont ses amis qui jouissaient de ses précieuses qualités personnelles qui sont vraiment inconsolables. Ma femme se joint à moi pour vous prier de transmettre à la famille et en particulier à la cousine que

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)
(2) Georges Manin, fils de Daniel Manin, avait fait une carrière militaire qu'il termina comme officier d'ordonnance de Victor-Emmanuel en 1867.

Georges désignait sous le nom de sa cousine Lina (Mlle Meyer, je crois) ses condoléances les plus sympathiques. Dans la dernière lettre de Manin, il écrivait à ma femme : « *Dopo lunghe ricerche ho trovato due leoncini di pietra. Brutti, un orrore, ma i soli, ritengo che siano a Venezia. Aspetto che siano tornati a Paris per spedirle.* » Vous comprenez quel prix nous attacherions à ce souvenir. Les *leoncini* sont-ils partis ? Nous vous serions reconnaissants de dire à la famille qu'ils nous étaient destinés par le cher défunt (1).

Veuillez agréer, cher commandant, l'assurance de nos sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) Ces lionceaux appartiennent à la collection Sheffer-Renan.

659

A Paul de Saint-Victor (2)

[s. d.]

Cher ami,

Notre maître (3) m'a chargé de vous demander de venir dîner chez lui samedi prochain, 27, et d'amener Mlle Claire. Je désire autant que lui que vous puissiez venir ; j'irai de mon côté.

Votre très affectionné

E. RENAN

(2) (Bibl. de l'Arsenal.)
(3) Victor Hugo.

660

A Hippolyte Taine

Paris, 11 novembre 1882

Mon cher ami,

J'écris directement à M. l'abbé Cognat qu'il a toutes les autorisations qu'il voudra relativement à ma prose d'il y a quarante ans (1).

Quand era in parte altr' uom di quel ch'io sono.

Je suis heureux que cette circonstance m'ait valu de vos nouvelles. Quand nous reviendrez-vous ? Vous savez que l'élection a lieu le 7 décembre. Il est vrai qu'elle est faite d'avance. Une meilleure raison pour nous revenir le plus tôt possible, c'est le désir qu'ont vos amis de vous revoir. Le monde est vaste, se renouvelle sans cesse, et il y a d'autant plus de plaisir à s'en entretenir qu'on s'en est plus désintéressé.

Présentez nos très affectueux souvenirs à Mme Taine. Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

(1) L'abbé Cognat publia les lettres que Renan lui avait écrites en 1845 et 1846 dans *Le Correspondant* (25 janvier 1883), puis en volume.

661

A Julien Havet (2)

Paris, le 12 novembre 1882

Cher Monsieur,

Dies diem docet. Dans le compte rendu de la séance où vous mentionnez la conjecture que j'ai émise sur la pierre d'Edesse, dites qu'une étude antérieure m'y a fait renoncer.

(2) (Bibl. de l'Arsenal.)

M. Sachau qui a eu entre les mains un estampage de l'inscription a pu lire la 4e ligne ; elle contredit mon système ; ce n'est pas la peine d'exposer avec détail une hypothèse qui n'est pas destinée à rester.

Votre très affectionné

E. RENAN

662

Au prince Napoléon

Paris, 17 janvier 1883

Monseigneur,

Je désire que Votre Altesse sache que, dès qu'on pourra approcher d'elle, son philosophe et ami sera heureux d'aller lui présenter ses devoirs et contribuer à la distraire (1). Ma politique ressemble un peu à la Rhétorique de Chrysippe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire. Ma politique, à moi, est excellente pour apprendre à ne rien faire.

Votre Altesse, sans se croire obligée de la suivre, a quelquefois pris plaisir à l'écouter. Elle sait, en tout cas, avec quels sentiments de respect je suis son très affectueusement dévoué

E. RENAN

(1) Le prince Napoléon, arrêté pour la publication d'un manifeste, avait été incarcéré à la Conciergerie le 16 janvier 1883.

663

Au Dr Suquet

Paris, 7 février 1883

Mon très cher ami,

Ce moment de l'année est pour moi si chargé d'obligations de toutes sortes que je me suis mis bien en retard avec vous ! Mais vous savez ce qu'il y a toujours pour vous au fond de nos cœurs...

...Voilà, mon cher ami, mon premier devoir, et le plus difficile rempli. Depuis ce mariage (1), je me sens léger, devenu jeune, prêt à toutes les aventures. C'est vous dire que j'aspire plus que jamais l'air qui vient d'Orient. Le Sinaï, vous le savez, est mon principal objectif. Or Maspero m'écrit qu'il n'y faut pas songer pour le moment. On ne trouverait personne pour nous y mener. L'assassinat des trois Anglais a répandu la terreur en Égypte pour ce qui touche à ces sortes de voyages. Il n'y a donc pas à y songer avant l'automne prochain. Vers le 1er octobre, nous devrons être à Paris. Il est possible que vers cette date, nous ayons une augmentation de famille et ma femme, naturellement, ne veut pas être absente à ce moment. Mais vers décembre, par exemple, nous serons libres. Oui, je l'espère plus que jamais, l'hiver prochain ne se passera pas sans que nous ayons passé avec vous quelques bons jours sous ce beau ciel. A quoi rêvait ce pauvre Gaillardot, en vous écrivant que je renonçais à mon voyage ? Non certes, je l'ajourne ; mais je n'y renonce pas. Et vous, cher ami, ne viendrez-vous pas nous voir cet été ? Vous nous l'avez quelquefois laissé espérer.

Dites-nous vos plans ; nous ferons certes tout notre possible pour les faire coïncider avec les nôtres.

(1) Celui de sa fille Noémi.

Ce que vous me dites de ce cher tombeau d'Amschit me fait beaucoup de peine. J'espérais des Zakhia plus de soin. Le parti que vous me proposez est, je crois, le meilleur. Nous en causerons, et j'espère, nous en causerons sur place, quand nous ferons ce pèlerinage si fort désiré par nos cœurs.

L'inscription de Gébeil que vous m'avez communiquée est intéressante, Ganneau en avait déjà un estampage. C'est l'épitaphe d'un chef de la communauté israélite de Gébeil, datée de l'an 1100, contemporaine par conséquent de l'arrivée des croisés. Nous la publierons un de ces jours dans la *Revue des études juives*. Vous recevez, je crois, la *Revue* de Yung ; je ne vous envoie donc pas la sténographie d'une conférence que j'ai faite ces jours-ci sur la race juive ; vous l'y trouverez. Dans quelques semaines, vous recevrez mes *Souvenirs d'enfance*. J'en corrige les dernières épreuves en ce moment.

La situation politique est bien trouble. Il faudrait un cabinet fort et homogène, imposant sa politique moyenne à la Chambre et au Sénat, et nous n'avons qu'un gouvernement cacochyme, deux chefs de cabinet couchés sur le flanc. On espère beaucoup de Ferry. Tout cela montre bien ce que valait Gambetta. Malgré toutes ses lacunes, il était, de derrière la tapisserie où il se tenait, le chef de la situation. Ce qu'il y a de plus grave, c'est la situation industrielle, on prévoit de grandes crises et un sensible déchet. Espérons toujours. La vitalité du pays est grande ; quoique, pour le moment, plus d'un muscle soit fourbu. Adieu, cher ami, croyez à notre affection la plus vive

E. RENAN

664

A Hippolyte Taine

Paris, 4 avril 1883

Mon très cher ami,

Une personne amie d'Angleterre m'écrit pour me demander un renseignement que vous pouvez mieux que personne me fournir. Qu'est-ce qu'un sergent Marceau, membre de la Convention, et administrateur de la police en 1792 ? La personne qui m'écrit (Mme Simpson, la fille de Senior, que vous avez peut-être connu) me dit qu'elle possède quelques manuscrits de ce sergent Marceau. Celui-ci y fait allusion à une *Histoire de la Révolution depuis la prise de la Bastille*, qu'il écrivit en 1789, et qu'il envoya à lord Stanhope, « lequel, vu ses sentiments démocratiques, félicite la nation française d'avoir accompli une grande révolution sans effusion de sang ». Tous les efforts pour retrouver cet ouvrage en Angleterre ont été infructueux. Le présent lord Stanhope n'en connaît rien. Marceau était graveur et avait, à ce qu'il paraît, mis des gravures dans le texte, lesquelles peuvent avoir été publiées à part.

Avez-vous quelque idée de cet ouvrage ? Quelle voie faudrait-il suivre pour avoir à cet égard le cœur net ? Je désire beaucoup donner toute satisfaction à Mme Simpson, qui est une personne fort distinguée.

Je regrette fort le temps où nous aurions pu traiter la question à notre aise à la Bibliothèque de l'Institut. Vos amis portent envie à Menthon, que vous leur préférez. Mais vous devez y être si bien ! Présentez nos plus affectueux souvenirs à Mme Taine. Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

665

A la princesse Julie

Paris, 10 avril 1883

Chère princesse,

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit ; mais j'ai tant de confiance en votre amitié que je ne crains jamais de vous voir attribuer mes plus longs silences à l'indifférence ou à l'oubli. Nous avons tous bien passé cet hiver.

Dans quelques jours, chère princesse, vous recevrez le volume de mes *Souvenirs* où j'ai réuni les articles qui ont paru sous ce titre dans la *Revue des Deux Mondes*. Aux approches de la vieillesse, ces vues rétrospectives sur un passé qui m'est cher m'ont beaucoup soutenu. Je suis presque fâché d'avoir fini. Ma grande *Histoire du peuple d'Israël* va désormais m'occuper tout entier. Une seule chose soutient dans la vie, c'est d'avoir quelque chose à faire, quelque devoir à remplir. Ces joies de l'intérieur sont surtout nécessaires dans un temps comme le nôtre, où l'on a, du dehors, si peu de consolation. Les principes généreux qui gouvernaient autrefois le monde deviennent des non-sens. La jalousie des nations entre elles, l'ingratitude proclamée comme un devoir me remplit de tristesse. Les peuples sont bien peu sages ; les gouvernements le sont-ils beaucoup plus ? J'ai vu, il y a quelques jours, notre cher prince Napoléon. C'est toujours le même esprit, le même entrain. Mais cette rare intelligence est-elle bien servie ? Le prince consulte-t-il toujours ses meilleurs amis ? Voilà ce dont il est permis de douter. Si le prince connaissait mieux le temps et le pays où il vit, il pratiquerait peut-être un peu plus l'abstention et l'attente. Il est vrai que j'en parle bien à mon aise. Et ma politique ressemble beaucoup à la Rhétorique de Chrysippe, que Cicéron déclarait excellente pour apprendre à se taire.

Il est probable que nous ne nous éloignerons pas cet

été des environs de Paris. Nous ne voulons pas nous séparer de nos enfants et l'état de notre chère Noémi ne comporte pas les grands voyages. Je rêve toujours de l'air de l'Orient encore une fois. Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai eu soixante ans il y a quelques semaines et la mort de mon frère aîné (1) vient récemment de me rappeler que le jour de la retraite approche. Votre amitié, chère princesse, reste et restera toujours une des meilleures joies de notre vie

E. RENAN

(1) Alain Renan.

666

A Max Müller

Paris, 23 avril 1883

Cher confrère et ami,

Je prends une part bien vive à votre douleur. J'ai perdu ma mère il y a quinze ans, et mes regrets sont sûrement aussi vifs maintenant que le premier jour. Ces peines sont de celles que le temps n'apaise pas, mais qu'au contraire il creuse davantage.

Je n'ai pas encore reçu les trois volumes des *Livres sacrés de l'Orient*, que vous m'annoncez. Dès que je les aurai reçus, je les présenterai à l'Académie (2) et je ne manquerai pas de dire ce que je pense de l'entreprise et de la manière dont elle est dirigée. Je tâcherai que le *Journal des Débats* rende bien ce que j'aurai dit. Quant aux autres journaux, les comptes rendus sont en général des plus inexacts, et souvent nous font dire le contraire de ce que nous avons dit. C'est un vrai scandale, que j'ai vainement essayé de faire cesser. Soyez sûr que tout ce que je peux faire est à votre entière disposition. Il est souverainement désirable que les vues larges et profondes qui vous ont

(2) La présentation des trois volumes eut lieu le 11 mai 1883.

guidé dans cette grande œuvre l'emportent sur les objections superficielles qu'on vous oppose. Le mot d'*amusant* est la chose la plus décevante qu'il y ait. Les trois quarts des livres que les gens du monde appellent amusants me semblent vingt fois plus ennuyeux que la plupart des volumes de votre collection. Tout est relatif.

Croyez toujours, cher ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

667

A Michel Amari

Paris, 13 mai 1883

Mon cher ami,

Je suis heureux de voir que vous n'avez rien perdu de votre belle santé et de votre robuste activité. Nous n'allons pas trop mal non plus. Nos jeunes mariés sont heureux, et je crois que nous avons fait une excellente chose en les unissant ; Ary travaille beaucoup ; enfin cet hiver m'a été assez doux, et j'ai à peine été visité par ces douleurs rhumatismales qui étaient devenues chez moi presque périodiques. Nous ne quitterons pas cette année les environs de Paris. L'état de Noémi nous interdit les grands voyages. Il est fort douteux que j'aille à Leyde. Je n'aime pas du tout les congrès ; si je suis allé à celui de Florence, c'est à cause de Florence, et surtout, cher ami, à cause de vous.

Je ne renonce pas encore à mon voyage du Sinaï, quoique l'âge m'avertisse qu'il n'y a plus de temps à perdre. Ce printemps, c'eût été impossible. L'assassinat de Palmer et de ses compagnons a jeté la terreur sur les guides et entrepreneurs de ce genre de voyages (1). J'espère que,

(1) Henry Palmer (1840-1882), orientaliste anglais, avait voulu, au début de la guerre d'Égypte, gagner les Bédouins à l'Angleterre.

l'hiver prochain, les circonstances seront meilleures. Mais nous hésitons à cause de l'âge, qui chaque jour nous rend moins propres, ma femme et moi, à ces rudes épreuves. Il m'en coûtera de renoncer à cet espoir, que j'ai longtemps caressé ; que voulez-vous ? Il faut se résigner à ce que le temps amène ; tout n'est pas mal, du reste, dans ce qu'il amène.

J'ai reçu votre *Belbân*, qui m'a vivement intéressé. Ce nom ne serait-il pas بليان, *Balian* ? Je n'ai pas le temps de chercher ; il me semble que ce nom, si fréquent chez les croisés, était particulièrement génois. Quant à votre extrait d'Edresi, je n'en ai pas le tirage à part ; me l'avez-vous expédié ? Quant aux *Lincei*, je les reçois avec la plus grande régularité.

La mort de Dozy m'a fort affligé. C'est un excellent travailleur de moins, et pour moi, c'était un véritable ami.

Vous recevrez, dans un mois, l'avis de l'achèvement de la deuxième livraison du *Corpus*. Cette livraison comprendra tous les textes phéniciens des îles adjacentes de l'Italie. Il aura, je crois, pour vous de l'intérêt. M. Vivanet, de Cagliari, a été pour nous extrêmement complaisant. Les bonnes nouvelles que vous nous donnez de votre famille nous ont causé une grande joie. Vous savez l'affection de ma femme pour M^me^ Amari et le vif intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne. Nous partirons le 1^er^ juin pour Marnes près Ville-d'Avray, où nous avons trouvé une petite maison sous les bois pour passer l'été. Mais nous reviendrons de bonne heure ; car, dès le mois de septembre, nous devrons songer à l'arrivée d'un nouveau venu dans la famille. Si vous allez à Leyde, vous passerez sûrement par Paris. Quelle joie ce sera pour nous !

Croyez, cher ami, à mes sentiments de vif attachement

E. RENAN

668

Au Dr Suquet

Paris, 27 mai 1883

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de vos nouvelles. Ma femme est inquiète ; moi, je le suis aussi. Écrivez-moi un mot, je vous en prie. Je sors d'un vrai fourré d'occupations diverses, qui, depuis des semaines, ne m'ont pas laissé respirer. Mon premier moment libre est pour vous.

Vous avez reçu, j'espère, mes *Souvenirs* et diverses conférences que je vous ai fait adresser. Toutes ces publications m'ont forcé d'interrompre mon principal travail, l'*Histoire du peuple d'Israël*. Je vais le reprendre à la campagne. Cette année, nous ne quitterons pas les environs de Paris. L'état de notre chère Noémi, qui nous promet, pour le mois de septembre ou d'octobre, une augmentation de famille, ne nous eût pas permis de longs voyages. Tous nos projets sont remis à l'hiver prochain. Ces projets, vous les connaissez, je n'y renonce pas. Le désir de vous revoir en est l'âme et la pensée directrice. La vieillesse, qui s'approche pour moi, ne fait que redoubler l'ardeur de mes rêves à cet égard. Je vais voir Maspero cet été ; je causerai avec lui de l'état du Sinaï. Je verrai ce qui est possible. Non, j'espère ne pas quitter ce monde sans avoir vu encore Jérusalem, le Sinaï, le Liban !

Ne viendrez-vous pas cet été en France ? Ce serait une grande joie pour nous. Nous passerons l'été à Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), où nous avons loué une petite maison. Nous serons encore voisins de Berthelot ; pas autant, cependant, qu'autrefois...

... Ary travaille bien. Son *Aphrodite*, au Salon, est un immense progrès, une œuvre de tendance vraiment élevée,

à laquelle il ne manque que plus d'expérience. Cela viendra, j'espère.

Quand vous m'écrivez, donnez-moi des nouvelles de ce pauvre Gaillardot. Où est-il ? A peine osé-je vous demander en quel état il est. Son mal, je le crains, n'est pas de ceux dont on peut espérer la guérison. Je sais combien vous êtes bon pour lui.

Recevez les compliments de toute la famille, et croyez, cher ami, à ma plus tendre amitié

E. RENAN

669

Au Père Hyacinthe (1)

Marnes, près Ville-d'Avray,
9 juin 1883

Monsieur,

Votre belle lettre m'a été tout à fait au cœur. Vous savez quelle rare estime j'ai pour votre caractère et votre talent. Quand la renommée me porta pour la première fois votre nom (il y a de cela bien longtemps), je cherchai dans mes souvenirs et, n'y trouvant rien qui se rapportât à vous, j'en conclus, d'après certaines dates, que vous aviez dû entrer à Saint-Sulpice presque le jour où j'en sortis. C'était une fort honnête maison ; or, tout ce qui est honnête est bon pour la raison. La façon, à beaucoup d'égards défectueuse, mais assurément très sincère, dont les études ecclésiastiques y étaient comprises, amena une crise dont la raison et l'Église profiteront.

Nul plus que moi n'aurait désiré vous voir trouver la forme de prédication chrétienne qui accomplirait le miracle des temps modernes, c'est-à-dire qui ramènerait le peuple des grandes villes, de Paris en particulier, à l'église. Votre

(1) Les lettres au Père Hyacinthe ont été publiées par A. Houtin, dans *Le Père Hyacinthe*, 1924.

cœur et votre éloquence vous désignaient pour cela. Mais il me semble maintenant acquis que le peuple des grandes villes ne reviendra plus aux croyances surnaturelles, quelque réduite que soit la dose du surnaturel. Le peuple est positiviste, dans le sens (non sectaire) où l'est un esprit cultivé scientifiquement. Nul miracle, nulle révélation, nulle prière visant un objet spécial, n'obtiendront créance auprès de lui. Naturellement, tout effort des classes cultivées pour maintenir des croyances qu'elles n'ont plus n'aboutira qu'à des réactions en sens contraire ; car la foi seule crée la foi. Si un réveil religieux est possible, ce sera sur un terrain situé au delà des confins de tout surnaturel. Dans ces régions-là, peut-il encore être question de christianisme ? Je le voudrais certes ; car ce mot de chrétien résume une admirable tradition d'idéalisme et de vertu. Le christianisme confine facilement à l'idéalisme pur. Jamais religion ne fut plus loin de toute superstition et de tout dogmatisme que le christianisme primitif. L'affirmation de la prochaine réalisation du règne de la justice sur la terre était entourée d'un appareil de mise en scène matérialiste et inacceptable. Mais, en somme, une fois qu'on a modifié la conception beaucoup trop concrète qu'on avait alors de l'intervention de Dieu dans les choses humaines, il ne reste de ces vieilles formules messianiques, que des visions de sociologie et d'histoire générale pleines de vérité.

Oui, je voudrais bien, avant de mourir, voir le peuple en possession d'un véritable enseignement idéaliste. Cette religion-là, qui n'entraînerait aucun sacrifice de ma négation scientifique du surnaturel, certes, j'en serais de bien bon cœur. Mais je ne crois pas qu'il soit bon pour la religion et pour la raison de jouer l'une avec l'autre au malentendu. Il y a des heures où il est pieux d'être en dehors de toute Église, et où les vrais élus se font enterrer (comme on dit aujourd'hui d'une façon assez risible), civilement. Mais je dis mal. N'y a-t-il pas dans l'*Apocalypse*, en dehors des douze tribus bien comptées d'Israël, la *turba magna quam dinumerare nemo poterat*, qui renferme les amis de la vérité de toute provenance ? C'est dans

cette foule-là, cher Monsieur, que nous nous rencontrerons. Votre admirable dévouement au bien et au vrai, les grands sacrifices que vous y avez faits, vous assurent une place parmi les hommes de notre temps qui auront le plus contribué à l'œuvre essentielle du progrès religieux. Vous avez le droit d'être tranquille et fier.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement et respectueusement dévoués

E. RENAN

670

A Gaston Maspero

Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise)
13 juin 1883

Cher ami,

Oui, présentez-vous à la place devenue vacante par la mort de M. Laboulaye. Écrivez-en à quelques personnes. Quand un mois sera écoulé depuis la mort de M. Laboulaye, écrivez à l'Académie ou faites-lui communiquer la lettre que vous avez remise à M. Delaunay. Il est plus que probable que l'élection sera remise au mois d'octobre. Vous aurez donc le temps de faire votre candidature à Paris, pendant l'été.

La seule difficulté est la candidature parallèle de M. Paul Meyer qui est soutenue par des personnes qui seraient favorables à votre candidature, de même que beaucoup de personnes qui vous soutiennent (moi tout le premier) sont aussi très favorables à Paul Meyer. Mais il est fort possible qu'il se produise avant l'élection quelque nouvelle vacance. De la sorte, votre candidature et celle de Paul Meyer pourraient se donner la main. En toute hypothèse, je crois qu'il faudrait maintenir la vôtre. Sans cela, il serait à craindre de voir une troisième candidature prendre des proportions

qui pourraient ensuite être dangereuses. L'objection tirée de votre absence ne tiendra pas, j'espère, contre les excellentes raisons que vous saurez faire valoir ici mieux que personne.

(Inachevée)

E. RENAN

671

A Edmond Scherer

Marnes, 27 juin 1883

Mon cher ami,

Je ne savais pas, à 5 heures, en vous serrant la main à la gare qu'il y avait un article de vous dans *Le Temps* sur mes *Souvenirs*. Je viens de le lire comme je lis tout ce que vous écrivez, surtout ce que vous écrivez sur moi. Comme vous y voyez clair ! Même quand je serais tenté de réclamer, je reconnais que c'est ma faute. *Contra eum qui dicere potuit clarius praesumptio est facienda*. Le seul point où j'aurais à contredire, c'est que je ne sais pas douter. Il serait peut-être plus exact de dire que, dans les cas de doute, je ne me résigne pas assez à me taire, que je me complais trop à exprimer les diverses hypothèses possibles. C'est, au contraire, Baur (à l'œuvre générale duquel j'ai plus rendu justice que vous ne semblez le dire) qui ne sait pas douter, lui pour qui tout est certain ou de nulle valeur, et qui, parmi les copeaux qu'il rejette, ne prend pas garde qu'il y a de précieux morceaux. Nous reprendrons cela la prochaine fois que le chemin de fer nous réunira.

Croyez, en attendant, à ma meilleure amitié

E. RENAN

672

A Gaston Maspero

Marnes, près Ville-d'Avray (Seine-et-Oise)
23 juillet 1883

Cher ami,

Que de fois nous avons pensé à vous et à M^me^ Maspero en ce temps de cruelles épreuves ! Enfin, vous êtes au lazaret ; c'est pour nous une demi-consolation de le savoir ; car on en sort, et vos amis se demandaient avec anxiété si vous pourriez quitter cette année encore cette Égypte, qui éprouve si cruellement ceux qui se vouent à elle. Venez prendre quelque fraîcheur et quelque repos. Que vous devez en avoir besoin ! Nous sommes ici à la porte de Paris, et nous y resterons tout l'été. Avertissez-moi dès que vous serez arrivé.

Je vous conterai au long ce qui s'est passé pour le prix décennal. Les moyenâgistes ayant porté Paul Meyer, nous avons dû vous porter. Vous avez vu sans doute le résultat par les journaux. Vous avez eu onze voix contre treize. C'est un très bon résultat en vue de l'élection. Votre élection et celle de Paul Meyer sont certaines. S'il y a deux places vacantes en novembre vous les aurez à vous deux. Quand vous serez ici, nous causerons de la procédure à suivre.

(Inachevée)

E. RENAN

673

A X...

Marnes, par Ville-d'Avray,
14 août 1883

Cher confrère et ami,

M. B... (1) vient de me dire avec quelle complaisance vous avez bien voulu vous prêter hier à la combinaison que ces messieurs ont imaginée pour rendre ce chétif appartement plus habitable. Je vous en remercie très vivement. Nous ne sommes pas difficiles ; je voudrais cependant offrir à mes collègues un salon où ils puissent se réunir sans trop de gêne. C'est grâce à vous que cela se pourra. D'après les avis que je reçois, du reste, le commencement de la reconstruction ne serait pas éloigné. Espérons qu'alors nous serons un peu plus au large que nous ne le sommes dans le bâtiment actuel, fait pour un temps où le Collège n'avait que dix chaires.

Présentez mes respects à M^me^ Serret [?] et croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

(1) M. Bouchon-Brandely était secrétaire du Collège de France, Renan venait d'être nommé administrateur.

674

Au D^r^ Suquet

Marnes, près Ville-d'Avray,
4 septembre 1883

Cher ami,

Je veux vous serrer la main sur la tombe de ce cher ami que nous venons de perdre, et pour lequel vous avez été si admirable. Malheureux Gaillardot! Quelle triste fin a été

la sienne ! Mais quel bonheur que vous ayez été là pour clore honorablement une vie si éprouvée ! Je l'aimais beaucoup. Ses rares qualités me faisaient ne pas voir ses petits défauts. Je vous sais un gré infini d'avoir été sa providence et d'avoir sauvé les épaves de cette existence désemparée. Écrivez-moi quelques détails sur sa mort. Que devient sa famille ? A-t-il beaucoup souffert ? Vous a-t-il laissé quelque recommandation ?

Nous pensons sans cesse à vous, et ne renonçons pas à l'espérance de vous voir encore une fois au pied du Liban. Mes confrères m'ont fait un honneur qui m'est fort onéreux en me nommant administrateur du Collège de France. L'obligation du déménagement nous est très pénible. Pendant deux mois, nous allons être livrés à tous les ennuis qu'entraînent ces sortes de changements. Et cette corvée va coïncider avec les couches de notre chère Noémi qui, bien que se présentant sous les auspices les plus favorables, ne laissent pas de nous préoccuper beaucoup. Enfin, cher ami, d'ici deux ou trois mois, nous ne nous appartiendrons guère. Mais l'année 1884 nous apparaît comme l'ère de la liberté. Mon *Histoire du peuple d'Israël* avance. Je tiens toujours à voir le Sinaï. J'en cause avec Maspero que nous avons ici en ce moment. L'état de la péninsule sinaïtique ne permet pas encore le voyage ; mais il est probable que la situation sera améliorée l'hiver prochain. Je ne sais quoi me dit que nous verrons, dans quelques mois, votre chère maison de Beyrouth, et que nous nous embrasserons, cher ami, encore une fois.

Ma femme vous envoie ses amitiés de cœur. Croyez à ma plus vive tendresse

E. RENAN

675

A Pauline Viardot

Paris, 17 septembre 1883

Chère madame,

Voilà une pensée qui, venant de vous, me va droit au cœur (1). Je suis bien fier que vous l'ayez eue. Oui, certes, je tiendrai pour un grand honneur de dire adieu à cet hôte de génie pour qui vous avez été une amie si précieuse. C'est à vous que nous devons de l'avoir possédé de longues années. Laissez-moi vous remercier au nom de tous. Croyez à ma bien vive et sincère amitié

E. RENAN

(1) Lettre communiquée par M. Beaulieu. Il s'agit de Tourguéneff. Voir *Adieu à Tourguéneff* prononcé le 1er octobre 1883 à la gare du Nord. O. C. I, 869.

676

A Paul Deschanel (2)

Paris, 20 septembre 1883

Cher Monsieur,

Je croyais que le second article allait venir tout de suite, et j'avais attendu pour vous dire avec quel plaisir je vous avais lu. Charmant article vraiment ! Je suis heureux d'avoir été l'occasion du travail où votre talent s'est montré, non plus en promesses, mais en pleine maturité. Continuez : la place de Sainte-Beuve est à prendre. Votre finesse d'analyse vous y désigne. Votre sympathie me touche vivement. Laissez-moi vous serrer bien affectueusement la main

E. RENAN

(2) Lettre communiquée par Mme Paul Deschanel.

677

A la princesse Julie

Paris, 27 septembre 1883

Chère princesse,

Me voilà grand-père depuis quelques heures. Noémi nous a donné ce matin un petit-fils (1). La mère et l'enfant se portent à merveille, et le petit paraît tout à fait enchanté de vivre. Cela nous rend très heureux ; et c'est la famille réunie qui veut que j'envoie à Mandela, sans une heure de retard, l'annonce de cet heureux événement. Le bonheur de ces enfants m'enchante et me rajeunit.

Nous n'avons pas quitté cette année les environs de Paris ; car nous ne voulions pas nous éloigner de nos jeunes mariés. Et puis nous avons une grosse corvée. Nous quittons notre appartement pour le Collège de France qui m'a nommé administrateur. Dans une quinzaine nous serons installés, mais d'ici là, quelle épreuve !

Croyez, chère princesse, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) Ernest Psichari, tué à la guerre de 14-18, le 22 août 1914.

678

Au Dr Suquet

Paris, 28 septembre 1883

Mon cher ami,

Voici une bonne nouvelle ! Je suis grand-père depuis hier. Tout s'est bien passé. L'enfant, un gros garçon, en fort bon point, paraît entrer dans la vie sans la moindre hésitation, et tout disposé à continuer. Il est de fait qu'il

est venu sous une bonne étoile. La journée s'est passée à l'embrasser et à l'admirer. Pauvre enfant ! Quel avenir verra-t-il ? Quelle France aura-t-il pour patrie ? Tout cela le préoccupe assez peu, et c'est peut-être lui qui a raison. L'humanité fait mieux son chemin en suivant son instinct qu'en nous écoutant.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

Je suis heureux de voir que cette vilaine épidémie n'a fait que frôler la Syrie, sans la frapper sérieusement. Je pense que vous allez bientôt descendre à Beyrouth. Que de souvenirs me rappellent ces derniers jours de septembre ! Quelle eût été la joie de ma chère Henriette, à la naissance de cet enfant ! Elle aurait maintenant soixante-douze ans... C'est bien grâce à vous, mon cher ami, que tout cela pullule, car sans vous, certainement, ma vie eût été plus courte d'environ vingt-deux ans.

Et donc, cher ami, portez-vous bien, aimez-moi et croyez à notre bien vive affection

E. RENAN

679

A Paul Deschanel

Paris, 30 septembre 1883

Cher monsieur,

Le second article est charmant, digne tout à fait du premier. Je vous fais bien mon compliment. Remerciements aussi pour le très intéressant volume que vous m'avez envoyé. Voilà de bien excellents débuts.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

680

A une société de jeunes gens

Paris, 16 octobre 1883

Cher Monsieur,

Vous m'apprenez que vous vous réunissez pour causer d'histoire et de littérature, que vous vous appelez « La nouvelle Gaule », que tous vous êtes jeunes. Voilà un programme qui me paraît excellent. Sur le troisième point, je vous porte quelque envie. Je voudrais avoir vos vingt ans pour apprendre une foule de choses que je ne saurai jamais. Le travail est évidemment le but de la vie, puisque à vingt ans, il est si bon de travailler, et qu'à soixante ans, cela est délicieux encore...

RENAN

681

A une inconnue (1)

Paris, 1883

Madame,

Votre lettre a un accent très sincère, et je me reprocherais de ne pas y répondre quelques mots. Ne vous troublez pas de ces pensées. La vérité religieuse n'est pas dans la croyance à certains dogmes abstraits, et à de prétendus faits historiques ; elle est dans la droiture de la volonté et dans la pureté du cœur. Soyez sûre qu'en remplissant votre devoir et en supportant courageusement les épreuves de la vie, vous accomplirez votre destinée et que la volonté supé-

(1) (Minute conservée.)

rieure qui préside au monde ne vous demande pas autre chose. N'acceptez jamais de controverse religieuse, cela aigrit et n'améliore pas. Ne choquez pas les idées religieuses des personnes qui vous entourent, mais ne donnez à aucun prêtre droit sur votre conscience. Le protestantisme libéral est pour bien des âmes un asile commode, mais j'ignore si vous le trouvez à côté de vous et à votre convenance. Reposez-vous dans la pensée d'une bonté infinie, qui ne vous demande pas l'impossible, vous embrasse et vous soutient.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

682

A Isaïa Ascoli

Paris, 15 décembre 1883

Cher et savant confrère,

Je vous remercie vivement du renseignement que vous avez bien voulu m'obtenir. Du moment que l'ouvrage est de la savante école de Tosti, je désirerais bien le connaître. Merci donc d'avance pour ce que vous voudrez bien faire encore. Il se peut que la bibliothèque du mont Cassin ait quelque document relatif à la question, dont Monsignor de Riso aura pu faire usage.

Communiquez à qui vous voudrez ce que je vous ai dit relativement à ce correspondant américain qui a sévi quelque temps chez nous comme un fléau. Je subis son premier feu. Il vint me voir à Marnes, parla tout le temps sans me laisser le loisir d'interrompre, et le lendemain mit dans son journal sous mon nom toutes les pauvretés qu'il m'avait débitées. Les jours suivants, le prince Napoléon, Hébrard (du *Temps*), plusieurs autres, furent victimés de la même manière. Ils réclamèrent. Plus radical en ses pro-

cédés, Clemenceau a fait un procès au journal américain, et a mis fin à cette épidémie. Voilà des procédés que j'espère que nous n'imiterons pas du nouveau monde.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

683

A Émile Deschanel

Paris, 15 décembre 1883

Mon cher ami,

Aujourd'hui, à 1 heure, votre amphithéâtre était comble (1). A 1 heure et quart, l'huissier est venu m'avertir que vos auditeurs, surtout vos auditrices, donnaient des signes de désespoir. Je suis descendu, et j'ai été accueilli avec un véritable désappointement quand j'ai dit que sans doute il y avait malentendu, que vous ne feriez pas aujourd'hui votre leçon de samedi.

Je dois dire qu'alors une dame anglaise, charmante encore, s'est levée et m'a demandé de sa voix la plus douce : Viendra-t-il au moins samedi prochain ? J'ai balbutié, j'ai dit qu'un avis, une affiche particulière avertirait le public.

Écrivez-nous ce que vous voulez que nous affichions. Je peux vous assurer que vous êtes bien vivement attendu.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) Émile Deschanel était titulaire de la chaire de littérature française moderne depuis le 25 janvier 1881.

684

A Alfred Maury

Paris, le 6 janvier 1884

Quelle joie, mon très cher ami, de vous savoir sauvé ! Que nos inquiétudes ont été cruelles ! L'affection, l'estime universelles que vous avez su inspirer ont éclaté dans cette circonstance d'une manière bien sensible. Quant à moi, un de vos plus anciens et sûrement de vos meilleurs amis, j'ai passé deux ou trois jours de véritables angoisses. Ma femme et ma fille les ont bien partagées. Que M^me^ Maury nous permette de la féliciter et de la remercier de ses admirables soins. Courage ! Reposez-vous ; ne pensez qu'à l'affection de vos amis.

Votre bien tendrement affectionné

E. RENAN

685

A Hippolyte Taine

La Cheylane, 13 mars 1884

Mon cher ami,

C'est à votre amitié et à la bonté de M^me^ Taine que nous devons ce séjour à La Cheylane, qui aura été vraiment la perle de notre voyage. J'y ai trouvé le parfait repos, d'amples heures de travail, ce qu'il fallait pour les promenades d'un éclopé, la facilité de passer le jour en plein air, ce qui, pour moi, après deux mois de réclusion, était la chose la plus nécessaire. Je ne m'étais pas trompé en supposant que ce climat de la chaude Provence était mon véritable remède. Mon pauvre système musculaire, héréditairement délité par le froid humide de nos côtes de Bre-

tagne, trouve sur ces terres sèches et brûlées le supplément de tonicité qu'il lui faut. Le fait est que je vais infiniment mieux. Je ne marche pas trop mal, la douleur du bras résiste toujours, mais elle n'est que gênante. C'est là une de ces misères auxquelles je me suis habitué à ne pas faire trop d'attention.

Mme Denuelle a pourvu à notre installation avec une amitié dont je lui suis profondément reconnaissant. Nous sommes on ne peut mieux, et, si déjà les ordres du jour de notre petit voyage n'étaient fixés de manière à ne pouvoir être dérangés, nous eussions certainement prolongé la part des journées que nous avions dévolues à la Cheylane. Vous savez quel est le charme de cette aimable solitude. Ces bois clairs, ce sol délicieusement revêtu de petites plantes odorantes, qu'on voudrait étudier chacune pour son compte, sont pour moi pleins d'enchantements. Je reste des heures perdu dans ce tapis de haute laine, sans aucune des terreurs qu'inspirent à un rhumatisant tel que moi nos hautes herbes humides du Nord. Cette année la sécheresse est ici absolue ; il y a quatre mois qu'il n'est tombé une goutte de pluie. Nous sommes allés aujourd'hui à une petite baie, près du château de Léoube. Je me suis cru en Grèce, surtout à Kenchrées ou à Eleusis.

Le soir et le matin, je travaille à mon *Prêtre de Némi*. Ce sera fini, comme esquisse d'ensemble, à mon retour à Paris ; mais il me faudra un bon mois pour revoir et retoucher, et je ne crois pas que je trouve ce mois-là avant octobre ; tous mes mois de Paris sont pris par mes devoirs scientifiques et mon *Histoire d'Israël*.

Notre retour est toujours fixé au 27. J'espère vous rapporter un ami quelque peu moins avarié que celui qui vous a dit adieu l'autre jour. Présentez mes devoirs à Mme Taine, et croyez, cher ami, à ma parfaite amitié

E. RENAN

686

A Émile Ollivier (1)

Saint-Raphaël,
19 mars 1884

Cher confrère et ami,

Nous voici arrivés à Saint-Raphaël, et assez bien installés, après une belle traversée le long de vos chaudes et harmonieuses côtes. Nous ne savons comment vous dire, cher ami, ma femme et moi, tout le plaisir que nous avons eu, en ces quelques heures passées près de vous et de Mme Ollivier. Ce sera là, je vous assure, la journée de notre voyage qui nous laissera le plus cher souvenir. La vue de votre charmant domaine de la Moutte, et le spectacle de la vie si philosophique, si digne d'un sage, que vous y menez avec Monsieur votre père et Mme Ollivier nous ont enchantés. Je vous remercie vivement, et de l'air exquis que vous m'avez fait respirer, et de la joie que j'ai eue à remuer avec vous ces questions divines et humaines, dont la discussion est la vie, même quand on est dans un temps où il est fort difficile de les résoudre. Présentez nos respects à Monsieur votre père, et assurez Mme Ollivier de nos sentiments les plus élevés. Croyez à l'amitié dévouée de votre bien affectionné confrère.

E. RENAN

(1) Les lettres à Émile Ollivier ont été communiquées par Mme Émile Ollivier.

687

A Pedro II, empereur du Brésil

Paris, 28 mars 1884

Sire,

Un petit voyage que je viens de faire dans le Midi m'a fait recevoir tardivement la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire. Ai-je besoin de dire à Votre Majesté que son nom est inscrit en tête de la liste des personnes à qui l'Académie offre le *Corpus inscriptionum semiticarum ?* Deux livraisons ont paru ; elles attendent au secrétariat de l'Institut qu'on les retire. En envoyant cette lettre à la légation du Brésil à Paris, je prie M. le secrétaire de la légation qu'il fasse retirer lesdites livraisons pour les transmettre ensuite à Votre Majesté.

La troisième livraison des inscriptions phéniciennes est sous presse. Je voudrais qu'il en fût de même des inscriptions araméennes et des inscriptions himyarètes. Malheureusement, ces deux parties sont confiées à deux savants éminents : MM. de Vogüé et Derenbourg, très difficiles pour eux-mêmes et qui se déterminent fort lentement à écrire sur leurs feuilles ce mot terrible « Bon à tirer ».

Quant à l'hébreu, le nombre des inscriptions anciennes en cette langue est encore si peu considérable qu'il n'y a nul inconvénient à attendre.

Mon principal travail, avec le *Corpus*, est une *Histoire du peuple d'Israël* depuis les temps où l'on commence à entrevoir quelque chose de certain jusqu'à l'apparition du christianisme. Aurai-je le temps et la force d'accomplir une telle œuvre ? J'en doute souvent. Je veux du moins que ce qui me reste d'activité y soit consacré. Je crois que l'ouvrage pourra tenir en trois volumes. Les deux seuls que je tiendrais essentiellement à faire sont les deux premiers, où j'essaierais de raconter la période brillante du prophétisme,

de 800 à peu près à 500 ans avant Jésus-Christ. C'est là, selon moi, l'époque de la vraie fondation du judaïsme, le moment où le peuple d'Israël devient un peuple à part, et entre dans une voie que nul autre peuple sémitique n'a parcourue.

Je suis très satisfait de mon cours. J'ai quelques élèves excellents, soit dans l'ordre des études épigraphiques, soit en ce qui concerne l'étude critique de la Bible. Je crois surtout que, désormais, la tentative de corriger les fautes du texte massorétique se fera d'une manière moins arbitraire que par le passé, grâce au progrès de la paléographie.

La traduction de M. Reuss est un vrai service rendu aux études bibliques. Quelques parties comme les *Psaumes* auraient besoin d'être révisées. En général, les introductions et les commentaires sont supérieurs à la traduction dont le français est bien pénible. La critique du *Pentateuque* est décisive, quoique, ici, comme pour les *Psaumes*, M. Reuss cède souvent à la tendance de trop rabaisser l'âge des textes. La *Genèse* de ce pauvre François Lenormant est bien commode pour la distinction typographique qu'il a établie entre les deux facteurs du texte.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Son très dévoué serviteur

ERNEST RENAN

688

A Armand Fallières (1)

[mars-avril 1884]

Monsieur le ministre,

Conformément à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 mars, j'ai communiqué aujourd'hui à l'assemblée des professeurs le dessein qu'ont formé un cer-

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

tain nombre d'anciens élèves de Michelet, de Quinet et de Mickievicz d'honorer la mémoire de ces trois maîtres en plaçant un médaillon de bronze au-dessus de la chaire qu'ils ont illustrée. L'assemblée, sensible comme elle doit l'être, à toutes les gloires de notre Collège, a été touchée de cette pensée et elle se propose, si vous l'approuvez, d'y répondre de la manière suivante.

La salle où M. Michelet faisait son cours, devenue maintenant le laboratoire de M. Marey, serait disposée pour recevoir le comité. Le médaillon serait placé par les soins de notre architecte, à l'endroit qu'il doit occuper et provisoirement recouvert d'un voile.

Au jour et à l'heure fixés, la commission administrative du Collège, à laquelle se joindraient ceux de messieurs les professeurs qui le jugeraient à propos, recevrait le comité dans ladite salle. M. Armand Lévy ferait au nom du comité la présentation du médaillon. Si M. le ministre faisait au Collège l'honneur de venir présider la cérémonie, il répondrait à M. Armand Lévy et au comité. En son absence, l'administrateur du Collège remercierait le comité. Il pourrait ensuite être donné lecture des adresses et des autres discours qui seraient jugés propres à relever la solennité. M. Armand Lévy s'engage à communiquer d'avance tout ce qui devra être lu à l'autorité compétente.

M. Armand Lévy promet de ne faire d'avance dans les journaux aucune convocation pour la cérémonie. La salle où elle se passera peut, dans son état actuel, contenir 200 personnes. Messieurs les membres du comité pourront amener avec eux ou inviter à la réunion les personnes qu'ils voudront, de manière cependant à ne pas dépasser le chiffre susdit.

Dans ces conditions, la solennité conçue par les membres du comité, non seulement ne peut avoir aucun inconvénient, mais elle contribuera certainement à donner du lustre au Collège, en rappelant trois hommes qui ont jeté sur son enseignement tant d'éclat. L'honneur sera doublé si, à cette occasion, vous voulez bien, M. le ministre, honorer le Collège de votre présence et présider à la cérémonie.

Le 12 avril, jour désiré par le comité, convient au

Collège. Si vous préfériez un autre jour, M. le ministre, vous voudriez bien me l'indiquer et aussi fixer l'heure de la cérémonie.

Veuillez agréer, M. le ministre, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

689

A M. Langlacé

Paris, 9 avril 1884

Cher Monsieur Langlacé,

Il est bien entendu que je suis le plus détestable des correspondants, et, comme vous êtes un de mes plus vieux amis, vous me pardonnerez. Voici, en effet, que je viens vous demander un service. Vous êtes un Versaillais de la souche la plus ancienne ; vous êtes propriétaire ; vous devez connaître quelque cabinet d'affaires où l'on pourrait avoir des renseignements. Or, voici ce que je désirerais.

Le Collège de France, qui a toujours été le plus mal logé des établissements, offre à son administrateur un appartement médiocre pour l'hiver, impossible pour l'été. Nous voudrions donc, pour l'été, une maison des champs, un peu stable ; jusqu'ici nous avons toujours été en camp volant ; une maison grande (car ma fille, mon gendre et leur très jeune héritier demeurent avec nous), saine, sans luxe, avec un jardin à l'ancienne manière, meublée ou non meublée, n'importe, dans les prix modestes de 3 000 francs par an à peu près. Il me semble qu'on doit pouvoir trouver cela dans les parties un peu écartées de Versailles, dans ces grands faubourgs où je me rappelle avoir vu des habitations si agréables. Je vous supplie bien, cher ami, de ne pas vous déranger pour chercher cela. Mais si vous connaissez quelque agence, quelque source de renseignements où l'on pourrait trouver des indications, je vous serais très recon-

naissant de m'en faire part, doublement heureux si cela m'amenait à être votre voisin.

Agréez d'avance mes remerciements et veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN
au Collège de France

690

A M. Langlacé

Paris, 13 avril 1884

Mon cher ami,

Merci pour vos excellents renseignements. Nous n'avons qu'une objection, c'est la situation de la maison. Si mes souvenirs de la topographie de Versailles sont exacts, ce doit être bien au centre de la ville. Or c'est du côté de vos banlieues ou des villages voisins que nos rêves se portaient. Nous irons voir tout de même. Ce serait, je vous assure, pour nous une grande attraction d'aller passer nos mois d'été dans un endroit qui nous mettrait pas trop loin de vous.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

691

A Alexandre Bertrand (1)

Paris, 14 avril 1884

Mon cher confrère,

Je vous remercie de m'avoir communiqué les épreuves des belles reproductions que vous allez donner des mosaïques de Hammam Lif. Voyez si l'on peut rendre

(1) (Minute conservée.)

visibles, dans la reproduction d'ensemble, l'*etrog* et la corne qui flanquent le chandelier de gauche. Il serait bon de savoir de M. de Prudhomme si le chandelier de droite ne présentait pas également ces deux appendices. Peut-être ne les aura-t-on pas remarqués.

Il est bien fâcheux que la partie de la mosaïque qui est au-dessus de la grande inscription soit mutilée. Cette partie était peut-être moins banale que le reste ; elle pouvait avoir quelque signification. A droite, je crois voir la mer, représentée par de petits flots, par des poissons et des oiseaux aquatiques. A gauche, je vois la terre, représentée par des fleurs et par des bêtes terrestres. Que signifie la rotonde, posée justement entre la terre et la mer ? Il ne faut pas oublier que la mosaïque a été trouvée sur le rivage même et tout à fait au niveau de la mer. Je n'ose rien conclure de là. Cependant l'opposition de la terre et de la mer me paraît certaine. Il faut noter aussi que le contact des deux éléments et la rotonde qui marque ce contact ne sont pas dans l'axe du monument.

Ne reproduirez-vous pas le plan de l'édifice ? Ce plan offre beaucoup d'intérêt. C'est la vue de ce plan qui écarte décidément l'idée d'une petite église ; les églises chrétiennes n'ayant jamais présenté la disposition de notre édifice.

Le *presbyterium* et le *ciborium* sont toujours au fond, dans l'axe de la salle.

Aux textes, que je citais, dans la discussion à l'Académie, pour établir la promiscuité de culte qui exista longtemps entre les juifs et les chrétiens, et en particulier aux textes de saint Jean Chrysostome, on peut ajouter le curieux texte que voici, d'Agobard, dans sa lettre à Nébridius, évêque de Narbonne, *De cavendo convictu et societate judaeorum*, écrite vers 825 : *Unde et in tantum erroris pelagus nonnulli ex vulgaribus ac rusticis abducuntur, ut hunc solum Dei populum, apud hos piae religionis observantiam, ac multo certiorem quam nostra sit fidem, et seducto suspiciant animo, et ore impio inter pares et consimiles fateantur.*

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus dévoués

ERNEST RENAN

692

A un sulpicien (1)

Paris, 20 avril 1884

Monsieur,

Le ton d'extrême bonne foi de votre lettre me fait un devoir et un plaisir d'y répondre. Je sais par expérience ce que les états comme celui que vous traversez ont de pénible. Mais vous pouvez avoir une pensée bien consolante, c'est que, quand on souffre intérieurement pour la vérité, c'est la grande marque qu'on l'aime, le vrai signe de l'élection. Vous êtes trop bon théologien pour ne pas voir que tant de points sur lesquels le catholicisme s'est engagé, et qui se trouvent en contradiction avec le développement de la science moderne, sont de foi, si bien qu'un catholique conséquent ne peut céder sur aucun de ces points. Quand on a fait sa théologie à Saint-Sulpice, on ne peut admettre une position aussi fausse que l'était, par exemple, celle des jansénistes, catholiques malgré l'Église, membres d'une communauté religieuse qui les repoussait. Mais l'Église catholique est une si grande chose, sa situation présente est si extraordinaire, si tragique que notre siècle verra peut-être une de ces crises où la logique des scolastiques est en défaut. Je persiste à croire que notre vieille mère est féconde encore, et que d'elle, malgré les apparences, sortira la forme religieuse où la conscience humaine trouvera le repos. L'Église catholique ne pourra jamais avouer qu'elle change ; mais elle pourra beaucoup laisser tomber.

Ce sont des âmes élevées et sincères comme la vôtre qui jetteront le premier cri, qui sera bientôt suivi de mille autres. Deux choses sont certaines : le catholicisme ne peut périr ; le catholicisme ne peut rester tel qu'il est. Il est vrai que nous ne concevons pas non plus comment il pourrait changer. Ces heures où toutes les issues semblent barrées sont les grandes heures de la Providence ; mais

(1) Lettre publiée par A. Houtin, dans *La crise du clergé.*

l'angoisse y est grande, et le sort de ceux qui sont réservés pour cette heure est cruel.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et les plus élevés

E. RENAN

693

A Joseph Reinach (1)

Paris, 14 mai 1884

Cher Monsieur Reinach,

Votre volume est du plus haut intérêt (2). Il rend admirablement l'homme rare, disons mieux, unique, auquel il est consacré. J'ai beaucoup aimé Gambetta personnellement, c'était une de mes plus grandes joies et de mes premières récompenses de me voir si délicatement compris par lui. J'espère bien qu'un jour je dirai tout ce que je pense de cette nature si pleine de vie et de charme. Maintenant je ne le puis plus. Un grand article de la *Revue des Deux Mondes*, comme je voudrais le faire, me prendrait un temps qui est impérieusement réclamé par de vrais devoirs. J'ajourne le plaisir. Je dirai aussi que la situation générale de l'Europe n'est pas celle que je voudrais pour faire un tel travail. Le politique, comme le général, doit être jugé par le résultat final de la bataille. Il y a encore trop de points d'interrogation. Ce qui est hors de doute, c'est combien notre ami était aimable, sympathique, attachant.

La prochaine fois que j'aurai le plaisir de vous rencontrer, vous m'expliquerez ce qui concerne le centenaire de Diderot et le caractère de cette initiative. Je suis tout à fait porté à croire que vous me déciderez à y adhérer.

Veuillez, cher Monsieur Reinach, croire à mes sentiments affectueusement dévoués.

E. RENAN

(1) Lettres communiquées par Mme Goujon.
(2) *Le ministère Gambetta, histoire et doctrine*, 1884.

694

A M. Langlacé

Bellevue, rue des Potagers, 15
6 juin 1884

Cher ami,

Votre charmante lettre redouble mes remords. Je me reprochais de ne pas vous avoir écrit que nous avions choisi Bellevue, choisi comme provisoire, bien entendu. Puis, je voulais vous adresser mes *Nouvelles études* avec un mot de souvenir, et voilà que j'ai été devancé. Moi aussi, j'aime beaucoup Versailles et souvent nous avons été tentés d'y élire domicile. Mais ce que nous voulons, c'est une maison des champs, une maison d'été. Nous l'aimerions aux portes de Versailles, au milieu des vastes jardins de vos faubourgs. Qui sait ? cela se trouvera peut-être. L'autre jour, je vous ai attendu à la porte de l'église où nous assemblait le souvenir de ce pauvre Laboulaye. Pendant quelques semaines, j'irai souvent à Paris, mais, passé le 10 ou le 15 juillet, je serai très sédentaire à Bellevue. Quelque jour, qui ne serait pas un vendredi, arrêtez-vous donc à la gare de Bellevue. A deux pas de la gare demeure votre vieil ami, qui serait si heureux de causer avec vous du temps passé et aussi du présent qui vaut bien la peine qu'on s'en occupe.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

695

[*A Paul Mariéton*]

Bellevue, 3 juillet 1884

Cher Monsieur,

Ce me sera double fête de vous voir et de mettre quelques mots sur l'Album destiné à Mistral. Vous me trouveriez au Collège de France, soit dimanche, 6, vers 2 heures et demie ; soit lundi, 7, vers 5 heures et demie ; soit vendredi, 11, vers 5 heures et demie.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN

Si vous le préférez, vous me trouveriez à Bellevue, rue des Potagers, 15, près de la station, tous les jours, toute la journée, excepté les trois jours ci-dessus désignés.

696

Au Dr Suquet

Bellevue, 15 juillet 1884,
15, rue Neuve-des-Potagers (S.-et-O.)

Mon cher ami,

Votre lettre nous a fait un vif plaisir, bien que nous eussions aimé à vous savoir dans votre belle Provence dans une autre saison et dans un autre état sanitaire. Votre admirable énergie morale saura dominer toutes les influences contraires. Je crois comme vous que cette alerte de la santé publique n'aura pas de conséquences ; mais elle a mis à nu bien des défaillances et bien des étourderies. Cet affolement devant un état de choses qui augmente à

peine les conditions moyennes des chances de mort a quelque chose de singulièrement attristant. Ces précautions ridicules appliquées par l'ordre de personnes qui les savent ridicules, sont une triste concession faite à l'imagination populaire. Elles prouvent ce que pourraient être, dans un autre ordre de choses, les concessions de l'administration à des idées parfaitement reconnues fausses. Pauvre humanité ! et dire qu'elle n'a jamais été plus sensée et plus éclairée !

Après quelques bonnes journées, j'ai été repris de mes misères, et me voilà depuis hier couché sur le flanc, incapable d'un mouvement. La jambe droite est toujours prise ; je ne trouve quelque rémission que couché, si bien que je vous écris par la main de ma chère Noémi. Mon Dieu ! que d'épreuves surtout quand on a quelque chose à faire et qu'on n'a plus de temps à perdre ! Nous avons ici des chaleurs accablantes et tout le monde s'en ressent un peu, excepté le petit Ernest qui a jusqu'ici trouvé que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ary est allé passer quelques jours de vacances chez des amis. C'est une affection bien profonde que vous avez inspirée à cet enfant. Vous lui avez ouvert les perspectives d'un paradis où son imagination se complaît d'une manière extraordinaire. Le bonheur de cet enfant est le problème de ma vie et jugez quel gré je vous sais de m'aider à le résoudre ! Oui, je crois qu'un séjour en Orient sera bon pour son développement physique et artistique. D'un autre côté, il n'y a que des conditions comme celles que vous nous offrez qui eussent pu nous décider à consentir à un tel voyage.

Je suis sûr que ces six mois embaumeront toute sa vie. Je suis sûr aussi, cher ami, qu'ils vous laisseront un souvenir agréable. Pauvre enfant ! Dieu, comme diraient les Arabes, n'a pensé en le créant qu'à le douer en intelligence, et puis il a oublié de lui donner un corps. Mais il est heureux, très heureux de sa vie intérieure, cette vie intense qui est en lui, et le cœur, je vous assure, est excellent aussi. Je suis heureux qu'il contracte auprès de vous un lien avec tant de souvenirs que nous avons en commun sur ce beau

rivage ! Si je ne peux aller, il exécutera avec vous tout ce qui est relatif à la sépulture de ma chère Henriette. Lui là-bas, ce sera comme moi-même et si je dois m'en aller de ce monde sans avoir fait ce dernier pèlerinage, j'en serai moins attristé.

L'état où je suis et une sorte d'instinct naturel coïncidant du reste avec le vôtre font que je renonce à aller à Royat. Les bains ne me paraissent pas précisément mon fait. J'en ai pris un ces jours-ci, et ne m'en suis pas bien trouvé. Avez-vous toujours l'intention de faire cette cure ? Vous concevez que pour vous, nous n'avons qu'un désir : vous voir le plus tôt possible et le plus longtemps possible sous les ombrages de Bellevue. Ce que vous ne donnez pas aux privilèges si légitimes de la famille, nous le réclamons. Après ces grandes chaleurs, il y aura, tout fait l'espérer, une arrière-saison délicieuse. Votre chambre vous attend et vous savez combien nous désirerions que vous fussiez présent à l'événement attendu du 20 au 30. Noémi porte très bien son état. Ah ! quel plaisir en voyant les fenêtres se fermer d'un côté, de les voir s'ouvrir d'un autre !

Adieu ; ma femme vous envoie toutes ses tendresses. Vous savez combien tout le monde ici vous affectionne. Quant à moi, laissez-moi me dire

Votre meilleur ami

E. RENAN

697

Au Dr Suquet

Bellevue, 30 juillet 1884

Cher ami,

Comment allez-vous ? Quand nous revenez-vous ? Voilà ce que nous nous demandons, et nous espérons que la solution sera que nous vous verrons débarquer rue des Potagers un de ces jours. Je vais faire une petite absence

de quatre ou cinq jours. Des jeunes gens de Bretagne, avec qui je dîne à peu près tous les mois, et qui me rajeunissent par leur gaieté, ont eu l'idée d'aller faire le dîner mensuel à Tréguier, ma ville natale. Ils m'enlèvent à la lettre, et ma foi ! je les laisse faire. J'allais m'ankyloser dans mon fauteuil ; cela me fera peut-être du bien. Je serai sûrement de retour mercredi, jeudi au plus tard, de la semaine prochaine. Ma fille et Psichari viennent avec moi, ma femme et Ary gardent cette fois la maison. Vous trouverez donc la maison en situation de vous recevoir avant comme après mon retour de ce petit voyage de Bretagne.

Nous avons vu Riskallah et sa femme ces jours-ci. Pas besoin de vous dire que nous avons beaucoup causé de vous. Vous avez fait tant de bien dans le monde que le nombre de ceux qui vous aiment est infini.

Revenez donc voir vos amis, et croyez, cher ami, aux sentiments affectueux de toute la maison

E. RENAN

698

A Charles Le Gac (1)

Bellevue, 15, rue des Potagers
6 août 1884

Cher Monsieur,

Laissez-moi d'abord vous serrer bien cordialement la main. C'est grâce à vous que j'ai revu ma chère ville natale dans des conditions de sympathie qui m'ont été au cœur. Je vous en garderai toujours la plus vive reconnaissance. La fête a été charmante et c'est vous qui en avez été l'âme et l'esprit (2).

A Lannion, j'ai prié Morand de me conduire à Rosmapamon. Le sentiment que j'avais conçu en vous entendant

(1) Notaire, maire de Tréguier. Lettre communiquée par M. Henry Noël, avocat à Rennes.
(2) Renan avait été reçu à Tréguier, Paimpol et Bréhat.

parler de ce bel endroit a été pleinement confirmé. C'est bien l'idéal que j'avais rêvé et je désire vivement que la chose s'arrange. La seule difficulté est que ma femme, à qui je laisse, en mari bien correct, l'entier gouvernement des choses de la maison, devrait voir la propriété avant la conclusion du bail ; or, pour le moment, il est impossible qu'elle s'absente à cause des couches prochaines de ma fille. Peut-être tout serait-il concilié si, dès à présent, nous concluions le bail en y insérant la clause que, au bout de la première année, je pourrais demander la résiliation moyennant un dédit. Une telle hypothèse est bien peu probable puisque, dès la première année, nous aurions à faire tous les frais d'ameublement, lesquels se trouveraient ainsi perdus. La clause en question nous rassurerait seulement pour le cas où ma santé ne s'accommoderait pas du climat. De la sorte, nous entrerions en jouissance à la Saint-Michel prochaine. Vers le mois d'avril ou mai, ma femme irait visiter les lieux au point de vue de l'ameublement. Je vous serais très reconnaissant, cher Monsieur, s'il vous plaisait de nous aider à mener à bonne fin cette affaire dont vous avez eu la première [idée]. Une des raisons qui m'en font désirer la réussite, c'est de me rapprocher de personnes avec lesquelles j'aimerais tant à nouer des relations plus suivies.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

699

A Barbier de Meynard

Bellevue, 6 septembre 1884

Cher ami,

C'est hier (vendredi) matin, vers 10 heures, qu'on m'a apporté un numéro du *Figaro*, qui contenait cette désolante nouvelle, que « rue Saint-Placide, M. G., professeur,

s'était suicidé en se tirant un coup de pistolet dans la tête, et que le blessé avait été transporté à l'hôpital Necker dans un état désespéré ». J'ai pris immédiatement le chemin de fer, et me suis rendu rue Saint-Placide (1). Hélas ! c'était vrai. La veille (jeudi), à 9 heures du matin, notre pauvre ami s'était tiré un coup de pistolet dans la tempe droite ; la balle n'avait pu être extraite ; l'état était absolument désespéré. Le *Figaro* ne s'était trompé que sur un point. Les concierges, avec beaucoup de raison, s'étaient opposés au transfert à Necker. J'ai donc trouvé notre pauvre confrère dans sa petite chambre, étendu sur une couchette, soigné par ses deux sœurs. Je n'ai jamais vu, cher ami, un spectacle plus navrant. La conscience avait, ce semble, totalement disparu ; la main gauche seule faisait quelques mouvements ; je l'ai serrée, je ne crois pas qu'elle m'ait répondu (2). Les yeux étaient fermés ; le visage avait le calme qui suit le moment de la mort. Évidemment notre ami ne souffrait plus. C'est alors que je vous ai envoyé la dépêche ; je n'ai pas voulu y mettre le mot « suicide » pour éviter les indiscrétions auxquelles une dépêche ouverte est exposée. J'ai envoyé, dans l'après-midi, au *Temps* et aux *Débats*, pour prier qu'on ne reproduise pas la nouvelle du *Figaro*.

Est-ce assez horrible, mon cher ami ! J'en suis absolument consterné. Depuis hier, j'ai reçu une lettre du beau-frère de G., dont les nouvelles ne vont pas au delà de l'heure où je vis notre ami. Il me dit, du reste, qu'il vous a écrit. Je ne sais donc pas si, à l'heure où je vous écris (dimanche, 1 heure du matin), notre pauvre confrère respire encore. Dès que le malheur, hélas ! inévitable, sera un fait accompli, vous serez sur-le-champ prévenu, soit par M. H., soit

(1) *Le Temps* du 9 septembre (postdaté) annonce que M. Stanislas Guyard, professeur au Collège de France, est mort à l'âge de 38 ans, « à la suite d'une maladie contractée par excès de travail ». La notice nécrologique énumère tous les travaux de S. Guyard et indique que les « funérailles auront lieu le 9 septembre à 3 heures au cimetière Montparnasse » et que la maison mortuaire est 45, rue Saint-Placide.

(2) Dans le discours prononcé par Renan aux obsèques de S. Guyard (O. C. I, 879), on lit ces mots : « Depuis le jour où j'ai serré sa main sur son lit d'agonie sans qu'elle m'ait répondu... »

par nous. Sûrement, nous vous aurions vivement désiré présent à Paris ; mais ne vous exposez pas à une rechute ; je sais ce que c'est que ces douleurs ; ménagez-vous.

La perte sera pour nous tous des plus sensibles. Nos études comptent peu d'esprits et de cœurs aussi honnêtes. Nous nous entendrons après notre arrivée à Paris, sur les questions importantes que fait naître cet événement déplorable.

Croyez bien, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

700

A la princesse Mathilde

Bellevue, 14 octobre 1884

Chère princesse,

Que de cœur, que de raison, que de fermeté d'âme dans cette charmante notice dont vous avez bien voulu me réserver un exemplaire ! Comme je vous en remercie ! J'aimais beaucoup Giraud (1), sa franche, fine et honnête nature, sa gaieté si pleine de philosophie me plaisaient infiniment. Le souvenir que lui a consacré Votre Altesse est un chef-d'œuvre de naturel et de sincérité. Les pages 21, 30, 31, m'ont ravi. Comme c'est bien vous, chère princesse ! Gardons notre droiture de goût au milieu des aberrations de ce temps faux et contourné. J'aurais tant désiré aller vous remercier moi-même! Mais la route est longue et indirecte pour un impotent comme moi de Bellevue à Saint-Gratien. Votre Altesse, d'ailleurs, va bientôt être de retour à Paris. Nous irons lui présenter nos devoirs et lui conter la gentille et originale et petite maison que nous

(1) Charles-Barthélemy Giraud (1802-1881), membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique.

avons trouvée en Bretagne et qui deviendra, je crois, notre maison d'été.

Veuillez agréer, chère princesse, l'expression de notre respectueuse affection

E. RENAN

701

A Paul Mariéton (1)

Bellevue, 14 octobre 1884

Cher Monsieur,

On se voit si peu pendant l'été que je ne puis répondre avec certitude à la question que vous me posez. Je n'ai pas vu M. Leconte de Lisle depuis fort longtemps et j'ai à peine été à l'Académie depuis des mois. Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez ! Ce me sera une vraie fête de faire la connaissance de M. Soulary, dont je place si haut le talent. Je serai ici jusque vers le 6 novembre ; mais prévenez-moi et nous conviendrons d'un rendez-vous.

Croyez, cher Monsieur Mariéton, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) (Museum Calvet, Avignon.) Paul Mariéton avait fait paraître en 1884 un volume sur *Joséphin Soulary et la Pleïade lyonnaise.*

702

A Émile Deschanel

Bellevue, 17 octobre 1884

Cher ami,

Oui, certes, ma voix est à vous. Quand vous vous présenterez, je voterai pour vous ; je ne fais jamais une promesse académique sans ajouter : sauf le cas où M. Deschanel se présenterait.

Mais le point sur lequel vous vous trompez est de croire que j'aie quelque influence à l'Académie. Je n'en ai aucune ; la coterie de Broglie est toute puissante et ne me consulte pas. M. Bocher ne se présente pas ; mais une pensée dominera l'élection en remplacement de M. d'Haussonville, c'est d'être agréable au monde de Broglie. Pour plus de sûreté je suis allé voir M. Doucet ce matin. Vous savez comme il connaît bien l'Académie. Il a pour vous beaucoup de sympathie ; mais il croit que, cette fois-ci, vous n'auriez aucune chance. Il vous détourne tout à fait de vous présenter ; j'ai causé de votre candidature avec Boissier, il y a quelques semaines. Boissier votera pour vous ; mais il croit comme moi que cette fois-ci ce serait un coup d'épée dans l'eau.

Maintenant il faut dire qu'il y a beaucoup d'imprévu dans les choses académiques. On est embarrassé. Si vous étiez à Paris, je vous dirais de voir Cherbuliez, Legouvé, Lemoinne (1), Pailleron. Cela ne servirait peut-être pas à grand-chose pour le moment ; mais cela pourrait être utile pour l'avenir.

En tout cas, cher ami, estimez-moi tout à vous ; tenez aussi pour étant à votre service le peu que je puis ; mais ce peu, figurez-vous bien que ce n'est presque rien. Comptez toujours sur ma grande amitié. Vous rappelez-vous la *Liberté de penser ?* Nous avons combattu ensemble dans des temps difficiles. Votre courage et votre fermeté m'inspirèrent dès lors pour vous une estime qui n'a fait que grandir, depuis.

Présentez mes devoirs à M^me^ Deschanel, et croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) Rédacteur en chef du *Journal des Débats*, de l'Académie française depuis 1875.

703

Au Dr Suquet

Bellevue, 28 octobre 1884

Ainsi donc, cher et excellent ami, c'est aujourd'hui en huit que mon bien-aimé Ary ira vous rejoindre pour ce voyage dont j'attends pour lui tant de plaisir et tant de bien. Que je vous remercie de cette précieuse idée et des incomparables moyens que vous nous offrez pour la réaliser ! Vous savez combien j'aime mon Ary. Son infirmité n'a fait que me le rendre plus cher. Je peux dire de lui : *vere dolores nostros ipse tulit.* J'étais très malheureux dans la première année de mon mariage; ma pauvre Henriette ne pouvait s'habituer à voir traduite en fait une idée qu'elle avait plus que personne suggérée. Il fut vraiment *Benoni*, le fils de ma douleur. Et puis, c'est le dernier des Scheffer. Il tient de ma femme beaucoup plus que de moi. Si vous aviez connu comme moi cette race étrange, derniers survivants des Bersekers du Nord, vous verriez quel mystère de race il y a dans cet enfant, né pour avoir six pieds de haut, puis brisé par un coup de barre, luttant avec une force intérieure inouïe contre une fatalité extérieure qu'il a réussi à dompter en partie. L'amitié que vous avez tout d'abord conçue pour lui prouve que vous l'avez bien compris. J'en ai été bien heureux. Je suis sûr que ce voyage fera époque dans sa vie. Il avait besoin d'être tiré du milieu parisien, qui le porte trop au dilettantisme et au paradoxe, pour être jeté en pleine nature et en pleine histoire. Votre main, tant de fois bonne pour nous, est venue le prendre et saura le guider dans ce monde nouveau pour lui. Il est enchanté, et la joie qu'il éprouve est pour moi le meilleur signe du bien que ce voyage lui apportera.

Ici l'on va assez bien, fort bien même. La petite fille (1) que vous avez mise en ce monde paraît entrer fort résolu-

(1) Henriette Psichari.

ment dans la vie. La mère se lève depuis deux ou trois jours, et ses forces commencent à lui revenir. Seul le vieux père est bien impotent, usé qu'il est par ce climat humide et atone ! Ah ! si je pouvais voir encore une fois votre chaud triangle de Beyrouth et le sable de Sarba ! je vous assure que si Maspero m'écrivait qu'on peut aller au Sinaï sans trop de difficultés, je risquerais l'aventure. Je crois que votre saine atmosphère, sèche et riche de vie, me rajeunirait pour un temps. Et puis je voudrais faire encore une fois le pèlerinage d'Amschit. C'est pour moi une consolation de songer que, si je ne peux y aller, vous et Ary accomplirez ces derniers devoirs envers les restes de ma chère amie.

Embarquez-vous donc tous les deux en pleine joie sur cette belle mer bleue que je voudrais pouvoir vous rendre favorable. Croyez bien, cher Suquet, que vous laissez derrière vous de vrais amis de cœur

E. RENAN

704

A Paul Mariéton

Bellevue, 29 octobre 1884

Cher Monsieur,

Merci pour votre très aimable pensée ; mais je suis en ce moment le plus impotent des hommes ; je ne pourrai me rendre à votre affectueuse invitation pour le déjeuner. Je comptais être au Collège de France sur les 5 heures. Je doute parfois que je puisse m'y rendre ; je ferai mon possible ; si M. Soulary veut se rendre au Collège à ladite heure, il me trouvera, j'espère. Je rentrerai définitivement à Paris le 6 novembre.

Dites à M. Soulary les sentiments de haute sympathie que j'ai pour lui, et veuillez croire à mon affection la plus dévouée

E. RENAN

705

Au Père Hyacinthe (1)

Bellevue, 1er novembre 1884

Cher Monsieur,

Je reçois votre bonne lettre à la campagne, que je n'ai pas encore quittée. Eussé-je été à Paris, je crains bien que mes jambes, qui de plus en plus obstinément me refusent leur service, ne m'eussent pas permis de me rendre à votre très aimable invitation (2). Je le regrette bien vivement, car vous savez quelle estime j'ai pour votre caractère et votre talent. Vous avez gardé les beaux sons d'orgue de ces vieilles églises catholiques où un homme réfléchi ne peut plus guère assister en fidèle. Je verrais avec grand plaisir la vôtre se remplir, car l'église est nécessaire, et c'est avec douleur que je vois les masses s'en éloigner. Si vous les y ramenez, j'applaudirai, et certes, si j'étais juge à un degré quelconque dans les choses de mon pays, je voudrais que vous eussiez, sur la dotation des catholiques, une part proportionnelle au nombre de vos adhérents. Les contradictions et les injures que vous opposez à « mes succès » sont la part assignée à celui qui aime la vérité. A cet égard, mon lot ne laisse rien à désirer : j'ai même envie de dire avec saint Paul : *Ut minus sapiens dico, plus ego* (3). Cela compte pour bien peu de chose, quand on se place au point de vue de l'infini, dans l'ordre de ces belles pensées de paix que suggère la fête d'aujourd'hui, et que j'aurais tant aimé à entendre par vous développées.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus élevés de sympathie et de respect

E. RENAN

(1) Publiée par A. Houtin dans *Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire*, 1924.

(2) Le Père Hyacinthe, dans une lettre du 30 octobre 1884, invitait Renan à venir l'entendre prêcher dans son église, 3, rue d'Arras.

(3) II *Cor.*, XI, 23.

706

Au Dr Suquet

Paris, 26 novembre 1884

Donc, mon cher ami, vous voilà, je pense, à cette heure arrivés à Beyrouth. Vos lettres à tous deux nous ont remplis de joie. Nos pensées vous suivent à toute heure, je fais avec vous étape par étape, en imagination, ce voyage que j'aimerais tant à faire en réalité. La fraîcheur et la jeunesse d'impression de mon cher Ary m'enchantent. Je suis sûr d'avoir bien deviné, ce voyage fera époque dans sa vie ; il marquera pour lui une ère de maturité et d'apaisement viril. Que je vous remercie de nous avoir offert le moyen de réaliser un si grand bien !

Le Collège de France va bien. Cette époque de l'année est celle où je souffre le moins de mes misères. La rue de Rennes ne va pas tout à fait aussi bien. Que de fois nous vous avons regretté ! Noémi se remet péniblement ; l'ordre normal revient avec des irrégularités et des soubresauts. Qu'il est rare que toutes les conditions du bonheur soient réunies ! Quelque chose d'un peu fiévreux empêche cette enfant de s'endormir aussi tranquillement qu'elle le devrait dans une condition de vie après tout privilégiée. Je voudrais le printemps venu pour enlever ces enfants aux petits embarras de la vie parisienne, et leur voir prendre la clef des champs.

Je travaille bien, *Israël* avance ; mais les deux ou trois mois qui vont venir sont pleins de dérangements et de soucis.

Souvent je désire, avant de m'en aller de ce monde, une période de repos, où je ne ferais que rêver et lire des romans. Mais il faut aller tant qu'on a de la force. Maspero m'écrit d'Égypte de médiocres nouvelles. Je crois que mes hésitations en ce qui concerne le Sinaï seront tranchées par la force des choses. Jusqu'à ce que la lutte de l'Angleterre et du Mahdi ait pris fin, tout l'état du monde arabe sera

fort instable. Je crois que je ne verrai plus d'autre soleil que celui de notre Provence, qui est fort beau aussi.

Le prince Louis, le second fils du prince Napoléon, part ces jours-ci pour l'Égypte. Il sera en Syrie vers février ou mars. Je vous le recommande bien. C'est un très bon esprit, et bien élevé. N'oublions jamais ce que le père a fait pour l'esprit humain ou du moins contre les pires ennemis de l'esprit humain. La papauté est, après l'islam, la pire chose de ce monde, et il lui a porté le coup le plus grave.

Croyez tous deux à ma plus tendre amitié

E. RENAN

707

A la princesse Julie

Paris, 7 décembre 1884

Chère princesse,

Votre dernière lettre nous a causé une grande joie ; vous savez comme tout souvenir venant de vous nous est cher. Nous n'avons point cette année quitté Paris et ses environs.

Ary est parti pour un voyage ou plutôt pour un séjour de six mois en Syrie. Nous avons eu avec nous à Bellevue notre ami Suquet, médecin sanitaire à Beyrouth, qui a voulu absolument qu'Ary partît avec lui pour aller partager à Beyrouth sa belle demeure, et de là rayonner sur le Liban, sur Damas, sur la Palestine. Je suis sûr que son voyage aura sur lui la meilleure influence. La vue de ces pays classiques est tout ce qu'il y a de plus sain et de plus capable d'éveiller une nature qui se cherche encore. Ary a du talent, peut-être plus comme écrivain que comme peintre. Il faut que tout cela mûrisse. Six bons mois passés au milieu d'une très belle nature et de souvenirs de l'histoire décideront, je crois, de sa vocation et de sa vie.

J'ai passé avant-hier la soirée avec le prince Napoléon et le prince Louis, dont le voyage me paraît aussi une très bonne et très belle idée. Je leur envie le bonheur qu'ils vont avoir de vous voir, chère princesse. L'hiver s'annonce pour moi assez bon. Je crois du moins que je pourrai beaucoup travailler et fort avancer mon *Histoire du peuple d'Israël*. Elle est à peu près à moitié faite et j'en viens à l'aimer beaucoup. Dans des temps assez tristes comme les nôtres, il est bon d'avoir une œuvre sérieuse à laquelle on attache sa vie. J'ai enfin achevé en ces derniers temps une petite fantaisie qui s'appelle : *Le prêtre de Nemi*, qui me fut inspirée par le petit lac près de Laricia, mais je ne sais quand je publierai cela.

Veuillez, etc.

E. RENAN

708

A un correspondant anglais (1)

Paris, décembre 1884

Cher Monsieur,

Votre œuvre me paraît hautement louable. Vous travaillez à réparer le malheur de la tour de Babel. Il y a quelques années, quand je fus si cordialement reçu en Angleterre, je maudissais à chaque heure les auteurs de la confusion qui m'empêchait de saisir sur les lèvres de mes interlocuteurs l'expression directe des sentiments que je savais si élevés, si sympathiques, si conformes aux miens. Courage! atténuez la faute des anciens Sumériens, enseignez sur la Tamise le *français de Paris*, et veuillez croire à mon adhésion la plus dévouée

E. RENAN

(1) (Minute conservée.)

709

A Enrico Panzacchi (1)

[décembre 1884]

Ah ! mon ami, quelle joie vous m'avez donnée : un succès à Rome me paraît un rêve. C'est à vous et Mme Duse que je le dois. Votre rare talent, votre parfaite entente du théâtre ont fait ce miracle. Depuis longtemps je connaissais l'intelligence et la courtoisie du public italien. L'Italie, dans le grand voyage que j'y fis en 1849 et 1850, fut ma maîtresse en fait d'art. Combien ses tristesses d'alors m'allaient au cœur ! Toujours j'augurai ses résurrections futures. La sympathie de Rome renouvelée est la meilleure récompense de ma vie. Combien ma femme et moi aurions été heureux d'assister au triomphe de Mme Duse ! Alexandre Dumas m'avait dit toute la valeur de cette artiste éminente. Nous espérons un jour à quelque reprise avoir la joie d'admirer sa création. Car nous n'avons pas dit adieu à l'Italie ; nous irons encore lui demander un peu de jeunesse et un peu de soleil.

Croyez, mon cher Panzacchi, à ma vive gratitude et à ma bien profonde amitié

E. RENAN

(1) Enrico Panzacchi (1840-1904), que Renan avait connu à Bologne, venait de traduire *L'Abbesse de Jouarre*, qui fut jouée par Eleonora Duse à Rome.

710

A Eleonora Duse

Décembre 1884

Mademoiselle,

Panzacchi vient de m'écrire le triomphe que vous avez eu et qui ne m'étonne pas vu ce que je savais par Alexandre Dumas (et mieux encore par la renommée) de votre admi-

rable talent. Que de fois en écrivant *L'Abbesse de Jouarre* je me disais que ces pages ne vivraient réellement que si une artiste de génie voulait bien s'en faire l'interprète ! Que je vous dois de gratitude pour avoir ainsi donné la vraie existence à mon œuvre ! Ma joie serait pleine si je pouvais vous voir. J'espère bien qu'un jour cela me sera donné. Ma femme et moi avons contracté du voyage en Italie une habitude à laquelle nous n'avons pas dit adieu. Je vous verrai en Abbesse de Jouarre. Ce sera ma récompense, mon soleil des derniers jours.

Croyez, chère mademoiselle, à mes sentiments de gratitude et de respectueuse tendresse

E. RENAN

711

A Ernest Havet

Paris, 18 janvier 1885

Cher et éminent collègue,

L'assemblée d'aujourd'hui, où nous avons tant regretté de ne pas vous voir, a été toute à votre honneur. A l'unanimité et par acclamation, il a été décidé que le ministre serait prié, conformément à l'article 12 de notre règlement, de proposer au président de la République un décret vous conférant le titre de professeur honoraire. Ainsi qu'on devait s'y attendre, le titre d'« éloquence latine » a été changé en « philologie latine ». La chaire de M. Boissier s'appellerait « histoire de la littérature latine ». De façon ou d'autre, nous étions sûrs de voir votre chaire remplie par la personne qui seule pouvait nous consoler de ne plus vous voir prendre une part active à nos travaux.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

712

Au Dr Suquet

Paris, 3 février 1885

Mon très cher,

Chaque lettre que je reçois d'Ary redouble ma profonde amitié pour vous. Tout le bien qui résulte de ce voyage pour notre cher enfant, tout ce bien est votre œuvre, n'était possible que par vous. Ce qu'il me dit me prouve que l'impression de la nature syrienne a été très vive sur lui. J'insiste pour qu'il ne parte pas trop tôt, pour qu'il épuise la coupe qui lui a été versée. Perdre les mois d'avril et mai me paraîtrait un sacrilège. Il ne pourra voir Aphaca et Akoura qu'au mois de mai. Je lui recommande bien tout ce qui touche à la sépulture de ma chère Henriette à Amschit. Donnez-lui vos conseils. Dirigez-le aussi pour que toute satisfaction soit donnée au vieux Zakhia. Je ferai à cet égard tout ce que vous jugerez à propos, y compris d'écrire à Constantinople, si vous croyez que c'est nécessaire.

Je ne vais pas trop mal. Le soin de recevoir Lesseps est venu compliquer encore les soucis du moment de l'année où j'ai le moins de loisir. Enfin, je commence à entrevoir le repos, les longs jours, un bon été en Bretagne, où je finirai mon *Histoire du peuple d'Israël*. Mais hélas ! que vous nous manquerez ! Ne viendrez-vous pas ? Réfléchissez-y ; est-ce impossible ? J'aime à me figurer que non. Il n'y a plus de distances. Vous êtes une partie si essentielle de notre bonheur ! Recevez mes meilleures tendresses

E. RENAN

713

A Camille Doucet

Paris, 1er mars 1885

Cher confrère et ami, oui, je dîne rue de l'Arcade samedi prochain. Venez aussi ; on se voit si peu. Je ne sais si je pourrai aller à l'Académie.

Je trouve parmi mes papiers la note ci-jointe de mon confrère à l'Académie des Inscriptions, M. Émile Senart. Il s'agit d'un prix de vertu. Senart ne recommande jamais qu'à bon escient.

Je vous recommande aussi un ouvrage excellent, la *Bibliographie hellénique*, de M. Émile Legrand, qui a été envoyé au prix Montyon. C'est un livre précieux pour l'histoire de la Renaissance, la chose du monde qui fut la plus utile aux mœurs. Si pourtant la commission n'admettait pas ce paradoxe, ne pourrait-on pas envoyer le livre à quelque autre concours ?

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

714

A Alfred Maury

Paris, le 22 mars 1885

Cher ami,

L'Assemblée a été extrêmement heureuse en entendant la lecture de votre lettre. Oui, nous l'espérons bien, le Collège vous reverra dans le semestre qui commence ; vos auditeurs entendront de nouveau la voix qu'ils aiment. Ne vous pressez pas cependant ; attendez votre complète guérison, prenez garde en voulant reprendre trop vite

votre pleine activité de porter atteinte aux résultats acquis par tant de courage et de prudence.

Présentez mes compliments les plus affectueux à M^me^ Maury et croyez, mon cher ami, à ma vieille et bien vive amitié

E. RENAN

715

Au D^r^ Suquet

Paris, 16 avril 1885

Mon cher ami,

Décidément, ce petit drôle chasse de race. Le voilà qui fait ce voyage dont je lui porte envie selon un itinéraire difficile, mais très bien conçu. Toutes ces crêtes entre le bassin du Jourdain et le bassin de Litani doivent être très curieuses. Je le suis avec l'appétit d'un impuissant qui suit passionnément les aventures des autres. Mais à propos, il y a une chose dont le petit ne me parle jamais : c'est l'argent. D'où diable en a-t-il ? Il n'avait pas emporté grand-chose. Cela m'inquiète quelquefois. Je vous en prie, conseillez-le en ceci. Si vous lui avez avancé quelque chose, dites-moi comment vous voulez que je vous le fasse passer. Ah ! mon pauvre ami, quelle chance nous avons eue de trouver un tuteur comme vous pour ce cher petit, à qui ce voyage fera un bien si décisif. Je suis plongé dans le parachèvement de mon discours (1) où j'ai cherché à mettre quelques bonnes paroles pour le relèvement de cœur de ce pauvre peuple attristé. Je suis bien, et j'espère être en vigueur aujourd'hui en huit, jour où la réception doit avoir lieu. Je me ménage d'ici là. Adieu, croyez à ma tendre et bien reconnaissante amitié

E. RENAN

(1) Réponse de Renan à la réception de Lesseps.

716

A M. Langlacé

Collège de France,
le 21 avril 1885

Mon cher ami,

Pas un moment dans cette bataille acharnée pour les billets Lesseps, je ne vous ai oublié. Mes vingt billets de centre m'ont laissé fort au-dessous de mes obligations ou promesses absolues. A la dernière heure, on se décide à livrer au public la tribune qui est au-dessus du bureau et qui d'ordinaire est fermée. Ce sont des places excellentes ; on est au centre de la compagnie et on a un immense avantage, on peut n'arriver que cinq minutes d'avance. On n'a tiré en effet que vingt billets pour cette tribune ; jusqu'à la dernière heure on est sûr d'y trouver place, je vous le garantis. Je vous envoie donc, en toute sûreté de conscience, les deux billets ci-joints, sûr que vous n'en aurez pas de regret. Si vous ne vous en serviez pas, renvoyez-les moi tout de suite car je suis fort assiégé.

Eh bien ! pour nos arrangements d'été, la Bretagne l'a emporté. J'ai loué une maison au bord de la mer, près de Lannion, dans un endroit tout à fait calme et retiré. Je crois que nous y passerons de bons mois d'été. Croyez bien que je n'oublie ni Versailles ni les amis qui m'y ont fourni de précieuses indications. Mais, vous savez, quand on vieillit, les souvenirs d'enfance deviennent un poids bien fort. J'ai cédé. Nous partirons vers le 15 juin et nous reviendrons vers la fin de septembre. Je me hâte d'ajouter comme les musulmans : s'il plaît à Dieu.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

717

A M^me^ Michelet

Paris, 26 avril 1885

Chère Madame,

Oui, certes, il se tromperait bien du tout au tout celui qui me croirait son ennemi (1). Vous savez combien je l'aime. *Fantaisie* peut se prendre en bonne ou en mauvaise part. Tout dépend de l'épithète. J'ai voulu dire que la pâte de M. Michelet était trop fine pour fournir ce gros pain de ménage, qui est nécessaire aussi et que confectionnait si bien notre ami Martin. Personne ne s'y est trompé, je vous assure. Ne doutez jamais, chère Madame, des sentiments que j'avais pour ce grand maître, inséparables de ceux que je vous ai voués et dont je vous prie d'agréer la respectueuse expression

E. RENAN

(1) Au cours d'un parallèle entre Henri Martin et Michelet, Renan avait dit : « Les exquises ou étincelantes fantaisies de M. Michelet étaient à la fois plus et moins que l'ouvrage de conscience et de bonne foi réclamé par l'intérêt public. M. Henri Martin se dévoua. » (O. C. I, 815).

718

A Paul Sabatier (2)

Paris, 1^er^ mai 1885

Monsieur,

Conformément à votre désir, j'ai présenté aujourd'hui votre belle étude sur la Διδάχη à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (3). La compagnie m'a chargé

(2) Pasteur de l'église française de Saint-Nicolas, à Strasbourg.
(3) *La Didaché ou l'enseignement des douze apôtres.*

de vous présenter ses remerciements. Votre travail témoigne d'une rare aptitude pour les recherches de critique et d'histoire ecclésiastique.

Je ne partage point votre opinion sur l'antiquité que vous attribuez à la Διδάχη. Je regarde cet écrit comme appartenant au temps d'Antonin ou de Marc Aurèle. L'auteur connaissait l'Évangile de saint Matthieu tel que nous l'avons, ce qui le fait postérieur à l'an 100. Sur une foule de points, au contraire, vous avez apporté des idées justes et ingénieuses. Continuez, Monsieur, ces belles études où certainement vous rendrez de grands services. Votre large manière de prendre les questions est, dans ces difficiles discussions, la seule méthode qui conduit à la vérité.

Recevez, Monsieur, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

E. RENAN

719

A X...

Cher Monsieur,

Paris, 27 mai 1885

La part de l'Institut en la cérémonie des funérailles de notre illustre confrère (1) donne lieu à quelques questions qui doivent, je crois, être traitées directement entre le gouvernement et le secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Doucet ira en causer avec vous. On craint en servant d'intermédiaire en ces sortes d'arrangements, de ne pas interpréter parfaitement la volonté des deux parties.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

(1) Victor Hugo.

720

Au Dr Suquet

Paris, 29 mai 1885

Ainsi donc, cher ami, voilà notre jeune homme reparti pour notre beau pays, après un séjour *in partibus transmarinis* qui laissera, je l'espère, une trace profonde dans sa vie. Grâces vous en soient rendues ! C'est par vous que ce voyage, qui était un de mes rêves, a été possible. Vos lettres, qui me transmettaient si vivement les impressions de ce cher petit ami, ont été pendant six mois notre attente et notre joie. Grande est notre joie de le revoir, et pourtant je vous assure que je ne vois pas la fin de ce beau rêve sans tristesse. Il m'était si doux de voyager avec lui, en pensée, guidé par vous. Je ne me console qu'en songeant que nous nous reverrons. Oui, vous viendrez voir notre verte et fraîche côte de Bretagne, notre petite maison où votre chambre est marquée. Vous savez que j'ai été assez bien cet hiver, il s'est fait comme un replâtrage de mon tempérament. J'ai pu tenir tête à une activité assez forte, et je crois que le repos laborieux de l'été me sera bon. Donc, mon cher, ou bien j'irai vous voir l'année prochaine, ou vous viendrez nous voir à Rosmapamon, peut-être les deux à la fois. Je suis bien heureux que vous ayez été content d'Ary. Bien connu, il est charmant. Et j'ai tant d'envie qu'on l'aime ! Son bonheur dépendra des sympathies qu'il saura créer autour de lui. Merci de lui avoir tendu une si douce et si amicale main.

La rue de Rennes va très bien, les petits poussent à merveille. Nous aspirons au vert, et nous y serons dans un mois à peu près. C'est tard, mais nous avons beaucoup d'arrangements à prendre, et puis cette vie de Paris vous tient par mille liens qu'on ne peut couper que par un vigoureux coup de ciseau. Cette lettre vous trouvera, je pense, à Bhamdoun. Jouissez, en pensant à nous, de cet air d'un autre monde, et croyez toujours à ma profonde et sincère amitié

E. RENAN

721

A Ernest Havet

Paris, 6 juin 1885

Mon cher ami,

Tout ce qu'on m'a dit au ministère sur la création nouvelle est encore bien vague. Une seule chose est claire, et celle-là est hautement louable : on veut vous y confier un enseignement. Ah ! voilà ce que j'ai approuvé de toutes mes forces. Le reste me paraît encore dans les limbes du devenir, et certes si on vous charge de diriger cette pensée naissante, encore peu sûre d'elle-même, on fera un choix excellent. L'intention est parfaite, mais la réalisation de l'ensemble offrira de grandes difficultés.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

Une lettre que je reçois de M. Louis Havet me parle de préoccupations relativement à la santé de M^me^ Havet. J'espère que vous m'apprendrez bientôt que tout s'est terminé à votre entière satisfaction.

722

A Edgar Monteil (1)

[juin 1885]

Cher Monsieur,

Votre pensée me touche profondément.

Oui, bien que vieux avant l'âge et physiquement fatigué, j'accepterais le mandat sénatorial de Paris comme le plus grand devoir et la plus haute récompense de ma vie. J'aime

(1) Conseiller municipal qui avait proposé une candidature sénatoriale à Renan.

souverainement Paris, je le tiens pour un organe capital de l'humanité. Le problème religieux de l'humanité est entre ses mains. C'est parce que je l'aime que je suis souvent, en ce qui concerne ses revendications, timide, craintif. Je suis avec Paris comme on est avec une personne chère qu'on s'imagine, à tort peut-être, atteinte d'un anévrisme. Refuser une marque de confiance que Paris me donnerait ? Jamais. Capter cette marque de confiance, justement par ce qui m'en rendrait indigne par un manque de sincérité, jamais ! Paris prend les choses de haut. Je suis persuadé qu'après quelques scènes de rude franchise, nous finirons par nous adorer.

Votre bonne lettre m'a été au cœur. Veuillez croire à mes plus vifs sentiments d'affectueuse sympathie

E. RENAN

723

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, près Perros
25 juillet 1885

Mon cher ami,

Nous voici à Rosmapamon depuis bientôt trois semaines, fort bien établis et enchantés du séjour. Ne viendrez-vous pas nous voir ? Nous avons une chambre d'ami, où nous serions bien heureux de vous installer. Je serais particulièrement désireux de causer avec vous avant le dîner de Quimper (1). J'aime beaucoup Quellien ; il a une gaieté et un entrain qui me plaisent ; mais il a peu de jugement ; je crains qu'il ne s'emballe ; il en fait trop ; il est quelquefois indiscret. Qu'est-ce qu'il patricote, par exemple, avec M. Astor ? Je crains beaucoup qu'il ne soit avec d'autres

(1) Le banquet de Quimper eut lieu le 17 août 1885.

ce qu'il est parfois avec nous, un boute-en-train plein d'excellentes intentions, mais d'une ardeur immodérée. Ceci est bien entre nous. Je ne voudrais pour rien au monde faire de la peine à ce très aimable et très attachant confrère en bretonnerie.

Prenez cela un peu en main ; gérez et modérez l'affaire. Tâchez surtout de venir à Plouaret et, par conséquent, à Perros. Ma femme et toute la maison vous désirent bien vivement. Venez le plus tôt que vous pourrez.

Votre très affectionné

E. RENAN

724

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 31 juillet 1885

Mon cher ami,

Votre lettre me fait le plus vif plaisir. Ce pauvre Quellien a si peu de jugement, malgré son très bon cœur, qu'il faut toujours se garer un peu des sottises qu'il peut faire. Je me fie à vous, à Hémon et à ces messieurs. Faites mes meilleurs compliments à M. Astor, que je serai enchanté de connaître. Je suis si bien cette année que je crois que j'irai seul. L'année dernière, j'amenai ma fille, parce que, croyant que ce pourrait être mon dernier voyage de Bretagne, je voulais lui montrer Tréguier et lui recommander la vieille maison ; cette année, si quelqu'un m'accompagne, ce serait tout au plus Ary ; mais je crois que j'irai seul. Je serai bien enchanté de vous trouver à Landerneau. Puis, tous, nous serons bien heureux de vous avoir à Rosmapamon. Je ne crois pas que je m'arrête à Morlaix, en allant ; peut-être sera-ce pour le retour. J'aimerais bien à voir cette ville avec vous. Pour l'hôtel, il faudrait prendre garde que Quellien ne fît de son côté quelque démarche en contradiction avec ce que vous ferez et qui sûrement sera le meilleur.

Ici, tout continue d'aller à merveille. C'est une idée d'or que nous avons eue de venir passer nos étés en ces parages. Psichari apprend le breton, et se nourrit de vos *Gwerziou*. Tout le monde vous envoie ses meilleurs compliments. Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

725

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 8 août 1885

Mon cher ami,

Quellien ne m'a pas dit un mot de la lettre circulaire qu'il a lancée, fixant le dîner au 19, non plus que des incroyables réclames qu'il a mises dans les journaux. Il est au pays ; je ne l'ai pas encore vu. Notre « secrétaire organisateur », puisque c'est ainsi qu'il s'appelle, s'en donne vraiment bien à son aise. Je lui ai écrit ; je le verrai, je pense, mardi. La date du 19 est, en effet, choisie en dépit du sens commun. Il faut tâcher de changer cela ; mais j'aimerais mieux que le changement vînt de MM. Hémon et Astor et de vous, que de moi. Je lui ai dit vingt fois de se régler d'après ce que lui dirait M. Hémon, en particulier. Tenez ceci pour bien établi : je serai avec vous et ces deux messieurs, dans tout ce que vous déciderez. Si vous fixez un autre jour, ce sera mon jour. J'aime beaucoup Quellien ; mais son étourderie, en cette circonstance, passe ce dont je le croyais capable. Je le répète, vous êtes tous les trois à mes yeux les régulateurs du dîner ; je vous suivrai en tout.

Votre pièce est charmante ; elle m'a été au cœur ; je suis fier de l'avoir inspirée. Voilà la fête, la vraie fête, et non pas des pétarades comme celles que rêve notre ami Quellien.

Ce que vous me dites est bien aimable, et me tente vraiment, et tente bien aussi tout le monde autour de moi. Eh

bien ! je tâcherai que nous soyons plusieurs. Je vous remercie d'avoir retenu les chambres ; gardez-les ; nous aurons toujours à les utiliser. Je vais avoir ces jours-ci, à Rosmapamon, mon ami M. Berthelot. Qui sait ? Il se laissera peut-être entraîner. Enfin nous verrons. L'essentiel est de bien fixer le jour, à la commodité de ces messieurs. Quant à changer, vous pourriez peut-être rejeter après le conseil général, huit jours plus tard. Enfin ce que vous ferez, à vous trois, sera bien fait.

A bientôt, en tout cas. Tout le monde vous envoie ses meilleurs compliments. Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

726

A François-Marie Luzel

[août 1885]

[sur une carte de visite de Ernest Renan]

Quels vers charmants ! (1) Je viens de les relire avec bonheur. Merci pour la part si aimable que vous avez bien voulu prendre à cette fête, qui m'a vraiment été au cœur.

(1) A l'occasion du banquet de Quimper, Luzel avait adressé une pièce de vers en breton à Renan, datée « Kemper, 2 août 1885 ». (Coll. Scheffer-Renan.)

727

Au Dr Suquet

Rosmapamon, près Perros (Côtes-du-Nord)
10 septembre 1885

Voilà notre été de Bretagne qui s'achemine vers sa fin, cher ami. Le 8 octobre, à minuit, nous serons au Collège de France, contents, je crois, de notre villégiature en ces

lointains parages. L'été a été superbe, et le seul inconvénient que nous redoutions, l'humidité, ne s'est pas manifesté jusqu'à aujourd'hui. Tout le monde me paraît content ; les enfants prospèrent à merveille ; ma femme a fait des prodiges d'activité pour notre installation, qui est fort bien réussie. Ary a très bien travaillé ; les jours où il n'a pas été occupé par des devoirs d'hospitalité. Que le voyage a fait un bon effet sur lui, cher ami ! Que je suis heureux de ce qu'il vous doit, de ce qu'il a gagné en sérieux et en assiduité !

Pour moi, mon ami, je n'ai pas éprouvé trace de mes douleurs habituelles. Mauvais marcheur assurément, je n'en ai pas moins fait tous les jours une petite promenade. Je vais au maximum énorme de deux kilomètres, sans me trop fatiguer. L'*Histoire du peuple d'Israël* a fait un pas décisif. Elle sera finie vers le 1er décembre, époque de la rentrée de nos cours. Quand je dis finie, je veux dire établie. Il faudra de longues et laborieuses révisions. Mais enfin, si je venais à mourir, maintenant, on pourrait l'imprimer. Je suis content des lignes générales ; je les crois conformes à ce qui a dû être, et je me flatte de l'espoir qu'elles seront acceptées un jour en critique.

Il ne nous a manqué que vous pour notre parfait bonheur. Nous nous rappelons souvent nos bonnes journées de Bellevue l'année dernière. Oui, oui, vous viendrez un jour ici nous voir. Les mois de juillet et d'août sont d'une douceur extrême. Ces côtes sont belles et reposantes ; elles constituent un excellent séjour d'été. Vous y viendrez vous reposer et de votre ardente Syrie et de notre admirable soleil de Provence. Je n'en veux pas médire, il est excellent à son heure, je n'y ai pas dit adieu. Mais vous viendrez, à votre tour, vous plonger dans notre fraîche éponge de bois et de verdure, et je suis sûr que vous serez content.

L'alerte a été assez vive, même en ce trou perdu, pour l'affaire de Madrid (1). Et est-ce fini ? Notre sort sera,

(1) En septembre 1885, un conflit éclata entre l'Espagne et l'Allemagne, l'Espagne revendiquant ses droits sur les îles Caroline. La tension entre les deux pays se manifesta le 4 septembre à Madrid par des scènes d'hostilité violente à l'égard de l'Allemagne. On put craindre une guerre navale entre les deux pays. De ce fait, l'autorité d'Alphonse XII (qui allait mourir en novembre) fut très compromise.

jusqu'au bout, de vivre sur un sol incertain. Nous avons pris le bon parti, qui est de travailler tout de même. Ma foi ! continuons ; nous sommes trop vieux pour changer. Tout le monde vous embrasse ; croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

728

A Charles Ritter

Paris, 20 octobre 1885

Oui, certes, très cher ami, publiez tout ce que vous voudrez. Les lignes que vous me citez sont de celles que je livrerais volontiers à tous les vents du ciel (1). Je vois que votre activité est toujours bonne, forte et saine. Nous allons bien aussi. L'expérience de Rosmapamon nous a réussi. C'est un petit coin de terre très frais, très agréable et très tranquille. Il faudra que vous y veniez nous voir. Nous vous montrerons de beaux rochers et des petites vallées solitaires très aimables.

Croyez à ma bien vive amitié. Ma femme vous envoie ses plus affectueux souvenirs.

(1) Il s'agit de quelques phrases d'éloge concernant M. Biedermann (théologien), sur lequel Ch. Ritter écrivait alors un article. Ces phrases de Renan se trouvent dans la lettre à Ch. Ritter du 12 septembre 1876.

729

A la princesse Mathilde

Paris, 30 décembre 1885

Chère princesse,

Je voulais aller ce soir vous porter mes souhaits et passer une heure avec vous. Mais ma pauvre santé est le caprice même. Voilà qu'un gros rhume que je porte patiemment

depuis quelques jours s'est changé ce soir en une complète aphonie. Ma vieille machine me soumet à un violent exercice de patience. Voilà plusieurs jours également que je n'ai pu aller savoir des nouvelles du prince Napoléon, qui pourtant me tiennent si fort à cœur. Croyez bien, du moins, chère princesse, que notre amitié n'est pas malade. Chaque année nouvelle me rappelle un long passé durant lequel j'ai connu Votre Altesse dans les fortunes les plus diverses, toujours la même, grande par la bonté, par le cœur, par l'amour quand même de notre pauvre France. Je prie Votre Altesse de croire que, moi aussi, je suis toujours le même, surtout dans les sentiments que je lui ai voués. Ma femme se joint à moi pour présenter à Votre Altesse l'assurance du respect et de l'affection la plus vive

E. RENAN

730

A la princesse Julie

[décembre] 1885

Chère princesse,

Quel tourbillon que cette vie de Paris ! On n'a pas le temps de vaquer à ses souvenirs les plus chers. Mais vous savez, chère princesse, combien mes sentiments sont avec vous. Sans cesse, nous pensons à Mandela et nous en parlons et c'est une fête pour nous quand quelques lignes de vous viennent nous rappeler ces lieux qui nous sont si chers.

La brochure de Ranieri (1) a ce haut caractère moral qu'il sait donner à ce qu'il fait. Il rend admirablement ce qu'eurent de grand, de vraiment antique ces nobles âmes napolitaines qui protestèrent contre la tyrannie des derniers Bourbons, une des plus dures que la conscience

(1) Antonio Ranieri (1809-1888) fut député au parlement italien et professeur à l'Université de Naples.

humaine ait eu à supporter. Tout ce qui me rappelle ce grand et digne ami de Léopardi m'est infiniment précieux. Les nouvelles générations deviennent ingrates pour ces grands martyrs de la première moitié de ce siècle, qui ont fondé, par leurs souffrances, les faciles conditions d'existence dont nous jouissons maintenant. L'article de *La Tribune* est charmant ; je l'ai lu avec un plaisir infini. Veuillez présenter mes remerciements au prince Colonna de Sciarra. On ne saurait être plus intelligent, plus juste et plus fin. J'ai vu le prince Napoléon, il y a quelques jours. Je l'ai trouvé plein de vie et de force. La première opération avait été courageusement supportée et n'avait en rien atteint la forte constitution du prince. Je sais que la seconde a aussi très bien réussi, quoique la fièvre ait été forte. J'irai voir le prince un de ces jours ; mais ces jours-ci, j'ai été retenu par quelques-unes de ces misères qui sont, hélas ! mon lot habituel pendant l'hiver. Je me console en travaillant et en voyant prospérer ma jeune famille. Il est si doux de voir les fenêtres s'ouvrir d'un côté quand elles se ferment d'un autre ! Nous sommes très contents de notre été passé en Bretagne et nous promettons joie pareille pour l'an prochain. Cet an prochain, puisse-t-il vous être heureux, chère princesse ! Agréez nos meilleurs souhaits pour vous, pour toute votre famille. Que nous apportera cette année ? Qui le sait ? En pareille matière toute la philosophie est contenue dans les vers du vieux Malherbe :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos

(Inachevée)

731

A l'ex-impératrice Eugénie (1)

[s. d. 1885]

Madame,

Dans un codicille de son testament en date du 5 août 1874, Mme Cornu, cette amie d'enfance si dévouée à S. M. l'Empereur Napoléon III, s'exprime ainsi :

« Je lègue deux volumes de lettres de l'empereur Napoléon III à la Bibliothèque nationale après que M. Renan en aura fait prendre copie. Ces lettres seront publiées six ans après ma mort si je vis jusqu'à soixante-dix ans et dix ans après si je meurs plus tôt.

Pour pouvoir publier ces lettres, si je n'ai pas obtenu la permission de l'Impératrice ou du prince impérial, M. Renan la demandera.

Il sera chargé de trouver un éditeur, soit en France, soit en Angleterre, de revoir les épreuves, en un mot de faire l'édition.

Il voudra bien me permettre de partager entre sa fille Noémi et ma nièce Louise Hortense Lacroix le prix de la vente du manuscrit. »

Pour me conformer à la volonté d'une amie qui m'avait inspiré par son patriotisme et son élévation d'esprit un haut degré d'estime, je viens, au terme fixé par elle, entretenir Votre Majesté de la publication qu'elle avait désirée. Mme Cornu, peu au courant des questions de propriété littéraire, s'est trompée sur un point. Croyant que la propriété littéraire de lettres à elle adressées par l'Empereur lui appartenait, elle crut pouvoir en disposer. C'est là une erreur. La propriété littéraire de l'empereur Napoléon III appartient à ses héritiers, c'est-à-dire à vous, Madame. A vous seule il appartient d'en toucher les bénéfices et d'en régler la publication.

Désirant néanmoins, par suite du profond respect que j'ai gardé pour la mémoire de l'Empereur et de Mme Cornu,

(1) (Brouillon conservé, B. N.)

exécuter autant qu'il est possible la volonté exprimée par cette dernière, je viens prier Votre Majesté de m'envisager comme étant à sa disposition pour la publication dont il s'agit. Je n'y mets qu'une seule condition, c'est que ma collaboration sera entièrement gratuite, que ni directement ni indirectement il ne résultera de la publication aucun bénéfice ni pour moi ni pour les miens.

La tâche que j'aurais à remplir, du reste, serait bien simple. Il y aurait à reproduire mot pour mot les lettres originales déposées à la Bibliothèque nationale. En tête je mettrais une préface contenant une étude sur le caractère de l'empereur Napoléon III comme je l'ai compris, ainsi qu'une notice sur la vie de M^me^ Cornu.

Il est naturel que Votre Majesté veuille connaître les lettres de l'Empereur préparées par M^me^ Cornu pour la publication. Si Votre Majesté le désire, je peux lui envoyer la copie qui est entre mes mains. Si elle le préfère, je communiquerai cette copie à telle personne qu'elle me désignera et j'irai avec cette personne à la Bibliothèque nationale pour lui permettre de constater l'identité des deux textes.

Votre Majesté aura également à choisir un éditeur et à régler avec lui les conditions de la publication. N'ayant jamais eu jusqu'ici de relations qu'avec la maison Lévy, j'aimerais que Votre Majesté traitât avec cette maison. En tout cas, quel que soit l'éditeur choisi par Votre Majesté, je voudrais qu'un correcteur de mon choix fût attaché à la publication. Vu l'état d'extrême décadence de la typographie à Paris, je n'aurais pas, sans cela, de garanties suffisantes pour la bonne exécution du travail. Dans le cas où Votre Majesté désirerait un autre éditeur que la maison Lévy, il serait entendu que ma préface resterait ma propriété et qu'il me serait possible de la reproduire à ma volonté. Je demande pardon à Votre Majesté de ces subtiles distinctions, mais certains éditeurs portent dans les choses littéraires un esprit de chicane contre lequel il faut se prémunir.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur

732

Au Dr Suquet

[décembre 1885]

Que vos réflexions sur *Le Prêtre de Némi* m'ont ému, enchanté ! Assister ainsi page par page à votre lecture m'a été une vraie fête de cœur. Donc, que cette année soit pour vous, cher ami, ce qu'elle doit être s'il y a quelque justice en ce monde, une année de paix, de joie, de contentement intérieur. Vous avez bien droit à cette récompense, la seule à laquelle nous tenions. Pour moi, l'année ne sera bonne que si vous nous venez. Nous l'espérons bien. Un peu de fraîcheur vous est nécessaire, au moins tous les deux ans. Rosmapamon est à une nuit de Paris. On monte en wagon à 8 heures du soir. Le lendemain, à 8 heures du matin, on est arrivé. Avec votre vigueur, si admirablement conservée, une nuit en chemin de fer n'est rien pour vous. Donc, vous viendrez. Quelle joie nous aurons à vous montrer notre verdure intense et nos rochers. Croyez à ma vive et unique amitié

E. RENAN

733

A M. Kuenen

23 janvier 1886

Cher et savant confrère,

M. André Berthelot, fils de notre actuel ministre de l'Instruction publique, qui est sûrement mon meilleur ami, va faire un court séjour à Leyde pour une recherche dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Université. Je ne sais pas quel est le savant qui est maintennt chargé de ces

manuscrits. J'estime qu'il me suffit de vous recommander ce jeune homme, digne à tous égards du nom qu'il porte.

Je n'ai pas osé l'adresser à M. Cobet, craignant de causer à cet éminent confrère, vu son grand âge, quelque fatigue. Je me fie à vous, cher confrère, pour faciliter à mon jeune ami les recherches pour lesquelles il se rend parmi vous.

Veuillez recevoir l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

734

A M. Ledos de Beaufort (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord)
[1er juillet 1886]

Cher Monsieur,

Ma seconde série d'articles sur *les Origines de la Bible*, celle-ci consacrée à la législation, paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* cet été ou l'automne prochain. Les difficultés qui m'avaient empêché, il y a quelques mois, de promettre de remettre le manuscrit assez tôt pour que la traduction pût paraître en même temps que l'original, ces difficultés, dis-je, sont levées. Si vous gardez les mêmes intentions que vous m'avez exprimées, je pourrais vous envoyer le manuscrit ou une épreuve de manière que la traduction pût se faire immédiatement. Vous me diriez le temps qui vous est nécessaire pour cela, la longueur de la seconde série étant à peu près la même que celle de la première. Il est bien entendu que l'éditeur de la revue anglaise s'engagerait à ne pas publier une partie quelconque avant que l'original n'ait paru dans la *Revue des Deux Mondes*.

(1) Cette lettre a été retournée par la poste anglaise avec la mention « *gone* ». Elle était adressée au destinataire à l'adresse : 35, Great Jitchfield street, Cavendish Square, Londres. (Coll. Scheffer-Renan.)

La première série déjà parue (*Histoire et légendes*) pourrait, dès à présent, être traduite et publiée, avec une note qui annoncerait que la seconde série paraîtrait en même temps que l'original. J'attendrais à donner le texte de la seconde série à la *Revue des Deux Mondes* que la traduction de cette première série eût paru.

Voyez, cher Monsieur, si cette manière de procéder vous convient et, si elle vous convient, ayez la bonté d'en causer avec le directeur du *Nineteenth Century* ou de la *Contemporary Review* ou de toute autre revue. M. Calmann-Lévy est en ce moment absent de Paris. Vous pouvez néanmoins lui écrire ou m'écrire, à l'adresse ci-dessus donnée. Je passe ici trois mois, au fond de la Bretagne, au bord de la mer, travaillant activement à mon *Histoire du peuple d'Israël.*

Ainsi que je vous l'ai déjà expliqué, les deux séries d'articles ayant pour titre *les Origines de la Bible* n'ont de commun que le fond des idées avec l'*Histoire du peuple d'Israël.* Ce sont deux ouvrages distincts. Néanmoins, comme toutes les idées des *Origines* se retrouvent dans *l'Histoire,* je ne veux pas que les *Origines* paraissent en volume à part, soit en français, soit en anglais.

Avant que vous nous eussiez écrit, nous avions reçu des lettres de M. Sydney Samuel qui nous proposait de traiter avec la *Contemporary Review* sur des bases analogues aux précédentes. Je refusai, car je voyais de grandes difficultés à la publication simultanée de l'original et de la traduction. Je n'ai aucun engagement avec M. Sydney Samuel. Mais il a mis dans cette affaire tant de courtoisie que je ne voudrais pas qu'il fût blessé. Je voudrais qu'il sût les motifs tout particuliers que nous avons de nous adresser à vous. Je remets ce soin à votre délicatesse.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

735

A Henry Fouquier (1)

Paris, 26 octobre 1886

Cher Monsieur,

Votre article (2) comme tout ce que vous écrivez est profond et exquis. Je vous remercie de ce qu'il contient de sympathique pour moi. Je vous assure que j'ai cru faire une œuvre noble, poétique, morale, élevée.

Le malentendu d'une partie du public m'a étonné. Le livre m'a été inspiré à quelques égards par la lettre de sainte Catherine de Sienne sur la nuit qu'elle passa à exhorter un jeune condamné à mort, et par la correspondance de la princesse Louise Adelaïde de Condé avec M. de la Gervaisais, publiée par Ballanche. Voilà ce que c'est que de se tromper de date. Dans l'édition que j'ai lue de ces lettres si passionnées, il y avait des approbations des dames catholiques les plus haut placées. Notre cher pays de France professe à l'égard de l'amour des opinions vraiment étranges et qui mettraient la Providence, si elle avait à se défendre, dans une position singulière. Je vous demande un peu où le bon Dieu aurait eu la tête s'il avait attaché le phénomène capital de l'univers, la reproduction de la vie, à une gaudriole drôlatique, comme le veulent nos Gaulois incorrigibles, ou à un acte ordurier, comme le veulent les catholiques. Pour moi, je crois que le bon Dieu a bien fait ce qu'il a fait. Le principe qui, dans la nature, fait la fleur, qui, dans le monde vivant, faît la beauté, qui, dans le monde humain, fait la vertu, le charme, la pudeur, est pour moi quelque chose de grand, de pur et de saint. Ce côté du monde me paraît valoir la peine d'être étudié ; je suis persuadé qu'il tiendra une grande place dans la science et la philosophie de l'avenir et qu'alors on tiendra

(1) Cette lettre a fait partie de la vente Barthou en 1936.

(2) *Figaro*, 26 octobre, article de Henry Fouquier sur *L'Abbesse de Jouarre*, intitulé *La crise*. Le *Figaro* du 15 octobre avait publié en bonnes feuilles la Préface et la scène du premier acte entre Julie et d'Arcy.

pour choses également niaises la polissonnerie gauloise et les effarouchements hypocrites d'un puritanisme affecté.

Je regrette que vous n'ayez pas fait remarquer l'atmosphère héroïque où j'ai noyé ma fiction. Cela eût répondu au reproche très fondé que vous adressez aux compositions qui détournent de la grande action. Que notre génération de la Révolution et du Consulat, dont j'ai cherché à rendre l'esprit, [subsiste] et tout danger de noblesse sera, je crois, écarté.

Veuillez, cher Monsieur, agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

736

A la princesse Julie

Paris, 28 novembre 1886

Chère princesse,

Quelle part je prends à votre douleur (1) ! Ma femme et moi sommes navrés. Tant de dons, de qualités rares et précieuses, enlevés à tant d'affection et de tendresse !... Nous nous entretenons sans cesse de cette cruelle épreuve, imposée encore à votre admirable courage. Combien il faut, dans ces moments, avoir confiance dans la voix intérieure qui nous assure du sens supérieur de la vie ! Vos devoirs de mère, si parfaitement remplis, doivent être votre consolation. Croyez du moins, chère princesse, à la profonde sympathie de vos amis. Ah ! chère princesse, quel sort est le nôtre ! Combattre pour un but incertain, consacrer sa vie aux fins les plus élevées et se trouver face à face avec les plus amères réalités ! Si une âme méritait d'être à l'abri de pareils coups, c'était la vôtre. Nous souffrons avec vous. Pensez quelquefois à notre bien vive tendresse

E. RENAN

(1) La princesse Julie venait de perdre Napoléon, son fils aîné.

737

A Angelo de Gubernatis

Paris, 12 décembre 1886

Cher ami,

Quelle bonne nouvelle vous m'annoncez ! L'existence d'une Société asiatique italienne était sûrement un des *desiderata* de la science dans l'état actuel. Je suis infiniment heureux d'apprendre que vous allez le combler. L'Italie, qui a déjà tant fait pour les études orientales, qui, à l'heure présente, est si éminemment représentée dans le cercle de ces hautes études, avait besoin d'un recueil servant de déversoir à sa grande activité scientifique.

Le *Journal asiatique* italien aura sans doute une importance au moins égale à celle des recueils du même titre que possèdent l'Allemagne, la France, l'Angleterre.

La Société asiatique de Paris salue avec enthousiasme l'apparition de cette nouvelle sœur. Nous en augurons le plus grand bien pour le progrès de nos chères études. La moisson est immense, et les ouvriers sont peu nombreux. Groupons, du moins, nos efforts. Les études orientales ont fait, de nos jours, une révolution dans les idées qu'on peut presque comparer au mouvement de la Renaissance. Et ce qui reste à faire surpasse peut-être ce qui est déjà fait. Salut donc à la Société naissante, qui, sans aucun doute, deviendra pour ces recherches un centre fécond.

Votre merveilleuse activité nous remplit d'admiration. Vous suffisez à tout ; tout ce qui est vrai, beau et grand vous attire. Que vous avez raison ! La vie ne vaut quelque chose que par les applications qu'on en fait à l'idéal.

Croyez à mon amitié la plus dévouée. Présentez mes respects à M^me^ de Gubernatis

E. RENAN

738

Au prince Napoléon

Paris, 19 décembre 1886,
au Collège de France

Monseigneur,

J'allais écrire à Votre Altesse pour me rappeler à son souvenir, quand la princesse Mathilde m'a dit que Votre Altesse désirait l'indication d'une personne qui pût l'aider dans le travail préparatoire de ses Mémoires. Ai-je besoin de vous dire, Monseigneur, avec quelle joie j'ai accueilli l'annonce d'une œuvre qui sera, j'en suis sûr, lumineuse pour l'histoire du XIX^e^ siècle, et léguera à l'avenir l'image complète de votre rare esprit ?

J'ai cherché, dans le cercle de mes connaissances, le jeune homme qui pourrait vous être le plus utile. C'est, je crois, un M. H. B., âgé d'environ vingt-huit ans, originaire de Nantes. Son histoire est singulière. Engagé dans la prêtrise par les idées dominantes de son pays, il a rempli les fonctions d'aumônier de la princesse Gisèle, et a longtemps vécu dans l'entourage de la maison royale de Bavière. Ses relations avec Dœllinger et l'atmosphère relativement libre qu'on respire dans le catholicisme de l'Allemagne du Sud lui ont rendu insupportable l'esprit de notre clergé, surtout dans les provinces de l'Ouest. Il a tout à fait rompu avec son ancien état. C'est un homme très bien élevé, d'un esprit cultivé, écrivant bien en français, sachant parfaitement l'allemand. Je le crois très honnête. Son ignorance totale du monde parisien, et sa naïveté de Breton, redoublée par son séjour en Bavière, lui ont fait faire, à son arrivée à Paris, quelques maladresses, qui l'ont dépouillé à peu près de ce qu'il avait. Il a cru aux journaux ! Je crois qu'il conviendrait à Votre Altesse, si Votre Altesse daignait, pendant quelque temps, le prendre à l'essai.

Une difficulté, c'est que mon pauvre compatriote, plus doué de cœur que de froide raison, et plus en règle avec le

droit de nature qu'avec le droit canon, a contracté dans un petit village de Bavière une union, pour lui sacrée, et à laquelle il ne manquera que le sacrement catholique. Ce jeune couple pourrait, ce me semble, demeurer à Nyon, où la vie doit être fort bon marché. Chaque matin, M. B. viendrait reprendre son travail près de Votre Altesse. Je crois, en tout cas, que ce ne peut être là une objection insoluble.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueusement et affectueusement dévoués

E. RENAN

739

Au Dr Suquet

Paris, 30 décembre 1886

Mille souhaits, cher ami, au commencement de cette année que je vous dois comme tant d'autres. Je ne sais quoi me dit qu'elle sera bonne. Je vieillis de corps, mais pas de tête. Je veux travailler beaucoup cette année. Et vous, cher ami, il faudra que vous veniez nous voir. Vous avez droit à un congé ; venez le passer en Bretagne. Je suis sûr que cette fraîche verdure vous fera du bien. Figurez-vous un nid de mousse toujours humectée, où l'on n'aurait à craindre ni la fièvre ni les rhumatismes. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Nous avons tant d'envie de vous voir !

Ary va extrêmement bien. Tous ses petits défauts tombent ; il devient vraiment charmant, et il travaille beaucoup. Son séjour près de vous lui a été excellent. Que fera-t-il ? de la prose ? de la peinture ? Je ne sais. Je ne lui demande qu'une chose, c'est d'être heureux.

Voilà donc Berthelot ministre. C'est un acte de vrai patriotisme qu'il a fait. Cela ne contribue pas beaucoup à son bonheur. Sa première impression a été celle d'un homme qui entrerait vivant dans le chaos. Il a reculé d'effroi

devant l'immensité de ce qu'il y aurait à faire et la difficulté qu'il y a à faire quoi que ce soit. Sa bonne tête a repris le dessus, et maintenant il surnage. Il fera d'excellentes choses ; ce qui est à désirer, c'est qu'il ne suive pas le sort de tant de cabinets éphémères, que nous verrons se succéder, que l'Instruction publique (et il serait bien souhaitable que d'autres services fussent mis dans la même catégorie) soit mise en dehors des fluctuations de la politique. J'espère quelquefois qu'il en sera ainsi ; car Berthelot est aimé à gauche ; il y trouvera de l'appui.

Pour nous, allons toujours, avec le calme que donne le sentiment d'avoir fait un bon emploi de sa vie. Aimez-nous bien ; venez nous voir ; croyez à ma vive et tendre amitié

E. RENAN

740

A X... (1)

s. d. [1886]

Monsieur le directeur,

Il est certain que la suppression des facultés de théologie catholiques (2) entraîne la création de quelques enseignements que lesdites facultés représentaient d'une façon partielle et insuffisante, il est vrai, mais qui pouvait n'être pas sans utilité. Ainsi l'enseignement de la langue hébraïque ne saurait être borné en France à une chaire au Collège de France, et à une conférence à l'École des Hautes Études et à la Faculté de Montauban. La connaissance du droit canonique a un grand intérêt historique et même pratique ; il n'est guère possible que le haut enseignement n'ait pas une chaire de droit canonique. On en peut dire autant de l'histoire ecclésiastique, de la patrologie, de l'histoire de la théologie scolastique, quoique ces études soient moins

(1) Coll. Scheffer-Renan (minute conservée).

(2) Sur l'initiative du cardinal Fesch, six facultés de théologie avaient été annexées aux universités de Paris, Bordeaux, Aix, Rouen et Lyon. Freycinet les supprima en 1886.

absentes que l'hébreu et le droit canon des chaires ordinaires des facultés des lettres.

Si la question était encore intacte, je conseillerais de faire droit à ces nécessités par la création d'une chaire de droit canon au moins à la Faculté de Droit de Paris et par la création de quelques conférences (susceptibles de devenir plus tard des chaires) à la Faculté des Lettres de Paris et dans quelques facultés des lettres de province. L'administration ayant décidé de procéder à la création d'une section nouvelle à l'École des Hautes Études, je ne m'arrête pas à quelques objections qui, dans l'état de la question, seraient sans utilité, et je m'empresse, M. le directeur, de vous dire comment je concevrais l'organisation de tels enseignements, en tenant compte, naturellement, de la possibilité d'y pourvoir par des sujets honorables et distingués.

1° Hébreu et exégèse biblique. — Déjà l'École des Hautes Études possède en sa section des sciences historiques et philologiques la conférence de langues hébraïque, chaldéenne et syriaque de M. Carrière (1). Cette circonstance, jointe à ce fait que la Faculté de théologie protestante de Paris possède [?] dans des conditions suffisantes de [sérieux] M. Berger, on pourrait se borner à créer à l'École des Hautes Études une conférence d'exégèse biblique et la confier à M. Maurice Vernes. M. Vernes s'est montré parfois passionné, versatile. Mais ses études sur les textes de la littérature hébraïque sont profondes, obstinées. C'est un esprit plus ardent que sûr. Malgré ses défauts, il mérite un enseignement qui tiendrait à l'état des questions exégétiques, sans peut-être apporter à les résoudre une autorité [suffisante].

2° Ancienne littérature chrétienne, écrits du Nouveau Testament, patrologie. Cette chaire pourrait être confiée à M. Bonet-Maury, professeur à [*ill.*], homme de grand mérite, critique sagace... (2)

(Inachevée)

(1) Auguste Carrière, maître de conférences, fut nommé directeur à l'École des Hautes Études, pour les langues sémitiques en 1895.

(2) G. Bonet-Maury était chargé de cours d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Paris.

741

A Gabriel Monod

Paris, 6 février 1887

Cher Monsieur Monod (1),

Un grand nombre de patriotes et de savants siciliens ont résolu de fêter la 80e année de notre ami Michel Amari par une fondation qui porterait son nom, et dont les revenus seraient employés à récompenser des travaux sur la période musulmane de l'histoire de Sicile. Vous savez quelle trace lumineuse Michel Amari a laissée dans ces études. Le philologue, le critique ont été appréciés par toute l'Europe savante. Mieux que personne, j'ai pu connaître l'homme. Pendant près de dix ans, j'ai travaillé à côté d'Amari au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il vivait, dans son exil, de la petite indemnité qui lui était allouée pour faire le catalogue des manuscrits arabes. Son courage, sa sérénité, sa haute philosophie qui me rappelait celle de Littré, m'ont laissé la plus vive impression. Dans sa forte et laborieuse vieillesse, Amari a gardé toute la passion pour les belles études qui consolèrent son exil. En concevant l'idée d'une fondation destinée à continuer son œuvre, l'Université de Palerme et le public savant de la Sicile ont donc trouvé, avec un rare bonheur, la seule manière qu'il y eût de récompenser cette vie si pure, si noblement remplie.

Oserai-je vous prier, cher Monsieur Monod, de recommander cette souscription excellente à ceux de nos confrères qui ont le goût du vrai en histoire ? Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

E. RENAN

(1) (Minute conservée.)

742

Au prince Napoléon

Paris, 12 mars 1887

Monseigneur,

M. Calmann-Lévy, mon éditeur et mon ami, sort de chez moi et me prie de transmettre à Votre Altesse un vif désir qu'il a et que je comprends à merveille : c'est d'être l'éditeur du volume que prépare Votre Altesse sur Napoléon Ier (1).

J'ai toujours été très content de la maison Lévy. Pour la correction des épreuves, en particulier, on trouve dans cette maison de précieuses ressources, d'excellents correcteurs, réellement instruits, et suppléant à l'insuffisance de ce que présentent, à cet égard, les imprimeries.

Votre Altesse sait les sentiments de haute estime et de grande amitié que j'ai pour M. Taine. Il y a un an, il me fit lire ses deux articles à Menthon Saint-Bernard. Je lui dis ce que j'y trouvais de partial et d'injuste. Quand j'ai appris que Votre Altesse se proposait de reprendre le sujet, j'en ai éprouvé une vive joie, car je sens d'avance quelle fête ce sera, pour tous les esprits éclairés, de lire les jugements de Votre Altesse sur une matière qu'elle connaît si à fond.

Je prie Votre Altesse d'agréer l'expression de ma plus respectueuse affection.

E. RENAN

(1) Calmann-Lévy publia en 1887 *Napoléon et ses détracteurs.*

743

A Camille Doucet

Paris, 14 mars 1887

Cher ami,

M. Armez, ancien député des Côtes-du-Nord, me transmet des détails touchants sur Françoise Monbuchon qui est présentée pour le prix de vertu. Elle est, je crois, de Plourivo, mon pays d'origine et doit être ma tante ou ma cousine à un degré quelconque. Ce doit surtout être une très brave femme. Je la recommande de toutes mes forces.

Votre très affectionné confrère

E. RENAN

744

A Henry Prior (1)

Paris, 19 avril 1887

Cher Monsieur.

Je ne connais aucun récit du temps de la Révolution qui présente la donnée même que j'ai essayé de mettre en action dans *L'Abbesse de Jouarre*, je veux dire une grâce inattendue venant troubler les gages d'amour pris en vue d'une mort certaine. Quant à l'état psychologique des prisons du temps de la Terreur, et au développement que prirent, dans ce milieu terrible, les intrigues amoureuses, je n'ai rien dit qui ne soit tout à fait conforme à l'histoire. Les textes sont innombrables, et tous ceux qui ont vécu, il y a une trentaine d'années, avec les derniers survivants

(1) (Coll. Henry Prior, Varese, Italie.)

de ces temps extraordinaires n'ont aucun doute à cet égard.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

745

Au Dr Suquet

Paris, 17 mai 1887

Oh ! le charmant discours ! Que je vous envie d'avoir eu la bonne fortune de le prononcer ! Comme j'y reconnais bien votre haut esprit et votre cœur ! Vous êtes heureux, mon ami, après une vie si pure, si élevée, si honnête, de goûter, sur vos vieux jours, de si douces récompenses !

Mes défaillances, comme les vôtres, sont momentanées ; j'ai encore de la ressource. Après une reprise affaiblie de mes vieilles douleurs, je suis en ce moment beaucoup mieux. Je travaille avec rage à mon *Israël*. Le 1er volume paraîtra le 15 octobre prochain. Dans quelques jours, vous recevrez un volume de *Conférences et discours*. Ce sont des réimpressions de morceaux déjà parus. J'ai mis une petite préface qui paraîtra un peu triste. Mon Dieu ! que le rôle de Cassandre est ingrat ! Je vois trop bien l'abîme où l'on court. Et il y a dans ceux qui nous perdent, avec une inconcevable légèreté, tant de naïve chaleur de cœur, qu'on voudrait pouvoir être avec eux.

Vers le 30 juin, nous partirons pour Rosmapamon. Tâchez donc d'y venir passer deux ou trois mois avec nous. Vous verrez comme c'est frais et vert. Le petit Michel (1) est venu très correctement en ce monde, moins facilement pour la mère que quand votre main si légère était là ; enfin, tout va pour le moment assez bien. Tous

(1) Michel Psichari, tué à la guerre de 14-18, le 19 avril 1917.

ces petits me réjouissent. Ils verront des temps meilleurs que les nôtres. Je leur porte envie.

Continuez de m'aimer, et croyez à ma vive tendresse

E. RENAN

746

A la princesse Julie

Paris, 27 mai 1887

Chère princesse,

J'ai accompli votre commission avec la joie que j'éprouve toujours à faire ce que vous désirez. M. Doucet, notre secrétaire perpétuel, m'a chargé de vous transmettre les remerciements de l'Académie et l'expression de ses propres sentiments respectueux. La compagnie est fière et heureuse de tenir de vous ce précieux autographe, et je suis extrêmement flatté que vous m'ayez choisi pour intermédiaire de ce don gracieux. Chacune de vos lettres est pour nous l'occasion d'une grande et vraie joie. Il faut avoir au cœur une provision de bons vieux souvenirs, pour traverser sans trop de tristesse le temps où nous sommes. Que d'incertitudes ! Nos joies de famille, seules, nous soutiennent. Notre petit Michel vient à merveille, et notre chère Noémi a traversé cette épreuve mieux qu'elle ne l'a jamais fait. Mes travaux sur le passé me distraient aussi beaucoup des inquiétudes du présent. J'espère que le premier volume de mon *Histoire du peuple d'Israël* paraîtra au mois d'octobre prochain. Je viens de publier un volume de conférences et discours que j'ai donné ordre de vous envoyer et que vous recevrez un de ces jours.

Nous avons vu hier la princesse Mathilde qui nous a donné d'excellentes nouvelles du prince Napoléon. Je souhaite bien que ce grand esprit cherche dans quelque grande œuvre historique le repos de sa pensée. Il comprend

si bien les choses humaines ; il les voit de si haut ! Que la philosophie est bonne, chère princesse, et qu'on est heureux de croire qu'en dehors de ces agitations stériles, il y a un but sérieux et moral à la vie !

Veuillez, etc.

E. RENAN

747

A X...

Paris, le 14 juin 1887

Monsieur le directeur,

J'ai eu l'honneur, cet après-midi, de me présenter à votre bureau pour vous entretenir de quelques difficultés que j'éprouve pour appliquer votre lettre circulaire du 5 courant.

Nos reliquats, jusqu'ici indivis, ont été partagés, depuis de longues années, en trois séries : 1° Indemnités ou gratifications au secrétaire, aux huissiers, à l'homme de peine ; 2° menues dépenses pour le mobilier et pour des réparations ou améliorations dont l'architecte ne peut se charger ; 3° le reste, c'est-à-dire la plus grande partie des reliquats, étant partagé entre les laboratoires en proportion de leurs besoins.

La destination désormais établie entre les reliquats du personnel et les reliquats du matériel ne permet plus de faire porter les emplois 2° et 3° sur le reliquat du personnel. Je pense, Monsieur le directeur, que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que les indemnités et gratifications du 1° portent sur ce reliquat du personnel. Ces indemnités et gratifications constituent une sorte de droit acquis pour les employés inférieurs. Pour M. Bouchon-Brandely, notre secrétaire, l'indemnité de 1 000 francs, qu'il touche depuis des années, ne saurait cette fois être retranchée sans injustice, puisque, par suite de la suppression du fonds des

encouragements scientifiques, M. Bouchon-Brandely a déjà subi une diminution de 800 francs. Son traitement serait ainsi réduit à 3 200 francs, chiffre véritablement insuffisant. M. Bouchon-Brandely m'assure que la fonction à laquelle il a été promu au ministère de la Marine n'est qu'une régularisation d'un état de choses bien antérieur et ne lui rapporte en ce moment aucun appointement.

Le reliquat, par suite de vacance d'emploi, est, pour 1886, d'environ 2 500 francs. Les gratifications étant payées sur le pied ordinaire (environ 1 800 francs), il resterait 600 ou 700 francs qui feraient retour au Trésor. Si vous l'agréez, Monsieur le directeur, nous vous présenterons une proposition pour l'emploi de nos reliquats, basée sur les principes qui précèdent. Je suis à vos ordres, Monsieur le directeur, pour aller en causer avec vous le jour et l'heure que vous voudrez bien m'indiquer.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

748

A Gaston Maspero

Perros-Guirec, Côtes-du-Nord,
29 juin 1887

Cher confrère et ami,

M. Berger m'apprend votre retour à Paris et les résultats de votre premier coup d'œil sur le monument de Tabuit. Il me paraît évident que le sarcophage avait servi en Égypte avant d'être amené à Sidui [?] ce qui n'a rien que de fort naturel. Quand vous aurez fixé vos idées, ayez la bonté de les écrire à Hamdy bey, conservateur du musée de Constantinople. Je lui ai promis que vous lui transmettriez ce qui concerne la partie égyptienne. Il a été pour nous d'une courtoisie que nous devons hautement reconnaître.

Vous m'aviez promis deux notes, l'une sur les Philistins, dans les stèles de Touthmès, l'autre sur l'historiographe ou *sofer* Khéta. Vous ne me les refuserez pas ; je tiens à ce que mon volume soit complet dans ses indications égyptologiques. Je désire bien aussi avoir la dernière édition de votre *Histoire ancienne* ici le plus tôt possible (1). Si Hachette a fini ses distributions gratuites, dites-lui de me l'envoyer à mon compte.

Croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

(1) La quatrième édition de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* avait paru chez Hachette en 1886.

749

A Gaston Paris (2)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
4 juillet 1887

Mon cher ami,

Quelques journées de plein travail à la campagne m'ont permis d'étudier à fond, grâce à vos indications précieuses, la question du *Cuer de philosophie*. J'arrive à un singulier résultat, c'est que la préface dédicatoire où il est dit que le livre a été translaté sur le commandement de Philippe le Bel est une supercherie du premier éditeur, qui mit le livre en vogue vers 1500. D'abord Philippe le Bel n'a jamais commandé un livre ; on lui en a offert ; mais aucun auteur n'aurait osé dire dans sa dédicace que le livre avait été fait à la requête du roi. Puis, de quel latin l'ouvrage aurait-il été traduit ? Comment se fait-il surtout qu'il n'y a aucun manuscrit de l'ouvrage ? Vous savez mieux que personne que les premiers éditeurs s'attachèrent aux ouvrages qui étaient copiés à grand nombre d'exemplaires. Cette vogue renaissant au bout de 200 ans me paraît peu conforme aux lois de l'histoire littéraire de ce temps-là. Puis, dans le fond,

(2) (Bibliothèque nationale.)

je trouve beaucoup d'idées que je crois d'origine padouane, postérieures au moins à la scolastique du commencement du XIVe siècle. La langue sans doute, comme vous le faites remarquer, a pu être rajeunie. Mais il serait resté en certains endroits des vestiges de l'ancien texte. Votre œil si exercé saura peut-être les voir. C'est vous dire que sur aucun de ces points je n'ose m'assurer d'avoir raison, sans avoir examiné la question avec vous, les textes en main. J'incline cependant à croire que l'ouvrage a été composé pour Vérard ou tout autre imprimeur en vue d'un succès de librairie. La prétendue *requeste* de Philippe le Bel pouvait servir à ce succès et couvrir certaines hardiesses que je vous signalerai.

Quand même vous adopteriez mon hypothèse, ce qui lui donnerait une certitude qu'elle n'a pas, je pense tout de même que l'article devrait trouver place dans le volume de l'*Histoire littéraire* en cours de publication. On ne comprendrait pas comment nous omettons un livre si unanimement rapporté au règne de Philippe le Bel.

Il y a, d'ailleurs, à discuter la question de Simon de Compiègne et de maître Aignan, auteurs de date fort incertaine il est vrai, mais dont il est temps que nous parlions.

Mon article sera complètement rédigé dans quelques jours, sauf à être entièrement modifié (1). A la séance de vendredi prochain, demandez à M. Haureau s'il veut que je le lui envoie. Nous ferons notre révision sur les placards. Si cependant vous augurez que vous ne viendrez pas à mon avis, comme sûrement alors j'irai au vôtre, il vaudrait mieux attendre pour composer l'article. Je reviendrai à Paris dans les premiers jours d'octobre.

Nous allons tous très bien, petits et grands. Tous vous envoient leurs meilleurs compliments. Présentez mes respects à Mme Paris, et croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

(1) Article paru dans l'*Histoire littéraire de la France* sous le titre : *Le livre des secrets aux philosophes ou Dialogue de Placide et Timéo* (tome XXX).

750

A Adrien Barbier de Meynard

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
10 juillet 1887

Cher ami,

Ce que vous me dites de la séance de la commission des travaux littéraires de vendredi dernier m'attriste vivement. On a été tout à fait injuste pour Berger. La faute de la maladresse commise à l'Imprimerie est tout entière le fait de M. Wallon. Il faut que ce dernier n'ait pas lu ma lettre intégralement, car j'y répondais de la manière la plus précise à deux ou trois points sur lesquels il s'est donné le facile plaisir de triompher. J'envoie une copie de ladite lettre à M. Berger et je le prie de vous en donner connaissance.

Le *Corpus* (1) m'a procuré de bien vives jouissances, car j'étais sûr en y travaillant de travailler pour le vrai. On a réussi à m'empoisonner ce plaisir. Les attaques causées par de grands dissentiments philosophiques ou scientifiques ne m'ont jamais atteint. Je l'avoue, on a su trouver le défaut de la cuirasse. Les taquineries du petit esprit mesquin me trouvent désarmé.

Je ne donnerai pas ma démission avant octobre. Je veux me justifier devant la commission des travaux littéraires. Inutile de dire que je pousserai la condescendance jusqu'au terme le plus extrême. Mais il ne dépend pas de moi de réduire le prix de l'Imprimerie nationale ; ceux de Dujardin ne peuvent guère être diminués ; les indemnités des auxiliaires sont au minimum ; la rétribution par feuille tirée allouée aux commissaires est main-

(1) Il s'agit ici du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Renan, rapporteur de la commission, en avait proposé la publication à l'Académie le 26 janvier 1867. Le tome I, 1re partie, parut en 1881 avec une préface de Renan en latin. Quelques mois avant la lettre à Barbier de Meynard, la 4e livraison de la 1re partie avait été présentée par Renan à l'Académie (20 mai 1887).

tenant celle qui est allouée pour tous les travaux de l'Académie. J'espère au moins qu'on ne m'accusera pas d'avoir cherché dans le *Corpus* une spéculation de libraire. Cent francs par feuille (planches comprises) ! Et quelles feuilles !

Resterait le parti de ralentir la publication. Je ne tremperai jamais dans cette faute. Le grand défaut de nos collections est justement l'extrême lenteur avec laquelle elles paraissent. Ce qu'on dit de nos prétendues difficultés financières vient de ce qu'on détourne les fonds de l'Académie pour d'autres Académies ou pour les besoins généraux de l'Institut. Et notre grand fonds d'économies de 80 000 francs ! Qu'en fait-on ? Encourager l'Institut Pasteur est très bien, mais avant tout il serait bien de ne pas entraver les travaux de l'Académie.

Tout cela m'attriste beaucoup, c'est une des choses de ma vie qui m'ont fait le plus de peine. L'estime de quelques amis de la science tels que vous me console.

Présentez mes respects à M^me^ de Meynard, et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

751

A Gaston Paris

Rosmapamon, 17 juillet 1887

Cher ami,

La chose est claire : *Placide et Timeo* sont du temps de Philippe le Bel (1) et deviennent alors un vrai joyau de la littérature de ce temps ; car les idées en sont singulièrement avancées. C'est bien l'ouvrage d'un laïque, ne sachant pas le latin ou le sachant à peine, comme Raymond Lulle, Pierre Du Bois. Le titre *Cuer de philosophie* se trouve-t-il dans le catalogue de Charles V ? Sinon, j'inclinerais à croire que c'est Vérard ou tout autre éditeur du temps de Louis XII, qui aura groupé cet ensemble

(1) Voir lettre du 4 juillet 1887.

incohérent. Enfin, nous causerons de cela à Paris, en octobre.

La mort de ce pauvre Caro m'a fait penser tout de suite à mon idée fixe, c'est que vous soyez le plus tôt possible de l'Académie française. Ma voix est à vous, cher ami. Si Deschanel se présentait, je devrais à nos vieux souvenirs de *La Liberté de penser* de lui réserver ma première voix ; mais sûrement cela ne vous fera pas grand tort ; car il n'ira pas jusqu'au scrutin. Je pense même qu'il ne se présentera pas. C'est vous qu'il nous faut ; nous vous aurons.

Nous sommes un peu éprouvés. Nos petits ont la coqueluche ; j'ai beaucoup souffert hier et avant-hier ; un mauvais vent souffle. Cependant je me sens de la vie encore. Mon premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël* paraîtra bien, je crois, en octobre, comme je me l'étais proposé. Nous vous remercions bien, cher ami, de ce que vous avez fait pour Psichari. Il en est très heureux, et nous par conséquent aussi. Quel dommage que vous ne puissiez venir nous voir cette année ! Présentez nos meilleurs compliments à M^me^ Paris, et croyez, cher ami, à ma plus vive amitié

E. RENAN

752

A Michel Amari

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
25 août 1887

Mon cher ami,

Je reçois votre bonne lettre sur les bords de nos mers hyperborées. Je serai de retour à Paris le 10 octobre, et alors je présenterai à l'Académie votre précieux volume (1). Recevez d'avance mes remerciements.

Nous avons trouvé ici un petit coin, où nous passons l'été fort paisiblement. Si nos trois petits-enfants n'avaient

(1) *Biblioteca arabo-sicula*, présenté le 28 octobre 1887.

pas eu à la fois la coqueluche (fléau horrible !), nous pourrions dire que notre saison a été assez bonne. Mon premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël* paraîtra en octobre prochain et presque tout l'ouvrage est esquissé.

Ainsi nos tâches avancent à tous deux. Nous avons bien travaillé, mon cher Amari, nous avons le droit d'être contents de notre vie. Présentez mes devoirs à M^me^ Amari et à mesdemoiselles vos filles et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

Ma femme me charge de transmettre à ces dames ses plus affectueux compliments.

753

Au D^r^ Suquet

Rosmapamon, près Perros-Guirec
(Côtes-du-Nord)
[1887]

Oh ! la bonne nouvelle, très cher ami ! Nous vous verrons, nous vous aurons ! Je vous jure que nos froides et vertes côtes vous guériront. Nous sommes ici jusque vers le 10 octobre. Quand votre itinéraire sera fixé, nous réglerons le point où Ary ira au-devant de vous. C'est une véritable fête pour nous tous. Nos enfants sont tous ici ; je ne peux vous dire quelle a été leur joie au reçu de votre chère lettre. On est ici extrêmement tranquille ; voilà de bien bons jours que nous allons nous donner les uns aux autres.

Je n'ai pas ici sous les yeux le réseau des chemins de fer. Il me semble probable que vous voudrez passer par Paris. De Paris à Lannion, c'est douze heures de chemin de fer. De Lannion ici, c'est une heure de voiture. Considérez, je le répète, notre cher Ary comme étant à votre service. Il ira vous rejoindre où vous voudrez, quand vous voudrez.

Nous sommes très bien, sauf le petit Ernest, qui a en ce moment une petite crise, de caractère indécis, mais qui,

nous le croyons, ne dépassera pas la gravité d'une maladie d'enfant. Cela nous occupe, nous préoccupe, mais on nous assure qu'il n'y a nul danger. Je suis bien, je travaille beaucoup sans nulle fatigue.

Dès que vous serez à Marseille ou à Royat, écrivez-nous pour nous dire quand vous nous arriverez. Nous ne bougeons pas d'ici. Votre chambre vous attend.

Venez le plus tôt possible. En Bretagne, le temps se gâte assez vite. Quand viendront les nuages et les brumes d'automne, nous regagnerons Paris tous ensemble. Oh ! la bonne année que celle-ci ! Nous sommes tous ravis d'avance de cette douce perspective. Croyez à la vive tendresse de tous.

E. RENAN

754

A Philippe Berger (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord)
[été 1887]

Cher Monsieur Berger,

Pardonnez-moi mon importunité. Ayez la bonté de prendre le *Platon* de Didot et de chercher à l'Index les passages où il est question de Zoroastre. Il n'y en a qu'un, je crois, dans le premier *Alcibiade*. Donnez-moi l'indication exacte si vous avez cette bonté.

Pardon, croyez à ma vive amitié

E. RENAN

Je trouve aussi, d'après Diogène Laërte (18), qu'Aristote avait parlé de Zoroastre dans un livre perdu. Vérifiez-moi également ce passage incorrectement allégué.

(1) (Bibl. de l'Institut.)

755

A M. Vallier (1)

Rosmapamon, 27 septembre 1887

Cher Monsieur Vallier,

Voici une recherche que je n'oserais pas vous demander si je n'avais déjà expérimenté votre rare sagacité à faire ces sortes de vérifications.

Il s'agit de la dernière note et de la dernière phrase du volume, de cette singularité en vertu de laquelle le passage de *Job* sur la résurrection a pu être rapporté à David. Je voudrais citer une autorité à cet égard. Mes souvenirs se rapportent à un article de M. Paulin Paris sur Guyard des Moulins, traducteur de la Bible en français au XIII^e^ siècle, dans lequel est expressément énoncée cette division de la Bible en David, Salomon, Apostolus, etc., où le *Livre de Job* est placé à la suite du Psautier, dans la catégorie David.

L'article de Paulin Paris se trouve dans le tome XXVI, ou à peu près, de l'*Histoire littéraire de la France*. Une table placée à la fin des volumes rend la recherche des articles facile. Si ce n'est pas le tome XXVI, c'est le tome XXV ou XXVII.

Ayez donc la bonté, cher Monsieur Vallier, d'aller à la Bibliothèque nationale ou à la Bibliothèque de l'Institut ; de demander les trois volumes précités et d'y faire la petite recherche susdite. L'article de Paulin Paris n'est pas long. Ayez la bonté de le parcourir. Vous y trouverez vite le passage que j'ai en vue, où il parle de la division adoptée par Guyard des Moulins et d'autres traducteurs français du moyen âge : Moses, David, Salomon, etc. Ayez la bonté de copier les quelques lignes qui se rapportent à cela, et de me donner l'indication du tome et de la page.

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

Si besoin était, M. Léopold Delisle, à la Bibliothèque nationale, vous faciliterait la recherche. A la Bibliothèque de l'Institut, M. Tardieu ou M. Lalanne vous permettraient aussi, je crois, quoique la Bibliothèque soit en vacances, de consulter les volumes en question.

Pardonnez-moi, cher Monsieur Vallier, d'abuser de vous de la sorte. Vous m'y avez autorisé par votre rare complaisance et engagé par la manière excellente dont vous me fites, l'an dernier, quelques recherches.

Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

756

A Anatole France (1)

Paris, le 22 octobre 1887

Ah ! mon cher ami, qu'on est heureux d'être lu par vous, si intelligent, si bienveillant ! Votre article de ce soir m'a ravi (2). Calmann m'a promis de vous envoyer un exemplaire en feuilles dès qu'il y en aura de présentables.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

(1) (Bibliothèque nationale, fonds Jacques Lion.)

(2) *M. Ernest Renan, historien d'Israël, Le Temps*, 23 octobre 1887. L'article débute ainsi : « M. Renan nous donnera la semaine prochaine le tome Ier d'une *Histoire d'Israël...* »

757

A Édouard Pailleron (1)

Paris, 21 novembre [1887]

Oh ! la jolie pièce que vous avez faite, mon ami ! Quelle charmante soirée vous nous avez fait passer ! Transmettez mes remerciements à Mme Pailleron qui nous a envoyé le billet et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

(1) Communiquée par Mme M.-L. Pailleron. Il s'agit de *La Souris*, représentée le 9 novembre 1887.

758

A la princesse Mathilde

Paris, 22 novembre 1887

Chère princesse,

Quelle histoire, juste ciel ! Harrisse vient de me raconter ! Il paraît que je ne sais quelle phrase de mon *Histoire d'Israël* vous a déplu, vous a fait croire que je mettais Napoléon parmi les scélérats (2). Je proteste de toutes mes forces. Napoléon, je l'ai toujours dit, est un des quatre ou cinq grands hommes de l'histoire. Il a accompli son œuvre extraordinaire avec le minimum de crimes que la pauvre humanité exige pour les grandes réussites. Que si maintenant il faut soutenir que c'était un petit saint, une âme délicate, un homme exquis, oh ! je n'en suis plus, pas plus que je n'étais avec mon ami Taine, quand il soutenait que c'était un saligaud.

(2) La phrase incriminée se trouve dans la Préface du tome I de l'*Histoire du peuple d'Israël* (O. C. VI, 17) : « Un grand homme est constitué par ses défauts autant que par ses qualités. Ces brusqueries, ces duretés, qui choquent à si bon droit mon ami M. Taine, dans Napoléon, étaient une partie de sa force. »

De la hauteur où il faut se placer pour écrire l'histoire, on ne voit pas ces mièvreries-là. Je suis confondu que le prince Napoléon se soit aheurté à un pareil enfantillage. Croyez-moi, chère princesse, je suis pour vous et pour le prince un véritable ami. Je ne cherche qu'à être content de moi-même. Certes, je voudrais que ceux qui m'aiment fussent aussi contents de moi. Si Votre Altesse voulait m'indiquer un moment où je pourrais lui expliquer tout cela, je suis sûr que je sortirais avec mon pardon.

Je prie Votre Altesse de croire à mes sentiments les plus affectueusement respectueux

E. RENAN

759

A S. M. la reine
Elisabeth de Roumanie (1)

Paris, le 16 décembre 1887

Madame,

Quelle faveur Votre Majesté m'a faite en voulant bien disposer pour moi d'un exemplaire de ce précieux petit livre, plein de pensées si élevées, si exquises, rendues en une langue si charmante ! Je l'ai lu avec un plaisir extrême et je remercie vivement Votre Majesté des heures délicieuses qu'elle m'a fait passer. Notre langue n'a jamais été maniée avec plus de bonheur. Nous sommes heureux d'entendre de si nobles paroles françaises émaner de la gracieuse souveraine qui préside si dignement aux destinées d'une jeune nation.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être son très humble et très obéissant serviteur

E. RENAN

(1) Lettre communiquée par Abel Lefranc.

760

A Émile Bergerat

Paris, 29 février 1888

Cher Monsieur,

Je suis bien touché de votre aimable pensée. J'aurais fort aimé dans un autre temps à faire ce que vous avez la bonté de désirer. Mais hélas ! Je vieillis, et je veux finir mon *Israël*. Je ne connais plus de boulevardiers qu'Isaïe et Jérémie. Le commerce de ce dernier m'a rendu misanthrope, pessimiste. Et puis, j'en suis à compter mes heures ; car je veux finir *Israël*. Les noms que vous me citez me touchent fort. Croyez à mes regrets et à mes sentiments très affectueusement dévoués

E. RENAN

761

A Léon Dumuys

Paris, 20 mars 1888

Monsieur,

Une indisposition prolongée et le désir que j'avais de communiquer le curieux texte dont vous m'avez envoyé l'estampage et la photographie aux savants les plus compétents en la matière m'ont mis un peu en retard pour vous répondre. Veuillez agréer mes excuses et mes regrets.

L'inscription hébraïque en question ne présente aucune difficulté (1). Elle est conçue dans les formules ordinaires du XIII^e^ siècle. Il n'y manque aucune partie ; seulement, la première ligne a disparu presque entière. Elle était remplie

(1) Cette inscription funéraire trouvée à Orléans fut présentée par Renan à l'Académie le 28 mars 1888. La lettre à Léon Dumuys a paru dans le *Bull. de la Soc. archéol. de l'Orléanais* en 1888.

par les formules initiales et honorifiques que les nombreuses inscriptions qui restent de ce temps permettent de rétablir à peu près.

Voici la transcription du monument :

1. « (Ci-gît notre maître Rabbi).
2. « Baruch, fils de Rabbeim Juda.
3. « De Mieux qui est parti pour le jardin
4. « d'Eden, le lundi de la section de *Mischpatim*
5. « de l'année 53 du comput du millésime
6. « sixième (Que son âme repose dans la terre des vivants). »

Cette interprétation n'offre absolument aucun doute. M. Joseph Derenbourg et M. Neubauer, à qui j'ai communiqué le document, sont complètement d'accord pour la supputation de la date. Le lundi de la semaine où on lisait à la synagogue la parascha *Mischpatim* répond au 2 février. Les synagogues de France étaient encore, en ce moment, très florissantes. Les grandes expulsions de juifs eurent lieu dans les premières années du XIVe siècle. Les cimetières des communautés proscrites durent se trouver alors à l'abandon. A partir de 1310 ou 1315, la pierre a pu être réemployée.

Quelle est la localité dont Rabbi Baruch, ou son père Juda, portait le nom comme une sorte de nom de famille à la façon des juifs de tous les temps ? La transcription à laquelle on est conduit serait *Mieux* ou *Meyeux*, ou *Meyoux* ; peut-être *Muis*, qui me rappelle le nom d'un de mes prédécesseurs au Collège de France, le célèbre Muis, qui était d'Orléans. M. Neubauer, qui connaît si à fond la géographie rabbinique de la France, n'a jamais rencontré cette forme ; il songerait à Meaux. Mais il s'objecte à lui-même une forme bien plus complète que l'on possède pour la transcription du nom de cette dernière ville. M. Neubauer m'affirme n'avoir jamais rencontré la transcription hébraïque du nom de Meung, ce qui est singulier. Mais j'ai peine à croire que les anciennes consonnes du nom de cette ville se fussent à ce point oblitérées. J'incline pour *Muis*, si, comme je le crois, vous possédez près d'Orléans quelque localité de ce nom.

L'inscription est remarquablement bien gravée avec les

enjolivements de lettres qui étaient alors à la mode. Elle atteste une communauté nombreuse et florissante. Vous trouverez beaucoup de faits de détail sur les juifs d'Orléans dans le grand travail sur les rabbins français inséré au tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France*. D'autres paraîtront dans un travail analogue qui fera partie d'un des prochains volumes.

Vous voyez, Monsieur, combien l'attention que vous avez donnée à ce monument était justifiée. C'est à vous qu'il appartient d'en tirer les conséquences archéologiques au sujet de la bâtisse où la pierre a été employée. En toute hypothèse, considérez la date du 2 février 1293 comme un point absolument fixe. Je vois, du reste, par votre lettre, que les savants auxquels l'inscription fut d'abord communiquée étaient arrivés au même résultat.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

762

A Camille Doucet

Paris, 22 mars 1888

Mon cher ami,

Je ne suis réellement pas présentable. Je n'irai pas à la commission. J'ai d'ailleurs vu hier notre ami Taine, et, en présence des ouvrages assez nombreux qui se présentent déjà pour partager un si petit prix, je crois que la vie d'Akbar, tout estimable qu'elle est, vu surtout qu'elle a paru à l'étranger, peut être mise de côté.

Si j'eusse été présent à la séance, j'aurais insisté sur l'inconvénient grave qu'il y aurait, je crois, à couronner la traduction de l'ouvrage de Sybel. Quoi que l'on en dise, c'est toujours bien l'ouvrage traduit que l'on couronne, ou

bien il faudrait dans le rapport faire des distinctions entre l'ouvrage et la traduction, ce qui serait fâcheux. Sybel est trop injuste pour la France. Je voudrais bien savoir si jamais à Berlin on couronnerait un ouvrage fait dans le sens français, comme l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* de M. Thiers. Je crois que l'Académie française est obligée d'être un peu patriote, sans acception de parti.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

763

A Moriz Carrière (1)

28 mars 1888

Cher Monsieur,

Votre belle lettre, insérée dans la *Deutsche Revue*, m'a vivement touché. Il y a si longtemps que nous n'avions reçu d'Allemagne des paroles de paix et de sympathie ! Quelques appels que j'avais adressés dans ce sens, il y a quelques années, ne m'avaient valu que des réponses ironiques. Il est dans la nature du victorieux de croire la victoire éternelle et de rejeter sans les lire les observations du vaincu. Cela nous rend d'autant plus précieuses, cher Monsieur, les bonnes paroles que vous nous adressez. J'ai vingt fois dit ce que je dois à l'Allemagne. Avant comme après 70, l'alliance de la France et de l'Allemagne a toujours été notre rêve. L'action commune des deux nations les plus éclairées du monde me paraît nécessaire à l'œuvre générale de l'humanité, et les forces réunies de ces deux grandes masses civilisées ne me semblent pas de trop pour

(1) Cette lettre à Moriz Carrière, esthéticien allemand, est une réponse à une lettre de Moriz Carrière à Renan parue dans la *Deutsche Revue* (avril 1888) sous le titre : *Devoirs civilisateurs de la France et de l'Allemagne. Une lettre de paix à Ernest Renan.* La réponse de Renan ne fut pas insérée. La date de cette réponse prouve que Moriz Carrière avait communiqué sa lettre à Renan avant qu'elle fût publiée.

résister à la haine des lumières qui a encore des foyers redoutables en certaines parties de l'Europe et repousser une jeune barbarie venue de l'Est, laquelle ne sera sans danger que si elle trouve toujours devant elle une Europe unie et ferme en ses principes libéraux. La grande culture dont l'Allemagne rationnelle a élevé le drapeau depuis 125 ans ne se suffit pas à elle-même ; il y faut, j'en suis sûr, la collaboration de la France. L'état intellectuel et moral du monde n'a été si médiocre depuis 18 ou 20 ans que parce que l'accord de nos deux races qui est la condition du progrès humain a été profondément troublé. Bénie sera l'heure où cette grande rupture d'harmonie cessera. Vous semblez croire que cette heure est proche... puissiez-vous avoir raison ! Voici pourtant quelques motifs pour lesquels nous hésitons à laisser un libre cours à notre joie.

Ce que nous croyons savoir de l'esprit libéral du nouvel empereur d'Allemagne et des hautes aspirations éclairées de la personne admirable qu'un sort privilégié lui a donné pour compagne serait bien de nature en effet à encourager les prévisions les plus optimistes. Si l'accession au trône de l'empereur Frédéric III se faisait dans les conditions ordinaires, si l'on pouvait croire que nous sommes à l'aurore d'un règne durable, croyez bien que nous n'attacherions pas d'importance à quelques paroles écrites d'avance, qui ne pourraient manquer dans des déclarations officielles. Ce n'est point par des transformations subites, c'est par une marche lente, opérant sous la pression des nécessités du temps, que nous aurions espéré voir s'accomplir le programme de nos rêves. Huit, dix ans peut-être et de graves événements eussent été sans doute nécessaires pour convaincre l'Allemagne qu'elle n'a aucun intérêt à détenir un grand pays malgré lui. Dix ans sont bien peu de chose et toujours nous aurions compté sur l'action d'une pensée bienveillante, pacifique et compatissante, au cœur même de cette grande conscience allemande qui gouverne à l'heure qu'il est les intérêts les plus précieux de l'humanité.

Mais vous savez, cher Monsieur, bâtir sur le terrain de telles illusions serait bâtir sur le sable. Le règne qui pour l'accomplissement de nos pieuses chimères devrait être

au moins d'un quart de siècle sera peut-être de quelques semaines. Le règne d'un moment aura-t-il une influence durable sur le règne qui suivra ? rien n'autorise à le croire. Nous craignons donc qu'il ne faille voir qu'un épisode douloureux dans le touchant spectacle qui tient l'Europe attentive. Nous nous bornons à dire : « *Sunt lacrimae rerum et mentem mortalia tangunt.* »

Quel serait, cher Monsieur, l'ordre d'idées où il conviendrait d'entrer, si vraiment des changements dans la situation réciproque de l'Allemagne et de la France se laissaient entrevoir ? Pour ceux qui, comme moi, jugent la question d'après un sentiment d'amour et de pitié pour les hommes bien plus que par les prétendues règles des diplomates, le problème est d'une extrême simplicité. Les motifs d'amour-propre et de vanité blessée sont dénués de sens pour une âme élevée ; une seule voix reste perçante, dominante, supérieure aux mille considérations en sens contraire de la politique et de l'intérêt : c'est la voix de l'Alsace et de Metz, nous répétant à diverses reprises et d'une manière claire que c'est malgré elles qu'elles subissent le régime qui leur a été imposé par le traité de Francfort. La France a dépensé des flots de sang pour secourir des peuples envers lesquels elle n'avait nulle obligation, mais qu'elle envisageait comme injustement soumis à une domination contre laquelle ils protestaient. Comment voulez-vous qu'elle soit insensible quand de pareils cris de détresse lui sont adressés par des provinces sœurs qui, il y a quelques années, faisaient corps avec elle, et qui, maintenant, tendent les mains vers elle ?

Remarquez bien que nous ne disons pas, comme beaucoup de patriotes peu philosophes : « L'Alsace appartient à la France, donc la France doit songer avant tout à la reprendre. » Non, l'Alsace n'appartient pas à la France, mais elle n'appartient pas non plus à l'Allemagne. L'Alsace appartient à elle-même. Notre devoir à nous autres Français est de lui rendre la disposition d'elle-même. Pour cela, une neutralisation provisoire est nécessaire. Si, au bout d'une telle épreuve, l'Alsace déclare qu'elle veut être française, elle sera sûrement la bienvenue ; si elle déclare

qu'elle veut être allemande, rien de mieux ; si elle veut rester autonome ou s'adjoindre à la confédération helvétique, rien de mieux encore. Nous ne sommes obligés qu'à une seule chose, c'est que la violence qui a été infligée à une portion de nous-mêmes soit réparée, c'est que l'acte d'abandon que nous avons été obligés de faire dans un moment de nécessité absolue ne pèse pas sur nous comme un reproche sanglant. Des naufragés qui n'avaient plus qu'un radeau pour se sauver ont été obligés de laisser une partie de leurs compagnons sur un îlot désert ; leur premier devoir n'est-il pas de songer avant tout aux camarades qu'ils ont été obligés d'abandonner ?

Ce qui fait la nationalité moderne, ce n'est ni la langue, ni la race, ni la religion, c'est la volonté de vivre ensemble, prouvée par des actes suivis. Nous croyons le développement de la civilisation compromis si les nationalités s'arrogent le privilège des dynasties, si les nations peuvent, comme autrefois les dynasties, s'adjuger, sans les consulter, [les peuples] sur lesquels elles croient avoir des droits. Il est aussi mal de persécuter un pays dans sa langue et dans ses sympathies nationales que dans sa religion. La méconnaissance de ce principe entraînera, nous le croyons, des malheurs incalculables.

La figure du monde passe si vite que ce qui paraissait à un certain jour impossible peut bien vite après devenir un principe secourable et accepté de tous. Votre lettre d'un caractère si élevé prouve que la grande conscience allemande du temps de Herder et de Gœthe vit encore. Vous avez raison de croire que beaucoup d'âmes dans le monde, désabusées sur bien des choses, n'ont plus qu'un désir, celui de voir consolidée après elles cette œuvre de la raison humaine, fruit de tant de larmes, et que tant de passions aveugles menacent en sens opposés. Les vrais croyants de notre siècle entrevoyaient comme une chance hautement favorable à leurs vœux que, pendant des années, deux créatures excellentes, assujetties autant que l'on voudra aux exigences nationales, mais en communion générale avec le bien général de l'humanité, eussent présidé aux destinées du premier empire du monde. *Dis aliter visum.*

Vous nous assurez que, malgré tout, il faut espérer en l'avenir. Puissiez-vous avoir raison ! Croyez, en tout cas, que nous avons été profondément émus de vos bonnes paroles. Ce brin d'olivier nous arrivant par-dessus les eaux du déluge nous a fort réjouis dans notre arche, d'où, je vous assure, il nous tarde bien de sortir. Croyez à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

764

A Tullo Massarani

Paris, 4 avril 1888,
Collège de France

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir ces belles pages (1), pleines d'un si noble et si haut sentiment ; elles répondent entièrement à ma propre opinion. La rupture entre la France et l'Italie serait le dernier des malheurs. Pour moi, je n'y puis croire. Je me dis sans cesse : « Non ! c'est trop horrible ; cela n'arrivera pas ! » Ces divisions sont entretenues par les politiciens et les marchands ; je ne puis croire qu'il dépende de haines basses et intéressées de brouiller ensemble deux grandes nations qui s'estiment et qui s'aiment.

Que vous avez fait une bonne action, mon cher Massarani ! Comme il est à désirer que tous les hommes qui aiment le bien s'unissent pour prévenir, autant qu'il est en eux, l'affreux malheur d'une lutte nationale fratricide !

Croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour répandre vos excellents écrits et pour montrer que nous avons, de l'autre côté des monts, des amis ardents, éclairés et sincères. Dites bien à nos amis que rien ne serait plus

(1) Un article de M. Massarani, sénateur du royaume d'Italie, dans la *Revue internationale* du 25 mars.

faux que de juger de l'opinion réelle par le langage étourdi des journaux. Continuez de nous défendre et de soutenir la bonne cause que vous avez prise en main.

Si je peux, au mois de juin, j'irai encore une fois en Italie, à propos du huit centième anniversaire de la fondation de l'université de Bologne ; et j'espère que j'aurai ainsi le plaisir de vous serrer la main. Mais ma santé, en ce moment, est fort ébranlée. Ce vilain printemps m'a donné une douleur violente et persistante au bras droit ; et c'est pour cela que cette lettre vous est écrite de la main de mon fils, qui vous envoie ses meilleurs compliments et souvenirs.

Merci encore une fois de la joie que vous m'avez faite par vos paroles éloquentes, et croyez bien, mon cher Massarani, à ma vive et tendre affection

E. RENAN

765

A Camille Doucet

Paris, 5 avril 1888

Cher confrère et ami,

Cette bourrasque prolonge mes maux d'une manière inouïe. Je ne puis encore aller à l'Académie aujourd'hui. Excusez-moi auprès de la commission du prix Langlois. J'ai dit mon avis sur l'opportunité de couronner la traduction de Sybel. Quant à la traduction de l'histoire d'Akbar, je crois qu'il serait juste qu'elle eût quelque chose après la traduction de la relation espagnole. L'histoire d'Akbar, au point de vue philosophique, est d'un rare intérêt ; par un phénomène étrange, l'Inde musulmane, qui présente un si affreux tableau de démoralisation, a eu au XVI^e^ siècle trois empereurs philosophes, trois Marc-Aurèle, qui forment une exception éclatante dans le sein de l'islamisme. Le comte de Noër (1), l'auteur de l'ouvrage, était une personnalité très attachante, il était le dernier des Augustenbourg

(1) Voir lettre du 12 septembre 1876 à Charles Ritter.

dépouillés par les révolutions, qui, de nos jours, ont changé le sort du Holstein. Il se consolait par l'étude, par les voyages. Sa mort prématurée a fort attristé ses amis, nombreux en France, car notre pays était devenu son pays d'adoption. La traduction faite par M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté protestante de Paris, est un travail fort estimable. Notre savant confrère, M. Alfred Maury, y a joint une introduction excellente. Je crois donc ce livre tout à fait digne d'une récompense ; on pourrait lui donner un second prix, après le travail de M. de Heredia.

Croyez, cher confrère et ami, à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

766

A Ernest Havet

Paris, 23 avril 1888

Cher ami,

J'aurais voulu aller vous serrer la main dans votre douleur. Mon état est encore si chancelant que je ne le puis. Croyez à ma profonde sympathie. M^me^ Havet était une personne si accomplie que je n'essaierai pas de vous consoler. Quel sort est le nôtre ! Nous en aller ainsi par lambeaux, voir tomber les plus chères parties de notre être, avant de disparaître nous-mêmes !

Croyez, cher confrère et ami, à mes plus affectueux compliments

E. RENAN

767

A M^me^ X... (1)

Paris, 25 avril 1888

Chère Madame,

M. France dit si admirablement les vers que quand il récita l'autre jour la pièce de M^me^ Desbordes-Valmore, je trouvai cette pièce charmante. Aujourd'hui que vous avez la bonté de m'en envoyer une copie de votre main, je la trouve plus adorable encore. J'ai quelquefois l'idée de mettre cette pièce tout à fait exquise dans un volume de *Prières* que je rêverais de faire en vue d'une religion *laïque*, qui n'aura pas, je crois, beaucoup de sectaires. Je pense qu'il faudrait supprimer la dernière strophe, très belle pourtant, mais qui renferme une grosse faute de français et aussi peut-être une confidence trop intime. Vous me direz un jour ce que je dois faire à cet égard.

Permettez-moi de baiser en esprit la main qui a copié ces beaux vers et veuillez agréer l'assurance respectueuse de mes plus vifs remerciements

E. RENAN

(1) (Coll. Arthur Meyer.) Les poésies de Marceline Desbordes-Valmore, publiées par Lacaussade en 1886 (3 vol.), contiennent 355 pièces. Toutes les pièces ayant un caractère intime ont été éliminées ou tronquées. Boyer d'Agen, en 1922, a publié un volume contenant 121 pièces inédites ou complétées. Les pièces éliminées par Lacaussade pouvaient fort bien, deux ans après la publication des poésies, courir sous le manteau dans le monde des lettres. Il pourrait donc s'agir ici d'une de ces pièces, probablement celle qui est intitulée *La première heure de l'année* (Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore, *Reliquiae*, p. 194-197). Elle correspond à la description qu'en fait Renan.

768

A Émile Deschanel

Paris, le 12 mai 1888

Mon cher ami,

Je voudrais bien causer avec vous. On avait songé à aménager l'ancien amphithéâtre Michelet en vue de votre cours, pour répondre aux nombreuses réclamations qui nous arrivent de vos auditeurs qui n'ont pu trouver place. Il y a des jours où c'est presque une émeute. Ne vous en prenez qu'à vous-même et à ce rare talent qui fait que nos vieilles salles sont pour vous si insuffisantes. Mais pour procéder à un changement, il faut naturellement que vous l'agréiez.

Mercredi, à 3 heures, à l'issue de votre cours, vous pourriez me trouver dans la salle d'attente du nº 4 où je vous attendrai. Mais si, après votre cours, vous aimez mieux garder votre liberté, vous seriez sûr de me trouver ces jours-ci au Collège, à toute heure, car je ne vois pas devant moi, avant jeudi, d'occasion de sortir.

Votre très affectionné confrère et ami

E. RENAN

769

A X... (1)

Paris, 25 mai 1888

Cher Monsieur,

Excusez l'incroyable contretemps qui m'a fait manquer hier au rendez-vous que je vous avais proposé. Trois ou quatre fois par an, je suis obligé de sortir de 10 heures à

(1) (Coll. de M. G. Smeets-Sand.)

midi ; le hasard a voulu que cette obligation soit tombée hier. Il s'agissait d'une commission importante pour l'Imprimerie nationale à laquelle je m'intéresse fort. Demain, samedi, je serai encore forcé d'y aller, et dimanche je serai dérangé aussi. Après cela, je serai fidèle à mes heures à perpétuité.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

770

A la princesse Julie

Paris, 28 mai 1888.
Collège de France

Chère princesse,

Que vous êtes bonne et que votre souvenir m'a été au cœur ! Hélas ! non, je n'irai pas cet été en Italie. Je suis encore très faible, la moindre chose m'abat et les cérémonies publiques sont particulièrement fatigantes pour moi. Ce n'est pas que j'aie dit tout à fait adieu à l'Italie. J'espère la revoir encore, à quelque mois d'octobre, et certes cette fois-là, j'irai à Mandela respirer encore cet air si frais et si pur, pour la santé et le cœur. Cette année, je suis vraiment trop atteint. La fin de ce vilain hiver a été pour moi pleine de misères qui tardent bien à me lâcher. Auriez-vous la bonté, chère princesse, de remercier bien vivement pour moi M. Hébert de la charmante pensée qu'il a eue ? Ç'aurait été pour nous une bien grande fête de passer quelques jours près de lui. J'espérais bien aussi voir le prince Napoléon, et certes, entre les motifs qui m'attiraient en Italie, le désir de m'entretenir avec ce grand esprit, l'un des premiers de notre siècle, était un des plus puissants, le principal, j'ose le dire, pour mon cœur. La privation du commerce si doux que j'avais avec cette

grande intelligence m'est infiniment pénible et plus qu'à tout autre encore, les lois d'exil me sont amères. Veuillez agréer, etc.

E. RENAN

771

Au prince Napoléon

Paris, 1er juin 1888

Monseigneur,

Je me permets de vous adresser un tirage à part d'un article de notre *Histoire littéraire*, où j'ai cherché à faire revivre un pauvre homme d'il y a six cents ans, qui s'évertua à trouver quelques mots de vérité et ne réussit que très imparfaitement (1). J'avais espéré un moment que je pourrais, en ce mois de juin, présenter mes devoirs à Votre Altesse. Si ma santé me l'avait permis, je serais allé représenter le Collège de France au centenaire de l'Université de Bologne, et sûrement, j'aurais fait tous mes efforts pour joindre quelque part Votre Altesse, et lui demander la faveur d'un de ces entretiens sur les choses divines et humaines qui m'étaient si chers autrefois. Il m'est resté, de toutes mes épreuves de l'hiver, un grand fond de fatigue ; je n'aurais pu faire face à toutes ces cérémonies de gala.

Je ne renonce cependant pas à l'espoir de voir encore l'Italie et Votre Altesse. A quelque mois d'octobre, j'irai chercher, au delà des monts, un peu de ce soleil que la Bretagne me dispense avec parcimonie, et alors, si Votre Altesse veut me le permettre, je goûterai, en dépit de ces tristes lois d'exil, le plaisir que j'avais autrefois de m'entretenir avec un des premiers esprits de mon siècle. Votre

(1) *Le livre des secrets aux philosophes ou dialogues de Placide et Timeo. Histoire littéraire de la France*, tome XXX. Voir lettre du 4 juillet 1887.

supériorité, Monseigneur, doit vous consoler des tristesses du temps présent.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

772

A M^me^ de Loynes (1)

Paris, 5 juin 1888

Charmante amie,

Vous savez quel plaisir est toujours pour moi de passer la soirée avec vous. J'accepte de bien bon cœur pour vendredi prochain, à condition cependant que le général ne sera pas des vôtres. Ma tolérance — absolue — impliquant toutes sortes de nuances, ne saurait aller avec des personnes engagées dans une action aussi intense. Je regarde le boulangisme, à l'heure qu'il est, comme tout à fait funeste à la France, comme pouvant la perdre. Impossible de dire cela au général, même avec les formes les plus adoucies. Et d'un autre côté, en ne le disant pas, je croirais manquer à mes devoirs de bon patriote.

Si donc, vendredi, le général devait être des vôtres, dites-le moi ; je ferai à ma sincérité le plus dur des sacrifices, je me priverai, ce soir-là, de dîner avec vous. S'il n'était pas du dîner, alors comptez sur moi ; nous causerons à cœur joie. Je vous apporterai votre *Vie de Jésus* avec le souvenir que vous voulez bien me permettre d'y inscrire.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) Cette lettre a fait partie de la vente Lucien Graux, 1957.

773

A Gaston Maspero

Rosmapamon, près Perros-Guirec
(Côtes-du-Nord),
9 juillet 1888

Cher ami,

On a fait, vous le savez, différents rapprochements entre le roman de Joseph dans la *Genèse* et le roman des Deux sœurs ou de Setman. Vous n'en parlez pas, je crois, dans votre *Histoire ancienne*. Ces rapprochements ne m'ont jamais paru bien décisifs. Qu'en pensez-vous ? Envoyez-moi à ce sujet quelques lignes que je puisse citer comme de vous.

Ne viendrez-vous pas, pour vous éventer un peu la tête, respirer le bon air de nos rochers de l'Ouest ? Si vous venez, ne manquez pas de passer de nos côtés ; vous y trouverez des rochers de premier choix et des amis qui seront infiniment heureux de vous recevoir ainsi que M^me^ Maspero, à qui ma femme me charge de faire parvenir ses plus affectueux compliments. Croyez, cher ami, à mes sentiments d'amitié bien dévoués

E. RENAN

774

A André Antoine (1)

15 juillet 1888

Cher Monsieur,

La pensée que vous voulez bien me communiquer, venant d'un homme de goût tel que vous êtes, me fait trop d'honneur pour que j'y puisse dire non. J'en suis infiniment flatté, je vous assure, et certes je ne nie pas que

(1) Parue dans *Le Figaro*, 9 septembre 1888. Réimprimée dans les *Mémoires* d'Antoine.

souvent je n'aie conçu certaines parties au moins de *L'Abbesse de Jouarre* comme pouvant produire une vive émotion. Voici pourtant mes objections. Médiocrement exécutée, la représentation pourrait tout à fait manquer son effet. La composition ne renferme, à vrai dire, qu'un seul rôle, celui de l'abbesse, rôle long, plein de nuances, exigeant une actrice belle et d'un jeu puissant. A défaut de ces conditions, la simple lecture de l'ouvrage vaut mieux.

Ce qui s'est passé en Italie tient à la volonté d'une seule actrice, M^me^ Duse, personne d'une grande intelligence, qui, ayant lu mon livre, se prit de goût pour le caractère de l'abbesse et voulut absolument le créer. Il paraît qu'elle y réussit d'une façon surprenante. Avez-vous quelqu'un qui pourrait se charger de cette tâche difficile ?

Je dois dire que l'expérience du petit à-propos que je fis pour l'anniversaire de Victor Hugo m'a montré que le français tel que je l'écris est pénible à retenir pour la mémoire des acteurs.

Tout se réduit à une question : Avez-vous un sujet pour le rôle de l'abbesse qui, pour une ou deux représentations, voudrait faire un si grand effort ?

Si vous donniez *L'Abbesse* je voudrais qu'elle fût représentée complète, telle qu'elle est imprimée avec ses cinq actes. Je reconnais qu'il est tout à fait contraire aux habitudes du théâtre de prolonger de deux actes une composition dont la partie culminante est au troisième acte ; mais ma pensée est absolument incomplète sans ces deux derniers actes. Ils les omettent à peu près en Italie, mais j'ai peine à me figurer que l'action générale, avec cette suppression, ne soit pas tout à fait boiteuse.

Réfléchissez encore, cher Monsieur, votre entreprise est si honorable, l'expérience littéraire que vous vous proposez pourrait être si intéressante que je m'y prêterai de grand cœur. Mais le succès me paraît douteux. Réfléchissez, calculez vos moyens.

Je ne serai de retour à Paris que vers le 10 octobre. Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

775

A Anatole France (1)

Rosmapamon, près Perros-Guirec
(Côtes-du-Nord),
29 juillet 1888

Cher Monsieur France,

Avec quelle joie nous avons lu ici, dans notre désert, votre charmant article. Merci d'avoir si bien compris mon *Abbesse* (2). Certes, les critiques qui l'accueillirent sont la chose du monde qui m'a le plus surpris et qui m'a le mieux fait comprendre combien, en fait d'habitudes littéraires, je suis peu Français. Je conçois l'amour comme quelque chose de religieux et de grave, imposant de grands devoirs et assujetti à des règles sévères. J'y vois une sorte de communion avec l'univers, un moment où nous entendons la voix suprême de la nature, en tout cas l'heure de sa vie passagère où l'homme est le meilleur. Jugez de mon étonnement quand on m'apprit que j'avais fait un livre obscène, une haute inconvenance ! Enfin, vous m'avez vengé ; je suis fier qu'une telle erreur ait été redressée par un esprit comme le vôtre.

Nous vivons ici dans une paix profonde. Quelle joie vous nous feriez, si vous vouliez bien venir voir nos îles et nos rochers ! C'est douze heures de chemin de fer, et vous trouveriez ici des amis qui seraient si heureux de vous recevoir ! Veuillez présenter à M^me^ France l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus élevés. Croyez à mon amitié la plus sincère et la plus dévouée

E. RENAN

(1) Lettre publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* par Claude Pichois, janvier-mars 1958. (Coll. François Michel.)

(2) L'article d'Anatole France dans *Le Temps* (postdaté) porte la date du 29 juillet ; il est intitulé : *L'amour en prison, à propos de la nouvelle publication de M. Renan : Drames philosophiques comprenant Caliban, l'eau de Jouvence, le Prêtre de Némi, l'Abbesse de Jouarre.*

776

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 29 juillet 1888

Mon cher Luzel,

Certes, dans la mesure où je peux disposer de moi par avance, vu ma santé si capricieuse, je suis tout à M. Le Braz. Qu'il vienne me voir ici ; nous tâcherons de combiner quelque chose de bon pour la mémoire de Brizeux. Tous les jours me sont également commodes. Je tâcherai bien d'être à Lorient le 19. Cependant ces cérémonies où il faut payer de sa personne me fatiguent beaucoup. C'est pour cela que je n'ai pas été à Bologne, où mes fonctions m'appelaient. Enfin, je ferai bien mon possible, je vous assure ; et le désir de me trouver avec vous à cette fête ne sera pas un des moindres motifs qui m'attireront.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

777

A Jules Simon (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
27 août 1888

Mon cher ami,

Je reçois une très aimable invitation de M. Le Fur, maire de Pontivy, pour l'inauguration du 9 septembre (2). Le plaisir de me trouver à côté de vous, là et à Lorient, me tente fort, je l'avoue ; j'irai peut-être, mais à une condition, c'est que vous me promettrez qu'aux deux cérémonies

(1) Collection de Mme Delorme-Jules Simon.
(2) Il s'agit de l'inauguration de la statue de Brizeux. A Lorient, Renan prononça un discours. Voir O. C., II, 984.

vous porterez le poids du jour ; si bien que je n'aurai qu'à vous applaudir et à vous écouter. Vous savez combien j'ai vieilli depuis quelques années ; ma voix s'est tout à fait affaiblie ; pour bien faire, je devrais rester tranquille au milieu de nos rochers de Perros. Cette petite excursion, pourtant, me sourirait ; mais il faut que je sois sûr que vous ferez tous les discours, que vous serez tout, absolument tout.

Et voici maintenant une autre prière. Il faut que vous veniez vous reposer de vos succès oratoires dans notre désert de Rosmapamon. A Lannion, vous trouverez une voiture qui, en une heure vous portera à notre petite maison, où nous serions si heureux, ma femme et moi, de vous offrir une modeste, mais bien cordiale hospitalité. Vous viendrez, n'est-ce pas, cher ami ? Ce sera pour nous une très grande joie. Si nous nous trouvons à Pontivy et à Lorient, je vous ramènerai avec moi. Si je ne vais pas, c'est que mes forces m'auront trahi, et vous ne voudrez pas passer à côté de votre pauvre confrère infirme, sans venir le voir.

Croyez, cher ami, à ma vive et bien sincère affection.

E. RENAN

778

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 29 août 1888

Mon cher Luzel,

On me presse beaucoup d'aller à Lorient, et aussi à Pontivy, pour l'inauguration du 8. Certainement, si j'étais raisonnable, je n'irais pas ; car, quoique me trouvant en ce moment assez bien, je me fatigue vite, surtout en tout ce qui est pompe et cérémonie. Ce dernier petit voyage, dans des parties de la Bretagne que je ne connais pas, me ferait

cependant bien plaisir. Vers dimanche, je ferai une réponse définitive aux maires de Pontivy et de Lorient. Je vous ferai part aussi de ma résolution, dès que j'en aurai pris une. En tout cas, si je vais à Lorient, j'irai d'abord à Pontivy ; je ne passerai donc pas par Quimper, en allant. Si vous alliez à Pontivy, nous combinerions notre itinéraire pour que nous voyagions ensemble. Je suis heureux, au moins, de savoir que nous [nous] retrouverons à Lorient, si j'y vais.

Effectivement, tout cela a été bien mal organisé. Ogé a peu de tête. Quant à moi, j'ai déclaré tout d'abord que je n'entrerais dans aucun détail. Je voudrais que la poésie en langue bretonne fût représentée par vous, aux lectures qui seront faites. Voulez-vous que j'en écrive un mot à M. Roux-Lavergne ? Quant à moi, je parlerai le moins possible. J'ai écrit à Jules Simon que je n'acceptais qu'à la condition qu'en toute occasion je serais son parèdre et me tiendrais derrière lui.

Vous me remplissez de joie en m'apprenant que votre voyage littéraire vous conduira à Rosmapamon, avec M. Le Braz. Comme nous serons heureux de vous recevoir et de vous offrir à tous les deux notre modeste hospitalité ! Nous combinerons cela à Lorient, si j'y vais ; sinon, nous nous en écrirons. Tâchez d'aller à Lorient ; vous devez cela à la mémoire de ce pauvre Brizeux.

Croyez, mon cher Luzel, à ma bonne et sincère amitié

E. RENAN

779

A Mayer Lambert (1)

Perros-Guirec, Côtes-du-Nord,
31 août 1888

Cher Monsieur Lambert,

Je vois que M. Calmann-Lévy vous a bien expliqué ce dont il s'agirait. Il s'agirait de revoir les chiffres des citations bibliques du second volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*. Puis, il serait opportun de faire subir la même révision à tous les chiffres du premier volume. Cette seconde opération est moins pressée que la première, le tirage revu du premier volume ne devant paraître que dans quelques mois, et le second volume étant sous presse en ce moment pour paraître en octobre.

La nécessité d'une révision de ce genre m'a été révélée par les fautes assez nombreuses qui se sont glissées dans les chiffres des notes du premier volume. Ces fautes tiennent à l'imperfection toujours croissante des procédés de la typographie parisienne et aussi peut-être un peu à l'affaiblissement de ma vue. Pour mettre ma conscience en repos, j'ai désiré qu'une révision très attentive de tous ces chiffres fût faite par des yeux plus jeunes que les miens et par une personne maniant familièrement la Bible hébraïque. J'ai pensé à vous, cher Monsieur Lambert, car tout ce que m'a dit M. Derenbourg et ce que je sais par moi-même m'ont inspiré la plus grande estime pour votre travail philologique. Je vous serai infiniment reconnaissant si vous voulez bien vous charger de ce travail.

Aussitôt que vous m'aurez fait savoir si vous acceptez, je vous enverrai les douze premières feuilles, formant à peu près le tiers du second volume. Ces feuilles sont corrigées et n'attendent plus que les dernières révisions.

Il y a dans les notes plusieurs mots hébreux, que nous faisons composer par l'Imprimerie nationale. Il s'y est

(1) Les lettres à Mayer Lambert ont été communiquées par M. Élie Lambert, professeur à la Sorbonne.

glissé quelques fautes, qu'il faudrait faire corriger à l'Imprimerie nationale. Il y a aussi quelques additions à faire aux petits clichés envoyés par l'Imprimerie nationale. Tout cela nécessitera une opération assez compliquée, à laquelle je vous prierai de présider, si vous êtes assez bon pour me prêter la collaboration de votre savoir en ce travail délicat. Je ne serai de retour à Paris que vers le 10 ou 15 octobre ; je voudrais qu'à cette date, le bon à tirer fût donné et même le tirage presque achevé.

Pardonnez ma liberté, cher Monsieur Lambert, elle vient de la grande estime que j'ai conçue pour vous. Présentez mes meilleurs compliments à M. Derenbourg et veuillez croire à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

Il est bien entendu qu'il ne s'agit que des citations bibliques. Les autres, je m'en charge. Dès que j'ai quelque doute, je prie M. Berger de vérifier à la Bibliothèque de l'Institut.

780

A François-Marie Luzel

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
3 septembre 1888

Mon bien cher ami,

Eh bien ! je crois que je pourrai aller à Pontivy et à Lorient. Ma femme et peut-être Ary m'accompagneront. J'arriverai à Pontivy, vendredi soir, vers 10 heures ; à Lorient dimanche matin. Le soir, nous irons à Kervéléan, chez M. Guieysse, qui nous a gracieusement offert son hospitalité. Le lundi matin, nous partirons pour regagner nos Côtes-du-Nord, soit par Quimper, soit par Pontivy. Tâchez de venir avec nous ; ce serait pour nous un vif plaisir de vous avoir dès à présent.

Croyez à notre bien vive amitié

E. RENAN

781

A Mayer Lambert

Perros-Guirec, Côtes-du-Nord,
3 septembre 1888

Cher Monsieur Lambert,

Je vous envoie les douze premières feuilles, comprenant la totalité du troisième livre de l'ouvrage (première partie du second volume). Je suis extrêmement heureux que vous veuilliez bien vous charger de ce travail de révision. Une des principales causes des erreurs qui se sont glissées dans le premier volume a été une copie qui fut faite chez M. Calmann-Lévy et sur laquelle se fit l'impression. Ces copies intermédiaires sont une terrible source de fautes. Pour le livre III, que je vous envoie, ladite copie a aussi existé. J'ai revu les épreuves sur l'original, mais je n'ose plus beaucoup me fier à mes yeux.

Il va sans le dire que je vous serai également reconnaissant de toutes les remarques que vous voudrez me faire sur le texte même. M. Parfait, chez M. Calmann-Lévy, lit tout l'ouvrage au point de vue de la correction du texte. Il n'y a jamais assez d'yeux pour ces délicates révisions, où, malgré tout le soin qu'on y apporte, il échappe encore tant d'imperfections.

Vous pourriez faire vos corrections à la marge, avec de l'encre rouge. Pour les observations que vous auriez à me faire, vous pouvez les écrire sur des feuilles à part que vous me transmettriez comme lettre. Quand vous aurez terminé le travail de ces douze feuilles, vous les remettrez à M. Calmann-Lévy, qui me les renverra ici. Recommandez-les-lui bien, pour qu'il me les renvoie *recommandées à la poste*, et sans retard. Je vous serai reconnaissant si, au reçu de ces épreuves, vous voulez bien me jeter à la poste une carte postale m'accusant réception.

Faites-vous donner, à la librairie, un exemplaire du

premier volume, qui vous mettra au courant des règles typographiques suivies dans tout l'ouvrage.

C'est pour moi une grande sûreté de conscience de savoir la correction de mon livre, à laquelle je tiens tant, entre des mains telles que les vôtres. Croyez, cher Monsieur Lambert, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

782

A M^me^ Kropotkine (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
6 septembre 1888

Chère Madame,

Les documents que vous avez bien voulu me communiquer m'ont vraiment rempli de douleur. La prison employée comme une forme de la peine de mort, c'est là une désolante confusion d'idées, et moi, qui aime beaucoup l'Angleterre, je suis navré qu'une pareille indignité puisse s'y produire. Espérons que le sentiment d'humanité, si profond dans ce pays, mettra bientôt fin à de tels abus. La prison ne doit jamais être une torture. Tous les pays civilisés, d'ailleurs, admettent une différence entre le condamné politique et le condamné pour crimes ordinaires. Le condamné politique ne peut être assujetti ni au travail forcé ni à un costume infamant ; on ne peut lui refuser de recevoir du dehors des objets destinés à son usage personnel. Je sais qu'il y a des pays où cette distinction ne s'observe guère. Mais ce sont des pays qui n'ont pas le droit de s'appeler civilisés, et que, en tout cas, l'Angleterre ne devrait pas imiter.

(1) (Minute conservée.) Kropotkine, après avoir été condamné au procès des anarchistes de Lyon en 1883, puis gracié en 1886, s'était retiré en Angleterre avec sa femme. La lettre ci-dessus fait allusion aux nombreux emprisonnements qui eurent lieu à cette époque en Irlande et au sujet desquels Gladstone s'opposa violemment à Balfour.

Merci, chère Madame, de votre communication si instructive. Elle m'a attristé ; mais la vérité qui attriste est, comme toute vérité, bonne à savoir.

Veuillez croire à mes sentiments respectueux et dévoués

E. RENAN

P. S. — Il me revient en souvenir que, sous le règne de Louis-Philippe, un de nos amis (1), maintenant excellent conservateur, fut condamné à huit jours de prison, comme rédacteur en chef d'un journal républicain, dans une petite ville de province. La petite ville n'avait de prison que pour les voleurs. Mon ami ne fut admis à purger sa condamnation que quand on eut construit une aile spéciale pour lui. Cela dura bien un an, à son grand déplaisir. Confondre avec des criminels ceux que les gendarmes appelaient « les messieurs politiques » eût paru une énormité.

(1) Il s'agit sans doute de M. Hauréau, qui fut plus tard directeur de l'Imprimerie nationale et de l'Institut Thiers.

783

Au prince Napoléon

Rosmapamon, près Perros-Guirec
(Côtes-du-Nord),
16 septembre 1888

Monseigneur,

Je viens tard pour féliciter Votre Altesse d'un événement que tous ses amis ont salué avec bonheur (2). Mais Votre Altesse sait, et veut bien agréer, la nuance particulière du sentiment qui m'unit à elle. C'est à la fois une rare estime pour un des plus grands esprits de mon siècle, et une juste gratitude pour des services de premier ordre rendus à

(2) Le mariage de la princesse Lætitia, fille du prince Napoléon, avec Amédée de Savoie, duc d'Aoste.

la cause de l'esprit humain, qui est ma religion à moi. Les services de cet ordre restent le plus souvent sans récompense. Nous savons un gré infini à l'Italie d'avoir ravivé, par cette haute alliance, les glorieux souvenirs de 1859. Plus que jamais, vous serez, Monseigneur, le bon génie qui, en cette question capitale des rapports de la France et de l'Italie, fera entendre les paroles de raison et de paix. Vous rappellerez le passé à ceux qui l'oublient. Vous plaiderez pour cette pauvre France, toujours occupée à couper l'arbre qu'elle a planté, à piétiner la moisson qu'elle a semée, et que pourtant on ne cesse pas d'aimer.

Que j'aurais voulu causer avec Votre Altesse des problèmes qui s'accumulent à l'horizon de notre vieille Europe, et que si peu savent comprendre ! Que j'en veux aux lois d'exil qui me privent de ce qui était autrefois une de mes plus douces accoutumances !...

Certes, si l'hiver m'amène à chercher un peu de soleil en Italie, je demanderai la permission à Votre Altesse d'aller lui présenter mes devoirs, n'importe où elle sera. Je vieillis ; les jambes sont mauvaises ; mais la tête et le cœur sont entiers.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer l'expression respectueuse de mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

784

A. Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
24 septembre 1888

Cher Monsieur Lambert,

Voici les feuilles de 13 à 25 (1). Il me reste un dernier envoi à vous faire ; ce sont les feuilles de 26 à 34 ; alors ce

(1) Il s'agit du tome II de l'*Histoire du peuple d'Israël* (O. C., VI) dont Renan corrigeait alors les épreuves.

sera fini. Je vous serai reconnaissant de m'accuser réception de ces feuilles, comme vous avez fait pour les précédentes.

A la page 261, note, ayez la bonté de vérifier si le mot *cutic* a un *yé* à la seconde syllabe. J'en suis à peu près sûr. Veuillez cependant vérifier dans la *Mission de Phénicie* (voir l'Index au mot *Athlith*). Vous trouverez un exemplaire, soit à la librairie Calmann, soit à la Bibliothèque de l'Institut.

Je vous remercie infiniment, cher Monsieur Lambert, des soins consciencieux que vous voulez bien donner à ce travail qui m'est cher. Je vous en ai une vraie reconnaissance.

Veuillez croire à toute mon amitié

E. RENAN

785

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
4 octobre 1888

Cher Monsieur Lambert,

Vous avez dû recevoir hier les feuilles 26-34, qui complètent l'ouvrage (1). A la page 408, j'ai ajouté une citation du *Corpus* que je vous prie de vouloir bien compléter. Ces tarifs (2) sont tout rapprochés les uns des autres, au commencement de l'article *Carthage*. Quant à la note de la page 525, je la compléterai moi-même.

Je vous remercie bien, cher Monsieur Lambert, du soin extrême avec lequel vous voulez bien faire ce travail. Je regrette bien que le premier volume n'ait pas aussi passé par vos mains. Nous le reprendrons pour un nouveau tirage. Vos observations sont des plus judicieuses. Pour...

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, t. II (O. C., VI).
(2) Les sommes données au temple par les fidèles n'avaient pas de barème fixe.

xxx xxxxx, j'ai l'habitude de suivre les anciens traducteurs. Nous causerons de cela. Pour *éphod*, mes deux orthographes répondent aux deux significations du mot (surplis et machine à oracles). Nous pourrons du reste reprendre tout cela. Je serai de retour à Paris le 21 octobre, au matin. A cette date, le tirage ne sera sans doute pas encore fait.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

786

A M. Althaiga (1)

[1888]

Monsieur,

N'ayant pas écrit *L'Abbesse de Jouarre* en vue de la scène, je me méfie toujours de l'effet qu'elle y peut produire; je me préoccupe surtout de ce qu'a de particulier, au point de vue théâtral, ce rôle presque unique occupant la scène d'une manière si continue. Le succès obtenu par les représentations en Italie tient au rare talent de M^me^ Duse, qui s'éprit du rôle de l'abbesse à la lecture, et voulut à toute force le créer. Le succès d'une telle représentation dépendra toujours du talent de la personne qui tiendra ce rôle. Si vous croyez réellement posséder les conditions nécessaires pour la réussite, et si, avec votre profonde connaissance du public, vous croyez qu'un nombre suffisant de connaisseurs prendront plaisir à cette tentative, je ne crois vraiment pas pouvoir dire non. Mon sentiment personnel, cependant, pencherait plutôt du côté des objections. Les habitudes du public en fait de représentations scéniques, sont tellement faites qu'il n'admet guère qu'on puisse s'y soustraire même à titre d'exception. Comme il s'agit d'une matinée littéraire, je voudrais que, si vous donnez suite à votre idée, la représentation se fît conformément au texte imprimé, avec les cinq actes. Le 4^e^ et le 5^e^ acte pèchent contre les règles ordinaires du

(1) Directeur du théâtre Molière, à Bruxelles.

théâtre en développant des situations calmes ou idylliques après le grand moment tragique. Mais ils sont absolument nécessaires pour la pensée morale de mon essai, qui est de montrer la nécessité des conventions sociales, et la façon dont ces conventions se vengent quand on les sacrifie aux entraînements en apparence les plus légitimes. Je remets le jugement de tout cela à votre tact, cher Monsieur Althaiga, pesez bien les difficultés et songez que beaucoup de hardiesses que le livre comporte ne sont pas de mise à la représentation. J'ai été, en tout cas, infiniment touché de votre lettre si aimable.

Veuillez croire à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

787

A la princesse Mathilde

Paris, 6 mars 1889

Chère princesse,

Quelle contrariété ! Ma femme qui se promettait tant de plaisir pour demain soir à l'invitation que Votre Altesse a bien voulu nous adresser, est prise depuis avant-hier d'une congestion pulmonaire, très limitée il est vrai, mais avec une journée d'une forte fièvre. Elle est alitée et sûrement ne sera pas remise demain soir. Elle ne veut pas cependant que je sois privé du plaisir dont nous nous étions promis de jouir à nous deux. A moins de complications inattendues, j'aurai l'honneur de me rendre demain à l'aimable invitation de Votre Altesse. J'aurai seulement le vif regret d'être seul. Le médecin nous rassure, mais ces sortes de maladies ont des retours si traîtres que nous ne serons tout à fait sans inquiétude que quand les derniers symptômes auront disparu. Veuillez agréer, chère princesse, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

788

A M^me^ Michelet (1)

Mardi matin
[1889]

Quelle triste coïncidence, chère Madame ! Ma femme, qui se promettait tant de joie de passer quelques heures avec vous, est prise, depuis hier, d'une congestion pulmonaire, très limitée, il est vrai, mais qui suffit à lui donner une très forte fièvre. Elle est alitée ; elle veut cependant que je ne sois pas privé ce soir du plaisir que nous comptions avoir à nous deux. A moins de complication nouvelle, je me rendrai à l'aimable invitation que vous nous aviez adressée, mais je m'y rendrai seul. Le médecin nous rassure, mais ces sortes de maladies ont des retours si traîtres que nous ne serons tout à fait sans inquiétude que quand les derniers symptômes auront disparu.

Veuillez agréer, chère Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

789

A M^me^ Raffalovitch

Paris, 14 mars 1889

Chère Madame et amie,

Ma femme va mieux ; les forces reviennent très lentement ; elle aurait grande envie de vous voir. Vous êtes du nombre des amies qui ne fatiguent jamais.

Ma femme voudrait surtout vous parler de la corres-

pondance (1), dont la régularité est fort atteinte par l'état de maladie où elle est. Je la pousse à y renoncer. L'état de grande fatigue où elle est vient en partie du travail périodique que lui impose cette obligation qui, à quelques égards, lui est fort chère, mais elle ne fera rien sans en avoir causé avec vous ; mais vous êtes une si excellente amie que sûrement vous penserez comme moi qu'il faut soulager notre chère Cornélie de ce fardeau devenu trop lourd.

Je livre cela à vos réflexions avant que nous en causions à loisir. Croyez toujours à mon affection la plus vive et la plus dévouée

E. RENAN

(1) Cornélie Renan écrivait une correspondance politique pour le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Sa collaboration dura pendant de nombreuses années.

790

Au prince Napoléon

Paris, 3 avril 1889

Monseigneur,

Que d'émotions, que de joies j'ai éprouvées en lisant ces récits qui ont mis dans un si grand jour le courage et le sang-froid de Votre Altesse (2). Je me suis rappelé le fjord de Drontheim, et tant de circonstances où j'ai vu Votre Altesse déployer une si remarquable présence d'esprit. Il faut la vaillance de Votre Altesse pour n'être pas restée un moment sous le coup d'une épreuve qui a fait frémir tous ceux qui en ont lu les détails. Nous prions Votre Altesse de recevoir à ce sujet nos bien sincères félicitations.

La santé de ma femme ayant été un peu altérée, je

(2) Le prince allant de Belgique en Angleterre le 30 mars 1889, sur la *Comtesse-de-Flandre*, ce navire entra en collision avec la *Princesse-Henriette*, allant de Douvres à Ostende.

vais la mener faire une petite promenade pendant nos vacances de Pâques. Nous avons choisi Ouchy, sous Lausanne, dont la position sur le lac nous a toujours beaucoup plu. Nous y serons à peu près du 15 au 28 avril.

Certainement, si Votre Altesse, durant cet intervalle, est à Prangins, je lui demanderai la permission d'aller lui présenter mes devoirs. J'aimerais tant à l'entretenir des questions qui se posent en ce moment d'une façon si impérieuse pour notre cher pays !

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueusement dévoués

E. RENAN

791

A Louis Hémon (1)

Paris 12 juin 1889

Mon cher ami,

Luzel est sûrement un des hommes de ce monde que j'aime et estime le plus. Tout ce que je pourrai faire pour qu'il soit décoré, je le ferai de grand cœur. J'ai déjà écrit à M. Constans, et j'ai envoyé ma lettre à M. votre frère pour qu'il la joigne à d'autres, qui seront probablement plus efficaces, car je ne connais pas M. Constans. Je parlerai de notre bonne cause à M. Berthelot ; malheureusement, je doute que ses relations politiques avec M. Constans lui permettent de s'adresser à lui. Certes, au ministère de l'Instruction publique, nous aurions été plus forts ; malheureusement, le nombre des croix y est déplorablement restreint. Malgré tout, j'espère que nous réussirons ; la cause est si juste !

Croyez, cher Monsieur et ami, à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) Louis Hémon était député du Finistère. (Bibliothèque municipale de Quimper.)

792

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 8 juillet 1889

Cher ami,

Nous voici, depuis quelques jours installés dans notre chère retraite. Nous nous en trouvons à merveille; votre vieil ami, en particulier, s'en trouve tout rajeuni. Quand viendrez-vous nous voir? Voilà ce que maintenant nous nous demandons tous les jours. Tâchez que ce soit le plus tôt possible. Vers la fin du mois, nous aurons la visite de M. John Rhys, le savant gallois que vous connaissez, professeur à Oxford. M. Rhys désire sérieusement étudier notre Bretagne. Il s'établira, je crois, sur quelque point de nos parages. Je lui ai dit que vous étiez l'homme le plus important à consulter. Il ira vers vous, partout où vous serez.

Nous avons bien parlé de vous en ces derniers temps, M. Hémon et moi. Faites mes meilleurs compliments à M. Hémon de Quimper, et croyez à ma vive amitié

E. RENAN

Dites à M. Le Braz que nous comptons bien avoir le plaisir de le voir cet été. Qu'il ne nous oublie pas.

793

A Julien Lemer (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
11 juillet 1889

Monsieur,

Je crois bien en effet que le volumineux manuscrit dont je fus le rapporteur dans le concours Balzac (2) est bien l'ouvrage dont vous me parlez. Pour avoir la certitude absolue à cet égard, vous pourriez consulter M. Pingard, chef du secrétariat de l'Institut, qui vous dirait en feuilletant les registres si votre travail, qui doit être au secrétariat, est bien celui dont j'ai été le rapporteur. Le procès-verbal de la séance de l'Académie où la question fut discutée doit faire mention de mon opinion sur l'ouvrage dont l'examen m'avait été confié. Tout en partageant l'avis de la commission sur l'impossibilité d'admettre au concours un ouvrage qui ne répondait pas au programme de l'Académie, je fis remarquer l'intérêt que présentait le travail en question, venant d'une personne qui avait connu Balzac et, en tout cas, l'avait étudié profondément. Je ne doute pas que cette minutieuse enquête ne soit fort appréciée du public lettré.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués

E. RENAN

(1) Adresse conservée : à La Queue-en-Brie (Seine-et-Oise).

(2) L'Académie française avait ouvert un concours ayant comme sujet : « Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac. » L'ouvrage de J. Lemer ne fut pas couronné, l'Académie ayant demandé un « discours » et non un « volume ». Renan aurait exprimé à M. de Lovenjoul l'intérêt de cet ouvrage qu'il avait été chargé d'examiner.

794

A *X*... (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
11 août 1889

Cher Monsieur,

Certainement, j'aimerais bien causer avec vous, en notre vieux Collège de France, de cette Sorbonne, autrefois notre ennemie, mais pour laquelle, depuis qu'elle est laïque, nous n'avons plus que des sentiments de cordiale confraternité. Mais on ne cause pas à 120 lieues de distance. Et je n'ai jamais eu de secrétaire. Et je me suis fait une règle de fer de ne rien écrire jusqu'à ce que j'aie fini mon 3e volume de l'*Histoire du peuple d'Israël*. Excusez-moi donc et veuillez croire à mon plus affectueux dévouement

E. RENAN

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

795

A John Rhys (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
[s. d. [août 1889]

Cher Monsieur,

Votre lettre nous a remplis de joie. Notre petite hospitalité bien humble, bien rustique, est toute à votre disposition. Venez tous les quatre ; nous serons bien heureux de vous recevoir dans notre cordiale maison. Vous pourrez

(1) C'est en août 1889 que John Rhys visita la Bretagne avec l'Association archéologique du pays de Galles. Voir O. C., II, 1002.

ensuite voir nos environs où l'on peut trouver des séjours très agréables.

Comptez-vous passer par Paris ? Il y a, je crois, des paquebots directs, des ports du Sud de l'Angleterre à Morlaix, ou à Saint-Brieuc, ou à Saint-Malo. Vous aurez là-dessus de meilleurs renseignements en Angleterre que je n'en puis avoir en ce désert. De Paris, vous venez à Lannion (la station de chemin de fer la plus rapprochée de nous) en 12 heures de chemin de fer. A Lannion, vous n'avez plus qu'une heure de voiture pour venir chez nous. Vous nous y trouverez du reste, pour vous y recevoir.

Êtes-vous en rapport avec M. Loth ? Il demeure à Rennes, au moins pendant l'année scolaire ; mais pendant les vacances, je pense qu'il vient dans les pays bretons. Venez le plus tôt possible avec M^me^ Rhys et M^lles^ vos filles. Ce sera la grande joie de notre été.

Croyez à nos plus affectueux sentiments

E. RENAN

796

Au Père Hyacinthe

Rosmapamon, près Perros-Guirec
(Côtes-du-Nord),
23 septembre 1889

Cher monsieur,

Votre lettre m'a rempli de joie, car vous savez quelle rare sympathie j'ai pour votre caractère. Je serai de retour à Paris le 8 octobre, nous pourrons alors causer à loisir des importants événements qui se passent, et dont vous me touchez quelques mots.

Comme vous, je me réjouis fort des élections d'il y a huit jours ; le triomphe du boulangisme, qui, selon moi, eût entraîné la guerre à courte échéance, eût été la perte de la France.

Je n'ai contribué en rien à faire la République, mais seule à l'heure qu'il est, la République peut nous donner ce qui est l'équivalent d'une dynastie, une stricte et inflexible légalité. Je vous remercie bien vivement des nouvelles que vous voulez bien me donner de Prangins. Le prince Napoléon est pour moi un des premiers esprits de notre temps. Mais quelle triste destinée ! Il semble que le sort ait voulu se venger des dons supérieurs dont il a été pour lui si prodigue en lui enlevant toute possibilité d'en faire usage.

Pour moi, j'aurais voulu depuis longtemps que le prince, renonçant à toute activité politique, et admettant tacitement que le titre napoléonien est périmé au point de vue dynastique, se consacrât à l'histoire, soit en écrivant ses Mémoires, soit en composant une histoire du second Empire, que lui seul peut écrire ; seul, en effet, il a les documents et l'impartialité voulus pour cela. Peut-être s'y mettra-t-il, et par moment, je me plais à espérer que nous le verrons un jour en France, sur la foi d'une réconciliation loyale, causant avec ses amis philosophes des souvenirs de sa vie agitée. Ce sont probablement des rêves. Comme vous, je pense que la situation de notre pauvre patrie, bien qu'améliorée, laisse place à de terribles appréhensions.

Je ne sais si nos théodicées coïncident ; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et si j'ai quelque droit à parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'a pas, de notre temps, de disciple plus authentique que vous.

Croyez à mon affection la plus dévouée

E. RENAN

797

A François-Marie Luzel

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
1er octobre 1889

Voilà un bien charmant article, qui couronne admirablement nos chères impressions de Kercabin. Quelle jolie promenade vous nous avez procurée, et comme vous l'avez bien racontée ! Saint Jorhand va prendre place sur l'album de mes saints. S'il fait quelque miracle en ma faveur, je vous le devrai.

Mon retour à Paris est un peu avancé. Je partirai d'ici le 7. Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

798

A Gaston Paris

Paris, le 5 novembre 1889

Cher ami,

J'ai fait demander à l'imprimerie un duplicata du dernier placard de *Sidrach* (1), qui ne se retrouvait pas. On me l'envoie en double; je vous envoie un des exemplaires. Je me charge de vérifier les corrections et de mettre les manchettes. Vous aimerez, cependant, à relire encore ces pages. Vendredi vous pourriez me les rapporter.

Votre hypothèse d'un original en langue d'oc me sourit

(1) Il s'agit de *La fontaine de toutes sciences du philosophe Sidrach* (signé E. R. et G. P.), 1890, 38 p., publié en 1893 dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXI.

beaucoup. Je désire que la signature de l'article soit E. R. et G. P., ainsi que cela s'est fait quelquefois. Cette association sera pour moi un honneur et un cher souvenir.

Croyez à toute mon amitié

E. RENAN

799

A Émile Berr (1)

22 janvier 1890

Cher Monsieur,

Oui, certes, vous avez parfaitement rendu notre conversation d'hier et je suis heureux de l'occasion qui m'a permis de dire ce que je pense de ces déclamations contre le judaïsme qui sont une des choses les plus sottes de notre temps (2). De la part des philosophes qui séparent l'État de la religion, c'est là un non sens ; de la part des chrétiens, c'est là une ingratitude sans nom.

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

(1) Lettre communiquée en 1925 par Sylvain Lévi, professeur au Collège de France. (Coll. Scheffer-Renan.)

(2) Au cours de la campagne électorale de 1890, une réunion publique eut lieu à Neuilly qui fut consacrée, non à la politique mais à l'antisémitisme. Toute la presse en parla, le grand rabbin éleva une protestation. Émile Berr demanda à Renan son avis. L'interview parut dans *le Figaro* du 21 janvier sous ce titre : *La question juive. Un entretien avec M. Renan.*

800

A M. Bonnetain (1)

Paris, 20 mars 1890

Cher Monsieur,

Vous êtes bien bon de vous souvenir d'*Emma Kosilis*. Samedi, ce serait trop tôt ; je n'aurais pas le temps de lire les épreuves. Est-ce que vous pensez que ce long morceau pourrait tenir en un seul numéro ? J'ai quelquefois songé que, pour soulager ce qu'aurait d'insolite cette longue homélie pieuse au milieu d'une littérature moins austère, on pourrait le donner le samedi de la semaine sainte, le 5 avril, et lui donner comme titre : *Cierge pascal*, titre qui serait amené par quelques lignes de douce plaisanterie qui vous seraient adressées et que nous mettrions en tête. Cela expliquerait aussi, vaille que vaille, comment le morceau se continuerait durant deux semaines, ce qui n'est pas, je crois, dans vos habitudes.

Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) M. Bonnetain, rédacteur au *Figaro*, fit paraître *Emma Kosilis* dans le supplément littéraire, en une fois, le 29 mars 1890. (O. C., II.)

801

A Camille Doucet

Paris, 29 avril 1890

Mon cher ami,

Toujours pris ! Bien obstinément pris ! Priez l'Académie de passer outre pour le sujet d'éloquence, prenons pour forme définitive du sujet que nous proposons : « Margue-

rite de Navarre, inspiratrice de son frère dans l'œuvre de la Renaissance ». L'Académie, du reste, trouvera mieux.

C'est pour jeudi que sont toutes mes préoccupations, je veux absolument aller voter, et avec cela, à l'heure qu'il est, je ne peux pas faire un pas. Je voudrais savoir quel système de porteur possède l'Institut, n'ayant pas le système, évidemment beaucoup trop moderne, de l'ascenseur. J'écris pour cela à Pingard. J'y mettrai toute mon obstination. J'irai.

Croyez, cher ami, à mes sentiments les plus affectueux.

E. RENAN

802

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
20 août 1890

Cher Monsieur Lambert,

Aidez-nous à sortir d'une situation assez difficile. L'Imprimerie nationale a commis la faute d'envoyer à Motteroz le plomb des mots hébreux, sans réfléchir qu'il pourrait y avoir à faire encore quelques corrections. Il y en a en effet, comme le prouve l'épreuve ci-jointe. Il faut absolument que ces corrections soient faites et je mets la chose entre vos mains.

Lequel, pensez-vous, serait le plus pratique, ou de faire transporter le plomb à l'Imprimerie nationale, où l'on ferait les corrections et additions que vous vérifieriez ; ou que vous alliez à l'Imprimerie nationale avec une lettre de moi, qu'on vous y livre le mot manquant et les lettres nécessaires aux corrections, que vous feriez ensuite exécuter sous vos yeux chez Motteroz ?

Ce que je voudrais, c'est que ces corrections soient faites le plus tôt possible ; car je voudrais que les mots hébreux

soient parfaitement corrects avant d'être collés sur les épreuves (1).

Entendez-vous avec M.M. Lévy à ce sujet. Je vous envoie un mot pour M. Héon, chef des travaux typographiques à l'Imprimerie nationale, qui suffira, je pense, pour que vous ayez toutes les facilités désirables.

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, t. III.

803

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
22 août 1890

Cher Monsieur Lambert,

Encore une petite minutie. A la citation : *daršu eth šalom*, etc., je m'aperçois que le *waw* de *bišloma* est omis. Si vous pouvez le faire insérer, c'est bien. Si cela entraîne trop d'embarras, le mal ne sera pas grand.

Bien tout à vous

E. RENAN

804

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
24 août 1890

Cher Monsieur Lambert,

Je vous remercie bien vivement des soins que vous avez pris et prendrez pour la correction des mots hébreux à l'Imprimerie nationale. Je mets cela entre vos mains. Veillez à ce que les corrections soient bien faites. J'ai une telle

confiance en vous que je vous dispense de m'envoyer une épreuve ici. Quand les corrections seront toutes faites, faites porter le plomb chez Motteroz. Ayez la bonté de faire en sorte que cela prenne le moins de temps possible. Par ce même courrier, en effet, j'envoie à M. Lévy la totalité des épreuves corrigées, pour qu'on m'envoie des secondes. Les mots hébreux sont tous collés à leur place. Motteroz ne peut donc procéder au travail sans avoir le plomb des mots hébreux. Tâchez qu'il l'ait mardi ou mercredi au plus tard.

Ces secondes épreuves vous seront envoyées. Je vous serai reconnaissant de les revoir, puis de me les renvoyer, comme vous avez fait pour les premières.

Le mot הַמַּעֲטָרָה n'est pas pour le 3e volume, mais pour des corrections que je fais faire en vue d'un nouveau tirage du second volume. Ayez la bonté d'expliquer cela chez Motteroz. Le mot hébreu ainsi corrigé appartient à la page 525 du 2e volume.

Le travail des rabbins pour l'*Histoire littéraire* ne presse pas (1). Faites cela à votre loisir. Quand M. Neubauer viendra nous voir en Bretagne dans la seconde moitié de septembre, je vous demanderai de nous envoyer ce que vous aurez préparé. Mais nous avons le temps ; disposez ce travail selon votre plus grande commodité.

Faites mes compliments à M. Derenbourg ; croyez, cher Monsieur Lambert, à ma meilleure amitié

E. RENAN

(1) *Les rabbins français du commencement du XIVe siècle, Histoire littéraire de la France*, t. XXVII.

805

A Dominique Khadra (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
2 septembre 1890

Mon cher Dominique,

Le jour où vous arriverez sera le bien venu. Seulement, télégraphiez-nous ce jour pour que nous envoyions une voiture. En cas de malentendu, vous trouveriez à la gare de Lannion un omnibus sur lequel il y a écrit « Le Bihan, Trestraou » qui vous amènerait aussi à Perros. Mais il vaut mieux nous prévenir, nous vous enverrons une petite voiture qui en une heure vous amènera ici.

Je vous envoie la copie de notre mémoire et la lettre de M. de Petiteville. Nous causerons ici à loisir de ce qu'il convient de faire. Croyez à ma vive amitié

E. RENAN

(1) (Coll. Scheffer-Renan.)

806

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
8 septembre 1890

Cher Monsieur Lambert,

J'adresse aujourd'hui à M. Lévy les trois premiers bons à tirer (2). Il y a encore plusieurs révisions à faire; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire que vous revoyiez toutes les feuilles. Je noterai les feuilles qui devront vous être soumises.

(2) *Histoire du peuple d'Israël*, t. III.

De ce nombre est la feuille 3, où se trouve l'interversion des lettres hébraïques. J'ai demandé qu'on vous soumît la feuille corrigée. Peut-être pourriez-vous vous entendre à cet égard avec M. Vallier. Je me fie entièrement à vous pour ce dernier coup d'œil qui demande tant de minutie.

Pour le mot *nadiv*, p. 40, note 2, j'ai oublié de le faire composer. Nous pouvons, pour éviter des retards, le mettre en transcription latine. Si la ligne est trop serrée, vous pouvez abréger *Isaïe* en *Is.*

Avertissez-moi du moment où vous quitterez Paris.

Veuillez croire à mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

807

A Mayer Lambert

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
13 septembre 1890

Cher Monsieur Lambert,

Je vous remercie de vos bons soins pour mes épreuves (1). Hélas! ils ont encore mal fait la correction pour *sod yéšarim*. Ayez la bonté de revenir encore à la charge. Oh ! la triste imprimerie, mon Dieu !

Ils ont fait encore bien pire à la p. 134. Au lieu du groupe ״שב״ , ils ont mis le groupe ״עוות עו״. Or, j'avais noté expressément que ce groupe ״עוות עו״ était inutile et supprimé. S'ils ont gardé le groupe ״שב״, il n'y a que demi-mal; mais s'ils l'ont décomposé, il faudra le redemander à l'Imprimerie nationale. Je viens encore vous recommander cette page 134. Ne la lâchez que quand elle sera bien expurgée.

Dans la feuille 6, il y a aussi un groupe mis à l'envers. Mais cela est facile à corriger.

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, t. III. O.C. VI.

Mon premier bon à tirer arrivera à Paris le vendredi 19 ou le samedi 20. Je ne pense pas qu'ils aient fait d'autres énormités comme celles de la p. 42 et de la p. 134. Ayez la bonté de jeter un coup d'œil rapide sur les mots hébreux des feuilles 12 — 33, pour voir s'il ne s'y trouve pas quelque grosse interversion qui exige vos soins. Certes, j'aimerais que vous fussiez à Paris jusqu'à dimanche 21; mais je ne veux pas retarder l'époque de vos vacances, dont vous devez avoir tant besoin.

Si vous avez l'occasion d'aller à l'Imprimerie nationale, demandez-leur un *waw* pour compléter le mot *bišloma* dans la citation de *Jérémie*. Mais ne prenez pas pour cela une peine disproportionnée avec l'importance de l'objet.

M. Neubauer arrivera près de nous le 17. Il me dit qu'il vous a écrit de m'envoyer sa copie avec les placards corrigés. C'est bien cela. Adressez-moi tout cela ici, comme papiers d'affaires recommandés. M. Neubauer ne restera ici que peu de jours. Il n'est pas nécessaire de m'envoyer le reste de Bayonne; vous me le remettrez à Paris où je serai de retour vers le 15 octobre.

Croyez, cher Monsieur Lambert, à toute mon amitié

E. RENAN

808

A Antonio Favaro (1)

Paris, le 21 octobre 1890

Monsieur,

Mon absence de Paris a été cause que j'ai tardé plus que je ne devais à répondre à votre lettre du 25 septembre. L'article sur le procès de Galilée (1) que j'ai inséré dans mes *Nouvelles études d'histoire religieuse* a paru pour la première

(1) L'œuvre de A. Favaro, professeur à l'Université de Padoue, s'échelonne de 1885 à 1910. Elle est entièrement consacrée à Galilée.

fois dans le *Journal des Débats* le 12 novembre 1866. Je n'ai pas publié autre chose sur ce sujet. Je vous félicite sincèrement, Monsieur, de la grande œuvre que vous avez entreprise. Galilée est le plus grand des génies que l'Italie a donnés à l'humanité. Nous sommes sûrs que vous lui élèverez un monument digne de lui.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués

E. RENAN

809

A Stephen Pichon

Paris, 10 novembre 1890

Cher Monsieur Pichon,

Vous me demandez si j'approuve votre idée de rendre un hommage public à Garibaldi ? Oui certes. Quand la France était abandonnée du monde entier et que les politiciens, regardant son agonie, lui disaient : « Toi qui sauves les autres, sauve-toi toi-même maintenant », un seul homme, oubliant sa vieillesse, oubliant ses blessures, oubliant Mentana, un seul se leva et vint risquer sa vie pour une cause évidemment perdue. Élevez une statue à cet homme-là ; son cas est rare. Au milieu de l'ingratitude universelle, il eut du cœur.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

810

A Joseph Morand, de Lannion (1)

Paris, 26 novembre 1890

Ah! mon cher cousin, que je vous sais gré de vous indigner pour moi, en ce temps de mensonges, de commérages et de faux racontars ! Tous les récits de M. de Goncourt, sur des dîners dont il n'avait aucun droit de se faire l'historiographe, sont de complètes transformations de la vérité. Il n'a pas compris, et nous attribue ce que son esprit, fermé à toute idée générale, lui a fait croire entendre. En ce qui me concerne, je proteste de toutes mes forces contre ce triste reportage. Quand je veux dire ma pensée sur le temps présent, je la dis toujours avec ma signature dans la *Revue des Deux Mondes* ou dans le *Journal des Débats* ou dans mes volumes, tous publiés chez MM. Calmann-Lévy. Je ne reconnais pas ailleurs l'expression authentique de ma pensée.

Vous me dites qu'il y a des masses d'histoires apocryphes auxquelles j'aurais dû également opposer des dénégations. Ah! mon pauvre ami, certainement, mais alors ma vie entière y aurait passé. Si depuis 1863, date de la publication de la *Vie de Jésus*, je m'étais mis à répondre à toutes les balivernes qu'on a dites sur mon compte, je n'aurais pas encore fini.

Ma philosophie est la vieille philosophie lannionnaise, maintenant, je crois, un peu changée, philosophie passablement rieuse, pétrie d'ironie et de bonne humeur.

J'ai pour principe que le radotage des sots ne tire pas à conséquence; l'avenir n'en croira pas un mot, et s'il y croit, ma foi! le nombre des erreurs auxquelles notre pauvre espèce semble condamnée est si énorme, qu'une de plus ou de moins ne signifie pas grand-chose.

(1) Lettre publiée dans le *Lannionnais*, 30 novembre 1890, et dans le *Journal des Débats*, 6 décembre 1890.

Voilà la philosophie qui me tient en joie, surtout quand je garde encore, comme dans le moment présent, l'influence salutaire de trois bons mois passés dans notre cher pays.

Dites donc à ces bonnes gens qui veulent absolument savoir sur moi des choses abominables : « On ne vous croira pas, beau sire ! » Je vous autorise, du reste, à donner à ces lignes toute la publicité que vous jugerez à propos.

Croyez, etc.

E. RENAN

811

A François-Marie Luzel

Paris, 17 décembre 1890

Cher ami,

Toute réflexion faite, je pense que ce qu'il y a de mieux à faire pour votre excellent recueil, c'est de le présenter au prix Thérouanne, de l'Académie française. Faites donc envoyer, avant le 31 décembre, cinq exemplaires au secrétariat de l'Institut, avec désignation expresse que vous l'envoyez au prix Thérouanne. J'aurais préféré un prix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mais notre vieille Académie a une pénurie de prix vraiment désolante.

Je présenterai un des exemplaires que vous m'avez fait remettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Je ferai de l'autre l'usage que vous m'indiquerez.

Votre très affectionné

E. RENAN

812

A M. Réveillez (1)

Paris, 9 février 1891

Monsieur,

Rien de plus justifié que votre admiration pour Daunou, et je serai fier d'être appelé en témoignage dans une si bonne cause. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et au Collège de France, Daunou a laissé un souvenir vénéré. Je n'ai pu le connaître, mais M. Victor Le Clerc, mon maître, me parlait souvent de lui et m'a inspiré le plus profond respect pour ce grand et beau caractère. L'inébranlable fermeté de Daunou dans ses principes libéraux, son courage, son assiduité aux recherches savantes dans les plus mauvais jours de la Révolution, sont d'admirables leçons à proposer aux générations timides que le moindre nuage trouble. Louez sans réserve ce grand homme, c'était un esprit droit et ferme, et c'était surtout un incomparable citoyen.

Veuillez croire, etc.

E. RENAN

(1) M. Réveillez avait fait une conférence à Boulogne-sur-Mer sur Daunou. Il avait cité cette lettre qui a été publiée dans *La France du Nord* le 25 février 1891.

813

A Angelo de Gubernatis

Paris, 15 février 1891

Mon cher ami,

Que je suis fier que mon nom soit écrit en tête de ce beau livre, œuvre d'un grand esprit et d'un noble cœur !

Cette voix sympathique, nous venant de notre vieille

Italie, toujours chère, nous a été bien douce à entendre. Pauvre France ! il faut lui beaucoup pardonner, car elle a beaucoup aimé. Ses incohérences, ses contradictions, venant des deux nations qui se heurtent dans son sein, semblent s'atténuer ; la paix semble se faire en elle. Merci de vos bonnes paroles ! Vous avez prouvé que l'intuition profonde du passé est la meilleure condition pour comprendre le présent, et que le vrai savant est le vrai politique. Je vous félicite donc, cher ami, de votre bonne et belle action. Dites à tous nos amis d'Italie que je garde le plus précieux souvenir des jours que j'ai passés parmi eux ; pensez à moi quand vous ferez la promenade des Colli, et croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

Ma femme me charge de la rappeler au souvenir de Mme de Gubernatis, à laquelle je vous prie de présenter tous mes respects.

814

A la princesse Mathilde

Paris, 18 mars 1891

Chère princesse,

Quelle part je prends à votre douleur ! Combien je me sens atteint au cœur par la mort de l'homme éminent qui vient d'être enlevé à notre affection ! Quelle grande âme ! Quel grand esprit ! A une foule de moments, je vivais en vue de lui, en pensant à lui. Une moitié de moi-même descend avec lui au tombeau.

C'est plus tard qu'on verra combien l'action du prince Napoléon en notre siècle a été profonde et souvent décisive. Mon opinion est que, presque toujours, il fut le bon génie qui conseille le bien et n'est pas responsable des

fautes. Mais combien, à cette heure solennelle de la mort, il est téméraire de parler d'infaillibilité ! Le prince Napoléon put se tromper, mais si cela lui arriva, ce fut par hauteur de nature et par l'entraînement d'une généreuse pensée. La France reconnaîtra un jour que jamais cœur ne battit plus à l'unisson avec le sien. Quel précieux souvenir je garde de ces heures où son feu intérieur s'épanchait en une conversation enivrante !

Sa sincérité, son amour de la vérité, sa rare sagacité m'enchantaient. La dure loi de l'exil rendait pour moi bien clairsemées ces journées de bonheur. Mais songer que je ne le verrai plus : voilà ce qui est cruel, ce qui me déchire le cœur. Revenez vite, chère princesse, pour que nous puissions parler de lui, pour que je sache de vous tant de choses que je voudrais entendre sur cette grande et sublime mort !

Un destin étrange a voulu que le moment de notre mort fût le plus important de notre vie; et ce devoir suprême, nous l'accomplissons au milieu des tortures du corps et de l'anéantissement de nos forces. Le prince a vraiment montré qu'une grande âme est maîtresse des organes qui la servent. Les récits de cette noble fin ont enlevé le public ; l'admiration a été universelle. Mon Dieu ! quelle énigme que celle de notre passage ici-bas ! Si quelque chose doit nous rassurer sur la fragilité de notre sort, c'est la vue de ces illustres exemples de courage et de fermeté.

Veuillez croire, chère princesse, aux sentiments de haute sympathie avec lesquels nous avons suivi Votre Altesse dans ces semaines d'angoisse ; ma femme se joint à moi pour vous présenter l'hommage du plus profond respect

E. RENAN

815

A la princesse Julie

Paris, 18 mars 1891

Chère princesse,

Quelle douleur doit être la vôtre, et comme nous la partageons ! L'âme du prince Napoléon était si haute, son esprit si éblouissant qu'on n'a pu le connaître sans l'admirer. Pour moi, je l'aimais profondément ; je pensais sans cesse à lui ; j'écrivais souvent en vue de lui. Ah ! quel sort est le nôtre, chère princesse ! Quelle fragilité ! Quel besoin nous avons, pour nous soutenir, de songer à ces grands exemples de fermeté et de courage stoïque ! La noble protestation du prince contre la mort a ici transporté d'admiration tous les esprits impartiaux. Cette lutte a été un des plus beaux spectacles moraux de notre temps. Pauvre prince ! Son souvenir, chère princesse, sera un lien de plus entre nous. L'histoire sera plus juste que le présent envers cette grande mémoire. Que de fois, ma femme et moi, nous avons pensé à vous, durant ces tristes semaines ! Ne doutez jamais, chère princesse, des sentiments que nous avons pour vous. Veuillez nous rappeler au souvenir du marquis de Roccagiovine et agréez l'assurance de ma respectueuse amitié

E. RENAN

816

A Mayer Lambert

Paris, 20 avril 1891

Cher Monsieur Lambert,

Quand vous irez à la Bibliothèque, ayez la bonté de voir le nº 133, contenant la Concordance d'Isaaç Nathan et de voir pourquoi le Catalogue dit que M. Isaac Nathan

était *de Rome* (1). Selon tous les autres renseignements, il était provençal.

Pardonnez-moi de vous déranger en ce moment ; croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

(1) Un des ouvrages d'Isaac Nathan est une Concordance (de la Bible hébraïque) dont le manuscrit est à la Bibliothèque nationale (n° 133 du Catalogue). Isaac Nathan est un des auteurs dont Renan parle dans *Les écrivains juifs français du XIV^e siècle (Hist. litt. de la France,* t. XXXI).

817

A Léon Riotor et Léofandi (2)

28 avril 1891

Chers Messieurs,

Je vous renvoie en vous remerciant vivement vos *Enfers bouddhiques* que vous avez su rendre avec tant de vie et de vérité.

C'est un document pour l'histoire des religions de la haute Asie et aussi pour l'histoire de l'imagination humaine, si peu variée dans ses conceptions. Les commentateurs de Dante profiteront sans doute de votre beau travail.

J'ai vu à Rome, au musée Borgia, maintenant à la Propagande, des représentations analogues aux vôtres.

Voyez M. Foucaux, notre savant collègue au Collège de France, je suis sûr que vos dessins auront pour lui un grand intérêt, et il vous indiquera mieux que je ne pourrai le faire les monuments du même genre qui ont déjà paru.

Croyez, chers Messieurs, à mes sentiments les plus dévoués

E. RENAN

(2) Auteurs du livre *Les Enfers bouddhiques* qui parut en 1895, avec la lettre-préface de Renan, une préface de E. Ledrain et une longue étude de P.-E. Foucaux.

818

A M. Cottin (1)

Paris, le 29 avril 1891

Monsieur,

Il résulte des explications qui m'ont été fournies aujourd'hui de votre part que le moment où le Collège de France se trouvera en présence d'une situation absolument liquide, en ce qui concerne le legs Saintour, est encore assez éloigné. Je crois cependant qu'il serait désirable que le prix Saintour pût être décerné en 1892 et que par conséquent l'assemblée des professeurs prît à cet égard des dispositions nécessaires le plus tôt possible. Dans un mois, en effet, plusieurs de ces messieurs auront terminé leur cours et quitteront Paris jusqu'au mois de novembre.

Si, comme cela résulte de ce que m'a dit votre clerc, la qualité du capital qui appartient déjà au Collège de France est dès maintenant connue d'une manière certaine, sauf à ce qu'il vienne s'y ajouter plus tard quelques sommes peu importantes, je vous serai bien obligé de me faire connaître cette qualité. La notification que vous m'en feriez servirait de base aux délibérations de Messieurs les professeurs en vue de fixer les conditions selon lesquelles le prix sera donné et ces conditions pourraient être portées dans quelques semaines à la connaissance du public

(Inachevée)

(1) Cette lettre est une réponse à une lettre du 23 avril de M. Cottin, notaire, chargé de l'affaire du legs Saintour.

819

A Mayer Lambert

Paris, 23 mai 1891

Cher Monsieur Lambert,

La désignation erronée *Nathan de Rome* (1) pour l'auteur de la Concordance étonne dans une notice qui a dû être faite, ou du moins révisée, par M. Munk. Quelque jour, quand vous passerez par la rue de Richelieu, montez pour voir si quelque particularité du manuscrit n'a pas pu donner lieu à cette erreur.

Veuillez croire à mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

(1) Dans *Les écrivains juifs français*, Renan explique ainsi cette appellation : « Isaac Nathan était Provençal, on l'a appelé de Rome, probablement par confusion avec Nathan de Rome, auteur de l'*Arukh*. »

820

A Mayer Lambert

Paris, 24 juin 1891

Cher Monsieur Lambert,

Je pars le mercredi 1er juillet pour la Bretagne. Mon adresse à partir de cette date sera à Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.

Pendant les vacances, la composition des placards continuera. On vous les enverra comme d'habitude. Vous aurez la bonté de les corriger à l'encre rouge, selon les règles établies. Au lieu de me les renvoyer, vous les adresserez directement à l'Imprimerie nationale, où on les mettra en pages. Vous garderez le manuscrit par devers vous, et vous me le rendrez à mon retour à Paris, qui aura lieu vers le

15 octobre. Je désire bien qu'à cette époque, toute la mise en pages soit terminée. Je reprendrai alors le travail pour ne plus l'abandonner jusqu'à la fin.

Veuillez agréer, cher Monsieur Lambert, l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués

E. RENAN

821

A François-Marie Luzel

Rosmapamon, 3 septembre 1891

Mon cher ami,

Oh! la bonne nouvelle! Venez, venez. Le 9 ou le 10, on doit me mener en partie à Bréhat. J'ai promis. Mais, loin de vous empêcher de venir, il faut que cela vous engage à ne pas retarder votre voyage ici. C'est une partie que Dayot a montée; il paraît que le bateau des ingénieurs doit venir. Enfin, de façon ou d'autre, nous vous en prions, venez avec nous. Ma femme le désire beaucoup. Quand le jour sera fixé, je vous écrirai. Ce sera sûrement le 9 ou le 10.

Quant à notre voyage dans l'intérieur, pour diverses raisons que je vous dirai, ce sera difficile cette année. Enfin nous en causerons. Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

822

A M. Ollivier (1)

Bréhat, 12 septembre 1891

Monsieur le maire

Quelle joie ç'a été pour moi de revoir ma chère île de Bréhat et de la revoir au milieu d'une si touchante cordialité. Que je vous remercie d'avoir bien voulu présider cette fête qui me laissera un si précieux souvenir ! J'ai retrouvé mon île bien-aimée telle que je l'ai vue, il y a soixante ans, toujours charmante, souriante et parée de ses grâces naturelles.

Ayez la bonté, Monsieur le maire, d'être mon interprète auprès de tous les Bréhatins, pour leur dire combien j'ai été ému de leur accueil et combien je leur suis reconnaissant de leur bonne amitié. Veuillez agréer personnellement, Monsieur le maire, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux. Vous m'avez procuré une des plus grandes joies de mes vieux jours. Merci ; croyez à mon attachement le plus sincère, à tout mon dévouement

E. RENAN

(1) Maire de Bréhat, où Renan passa deux jours au cours d'une fête donnée en son honneur.

823

A Henry Houssaye (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord),
28 septembre 1891

Cher ami,

Ce n'est pas mon grand-père, c'est mon père qui, avec quelques amis, arbora le drapeau tricolore (2). Ce jour-là, il rentra tard et dit à ma mère : « Demain, lève-toi de bonne heure, tu verras quelque chose de nouveau. » Il la mena, en effet, le lendemain, dans notre petit jardin, d'où on voyait la tour. Le prénom de mon père était Philibert.

Bien des fois, certes, nous vous avons regretté, et nous espérons bien que quelque bon vent vous amènera un jour dans nos parages. Présentez mes respects à M^me^ Houssaye, et croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

(1) (*Bulletin du bibliophile*, 1^er^ janvier 1927.)
(2) On lit dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (O. C., II, 758) : « Le soir du 19 mars 1815, il [mon grand-père] vint voir ma mère : « Demain matin, dit-il, lève-toi de bonne heure et regarde la tour. » Effectivement, pendant la nuit, le sacristain n'ayant pas voulu donner la clef de la tour, il avait escaladé, avec quelques autres patriotes, une forêt d'arcs-boutants et de clochetons, au risque de se rompre vingt fois le cou, pour arborer le drapeau national. »

824

A François-Marie Luzel (3)

novembre 1891

(carte de visite)

Oh ! le joli petit poème !
Merci, merci.

ERNEST RENAN

(3) F.-M. Luzel avait adressé à Renan un poème en breton.

825

A Isaïa Ascoli

Hôtel Cap Martin, près Menton
(Alpes-Maritimes),
22 novembre 1891

Cher et éminent confrère,

J'étais absent de Paris au moment de votre élection, mais je vous assure que j'y étais présent en esprit et que j'en ai été bien heureux. L'importance hors ligne de vos travaux vous assignait une place parmi nos collègues étrangers, à côté des noms illustres avec lesquels le vôtre soutient si bien la comparaison.

Pour les livraisons du *Corpus*, vous n'avez qu'à charger un libraire de Paris ou quelqu'un de l'ambassade d'Italie, d'aller au secrétariat de l'Institut et de retirer ce qui est inscrit à votre nom. Cela ira de soi-même ; en cas de malentendu, la personne chargée par vous n'aurait qu'à s'adresser à M. Philippe Berger, sous-bibliothécaire de l'Institut, qui lèverait toutes les difficultés.

Nous prenons ici, ma femme et moi, un petit supplément de vacances. Je serai de retour à Paris dans les premiers jours de décembre. Ne viendrez-vous pas nous voir cet hiver et faire connaissance avec vos nouveaux confrères ? Veuillez croire à mes sentiments les plus rares d'estime et d'affectueux dévouement

E. RENAN

826

A Mayer Lambert

Paris, Collège de France,
le 23 décembre 1891

Cher Monsieur Lambert,

N'auriez-vous pas quelques feuilles du manuscrit de M. Neubauer, en particulier quelques pages de Moïse de Narbonne et tout ce qui concerne la feuille Caslari et la famille Nathan ? M. Neubauer désirerait beaucoup avoir ces feuilles (1).

Croyez à mes meilleurs sentiments

E. RENAN

(1) M. Neubauer, hébraïsant, était chargé par Renan de revoir son travail sur *Les écrivains juifs français du XIV^e siècle*. Il s'y trouve une longue notice sur Moïse de Narbonne, des passages sur la famille Caslari (maître de Moïse de Narbonne) et sur la famille Nathan, dont l'activité littéraire remplit le XIV^e et le XV^e siècle.

827

A Anatole France (2)

Paris, 28 décembre 1891

Oh! la jolie lettre, cher ami! Ma femme et moi nous en avons été ravis. Qu'on est heureux de se voir si bien compris, si indulgemment aimé ! Il faudra qu'en cette année 1892 vous veniez nous voir en Bretagne. Je vous montrerai combien vous aviez raison, combien la couche du christianisme est mince, combien le paganisme naturaliste est là vivant, seul vivant. Nous ferons des courses avec Luzel, nous irons voir les villages perdus où il y a des restes de populations pré-celtiques. Vous viendrez sûrement ; croyez,

(2) (Bibliothèque nationale.)

en attendant, à la grande joie que vous nous avez causée ce soir. Vous avez été notre apparition de Noël. Nous vous avons lu avec attendrissement

Votre bien bon ami

E. RENAN

Et votre Lamia ! quel petit chef-d'œuvre (1) ! Je crois que c'est ce que vous avez écrit de plus profond. La fin surtout est admirable.

(1) *Le procurateur de Judée* avait paru dans *Le Temps* du 25 décembre 1891 avec le surtitre : « Conte pour le jour de Noël. »

828

A Anatole France (2)

Paris, 21 février 1892

Cher ami,

Oh ! quel charmant article (3) ! Comme on est récompensé en lisant des pages si exquises et en songeant qu'on en a été l'occasion ! Votre sympathie, cher ami, a été une des choses les plus douces de ma vie. Merci et croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

(2) Bibliothèque nationale, fonds Jacques Lion.
(3) Paru dans *Le Temps* du 21 février 1892 (postdaté) sur les *Feuilles détachées* (O. C., II). La préface de ce volume avait été publiée en bonnes feuilles dans *Le Temps* du 16 février.

829

A François-Marie Luzel

Paris, 4 mars 1892

Cher Luzel,

Je vous envoie la demande de Le Braz, *apostillée*. J'espère que cela réussira. Guidé par vous et suivant votre méthode, Le Braz fera parfaitement, j'en suis sûr.

Perrinaïc est une chimère de ce pauvre Quellien. Cela n'a pas le moindre corps ; c'est une queue de cerf-volant composée de chiffons, attachés avec des ficelles. Il serait fâcheux que cela fût pris au sérieux ; cela confirmerait trop le reproche qu'on nous adresse souvent de manquer de critique.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

830

A Léon Bourgeois (1)

23 mars 1892

Monsieur le ministre,

M. Liard vient de me communiquer les termes précis de l'interpellation à laquelle vous devez répondre jeudi (2). L'expression « l'enseignement que l'on donne au Collège de

(1) Ministre de l'Instruction publique.

(2) Pierre Laffitte ayant été nommé au Collège de France, une interpellation de M. Fresneau eut lieu au Sénat le 25 mars 1892. Léon Bourgeois lut à la tribune la lettre de Renan qui avait été informé de l'interpellation par L. Liard, alors recteur de l'Université. La lettre de Renan parut dans *Le Temps* du 26 mars 1892. (Minute conservée. Coll. Scheffer-Renan.)

France » nous a un peu blessés. Nous ne donnons pas d'enseignement dogmatique. Nous exposons l'état de la science et les efforts que nous faisons pour faire avancer les questions à l'ordre du jour. Nos auditeurs restent entièrement libres de formuler leur jugement, nous leur fournissons pour cela les éléments avec une entière impartialité.

Cette impartialité, qui est le premier devoir du professeur au Collège de France, se retrouve dans l'ensemble des chaires qui composent notre établissement. Toutes les opinions sont représentées dans nos programmes. Le catholicisme et les opinions les plus conservatrices en philosophie ont chez nous leur organe. Nous avons eu des maîtres illustres appartenant au protestantisme, à l'israélitisme, à toutes les nuances de la croyance et de la libre pensée. Par votre dernière nomination, vous avez ajouté à toutes ces nuances le positivisme qui, par la place qu'il s'est faite dans le mouvement contemporain, méritait bien d'avoir sa place parmi nous.

Le professeur du Collège de France peut individuellement appartenir à telle société religieuse ou philosophique que bon lui semble. En tant que professeur au Collège de France, il n'est d'aucune secte, il est l'homme de la vérité. L'enseignement d'une chaire peut contredire directement l'enseignement d'une autre chaire. Cette variété infinie d'opinions n'empêche pas la plus parfaite confraternité de régner parmi nous. Le public ne paraît pas non plus s'en plaindre. Il trouve dans ces apparentes dissonances la preuve que rien ne lui est caché et qu'on le met à même de former son opinion en toute liberté.

La liberté, telle est en effet la loi fondamentale d'un pareil établissement de la part de l'auditeur et de la part du professeur. Le professeur au Collège de France doit respecter tous les symboles, mais il ne doit se tenir lié par aucun. S'il lui arrive d'être en désaccord avec une des opinions religieuses ou philosophiques établies, qu'y faire ? On ne peut être de l'avis de tout le monde. Si le professeur d'hébreu explique tel passage d'*Isaïe* selon l'interprétation des catholiques, il se mettra en contradiction avec les protestants et avec les israélites qui, dans une telle question,

ont bien le droit d'être entendus. Qu'il tâche de se mettre d'accord avec la philologie et la critique et il aura rempli son devoir.

Un tel enseignement, neutre entre les diverses opinions théoriques qui se partagent le monde, est ainsi l'image de l'État lui-même qui, dans ses établissements de haut enseignement, n'a pour mission que d'ouvrir des arènes aux opinions diverses, sans pencher lui-même vers l'une ou vers l'autre.

Quand l'État fonde ou entretient une chaire, cela ne veut pas dire qu'il garantit pour vrai l'enseignement donné dans cette chaire, mais qu'il la juge utile dans l'état présent de la science.

L'État n'a pas une chimie, une médecine, une histoire ; mais il tâche de faire ce qu'il faut pour que, dans chaque ordre, les études scientifiques soient en progrès. Tout cela en vertu de ce principe que la vérité scientifique est d'un grand intérêt pour la société et que l'État doit faire, en vue de la recherche originale, quelques sacrifices.

Ces hauts enseignements libres tiennent une nation à la tête de son siècle et seuls, ils empêchent l'erreur, l'imposture, la superstition de reconquérir le terrain qu'elles ont perdu et qu'elles espèrent toujours reprendre.

Nous sommes heureux, Monsieur le ministre, de voir notre cause en d'aussi bonnes mains que les vôtres. Veuillez agréer l'assurance de mon plus profond respect (1).

E. RENAN

(1) Après la lecture de cette lettre, Léon Bourgeois déclara qu'il se reprocherait d'ajouter quoi que ce soit à ce magnifique langage et que le gouvernement maintiendra la chaire de Pierre Laffitte.

831

A Max Müller

Paris, 5 mai 1892

Mon cher ami,

Voici ma situation, celle de la Société asiatique et celle d'un bon nombre de savants français relativement aux congrès. Quand les congrès d'orientalistes commencèrent à Paris, Mohl et moi nous décidâmes d'y rester tout à fait étrangers et nous fîmes adopter le même parti par la Société asiatique. Nous prévoyions des zizanies, des rivalités, et il faut avouer que cette fois, nous fûmes assez prophètes. Nous infléchîmes un peu la rigueur de notre jugement dans les années suivantes, quand nous vîmes ces congrès prendre à l'étranger un sérieux qu'ils n'avaient pas dans leur première institution. Mais ce qui s'est passé depuis deux ou trois ans a remis en valeur toutes mes objections. Plus que jamais depuis deux ou trois ans, j'ai résolu de me tenir en dehors des congrès; j'ai conseillé à la Société asiatique d'en faire autant; par une décision expresse, la Société asiatique a résolu de ne plus participer à aucun congrès.

Je sais qu'un congrès présidé par vous évitera les inconvénients où les autres sont tombés. Ce serait une grande joie pour moi de figurer dans une solennité scientifique à côté de mon vieil ami d'il y a quarante ans, et de me joindre à lui pour présenter nos recherches au public avec l'autorité dont elles ont besoin, mais je ne peux vraiment changer d'avis sur une question de principes que j'ai vingt fois allégués à la Société asiatique dans ces derniers temps. Les congrès valent ce que valent ceux qui les président : c'est dire que celui qui se tiendra à Londres en septembre sera excellent. Nous bénéficierons de ses résultats ; mais nous n'avons pu éviter des inconvénients extrêmement graves qu'en adoptant une règle générale, dont nous ne pouvons maintenant nous départir. Je ne puis donc à un degré

quelconque donner ma participation à aucun congrès. Je regrette fort que cette circonstance m'empêche de prendre part à une réunion à laquelle vous saurez, j'en suis sûr, donner un caractère si hautement scientifique.

J'ai eu un hiver abominable, par suite des névralgies consécutives à un zona qui me tiennent dans les tortures depuis quatre mois. Je commence à entrevoir la fin de mon enfer ; mais vraiment, voilà la pire des épreuves auxquelles l'Éternel ait mis la patience des pauvres humains.

Présentez mes hommages à M^me^ Max Müller à qui ma femme se rappelle bien affectueusement.

Croyez à ma bien vive amitié

E. RENAN

832

A Paul Calmann-Lévy (1)

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord)
14 juillet 1892

Mon cher Paul,

Cela va entre les deux ; pas trop mal ; il faut savoir se contenter du médiocre. Je travaille assez bien ; voilà l'essentiel. Tout le travail du 4^e^ volume sera bien fini, à la fin des vacances. Le 5^e^ volume, dont je vous ai remis le manuscrit, est, je pense, à la composition. Cela ne presse pas ; je serais bien aise cependant que vous m'en donniez des nouvelles, car j'aime à savoir où nous en sommes.

Mes enfants ne sont pas encore arrivés ; ma femme est seule avec moi. Je m'évente bien la tête par ce temps superbe. J'espère que ces vacances, piteusement commencées, finiront bien.

Votre bon ami

E. RENAN

(1) Publiée dans *L'Univers illustré*.

833

A Philippe Berger (1)

21 août 1892

Cher Monsieur Berger,

Que je vous remercie de votre très intéressante communication sur les inscriptions de Sindjerli. Vous savez depuis combien de temps je suis affriandé.

Je ne vais guère bien encore. Cette névralgie est vraiment indéracinable ; elle trouble toutes les fonctions ; elle me fatigue et m'affaiblit. Je puis travailler dans une certaine mesure à mon quatrième volume d'Israël ; mais que de temps perdu ! Plaignez-moi, voilà de tristes vacances.

Je suis si mal que je n'ose vous renouveler l'invitation que je vous avais adressée de venir nous voir avec M^me^ Berger. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle joie ce serait pour moi de vous voir, mais je ne suis plus en situation d'inviter. Il y a des jours où la mauvaise influence se porte sur la voix ; et ces jours-là, je ne puis dire un mot. Depuis mon séjour ici, je n'ai vraiment pas fait un pas ; je ne sors qu'en voiture. Vous êtes si indulgent, que vous passeriez sur tout cela. Je ne puis cependant manquer à mes devoirs de maître de maison au point de vous inviter à venir sous un toit aussi attristé.

Le fatal mauvais œil qui me tient cloué peut disparaître d'un moment à l'autre, alors aussi nous serions enchantés de vous voir. Je vous écrirais sur-le-champ si cela arrivait, et je ne suis pas sans l'espérer un peu. Tous ces messieurs n'ont qu'une consolation à me donner, c'est qu'on n'est jamais mort de la névralgie du zona. Gardez-moi donc quelque bonne place pour ce cas de guérison, et si quelque matin vous recevez une lettre vous annonçant que cet odieux crampon a lâché prise, venez vite tous deux.

(1) Lettre publiée par Ph. Berger dans *Renan intime*, *La Revue*, 1903.

Je suis heureux de ce que vous me dites des progrès du *Corpus*. Il est capital que ce volume soit enlevé le plus tôt possible. Et puis, allons au plus sûr : travaillons pendant que nous sommes jeunes. La vieillesse ! O cher Monsieur Berger, ne vieillissez pas, ne vieillissez pas ! Présentez mes devoirs à M^me^ Berger, et croyez à ma meilleure amitié

E. RENAN

834

Au D^r^ Le Dantec (1)

Rosmapamon, 13 septembre 1892

Cher docteur,

Quoique je n'aie aucun fait médical bien nouveau à vous communiquer, j'aimerais à vous voir. En voyant l'incapacité du climat de la Bretagne à mordre sur cette irréductible névralgie, je songe parfois à jeter le manche après la cognée et à partir pour Paris dans un délai relativement bref. Je voudrais avant cela causer longuement avec vous. Le fait que la névralgie nettement cernée cause des phénomènes pathologiques les plus variés est pour moi l'évidence absolue. Est-il donc impossible de songer à l'atteindre ? Avant de partir pour Paris, j'aimerais à causer de cela avec vous. Je ne sors jamais avant 2 heures de l'après-midi.

Croyez à mes sentiments les plus affectueux

E. RENAN

(1) Le D^r^ Le Dantec, de Lannion, soignait Renan pendant l'été. Renan avait une grande confiance en lui. Il lui avait fait promettre de le prévenir à temps si son état s'aggravait afin qu'il puisse revenir au Collège de France pour y mourir. La visite que lui fit le D^r^ Le Dantec au reçu de cette lettre a été la dernière. Le 17 septembre, Renan partait pour Paris où il mourait le 2 octobre 1892. (Lettre communiquée par Yves-Gérard Le Dantec.)

LETTRES

A

HORTENSE CORNU

835

Sidon, 6 novembre 1860

Madame,

Ma femme a dû vous apprendre notre arrivée à Beyrouth et les heureux commencements de la mission. Après quelques jours employés à voir les différentes personnes dont le concours ou l'appui nous sera nécessaire, nous sommes partis pour Saïda. Je tenais à voir par moi-même l'étendue et l'importance des travaux qu'on peut avoir à y faire. Je vois maintenant que c'est bien par ici qu'il faut débuter. Je repars demain pour Beyrouth afin de communiquer au général de Beaufort le résultat de mes observations et lui demander des hommes. Je suis extrêmement content du général. Il est entré parfaitement dans mes vues, et me donnera des hommes pour les différents points où je voudrai faire des fouilles. M. de La Grandière, commandant des forces navales, est aussi on ne peut mieux disposé. Il m'a déjà donné l'*Éclaireur* pour me conduire ici. L'exploration de Ruad (Aradus !) et des environs, si riches en ruines phéniciennes, se fera par l'équipage de l'*Éclaireur*, ces points étant situés trop au Nord pour qu'on puisse y envoyer des hommes de l'armée de terre. La mission se trouve coïncider avec des vues fort justes que les deux commandants avaient conçues pour cet hiver, et qui consistaient à faire faire à la flotte et à l'armée des apparitions fréquentes sur des points divers du territoire. C'est le seul moyen d'en imposer aux populations sur lesquelles l'exploration, par suite du tour qu'ont pris les affaires, a fait peu d'impression. Messieurs les officiers acceptent la perspective de ces recherches avec beaucoup de plaisir.

A Saïda le travail est tout indiqué. Il s'agit de déblayer entièrement la nécropole où a été trouvé le sarcophage d'Eschmunazar. Je sais que les recherches faites dans ce champ ont été sans résultat important. Je ne puis croire

cependant que le sarcophage précité fût le seul qui portât une inscription. En tout cas, à lui seul, le monument mériterait qu'on le dégageât. Une partie importante du champ appartient à M. Peretié, et pour celui-ci nous n'aurons pas de difficulté, soit que nous partagions le résultat des fouilles, soit que nous lui achetions le terrain. Ce dernier parti serait peut-être le meilleur, et constituerait la France propriétaire d'un monument unique. Malheureusement, je crains des difficultés pour les champs voisins, où les agents anglais se sont fait céder, dit-on, le droit de fouiller. J'ai oublié de vous dire que j'étais aussi très content de Ruad. Veuillez faire savoir au prince Napoléon combien je lui suis reconnaissant des lettres qu'il a bien voulu me donner et qui ont si efficacement contribué au bon commencement de la mission.

L'état de ce pays est vraiment inouï. La terreur à pénétré les âmes a un degré que rien ne saurait dépeindre. On ne peut décider les chrétiens à rentrer dans leurs villages, et il est difficile de les taxer en cette circonstance de lâcheté (défaut qui n'est chez eux que trop réel), car il est bien certain que le lendemain du départ de l'armée, les massacres recommenceraient. La Turquie est coupable au plus haut degré, et l'Angleterre fait une action détestable en soutenant un pareil état de choses. Il faudrait un gouvernement distinct pour la Syrie, comme cela a lieu pour l'Égypte. Mais la haute main devrait rester à l'Europe, car toutes les populations de ce pays sont arrivées au dernier degré de l'abaissement : aucune d'elles n'est capable de prendre l'hégémonie du pays.

M. Gaillardot, mon compagnon, est un homme d'une honnêteté, d'une droiture et d'un bon sens rares. Il me rend les plus grands services. Sa conduite dans tous les événements a été admirable. Aussitôt que la place de M. Niena sera vacante, je vous demanderai de faire pour lui ce que vous feriez pour la personne la plus méritante et la plus digne. M. Peretié sollicite avec toute justice, je crois, la création pour lui d'une place de premier drogman ; s'il l'obtenait, il pourrait rendre à la mission des services que ses fonctions actuelles ne lui permettent pas de nous rendre.

Jugez s'il est opportun d'en dire un mot à M. Herbette.

Vous trouverez ci-jointe la note relative au Collège de France. Je n'ai point insisté sur l'École normale, dont nous avons longuement causé, ni sur la Bibliothèque au sujet de laquelle Michelant (1) peut mieux que moi vous édifier. Ce qu'il y a de plus fâcheux, à mon sens, dans la direction donnée depuis quelques années à ce dernier établissement, c'est d'avoir méconnu le caractère scientifique qu'il devrait avoir. Ainsi dans le choix des fonctionnaires, on semble prendre à tâche d'abaisser le niveau des personnes et de se réduire à des employés sans lettres ni goût pour les études. Dans la dispensation des richesses de l'établissement, on tient de moins en moins de compte des convenances des savants. L'acquisition des livres étrangers n'est pas convenablement dirigée. Pour ce service, le plus important de tous en un sens, puisqu'il décide de l'avenir de la Bibliothèque, il faudrait un employé spécial, qui en fût complètement responsable. Michelant est l'homme indiqué pour cela. L'organisation actuelle a d'énormes inconvénients. Elle livre au fond tout le choix au *libraire de la Bibliothèque*, qui, lors même qu'il y porterait la plus stricte loyauté, n'aurait pas pour cela la capacité suffisante.

Ma sœur supporte très bien les fatigues du voyage. L'impossibilité de faire venir l'enfant nous a été bien vite démontrée. Quant à ma femme, je suis dans une vraie perplexité. J'ai compté beaucoup sur vous, Madame, pour l'aider à traverser ce difficile moment.

Permettez-moi de vous prier d'offrir mes compliments les plus affectueux à M. Cornu, et de me rappeler au souvenir de Renier et de Maury. J'espère, dans une quinzaine, pouvoir vous annoncer quelque résultat. Croyez en attendant, Madame, aux sentiments les plus élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

E. RENAN

(1) Henri Michelant (1811-1890), philosophe et érudit, était à cette époque à la Bibliothèque nationale, au département des manuscrits.

836

Beyrouth, 24 décembre 1860

Madame,

Ma femme, qui m'arrive après une heureuse traversée et en parfaite santé, me remet votre lettre qui m'apporte de si bonnes nouvelles et de si utiles instructions. Veuillez d'abord, Madame, faire parvenir à l'Empereur mes remerciements pour la faveur qu'il m'a conférée et qui prend à mes yeux dans les circonstances où je la reçois un très grand prix. Vos conseils en ce qui concerne M. Peretié sont très sages et j'étais arrivé de mon côté à me prescrire une ligne de conduite analogue à celle que vous m'indiquez. En ce qui concerne l'architecte, je suis aussi de votre avis. Ce secours nous est indispensable. Des deux voies que vous me proposez, je préfère celle qui me donnerait un collaborateur choisi par vous-même. Même dans le cas où vous préféreriez l'élève de l'École de Rome qui est à Athènes, il vaut mieux, je crois, que l'invitation vienne de Paris. En tout cas, l'intervention de l'administration serait nécessaire, et une lettre de moi adressée à Athènes ne produirait, je crois, que des retards.

Par le même bateau qui m'a apporté votre lettre est arrivé à M. Bentivoglio une lettre de M. le ministre des Affaires étrangères, qui règle la question du terrain de M. Peretié. Le ministre exclut toute idée de partage, et autorise une vente ou une indemnité qui ne pourra excéder la somme que le champ a coûtée à M. Peretié. Il résulte clairement de la rédaction de la lettre que l'intention du ministre est d'acheter le terrain avec les fonds du ministère. La conséquence de cet achat était de créer à la France une propriété à l'étranger ; cette manière d'agir est assez naturelle. Le ministre consulte toutefois M. Bentivoglio sur l'utilité dont ladite propriété pourra être pour l'État, une fois les fouilles terminées. Il est difficile de s'expliquer avec précision sur ce point. Le terrain est bien situé et sera après

le déblaiement un très curieux monument, voilà tout ce qu'on peut dire.

J'ai maintenant à vous entretenir d'un incident extrêmement fâcheux et qui me causerait une contrariété des plus vives si je n'avais la conscience de n'avoir rien fait pour l'amener. Lors de mon passage à Saïda, M. D., vice-consul de France, homme totalement dénué de jugement et de droiture, vint m'offrir ses services et solliciter d'être attaché à la mission, me promettant de ne rien faire que par mes ordres et après mon arrivée. Je ne pris, il est vrai, aucun engagement avec M. D., mais il tombe sous le sens qu'en vertu de son seul titre d'agent français, invité par M. le ministre des Affaires étrangères à seconder la mission de toutes ses forces, M. D. était obligé à ne pas faire à la mission de concurrence mercantile. Jugez quelle a été ma surprise quand j'ai appris que M. D. faisait exécuter à Saïda des fouilles suivies, qu'il achetait les terrains mêmes situés près de celui de M. Peretié, qu'il mettait en vente et en quelque sorte aux enchères les objets qu'il avait trouvés. J'ai immédiatement écrit à M. Bentivoglio pour le prier de faire comprendre à M. D. combien sa conduite a été répréhensible. M. Bentivoglio m'a naturellement donné complètement raison et m'a demandé quelle ligne de conduite je voulais qu'il imposât à M. D. J'ai exigé deux choses : 1° que M. D. cessât immédiatement ses fouilles et ses achats, 2° qu'il s'abstînt de vendre aucun des objets qu'il a trouvés durant le temps de ma mission. M. Bentivoglio a fait droit pleinement à la première demande ; sur la deuxième, je l'ai trouvé hésitant et faible. A vrai dire, toutes les garanties qui ne viendraient pas de M. Bentivoglio seraient insuffisantes. D. tient peu de cas de ces menaces et en tout cas un roué levantin n'est jamais arrêté par de tels engagements. Il promettrait tout et éluderait ses promesses par des friponneries de toutes sortes et en nous suscitant d'inextricables difficultés. Il n'y a qu'un moyen de couper court à tout cela, c'est qu'on fasse sentir de haut à M. D. l'irrégularité de sa conduite et qu'on lui déclare que toute difficulté que ma mission rencontrera à Saïda pèsera sur lui de la manière la plus grave, puisqu'elle

ne peut venir que de lui. Quant aux terrains qu'il a achetés, depuis mon passage à Saïda, et qui nous sont essentiels, je ne sais vraiment que conseiller. Je crois cependant que c'est encore au ministre des Affaires étrangères qu'il appartient d'intervenir pour définir cette indigne rouerie.

Les lui acheter au prix qu'ils lui ont coûté est bien difficile, car ce prix, on n'a aucun moyen sérieux de le savoir. Peut-être pourrait-on lui acheter le droit de fouille pour un prix qui serait équitablement réglé. Et les objets qu'il a trouvés au nombre desquels sont deux sarcophages sans inscriptions et dont le caractère phénicien est douteux, mais qui pourtant ne seraient pas sans intérêt, qu'en faire ? Ce misérable a introduit là, dans notre droite et pacifique entreprise, un levain de difficultés dont je ne vois pas l'issue.

Il va sans dire que, comme le nombre des sots est infini, il a ses partisans, même parmi ceux qui auraient pour devoir strict de prêter leur appui à la mission. Je suis honteux d'insister si longtemps sur une difficulté venant de si bas ; mais, en ce pays, plus une intrigue vient de bas, plus il faut la craindre. Si je ne reçois un appui rigoureux, ma campagne de Saïda, la plus importante de toutes en un sens, est compromise.

Ces insipides roueries d'Alépin ont rempli ma lettre, et je ne vous ai pas encore parlé de mes fouilles de Djebeil. Je suis très content des résultats, quoique j'espère beaucoup plus encore de certaines veines que nous avons ouvertes, et qui ne nous ont pas jusqu'ici suffisamment récompensés. Nous avons une inscription phénicienne, mutilée il est vrai et peu susceptible d'une interprétation complète, mais d'un intérêt capital pour la forme tout à fait particulière de l'écriture. Si nous en trouvons d'autres du même genre, cela formera une *famille giblite* dans la série des écritures sémitiques. Une induction bien plus importante encore, mais que je n'émets que sous toutes réserves, jusqu'à de plus amples découvertes, se tire de la forme de cette écriture. Elle offre la plus grande analogie avec l'écriture samaritaine ou l'ancienne écriture hébraïque. Or, un grand nombre de faits me porte à croire que c'est avec les Giblites bien plus qu'avec les Syriens et les Sidoniens que les juifs avaient des

rapports de ressemblance. Il faut attendre, pour formuler tout cela d'une manière positive, que nous ayons plus d'inscriptions. J'en espère, je suis entré par plusieurs points dans la nécropole, malheureusement, tous les sarcophages qui étaient accessibles ont été mis en pièces par les indigènes depuis quelques années. Nous en retrouvons les débris, dont quelques-uns avec des inscriptions grecques. Les inscriptions grecques sont ici d'un haut intérêt. Elles fournissent des dates pour toute une série de monuments d'un caractère indécis, qui, n'étant ni grecs ni romains, ont pu très bien être considérés comme phéniciens. Ils le sont certainement si l'on ne considère que leur caractère et le pays où ils ont été faits, mais ils sont de l'époque grecque et romaine. C'est là un résultat qui sort avec évidence de toutes nos fouilles. Les bijoux et petits objets qu'on regarde comme phéniciens sont aussi pour la plupart d'une époque moderne. Enfin j'ai retrouvé sur des monuments de l'époque d'Adrien le commentaire vivant de l'ouvrage de Philon de Byblos. J'espère que nous arriverons par l'épigraphie à une chronologie rigoureuse de tous ces monuments qu'on pouvait faire flotter presque à volonté de Hiram à Constantin.

Je suis obligé de clore cet entretien, commencé à Beyrouth et achevé à Tripoli. Dans quelque temps j'adresserai un rapport à l'Empereur sur nos résultats, et par le prochain courrier, je vous ferai part encore de quelques trouvailles que nous avons faites. Nous partons dans quelques minutes de Tripoli pour Djebeil. Ma femme et ma sœur vont bien et s'habituent à cette vie de bachi-bouzouck. Présentez mes compliments à M. Cornu et croyez, Madame, aux sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

837

Amschit, 12 janvier 1861

Madame,

Depuis ma dernière lettre, plusieurs trouvailles importantes m'ont fixé sur l'existence et le caractère du style phénicien. Djebeil, qui n'a pas répondu à toute mon attente sous le rapport des inscriptions phéniciennes, a, sous un autre rapport, rempli toutes mes espérances. J'avais pensé qu'il y avait plus de chances là qu'ailleurs de trouver des restes d'édifices phéniciens. J'ai, en effet, découvert sur la colline où est la vieille tour et où je suppose qu'était l'emplacement de la ville phénicienne, les restes d'une grosse construction d'un caractère tout à fait tranché. Les bases, un chapiteau d'un profil étrange, l'ornementation d'une des lignes de l'édifice, un bas-relief enfin sont conservés. Le bas-relief est ce qu'il y a de plus curieux. C'est une table représentant un lion tout à fait dans le style assyrien. Nous avons photographié ces curieux morceaux, et je vous les enverrais dans cette lettre, si l'appareil pour tirer les positifs ne me manquait encore. Nous avons découvert aussi de superbes tombeaux, mais qui peuvent bien être de ce que j'appelle le style mixte, c'est-à-dire qu'ils sont profondément phéniciens, bien qu'ils ne soient peut-être pas antérieurs à Alexandre. Le nombre de mes inscriptions grecques s'est fort accru, et quelques-unes sont très neuves. Enfin, je suis en possession de plusieurs petits objets auxquels j'attache beaucoup de prix, en particulier de deux statuettes, une Astarté syrienne, à laquelle il ne manque que les ornements d'or qui la décorèrent, et une Vénus grecque, d'un excellent travail, malheureusement plus mutilée.

Une visite que j'ai faite au village d'Arrabé, situé entre Djebeil et Tripoli, m'a du reste fourni des données au moins aussi importantes que celles qui sont sorties des fouilles. J'ai trouvé dans ce village les restes complets d'un [*ill.*]

phénicien, restes analogues à ceux que j'avais déjà vus à Djouni et à Djebeil, mais portant un caractère beaucoup plus grandiose et surtout remarquable en ce que des restes de construction s'y voient encore joints aux gigantesques travaux creusés dans le roc. Or quel est le style de ces constructions dont l'âge cette fois n'est pas douteux ? Ce style est identique à celui de la tour de Djebeil. C'est le même système de pierres en bossage, ce sont mêmes blocs de dimension colossale ; c'est la même méthode pour jointoyer au moyen de petites pierres en équerre les gros blocs qui ne s'embrassaient pas exactement. Depuis ce jour-là, je suis converti. Oui, la tour de Djebeil est bien un reste du vieil art giblite, l'ouvrage de ces mêmes maçons que Salomon fit venir pour bâtir ses palais. C'est cette vieille citadelle de Kronos dont parle Philon de Byblos, et qui était de son temps un sujet de légendes. Je vous enverrai les photographies de cet édifice singulier. Je laisserai à l'architecte le soin d'étudier les détails et de distinguer l'âge des parties diverses de la grande construction, dont la tour fait maintenant partie. Ce sera un problème difficile ; car, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, la vieille tour est mêlée à ces constructions des croisés, bâties dans un style fort analogue. Il faudra supposer, je crois, que les croisés ont trouvé la vieille fortification phénicienne à l'état de ruine, la grosse tour centrale étant seule intacte, et qu'ils ont rebâti les ouvrages extérieurs en se servant des pierres en bossage, qu'ils ont trouvées éparses sur le sol.

J'ai reçu hier de M. Bentivoglio une lettre par laquelle il me transmet, avec prière de l'accueillir favorablement, une missive de D. Dans cette pièce, vraiment grotesque, D. soutient qu'il n'a jamais eu d'autre intention que de servir la mission, que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi, qu'il n'a péché que par trop de zèle, n'ayant pu prendre sur lui d'attendre mon arrivée à Saïda, que tout ce qu'il a trouvé appartient à la mission, qu'il espère seulement qu'on lui tiendra compte de ses sacrifices, et qu'on aura égard à sa position gênée, etc. J'avoue que j'aurais beaucoup préféré que le système que je professais fût suivi, c'est-à-dire que les objets de D. restassent sa propriété, mais qu'il ne pût

les vendre qu'après la mission terminée. M. Bentivoglio trouve seulement que, dans cette hypothèse, la situation pécuniaire du malheureux fou serait fort grave, vu qu'il a des dettes, et qu'il en a contracté de nouvelles pour faire les fouilles et acheter les terrains. Voici le parti auquel je m'arrête. Je vais faire examiner par M. Gaillardot, qui est maintenant à Saïda, les objets trouvés par M. D. et les champs qu'il a achetés. Je ferai déclarer en même temps à D. les sommes qu'il a dépensées en achats de terrains et en fouilles. Si cette somme n'est pas trop forte, en d'autres termes s'il n'y a pas de disproportion entre la somme demandée d'une part et les objets trouvés et les terrains achetés d'autre part, j'accepterai le système que patronne M. Bentivoglio. J'admettrai cette fiction que D. a travaillé pour la mission, et je l'indemniserai de ses débours, en prenant les objets qu'il a trouvés. Seulement, comme le ministre des Affaires étrangères semble avoir posé en principe que c'est lui qui achète les terrains, il y a une partie de ce programme qui ne dépend pas de moi et que je ne peux garantir qu'après vous en avoir référé de nouveau.

Pour couper court aux intrigues de tous genres de D. et aussi pour de bonnes raisons tirées du plan même de ma mission, j'ai envoyé M. Gaillardot ouvrir dès à présent les fouilles de Saïda. Je vais faire ralentir peu à peu celles de Djebeil que je terminerai complètement dans les premiers jours de février. J'ai employé ici environ soixante-dix hommes par jour. Le prix fixé par le général, d'après les précédents, était de quatre-vingts centimes pour les hommes, de un franc pour les sous-officiers et les mineurs. D'après mes calculs, je suis assuré de ne pas dépasser les sommes dont nous avons parlé. La saison actuelle étant très bonne pour les travaux, j'ai pensé qu'il était bon de faire faire les fouilles sur plusieurs points à la fois. J'attaquerai de même Tyr avant d'avoir terminé Sidon. Puis je réunirai toutes mes forces pour ma grande campagne finale de Ruad et Tortose (Aradus et Antaradus). L'exploration du Liban et le voyage de Palestine trouveront place au milieu de tout cela comme épisodes. Vers la fin de juillet, j'aurai fini, je pense, et j'irai prendre quelque repos à Paris.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre du plan que j'ai conçu pour le transport des objets en France. Je crois qu'il sera bon de transporter beaucoup d'objets, même de ceux qui n'ont pas un grand intérêt d'art, vu qu'il s'agit d'un style encore tout nouveau. Seulement, le caractère de ce style étant justement l'emploi des pierres colossales, il faudra pour ces transports un grand déploiement de forces. J'ai obtenu du patriarche des maronites les ordres nécessaires pour tirer des murs des églises plusieurs pierres d'un haut intérêt. Tous les habitants du pays continuent à être très bien disposés pour la mission. Nous n'avons pas eu à acheter un seul terrain, les propriétaires se contentent d'indemnités équivalentes au dommage qui leur est causé. L'Empereur est le vrai souverain de ce pays ; son nom seul y rend tout puissant. Je fais venir quelques cadeaux, appropriés au goût de ces excellentes gens, pour reconnaître leur hospitalité.

Permettez-moi, Madame, de vous prier de me rappeler au souvenir de M. Cornu, et agréez l'expression des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur

ERNEST RENAN

P. S. On me communique un numéro de *L'Ami de la religion* où l'on dit que les sarcophages de M. D. sont *couverts d'inscriptions phéniciennes*, et n'ont pu être que des tombeaux de rois. Ce sont des mensonges éhontés ! Il n'y a pas une lettre sur ces deux sarcophages, et bien que curieux, d'après ce que l'on me dit, ils n'ont rien de royal...

838

Amschit, 29 janvier 1861

Madame,

Je vous envoie ci-joint un rapport à l'Empereur sur le premier trimestre de nos travaux. Le temps, depuis quinze jours, nous est extrêmement défavorable. A peine avons-nous eu deux bonnes journées. J'ai pu cependant voir deux points de la plus haute importance, Semar-Gébeil et Maschnaka, qui nous reportent vraiment à une haute antiquité. Les dessins de ces deux localités seront, je crois, d'un grand effet. M. Lockroy s'est mis à la photographie et réussit bien. Ses dessins sont excellents et quand nous aurons l'architecte pour les parties plus techniques, nous serons à peu près en état de faire face à la grandeur de notre entreprise. J'attends l'architecte par un des prochains paquebots.

J'ai fixé mon départ de Djebeil pour Saïda au 7 ou 8 du mois prochain. Si d'ici là le temps ne me permet pas de travailler encore trois ou quatre journées, je laisserai des fonds pour faire en mon absence quelques fouilles. Nous avons un lieutenant très intelligent, et très capable de diriger les travaux. Nous avons mis la main depuis quelques jours sur quelques bons gîtes d'antiquailles. Les petits objets jusqu'ici nous manquaient un peu, par suite de la direction que j'avais donnée aux travaux vers la recherche des grands monuments. Nous avons maintenant une jolie moisson de bric-à-brac. Mais je crois tous ces petits objets, dont on s'est si fort ingénié, d'une médiocre ancienneté.

M. Gaillardot n'a pu davantage travailler d'une manière suivie à Saïda. Il a cependant trouvé les morceaux d'un beau sarcophage à gaine. Le malheureux D. essaie de réparer par un zèle dont je crains les excès les folies qu'il a faites. Voici les sommes qu'il déclare pour les achats de terrains et les fouilles :

1° Pour achat de terrains.....	1 740 francs.
2° Pour fouilles	830 francs.

Ce n'est pas énorme. Les terrains qu'il a achetés sont très bons, et M. Gaillardot m'assure que les objets trouvés, en particulier les deux sarcophages, valent bien 830 francs. Je serais d'avis par conséquent qu'on lui paie cela. Pensez-vous, Madame, qu'il vaut mieux me référer encore au ministre des Affaires étrangères pour les 1 740 francs des terrains ? Ou vaut-il mieux acquitter cela sur les fonds de la mission ? Je préférerais naturellement le premier moyen, mais je crains d'importuner, surtout pour une affaire qui, sans qu'il y ait de ma faute, a été mal engagée.

J'ai dépensé à l'heure qu'il est près de 10 000 francs. Mais il faut observer que ce premier trimestre sera de beaucoup le plus chargé par suite des achats à faire une fois pour toutes, outils des ouvriers, montures, etc. Le deuxième trimestre sera encore assez fort, par suite du voyage en Palestine et surtout des fouilles simultanées de Saïda et de Sour, pour lesquelles il faut utiliser les mois de mars et d'avril (les meilleurs de tous). Le troisième trimestre, durant lequel les fouilles ne se feront que sur un seul point (Tortose et la région environnante), sera beaucoup plus léger. A la fin la revente du matériel et des montures produira aussi un certain soulagement.

Lord Dufferin est venu nous voir, il y a quelques jours avec M. Cyrill Graham, voyageur archéologique très habile. Le témoignage de ces deux hommes, tous connaisseurs de l'antiquité orientale, m'a été très précieux. Ils attachent comme moi la plus haute importance à notre édifice de la tranchée du chrétien. Le lion leur semble, comme à moi, de style ninivite. Les ornements leur paraissent absolument originaux. Ils voient enfin dans cette construction le point de départ d'une solide archéologie phénicienne. Leurs vues sur les tombeaux et sur le système bizarre des soupiraux, creusés dans le roc, qui souvent m'ont égaré en des poursuites infructueuses, ont aussi concordé avec les miennes, et ont rassuré ma conscience sur la légitimité des raisonnements qui m'ont guidé, même quand ils ne m'ont pas mené au résultat que je croyais. Lord Dufferin a vraiment agi avec la mission d'une façon courtoise et lui a rendu un grand service. Comme j'ai déjà eu l'honneur de

vous le dire, Madame, il y a à Saïda des agents anglais qui, lors de la découverte du sarcophage d'Eschmunazar, achetèrent pour le musée britannique le droit de fouille sur la plupart des terrains environnants. Prévoyant que cette circonstance serait pour nous une source de graves embarras, j'en ai parlé au noble lord, qui immédiatement a écrit aux dits agents de n'opposer jamais aucune difficulté à nos fouilles. Cela est large et libéral. Voici ce que je voudrais faire pour reconnaître cette courtoisie. La ligne d'ornementation de notre édifice phénicien se compose de plusieurs pierres portant toutes le même dessin. Je n'avais l'intention d'emporter que les deux plus belles de ces pierres. Peut-être pourrait-on donner l'une de celles que j'aurais laissées au Musée britannique. Lord Dufferin et M. Graham, à qui j'en ai dit un mot, mais sans m'engager, en ont été ravis, ces pierres sont ce qui les a le plus frappés. Si à Saïda on trouvait des sarcophages qu'on pût considérer comme des doubles les uns des autres et qu'on hésitât à emporter pour ne pas encombrer nos musées, peut-être pourrait-on renouveler cette générosité. Loin de nuire à l'espèce de privilège qu'il est convenable que la France garde sur les antiquités phéniciennes, un tel don ne servirait qu'à le constater, puisque l'origine des objets donnés serait reconnue. Dites-moi s'il vous plaît, Madame, ce que vous pensez sur ce point.

Quant au transport des objets, voici, je crois, le meilleur système à suivre. On pourrait l'opérer ou à la fin de la mission ou à deux reprises. Un transport de la marine serait envoyé pour cela. Il balaierait en quelque sorte la côte de Phénicie, prenant à Tortose, à Djebeil, à Saïda, à Sour, les objets que nous y aurions déposés. Tout serait centralisé et emmagasiné sur ces quatre points. Des transports partiels seraient difficiles pour moi, et, je crois, beaucoup plus coûteux. Je laisse encore à leur place cinq ou six grosses pièces très difficiles à remuer, qu'il suffira d'emmagasiner au moment où le transport passera. Si l'on pouvait charger le transport non seulement de prendre à son bord les objets emmagasinés, mais de faire par ses marins la transaction de ces gros objets dont j'indiquerais la

place avec la dernière précision, cela serait bien plus commode pour moi. Car nous n'avons pas ici de scie pour dégrossir les pierres et ces masses énormes nous causent de vrais embarras.

Permettez-moi une dernière demande. Nous avons reçu ici beaucoup de services et une sorte d'hospitalité de la part d'un très riche propriétaire, Zakhia Schalhoub, héritier de la plus grande partie de l'immense fortune de Mikhaïl Tobia. Zakhia a bien mérité de la mission, au plus haut degré. Comme il est propriétaire ou co-propriétaire de toute la campagne qui entoure Djebeil, il nous dispense de tout achat de terrains et de toute indemnité préalable pour le droit de fouiller. Si l'on songe combien cette circonstance nous est précieuse à Saïda, où les prétentions des propriétaires sont énormément exagérées, on appréciera, je crois, le désintéressement de Zakhia et l'économie qu'il a procurée au Trésor. Naturellement, je voudrais reconnaître ces services autrement que par un cadeau personnel. Le désir de Zakhia serait d'être protégé français, et l'entier dévouement qu'il a toujours montré pour la France, l'influence ou plutôt la toute puissance dont il jouit dans ce pays suffiraient pour lui mériter ce titre. Mais les règlements s'opposent à ce qu'il paraît à ce que le consul de France à Beyrouth confère le titre de protégé aux gens de la montagne. Je ne sais si ce règlement lie également le ministre des Affaires étrangères. En tout cas, Zakhia se contenterait d'une simple lettre du ministre des Affaires étrangères ou mieux encore du ministre d'État, où on lui exprimerait de la gratitude pour les services qu'il a rendus à une entreprise française, et on l'assurerait du bon vouloir du gouvernement français. Cette lettre, sans lui conférer officiellement le titre de protégé, serait pour lui un palladium et un titre de famille auquel il tiendrait infiniment. Ce pays est tout français, et il y a quelque chose de dur à repousser une sympathie qui vient s'offrir d'une manière si touchante et parfois si naïve.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie j'ai reçu la nouvelle des récents décrets. La séparation du ministère de la Science et du ministère de l'Instruction publique est

un acte excellent et qui suppose une profonde entente des vrais besoins de l'esprit. Il arrive, en effet, que les intérêts de la science et ceux de l'enseignement sont assez souvent en opposition. Que dire quand ces intérêts sont réunis dans une même administration, avec d'autres intérêts souvent opposés aux uns et aux autres, ceux des cultes ? Comme vous, j'aurais désiré que le Collège de France passât aussi au ministre d'État. Cet établissement en effet est une sorte d'antithèse de l'Université et son rôle est, sinon de lui faire opposition, du moins de faire tout autre chose qu'elle. Il est donc peu convenable que les deux établissements soient dans la même main. Mais l'esprit libéral que témoignaient les derniers décrets suppléera sans doute à ce que les règlements conservent sur ce point de légèrement incomplet.

Ma femme et ma sœur me chargent de les rappeler à votre souvenir. Présentez mes meilleurs compliments à M. Cornu et croyez, Madame, aux sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Si le rapport est imprimé au *Moniteur*, il serait peut-être bon que l'un de nos confrères, M. Renier ou M. Egger, par exemple, revît les épreuves pour la bonne orthographe des noms propres et la correction des mots grecs. Au *Journal des Débats*, il serait peut-être plus facile d'obtenir une rigoureuse correction.

839

Saïda, 13 février 1861

Madame,

Je ne veux pas laisser partir ce courrier sans vous dire un mot de mes impressions sur ce que je trouve à Saïda. J'en suis très satisfait. M. Gaillardot a fort bien dirigé les

travaux. La vieille nécropole se dessine dans toutes ses formes bizarres. Nous avons trouvé un sarcophage en gaine brisé et incomplet il est vrai, mais singulièrement original. Les bras se détachent sur la gaine, circonstance unique jusqu'ici. J'ai vu peu de choses aussi frappantes. Les deux sarcophages de D. sont fort beaux aussi et intacts. Ils ressemblent au sarcophage de marbre blanc qui est déjà au Louvre. Quelques-uns des caveaux découverts offrent des inscriptions grecques et des peintures. Enfin, tout cela fait un très bel ensemble et promet beaucoup plus encore.

Quant à ce malheureux D. je l'ai trouvé naturellement fort aplati. Mais hélas ! quelle sécurité avoir avec un fou, surtout quand ce fou trouve des personnes qui devraient être sages pour l'encourager dans sa folie. Je vais vous dire quelque chose qui vous paraîtra incroyable, et moi-même je me suis refusé longtemps à le croire. Il est avéré pour moi que M. Bentivoglio a prêté de l'argent à D. pour ses fouilles, et l'a d'abord encouragé. Il est vrai qu'il a senti très vite sa faute et qu'il a bientôt écrit à D. de cesser. Mais la persistance qu'il mettait à prétendre qu'il devrait être permis à D. de vendre ses sarcophages au prix qu'il en trouverait m'est maintenant expliquée. La dépêche du ministre des Affaires étrangères, si juste et si modérée, l'a fort offensé. Comment peut-il soutenir à la fois et que D. n'a jamais travaillé que pour la mission, et que cependant il devrait lui être loisible de vendre ses trouvailles, voilà ce qu'il ne faut pas lui demander. Il est impossible de suivre avec lui un raisonnement. Je vous avoue qu'en présence de cette singulière découverte, je préférerais voir biffer dans mon rapport, si on l'imprime, la phrase aimable que j'avais cru devoir y inscrire pour M. Bentivoglio. Cela devient un trop singulier contresens.

M. Gaillardot conduit si bien les fouilles de Saïda que j'aurais peu de chose à faire à côté de lui. Demain, je pars pour Tyr, afin d'y prendre mes dimensions pour commencer les fouilles dans une huitaine. J'attends l'architecte avec impatience, c'est surtout à Tyr qu'il me sera nécessaire. J'ai pensé qu'il valait mieux activer les fouilles durant le

printemps, on m'a dit qu'en été, Sour et Tortose ne seront pas terribles. J'espère, si j'ai bientôt l'architecte, avoir fini mes quatre campagnes de fouilles et même ma course en Palestine pour la fin de mai. J'aurai l'été pour reprendre le Liban et clore nos opérations. En somme, malgré quelques contrariétés, qui viennent du côté d'où je devais le moins les attendre, ma mission marche avec une vigueur peu conforme aux habitudes de ce pays.

J'ai quitté Djebeil avec un vif regret. La cordialité, l'empressement, la bonté que j'ai trouvés dans la population et dans la compagnie avaient fait un vrai paradis de notre village d'Amschit. La population a adressé une pétition au général pour que la compagnie reste à Djebeil. Elle a été naturellement accordée. Les officiers et les soldats ont pris tant de goût aux fouilles qu'ils ont voulu les continuer après mon départ. Je suis persuadé qu'ils les conduiront fort bien. Je leur ai laissé des instructions et une petite somme pour être distribuée en gratifications. Jusqu'à l'avant-veille de mon départ, le temps a été horrible. J'ai perdu, par suite de cet hiver exceptionnel, trois semaines entières. Nos derniers jours nous ont donné une fort belle inscription grecque. J'ai aussi trouvé à Djouni une statuette de la grande déesse fort curieuse.

Ma femme et ma sœur supportent bien les fatigues auxquelles je les soumets. Elles font leurs huit heures de cheval par jour sans en être trop épuisées. La pensée de coopérer à un travail qu'elles aiment les soutient.

Rappelez-moi au souvenir de M. Cornu et croyez, Madame, aux sentiments de rare estime et de haute sympathie avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

840

Sidon, 23 février 1861

Madame,

J'ai reçu votre lettre du 1er février, mais non la dépêche télégraphique qu'elle m'annonçait, si bien que quelques-unes des dispositions relatives à l'architecte restent pour moi obscures. D'après ce que vous m'écrivez, et d'après ce que m'écrit M. Egger, toutes mes préférences seraient pour M. Bonnet. Mais j'ignore si, au moment où vous recevrez ces lignes, le choix sera encore à faire. Je désire même qu'il soit fait et fait depuis longtemps, car de jour en jour, le besoin d'un collaborateur devient pour moi plus urgent. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, il est indispensable que les travaux des fouilles soient terminés pour la fin du mois de mai ; or, cela n'est possible que si je puis faire travailler sur plusieurs points à la fois. L'excellent Dr Gaillardot m'est précieux à plus d'un titre, mais il ne faut pas lui demander une activité que ne comportent ni son âge, ni sa nature, ni les habitudes générales de ce pays. En général, vous le voyez, Madame, c'est surtout un collaborateur pour les fouilles et les dessins que je réclame. Le jugement spécial de l'architecte nous sera utile pour quelques points, mais les travaux de restitution précise que comporte l'archéologie grecque et latine ne sont guère de mise ici.

J'ai fait ces jours derniers, selon mon habitude, une excursion préliminaire à Tyr. Les fouilles se présenteront sur ce point avec un caractère tout à fait à part. Les parties non habitées de l'île de Tyr ne donneront guère que des restes grecs et romains. La partie du continent qui rejoint l'isthme est une vaste prairie où l'on n'aperçoit, si l'on excepte un vieil aqueduc, aucun reste d'antiquité. Nul doute qu'il n'y ait là un monde enseveli, mais on hésite à ouvrir la tranchée sur un espace de plusieurs lieues carrées, où l'on n'a pas plus de raisons pour fouiller à un point qu'à un autre. Au contraire, dans un rayon de trois ou quatre

lieues, autour de Tyr, se trouvent des localités où l'antiquité phénicienne est encore à fleur de sol, tels sont les environs du tombeau d'Hiram. Oum el-Awamid, les emplacements de Léontopolis et de Sarepta. C'est là que je ferai porter mes efforts. J'ai demandé au général de Beaufort, qui doit me donner aussi une compagnie à Sour, les pouvoirs nécessaires pour détecter en ces différents points un nombre suffisant de travailleurs. Je n'ai eu jusqu'ici qu'à me louer de mes rapports avec le général et avec l'armée. La marine, ou pour mieux dire, le commandant de La Grandière, met à nous rendre service beaucoup plus de parcimonie.

Mes courses dans les environs de Sour m'ont révélé beaucoup de monuments curieux et méconnus. Les environs de Cana offrent des sculptures bizarres sur le roc, un médaillon égypto-phénicien du plus haut intérêt et bien conservé. Burdj el-Hawé (Léontopolis) a un superbe sarcophage que je tâcherai de rapporter. Enfin, une grotte, vue déjà par plusieurs voyageurs et que M. de Bertin appelle temple d'Astarté, renferme des *graffiti* phéniciens non encore révélés. L'ensemble des inscriptions de cette grotte sera d'une grande importance.

Je suis content du pauvre D., qui a été en tout ceci plus victime que méchant. Il me rend des services, et vraiment ses deux sarcophages sont de beaux morceaux. Je lui ai payé ses frais de travaux. Que dois-je lui faire pour le prix de ses achats de terrains ? Le ministre des Affaires étrangères les achètera-t-il comme il a fait pour M. Peretié, ou dois-je les acquitter sur les fonds de la mission ? Il est juste que le pauvre homme ait le prix qu'il a fixé.

Tout le fort de la mission devant peser sur les trois mois qui vont suivre, et un mois étant nécessaire pour échanger les communications entre Paris et les points écartés où je vais me trouver, je crois devoir répondre dès à présent à la question que vous me posez dans votre dernière lettre relativement à l'argent. Je suis loin d'avoir épuisé mon crédit de 20 000 francs. J'ai encore devant moi 6 000 francs nets. Cependant, à la vue des dépenses considérables que vont entraîner mes trois campagnes presque simultanées

de Sidon, Tyr et Tortose, j'aimerais, je vous l'avoue, avoir l'assurance que je ne marche pas sur le vide. Avec un nouveau crédit de 20 000 francs, je remplirais mon plan dans toutes ses parties; si je ne pouvais compter que sur 10 000, je devrais enrayer sur quelques points. L'architecte va entraîner certaine augmentation de dépenses, et il se peut qu'ici, à Saïda, j'aie d'assez fortes charges. Le terrain de Peretié (dont je ne suis pas satisfait) et le terrain D. ne suffisaient pas à des explorations étendues. Le droit de fouilles sur tous les autres bons terrains avait été accaparé par des agents anglais, les Abela. J'ai pu, grâce à l'intervention de lord Dufferin, traiter avec eux.

Nous pouvons fouiller sur tous les terrains, et emporter tout ce que nous trouverons, sauf à payer pour chaque grand sarcophage en marbre 2 000 piastres (416 francs). Il était indispensable d'intéresser ces gens au succès des fouilles ; car, comme ils ont déjà remué le terrain, ils pouvaient seuls nous épargner de fouiller les points où ils savent qu'il n'y a rien. Sous tous les rapports, nous sommes loin de notre paradis de Djebeil. Nous sommes tous bien cependant, et prêts à aller la semaine prochaine tenter à Sour de nouvelles aventures. Agréez, Madame, avec mes compliments, l'assurance de mes sentiments les plus élevés.

ERNEST RENAN

841

Sour, 8 mars 1861

Madame,

Voici de superbes nouvelles de Saïda : quatre magnifiques sarcophages à tête et à gaine, dans ce beau style qu'on peut vraiment appeler phénicien et quatre ou cinq autres sarcophages d'une autre forme, mais fort beaux aussi. La comparaison de ces morceaux, qui par leur réunion feront de notre mission le sanctuaire de l'art phéni-

cien, résoudra les questions de date encore pendantes. Ces monuments, isolés, ont peu de valeur scientifique ; ils valent surtout par leur rapprochement. J'espère bien plus encore, car les terrains que je regarde comme les meilleurs sont encore intacts. Ici les résultats sont d'un autre ordre, mais intéressants aussi. Nous avons la main sur trois ou quatre nécropoles tyriennes (on s'est habitué, sur l'autorité de M. de Bertin, à croire que Tyr n'avait pas de nécropole immédiate et enterrait les morts à Adloun) ; mais tous les sarcophages sont sans inscription et sans sculptures, tous d'ailleurs violés et presque tous brisés. Lundi, je pars pour Oum el-Awamid, que j'ai vu et dont je suis enchanté. C'est un admirable tas de ruines, le mieux conservé sans contredit de toute la côte de Syrie. Le général a pourvu à tout avec une bonne grâce parfaite. Nous serons sous la tente. Oum el-Awamid est dans un désert, et sans le fusil que ne quitteront pas nos travailleurs, il ne serait pas prudent d'y demeurer ; tout le pays à sept ou huit lieues d'ici est dans l'anarchie.

Tout va donc à merveille, mais je vous avoue que le retard de l'architecte commence à m'inquiéter. S'il n'est pas arrivé dans quinze jours (1), toutes les parties de mon plan, si attentivement élaboré, croulent les unes sur les autres.

Il est même très fâcheux que je ne l'aie pas à Oum el-Awamid. Je n'ai pas reçu la dépêche télégraphique dont vous me parliez ; je crains que ce ne soit là l'origine du malentendu. Plus que jamais je me convaincs que toutes les fouilles doivent être finies avec le mois de mai ; or, je n'ai pas encore touché Tortose, notre point le plus important peut-être, les environs de Tyr sont tous à explorer, et je ne vous cache pas que mes forces, épuisées par le déploiement d'activité qu'il faut faire en ce pays pour suppléer à celle que les autres n'ont pas, réclament impérieusement un peu d'aide. Je serais aussi plus en repos si la question du budget était résolue. Je tremble par moment de déployer mes ailes sur une si large envergure, quand

(1) Il a dû arriver le 18 (Note de Mme Cornu).

après tout les fonds actuellement alloués peuvent être insuffisants. Mais ce n'est là qu'un scrupule de ma conscience, timorée à l'excès quand il s'agit de crédit, car, à la réflexion, les assurances que vous m'avez données me rassurent pleinement.

Excusez pour cette fois ma brièveté. Cette campagne, par les distances énormes qu'il faut parcourir pour visiter les divers ateliers, est de beaucoup la plus fatigante. Le soir, je suis incapable de tout travail. Ma femme et ma sœur sont bien et se rappellent à votre bon souvenir. Ne m'oubliez pas auprès de M. Cornu, et croyez, Madame, aux sentiments de rare et unique estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Je vous transmets une requête du Père Rousseau qu'on pourrait adresser, je crois, au ministre de l'Agriculture et du Commerce. Le Père Rousseau est un digne curé de Franche-Comté, fort peu jésuite, qui a des idées très justes sur la réforme des chrétiens de ce pays. Ses confrères de Saïda ont été très bien pour la mission.

842

Sour, 22 mars 1861

Madame,

L'architecte est arrivé à Beyrouth. J'avais pris mes précautions pour que, à son arrivée, il fût invité à venir me rejoindre ici. Hélas ! j'avais encore compté sans l'inénarrable négligence des administrations de Beyrouth. Peu de retards m'ont autant contrarié. Lundi 25, le *Colbert* vient me prendre pour aller à Tortose ; je voulais y amener l'architecte, or, il était capital pour moi de le posséder quelques jours ici. Nous avons fait ces jours derniers deux trouvailles pour lesquelles ses conseils et sa coopération nous sont indispensables.

La première de ces trouvailles a été fort inattendue. Je faisais pratiquer des fouilles à deux heures de Tyr, puis au monument colossal connu sous le nom de tombeau d'Hiram. Je m'attendais à trouver de la haute antiquité phénicienne ; quelle a été notre surprise de tomber à 3 m. 40 au-dessous du sol sur une magnifique mosaïque byzantine d'une merveilleuse conservation, datée de l'an 701 (sans doute de l'ère d'Antioche ; ce qui répondrait à l'an 652 ou 653 de notre ère). L'admirable beauté et l'étendue de cet ouvrage, qui n'a pas moins de 14 m. 32 de long sur 10 m. 42 de large, nous ont frappés d'étonnement. C'est le pavé d'une petite église, dont le plan se dessine fort bien. Le dessin se compose de trois travées dont celle du milieu est remplie par des inscriptions, une rosace et un superbe bouquet de fleurs. Les deux travées latérales offrent une série de 74 médaillons représentant les 12 mois, les 4 saisons, les 4 vents personnifiés à la manière antique, avec les noms gréco-syriens à côté et une série d'animaux et de fruits. Dans les huit autres colonnes sont représentées des chasses d'animaux, d'un travail plus achevé encore. Le tout est encadré de torsades d'un goût exquis et d'une merveilleuse richesse. Dans les deux travées latérales, qui sont les plus importantes, pas un dé n'a bougé ; la nef centrale a seule un peu souffert. Vous ne sauriez imaginer le ravissement de nos soldats, et l'étonnement des indigènes à la vue de ce chef-d'œuvre sortant ainsi de terre en plein désert. N'importe où il eût été trouvé, ce beau travail eût dû être transporté dans un musée. Mais l'endroit où il est placé fait une loi absolue à ceux qui l'ont trouvé de l'emporter, quelles que soient les difficultés de l'opération. Abandonné au milieu de ces fanatiques metualis qui poussent l'iconoclastie jusqu'à la rage, il n'a pas pour huit jours d'existence.

Nous sommes obligés de faire à l'entour une garde continue. Ayant cru un moment que nous nous éloignions, ils arrivaient déjà avec leurs pioches pour tout briser. Nous allons tenir conseil avec l'architecte sur le parti à prendre. Au milieu de l'incroyable dénuement matériel de ce pays, le problème sera fort difficile à résoudre.

Un autre monument qui ne nous causait guère moins d'embarras est un beau sarcophage égyptien trouvé à cinq lieues d'ici et qui, bien que mutilé, est d'un grand intérêt scientifique. Nous craignons que ces fous de metualis, qui nous suivent à la piste, croyant que tous les endroits que nous examinons renferment des trésors, ne l'achèvent. D'un autre côté, le monument dans sa forme actuelle, vu surtout l'endroit impraticable où il est situé, n'est pas transportable. M. Thobois me dit dans sa lettre de Beyrouth qu'il a apporté avec lui une scie à pierre. Nous sommes sauvés, j'espère.

La folie et l'esprit farouche des metualis sont ici notre principale difficulté. Il faut être contre eux dans une garde perpétuelle, et comme tous les monuments sont loin de la ville, cela cause d'énormes embarras. Notre mission leur paraît quelque chose d'impie au premier chef, tout objet figuré est pour eux une idole, et nous leur faisons l'effet d'odieux idolâtres. Ils nous refusent tout renseignement ; même le bakschich, ici tout puissant, ne peut vaincre ce fanatisme obstiné.

A Saïda, on a découvert une catacombe à charnières carrées, certainement phénicienne, et renfermant, mêlés à la terre, des débris de sarcophages en marbre et en basalte. Jusqu'ici rien d'entier ni même de susceptible d'être reconstruit. Mais nous avons sur les autres salles de grandes espérances. Nos grands sarcophages, rangés au phare, sont d'un effet extraordinaire. Je suis parfois tenté de demander qu'on les transporte de suite en France. Si vous voyez poindre contre la mission quelque difficulté, ayons recours à cet innocent moyen de fermer la bouche aux malveillants. Je ne doute pas que la vue de ces superbes morceaux, d'un caractère si original, ne coupe court à toute objection.

A Djebeil, on a trouvé un nouveau bas-relief égyptien qu'on dit fort curieux.

Vous voyez, Madame, que notre mission est en pleine production. C'est ici, en effet, notre moment décisif. Lundi, je pars pour ouvrir les fouilles de Tortose. J'y resterai quinze jours ou trois semaines pour faire le plan de la campagne. Puis je livrerai le travail à un de mes collabo-

rateurs. Sera-ce M. Thobois ou M. Gaillardot ? C'est ce que je ne puis décider que quand j'aurai tenu conseil ici avec ces deux messieurs. Voilà pourquoi le retard de l'architecte en ce moment m'est si fatal. Le temps m'a empêché de faire Oum el-Awamid, où il faudrait passer huit ou dix jours sous la tente. Ce sera pour mon retour de Tortose.

Ce que je vous disais de la marine n'a pas assez de corps pour qu'il y ait lieu d'insister. Ce n'est pas du mauvais vouloir, c'est quelque chose de mesquin tenant à l'esprit étroit de M. de La Grandière, à ses préjugés dynastiques et religieux. Partant de ce principe que ses instructions ne l'obligent à rien faire directement pour la mission, il ne m'accorde que le bénéfice des occasions. Cela n'ayant donné lieu qu'à quelques incommodités personnelles, il n'y faut plus penser. Ce qu'il y a de pis, c'est que l'*Éclaireur* vient d'être rappelé en France, au moment où il allait prendre part à notre campagne de Tortose. C'est là un fâcheux contretemps, car un navire nous eût été là bien nécessaire. Heureusement, le général de Beaufort pourvoit à tout avec une bienveillance et une largeur dont je suis très touché. Il m'a accordé pour Tortose la compagnie même qui a fait la campagne de Djebeil et dont j'ai été si satisfait. Mes rapports avec l'armée sont toujours excellents et des plus agréables. J'ai trouvé un sous-lieutenant qui m'a été un très bon collaborateur.

Quant à Chypre, il est certain que l'exploration de cette île est une annexe de ma mission. Si je ne l'ai pas comprise jusqu'ici expressément dans mon programme, c'est qu'il faut se borner, et que la Phénicie proprement dite, à la façon dont j'ai compris ma mission, était déjà un champ très considérable. Je vous assure que j'aimerais mieux que, pendant que durera ma mission, on n'entreprenne pas cette province-là, au point de vue archéologique, bien entendu. Ce serait une mission parallèle à la mienne ; or, est-il sûr que la personne qui en serait chargée prendrait la chose au même diapason que moi ? S'interdirait-elle comme moi les réclames de journaux, etc. ? Je crains toujours, en choses sérieuses, de me trouver en concurrence avec ces jeunes charlatans dont l'espèce est pour notre

pays un si grand fléau. En tout cas, la chose peut être ajournée sans inconvénient. Il est impossible de faire des fouilles à Chypre, comme en Syrie, à partir de la fin du mois de mai. Il faudrait donc attendre l'automne. D'ici là, nous verrons si nous pourrons embrasser Chypre dans notre cadre. Si nous y renonçons, la personne qui en serait chargée trouverait notre matériel tout préparé à Beyrouth, ce qui est un point énorme. La personne qui demande à y être envoyée consentirait-elle à entrer dans notre mission et à faire de son exploration une partie de la nôtre, tous droits réservés, bien entendu ? Je n'ai jamais vu dans cette mission rien de personnel pour moi, la part de mes collaborateurs y sera largement faite. Tout ce que je veux, c'est grouper le plus grand nombre possible de résultats. Tout ce que vous ferez sera bien fait. La création de la chaire de Léon Renier m'a ravi. C'est une chose excellente. Croyez, Madame, aux sentiments les plus élevés de votre tout dévoué serviteur

E. RENAN.

Ci-joint un petit plan de la mosaïque, dont l'auteur est M^me^ Renan, qui vous envoie en même temps ses meilleurs compliments. Il n'est pas d'une exactitude géométrique, mais il donne l'idée de l'ensemble. Il faut remarquer que chaque couple de médaillons présente deux animaux de même espèce affrontés. Tous les vides sont remplis de riches ornements. Je n'ai rien vu de si bien à Rome ni à Ravenne. Les figures surtout sont d'une admirable expression. Mon souvenir affectueux à M. Cornu.

843

Beyrouth, 29 mars 1861

Madame,

Je viens de voir notre musée de Saïda déposé dans trois salles du phare français. C'est, je vous assure, un spectacle unique, et dont j'aurais voulu pour tout au monde vous

faire les honneurs. Nos sept colosses couchés dans ces salles humides et sombres au milieu d'une riche série d'autres beaux morceaux, intéressants aussi à leur manière, sont d'un effet surprenant.

Ils seront au Louvre dans une salle plus confortable, jamais ils ne seront si bien à leur place, si merveilleusement éclairés, ni dans un ensemble plus frappant. Plus que jamais je désire qu'on les rapporte de suite en France. M. Desjardins, dans une lettre qui m'est précieuse, et dont je vous prie de le remercier, m'apprend qu'un de nos confrères, sénateur, a trouvé que mon rapport « ne contenait que des phrases ». Je tiens fort à me réhabiliter dans son estime. L'*Éclaireur* part dans quelques jours pour la France, je viens de lui faire demander s'il pourrait s'en charger. Je n'ai pas encore sa réponse, mais il est douteux qu'il le puisse. Le mieux serait de donner l'ordre à un des transports qui viennent porter les vivres de les prendre à son retour. Ces navires ont de vastes cales, ce que n'ont pas les bâtiments ordinaires. Le rapprochement de ces pièces fournira des indications capitales. La marche de l'art s'y reconnaît avec évidence. Vous ai-je dit que l'une des têtes, celle qui paraît la plus moderne, offre des restes de peinture ? Une autre, que nous avons baptisée *Hercule de Tyr*, est un vrai chef-d'œuvre de force, de grandeur, d'originalité. M. Thobois en est dans l'admiration. Et nous avons la certitude qu'il y a encore au moins autant sous terre. Heureusement, la campagne de Saïda peut se prolonger presque indéfiniment après que les autres seront terminées.

Mais voici une circonstance très grave et sur laquelle j'attire toute votre attention. D. prétend que M. Bentivoglio, en lui transmettant un acompte sur le prix de ses terrains, ne lui a parlé que d'*indemnité*. Il en conclut qu'il reste propriétaire du fond, et il déclare hautement qu'après notre départ, il y fouillera de nouveau pour son compte. Quoique nous prenions toutes nos précautions pour que rien ne nous échappe, il importe de parer à cela, d'autant plus que ce malheureux fou, égaré par cette perspective, va faire son possible pour nous dépister et faire en sorte que nous trouvions le moins possible. Sans cette circons-

tance, j'aurais pu le laisser, en l'absence de M. Gaillardot, déblayer son terrain, mais maintenant il n'est que trop sûr qu'il cacherait ses trouvailles. Il est donc essentiel que le ministre des Affaires étrangères répare ce malentendu. J'ai entre les mains une pièce où D. déclare *n'avoir acheté ce terrain que pour le compte de la mission.* Dans ma lettre à M. Bentivoglio qui a mis fin à la sotte histoire que vous savez, je déclarais accepter cette affirmation, et m'engageais à faire payer à D. les débours, comme s'il eût été agent de la mission. Il est donc évident que la mission est propriétaire du terrain comme elle est propriétaire des deux sarcophages trouvés par D. Ce principe est d'autant plus essentiel à maintenir que le champ de nos fouilles se trouve transformé par nos déblaiements en une vaste et belle catacombe, qu'il serait tout à fait fâcheux de combler. C'est un des monuments les plus curieux du monde ; la France doit en être propriétaire, et tout ce qui en sortira doit appartenir à la France. Vous me dites dans votre dernière lettre que l'Empereur achèterait au besoin les deux sarcophages de D. Cela n'est pas nécessaire, j'ai payé à D. sur les fonds de la mission les 830 francs qu'il a déclarés comme montant des frais de ses fouilles. J'ai son reçu, il ne reste plus en question que le prix d'achat des terrains, que le ministre des Affaires étrangères paraît vouloir payer. Les observations qui précèdent s'appliquent enfin au terrain de M. Peretié. Il faut que la France ait la garde de cette nécropole, qu'elle aura mise à la lumière. Le moindre terme équivoque ferait naître des contestations sans fin ! L'un des terrains de D. n'offre que peu de chances de trouvailles ; on pourra le revendre, après y avoir fait néanmoins quelques tranchées.

J'ai enfin rejoint M. Thobois, non à Sour, où je l'ai vainement attendu jusqu'au départ du *Colbert*, mais à Saïda. Je suis très content de lui, cela ira très bien, j'en suis sûr ; mais vous savez qu'il faut qu'il revienne vers la mi-juin. Je l'ai envoyé à Sour, pour veiller à la mosaïque. L'enlèvement sera d'une énorme difficulté, mais nous en viendrons à bout. Je pars après-demain pour Tortose. A Djebeil, nous prendrons notre excellente compagnie. Le concours de la marine est lent et peu efficace. Il est évident pour moi que

l'on a arrangé exprès les choses pour que les marins ne fouillent pas à Ruad. Le *Colbert*, après nous avoir déposés à Tortose, avait ordre de M. de La Grandière de revenir mouiller à Tripoli. Or, pourquoi ne pas le laisser à Ruad, où le mouillage est au moins aussi bon ? J'en ai fait l'observation au commandant du *Colbert*, qui se croit les pouvoirs nécessaires (M. de La Grandière est parti pour Jérusalem) pour modifier sur ce léger point ses instructions. Mais nous l'aurons à peine cinq ou six jours ! Le *Prométhée* arrive dans quelques jours pour remplacer l'*Éclaireur* ; mais on s'est gardé de me le dire et de l'offrir pour remplacer l'*Éclaireur* auprès de la mission.

Le général de Beaufort est toujours d'une courtoisie et d'une complaisance exquises. A lui revient vraiment une grande partie de l'honneur de la mission.

Quant aux fonds, j'ai dû faire aujourd'hui, pour répondre aux exigences de nos trois campagnes simultanées, une traite considérable et qui dépasse le premier crédit de 20 000 francs. J'aurais mieux aimé avoir entre les mains, en faisant cette traite, l'annonce d'un nouveau crédit. Mais il eût fallu ajourner la campagne de Tortose dont les dispositions étaient prises avec le général et avec la marine. Que dis-je ? Il eût fallu y renoncer, puisqu'il faudra la clore vers la fin du mois de mai, peut-être auparavant. J'ai donc considéré le silence de la poste d'aujourd'hui comme une autorisation d'aller de l'avant. L'architecte m'a déclaré qu'il lui restait peu de chose sur la somme que vous lui avez remise. J'écris à M. Darasse pour lui annoncer ma traite ; il serait bon, s'il n'a pas reçu notification d'un nouveau crédit, de l'avertir pour qu'il n'en soit pas trop étonné.

Je vous ai dit que la mosaïque était de l'an 653 de notre ère. L'inscription principale est bien de cette année ; mais le style des médaillons et surtout les inscriptions qui les accompagnent paraissent bien plus anciens. Comment un tel travail serait-il postérieur à l'invasion arabe ? Nous saurons cela plus tard. A peine ai-je pu encore voir ce beau travail d'un seul coup d'œil et à la fois tout découvert.

En vous écrivant cette lettre, j'ai reçu la réponse de l'*Éclaireur* ; il lui est impossible de prendre les sarcophages. Il faut donc recourir à un transport ; plus j'y pense, plus je désire qu'on prenne ce parti, au moins si quelques doutes sur l'importance de nos résultats continuent de se produire.

Mille amitiés à M. Cornu. Ma femme me charge de vous présenter ses meilleurs compliments. Quant à moi, vous savez, Madame, avec quelle haute sympathie j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

844

Sour, 8 avril 1861

Madame,

Je suis à Sour depuis quelques heures, exténué de fatigue, mais désormais rassuré sur l'exécution de mon plan. Nos fouilles de Tortose sont ouvertes, et j'ai pu regagner Sour assez tôt pour que les autres parties de mon programme ne soient pas sacrifiées. Le concours de la marine m'a été précieux, et cette fois je l'ai trouvé complet et sans réserve. A Ruad, nous avons eu de vraies aventures ; le fanatisme musulman est poussé sur ce point au dernier degré de la violence. Notre arrivée a causé une vraie émeute dont naturellement nous sommes sortis avec les honneurs de la guerre. Permettez-moi d'attendre huit jours à vous conter tout cela. Aujourd'hui je n'ai la force de vous parler que d'un point important relatif à notre mosaïque. Elle est plus belle encore que je ne l'avais cru : la partie centrale, que j'avais vue à peine découverte, et où je n'avais aperçu qu'un mélange d'arbres et de fleurs, est un superbe entrelacement où toute la symbolique chrétienne de *Physiologus* semble s'être donné rendez-vous. Mais M. Thobois déclare les difficultés de l'enlèvement absolument insurmontables avec les ressources de ce pays. Il pense qu'il faut faire venir

un mosaïste, et il croit que les frais seraient considérables. Voici donc le parti que nous avons pris : 1° faire un dessin complet de l'ouvrage, qui puisse consoler les artistes de sa perte, s'il fallait l'abandonner. 2° le faire garder par des indigènes jusqu'aux nouvelles instructions que vous voudrez bien me transmettre. Le dessin de M. Thobois est fort avancé, j'espère pouvoir vous en envoyer un calque par le prochain courrier. Attendez à prononcer l'arrêt de mort que vous ayez reçu le calque. Mais dès à présent, il est peut-être bon, si vous le jugez à propos, d'en référer à S. M. l'Empereur. L'ouvrage est bien chrétien ; mais l'idée et le sentiment général sont empreints d'une profonde originalité. Ce serait un admirable pavé pour une salle du Louvre ou pour quelque chapelle de château impérial. Ce sera avec un vrai serrement de cœur que nous l'abandonnerons aux vandales de ce pays.

Excusez, Madame, le désordre de ma lettre. Je réserve pour le prochain courrier ce que j'aurais à vous dire des merveilles d'Amrit, les plus belles ruines phéniciennes que j'aie vues jusqu'ici. Le dernier paquebot ayant eu cinq jours de retard, les lettres qu'il m'a apportées sont à l'heure qu'il est encore en route pour Tortose. S'il s'en trouvait dans le nombre une de vous, j'en serais vivement contrarié.

Agréez, Madame, l'assurance des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Mille souvenirs affectueux à M. Cornu.

845

Djounin, 7 juin 1861

Madame,

M. Taddei est installé à Sour. Il trouve la mosaïque très belle et l'enlèvement très favorable. Il aura fini en un mois. M. Khadra parcourt en ce moment la campagne de Sour

pour recueillir divers monuments que nous avons découverts et que nous voulons enlever. Le choix de pièces à emporter me met souvent dans de grandes perplexités. Je prends plus que moins, même des choses que je ne tiens pas à voir figurer au Louvre, afin que les gens compétents les voient et jugent. Mais, pour les gros monuments, mon embarras est réel. Que faire de l'énorme porte d'Oum el-Awamid qu'a dessinée M. de Vogüé (*Bulletin archéologique de l'Athenaeum*) en se trompant sur un détail, mais en saisissant bien l'ensemble ? Je voudrais avoir votre avis à cet égard. Scier les petites sculptures et laisser les blocs est un peu vandale. Ce serait d'ailleurs détruire tout l'effet de ces morceaux. Les laisser ici, c'est les exposer à une destruction presque assurée. Enlever le monument entier avec toute sa masse est possible, mais il faut pour cela un ordre spécial donné à la marine. Il faudrait qu'un navire vînt exprès à Oum el-Awamid et que l'équipage entier procédât à l'enlèvement. Voyez le dessin de M. de Vogüé et dites-moi votre avis. Si on veut voir transporter le monument entier, faites que je sois autorisé à dire au commandant de la section que c'est la volonté de l'Empereur ou faites-leur adresser un ordre spécial. Que faire aussi, pour de grands sarcophages en marbre blanc, sans aucun ornement, mais d'une proportion admirable et d'une taille vraiment colossale, trouvés dans la nécropole de Saïda ? M. Gaillardot en a fait transporter un au phare ; j'incline à l'emporter en France, bien que quelques personnes puissent critiquer l'envoi d'une pièce aussi énorme n'offrant aucun détail.

Je travaille activement à mon rapport à l'Empereur. Les chaleurs sont très fortes, mais nous finirons. L'arrivée de l'escadre a fait un excellent effet et réparé complètement la débâcle produite par le départ de l'armée.

Agréez, Madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Je vais retourner dans quelques jours à Amschit. Zakhia sera donc le seul pour lequel je n'aurai rien ? Je crains

qu'il n'y ait eu un malentendu. Zakhia ne demandait pas le titre officiel de protégé français, bien qu'on le donne vraiment à des personnes moins choisies. Il demandait une lettre du ministre d'État ou du ministre des Affaires étrangères renfermant un remerciement de ce qu'il a fait pour la mission. Il a fait beaucoup surtout pour les terrains. C'est à lui que nous devons de ne pas avoir dépensé soit en achats de terrains ou en permissions de fouiller à Gébeil.

846

Djounin, 16 juin 1861

Madame,

Voici enfin mon deuxième rapport. Les nouvelles que je reçois de Tortose sont bonnes. Ces messieurs, à l'heure qu'il est, ont à peu près terminé leurs dessins. M. Taddei, à Sour, va très bien aussi, mais c'est une tête un peu singulière. Je suis pressé d'envoyer près de lui le sensé M. Gaillardot. Le départ de l'armée nous pèse encore plus que je l'avais pensé. Il est à peine croyable combien on peut tirer peu de services des gens de ce pays. Le transport de nos objets n'a pu se faire sans quelques petits accidents qui m'ont causé une vive contrariété. Plus que jamais je me confirme dans mon plan de charger exclusivement M. Khadra de ce soin. Il ne faudrait pas trop se hâter de donner mission au transport. Nous avons encore plusieurs articles en souffrance, et l'emballage sera long.

Je désirerais bien savoir dans quelles conditions se feront les transports sur le chemin de fer. L'État a-t-il pour des circonstances comme celles-ci des transports partiels ? Si le transport devait se faire sans aucune remise, j'hésiterais à faire payer à l'État des sommes très considérables pour de grosses pièces, des inscriptions par exemple, qu'un estampage représente presque équivalemment. A l'arrivée à Paris, il sera, je crois, opportun de ne pas tout

porter d'abord au Louvre, où nous tomberions dans de grandes confusions. Il faudrait tâcher d'avoir un dépôt provisoire, où nous classerions le tout, et ferions le choix de ce qui figurerait définitivement au Musée et de ce qui ne peut servir que pour notre ouvrage. Il serait bon de songer aussi au placement de la mosaïque ; je redoute à l'arrivée les caves du Louvre, où tant de choses sont entrées, qui n'en sont jamais sorties.

M. Taddei m'a écrit que le travail est beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait cru, et qu'il lui faudrait au moins deux mois. Ce travail sera beaucoup plus cher dans les circonstances actuelles qu'il ne l'eût été avec la présence de l'armée, qui eût hébergé Taddei et lui eût donné des aides. J'ai prêché l'économie, surtout en ce qui concerne les auxiliaires. Taddei m'a répondu la plus singulière lettre du monde et où je fais la part de son originalité. Il fait bien le travail, voilà l'essentiel. Il faut avouer aussi que jamais travail difficile ne s'est fait au milieu d'un plus complet dénuement de toutes ressources. Quoi qu'il en soit, en présence de toutes ces difficultés, j'ai résolu de ne quitter la Syrie que quand tout sera complètement terminé et la dernière pierre embarquée. Demain, je pars pour l'exploration du haut-Liban. Je rejoindrai ces messieurs à Tripoli. De là, je me rabattrai avec M. Thobois sur Gébeil et Maschnaka, où je veux avoir son jugement et aussi quelques dessins de lui. Puis, je battrai encore la région moyenne du Liban. Pendant ce temps, M. Gaillardot surveillera Taddei et fera avec Lockroy les dessins des environs de Sour.

J'ai reçu du Père de Prunière la lettre ci-incluse. Le parti qu'il propose me paraît très bon. Mais rien ne remplacera jamais l'excellent Père Buisseau, qui avait le feu sacré de son œuvre à un degré vraiment rare et qui seul avait ce qu'il faut pour fonder.

Priez un de nos confrères de revoir les épreuves du rapport et agréez, Madame, l'assurance des sentiments infiniment distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Je vous envoie la note de M. Thobois pour les premiers 1 500 francs. Je vous prierai de la garder pour vos comptes définitifs. Vous m'avez dit de considérer le traitement du mosaïste comme un compte à part. L'intention est-elle aussi que je fasse son compte à part pour tout ce que je lui donne soit pour ses frais personnels, soit pour les frais de l'opération ? Ou bien ceci doit-il être fondu dans la mission ? Je lui ai déjà compté 1 260 francs, dont 500 pour traitement, 500 pour achat de planches et autres objets, 260 pour transport de ses outils et matériaux de travail.

847

Beyrouth, fin juin 1861

Madame,

La vie errante que je mène depuis quelques semaines ne m'a point permis de vous entretenir par les derniers courriers de nos fouilles et de nos voyages. Nos fouilles sont maintenant terminées. L'ordre de départ est venu me prouver combien j'avais calculé juste en réglant mon programme de façon à avoir terminé pour le 1er juin. Arrivant si inopinément, cet ordre m'a pourtant un peu contrarié. Il m'a empêché de reprendre Oum el-Awamid, où M. Thobois, en mon absence, a levé le camp un peu trop vite, et ne m'a laissé que deux jours pour voir et parachever par moi-même les fouilles d'Amrit. Ai-je besoin de vous dire que, dans le pays, ce départ nous enlève beaucoup de l'autorité dont nous avons besoin ! Heureusement la confiance des maronites en la France est inépuisable. Tous sont assurés que si la France les abandonne pour un moment, c'est pour leur donner une organisation définitive et avantageuse. Je suis persuadé que je vais les retrouver dans le Liban aussi dévoués que je les ai déjà vus. Quant aux musulmans, leur attitude serait vraiment insupportable, si l'on pouvait être sensible à une impertinence venant de si bas. Il faut bien se figurer que pour ces esprits grossiers le départ de l'armée signifie tout simplement que le général a eu peur des cinq

ou six vaisseaux anglais qui sont venus, il y a quelque temps, mouiller devant Beyrouth. La chanson qui se chante par les rues est en ce moment : « Didon (nom populaire des Français) est venu, Didon est parti, qu'a-t-il fait ? » La modération et le respect du droit sont pour ces misérables le signe assuré de la faiblesse.

J'ai fait mon voyage de Jérusalem et j'en ai tiré beaucoup de fruit, bien que je n'en rapporte guère que des raisons de douter. Il ne m'est plus du tout prouvé que la tour d'Hippicus, le mur occidental (celui que vont baiser les juifs) et d'autres parties en bossage du périmètre de la mosquée d'Omar soient de Salomon. Tout cela peut être hérodien ; j'ajoute avec tremblement qu'à Tortose, il y a des portions de mur bâties par les croisés qui sont exactement semblables. J'en dis autant de l'admirable mur de la mosquée d'Hébron. Ces problèmes-là ne pourront être résolus que quand il sera loisible à un architecte d'étudier la mosquée d'Omar et celle d'Hébron avec le plus grand détail. Or, à l'heure qu'il est, le fanatisme musulman ne permet d'y jeter qu'un coup d'œil rapide. Personne n'est jamais entré dans la mosquée d'Hébron. J'avais un ordre de Ruad-Pacha pour cela ; mais l'autorité turque est nulle à Hébron ; le gouverneur n'y dispose plus d'un soldat, il aurait fallu me donner aussi une armée pour forcer l'entrée.

Oum el-Awamid nous a jusqu'à la fin donné de beaux résultats. Deux nouvelles inscriptions phéniciennes, parfaitement conservées, ont été découvertes. Toutes deux sont votives et offrent de très curieuses particularités sur la religion des Phéniciens. Il y aura là de belles discussions. Nous avons trouvé également beaucoup de sculptures, mais dans un mauvais état de conservation. Le style égyptien dominait décidément à Oum el-Awamid. L'acropole était en style grec, et, ce me semble, imité de l'Acropole d'Athènes. Le nom de cette antique ville est resté jusqu'au bout un mystère pour nous. Elle devait être considérée comme une banlieue de Tyr. Un individu dont nous avons trouvé l'épitaphe s'intitule Τύριος ; le nom moderne que quelques habitants du pays donnent à ce tas de ruines, *Medînet el-Touran*, me paraît une traduction de

πόλις Τυριων. Quant aux maisons que M. de Vogüé avait cru cyclopéennes, elles sont simplement de construction grossière et probablement très modernes. Ces ruines, en effet, les plus intactes de la Syrie, ne sont pas encore complètement vierges. Des barbares, à une époque inconnue, s'y sont établis et ont employé les débris de la vieille ville à se bâtir des masures. Je ne vous cacherai pas que j'ai regretté qu'on n'ait pas poussé les fouilles un peu plus. J'avais laissé, en partant pour la Palestine, des instructions très précises à M. Thobois. Mais il s'est trop vite rebuté des difficultés. Il ne sait pas se plier à la rude vie qu'on mène en ce pays. Arrivé à Sour, il a négligé également de continuer le dessin de la mosaïque, pour des motifs bien insuffisants. Que ferait-on, grand Dieu ! en ce pays, si on s'arrêtait devant la peur des moustiques et des voleurs !

Le mosaïste est arrivé, il me paraît un homme très capable, et je crois cette affaire-là désormais en bonnes mains. M. Khadra, drogman du consulat, qui a été mon bras droit en ces derniers temps, est à Sour pour l'installer.

Parlons maintenant d'Amrit, dont je suis de retour depuis hier. Les résultats ici sont d'une nature tout à fait à part. Le déblaiement et la restauration des monuments apparents ont dû avant tout nous préoccuper. Cinq grands monuments ont été vus par les voyageurs. Nos recherches ont fixé de la manière la plus précise leur forme originale et leur destination. Les trois monuments affectant la forme de fuseaux sont sans contredit funéraires. Nous avons déblayé les caveaux qu'ils recouvrent. Le monument en forme de niche posée dans une cour carrée est un temple ou pour mieux dire une arche (*theta*) dans le goût de celle des Hébreux et de la Caaba des Arabes. (Une de nos inscriptions d'Oum jette sur ceci beaucoup de jour.) Le gros monument carré perdu dans les broussailles, qui a si fort embarrassé les voyageurs, est un mausolée de famille. Nos fouilles en ont mis à nu les dispositions intérieures; de plus, nous avons trouvé au pied tout le couronnement en pyramidon. A ces monuments, dont l'existence était déjà connue, nos recherches en ont ajouté quatre principaux : 1° un amphithéâtre taillé dans le roc, absolument unique en son genre,

2° un autre fuseau sépulcral, renversé et brisé, mais susceptible d'être parfaitement dessiné, 3° une maison tout entière avec ses distributions intérieures, taillée dans le rocher et monolithe, 4° deux cellas égyptiennes monolithes situées vis-à-vis l'une de l'autre, avec leurs sculptures très bien conservées. Ces deux monuments sont brisés, mais nous avons trouvé tous leurs morceaux épars. Enfin nous avons déblayé un grand nombre de très beaux caveaux funéraires. Quand tout cela sera dessiné, il en résultera un ensemble incomparable de monuments certainement phéniciens. M. Thobois rendra ici des services de premier ordre, car il dessine dans la perfection et il a saisi tout d'abord le caractère original de ces monuments. Les murs de Ruad et les murs de Tortose, que ni la photographie ni le dessin ne peuvent rendre, ont été confiés à M. Lockroy, qui en fera des peintures à l'huile. Ces messieurs sont restés à Amrit avec M. Gaillardot, ils auront tout fini dans trois semaines, de façon qu'il n'y ait plus à y revenir.

Nos résultats d'Amrit sont surtout monumentaux ; nous avons cependant un très joli mobilier de petits objets provenant de tombeaux, et, ce à quoi je tiens beaucoup plus, un très beau sarcophage à gaine, dans le goût de ceux de Saïda, non plus en marbre cette fois, mais en basalte rougeâtre de Sophita. La tête vaut les plus belles de Saïda et les surpasse en effet par suite de la matière qui est d'un ton extraordinaire. Enfin, nous avons acquis toutes les pierres de Ruad, pour lesquelles nous avons rencontré d'abord tant de difficultés.

La versatilité d'esprit des gens de ce pays a été cette fois à notre avantage. Il y a parmi ces pierres de charmants spécimens d'art égypto-phénicien, des inscriptions hiéroglyphiques et une dizaine d'inscriptions grecques. C'est vous dire assez que je suis en somme très content de ma campagne d'Amrit. Ce sera la plus importante sous le rapport architectural et c'est ici surtout au milieu de ce désert, entouré de populations sauvages ou fanatiques, que l'intervention de l'armée a été décisive. Sans cette circonstance capitale, l'exploration d'Amrit était indéfiniment ajournée.

Par cette dernière campagne, qu'il a presque toute diri-

gée, M. Gaillardot a achevé de bien mériter de la mission. Permettez-moi, Madame, de vous faire quelques demandes pour cet homme excellent. L'ambition de M. Gaillardot a toujours été d'être médecin sanitaire de Damas. M. Nicora, qui occupe ce poste, est venu me voir pour me dire que de son côté son plus vif désir était de quitter Damas et de laisser la place à M. Gaillardot. Il faut en effet tout le sérieux de caractère de ce dernier et son habitude des pays musulmans pour désirer un poste aussi triste et aussi périlleux. M. Nicora désire Smyrne, où la place est vacante et remplie d'une façon purement provisoire par le médecin de l'hôpital maritime. Si cet arrangement rencontrait des difficultés, en voici un autre que pour ma part je regarderais comme préférable. Il serait tout à fait utile d'établir un médecin sanitaire à Jérusalem. M. de Barrère, à qui j'en ai parlé, abonde dans ce sens. Toutes les autres nations européennes ont un médecin et un hôpital à Jérusalem. La France, qui accorde de fortes subventions aux établissements hospitaliers de cette ville, n'a en réalité aucun hôpital, ses subventions étant employées dans un sens exclusivement ultramontain par Mgr Valerga. M. de Barrère croit que l'établissement d'un médecin français serait un des moyens les plus efficaces pour combattre cette tendance. M. Gaillardot qu'il connaît et apprécie lui paraît l'homme désigné pour cela. L'avantage de ce plan serait de mettre un homme d'un grand sens, modéré, d'un caractère conciliant, au courant des méthodes critiques sur un point où le charlatanisme et la rouerie sont à l'ordre du jour. Il en résulterait, j'en suis sûr, de grands avantages pour la science, et une sérieuse exploration de Jérusalem pourrait être commencée.

Quant à M. Peretié, c'est fort délicat. Si M. Peretié faisait des fouilles et employait un seul ouvrier, je l'aurais invité, comme je l'ai fait pour D., à ne pas faire concurrence à la mission. Mais tel n'est pas le système de M. Peretié. Il engage les indigènes à fouiller et leur achète ensuite ce qu'ils ont trouvé. Or, il est très vrai que nos fouilles ont mis martel en tête aux indigènes et qu'ils se sont mis à chercher de tous les côtés. Impossible de s'opposer à cela;

comme d'ailleurs ma mission est une mission d'exploration et non une mission d'achats (sauf certains cas, bien entendu), je ne puis faire défense à M. Peretié d'acheter des objets que moi-même je n'achèterais pas. Voici tout ce que j'ai cru pouvoir faire. Il y a quelques semaines, ayant appris que M. Peretié achetait beaucoup, je lui ai écrit pour lui dire que je ne trouvais pas mauvais qu'il *achetât*, mais qu'ayant l'obligation morale de rapporter à la France tous les objets sortis du mouvement de fouilles provoqué par notre initiative, je lui demanderais de ne pas *vendre* jusqu'à la fin de la mission, me réservant sur les objets récemment acquis par lui un droit de premier acheteur. M. Peretié m'a répondu qu'il acceptait complètement. Si donc M. Peretié vend en France, il manque à ses engagements. Mais tout cela est bien difficile à saisir. A vrai dire, plus je vais, plus je me convaincs que la grande exploration, telle que nous l'avons pratiquée, et la recherche des petits objets sont choses absolument distinctes. Les filets qui servent à prendre les gros poissons ne servent pas à prendre les petits. Pour les petits objets, le seul système praticable est celui de M. Peretié. L'ouvrier à la journée vole tous les petits objets qu'il trouve. Vous dirai-je que pour ce genre de recherches je n'aurais pas eu de confiance même dans nos soldats, dont je suis pourtant si satisfait. Aucun n'aurait songé à en faire commerce, mais plusieurs n'auraient pas assez compris la valeur scientifique de ces objets pour ne pas être tentés d'y prendre quelques souvenirs. J'ai vu à Tortose comment se pratiquent ces fouilles. Des centaines d'indigènes déchirent la plaine qui s'étend au sud de la ville. Chacun trouve en moyenne par an deux ou trois objets ayant une valeur intrinsèque, le nombre des objets intéressants est de dix ou douze par an. Il est clair qu'on ne peut employer à de telles recherches que des gens dont le temps n'a aucune valeur ; encore ceux de Tortose se retirent-ils sur les pierres de taille qu'ils extraient de terre. Tout ce bric-à-brac d'ailleurs est en général moderne et d'époque impossible à déterminer.

Le transport des objets devient maintenant notre grosse affaire. M. de La Grandière a reçu ordre d'utiliser pour cela

le retour des bâtiments de guerre qui transportent les troupes. Me prêtant à ce plan, j'ai fait déjà centraliser à Beyrouth nos magasins de Sour et de Tortose. Mais cette expérience me détourne tout à fait de donner suite au dit plan. Ces navires, en effet, n'ont pas de cales, tout doit être laissé sur le pont, épars au milieu des hommes et mêlé aux plus vulgaires détails. Les transbordements, si on ne les surveille pas pierre à pierre, se font mal, et au milieu du tohu-bohu de l'embarquement de l'armée, il se produit de regrettables malentendus. Je crois donc qu'il faut reprendre notre plan primitif. Un transport ayant une grande cale viderait nos magasins. Une personne de la mission, M. Khadra par exemple, monterait sur le transport, veillerait à chaque mouvement des objets, etc., ce qui serait la perfection, retournerait avec eux en France, pour surveiller tout à Marseille ou à Toulon. M. Khadra, qui m'a rendu de très grands services avec un parfait désintéressement, ne demande pas d'autre récompense pour ce qu'il a fait pour nous que ce voyage gratuit.

Que faire de nos outils ? J'hésite beaucoup à les vendre ; ils épargneraient tant de temps et de peine aux futurs explorateurs. Mais il faut pour cela trouver un emmagasinage gratuit et sûr. On n'a rien, dit-on au consulat ; je ne désespère pas cependant de trouver. En tout cas, nous garderions un outillage complet pour reprendre en temps opportun les fouilles de Saïda. Saïda est le seul point où les travaux puissent être faits presque aussi bien par les indigènes que par les soldats.

Vous avez trouvé superflue mon inquiétude sur le mot d'*indemnité* qu'on applique ici à la somme versée à D. Je n'ai pas été peu surpris d'entendre traiter de même la somme versée à M. Peretié et attribuer à celui-ci de reprendre les fouilles *à ses frais et à son profit après nous*. Veuillez faire vérifier si le contrat du ministère ne laisse place à aucune équivoque, car le comte Bentivoglio et M. Schefer ont tout fait pour présenter ici M. Peretié et D. comme des victimes de la mission, et je sais qu'ils ont conseillé le système des indemnités.

Jusqu'ici je n'ai pas trouvé un moment pour rédiger mon

rapport à l'Empereur sur les fouilles de Saïda et de Sour. Je vais prendre à partir de demain quelques jours pour cela. Vous le recevrez quinze jours après cette lettre.

Il me reste encore à visiter toute la région du haut Liban. Pendant ce temps, le mosaïste achèvera son travail ; M. Thobois dessinera Amrit, puis visitera avec moi Gébeil et Maschnaka. M. Khadra présidera aux embarquements. Dans deux mois, les parties essentielles du plan que je m'étais tracé seront remplies. Nous serons loin d'avoir tout fini, surtout en ce qui concerne les dessins. Mais du moins ce qui m'incombe personnellement, la recherche des éléments d'une description complète de la Phénicie, la partie épigraphique, le transport des objets, seront des tâches accomplies. J'irai revoir Paris et nous délibérerons ce qu'il conviendra de faire cet automne pour l'achèvement des dessins, pour Saïda, pour Chypre, etc.

J'apprends avec bonheur la mission de M. Cornu et de M. Renier et son heureux résultat. Agréez, Madame, l'expression des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

On m'apporte un estampage d'une inscription phénicienne de Chypre, très belle, mais mal conservée. On m'offre d'entrer en négociations pour le monument lui-même. C'est, dit-on, une colonne déposée au consulat de France à Larnaca, mais n'appartenant pas au consul. Je voudrais bien savoir si cette inscription est de celles qui ont été communiquées récemment par M. Rey, je crois. Elle a sept lignes, très courtes et séparées par des espaces très égaux. Les premières lettres de la deuxième ligne qui est la mieux conservée, ou du moins la plus lisible sur le médiocre estampage qu'on m'a remis, sont... 𐤑𐤉𐤃𐤑𐤃𐤍𐤌𐤒𐤌. Voudriez-vous demander à M. Rey ou à M. de Saulcy si cette inscription leur est connue. Le lieu public où elle est déposée me laisse croire difficilement qu'elle soit inédite. On me dit que la colonne où elle est inscrite sert d'escabeau au kavas du consul de Larnaca.

848

Tannourin, 15 juillet 1861

Madame,

Je vous écris du fond d'une des plus hautes vallées du Liban, où nos courses épigraphiques nous ont amenés. Il peut sembler étrange de chercher des inscriptions d'un pareil pays, où jamais nulle civilisation n'a pénétré, et certes je n'aurais pas songé à y venir si des témoignages nombreux ne m'avaient signalé les roches de toute cette région comme étant couvertes d'inscriptions. Ces témoignages étaient parfaitement véridiques ; malheureusement, ces inscriptions, dont j'ai maintenant entre les mains une soixantaine d'exemplaires, sont au fond la même, avec quelques variantes, ou du moins se rapportent à un même fait. Toutes présentent le nom de l'empereur Adrien, et se rapportent sans doute à un voyage de cet empereur au fleuve Adonis.

Il est difficile de se figurer quelque chose de plus singulier que ces énormes inscriptions en lettres de 30 ou 40 centimètres de long, que l'on rencontre en certains endroits à chaque pas. Nous nous partageons le matin (M. Lockroy, M. Khadra, moi) les différents points de l'horizon, nous draguons en quelque sorte la campagne, et chaque soir, en dépouillant nos filets, nous nous trouvons en possession d'une vingtaine d'inscriptions nouvelles. Les endroits où on les trouve sont toujours remarquables par quelque chose de pittoresque, et souvent on a eu l'intention évidente de les placer dans des endroits inaccessibles. Il semble que l'empereur avait avec lui un régiment de lapicides, qu'il lançait dans toutes les directions et qui cherchaient à se surpasser les uns les autres, par la bizarrerie des points qu'ils choisissaient. Comme compensation de ce que cette recherche a d'un peu monotone, j'ai trouvé dans la vallée de Jrapta (*crypta*, selon une très ingénieuse

étymologie que m'a proposée le patriarche des maronites), une très belle sculpture sur le roc. Elle représente un sacrifice et me paraît ancienne, elle a quelque chose du style archaïque. La conservation est parfaite. Lockroy en a fait un bon dessin. Impossible, à moins d'un outillage tout spécial, dont nous pourrons causer plus tard, de songer à enlever un si énorme morceau, faisant corps avec le rocher. A Kana, la difficulté de dimension n'existe pas (la surface sculptée n'est pas grande) ; mais cette surface forme le fond d'une niche évidée d'un mètre dans le roc. Impossible de pratiquer l'enlèvement à cette profondeur, la niche étant étroite et ne laissant aucun joint pour les instruments. Quant à détruire la niche pour mettre la sculpture à niveau, ce serait changer la physionomie du monument, et j'hésiterais à le conseiller. Conformément à votre avis, qui a toujours du reste été le mien, je suivrai dans l'enlèvement des objets le principe le plus large, je ne m'arrêterai que devant l'impossible. A Paris nous causerons à loisir des moyens d'enlever, l'hiver prochain, quelques pièces qu'il est impossible d'attaquer avec les ressources de ce pays.

En arrivant à Tripoli de ma première course du Liban, j'ai trouvé mes collaborateurs fort éprouvés par la maladie. Après avoir terminé ses travaux d'Amrit, avec un peu de hâte suivant moi, M. Thobois voulut faire le voyage de la côte, jusqu'à Lattakié. Cela ne rentrait pas dans les instructions que j'avais données à ces messieurs. Mon plan était que M. Thobois épuisât Amrit, et que pendant ce temps M. Gaillardot explorât les environs ; M. Thobois n'a rien de ce qu'il faut pour ces sortes d'explorations, où il faut se mettre en rapport avec les habitants, suivre les moindres indices et mener parfois une assez rude vie. Quoi qu'il en soit, au moment de partir, M. Gaillardot se trouva gravement malade, et fut forcé de revenir à Tripoli, il y a été plusieurs jours dans un état inquiétant. M. Thobois partit avec M. Lockroy ; mais il tomba malade à son tour, et à part quelques inscriptions qu'a estampées M. Lockroy, ce voyage, qui eût pu être si fructueux, fut à peu près stérile. Quand je rejoignis ces messieurs à Tripoli, M. Gail-

lardot était mieux. M. Thobois beaucoup mieux aussi, mais tout à fait démoralisé et voulait à tout prix retourner en France. Je le remontai un peu et obtins de lui de venir avec moi à Gébeil et à Maschnaka, où il y avait pour lui de si beaux travaux à faire. J'aurais voulu l'envoyer aussi à Aphaca et à Kalaat-Fakra ; mais à Maschnaka, le malheureux homme devint de nouveau incapable de tout travail. Les piqûres des insectes et la vie peu confortable qu'on mène à Maschnaka le désespéraient. Je n'ai pas insisté ; comme il désirait cependant faire le voyage de Jérusalem, je l'ai laissé faire. C'est un homme de mérite dans sa spécialité, mais il est par trop nigaud et tellement entêté qu'on ne peut obtenir de lui de l'assujettir à un plan déterminé. Il a voulu emporter son album, il vous montrera ses dessins d'Amrit qui sont excellents ; mais il manque une ou deux vues essentielles, surtout la vue d'ensemble du temple avec son enceinte carrée, taillée dans le roc. Il pourra aussi vous donner un avant-goût de la mosaïque; son dessin de la partie centrale est à peu près complet.

Taddei n'est pas non plus très facile à mener. Mais il fait son travail dans la perfection et tout à fait *con amore*. Il faut lui tenir compte des énormes difficultés qu'il a à vaincre. Kabr'Hiram est maintenant un affreux désert, sans ombre et sans eau. La composition bitumineuse qu'il emploie pour coller une toile sur la surface de la mosaïque ne peut sécher que pendant la nuit, cela le retarde beaucoup. Il m'a fait dire qu'il lui fallait un mois de plus qu'il n'avait compté. Je ne puis le trouver mauvais, car il fait un travail avec beaucoup de soin et dans des circonstances où un homme sans courage sè fût certainement rebuté.

Je suis très heureux de ce que vous m'apprenez pour le transport. L'enlèvement de plusieurs grosses pièces eût été impossible sans ce concours spécial. Il n'existe pas en Syrie un seul véhicule, ou une route propre à les recevoir. Tout ce qui dépasse la charge d'un chameau est par conséquent intransportable. J'aurais voulu que la mosaïque pût être enlevée du même coup. Taddei aura fini vers la fin d'août. Ce qui serait le mieux, c'est que Taddei vînt de suite en France pour placer la mosaïque. Il prendrait

passage sur le transport, ce qui serait une économie. Moi-même, je tâcherai de trouver un retour de ce genre. Si vous croyez cela nécessaire et s'il en est temps encore, stipulez pour moi cette faculté.

M. Thobois et Taddei m'ont éloigné du pauvre M. Gaillardot. Je vous ai dit que je l'avais trouvé mieux à Tripoli. Mais depuis, il a eu une rechute extrêmement grave, une fièvre terrible, et son estomac ne supporte plus le sulfate de quinine. M. Blanche l'a fait transporter à Beyrouth dans le plus triste état. Cela m'attriste et m'inquiète beaucoup.

Hélas ! je désespère de clore la mission avec mon deuxième crédit. Grâce à ma sœur et à M. Khadra, nous avons réussi à établir nos voyages sur un pied d'économie qui surprendrait tous ceux qui prétendent qu'on ne peut voyager en Orient sans se ruiner. Mais je ne puis obtenir la même économie de mes collaborateurs, quand ils sont éloignés de moi ; j'excepte Lockroy qui ne me coûte presque rien. M. Thobois jette l'argent à tort et à travers et l'excellent Gaillardot a peu d'ordre dans ses comptes. J'ai donné déjà plus de 2000 francs à Taddei, ses deux premiers mois de traitement sont acquittés ; mais les frais accessoires, menuisiers, aides, etc., sont très considérables, en *l'absence de l'armée.*

Khadra le surveille de près. Khadra, non seulement ne me coûte rien, mais a si fort contribué à la mission, de sa maison, de sa personne, de ses chevaux, de toutes les personnes de sa famille, que je lui dois une indemnité, si je ne peux, selon mon désir, lui procurer un congé et un voyage en France. C'est une excellente famille, dont le crédit me procure infiniment de facilité, surtout depuis qu'un peu d'amertume se mêle aux sentiments de ce pays pour la France. Le Liban est triste. Le dernier arrangement est le coup le plus grave porté à la nationalité maronite. Ils se voient imposer, avec le consentement de la France, ce à quoi ils ont résisté depuis des siècles, un gouvernement turc. Il importe peu que ce Turc soit *catholique.* Le maronite n'est catholique que par nationalité et parce qu'il croit que la France l'est. Le système de morcellement du pays adopté par Daoud me paraît aussi justement l'inverse de

ce qu'il faut à ce pays, où, loin de fortifier les divisions politiques et administratives fondées sur la religion, il faut viser à les effacer peu à peu.

Rappelez-moi au souvenir de M. Cornu et croyez, Madame, aux sentiments de rare estime et de haute sympathie avec lesquels je suis votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Il est entendu, je pense, que l'équipage du transport aura reçu ordre de me prêter main forte pour l'emballage. C'est ce qu'il y a de plus impossible de bien faire avec les ouvriers du pays.

849

Ghazir, 31 juillet 1861

Madame,

La fin de notre mission continue d'être fort éprouvée. M. Gaillardot va mieux, mais M. Lockroy est tombé malade de la dysenterie, et m'a manqué au moment où je n'avais que lui. Pour comble de malheur, ma pauvre sœur est tombée souffrante à la descente du haut Liban. L'obligation de dormir les fenêtres ouvertes pour ne pas étouffer dans les misérables cases de ce pays lui a donné des douleurs rhumatismales et névralgiques, dont elle souffre depuis quinze jours d'une façon désespérante. Cela n'est pas grave, bien que l'état de faiblesse qui en résulte m'inquiète parfois, mais c'est bien attristant.

La *Moselle* est fort en retard, on l'attend depuis huit jours. On me dit qu'elle est bien mal outillée et surtout bien dénuée de personnel, n'étant plus armée en guerre et n'ayant pas d'état-major. Mais l'amiral y suppléera du reste de l'escadre. Je n'ai pas été à Beyrouth, mais on m'assure que la marine est très bien disposée. Tous les travaux préparatoires que nous avons pu faire avant l'arrivée des

marins sont terminés. Si la *Moselle* ne tarde pas trop, toutes les opérations pour lesquelles ma présence est nécessaire ou du moins fort utile pourront être très vite enlevées. Il ne restera plus que la mosaïque qui ne sera finie qu'à la fin du mois. J'incline à croire qu'il vaudra mieux que la *Moselle* l'attende, et sans doute l'amiral n'y verra pas de difficulté ; ce navire, outre nos objets, doit embarquer une masse énorme de provisions et de matériel laissée par l'armée ; par la force des choses, il serait amené à attendre jusqu'aux premiers jours de septembre et peut-être au delà.

Comme la *Moselle* n'est pas du tout disposée pour nous recevoir, il ne sera pas nécessaire que j'attende jusque-là. Je tâcherai de partir par le paquebot qui suivra celui-ci, à condition bien entendu que les intérêts de la mission n'en souffrent pas. Nous avons fait en ce pays ce qu'on n'y a jamais fait impunément, un vaste déploiement d'activité au cœur de l'été ; les gens du pays déclarent que nous n'avons pas le sens commun, on ne traverse cette redoutable saison qu'en restant dans une complète inactivité.

Le manque absolu de collaborateurs m'oblige à renoncer à Chypre pour le moment. M. Lockroy et M. Khadra ont décliné d'y venir. L'opinion unanime dans ce pays est, en effet, que le climat de Chypre en cette saison est détestable, surtout pour l'étranger qui y tombe à l'improviste. D'une bande d'individus de Ghazir même qui y étaient allés pour quelques personnes chercher de la graine de [*ill.*] pas une moitié n'est revenue. Impossible de songer pour le moment à une exploration de l'île. Quant à y prendre terre simplement comme prise de possession, ce serait là une formalité dont les Anglais, s'ils ont envie d'y fouiller, ne seraient pas obligés de tenir grand compte. Cela servirait bien plutôt à leur donner l'éveil et à les faire se hâter. Les rapports de loyale courtoisie où je suis avec lord Dufferin sont à cet égard la meilleure garantie. Je mettrai à la suite de mon troisième rapport que je compte faire une campagne de Chypre ; cela suffira. Qu'il y ait à Chypre de vastes ruines d'antiquités phéniciennes, c'est ce qui n'est pas douteux. Il y a plus de cent ans que Pokock en a rapporté une trentaine d'inscriptions phéniciennes : cela

est un fait acquis et qui n'a pas besoin d'être vérifié.

Nos dernières courses du Liban m'ont encore donné quelques inscriptions grecques d'un grand intérêt pour l'histoire.

Inutile de vous dire, Madame, combien j'aspire au jour où je pourrai causer de tout cela avec vous. Ce sera une de mes meilleures récompenses. Croyez en attendant aux sentiments de haute estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir de M. Cornu.

850

Ghazir, 3 août 1861

Chère Madame,

Je reçois à la fois vos deux dernières lettres relatives à Chypre. Pas une fois depuis un an, je n'ai reculé devant les difficultés ou le danger pour le succès de la mission qui m'était confiée. Je ne commencerai pas aujourd'hui. J'attendrai donc M. Grasset, et je suivrai le plan que vous m'avez indiqué. Il importe cependant d'écarter un malentendu. J'ai cru voir dans vos lettres que, d'après les dispositions que vous rencontrez dans l'administration, la mission de Chypre était comme une *grâce* que j'avais à conquérir et qu'on préférerait la donner à d'autres. S'il en est ainsi, ou pour mieux dire, si c'est l'Empereur qui l'envisage ainsi, Madame, écrivez-moi vite pour que je parte. En acceptant la mission de Syrie, j'ai fait un sacrifice à la science de mes intérêts les plus évidents. J'ai interrompu mes travaux, j'ai désorienté mon public, je me suis brouillé avec ceux de mes amis qui ne comprenaient pas que l'on mette quelque chose au-dessus des querelles de parti. Chaque année, je donnais à Lévy un volume, qui

représentait pour moi un petit capital rapportant environ 1 000 francs de rente. Je crains bien que l'année 1860-61 ne me lègue que des embarras. Tout cela n'est rien encore auprès des fatigues et des ennuis de toute espèce que j'ai traversés ici, dans un milieu si totalement différent de celui auquel j'étais habitué. J'ai supporté tout cela gaiement parce que je croyais faire quelque chose d'utile à la science et de glorieux à mon pays. Je vous avoue que je ne m'attendais pas à ce que j'eusse, à l'heure qu'il est, besoin de conquérir par un rapide coup de main une île que je consentais pour l'utilité commune à joindre à mon champ d'exploration. Si donc l'Empereur croit que d'autres personnes feraient mieux que moi l'exploration de Chypre, n'envoyez pas l'aviso, et écrivez-moi au plus vite pour que j'aille demander un peu de repos à un climat meilleur. Si, au contraire, ce ne sont là que des criailleries inférieures, du genre de celles que j'ai toujours dédaignées, envoyez l'aviso ; car je reconnais que votre plan a d'excellents côtés, et je ne veux à aucun prix manquer par ma faute M. Grasset. Ne croyez pas que ce fût pour mon plaisir que j'avais songé à mettre l'exploration de Chypre à l'hiver. On me déclarait unanimement que Chypre ne peut être *parcourue* que dans cette saison. Mais, dès qu'une occasion très favorable se présente et que l'exploration doit se faire par mer, je fais taire toutes les objections et j'y vois pour ma part l'avantage de sauver mon hiver.

Envoyez-moi donc l'aviso le plus vite possible. Stipulez que l'on pourra toucher aussi à certains points de la côte voisine, où il peut être essentiel de jeter un coup d'œil, à Soli par exemple. *Il sera entendu sans doute que l'aviso me ramènera en France, et qu'il y aura possibilité de m'y caser avec ma sœur.* Je voudrais bien avoir un ou deux jours à Athènes, dont il me serait si essentiel de voir les monuments pour la comparaison de tons et du degré de vétusté avec ceux que j'ai vus ici. Voyez si c'est possible.

Je vous ai envoyé une dépêche télégraphique par Smyrne, mais je ne sais si vous l'avez reçue, ce service est très irrégulier. Cette lettre ira par Constantinople et n'arrivera que trois ou quatre jours avant le courrier prochain par Alexan-

drie. Je remets à ce dernier courrier de causer avec vous du Collège de France. J'espère vous démontrer que la chaire de M. Quatremère est la seule qui me convienne et celle que le gouvernement peut le mieux me donner en mettant sa responsabilité à couvert. Je ne demande qu'une seule chose, c'est qu'on demande les présentations du Collège de France et de l'Académie. Je me charge de les obtenir, si le ministère ne fait pas de démarches contre moi. Après cela, le ministre pourra dire aux évêques qu'il a eu la main forcée par les présentations.

Une chose encore doit être entendue. Si je fais le tour de Chypre avec M. Grasset, je n'y retournerai pas naturellement l'hiver prochain. Mais il va sans dire que je serai blessé au plus haut degré si on y envoie une autre personne, autrement que comme continuatrice de ce que j'ai commencé. Je crois qu'il suffira d'y laisser M. Grasset ; peut-être cependant sera-t-il bon de lui adjoindre quelqu'un ; M. Rey par exemple, mais il faut que cela se fasse comme continuation de la mission de Phénicie et sous ma direction. Ici, M. Gaillardot, qui se rétablit peu à peu, achèvera très bien l'hiver prochain sans moi ce qui nous reste à faire.

La *Moselle* n'est pas encore arrivée.

Agréez, Madame, l'assurance des sentiments de haute sympathie avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

Mille souvenirs affectueux à M. Cornu. Je suis ravi de ce que vous m'apprenez pour le Musée Napoléon III. Nos grosses pièces feront là un effet superbe.

Je ne pense pas que le supplément de dépenses pour Chypre ait besoin d'être considérable. Il se fondra avec celui dont j'aurai besoin à Paris surtout, pour payer M. Thobois. En défalquant ce que j'ai donné à Taddei, je serais parti d'ici à peu près au pair des derniers 20 000 francs. Il est vrai que l'enlèvement de nos objets entraînera encore bien des frais pour les planches, les madriers, etc.

851

Ghazir, 14 août 1861

Chère Madame,

Vous avez reçu, je pense, la dépêche télégraphique que je vous ai envoyée par Smyrne et la lettre que je vous ai adressée par Constantinople. Elles vous ont appris que j'attendais M. Grasset et l'aviso. Je ne vous cacherai pas que les renseignements que j'ai pris à Beyrouth auprès de M. Peretié, qui a résidé longtemps à Chypre, et des docteurs Suquet et Pestalozza sont d'accord pour me détourner de faire un tel voyage en septembre. C'est la plus mauvaise saison de Chypre, et les points que nous avons à visiter sont, comme vous l'avez vu dans la lettre de M. Grasset, les plus fiévreux de l'île. J'ai écrit aussi à M. Faublant, médecin sanitaire à Larnaca, homme très sûr, que je connais. Nous verrons. En attendant, rien n'est changé à mes déterminations. J'attends toujours l'aviso et M. Grasset.

La *Moselle* n'est pas arrivée. Je suis entré en rapport avec l'amiral Le Barbier de Tinan pour les enlèvements d'objets et les emballages. J'ai trouvé peu d'empressement et une disposition générale à en faire le moins possible. J'espère que les instructions qu'apportera la *Moselle* changeront tout cela. Ces messieurs ne veulent pas comprendre que tout ce qui se fait ici par les ouvriers indigènes est à refaire, ou pour mieux dire que tout ce qu'on leur confie court les plus grands dangers. Je n'ai pu obtenir encore quelques charpentiers pour faire nos grandes caisses ! Si lord Dufferin avait été ici, je lui aurais demandé des charpentiers anglais. Songez qu'il n'y a à Beyrouth qu'un seul menuisier un peu capable ; ce menuisier nous l'envoyons à l'emballage de la mosaïque, à raison de 15 francs par jour ! A Saïda, il n'y a que des massacres, et à Gébeil il n'y a pas un seul ouvrier. Voilà les éléments avec lesquels je devrais emballer les plus délicates choses du monde. Les accidents

arrivés lors du transbordement par la marine des objets de Sour et du transport par les indigènes des objets d'Amrit me font un devoir strict de tenir ferme pour que pas un objet fragile ne sorte du magasin avant d'être suffisamment protégé.

Taddei demande encore un délai. Il n'aura fini que vers la fin de septembre. Il met à son travail tant de courage et d'amour que je ne peux lui en vouloir. Notre mosaïque acquiert une grande célébrité, on vient la voir de toutes parts, et on l'admire fort. Taddei, si bon connaisseur, la trouve unique au monde. Taddei voudrait savoir si on l'appellera bientôt à Paris pour la replacer. Dans ce cas, il pourrait partir par le navire qui emportera la mosaïque. Il s'arrêterait à Malte ou mieux encore à Civita Vecchia, si on pouvait l'y déposer, irait à Rome voir sa famille et prendre la pouzzolane et autres substances dont il a besoin. Puis il gagnerait Paris en amenant son fils comme aide (le fils ne serait pas payé). Si on ne le réengage pas de suite, il acceptera, dit-il, un engagement pour les mosaïques de Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, et on ne pourrait l'avoir que longtemps plus tard. Que dois-je lui répondre ?

Parlons maintenant du Collège de France. Comme je vous l'ai dit, je regarde comme un strict devoir de conscience de n'accepter aucune chaire pendant que celle de M. Quatremère sera vacante. Cette chaire m'était naturellement dévolue, toute l'Europe savante me l'a adjugée et a fortement reproché au gouvernement d'avoir empêché qu'elle me revînt. J'ai posé ma candidature devant ces messieurs du Collège. Reculer, ce serait laisser perdre un enseignement que je me crois appelé à restaurer en France. Je n'ai jamais songé à succéder à M. Hase à la Sorbonne, et je n'accepterais pas sa chaire si elle devenait vacante. Cette chaire, en effet, est l'ancienne chaire de M. Simon, or je trouverais bon que M. Simon tâche de la rattraper quand il pourra. En outre, l'enseignement de la philologie comparée n'est pas à sa place à la Sorbonne. Je ne monterai dans une chaire à la Sorbonne que pour un grand enseignement brillant, comme ceux de MM. Guizot, Villemain, Cousin. Les enseignements spéciaux ne sont

bien qu'au Collège de France. La chaire de M. Quatremère est bien en réalité une chaire de philologie comparée des langues sémitiques, puisque toutes les langues sémitiques, sauf l'arabe, qui exige un enseignement à part, mais qui ne peut être séparé de l'hébreu comme point de comparaison, y sont comprises. Mon cours dans la chaire de M. Quatremère serait en réalité un cours de philologie comparée des langues sémitiques. En outre, pour éviter toute apparence de faveurs, j'aime mieux une chaire qui me revienne sur présentation du Collège et de l'Institut. J'ai cru voir que M. Rouland craignait de se compromettre à mon sujet ? Mais comment ne voit-il pas qu'il se compromet beaucoup moins en me donnant une chaire où il peut dire qu'il a eu la main forcée qu'en créant pour moi une chaire toute personnelle ? Qu'il demande seulement les présentations, et qu'il n'agisse pas contre moi. Sur ce dernier point, il serait seulement nécessaire de montrer une grande loyauté. Sans agir contre moi ostensiblement, M. Rouland pourrait parfaitement, s'il n'était pas un honnête homme, m'empêcher par des manœuvres perfides d'obtenir les présentations. Comme d'ailleurs, lors de la mort de M. Quatremère, il se prononça contre moi avec beaucoup de vigueur et défendit à des professeurs du Collège de France de songer jamais à moi, il est clair que, pour ne pas agir contre moi, il doit détruire l'effet de ces premières démarches, c'est-à-dire laisser entendre qu'il me verra présenté sans déplaisir, et que, si je suis présenté, il me nommera *selon l'usage*. Tout cela est fort délicat, et je sais à quels dangers je m'expose. Il y aurait d'ailleurs tant de chaires qui m'iraient bien et prêteraient à des succès plus brillants : critique historique, ethnographie comparée. Mais je vous avoue que moins que jamais je suis disposé à faire la moindre concession de ce que je crois le bien. Combien, si dans cette mission je n'avais été guidé par le seul désir de bien faire, j'aurais maintenant à regretter de m'y être engagé ! Advienne donc que pourra, je ne suis pas épuisé ; je suis plus jeune que jamais ; je reprendrai ma plume l'hiver prochain ; j'ai à mon arc des cordes que l'on ne connaît pas.

A ce propos, comment l'Empereur ne voit-il pas que le seul moyen pour sortir des embarras que lui crée l'opposition ultramontaine est la liberté, liberté laissée aux sectes dissidentes de diminuer la trop grande masse catholique et de faire de la France un État mixte, liberté laissée au clergé catholique de se scinder selon ses tendances naturelles, en détendant l'effrayante compression de pouvoir épiscopal fondé par le Concordat, liberté pour la libre critique de diminuer, en éclairant la raison publique, la somme énorme de fanatisme qu'il y a encore en France ? Comment surtout ne voit-il pas que l'on ne combat l'esprit qu'avec l'esprit, et que, s'il veut opposer quelque chose à l'Église, ce n'est pas en confiant la direction des problèmes les plus délicats du siècle à un M. Rouland, ou en donnant les premières places scientifiques à des sous-préfets destitués qu'il y réussira ?

Je vous écris comme un solitaire du Liban, devenu le compagnon des ours et des chacals. Présentez néanmoins mes compliments les plus affectueux à M. Cornu et croyez à mes sentiments de plus haute sympathie

E. RENAN

852

Ghazir, 28 août 1861

Chère Madame,

La *Moselle* est arrivée, apportant des instructions du 21 juin, dont je vous envoie la copie. Aujourd'hui sont arrivées de nouvelles instructions datées du 9 août, dont je vous envoie également la copie. En vérité, à quoi pense M. de La Roncière en me demandant de transporter des masses égales à l'obélisque de Louqsor, avec de tels moyens? La *Moselle* est un navire à charbon non armé en guerre, n'ayant pas d'état-major, ayant quatorze hommes d'équipage. Le plus grand poids qu'elle puisse enlever est 1 500 ou 1 800 kg, un tonneau et demi. Nos gros sarcophages

et nos grandes cuves de Gébeil et de Sour, d'après les estimations prises par des personnes de la marine, pèsent environ trois tonneaux. Les grosses colonnes accouplées de Sour pèsent peut-être dix ou douze tonneaux. Et en supposant que les appareils soient assez puissants, peut-on croire que c'est en quelques jours qu'on peut faire de telles opérations ? L'amiral semble supposer que ces grosses pièces ont été par nous réunies en magasin. Il ignore donc que tout ce qui dépasse la charge d'un chameau est ici intransportable. Les principales pièces de Sour et d'Oum el-Awamid sont à une demi-lieue de la mer et en sont séparées par des ravins ; nulle trace de route, nulle possibilité de faire travailler les indigènes (le pays est presque désert). Tout cela m'afflige sérieusement. L'amiral Le Barbier de Tinan a compris la totale insuffisance des moyens proposés par M. de La Roncière. Il m'a donné le *Caton* et le *Colbert*, qui travaillent l'un au Nord, l'autre au Sud. Cela gagne du temps ; mais pour la capacité de soulever, elle n'est pas plus grande. Le *Colbert* peut aller jusqu'à deux tonneaux ; il enlèvera tous nos sarcophages de Saïda, dont les parois sont minces et dont le marbre n'est pas très dense. Quant à Gébeil, j'en reviens, il y a une heure. Le *Caton* y est, et déploie beaucoup de bon vouloir. Impossible d'emporter les deux grands sarcophages grandioses ; ils pèsent trois tonneaux, les parois sont énormément épaisses et la pierre très lourde. Impossible d'enlever la belle cuve à inscriptions de Hannousch. La pierre du baptistère pourra être enlevée, grâce à un dégrossissement que j'aurais voulu éviter, car la pierre se fendra, je le crains.

Inutile avec de tels moyens de tenter les enlèvements de Sour. Toutes les pièces y sont beaucoup plus grosses qu'à Gébeil, et d'ailleurs l'amiral me presse tellement qu'aucun travail suivi n'est possible en de telles circonstances. Que faire en présence de ces impossibilités ?

L'amiral sur ce point m'a si fortement conseillé que je n'ai pas dû hésiter : prendre ce qui est susceptible d'être enlevé, en d'autres termes, vider nos magasins ; attendre pour le reste. Cela me contrarie fort ; car j'aurais voulu que tout arrivât à la fois. Mais que faire devant l'impossible ?

J'ai toujours dit que les masses à enlever étaient colossales, qu'il fallait des moyens tout puissants. On m'envoie le dernier navire de la flotte, en me demandant que cela ne lui cause aucun retard ! Ce dont je ne reviens pas, c'est que M. de La Roncière, qui est marin, et qui a vu les colonnes de Sour (figurez-vous celles de la Madeleine monolithes) ait pu commettre une telle légèreté !

Une circonstance fâcheuse aussi, c'est que la *Moselle* est encombrée d'un matériel énorme provenant de l'armée d'occupation. Nos pauvres objets sont là dedans bien mal casés. J'ai au moins obtenu que M. Khadra prenne passage sur le bateau à son retour ; ce sera une garantie. J'ai une peine extrême pour les emballages à obtenir qu'on suive mon système qui est que rien ne sorte du magasin qu'emballé. On veut aller vite ; mais pourquoi nous avoir donné un bateau dont les jours sont comptés ?

Vous voyez, Madame, qu'il est encore plus facile de trouver les antiquités que de les emporter. Quelle différence entre la flotte et l'armée ! Depuis que l'armée est partie, tout est devenu pour nous hérissé de difficultés.

Il va sans dire que je ne renonce pas à enlever nos grosses pièces. Mais si on veut les avoir, il faut de tout autres moyens. Il faut un outillage spécial et surtout un navire qui puisse y mettre le temps. M. Gaillardot et M. Khadra, tout malades qu'ils sont, me secondent dans cette circonstance avec beaucoup d'activité.

Il est toujours entendu que j'attends l'aviso de M. Grasset.

Agréez, Madame, avec mes excuses sur mes perpétuelles plaintes, l'assurance de la haute sympathie avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur

E. RENAN

853

Beyrouth, 10 septembre 1861

Chère Madame,

La *Moselle* va partir dans quelques heures, emportant toutes nos pièces transportables. Jusqu'au bout, la totale disproportion des demandes de l'amiral La Roncière avec les moyens qu'il a mis à notre disposition nous a tenus dans l'embarras. Les colonnes de Sour pèsent quinze tonneaux, le maximum de ce que peut soulever la *Moselle* est deux tonneaux. Il a fallu la rare bonne volonté que les équipages ont déployée pour enlever la pierre du baptistère de Gébeil et six grands sarcophages de Saïda. Il faudra aviser l'hiver prochain à une campagne d'enlèvement des gros objets. Les sarcophages de Gébeil surtout sont essentiels.

Les ordres du ministre de la Marine pour le passage de M. Khadra ne sont pas arrivés. La place que nous avait octroyée l'amiral était de pure complaisance. Or, la complaisance de l'amiral s'est trouvée inacceptable. M. Khadra eût été logé dans une cale infecte avec quarante matelots qu'on renvoie en France. Il prend passage par les Messageries ; il arrivera presque en même temps que la *Moselle*. Envoyez-lui vos ordres, surtout en ce qui concerne le chemin de fer, poste restante à Toulon. M. Bentivoglio a reçu du ministre des Affaires étrangères l'ordre de congé et de verser à M. Khadra 1 200 francs pour le voyage. C'est très bien.

Parlons maintenant de Chypre. Ici encore des difficultés et des plus inattendues. Les ordres du ministre sont arrivés ce matin. J'en ai reçu communication par la lettre dont je vous envoie ci-joint la copie. Je suis allé sur-le-champ voir M. Gicquel des Touches. Je lui ai fait observer que je ne demandais l'aviso que pour un mois. Il m'a encore moins satisfait et m'a engagé à partir, l'amiral ne voyant aucune possibilité d'exécuter l'ordre du ministre de la Marine

avant qu'on ne lui ait envoyé un autre aviso. Vous comprenez que je n'ai pu me prêter à cela. J'ai déclaré que je resterais jusqu'à ce que les ordres que j'ai reçus pour cette exploration eussent été retirés. Quelle administration, mon Dieu ! et quel exercice de patience d'avoir affaire à de telles personnes ! Si l'on me déclarait que l'on n'exécutera pas l'ordre du ministre, je partirais en effet. Mais, M. Gicquel des Touches ne sort pas de sa formule : « Maintenant, l'amiral ne peut pas, et il ne prévoit pas quand il le pourra. »

Dans un tel état de choses, je ne puis partir. Dès la réception de cette lettre, informez l'amiral La Roncière de ce qui se passe, et demandez-lui de m'envoyer un aviso exprès ou de mettre l'amiral Le Barbier de Tinan à même d'exécuter ses ordres. Cette imprévoyance des bureaux est vraiment quelque chose d'inouï.

J'attends ici votre réponse ou celle de l'amiral La Roncière. M. Grasset n'est pas encore arrivé. La *Moselle*, qui doit emporter cette lettre, chauffe à toute vapeur. Je vous écrirai plus longuement par le paquebot de jeudi.

Agréez l'assurance de ma plus haute sympathie

E. RENAN

Taddei aura fini dans quelques jours. La *Moselle*, à son second voyage, prendra le reste de la mosaïque.

854

Beyrouth, 12 septembre

Ma lettre est partie avec M. Khadra. J'ai oublié quelque chose.

Chypre ne dépend en rien de la Syrie. Les firmans pour Chypre doivent être demandés à Constantinople. Faites

écrire à M. de Lavalette et demandez de vrais firmans, non une lettre officielle comme celle que nous avions pour la Syrie, qui n'a suffi que grâce à la présence de l'armée. Nous commencerons à la rigueur sans cela ; mais cela n'est pas bien sûr ; mais il faudra des finances pour l'hiver prochain.

Bien à la hâte

E. RENAN

APPENDICE

*Le tome X était entièrement composé lorsque nous avons appris que la Bibliothèque nationale s'était rendue acquéreur dans une vente d'un exemplaire d'*Averroès et l'averroïsme *(1re éd. Durand, 1852) dans lequel se trouvaient insérées trois lettres manuscrites et inédites de Renan. Ces lettres sont en rapport direct avec la lettre à Victor Cousin du 25 septembre 1848 (n° 21) et montrent d'une manière précise combien Renan tenait à continuer sa carrière scientifique. Nous publions ces lettres avec l'aimable autorisation de M. Julien Cain, que nous remercions au nom de nos lecteurs.*

855

[*A Achille de Vaulabelle*]

Paris, 18 septembre 1848.

Monsieur le ministre de l'Instruction publique,

Je soussigné, agrégé de philosophie du dernier concours, ayant obtenu à ce concours la place de premier, ayant en outre remporté deux prix à l'Institut (3 mai 1847, 1er septembre 1848), nommé par arrêté du 16 septembre à la chaire de philosophie au collège de Vendôme,

sollicite un congé,

motivé sur la nécessité où je suis de rester encore un an à Paris pour y continuer mes études orientales et spéciale-

ment pour achever mes deux thèses pour le doctorat. Le sujet de ces deux thèses (1° *Histoire de la littérature grecque chez les peuples orientaux* ; 2° *De Averroe Aristotelis commentatore, et fato Averroismi*) sont relatifs aux littératures de l'Orient et je serais dans l'impossibilité absolue d'y travailler en province, faute de matériaux. Ces sujets d'ailleurs m'avaient été indiqués par M. Le Clerc, doyen de la Faculté des Lettres, et comme j'y ai déjà consacré près d'une année de travail, il me serait très pénible d'y renoncer.

Recevez, Monsieur le ministre, l'assurance du profond respect et de la parfaite soumission de votre très humble et très obéissant serviteur (1).

E. RENAN,
rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

(1) Sur la lettre, de la main d'un chef de bureau du ministère : « Répondre qu'un congé sans aucun traitement pourra lui être accordé, que son titre de Vendôme ne lui sera point réservé. »

856

[*A Achille de Vaulabelle*]

Paris, 26 septembre 1848.

Monsieur le ministre de l'Instruction publique,

J'accepte avec une profonde reconnaissance le congé qu'il vous a plu de m'accorder sur ma demande, afin de pouvoir terminer à Paris les thèses que j'ai commencées et que je ne pourrais continuer en province. Je me désiste en conséquence de la place à laquelle j'avais été nommé au lycée de Vendôme.

Permettez-moi seulement, Monsieur le ministre, de m'adresser encore à votre munificence pour que le traitement ordinaire des agrégés en disponibilité me soit conféré. Depuis trois ans, j'ai acheté le séjour à Paris par les sacrifices les plus pénibles. Dans le cours de ces trois années, j'ai acquis les grades de licencié ès lettres et de bachelier ès sciences et je suis sorti le premier de l'agrégation de philo-

sophie. En outre, j'ai présenté à l'Institut deux ouvrages dont l'un sur *l'histoire et le système général des langues sémitiques* a remporté en 1847 le prix de philologie comparée (prix Volney), et dont l'autre sur *l'étude de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe au moyen âge* a été couronné par l'Académie des Inscriptions le 1er septembre dernier. J'ai, de plus, inséré de nombreux articles dans le *Journal général de l'Instruction publique* (2 août, 4 septembre 1847 ; 14 et 21 juin, 19 et 23 août 1848) et dans *La Liberté de penser* (15 mai, 15 juin, 15 septembre). J'ai enfin suivi assidûment plusieurs cours de langues orientales et fort avancé le travail de mes thèses de doctorat. Ces travaux, je n'ai pu les exécuter qu'en me refusant toutes les douceurs de la vie, et aussi, je dois le dire, en négligeant presqu'entièrement tous les moyens d'existence que j'aurais pu me former par des leçons et des répétitions multipliées. J'ai souvent, et toujours en vain, sollicité un emploi modeste soit dans une bibliothèque, soit dans une branche quelconque de l'enseignement qui me rendît moins onéreux le séjour de Paris, en sorte qu'à l'âge de vingt-six ans, je suis encore à la charge de ma famille ou plutôt d'une sœur aînée, qui veut bien se condamner pour moi à un exil rigoureux en Pologne où elle remplit les fonctions d'institutrice, afin de me fournir la possibilité de continuer ma carrière scientifique. Tant de sacrifices faits pour la science et pour suivre ma vocation ne mériteraient-ils pas, Monsieur le ministre, que, cette année enfin, je commençasse à participer aux privilèges de grade que j'ai conquis par mon travail au milieu de tant de privations ?

Excusez mon importunité, Monsieur le ministre, et agréez l'assurance du profond respect et de la soumission parfaite avec lesquels je suis

Votre très humble et très obéissant serviteur (1)

E. RENAN,
rue de l'Abbé-de-l'Épée, 8.

(1) Sur la lettre, de la main d'un chef de bureau du ministère : « Écrire à M. Renan qu'il est remplacé sur sa demande dans la chaire de philosophie à laquelle il avait été nommé par arrêté du [16 septembre] et qu'il demeurera en disponibilité avec le traitement de l'agrégation. »

857

[*A Achille de Vaulabelle*]

Paris, 3 octobre 1849.

Monsieur le ministre de l'Instruction publique,

Par une lettre en date du 2 octobre, vous me faites l'honneur de m'informer que vous me chargez conjointement avec M. Daremberg d'une mission scientifique en Italie. Cette faveur dont je m'empresse de vous témoigner ma reconnaissance, Monsieur le ministre, me met dans l'impossibilité de remplir les fonctions de professeur au lycée de Bourges auxquelles vous m'avez fait antérieurement l'honneur de m'appeler. Je viens donc vous prier, Monsieur le ministre, de me conserver encore cette année la position que j'occupais l'an dernier d'agrégé en disponibilité.

Agréez, Monsieur le ministre, l'expression de ma parfaite reconnaissance et du profond respect avec lequel je suis

Votre très obéissant serviteur (1)

E. RENAN,
agrégé de philosophie,
rue d'Enfer, 39.

(1) Sur la lettre, de la main d'un chef de bureau du ministère : « Annoncer à M. Renan que par arrêté en date du 6 octobre il est remplacé dans la chaire de philosophie de Bourges et qu'il demeure en disponibilité. »

INDEX

DES

NOMS PROPRES

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ET

TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Dans l'Index des noms propres, établi pour tout le volume, de la page II à la page 1112, ne figurent pas les noms de personnes ou de lieux qui sont indiqués dans les suscriptions des lettres. On trouvera à la Table des matières le nom des destinataires ainsi que les dates d'envoi.

INDEX DES NOMS PROPRES

Abbesse de Jouarre (L'), 928.
Abd el-Mélik el-Ansari, 119.
Abd el-Wahid el-Marrakeschi, 119.
Abdul-Aziz, 714.
Abel (mathématicien), 377.
Abela (les), 1067.
Abélard, 64, 65, 110, 259.
Aberdeen, 537.
Abigaïl, 184.
Abou Abdallah Mohammed, 119.
Abou-Talib, 194.
Abraham, 195.
Abydos, 454, 863.
Académie de Berlin, 401.
Académie de Médecine, 79, 80, 94, 99, 171.
Académie des Beaux-Arts, 378, 653.
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 52, 53, 61, 62, 68, 75, 108, 110, 175, 201, 202, 210, 220, 224, 227, 230, 249, 250, 258, 264, 281, 302, 329, 332, 337, 339, 366, 367, 371, 373, 378, 383, 404, 429, 455, 459, 461, 463, 464, 487, 504, 525, 533, 534, 540, 558, 568, 569, 594, 603, 604, 614, 619, 625, 627, 629, 635, 641, 645, 670, 716, 746, 756, 770, 808, 824, 826, 827, 829, 839, 840, 843, 852, 865, 866, 883, 889, 903, 930, 933, 934, 966, 968, 975, 1024, 1025, 1098, 1111.
Académie des Lincei (Italie), 716, 722, 752, 770, 774, 844, 854, 885.
Académie des Sciences, 378, 488, 512, 672, 700.
Académie des Sciences morales et politiques, 377, 852.
Académie française, 153, 154, 338, 377, 754, 768, 769, 783, 784, 794, 797, 800, 801, 810, 852, 854, 858, 859, 919, 920, 930, 934, 961, 968, 978, 983, 1009, 1015, 1016, 1024.
Achard (Mlle), 237.
Achard (P.), 237.
Achis, roi des Philistins, 184.
Ackermann (Mme), 810.
Acropole d'Athènes, 443, 585, 1083.
Adam, 65.
Adloun, 320, 1068.
Adonias, 184.
Adonis, 285, 287, 331.
Adonis (fleuve) (= Nahr Ibrahim), 313, 1090.
Adriana (villa), 764.
Adriatique, 802, 814.
Adrien (empereur), 313, 319, 710, 807, 1053, 1090.
Aelius Aristide, 481.
Afrique, 842.
Agobard, 908.
Agoult (Mme d'), 185, 191, 192, 463.
Agrellius, 239.
Agrigente, 684, 688.
Aignan (maître), 965.
Aïn-Zarka, 860.
Aix-en-Provence, 955.
Aix en Savoie, Aix-les-Bains, 688, 765, 766, 799, 800, 805-807, 873.
Ajaccio, 424, 434, 696, 744.
Akbar, 977, 983.
Akoura, 313, 929.
Albans, 846.
Albert (prince) (Roccagiovine), 726, 727, 742, 747.
Alcinoüs (les), 98.

Alcuin, 110.
Alep (Alépin), 295, 1052.
Alexandre le Grand, 286, 356, 1054.
Alexandre (prince) (des Pays-Bas), 721.
Alexandrette, 419, 422.
Alexandrie, 409, 410, 431, 432, 467, 556, 714, 855, 870, 1097.
Alexandrie (Alexandrie-la-Paille), 109, 765.
Alger, 231, 808, 854.
Algérie, 868.
Ali, fils d'Abou-Talib, 194.
Allemagne, 53, 68, 77, 155, 161, 162, 166, 175, 178, 182, 204, 326, 401, 443, 456-458, 512, 527, 543, 546, 547, 552, 553, 557, 558, 560, 601, 650, 674, 714, 740, 770, 771, 784, 798, 848, 952, 953, 978-980.
Allemagne (hôtel d'), 764, 765, 941.
Allemand, e, s, 190, 454, 485, 548, 576, 613, 717, 729, 761.
Alpes, 63, 66, 68, 286.
Alpes scandinaves, 534.
Alphonse XIII, 941.
Alsace, 571, 712, 714, 980.
Alsaciens, 758.
Altona, 146.
Amalfi, 732, 733, 735, 736, 738.
Amari (Mlles), 272.
Amari (Michel), 146, 272, 683-686, 688, 696, 725, 751, 772, 832, 957.
Amari (Mme), 581, 627, 630, 635, 644-646, 649, 656, 661, 667, 681, 682, 700, 716, 722, 739, 750, 752, 761-763, 768, 771, 774, 791, 798, 816, 817, 825, 827, 842, 844, 854, 859, 867, 885, 969.
Ambrosienne (Bibl.), 108.
Amédée de Savoie, duc d'Aoste, 1000.
Amérique, 204, 397, 415, 595, 851.
Amilcar, 676.
Ampère, 377.
Amphitryon et Alcmène (fable d'), 109.
Amrit, 311, 312, 331, 364, 1078, 1082, 1084, 1085, 1089, 1091, 1092, 1100.
Amschit, 288, 299, 305, 328, 338, 352, 820, 880, 922, 929, 1064, 1079.
Amsterdam, 363.
Amyot, 437.
Anaxagore, 147.
Ancône, 98, 733.
Andrieux, expert, 82.
Anefé, 299, 312.
Angers, 362.
Anglais, 69, 414, 443, 613, 827, 879, 1095.
Angleterre, 66, 68, 214, 265, 365, 388, 400, 403, 406, 407, 414, 458, 546, 551, 566, 663, 750, 826, 828, 831, 868, 870, 871, 873, 881, 884, 924, 926, 945, 952, 999, 1006, 1011, 1048.
Anio (l'), 617.
Annecy, 765, 766, 844, 846, 854, 863, 866, 867, 873.
Annibal, 676.
Antéchrist (l'), 66, 73.
Antioche, 409, 413, 419, 422, 600, 1070.
Antiochus Epiphane, 419.
Antonin, s, 424, 710, 807, 934.
Antonio (Nicolas), 120, 121.
Apennin (l'), 737, 762.
Aphaca, 284, 287, 312, 313, 929, 1092.
Aphrodisias, 429, 430.
Apostolus, 971.
Arabes, 66, 121, 517, 630, 767, 913, 1084.
Arabie, 189.
Arabi-pacha, 868, 869.
Arago, 439.
Araméens, 180.
Arbois de Jubainville (d'), 466, 489, 508, 656.
Arcachon, 457.
Arcade (rue de l'), 930.
Archives (Bibl. des), 9, 74.
Archives nationales, 540, 550, 566.
Arcy (d') dans (*L'Abbesse de Jouarre*), 950.
Arènes (les) (rue Monge), 532.
Arétée, 481.
Argentaro (cap), 70.
Argolide (l'), 430.
Arieu, 184.
Aristani, 791.
Aristote, 121, 970.
Armez (député), 959.
Arnauld de Brescia, 110.
Arno (l'), 763.
Arrabé (village d'), 1054.
Arras (rue d'), 923.
Arrighi, 72.

Arsenal (Bibl. de l'), 9, 114, 131, 205, 207, 215, 540, 541, 858, 876, 877.
Aryen, 8, 235, 270, 271.
Ascoli, 791.
Asdrubal, 676.
Asie, 422, 712, 1029.
Asie mineure, 420, 429, 431, 433, 481.
Assemani, 190.
Assise, 76, 104, 692.
Assouan, 427.
Astarté, 314, 648, 1054, 1066.
Astor, 937-939.
Athènes, 279, 282, 301, 410, 413, 414, 417, 420-422, 425-430, 442, 445, 582, 585, 689, 831, 1050, 1097.
Athènes (École d'), 419.
Attique (l'), 430.
Auber (rue), 591.
Auguste (empereur), 459.
Augustenbourg (famille des), 983.
Aumale (duc d'), 755.
Autriche, 238, 455, 457, 694.
Auvergne, 38.
Avène (d'), 498.
Aventin (mont), 88.
Averroès, 65, 66, 73, 90, 93, 121, 126, 127, 130, 273, 274.
Avezou, 57.
Avignon, 9, 236, 237.
Avril (d'), 203.
Aymard (Mme Joseph), 9, 856.
Aymon (les fils), 226.

Baal, 285.
Baalbeck, 312, 313.
Baal-Soleil, 314.
Babel, 926.
Babylone, 126, 179, 180, 189, 271.
Babylonie, 189, 271.
Bachelier (librairie), 20, 24.
Baïa, 58, 88.
Baillès (Mgr), évêque de Luçon, 136.
Baillière, 101, 102, 705, 723, 826.
Baldus, 282.
Bâle, 759.
Balfour, 999.
Balkans, 554.
Ballanche, 950.
Balzac, 1009.
Balze (Mme), 698.
Bandini, 65.
Bapst (Germain), 745, 746.
Barbès, 80.
Barbey d'Aurevilly, 386.
Barbier de Meynard (Adrien), 476, 739, 845, 966.
Barbier de Meynard (Mme), 967.
Bardoux, 795.
Bargès (abbé), 180.
Bari, 872.
Barkioarok, 145.
Barne, 782.
Barni, 124.
Barrère (de), 311, 1086.
Barthou (L.), 208, 950.
Basset, 853.
Baudry (Fr.), 361, 362.
Bauff, 537.
Bauldet-Herent, 100, 102.
Baur (Christian), 606, 799, 826, 890.
Bavarois, 446.
Bavière, 953, 954.
Bâville, 493.
Bayonne, 1021.
Beaconsfield (lord), 827.
Béatrix (dans Dante), 72, 78.
Beaufort (gal de), 292, 1047, 1066, 1072, 1076.
Beaulieu, 894.
Beau Rivage (hôtel), 834.
Bédouins, 884.
Belgique, 135, 1006.
Bellaguet, 415, 440, 441, 456, 516.
Bellevue, 910, 912, 914, 918, 925, 941.
Belley, 91.
Belli, 648, 694.
Bengale (feux de), 101.
Beni Kedem, 235.
Benoît XIV, 635.
Bentivoglio (comte de), 293-295, 1050, 1051, 1055, 1056, 1063, 1074, 1075, 1088, 1105.
Benvenuto, 273.
Béranger (Auguste), 605, 606.
Berbères, 232.
Berger (Mme Ph.), 1043, 1044.
Berger (Philippe), 684, 792, 812, 963, 966, 997, 1035.
Berger (Samuel), 956.
Bergmann (Fr.), 229, 261.
Bergolium, 109.
Berlin, 104, 105, 181, 235, 408, 591, 740, 843, 844, 978.
Berlinois, 558.
Bérose, 641.

Berr (Émile), 1014.
Berry (rue de), 627.
Bersekers du Nord, 921.
Bersot (Ernest), 87, 123, 168.
Bert (Paul), 818, 819.
Berthe (aux longs pieds), 226.
Berthelot (André), 947.
Berthelot (M.), 218, 376, 378, 395, 416, 439, 471, 511, 513, 515, 559, 562, 597, 672, 675, 688, 701, 768, 871, 872, 886, 940, 954, 955, 1007.
Berthelot (Mme), 871.
Bertin (de), 1066, 1068.
Bertin (Édouard), 153, 449, 496, 538.
Bertou, 320.
Bertrand (Geneviève), 512.
Bertrand (Joseph), 512, 513, 517.
Bethsabé, 184.
Beugnot, 427, 428.
Beulé (Ch. E.), 427.
Beyrouth, 275-277, 279-281, 284, 288, 291, 292, 304, 305, 309, 316, 318, 322, 323, 331, 352, 359, 405, 409, 419-421, 460, 479, 657, 768, 846, 848, 854, 855, 864, 869, 893, 896, 922, 924, 925, 1047, 1053, 1061, 1069, 1071, 1073, 1083, 1088, 1094, 1099.
Bhamdoun, 713, 935.
Bibliothèque impériale, nationale, 68, 74, 85, 113, 116, 119, 120, 122, 125, 131, 136, 170, 177, 191, 206, 222, 225, 243, 244, 267, 281, 344, 349, 380, 389, 408, 426, 460, 461, 514, 529, 533, 541, 542, 545, 557, 613, 638, 698, 706, 707, 813, 818, 945, 946, 957, 964, 971, 972, 1028, 1029, 1036, 1037, 1049, 1109.
Bida, 327.
Biedermann (Emmanuel), 709, 942.
Billion (Léon), 18.
Bint-Gébeil, 306.
Biot (Édouard), 240.
Bismarck, 677, 714, 729, 834, 868.
Blanche (M. et Mme), 299, 1093.
Blau, 648, 649.
Blum, 83.
Bocca, 767.
Bocher, 920.
Bobbio, 76, 77, 91.
Boeckh, 284.
Boishamon (de Saint-Malo), 217.
Boissier (Gaston), 798, 920, 928.
Bologne, 91, 99, 100, 104, 105, 107, 110, 581, 754, 815, 927, 983, 988, 993.
Bommart, 360.
Bonaparte (lycée), 264.
Bonaparte (Napoléon - Charles), 696, 697.
Bonaparte (maison, famille, nom de) : 586, 647, 697, 744.
Bonaparte (princesse Julie), 421, 432, 457, 524, 602, 616-618, 696, 726, 735, 739, 857, 870, 951.
Bonet-Maury (G.), 710, 956, 984.
Bonghi (Ruggiero), 681, 689, 700, 704, 727, 736, 852.
Boni (de), 396.
Bonifas, 180.
Bonn, 527.
Bonnerot (Jules), 9, 397.
Bonnet (architecte), 1065.
Bonnet (J.), 112, 113, 218, 261, 262.
Bonnetain, 1015.
Bopp, 214.
Bordeaux, 551, 605, 955.
Borghesi, 558.
Borgia (musée), 1029.
Bosa, 791.
Bosphore, 438.
Bossuet, 56, 200, 201, 519.
Botta, 180.
Bottari, 72.
Bouchage (Mme), 9, 149.
Bouches-du-Rhône, 775, 777, 779, 788.
Bouchon-Brandely, 892, 962, 963.
Boulaq, 417.
Boulogne-sur-Mer, 1025.
Bourbeau, 508.
Bourbons (les), 943.
Bourgade (abbé), 180.
Bourgeois (Léon), 1038, 1040.
Bourges, 45, 46, 1112.
Bourgoing (de), 625.
Bourquenoud (le Père), 404, 405.
Boutaric, 550.
Boutroux (É.), 668.
Bowring (John), 382, 386, 388.
Boyer d'Agen, 985.
Brachet, 727.
Brakhaus, 177, 181, 182.
Bréal (Michel), 235, 550, 551, 593, 663, 725, 746, 748, 749, 819, 829.

Bréal (Mme), 551.
Bréda (rue), 379.
Bregenz, 760.
Bréhat, 487, 915, 1032, 1033.
Bréhatins, 1033.
Brera, 108, 109.
Brescia, 91, 93, 100, 110.
Brésil, 903.
Bretagne, 215, 216, 225-227, 233, 375, 399, 441, 455, 456, 482, 484, 509, 516, 540, 549, 550, 554-557, 619, 672, 755, 756, 800, 900, 915, 919, 929, 932, 935, 938, 940, 944, 949, 954, 970, 988, 994, 1008, 1010, 1018, 1031, 1036, 1044.
Breton, s, 227, 228, 234, 657, 663, 671, 953.
Briant (de Lannion), 756.
Brides, 846.
Brizeux, 993, 995.
Broglie (Albert de), 183, 395, 647, 659, 660, 734, 920.
Brunet de Presle, 258.
Brunswik (Mme), 438, 453.
Bruxelles, 473.
Buffet (André), 674, 704.
Buisseau (le Père), 1081.
Buloz (Charles), 750.
Buloz (Fr.), 145, 152, 153, 160, 183, 217, 425.
Buloz (Mme), 418.
Bulwer (sir Henry), 432.
Bunsen, 174, 177, 213.
Burdj el-Hawé (= Léontopolis), 316, 1066.
Burguières (Dr), 432.
Burnouf (E.), 72, 73, 75, 76, 78, 80, 84, 85, 157, 230, 378, 593, 641.
Burnouf (Laure), 150, 151, 157.
Burnouf (Mlles), 156.
Bursiau, 141.
Busch, 834.
Buschmann (de Berlin), 249.
Bussemaker (M.), 69, 82.
Byblos (= Djebeil), 278, 282-285, 331, 820, 857.

Caaba (la), 1084.
Cabale (la), 179.
Cadiou, 554.
Cadmus, 832.
Cagliari, 791, 798, 803, 885.
Cain (Julien), 1109.
Caïus, 600.
Çakya Mouni, 381, 626.
Calderon, 227.
Calmoun, 299.
Calvet (Bibl. du Musée), 9.
Camaldules (abbaye de), 83.
Cambon (J.), 494.
Campana (Musée), 332.
Campo Santo, 66, 73.
Cana, 1066.
Cantalupo (province de Rome), 565, 576, 610, 616, 624, 625, 637, 653, 703.
Capitole, 81, 100.
Cappel (Louis), 161.
Cappellari (Père), 83.
Cara, 791.
Carbon (abbé), 15.
Cardigan (le), 663.
Carmel (le), 307, 837.
Carmes (École des), 44.
Carnavalet (Musée), 50, 340.
Caro, 968.
Caroline (îles), 941.
Carrière (Auguste), 956.
Carrière (Moriz), 978.
Carthage, 797.
Carvalho (Herculano de), 224.
Caslari (famille), 1036.
Cassandre, 960.
Cassin (mont), 58, 59, 64-66, 70, 75, 87, 88, 218, 262, 330, 403, 898.
Castelar, 808.
Castellamare, 814.
Castellani, 717.
Castro (Dr de), 437, 438, 453.
Catalina (Severo), 71.
Catherine de Sienne, 950.
Caton (le), 316, 324, 1103.
Caussin de Perceval, 211, 549.
Cava (la), 735, 736, 738.
Cavendish square, 948.
Cavour, 238, 618.
Cazaux (Mlle), 386.
Cécile (dans *Patrice*), 72, 93, 101.
Cefalù, 704.
Céleste (Mlle), 14.
Cenis (mont), 91, 99.
Célestins (les), 541.
César (Jules), 488.
Césène, 98.
Cesson (tour de), 487.
Chaix-Ruy (J.), 9, 111.
Chaldéens, 147, 180, 236.

Channing, 152, 153, 160, 163.
Challemel-Lacour, 397, 398, 777.
Challouf (monument de), 448.
Chambord (comte de), 640, 660.
Chaplain (Clément), 673.
Charavay (coll.), 60, 338, 374, 779.
Charles V, 967.
Charlotte (princesse), 434, 857.
Charma, 181.
Charmas, 139, 140.
Charpentier (éditions), 20, 24.
Chasles (Michel), 488.
Châtillon, 548, 717.
Chauveau, 769.
Chavée, 371.
Cherbuliez (Victor), 859, 920.
Cherrier (de), 549.
Chevalier (Michel), 360.
Cheylane (La), 900, 901.
Chiavenna, 760.
Chigienne (Bibl.), 83, 85.
Chine, 148, 204, 382.
Chioggia, 761.
Chislehurst, 631, 648.
Chwolson, 209.
Christem, 400, 406, 407, 414.
Chrysippe (Rhétorique de), 878, 882.
Chrysostome (Jean), 908.
Chypre, 312, 318, 335, 336, 1072, 1073, 1089, 1095-1099, 1105, 1106.
Cicéron, 878, 882.
Circé, 98, 693.
Civita Vecchia, 70, 1100.
Clarens, 578.
Clarté (la), 487.
Claude Bernard, 378, 559, 754, 768, 769, 782, 785.
Claye (imprimeur), 478.
Clemenceau (Georges), 899.
Clément Romain, 600.
Cléopâtre, 488.
Clermont-Ganneau, 714, 803, 838, 880.
Clichy (prison de), 101.
Clotilde (princesse), 574, 575, 580, 617, 618, 628.
Cobet, 948.
Cochut, 153.
Coffinières (g^al), 360.
Cognat (abbé), 877.
Cohéleth (le), 558.
Cohen (prof.), 128, 136.
Colani, 165.
Colbert (le), 292, 302. 305, 310, 315, 322, 324, 1069, 1075, 1076, 1103.
Colenso, 365.
Colisée, 69, 74, 101, 692, 742.
Collège de France, 74, 219, 223, 240, 319, 327, 329, 332-334, 336, 337, 339, 346, 349, 354, 357, 362, 366, 367, 389, 394, 408, 416, 456, 518-522, 524, 528-530, 544, 549, 551, 556, 567, 622, 638, 649, 786, 809, 818, 819, 854, 856, 892, 893, 895, 905, 906, 912, 917, 922, 924, 930, 940, 955, 976, 986, 988, 1010, 1014, 1025, 1029, 1030, 1038, 1039, 1044, 1049, 1062, 1098, 1100, 1101.
Collet (Joseph), 387.
Colli (promenade des), 1026.
Colmar, 230, 257.
Cologne, 675.
Colones, 430.
Colonna da Sciarra (prince), 944.
Colosses, 413, 429.
Côme (lac de), 760, 835.
Commune (la), 561, 563, 564, 566, 570, 572, 688.
Compiègne, 325, 327, 328.
Comte (Auguste), 860.
Comtesse-de-Flandre (la), 1006.
Concezione (la), 761.
Conciergerie (la), 878.
Concordat, 495, 830, 1102.
Condé (Louise Adélaïde de), 950.
Constance, 77, 636, 759, 773.
Constano, 1007.
Constantin, 773, 1053.
Constantinople, 128, 275, 410, 425, 429-431, 433, 437, 438, 452, 535, 614, 714, 848, 867, 871, 929, 963, 1097, 1099, 1106.
Constitution (1852), 116.
Consulat, 951.
Convention (la), 881.
Coquerel (Athanase), 167, 180, 190, 265, 387, 715.
Cordici, 648.
Corfou, 802, 812, 814, 816, 831.
Corinthe, 413, 422, 425, 429, 433.
Corinthie (la), 430.
Cornu, 508, 566, 1049, 1053, 1057, 1062, 1064, 1069, 1073, 1077, 1078, 1089, 1095, 1096, 1098, 1102.
Cornu (M^me H.), 10, 312, 314, 319, 321, 324, 326, 327, 329, 410,

426, 427, 432, 457, 458, 508, 566, 605, 625, 637, 647, 653, 659, 674, 676, 677, 679, 680, 686, 698, 705-707, 945, 946, 1068.
Corse, 736.
Corsini, 102.
Corso, 81.
Cossura, 797.
Côtes-du-Nord, 663, 800, 959, 997, 1031.
Cottin (notaire), 1030.
Couilly, 502.
Cousin (Bibl. Victor), 51, 63, 191, 259.
Cousin (Victor), 23, 56, 75, 181, 228, 262, 330, 384, 1100, 1109.
Crécy-sur-Ourcq, 502.
Crémonini, 66.
Creuznach, 484.
Crimée, 841.
Crispi, 740.
Crouzet (M.), 17, 18.
Cujas (rue), 641.
Cumes, 730.
Cunitz, 259.
Curci (Père), 749, 751.
Cureton, 174, 175, 198, 199, 235, 368.
Cusa, 739.
Cyrénaïque, 842.
Cyrus, 126.

Daelli (G.) (éd.), 396.
Dalmatie, 802, 812, 814, 816.
Damas, 275, 409, 925, 1086.
Damascius, 179.
Damiron, 20.
Dan (tribu de), 307.
Danemark, 68.
Daniel, 126.
Danois, 446.
Dante, 72, 78, 273, 551, 1029.
Danton, 465.
Daoud, 1093.
Daphné (la ville), 419.
Darasse, 1076.
Darbyshire, 807-809.
Daremberg (Ch.), 55, 58, 63, 67, 79, 93, 94, 108, 155, 178, 207, 218.
Daremberg (Georges), 98, 101, 171, 1112.
Daremberg (Mme), 63, 69, 105.
Dareste, 769.
Darmstadt, 512.
Darmesteter (James), 819, 829.
Daunou, 1025.
Dauphiné, 736.
David (le roi), 183-185, 971.
Dayot (Armand), 1032.
Dèce (empereur), 719.
Deflandre, 546.
Deflandre (Mme), 545.
Defrémery (Charles), 111, 139, 145, 462, 663.
Deïrel-Kala (temple de), 286.
Delaunay, 889.
Delisle (Léopold), 243, 244, 509, 540, 541, 550, 698, 972.
Delorme-Jules Simon (Mme), 9, 993.
Delormel (M.), 42.
Deloye, 237.
Déluge (le), 641.
Démocrite, 147.
Denuelle, 688, 741, 765, 767.
Denuelle (Mme), 901.
Denys de Corinthe, 600.
Denys de Telmahar, 69.
Denys d'Halicarnasse, 83.
Derenbourg (Hartwig), 531.
Derenbourg (J.), 467, 508, 524-526, 642, 645, 661, 663, 903, 976, 996, 997, 1018.
Derenéménil, 357, 416.
Derôme, 191.
Déroulède (Paul), 809.
Desbordes-Valmore (M.), 985.
Descartes, 32, 33, 57.
Deschanel (Émile), 59, 88, 899, 919, 968.
Deschanel (Mme Émile), 920.
Deschanel (Mme Paul), 793, 894.
Desjardins (Ernest), 264, 356, 1074.
Despois, 124.
Detourbey (Jean), 379.
Deux-Églises (rue des), 18.
Digence (la), 617.
Digeon (Claude), 9, 715.
Dinard, 386.
Diogène Laërte, 970.
Djebaila, 285.
Djebeil, 284-286, 292, 300, 301, 1052-1056, 1058, 1060, 1061, 1064, 1067, 1071, 1072, 1075.
Djouni, 286, 305, 669, 1054, 1064.
Doellinger, 953.
Dol, 553.
Dollfus (Charles), 223, 718.

Dollfus (Mlle), 221.
Dosne (Mlle), 737.
Doucet (Bibl. Jacques), 9, 652.
Doucet (Camille), 793, 796, 920, 934, 961.
Doucet (Mme C.), 795.
Doueïr (inscription de), 320.
Douniol (éd.), 642.
Douvres, 1006.
Dozy (Reinhard), 111, 363, 405, 885.
Drontheim, 1006.
Drouyn de Lhuys, 432.
Dubauchet (de Bourges), 46.
Dubois d'Amiens, 171.
Dubois (Paul), 307.
Dubois (Pierre), 967.
Dubourg, 327.
Dubruykem (amiral), 360.
Duchesne (André), 110.
Duemichel, 454.
Dufaure, 755.
Dufferin (lord), 299, 1059, 1060, 1067, 1095.
Dufour (de Nantes), 217.
Dujardin, 966.
Dumas (Alexandre), 473, 927.
Dumont (A.), 667, 673, 853, 854.
Dumuys (Léon), 975.
Dupanloup (abbé), 11, 755.
Durand (éd.), 133, 141, 142, 366, 641.
Duroc (commandant), 292.
Duruy (Mme), 453.
Duruy (Victor), 389, 407, 410, 437, 453, 457, 524, 528, 658, 707.
Duse (Eleonora), 927, 991, 1003.
Dutrey, 445.
Duveyrier (Ch.), 386, 461.

Eckstein (F. d'), 146, 174, 175, 178, 183, 332.
Éclaireur (l'), 292, 1047, 1072, 1076, 1077.
École de pharmacie, 377.
École de Rome, 673, 1050.
École des Beaux-Arts, 541.
École des Chartes, 520.
École des Hautes Études, 955, 956.
École normale supérieure, 128, 142, 356, 1049.
École polytechnique, 360, 551.
Écosse, 535, 537.
Eddé, 312.
Edhem pacha, 306, 309.
Edesse, 190, 877.
Édomites, 235.
Edresi, 885.
Egger (Émile), 82, 84, 136, 150, 178, 236, 258, 319, 322, 427, 446, 540, 786, 1062, 1065.
Égypte, 210, 271, 284, 410, 416, 417, 423, 425, 426, 427, 430, 454, 471, 673, 714, 715, 842, 855, 861, 862, 864, 868-871, 873, 874, 879, 884, 891, 924, 925, 963, 1048.
Eichtal (Eugène d'), 127.
Eichtal (Gustave d'), 190.
Eichtal (Mme d'), 206, 208.
Einsiedlen, 77.
Eleusis, 901.
Elihou, 235.
Eliot (George), 784.
Emerit (Marcel), 686.
Empire allemand, 621.
Empire ottoman, 708, 712.
Empire (Ier), 249, 295, 647.
Empire romain, 373, 424, 648, 817.
Empire (second), 547, 632, 647, 659, 660, 666, 1012.
Empis, 154.
Enfer (rue d'), 69, 74.
Engadine, 759.
Ephèse (= Smyrne), 409, 413, 429, 430, 486, 719.
Épiménides, 643.
Épinal, 555.
Épire (l'), 837.
Epomeo (volcan d'Ischia), 735, 813.
Erechtéion, 420, 422.
Erhard, 515.
Erwin (photographe), 379.
Eryx (inscription d'), 645, 648, 655.
Eschmunazar, 641, 1047, 1060.
Esculape, 481.
Escurial, 66.
Espagne, 112, 118, 119, 146, 493, 516, 750, 770, 941.
Esquilies, 854.
Esquilino (Piazza dell'), 853.
État (coup d') (1851), 123.
États-Unis, 397, 407.
Éthiopie, 554.
Eu (château d'), 613.
Eugénie (impératrice), 328, 354, 686, 698, 745, 945.

Europe, 53, 66, 88, 117, 197, 227, 245, 252, 267, 308, 330, 377, 435, 535, 547, 560, 596, 649, 650, 674, 708, 734, 735, 741, 774, 842, 868, 870, 910, 957, 979, 980, 1001, 1048, 1100.
Européens, 280, 870.
Ewald, 179, 224, 225, 700.
Exposition universelle (1867), 541.
Exposition universelle (1878), 748, 749, 758.

Fabricius, 121.
Faenza, 98.
Falcioni (Zefirino), 825, 826.
Falcucci (Eugenio), 859.
Fano, 98.
Faublant, 1099.
Fauriel, 230, 801, 805, 806.
Fauteux (A.), 9, 18.
Favaro (A.), 1021.
Favé (g[al]), 360, 700.
Favre (Jules), 543, 755.
Fénelon, 56.
Fénelon (tribune), 795.
Fer (M.), 83.
Fernando-Po, 493.
Ferney, 574.
Ferrajoli (marquis), 805.
Ferrare, 91, 99, 105, 110, 113.
Ferrari, 234.
Ferri, 768.
Ferry (Jules), 838, 880.
Fesch (cardinal), 955.
Finistère, 225, 1007.
Fiorelli, 742, 792, 813, 844.
Flaminia (porte), 768, 771.
Flaubert (G.), 604, 674, 703.
Fléchier, 201.
Florence, 58, 65-67, 75, 82, 87-89, 90-93, 100, 422, 549, 574, 576, 581, 582, 612, 613, 635, 739, 747, 751, 754, 757-759, 763, 802, 816, 823, 843, 844, 846, 884.
Flurin (D[r]), 845.
Foggia, 733.
Foligno, 98.
Fontainebleau, 708, 711, 713.
Fontenay, 58.
Forgeot (g[al]), 360.
Forli, 98.
Fortoul, 229.
Forum, 81, 742.
Foucaux (P.-É.,) 362, 366, 367, 1029.
Fould (prix), 684.
Foulon (abbé), 44.
Fournier (H.), 625, 636, 646.
Fourtou, 734.
Français, 542, 548, 553, 561, 664, 669, 717, 980, 992, 1083.
Franc, s, 288, 301.
France, 58, 60, 68, 76, 77, 88, 91, 99, 105, 115-118, 121, 122, 128, 151, 161, 163, 165, 178, 180, 188, 203, 204, 214, 226, 238, 252, 261, 262, 275, 283, 288, 289, 291, 293, 294, 304, 311, 319, 338, 354, 359, 370, 397, 412, 414, 416, 423, 427, 434, 451, 455, 456, 458, 460, 469, 473, 479, 489, 499, 501, 504, 507, 508, 512, 516, 520, 527, 537, 542, 543, 547, 550-552, 554, 557, 558, 560, 562, 564, 565, 568, 571, 573, 574, 577, 579, 583, 587, 591, 596, 598, 599, 603, 605, 607, 610, 617, 618, 620, 621, 624, 625, 630, 631, 633, 640, 644, 645, 647, 649, 651, 657-659, 663, 666, 676, 680, 713, 717, 724, 729-731, 733-735, 737, 743, 758, 770, 776, 786, 789, 808, 828, 830, 837, 839-842, 855, 860, 862, 870, 886, 943, 945, 950, 952, 955, 976, 978-980, 982, 984, 989, 1001, 1011, 1012, 1022, 1026, 1027, 1048, 1050, 1051, 1057, 1060, 1061, 1071, 1072, 1074, 1075, 1079, 1082, 1086-1089, 1092, 1093, 1097, 1100, 1101, 1105.
France (Anatole), 985, 992.
France (M[me] A.), 992.
Francfort (traité de), 980.
Franche-Comté, 1069.
Franck (de la B. N.), 128, 248, 526.
Franck (libraire), 111, 112.
Frédéric II, 130.
Frédéric de Prusse, Frédéric III, 541, 542, 547, 979.
Frédéric (prince) (= comte de Noër), 273, 700, 710, 983.
Fresneau, 1038.
Freycinet, 955.
Frochot (avenue), 379.
Frossard (colonel), 70.

Gabriel, 195.
Gaète, 730, 814.

Gaillardot bey, 555.
Gaillardot (Dr), 274, 275, 282, 287, 288, 292, 297, 314, 316, 317, 321, 350, 404, 456, 468, 658, 838, 847, 855, 879, 887, 892, 1048, 1056, 1058, 1059, 1062, 1063, 1065, 1072, 1075, 1079, 1080, 1081, 1085, 1086, 1091, 1093, 1094, 1098, 1104.
Gaillardot (Mme), 328, 334, 461.
Galata Seraï (lycée de), 437.
Galbois (Mme de), 795, 836.
Galien, 83, 84, 480, 481.
Galilée, 512, 1021, 1022.
Galilée (la), 308, 314.
Galles (pays de), 663, 1010.
Gallo (marquis del), voir Roccagiovine.
Gambetta, 880, 910.
Gambetta, 734, 781, 818, 819.
Ganem, 864.
Garde (lac de), 759, 760.
Garibaldi, 469, 717, 1022.
Garnier (Adolphe), 20, 23, 41, 116.
Garnier (Mme), 60.
Garrucci (Père), 716, 767.
Gaule, s, 718, 897.
Gauss (Ch. F.), 20.
Gautier (Théophile), 562, 627.
Gayangos (de), 119.
Gazzali, 181.
Gébeil, 299, 302, 305, 313, 316, 322, 324, 359, 817, 820, 837, 880, 1080, 1081, 1089, 1092, 1099, 1103, 1105.
Gebhardt, 419, 425, 431.
Geffroy (Gustave), 494.
Geiger (Abraham), 368.
Gênes, 60, 76, 77, 91, 582, 612, 685, 686, 765, 811.
Génésareth, 330.
Genève, 60, 76, 88, 91, 573, 617, 668.
Génin, 68, 80, 85.
Génois, 301.
Gentilis de Foligno, 83.
Gentucca, 78.
Geoffroy, 498.
Georges Ier (de Grèce), 427, 446.
Gérardmer, 758.
Germanie, 270.
Gervaisais (M. de la), 950.
Gesenius, 239, 255, 645, 648, 649, 816.
Geslin de Bourgogne, 465.
Ghazir, 324, 358, 816, 1095.
Giampiétri, 453.
Gibbon, 58.
Giblites (les), 1052.
Gicquel des Touches, 318, 322, 1105, 1106.
Giraud (Ch. Barthélemy), 42, 565, 703, 748, 783, 805, 918.
Gisèle (princesse), 953.
Gladstone, 999.
Glais-Bizouin, 487.
Gliddon, 213.
Gobert (prix), 656.
Gobineau (A. de), 205, 591, 652.
Gœthe, 548, 553, 559, 729, 981.
Goldemeister, 767.
Goncourt (E. de), 1023.
Gondet, 237.
Gori, 645, 646, 654.
Gortchakof (prince), 708.
Gosselin (abbé), 14.
Goujon (Mme), 910.
Gozzoli, 576.
Graetz, 845.
Graham (Cyrill), 1059, 1060.
Grant Duff (Mme), 265, 387, 393, 537.
Grant Duff (Sir Mountstuart), 382, 663, 813, 823.
Granville, 386-388.
Grasset, 326, 1096-1099, 1104, 1106.
Gratry (abbé), 15, 16, 154, 395.
Graux (coll. Lucien), 344, 989.
Great Jitchfield street, 948.
Grèce, 147, 148, 270, 418, 420, 423, 430, 442, 445, 598, 673, 782, 823, 829, 837, 843, 901.
Grec, s, 147, 288, 676.
Grégoire XVI, 83.
Grégoire de Tours, 719.
Gregoria (via), 107.
Gregorovius, 668.
Grenelle (rue de), 599, 610, 616, 672.
Greppo, 74.
Grimblot, 161, 162, 166, 181.
Grimm, 361.
Grœtz, 710.
Grout (Mme Franklin), 604.
Gualtieri, 867.
Guardia (J.-M.), 171.
Gubernatis (A. de), 619, 635, 653.
Gubernatis (Mme de), 619, 726, 802, 832, 952, 1026.
Guérard, 68.
Guessard (prof. Éc. des Chartes), 206.
Guidi, 816, 817.

Guido Reni (la Madeleine de), 86.
Guieysse (Paul), 997.
Guignard, 89, 92, 101, 103.
Guigniaut (J. D.), 258, 302, 327, 362, 476.
Guillaume de Tyr, 301.
Guingamp, 482, 483.
Guizot (Guillaume), 68, 154, 202, 258, 1100.
Gurgidello (bains de), 814.
Guyard des Moulins, 971.
Guyard (Stanislas), 917.

Hachette, 132, 134, 138, 168, 212, 964.
Halévy (Joseph), 642.
Ham (fort de), 698.
Hamdy bey, 963.
Hamer, 393.
Hammam Lif, 907.
Hammam Féraoum, 862.
Hannon (Périple d'), 641.
Hannousch (cuve d'), 1103.
Hanoteau (capit., command.), 231, 250.
Harrisse (Henry), 397, 973.
Harron, 180.
Hase (Karl), 136, 229, 258, 302, 1100.
Haug (Martin), 175, 235.
Hauréau, 131, 140, 671, 720, 965, 1000.
Haussmann (baron), 745.
Haussonville (d'), 497, 920.
Haute-Savoie, 866, 867.
Havet (Ernest), 125, 829.
Havet (Louis), 125, 936.
Havet (M^me^ Ernest), 936, 984.
Hébert (Ernest), 617, 618, 625, 637, 653, 689, 691, 694, 736, 987.
Hebrard, 648.
Hébrard (Adrien), 898.
Hébreux (les), 165, 235, 1084.
Hébron, 821, 1083.
Hegel, 190.
Hégésippe, 506.
Hello, 347.
Héloïse, 65.
Hémon (Louis), 938, 939, 1007, 1008.
Henri V, 569, 620, 621.
Henzen, 655.
Héon (de l'Imprimerie nationale), 1017.
Herbette, 1049.
Herculano, 225.
Hercule de Tyr, 1074.
Herder, 981.
Heredia (J.-M.), 984.
Hermon, 307.
Hérode, 845.
Herold (M^me^), 795.
Herschel, 24.
Heuzey, 533, 534.
Hibbert (Institut), 807.
Hibbert Lectures, 809, 817, 819, 820, 822, 826.
Hiérapolis, 429, 430.
Hippicus (tour d'), 1083.
Hippocrate, 83.
Hiram, 1053, 1066, 1070.
Histoire du protestantisme (Bibl. de l'), 9.
Hoffmann, 121.
Hollande, 363, 672, 674, 721, 722, 724.
Holstein (le), 984.
Horace, 617.
Houdas, 853.
Houlgate, 683.
Houssaye (M^me^ Henry), 1034.
Hug, 459.
Hugo (Victor), 781, 876, 934, 991.
Huleh (lac), 312.
Humbert (prince), 749.
Humboldt (Alexandre de), 53.
Humboldt (Guillaume de), 53.
Huss (Jean), 759.
Hyacinthe (Père), 566, 600, 654, 727, 923.
Hygie, 100.
Hyginson, 387.

Ianouk, 313.
Ibères, 232.
Ibn Abi Oceibia, 119.
Ibn al-Khâtib, 193.
Ibn-Ammar, 193.
Ibn-Batouta, 145.
Ibn el-Abbar, 111, 119.
Ibn-Roschd, 111, 112, 119, 122.
Ibn-Sabîm, 274.
Icarien, 74.
Iéna, 547.
Ignace de Loyola, 451.
Imprimerie impériale, nationale, 166, 229-231, 440, 445, 525, 671, 720, 966, 987, 996, 997, 1000, 1016, 1017, 1020, 1031.
Inde, 148, 214, 270, 554, 819, 983.

Indiens, 147.
Inquisition (l'), 423.
Inspruck, 760.
Institut, 52, 74, 76, 90, 146, 150, 186, 214, 221, 338, 354, 488, 508, 518, 521, 522, 529, 536, 549, 551, 563, 646, 656, 663, 664, 667, 669, 695, 696, 716, 802, 839, 845, 852, 858, 863, 903, 918, 934, 967, 1009, 1016, 1024, 1035, 1101, 1109.
Institut (Bibl. de l'), 9, 85, 99, 210, 281-283, 473, 563, 593, 639, 667, 684, 824, 881, 970-972, 997, 1002.
Institut Pasteur, 967.
Institut Thiers, 1000.
Internationale (l'), 570.
Inverness, 537.
Iona (îles d'), 663.
Ipsamboul, 801, 863.
Iram, 270.
Irlande, 999.
Isaac has Seniri, 720.
Isaïe, 975.
Isbosath, 184, 185.
Ischia, 682-684, 686, 688-691, 703, 711, 722, 726, 733, 736-739, 802, 811-816.
Isidore de Béja, 120.
Islam, 714.
Israël, 857, 860, 888, 904, 1043.
Israélites, 307.
Issy (séminaire d'), 18, 41, 42, 43.
Italie, 57-59, 61, 68, 70, 77, 80, 87-89, 95, 105, 108, 113, 118, 120, 128, 155, 168, 206, 218, 234, 236, 238, 273, 330, 342, 371, 396, 403, 423, 435, 458, 469, 549, 581, 582, 584, 585, 590, 597-599, 618, 622, 623, 625-627, 635, 644, 645, 651, 660-663, 665, 674, 693-695, 703, 707, 717, 732, 736, 739, 741, 749, 751, 754, 757, 759, 760, 770, 782, 783, 805, 806, 811, 815, 825, 831, 833-835, 841, 842, 846, 847, 867, 868, 885, 927, 952, 982, 983, 987, 988, 991, 1001, 1003, 1022, 1026, 1035, 1112.
Italien, s, 109, 322, 608, 620, 841, 867.

Jaffa, 276, 838.
Janicule (mont), 88.
Jaucourt (de), 498.
Jeanne d'Arc, 168-170.
Jérémie, 975.
Jérôme-Napoléon (le yacht), 545.
Jerrold (Blanchard), 698.
Jersey, 388.
Jérusalem, 285, 286, 311-313, 330, 392, 422, 506, 600, 608, 609, 821, 833, 837, 846, 855, 857, 864, 886, 1076, 1083, 1086, 1092.
Jésus, Jésus-Christ, Christ (le), 195, 307, 308, 330, 331, 340, 347, 352, 367, 368, 375, 379, 380, 381, 385, 402, 442, 451, 463, 505, 904, 1012.
Josèphe (Flavius), 330, 368.
Josias, 235, 255.
Jourdain (le), 931.
Jourde, 782.
Jouvencel (Paul de), 498, 500-504.
Jrapta (vallée de), 1090.
Juda, Judas, 180, 184.
Juda (père de Baruch), 976.
Judée, 606, 819.
Julie (dans *L'Abbesse de Jouarre*), 950.
Julien (empereur), 286.
Julien (Stanislas), 171-173, 176, 178, 366, 525, 526, 544, 545.
Jupiter, 77, 88, 155, 313.

Kabr' Hiram, 309, 322, 1092.
Kairouan, 854.
Kalaad el-Hosn, 320.
Kalaat Fakra, 312, 313, 1092.
Kalefatti (Père Sebastiano), 261, 330, 403.
Kalila et Dimna, 429.
Kana, 1091.
Kant, 36.
Karam (Joseph), 468, 473, 669, 952.
Kazembey (Mirza), 453.
Kefr Bereim, 416.
Kenchrées, 901.
Kercabin, 1013.
Kervéléan, 997.
Khadra (Dominique), 305, 309, 315-318, 322, 324, 335, 460, 468, 669, 670, 848, 864, 1078, 1080, 1084, 1088-1090, 1093, 1095, 1104-1106.
Khaïfa, 411.
Khéta (sofer), 964.
Khilwch, 516.

Kiehl, 141.
Kircher (Musée), 90.
Kronos (citadelle de), 1055.
Kropotkine, 999.
Kroumirs, 840, 841.
Kuenen (prof.), 118, 141, 829.
Kuhn, 255, 361.
Kurdes, 236.

Laboulaye, 186, 254, 258, 302, 486, 889, 911.
Lacauchie, 69, 70, 81, 89, 90, 94, 102, 105.
Lacaussade, 985.
Lacordaire (Père), 372.
Lacretelle (de), 159.
Lacroix (Louise Hortense), 945.
Lacroix (Paul), 858.
Laetitia (fille de Julie Bonaparte), 432.
Laetitia (fille du prince Napoléon), 1000.
La Fayette, 499.
Laffitte (Pierre), 1038, 1040.
Lagny, 497, 499, 502.
La Grandière (de), 305, 309, 1047, 1066, 1072, 1076, 1087.
La Haye, 672, 674.
Lajard, 131, 655.
Lalanne (Ludovic), 972.
Lamartine, 769.
Lambert (Élie), 9, 996.
Lambruschini (cardinal), 100.
La Mecque, 194.
Lamennais, 83, 218.
La Morvonnais (syndic), 217.
Lance (Adolphe), 481.
Lanciani (Rodolfo), 769, 770, 774.
Land, 363, 700.
Landau, 552.
Landberg (Carlo), 658.
Landerneau, 938.
Langlois (prix), 983.
Lannion, 483, 619, 755, 756, 800, 915, 932, 969, 994, 1011, 1019, 1044.
Laodicée du Lycus, 429, 430.
La Queue-en-Brie (S.-et-O.), 1009.
Laricia, 926.
Larnaca, 1089, 1099.
La Roncière (de), 80, 81, 102, 107, 1102, 1104-1106.
Lasinio, 635.
Lassègue, 769.
Lassen (Christian), 177, 189, 209.
Lasteyrie (de), 516.
Latins, 301, 676.
Latouche, 525.
Lattakié, 276, 1091.
Laurentienne (Bibl.), 65, 66, 274.
Lausanne, 511, 573, 834, 844, 1007.
Laval (évêque de), 385.
Lavalette (de), 279, 1107.
Lavigerie (abbé), 190.
La Villemarqué (de), 293, 415, 466, 509.
Lazare (frère de Marie de Béthanie), 372.
Le Barbier de Tinan, 1099, 1103, 1106.
Lebaron (g[al]), 360.
Le Bas, 85, 258, 274.
Le Bihan (de Trestraou), 1019.
Le Blant, 753.
Leblois (Georges), 167.
Le Braz (Anatole), 149, 993, 995, 1008, 1038.
Le Breton (André), 274.
Le Caire, 410, 427, 432, 713.
Le Clerc (Victor), 61-63, 68, 71-73, 75, 80, 82, 84, 85, 213, 258, 463, 1025, 1110.
Leconte de Lisle, 919.
Le Dantec (D[r]), 1044.
Le Dantec (Yves-Gérard), 1044.
Ledrain (E.), 1029.
Lefranc (Abel), 9, 974.
Le Fur (maire de Pontivy), 993.
Légations (les), 99.
Legendre (A.), 20.
Legouvé (E.), 810, 920.
Le Huérou, 756.
Leibniz, 23, 41.
Leimon (lac), 312, 313.
Lejean (Guillaume), 415, 440, 554.
Lemer (J.), 1009.
Lemoinne, 920.
Lemonier, 100.
Lenormant (François), 904.
Léon XIII, 747, 751.
Léon l'Africain, 111, 119.
Léopardi, 944.
Léoube (château de), 901.
Lerch, 236.
Lesseps (F. de), 929, 931, 932.
Lestrygons (les), 98.
Levantin, s, 288.
Leverrier, 360.
Lévi (Sylvain), 1014.
Lévy (Armand), 905.
Lévy (Michel), Calmann, Calmann-

Lévy, 278, 358, 375, 384, 386, 390, 400, 406, 407, 414, 437, 443, 453, 466, 468, 472, 479, 527, 584-586, 589, 635, 659, 701, 704, 705, 712, 718, 852, 946, 949, 958, 972, 996, 998, 1002, 1017-1019, 1023, 1096.
Leyde, 111, 118, 119, 363, 672, 710, 885, 947.
Lézardrieux, 487, 756.
Lhomond, 104.
Liard (Louis), 1038.
Liban, 278, 283-286, 300, 301, 307, 312, 330, 331, 421, 429, 473, 816, 833, 837, 855, 857, 886, 893, 925, 1056, 1064, 1081, 1082, 1089-1091, 1093, 1094, 1096, 1102.
Libanius, 83.
Liége, 551.
Liétard (Dr), 833.
Ligue (la), 516.
Lion (fonds Jacques), 972, 1037.
Lippmann (Mme), 482.
Litani (bassin de), 931.
Littré, 185, 212, 258, 378, 705, 859, 860, 957.
Livourne, 69, 70, 859.
Locke, 21, 37.
Lockroy (Édouard), 287, 291, 293, 296, 305, 314, 777, 781, 1058, 1081, 1085, 1090, 1091, 1093, 1094, 1095.
Lombardie, 91.
Londres, 175, 212, 382, 536, 663, 675, 740, 808, 809, 823, 827, 843, 948, 1041.
Longpérier, 258, 426, 464, 465, 483, 842.
Longpont, 508, 566, 605, 679.
Lorette, 98.
Lorient, 447, 993-995, 997.
Lorraine, 555, 571, 712, 714.
Lorrains, 758.
Lortet, 769, 837.
Losophages (les), 98.
Loth, 1011.
Louis XII, 967.
Louis XIV, 200.
Louis Ennius (légende de), 226.
Louis-Philippe, 1000.
Louis (prince), 925, 926.
Louqsor, 1102.
Louvre (musée du), 194, 310, 411, 426, 533, 556, 1063, 1074, 1078, 1079, 1081.
Lovenjoul (coll.) (Chantilly), 9, 129, 183, 351, 439, 474.
Lovenjoul (S. de), 1009.
Loyola, 74.
Lucerne, 668.
Lucques, 78, 612.
Lulle (Raymond), 126, 967.
Luxembourg, 560.
Luxembourg (jardin du), 18.
Luynes (de), 446, 463.
Luzel (F.-M.), 149, 225, 619, 673, 940, 1007, 1034, 1036.
Luzzato (Philoxème) (de Padoue), 122.
Lyon, 762, 765, 766, 768, 863, 955, 999.
Lysanias d'Abilène, 459.

Macchabées (les), 368.
Maccio, 841.
Macédoine (la), 433.
Macerata, 98.
Machiavel, 436.
Mac-Mahon, 639, 647, 659, 660.
Macpherson, 509.
Madeleine (la), 1104.
Madrid, 941.
Magnésie du Sipyle, 429.
Magnin (Charles), 258.
Magreb, 121.
Mahdi (le), 924.
Mahomet, 66, 73, 117, 194, 195, 381.
Maï (cardinal), 72, 90, 109, 110.
Maistre (Joseph de), 114.
Malancène, 720.
Malavié (prof.), 591.
Malesherbes (bd), 736.
Malherbe, 944.
Malkom Khan (Mirza), 438, 453.
Malte, 326, 436, 750, 798, 813, 1100.
Mamiani della Rovere (comte), 644.
Manche, 386-388, 391, 684, 808.
Mancini, 858, 867.
Mandato (Alessandro de), 218.
Mandela, 598, 617, 633, 666, 690-695, 708, 728, 727, 733, 735, 736, 741, 744, 747, 764, 805, 812, 822, 836, 848, 895, 943, 987.
Manin (Daniel), 875.
Manin (Georges), 875, 876.
Mansut (libraire), 24, 739.

Mantoue, 665, 668.
Mantoue (duc de), 106.
Manzoni, 805, 806.
Maqueda (via), 792.
Marca (de), 121.
Marc-Aurèle, 399, 785, 823, 934, 983.
Marceau (sergent), 881.
Marcel (Roland), 9, 243, 247, 263.
Marchi, 72, 103.
Marciana (la) (à Venise), 603.
Maremme (la), 70.
Marey (Étienne), 905.
Marguerite de Navarre, 1016.
Marguerite de Provence, 575.
Marie de Béthanie, 372.
Marie de Magdala, 372.
Marie-Madeleine, 488.
Mariette, 410, 417, 423, 426, 427, 431, 445, 448, 454, 468, 471, 514, 838, 839.
Mariette (Mme), 444.
Mariette (Mlle), 839.
Mariéton (Paul), 919.
Marjolin (Dr René), 563.
Marnes, 885, 886, 898.
Maroc, 119.
Mars (de), 418.
Marseille, 69, 76, 281, 326, 467, 657, 682, 685, 690, 765, 766, 775, 777-779, 781, 782, 789, 854, 865, 970, 1088.
Martène et Durand, 64.
Marthe (sœur de Marie de Béthanie), 372.
Martin (Henri), 169, 340.
Martin (Henri), 769, 783, 784, 933.
Mratini (Raymond), 126.
Marty-Laveaux, 281.
Mascaron, 201.
Maschnaka, 299, 1058, 1081, 1089, 1092.
Mas-Latrie, 71.
Maspero (Gaston), 839, 865, 872, 879, 886, 893, 922, 924.
Maspero (Mme), 839, 872, 891, 990.
Massarani (Tullo), 398, 982.
Massé, 473.
Masson (Frédéric), 335.
Masson (Gustave), 167.
Mathias (libraire), 24.
Mathilde (princesse), 564, 647, 727, 783, 795, 812, 822, 836, 870, 953, 961.
Matranga, 84, 89, 92, 102, 107.
Maury (Alfred), 92, 103, 131, 134, 138-141, 212, 254, 258, 321, 351, 362, 458, 487, 508, 509, 516, 525, 550, 566, 599, 625, 653, 663, 674, 703, 707, 748, 782, 805, 931, 984, 1049.
Maury (Mme A.), 220, 314, 321, 427, 526, 900.
Mayence, 467, 508.
Mayer Lambert, 996.
Mazade, 750.
Mazarine (Bibl.), 120, 155, 488, 563.
Mazzini (Joseph), 96, 97, 650, 651.
Meaux, 496, 497, 500, 976.
Médicis (villa), 625.
Medinet el-Touran, 1083.
Méditerranée, 730, 808.
Méduse (tête de), 714.
Meier, 648.
Méliton, 198.
Melkorth, 676.
Mentana, 469, 1022.
Menthon Saint-Bernard, 765, 866, 871, 872, 881, 958.
Mercœur (duc de), 517.
Mérimée, 461, 559, 653, 654.
Merkab (château de), 286.
Merle, 92, 102.
Messine, 689, 843.
Metz, 980.
Meudon, 548, 564.
Meung, 976.
Mexique, 458.
Meyer (coll. Arthur), 82, 402, 450, 985.
Meyer (Lina), 876.
Meyer (Paul), 863, 865, 866, 889, 891.
Mezeray, 122.
Mézières (Alfred), 755, 794, 796.
Michel (coll. François), 992.
Michelant (Henri), 206, 207, 322, 1049.
Michelet (amphithéâtre), 986.
Michelet (J.), 122, 170, 549, 559, 569, 858, 905, 933.
Michelet (Mme), 341, 549, 859, 867.
Mickievicz, 905.
Midé (le), 131.
Migne (abbé), 79.
Mignet, 122, 737.
Milan, 77, 91, 99, 100, 106, 108, 113, 396, 574, 576, 581, 754, 791, 806, 834, 835.
Milanais, 109.
Millemont (château de), 617.

Miller (Clément), 461, 566.
Minerve (hôtel de la), 69.
Miniscalchi, 700.
Minoti (Angioletto de), 273.
Mischna, 396.
Misène, 58, 88.
Mistral, 912.
Moabites, 235.
Modène (Bibl. de), 93.
Môgharet el-Souk, 306.
Mohl (J.), 178, 229, 250, 258, 366, 367, 465, 485, 525, 526, 550, 663, 806, 843, 1041.
Mohl (Mme), 417, 801, 805, 806.
Moïse de Narbonne, 1036.
Molière, 192.
Molière (théâtre) (à Bruxelles), 1003.
Molza (Mgr), 68, 73, 77, 84, 100, 102.
Mommsen, 401, 591, 592, 594, 595, 772, 773.
Monaco, 750.
Monbuchon (Françoise), 959.
Moncalieri, 783.
Monk, 621.
Monod (Gabriel), 867.
Monsieur-le-Prince (rue), 395.
Montalembert (comte de), 81, 238, 348.
Montauban, 161, 190, 720, 955.
Montfaucon (ms), 68, 75.
Montferrier (Dictionnaire de), 19, 20.
Montijo (la), 143.
Montlhéry, 508, 566, 605.
Montmartre (bd), 379.
Montparnasse (cimetière), 917.
Montpellier, 65.
Montyon (prix), 142, 154, 858, 930.
Morand (Joseph), 756, 915.
Morava (Olympia), 113.
Moreau-Chaslon (G.), 494.
Morée, 280.
Morel (Auguste), 135.
Morel (Mme), 135.
Morges, 511, 573, 606, 609.
Morlaix, 675, 800, 938, 1011.
Morte (mer), 859.
Moselle (la), 315-317, 322-324, 1094, 1095, 1098, 1099, 1102, 1104-1106.
Moses, 971.
Mostakel (le), 841.
Motamid, 193.
Motteroz, 1016, 1018.
Moutte (domaine de la), 902.
Movers, 209, 284, 320.
Muis (d'Orléans), 976.
Müller (Max), 171, 213, 536, 822.
Müller (Max) (Mme), 171, 258, 551, 664, 743, 808, 820, 829, 1042.
Mullois (abbé), 327.
Munich, 759.
Munk, 122, 356, 524, 549, 551, 1031.
Murano, 83, 106.
Murat (roi), 707.
Muséum, 520.
Museum Calvet (Avignon), 237, 919.
Mussa (Jean), 109.
Mycènes, 430.

Nabab pacha, 513.
Nabal, 184.
Nadron (lac), 471.
Naeldeke, 700.
Namias (Dr), 107.
Nancy, 468, 593.
Nantes, 228, 953.
Nantes (Édit de), 166.
Naples, 58, 59, 70, 74, 87, 90, 95, 535, 597, 598, 610, 612, 620, 689-691, 704, 722, 733, 735, 736, 738, 754, 792, 802, 811, 814, 816, 943.
Napoléon Ier, 666, 830, 958, 973.
Napoléon III, 238, 243, 274, 275, 288-290, 293, 294, 299, 300, 303, 309, 316, 321, 325, 327-329, 332, 334-337, 341, 343-346, 348, 351, 357, 363, 367-369, 380, 412, 423, 424, 432, 434, 436, 457, 458, 470, 471, 485, 504, 507, 519, 522, 530, 542, 558, 580, 587, 588, 591, 592, 629, 631-633, 637, 662, 666, 673, 679, 680, 686, 698, 705, 706, 736, 744, 803, 804, 841, 945, 946, 1050, 1053, 1057, 1058, 1075, 1078, 1079, 1089, 1096, 1097, 1102.
Napoléon III (musée), 1098.
Napoléon (prince), 123, 335, 354, 360, 424, 434, 435, 458, 525, 534, 535, 537, 545, 562, 564, 575, 598, 615-617, 625, 633, 647, 654, 673, 694, 696, 703, 721, 727, 733, 738, 744, 745, 747, 750, 783, 804, 812, 822, 830, 878, 882, 898, 925, 926, 943,

944, 961, 974, 987, 1012, 1026-1028, 1048.
Nathan de Rome, 1031.
Nathan (famille), 1036.
Nathan (Isaac), 1028, 1029, 1031.
Naudet (Joseph), 229, 240, 302.
Navarre (collège de), 120.
Nébridius (évêque de Narbonne), 908.
Necker (hôpital), 917.
Nefftzer (Auguste), 264, 347, 477, 496.
Nefftzer (Mme), 477, 718.
Neptune, 767.
Néron, 600, 601, 606, 608, 609, 614.
Nerval (Louis) (= E. Lesigne), 705.
Neto, 641.
Neubauer, 626, 627, 976, 1018, 1020, 1036.
Neuilly, 825, 1014.
Neumont (Alfred de), 668.
Neuve-des-Potagers (rue), 912, 914.
Nevers (comte de), 106.
Newton, 488.
New York (hôtel de), 763.
Nice, 768.
Nicolas (Auguste), 395.
Nicolas (Michel), 161, 165.
Nicora (Dr), 1086.
Niena, 1048.
Nil (le), 418, 427.
Noël, 1037.
Noël (Henry) (de Rennes), 915.
Noeldeke (Th.), 531.
Noër (comte de), voir Frédéric (prince).
Nohant, 703.
Nord (cap), 535.
Nord (gare du), 894.
Normandie, 679.
Norvège, 535.
Notre-Dame de Lorette, 108.
Novare, 823.
Noyon, 630.
Nubie, 801.
Nyon, 954.

Observatoire (de Paris), 847.
Occident, 148.
Ogé, 995.
Ollivier (Émile), 518, 522, 523, 530, 769, 783, 784, 902.
Ollivier (Mme Émile), 185, 902.
Ollwen, 516.
Omar (mosquée), 630, 1083.
Ombrie, 581.
Oppermann, 327.
Oppert (J.), 241, 865, 866.
Orange, 237, 731.
Orange (prince d'), 804.
Oratoire (église de l'), 207.
Orbetello (baie d'), 70.
Orcagna (l'Enfer d'), 66, 73.
Orégan (de Lannion), 756.
Orient, 67, 121, 147, 148, 204, 280, 321, 329, 332, 340-342, 373, 411, 432, 441, 448, 452, 453, 514, 522, 657, 712, 714, 758, 816, 823, 837, 857, 862, 863, 870, 873, 879, 883, 913, 1093, 1110.
Orientaux, 485, 767, 841.
Orléans, 508, 976, 977.
Orléans (duc d'), 674.
Orléans (les d'), 618, 621, 640.
Orson et Valentin, 226.
Orvieto, 665, 693.
Ostende, 1006.
Othon (roi), 427.
Ouchy, 834, 1007.
Oudinot (rue), 847.
Oum el-Awamid, 305, 311, 316, 331, 359, 409-412, 420, 1066, 1068, 1072, 1079, 1082-1084, 1103.
Outrey, 471.
Owen (le chevalier), 227.
Oxford, 171, 269, 368, 551, 663, 808, 817, 828, 840, 1008.
Oxus (l'), 121.
Ozanam, 91.

Padoue, 90, 91, 99, 105-107, 110, 113, 130, 512, 513, 754, 1021.
Padoue (Inquisiteur de), 66.
Pailleron (E.), 920.
Pailleron (Mme E.), 492, 973.
Pailleron (M.-L.), 217, 492, 973.
Paimpol, 487, 915.
Palais de l'Industrie, 342.
Palatin (le), 692, 742.
Palerme, 58, 436, 682-686, 688, 696, 749, 792, 859, 957.
Palerme (Bibl. de), 9.
Palestine, 235, 278, 310, 311, 329, 331, 368, 380, 418, 603, 925, 1056, 1059, 1064, 1084.
Palestrine, 742.

Palmer (Henry), 884.
Palmyre, 223.
Pantellaria, 655, 792, 793, 797, 798, 802.
Panthéon littéraire, 20.
Panzacchi (Enrico), 927.
Papias, 506.
Pâques, 92, 348, 350, 351, 444, 634, 817, 1007.
Parahiba (inscription de), 641.
Paravay, 180.
Pardessus (M.), 71, 82, 85.
Parfait (de la maison Calmann-Lévy), 998.
Parieu (M. de), 60.
Paris, 13, 18, 42, 43, 52, 66, 67, 73, 74, 76, 80, 89, 92, 93, 99, 101, 104, 105, 107, 110, 111, 113, 118, 120, 122, 124, 125, 131, 134, 139, 146, 155, 175, 176, 178, 183, 191, 202, 203, 207, 234, 236, 238, 256, 258, 261, 272, 276, 284, 291, 294, 296, 307, 311, 316, 318, 325, 335, 339, 340, 355, 362, 368, 372, 379, 386, 389, 391-393, 415, 417, 423, 425, 427, 429, 431, 432, 440, 444, 450, 456, 459, 460, 467, 469, 484, 497, 500, 508, 511, 516, 524, 532, 536, 540, 541, 549, 550, 553, 555-558, 560, 561, 563, 570-572, 578, 581, 582, 605, 614, 619, 620, 634, 639, 642, 653, 658, 663, 664, 669, 672, 675, 676, 682-686, 693, 695, 700, 702, 707, 708, 711, 713-715, 721, 730, 732, 735, 736, 739-741, 744, 751, 754, 758, 761, 768, 775, 784, 788, 789, 814, 823, 825-827, 829, 830, 834, 835, 846, 847, 855, 864, 865, 874, 879, 883-887, 889, 891, 895, 901, 903, 911, 918, 920, 923, 925, 926, 935-937, 943, 946, 947, 949, 952, 953, 955, 956, 963, 965, 968-970, 984, 991, 997, 1003, 1011, 1013, 1020, 1021, 1030, 1031, 1035, 1041, 1044, 1050, 1056, 1066, 1080, 1089, 1091, 1098, 1100, 1109-1111.
Paris (Gaston), 681, 746.
Paris (Mme Gaston), 965, 968.
Paris (Paulin), 971.
Parisiens, 271.
Parme, 581, 665, 668.
Parodi, 728, 729.
Parthénon (le), 420, 422.
Pascal, 125, 126, 488.
Pasini (abbé), 584.
Passaglia (Père), 330.
Pasteur (Louis), 859, 860.
Patmos, 412, 429, 430.
Patrimonio, 855.
Paulin (libraire), 24.
Pavet de Courteille, 544.
Pavie (Th.), 362.
Pays-Bas, 121.
Peaux-Rouges, 734.
Pedone-Lauriel, 696.
Pedro II, empereur du Brésil, 591, 613, 614.
Pedroni, 303.
Pelizza, 775.
Pelletan (Eugène), 133, 134, 137, 144, 777, 778.
Pentecôte, 828.
Péra, 452.
Pereire (Isaac), 376.
Peretié, 275, 279, 282, 293, 769, 1048, 1050, 1051, 1066, 1067, 1075, 1086, 1087, 1088, 1099.
Pérouse, 110.
Perros-Guirec, 487, 938, 994, 1019, 1031.
Perse, 148, 205.
Perugia, 76, 102.
Peruzzi (Ubaldino), 667.
Pesaro, 98.
Pestalozza, 1099.
Péters, 702.
Pétetin, 524.
Petiteville (de), 1019.
Pétrarque, 130, 207.
Petrucci, 72.
Peyrat (Alphonse), 200.
Peyron (abbé), 569.
Phénicie, 10, 189, 269, 274, 275, 278, 284, 285, 306, 331, 364, 367, 455, 563, 1060, 1072, 1098.
Phéniciens, 147, 189, 1083.
Philadelphie, 212, 429, 430.
Philippe le Bel, 964, 965, 967.
Philippes (la ville), 422, 425, 431.
Philippe Auguste, 532.
Philis (élève de Bersot), 123, 142.
Philistins, 964.
Philon de Byblos, 284, 285, 1053, 1055.
Photius, 320.
Pichois (Claude), 9, 992.
Picbert (gal), 360.
Pie IX, 96, 608, 618, 669, 749.

Piémont, 77, 88, 767.
Pingard, 796, 1009, 1016.
Pirée (Le), 420, 422.
Pise, 58, 66, 69, 73, 76, 87, 88, 612, 765, 823.
Pitra (Père), 92, 199.
Pitré, 681.
Plaisance, 91.
Platon, 57, 174, 273.
Plombières, 127, 829, 831, 833, 834, 836.
Plouaret (Côtes-du-Nord), 619, 938.
Ploumanach, 487.
Plourivo, 959.
Plouvier, 191.
Pocok, 1095.
Poestum, 733.
Poissonnière (fg), 82.
Polard (de Lannion), 756.
Poli (Baldassare), 512.
Poli (prof.), 113.
Polizzi, 645, 661.
Pollio, 779.
Pologne, 1111.
Pommier (Jean), 445.
Pompéi, 736, 815.
Poncelet, 360.
Pontivy, 994, 995, 997.
Pontremoli, 9.
Portalis, 499.
Porte (la), 275, 276.
Portici, 88.
Port-Royal, 126.
Pot-de-fer Saint-Sulpice (rue du), 14.
Potenza (bas-relief de), 655, 661, 792, 793.
Pott, 204.
Poussin (N.), 598.
Pouzzoles, 767.
Prangins, 567, 574, 575, 578, 580, 586, 589, 607, 608, 615-618, 625, 666, 732, 1007, 1012.
Pressensé (Edmond de), 163, 745, 746.
Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois (rue des), 538.
Prévost-Paradol, 265, 308, 347, 384.
Primoli (comte), 421.
Primoli (Napoléon), 857.
Prince impérial, 679, 680, 803, 804.
Princesse Henriette (la), 1006.
Prior (Henry), 959.
Prométhée (le), 1076.
Propagande (Bibl. de la), 73, 83, 85, 1029.
Propagande (la), 341.
Provençal, 1031.
Provence, 236, 372, 782, 786, 900, 912, 925, 941.
Prudhomme (de), 908.
Prunière (Père de), 1081.
Prusse, 455, 457, 469, 740.
Prussiens, 571.
Psichari (Ernest), 895, 913, 969.
Psichari (Henriette), 149, 921.
Psichari (Jean), 915, 939, 968.
Psichari (Michel), 960, 961.
Puymaigre (de), 466.
Pythagore, 147, 148, 488.

Quaranta (M.), 82.
Quasimodo (fête de la), 84.
Quatremère (Étienne), 211, 219, 319, 329, 332, 333, 336, 1098, 1100, 1101.
Quellien (Narcisse), 811, 937-939, 1038.
Quicherat, 383, 829.
Quimper, 940, 995, 997.
Quimper (Bibl. de), 9, 462, 937, 1007.
Quinet (E.), 905.
Quirinal, 77.

Rabbi Baruch, 976.
Raffalovitch, 706.
Rammohun-Roy, 189.
Ranieri (Antonio), 943.
Raphaël, 385.
Rasponi (comtesse Louise), 707.
Ravaisson, 258, 534.
Ravenne, 98, 99, 102, 110, 814, 1073.
Rebité, 775, 779, 786.
Régnier (Adolphe), 224, 258, 362, 366, 367, 866.
Reinach (Salomon), 506, 718, 723.
Reinaud (J.), 71, 72, 75, 76, 84, 85, 112, 122, 144, 146, 190, 197, 198, 211, 243, 246, 247, 250, 258, 371, 373.
Reine Christine (fonds de la), 65, 68.
Reinwald, 414.
Rémusat (de), 152-154.
Renaissance, 113, 930, 952, 1016.
Renan (Alain), 766, 883.
Renan (Ary), 386, 434, 448, 461,

473, 484, 505, 507, 610, 653, 666, 671, 673, 703, 708, 711, 730, 732, 733, 735, 738, 741, 768, 769, 814, 815, 820, 822, 827, 831, 832, 836, 838, 845, 847, 848, 857, 873, 884, 886, 913, 915, 921, 922, 924, 925, 929, 935, 938, 941, 954, 969, 997.
Renan (Cornélie), 212, 220, 222, 225, 234, 292, 379, 483, 639, 677, 678, 1006, 1073.
Renan (Ernest), 9, 10, 15, 17, 18, 23, 36, 44, 55, 56, 82, 127, 163, 167, 183, 196, 197, 210, 228, 240, 243, 244, 256, 260, 263, 264, 269, 272, 278, 282, 288, 329, 332, 338, 343, 369, 372, 389, 404, 408, 411, 431, 456, 460, 483, 492, 497, 499, 500, 505, 519, 522, 527-529, 537, 541, 545, 546, 563, 564, 591, 652, 674, 677, 698, 715, 717, 768, 772-774, 786, 800, 807, 877, 892, 915, 917, 923, 927, 931, 933, 936, 940, 942, 945, 966, 972, 975, 978, 985, 993, 1001, 1009, 1014, 1029, 1031, 1033, 1034, 1036, 1038, 1044, 1109, 1111, 1112.
Renan et Leforestier, 215, 216,
Renan (Henri), 846.
Renan (Henriette), 14, 295, 306, 321, 369, 443, 479, 896, 914, 921, 929.
Renan (Noémi), Psichari (Noémi), 9, 10, 348, 610, 660, 666, 711, 715, 730, 733, 758, 761-764, 805-807, 814, 815, 822, 836, 838, 847, 848, 857, 875, 879, 883, 884, 886, 893, 895, 913, 914, 945, 961.
Renan (Philibert), 1034.
Renan (Veuve), 54, 483.
Renard (Edmond), 9, 11, 218.
Renée de France, duchesse de Ferrare, 113.
Renier (L.), 250, 258, 261, 319, 322, 427, 663, 829, 1049, 1062, 1073, 1089.
Rennes, 55, 215, 216, 217, 1011.
Rennes (rue de), 924, 935.
Reuss (E.), 340, 449, 450, 459, 904.
Reutlinger, 379.
Réveillez, 1025.
Réville (A.), 265, 363, 365, 368, 401, 450, 715, 818, 819.
Revillout (Eugène), 577, 865, 866.
Révolution (1789), 120, 248, 249, 495, 951, 959, 1025.
Révolution (1848), 80.
Rey (Guillaume), 274, 275, 555, 603, 1089, 1098.
Reynaud (prix), 829.
Rhin, 758.
Rhys (John), 1008, 1010.
Rhys (Mme), 1011.
Ribot (Th.), 710, 723.
Richard (Maurice), 617.
Richelieu (rue de), 466, 1031.
Richmond, 829.
Rieti, 739.
Rig-Véda, 365.
Rimini, 98, 110.
Rio de Janeiro, 591.
Riskallah, 915.
Riso (Monsignor de), 898.
Ritter (C.), 284, 320.
Ritter (Ch.), 511, 527, 606, 609, 678, 723, 826, 942, 983.
Ritter (Eugène), 511, 578.
Rive (Mlle de la), 701.
Robert le Diable, 226.
Robin, 513.
Roccagiovine, 617, 694.
Roccagiovine del Gallo (marquis de), 424, 459, 496, 576, 616, 626, 674, 687, 692, 739, 1028.
Roccagiovine (Napoléon), 692, 870, 951.
Roccagiovine (palais des), 691.
Rollin (collège), 437.
Romagne, 110.
Romains, aines, 97, 101, 147, 285.
Romaïquia, 193.
Rome, 58-61, 65, 69, 76, 77, 81, 83, 87, 88, 92, 97, 98, 101, 105, 106, 141, 354, 421, 432, 435, 436, 501, 533, 548, 565, 570, 574-576, 596-602, 608, 610, 612, 614, 616, 619, 621, 623, 624, 627, 630, 633, 644-646, 654, 666, 674, 682, 686, 688, 690-693, 702, 704, 717, 726, 732, 733, 735, 736, 739, 742, 747, 749, 750, 754, 759, 763-765, 770, 783, 792, 793, 803, 807, 811, 813, 817, 822, 835, 836, 842, 843, 846-849, 852, 927, 1029, 1073, 1100.
Rome (École française de), 617, 674, 716.

Romulus Augustule, 790.
Ronssel (Simon), 500.
Rosa (Pietro), 614, 692, 694, 736, 742.
Roscoff, 671.
Rosini, 170.
Rosmapamon, 915, 935, 936, 938, 940, 942, 947, 960, 994, 995.
Rosny, 843.
Rossi (de), 532, 575, 614, 645, 716, 752, 753, 771-774.
Rothschild (coll. Henri de), 417.
Rotterdam, 363, 365.
Rouen, 955.
Rouen (Bibl. de la ville de), 257.
Rougé (de), 258, 284.
Rouher, 350, 666, 775.
Rouland (Gustave), 327, 337, 343, 344, 347, 351, 366, 367, 373, 519, 545, 1101, 1102.
Rousseau (Père), 1069.
Roussein (maire), 217.
Roux-Lavergne, 995.
Rouypérier (de), 145.
Royat, 914, 970.
Royer-Collard, 37.
Ruad (= Aradus), 286, 292, 310, 1047, 1048, 1056, 1076, 1077, 1085.
Ruad-Pacha, 1083.
Rufus d'Éphèse, 481.
Russie, 708, 721, 740.

Sabathier, 752, 762, 791.
Sabéens, 180.
Sabine (la), 617, 637, 694, 732, 735, 812, 815, 822, 830, 835, 846, 848.
Sachau, 878.
Sacré Collège, 621.
Sacy (de), 145, 153, 238, 259, 262, 308, 338, 384, 385, 795.
Sadi, 845.
Safed, 306, 311.
Saïd (le), 730.
Saïda, 275-277, 280, 282, 288, 289, 291-293, 295-299, 301, 302, 304, 306, 309, 316, 318, 322, 392, 411, 448, 454, 555, 657, 658, 1047, 1051, 1052, 1055, 1056, 1058-1063, 1067, 1071, 1073-1075, 1079, 1085, 1088, 1089, 1099, 1103, 1105.
Saint Anselme, 130.
Saint-Antoine (couvent de), 471.
Saint Antoine de Padoue, 108.
Saint Augustin, 196.
Saint-Aulaire, 154.
Saint Benoît, 403.
Saint-Brieuc, 455, 487, 1011.
Saint-Cergues, 574, 607.
Sainte-Beuve, 219, 351, 369, 384, 405, 441, 447, 474, 482, 559, 850, 894.
Sainte Catherine, 169.
Sainte Catherine de Fierbois, 169.
Sainte-Catherine-d'Enfer (rue), 847.
Sainte Catherine de Sienne, 81.
Sainte-Catherine (église), 66.
Sainte-Croix, 74.
Saint Éloi, 287.
Sainte Marguerite, 169.
Sainte-Marie (de), 645.
Sainte Monique, 195.
Sainte-Sophie, 433.
Sainte Vierge, 101.
Saint-Florentin, 493.
Saint François d'Assise, 108, 170, 505.
Saint-Gall, 77.
Saint Georges, 287.
Saint-Germain (fonds), 243.
Saint-Germain des Prés, 207.
Saint-Gothard, 668.
Saint-Gratien, 695, 732, 759, 918.
Saint-Grégoire in Clivo Scauri, 83, 85, 90, 106.
Saint-Guillaume (rue), 713, 715, 822.
Saint-Hilaire (Barthélemy), 80, 837.
Saint Irénée, 92.
Saint-Isaac (à Saint-Pétersbourg), 1100.
Saint Jacques, 615.
Saint-Jacques du Haut-Pas, 18.
Saint-Jean d'Acre, 412.
Saint-Jean de Latran, Latran, 73, 74, 95, 97, 98, 100.
Saint Jorhand, 1013.
Saint Justin, 506.
Saint-Lazare (gare), 683.
Saint-Leu d'Esserens, 630.
Saint Louis, 575.
Saint-Malo, 54, 55, 205, 215-217, 555, 1011.
Saint-Mandé, 97.
Saint-Marc, 154, 603, 604, 742.
Saint-Marc (Bibl.), 105, 106, 112, 113, 155, 206, 207, 212, 584.

Saint Michel, 169, 170.
Saint-Michel (la), 916.
Saint-Nicolas du Chardonnet (séminaire), 11, 44.
Saint-Nicolas (église de Strasbourg), 933.
Saintour (legs), 1030.
Saint Patrice, 227.
Saint Paul, 187, 308, 381, 411, 422, 436, 438, 442, 451, 486, 505, 506, 601, 725, 796, 923.
Saint-Pétersbourg, 236, 453, 703, 843.
Saint-Pierre, 92, 93, 96, 600-602.
Saint-Placide (rue), 916, 917.
Saint-Raphaël, 767, 902.
Saint-René Taillandier, 524.
Saint-Siège, 625.
Saint-Sulpice (séminaire), 11, 13-15, 24, 44, 46, 47, 254, 380, 459, 887, 909.
Saint Thomas d'Aquin, 66.
Saint-Victor (Paul de), 858.
Saisset, 143, 153.
Salerne, 87.
Saligny (Th. de), 46, 48, 49.
Salinas, 648, 661, 798.
Salomon, 22, 184, 235, 286, 971, 1055, 1083.
Salonique, 429, 431, 433.
Salvandy (de), 154.
Samos, 429.
Sanchoniathon, 179, 180, 285.
Sand (George), 559, 703, 707, 708.
Sandeau (Mme), 795.
Sandoz et Fischbacher (éditeurs), 531.
Sanguinetti, 436.
Sannin (le), 837.
Saracènes, 235.
Sarba, 669, 848, 922.
Sardaigne, 791, 803, 813.
Sardes, 429, 430.
Sarepta, 307, 1066.
Sarrasins, 301.
Sarrelouis, 552.
Sassanides, 630.
Sassari (musée de), 813.
Satan, 101, 196.
Satory (rue de), 87.
Saül, 184.
Saulcy (de), 274, 275, 280, 321, 392, 404, 405, 464, 485, 515, 1089.
Savoie, 618, 735, 765, 770, 783, 847, 848, 863-865, 867, 869, 871, 873.
Sayce, 863.
Sayyidet Martine, 296.
Scala Nova, 430.
Schaeffer (Adolphe), 257.
Schalhoub (Zakhia), 1061.
Schefer (Charles), 725, 1088.
Scheffer (Arnold), 513, 517, 580, 603, 639, 640, 643.
Scheffer (Ary), 208, 233, 236, 563, 875.
Scheffer (Cornélie), 207, 208.
Scheffer (famille), 921.
Scheffer (Henry), 208.
Scheffer (Mme Henry), 195, 639, 671.
Scheffer-Renan (coll.), 149, 150, 156, 222, 356, 486, 578, 662, 678, 679, 706, 717, 723, 771, 875, 876, 904, 940, 948, 955, 971, 1005, 1010, 1014, 1019, 1038.
Scherer (E.), 255, 256, 265, 407, 450, 477, 482, 498, 505, 701.
Scherer (Mme), 408, 452, 505.
Schmoelders, 181.
Scholten, 710.
Schopenhauer, 705, 710, 718, 723.
Schuman (Robert), 9, 675.
Sciahuan (Matteo), 582, 700.
Sciarra et Doria (galeries), 86.
Sedan, 579, 631.
Ségeste, 684, 688.
Segris, 518, 523.
Seine (préfecture de la), 795.
Seine-et-Marne, 497, 499, 503, 775, 788.
Seine-et-Oise, 886.
Seinguerlet, 834.
Seize Mai, 734, 738, 741, 756.
Séleucides, 285, 356.
Séleucie, 419, 422.
Sélinonte, 684, 688.
Semar Djebeil, 299, 301, 319, 1058.
Sémites, 255, 270, 271.
Senart (Émile), 863, 865, 866, 930.
Sénégal, 209, 210.
Senet, 327.
Senir (mont), 720.
Séphora (personnage du mystère de Parodi), 729.
Sept dormants d'Éphèse (légende des), 719.
Septime Sévère, 555, 569.
Sérapis, 481.
Serbal, 862.
Sermoneta (duc de), 646.

Serret (Mme), 892.
Sèvres, 431, 450, 503, 505, 507, 511, 556, 561, 570, 572, 653, 664, 671, 679.
Sicile, 146, 680, 682, 683, 686, 688-690, 693, 696, 704, 711, 722, 852, 957.
Sidon, 278, 283, 284, 312, 332, 1056, 1067.
Sidoniens, 1052.
Sidui, 963.
Sienne, 58, 87, 88.
Siffroi (dans *L'eau de Jouvence*), 834.
Simon, 1100.
Simon de Compiègne, 965.
Simon (Jules), 116, 124, 133, 134, 137, 139, 144, 153, 154, 540, 549, 551, 556, 638, 995.
Simon le Magicien, 601.
Simon (Richard), 161, 201, 520.
Simon de Gênes, 83.
Simplon, 578, 835.
Simpson-Senior (Mme), 881.
Sinaï (mont), 833, 855, 857, 862, 864, 869, 870, 879, 884, 886, 893, 922, 924.
Sindjerli (inscriptions de), 1043.
Sing-an-fou (inscription de), 173.
Sirène, 98.
Slane (de), 146, 465, 485, 663.
Slaves, 548.
Smeets-Sand (G.), 986.
Smyrne, 419-421, 425, 427, 430, 1086, 1097, 1099.
Société asiatique, 112, 476, 484, 515, 626, 629, 645, 663, 664, 952, 1041.
Société asiatique (Italie), 952.
Socrate, 189.
Soli, 1097.
Solitude (la), 42.
Soman (Mariette), 9, 20.
Sophie (reine) (des Pays-Bas), 674, 721, 729, 736.
Sophita, 1085.
Soranus, 481.
Sorbonne, 41, 108, 136, 201, 638, 996, 1010, 1100, 1101.
Sorbonne (Bibl. de la), 300.
Sorrente, 58, 88, 814-816.
Soulary (Joséphine), 919, 922.
Soulié, 562.
Sour, 292, 301, 306, 309, 311, 315, 316, 320, 322-324, 331, 411, 454, 1059, 1060, 1064, 1066, 1067, 1075, 1077, 1078, 1080, 1081, 1084, 1088, 1089, 1100, 1103-1105.
Soury (Jules), 531, 818, 819.
Spano (chanoine), 661, 791.
Spinoza, 20, 33, 722.
Spitzberg, 535, 564.
Splugen (le), 760.
Spolète, 98.
Sponneck (comte de), 427.
Stanhope (lord), 881.
Stanislas (collège), 15-17, 437.
Stap, 449.
Stickel, 236.
Strasbourg, 167, 178, 229, 258, 259, 339.
Strasbourg (Bibl. de), 159, 167, 229, 260.
Strauss (F. D.), 385, 391, 401, 511, 512, 527, 538-540, 552, 560, 584, 585, 589, 606, 622, 623, 704, 705, 718, 724, 799, 826.
Strauss (Gaston), 9.
Subiaco, 617.
Suez, 862, 870, 873.
Suisse, 77, 457, 660, 664, 757, 759, 760, 831, 833.
Sulci (inscription de), 844.
Sully Prudhomme, 810.
Sumériens, 926.
Sumien (Émile), 788.
Suquet (Dr), 359, 444, 457, 460, 714, 757, 758, 922, 925, 1099.
Suquet (Ferdinand), 457, 460, 468, 472, 479.
Suso, 759.
Sybel, 977, 978, 983.
Sydney Samuel, 949.
Syrie, 271, 274, 275, 284, 290-292, 301, 304, 307, 313, 329, 335, 340, 350, 359, 404, 410-412, 417, 420, 422, 423, 425, 428-430, 447, 457, 463, 467, 469, 515, 655, 657, 658, 669, 712, 714, 816, 833, 837, 846, 848, 861, 864, 868, 869, 896, 925, 941, 1048, 1068, 1073, 1081, 1084, 1092, 1096, 1106, 1107.
Syrien, s, 67, 308, 1052.

Tabuit, 963.
Taddei, 322-324, 1078, 1080, 1081, 1092, 1093, 1098, 1100, 1106.
Taine (H.), 360, 408, 422, 550, 559, 653, 735, 844, 871, 872, 958, 973, 977.

Taine (Mme), 688, 741, 765, 767, 870, 871, 877, 881, 900, 901.
Talamone (baie de), 70.
Talandier, 365-367.
Talloires, 844, 846, 871, 872.
Tamise (la), 926.
Tarascon, 731.
Tardieu, 563, 972.
Tardieu (Mme), 10, 698, 699.
Tardif, 550.
Tarse, 409, 413.
Taschereau (Jules), 243, 263, 269.
Tecchio, 583.
Téhéran, 205.
Tell el-Amara, 863.
Termini, 688.
Terni, 98, 739.
Terracine, 730.
Terreur (la), 959.
Tertullien, 600.
Tharros, 791.
Theiner (Père), 72, 81, 89, 103.
Théman, 235.
Thénard, 20, 24.
Theodas, 239.
Théoger, 373.
Thérouanne (prix), 1024.
Thessalie, 837.
Thessalonique, 410, 413, 422, 425.
Thieno (Domenico), 93.
Thierry (Augustin), 122, 202, 203, 210, 351.
Thiers (A.), 489, 566, 577, 605, 617, 621, 624, 628, 629, 637-639, 673, 688, 703, 737, 745, 769, 783.
Thiers (Mme), 745.
Thobois, 309, 310, 314, 320, 358, 392, 454, 658, 1071, 1072, 1074, 1075, 1077, 1078, 1081, 1082, 1084, 1085, 1089, 1091, 1092, 1093, 1098.
Thouvenel, 279, 280, 341.
Tibériade (lac de), 359.
Tibnin, 306.
Tissot, 855.
Titien (le), 385.
Titus (arc de), 69.
Tivoli, 692.
Tivoli, 102, 598, 736, 739, 764.
Tobia (Mikhaïl), 1061.
Toledo (via), 792.
Tombouctou, 868.
Tor, 862.
Torcello, 585, 604, 760, 761.
Torelli (préfet), 604.
Torlonia (chapelle), 73.
Torremuzza, 648, 649.
Tortose (= Antaradus), 292, 301, 305, 310, 311, 320, 331, 1056, 1059, 1060, 1064, 1067-1069, 1071, 1072, 1075-1078, 1080, 1083, 1085, 1087, 1088.
Toscane, 88, 581, 764.
Tosti (Père), 82, 218, 695, 898.
Toulon, 317, 1088, 1105.
Tourguéneff, 894.
Tournon (rue de), 805, 806, 808.
Tours, 65, 301.
Toussaint (de Lannion), 756.
Touthmès (stèles de), 964.
Traini, 66.
Trajan, 710.
Trajane (place), 565, 616, 636, 692.
Tralles, 429, 430.
Trapani (bibl. de), 645.
Tréguier, 480, 483, 487, 755, 756, 810, 915, 938.
Trente, 622, 760.
Trieste, 802, 812, 831.
Triple alliance, 740.
Tripoli, 299, 301, 842, 1053, 1054, 1076, 1081, 1091, 1093.
Tromsoë, 535, 537, 564.
Troubat (Jules), 405.
Trouville, 683.
Trubner, 400, 401, 406, 414, 443.
Tubingue, 506.
Tuileries, 559.
Tunis, 645, 798, 840, 842.
Tunisie, 840.
Turc, s, 321, 1093.
Turin, 60, 76, 77, 91, 99, 106, 272, 397, 398, 577, 578, 685, 742, 765, 873.
Turquie, 281, 433, 434, 714, 837, 868, 870, 1048.
Türr (général), 750.
Turrini (de Bologne), 700.
Twickenham, 823.
Tyr, 307, 312, 320, 412, 515, 555, 1056, 1063, 1065-1068, 1070, 1083.
Tyrinthe, 430.
Tyrol, 759, 760.

Ugdulena, 645, 793.
Ulliac-Trémadeure (S.), 14, 16, 104.
Ulundi (Zoulouland), 803.

Valais (le), 578.
Val-de-Grâce (rue du), 131.
Valentinelli (abbé), 112.
Valerga (Mgr), 1086.
Vallicellone (Bibl.), 68, 71.
Vallier, 1020.
Valmontone, 736, 739.
Valroger (abbé de), 190, 196-199.
Vaneau (rue), 375, 393, 450, 563.
Vapereau, 144.
Varèse (Italie), 959.
Varsovie, 107.
Vatican, 65, 67, 68, 84, 85, 90, 92, 109, 342, 423, 621.
Vaucluse, 237.
Vecchiotti (Mgr), 654.
Védas (les), 235, 271.
Vefik-Effendi, 276, 437.
Veggeti (Dr), 107.
Velthusen, 259-261.
Venaissin (comtat), 720.
Vendôme, 52, 1109-1111.
Vénétie, 91, 110.
Venise, 88, 90, 91, 98-100, 103, 105-107, 110, 113, 121, 155, 206, 512, 517, 574, 576, 580, 581, 585, 590, 598, 603, 663, 668, 693, 732, 735, 738, 740-742, 754, 759-761, 802, 814, 815, 835, 846.
Venosa (comtesse de), 703, 708.
Vénus, 296.
Vérard, 965, 967.
Verceil, 76.
Vernes (Maurice), 72, 92, 94, 101, 956.
Vérone, 91, 106, 110, 113, 835.
Versaillais, 906.
Versailles, 116, 505, 563, 565, 566, 570, 572, 599, 677, 688, 906, 907, 911, 932.
Versailles (Bibl. de), 9, 54, 87, 407, 701.
Vésuve (le), 58.
Veuillot (Louis), 492.
Vicence, 91, 110, 113.
Vicovaro, 736, 739.
Victor-Emmanuel, 620, 747, 875.
Victoria (hôtel), 738, 814.
Victoria (princesse), 541, 546, 829.
Victoria (reine), 542.
Vidal-Mégret (Mme), 9.
Vienne, 740.
Vieweg (librairie Franck), 466.
Vigny (A. de), 154.
Ville-d'Avray, 885, 886.
Villemain, 122, 154, 1100.
Villemeureux, 104.
Villeneuve (en Suisse), 578.
Vincennes, 97.
Vinci (Léonard de) (Jeanne de Naples de), 86.
Vinet, 82.
Visconti (P. T.), 69, 73, 75, 86.
Vitalis Blesis, 109.
Viterbe, 81.
Vivanet (Philippe), 792, 802, 803, 885.
Vivien de Saint-Martin, 138, 140, 339.
Vogüé (de), 301, 335, 392, 464, 465, 485, 642, 824, 903, 1079, 1084.
Voie sacrée, 69.
Volney (prix), 53, 249, 250.
Voltaire, 492, 493.
Voorden (M. de), 175.
Vorarlberg (le), 760.
Vosges, 549, 759.
Vries Feyens (de) (prof. Amsterdam), 146.
Vrin-Lucas, 488.

Waddington, 383, 428, 464, 465, 485, 642.
Wadi Ferran, 862.
Wadi Mokatteb, 862.
Wailly (de), 263, 426, 427.
Walewski, 90.
Wallâda, 193.
Wallon, 258, 755, 966.
Weber, 147, 177.
Weil (Henri), 464.
Weil (Mme J.), 464.
Weinar, 194.
Wette, 459.
Wilson (prof. Horace), 332.
Wittgenstein (princesse), 702.
Wright (Thomas), 227.

Yémen, 189.
Yport, 505, 507, 511, 845.
Yung (E.), 591, 594, 595, 650, 880.

Zacharie, 705.
Zakhia, 880, 929, 1061, 1079, 1080.
Zaratoustra, 235.
Zdekauer (de Vienne), 724.
Zeller, 449, 451, 668, 826.
Zoroastre, 970.
Zurich, 709.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Abélard, *Épître de Paul aux Romains* (commentaire), 63.
Sic et non, 64, 111.
Theologia christiana, 64.
Actes des Apôtres, 451, 486, 601.
Agoult (Mme d'), *Julien*, 449.
Agrellius, *Supplementa syntaxeos syriacae*, 239.
Amari (Michel), *Biblioteca arabo-sicula*, 827, 842, 966.
Histoire des musulmans de Sicile, 635.
Mythologie végétale, 725.
Storia Patria, 645.
Amateur d'autographes (L'), 114, 135, 163, 234, 253, 737.
Ami de la religion (L'), 190, 304, 1057.
Ancona (A. d'), *Carteggio de Michele Amari*, 272.
Lettere di illustri scrittori francesi ad amici italiani, 823.
Annales de l'Institut d'études orientales (Alger), 111, 112.
Antoine (André), *Mémoires*, 990.
Apocalypse, 569, 606, 608, 609, 888.
Aristote, *Organon*, 66, 67.
Poétique, 66, 76.
Rhétorique, 66.
Athenaeum francais (L'), 138-141, 143, 165.
Atti della R. Academia dei Lincei, 774.
Aubé (B.), *Saint Paul et la fondation du christianisme...*, 506.
Aubryet (Xavier), *Jugements nouveaux*, 272.
Le français du XIXe siècle, 272.
Avenir (L'), 647.
Averroès, commentaire sur *La République* de Platon, 119, 121.
Averroès (ms), 76.

Bargès (abbé), *Étude démonstrative de la langue phénicienne...*, 180.
Barthélemy Saint-Hilaire, *M. Victor Cousin, sa vie et sa correspondance*, 51.
Baudry (Fr.), *Les mythes du feu*, 361.
Bazouges (Fr.), *Ernest Renan d'après des documents inédits*, 483.
Berger (Ph.), *Renan intime*, 1041.
Bergmann (Fr.), *La fascination de Gulfi*, 339.
Les Gîtes..., 258.
Les Scythes, ancêtres des peuples germaniques..., 230.
Bernays (J.), *Die heraklitischen Briefe*, 486.
Berr (Émile), *La question juive. Un entretien avec M. Renan*, 1014.
Bersot (E.), *Essai sur la Providence*, 141, 142.
Étude sur la philosophie du XVIIIe siècle, Montesquieu, 115.
La philosophie de Voltaire, 132.
Bible (la), 126, 200, 368, 904, 971.
Bible (version Peschito), 240.
Bibliothèque universelle (de Genève), 254, 265, 375.
Bollettino d'archeologia comunale, 725, 752, 770, 771.
Bonghi, *Dialogues* de Platon (trad.), 852.
Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 200, 519.

Histoire des variations..., 200.
Politique tirée de l'Écriture sainte, 200.
Brandes (G.), *Moderne Geister*, 564.
Brierre de Boismont (Dr), *Des hallucinations*, 38.
Bulletin archéologique de l'Athenaeum, 1079.
Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, 975.
Bulletin de la Société Renan (Henri Cordier dans), 839.
Bulletin du bibliophile, 1034.
Bunsen (Chr.), *Outlines of the philosophy of universal story...*, 173.
Burnouf (É.), *Bhagavata Pourana*. 642.

Calderon, *La dévotion à la Croix*, 227.
Canini (Marc-Antoine), *Études étymologiques*, 859.
Canon de Muratori, 600.
Cantique (Le) des Cantiques, 255, 258, 261, 407.
Carnet historique et littéraire, 272.
Carrière (Moriz), *Devoirs civilisateurs... Une lettre de paix à Ernest Renan*, 978.
Chronique médicale, 480.
Classici auctores, tome V., 109.
Constitutionnel (Le), 347.
Contemporary Review, 808, 949.
Coran (le), 126, 195.
Corps sans âme, 516.
Corpus inscriptorum semiticarum, 464, 485, 603, 642, 667, 743, 791, 798, 829, 833, 874, 885, 903, 966, 967, 1002, 1035, 1044.
Correspondant (Le), 190, 196, 877.
Cousin (V.), *Abailard opera*, 259, 262.
Coutumes de Milan (ms), 108.
Creuzer-Guigniaut, *Des religions de l'antiquité*, 140.
Cuer de philosophie, 964, 967.
Cureton (W.), *Spicilegium syriacum*, 174, 175, 197, 199.

Damascius, *Peri archôn* (éd. Kopp), 179.
Dieu (abbé de), *Mémoires et journal de l'abbé de Dieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet...*, 200.
Dante, *Divine Comédie*, 273.
Purgatoire, 273.
De dea Syria, 284.
Derenbourg (J.), *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine...*, 466.
Déroulède (Paul), *Chants du soldat*, 810.
Desbordes-Valmore (M.), *La première heure de l'année* (dans *Reliquiae*), 985.
Deutsche Revue, 978.
Dollfus (Ch.), *Liberté et centralisation*, 257.
Dozy (Reinhard), *Bayano' I Mogrib...*, 111.
Histoire des musulmans arabes en Espagne, 118, 119.
Le Cid, d'après des documents inédits, 405.
Motamid, 191.
Notice sur quelques manuscrits arabes, 111.
Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne..., 117, 140.
Récits, 140, 145, 146.
Duboulay (César), *Histoire de l'Université de Paris*, 66.

Écho de Morlaix (L'), 657.
Emerit (Marcel), *Lettres de Mme Cornu à Napoléon III*, 698.
Empire libéral (L'), 498.
Enfantin (Prosper), *Correspondance philosophique et religieuse*, 114.
Correspondance politique, 114.
Épître aux Éphésiens, 486.
Épître de Paul aux Corinthiens (IIe), 240.
Épître de Paul aux Romains, 601.
Épîtres aux Corinthiens, 506.
Épîtres aux Romains, 506.
Espérance (L'), 167.
Espérance de Rome (L'), 600, 602.
Esprit français (L'), 161.
Étincelles, 619.
Études religieuses, historiques et littéraires, 404.
Évangile, s, 330, 331, 385, 505, 628, 678.
Évangile selon saint Luc, 459.
Évangile selon saint Matthieu, 235, 365, 368, 934.

Ewald (H.), *Geschichte des Volkes Israël...*, 166.
Histoire du peuple d'Israël..., 160.

Faugère (P.), *Défense de Blaise Pascal...*, 488.
Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, 466.
Figaro (Le), 386, 404, 916, 917, 950, 990, 1014, 1015.
Fioretti di san Francesco, 505.
Flaubert, *La tentation de saint Antoine*, 674.
Madame Bovary, 674.
Fortnightly Review, 650.
Fouquier (Henry), *La crise*, 950.
France (A.), *L'amour en prison, à propos de la nouvelle publication de M. Renan...*, 992.
Le procurateur de Judée, 1037.
M. Renan, historien d'Israël, 972.
France du Nord (La), 1025.
Frazer's Magazine, 363.

Garnier (A.), *Philosophie sociale*, 59.
Gazette d'Augsbourg, 236, 538, 539, 560.
Gazette du Midi, 788.
Genèse, 904, 990.
Gironde (La) (de Bordeaux), 347.
Gobineau (A. de), *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 159, 203.
Les Pléiades, 652.
Goncourt (E. et J.), *Madame Gervaisais*, 514.
Gorresio (abbé), *Ramayana* (trad.), 577.
Gregorovius (F.), *Geschichte der Stadt Rom...*, 669.
Gubernatis (A. de), *Dictionnaire biographique...*, 802.
Il Manzoni ed il Fauriel..., 801.
Letture sopra la mitologia vedica, 652.
Zoological mythology..., 619.
Guest (Charlotte), *The Mabinogion*, 140, 619.

Hanoteau (A.), *Essai de grammaire de la langue tamachek...*, 231.
Essai de grammaire kabyle..., 231.
Harrisse (H.), *Bibliotheca Americana Vetustissima*, 443, 595.
Haug (Martin), *Die fünf gâthâs...*, 235.
Hémon (Félix), *Bersot et ses amis*, 87.
Herschel (J.), *Traité d'astronomie*, 24.
Histoire littéraire de la France, 227, 237, 260, 300, 627, 720, 965, 971, 988, 1013, 1018, 1029.
Histoire littéraire de Nîmes (de M. Nicolas), 165.
Homélies pseudo-clémentines, 600.
Houtin (A.), *La crise du clergé*, 909.
Le Père Hyacinthe, prêtre solitaire, 887, 923.
Hug, *Gutachten*, 459.
Humboldt (Alexandre), *Cosmos*, 53.

Intermédiaire des chercheurs et des curieux, 347.

Jerrold (Blanchard), *The Life of Napoléon III*, 698.
Joh. Mussae Amphitruon (ms de Brera), 108, 109.
Journal asiatique, 71, 111, 139, 146, 197, 230, 241, 274, 453, 645, 655, 767.
Journal de Lyon, 591, 650.
Journal de Saint-Pétersbourg, 705, 1006.
Journal des Débats, 134, 141, 145, 153, 159, 186, 234, 238, 259, 260, 265, 278, 308, 321, 343, 368, 371, 384, 385, 398, 405, 448, 449, 463, 480, 496, 497, 514, 528, 538, 539, 552, 591, 606, 611, 612, 681, 701, 745, 839, 883, 917, 920, 1022, 1023, 1062.
Journal des savants, 240, 241, 681.
Journal général de l'Instruction publique, 69, 132, 165, 166, 240, 1111.

Kiehl (E. J.), *Mnémosyne*, 411.

Laboulaye (E.), *La liberté religieuse*, 265.
Lacroix (Paul), *Aventures d'un petit orphelin*, 858.
Lannionais (Le), 1023.
Le Blant (Edmond), *Étude sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles*, 716.
Lefranc (Abel), *Ernest Renan en Italie*, 67.
Lega (La), 849.
Legrand (Émile), *Bibliographie hellénique*, 930.
Lenormant (C. F.), *Le Déluge à l'époque babylonienne*, 642.
Liberté de penser (La), 55, 59, 88, 920, 968, 1111.
Lien (Le), 167, 265, 347.
Livre de Daniel, 126, 239.
Livre de Jérémie, 1021.
Livre de Job, 255, 971.
Livre d'Hénoch, 239.
Livre des Rois (I^er^) ou *Livre de Samuel* (I^er^), 184, 185.
Livre des Rois (II^e^) ou *Livre de Samuel* (II^e^), 185.
Livre des Rois (III^e^), 184.
Livre d'Isaïe, 126, 1020, 1039.
Locke (J.), *Essai sur l'entendement humain*, 37.
Luzel (F.-M.), *Sainte Tryphine et le roi Arthur, mystère breton*, 398, 441.
Veillées bretonnes, 800.

Maï (cardinal), *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita...*, 90.
Manteyer (Georges de), *Les manuscrits de la reine aux Archives du Vatican*, 65.
Marceau (sergent), *Histoire de la Révolution depuis la prise de la Bastille*, 881.
Mariéton (Paul), *Joséphin Soulary et la Pléiade lyonnaise*, 919.
Martin (Th. Henri), *Philosophie spiritualiste de la nature. Introduction à l'histoire des sciences physiques dans l'antiquité*, 55.
Martini (Raymond), *Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos*, 126.
Maspero (G.), *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 964, 990.
Maxima Bibliotheca veterum Patrum, 66.
Méliton, *Apologie*, 180.
Mérimée, *Lettres à une inconnue*, 653.
Michelet (J.), *Jeanne d'Arc*, 170.
Louis XIV, 340.
Midrasch, 126.
Mille et une Nuits, 837.
Mittarelli (J.-B.), *Bibliotheca codicum manuscriptorum monasterii Sancti Michaelis...*, 85.
Moniteur universel (Le), 238, 332, 337, 346, 434, 519, 544, 592, 1062.
Mountstuart (sir) Grant Duff, *Ernest Renan, In Memoriam*, 536.
Müller (Max), *Comparative Mythology* (Essai de mythol. comparée, préface d'E. R.), 214, 225.
Essays and Reviews, 271.
Essai sur le langage..., 332.
Hibbert Lectures, 807, 808.
Lectures sur la science du langage, 365.
Livres sacrés de l'Orient, 883.
Mystère d'Orléans (ms), 68, 75, 81, 94.

Napoléon (prince), *La vérité à mes calomniateurs*, 580.
Les alliances de l'Empire de 1869 à 1870, 750.
Napoléon et ses détracteurs, 958.
Nathan de Rome, *Arukh*, 1031.
Nathan (Isaac), *Concordance de la Bible hébraïque*, 1029, 1031.
Nicolas (Auguste), *Études philosophiques sur le christianisme*, 395.
Nineteenth Century, 949.
Nœldeke (Th.), *Histoire littéraire de l'Ancien Testament* (trad.), 531.
Nott et Gliddon, *Indigenous Races of the earth...*, 212.
Nouvelle revue de théologie (de Strasbourg), 265.

Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, 452.
Opinion nationale (L'), 304.
Oppert (J.), *Expédition scientifique en Mésopotamie*, 240.

Pailleron (E.), *La souris*, 973.
Les faux ménages, 492.
Pailleron (M.-L.), *François Buloz et ses amis. Les écrivains du second empire*, 183.
Parlement (Le), 856.
Parodi (Alexandre), *Séphora*, 728.
Pascal, *Pensées* (éd. Havet), 125, 126.
Patrie (La), 59, 238, 348.
Pays (Le), 347.
Pentateuque, 904.
Pertz (G. H.), *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde...*, 108.
Petit Marseillais (Le), 786.
Perez (Fr.), *Beatrice svelata...*, 436.
Petrus Hispanus, *Thesaurus Pauperum* (ms), 83.
Peuple (Le), 779.
Platon, *Alcibiade*, 970.
Platon (éd. Didot), 970.
Pocock (Edward), *Specimen historiae Arabum*, 181.
Presse (La), 134, 186, 200, 222, 238, 336.
Psaume LXVIII, 189.
Psaume CXXII, 816, 817.
Psaumes, 904.
Psichari (Henriette), *Renan et la guerre de 70*, 546.

Quellien (Narcisse), *Anaïk, poésies bretonnes*, 811.

Recognitions, 600.
Reinach (Joseph), *Le ministère Gambetta, histoire et doctrine*, 910.
Rémusat (Ch. de), *Mémoire touchant l'influence de la scolastique...*, 281.
Renan (Ary), *Aphrodite* (peinture), 886.
Renan (E.), *Adieu à Tourguéneff*, 894.
Averroès et l'averroïsme, 51, 127, 129, 132, 133, 136, 138, 140, 144, 155, 273, 1109.
Caliban, 814, 838, 855.
Channing et le mouvement unitaire aux États-Unis, 153.
De la monarchie constitutionnelle en France, 507.
De la poésie des races celtiques, 158, 466.
De l'histoire du peuple d'Israël, 183.
De l'origine du langage, 213, 225, 240, 255.
Dialogues et fragments philosophiques, 679, 688, 701, 702, 712, 724.
Discours et conférences, 959.
Discours sur l'état des arts..., 428, 429.
Emma Kosilis, 1015.
Essais de morale et de critique, 228, 248, 253.
Études d'histoire religieuse, 222, 224, 255, 256, 397.
Feuilles détachées, 677, 1037.
Histoire de l'étude de la langue grecque en Occident pendant le moyen âge, 52, 53, 110, 1111.
Histoire des études grecques chez les peuples de l'Orient..., 51.
Histoire des langues sémitiques, 165, 172, 185, 196, 197, 203, 213, 225, 233, 236, 255, 256, 260, 751, 1111.
Histoire du peuple d'Israël, 833, 837, 855, 862, 882, 886, 893, 901, 903, 924, 926, 929, 941, 949, 960, 961, 968, 969, 972, 973, 975, 1001, 1002, 1010, 1017, 1019, 1020.
Histoires et légendes, 949.
Jésus, 406.
L'Abbesse de Jouarre, 927, 928, 950, 959, 991, 992, 1002.
La Chaire d'hébreu, 528.
L'Antéchrist, 634-638, 642.
La Part de la famille et de l'État dans l'éducation, 496.
La Réforme intellectuelle et morale 574, 584, 598.
L'Auteur de l'Imitation..., 163.
L'Avenir religieux des sociétés modernes, 495.
L'Eau de Jouvence, 834, 838, 855.
Le Broyeur de lin, 699.
Le Cantique des Cantiques, 260, 265, 279.
L'Ecclésiaste, 679, 710, 724, 785, 838.
L'Église chrétienne, 799.
L'Église romaine et le premier Empire (note sur), 497.

Le Libéralisme clérical (dans *La liberté de penser*), 50.
Le Livre des secrets aux philosophes ou Dialogue de Placide et Timéo, 965, 967, 988.
Le Prêtre de Némi, 901, 926, 947.
Les Apôtres, 413, 427, 438, 439, 442, 445, 447, 449, 450, 453, 796.
Les Écrivains juifs français du XIVe siècle, 1029, 1031, 1036.
Le Séminaire d'Issy, 853.
Les études savantes en Allemagne, 221.
Les Origines de la Bible, 948-950.
Les Rabbins français du commencement du XIVe siècle, 720, 1018.
Livre de Job, 235.
Marc-Aurèle, 785, 852, 856.
Ma sœur Henriette, 369, 414, 708, 742.
M. de Lamennais et ses œuvres posthumes, 217.
Mémoire de la dynastie des Lysanias d'Abilène, 459.
Mémoire sur Sanchoniathon..., 235, 282.
Mission de Phénicie, 358, 416, 438, 445, 448, 454, 465, 513, 555, 585, 631, 642, 649, 658, 659, 661, 662, 751, 1002.
Monuments phéniciens d'Amrit, 364.
Nouvelles études d'histoire religieuse, 911, 1021.
Origine et système général des langues sémitiques, 52, 53, 160.
Origines du christianisme, 278, 279, 367, 422, 442, 463, 569, 606, 608, 609, 638, 642, 644, 665, 688, 710, 724, 743, 746, 799, 807, 833, 837.
Patrice, 69, 72, 86.
Philosophie de l'histoire contemporaine, 250.
Questions contemporaines, 50, 470-472, 495, 528, 786.
Saint Paul, 410, 427, 447, 453, 460, 463, 465, 467, 469, 471, 472, 486, 503, 505.
Souvenirs d'enfance et de jeunesse, 880, 882, 886, 890, 1034.
Sur les débris de l'ancienne littérature babylonienne... (dans *Rev. germanique*), 264.
Vie de Jésus, 330, 364, 371, 373, 380, 382, 384, 390, 392, 397, 399, 414, 418, 442, 450, 459, 460, 465, 466, 634, 701.
Vita di Gesù (trad. Boni), 396.
Renan (E.) et Paris (G.), *La fontaine de toutes sciences du philosophe Sidrach*, 1013.
Renard (E.), *Renan, les étapes de sa pensée*, 11.
République française (La), 818.
Reuss (E.), *Histoire de la théologie chrétienne...*, 260.
Réville (A.), *Essais de critique religieuse*, 278.
Revue (La), 812, 880, 1043.
Revue archéologique, 230, 320.
Revue celtique, 509, 719.
Revue chrétienne, 163.
Revue contemporaine, 145, 339.
Revue critique, 466, 489.
Revue de bibliographie universelle, 489.
Revue de Bretagne, 233.
Revue de la semaine, 159.
Revue de l'instruction publique, 253.
Revue de Paris, 243, 247.
Revue de théologie, 161, 188.
Revue d'histoire littéraire de la France, 992.
Revue des Deux Mondes, 18, 129, 140, 141, 143, 145, 153, 158-160, 162-164, 166, 179, 183, 186, 217, 228, 250, 265, 274, 330, 335, 360, 395, 397, 398, 418, 421, 425, 427, 439, 463, 506, 507, 538, 540, 552, 586, 605, 606, 696, 699, 750, 853, 882, 910, 948, 949, 1023.
Revue des études juives, 880.
Revue germanique, 211, 222, 223, 225, 264, 278, 364, 401.
Revue internationale, 982.
Revue italienne, 238.
Revue philosophique, 53.
Revue politique et littéraire, 650.
Rhys (John), *Lectures on the origin and growth of religion... (Hibbert Lectures)*, 840.
Richelieu à Mazarin (Lettre de) (ms), 71, 100, 102.
Rig-Véda, 171-173, 175.
Riotor et Léofandi, *Les enfers bouddhiques*, 1029.
Ritter (Eug.), *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, 411, 573.

Les noms de famille, 678.
Rivista Europea, 725.
Roman de Joseph (dans *Genèse*), 990.
Roman des Deux Sœurs (ou de Setman), 990.

Sabatier (Paul), *La Didaché ou l'enseignement des douze apôtres*, 933.
Sadi, *Gulistan ou Jardin des Roses*, 462.
Saint Augustin (attribué à), *Théologie chrétienne*, 64.
Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, 130, 786.
Nouveaux lundis, 372, 390.
Port-Royal, 262.
Saint-René Taillandier (Georges), *Marc-Aurèle et M. Renan*, 856.
Sand (George), *Spiridion*, 82, 380.
Saturday Review, 365.
Sauvé (L. F.), *Lavarou Koz a Vreiz-izel...*, 756.
Schaeffer (Ad.), *Essai sur l'avenir de la tolérance*, 257.
Scheffer (Ary), *La tentation du Christ*, 194.
Saint Augustin et Sainte Monique, 194.
Scherer (E.), *M. Ernest Renan. Le rationalisme et l'histoire*, 254.
Schiaparelli (Celestino), *Vocabulista in arabico...*, 581.
Schivardi (Antonio), *Biografia dei medici illustri bresciani*, 93.
Schmoelders (Auguste), *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes...*, 180.
Schopenhauer (Arthur), *Essai sur le libre arbitre* (trad.), 723.
Siècle (Le), 133, 134, 138, 238, 492, 503.
Spicilegium Solesmense (Pitra), 199.
Staël (Mme de), *Corinne ou l'Italie*, 82.
Steinthal (Heymann), *Grammatik, Logik und Psychologie...*, 173.
Stewart (Dugald), *Philosophie de l'esprit humain*, 39.
Strauss (D.), *Das Leben Jesu*, 718, 799.
Das Leben Jesu für das deutsche Volk, 718.
L'ancienne et la nouvelle foi (trad.), 705.
Literarische Denkvurdigkeiten, 718.
Nouvelle vie de Jésus (trad.), 527, 718.
Strauss (Gaston), *La politique de Renan*, 87, 497.
Suquet (F.), *Essais poétiques*, 460.

Taine (H.), *De l'intelligence*, 611.
La Fontaine et ses fables, 307.
Temps (Le), 374, 388, 497, 505, 652, 701, 708, 731, 796, 834, 849, 890, 898, 917, 972, 992, 1037, 1038.
Testament (Nouveau), 239, 347, 956.
Thiers (A.), *Histoire de la Révolution et de l'Empire*, 978.
Tosti (le Père), *I Prolegomeni alla storia universale della Chiesa*, 330.
Storia di Abelardio e dei suoi tempi, 262.
Tribune (La), 944.

Univers (L'), 190.
Univers illustré (L'), 1042.

Velthusen (J.), *Catena cantilenarum in Salomonem*, 259.
Der Schwesterhandel..., 259.
Vie (La) des saints, 451.

Waddington (W. H.), *Mélanges de numismatique et de philologie*, 428.
Wisemann, *Horae Syriacae*, 239.

Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, 649.

TRADUCTION
DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 22. Le possible étant placé dans l'acte.

Page 26. Le livre écrit sera révélé.

Page 28, ligne 2. On ne compte pas comme une faute de ta part ton ignorance involontaire, mais ta négligence à rechercher ce que tu ignores.

Page 28, ligne 4. L'ignorance même, chez ceux qui n'ont pas voulu comprendre, est sans aucun doute un péché. (A Sixte...)

Page 30. Servante et suivante du droit.

Page 64, ligne 9. Manuel. — Rétractations.

Page 64, ligne 11. Le Pour et le Contre.

Page 64, ligne 14. Théologie chrétienne.

Page 64, ligne 27. Il est réservé à son dessein.

Page 64, ligne 28. Dans lequel il a établi les causes et les systèmes des phénomènes naturels pour l'éternité et d'une façon immuable. Cependant si on exige une explication de ce dessein également...

Page 64, ligne 36. Le Pour et le Contre.

Page 65, ligne 26. Pierre Bélard (ou plutôt Abélard). Pratiques qu'il observait dans ses tours de charlatan.

Page 65, ligne 31. Pierre Bélard.

Page 66, ligne 4. Très grande bibliothèque des Pères.

Page 66, ligne 11. Organon (nom donné, à l'époque byzantine, à l'ensemble des traités de logique d'Aristote).

Page 66, ligne 36. Le monde n'est jamais fini, il est toujours en train de naître et de mourir.

Page 67. Organon (cf. p. 66, l. 11).

Page 68, ligne 8. Mémorial.

Page 68, ligne 12. Livre journal.

Page 69, ligne 25. Vivez heureux, vous dont la fortune a terminé son cours (Virgile, *Énéide*, III, 493).

Page 69, ligne 26. Vous, vous avez acquis le repos, vous n'avez pas à labourer les plaines de la mer (Virgile, *Énéide*, III, 495).

Page 81. O [mes compagnons,] vous avez souffert de pires maux et la Divinité mettra encore un terme à ceux-ci (Virgile, *Énéide*, I, 199).

Page 83. Trésor des pauvres.

Page 84. De l'usage des parties [du corps humain].

Page 85, ligne 21. Chirurgie, médecine opératoire.

Page 85, ligne 26. Bibliothèque des manuscrits du monastère de Saint-Michel de Venise, près de Murano.

Page 86, ligne 1. Les parties [du corps humain].

Page 86, ligne 27. Non, je n'en suis pas jaloux.

Page 89. De l'usage des parties [du corps humain].

Page 90. Collection d'auteurs anciens de la Bibliothèque Vaticane.

Page 101. Je crois [en Dieu].

Page 106. Corps du Christ.

Page 108. Amphitryon de Jean Mussa.

Page 109 ligne 7. Amphitryon.

Page 109, ligne 9. Auteurs classiques.

Page 109, ligne 16. Fin de « Géta trompé par le grand Arcas [Mercure] ».

Page 109, ligne 17. Fin de l'Amphitryon de Vitalis Blésis.

Page 109, ligne 18. Vitalis Blésis.

Page 109, ligne 23. Livre d'Amphitryon achevé par moi, Jean Martin Mussa, à Bergolium.

Page 109, ligne 33. Je ne doute pas que les dieux d'en haut ne produisent de faux témoins. Nulle grande audace ne vient à qui croit à l'existence des dieux.

Page 110. Le Pour et le Contre.

Page 126, ligne 10. Le poignard de la foi.

Page 126, note 1. Le poignard de la foi contre les Maures et les Juifs.

Page 146. Septimius, toi qui vas venir avec moi jusqu'à Gadès (Horace, *Odes*, II, VI, 1).

Page 173. Je préférerais que ce fût la faute de l'Angleterre plutôt que de l'Allemagne.

Page 174. Spicilège syriaque.

Page 177. Sous le coup de la colère.

Page 179, ligne 31. Les [premiers] principes.

Page 179, ligne 35. Désir. — Apasôn.

Page 181. Tableau de l'histoire des Arabes.

Page 182. Qui ne m'ait connu ni pour un bienfait, ni pour une injustice.

Page 197. Spicilège syriaque.

Page 199. Spicilège de Solesmes.

Page 237. Lacunes que présentent mes travaux.

Page 239, ligne 21. Heures syriaques.

Page 239, ligne 30. Qui disait être quelque (fils... c'est-à-dire le Messie).

Page 239, ligne 31. Quelque.

Page 240. Je connais un homme.

Page 259. Suite des chants sur Salomon.

Page 284, ligne 24. La déesse de Syrie.

Page 284, ligne 37. La déesse Néseptéitis.

Page 285, ligne 5. Néseptéitis.

Page 285, ligne 27. Dionysios.

Page 286. Région pleine d'agréments et de charme (Ammien Marcellin, *Histoire*, XIV, 8, 9).

Page 301. L'an 1264, avec l'aide de la Vierge.

Page 313, ligne 18. Trilithon (assise de trois blocs qui forment la tête de la plate-forme sur laquelle a été bâti le temple de Baalbeck).

Page 313, livre 29. L'empereur Adrien Auguste.

Page 319, ligne 1. Pour sauver sa vie, perdre ce qui est la raison de vivre (Juvénal, *Satires*, VIII, 84).

Page 319, ligne 32. L'empereur Adrien Auguste.

Page 319, ligne 33. Rédaction complète.

Page 319, ligne 34. Quatre essences d'arbres [sont réservées à l'État], les autres sont laissées aux particuliers.

Page 320. Selman.

Page 329. Cas de guerre.

Page 340. Du côté de Tyr et de Sidon.

Page 345. En exposant d'une manière doctorale.

Page 353. Leurs œuvres les suivent.

Page 356, ligne 15. L'an.

Page 356, ligne 16. 280 — 143 — l'an.

Page 368, ligne 8. La langue des ancêtres.

Page 368, ligne 14. Sentences.

Page 397. Relevé d'erreurs.

Page 419. Tête de Charon.

Page 435. De l'autre côté des mers.

Page 443. Bibliothèque d'œuvres très anciennes de l'Amérique.

Page 444. Qu'elle aille où il lui plaira.

Page 451. Fondement.

Page 464. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 468. Bien pourvu d'esclaves, le roi de Cappadoce est sans argent (Horace, *Épîtres*, I, 6, 39).

Ligne 472, ligne 10. Fautes, erreurs.

Page 472, ligne 23. Le plus grand respect est dû à l'enfant (Juvénal, *Satires*, XIV, 47).

Page 480. Listes d'erreurs.

Page 485, ligne 8. Collection.

Page 485, ligne 11. Qui fait tout, sur lequel on se décharge de tout.

Page 486, ligne 20. Aux Éphésiens.

Page 486, ligne 21. À Éphèse.

Page 515. C'est un bouillonnement de travail (Virgile, *Géorgiques*, IV, 169).

Page 520. Une personne jugée sur un fait ne peut être poursuivie une seconde fois à raison de ce même fait.

Page 521. Opposition, interdiction.

Page 532. Aux martyrs inconnus.

Page 551. Vivez heureux.

Page 552, ligne 19. L'état où les choses se trouvaient avant la guerre.

Page 552, ligne 21. Avant la guerre.

Page 555. Travaillons (*Histoire Auguste*, Spartien : *Vie de Septime Sévère*, XXIII).

Page 558. Il ne demeure jamais dans le même état.

Page 569, ligne 37. Cela ne sert de rien (*Histoire Auguste*, Spartien : *Vie de Septime Sévère*, XVIII).

Page 569, ligne 39. Travaillons.

Page 585. Travaillons.

Page 595. Bibliothèque d'œuvres très anciennes d'Amérique.

Page 603. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 611. Plus connu pour ses injustices que pour ses bienfaits.

Page 614. Collection.

Page 629. J'ai achevé un monument [plus durable que le bronze] (Horace, *Odes*, III, 30, 1).

Page 642, lignes 12, 22. Collection.

Page 642, ligne 25. Listes de mots à ajouter, à corriger.

Page 643. Fin de la France.

Page 667, ligne 20. Désirs.

Page 667, ligne 21. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 667, ligne 22. Gratuitement, pour l'amour de Dieu.

Page 669. Maintenant [Seigneur], tu renvoies [ton serviteur] (*Évangile selon saint Luc*, II, 29).

Page 670. D'une manière doctorale.

Page 700. Secrétaire.

Page 716. Entre nous.

Page 724 et page 725. Un aiguillon dans ma chair, pour me donner des soufflets (Saint Paul, *II*e *Épître aux Corinthiens*, XII, 7).

Page 731, ligne 17. Fin de la France.

Page 731, ligne 19. France.

Page 743, ligne 17. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 743, ligne 24. Consolation intérieure.

Page 752. Désirs.

Page 753, ligne 2. Étrangers.

Page 753, ligne 5. Nourrissons, enfants.

Page 753, ligne 17. Gise sans sépulture.

Page 754. Notes destinées à rappeler le souvenir.

Page 768, ligne 1. Porte Flaminienne.

Page 768, ligne 2. Entre nous.

Page 770. Entre nous.

Page 771, ligne 11. Porte Flaminienne.

Page 771, ligne 21. Ma fille fut fidèle parmi les fidèles, parmi nous elle fut païenne.

Page 771, ligne 29. Entre.

Page 772, page 3. Fut païenne parmi les païens.

Page 772, ligne 10. Étrangers. — Nourrissons, enfants.

Page 772, ligne 21. Parmi nous.

Page 772, ligne 30. [Si on] veut.

Page 772, ligne 33. Maltraiter.

Page 773, ligne 4. Parmi.

Page 773, ligne 10. Nous. — Parmi.

Page 773, ligne 11. Parce que ma fille fut fidèle parmi les fidèles, elle fut païenne parmi nous.

Page 773, ligne 20. Fidèle.

Page 773, ligne 21. Païen.

Page 773, ligne 23. Nila Florentina... née païenne... devenue fidèle.

Page 773, ligne 26. Parmi les païens. — Parmi les étrangers. — Parmi nous.

Page 773, ligne 32. Païens. — Fidèles.

Page 774, ligne 22. Nous.

Page 774, ligne 24. Fidèle. — Païen.

Page 781. Pour sauver sa vie, perdre ce qui est la raison de vivre (Juvénal, *Satires*, VIII, 84).

Page 783. Dont le rôle est sans importance.

Page 790. Homme illustre.

Page 791. Collection.

Page 792. Œuvres douteuses.

Page 797. Il a remporté une victoire navale sur les habitants de Cossura et les Carthaginois.

Page 798. Collection.

Page 808. Mère nourricière. — Par plaisanterie : Université.

Page 816. Dont les parties sont dans une parfaite union entre elles.

Page 818. Altération de ce qu'il y a de meilleur.

Page 820. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 824. La tribu des Matthabol.

Page 829. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 833. Collection.

Page 841. Situation actuelle.

Page 843, ligne 10. J'ai achevé un monument [plus durable que le bronze] (Horace, *Odes*, III, 30, 1).

Page 843, ligne 13. Aime comme si tu devais haïr.

Page 843, ligne 16. Comme si tu devais aimer.

Page 844. Collection.

Page 851. Qui jouit des avantages doit aussi supporter les inconvénients.

Page 854. Désir, vœu.

Page 860. Outre-mer.

Page 861. A fond et dans la peau (Perse, *Satires*, III, 30).

Page 867. L'autre moi-même.

Page 874. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 877. Le jour fait profiter de son expérience le jour suivant.

Page 885. Collection.

Page 888. Une grande foule que personne ne pouvait compter (*Apocalypse*, VII, 9).

Page 890. La présomption doit être opposée à celui qui aurait pu parler plus clairement.

Page 903. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 908, ligne 24. Siège épiscopal. — Édicule, baldaquin destiné à abriter l'autel eucharistique.

Page 908, ligne 31. Il faut se garder de toute vie commune et de toute association avec les Juifs.

Page 908, ligne 32. Par suite, certaines gens du commun qui manquent de culture se sont laissé entraîner dans une erreur si profonde que, l'esprit corrompu, ils voient en ce peuple le peuple unique de Dieu, qu'ils lui reconnaissent la pratique d'une religion pleine de piété et une foi bien plus sûre que la nôtre, et que leur bouche impie fait d'eux leurs égaux et leurs semblables.

Page 921. Il s'est chargé véritablement lui-même de nos douleurs (*Isaïe*, 53, 4).

Page 923. A parler avec peu de sagesse, je le suis plus [qu'eux] (Saint Paul, *IIe épître aux Corinthiens*, XI, 23).

Page 933 et page 934. Enseignement.

Page 935. De l'autre côté des mers.

Page 952. Lacunes.

Page 966, ligne 15. Collection.

Page 966, note 1. Collection des inscriptions sémitiques.

Page 967. Collection.

Page 980. Il y a des larmes pour l'infortune, et les choses humaines touchent le cœur (Virgile, *Énéide*, I, 462).

Page 981. Les dieux en ont décidé autrement.

Page 985. Restes.

Pages 1002, 1035, 1044. Collection.

Page 1007. Traité de la nature.

Page 1083. Tyrien.

Page 1084. Ville des Tyriens.

Page 1090. Grotte.

Page 1110. Averroès, commentateur d'Aristote, et la destinée de l'Averroïsme.

La traduction française est de M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.

TABLE
DES
MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

1845

Destinataires

1 - 10 oct. - Abbé Dupanloup 11
2 - 11 oct. - Mlle Ulliac-Trémadeure 14
3 - 15 oct. - Abbé Dupanloup 15
4 - 21 oct. - Abbé Dupanloup 16
5 - 26 oct. - X... 17
6 - 4 nov. - Léon Billion... 18
7 - 19 nov. - Léon Billion.. 19
8 - 27 nov. - Léon Billion... 19
9 - s. d. - Adolphe Garnier. 20

1846

10 - 4 janv. - Léon Billion. 24
11 - 6 janv. - Adolphe Garnier 25
12 - 6 janv. - Philibert Damiron..... 29
13 - 14 janv. - Adolphe Garnier 32
14 - 11 févr. - Adolphe Garnier 36
15 - 11 févr. - Léon Billion. 40
16 - 15 août - Léon Billion. 42
17 - 9 oct. - Léon Billion... 43
18 - 28 oct. - Léon Billion . 43

1847

19 - s. d. - Mme de Saligny. 46

1848

20 - 12 juin - Jules Michelet 50
21 - 25 sept. - Victor Cousin 51
22 - s. d. - A. de Humboldt. 53

1849

23 - 21 août - M. Langlacé. 54
24 - 31 août - Thomas Henri Martin 55

1850

25 - 7 févr. - Adolphe Garnier 57
26 - 14 févr. - Ch. Daremberg 60
27 - 17 févr. - Victor Cousin 63
28 - 18 févr. - Ch. Daremberg 67
29 - 25 févr. - Ch. Daremberg 70
30 - 3 mars - Ch. Daremberg 72
31 - 4 mars - Ch. Daremberg 74
32 - 8 mars - Ch. Daremberg 78
33 - 13 mars - Ch. Daremberg 79
34 - 18 mars - Ch. Daremberg 82

Destinataires

35 - 23 mars - Ch. Daremberg 84
36 - 29 mars - E. Bersot... 87
37 - 31 mars - Ch. Daremberg 89
38 - 6 avril - M. Piassi.... 93
39 - 14 avril - Ch. Daremberg 94
40 - 15 avril - Th. de Saligny 99
41 - 19 avril - Ch. Daremberg 99
42 - 21 avril - Ch. Daremberg 102
43 - 9 mai - Ch. Daremberg 103
44 - 23 mai - Ch. Daremberg 105
45 - 15 juin - Victor Le Clerc. 108

1851

46 - 24 juin - R. Dozy 111
47 - 18 août - Abbé Valentinelli 112
48 - 3 sept. - Prosper Enfantin 114

1852

49 - 14 janv. - E. Bersot .. 115
50 - 4 mars - R. Dozy 117
51 - 14 mai - R. Dozy 120
52 - 17 mai - E. Bersot.... 123
53 - 6 juil. - E. Havet 125
54 - 30 juil. - G. d'Eichtal . 127
55 - 23 août - Sainte-Beuve. 129
56 - 30 août - G. d'Eichtal. 131
57 - 29 nov. - E. Bersot... 132
58 - 7 déc. - E. Bersot 133
59 - 8 déc. - Aug. Morel .. 135
60 - 9 déc. - E. Bersot 137
61 - 28 déc. - E. Bersot ... 138

1853

62 - 24 févr. - R. Dozy ... 139
63 - 25 févr. - E. Bersot .. 141
64 - s. d. - E. Bersot 142
65 - 15 avril - R. Dozy ... 144
66 - 10 juin - Eckstein 146
67 - 1er août - F. M. Luzel. 149

1854

68 - 14 janv. - Mme Burnouf 150
69 - 15 janv. - Jules Simon. 152
70 - 18 janv. - E. Bersot .. 154
71 - 18 janv. - Abbé Valentinelli 155
72 - 14 févr. - Mme Burnouf. 156
73 - 8 mars - Sainte-Beuve. 158
74 - 19 août - A. de Gobineau..... 159

1855

75 - 10 janv. - Michel Nicolas 161
76 - 16 févr. - E. de Pressensé 163
77 - 21 juil. - Michel Nicolas 165
78 - 24 juil. - Georges Leblois 167
79 - 12 août - E. Bersot .. 168
80 - 16 août - X... 168
81 - 7 oct. - Victor Cousin . 170
82 - 13 nov. - Max Müller . 171
83 - 17 nov. - Max Müller . 176
84 - 23 nov. - Michel Nicolas 178
85 - 27 nov. - Max Müller . 181
86 - 2 déc. - Fr. Buloz 183
87 - 4 déc. - Mme d'Agoult. 185
88 - 5 déc. - Mme d'Agoult. 187

1856

89 - 14 janv. - Michel Nicolas 188
90 - s. d. - Victor Cousin. 191
91 - 29 janv. - R. Dozy... 191
92 - s. d. - Ary Scheffer... 194
93 - 16 févr. - Ch. Douniol. 196
94 - 8 avril - A. Peyrat.. 200
95 - 2 juin - Fr. Guizot.. 201

Destinataires

96 - 26 juin - A. de Gobineau 203
97 - 30 juin - G. d'Eichtal. 205
98 - 1er août - Abbé Valentinelli 206
99 - 11 sept. - G. d'Eichtal. 207
100 - 7 oct. Eckstein..... 208
101 - s. d. - J. Mohl..... 210
102 - s. d. - J. Mohl..... 211

1857

103 - 15 mai - E. Bersot... 211
104 - 10 juin - Max Müller. 212
105 - 14 juin - G. d'Eichtal. 215
106 - 29 juillet - Fr. Buloz. 217
107 - 27 août - Luigi Tosti. 218
108 - 26 sept. - Sainte-Beuve 219
109 - 28 oct. - A. Maury .. 220
110 - 31 oct. - Ch. Dollfus.. 221
111 - 2 nov. - E. Bersot... 222
112 - 17 nov. - A. Nefftzer. 222
113 - 25 nov. - E. Havet... 223

1858

114 - 30 janv. - Max Müller 224
115 - 28 mars - F.-M. Luzel 225
116 - s. d. - Fr. Buloz..... 228
117 - 14 mai - Fr. Bergmann 229
118 - 2 juin - A. Hanoteau. 231
119 - 5 juillet - F.-M. Luzel. 233
120 - 2 oct. - Eckstein 234
121 - 3 oct. - P. Achard.... 237
122 - 4 déc. - Montalembert. 238
123 - s. d. - A. Maury..... 239

1859

124 - 6 mars - J. Naudet .. 240
125 - 29 mars - J. Bonnet.. 242
126 - 4 avril - J. Taschereau 243
127 - 15 avril - De Wailly.. 247
128 - 8 juillet - A. Peyrat.. 248
129 - 5 août - A. Hanoteau. 249
130 - 14 août - Montalembert..... 250
131 - 7 oct. - G. Vapereau. 253
132 - 7 nov. - E. Scherer... 254
133 - 26 oct. - Ch. Dollfus.. 257
134 - 27 oct. Ad. Schæffer.. 257
135 - 26 nov. - Fr. Bergmann 258
136 - s. d. - V. Cousin..... 259

1860

137 - 10 janv. - Ed. Reuss. 260
138 - 2 mars - Luigi Tosti.. 261
139 - 17 mars - Sainte-Beuve 262
140 - 2 avril - De Wailly... 263
141 - 4 avril - E. Desjardins..... 264
142 - 17 avril - Sir Grant Duff 264
143 - 29 avril - De Wailly.. 266
144 - 8 mai - Max Müller .. 268
145 - 9 mai - X. Aubriet... 272
146 - 17 mai - M. Amari .. 272
147 - 20 juin - Dr Gaillardot. 274
148 - 22 juillet - A. Réville. 278
149 - 15 août - Dr Gaillardot 279
150 - 21 sept. - Ch. de Rémusat 281
151 - 27 sept. - Dr Gaillardot 281
152 - s. d. - X..... 282
153 - 4 déc. - A. Maury ... 283
154 - s. d. - Comte Bentivoglio..... 288
155 - 18 déc. - Comte Bentivoglio..... 290

1861

156 - 1er janv. - La Grandière 292
157 - 6 janv. - Dr Gaillardot 293
158 - 12 janv. - Dr Gaillardot 295

Destinataires

159 - 12 janv. - Comte Bentivoglio..... 297
160 - 24 janv. - Dr Gaillardot 298
161 - 27 janv. - Dr Gaillardot 299
162 - 29 janv. - V. Le Clerc. 300
163 - 31 janv. - Dr Gaillardot 302
164 - 2 févr. - Comte Bentivoglio 303
165 - 2 févr. - Dr Gaillardot. 305
166 - 9 mars - Dr Gaillardot 305
167 - 9 mars - Dr Gaillardot. 306
168 - 12 mars - H. Taine.. 307
169 - 15 mars - Dr Gaillardot 309
170 - 21 mars - Dr Gaillardot. 309
171 - s. d. Dr Gaillardot.... 310
172 - 7 avril - Dr Gaillardot. 310
173 - 9 avril - Dr Gaillardot. 311
174 - 19 avril - Dr Gaillardot 311
175 - 25 avril - Dr Gaillardot 312
176 - 28 juin - A. Maury .. 312
177 - 23 août - La Grandière 315
178 - 31 août - Dr Gaillardot 318
179 - 31 août - A. Maury .. 318
180 - 1er sept. - Dr Gaillardot 322
181 - 1er sept. - Dr Gaillardot 323
182 - 2 sept. - Dr Gaillardot. 324
183 - s. d. - Dr Gaillardot . 324
184 - s. d. - Dr Gaillardot . 325
185 - 23 oct. - Dr Gaillardot. 325
186 - 8 nov. - Dr Gaillardot. 326
187 - 14 nov. - A. Maury .. 327
188 - 21 nov. - Dr Gaillardot 328
189 - s. d. - Luigi Tosti.... 329
190 - 30 nov. - Max Müller. 331
191 - 4 déc. - E. Havet.... 333
192 - 6 déc. - Dr Gaillardot. 334
193 - 14 déc. - Prince Napoléon..... 335
194 - 18 déc. - Dr Gaillardot 335
195 - s. d. - A. Nefftzer.... 336

1862

196 - 2 janv. - Dr Gaillardot 337
197 - 20 janv. - Jules Sandeau..... 338
198 - 8 janv. Fr. Bergmann. 339
199 - 27 janv. - Jules Michelet..... 340
200 - 28 janv. - M. Amari. 341
201 - 24 févr. - Napoléon III. 342
202 - 26 févr. - A. Maury.. 343
203 - 27 févr. - G. Rouland. 344
204 - 28 févr. - *Constitutionnel* 346
205 - 11 mars - A. Coquerel. 347
206 - 14 mars - Dr Gaillardot 348
207 - 21 mars - Napoléon III 349
208 - 27 mars - R. Dozy .. 350
209 - 9 avril - Sainte-Beuve. 351
210 - 18 avril - Dr Gaillardot 352
211 - 5 mai - Sainte-Beuve. 352
212 - 10 mai - Sir Grant Duff 354
213 - 25 mai - G. Rouland.. 355
214 - 21 juin - E. Desjardins..... 356
215 - 4 juillet - Dr Gaillardot 357
216 - 9 août - J. Mohl..... 357
217 - 23 oct. - Dr Gaillardot. 358
218 - 1er nov. - Prince Napoléon 360
219 - 4 nov. - Sainte-Beuve. 361
220 - 9 nov. - A. Maury ... 362
221 - 9 nov. - Sir Grant Duff..... 363
222 - 15 nov. - Ch. Dollfus. 364

Destinataires

223 - 30 nov. - Max Müller. 365
224 - 7 déc. - Max Müller... 367
225 - 26 déc. - Hortense Cornu 368

1863

226 - 1er janv. - Sainte-Beuve 369
227 - 7 févr. - Dr Gaillardot 370
228 - 3 mars - M. Amari... 370
229 - 18 mars - Sainte-Beuve 372
230 - 14 mai - M. Amari... 373
231 - 9 juillet - E. Scherer. 374
232 - 22 juillet - Mme de Beauchesne 375
233 - 5 août - Isaac Péreire. 376
234 - 7 août - Mme Raffalovitch 379
235 - s. d. - Mme de Loynes. 379
236 - s. d. - George Sand.. 380
237 - 12 août - Sir Grant Duff 382
338 - 21 août - X..... 383
239 - 28 août - E. Bersot.. 384
240 - 30 août - Sir Grant Duff 387
241 - 30 août - Calmann-Lévy 388
242 - 3 sept. - J. Taschereau 389
243 - 10 sept. - Sainte-Beuve 390
244 - 21 sept. - Dr Gaillardot 391
245 - 25 sept. - Sir Grant Duff 393
246 - 29 sept. - E. Bersot.. 394
247 - 9 oct. - E. Havet.... 395
248 - 19 oct. - G. Daelli.... 396
249 - 27 oct. - H. Harrisse. 397
250 - 18 nov. - M. Amari .. 397
251 - 21 nov. - F.-M. Luzel. 398
252 - 30 nov. - A. Maury .. 399
253 - 24 déc. - H. Harrisse. 400

1864

254 - 13 févr. - X..... 402
255 - 13 févr. - Luigi Tosti. 403
256 - 27 févr. - Dr Gaillardot 404
257 - 1er mars - Sainte-Beuve 405
258 - 7 mars - H. Harrisse. 406
259 - 7 juin - E. Scherer... 407
260 - 11 juin - Collège de France 408
261 - 6 oct. - Dr Gaillardot. 409
262 - 14 oct. - A. Maury.. 410
263 - 18 oct. - Prince Napoléon..... 412
264 - 2 nov. - H. Harrisse.. 413
265 - 5 nov. - F.-M. Luzel. 415

1865

266 - 3 janv. - J. Mohl.... 416
267 - 2 mars - Fr. Buloz... 417
268 - 5 mars - Dr Gaillardot 419
269 - 16 mars - Princesse Julie 421
270 - 26 mars - Dr Gaillardot 425
271 - 28 mars - A. Maury.. 426
272 - 5 avril - V. Le Clerc.. 428
273 - 25 mai - Dr Gaillardot 429
274 - 20 juillet - Dr Gaillardot 431
275 - 26 juillet - Princesse Julie 432
276 - 15 août - M. Amari... 435
277 - 18 août - M. Brunswik..... 437
278 - 2 sept. - Fr. Buloz... 439
279 - 8 sept. - F.-M. Luzel. 439
280 - 4 nov. - H. Harrisse.. 441
281 - 24 nov. - Dr Gaillardot. 444

1866

282 - 4 janv. - M. Sgouta.. 445
283 - 20 févr. - F.-M. Luzel. 446

Destinataires
284 - 23 avril - Dr Gaillardot 447
285 - s. d. - H. Taine..... 449
286 - 28 avril - Princesse Julie 449
287 - 14 mai - X..... 450
288 - 16 mai - E. Scherer . 451
289 - 7 juin - M. Brunswik. 452
290 - 27 juin - Dr Gaillardot 454
291 - 12 août - F.-M. Luzel. 455
292 - 27 août - Dr Gaillardot 456
293 - 15 sept. - Princesse Julie 457
294 - 18 oct. - Ed. Reuss.. 459
295 - 10 nov. - Dr Suquet. 460
296 - 15 déc. - Princesse Julie 461

1867

297 - 13 janv. - F.-M. Luzel. 462
298 - 17 janv. - X..... 462
299 - 15 mars : Ch. Dollfus. 463
300 - 6 mai - Henri Weil... 464
301 - 22 sept. - F.-M. Luzel. 465
302 - 17 oct. - Sainte-Beuve 467
303 - 26 oct. - Dr Gaillardot 467
304 - 7 nov. - Dr Suquet... 468

1868

305 - 3 févr. - Prince Napoléon..... 470
306 - 6 mars - Dr Gaillardot. 470
307 - 7 avril - Dr Suquet... 472
308 - 27 avril - X..... 473
309 - 18 juin - Princesse Julie 474
310 - 18 juin - Princesse Mathilde 475
311 - 18 juin - J. Mohl..... 476
312 - 18 juin - A. Nefftzer. 477
313 - 19 juin : Sainte-Beuve 478
314 - 16 juillet - Dr Suquet. 478
315 - 23 juillet - F. - M. Luzel 480
316 - 26 juillet - Ch. Daremberg..... 480
317 - 28 juillet - Abbé Valentinelli..... 481
318 - 30 août - V. Cherbuliez 482
319 - 10 sept. - F.-M. Luzel. 482
320 - 21 sept. - Pierre Mando..... 483
321 - 24 sept. - Dr Gaillardot 484
322 - 28 sept. - Jacob Bernays 486
323 - 28 sept. - F.-M. Luzel. 487
324 - 17 oct. - F.-M. Luzel. 487
325 - 10 nov. - Prosper Faugère..... 488
326 - 7 déc. - F.-M. Luzel.. 489
327 - 11 déc. - V. Considérant 490
328 - 23 déc. - Sainte-Beuve 491

1869

329 - 8 janv. - E. Pailleron. 492
330 - s. d. - *Le Siècle* 492
331 - 4 mars - G. Moreau-Chaslon 494
332 - 19 avril - A. Nefftzer. 496
333 - 24 avril - Princesse Julie 496
334 - 5 mai - A. Nefftzer... 497
335 - 12 mai - *L'Empire libéral*..... 498
336 - 14 mai - E. Bersot... 499
337 - 14 mai - A. Nefftzer.. 500
338 - 19 mai - A. Nefftzer.. 501
339 - 27 mai - *Le Siècle* ... 502
340 - 29 mai - A. Nefftzer.. 503
341 - 12 juin - Princesse Mathilde 503
342 - 31 juillet - F. - M. Luzel..... 504
343 - 2 août - E. Scherer... 505
344 - 17 août - B. Aubé ... 506

Destinataires

345 - 28 août - Princesse Julie 507
346 - 29 août - F.-M. Luzel. 508
347 - 29 août - E. Bersot.. 510
348 - 31 août - E. Bersot... 511
349 - 3 sept. - Ch. Ritter. 511
350 - 8 sept. - Abbé Valentinelli 512
351 - 17 sept. - Dr Gaillardot 513
352 - 4 oct. - E. et J. de Goncourt..... 514
353 - 5 oct. - Dr Gaillardot. 515
354 - 10 oct. - Emilio Tera. 515
355 - 1er nov. - F.-M. Luzel 516
356 - 4 nov. - Abbé Valentinelli 517

1870

357 - 31 janv. - Prince Napoléon 518
358 - 2 févr. - Prince Napoléon..... 522
359 - 28 févr. - A. Maury. 524
360 - 11 mars - Ch. Ritter. 527
361 - 30 mars - A. Segris.. 528
362 - 7 avril - X..... 529
363 - 18 avril - Dr Gaillardot 530
364 - 7 mai - Fischbacher . 531
365 - 22 mai - X... 532
366 - mai - Napoléon III.. 533
367 - 11 juillet - Princesse Julie 534
368 - 7 août - Prince Napoléon..... 536
369 - 19 août - Sir Grant Duff 536
370 - 28 août - Ch. Ritter.. 536
371 - 15 sept. - Ch. Ritter. 539
372 - 22 sept. - Jules Simon. 540
373 - s. d. - Prince Frédéric. 541
374 - 15 oct. - Princesse Victoria 542
375 - s. d. - A. Maury..... 544

1871

376 - 8 févr. - M. Deflandre. 545
377 - 15 févr. - Princesse Victoria 546
378 - 16 févr. - M. Amari.. 548
379 - 17 févr. - H. Harrisse. 550
380 - 23 févr. - Max Müller. 550
381 - 11 mars - Ch. Ritter. 552
382 - 11 mars - F.-M. Luzel. 553
383 - 12 mars - Dr Gaillardot 555
384 - 12 mars - Dr Suquet.. 556
385 - 17 mars - Th. Mommsen 557
386 - 29 avril - Ch. Ritter. 559
387 - 9 mai - Princesse Mathilde 561
388 - 19 mai - Dr Marjolin. 563
389 - 19 mai - Prince Napoléon..... 564
390 - 13 juin - Princesse Julie 565
391 - 15 juin - Prince Napoléon..... 567
392 - 16 juillet - M. Amari. 568
393 - 17 juillet - Dr Suquet. 570
394 - 17 juillet - Dr Gaillardot 572
395 - 19 juillet - Ch. Ritter. 573
396 - 2 sept. - Prince Napoléon..... 573
397 - 3 sept. - Princesse Julie 575
398 - 3 sept. - Dr Gaillardot 576
399 - 21 sept. - Abbé Gorresio 577
400 - 28 sept. - Ch. Ritter. 578
401 - 4 oct. - Prince Napoléon..... 579
402 - 10 oct. - Dr Gaillardot 581
403 - 13 oct. - M. Amari... 581
404 - 1er nov. - Sir Grant Duff 582
405 - 6 nov. - Abbé Valentinelli 583
406 - 29 nov. - Ch. Ritter. 584

Destinataires
407 - 1er déc. - Dr Gaillardot 585
408 - 7 déc. - Prince Napoléon..... 586
409 - 8 déc. - Prince Napoléon..... 589
410 - 29 déc. - *Journal des Débats*..... 591
411 - 29 déc. - Saint - Marc Girardin 591
412 - 30 déc. - *Moniteur universel* 592
413 - déc. - J. Mohl..... 593
414 - s. d. J. Mohl..... 593

1872

415 - 11 janv. - *Journal de Lyon* 594
416 - 22 janv. - H. Harrisse. 595
417 - 12 févr. - Prince Napoléon 596
418 - 20 févr. - Princesse Julie 598
419 - 8 mars - Princesse Julie 600
420 - 15 mars - Père Hyacinthe 602
421 - 22 mars - Abbé Valentinelli..... 603
422 - 15 avril - G. Flaubert. 604
423 - 28 avril - Dr Gaillardot 605
424 - 19 juin - Ch. Ritter.. 605
425 - 14 juillet - Prince Napoléon 607
426 - 20 juillet - Princesse Julie 609
427 - 8 sept. - H. Taine.... 611
428 - 9 sept. - M. Amari.. 612
429 - 17 sept. - Pedro II.. 613
430 - 19 sept. - Ch. Ritter. 615
431 - 19 oct. - Princesse Julie 616
432 - oct. - Prince Napoléon..... 616
433 - 26 nov. - A. de Gubernatis 619
434 - 6 déc. - Prince Napoléon..... 620
435 - 7 déc. - Ch. Ritter... 622
436 - 7 déc. - Dr Gaillardot. 623
437 - 9 déc. - Princesse Julie 624
438 - 11 déc. - E. Tera 626
439 - 23 déc. - M. Amari .. 626
440 - 31 déc. - Princesse Mathilde 627

1873

441 - 1er janv. - Prince Napoléon 628
442 - 11 janv. - M. Amari.. 629
443 - 13 janv. - Prince Napoléon 631
444 - 10 févr. - Princesse Julie 632
445 - 13 mars - Ch. Ritter. 634
446 - 25 avril - M. Amari... 635
447 - 22 mai - Princesse Julie 636
448 - 22 mai - Jules Simon. 638
449 - 10 juin - Dr Gaillardot. 638
450 - 30 juin - Mme. Raffalovitch..... 639
451 - 25 août - Dr Gaillardot 640
452 - 6 sept. - Pedro II ... 641
453 - 26 sept. - Dr Gaillardot 643
454 - 19 oct. - M. Amari... 643
455 - 13 déc. - M. Amari .. 644
456 - 14 déc. - Princesse Julie 646

1874

457 - 24 janv. - M. Amari . 648
458 - 25 janv. - Dr Gaillardot 649
459 - 16 févr. - Dr Gaillardot 650
460 - 7 avril - E. Yung.... 650
461 - 9 avril - X..... 652
462 - 13 avril - A. de Gubernatis 652

Destinataires
463 - 22 avril - Princesse Julie 653
464 - 27 mai - M. Amari .. 655
465 - 24 juin - F.-M. Luzel. 656
466 - 18 juillet - Vicomte de Cumont 657
467 - 26 juillet - Dr Gaillardot 657
468 - 26 juillet - Dr Suquet.. 659
469 - 7 août - M. Amari... 661
470 - 17 août - Prince impérial 662
471 - 26 sept. - Max Müller. 662
472 - 30 oct. - Dr Gaillardot 664
473 - 3 nov. - Princesse Julie 665
474 - 13 nov. - M. Amari.. 667
475 - 21 nov. - Ch. Ritter.. 668

1875

476 - 9 janv. - X... 669
477 - 14 janv. - E. Havet.. 670
478 - 11 mars - F.-M. Luzel. 671
479 - 15 mars - Princesse Julie 672
480 - 21 mars - F.-M. Luzel. 675
481 - 27 mars - X... 675
482 - 15 mai - Dr Gaillardot 676
483 - 18 mai - Mme Raffalovitch 677
484 - 9 juin - Ch. Ritter ... 678
485 - s. d. - Impératrice Eugénie 679
486 - 16 juillet - M. Amari. 680
487 - 4 août - M. Amari ... 681
488 - 10 août - Dr Gaillardot 682
489 - 11 août - J. Mohl ... 684
490 - 11 août - Gaston Paris..... 685
491 - 17 août - Princesse Julie 686
492 - 17 août - H. Taine .. 687
493 - 27 sept. - Princesse Julie 689
494 - 27 sept. - Dr Gaillardot 690
495 - s. d. - Dr Gaillardot.. 691
496 - 14 oct. - Princesse Julie 691
497 - 18 oct. - Princesse Julie 692
498 - 26 oct. - R. Bonghi.. 692
499 - 9 nov. - Princesse Julie 693
500 - 13 nov. - M. Amari.. 695
501 - 6 déc. - Princesse Julie 696

1876

502 - 8 janv. - D u b o i s - Conquet 698
503 - 3 mars - F.-M. Luzel. 699
504 - 24 mars - M. Amari . 700
505 - 5 mai - E. Scherer ... 701
506 - 7 mai - E. Scherer... 701
507 - 19 juin - Princesse Julie 702
508 - 7 juillet - Ch. Ritter. 704
509 - 7 août - Mme Raffalovitch 705
510 - 18 août - Prince impérial 706
511 - 10 sept. - Princesse Julie 707
512 - 12 sept. - Ch. Ritter.. 709
513 - 13 sept. - Dr Suquet . 711
514 - 13 sept. - Dr Gaillardot 713
515 - 17 oct. - X..... 715
516 - 26 oct. - M. Amari .. 716
517 - s. d. - G. Garibaldi .. 717
518 - 30 oct. - Ch. Ritter .. 718
519 - 30 oct. - F.-M. Luzel. 719
520 - 17 nov. - M. Nicolas.. 720

1877

521 - 12 févr. - F.-M. Luzel. 721
522 - 3 mars - Prince Napoléon..... 721
523 - 20 mars - M. Amari . 722

Destinataires

524 - 28 mars - Ch. Ritter . 723
525 - 2 avril - A. de Gubernatis 724
526 - 20 avril - Princesse Julie 726
527 - 3 mai - E. de Goncourt..... 728
528 - 9 mai - Mme de Loynes 728
529 - 13 juin - X... 729
530 - 5 août - H. Harrisse. 730
531 - 11 août - Princesse Mathilde 731
532 - 12 août - Princesse Julie 733
533 - 30 août - H. Harrisse. 734
534 - 1er sept. - Princesse Julie 735
535 - 7 sept. - B. Saint-Hilaire 737
536 - 11 sept. - Princesse Mathilde 737
537 - 11 sept. - M. Amari.. 739
538 - 1er oct. - H. Taine... 740
539 - 1er oct. - Princesse Julie 741
540 - 9 oct. - Max Müller .. 742
541 - 22 oct. - Princesse Julie 744
542 - 20 nov. - Ch. Ritter.. 745

1878

543 - 14 janv. - Isaïa Ascoli. 746
544 - 20 févr. - Princesse Julie 747
545 - 28 févr. - M. Amari .. 748
546 - 14 mars - Prince Napoléon 750
547 - 11 avril - M. Bonghi . 751
548 - 5 mai - M. Amari ... 752
549 - 13 mai - Dr Suquet .. 753
550 - 21 mai - Camille Doucet..... 754
551 - 7 juin - E. Scherer .. 755
552 - 29 juin - F.-M. Luzel. 755
553 - 8 juillet - Prince Napoléon 757
554 - 22 juil. - Dr Gaillardot. 757
555 - 8 août - Princesse Mathilde 758
556 - 18 août - H. Harrisse. 759
557 - 10 sept. H. Harrisse.. 760
558 - 22 sept. - M. Amari.. 761
559 - 23 sept. - Dr Suquet.. 762
560 - s. d. - M. Amari 763
561 - 29 sept. - Princesse Julie 764
562 - 30 sept. - H. Taine .. 764
563 - 12 oct. - H. Taine ... 765
564 - 14 oct. - H. Taine ... 766
565 - 14 nov. - M. Amari .. 767
566 - 5 déc. - Dr Suquet... 768
567 - 5 déc. - M. Amari ... 769
568 - 13 déc. - X... 771
569 - 15 déc. - M. Amari .. 774
570 - 21 déc. - D. Rebité .. 775
571 - 24 déc. - D. Rebité .. 778
572 - 24 déc. - M. Pollio ... 779
573 - 25 déc. - D. Rebité .. 780
574 - 25 déc. - D. Rebité .. 781
575 - 26 déc. - Princesse Julie 782
576 - 26 déc. - Ch. Ritter .. 784
577 - 27 déc. - D. Rebité .. 785
578 - 28 déc. - D. Rebité .. 786
579 - 29 déc. - D. Rebité .. 787
580 - 30 déc. - D. Rebité .. 788
581 - 30 déc. - *Le Temps* et les *Débats* 789
582 - 30 déc. - D. Rebité .. 790

1879

583 - 28 janv. - M. Amari . 791
584 - s. d. - M. Amari 792
585 - 31 janv. - M. Amari . 793
586 - 4 févr. - C. Doucet .. 793
587 - 12 mars - C. Doucet.. 794
588 - 27 mars - C. Doucet.. 795
589 - 3 avril - E. Scherer... 796
590 - 4 avril - E. Scherer... 796
591 - 17 avril - M. Amari .. 797
592 - 7 mai - Ch. Ritter ... 798
593 - 8 mai - F.-M. Luzel.. 800
594 - 6 juin - A. de Gubernatis 801

Destinataires

595 - 6 juin - M. Amari ... 802
596 - 21 juin - Princesse Mathilde 803
597 - 1er juillet - Princesse Julie 804
598 - 4 juillet - A. de Gubernatis 805
599 - 5 juillet - Max Müller. 807
600 - 27 juillet - C. Doucet. 809
601 - 30 juillet - N. Quellien..... 810
602 - 15 août - Princesse Julie 811
603 - 9 sept. - Ph. Berger.. 812
604 - 11 sept. - H. Harrisse. 813
605 - 28 sept. - Princesse Julie 815
606 - 2 nov. - M. Amari ... 816
607 - 19 déc. - Max Müller. 817
608 - 20 déc. - S. Reinach.. 820
609 - 31 déc. - Princesse Julie 821

1880

610 - 23 janv. - Sir Grant Duff 822
611 - 26 janv. - S. de Benedetti..... 823
612 - 6 févr. - S. Reinach.. 824
613 - 8 févr. - M. Amari ... 825
614 - 16 févr. - Ch. Ritter.. 825
615 - 12 mars - M. Amari . 826
616 - 21 avril - M. Amari .. 827
617 - 16 mai - Max Müller. 828
618 - 21 mai - Princesse Julie 830
619 - 16 juin - Ch. Ritter .. 831
620 - 10 juillet - A. de Gubernatis 832
621 - 16 juillet - Dr Gaillardot 833
622 - 24 août - A. Nefftzer. 834
623 - 12 sept. - Princesse Julie 834
624 - 30 déc. - Princesse Julie 836

1881

625 - 17 janv. - Dr Suquet. 837
626 - 14 févr. - G. Maspero. 839
627 - 12 mars - John Rhys. 840
628 - 11 avril - M. Amari .. 840
629 - 17 juillet - M. Amari. 843
630 - 15 août - Ch. Ritter .. 844
631 - 15 août - Barbier de Meynard. 845
632 - 27 sept. - Dr Suquet. 846
633 - 27 sept. - Dr Gaillardot 847
634 - 6 oct. - Princesse Julie 848
635 - 3 nov. - Dr Suquet .. 848
636 - 4 nov. - Cercles anticléricaux de Rome 849
637 - 12 nov. - R. Bonghi.. 852
638 - 19 déc. - Mme Michelet 853
639 - 20 déc. - M. Amari .. 853

1882

640 - 2 janv. - Dr Suquet.. 854
641 - 13 févr. - Saint-René Taillandier 856
642 - 3 mars - Princesse Julie 856
643 - 6 avril - Paul Lacroix. 858
644 - 22 avril - M. Amari .. 858
645 - 23 avril - Dr Suquet . 860
646 - 28 avril - E. Scherer . 861
647 - 17 mai - G. Maspero . 862
648 - 28 mai - Dr Suquet.. 864
649 - 17 juin - G. Maspero. 865
650 - 11 juillet - M. Amari. 867
651 - 17 juillet - Dr Suquet. 868
652 - 17 juillet - Princesse Julie 869
653 - 4 août - Ch. Ritter .. 871
654 - 4 août - Dr Gaillardot. 871
655 - 8 août - G. Maspero . 872
656 - 23 sept. - M. Amari.. 873
657 - 13 oct. - Henri Weil.. 874
658 - 19 oct. - X... 875
659 - s. d. - Paul de Saint-Victor 876

Destinataires
660 - 11 nov. - H. Taine .. 877
661 - 12 nov. - Julien Havet 877

1883

662 - 17 janv. - Prince Napoléon 878
663 - 7 févr. - Dr Suquet .. 879
664 - 4 avril - H. Taine ... 881
665 - 10 avril - Princesse Julie 882
666 - 23 avril - Max Müller. 883
667 - 13 mai - M. Amari .. 884
668 - 27 mai - Dr Suquet .. 886
669 - 9 juin - Père Hyacinthe 887
670 - 13 juin - G. Maspero . 889
671 - 27 juin - E. Scherer . 890
672 - 23 juillet - G. Maspero 891
673 - 14 août - X..... 892
674 - 4 sept. - Dr Suquet .. 892
675 - 17 sept. - Pauline Viardot 894
676 - 20 sept. - Paul Deschanel 894
677 - 27 sept. - Princesse Julie 895
678 - 28 sept. - Dr Suquet . 895
679 - 29 sept. - Paul Deschanel..... 896
680 - 16 oct. - Société de jeunes gens 897
681 - s. d. - Une inconnue. 897
682 - 15 déc. - Isaïa Ascoli. 898
683 - 15 déc. - Émile Deschanel..... 899

1884

684 - 6 janv. - A. Maury .. 900
685 - 13 mars - H. Taine .. 900
686 - 19 mars - Émile Ollivier 902
687 - 28 mars - Pedro II .. 903
688 - s. d. - A. Fallières.... 904
689 - 9 avril. - M. Langlacé. 906
690 - 13 avril - M. Langlacé. 907
691 - 14 avril - A. Bertrand. 907
692 - 20 avril - Un sulpicien 909
693 - 14 mai - J. Reinach . 910
694 - 6 juin - M. Langlacé. 911
695 - 3 juillet - Paul Mariéton 912
696 - 15 juillet - Dr Suquet. 912
697 - 30 juillet - Dr Suquet. 914
698 - 6 août - Ch. Le Gac . 915
699 - 6 sept. - Barbier de Meynard 916
700 - 14 oct. - Princesse Mathilde 918
701 - 14 oct. - Paul Mariéton 919
702 - 17 oct. - Émile Deschanel..... 919
703 - 28 oct. - Dr Suquet .. 921
704 - 29 oct. - Paul Mariéton 922
705 - 1er nov. - Père Hyacinthe 923
706 - 26 nov. - Dr Suquet . 924
707 - 7 déc. - Princesse Julie 925
708 - s. d. - Un Anglais.... 926
709 - s. d. - Enrico Panzacchi..... 927
710 - s. d. - E. Duse 927

1885

711 - 18 janv. - E. Havet. 928
712 - 3 févr. - Dr Suquet .. 929
713 - 1er mars - C. Doucet.. 930
714 - 22 mars - A. Maury . 930
715 - 16 avril - Dr Suquet . 931
716 - 21 avril - M. Langlacé 932
717 - 26 avril - Mme Michelet 933
718 - 1er mai - Paul Sabatier 933
719 - 27 mai - X..... 934
720 - 29 mai - Dr Suquet .. 935
721 - 6 juin - E. Havet.... 936
722 - juin - Edgar Monteil. 936
723 - 25 juillet - F.-M. Luzel. 937

Destinataires
724 - 31 juillet - F.-M. Luzel. 938
725 - 8 août - F.-M. Luzel. 939
726 - août - F.-M. Luzel... 940
727 - 10 sept. - Dr Suquet. 940
728 - 20 oct. - Ch. Ritter... 942
729 - 30 déc. - Princesse Mathilde 942
730 - s. d. - Princesse Julie. 943
731 - s. d. - Impératrice Eugénie 945
732 - s. d. - Dr Suquet 947

1886

733 - 23 janv. - Kuenen ... 947
734 - 1er juillet - L. de Beaufort 948
735 - 26 oct. - H. Fouquier. 950
736 - 28 oct. - Princesse Julie 951
737 - 12 déc. - A. de Gubernatis 952
738 - 19 déc. - Prince Napoléon 953
739 - 30 déc. - Dr Suquet.. 954
740 - s. d. - X..... 955

1887

741 - 6 févr. - Gabriel Monod 957
742 - 12 mars - Prince Napoléon 958
743 - 14 mars - C. Doucet. 959
744 - 19 avril - Henry Prior. 959
745 - 17 mai - Dr Suquet .. 960
746 - 27 mai - Princesse Julie 961
747 - 14 juin - X..... 962
748 - 29 juin - G. Maspero. 963
749 - 4 juillet - Gaston Paris..... 964
750 - 10 juillet - Barbier de Meynard 966
751 - 17 juillet - Gaston Paris..... 967
752 - 25 août - M. Amari .. 968
753 - s. d. - Dr Suquet 969
754 - s. d. - Ph. Berger 970
755 - 27 sept. - M. Vallier . 971
756 - 22 oct. - Anatole France 972
757 - 21 nov. - E. Pailleron. 973
758 - 22 nov. - Princesse Mathilde 973
759 - 16 déc. - Élisabeth de Roumanie 974

1888

760 - 29 févr. - E. Bergerat. 975
761 - 20 mars - Léon Dumuys 975
762 - 22 mars - C. Doucet.. 977
763 - 28 mars - Moriz Carrière 978
764 - 4 avril - Tullo Massarani 982
765 - 5 avril - C. Doucet .. 983
766 - 23 avril - E. Havet .. 984
767 - 25 avril - Mme X... .. 985
768 - 12 mai - E. Deschanel. 986
769 - 23 mai - X... 986
770 - 28 mai - Princesse Julie 987
771 - 1er juin - Prince Napoléon 988
772 - 5 juin - Mme de Loynes 989
773 - 9 juillet - G. Maspero. 990
774 - 15 juillet - André Antoine 990
775 - 29 juillet - Anatole France 992
776 - 29 juillet - F.-M. Luzel 993
777 - 27 août - Jules Simon 993
778 - 29 août - F.-M. Luzel. 994
779 - 31 août - Mayer Lambert..... 996
780 - 3 sept. - F.-M. Luzel. 997
781 - 3 sept. - Mayer Lambert..... 998
782 - 6 sept. - Mme Kropotkine 999
783 - 16 sept. - Prince Napoléon 1000

Destinataires

784 - 24 sept. - Mayer Lambert..... 1001
785 - 4 oct. - Mayer Lambert..... 1002
786 - s. d. - M. Althaiga... 1003

1889

787 - 6 mars - Princesse Mathilde..... 1004
788 - s. d. - Mme Michelet.. 1005
789 - 14 mars - Mme Raffalovitch..... 1005
790 - 3 avril - Prince Napoléon..... 1006
791 - 12 juin - Louis Hémon..... 1007
792 - 8 - juil. - F.-M. Luzel. 1008
793 - 11 juillet - Julien Lemer..... 1009
794 - 11 août - X..... 1010
795 - s. d. - John Rhys ... 1010
796 - 23 sept. - Père Hyacinthe..... 1011
797 - 1er oct. - F.-M. Luzel. 1013
798 - 5 nov. - Gaston Paris..... 1013

1890

799 - 22 janv. - Émile Berr. 1014
800 - 20 mars - M. Bonnetain..... 1015
801 - 29 avril - C. Doucet. 1015
802 - 20 août - Mayer Lambert..... 1016
803 - 20 août - Mayer Lambert..... 1017
804 - 24 août - Mayer Lambert..... 1017
805 - 2 sept. - D. Khadra.. 1019
806 - 8 sept. - Mayer Lambert..... 1019
807 - 13 sept. - Mayer Lambert..... 1020
808 - 21 oct. - Antonio Favaro..... 1021
809 - 10 nov. - St. Pichon.. 1022
810 - 26 nov. - J. Morand.. 1023
811 - 17 déc. - F.-M. Luzel. 1024

1891

812 - 9 févr. - M. Réveillez. 1025
813 - 15 févr. - A. de Gubernatis..... 1025
814 - 18 mars - Princesse Mathilde..... 1026
815 - 18 mars - Princesse Julie..... 1028
816 - 20 avril - Mayer Lambert..... 1028
817 - 28 avril - Léon Riotor. 1029
818 - 29 avril - M. Cottin.. 1030
819 - 23 mai - Mayer Lambert..... 1031
820 - 24 juin - Mayer Lambert..... 1031
821 - 3 sept. - F.-M. Luzel. 1032
822 - 12 sept. - M. Ollivier. 1033
823 - 28 sept. - H. Houssaye..... 1034
824 - s. d. - F.-M. Luzel.. 1034
825 - 22 nov. - Isaïa Ascoli. 1035
826 - 23 déc. - Mayer Lambert..... 1036
827 - 27 déc. - Anatole France..... 1036

1892

828 - 21 févr. - Anatole France..... 1037
829 - 4 mars - F.-M. Luzel. 1038
830 - 23 mars - Léon Bourgeois..... 1038
831 - 5 mai - Max Müller .. 1041
832 - 14 juillet - Paul Calmann-Lévy..... 1042
833 - 21 août - Ph. Berger.. 1043
834 - 13 sept. - Dr Le Dantec..... 1044

Lettres à Hortense Cornu.

835 - 6 nov. 1860..... 1047
836 - 24 déc. 1860 1050
837 - 12 janv. 1861 1054
838 - 29 janv. 1861 1058
839 - 13 févr. 1861 1062
840 - 23 févr. 1861 1065
841 - 8 mars 1861..... 1067
842 - 22 mars 1861..... 1069
843 - 29 mars 1861..... 1073
844 - 8 avril 1861 1077
845 - 7 juin 1861 1078
846 - 16 juin 1861 1080
847 - 16 juin 1861 1082
848 - 15 juillet 1861 1090
849 - 31 juillet 1861 1094
850 - 3 août 1861 1096
851 - 14 août 1861 1099
852 - 28 août 1861 1102
853 - 10 sept. 1861 1105
854 - 12 sept. 1861 1106

Appendice.

855 - 18 sept 1848 - A. de Vaulabelle..... 1109
856 - 26 sept. 1848 - A. de Vaulabelle..... 1110
857 - 3 oct. 1849. - A. de Vaulabelle..... 1112
Index des noms propres. 1117
Index bibliographique. 1143
Traduction des textes latins et grecs 1151

N° 2930. — Imp. Crété Paris, Corbeil-Essonnes. — CALMANN-LÉVY, n° 8996.
Dépôt légal : 2e trim. 1961.